This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

# *Monde moderne et la femme d'audjourdhui*

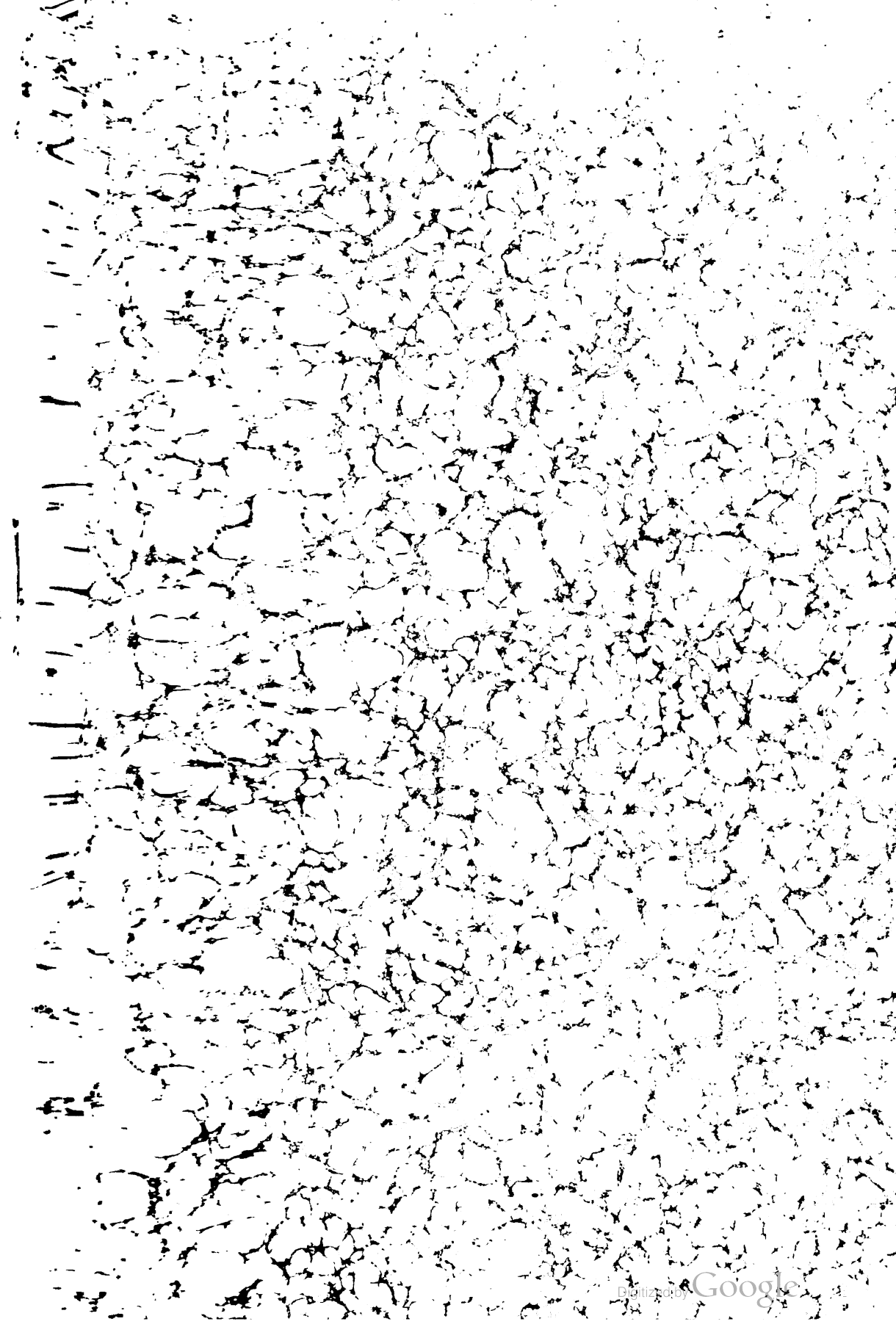
0904
6485

Library of

Princeton University.

Theodore F. Savage Fund

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# *Le*

# *Monde Moderne*

## 1re ANNÉE



Digitized by Google

REPRODUCTION INTERDITE
des articles et des illustrations.

DROITS DE TRADUCTION RÉSERVÉS
pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Digitized by Google

# *Le*

# *Monde Moderne*

Tome II

Juillet - Décembre 1895

PARIS

Albert QUANTIN, Éditeur

5, Rue Saint-Benoît, 5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA JEUNESSE

ŒUVRE DE CHAPU POUR LE TOMBEAU DE HENRI REGNAULT
(à l'École des Beaux-Arts de Paris).

Digitized by Google

LE MONDE MODERNE

Juillet 1895

# LA ROCHE DU TAMBOURINEUR

## I

— Père !... Père !...

Une claire et sonnante voix de femme, un peu essoufflée, jetait de très loin par la rase campagne, à travers les sifflements du vent, à travers les hurlements d'une rafale si violente qu'elle en déchirait les plaintives syllables, cet appel désespéré.

Puis, après d'autres lamentations que la tempête emporta vers le sud-ouest et qu'on ne distinguait pas, un lambeau de phrase vola comme une masse de plomb parmi les tumultes de l'air, éclata très net, à la fois impératif et douloureux :

— ... Navire... en... perdition... *à Penn Leach ven!...*

La nouvelle s'abattit en foudre sur les pêcheurs.

Rassemblés par groupes découragés, le long de la grève, vers le lieu dit Kéravesan, qui forme le côté gauche du port de Pontusval, au fond duquel s'entasse le petit village de Brignaugan, ils examinaient avec des mines résignées et passives l'accroissement continu de cette tempête du nord-ouest, tombée

(RECAP)
0904
.6485
V.2
639965
Digitized by Google

sur le pays depuis le matin, prolongée durant la journée entière, et semblant s'aviver encore davantage aux approches du soir, en lançant une mer de plus en plus furieuse à l'assaut des milliers d'écueils dont se hérisse farouchement toute cette côte sauvage.

— Navire en perdition !...

Les bouches, les yeux, les physionomies, les attitudes diversement bouleversées de chacun, les redirent, les reflétèrent, ces mots d'épouvante. Mais, tandis que l'accent vibrant des jeunes semblait défier le redoublement de fureur des vagues, en faisant appel au courage, au dévouement, et que leur poitrine se soulevait sous les bonds généreux de leur cœur, sur les lèvres sèches et rocailleuses de certains anciens, les mêmes paroles roulaient en un bruit de galets, sinistres et joyeuses, avec le tapage de gaieté homicide de l'écume dans les découpures de granit.

Sa coiffe demi emportée par la vitesse de la course et la rage du vent, un bras tragiquement tendu dans la direction du nord, une jeune fille aux cheveux blonds envolés en auréole lumineuse autour de la tête, ses yeux bleus mouillés de larmes, la gorge encore bondissante de ce qu'elle venait d'annoncer, courut se jeter, comme en un refuge, sur la large poitrine de l'un des pêcheurs, un homme aux épaules massives, la chevelure grisonnante sous le capuchon de laine grossière qui le défendait de la bourrasque.

— D'où viens-tu donc ainsi, à courir quasi une évadée, la Jeanne-Marie ? — questionna tendrement celui-ci, après l'avoir bouclée sur lui de l'emprise affectueuse de ses deux bras.

— Du phare de Pontusval, père, où j'étais allée voir ma camarade, la fille au guetteur, tu sais. Et... alors... alors...

L'émotion l'étranglant, les phrases s'échappèrent entre-choquées, haletantes, de son gosier oppressé :

— Père !... Oh ! c'est horrible !... De là, j'ai aperçu ce malheureux navire en détresse ;... il va dans les rochers de Penn Leach ven !... Et, à cette heure... Jésus !... pourvu qu'il soit temps encore !... Tout droit qu'il y courait... d'une telle vitesse... la vitesse de la mort !...

— Dans les roches, oh ! diable ! il est perdu, — constata l'un des pêcheurs.

Un autre, secouant la tête et se croisant les bras, comme pour affirmer l'inutilité de tout effort, marmotta :

— Oui ! oui ! bien sûr ! Nos roches de par ici, elles, c'est connu, ne mettent pas plus d'un quart d'heure à dépecer leur bâtiment, si beau, si fort et si gros qu'il soit ! On l'a encore bien vu, tout dernièrement, en automne, avec ce brick norvégien qui a été à sa perte vers les îles Kerlouan, trompé qu'il était par la ressemblance du feu blanc et fixe de l'île Vierge, tout semblable à celui de Pontusval. Même que c'est cause qu'on doit poser un éclat rouge à la lanterne du nôtre, dans la direction de ces îles.

— Sans compter, appuya un troisième, le chasse-marée que nous voulions sauver, l'an passé, justement à cette même pointe que dit la Jeanne-Marie. Quand nous sommes arrivés au navire, on n'a plus trouvé que des débris informes, les plus grands n'ayant pas un mètre de long. Navire dans les écueils, chez nous, c'est navire perdu corps et biens, quoi ! Pas la peine de leur arracher quelque chose !... Rien que des épaves !...

Tous, à tour de rôle, citant un souvenir, rappelant un sinistre, disaient la fureur de la mer, sa traîtrise de bête déchaînée, son irrésistible puissance, sur toute cette étendue de littoral, où, depuis l'île de Batz jusqu'à l'île d'Ouessant, les premières lames de l'Atlantique luttent avec les dernières lames de la Manche, creusent le granit et le découpent en aiguilles, en arêtes, en scies, en meurtrières mâchoires, parmi lesquelles viennent se perdre les bâtiments et se massacrer les êtres humains.

Et, cette conformation formidable des côtes, cette lutte perpétuelle avec la mer, cette continuelle vision des spectacles de naufrage, de mort, elles expliquent la dureté de cœur, la férocité de mœurs, la longue barbarie de ces habi-

Digitized by Google

tants de Guisseny, de Kerlouan, de Pontusval, de Brignaugan, de toute cette fameuse Terre des Païens, *Lan ar Paganiz,* comme on a si longtemps appelé cette partie du Finistère, moins peut-être à cause de la bataille terrible et suprême qui s'y livra entre le Druidisme et le Catholicisme, entre la Religion des Pierres grises et la Religion des Églises, qu'en raison de la sauvagerie et de la cruauté de ceux qui l'occupaient.

Les derniers mots prononcés, l'allusion aux épaves fut un coup de vent sur un brasier cru depuis longtemps éteint et seulement enseveli sous les cendres.

Dominant l'énorme vacarme de la mer, une phrase en dialecte antique de Léon souffla lugubrement :

— *Penséou ann aod!...*

Ces rauques paroles soulevèrent une sorte de brouhaha violent; il y eut des invectives, des approbations, des colères, des enthousiasmes, une mêlée rapide de phrases pour et contre, autour de celui qui, assez loin du groupe où se tenaient enlacés le pêcheur et sa fille, avait lancé ces mots, jaillis tout à coup comme d'une tombe.

Des voix jeunes gémissaient encore, pleines de compassion :

— Navire en perdition !

Mais voilà que d'autres l'avaient ramassé, le funèbre cri de ralliement d'autrefois ; des voix sombres, sifflant à travers les brèches de vieilles et carnassières mâchoires, grondaient en une exaltation frémissante, leurs âmes de naufrageurs toutes soulevées de souvenirs de pillage, d'espoir d'un retour aux atrocités du passé :

— *Penséou ann aod!...* Épaves à la côte!...

Alors, Guillaume Madec, écartant de lui Jeanne-Marie pour avoir les mouvements plus libres, tout vibrant d'indignation, rejeta en arrière son capuchon, ce qui mit en lumière sa tête énergique, ses yeux hardis et francs, toute sa face d'intrépide lutteur, et, en réponse à l'appel des pilleurs, il jeta le beau cri des dévoués :

— Au bateau de sauvetage !

Se dirigeant d'un pas rapide vers la maisonnette au toit rouge, qu'on apercevait à une centaine de mètres, il ajouta, dévoré d'impatience, en montrant les roches enveloppées d'un blanchissant linceul d'écume :

— Nous verrons bien qui, d'elles ou de nous, aura raison, cette fois!...

Entraînés par son exemple, ceux qui se trouvaient auprès de lui l'avaient suivi, répétant avec enthousiasme, comme un défi à la mer, comme un défi à ceux qui avaient osé invoquer les barbares coutumes des ancêtres :

— Sauvetage!... Sauvetage !...

Bientôt, emboîté dans la corne d'appel, le soufflet faisait retentir ses rauques mugissements, allant, jusqu'aux masures les plus reculées de Brignaugan, annoncer qu'il y avait un malheur en mer et que les sauveteurs devaient accourir pour mettre le bateau à l'eau.

Jeunes, vieux, femmes, enfants, tous avaient marché en toute hâte vers la petite maison au toit couvert de tuiles rouges, qui était la station de sauvetage de Pontusval; bientôt, tiré à l'aide de cordages, sous les efforts combinés de chacun, le lourd chariot commença à sortir, portant le bateau insubmersible, le bateau du salut; il se rapprochait peu à peu de la mer, ses roues pesantes roulant péniblement dans le sable où elles enfonçaient jusqu'aux essieux.

Ainsi que dans le virage au cabestan pour remonter les ancres à bord d'un vaisseau, le patron, Madec, se rappelant son métier de marin, avait entonné l'espèce de mélopée cadencée, à la fois chanson sans parole et onomatopée des efforts physiques, qui sert d'adjuvant aux hommes attelés aux cordages :

— Oh! hisse!... Ah! Oh! Oh! Ah!... Hollà!... Oh! hisse!... Ah! Oh! Oh! Ah!... Hollà!

Et tous les gosiers reprenaient, depuis le suraigu fausset des enfants jusqu'aux notes graves des hommes :

— Oh! hisse!... Ah! Oh! Oh! Ah!...

Digitized by Google

Hollà!... Oh! hisse!... Ah! Oh! Oh! Ah!... Hollà!

Tassés ensemble à quelques pas, les plus vieux du pays étaient là, groupés d'une commune entente, tête basse, les yeux luisant en flammes courtes sous la brousse des sourcils et à travers les mèches de leurs longs cheveux emmêlés, rabattus par le vent sur leurs faces rudes, regardant cette animation, cette ruée de la population vers la grève.

Ce mouvement évoquait pour eux d'autres mouvements, ramenait devant eux des scènes bien différentes. Au lieu d'un bateau sauveteur, autour duquel se concentraient en ce moment toutes les ardeurs, ce qu'ils voyaient, c'était le pays entier armé de crocs, de haches, de harpons, de cordes, tout un attirail de bataille, de pillage, de mort même, tant de fois, le croc, devenu arme de meurtre, s'était abattu sur la tête suppliante du naufragé!

Leurs regards lançaient vers le large des rayons de féroce convoitise, de désappointement, à l'idée de la proie qu'on se préparait à leur arracher.

De leur groupe un grondement de révolte montait, grossissant à mesure que le bateau de sauvetage s'avançait vers l'eau, et, quand son avant baigna, immergé, que les hommes d'équipage, revêtus de la ceinture de liège et coiffés du suroît, commencèrent à prendre place dans l'embarcation, tandis que Guillaume Madec accrochait le gouvernail, une protestation jaillit :

— *Ar pensé!...* Au bris!

C'était la même intonation aigre et perçante, si forte qu'elle se percevait distinctement à travers le tumulte de la nature et le Oh! hisse! Ah! Oh! des travailleurs, celle qui avait la première sonné le tocsin du pillage, en lançant le cri des vieux Léonais :

— Épaves à la côte!

Il se montrait maintenant, ce défenseur du droit barbare, poursuivant :

— C'est notre bien qu'on veut nous enlever... La mer, c'est une vache qui met bas pour nous! Personne n'a le droit de nous arracher ce qu'elle nous apporte!... C'est pour nous que Penn Leach ven travaille, comme travaillent les îles Kerlouan, comme travaille le plateau d'Aman ar Ross, comme travaillent la roche de Névez, Roc'h vran, Carrec Balec, Carrec hir, toutes les roches que Dieu a semées depuis l'anse de Goulven jusqu'à l'Aber Vrac'h, et qui sont la richesse des Paganiz!...

En avant des autres, bien en vue, un étrange vieillard se dressait.

Sous la lumière dansante des torches qu'on avait été forcé d'allumer pour achever de mener à bien l'opération de la mise à l'eau du bateau de sauvetage, il apparaissait formidable, spectre de l'ancienne Terre des Païens, survivant fabuleux de la Bretagne de proie, Pagan des temps d'autrefois.

Quasi centenaire, l'ancêtre du pays, on ne le voyait plus qu'à ces heures de tempête qui l'arrachaient infailliblement à sa retraite; il arrivait alors, toujours robuste, toujours droit, à plus de quatre-vingt-dix ans, ses cheveux d'un gris blanc tombant de toute leur longueur sur ses épaules, quand il ne les tordait pas pour les passer, à l'ancienne mode, dans les bords relevés de sa calotte bleue, ce bonnet posé sur le dessus rasé de son crâne, bonnet tenant de la coiffure des palikares et du béret marin.

Le capuchon de son court burnous blanc de bure feutrée rabattu, ce mouvant éclairage d'incendie frappa l'arête osseuse de son nez busqué, bec d'oiseau de carnage, ses yeux noirs que l'âge n'avait pas embués et qui reflétaient la langue rousse des torches, sa face parcheminée de vieil Arabe. Il en avait aussi la stature élevée, les membres secs, la sauvagerie froide, sous l'espèce de pourpoint d'étoffe brune qui enfermait son torse osseux et musculeux, le caleçon de bure arrêté au-dessus du genou, qui laissait à nu ses jambes nerveuses, de la même couleur de cuir fauve que le visage et les mains, dont la droite s'appuyait sur une sorte de longue pique pointue, armée d'un croc.

Digitized by Google

— Jésus !... Hervé Raguénès !... Toujours lui !... Que le Seigneur protège les pauvres naufragés ! — s'écria avec terreur Jeanne-Marie Madec.

Derrière lui de tremblotantes voix essayaient de le soutenir, vociférant :

— *Ar pensé !... Ar pensé !...*

Et, pendant que les jeunes gens, sans daigner répondre, continuaient leurs préparatifs de sauvetage, les anciens leur jetaient de mauvais regards, brandissant des gaffes menaçantes.

Le bateau, en dépit de leur attitude, allait être mis à flot, quand un des hommes cria : — Patron Guillaume, il manque un homme à bâbord.

Avant que personne n'eût pu se proposer pour le remplacer, un jeune homme d'une taille athlétique, souple et robuste, arrivant de Brignaugan et encore tout essoufflé d'avoir couru, s'accrocha au bordage, s'enleva à la force des poignets et bondit dans le bateau, en disant :

— Voilà !... Vous pouvez pousser au large, l'équipage est au complet.

Stupéfait, Guillaume Madec le regarda, demandant :

— Toi, Alain ?... Mais tu n'en fais pas partie que je crois ?... Et puis...

Digitized by Google

— Vous ne voulez pas de moi? — fit d'une voix suppliante le nouveau venu, lui coupant la parole.

Jeanne-Marie, le visage illuminé d'une joie subite, murmura :

— Père, je t'en prie!...

Ses yeux se fixaient avec une admiration naïve sur le jeune homme qui, déjà, sans attendre la réponse du patron, ayant saisi une ceinture de liège, l'attachait autour de ses reins.

Guillaume, un bon sourire aux lèvres, tendait la main au nouvel arrivant, lorsque la voix âpre du vieillard gronda avec un ronflement furieux :

— Où vas-tu, toi, à c't'heure?... Qui t'a permis?...

Le jeune homme, soudain devenu pâle en entendant cette interpellation brutale, se retourna, balbutiant :

— Grand-père!... Mais... comme les autres... au sauvetage!... Les autres...

Un rire bestial fit trembler les lèvres sèches de Raguénès :

— Les autres, ah! ah! ah! Ils ne sont plus, à ce jour, de notre sang, du vieux sang des Paganiz!... Toi, tu es un Raguénès, le dernier vivant des Raguénès avec moi, un Pagan comme moi!... Ce n'est pas au sauvetage que tu dois aller, c'est au bris! *ar pensé!...*

Les syllabes léonaises roulaient avec un fracas d'épaves dans les roches.

— Mais, grand-père, ces malheureux qui vont périr! Je t'en prie?...

— C'est Dieu qui nous les envoie; on ne doit pas empêcher ce qu'il veut!

Tout le fatalisme de la race flambait dans cette phrase sauvage, et Alain, bouleversé, regardait tour à tour l'implacable vieillard, Guillaume dont les sourcils se fronçaient, houleux, sur des yeux de tempête, et les prunelles bleues, opalisées de larmes, de Jeanne-Marie.

Le patron se pencha vers sa fille, échangea avec elle quelques paroles, puis, relevant la tête, affronta le terrible ancêtre de l'apostrophe :

— Hervé Raguénès, le navire en perdition est un anglais... encore!...

Comme le vieux, après avoir reculé d'un pas, ne s'attendant pas à l'attaque, reprenait avec un instinctif mouvement de révolte :

— Un hérétique!...

Madec articula lentement :

— Souviens-toi du Tambourineur?

— *Ann Tabouliner!...*

Entre les lèvres aboyantes de Raguénès, le nom trembla, à demi étouffé par la rage, en une exclamation grondante; mais il baissa la tête, ne trouvant rien à dire, n'achevant pas le geste de menace vaguement dirigé vers Alain.

Dans le tourbillon mugissant des vagues, les douze avirons se dressèrent, retombèrent, battant l'écume, et le bateau s'enfonça dans les ténèbres pour tenter d'aller sauver le bâtiment en perdition à Penn Leach ven.

## II

Une lame de pierre, haute d'un mètre environ, large de cinquante centimètres, épaisse de vingt, un peu comme celles qui sont employées à la clôture des champs dans certaines parties du pays breton, servait de porte.

Avec une facilité, un ressort des muscles dénotant une force au-dessus de l'ordinaire, l'homme la déplaça du levier de son épaule, la faisant pivoter sur elle-même; puis, après s'être glissé en se courbant par l'ouverture qu'elle découvrait, l'ayant refermée, battit quelques secondes le briquet et alluma un fanal accroché à la paroi de droite de l'intérieur, une des ces énormes lanternes qui servent pour les feux de position à bord des vaisseaux; d'après sa forme, ses dorures, elle provenait certainement de quelque naufrage presque séculaire.

La flamme rousse mit d'abord en relief le nez de rapine et de flair délicat, les yeux de fauve et de nyctalope fouilleur de nuit et de brume, les fortes mâchoires de puissant carnassier, le crâne avec ses renflements combatifs derrière les oreilles aplaties, d'Hervé Raguénès.

Ensuite, élargissant son orbe lumi-

Digitized by Google

neux, elle tomba en nappe sur une quantité d'objets étranges : caisses éventrées, tonneaux défoncés, fragments de bois, de fer, de cuivre, ustensiles de pêche, armes, provisions variées, massives pièces de charpente et fragiles verreries, porcelaines fines, épaves de tout temps et de toutes espèces, dans un pêle-mêle confus et disparate : tout cela entassé sans ordre, au hasard du sinistre arrivé.

Par les traces de lettres visibles sur certains bordages, on eût presque pu reconstituer la chronologie des naufrages qui, depuis plus de soixante-quinze années, avaient eu lieu sur les côtes de Guissény, de Kerlouan, de Pontusval.

C'était la demeure de Raguénès, magasin et tanière à la fois, creusée dans le roc aux époques préhistoriques par les premiers habitants de la contrée.

Comme l'indiquaient les débris de poteries celtiques, les ossements d'humains et de mammifères brûlés, les haches de pierre polie, que le ravageur s'était contenté de repousser vers le fond, ainsi que les vases cinéraires étagés le long des parois, et d'époques, de civilisations différentes, elle avait dû servir de caverne sépulcrale aux primitifs du pays.

Un hasard avait fait découvrir la sombre grotte de mort à Hervé Raguénès, alors qu'il était jeune homme, à peine sorti de l'enfance ; depuis, tout en logeant ouvertement dans sa masure de Brignaugan, il avait eu cette retraite, d'abord ignorée, cachette où il enfouissait ses rapines, et dont, sur ses vieux jours, sans crainte de revendications, quand il s'était trouvé seul, après la disparition de tous les siens, abandonnant la maisonnette à Alain, son petit-fils, il avait fait son domicile définitif, sa tanière de grand fauve centenaire.

Longue de neuf mètres, large de deux, sur un mètre soixante-dix centimètres de hauteur, bien qu'il ne pût s'y tenir debout, elle lui suffisait ; il sentait une sauvage satisfaction à vivre là, couché sur son butin, sur sa part du bris, comme un vieux lion sur les os blanchis de ceux qu'il a égorgés, tout seul, en face de la mer, dans ce creux de roche, placé à une extrême pointe de la côte, près des îles Kerlouan, sous l'embrun des vagues, et où nul n'osait venir le relancer, soit dédain, soit crainte superstitieuse.

Autrefois, il avait pu, sans être inquiété par les douaniers, par les gendarmes, augmenter sa collection d'épaves, s'enrichir de cette manne apportée par la mer ; mais, depuis longtemps, il avait dû cesser d'aller au bris, de piller les navires naufragés : maintenant on sauvait les bâtiments en perdition !

Aussi les matières plus ou moins précieuses, entassées autour de lui, se couvraient de jour en jour d'une poussière plus épaisse, qu'il laissait s'accumuler, la rage dans le cœur. Cette colère atteignait son paroxysme, chaque fois qu'une nouvelle aubaine lui échappait et qu'il avait à lutter contre les mœurs nouvelles peu à peu apportées dans le pays, ne trouvant plus pour le soutenir que quelques très vieux, de débiles et impuissants octogénaires, sans forces contre les nouveaux usages, contre la pitié, le dévouement, la charité.

Il vint tomber, les jambes lourdes, le corps écrasé, moins par la lassitude et par l'âge que par le poids des réflexions, sur une caisse lui servant de siège, auprès d'un foyer formé par des grosses pierres, au centre desquelles fumaient quelques tisons. Avec des brindilles de bois il les aviva et tendit un moment à la flamme ses mains osseuses et sèches comme des serres de puissant rapace.

Pensif maintenant, la herse de ses sourcils rabattue sur ses yeux qui fixaient vaguement les braises, les coudes aux genoux et le menton au creux de ses paumes caleuses, il écoutait d'une oreille instinctive les aigres miaulements du vent mettant le long des côtes le déchaînement progressif d'une fureur de bête formidable, et le grondement des coups de mer abattant les lames en béliers d'assaut dans les anfractuosités des rochers.

Et voilà que, dans le miroir fidèle de son cerveau, repassaient toutes les nuits semblables, toutes les journées de tem-

Digitized by Google

pête, qui avaient été les joies, les heures de délices de sa longue existence.

Oh! ce bateau de sauvetage, aujourd'hui! Comme les temps avaient changé! Comme la race avait dégénéré! Son petit-fils, le sang de son sang, était sur mer, non plus pour conquérir, sur la rage des flots, l'épave enrichissante, mais pour sauver du naufrage des êtres inconnus, des étrangers, des Anglais!

Une flamme d'incendie brûla ses prunelles, une flamme épaisse, concentrée, comme le feu solide et consistant du volcan sous la cendre, comme la braise qui couve sournoisement et qui va déchaîner les volutes tourbillonnantes de la destruction. Du mystère de la caverne sépulcrale, des cendres des grands anthropoïdes inconnus, aïeux endormis au sein de ce roc, une âme de barbarie et de massacre se glissait dans la poitrine, dans le cerveau du vieillard.

Sauver des Anglais, un Raguénès, un Pagan! S'il pouvait faire comme autrefois, courir à la côte!

Ses regards vont du foyer peuplé de flammes légères à la lanterne fixée dans le granit. Les souvenirs accourent, jaillissent, tumultueux, de sa mémoire.

— Souviens-toi du Tambourineur?

C'est Guillaume Madec, un sauveteur celui-là, qui a prononcé ces paroles.

Il se souvient, en effet, et voilà que le passé ondule à travers son esprit comme un embrasement de forêt, interminablement, sans arrêt.

Il y a de cela très longtemps. Il essaye de compter sur ses doigts; vingt, trente, au moins quarante ans. Là, tout près, vers le milieu de la grotte, il peut apercevoir les débris de la frégate, une frégate anglaise, a-t-on dit, bien que rien n'ait pu prouver sa nationalité.

C'était un temps comme celui-ci, une nuit également, une nuit de tempête du nord-ouest. Comme on allait se mettre au lit, et que lui, Hervé Raguénès, sortait, sous les jaillissements de l'écume, de cette même caverne pour regagner Brignaugan, au milieu des sifflements du vent et des rugissements de la tempête, on avait entendu une détonation, bien distincte des heurts de la vague dans les roches : Boum!...

Il arrivait justement auprès d'un groupe de camarades; tous avaient dit :

— Le canon!

Immédiatement quelque-uns, venus de la grève, avaient signalé un navire louvoyant encore au large: peut-être, grâce aux éclairs, allait-il pouvoir éviter les écueils, gagner la haute mer.

C'est alors qu'Hervé avait couru chez lui et en était revenu, ramenant le plus beau taureau de son troupeau; autour de lui ses compagnons applaudissaient, chantaient, aidant à mener vers les côtes l'animal qui se défendait, effarouché de tout ce tapage de la mer, de toutes ces voix féroces des hommes et des femmes, se pressant, armés de crocs, de couteaux, de bâtons, et qu'une ivresse de meurtre et de pillage roulait pêle-même dans la même direction.

Quand on avait atteint la grève, Hervé, allumant une lanterne, celle-là même qui éclairait sa caverne, l'avait attachée sur la tête du taureau, entre les cornes, à l'aide d'une corde, dont un des bouts se liait à une jambe de devant, assez longue pour que la bête pût marcher, trop courte pour qu'elle ne fût pas forcée de baisser la tête à chaque pas qu'elle voulait faire.

Lui-même avait ensuite dirigé l'animal le long des côtes, depuis Keravesan jusqu'à la chapelle Pol, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui le phare de Pontusval; à chaque pas, la tête du taureau se baissant et se relevant, faisait osciller la lanterne, imitant le fanal d'un bateau qui tangue.

Presque aussitôt le bruit du canon s'était rapproché, prouvant que le bâtiment, au lieu de continuer vers le large, appuyait maintenant vers la côte, croyant trouver le salut dans cette direction.

A la lueur des éclairs qui se multipliaient, à mesure que la tempête augmentait, on avait bientôt distingué une frégate, marchant sous ses basses voiles, un mât brisé, l'autre encore intact, et le cap en plein sur Penn Leach ven.

Digitized by Google

Sans doute, à ce même instant, les | du rivage, un rugissement de joie répon-

marins avaient vu, eux aussi, le danger au-devant duquel ils couraient, car, venant de la mer, une clameur formidable traversa l'espace A cette plainte de mort, | dit, tous levant les crocs, les haches, les

piques, tandis que Raguénès, soufflant la lanterne, détachait la jambe de son taureau et attendait que la mer eût accompli son œuvre de destruction.

Un dernier éclair permit de voir le bâtiment se briser sur les écueils, et, appelant tous les riverains à la curée, le cri retentit :

— *Penséou ann aod!*

Ç'avait été une fameuse aubaine, sans doute quelque bâtiment arrivant des colonies, car il était chargé d'épices, de tissus précieux, même de caisses d'argent; de tous ceux qui le montaient, il n'était arrivé, la nuit même à la côte, aucun cadavre, pas un être humain.

Puis, le matin, un peu plus loin, du côté droit de Pontusval, sur la grève du Cosquer, auprès d'une énorme roche isolée au milieu des sables, on avait découvert un cadavre gigantesque, encore demi-vêtu des débris d'un uniforme qu'il avait été impossible de reconnaître.

Mais ce qui avait frappé en même temps les yeux et les imaginations, c'était que ce géant portait au côté un tambour retenu par un solide baudrier. Certainement cette sorte de bouée, le soutenant sur les eaux, l'avait empêché de disparaître comme ses camarades.

Le premier de ceux qui l'avaient aperçu, s'étant baissé pour le dépouiller, se releva tout à coup avec un cri d'étonnement, montrant un enfant, une fillette d'un an au plus, attachée elle aussi à la caisse du tambour, mais vivante encore.

Il se préparait à la rejeter à la mer ou à l'achever d'un coup de croc sur la tête, lorsqu'un de ses voisins, lui arrachant des mains sa trouvaille, avait déclaré :

— Je la prends!... Je m'en charge!...

Un homme pas comme les autres, cet Yves Madec, le propre père de Guillaume Madec, et auquel on reprochait parfois sa sensiblerie.

— Tu ne pouvais pas la laisser retourner d'où elle venait, ta petite hérétique? — lui cria Hervé Raguénès d'un ton de moquerie.

— Chrétienne que je la ferai, pour son salut et pour le nôtre! — riposta Yves Madec, terminant plus bas : — pour le rachat de nos péchés!...

Il était parti, emportant son léger fardeau, la petite hérétique, la petite Anglaise, *Saoz bihan,* comme le disaient autour de lui les autres Paganiz, avec le mépris mêlé d'horreur qu'ils professaient et qu'ils ont encore, quelques-uns, pour l'Anglais, personnifiant à leurs yeux, non seulement l'ennemi le plus redouté, l'*ennemi* par excellence, mais aussi celui qui n'a pas les mêmes croyances, pas la même foi et qui est damné à jamais.

Quant à l'homme au tambour, au lieu de l'inhumer en terre bénite, on l'avait enseveli sur la plage même, à l'endroit où il était venu s'échouer, au pied du monstrueux rocher, qu'on appela depuis, en souvenir, *Ar Roc'h ann Tabouliner,* La Roche du Tambourineur.

Tout semblait devoir être terminé ainsi, et la mémoire de cet événement s'effaçait peu à peu, lorsque, insensiblement, une rumeur sourde se répandit dans le pays, prenant de la consistance, s'imposant à ces âmes inquiètes.

Cela avait commencé à naître chez les pêcheurs dont les cahutes avoisinaient le Cosquer; ils affirmaient qu'à certains jours de tempête, de ciel sombre, sur la grève déserte, on entendait résonner le roulement du tambour. Le géant enterré revenait; son *intersigne* battait cette caisse qu'on avait enfouie avec lui.

De l'un à l'autre, la chose se répéta, et bientôt, surtout à la tombée du jour, nul n'osa plus passer à portée de la roche, sans presser le pas et se signer avec effroi. Peut-être avait-on eu tort de l'ensevelir là, sans sacrements, et étaient-ce des prières qu'il réclamait, avec cette batterie grondante comme un reproche?

Lorsque ce bruit arriva aux oreilles d'Hervé Raguénès, celui-ci refusa d'y croire, traitant ses compagnons de trembleurs et assurant que la carcasse du païen était bien où on l'avait mise.

En cet instant, au milieu de l'évo-

Digitized by Google

cation de ces souvenirs, il ricanait :

— Leur Tambourineur, ah! ah! C'est l'alcool ou le cidre qui leur trouble l'entendement, en leur faisant prendre pour le tambour le roulement du tonnerre!,.. C'est comme si cette nuit, avec ce tapage?... Ah! bien!...

Et il tendait l'oreille, l'œil dur, provocant, haussant les épaules.

Dehors la tempête grondait, les lames déferlaient, aussi longues, aussi furieuses, bien que la nuit s'avançât et que l'aube fût sur le point de paraître.

En écoutant ces mugissements significatifs, le vieillard frottait l'écorce rugueuse de ses mains d'un geste heureux, tandis qu'un vague sourire de satisfaction entr'ouvrait sa bouche, d'où coulaient des paroles mauvaises :

— M'est avis qu'au petit jour il y aura plus d'un *Tambourineur* sur les grèves, et que c'est pas leur bateau de sauvetage qui pourra arracher le bâtiment de cette nuit à sa perdition. Ah! ah! ah!... *Penséou ann aod!*... De gré ou de force, il faut en passer par là!... Épaves! épaves!... La mer, les roches, la colère de Dieu, tout est pour nous!...

Les mots sonnaient, hoquetés, moqueurs, entre ses mâchoires édentées.

Brusquement il se pencha; en même temps qu'une lueur grisâtre filtrait déjà par les interstices de la lame rocheuse obstruant la baie servant d'entrée, un claquement de sabots battait le sol caillouteux à quelque distance.

Croyant l'entendre s'éloigner, il venait de souffler sa lanterne et se décidait à s'allonger sur l'amas de goémons qui était son lit, quand le bruit de pas se rapprocha, cessa juste devant son logis, et que la porte de pierre, déplacée par une main hardie et vigoureuse, pivota sur elle-même.

Son croc saisi d'un poing violent, se jetant vers l'ouverture de la grotte, comme l'homme d'autrefois devait s'y précipiter à l'approche redoutable de l'ours des cavernes, l'ancêtre rugit :

— Qui est là?... Qui ose?...

Une silhouette jeune se dessinait sur la teinte pâle du jour naissant; une tête, s'abaissant, parut, des yeux brillants de joie, une face de douceur confiante sur des membres souples.

Hervé eut un recul décontenancé, un grognement :

— C'est toi, Alain?...

Il n'osait interroger, devinant presque, mécontent de ce rayonnement de bonheur dans ces yeux lumineux.

L'autre fit, la voix extasiée :

— Grand-père! Sauvés, tous!...

Raguénès gronda :

— Sauvés, des Anglais, des hérétiques, des...

— Des naufragés, de pauvres matelots épuisés, glacés de froid, des créatures de Dieu, comme nous! rectifia le jeune homme. Si vous les aviez vus, vous auriez eu pitié.

Il avait pénétré dans la sombre demeure de l'aïeul, et là, indécis, sa haute taille courbée, tortillant son bonnet :

— Je voudrais vous demander quelque chose, vous dire... Enfin, j'ai un aveu à vous faire, depuis... depuis longtemps! Mais je n'ai eu la certitude, la promesse qu'aujourd'hui, au retour; alors... Je suis en âge de m'établir; je...

Le vieux le regardait, plein de méfiance, ses prunelles braquées à l'affût sous le poil de bison qui lui couvrait le muffle, humant l'air d'un reniflement sauvage; il questionna âprement :

— Tu n'es pas content comme tu es, à ce jour?... Il te faut, quoi donc? Dis un peu, Alain?

Le petit-fils hésitait; il se décida :

— Voilà, j'aime une jeune fille du pays, et je voudrais l'épouser.

Hervé insinua mielleusement :

— Tu as fait ton choix tout seul; sans doute qu'il est bon, puisque tu ne m'as pas consulté et que tu m'annonces la chose. Peut-être, alors, que c'est la fille à Lanlo, qu'est dans les principes du vieux temps comme moi, un vrai Pagan, qui ne voudrait pas renier ses anciens, comme je le vois faire à tant d'autres!... Si c'est elle, d'accord, mon fi!...



Digitized by Google

Alain fit froidement :

— Non, ce n'est pas Yvonne Lanlo.

Une flamme ondula, vacillante, dans les prunelles de proie :

— Ah! ah!

Le jeune homme termina :

— C'est Jeanne-Marie Madec.

Le vieillard lança ses serres d'acier en menace vers le cou de son petit-fils, hurlant :

— Elle!... *Ar vihanik Saoz!...*

— La petite Anglaise!... balbutia douloureusement Alain, atteint au cœur par l'accent de haine avec lequel son grand-père écrasait Jeanne-Marie sous cette injure léonaise. Mais elle est Bretonne, la fille de Guillaume!...

Hervé poursuivait :

— Ah! ah! ah! J'aurais dû me douter! Et c'est pour cela, pour enjôler la fille, pour te faire bien venir du père, de ce Guillaume Madec, que tu as été t'enrôler dans sa bande de sauveteurs!... Et tu veux mon consentement?... Jamais!... Jamais tant que je vivrai, et je vivrai longtemps, et je dépasserai mes cent ans, et, tant que j'aurai souffle et muscles, tant que je ne serai pas couché là-bas, auprès des anciens, je m'opposerai de gré ou de force à ce que le sang des Raguénès se mêle à celui des hérétiques!... Si d'autres, si des Madec ont accepté cela, moi pas, foi de Pagan que je suis, que je resterai, que tu resteras aussi, entends-tu?...

Il se dressa, levant son croc sur la tête courbée d'Alain :

— J'aimerais mieux te voir mort, que le mari de celle-là que tu viens de dire!...

Du geste il chassa le jeune homme éperdu, qui entendit retentir le ricanement sinistre, mêlé d'exclamations heurtées, tandis qu'il s'éloignait, poursuivi par la grêle de mots abattus sur lui :

— Va plutôt la demander à celui auquel nous la devons, *ar vihanik Saoz!...* Va demander sa main au Tambourineur, qui dort sous sa roche maudite, et que ni pleurs ni prières ne tireront jamais de l'enfer où il a été tout droit, battant sa caisse, que tant de tremblants imbéciles prétendent encore entendre!...

## III

— Je t'aime quand même de toutes les forces de mon cœur, plus que tout, plus que la vie, et j'ai juré que si tu m'aimais de semblable amour, tu serais ma femme!... Le veux-tu toujours, Jeanne-Marie, malgré le nom que je porte, malgré ce que je t'ai raconté, malgré mon grand-père?...

Alain, qui venait de terminer par ces supplications brûlantes la révélation de ce qui s'était passé dans son entrevue avec Hervé, serrait tendrement entre ses mains les doigts abandonnés et tremblants de la fille de Madec.

Çà et là, assez loin, émergeant du crépuscule, géantes apparences de pachydermes, rugueuses et ballonnantes figurations d'outres monstrueuses, les rochers grisâtres dressaient autour d'eux d'effrayantes formes de cauchemar. Troupeau formidable de labyrinthodontes, de dinosauriens, on eût dit d'animaux antédiluviens de toutes les périodes, pétrifiés sur place dans toutes les poses par quelque cataclysme soudain, mélange confus d'atlantosaures, d'iguanodons, d'ichthyosaures, vautrés dans le sable, demi-plongés dans la mer, étalant des membres terrifiants sous la garde d'un invisible gardien.

C'était aux approches du soir, plusieurs jours après le sauvetage opéré par Madec et auquel Alain Raguénès avait pris une part si active, dans la crique encadrée de rochers qui forme, à basse mer, la grève du Cosquer, vers le milieu de la plage, en face de la Roche du Tambourineur, l'énorme bloc que la marée descendante découvre et qui allait bientôt se trouver à sec.

Ils s'étaient donné rendez-vous en cet endroit, par une sorte de superstition touchante, comme s'ils eussent voulu prendre à témoin de leurs innocentes amours, de leurs loyaux engagements, le monolithe sous lequel reposait

Digitized by Google

le naufragé inconnu à qui on avait donné cette anormale sépulture.

Comme ressemblance extérieure, un peu une *saoz bihan*, que cette Jeanne-Marie, propre fille de la pauvre petite épave humaine, ramassée encore vivante par Yves Madec, quelque quarante ans auparavant, auprès du cadavre du géant mystérieux, retrouvé son tambour au

**et aussi comme origine, puisqu'elle était la**

Digitized by Google

flanc. Celui qui avait recueilli la malheureuse créature, unique survivante de ce naufrage, dont le principal auteur était Hervé Raguénès, saisi subitement de pitié et laissant ses camarades occupés à leur féroce besogne de naufrageurs, avait emporté chez lui la fillette et l'avait remise à sa femme.

Celle-ci, aussi pitoyable que son mari, n'avait pas voulu refuser cette part du bris envoyée par le ciel; elle avait déclaré, répétant la phrase d'Yves à Hervé :

— Nous ferons, de cette *saoz bihan,* une chrétienne; nous sauverons son âme comme nous avons sauvé son corps!

Elle l'avait ensuite élevée avec ses enfants, sans faire de distinction entre eux. Parmi ceux-là, l'aîné, Guillaume, s'était pris de tendresse pour cette petite sœur adoptive, et, plus tard, l'affection d'enfance se transformant en amour, il l'avait épousée. De ce mariage naquit Jeanne-Marie, dont la naissance avait coûté la vie à sa mère.

Avec son teint blanc et rose, ses cheveux dorés, ses yeux bleus, cette peau neigeuse, que ni les embruns, ni le soleil n'avaient pu hâler, elle semblait bien d'une race autre que les filles brunes, aux yeux et aux cheveux d'encre, que l'on voit sur toutes ces côtes, de Trefflez à Guisseny, et qui sont, comme les hommes, de véritables Paganiz, conservant la pureté, la sauvagerie de leur sang, en ne se mésalliant jamais.

C'était justement ce qui avait séduit ce fils des Raguénès, ce Pagan, à l'épiderme olivâtre, aux yeux comme des gouttes de coaltar, à la chevelure de ténèbres; il alla à cette lumière de chair, à cette eau transparente des prunelles, à cet éclat des dents, comme la nuit va à l'aube du jour, au lever du soleil, d'une adoration irrésistible.

Là, au milieu des dunes, sous un ciel d'un gris uniforme, il la contemplait avec ravissement, ne pouvant se rassasier de cette joie, de perdre ses prunelles sombres dans le lac insondable des yeux de Jeanne-Marie, qui donnaient l'illusion d'un ciel sans nuages.

Devant eux la mer, en s'éloignant, bruissait doucement, mettant une collerette d'écume autour des rochers, enveloppant d'une caresse, avant de s'en séparer, la Roche du Tambourineur.

Tous deux, envahis par une étrange sensation de mélancolie, ne cessant de se regarder que pour s'attendrir sur ce spectacle des vagues si apaisées après les fureurs des jours précédents, unissaient leur contemplation sur le bloc énorme dressé entre eux et l'infini.

Alain songeait à la phrase railleuse de son grand-père :

— Va demander sa main au Tambourineur!

Que ne pouvait-il se lever de sa couche funèbre, le malheureux, pour voir la main de la fille de cette enfant, miraculeusement sauvée grâce à lui, dans la main du petit-fils de celui qui avait causé sa perte! Peut-être s'en trouverait-il consolé, apaisé, comme d'un hommage suprême?

Lentement le soir prenait la nature, épaississant les ombres, enveloppant les objets d'un voile de mystère.

Jeanne-Marie, cédant à l'entraînement de son cœur, à la persuasion des paroles de son compagnon, avoua, une pourpre subite aux joues :

— Je t'aime, Alain, et je serai ta femme, je te le jure!...

Un éclat de rire rauque, sauvage, retentit si subitement derrière eux qu'ils se retournèrent d'un même mouvement, épouvantés; mais déjà, pasteur farouche du troupeau antédiluvien, d'entre les rochers enfermant la grève du Cosquer surgissait la haute silhouette ancestrale d'Hervé Raguénès, qui, étendant vers les jeunes gens terrifiés le croc dont il était toujours armé, déclara :

— Et moi je jure que jamais mon petit-fils n'épousera *ar vihanik saoz!*

Toujours l'impitoyable insulte, aggravée du diminutif, soulignant que Jeanne-Marie, par sa mère, était une descendante d'Anglaise, une petite-petite Anglaise.

Digitized by Google

D'un élan, tous deux s'étaient redressés; Alain, se jetant d'instinct entre le vieillard et la jeune fille, tout en enveloppant celle-ci de la défense de ses bras, murmura :

— Grand-père! grand-père!... Prenez garde!... grand-père!...

Dans son intonation, d'abord suppliante, un accent de désespoir, de résistance, montait, réveillant le sang héréditaire,

le sang des Paganiz. Le vieux le devina, voulut le prévenir, s'avança, sa lourde pique levée, grondant :

— Je vais la renvoyer d'où elle vient, cette hérétique damnée!... Je vais...

Pas à pas il se rapprochait, les yeux allumés d'une flamme de meurtre, l'idée fixe, implacable, gravée dans les mille plis de sa peau granitique, semblable aux rocs assassins de la côte, aux écueils sanguinaires du pays. Sans armes pour parer l'attaque féroce, hésitant encore à frapper, ayant dans le cœur le respect dû à

Digitized by Google

l'ancêtre, l'amour pour Jeanne-Marie, Alain s'offrait à la fureur du vieillard. Autour d'eux aucun abri, aucune fuite possible; ils étaient placés entre Hervé Raguénès et la mer, entre lui et la Roche du Tambourineur, vers laquelle ils reculaient, tandis que, de partout, de l'immensité, du ciel, les ombres accouraient, protectrices du crime.

Poussé par la folie sanglante, son rire homicide aux lèvres, le vieux allait, sûr de les atteindre.

Subitement un long roulement gronda, comme si la colère du ciel se fût tout à coup déchaînée.

L'aïeul eut un ricanement fauve :

— Le tonnerre s'en mêle, à c't'heure, comme aux jours de naufrage!... Épaves à la côte!... Dieu est pour moi!... Ah! ah! ah!...

Mais voici que les ronflements devenaient réguliers, rythmés, se répercutant dans le vallonnement des dunes, dans les rochers, et qu'on eût dit quelque charge mystérieuse, battue par un invisible tambour.

Hervé, interdit, s'arrêta, grommelant, en essayant de plaisanter :

— Il roule drôlement ce soir, tout de même!... Peut-être une nouvelle façon du bon Dieu!... N'importe...

Les battements prirent une allure funèbre, précipitée, semblant se rapprocher d'eux, les envelopper de leurs ondes sonores, comme d'un frôlant linceul de mort; et ce n'était pas du ciel lourd de nuages que le tapage menaçant tombait, c'était de terre qu'il montait, tout près, au ras du sable, se heurtant à toutes les cavernes des écueils, à toutes les ondulations de la grève.

Tous trois se regardèrent, le sang retiré de la face, figé au cœur, frissonnant du corps entier, et ils entendirent le vieux balbutier, en laissant retomber son arme meurtrière :

— *Ar Roc'h ann Tabouliner!*

Ils redirent aussi, de la même voix d'épouvante :

— La Roche du Tambourineur!

Toujours elle allait, la charge lugubre, pressant ses roulements, cadençant le mouvement infatigable de ses baguettes sur la peau retentissante.

Les lèvres de l'ancêtre articulèrent, comme s'il se fût questionné :

— *Ha na glevit — hu Kéd anézhân ô taboulina?*

— Que dit-il? demanda très bas Jeanne-Marie, ne comprenant pas.

Alain traduisit les paroles de l'aïeul, ces paroles qui étaient déjà un aveu :

— Ne l'entendez-vous pas tambouriner?

Dans les ténèbres épaissies, aggravées d'un flottement de brumes commençantes, sous les dernières bavures écumeuses de la vague, enveloppant de leur ondulant coup de fouet la base de l'énorme bloc avant de se retirer, la Roche du Tambourineur, mirage saisissant, paraissait s'ébranler, se mouvoir, s'avancer dans leur direction.

Halluciné, hagard, les prunelles domptées, Hervé Raguénès *vit* le géant se dresser devant lui, son tambour au flanc, monstrueux, vivant, terrible, aussi haut que la roche elle-même, dont il avait pris la place pour marcher à sa rencontre, en faisant toujours résonner sa caisse aux grondements de tonnerre.

Tandis que Jeanne-Marie et Alain, muets de terreur, essayaient de distinguer quelque chose sous le mouvant rideau des ténèbres, le vieillard, son croc tombé à terre, les deux bras tendus vers le rocher, la gorge nouée, le cœur mordu de remords, clamait :

— Le Tambourineur!... Lui!... C'est lui!... Il vient... Il veut...

Ses jambes fauchées fléchissant sous son corps vacillant, il s'abattit à genoux sur la grève, vaincu, suppliant :

— Grâce!... Pardon!... Je consens!...

A mesure que les mots volaient de sa bouche, déshabituée de telles paroles, les roulements diminuaient, s'espaçaient, s'éloignaient, mouraient avec un dernier frémissement dans l'abîme de la nuit, rentraient dans la tombe.

Ce furent Alain et Jeanne-Marie qui ramenèrent ensemble le redoutable

Digitized by Google

Pagan, soutenu sous les bras et devenu aussi faible qu'un tout petit enfant.

Pendant qu'ils l'aidaient à marcher, il frissonnait encore au souvenir de ce qu'il venait d'entendre, de voir, reconnaissant, lui qui n'avait jamais voulu croire aux récits des pêcheurs voisins de la grève du Cosquer :

— C'était vrai, ce tambour!... J'ai entendu!... J'ai *vu!*...

Des phrases incohérentes s'échappèrent encore de son gosier haletant :

— Il faut... des prières!... Repos de son âme!... l'apaiser... Une croix!...

***

Un mois plus tard se célébrait le mariage d'Alain Raguénès et de Jeanne-Marie Madec.

Pour y assister, le vieil Hervé Raguénès, dont la tête n'était plus très solide depuis l'aventure de la grève du Cosquer, mais dont la taille était cependant restée droite et la stature formidable, avait revêtu l'antique costume de gala des Paganiz.

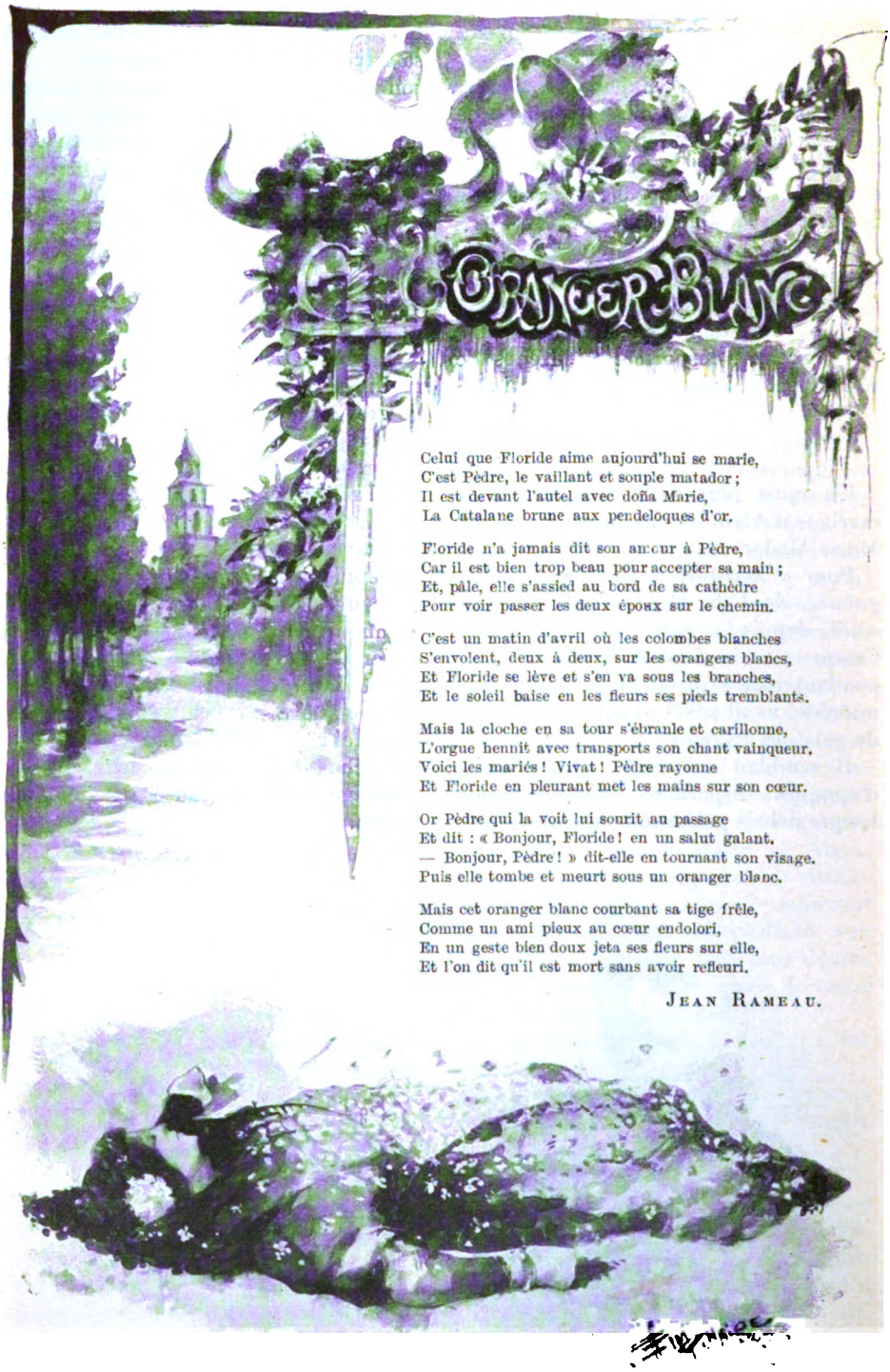
Il semblait le reste extraordinaire d'époques disparues, quelque gigantesque débris paléontologique de la Bretagne des grands aïeux fossiles, sorti de sa caverne sépulcrale, tout vêtu, avec son pourpoint de drap noir à basques tombantes, plissées dans le dos, son gilet à côtes aux larges poches de devant, serré par un turban de laine, sa cravate et ses manchettes brodées, sa culotte noire bouffante, sur laquelle des jarretières à longs nœuds retenaient les bas de laine violets, enfin ses souliers à boucles d'argent et son vaste feutre noir au cordon de soie et d'argent.

La messe terminée, toute la noce se rendit en cérémonie, avec le clergé, sur la grève du Cosquer, pour y assister à l'installation de la croix, qu'on y voit encore aujourd'hui, en face de la Roche du Tambourineur, couverte elle-même trop souvent par la mer pour recevoir ce souvenir bénit.

Depuis ce jour, personne n'a plus jamais entendu résonner la caisse du Tambourineur, comme si cette sanctification de son tombeau, aussi bien que le mariage d'Alain Raguénès et de Jeanne-Marie Madec, eussent donné l'éternel repos à l'inconnu enseveli sous la roche et eussent été le rachat du naufrage criminel causé par le vieux Pagan.

Gustave Toudouze

Digitized by Google




Celui que Floride aime aujourd'hui se marie,
C'est Pèdre, le vaillant et souple matador ;
Il est devant l'autel avec doña Marie,
La Catalane brune aux pendeloques d'or.

Floride n'a jamais dit son amour à Pèdre,
Car il est bien trop beau pour accepter sa main ;
Et, pâle, elle s'assied au bord de sa cathèdre
Pour voir passer les deux époux sur le chemin.

C'est un matin d'avril où les colombes blanches
S'envolent, deux à deux, sur les orangers blancs,
Et Floride se lève et s'en va sous les branches,
Et le soleil baise en les fleurs ses pieds tremblants.

Mais la cloche en sa tour s'ébranle et carillonne,
L'orgue hennit avec transports son chant vainqueur.
Voici les mariés ! Vivat ! Pèdre rayonne
Et Floride en pleurant met les mains sur son cœur.

Or Pèdre qui la voit lui sourit au passage
Et dit : « Bonjour, Floride ! en un salut galant.
— Bonjour, Pèdre ! » dit-elle en tournant son visage.
Puis elle tombe et meurt sous un oranger blanc.

Mais cet oranger blanc courbant sa tige frêle,
Comme un ami pieux au cœur endolori,
En un geste bien doux jeta ses fleurs sur elle,
Et l'on dit qu'il est mort sans avoir refleuri.

JEAN RAMEAU.

Digitized by Google

# LA CHINE

IMPRESSIONS PERSONNELLES

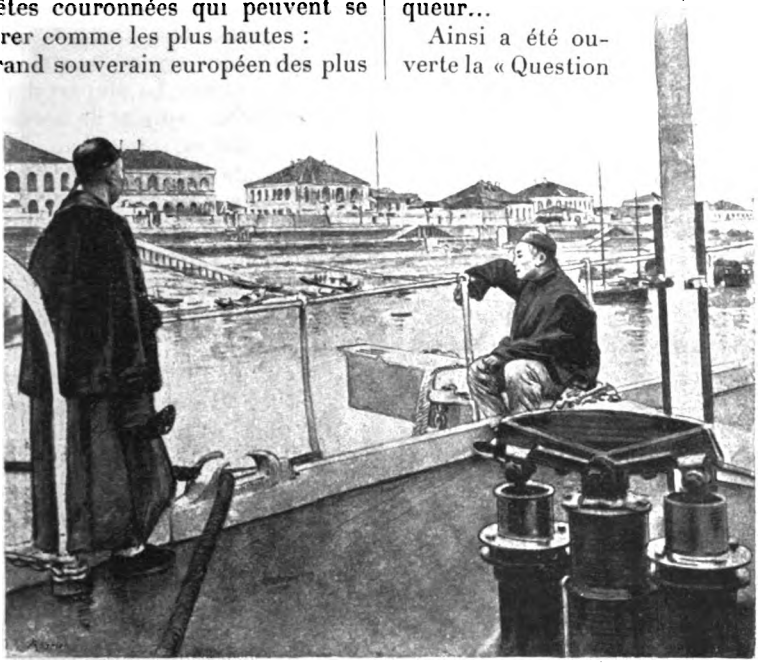
## I

Les événements de la fin de l'année 1894 auront appelé en même temps l'attention du monde civilisé sur les deux têtes couronnées qui peuvent se considérer comme les plus hautes :

Le grand souverain européen des plus vastes États du globe, puissant guerrier, aux armées redoutables, qui a été le bienfaisant Génie de la paix, — et dont la mort soudaine a ému toutes les nations, laissant surtout les Russes et les Français, dont il était le père et l'ami, unis dans un deuil presque également douloureux;

Et le grand souverain asiatique, du peuple de la terre le plus considérable par le nombre, qui porte le titre orgueilleux de « Fils du Ciel », mais qui, à peu près ignoré du reste du monde, pacifique et presque sans armes, a été jeté dans la guerre, forcé de soutenir, sur terre et sur mer, une lutte acharnée, et de se rendre à la merci de son vainqueur...

Ainsi a été ouverte la « Question chinoise ou d'extrême Orient », une des questions politiques — on pourrait dire humaines — les plus importantes qui puissent se poser aujourd'hui !



KING-YUAN, PORT DU KOUANG-SI

(Photographie communiquée par la Société de géographie.)

A notre époque de géographie et de socialisme, — où l'on peut, pour la première fois peut-être, envisager dans leur universalité les sociétés humaines, pour en étudier toutes les formes réalisées et tâcher d'en déduire la meilleure forme réalisable, — rien n'est intéressant comme la Chine !

Ce pays, le plus vieux du monde, est

Digitized by Google

pour nous le plus nouveau. Nous ne savons rien de son passé, de son histoire. Notre instruction universitaire, qui a la prétention de nous faire remonter à la création de l'univers, nous laisse à cet égard dans la plus complète ignorance.

De ces hauts plateaux de l'Asie centrale, le Pamyre, « le Nœud du monde », ou des riches vallées du Tigre et de l'Euphrate, qui semblent avoir été le berceau de l'humanité, les peuples qui, par migrations successives, ont évolué vers l'Occident nous ont seuls occupés.

Le dernier mot aura été dit bientôt sur les tribus sauvages des profondeurs de l'Afrique ou des îles les plus perdues de l'Océanie, que nous ne connaîtrons pas encore la Chine...

C'est qu'il ne suffit pas de traverser l'Empire du Milieu pour le connaître. Il y a là un monde moral encore plus fermé, plus difficile à explorer que le monde physique. Ces langues monosyllabiques à plusieurs tons, cette écriture idéographique, véritable peinture en hiéroglyphes de la pensée, où l'art du pinceau se déploie dans toutes ses grâces, sont de sérieux obstacles, pour les Européens, à la pénétration de ce monde dont on n'a jusqu'ici que de vagues aperçus qui le montrent plein de mystère...

Les grands voyages, l'étude des nombreux pays où ils nous conduisent, les méditations que font naître les rapprochements des choses si diverses que nous avons pu y observer nous donnent parfois des visions imprévues et étranges... et, par exemple, celle d'une curieuse relation entre l'*espace* ou le lieu, et la durée ou le *temps,* ces deux conceptions si dissemblables, d'ordres si distincts, et qui nous offrent pourtant les *mêmes successions de faits* — nous permettant de concevoir ainsi l'immuabilité éternelle du Tout — dans l'évolution continue des parties, dans les changements incessants des détails, que provoque sa puissante effervescence de vie !

De même, en effet, que l'équateur présente en un même temps, dans une succession de lieux, toutes les heures du jour et de la nuit, — qui passent, en un seul lieu, dans une succession de temps, — de même la surface du globe, considérée à une même époque, offre au voyageur sociologue, qui en parcourt les diverses contrées, les mêmes découvertes que peut faire un historien qui étudie, dans la suite des temps, les transformations successives d'une société développée en un seul lieu.

C'est ainsi qu'on retrouve aujourd'hui des peuplades primitives qui en sont à peine à « l'âge de pierre »; d'autres moins arriérées, qui emploient le fer ou l'airain. La plupart des peuples de la Malaisie, voisins de hordes encore anthropophages, rappellent l'organisation féodale du moyen âge... Tout le passé de nos sociétés civilisées semble se dérouler aux yeux de l'observateur attentif qui visite les diverses populations du monde actuel.

Mais la Chine, ce n'est plus le passé : c'est l'avenir !

Cette société chinoise, qui depuis tant de siècles évolue sur place, que nous nous plaisons à croire figée dans sa vieille civilisation, comme une momie dans ses bandelettes, mais qui est bien vivante au contraire et qui depuis si longtemps n'a pas cessé de marcher, a sur nous une grande avance.

Il n'est point, en effet, d'idée de progrès social, si avancée soit-elle, éclose dans des cerveaux européens, qui n'ait déjà trouvé son application en Chine. Les utopies mêmes des anarchistes y sont réalisées dans ce qu'elles ont d'humainement possible : un minimum de gouvernement, l'indépendance et presque la souveraineté du chef de famille; l'abolition des armées permanentes; la guerre réprouvée, subie seulement dans le cas de défense; une seule classe d'hommes hiérarchisés par leur intelligence et leur mérite, donnant ainsi une aristocratie de lettrés philosophes, accessible à tous par le concours... Mais avec cela : le respect de la vieillesse, honorée comme une dignité; le culte du passé, l'esprit conservateur, développés au

Digitized by Google

point d'annihiler l'amour du progrès dans le changement et l'ambition de la gloire, chez des gens qui, pourtant, ne craignent pas de perdre la vie, mais qui craignent de perdre « la face », c'est-à-dire leur réputation d'hommes justes et droits, observateurs des lois traditionnelles...

Un idéal, un point d'honneur bien différents, comme on le voit, de l'idéal et du point d'honneur des Européens, et qui permettrait de diviser le monde civilisé actuel en deux grandes catégories de peuples :

*Les peuples de courage;*

*Les peuples de justice.*

Les premiers, chercheurs, impatients, audacieux, prêts à courir tous les risques, mettent leur honneur surtout à être braves. Le succès, chez eux, justifie tout; et leur argument suprême est de tirer l'épée, de jeter leur vie dans la balance... Ils comprennent les peuples de civilisation européenne.

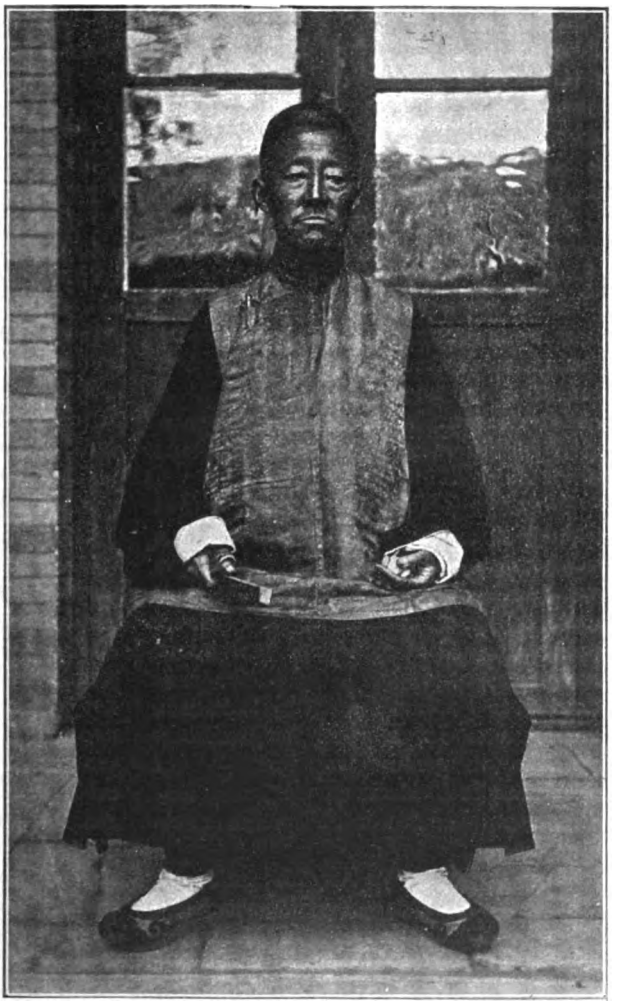
Les seconds, réfléchis, fidèles à la tradition qui interdit de rien risquer, sont les peuples de civilisation chinoise...

Chez les premiers, c'est le sentiment qui domine; chez les seconds, c'est la raison.

Mais comment se fait-il que ces Chinois, qui comptent un demi-milliard d'hommes et qui semblent en avant du reste de l'humanité, se trouvent pourtant dans un état d'infériorité si marquée vis-à-vis des autres peuples ?

Je répondrai à cette question.

Je voudrais dire d'abord comment je me suis fait, sur les Chinois, l'opinion que je viens d'émettre, et quelles impressions successives d'étonnement, de répulsion, d'attention plus sérieuse, d'intérêt et de considération enfin j'ai éprouvées en les voyant et en vivant au milieu d'eux, à diverses reprises, dans des pays très différents.



UN DESCENDANT DE CONFUCIUS

(D'après une photographie de M. Édouard Chavannes.)

Digitized by Google

## II

Lorsqu'après être passé par une succession de petites baies aux coteaux couverts de rizières, plantés d'ananas, de manioc, de caféiers, ombragés de bananiers, de cocotiers et d'arengas, le navire vient s'amarrer au long appontement de bois des Messageries maritimes, à Singapour, vous avez une révélation subite de la Chine !

Partout les Chinois vous apparaissent avec leur longue natte de cheveux, leurs larges faces jaunes, aux yeux bridés, leur activité exubérante, leur rire bruyant, leur loquacité qui se donne carrière en ces monosyllabes rapides, ressemblant tantôt à un bégayement, tantôt à un chant bizarre... Et la première impression qu'ils vous produisent est une envie de rire.

Quand vous avez échappé aux koulis qui, à votre débarquement, se disputent vos bagages, les premières paillottes que vous rencontrez, en allant à la ville, sont des boutiques chinoises, d'un aspect particulier, d'où se dégage une odeur inconnue jusque-là, — produite sans doute par l'opium fumé, l'huile de coco brûlée dans les lampes, les fruits du *dourian,* au parfum trop fort, — qui vous rend le Chinois suspect, vous inspirant tout de suite un éloignement, une répugnance...

Singapour, que les Anglais ont fondé à l'extrémité de la presqu'île malaise, est peuplé surtout de Chinois. Ils y sont partout mêlés aux Européens dans les quartiers commerçants et y ont leur gros quartier populeux, où on les compte par cent mille !

Si vous parcourez ce quartier, le soir, vous ne circulez sur la chaussée qu'en jouant des coudes, à travers une foule compacte de torses nus, pour la plupart, ou couverts d'amples vestes légères et flottantes, blanches ou bleues. Mais, qu'ils soient nus ou habillés, tous ces Chinois sont d'une propreté qui vous frappe. Les koulis que vous avez vus dans la journée couverts de sueur, noirs de charbon ou blancs de plâtre, ont pris leur bain, se sont purifiés et rafraîchis dans des ablutions abondantes. Et vous vous faites déjà de ces Chinois de la plus basse classe, qui se montrent à vous, à cette heure, comme endimanchés, reposés, égayés, leurs bonnes figures épanouies, une opinion plus favorable.

Il n'est pas nécessaire de les fréquenter longtemps pour les prendre tout à fait au sérieux.

De toutes les races si nombreuses qui se rencontrent en Malaisie, on s'accorde à reconnaître qu'ils sont les travailleurs les plus habiles et les plus endurants.

Comme *boys,* domestiques attachés à la personne d'un Européen, comme artisans, comme commerçants, ils sont également capables de supplanter leurs concurrents des autres races.

Ils ont surtout l'esprit d'association très développé. Les moindres koulis employés à porter des ballots ou à faire tinter les piastres pour s'assurer de leur aloi, dans une grande maison de commerce ou de banque, sont souvent, pour des sommes infimes, qu'ils grossissent peu à peu, associés à la maison. Presque tous sont affiliés à quelque société secrète, sorte de syndicats de protection, qui servent, aux autorités des colonies voisines de la Chine, à maintenir l'ordre parmi les Chinois qui viennent s'installer chez elles.

Si l'on s'élève dans la hiérarchie sociale et qu'on entre en relations avec des Chinois de qualité, l'étonnement s'accroît encore. On est émerveillé de leur culture intellectuelle.

La politesse des habitants du Céleste Empire, comme on le sait, est proverbiale. Un Chinois distingué ne vous aborde jamais qu'en riant, parce qu'il est bienséant d'éviter, avant tout, d'attrister les personnes que l'on rencontre.

L'hospitalité est encore une vertu chinoise ; et dans la plus somptueuse

Digitized by Google

demeure, comme dans la plus humble paillotte, j'ai toujours vu, près de la porte ouverte, la théière pleine, sur son réchaud, à la disposition du premier passant, qui peut entrer, se verser une tasse de thé et la boire, que les maîtres du logis soient présents ou absents.

*rites* qu'elles lui ont transmis est inébranlable.

Il n'est pas moins attaché à sa terre natale, au sol sacré où reposent ses ancêtres, si bien que, loin de son pays, la première emplette que fait un Célestial, dès qu'il a gagné assez d'argent, est celle d'un

CHINOIS PLANTEURS DE TABAC A SUMATRA

(D'après une photographie de M. Brau de Saint-Pol Lias.)

Il est toujours aisé de reconnaître, même à distance, l'habitation d'un Célestial. La moindre hutte porte au moins, bien en vue, une pancarte rouge, à caractères, qui donne le nom de ses habitants. Les quartiers ou kampongs chinois de Singapour, de Malacca, de Pinang, de Sumatra, de Java offrent tous exactement le même aspect.

Le Chinois, partout où il va, porte avec lui la Chine, ses vêtements, ses usages, ses mœurs... Son attachement à ses traditions, aux croyances et aux cercueil dans lequel il pourra être rapporté au milieu des siens.

On ne peut pas dire que les Chinois soient patriotes, le sentiment de patriotisme, tel que nous l'entendons, ne pouvant trouver place dans une âme chinoise. Ils ne comprennent pas la guerre et ne la considèrent que comme un brigandage qui prend de grandes proportions. Il ne peut donc y avoir chez eux cet amour du drapeau, qui est encore le meilleur de l'âme européenne, la source des actions les plus héroïques !

Digitized by Google

## III

Il est difficile à un Européen de se rendre compte des idées et des sentiments, si différents des nôtres, dont est pétrie l'âme d'un Célestial.

Les Chinois n'ont pas la conception d'une humanité divisée en nations multiples, qui se doivent des égards réciproques. La Chine est pour eux l'humanité entière ou tout au moins la seule société humaine digne de ce nom. En dehors d'elle, ils ne voient que des barbares qui ne se sont pas élevés encore au sentiment de la justice et de la civilisation, qui n'ont pas mérité l'honneur et le bonheur suprêmes d'entrer dans la famille du Fils du Ciel ! la seule grande famille légitime.

Chez aucun peuple le sentiment de la famille n'est plus développé que chez les Chinois.

La famille est véritablement la base de leur organisation sociale.

Nulle part, ce qui est un criterium de civilisation supérieure, l'épouse et la mère n'occupent un rang plus élevé.

Le mariage en Chine est plus indissoluble qu'ailleurs. On n'y connaît ni le divorce, ni l'argutie — parfois scabreuse — des cas de nullité.

Mais le mariage a pour but avéré chez tous les peuples la procréation des enfants; et, dans le cas où ce but n'est pas atteint, le Chinois, comme les patriarches, épouse une seconde femme. Celle-ci vient alors prendre rang dans la famille, comme un de ses enfants, sous la souveraineté de la première. Elle sera considérée comme la sœur aînée de ses fils qui relèveront de l'autorité de celle qui ne peut perdre son rang d'épouse.

Les temples chinois sont rares. Des prêtres chinois ? je n'en ai jamais vu. Les Chinois sont pourtant très religieux. Mais leur religion n'est pas séparée de la vie courante. Elle n'exige pas un enseignement spécial, dont un clergé serait chargé. Leurs pratiques religieuses sont intimement liées à tous les actes de leur vie. C'est en apprenant comment il convient de se conduire à l'égard de l'Empereur, personnification de la société, à qui ils doivent l'impôt, des mandarins et des vieillards, qui ont la science et l'expérience et qu'ils doivent respecter, de leurs parents surtout, qu'ils doivent aimer et vénérer même après leur mort, qu'ils font leur instruction religieuse.

La vénération des parents, ce quatrième commandement du Décalogue, est la grande loi de leur vie. Leur religion est le « culte des ancêtres », culte édifiant chez des païens, qui implique la croyance en une vie future et a surtout pour effet de rendre si puissante l'autorité du père et de la mère, première sauvegarde de la société.

Un Chinois qui, loin de son pays, vient réclamer contre une injustice auprès de son maître, emploie généralement cette formule que j'ai entendue bien des fois :

Vous qui êtes notre père et notre mère !...

C'est au tribunal de la famille, en Chine, que sont soumis les cas de litige. C'est là la première et grande juridiction qui connaît même des délits et des crimes, et dont les jugements sont rarement réformés.

L'Empereur est sans doute l'autorité suprême. Mais l'Empereur est loin... C'est le Fils du Ciel qui plane de très haut sur l'humanité !

Lorsque, de sa charrue d'or, à la grande fête annuelle, il trace le sillon sacré, il apparaît comme un symbole, indiquant aux hommes l'importance de l'agriculture.

Ce symbole accepté de tous — avec les caractères idéographiques qui conservent les préceptes de Confucius et des autres grands philosophes, le dépôt de la tradition — est le lien qui unit le monde chinois, dans le passé et dans le présent.

L'Empereur est le père de la grande famille, comme le descendant de la branche aînée, le « chef de nom et d'armes » de tous les Chinois; il est, par re-

Digitized by Google

présentation directe, le grand ancêtre qui règne sur les vivants — et sur les morts qu'il peut ennoblir encore !

Les Chinois ne conçoivent pas une autre autorité, un autre pouvoir de l'homme sur l'homme, que ceux que peut donner la puissance paternelle.

Les pouvoirs publics ne sont donc pour eux qu'une extension des pouvoirs des parents.

Tous les sujets du Céleste Empire doivent à l'Empereur et aux mandarins ses délégués, dépositaires lettrés de la tradition, l'obéissance, le respect, l'affection et le dévouement qu'ils doivent « à leur père et à leur mère ».

Cette autorité toute-puissante des parents, de l'Empereur et des mandarins, qui ne vient pas d'une loi conventionnelle, mais de la loi naturelle et de la conception qu'ont les Chinois de la famille et de la société et qui est surtout dans leurs mœurs, à laquelle aucun d'eux n'essayerait de se soustraire sans causer un scandale, sans provoquer autour de lui une réprobation générale, forme une des plus solides assises sur lesquelles on puisse édifier une société. — Elle contient les passions naissantes, calme la fougue parfois désordonnée de la jeunesse, forme des hommes qui resteront dans la tradition.

Et la tradition est moralisatrice, pleine de sages préceptes. Elle rappelle à celui qui exerce cette souveraineté de chef de maison qu'il doit aux siens d'édifiants exemples pour conserver leur amour et leur vénération. Elle recommande à chacun de remplir sa vie de belles actions qui seront écrites au « Livre de la famille », rappelées, après sa mort, aux grands anniversaires, et qui lui vaudront ainsi l'admiration de ses descendants.

Ce n'est pas une semblable éducation qui peut provoquer le désir immodéré des jouissances matérielles, la passion du lucre, l'amour de l'argent... l'argent qui apparaît, lorsque l'idée du devoir s'oblitère, comme le seul moyen de jouir et dont on n'a jamais assez pour satisfaire des appétits et un orgueil qui grandissent et s'exaspèrent dans leur insatiabilité, à mesure qu'on cède à leurs despotiques exigences.

Dans une telle société, la fortune ne peut avoir une influence prédominante. La classe dirigeante est celle des lettrés. Les richesses n'exercent pas alors cette fascination du suprême but à atteindre.

INTÉRIEUR CHINOIS A FOU-TCHÉOU

Digitized by Google

— Ses proches blâmeraient, condamneraient peut-être, un Chinois dont toutes les facultés seraient tendues vers le gain, qui ne vivrait que pour s'enrichir...

Aussi, lorsqu'un Célestial heureux a dans d'habiles entreprises gagné quelques millions, se garde-t-il de les afficher... Sans doute aucun texte de loi chinoise n'interdit les grandes fortunes et n'en limite même le chiffre. Mais les mandarins s'arrogent un droit d'appréciation — dangereux pour ceux qui ont plus de dollars que de mérite...

De la nature même du pouvoir, tel que l'entendent les Chinois, il résulte qu'une très large part est faite à l'appréciation arbitraire de ceux qui le détiennent. Il n'est guère limité que par le sentiment de justice et de bienveillance qui doit animer les parents vis-à-vis de leurs enfants, et par la réprobation qu'ils soulèveraient dans l'opinion publique s'ils venaient à y manquer. — Mais les Chinois aiment mieux être gouvernés ainsi par des hommes — faillibles, mais responsables, — que par des textes précis, établissant des principes absolus, que les gouvernants trouvent souvent le moyen d'enfreindre, ou derrière lesquels ils peuvent s'abriter au contraire, pour en pousser l'application jusqu'aux extrêmes limites de ce qui est absurde ou inhumain ! — Ils ne reconnaissent à personne le droit inviolable d'user et d'abuser de sa chose, *uti et abuti,* comme les Romains. — Mon éminent confrère Eugène Simon a écrit dans la *Nouvelle Revue,* sur la propriété individuelle du sol dans le Céleste Empire, des pages qui méritent au moins d'être lues. Cela est loin de nos lois, mais plus loin encore de celles que voudraient établir les collectivistes!

Je ne crois pas d'ailleurs que les lois écrites de l'Empire du Milieu aient un grand développement. Les magistrats semblent s'y inspirer de l'esprit large des philosophes plutôt que de l'opinion de juristes subtils. — La justice, l'équité, le sentiment d'humanité et les *convenances* peuvent ainsi dicter toujours leurs jugements. — Les convenances, le grand protocole et aussi le « manuel du bon ton » si important pour les peuples de l'extrême Orient, — l'*Adat* en Malaisie, — les *Rites* en Chine, qui y relèvent d'un ministère spécial, voilà ce qui forme le code chinois le plus volumineux. Et c'est un code religieux aussi bien que civil. — Quant à la « distinction du juste et de l'injuste dans les choses humaines et divines », les Chinois ont pensé qu'un esprit normalement équilibré saurait toujours la faire, suivant le cas qui lui serait présenté.

Ainsi leur loi civile n'est en quelque sorte que le commentaire de la loi naturelle — et leur loi religieuse n'est pas autre que leur loi civile : — leurs mœurs enfin sont en conformité parfaite avec la loi.

C'est cette harmonie entre la religion, la loi et les mœurs, qui fait la force de la Chine, et, s'il faut l'avouer, lui donne sur les sociétés européennes une supériorité morale.

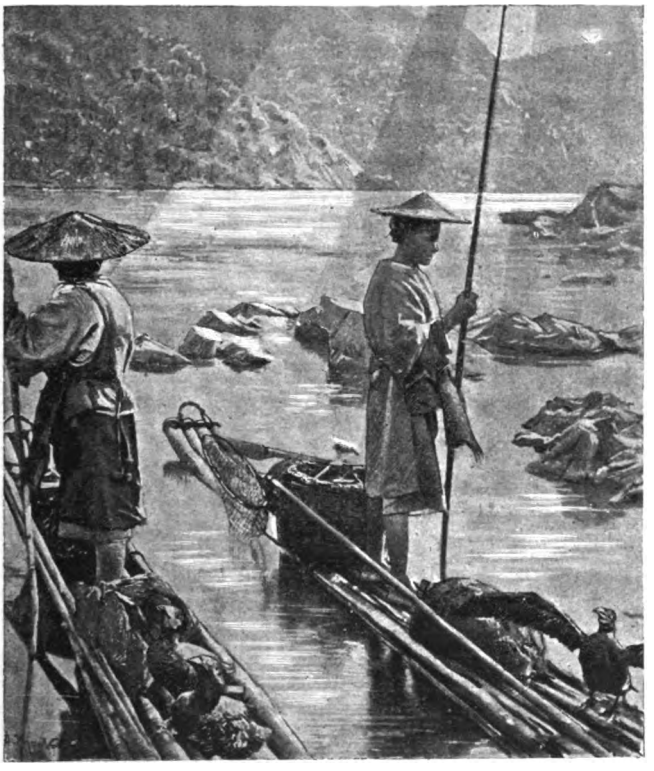
On pouvait se demander quelle puissance secrète avait maintenu pendant tant de milliers d'années ce peuple chinois dans sa civilisation indestructible, tandis que des peuples nombreux se succédaient en Occident, leurs civilisations se superposant l'une à l'autre. — Le secret de cette résistance est là.

La société chinoise repose sur la base la plus solide : une croyance, une foi, une « conception commune du monde » qui relie tous ses membres, qui est bien la *religion,* sans laquelle une nation est comme un corps sans âme, une agglomération d'éléments prêts à se dissoudre... Et cette religion puise dans sa simplicité, dans les sentiments naturels qui l'inspirent, dans ses moyens de transmission, les plus fortes garanties de durée. Avec l'omnipotence des parents, avec ce désir si humain, d'être entouré d'affection et d'estime, même au delà de la mort, chaque génération forme une génération nouvelle à son image!..

Digitized by Google

Toutes les forces militaires du monde pourraient se ruer sur la Chine; on pourrait disperser les Chinois aux quatre coins du globe, qu'on ne détruirait pas ce peuple. Ils resteraient unis par le Culte des Ancêtres auxquels ils continueraient leurs offrandes, à la fête du Têt, dont ils célébreraient les grands anniversaires, en Amérique, en Europe, dans les régions polaires ou en Australie, — comme je le leur ai vu faire à Java, au Cambodge, à Malacca, à Sumatra, agglomérés dans les villes ou dispersés par petits groupes dans les forêts de l'intérieur.

Être excommunié de la famille est pour un Chinois une peine pire cent fois que la mort! si bien qu'il arrive qu'un homme condamné à la décapitation trouve presque toujours un remplaçant de bonne volonté, parmi ceux qui ont encouru cette excommunication, s'il peut lui offrir, pour se faire décapiter à sa place, une somme qui lui permette de rentrer en grâce auprès des siens, d'être réinscrit sur le livre familial, d'où il avait été rayé!



CHINOIS PÊCHANT AUX CORMORANS

Est-ce que cette foi ne dénote pas chez ce peuple une jeunesse persistante et robuste?

## IV

Comment donc ce pays peut-il se trouver aujourd'hui, vis-à-vis des autres nations, dans l'état d'infériorité lamentable, que nous avons déjà mentionné?

C'est que la Chine, en s'occupant de son avancement moral, en travaillant aux progrès de sa civilisation, a méconnu la solidarité qui unit tous les membres, et jusqu'aux plus infimes, de la famille humaine.

Elle n'a jamais compris, elle ne comprend pas encore ce sentiment de « charité chrétienne » qu'inspire la suprême vérité. Elle ignore la loi divine de l'amour universel!

Fière de ses progrès et de sa supériorité sur des peuples qui l'entourent, elle s'est considérée comme la seule humanité et a négligé dans l'organisation de sa société de tenir compte des « barbares », qu'elle laissait dédaigneusement en dehors d'elle. — Elle est punie de son orgueilleux égoïsme...



Digitized by Google

On ne pourra songer à établir le règne de la justice et de la paix définitive, qui permettra l'abolition des armées permanentes chez les peuples civilisés, que lorsque l'humanité entière se sera élevée à un degré de civilisation assez haut pour qu'on n'ait plus à redouter des armements et des agressions de « barbares ».

Jusque-là, inutile de dresser des murailles : la seule « muraille de Chine », pour la défense d'une nation, — tant que ses missionnaires n'auront pas répandu sa civilisation sur toute la terre, — sera la poitrine de ses enfants ; et le dévouement des soldats prêts à verser leur sang pour leur patrie restera encore le sentiment le plus justement honoré !

## V

Que la Chine se soit prise pour le centre et le sommet du monde, il n'y a pourtant pas là de quoi nous causer un étonnement excessif. C'est un peu le travers de toutes les races, — et nous n'échappons pas nous-mêmes à ce travers.

La civilisation nous semble représentée exclusivement par les nations de race européenne, et si nous tenons compte, si nous nous occupons du reste de l'humanité, nous sommes du moins, comme les Chinois, pleins de dédain pour toutes les conceptions différentes des nôtres.

Ce demi-milliard d'hommes qui peuple le centre et l'Orient de l'Asie ne nous est jamais apparu que comme une masse humaine grouillante dans la fantasmagorie de formes antédiluviennes !

Nous avons pris la Chine en pitié parce que, après être restée pendant de longs siècles séparée du reste du monde, le jour où nous nous sommes présentés à elle avec nos navires de guerre et nos armées, elle ne s'est pas tout à coup éprise de notre civilisation ! Elle n'a pas compris nos *machines,* nos chemins de fer, notre outillage industriel perfectionné !...

Mais sommes-nous sûrs que les inventions, assurément très ingénieuses, que nous devons aux admirables progrès de notre science, n'aient pas reçu, au point de vue de l'organisation sociale, des applications trop rapides? N'ont-elles pas produit dans notre société une perturbation générale, dont les effets fâcheux dépassent les résultats utiles? — A-t-on prévu, en étendant partout les chemins de fer, qu'ils faciliteraient la dépopulation de nos campagnes et jetteraient dans nos villes ces multitudes flottantes, qui s'y démoralisent dans la licence qu'entraîne leur dépaysement? — S'est-on préoccupé, lorsqu'on a inventé la machine industrielle, qui fournit, avec un seul conducteur, le travail de dix ouvriers, du sort qui serait fait aux neuf autres privés par elle de leurs moyens d'existence?

La machine, qui est une facilité de travail, devrait améliorer le sort des travailleurs et serait alors un progrès indiscutable. Le sort des travailleurs! ne l'a-t-elle pas aggravé, au contraire? N'a-t-elle pas formé, autour des grandes usines, ces énormes agglomérations d'hommes qui vivent d'une vie anormale, courbés sur un labeur sans trêve, perdant le sentiment de la famille dont leur besogne d'atelier les détache et jusqu'au sentiment de la patrie parce qu'ils n'ont plus aucun lien avec le sol? — Et je ne parle pas encore du danger le plus immédiat de la machine : cette surabondance de production dans une concurrence à outrance, qui est une lutte permanente et meurtrière, d'où résultent fatalement, à certaines époques, l'avilissement des prix, les grèves et les faillites, la menace perpétuelle, pour les ouvriers et les patrons, des révoltes et des désastres !...

Les Chinois ont reculé devant de pareilles perspectives. Qu'ils aient eu tort ou raison, ne devons-nous pas reconnaître qu'il y avait là pour une race prudente, conduite par une aristocratie de lettrés, de penseurs, de philosophes, des motifs d'hésitation? — Ne trouvons-nous pas dans cette résistance réfléchie à ce qui paraît si séduisant, à ce qui

Digitized by Google

constitue un progrès si évident dans l'ordre matériel, la preuve que les Chinois ont, avant tout, le souci de l'ordre moral de leur société, qu'ils s'en préoccupent plus que nous?

Sans doute les peuples chrétiens sont en possession d'une morale supérieure à celle des peuples chinois. Mais comme ils sont loin de cette harmonie que nous avons constatée en Chine entre les croyances, les mœurs et les lois! si loin qu'on pourrait croire, en observant leurs lois et leurs mœurs, que l'unique objectif de leur société est le bien-être matériel, la jouissance égoïste, l'acquisition et l'accumulation des richesses, l'ambition et l'orgueil; — le contrepied de leur religion d'amour, de charité, d'abnégation et de sacrifice!...

Les Chinois, bien que joueurs individuellement, ignorent la grande spéculation qui nous dévore. Ils n'ont jamais conçu la pensée de rien d'équivalent à la *Bourse* des valeurs ou à la Bourse du commerce, où de colossales fortunes peuvent s'édifier en quelques heures, — en faisant, il est vrai, des milliers de ruines...

ÉCOLE DE MISSIONNAIRES EN CHINE

Le bien-être matériel que nous poursuivons si âprement est nécessaire au développement de l'être humain dans toute son harmonie. Mais s'il devient la préoccupation dominante, il n'a bientôt plus de limites, car il crée sans cesse des besoins nouveaux. — Aucun peuple n'a moins de besoins que le peuple chinois; aucun ne saurait vivre à moindres frais, d'une si bonne humeur!...

Ce sont là autant de traits, — d'infériorité matérielle si l'on veut — mais

Digitized by Google

certainement de supériorité morale, qu'il faut reconnaître à la Chine, avec sa civilisation très différente de la nôtre, mais très réelle, que nous pourrions étudier utilement peut-être pour la solution des problèmes sociaux qui nous occupent, — au lieu de songer à la détruire.

Il serait dommage, mais surtout dangereux! d'apporter un changement trop brusque au monde chinois actuel.

Il est temps en effet de nous défaire de cette légende : « que la Chine est une race vieillie, finie, un monde putréfié, que le moindre choc ferait tomber en poussière »!

Veut-on un exemple qui permette de juger cette race en regard des représentants les plus vigoureux et les plus vaillants de la race blanche, les Américains des États-Unis?

Parmi les grands travaux du Nouveau Monde auxquels les Chinois prirent part, la construction du « Transcontinental-Pacifique » donna lieu à un steeple homérique entre les Unionistes et les Californiens, allant les uns vers les autres, chacun construisant sa section. — Ces derniers avaient des travailleurs chinois qui posèrent et fixèrent, en un jour de onze heures, dix-sept kilomètres de rails! — A la fête solennelle qui célébra l'achèvement de la grande ligne nationale, les deux partis produisirent chacun une escouade d'ouvriers d'élite, choisis entre dix mille : hommes blancs du côté des Unionistes, de race jaune du côté des Californiens. « Les Chinois surtout graves, silencieux, alertes, furent l'objet de l'admiration générale. Ils travaillaient comme des prestidigitateurs... » (*Choix de lectures géographiques. — L'Amérique,* par L. Lanier.)

La Chine n'avait envoyé à l'Amérique que de pacifiques travailleurs. Ils y ont causé un effarement — si grand que les Américains n'ont pas craint de violer le droit des gens par les mesures de protection qu'ils ont cru devoir prendre contre eux!

Les Chinois, une race épuisée, vieillie? C'est la race pour nous la plus redoutable!

Ils feraient d'aussi vaillants soldats qu'ils font d'étonnants ouvriers, car à toutes leurs qualités physiques et morales ils joignent un profond mépris de la mort. — Nous en avons fait l'expérience au Tonkin, où j'ai pu recueillir l'impression chaude encore des plus rudes combats qui venaient de s'y livrer.

J'ai entendu de la bouche même du général Brière de Lisle et du colonel de Maussion, — deux hommes compétents en la matière! — le récit de merveilleux faits d'armes, qui montraient l'héroïsme de nos petits soldats, mais aussi des ennemis auxquels ils avaient eu affaire et qui n'étaient pourtant que des bandes armées, « les Pavillons-Noirs », des Pirates!

Les Chinois ont horreur de la guerre. Ils dédaignent la force militaire. Ils n'ont pas d'armée et ne veulent pas en avoir. — Si l'on commettait la faute de les contraindre à adopter notre organisation politique et militaire comme ont fait les Japonais, alors les autres nations ne devraient plus avoir qu'une préoccupation : se défendre de la Chine!

Laissons donc les Chinois à leurs traditions pacifiques auxquelles ils sont si attachés! Respectons leur civilisation qui a du bon, si étrange qu'elle nous paraisse...

Il n'y a pas une voie unique et exclusive à suivre, pour atteindre le degré de perfection le plus haut dont l'humanité soit susceptible. Et c'est là ce qui fait souhaiter l'indépendance des diverses nations, afin que chacune puisse travailler librement et suivant son génie particulier, à constituer chez elle la société la plus parfaite, qui pourrait servir de modèle aux autres. On comprend quel danger ferait courir à l'humanité l'autorité omnipotente d'un César qui unifierait et dominerait le monde! C'est en considérant chaque nation comme un foyer distinct de lumières et de progrès que se justifie surtout et s'exalte le sentiment de patriotisme.

Digitized by Google

Plus les civilisations de deux peuples sont différentes, plus elles ont des emprunts utiles à se faire. Lorsque dans la conquête des Arabes, et plus tard dans les croisades, le monde chrétien et le monde musulman se sont rencontrés, il y a eu certainement dans cette rencontre une poussée de progrès humain.

Le commerce de l'Europe et de la Chine peut encore donner naissance à une nouvelle ère de progrès. Mais vis-à-vis de cette vieille société civilisée, dont l'évolution a été si pondérée et si lente, réfrénons notre humeur aventureuse et téméraire; ayons soin de ne rien brusquer; défions-nous de notre esprit de prosélytisme...

Le danger était surtout que les Japonais devinssent les éducateurs et les guides de la Chine, soit en prolongeant les hostilités contre elle, soit en s'établissant sur quelque point de son territoire, soit en la contraignant enfin à une alliance qui leur permît d'étendre à ce vaste empire la révolution qui a si rapidement assimilé le Japon, dans son organisation matérielle, à une nation européenne. Voit-on ce petit peuple intelligent, actif, entreprenant, d'un patriotisme enthousiaste, d'une ambition sans bornes, disposant tout à coup de cet immense réservoir de forces aujourd'hui latentes, et les mettant en mouvement!...

Nous avions le droit et le devoir d'intervenir et d'imposer notre volonté au Japon qui nous doit sa puissance subite. Ce n'est pas de son propre génie qu'il la tient. Ses navires, son armement, la discipline, la science stratégique, l'organisation de ses armées, la forme même de son gouvernement sont les résultats et l'aboutissement de longs siècles de civilisation européenne, qu'il nous a empruntés. Nous eussions joué un pitoyable jeu de dupes, après avoir mis à son service nos légistes, nos officiers, nos constructeurs, nos machines, si ce peuple, si gracieux, qui considère le « savoir-vivre » comme la première vertu, eût pu tout à coup, brutalement, s'affranchir de notre trop bienveillante tutelle, et rendre menaçantes pour nous les forces que nous lui avions créées.

JEUNE CHINOISE DE CANTON

Nous devions lui crier : halte-là! — Nous aurions pu faire mieux encore... Quelle faute de renoncer aux *Pescadores!*...

Quant à la Chine, tous nos efforts devraient tendre à la maintenir chez elle, dans ses traditions pacifiques, qui

Digitized by Google

tiennent à l'ensemble de sa civilisation.

Et, à cet effet, il importerait qu'elle pût jouir du bénéfice d'une sorte de neutralisation, comme un État trop faible pour se défendre et que les autres peuples ont intérêt à ne pas laisser attaquer.

La Chine devrait être *neutralisée* sous la garantie des puissances européennes intéressées.

En retour de cette neutralisation, les puissances imposeraient au Céleste Empire les conditions qui assureraient vis-à-vis d'elle leur sécurité.

Sans doute, il y aurait eu encore une autre solution.

## VI

Se partager la Chine! Oui, le morceau eût été tentant pour certains appétits; il est assez gros pour satisfaire les plus insatiables! L'idée a pu paraître simple: un pays sans défense! Elle n'est pas généreuse. On sent tout de suite cela en France, — et c'est ce qui a fait certainement qu'elle n'y a pas été accueillie avec enthousiasme, malgré les griefs particuliers que nous pouvons avoir contre les Chinois.

Mais ce partage de la Chine serait-il si aisément réalisable?

Admettons-le un instant. Considérons la Chine comme vaincue, n'ayant pas la moindre velléité de résistance, soumise aux Européens.

L'Angleterre, qui avait conçu l'idée de cette étonnante conquête, n'y voyait que le développement énorme de son commerce, — dont les Allemands d'ailleurs eussent profité au moins autant qu'elle! — La quantité d'opium dont elle aurait empoisonné la Chine se fût accrue dans des proportions considérables. Mais pense-t-on que nous européaniserions les Chinois, même dans des siècles?

Est-ce qu'on a raison d'une race, surtout si nombreuse, de mœurs et de croyances si différentes de toutes les autres, la plus réfractaire à toute assimilation!

On peut, à la rigueur, modifier les frontières de nations voisines, entre peuples de même civilisation, bien que les idées modernes se révoltent contre ces changements opérés par la force brutale et que l'annexion d'une province à un nouvel État, sans le consentement de ses habitants, nous apparaisse aujourd'hui comme une monstruosité d'un autre âge!

Mais le patriotisme de race est autrement tenace encore que le patriotisme de nationalité, et la force brutale ne peut rien pour le réduire.

N'a-t-on pas l'exemple de ce peuple vaincu, chassé de sa patrie, dispersé dans le monde, dont l'exode dure depuis près de deux mille ans! et qui, honni, traqué, persécuté de toutes parts, a conservé sa vitalité, sa foi, son orgueil, — ses membres se solidarisant étroitement dans le malheur, se fortifiant dans leur rancune contre le reste de l'humanité, et, dans tous les pays où la générosité du droit moderne cesse enfin de les mettre hors la loi, prenant aussitôt leur revanche, en devenant, à leur tour, dominateurs; — si riches que le monde leur appartiendra bientôt par l'argent; — qu'aujourd'hui déjà ils emploient dans leurs grandes entreprises des multitudes de travailleurs chrétiens plus nombreuses que n'ont jamais été leurs peuples tributaires, et qu'ils pourraient acheter plus de terres que n'en ont possédé leurs pères à l'époque la plus prospère de leur royaume!

Est-ce que les Juifs s'assimileront jamais entièrement à un autre peuple? Ne doivent-ils pas être plus fiers de leur vieille race immuable que de leur nationalité relativement récente, acquise après tant de changements successifs, eux qui forment ce peuple qu'ils considèrent encore, niant la loi nouvelle, comme l'élu de Dieu!

Il en sera de même, et je dirai *à fortiori*, des fils du Céleste Empire, qui n'ont pas de moindres motifs d'orgueil, et qui peut-être sont mieux armés encore pour la lutte de la vie. Jamais les Juifs n'ont causé à aucune nation l'épouvante

Digitized by Google

qui s'est emparée des Américains devant l'invasion des Chinois.

La « question d'Extrême Orient » est, encore une fois, la plus redoutable de celles qui puissent se poser aujourd'hui pour le reste du monde!

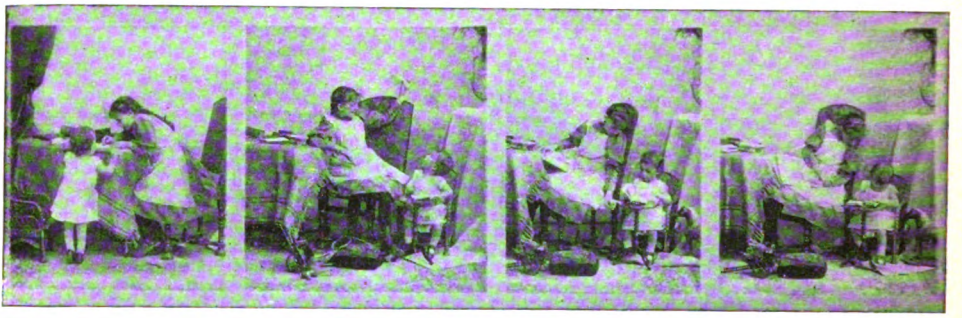
Si les Chinois vaincus, devenus les sujets des Européens, qui n'auraient plus de motifs de leur fermer leurs portes, venaient chez eux, ne fût-ce qu'en travailleurs et commerçants pacifiques, en simples koulis, avec l'esprit d'entreprise qui les avait poussés déjà vers l'Amérique, ils chinoiseraient l'Europe, ils la dévoreraient!

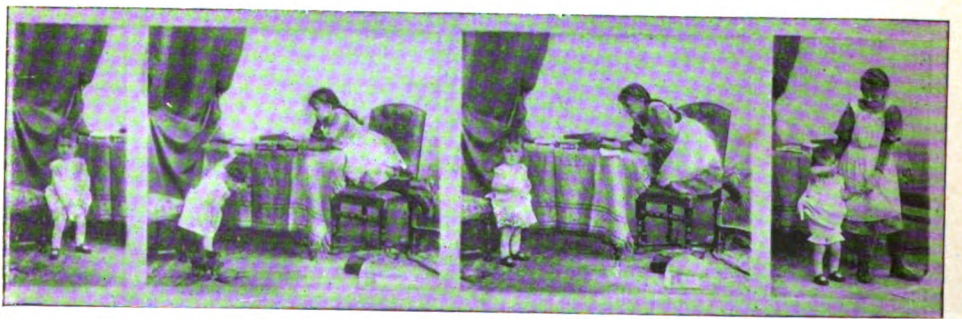
S'ils se levaient en hordes guerrières, organisées, armées, disciplinées et conduites par les Japonais, — ce qui arriverait fatalement au siècle prochain, si nous étions assez imprévoyants pour ne pas prendre, dès aujourd'hui, les plus énergiques mesures pour l'empêcher, — l'avenir de la domination du monde serait à la race jaune!

S. DE GOUDOURVIELLE.

KOULI CHINOIS
(Cliché de la Société de Géographie)

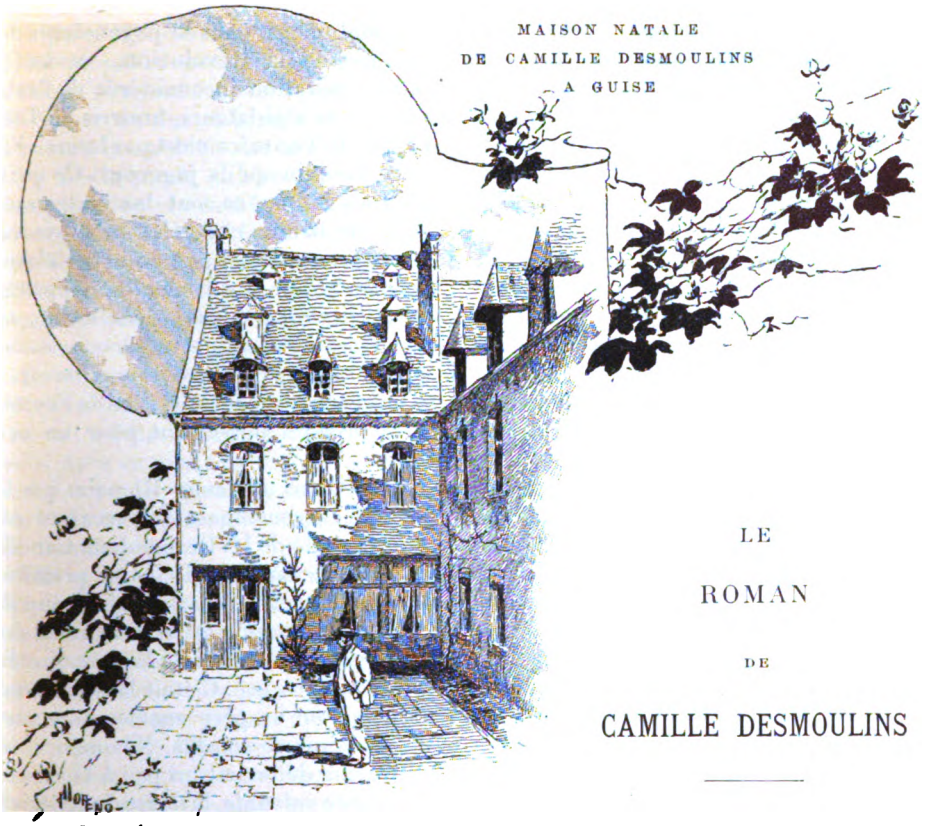
Digitized by Google





Photographie Boissonnas (Genève).

Digitized by Google



MAISON NATALE
DE CAMILLE DESMOULINS
A GUISE

# LE ROMAN DE CAMILLE DESMOULINS

Un fouillis de toits d'ardoises, de cheminées fumantes, de jardinets, et, tout en haut, la robuste tour du vieux château, coiffée d'un comble pointu... voilà Guise.

Depuis quelque cinquante ans, la petite cité s'est faite laborieuse : elle a des fonderies, des filatures, des hauts fourneaux, des raffineries; mais cette transformation ne donne pas le change : Guise est restée le type de ces honnêtes bourgades de province, où la vie, jadis, se passait sans événements et sans secousses; endroits paisibles et charmants qui n'étaient sur la route de rien et où l'on vivait à bon marché de cette vie paysanne si abondante et si facile. La ville a gardé, en dépit de l'utilitarisme, les calmes aspects de cet heureux temps : on y retrouve nombre de ces demeures bourgeoises du siècle dernier, reconnaissables à leur grand air, à leurs balcons de fer tordu et à ces longues fenêtres qui donnent à un immeuble je ne sais quelle allure accueillante et de bon ton.

Dans l'une de ces maisons vivait, au commencement du règne de Louis XVI, M. le lieutenant général civil, criminel et de police au bailliage de Vermandois. D'une honnête famille de bourgeois qui, de père en fils, s'étaient amassé un peu d'aisance et beaucoup de considération, il servait son roi sans bruit; l'avenir n'ouvrait devant le modeste magistrat que des horizons bornés, mais suffisant à ses vues, car, dans son ambition sereine, il ne formait d'autres rêves que de remplir avec conscience ses honora-

Digitized by Google

bles fonctions, d'élever ses enfants dans le respect des traditions de la vieille France et des pieux souvenirs de famille, et de leur préparer une existence aussi placide et aussi douce que la sienne. Il avait épousé, vers la fin de 1758, une jeune fille de Wiège, à deux lieues de Guise, qui lui avait apporté une petite dot. Le 2 mars 1760, un fils était né, qu'on avait baptisé Lucie-Simplice-Camille-Benoist; puis deux autres fils et deux filles étaient venus compléter la famille et en alourdir les charges. Afin de soulager quelque peu l'étroit budget de sa maison le père sollicita et obtint, pour son aîné, une bourse au collège Louis-le-Grand, et, un matin d'octobre, le coche de Noyon chargea le léger bagage de l'enfant qui partait pour Paris... C'était Camille Desmoulins.

Il s'était opéré à Louis-le-Grand, depuis la suppression de l'ordre des Jésuites, une singulière modification dans l'esprit des études. Sous leur direction, les classiques grecs et romains n'étaient offerts comme modèles qu'au point de vue, purement esthétique, de l'expression et de la forme ; la part faite dans l'éducation au respect de la tradition catholique tempérait d'ailleurs l'exaltation que peut faire naître dans de jeunes esprits la fréquentation journalière des héros de l'antiquité. En succédant à la célèbre Compagnie dans la régence du collège, l'Université ne sut pas éviter l'écueil. Trop exclusivement prônées, Sparte et Rome, dans l'amour des élèves, prirent le pas sur la France. Camille l'a dit lui-même : « On nous élevait dans la fierté de la république pour vivre dans l'abjection de la monarchie et sous le règne des Claude et des Vitellius! Gouvernement insensé qui croyait que nous pouvions nous enthousiasmer pour les Pères de la Patrie, du Capitole, sans prendre en horreur les mangeurs d'hommes de Versailles et admirer le passé sans condamner le présent. »

Pourra-t-on jamais dire la part de responsabilité qui, dans la psychologie des hommes de la Révolution, revient à cette admiration inconsidérée de l'antiquité? Ces législateurs, nourris de Tite-Live et de Tacite, ce n'est pas Louis XVI, c'est Tarquin qu'ils jugeront. Ce qu'ils croiront imiter, ce sont les vertus sauvages de Brutus et de Caton; la vie humaine ne comptera pas pour ces classiques accoutumés aux hécatombes païennes; Charlotte Corday, elle-même, se réclamera de Ginna, et soyez convaincus que, lorsque le conventionnel Javogue se promènera nu dans les rues de Feurre, il se prendra naïvement pour un antique.

C'est donc un jeune Romain que le coche de Noyon déposa, aux vacances, devant la porte de M. Desmoulins. Camille avait largement profité de sa première année d'études : il parlait beaucoup de Cicéron, s'attendrissait à la mort des Gracques, et maudissait la mémoire du tyran de Syracuse. C'était là un résultat flatteur pour un père soucieux des succès scolaires de son fils. Néanmoins, ce fétichisme détonnait un peu à Guise.

L'année suivante, la fièvre du collégien n'avait fait qu'augmenter : il avait reçu en prix les *Révolutions romaines,* de Vertot, et il se nourrissait de cette lecture, vantant bien haut le bonheur de la liberté, faisant litière du despotisme, catéchisant ses frères et ses sœurs, menant un tel bruit dans la maison de son père, que le prince de Condé, venu un jour pour causer affaires, prit le gamin par l'oreille et le conduisit dans la rue.

Le père Desmoulins s'étonnait de ces débordements d'enthousiasme et commençait à trouver que les études classiques avaient bien quelques inconvénients.

— Bah! se disait-il philosophiquement, ça passera.

Ça ne passa point. D'année en année, le jeune homme revenait plus féru d'Athènes et de Sparte, et jugeait Guise bien inférieure à ces modèles. Avec ce dédain que les Parisiens apportent en province, il tournait en ridicule les

Digitized by Google

mœurs simples des *Guisards,* il affectait de les stupéfier par un sans-gêne débraillé et bruyant : certain jour, même, convié par un des amis de son père qui réunissait à sa table les notabilités du pays, il s'échauffa si bien au cours du repas que, les yeux en feu, tremblant de colère, il bondit sur la table, écrasant vaisselle et cristaux, et du haut de cette tribune improvisée il clama un chaleureux appel aux armes, incitant à la révolte ses auditeurs consternés.

De telles scènes lui rendaient impossible le séjour de Guise. D'ailleurs, il se trouvait à l'étroit dans la maison paternelle, dans ce vieux logis aux murs humides et verdis, gardant, sous les lézardes et la moisissure, un certain air de fierté rechignée.

Elle existe encore cette maison; la façade en bordure de la rue a été reconstruite en partie, mais, du côté de l'étroit jardinet, rien n'a changé : ce sont les mêmes murailles, les mêmes toits, si hauts que trois rangs de lucarnes y peuvent trouver place; c'est le même silence, le même recueillement, favorables à la vie monotone et probe d'honnêtes bourgeois attachés au régulier labeur de chaque jour; et l'impression est si intense, qu'en songeant à l'exubérance du fougueux adolescent qui y a vécu, cette calme demeure semble la cage désertée de quelque ardent lionceau, affolé de la nostalgie de l'arène.

L'arène, c'était Paris; Paris qu'il aimait déjà et qu'il voulait conquérir. Une fois en possession de son diplôme d'avocat, il se fit inscrire au Parlement et se lança à l'assaut de la vie. Le combat fut rude; si rude, que jamais Camille, dans la suite, ne se laissa surprendre aucune confidence sur les péripéties de ces années d'apprentissage, et l'on est réduit, pour reconstituer les débuts de sa carrière, à glaner quelques brèves indications dans des lettres de lui, retrouvées chez son père. Ses biographes sont muets sur la période qui s'écoula de 1784, date de son inscription au barreau, à 1789, époque où le hasard de la politique le créa journaliste : aucun même n'a su dire si Camille habitait d'une façon régulière Guise ou Paris.

Pour nous, qui tentons d'écrire la chronique révolutionnaire, en prenant pour base d'information l'étude des décors où les hommes ont joué leur rôle, la topographie des endroits où les faits se sont passés, ce silence des biographes ne laisse pas de nous embarrasser fort, d'autant que nos recherches personnelles ne nous ont pas amené à découvrir où logeait Camille. Néanmoins, ce mystère même nous paraît être un précieux indice de l'existence qu'il mena antérieurement à 1789.

Il est tout d'abord un fait avéré, c'est qu'il ne plaida point; et ceci n'étonnera personne. Sans relations, d'un extérieur déplaisant, atteint d'une difficulté d'élocution qui le faisait bégayer et commencer toutes ses phrases par des *hon-hon* peu oratoires, il dut fatalement rester dans la foule anonyme des avocats sans causes. D'autre part, son père lui envoyait peu d'argent, étant chargé de famille et n'approuvant point, semble-t-il, l'esprit d'indépendance qui poussait son fils à vivre oisif à Paris. On en a conclu que, pour ne pas mourir de faim, Camille fut réduit à copier des requêtes pour les procureurs, traditionnel métier de tous les bacheliers qui n'en ont pas d'autre. Quand la *copie* ne donnait pas, quand le jeune homme, à bout de ressources, ne savait plus à quelle porte frapper ni de quel expédient vivre, sans doute prenait-il la route de Guise où il trouvait, du moins, sous le toit familial, le vivre et le couvert. Puis, au bout de quelques semaines, un peu « refait », lassé des exhortations de son père, remis à neuf par sa bonne mère, il reprenait la route de Paris. Telle est, du moins, l'indication qu'il nous est permis de tirer de ses lettres : ainsi, lorsqu'il rend compte à son père de la cérémonie d'ouverture des États Généraux, il écrit : « *Quand je ne serais venu à Paris que pour voir cette procession,* je n'aurais pas

Digitized by Google

regret de ce pèlerinage. » C'est donc que la fête coïncidait avec la fin d'une de ses fugues au pays natal. Un peu plus tard, il manifestera sa détermination *de renoncer définitivement à Guise,* preuve que ses séjours à Paris n'étaient pas encore admis par sa famille comme une installation définitive.

Où logeait-il lorsqu'il s'y trouvait? Ceci est un point difficile à élucider. *A l'Hôtel de Pologne, vis-à-vis l'Hôtel de Nivernais,* dit un de ses biographes. Soit; mais les anciens almanachs de Paris mentionnent *trois* hôtels de Pologne, situés rue de l'Hirondelle, rue Saint-André-des-Arcs, rue des Orties-du-Louvre, et un seul hôtel de Nivernais, rue Saint-Jacques. L'indication est donc peu concluante; et, s'il faut loger Camille à l'enseigne de Pologne, c'est dans l'hôtel de la rue Saint-André-des-Arcs que nous lui choisirions une chambre : là, du moins, il serait voisin de la maison d'un riche bourgeois, M. Duplessis : cette proximité expliquerait comment, de sa mansarde, son regard peut plonger dans le confortable intérieur où rit et joue une aimable et blonde enfant de treize ans. Chaque jour qu'il fait beau temps, il la voit partir pour le jardin du Luxembourg; instinctivement il la suit de loin; cette innocence met un rayon dans son ombre, à lui, bohème, sceptique, sans but dans la vie, sans espoir de jours meilleurs, déjà vieux malgré ses vingt-cinq ans, se sentant laid, se sachant pauvre, râpé, besogneux, ayant amassé sur les bancs du collège un formidable bagage d'érudition inutile et ne connaissant pas un métier qui lui assurerait du pain.

Et sous les allées vertes du Luxembourg, il regarde la petite Lucile courant avec sa sœur; leur mère les surveille et sourit; Camille rêve. Il rêve à ce calme bonheur qui ne sera jamais le sien, à ces joies tranquilles qui lui sont interdites. A ces heures-là, il donnerait toute sa science pour être beau, noble, riche; il prend en haine l'ordre social, l'insurgé en lui s'éveille, le réfractaire s'indigne de la servitude où le tient sa misère, et il rentre dans sa mansarde, les poings crispés, la rage au cœur, cette rage terrible des déclassés que l'instruction a faits aptes à tous les emplois et que l'orgueil empêche d'en solliciter aucun.

CAMILLE DESMOULINS
(Collection Édouard Fleury.)

Camille a volontairement fait le silence sur cette période de sa vie : les quelques satires qu'il écrivit alors contre la cour, il les a reniées, de même qu'il renia son existence de batteur de pavés, lorsqu'en 1790, dans son acte de mariage, il prétendit habiter *depuis six ans la rue du Théâtre-Français* (actuellement rue de l'Odéon). Nous ne connaîtrons donc point ses goûts, ses mœurs, sa vie intime, ses habitudes de jeune homme. A en croire un mot de Chateaubriand, il n'y eut là rien de bien honorable; mais quel est le révolté qui, jeté dans cette fournaise de Paris, en est sorti purifié?

Digitized by Google

Dès la convocation des États Généraux, Camille comprend que son rôle va commencer. Quel sera-t-il? Il l'ignore : comme ces chevaux de bataille qui dressent la tête aux appels du clairon, il pressent, cependant, que l'innovation qui se prépare lui réserve une compensation et que son heure est venue. Il accourt à Guise; il pense à se mettre sur les rangs, à préparer son élection; il réussit à se faire porter au nombre des trois cents électeurs du bailliage de Vermandois ; il pousse son père à briguer également les suffrages de ses concitoyens. Double échec. M. Desmoulins, que la fièvre ne dévore point, refuse de se mêler de politique et Camille échoue. Il rentre à Paris le cœur navré, plus animé que jamais contre ces odieux *Guisards* « qui sont aux antipodes de la philosophie et du patriotisme... », et qui auraient été les plus grands citoyens du monde s'ils l'eussent choisi comme député. « Un de mes camarades (de Louis-le-Grand), écrit-il à son père, a été plus heureux que moi; c'est de Robespierre, député d'Arras. Il a eu le bon esprit de plaider dans sa province. J'ai vu nos députés... comme ils se rengorgeaient ! Ils avaient *caput inter nubes,* et avec raison... Je vous en ai voulu beaucoup, à vous et à votre gravelle. Pourquoi avoir montré si peu d'empressement pour obtenir un si grand honneur? »

LUCILE DUPLESSIS

(Dessinée d'après nature en 1791 par le maréchal Brune, alors prote d'imprimerie.)

(Collection Édouard Fleury. Cabinet des Estampes.)

Ces lettres à son père sont étonnantes de naïveté. Il y conte le mal incroyable qu'il se donne pour se faire remarquer : il court chez Bailly, il court chez Mirabeau « pour le prier de l'admettre au nombre des rédacteurs de la fameuse gazette de tout ce qui va se passer aux États Généraux ». Il avoue tout haut sa vanité et sa gourmandise... car il aimait les bons repas, ce pauvre garçon qui, jusque-là, n'avait mangé que de la vache enragée dans les bons jours et qui, dans les mauvais, ne mangeait pas. A ces dîners où on l'invite, il parle avec esprit; on le raille, on l'écoute aussi : « Bien des gens qui m'entendent ici pérorer s'étonnent qu'on ne m'ait pas nommé député, compliment qui me flatte au delà de toute expression. » Le voilà logé à Versailles, chez Mirabeau ! « Nous sommes devenus grands amis; du moins m'appelle-t-il son cher ami. A chaque instant, il me prend les mains, il me donne des coups de poing..., il revient dîner avec une excellente compagnie, et parfois sa maîtresse et nous buvons d'excellents vins. Je sens que sa table trop délicate et trop chargée me corrompra. Ses vins de Bordeaux et de Marasquin ont leur prix que je cherche vainement à me dissimuler, et j'ai toutes les peines du monde à reprendre ensuite mon austérité républicaine et à détester les aristocrates dont

Digitized by Google

le crime est de tenir à ces excellents dîners. »

Ce qui lui valait ces aubaines, c'était sa célébrité naissante. La scène si connue du Palais-Royal, cette poétique inspiration de distribuer, en manière de cocardes, les feuilles vertes des arbres du jardin, cette promenade qu'il fit dans Paris, suivi d'une foule qu'il venait d'enthousiasmer et qui l'accompagnait avec des cris de triomphe, l'avaient placé au premier rang des ennemis de la cour. Dans ce grand mouvement qui soulève la France, Camille n'est pas avec les penseurs, il joue les Gavroche ; mais il a, comme Gavroche, l'instinct de ce qui plaît aux Parisiens : le génie du coup de théâtre, l'audace gouailleuse et l'éloquence à l'emporte-pièce qui entraînent les foules. Au cœur de ce Palais-Royal turbulent, il monte sur une table, il annonce aux oisifs le renvoi de Necker, il tire de sa poche un pistolet dont il menace des espions imaginaires, il parle du tocsin de la Saint-Barthélemy, toutes choses dont l'effet est immanquable. Et voilà comment Paris s'endormit ce soir-là au vacarme de l'émeute... qui, de dix ans, ne s'apaisera plus !

Ce bruit fait autour de lui enivrait Camille, qui voyait poindre l'aurore du succès. Il lança la *France libre* et presque aussitôt le *Discours de la lanterne aux Parisiens*. L'analyse de ces deux phamphlets n'est pas, comme bien on pense, de notre ressort. Leur publication ne donna point, du reste, à leur auteur, une place parmi les hommes politiques. On applaudit sa verve, on s'amusa de ses facéties, mais il ne fut pas pris au sérieux. Ce *Discours de la lanterne* n'est pas, il faut le dire, à la gloire de Camille. Dans le seul but d'accroître sa popularité, il y chatouille, pour la faire rire, la populace déjà grisée de son succès. Et, pour cette triste besogne, quelle dépense de talent ! Sa flèche part quand il veut, va frapper où il veut. Il tire aux nobles, il tire aux prêtres, il tire aux vaincus, aux blessés, aux morts. Peu lui importe la dignité de sa plume, pourvu qu'on parle de lui.

Et son but est atteint. Bientôt il peut écrire à son père : « Je me suis fait un nom ; je commence à entendre dire : *Il y a une brochure de Desmoulins ;* on ne dit plus : *d'un auteur appelé Desmoulins* » ; et il envoie au vieillard « deux journaux, dit-il, où l'on m'a beaucoup loué ». Mais la gloire ne l'a pas enrichi : « Vous m'obligerez de m'envoyer des chemises et deux paires de draps ; j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de m'aider de cinq à six louis, et que vous prendriez en considération les friponneries que j'ai éprouvées de mes libraires. »

M. Desmoulins jugeait froidement, du fond de son austère province, les brochures de son fils ; loin du bouillonnement de Paris, elles semblaient d'épouvantables appels au massacre. A Guise, l'opinion était générale : Camille *avait mal tourné ;* et les gens plaignaient ses *pauvres parents,* de ce ton de compassion ravie particulier aux petites villes. Quoi qu'il en soit, le père ne répondit pas.

Camille, aux abois, adressa une nouvelle requête, pressante, celle-ci : « Tous les journaux m'ont donné un coup d'encensoir... Cette célébrité ajoute encore à ma honte naturelle d'exposer mes besoins. Je n'ose même les découvrir à M. Mirabeau. En vérité, vous êtes à mon égard d'une injustice extrême ; vous voyez que, malgré mes ennemis et mes calomniateurs, j'ai su me mettre à ma place parmi les écrivains, les patriotes et les hommes à caractère... Le bruit qu'ont fait mes ouvrages m'a attiré sur le corps mes créanciers qui ne m'ont rien laissé... Je vous en supplie, puisque voilà le moment de toucher vos rentes, envoyez-moi six louis. Je veux profiter de ce moment de réputation pour me mettre dans mes meubles, pour m'immatriculer dans un district : aurez-vous la cruauté de me refuser un lit, une paire de draps ? Suis-je sans avoir, sans famille ? Est-il vrai que je n'ai ni père ni mère ? Depuis six ans, je n'ai pas eu

Digitized by Google

le nécessaire. Dites vrai, m'avez-vous mis jamais en état de n'avoir point à payer le loyer exorbitant des chambres garnies ? O la mauvaise politique que la vôtre de m'avoir envoyé deux louis à deux louis, avec lesquels je n'ai jamais pu trouver le secret d'avoir des meubles et un domicile. Et quand je pense que ma fortune a tenu à mon domicile ; qu'avec un domicile, j'aurais été président, commandant de district, représentant de la Commune de Paris, au lieu que je ne suis qu'un *écrivain distingué*... il m'a été plus facile de faire une révolution, de bouleverser la France, que d'obtenir de mon père, une fois pour toutes, une cinquantaine de louis. Quel homme vous êtes !... Vous n'avez même pas su me connaître ; vous m'avez éternellement calomnié, vous m'avez appelé éternellement un prodigue, un dissipateur, et je n'étais rien moins que tout cela. Toute ma vie je n'ai soupiré qu'après un domicile, un établissement, et après avoir quitté Guise et la maison paternelle, vous n'avez pas voulu qu'à Paris j'eusse un autre gîte qu'une hôtellerie, et voilà que j'ai trente ans. Vous m'avez toujours dit que j'avais d'autres frères. Oui, mais il y a cette différence que la nature m'avait donné des ailes, et que mes frères ne pouvaient sentir comme moi la chaine des besoins qui me retenait à la terre... Envoyez-moi un lit, si vous ne pouvez m'en acheter un ici. Est-ce que vous pouvez me refuser un lit?... J'ai à Paris une réputation ; on me consulte sur les grandes affaires, on m'invite à dîner... Il ne me manque qu'un domicile. Je vous en supplie, aidez-moi, envoyez-moi six louis ou un lit ! »

Le père Desmoulins se laissa enfin convaincre ; il adressa l'argent à son fils qui loua une chambre dans la rue du Théâtre-Français et fonda son journal des *Révolutions de France et de Brabant*. Avec son esprit endiablé, son style

MAISON DE CAMPAGNE DE M. DUPLESSIS, A BOURG-LA-REINE

Digitized by Google

BOURG-LA-REINE. — LA FERME

de vaudevilliste érudit, sa joyeuseté de gamin lettré, il y traite les plus graves sujets en une langue vive, pimpante, pleine de surprises et de rencontres amusantes. Littérairement, ce recueil est un chef-d'œuvre... ; mais quelle terrible responsabilité n'encourre-t-il pas? Sa fougue grivoise s'attaque à tout, son impitoyable ironie sape, bouscule, renverse, détruit, s'acharne... Après Camille, la Terreur peut venir. D'avance il a tant ri des victimes qu'elles n'inspireront plus de pitié !

Quelle revanche se préparait l'immanente justice qui préside aux événements humains! Ce pamphlétaire si fier de son éclatant succès, cet enfant terrible de la Révolution dont le rire a fait crouler la Bastille et chanceler la royauté, va trouver sur sa route une puissance contre laquelle il n'est pas de force à lutter : l'enfant blonde que jadis, rêveur désœuvré, il suivait des yeux sous les arbres du Luxembourg.

Le hasard les avait quelquefois rapprochés; présenté dans la famille Duplessis par son ami Fréron, Camille avait d'abord fréquenté, à d'assez grands intervalles, dans cette maison où il se plaisait pourtant. M. Duplessis, fils d'ouvrier, s'était élevé par son travail jusqu'aux fonctions de premier commis du Contrôle des finances : c'était un bourgeois tenant à l'argent, mais sans morgue et d'accueil facile ; sa femme était encore jeune, jolie, d'agréable humeur, peu cérémonieuse; les deux enfants, Annette et Lucile, paraissaient intelligentes et affectueuses. Dans la belle saison, toute la famille allait passer le dimanche à Bourg-la-Reine, où les Duplessis possédaient un bien assez important. Fréron et Camille étaient parfois invités ; on déjeunait sous les arbres, on courait dans les grandes herbes, on allait boire du lait à la ferme ; c'étaient des orgies de plein air, des liesses de liberté, telles que les comprennent les seuls Parisiens. On revenait en charrette, tard dans la nuit.

A l'une de ces réunions, Camille, sans méfiance jusque-là, s'aperçut que Lucile était subitement devenue jeune fille; il l'avait laissée enfant, il la retrouvait inquiétante. Ce jour-là, l'entrain fit défaut à Bourg-la-Reine, Camille s'étant tout à coup avisé avec honte qu'il portait des bottes de roulier, que son chapeau était cassé aux bords et sa redingote

Digitized by Google

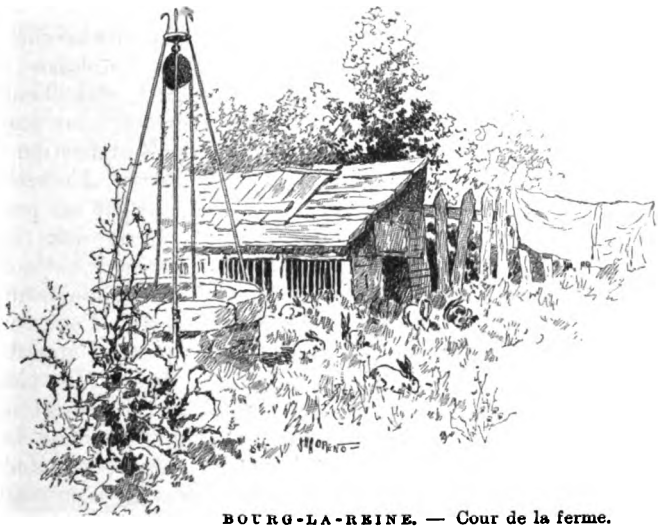
blanche aux coudes, choses qui lui avaient été jusque-là parfaitement indifférentes. A cet indice, il découvrit qu'il était amoureux.

La situation était tragique : le pauvre garçon n'avait rien et Lucile était riche ; elle était adorablement jolie ; lui avait le teint bilieux, les traits irréguliers et durs, la bouche grimaçante et, sur le visage, cette marque indélébile que pose la misère. Et pourtant il l'aimait ! L'isolement, les déceptions, la fierté, l'indépendance avaient préparé son cœur vide à quelque violente passion. Il essaya de lutter, mais sans conviction : il s'enhardit, fit à Lucile l'aveu de son amour : elle baissa les yeux et rougit très fort, ce qui était une éloquente réponse.

Elle était quelque peu romanesque, cette Lucile ; on a d'elle des pages étranges, des relations de chaudes rêveries, des appels troublés à « l'Être des êtres » ; car elle écrivait, le soir, quand elle était couchée, en cachette de ses parents : « Une lumière et un éteignoir sont sur mon lit ; je l'éteins si j'entends du bruit. » Et quelles singulières confidences ne fait-elle pas à ce petit cahier où elle note ses pensées. « Je n'aime point, moi ! Quand donc est-ce que j'aimerai ? On dit qu'il faut que tout le monde aime. Est-ce donc quand j'aurai quatre-vingts ans que j'aimerai ? Je suis de marbre. Ah ! la singulière chose que la vie. »

L'aveu de Camille alluma ce feu si bien préparé : ce fut un incendie. « Je n'ose m'avouer à moi-même ce que je sens pour toi ; je ne m'occupe qu'à le déguiser. Tu souffres, dis-tu. Oh ! je souffre davantage ; ton image est sans cesse présente à ma pensée ; elle ne me quitte jamais, je te cherche des défauts, je les trouve et je les aime. Dis-moi donc pourquoi tous ces combats ? pourquoi j'aime en faire un mystère, même à ma mère : je voudrais qu'elle le sût, qu'elle le devinât, mais je ne voudrais pas le lui dire. »

Mme Duplessis, cependant, devint bientôt la confidente des amoureux : son mari, d'un tempérament peu poétique, mis au courant à son tour, refusa net son consentement, en véritable père noble du répertoire : il ne voulait point pour gendre d'un gazetier sans avenir et sans argent. Sa résistance dura longtemps : enfin, — traditionnel dénouement de toutes les comédies, — il se laissa arracher le *oui* tant désiré.



BOURG-LA-REINE. — Cour de la ferme.

C'était le 11 décembre 1790. La bonne Mme Duplessis apprit en pleurant la nouvelle à Camille : celui-ci s'approcha de Lucile qui, tout émue, s'enfuit dans sa chambre. Il l'y suit, se jette à ses genoux, lui répète qu'il l'aime... Surpris de l'entendre rire, il lève les yeux vers elle... elle pleurait abondamment, à gros sanglots, et riait encore, et ses larmes coulaient... Alors, sentant son cœur se



Digitized by Google

fondre, prenant les mains de sa fiancée, Camille y cache son visage et pleure comme Lucile, de bonheur et d'amour.

J'imagine que, si c'est une satisfaction de monter son ménage, personne ne dut en sentir le prix autant que ce bohème de journaliste, depuis six ans l'hôte des garnis du pays latin, et qui, n'ayant jamais possédé plus de deux louis à la fois, avait depuis longtemps renoncé à son rêve de se créer un intérieur. Il se trouvait tout à coup à la tête d'une fortune mythologique : Lucile avait 100,000 francs de dot!... Quelle joie de jouer au bourgeois, d'acheter des meubles, de louer un appartement. Camille le choisit au quartier qu'il aimait, dans cette rue du Théâtre-Français, encore incomplètement bâtie, où ne s'élevaient que de belles maisons neuves. Ses fenêtres s'ouvraient au deuxième étage, au-dessus du café, en face de la colonnade du théâtre, centre de la vie intellectuelle et élégante de la rive gauche, rendez-vous de tous les oisifs, de tous les flâneurs, des liseurs de gazettes, des clameurs de nouvelles. L'appartement se composait d'un salon, d'une salle à manger et de trois chambres dont l'une devint le cabinet de travail.

Quelles douces soirées passées là avec sa Lucile! quelle aimable intimité avec sa nouvelle famille! La jeunesse faisait, dans l'âme de Camille, une entrée tardive et triomphale : tel est son étonnement d'être heureux, d'aimer, d'avoir un chez soi, de croire en l'avenir, que sa verve déjà en est moins cinglante; son journal paraît encore, il raille toujours; mais il semble que la sincérité rageuse des premiers numéros n'est plus déjà que du procédé. « Tu dors, Camille, et Paris est esclave! » écrit un faiseur de couplets. Camille ne dort pas : il aime, et, quelque brillante que soit sa réputation d'écrivain en cette année 1791 qui ouvre devant lui un horizon de jours heureux, son ambition a changé d'orientation. Il l'a dit lui-même, d'ailleurs : « Ce n'est pas la girouette, c'est le vent qui tourne; » et le vent âpre qui, jusqu'alors avait soufflé sur lui en tempête, s'était changé en un calme zéphir, chargé de senteurs amoureuses.

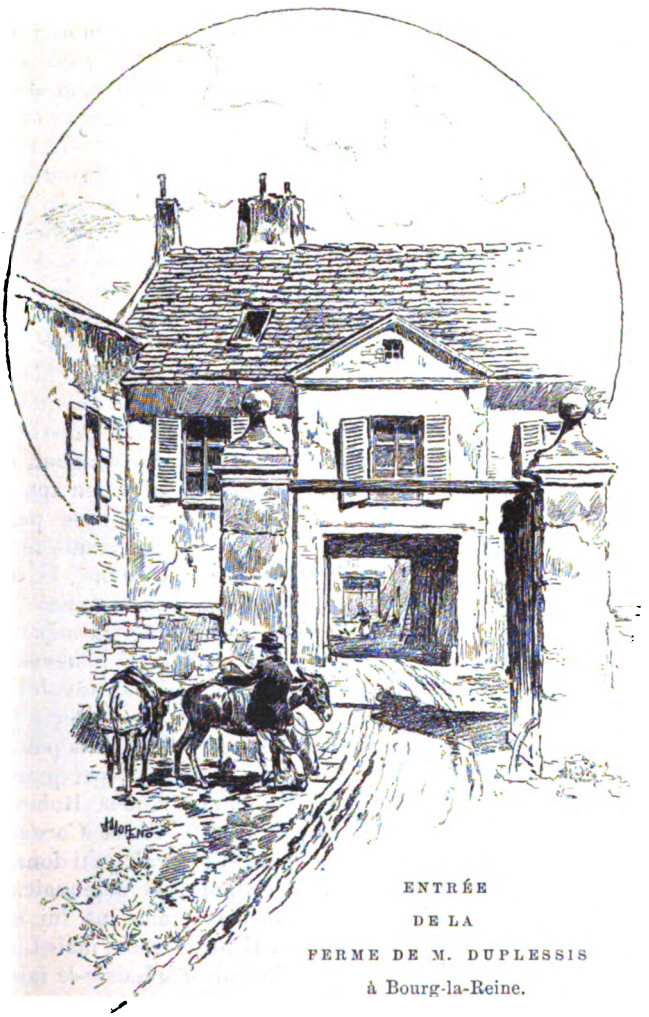
Dès les premiers beaux jours on reprit le chemin des champs, et c'est ici que se place la modeste contribution que nous pouvons apporter au récit du roman de Camille; cette maison de Bourg-la-Reine, scène de ses plus tendres chapitres, les historiens, dédaigneux de ces minces détails, la croyaient si bien perdue, oubliée, introuvable, qu'aucun n'a pris la peine d'en signaler l'emplacement. Cette recherche nous tentait et, quoique Mme Duplessis, après l'effondrement de 1794, eût décidé la vente de sa propriété, nous acquîmes la certitude qu'à la Restauration elle n'avait point encore trouvé d'acheteur. Il ne nous fallut donc qu'un peu de patience pour découvrir dans les documents administratifs de cette époque la description de « la maison, ferme, vigne, prés, culture et jardin, d'une contenance de vingt et un hectares, appartenant à Mme veuve Duplessis ». Les plans communaux, annexés au rôle, nous fournirent une topographie très complète du domaine qui se trouva ainsi reconstitué... sur le papier. Qu'en restait-il en réalité? Une visite à Bourg-la-Reine nous réservait-elle une déception? La ferme de Lucile avait-elle fait place à quelqu'une de ces horribles bâtisses de plâtre dont notre banlieue semble avoir la spécialité? Non. La propriété a été divisée, mais peu défigurée : elle se trouve, presque telle qu'elle était il y a cent ans, en bordure et à droite de la route qui vient de Paris, tout à l'entrée du village.

C'est d'abord la ferme, pittoresque et champêtre, avec sa porte charretière, ses deux piliers à boules de pierre, la cour rustique où le vieux puits à chaîne montre sa margelle usée, l'écurie, la vacherie, tout cela, de proportions restreintes, ressemblant plus aux bergeries de Trianon qu'à des bâtiments d'exploitation rurale. La grange ouvre sur l'enclos, encore entouré du vieux mur d'autrefois,

Digitized by Google

à peine entamé par le tracé du chemin de fer. Des poules picorent sous une herse appuyée au tronc d'un noyer, une lessive sèche sur la haie, les chemins creusés d'ornières par les chariots s'écartent dans les avoines ; même, dans un coin, une antique barraque à lapins, faite de planches moussues, semble être oubliée là depuis les jours heureux où Lucile, portant une charge de luzerne, donnait gravement à manger *à ses bêtes*. Voici la chambre basse où couchait Fréron ; sur le rebord de cette fenêtre venait, aux matins ensoleillés, s'appuyer Camille, tandis que sa femme trottait par la ferme, préparant le café, appelant les poules, accablée de travaux dont elle ne terminait pas un, « se démenant comme un lutin, montrant les dents comme un chat », affairée, prenant au sérieux ses devoirs de fermière, dédaignant les douces railleries de Camille, de Fréron qui imite ses locutions favorites : *Qu'est-ce que ça me fait ? C'est clair comme le jour !* jusqu'à ce que, exaspérée, elle accourt et leur jette à la tête toute sa provision de thym et de serpolet dont, pour les faire taire, elle leur emplit la bouche de tout l'effort « de ses mains à petites fossettes ». « — Tiens, mange, Bouli-Boula, mange Hon-Hon ! »

*Bouli-Boula,* c'est Fréron, *Hon-Hon,* c'est Camille, qu'elle a ainsi surnommé par suite de son bégaiement. Ils ont tous des surnoms, ces grands enfants rieurs qui s'ébaudissent en pleine nature : Mme Duplessis est *Daronne,* Lucile est devenue *Loulou* ou encore la *Poule à Cachan,* en souvenir d'une poule qu'en traversant le village de Cachan, Camille et Lucile ont vue se défendant contre un coq. Comme toutes ces choses, dont la mièvrerie s'efface devant le tragique dénouement de l'idylle, comme toutes ces choses sonnent gaiement l'amour, la



ENTRÉE
DE LA
FERME DE M. DUPLESSIS
à Bourg-la-Reine.

Digitized by Google

jeunesse, la joie de vivre, l'exubérance et le bonheur!

Une double allée de tilleuls taillés longeait — et longe encore — le jardin planté de grands arbres qu'aucune barrière ne séparait du reste de l'enclos. A l'angle nord de la propriété, M. Duplessis avait fait élever une petite, mais confortable maison : c'est là que logeait le jeune ménage; et, quoique la banalité de l'élégance moderne ait mis sa marque sur ce gracieux pavillon, le souvenir de Camille et de Lucile semble s'y rencontrer à chaque pas. On les voit, marchant côte à côte, sous l'allée de tilleuls, dans les gaies ténèbres de la verdure; ils se sont assis sur ces bancs de pierre, aujourd'hui verdis et moussus; par ce sentier ils gagnaient la ferme, à l'heure du souper, tandis que le soir tombait, que les liserons et les chèvrefeuilles dégageaient leurs parfums enivrants et subtils, que les oiseaux chantaient dans les profondeurs des marronniers.

Pendant toute cette année 1791, Camille fut heureux. « Je ne dirai qu'un mot de ma femme, écrira-t-il plus tard; j'avais toujours cru à l'immortalité de l'âme, mais mon ménage est si heureux que j'ai craint d'avoir reçu ma récompense sur la terre, et j'avais perdu ma démonstration de l'immortalité! » Et voyez comme le bonheur rend l'homme indulgent. Voilà que dans l'été de 1791 il cesse la publication de son journal : depuis qu'il vit dans l'aisance, il estime la Révolution terminée; il annonce sa résolution de rentrer au barreau. Il lui est né un fils, et il voudrait l'avenir calme, assuré, pacifique. Pourtant, quand la République est proclamée, quand Danton, ministre, l'appelle aux fonctions de secrétaire général de la Chancellerie, lorsqu'il entre, au bras de sa Lucile, dans le solennel hôtel de la place Vendôme, ce coup de fortune inespéré fait revivre en lui le Camille des anciens jours : il rayonne, il exulte. « Me voilà, écrit-il à son père, logé au palais des Maupeou et des Lamoignon. Malgré toutes vos promesses que je ne ferai jamais rien, je me vois élevé à ce qui était le dernier échelon de l'élévation d'un homme de notre robe... Le vésicule de *vos* gens de Guise, si pleins d'envie, de haines, de petites passions, va bien se gonfler aujourd'hui! »

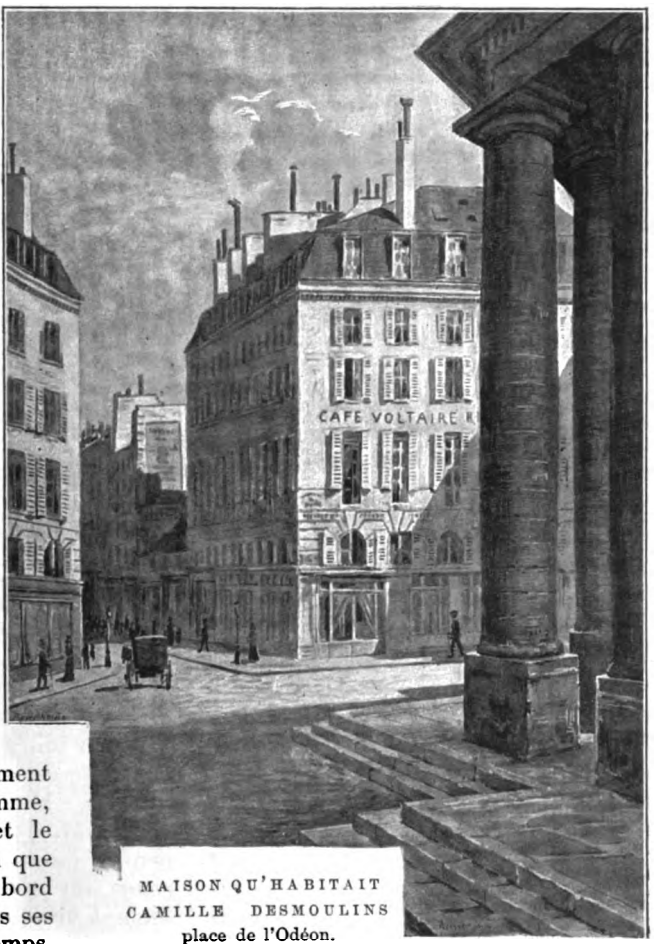
Ce mouvement d'orgueil dura trop pour sa gloire : en excusant les massacres de septembre, en votant la mort du roi, en se rangeant parmi les adversaires des Girondins, il croyait payer sa popularité. Ce n'est qu'au tribunal, en entendant prononcer la condamnation de Brissot et de ses amis, qu'il trouva son chemin de Damas : « C'est moi qui les tue, s'écria-t-il; je ne me le pardonnerai jamais! » Cette partie de sa vie appartient aux historiens de sa carrière politique qu'à dessein nous passons sous silence. Aussi bien son roman touche au dénouement, et Chateaubriand en a résumé en quelques mots la suprême et grandiose péripétie : « Une jeune et charmante femme, en le rendant capable d'amour, le rendit capable de vertu et de sacrifice. » Oui, ce gamin terrible, ce « garnement de lettres », ce folliculaire bohème, devait mourir victime de cette Révolution qu'il avait déchaînée : une dernière fois il se jeta dans la mêlée, mais pour prendre la Terreur corps à corps, pour braver l'échafaud, pour clouer Robespierre au pilori de son *Vieux Cordelier*. Et, ce faisant, il savait qu'il donnait sa vie. Un jour, comme ils déjeunaient ensemble, Brune, son ami, ne lui a pas caché ses appréhensions; mais Lucile est fière de son mari : « Laisse-le faire, Brune, dit-elle, laisse-le remplir sa mission; il doit sauver son pays. » Et Camille, étreignant à la fois sa femme, tendrement courbée sur lui, et son fils Horace, assis sur ses genoux, ajoute philosophiquement : « *Edamus et bibamus, cras enim moriemur.* »

Par moments, elle a peur aussi, la pauvre Lucile; elle voudrait voir son Camille entouré d'amis. Fréron est depuis huit mois devant Toulon assiégé :

Digitized by Google

elle l'appelle, elle crie au secours : « Revenez, Fréron, revenez bien vite; amenez avec vous tous les vieux Cordeliers que vous pourrez rencontrer; nous en avons le plus grand besoin.... le serpolet est tout prêt; c'est à travers mille soucis que je l'ai cueilli. Je ne ris plus, je ne fais plus le chat, je ne touche plus à mon piano, je ne rêve plus, je ne suis plus qu'une machine... revenez, revenez bien vite... »

Maintenant, c'est fini, les heures sinistres vont sonner; sur cet intérieur heureux le malheur va s'abattre. Le 20 mars (1794), Camille reçoit de Guise une lettre bordée de noir... il l'ouvre : M. Desmoulins annonçait que sa femme venait de mourir : « Ta mère n'est plus, elle est décédée aujourd'hui, heure de midi; elle t'aimait tendrement. J'embrasse bien affectueusement et bien tristement ta femme, ma chère belle-fille, et le petit Horace. » Et voilà que Camille pleure. Sur le bord de la table, le front dans ses mains, il sanglote longtemps, revoyant dans son souvenir la calme maison de Guise aujourd'hui en deuil : pendant des heures il reste là, perdu dans sa rêverie; il est tard. Dans la chambre voisine, Lucile s'est étendue sur son lit, près du berceau de son enfant : la fatigue l'a vaincue, elle dort. Tout à coup le pas cadencé d'une patrouille trouble le silence de la rue : Camille tressaille, il se lève, ouvre la fenêtre, se penche... les soldats sont arrêtés à sa porte. Il court à sa femme : « On vient m'arrêter! » crie-t-il. Lucile, brutalement réveillée, comprend à peine : elle l'étreint de ses beaux bras, le serre contre elle pour le protéger; il se dégage de ce suprême baiser, s'incline sur le berceau d'Horace, embrasse son enfant, et descend lui-même ouvrir la porte aux agents du Comité. En un instant il est entouré, lié comme un malfaiteur, conduit à la prison du Luxembourg...




MAISON QU'HABITAIT CAMILLE DESMOULINS place de l'Odéon.

Jamais je ne passe à cet angle du péristyle de l'Odéon sans songer au der-

Digitized by Google

nier regard que de cet endroit Camille, entraîné par les policiers, jeta sur la maison où il avait vécu heureux; en un instant d'angoisse poignante il revécut là tout son passé : à la fenêtre ouverte, se détachant sur le fond lumineux de la chambre, il vit la silhouette de Lucile, demi-nue, secouée de sanglots, les bras tendus vers lui, l'appelant, lui criant : « Adieu! » En tournant le coin de la rue de Vaugirard il l'entendait encore, puis la voix se perdit dans le lointain... la mort commençait.

La fenêtre de son cachot dominait ce jardin du Luxembourg où dix ans auparavant il avait vu jouer Lucile enfant. Quelles pensées lui déchiraient le cœur lorsqu'il se rappelait ces joies passées! Qui n'a lu les lettres sublimes que de sa prison il écrivait à sa femme? Quel poème contient un cri plus navrant de désespoir et d'amour? « Le sommeil bienfaisant a suspendu mes maux. On est libre quand on dort... le ciel a eu pitié de moi. Il n'y a qu'un moment, je te voyais en songe, je vous embrassais tour à tour, toi, Horace et Daronne, qui était à la maison; mais notre petit avait perdu un œil par une humeur qui venait de se jeter dessus, et la douleur de cet accident m'a réveillé. Je me suis retrouvé dans mon cachot. Il faisait un peu de jour... je me suis levé pour t'écrire. Mais, ouvrant mes fenêtres, la solitude, les affreux barreaux, les verrous qui me séparent de toi ont vaincu toute ma fermeté d'âme. J'ai fondu en larmes, ou plutôt j'ai sangloté en criant dans mon tombeau : Lucile! Lucile! ô ma chère Lucile, où es-tu?... Je vois le sort qui m'attend; adieu, ma Lolotte, mon bon Loup, dis adieu à mon père... O ma chère Lucile, j'étais né pour faire des vers, pour défendre les malheureux, pour te rendre heureuse... Pardon, chère amie, ma véritable vie, que j'ai perdue du moment qu'on nous a séparés... Ma Lucile, mon bon Loulou, ma Poule à Cachan, je t'en conjure, ne reste point sur la branche, ne m'appelle point par tes cris : ils me déchireraient au fond de mon tombeau. Va gratter pour ton petit, vis pour mon Horace, parle-lui de moi. Tu lui diras, ce qu'il ne peut pas entendre, que je l'aurais bien aimé! Malgré mon supplice, je crois qu'il y a un Dieu. Mon sang effacera mes fautes, les faiblesses de l'humanité; et tout ce que j'ai eu de bon, mes vertus, mon amour de la liberté, Dieu le récompensera. Je te reverrai un jour; adieu, Loulou, ma vie, mon âme, ma divinité sur la terre. Adieu, Lucile, ma Lucile, ma chère Lucile... Adieu, mon père. Je sens fuir devant moi le rivage de la vie. Je vois encore Lucile! je la vois ma bien-aimée, ma Lucile! Mes mains liées t'embrassent, et ma tête séparée repose encore sur toi ses yeux mourants! »

Le 5 avril, Camille mourait, aux acclamations joyeuses de ce peuple qui l'avait adulé. Huit jours plus tard, ce fut le tour de Lucile : elle alla avec courage à l'échafaud; au moment où on lui coupa les cheveux, avant qu'on lui liât les mains, elle écrivit à sa mère ce mot touchant : « Bonsoir, ma chère maman, une larme s'échappe de mes yeux; elle est pour toi. Je vais m'endormir dans le calme de l'innocence. Lucile. » De douleur, M. Desmoulins mourut à Guise. M. Duplessis ne survécut que peu de jours à sa fille. La pauvre *Daronne* fut condamnée à pleurer toute seule, à vivre pour l'enfant, qui n'avait plus qu'elle sur la terre. Horace mourut à Haïti en 1826.

Louis XVIII l'avait fait *chevalier du lis!*

G. LENOTRE.

Digitized by Google

# LE THÉATRE ÉTRANGER

## ET M. STRINBERG A PARIS

L'esprit parisien est essentiellement libéral et se montre volontiers hospitalier aux idées intéressantes et aux artistes ignorés qui viennent de l'étranger chercher à Paris, comme une consécration indispensable, l'approbation du public le plus raffiné qui soit au monde. Il semble qu'un talent exotique trouve dans cette consécration parisienne comme une nouvelle puissance de rayonnement dans l'univers intellectuel et un prestige unique, qui ne peut s'obtenir que là.

Par contre, si le génie étranger a tout intérêt à se faire reconnaître et applaudir en France, il n'est que juste de notre part de constater les véritables bienfaits que procurent cette effusion et cette transfusion d'idées, de poésies, de sensations nouvelles et fortes dans notre propre tempérament moral et l'enrichissement qui résulte, en définitive, pour nous-mêmes de cette communion des esprits. Je parle surtout au point de vue de la littérature, et, eu égard au cas spécial qui va nous occuper, de la littérature dramatique, où une sorte de réconfortante invasion de barbares semble être en train de s'accomplir.

Non que le mouvement soit encore bien apparent. En fait, notre répertoire dramatique, dans les productions qui sont offertes tous les soirs au public sur nos scènes accoutumées, ne diffère pas sensiblement de celui qu'il était il y a vingt ans, et l'immobilité, à première vue, paraît tout d'abord absolue. C'est toujours M. Sardou qui triomphe, M. Dumas qu'on reprend, les mêmes vaudevillistes qu'on joue. Il n'en est pas moins vrai pourtant qu'un travail, je ne dirai pas souterrain, puisqu'il s'accomplit au grand jour de la publicité et à la lumière de la rampe, mais encore peu appréciable dans ses effets pour le grand public, est en train de modifier peu à peu notre esthétique et notre vision au théâtre.

La révélation des auteurs dramatiques étrangers, russes, norvégiens, suédois, allemands, n'aura pas peu contribué à cette modification de nos goûts esthétiques en matière de théâtre, modification qui pour s'opérer dans un milieu restreint, mais particulièrement intellectuel et jeune, n'en est pas moins importante, produira vraisemblablement des effets prochains dans notre production dramatique courante et se fera sentir dans nos théâtres de grand public après avoir révolutionné de modestes petites scènes d'amateurs. On devine que je veux parler ici des auteurs comme Ibsen, Tolstoï, Gérard Hauptman, etc... et spécialement de M. Strinberg, qui vient d'obtenir récemment, sur une de ces petites scènes en question analogues au Théâtre-Libre, un succès incontestable.

***

L'*Œuvre,* tel est le nom de cette petite scène, est, en effet, un théâtre d'amateurs qui s'est formé depuis deux ans à l'exemple du Théâtre-Libre, et qui est venu après celui-ci. Avant de donner la physionomie littéraire des auteurs étrangers en question, il ne sera pas sans intérêt d'entrer dans quelques détails relatifs à la constitution des théâtres de cette espèce où ils ont été manifestés, et de montrer le cadre dans lequel ils nous sont apparus. M. Antoine a obtenu, tant par son talent d'acteur que par la nouveauté et l'intérêt des œuvres qu'il a révélées, un tel succès que nul n'ignore guère, à présent, ce qu'était et ce qu'est encore le Théâtre-Libre, et comment il est organisé. Le noyau d'un théâtre de ce genre consiste en un petit

Digitized by Google

groupe d'acteurs, jouant pour le plaisir de l'art et sans idée de spéculation, devant une assemblée d'amis, des œuvres d'écrivains indépendants qui ne peuvent ou ne veulent pas être joués sur les scènes ordinaires. Comme il faut bien subvenir aux frais, si peu considérables soient-ils, de la location d'une salle, des costumes et des décors élémentaires, les amis qui assistent au spectacle se cotisent et deviennent tout naturellement des abonnés. Chacun d'eux paye une somme fixe qui lui donne le droit d'assister à toutes les représentations de pièces jouées dans l'année. C'est en somme le principe des abonnements tel qu'il s'applique dans les grands théâtres comme l'Opéra, l'Odéon, le Gymnase, etc. Seulement, au Théâtre-Libre, il n'y a que des abonnés; le public, le grand public n'est pas admis; seuls, les abonnés et la presse assistent aux spectacles. Si vous n'êtes pas abonné, vous n'entrerez pas, même en payant. Ce public restreint ne permet pas, évidemment, de donner de nombreuses représentations de chaque pièce. Le Théâtre-Libre ne donne que deux représentations de la même œuvre, outre la répétition générale, qui est très courue. L'*Œuvre* ne donne qu'une seule représentation, avec la répétition générale. Si la pièce offre des chances de plaire au grand public, rien n'empêche que des représentations successives soient données alors, et qu'on ouvre les portes au grand public, comme cela vient de se faire à l'*Œuvre* pour la pièce de M. Strinberg. Mais c'est là un cas exceptionnel. Il va de soi qu'avec un nombre aussi infime de représentations, personne ne peut espérer faire fortune sur ces petits théâtres; ni les acteurs, ni les auteurs, ni personne n'y gagne d'argent; tous travaillent pour l'art et pour la gloire. Aussi, le désintéressement de pareils travaux, qui n'en sont pas moins considérables et intéressants, doit-il amener aux entreprises de ce genre la sympathie non marchandée de quiconque s'intéresse à la littérature.

Par exemple, si les intérêts matériels sont forcément sacrifiés, si les représentations sont uniques, acteurs et auteurs trouvent dans l'indépendance de ces crânes petites scènes de grandes compensations intellectuelles. Comme le nom du Théâtre-Libre l'indique clairement, ils sont d'abord libres, absolument, entièrement libres; leur public d'abonnés, considérés comme des amis particulièrement invités, composant comme une réunion de salon, ne constitue pas un public tombant sous la surveillance et la tutelle du gouvernement; c'est dire que ces théâtres sont dégagés de toute censure; libre à eux de jouer ce qu'ils veulent sans contrôle. En second lieu, ce manque absolu d'esprit de spéculation, qui avilit partout ailleurs notre production dramatique et la fait ressembler davantage à une industrie qu'à un art, constitue pour les auteurs et acteurs des théâtres libres une supériorité évidente; n'ayant pas plus à perdre qu'à gagner, ils conservent pur et purifié de tout souci d'intérêt leur idéal dramatique; ils peuvent évoluer à leur aise sur les planches, risquer toutes les tentatives, toutes les nouveautés, toutes les beautés, toutes les audaces, avec tout l'essor de la jeunesse et la passion de leur art. De là des résultats qui ne peuvent être qu'excellents.

*
* *

Parmi ces résultats, il faut citer en premier lieu le service que nous ont rendu et nous rendent ces petits théâtres libres, en nous révélant précisément ces auteurs dramatiques étrangers, dont il est si disputé ces temps-ci, et qui auront vraisemblablement une influence plus ou moins directe sur notre évolution théâtrale. C'est le Théâtre-Libre, c'est Antoine qui, il faut le reconnaître et le dire hautement, car des intéressés, des rivaux plus ou moins scrupuleux semblent trop facilement l'oublier, a le premier tout fait dans cet ordre d'idées, comme dans le reste, ne laissant à ses imitateurs qu'à glaner après lui et à marcher sur ses brisées. Du jour au len-

Digitized by Google

demain, Antoine nous a fait connaître ces écrivains russes, norvégiens, etc..., si populaires maintenant parmi un public d'élite. C'est lui qui, dès les débuts du Théâtre-Libre, alors qu'il jouait encore dans la salle du théâtre Montparnasse (1888), a représenté l'admirable pièce de Tolstoï, la *Puissance des Ténèbres*, soirée mémorable dont le succès contribua puissamment, après la *Sœur Philomène*, de M. de Goncourt, à la fortune du Théâtre-Libre. C'est encore lui qui, en 1890, présentait pour la première fois Ibsen au public parisien avec sa pièce *les Revenants*, suivie, l'année suivante, de la représentation du *Canard sauvage*, du même auteur. C'est lui toujours qui joua le premier une pièce de cet autre écrivain norvégien, Bjornson, *la Faillite*, et enfin, la première et la plus belle pièce jouée en France, de l'écrivain allemand, Gérard Hauptman, *les Tisserands*, et la première pièce, également jouée en France (1893), de Strinberg, *Mlle Julie*.

IBSEN

Ainsi, si nous connaissons ces auteurs, si nous avons pu goûter et juger leurs œuvres, si leurs noms sont connus à Paris, c'est à Antoine qu'ils le doivent. L'*Œuvre* ne vient qu'en second ordre; l'*Œuvre* ne les aurait pas connus, n'aurait même jamais existé sans le Théâtre-Libre. C'est une première constatation qui s'impose à la justice élémentaire de la critique.

Cette justice rendue à Antoine, revenons à l'*Œuvre* et à la part qui lui revient dans la révélation des écrivains étrangers.

L'*Œuvre*, comme je l'ai dit, est une petite scène d'amateurs, fondée il y a deux ans seulement, à l'imitation du Théâtre-Libre. Le jeune directeur de l'*Œuvre*, M. Lugné-Poë, descendant éloigné, paraît-il, du célèbre auteur américain, est lui-même un ancien acteur d'Antoine. C'est au Théâtre-Libre qu'il a fait ses premières armes dramatiques; il y a joué spécialement dans une pièce de Tourgueneff, *le Pain d'autrui* (1890). C'est donc à l'école d'Antoine qu'il a appris à l'imiter et à lui faire concurrence, si toutefois le nom de concurrence peut s'appliquer là où il y a simplement rivalité d'art, et lorsqu'il s'agit d'entreprises désintéressées.

Par opposition au Théâtre-Libre, qui, malgré un éclectisme très éclairé et une variété très grande dans ses productions, passe pour avoir été surtout le champ d'évolution du naturalisme au théâtre, l'*Œuvre* a pris pompeusement et assez étourdiment une attitude de scène

Digitized by Google

mystique, décadente, symboliste, toutes idées assez vagues et cacophoniques qui semblent vouloir se fondre actuellement en un idéalisme mal défini. Malheureusement les jeunes auteurs dramatiques capables de pratiquer avec fruit ces diverses catégories d'idéal semblent manquer; il n'en est qu'un, M. Beaubourg, qui ait pu prouver quelque talent au théâtre; les autres se contentent de faire des conférences, à l'instar de l'Odéon, pour expliquer au public la pièce qui va être jouée devant lui. Telle la conférence faite avant la pièce de M. Strinberg par M. Vanor. Aussi M. Lugné-Poë se vit-il dans la nécessité, au lieu et place des nouvelles pièces d'auteurs français qui faisaient défaut, de représenter des pièces d'écrivains étrangers. Ce n'est pas nous qui l'en blâmerons. Avec des ressources fort médiocres qui doivent rendre indulgent pour le jeu des acteurs et la simplicité des décors, M. Lugné-Poë a complété, pour le public curieux de littérature exotique, l'œuvre de M. Antoine, et nous a mis à même de connaître de nouveaux ouvrages d'Ibsen, d'Hauptman, de Bjornson, de Strinberg. C'est ainsi que depuis deux ans, tant dans la salle du théâtre des Bouffes du Nord que dans celle de la Comédie-Parisienne, et celle enfin du Casino de Paris, successivement louées pour les représentations de l'*Œuvre*, *Rosmersholm*, *Un ennemi du peuple* et *Solness le constructeur*, d'Ibsen, *Ames solitaires*, d'Hauptman, et enfin *le Créancier*, et, tout dernièrement, *le Père*, de Strinberg, nous ont été révélés.

Avant d'en arriver à M. Strinberg, qui est venu en personne à Paris faire représenter cette dernière œuvre, et qui est plus spécialement d'actualité, qu'on me permette d'analyser en quelques lignes la nature du talent de ces divers écrivains qui, par leur *étrangeté*, n'ont pas été sans causer quelque surprise et provoquer quelque résistance parmi le public parisien.

Entre tous, Ibsen apparait tout d'abord comme le plus grand. Fort discuté, en butte à des admirations fétichistes et victime des clabauderies les plus aveugles, c'est un haut et fécond esprit, fort touffu et enchevêtré, mais puissant, et dont la manifestation a produit dans le monde littéraire un violent effet de curiosité et d'intérêt. Henrik Ibsen est Norwégien; c'est un vieillard de soixante-cinq ans. Propret et méticuleux dans sa toilette sévère, ceint d'une redingote grave, et ayant cette coquetterie d'avoir au fond de son chapeau une glace pour y mirer et hérisser de temps en temps sa blanche chevelure de prophète, il a dans sa figure scandinave un peu de la sauvagerie concentrée d'un vieux loup de mer. C'est avant tout un indépendant, un méditatif et un isolé, qui se gare de l'action et des contacts de la vie comme d'une déchéance. « L'homme le plus fort, dit son ennemi du peuple, est celui qui vit seul. » D'abord employé pharmacien par misère, il devint, après la révolution de 1848, polémiste, poète satirique, journaliste, directeur de théâtre. Et enfin, après toute une existence de luttes littéraires et politiques, après avoir composé nombre de pièces historiques suivant la formule acceptée, il prenait enfin conscience de son talent et de son esprit, inaugurait la série des œuvres originales qui font sa gloire. Fâché avec ses compatriotes, il allait à Rome, où il vivait ignoré, presque seul, puis se fixait longtemps en Allemagne, où le duc de Saxe-Meiningen faisait représenter ses pièces sur son théâtre particulier, lesquelles alors n'étaient pas acceptées dans le propre pays d'Ibsen. Ce n'est que dernièrement qu'il est retourné en Norvège.

Quant à la physionomie intellectuelle d'Ibsen, elle est bien difficile à établir brièvement. Elle est complexe, faite d'éléments norvégiens, philosophiques, etc., un peu cacophoniques pour notre esprit français, dont la netteté ne va pas sans quelque étroitesse. Son théâtre n'a presque rien de la facture des pièces que nous voyons habituellement. Il est es-

Digitized by Google

sentiellement intellectuel et très humain, très bonhomme malgré tout, très haut d'inspiration, et pourtant d'une poésie et d'une familiarité charmantes dans les détails. L'évolution ordinaire de l'intrigue est remplacée, chez lui, par la marche ascendante d'une idée, et chacune de ses pièces est surtout un drame de conscience. Dans celle de son personnage principal, un hasard fait éclore le soupçon d'une vérité nouvelle dont il n'avait pas encore la notion; peu à peu, cette vérité s'éclaircit, s'impose, traverse comme un éclair l'âme du héros et lui fait voir le monde sous un jour nouveau, qui se lève comme une révélation; le choc tragique éclate alors entre le nouvel idéal apparu, et le monde jusque-là accepté et qui se désagrège de lui-même ne semble plus que mensonge et qu'illusion; et c'est comme un être d'une autre espèce qui se retrouve isolé, éperdu sur une terre hostile, étrangère. Il s'agit de recommencer la vie, comme la Nora de *Maison de poupée,* ou il faut se tuer, comme l'Edwige du *Canard sauvage.*

Ce côté idéaliste du théâtre d'Ibsen, cette recherche implacable des vérités et des beautés absolues de l'âme, comporte, par un contraste forcé, un côté réaliste d'études de mœurs et d'observation. Aussi, en même temps qu'un idéal angoissé, de vertigineuse envergure, trouvons-nous dans Ibsen tout un monde familier de personnages pris dans la vie réelle, pasteurs, médecins, industriels, hommes et femmes du peuple, tous les personnages de la vie courante. Rien de naturel, d'étudié et d'amusant, comme ces caractères de second plan, dérangés dans leurs routines et la béatitude de leur popote, et effarés par l'idéal du poète, éclairant, comme d'une brusque aurore boréale déployée, leur petite fourmilière en déroute.

Sans avoir la prétention de donner une idée complète de cet esprit profond et encombré, dont chaque mot est comme saturé de pensée, où l'idée chevauche sur l'idée et se recouvre souvent comme un palimpseste, disons, pour mieux préciser, le sujet de quelques-unes des pièces d'Ibsen jouées à Paris.

HAUPTMAN

Celui des *Revenants* peut être comparé au sujet d'une tragédie où la fatalité antique serait remplacée par la loi implacable de l'hérédité. Un jeune homme, un peintre, a hérité d'un père débauché une maladie nerveuse qui le mène tout droit à la paralysie générale; il a déjà

Digitized by Google

eu quelques crises, il se sait menacé à bref délai de l'épouvantable dénouement, et il ne veut pas se survivre à lui-même, à la mort de son esprit et de sa dignité d'homme; il cherche quelqu'un de dévoué qui lui donne le poison libérateur quand il n'aura plus la lucidité de le prendre lui-même. Il ne trouve que sa mère qui lui promet de faire selon sa volonté. La pièce finit sans qu'on sache si la mère, éperdue devant son fils tombé dans l'idiotie, aura le sinistre courage d'accomplir sa promesse. Il suffit d'indiquer le sujet pour en montrer le tragique intense. Mais ce sujet n'est pas le seul de la pièce. La recherche de la vérite morale, l'effort constant de perfection intime qui est le fond du théâtre d'Ibsen, ne manque pas ici. Mme Alwing, la mère, incarne cet effort, cet idéal. Mariée autrefois au chambellan Alwing, elle a connu dès le principe ses débauches, sa vie désordonnée; elle a voulu le quitter, se reprendre, se révolter; le pasteur Manders l'en a dissuadée au nom des principes de sagesse utilitaire qui ont cours dans la société, et elle s'est résignée. Mais à quoi son sacrifice a-t-il servi? Malheureuse toute sa vie, elle s'est abaissée elle-même et a donné naissance à un fils en qui revit fatalement l'hérédité mauvaise du père. Le pasteur Manders et la sagesse l'ont trompée, et sa révolte avait raison.

Dans le *Canard sauvage,* cette révolte, au nom de la pureté et de la beauté morales, contre les laides compromissions de l'existence, va cette fois jusqu'à la mort, au suicide. La délicieuse petite Edwige se tue en apprenant que son père n'est qu'un père fictif, qu'une honte plane sur sa naissance. Dans l'*Ennemi du peuple,* la pièce peut-être la plus belle d'Ibsen, cette recherche courageuse de la vérité, cette révolte contre les mensonges et les vilenies de l'existence, s'agrandit jusqu'à devenir politique et sociale. Il s'agit d'un médecin d'une petite ville qui tire toute sa fortune et celle de ses habitants de l'exploitation d'un établissement de bains célèbres. Mais voilà que le médecin s'aperçoit que les conduites de ces bains empoisonnent l'eau et tuent les baigneurs. Honnêtement il veut dire la vérité, mais cette vérité va faire la ruine de la ville, et tout le monde se ligue contre lui. D'autant plus que, non content de découvrir cette vérité, voici que celle-ci en entraîne d'autres; il se rend compte que non seulement l'eau de la ville est empoisonnée, mais que l'esprit des habitants n'est pas moins corrompu, que tout le système social, moral, politique n'est que fausseté et mensonges, et il le dit, si bien qu'il est presque lapidé, chassé de la ville, et ses carreaux volent en éclats sous les pierres de la populace ameutée. C'est toute la comédie politique dans une goutte d'eau.

Dans *Maison de poupée* enfin, la jeune femme, Nora, devant l'ingratitude de son mari, incapable de comprendre la beauté d'un dévouement où elle a risqué sans le savoir la cour d'assises pour lui sauver la vie, se sent tout à coup étrangère dans sa propre famille; le monde lui apparaît tout autre. Elle sent le besoin de se faire une nouvelle conscience dans une autre existence, et elle s'enfuit, brisant d'elle-même un mariage qui n'était qu'un *jeu de poupée,* une dérision de l'amour véritable, comme elle le comprend maintenant.

Quant à *Solness le constructeur,* qui est très généralement le symbole de l'homme pris de vertige dans la recherche de l'idéal et qui se brise comme un Icare sur le dur sol réel, c'est une œuvre absolument compliquée et obscure, où les plus subtiles se perdent. Elle est la dernière pièce que nous connaissions d'Ibsen.

M'étant un peu étendu sur l'étonnant, charmant et parfois déconcertant poète norvégien, comme le commandait l'importance de cet esprit, je passerai rapidement, avant d'en arriver à Strinberg, sur les autres auteurs étrangers révélés par Antoine et par l'*Œuvre*. L'un d'eux, Norvégien comme Ibsen, M. Bjornson, célèbre dans son pays, ne nous est connu

Digitized by Google

jusqu'ici que par deux pièces, *la Faillite,* représentée au Théâtre-Libre, et *Au-dessus des forces humaines,* jouée à l'*Œuvre*. La première offre des qualités de facture qui la font ressembler beaucoup à nos pièces françaises; c'est le drame industriel d'un commerçant acculé à la faillite; cette pièce renferme spécialement une très belle scène, où le malheureux commerçant lutte avec une énergie sauvage contre l'homme d'affaires impitoyable qui le pousse à la ruine. La seconde pièce est plus bizarre, mais elle l'est trop; elle présente un caractère de mysticité si voulu, si grossier en quelque sorte (il s'agit de nous amener à croire à la réalité des miracles en en faisant exécuter sous nos yeux par les machinistes), qu'elle ne peut avoir, à notre avis, aucune autorité. Il y a cependant une scène de consultation de ministres protestants, observée et humoristique, qui est vraiment curieuse.

Quant à Tolstoï, il est trop connu, et depuis trop longtemps, pour en parler ici; et enfin, M. Gérard Hauptman, l'auteur allemand dont le Théâtre-Libre nous a donné la superbe pièce socialiste des *Tisserands*, qui est le spectacle d'une grève ouvrière qui va jusqu'à la révolte sociale, et l'œuvre *Ames solitaires,* est encore un jeune homme dont on ne peut à présent juger la destinée littéraire dans son ensemble. L'influence d'Ibsen est d'ailleurs chez lui, et dans *Ames solitaires* surtout, flagrante. Il subit actuellement encore plus d'influence qu'il n'en impose personnellement. J'en arrive donc enfin à M. Strinberg.

Certes, il n'y a pas à le comparer à Ibsen. Celui-ci reste seul, en dehors et au-dessus des autres. Mais il n'en est pas moins vrai que M. Strinberg présente un talent et un caractère tout particulièrement intéressants à étudier.

M. Strinberg, lui, est Suédois. Il a mené une existence fort active et fort tourmentée; tour à tour maître d'école, acteur, télégraphiste, peintre, prédicateur, bibliothécaire, etc..., il a écrit des romans satiriques, philosophiques; il veut écrire des traités scientifiques; sa vie présente quelque chose de contradictoire et de « dissonant », qui se retrouve dans son caractère même. Après avoir été romantique, naturaliste, socialiste, utilitaire, il semble en être arrivé aujourd'hui, sous l'influence de l'Allemand Nietzche avec qui il a correspondu

BJORNSTERN-BJORNSON

Digitized by Google

quelque temps, à une sorte d'aristocratie intellectuelle, un mépris transcendantal de l'humanité médiocre, de la foule oppressive ; et il apparaît surtout, et malgré tout, comme un esprit tenacement positif et un contradicteur forcené, plein de révoltes et de colère, principalement tel qu'il s'est présenté au public français dans ses drames qu'il intitule des tragédies, comme un ennemi acharné de la femme, ce qu'on appelle un misogyne. Des déboires de sa vie personnelle, dont il a fait la confidence dans un livre, le *Plaidoyer d'un fou,* livre qui va bientôt paraître en français, expliqueraient en partie ce curieux cas psychologique. Strinberg, en effet, que la jeunesse dite idéaliste a tant applaudi et avec raison à l'*Œuvre*, lors de la représentation des *Créanciers* et surtout du *Père*, n'a cependant rien d'un mystique. Comme je l'ai dit, c'est un esprit positif, naturaliste d'observation et de facture, qui reproduit la vie réelle, tout en en creusant les caractères avec une sorte de férocité. On dirait un peu de la littérature cannibale. C'est de plus un scientifique formel. Versé en plusieurs sciences, c'est un de ses mérites et de ses originalités de chercher, comme chez nous MM. Rosny, à introduire la science, les idées et les poésies modernes mises à jour par elle, dans la littérature, et à en faire de la littérature. Cet esprit positif et scientifique, où il entre un peu du médecin, l'a induit à dépecer au théâtre ses personnages un peu comme des sujets de laboratoire, et l'amour de la sensation intense, le dramatique, l'a amené à créer et à étudier de préférence des êtres déséquilibrés, de mentalité aiguë et morbide, dont le détraquement va jusqu'à la maladie et à la folie. Rien ici de la belle santé, de la haute sérénité d'Ibsen ; les trois pièces que nous connaissons de Strinberg sont douloureusement exacerbées et les héros y sont des malades. Sa *Mlle Julie* est une demoiselle noble qui, dans une minute d'égarement, se livre étourdiment à un domestique de son père, puis se tue ensuite, sous la suggestion (cette scène est une véritable scène de suggestion telles qu'on en voit dans les cliniques) du domestique qui l'a déshonorée. Dans *les Créanciers,* le malade est cet amant inquiet et irrésolu qui se laisse si nerveusement circonvenir et dompter par le mari impitoyable qui vient toucher, sous forme de vengeance, la créance tragique de son amour trompé. *Le Père* enfin, applaudi dernièrement à l'*Œuvre,* nous présente un homme au moral lentement désagrégé par les tracasseries de sa femme, et qui, sous la fourberie de celle-ci, qui cherche à le faire passer pour fou et lui donne le coup de grâce en le laissant douter de la légitimité de sa propre fille, finit par s'affoler pour de bon, jusqu'à la furie, jusqu'à la camisole de force. C'est bien là assurément, comme on l'a dit, de la psychologie morbide.

Cette psychologie est l'intérêt du théâtre de M. Strinberg, parce que cette psychologie forcenée est vivante, profondément étudiée, douloureuse et poignante. C'est aussi évidemment sa faiblesse. Les fous et les malades ne projettent guère autour d'eux cet intérêt général qui est nécessaire au théâtre et qui fait, au grand dépit de M. Strinberg, qui voit là une infériorité, que nous sympathisons avec l'humanité des personnages.

Par contre, il est un autre côté du théâtre de M. Strinberg auquel le public peut plus facilement correspondre : c'est la méchanceté et la « fourberie instinctive » de la femme, qui est l'idée fixe, dominante de l'auteur suédois et dont il a comme la manie rageuse. Montrer et invectiver à plaisir l'astuce cruelle des femmes méchantes est chose trop souvent justifiée et trop humaine ; et cela serait bien si la chose ne tournait pas chez M. Strinberg en système et en parti pris. Toutes ses femmes sont égoïstes, menteuses, cupides, jalouses de la domination de l'homme et ennemies de l'homme ; elles en sont maniaques, elles en sont bêtes, elles en sont féroces et presque invraisemblables. M. Strinberg

Digitized by Google

reconnaît lui-même, d'ailleurs, qu'il a surtout visé une race de femmes, celles qu'il appelle les demi-femmes (femmes hommasses) que les mœurs suédoises ont fait naître il y a quelques années et qui est déjà en train de disparaître. Ce qui explique le ton de pamphlet de sa misogynie.

M. Strinberg possède en effet toute l'acrimonie d'un satirique; c'est par excellence un lutteur et un combatif. La préface de *Mlle Julie*, que le Théâtre-Libre a publiée lors de la représentation de la pièce, peut en faire foi. Rien d'agressif, de déterminé, de bourru comme cette déclaration de principes qui a des tons de manifeste belliqueux. M. Strinberg s'est d'ailleurs brouillé avec son pays par des critiques virulentes, tant contre les personnages que contre les institutions. C'est bien un révolté et un violent, de belle fougue spontanée, avec un raide esprit orgueilleux et vindicatif.

Non qu'on ne retrouve en lui, comme en Ibsen, des influences françaises préalables; Ibsen connaît évidemment Zola, beaucoup Daudet, beaucoup Goncourt. M. Strinberg également, et Dumas par-dessus le marché, et encore heureusement d'autres auteurs comme M. Henry Becque, assez étonné un jour de la confidence que Strinberg lui faisait qu'il s'était inspiré de *la Navette* (du mouvement scénique de la pièce) pour faire ses *Créanciers*. Quant à M. de Goncourt, Strinberg est le premier à reconnaître qu'il s'en est inspiré quant à la monographie de ses caractères. Enfin sa misogynie elle-même peut lui être venue en partie de la lecture de nos romans naturalistes. Il y a du misogyne dans Flaubert; Zola, qui est pessimiste, l'est particulièrement en ce qui regarde la femme; enfin, pour M. Huysmans, la femme est la bête noire, presque la bête maudite de l'Écriture. Mais tandis que chez M. Huysmans cette haine assez mesquine de la femme ressemble un peu au dégoût d'un ignorantin, cette haine chez M. Strinberg reste virile, loyale, devient une belle indignation terrible. Ce qui fait qu'on peut applaudir son art, sans partager ses sentiments.

STRINBERG

*
* *

La physionomie de ces divers écrivains étrangers esquissée ainsi à vol d'oiseau, il reste à nous demander quelle influence ils peuvent exercer chez nous et quelles peuvent être ici leurs destinées. Que les fabricants de pièces qui grommellent

Digitized by Google

volontiers contre ces intrus bizarres se rassurent : ce ne sont pas des concurrents. Nous ne croyons pas avec eux que ce théâtre, un peu hétéroclite, il faut le reconnaître, malgré son intérêt, réussisse jamais à s'acclimater à Paris. Le grand public ne les comprendrait pas et n'y viendrait pas. Seuls, les lettrés, les artistes, les initiés, peuvent y prendre goût. L'exemple du succès de la *Maison de poupée* d'Ibsen, jouée si brillamment par Mlle Réjane au Vaudeville, restera vraisemblablement une exception. La *Maison de Poupée* est d'ailleurs la pièce la plus claire d'Ibsen, la plus proche de notre théâtre. Mais on ne voit guère le *Canard sauvage* et l'inextricable *Solness le constructeur* sur l'affiche d'un théâtre ordinaire.

Aussi ne comprend-on guère cette hostilité banale qui se traduit en ironies faciles et ignorantes à l'adresse de ces écrivains étrangers. Paris est trop spirituel; il en est quelquefois moins intelligent. C'est une trop excellente chose de pénétrer, grâce à l'initiative de vaillants petits théâtres, dans des domaines littéraires jusque-là inconnus et inaccessibles, pour ménager notre applaudissement aux écrivains slaves et norvégiens, qui nous changent un peu et d'une façon bienfaisante du vaudeville et du mélodrame. Et leur influence, s'ils en exercent une sur la jeunesse qui les admire, ne peut être que tonique. Notre tempérament français s'anémie et se dessèche facilement; la verdeur et la force un peu barbares de nos voisins ne peuvent que nous être salutaires. Il en est de leur fréquentation comme d'une cure agreste et violente dans les montagnes. En laissant de côté ce qui est trop de la race et du caractère particulier de ces écrivains, et tout en gardant les qualités d'équilibre, de netteté, de clarté et d'aisance qui sont les nôtres, nous ne pouvons que gagner à nous inspirer de certaines poésies et sensibilités slaves et norvégiennes. De même que sur les auteurs étrangers notre littérature a exercé une influence évidente, la leur peut, à son tour, réagir heureusement sur la nôtre. L'échange des idées et des rêves est salutaire pour les esprits qu'il féconde et qu'il excite, de même que l'échange du sang est une condition de force pour les races.

Nos vaudevilles et les pièces de M. Sardou remportent en définitive dans l'Europe un succès assez universel, pour que nous ne marchandions pas une hospitalité généreuse en applaudissements aux écrivains étrangers, jaloux d'un jour de gloire littéraire à Paris.

*
* *

Au moment où je termine cet article, voici qu'un nouvel auteur allemand, M. Sudermann, est joué par Mme Sarah Bernhardt à la Renaissance. L'occasion s'offre d'elle-même de placer M. Sudermann à son rang, parmi les auteurs étrangers joués à Paris. Cette place, il la mérite hautement, moins toutefois par une originalité réelle que par son habileté de dramaturge. Avec des qualités d'observation qui s'exercent aux dépens de la bourgeoisie allemande et tout un côté satirique fort intéressant, il apparaît surtout comme un élève sagace de Sardou et de Dumas. Nous sommes là en pays de connaissance. M. Sudermann jouit d'une grande vogue en Allemagne, où ses pièces, *l'Honneur* et *la Fin de Sodome,* entre autres, ont obtenu des succès considérables. L'accueil mérité que Paris lui a fait ne peut que donner un exemple de notre aménité et de notre liberté absolue d'esprit en face de l'étranger, alors qu'il s'agit de littérature et d'idées.

HENRY FÈVRE.

Digitized by Google

# A TRAVERS LES RUES DE PARIS

Depuis longtemps, l'usage s'est établi, et il est bon, de donner aux rues des villes, et particulièrement de la grande cité, des noms glorieux ou significatifs, tels que ceux des saints légendaires, des hommes célèbres, des grandes victoires, des principales villes de France, des capitales de l'Europe et quelquefois des métiers. On fait faire ainsi au peuple un peu d'histoire et de géographie, et l'on perpétue les beaux souvenirs.

Trop souvent, lorsque les rues se sont formées, elles ont emprunté leurs dénominations à des circonstances plus ou moins insignifiantes, et surtout à des enseignes, comme les rues *du Chat-qui-pêche* ou *du Cœur-volant*. Tous les anciens noms ne sont pas disparus, et plusieurs offrent encore des origines ou des curiosités dont il n'est pas sans intérêt de se rendre compte.

### MONTICULES

L'ancienne ville de Paris aurait pu, comme l'ancienne Rome, être appelée la ville aux Sept collines. Quatre de ces collines étaient sur la rive droite de la Seine, et trois sur la rive gauche. La présence de ces monticules n'est plus guère sensible aujourd'hui, car les pentes ont été peu à peu adoucies ; mais les noms qui les rappellent nous sont tous restés.

*Montmartre,* en latin *Mons martyrum* (mont des martyrs). La colline de Montmartre était regardée comme le théâtre du martyre de saint Denis, l'apôtre des Gaules, et de ses compagnons, Rustique et le diacre Éleuthère, l'an 272. De là le nom de la rue *des Martyrs*. — *Montorgueil.* La rue qui conduisait à ce mont, au XIIIe siècle, se nommait *Vicus montis superbi* (voie du mont orgueilleux), parce qu'elle aboutissait à un monticule dont la rue *Beauregard,* très justement nommée à cette époque, occupait le sommet. Sur les hauteurs de ce mont superbe se trouvaient une grosse tour qui défendait la ville, et l'hôtel de Robert II, comte d'Artois, neveu de saint Louis. — *Chaumont,* en latin *calvus mons* (mont chauve), dénomination justifiée par la stérilité du terrain pendant plusieurs siècles. — *Ménilmontant,* situé sur la vaste colline de Belleville, était un lieu appelé autrefois *Mesnil Maudan.* Le mot *mesnil,* se rattachant au latin *manere* (demeurer), se disait d'une habitation, d'un domaine ; et *Maudan* était le nom de l'habitant : quand le nom de Maudan fut oublié, on le remplaça par le mot *montant,* et la rue qui montait au mesnil, lieu très élevé, se trouva logiquement appelée *Ménilmontant.* Les noms propres Leménil, Duménil, Grandménil, sont formés de la même manière que les noms Duchemin, Delaforêt, Dufossé, Du Colombier, etc.

*Montparnasse.* C'est sur ce monticule, situé au sud des murs de Paris, non loin du quartier des études, que se réunissaient, soit en plein air, soit dans les cabarets, les écoliers de l'Université, pour discuter sur la poésie, se communiquer leurs compositions et chanter leurs chansons. Ce fut leur montagne de la Phocide, séjour symbolique des poètes chez les Grecs, et c'est ainsi que, par comparaison, Paris eut son *Mont Parnasse.* — *Montrouge,* en latin *mons rubicus,* dut son nom à la couleur particulière du sol. — *Montsouris.* Pendant longtemps, ce plateau fut couvert de moulins, et les blés accumulés pour les desservir avaient attiré une telle quantité de souris, qu'elles donnèrent leur nom au lieu de leurs ébats.

Les deux éminences qui avaient, sur chacune des rives de la Seine, la plus triste célébrité, l'une par ses myriades de rongeurs, l'autre par l'absence de toute végétation, sont transformées aujourd'hui en promenades magnifiques : le parc Montsouris et les buttes Chaumont.



Digitized by Google

NOMS PROPRES

Beaucoup de nos rues portaient et portent encore les noms, généralement insignifiants, soit des propriétaires de terrains cédés ou donnés à la Ville, soit des possesseurs des hôtels sur l'emplacement desquels les rues ont été percées. C'est ainsi que *Cadet* et *Saulnier* sont des jardiniers du XVI^e^ siècle; que *Bertin-Poirée* était, il y a cinq siècles, un riche bourgeois du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois; que la place *Beauveau* tire son nom de l'hôtel que le marquis de *Beauveau* y fit construire; et que les rues *d'Astorg* et *de Roquépine* ont été ouvertes, de 1773 à 1778, sur des terrains appartenant en partie à Louis d'*Astorg* d'Aubarède, marquis de *Roquépine,* lieutenant général des armées du roi. Après avoir été jusqu'au XVIII^e^ siècle un simple cul-de-sac où s'abritaient les orangers des Tuileries, la rue *Saint-Florentin* devint une rue élégante, où Phélypeaux, duc de La Vrillière et comte de *Saint-Florentin,* s'était fait construire un magnifique hôtel. Une épitaphe-épigramme avait, dès cette époque, exprimé le sentiment populaire à l'égard de ce ministre complaisant de Louis XV:

Ci-gît un petit homme, à l'air assez commun,
Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

Du moins, n'en a-t-il laissé que sur les voies publiques, car le nom de *La Vrillière* est resté aussi à la rue où ce duc possédait le vaste hôtel occupé depuis le commencement du siècle par la Banque de France.

Les noms propres, surtout ceux des simples particuliers, tendent à disparaître; on les remplace par des célébrités. Les généreux donateurs qui ont fait des sacrifices pour avoir l'honneur d'être les parrains d'une voie publique pourraient, s'ils étaient encore de ce monde, en être quelque peu attristés : c'est leur immortalité qui s'en va. Certes, on est loin de regretter que le nom de *Fortin* ait fait place à celui de notre illustre peintre *Paul Baudry;* mais il ne restera plus aucun souvenir des services rendus par M. Fortin. Un nom qu'il est bon de voir subsister est celui de Michel *Villado,* ce vaillant petit manœuvre qui devint, sous Louis XIII, *général des ouvrages de maçonnerie de Sa Majesté.*

A l'exception du grand savant *Geoffroy Saint-Hilaire,* les divers *Geoffroy* des rues de Paris sont d'anciens bourgeois; *Geoffroy-Marie,* en particulier, offre l'association d'un cordonnier et de son épouse, *Marie,* qui léguèrent aux pauvres de l'Hôtel-Dieu, en 1261, un vaste terrain vis-à-vis d'une grange appelée alors *Grange Bataillère.* Cette grange, nommée depuis *Batelière,* devait sa dénomination, selon les uns, aux joutes et exercices militaires qui se faisaient non loin de là; selon d'autres, qui écrivent *Grange Bataillée,* c'est la grange elle-même qui était fortifiée. Si le mot actuel *Batelière* n'est pas une simple altération de mot, il peut avoir eu pour cause un petit cours d'eau qui entourait la grange.

Parmi les noms des illustrations militaires, il faut remarquer, comme exceptionnels, ceux qui ne rappellent ni des amiraux ni des généraux : ce sont les colonels *Morland, Castex, Mazas* et *Bourdon,* tués à Austerlitz; le colonel *Lacuée,* tué à Guntsbourg; le *commandant Rivière,* de récente et douloureuse mémoire; et le jeune élève de l'École polytechnique *Vaneau,* tué le 29 juillet 1830, en attaquant la caserne de Babylone, occupée par les Suisses.

L'édilité parisienne a eu sa large part dans les anciennes dénominations; il en reste encore des traces : *Étienne-Barbette, Le Pelletier,* Henri *de Fourcy,* Charles Boucher, seigneur d'*Orsay, Trudaine, Thorigny,* Jean-Baptiste *Delamichodière,* comte *d'Hauteville,* et *Caumartin* étaient prévôts des marchands; — Claude Foucaud, seigneur de *Mondétour, de Moussy, Charlot, Daval, Mercier, Martel, Boucher, Trudon, Saint-Sabin, Chauchat* et *Buffault* étaient échevins de la ville de Paris; — *La Reynie, Feydeau* et *Sartine* étaient

Digitized by Google

lieutenants généraux de police; — *Taitbout* et *Boudreau* étaient greffiers du bureau de la ville; — et enfin, *Frochot, Chabrol, de Rambuteau* et *Haussmann* ont été préfets de la Seine. — Lorsque, en 1820, trois rues furent ouvertes pour faciliter la circulation aux abords de l'abattoir de Grenelle, on leur donna les noms des membres du Conseil général de la Seine qui avaient provoqué ce travail : *Bellart, Barthélemy* et *Pérignon*.

En dehors des célébrités littéraires, telles que M^mes^ *de Sévigné, de Staël* et *George Sand*, ou des modernes pseudonymes, comme *Juliette Lamber* (M^me^ Adam) et *Claude Vignon* (M^me^ Rouvier), quelques-unes de nos rues avaient eu des marraines au lieu de parrains : *Pernelle*, la femme de *Nicolas Flamel*, le grand bienfaiteur des pauvres au XIV^e^ siècle; — les quatre abbesses de Montmartre : Catherine *de La Rochefoucauld*, Louise-Émilie *de La Tour-d'Auvergne*, Marguerite *de Rochechouart*, marquise de Montpipeau, et M^me^ *de Bellefond*; — M^me^ *Ventadour*, gouvernante de Louis XV; — puis, en des temps plus rapprochés, M^lles^ *Amélie* et *Léonie*, l'une, fille de M. Pehan de La Forêt, qui voulut donner à une voie au percement de laquelle il avait contribué le nom d'une chère enfant qui lui avait été enlevée à l'âge de quinze ans; l'autre, fille de M. Boursault-Malherbe, descendant de l'auteur des *Fables d'Ésope*, qui fit ouvrir sur une vaste propriété les rues *Boursault* et *Léonie*.

A côté des rues dont les noms sont réellement féminins, il convient de placer celles qui ont pris une physionomie féminime. Le mot féminin rue, en effet, a souvent entraîné à sa suite des noms et des mots qui, en devenant féminins, ont cessé d'avoir par eux-mêmes une signification. La rue *Vivienne* doit son nom à Louis *Vivien*, seigneur de *Saint-Marc*, qui fut échevin de Paris à la fin du XVI^e^ siècle, et fut le parrain des deux rues sur lesquelles il fit construire les premières maisons; la rue *Coquillière* avait reçu, dès le XIII^e^ siècle, le nom de Pierre *Coquillier*, possesseur en cet endroit de vastes terrains; la rue *Bergère* s'est appelée d'abord rue *du Berger*; la rue *Chanoinesse*, près de la cathédrale, était la rue *des Chanoines*, comme sa voisine était et est encore la rue *des Chantres*; la rue *Française*, autrefois *Françoise*, rappelait le nom de François I^er^, parce qu'elle avait été ouverte sous son règne; la place et la rue *Dauphine* datent de la naissance du *Dauphin*, depuis Louis XIII; la rue du collège fondé par *Mazarin* est devenue la rue *Mazarine*, et la rue *Poissonnière* s'appelait la rue des *Poissonniers*, parce que les marchands de marée la suivaient pour se rendre aux halles. Avant qu'il y eût des halles centrales, ce chemin, non compris dans l'enceinte de Paris, s'est appelé *Val Larronneux* et ensuite *Vallée aux voleurs*. La dénomination était alors aussi claire que peu rassurante : non moins significative que notre rue *Vide-Gousset*, elle était motivée par le voisinage de la *Cour des miracles*, vaste rendez-vous des mendiants, des vagabonds et des bandits, qui, après avoir contrefait les malades et les estropiés, pour exciter la pitié publique, opéraient eux-mêmes le *miracle*, une fois rentrés dans leur repaire, de leur complète guérison.

La rue du *Ranelagh*, la cité du *Wauxhall*, la rue de la *Grande-Chaumière* et le passage *Tivoli* évoquent les souvenirs, très effacés aujourd'hui, d'anciens lieux de réjouissances et de fêtes publiques.

Le *Ranelagh*, situé au bois de Boulogne, près de la *Muette* (corruption de la *Meute*, séjour de chasse), avait été ouvert en 1774, époque où la mode était à l'anglomanie, par un nommé Morisan, garde de la porte du bois, à l'imitation des concerts publics qu'un Irlandais, lord *Ranelagh*, avait organisés avec un grand succès dans ses jardins de Chelsea, aux portes de Londres. Telle fut la vogue de cet établissement, que la reine Marie-Antoinette, M^mes^ Tallien et Récamier et

Digitized by Google

la duchesse de Berry eurent la curiosité de venir le visiter.

Le *Wauxhall,* que rappelle la cité de ce nom, n'est plus aujourd'hui qu'un bal populaire de la rue de la Douane, qui prit ambitieusement ce nom en 1848. Il l'empruntait aux établissements ouverts en France, au XVIII^e^ siècle, à l'imitation du célèbre jardin public de Londres, situé à Kennigston Lane, sur la rive droite de la Tamise, jardin fondé, disent les uns, par le Français de *Vaux,* sous le nom de *Vaux Hall,* ou établi, disent les autres, sur l'emplacement du château du baron normand *Faulk* de Brend, ce qui ferait de *Faulk's hall* l'origine première du nom.

La *Grande Chaumière,* autre produit de l'anglomanie, était un bal public fondé par l'Anglais Tinkson en 1788. Situé sur le boulevard Montparnasse, il devait son nom de *Chaumière* à son aspect modeste et champêtre; on y dansait en plein vent dans une enceinte qu'entouraient des cabanes où se débitaient des rafraîchissements. C'est seulement lorsqu'un nommé Philard s'associa à Tinkson que les cabinets couverts en chaume furent remplacés par des bâtiments. Sous l'Empire et sous la Restauration, ce bal fut fréquenté par les militaires et par les bourgeois; mais, à partir de 1830, il eut surtout pour clientèle les étudiants du quartier latin. On se rappelait que parmi les arbustes qui ornaient la Grande Chaumière figuraient les lauriers donnés par l'empereur à Masséna, le vainqueur d'Essling; ils avaient été vendus après la mort du maréchal, en 1817.

*Tivoli,* appellation destinée à évoquer le lieu de délices des Romains, était un jardin-concert situé au bas de la rue de Clichy. Il fut sous le Directoire le rendez-vous des réactionnaires dits *Clichyens*, et il vit passer M^me^ Tallien avec son cortège d'incroyables et de merveilleux. Plus tard, sous la Restauration, il y eut un second *Tivoli,* qui fut surtout un lieu de plaisirs, où se trouvaient des montagnes russes, des salles de danse, des saltimbanques de tout genre, des feux d'artifice et même des sorciers.

Des ressemblances de mots ou des consonances pareilles ont parfois entraîné les changements de noms les plus inattendus. Ainsi la rue *Michel-le-Comte,* alignée, au XIII^e^ siècle, près des fossés de l'enceinte de Philippe-Auguste, sous le nom de *Vicus Michaëlis comitis,* s'est appelée pendant quinze ans (de 1793 à 1808) rue *Michel-Le Pelletier,* en l'honneur de Michel Le Pelletier de Saint-Fargeau, assassiné, la veille du jour où fut exécuté Louis XVI, par le garde du corps Pâris. — Autre exemple. Le château de *Vauvert* ou *Val vert,* habité par Philippe le Bel après son excommunication, fut regardé dans le peuple comme hanté par les démons; le chemin qui y conduisait parut, en conséquence, très justement appelé rue *d'Enfer,* et les gens qu'on voulait voir très loin étaient envoyés *au diable vauvert,* devenu par corruption *diable au vert.* Saint Louis, pour désensorceler ce château, le donna aux Chartreux, qui le convertirent en couvent. Or les derniers restes de ces lointains souvenirs sont à peu près effacés. Pour honorer la mémoire du défenseur de Belfort, on s'avisa de mettre à profit la similitude des sons, et à la vieille dénomination *d'Enfer* on substitua le nom du général *Denfert-Rochereau.*

En d'autres cas et avec le temps, les noms propres ont subi des altérations. — Sur la rive droite, *Baillif* est une fausse orthographe du nom de Claude *Baïf,* surintendant de musique de Henri IV et fils d'Antoine Baïf, un des poètes de la Pléiade. Une rue qui, au XIII^e^ siècle, s'appelait *Darnetal,* du nom d'un propriétaire, s'est transformée peu à peu en *Garnetal, Guernetal,* et enfin *Greneta.* Le riche boulanger qui donna son nom à une vieille rue de Paris s'appelait Rogier de *Quiquetonne,* et non pas *Tiquetonne.* Les parrains de la rue des *Gravilliers* et de la rue *Gracieuse* sont un boucher et un propriétaire du XIII^e^ siècle qui se nommaient, l'un *Gravelier* et

Digitized by Google

l'autre Jean *Gracieuse*. La rue des *Bourdonnais* s'est appelée successivement *Bourdonnas, Adam Bourdon, Sire Guillaume Bourdon, du Bourdonnais,* et enfin *des Bourdonnais,* tout cela rappelant le nom d'une nombreuse famille *Bourdon*.

Sur la rive gauche, les noms propres *Permoulin* et *Cassel* se sont convertis en *Fer à moulin* et *Cassette*. La rue *Boutebrie* avait originairement reçu son nom, le croirait-on? d'un propriétaire nommé *Erimbourg de Brie*. La rue *Honoré-Chevalier,* qui s'appelait exactement, au XVI^e^ siècle, rue du *Chevalier-Honoré,* nom du possesseur de plusieurs immeubles situés rue du Pot-de-Fer, a pris une forme telle que le nom est devenu un prénom, et le titre un nom propre. C'est l'abbé *Aubert* et non *Maubert,* deuxième abbé de Sainte-Geneviève, qui donna son nom à la fameuse place pour avoir permis de construire des étaux de boucherie sur les terrains de l'abbaye. Il semble à peu près certain que la rue qui porte aujourd'hui le nom de *Gît-le-Cœur* devait son nom à un *Gilles* qui avait là son hôtel et qui était *queux* du roi; le nom de *Gilles-le-Queux* serait ainsi devenu *Gît-le-Cœur;* déjà, au XIII^e^ siècle, la rue *des Poitevins* avait porté le nom de *Gui-le-Queux*. Le mot *Canivet,* s'il désigne encore une de nos rues, n'est plus dans notre langue: il signifiait *canif, petit couteau;* il était venu là sans doute par une enseigne, tout comme les *Ciseaux* d'une rue voisine. Quant à la rue *de la Tombe-Issoire,* une légende populaire la fait dater d'une chanson de geste du temps de Charlemagne, où sont relatés les hauts faits de Guillaume, court de nez ou cornet, prince d'Orange. Un géant sarrasin nommé *Isoré,* et long encore de quinze pieds après la tête tranchée, serait venu sous les murs de Paris, suivi de quinze mille hommes, pour venger la mort de son ami, l'amiral Sinagos; il aurait été vaincu par Guillaume, puis enterré en un lieu appelé *Tombe Isoré,* et devenu *Tombe-Issoire*.

ENSEIGNES

Dans les temps fort lointains où les rues n'étaient pas alignées, non plus que les maisons numérotées, les aubergistes et les marchands ne pouvaient se faire reconnaître qu'à l'aide d'un signe particulier ou d'une image accompagnée d'une inscription. Au milieu du vieux Paris, ces enseignes constituaient de véritables points de repère; on ne logeait ni dans telle rue ni à tel numéro; on logeait à une certaine enseigne ou en face de telle autre. Aussi arriva-t-il souvent, lorsqu'une rue se forma, que l'enseigne la plus proche, la plus apparente ou la plus en renom, servît à désigner la rue.

Jusqu'au milieu du XVI^e^ siècle, les enseignes étaient facultatives, et souvent les aubergistes se contentaient de mettre au-dessus de leurs portes un bouquet de feuillages ou un bouchon de paille, ce qui fit appeler *bouchons* les cabarets de modeste apparence. Mais les maisons se multiplièrent, et, pour qu'il fût possible de reconnaître chacune, Henri III prescrivit que les aubergistes auraient leurs enseignes particulières. A dater de ce moment, on vit fleurir, à tous les coins et sur toutes les places, les enseignes du Grand Cerf, du Cheval blanc, du Veau qui tette, du Lion d'or, du Soleil levant, etc., avec l'indication traditionnelle : *Ici on loge à pied et à cheval,* phrase que les malins traduisaient par le distique :

Tout passant peut ici s'ébattre,
Qu'il ait deux pieds, qu'il en ait quatre.

C'est une enseigne de cabaretier qui avait fait donner le nom *de la Femme sans tête* à une rue qui allait de la rue Saint-Louis au quai Bourbon. Cette enseigne représentait une femme sans tête tenant dans la main droite un verre rempli de vin, et la malice avait donné pour inscription à ce tableau : *Tout en est bon.*

Parmi les enseignes-calembours qui furent longtemps à la mode, on remarquait, du temps de la Ligue, celle qui

Digitized by Google

représentait un cygne enlaçant son cou autour d'une croix plantée en terre; cela voulait dire : *Au signe de la croix.* — On cite aussi, comme drôlerie, le rébus d'un aubergiste alsacien du quartier latin qui, voulant prendre pour enseigne : *A l'élève en droit,* avait fait peindre au-dessus de sa porte un *A,* un *l'* et un éléphant qui se tenait sur ses pieds de derrière; pour ce brave Alsacien, cela voulait dire : *A l'éléphant droit* (A l'élève en droit).

Tel a été le rôle important des enseignes qu'elles ont laissé des traces dans notre langage figuré : *A bonnes enseignes* signifie avec certitude, avec des garanties; *A bon vin point besoin d'enseigne,* les choses de bonne qualité n'ont pas besoin d'être recommandées; et *Nous sommes logés à la même enseigne,* nous sommes dans la même position, nous avons les mêmes tracas, les mêmes tribulations.

Toutes les maisons maintenant sont numérotées, mais l'usage des enseignes a été jugé si utile dans les affaires, qu'il n'a pas disparu : la plupart des magasins ont leurs enseignes; ces images ou ces inscriptions ne sont plus des adresses, mais elles servent de réclames.

Quant aux rues qui doivent leurs noms à de vieux écriteaux, elles sont encore très nombreuses : le *Coq héron,* les *Trois couronnes,* l'*Échiquier,* l'*Épée de bois,* le *Saumon,* les *Quatre vents,* la *Boule blanche,* la *Main d'or,* la *Harpe,* l'*Homme armé,* la *Huchette,* le *Paon blanc,* l'*Hirondelle,* les *Trois chandelles,* le *Croissant,* l'*Arbalète,* les *Canettes,* la *Lune,* la *Clef,* le *Plat d'étain,* la *Chaise,* les *Cinq Diamants,* les *Marmousets, Saint-Georges,* etc., sont autant d'enseignes qui ont laissé leurs noms aux rues dont elles ont été les marraines.

La rue des *Quatre-Fils* est l'abréviation des *Quatre fils Aymon;* la rue *du Renard* est également tronquée, son nom lui venait de l'enseigne : *Au Renard qui prêche;* la rue des *Écouffes* s'appelait rue de l'*Escoufle,* et devait son nom à une enseigne représentant un milan, l'ancien nom du milan étant *écoufle;* le passage *de l'Ancre* vient de l'enseigne *A l'Ancre nationale;* la rue *Cloche-perce* est une altération de l'enseigne *A la Cloche percée;* la désignation *du Cherche-Midi* vient d'un cadran près duquel on avait peint des gens occupés à *chercher midi à quatorze heures,* locution proverbiale dont on connaît la signification; enfin l'*Arbre sec,* qui servit à désigner la rue du moyen âge *Vicus arboris siccæ,* se voyait encore au XV^e^ siècle sur une vieille auberge située près de Saint-Germain-l'Auxerrois, et fréquentée par des pèlerins de la Terre-Sainte. Cet arbre était un souvenir de celui qui, en Palestine, avait perdu son feuillage depuis la mort de Jésus-Christ, et ne devait reverdir, selon la légende, que lorsqu'un prince de l'Occident aurait, avec l'aide des chrétiens, gagné la terre promise.

Les dragons de toutes formes et de toutes couleurs ont trop de fois servi d'enseignes aux aubergistes pour qu'on ne soit pas porté à croire que la rue et la cour du *Dragon* ont une origine de ce genre. Il n'en est rien. Le dragon qui figure au-dessus de l'entrée de la cour a été sculpté là en souvenir de sainte Marguerite, marraine d'une rue voisine : c'est le démon qui, sous la forme de ce monstre, apparut à Marguerite, menacée d'épouser le gouverneur d'Antioche, et qui, rapporte la légende, disparut sur un signe de croix. Dans le principe, la cour seule avait pris le nom *du Dragon;* la rue s'appelait *du Sépulcre,* à cause des chanoines de l'ordre militaire et religieux du Saint-Sépulcre qui demeuraient non loin; mais les habitants finirent par trouver cette dénomination sinistre, et ils obtinrent, en 1808, qu'elle serait remplacée par le dragon.

Dans une autre promenade, et dans une même pensée, nous interrogerons les noms de certaines vieilles rues qui nous restent, au double point de vue des transformations que le temps leur a fait subir et des souvenirs historiques qu'ils réveillent.

CHARLES ROZAN.

Digitized by Google

# LES THÉATRES FORAINS

Nous devons porter intérêt aux braves gens dont la vie est consacrée à donner au peuple d'autres plaisirs que le boire et le manger, qui le tirent de ses préoccupations habituelles et qui sollicitent tant bien que mal ses réflexions et son amour d'idéal en lui soumettant sur les planches foraines une représentation plus ou moins fantaisiste de la vie. Et même si de tels hommes nous étaient indifférents, nous devrions encore prêter notre attention à leur œuvre : car l'éducation de la foule ou son simple amusement, de quelque façon qu'on les obtienne, sont des questions assez hautes pour que des esprits cultivés s'en inquiètent.

L'on sait peut-être que les foires parisiennes et de la banlieue se succèdent sans interruption les unes aux autres : après celle des Gobelins vient celle des Batignolles; après celle des Batignolles, celle de Belleville; puis celle du Point du Jour, etc. Huit jours avant de décamper d'un lieu, les patrons des différents établissements forains se rendent dans le quartier qu'ils doivent prochainement réjouir de leur présence. On procède à la répartition des emplacements : en général, chaque baraque a sa place fixée d'avance, celle qu'elle occupait aux fêtes précédentes, mais les absents sont suppléés par de nouveaux venus ou par des confrères d'ancienne date, mécontents de la situation qu'ils avaient eue jusque-là. Le commissaire de police qui préside à cette opération reçoit immédiatement le prix de location que lui doivent verser les forains pour leur séjour sur la chaussée; toutefois, il arrive encore assez fréquemment que ce fonctionnaire se décharge de cette corvée sur le zèle très intéressé de quelque marchand de vin qui paye toute la surface de la foire d'un seul coup pour la revendre en détail avec de jolis bénéfices. Le tarif superficiel est au minimum de 5 fr. 50 par mètre carré pour trois semaines, mais il peut monter jusqu'à 18 francs pour certains endroits, près des carrefours. Si bien donc que, dans le cas spécial qui nous intéresse, le directeur d'un théâtre forain mesurant

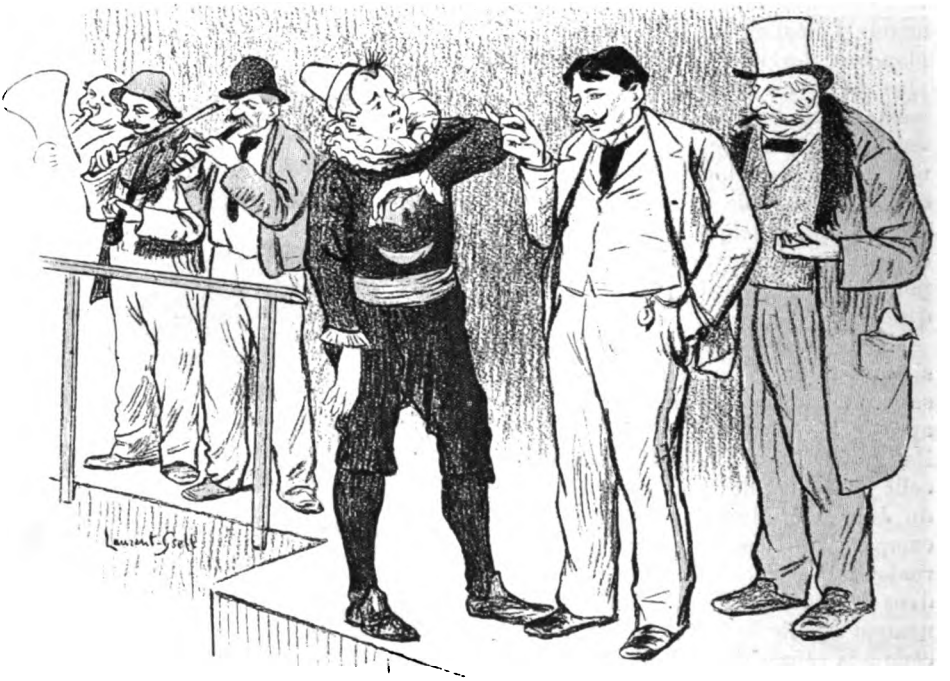
LE DIRECTEUR DE LA TROUPE

quinze mètres de longueur sur quatre de profondeur aura à effectuer un payement de 330 francs au minimum pour la durée d'une foire.

L'ouverture de la fête approche : le directeur loue des chevaux, les attelle à ses deux roulottes, la sienne et celle de ses artistes, aux charrettes qui portent les charpentes, les bancs, les costumes et les décors du théâtre, et conduit toute la caravane sur le nouveau terrain de manœuvres. A peine arrivés, tous les membres de la troupe se mettent à la besogne pour édifier la baraque, ce qui

Digitized by Google

prend habituellement trois ou quatre jours. La Compagnie du gaz envoie ses employés : elle fait faire des embranchements sur ses tuyaux de conduite et demande 7 francs par bec de gaz utilisé pendant trois semaines : comme il faut en compter trente en moyenne pour un théâtre de deux cents personnes, une vingtaine pour éclairer la façade et une



LA PARADE

dizaine pour l'intérieur, c'est une dépense de 210 francs, à laquelle il faut ajouter 30 francs pour la prise sur la conduite et 10 francs pour le resoudage et la remise en état à la fin de la fête.

La salle étant dressée, un architecte de la préfecture de police vient en vérifier la solidité : des effondrements peuvent se produire; un coup d'œil suffit à l'homme du métier pour remarquer les insertions de poutres qui sont défectueuses : il les signale, et une visite sera faite peu de temps après pour contrôler si ses observations ont été suivies. Un médecin de la préfecture de police s'acquitte à son tour de l'inspection d'hygiène : il entre dans les voitures meublées et constate qu'elles sont tenues avec soin. Au reste, il a très rarement des critiques à faire, car la régularité s'introduisant de plus en plus dans toutes les professions de la société moderne, la bohème est passée de mode chez les forains, comme presque partout ailleurs. Si vous entrez dans une des roulottes où ils passent leur vie, vous la trouverez généralement divisée en trois parties : d'abord la cuisine, tout de suite en haut du petit escalier de bois; puis le salon, dont le plancher en bois de sapin est très souvent ciré; enfin la chambre à coucher séparée du reste par une draperie; aux cloisons, des images datant du boulangisme et des pages coloriées du *Petit Journal*.

La fête commence : pendant la journée, des hommes-affiches se sont prome-

Digitized by Google

nés dans le quartier pour annoncer les spectacles du soir et pour en distribuer les programmes imprimés : Théâtre de la famille Dutot, ce soir représentation exceptionnelle de *Douglas le Vampire;* Théâtre romain, direction Derly, la *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* en huit tableaux vivants, d'après les maîtres anciens et modernes : Le Caravage, Josépin, Rubens, Hesse, etc. A l'intérieur de la baraque, les acteurs préparent leurs

PENDANT LA PARADE

costumes : armés d'une brosse à tripoli, ils fourbissent avec acharnement les cuirasses des légionnaires qui devront garder le Christ; Ponce-Pilate à cheval sur un banc et la figure toute mousseuse de savon se fait raser par Caïphe, qui possède un talent spécial pour ce genre d'exercice.

Enfin le jour tombe et les tréteaux s'éclairent. Les acteurs les plus richement vêtus se présentent au public à côté des trombones et des pistons, qui s'époumonnent à qui mieux mieux. Souvent deux enfants dansent et font des grâces avec leurs bras pour attirer la foule; souvent un feu de Bengale rutilant fait accourir les badauds intrigués par la lueur de ce fanal. Quand les rangs de l'assistance se sont épaissis, le directeur fait taire la musique, arrête les gambades et lance son boniment :

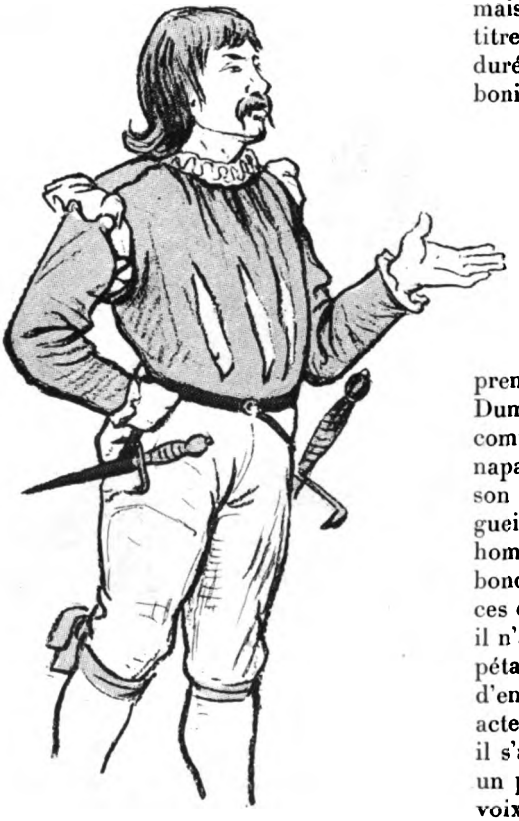
« Trois quarts d'heure de spectacle sans entr'acte, succès sans précédent, venez voir, venez vous amuser... Descendez donc de là, les gosses !... Nous avons cinquante premières à 0 fr. 40, cinquante secondes à 0 fr. 30, et cent excellentes places de troisièmes à 0 fr. 20, quatre sous seulement. » — « Quarante, trente et vingt centimes, reprend un des artistes; allons vos places, vos places, vos billets, on commence de suite. »

Des gamins et des petites ouvrières montent d'abord l'escalier et versent leurs sous à la caissière : c'est une opulente brune avec plusieurs étages d'accroche-cœurs plaqués à la pommade sur les tempes. Mais comme la clientèle n'afflue pas assez promptement au gré du patron, il fait de nouveau donner les instruments de musique et cabrioler les enfants, pauvres petits qui exécutent inconsciemment et avec des regards vagues les évolutions qui leur furent apprises. Quand le directeur a répété

Digitized by Google

nombre de fois que l'on « commençait de suite » et quand la salle est à bout de patience, la parade quittant les tréteaux rentre sur la scène par une porte spéciale.

Les machinistes, au nombre de deux ou trois, ont dressé les décors : une baraque qui se respecte est à même de re-



LE BEAU DUNOIS

présenter une campagne, à savoir quelques panneaux de feuillage vert; une ville, c'est-à-dire quelques montants de bois où sont figurées des fenêtres, et sur le bord desquels se silhouettent des quinquets; un intérieur, soit quelques lambris peints sur toile, et enfin une prison, élément dramatique indispensable qui consiste en une débauche de moellons, d'anneaux, de chaînes, de barreaux, etc., avec une cruche d'eau comme accessoire. Une troupe ainsi pourvue peut jouer à sa fantaisie *la Tour de Nesles, Jeanne d'Arc* ou *Napoléon Ier*.

C'est au théâtre d'Alexandre Dumas père et à celui de d'Ennery que les scènes foraines font le plus d'emprunts : d'ailleurs, pour chaque pièce interprétée, la Société des auteurs dramatiques perçoit un droit de 5 francs; mais il n'y a guère en somme que le titre des œuvres qui soit gardé, car leur durée, comme on a pu le voir dans le boniment relaté plus haut, est réduite habituellement à trois quarts d'heure. Il arrive même, quand le directeur ne croit pas indispensable pour le succès de maintenir le vrai titre d'un drame, qu'il le modifie, surtout pour s'éviter de payer les droits d'auteur.

Pour donner une idée de ce que deviennent à la foire les sujets connus, prenons le *Napoléon Ier*, d'Alexandre Dumas. D'abord, au siège de Toulon, comme les personnages sont rares, Bonaparte, au lieu de dicter, écrit lui-même son fameux écriteau et le présente orgueilleusement au public : « Baterie des hommes sent peur. » Puis d'un ton furibond : « Nous allons faire pleuvoir sur ces écrevisses une grêle de boulets, » et il n'a pas plus tôt dit que trois ou quatre pétards mettent en émoi les bonnes d'enfants de l'assistance. Au second acte, Napoléon va être sacré empereur : il s'adresse à sa compagne qui possède un petit nez en pied de marmite,et une voix de rogomme : « Joséphine, Notre-Dame t'attend et j'ai une couronne en or à mettre sur ta chevelure. » Ceci lancé superbement, sans que toutefois la main du grand homme sorte de son gilet. Au troisième acte, Napoléon est à Dresde et trace le plan de la campagne de Russie : il interroge Ney, qui, malgré sa réputation de bravoure, fait assez piteuse mine et semble avoir bien souvent couché sous les ponts : « Combien ai-je d'hommes de la Méditerranée à la Baltique? » lui demande le demi-dieu. « Six cent dix-sept mille, » répond Ney d'une voix traînarde. « Et de voitures

Digitized by Google

de vivres? » — « Onze mille. » — « Et de pièces de canons? » — « Onze cent

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

soixante-douze. » — « C'est bon, avec des généraux comme toi et Poniatowsky, je suis sûr de la victoire. » Au quatrième acte, ce sont les adieux de Fontainebleau : « Soldats de la vieille garde, je vous embrasse tous dans la personne de cet étendard. » Enfin au cinquième acte, c'est Hudson Lowe, tout en rouge des pieds jusqu'à la tête, qui secoue diaboliquement un trousseau de grosses clefs devant le prisonnier de Sainte-Hélène et qui a le don d'exciter l'indignation non contenue de tout l'auditoire.

*Marceau ou les enfants de la République, le Drapeau, le Vieux caporal,* etc., toutes les pièces militaires qui ont eu du succès ont subi des modifications non moins exquises.

*Jeanne d'Arc* remporta l'an passé de nombreux suffrages populaires : la vénérée Lorraine était représentée par une petite brune qui n'avait pas les yeux dans sa poche et qui enflammait tous les cœurs.

On n'ignore pas que les sujets religieux ont été portés dernièrement sur la scène foraine. Il est vrai qu'on n'a pas osé faire parler le Christ, ni les personnages de l'Évangile : on s'est borné à composer des groupes plus ou moins artistiques figurant les principaux traits de la Passion, et on les a placés sur un grand plateau mobile qu'un homme, installé sous le plancher, fait tourner pour permettre aux spectateurs d'examiner par devant, par derrière et de profil les tableaux qu'on leur offre. Des

NAPOLÉON

projections d'éclairage oxhydrique font errer sur le torse et la figure des person-

Digitized by Google

nages importants des ronds lumineux très folichons.

Et, par un étrange rapprochement du profane et du sacré, il arrive que, à quelques jours de distance, sur le même

LE MARÉCHAL NEY

plateau tournant où le Christ a été flagellé, Ravachol est appréhendé par deux agents de police. Autre martyr, diront les anarchistes : la vérité est que les directeurs de théâtres forains se soucient fort peu des symboles, mais les faits contemporains leur semblent une mine très riche à exploiter. Voilà pourquoi l'huissier Gouffé a eu aussi son heure de gloire dramatique : Gabrielle Bompard, assise sur ses genoux, lui caressait amoureusement le menton, et tous deux tournaient, tournaient sur la plaque roulante pour être mieux contemplés du public, jusqu'au moment où Eyraud à demi caché dans la coulisse les voyait passer juste en face de lui et jetait sur sa victime la cordelière fatale.

A la foire du Lion de Belfort, il y a un an, le crime de Berlan et Doré fut mis à la scène d'une façon vraiment poignante : on eût dit que les acteurs eussent été capables d'accomplir le forfait dont ils retraçaient le souvenir; espérons, d'ailleurs, que c'était l'art qui leur donnait ce naturel. On voyait l'assassin étrangler une vieille femme et la « sonner en la tenant par les esgourdes » avec des gestes atroces. La fin était moins saisissante : Doré était, à la vérité, assez horrible et répugnant en crachant sur le crucifix qu'un prêtre lui tendait au pied de la guillotine; mais comme le théâtre manquait d'acteurs, c'était ce même prêtre qui était obligé d'aider M. Deibler et de ligoter le patient, ce qui semblait indiquer un esprit de rancune peu conforme avec la mansuétude religieuse. Quant au public, il exultait de joie à voir le crime puni, et quand Doré y avait passé, il criait : « L'autre! l'autre! » Satisfaction qu'on ne pouvait lui accorder qu'après avoir baissé le rideau pour retirer de la planche le premier décapité ayant encore sa tête, comme bien vous pensez, car la disposition de la machine présentait les pieds du criminel à la salle et permettait qu'on fît tomber le couperet loin en avant de sa tête sans que l'illusion en fût compromise. Lorsque la place était libre, le rideau remontait et c'était le tour de Berlan : ainsi justice était faite et archifaite.

Pour ce genre de pièces, il est rare qu'on se serve d'un souffleur : les artistes improvisent; mais pour les œuvres dont le canevas est plus compliqué, il faut un lecteur qui se place avec son manuscrit

Digitized by Google

derrière l'un des premiers décors, car il n'y a jamais à la foire d'autres dispositions prises pour cet office.

LE PRINCE PONIATOWSKI

C'est également derrière les décors que les acteurs attendent le moment de leur entrée, car, en fait de coulisse, il n'y a généralement qu'un passage très étroit des deux côtés de la scène et derrière la toile de fond, comme moyen de communication, cachée entre la partie droite et la partie gauche. Point de loges, bien entendu; mais à l'un des angles du fond une lampe éclaire un miroir devant lequel chacun des personnages vient contrôler sa toilette.

La recette est environ d'une trentaine de francs à chaque représentation pour un théâtre de deux cents places : or, l'on peut compter une moyenne de huit représentations, le dimanche; de deux, le lundi; de deux, le mardi; de cinq, le jeudi, et de trois, le samedi; le mercredi et le vendredi, les baraques restent habituellement fermées, car le travail ne rapporterait guère ces jours-là où les ouvriers fatigués rentrent chez eux et où l'éloignement du dimanche a plus ou moins atténué la gaieté dans tous les esprits. Quant au jeudi, c'est le jour

MARCEAU

des écoliers. La recette approximative d'une semaine est de 600 francs.

Digitized by Google

L'Assistance publique est venue au commencement de la fête réclamer, sur les bénéfices à venir, le droit des pauvres, qui se monte à 10 francs. Il me semble qu'en somme l'on ferait mieux d'en dispenser les forains, car ils ne sont pas plus riches qu'il ne faut. Mettez en face des recettes possibles le total des frais, vous verrez que le métier n'est pas très lucratif : nous avons parlé des dépenses d'installation; quant au payement des artistes, il se fait le plus souvent en nature, c'est-à-dire que les patrons se chargent de leur entretien. Sans doute, le recrutement de ces acteurs n'a rien de méticuleux : ce sont des jeunes gens manquant d'ouvrage qui se présentent à la roulotte directoriale et qu'on accepte d'après leur tournure. Quoi qu'il en soit, la nourriture et l'habillement de la douzaine de personnes dont se compose une petite troupe peuvent bien monter à onze cents francs par mois : ce qui reste au patron, défalcation faite de ces débours, n'est pas énorme.

JEANNE D'ARC

Nous n'avons rien dit des grands théâtres de la foire, comme Cocherie et Becker, parce que leur organisation les rapproche trop des théâtres à demeure : la parade seule y offre un intérêt spécial, et tout le monde, sans aucun doute, se rappelle Mme Cocherie, qui maintenant a pris sa retraite, se promenant devant la façade de sa baraque en marquis Louis XV, les cheveux poudrés, le tricorne en tête et avec des manchettes de dentelle tombant sur les mains.

La nationalité de l'orchestre fut pendant un temps une question fort sérieuse pour ces troupes : car le public ne pouvait souffrir les musiciens allemands dont la présence lui était vite dénoncée par leurs confrères parisiens; aussi un écriteau était-il placé en évidence avec cette mention : « L'orchestre est français. » Mais cette question a été définitivement tranchée par l'introduction d'orgues à vapeur qui ont remplacé les pauvres virtuoses de la clarinette et qui soulignent leur épouvantable charivari par la basse continue des échappements de la machine : pfou, pfou, pfou. Le théâtre Cocherie contient jusqu'à sept cents personnes : les fauteuils d'orchestre y sont recouverts de velours rouge et les premières places sont fixées à 2 francs. On y joue surtout des féeries : *la Poule aux œufs d'or, les Pilules du Diable, Peau d'âne,* etc., car la machination pour les changements à vue n'y laisse rien à désirer. Quant aux acteurs qui ne paraissent pas à la parade uniquement faite par les figurants, ils gagnent jusqu'à 8 francs par jour; de plus, il leur est alloué une indemnité

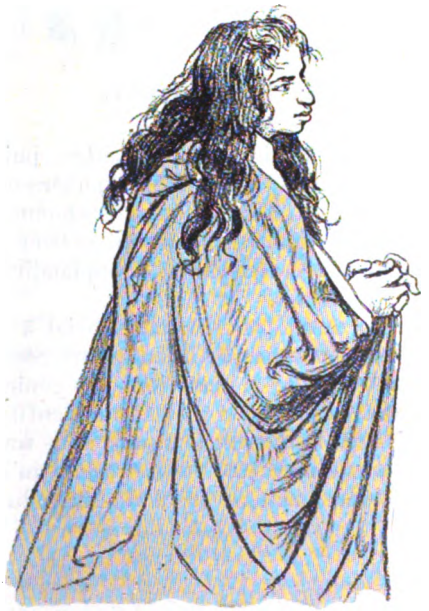
Digitized by Google

JÉSUS-CHRIST ET PONCE-PILATE

légère pour chaque représentation, qui, par un dimanche ensoleillé, peut être donnée en supplément au nombre prévu.

***

Comme on l'a vu par ce qui précède, les théâtres ambulants sont généralement très au-dessous de l'œuvre qu'ils pourraient accomplir, c'est-à-dire de la tâche d'amuser le peuple par des pièces dignes de retenir son attention. Il est très certain cependant que les représentations foraines seraient un des moyens les plus efficaces d'instruire la foule ; on a essayé, surtout dans ces dernières années, de lui offrir à Paris des soirées gratuites et de lui montrer des chefs-d'œuvre sur des scènes subventionnées par l'État : l'Opéra, le Théâtre-Français ou l'Odéon ; mais on a reconnu que dans ces occasions, beaucoup trop rares d'ailleurs, la salle n'était composée que de petits bourgeois, de petits commerçants qui avaient eu le temps de faire la queue aux guichets, mais nullement d'ouvriers : comment se plairaient-ils dans ces lieux qui, par leur disposition même, les bras des fauteuils, les cloisons des baignoires et des loges, les priveraient du fraternel coude à coude qui leur est si cher? Malheureusement les troupes foraines ne sont pas en état de jouer le répertoire classique... On a dit que cette indifférence du vrai peuple pour les belles œuvres dramatiques provenait surtout de son manque d'éducation. Il faut en effet avoir une certaine culture d'esprit pour préférer à des péripéties violentes ou merveilleuses l'étude fine et sincère des sentiments humains chez les grands auteurs : pour goûter les observations vraies, il faut s'être un peu entraîné à les suivre. Il se peut donc que l'habitude de voir des pièces magistrales fasse défaut au public populaire pour les apprécier pleinement.



LA MADELEINE

Digitized by Google

Mais, cette habitude, ne pourrait-on la lui donner en lui offrant des représentations dignes d'intérêt dans les lieux mêmes où il a coutume d'aller, c'est-à-dire sur la chaussée, dans les baraques foraines? Il entrerait, serait sans doute légèrement décontenancé, d'abord en ne retrouvant plus les traditionnels coups

LA SAINTE-VIERGE

de fusil et les inepties ronflantes; puis, charmé qu'on le prenne enfin au sérieux, encouragé à l'admiration par les hommes d'une intelligence choisie qui se trouveraient dans l'assistance, il applaudirait et reviendrait.

Il y aurait un avantage social à ce qu'aucune partie de la nation ne restât sans connaître les créations des génies. Ils ont sur tous ceux qui les entendent une puissante influence; lorsqu'ils nous soumettent l'image de l'existence telle qu'ils la comprennent, avec la sublime allure qu'ils savent lui prêter, il n'est personne de nous qui ne veuille se conformer au modèle offert : avec Corneille, nous triomphons de nos passions; avec Molière, nous évitons les ridicules et les travers qui nous écartent de nos semblables; avec Victor Hugo, nous surmontons tous les obstacles que les hasards de la vie élèvent devant notre idéal et nous apprenons la grandeur de l'homme vaillant, même écrasé par le sort. Il faudrait que le peuple tout entier pût s'abreuver à des sources si salutaires.

Mais alors pourquoi de jeunes lettrés ne tenteraient-ils pas l'entreprise? Ne serait-ce pas une noble ambition chez eux de communiquer aux travailleurs manuels un peu des hautes jouissances que la situation privilégiée de leurs parents leur a donné le loisir de goûter? Des étudiants se grouperaient, se distribueraient les rôles de quelque pièce de Corneille, de Molière ou de Victor Hugo et iraient la représenter dans une baraque de foire qu'ils auraient louée pour la circonstance? Qu'y a-t-il d'impossible à ce que de nombreuses initiatives se produisent dans ce but parmi la jeunesse contemporaine? Devons-nous dire enfin, pour encourager cette idée un peu bizarre au premier abord peut-être, que des élèves de la Sorbonne et de l'École des beaux-arts ont commencé à la mettre en pratique à la dernière foire de Belleville, en décembre 1894, et que *le Médecin malgré lui* qu'ils donnèrent de cette façon au public de la rue obtint un extraordinaire succès? Certainement si cet exemple était suivi, les forains eux-mêmes seraient vite forcés d'améliorer leur répertoire pour répondre aux vœux des spectateurs devenus plus raffinés, et nous assisterions alors à une renaissance du théâtre de la foire.

PAUL GSELL.

Digitized by Google

# L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR

A l'heure où ces lignes paraissent, nos soldats sont en marche sur la capitale du royaume d'Émyrne, Tananarive, ou *Antananarivo,* en langue hova.

Les débats parlementaires, les publications nombreuses, les conférences publiques qui remplirent les premiers mois de cette année 1895 ont grandement éclairé le public sur les causes du conflit, sur le bon droit irrécusable de notre gouvernement. Jamais expédition lointaine ne fut mieux appuyée d'arguments, plus sagement mûrie, plus patiemment retardée. La diplomatie a épuisé réellement toutes ses raisons avant de laisser la parole au canon, faisant en cela beaucoup d'honneur aux fantoches corrompus qui détiennent le pouvoir dans la grande île africaine; et si longue fut notre endurance, qu'on en riait sous cape chez d'autres insulaires que vous savez, ce qui n'a pas peu contribué à nous échauffer les oreilles et à fixer nos résolutions.

Tout ceci est le passé. Dans cette courte étude, nous ne nous attarderons pas à remémorer au lecteur ce qu'il sait déjà. Nous ne voulons rappeler ici, même brièvement, ni les droits séculaires de la France sur Madagascar depuis que le grand précurseur colonial que fut Richelieu y fit planter par la Compagnie des *Indes orientales* le premier étendard fleurdelisé; ni les vicissitudes de nos gouverneurs à Fort-Dauphin, Sainte-Marie, Antongil, Ténérife, Tamatave, à travers les règnes de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Napoléon Ier; ni les intrigues de cet anglo-saxon tenace et sans scrupules que fut sir Robert Farquhar et qui aboutirent au règne de Radama Ier d'abord, puis au règne sanguinaire de Ranavalona Ire; ni la propagande énergique des missionnaires anglicans, commencée dès 1814, et couronnée par l'éclatante conversion au protestantisme de la souveraine actuelle et de son premier ministre et époux; ni l'anodine campagne de 1883-1885, réduite en somme à quelques démonstrations navales et bombardements de ports; ni le traité consécutif de 1885, instrument diplomatique sans consistance et sans valeur, fait comme à plaisir pour être violé, et qui met une ombre de plus à la politique des dernières années de M. de Freycinet; ni, enfin, le pénible exode de M. Le Myre de Vilers, porteur de notre ultimatum, subissant toute une semaine les dérobades et les fourberies du trop fameux Raïnilaïarivony, pour aboutir à quitter Tananarive escorté du groupe tragique de nos colons découragés, abreuvés de vexations, de dénis de justice, de dommages de toutes sortes...

Ce qui touche à l'histoire et au droit des gens dans le conflit franco-malgache a été développé longuement et sous des formes très variées. Il en est de même de tout ce qui a trait aux conditions économiques, agricoles, industrielles et commerciales du futur protectorat. Il n'est pas de lecteur, si profane soit-il en matière coloniale, qui n'ait maintenant sur tous ces points des notions très suffisantes. Mais il est un autre aspect de la question qui peut tenter encore sa curiosité : celui du mécanisme proprement dit de l'expédition, de l'action militaire sous ses diverses faces : stratégique, tactique et géographique. Ce sera l'objet du présent article.

Le but à atteindre par le corps expéditionnaire et les conditions matérielles de l'effort demandé sont tellement précis qu'il nous est possible, sans encourir aucunement le reproche d'hypothèse gratuite, de rêve ou de prophétie hasardée, d'exposer devant le lecteur quel va être, au point de vue technique, le mécanisme essentiel de l'expédition. Sur



Digitized by Google

cet « axe principal » en quelque sorte, qui ne saurait subir de déviation sérieuse, à moins d'événements tout à fait improbables, il sera facile de rapporter logiquement les épisodes que nous apprendront, au jour le jour, le télégraphe ou le courrier.

***

« J'ai deux généraux que j'oppose aux Européens, disait Radama Ier : *Tazo*, la fièvre, et *Hazo*, les bois. » Cette parole précise bien l'éternel obstacle dans nos relations avec la cour d'Émyrne et indique, en même temps, le seul remède qui puisse en venir à bout.

Au centre de figure de l'immense île oblongue, et à une des altitudes maxima de son orographie, se trouve Tananarive, la capitale du royaume hova, ou plutôt *houve* selon la prononciation indigène. Pour y accéder, si on aborde par la côte est, à Tamatave, il faut franchir trois cents kilomètres à travers un chaos d'obstacles naturels, de défilés, de torrents et de précipices. Si on aborde par la côte ouest, à Majunga, c'est un trajet de quatre cent cinquante kilomètres à faire, un peu moins accidenté sans doute que le précédent et facilité, relativement, sur une moitié de sa longueur par une rivière navigable, le Betsiboka. Néanmoins, ce ne sont jamais que pistes incertaines, coupées de marigots et de fondrières, s'effaçant à travers bois pour reparaître dans la glaise coulante, aux flancs d'un de ces gradins innombrables et abrupts qui s'étagent de la côte au plateau central, si toutefois on peut appeler proprement « plateau » ce noyau tourmenté à l'infini, pareil à une mer déchaînée dont les vagues se seraient soudainement solidifiées.

Aussi, par l'est comme par l'ouest, le voyageur n'avance qu'en pirogue ou en *filanjana*.

Qu'est-ce qu'un *filanjana*?

Le premier bulletin du Comité de Madagascar nous décrit très clairement cet appareil de transport :

« Le filanjana se compose d'un siège formé d'une carcasse légère en fer recouverte en toile ou en cuir et fixée à deux brancards de trois mètres environ, en bois léger et flexible. Vous vous asseyez sur ce siège, les pieds reposant sur une planchette suspendue par des courroies, le dos appuyé sur un coussin, et quatre vigoureux gaillards, empoignant les brancards les placent sur leurs épaules. Vous voilà en mesure de parcourir des centaines de kilomètres. Pour une petite course, quatre hommes suffisent, mais pour un long voyage, on en prend huit ou douze qui portent à tour de rôle en se relayant tous les cent pas environ, sans ralentir leur allure. »

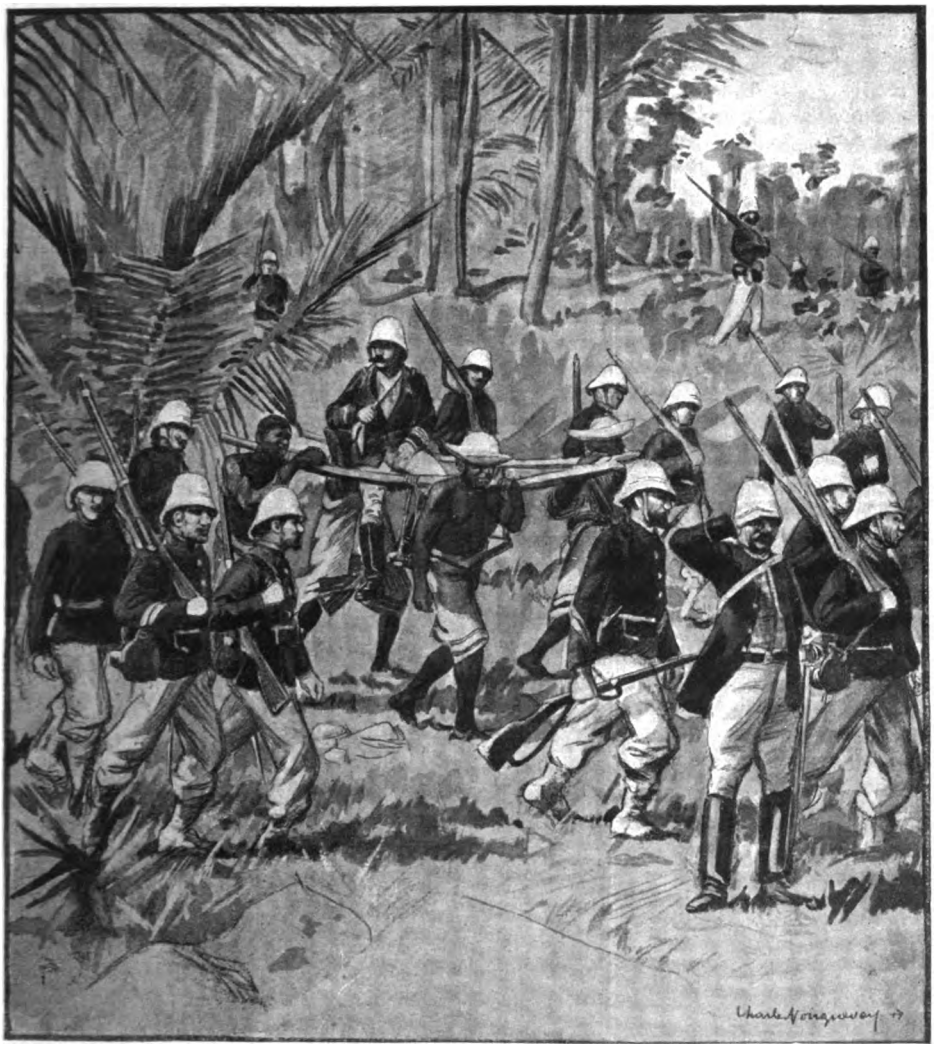
Touriste ou ambassadeur, c'est donc en filanjana qu'on fait son entrée à Tananarive, plus ou moins éprouvé par les fatigues de la route, plus ou moins atteint par le paludisme dont la traditionnelle quinine n'a pas toujours raison. Eh bien! sans y être allé voir, ne conçoit-on pas d'ici que le prestige, l'autorité réelle de ce plénipotentiaire en complet de flanelle blanche et solaco colonial, juché sur un brancard et escorté de quelques porteurs en loques chargés de ballots, soit insuffisant vis-à-vis d'un peuple à peine dégagé de la barbarie? Il faut plus d'appareil pour en imposer aux demi-sauvages. L'envoyé européen pourra parler haut et ferme, réclamer le respect des traités au nom de sa patrie puissante et... lointaine, exiger des réparations aux colons molestés : on semblera l'écouter, certainement; on promettra de faire droit à ses plaintes légitimes, mais quand le modeste cortège aura repris sa longue route vers la côte, où attend un petit vapeur au pavillon tricolore; quand le navire lui-même ne sera plus qu'un atome à l'horizon, Raïnilaïarivony, premier ministre et tyran, reprendra en ricanant sa formule insolente : « Les Français sont des chiens qui aboient, mais ne mordent pas. »

Qu'on en vienne aux représailles, aux classiques petites représailles navales et côtières? L'écho du canon ne parvient pas jusqu'au palais de la reine; et qu'im-

Digitized by Google

portent d'ailleurs au gouvernement houve quelques obus tombés si loin de la capitale ! Et puis, les côtes ne sont-elles pas habitées, à l'est comme à l'ouest, par des peuplades subordonnées, les Sakalaves et les Betsimisarakes, races méprisées par celles du centre, bonnes tout au plus à recevoir les coups en temps de guerre, à se laisser dépouiller en temps de paix ?

Sans être grand clerc en stratégie ni en politique africaine, l'unique remède à cet état de choses saute aux yeux : Qu'une route, une *vraie* route, offrant de distance en distance des points fortifiés, approvisionnés largement en vivres et munitions, relie l'un des ports à la capitale, et nous voilà maîtres de Madagascar. C'est pourquoi nous disions plus haut que le rôle à jouer par notre



Reconnaissance d'officier en filanjana.

Digitized by Google

corps expéditionnaire est tellement précis qu'il nous est possible de donner *a priori* la physionomie essentielle de l'expédition.

*
* *

Pour éviter un langage trop technique et présenter les choses sous forme d'images, emmenons le lecteur avec nous dans une course imaginaire à travers les mers d'abord, puis sur le sol de la grande île africaine. Nous supposons les opérations engagées depuis quelques mois.

Nous voici débarquant à Majunga. Nous prenons place sur une de ces canonnières à faible tirant que la marine anglaise nous a transportées là-bas. Oh! symptôme curieux des souplesses de la race britannique qui nous assiste sur ce terrain quasi commercial des transports, en même temps qu'elle fournit des armes à nos adversaires et leur prête clandestinement des officiers!...

Nous naviguons sur le Betsiboka, puis sur l'Ikopa, son affluent, jusqu'à Suberbieville, à 160 kilomètres environ de notre port de débarquement : des cheminées d'usines, de claires maisons de briques encloses de jardins, tout un aspect réconfortant de cité industrielle bien vivante, où se mêlent pittoresquement par les rues l'habit européen de nos colons, la tenue légère et ample de nos soldats en casques blancs, et le *seïdik* de l'ouvrier sakalave, simple morceau de toile passé entre les jambes et noué autour des reins. Sept mille habitants, le germe d'une ville qui en comptera plusieurs fois cent mille d'ici vingt ans, si nous montrons quelque esprit de suite dans nos entreprises, si nous suivons la route si vaillamment ouverte par ce pionnier de race qu'est M. Suberbie, le grand concessionnaire des mines d'or de Madagascar.

Mais poursuivons notre excursion fantaisiste :

Rien n'empêche de suivre cette bonne route construite par nos soldats qui dépasse Suberbieville et s'avance vers le sud. C'est elle dont nous aperçûmes déjà par instants, du pont de notre canonnière, le fin lacet blanc plus ou moins distant de la rive. A la lorgnette, même, nous avons pu y discerner des convois de voitures légères à deux roues escortés de troupes, ou de petits détachements d'artillerie. Une fois ou deux aussi le panache d'une petite machine Decauville s'est montré, remorquant un train en miniature; et, tout au loin, le panorama grandiose des montagnes habillées de forêts vierges formait un contraste imposant avec ce mince filet de pénétration européenne.

Suivons donc la route :

Voici des soldats du génie : mineurs, terrassiers, maçons; la pipe aux lèvres, ils expédient leur besogne avec ce bel entrain que nous avons admiré aux dernières manœuvres de forteresse sous Paris. Les équipes se relèvent, l'infanterie fournit des travailleurs auxiliaires; les arbres exotiques, jacquiers, bananiers, arbres à pain, ébéniers, s'abattent sous la hache du sapeur; la broussaille s'enflamme suivant des tranchées méthodiquement dessinées, le roc énorme se détache et roule au souffle d'une petite cartouche de dynamite, et la route avance, avance toujours...

Nous voici parvenus à son point terminus actuel. C'est précisément un de ces postes fortifiés dont nous indiquions plus haut la nécessité, un de ces points d'appui qui assurent la possession et la sécurité du chemin si péniblement ouvert. Arrêtons-nous un peu ici, et examinons de près ce *blockhaus*, ce *biscuitville*, ce *gîte d'étapes fortifié*, dénominations diverses, mais sensiblement équivalentes. Il est clos d'une enceinte de fortification semi-permanente dans le style de certaines redoutes et batteries qui intéressèrent tellement les Parisiens sur le plateau de Vaujours en septembre dernier : des fossés profonds, bordant des parapets massifs, des gradins, des passages couverts, des passerelles, des plates-formes supportant quelques canons légers; toute une architecture étonnam-

Digitized by Google

ment ingénieuse et faite de rien : de | terre creusée ici, amoncelée là en solides

Digitized by Google

géométriques, soutenus, étayés par des fascinages, des bandes de gazon, des branches ou des troncs d'arbres; tout le résidu enfin des déboisements nécessités par le percement de la route, merveilleusement converti, aggloméré en matériaux de construction par des ateliers spéciaux de fascineurs et gabionneurs.

Mais pénétrons un peu dans l'intérieur du fortin. Disposés en damier, des baraquements couvrent le terre-plein de l'ouvrage. Les uns, construits dans le mode des cases malgaches, mais avec plus de soin, sont faits des éléments du *ravenala,* cet arbre qui joue un rôle si varié dans la vie du naturel : la feuille pliée ou coupée longitudinalement sert de toiture et donne un abri sain et frais, impénétrable aux rayons solaires; la côte, privée de la feuille, embrochée sur des baguettes de bois, forme des cloisons résistantes et peu conductrices du son; l'écorce ouverte et aplatie, sert à construire les planchers. Ce sont des hangars, des abris pour le matériel et les outils, des magasins à vivres et à munitions, etc. D'autres édifices, aux allures presque élégantes de chalets balnéaires, méritent plus d'attention; il s'agit des *baraques démontables* imaginées par le commandant du génie Espitallier, utilisées déjà avec succès au Dahomey, au Soudan, et même dans nos établissements de Diégo-Suarez, bien avant l'expédition. Pour nos soldats de Madagascar, aux épreuves climatériques s'ajoutent de grandes fatigues, puisqu'ils ont à se frayer la route chaque jour à travers bois et broussailles; aussi la question de l'*abri* s'est-elle posée dès le début, la première en importance, au même degré que celle de l'alimentation, et l'opinion de tout le monde, même du contribuable le plus aigri, a été de ne pas lésiner sur le bien-être du corps expéditionnaire. Consacrons donc quelques lignes à la description sommaire de ce matériel, dont l'adoption dans nos entreprises coloniales constitue un progrès considérable au point de vue de l'hygiène des troupes.

Ces baraquements démontables se composent de deux sortes d'éléments : 1° les éléments de la charpente et du toit; 2° les éléments formant les parois ou murailles.

La charpente est réalisée par l'assemblage très simple d'un jeu de pièces de fer, quelques-unes tubulaires et toutes très légères, réunies selon les règles de la statique des bâtiments. La toiture est constituée par des *feuilles de tôle ondulée* boulonnées aux pannes de faîtage. Les planchers se composent d'un ensemble de *coffres-parquets* et les murailles d'une série de *panneaux en aggloméré.* Ces panneaux sont formés d'une toile métallique à larges mailles noyée dans un paillasson en fil de coco, le tout enduit d'un ciment spécial. Ce ciment, dont la composition reste le secret de son inventeur, le commandant Espitallier, rend les panneaux imputrescibles, inattaquables aux insectes et incombustibles.

La construction s'achève par la pose des balustrades de vérandah, des escaliers en fer à marches tournantes et autres accessoires. Un personnel exercé peut exécuter, en six heures, le montage d'une baraque de six fermes, pouvant loger à l'aise quarante hommes.

Ces baraquements, par la surélévation de leurs planchers au-dessus du sol, comme par les matières qui les composent, constituent pour la troupe de véritables enveloppes antiseptiques et isolantes. Les émanations fiévreuses du sol pendant la nuit ne peuvent pénétrer dans leur intérieur, et pendant la journée, l'aération se fait largement par les nombreuses baies qui donnent sur la vérandah.

Un autre détail de construction intéressant est celui-ci : les panneaux-murailles sont doubles; une couche d'air est ainsi ménagée entre leurs deux faces. Ce dispositif est fort avantageux; il assure une bonne température à l'intérieur des baraques, et permet de lutter indifféremment contre la chaleur ou le froid. Il permet en outre une installation de

Digitized by Google

chauffage facile et hygiénique, les matelas d'air compris entre les doubles parois pouvant s'échauffer, quand la saison l'exige, par une organisation spéciale de thermo-siphons. Ces baraques se prêtent d'ailleurs aussi bien à tout autre mode de chauffage ordinaire.

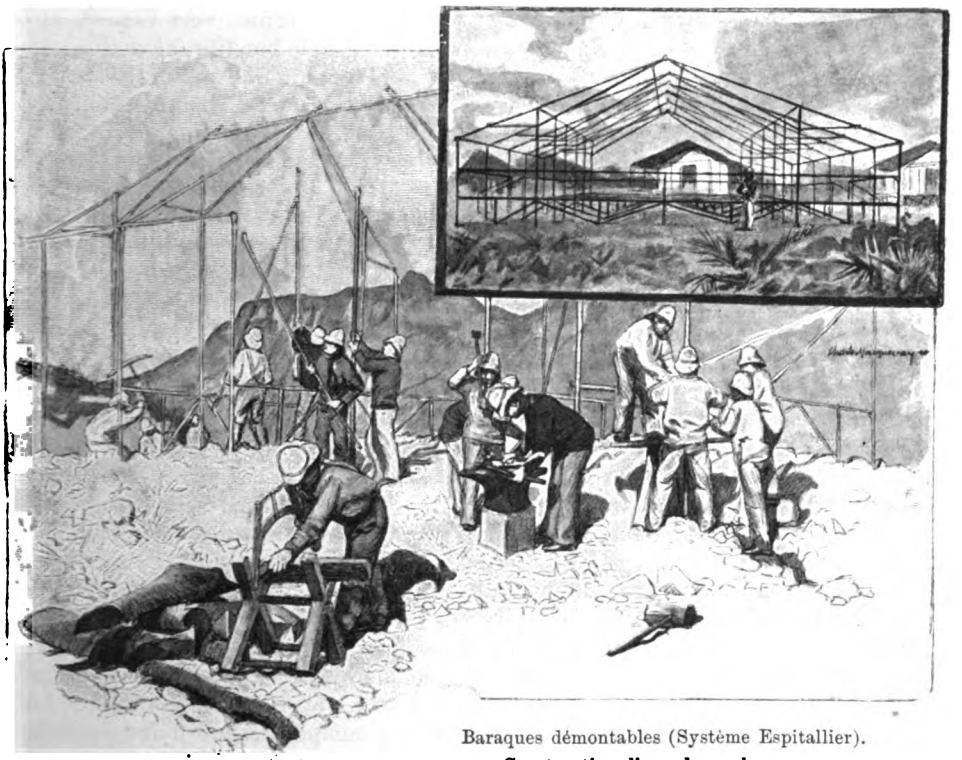
Disons enfin que les coffres-parquets servent précisément à l'emballage de tout le matériel, constituant ainsi pour chaque baraque un jeu de colis facile à contrôler, et d'un arrimage commode, quel que soit le mode de transport.

Il va sans dire que ces constructions se prêtent non seulement aux baraques proprement dites, mais aux besoins d'abris temporaires de toutes sortes d'une colonne en expédition : ambulances, écuries, mess d'officiers. On les verra se multiplier dans ces diverses applications sur la route stratégique de Majunga à Tananarive, au grand profit du bien-être et de l'hygiène de la colonne.

* * *

Mais jusqu'ici, me direz-vous, lecteur, le voyage hypothétique que vous me faites faire a toutes les allures d'une excursion agréable dans le plus pittoresque et le plus pacifique des pays. Je n'ai pas entendu encore le moindre coup de fusil? Il s'agit bien d'une guerre pourtant? d'une expédition?

Oui, certes; nos soldats n'auront pas seulement à manier la pelle et la pioche. Ce serait se faire volontairement illusion que de l'affirmer comme l'ont fait, aux débuts de la question malgache, certains esprits trop optimistes.



Baraques démontables (Système Espitallier).
**Construction d'une de ces baraques.**

Digitized by Google

Pour satisfaire donc votre curiosité tout entière, nous allons admettre une nouvelle fiction :

Montez dans une de ces petites nacelles de ballons captifs à une place dont le corps expéditionnaire est pourvu, un de ces mignons aérostats de 150 mètres cubes tout au plus, que le commandant Renard fit construire, naguère, à Chalais-Meudon, pour nos colonnes d'Extrême-Orient. On raconte que le général de Négrier, certain jour, passa ainsi deux heures en l'air à quatre cents mètres d'altitude, sous le globe doré d'un semblable petit grain de chasselas miroitant au soleil, pour dessiner l'intérieur d'une forteresse tonkinoise avant d'en ordonner l'assaut. Montez, lecteur. Le câble est solide et s'accroche simplement au bât d'un mulet. Emportez une bonne lorgnette et explorez la campagne autour du poste. Pendant que nous sommes en veine d'imagination, il ne nous en coûte pas plus de vous supposer pourvu d'une lunette aussi puissante qu'un télescope d'observatoire et doué, vous-même, d'un organe auditif surhumain. Vous *verrez* donc et vous *entendrez* aussi loin qu'il vous plaira... Moi, je reste en bas. Nous causerons par téléphone, car le câble du ballon renferme les fils d'un appareil téléphonique de campagne dont voici les deux écouteurs accrochés aux parois de la petite nacelle d'osier.

. . . . . .

— Je vois tout d'abord, tout autour de nous, des groupes plus ou moins forts de soldats postés aux lisières des bois ou sur des sommets.

— Ce sont les avant-postes qui protègent immédiatement les travaux de la route. Ce que vous voyez est ce qu'on nomme la *partie fixe* du réseau de sûreté.

— Mais je vois aussi d'autres groupes qui se meuvent, traversant dans les deux sens la ligne sinueuse des groupes fixes, exécutant de capricieux itinéraires.

— Ce sont les patrouilles qui explorent les replis de terrain que l'œil des sentinelles ne peut pénétrer. C'est ce qu'on nomme la *partie mobile* du réseau de sûreté.

— Au loin, un de ces groupes paraît s'éloigner beaucoup plus que les autres.

— Ceci est plus qu'une simple patrouille; c'est une petite *reconnaissance offensive*, conduite par deux officiers, forte d'un peloton. Elle a pour objectif un village hova situé à dix kilomètres environ de la route, vers l'ouest, et où une poignée de bandits *fahavalos* aurait opéré cette nuit une razzia de bétail et de femmes, au dire d'un indigène échappé au massacre et recueilli tout tremblant par nos sentinelles. Cet épisode ne relève pas absolument de la guerre franco-hova; il se rattache à notre attitude de protection pour les peuplades qui se montrent soumises et favorables à nos entreprises. Les brigands qui infestent certaines régions de l'île nous donnent autant à faire que l'armée régulière de sa majesté Ranavalona, car ils profitent de l'état de guerre pour pêcher en eau trouble, tandis que l'attention du gouvernement hova est concentrée ailleurs.

— Très loin, il me semble percevoir, par instants, le déchirement d'une fusillade et l'écho atténué d'un coup de canon.

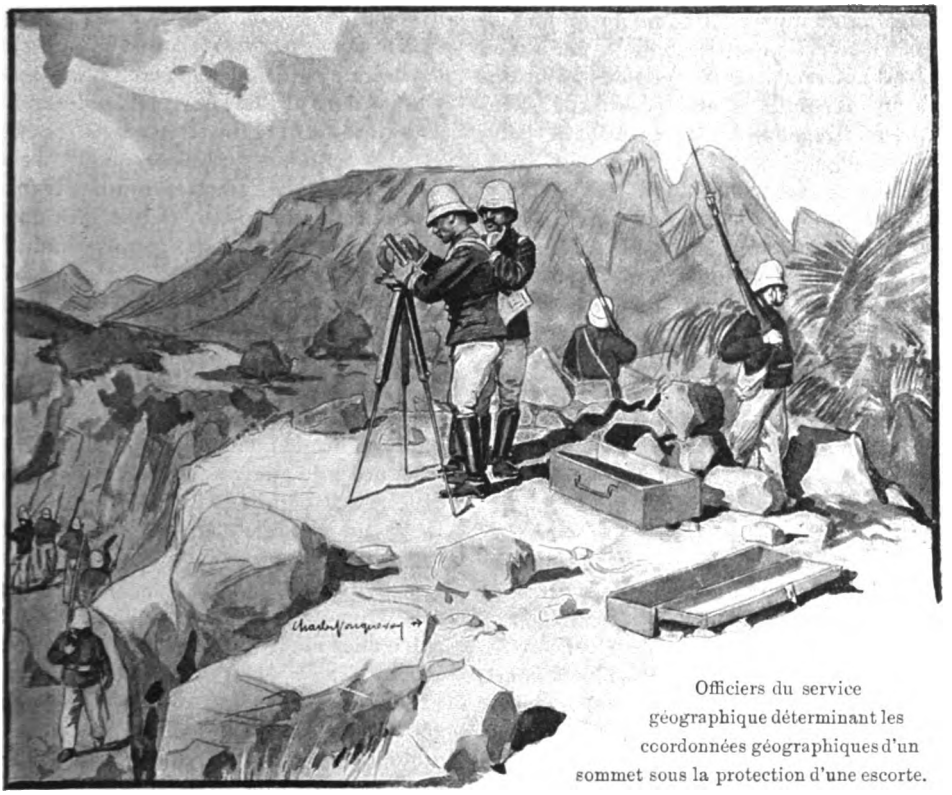
— Vous ne vous trompez pas. C'est à l'est, sur la vallée de la Menavava, à quelque quarante ou cinquante kilomètres du poste. Une colonne légère, forte de six compagnies et d'une demi-batterie, commandée par le lieutenant-colonel X... opère de ce côté contre un parti ennemi régulier, signalé il y a quelques jours par nos éclaireurs : environ trois mille hommes de troupes bien armées de fusils modernes et à peu près habillées, commandées soi-disant par certain général hova au nom bizarre, dont nos troupiers font des calembredaines, mais qui n'est en réalité qu'un mannequin derrière lequel se cache un aventurier anglais, habile condottière, paraît-il, très au fait du pays qu'il habite et parcourt depuis plusieurs années.

— Tiens, que peut bien être ceci? Pas

Digitized by Google

très loin, à trois kilomètres peut-être, sur un pic dominant, deux officiers besognent autour d'un trépied que surmonte un petit appareil brillant. Autour d'eux, disséminée, une troupe paraît les protéger pendant leur travail.

— Parfaitement! Ce sont deux officiers du *service géographique* qui déterminent une latitude au *théodolite* par l'observation des hauteurs du soleil. Les caisses que vous voyez auprès d'eux et que les porteurs ont hissées à grand'peine sur ce sommet, contiennent les chronomètres et tout l'attirail spécial de l'astronome en campagne. Ils passeront la journée et peut-être la nuit sur ce pic, toujours sous la protection vigilante de leur escorte, car ils ont à observer certaines étoiles pour parfaire leurs mesures. Ils ne quitteront leur observatoire qu'une fois ses *coordonnées géographiques* (latitude et longitude) calculées, et en laissant la trace de leur travail sous forme d'une pyramide de pierres, aussi grosse, aussi durable que possible, telle que les topographes de l'avenir, ceux qui dresseront la première carte régulière de Madagascar, puissent en retrouver au moins les vestiges.



Officiers du service géographique déterminant les coordonnées géographiques d'un sommet sous la protection d'une escorte.

. . . . . .

Nous avons tenté de condenser, sous une forme fantaisiste et dialoguée, le caractère typique des épisodes qui rempliront la période d'action par les armes à Madagascar. Ceci n'est, ne peut et ne veut être qu'une image très générale. Le lecteur imbu de quelque esprit synthétique en appréciera le sens et la portée. A travers la variété, disons même l'incohérence apparente des événements

Digitized by Google

qu'il pourra lire au jour le jour, il apercevra toujours l'ensemble de l'effort, sa loi en quelque sorte et son but. Que l'expédition dure six mois ou deux ans, qu'elle traverse des phases de ralentissement ou d'accélération, que l'écheveau des incidents diplomatiques, politiques et militaires s'embrouille plus ou moins, les grandes lignes devront toujours rester apparentes et immuables pour un esprit averti. Il en sera ainsi, car s'il en était autrement, c'est que nous faillirions à nos résolutions et laisserions l'entreprise, luxueusement préparée, à l'état d'ébauche.

Résumons-nous.

*Il s'agit de la construction patiente d'une route stratégique de Majunga jusqu'aux portes mêmes de la capitale, dans l'atmosphère de sécurité assurée par de fortes lignes d'avant-postes, enveloppées elles-mêmes d'une large zone sans cesse explorée et battue par des unités dévolues à ce rôle, cherchant le contact de l'ennemi, le repoussant au loin, prévenant et déjouant ses tentatives de troubler nos travaux.*

*Concurremment avec cette tâche de pénétration proprement dite : des travaux de repérage géodésique et astronomique, ayant pour but de constituer, en même temps que la route, et sur les sommets principaux qui l'avoisinent, une chaîne de points relevés exactement en longitude et latitude, chaîne qui sera comme l'arête dorsale de la future carte que nos officiers entreprendront dès les premiers mois de l'occupation, aussitôt après le traité de paix.*

Notre corps expéditionnaire atteint l'effectif de 15,000 hommes. L'opinion de personnalités compétentes, qui reflètent sans doute les idées du général Duchesne, admet que, 8 à 9,000 hommes occupant le cordon fortifié qui ira de la côte à Tananarive, il suffira amplement de 6 à 7,000 hommes amenés indemnes devant la capitale, avec la sécurité parfaite des ravitaillements et des renforts toujours possibles, pour faire tomber toute résistance. Cette appréciation paraît indiscutable pour tous ceux qui connaissent Madagascar, l'esprit de ses gouvernants, les tendances intimes de l'indigène, la valeur exacte de son armée rudimentaire.

Mais, si 15,000 hommes, relevés méthodiquement à mesure que se produiront les pertes, à mesure que les épreuves de la campagne imposeront des évacuations de malades et de blessés, suffiront sans aucun doute, 65 millions de crédits suffiront-ils, eux? Il ne faut pas se faire d'illusions : 65 millions ne sauraient suffire. Le Parlement qui les a votés ne peut se payer de mots; il n'a accordé jusqu'ici qu'un acompte. Il faut d'ores et déjà accepter un sacrifice double, peut-être triple, car mieux vaudrait ne rien tenter du tout que d'avorter à mi-chemin.

***

En 1873, les Anglais menaient sur la Côte-d'Or une expédition restée légendaire contre les peuplades Ashantis. Les frais de cette guerre, d'après les chiffres officiels, atteignirent 22,500,000 francs. Il y a un intérêt spécial à établir une brève comparaison financière et stratégique entre cette entreprise anglaise et celle que nous poursuivons. Elles ont entre elles certains points d'analogie très accentués.

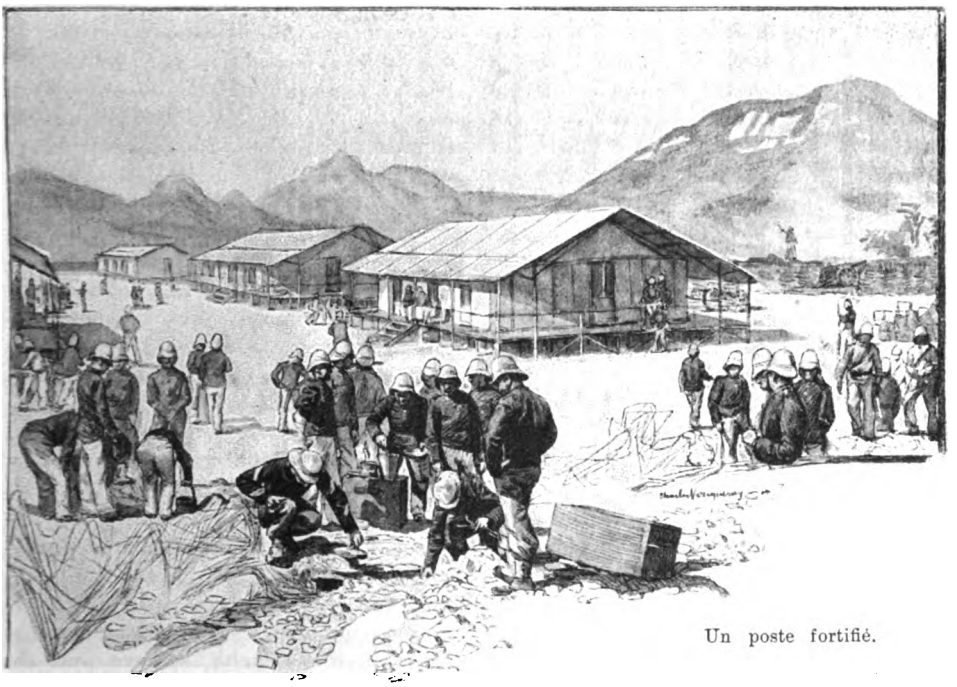
De la côte jusqu'au cours du Prah, le général Wolseley fit construire méthodiquement, on peut même dire avec luxe, un ruban de route stratégique de 133 kilomètres de longueur, marqué par huit camps échelonnés à des distances variant de 10 à 20 kilomètres. « Chacun de ces camps, nous dit la *Revue militaire de l'étranger* du 21 mars 1874, pouvait abriter un millier d'hommes et se composait de huttes en bambou, contenant chacune une cinquantaine d'hommes, avec lits de camp circulaires isolés du sol. On y trouvait également des huttes spéciales pour les officiers, hôpital, magasin, cuisines, buanderie, corps de garde, latrines soigneusement installées, filtres énormes

Digitized by Google

renfermant l'eau potable. Les précautions les plus sages avaient été prises pour que ces stations d'un jour ne pussent exercer aucune influence fâcheuse sur la santé des hommes. »

Grâce à cette artère solidement construite et gardée, la concentration du corps expéditionnaire sur le Prah se fit dans des conditions parfaites à tous égards : hygiène des troupes, régularité et sécurité des ravitaillements, arrivée opportune des renforts, etc. De cette base d'opérations, la colonne du général Wolseley ne fit qu'un bond, pour ainsi dire, jusqu'à Coumassie, la capitale du royaume ashanti, qui fut incendiée et rasée impitoyablement, comme l'on sait.

La paix fut conclue aussitôt après. Que laissait-elle à l'Angleterre? La possession définitive et incontestée d'une côte aride de 280 milles carrés seulement. Maigre bénéfice, semble-t-il, pour treize mois d'efforts et 22 millions de frais? Mais cette côte offrait trois petits ports, dont celui de Cape-Coast-Castle, assez profond pour recueillir les navires de grand tonnage: trois abris où les vapeurs anglais, dans leurs courses éternelles sur les océans, peuvent venir réparer leurs avaries et puiser les trois aliments primordiaux de leur existence de lévriers de mer : l'eau, la glace, le charbon. Et un tel avantage n'est pas trop cher payé, pensent les Anglais, dans l'esprit de leur plan colonial gigantesque.



Un poste fortifié.

Dirons-nous encore, pour réconforter les pessimistes qui proclament à satiété le vieux cliché de nos inaptitudes coloniales, et exaltent outre mesure le génie britannique, dirons-nous que cette fameuse expédition contre les Ashantis n'a pas été sans quelques fautes : que le régime des hésitations et des *petits paquets* y fut appliqué pendant les premiers mois avec ses désastreuses conséquences, et que ce ne fut qu'après l'échec mémorable du vaisseau le *Rattlesnake*, que le gouvernement anglais se résolut aux mesures énergiques, et décida l'envoi d'effectifs suffisants sous le haut

Digitized by Google

commandement du général Wolseley?

Comparons donc :

D'une part : 22 millions de francs pour construire 133 kilomètres de route stratégique, inutilisables par la suite et appelés à disparaître; pour posséder définitivement et sans conteste une petite côte brûlée, échancrée de trois petites rades.

De l'autre : 65 millions pour construire 450 kilomètres d'une route qui subsistera et sera améliorée encore par la suite; pour établir notre protectorat définitif sur un territoire plus grand que la France, sur un pays des plus riches, de même qualité que ces terres merveilleuses du Transwaal, assis comme elles sur ce tropique du Capricorne où notre globe montre comme une éblouissante tache d'or.

La proportion n'est pas conservée, n'est-il pas vrai? Et si nous voulons dès aujourd'hui voir large et loin, placer à gros intérêts et préparer de belles moissons, multiplions hardiment le chiffre 65 par 2 ou par 3.

Cette considération dernière nous amène tout naturellement au point essentiel de nos conclusions :

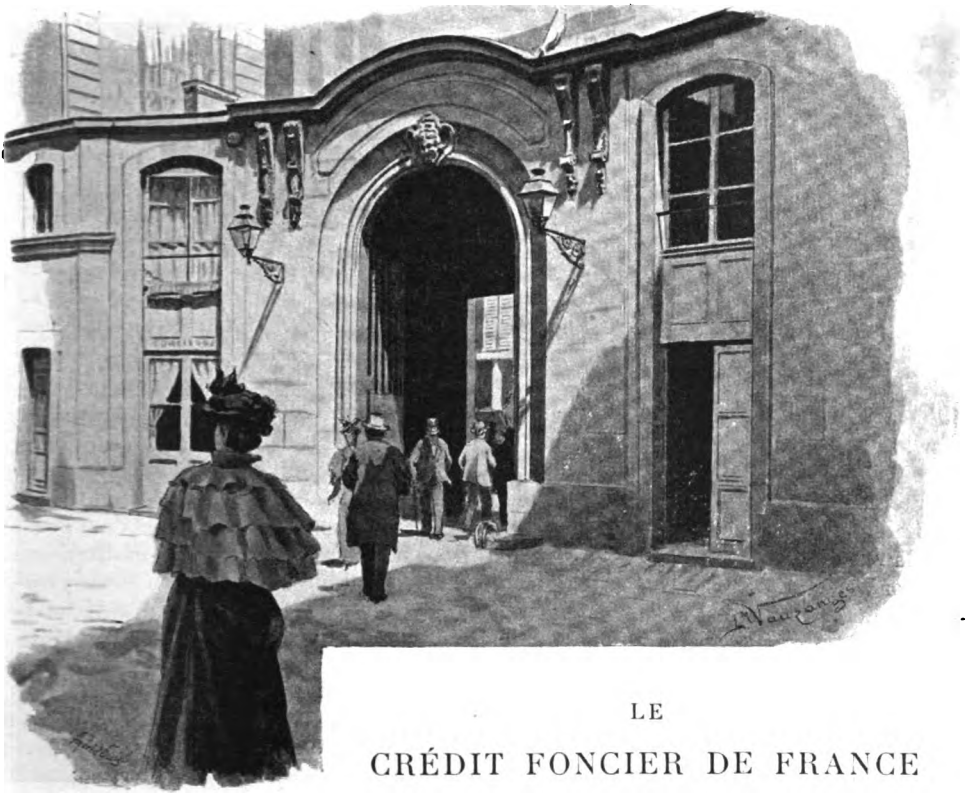
Quand l'effort sera couronné, quand le royaume d'Émyrne, enfin respectueux de nos volontés, aura perdu toute velléité de fronde, quand ses ministres et ses monarques auront compris ce qu'il en coûte de narguer notre pavillon et de molester nos colons, faudra-t-il nous en tenir à cette platonique satisfaction d'honneur? Laisserons-nous, comme en Annam, de vieux rouages mi-barbares fonctionner péniblement sous nos yeux, nous bornant à quelques conseils, aux interventions inévitables? Pourrons-nous, comme en Tunisie, tenter la formule parfaite du protectorat, laquelle ne peut donner ses fruits qu'en un pays de tradition, où le gouvernement existe au moins, si affaibli soit-il, et ne méconnaît pas les idées primordiales de justice et de loyauté, où les bases solides d'une antique religion assurent quelque noblesse à l'âme populaire? Ferons-nous au contraire comme au Tonkin, peuplant les provinces et les postes de résidents, rabaissant peu à peu le tout-puissant mandarin de naguère au rôle de greffier et d'interprète, qui vit à côté du nouveau maître dans la haine sourde et la rancune, n'attendant que l'heure de trahir et de se venger? Nous attarderons-nous dans les errements si bien définis par le général Niox dans l'introduction de son livre récent, l'*Expansion européenne* : « Il y a des persécutions à faire cesser, dit-il, des injustices ou des injures à venger, des cruautés à punir; alors un navire de guerre est envoyé; on tire quelques coups de canon; parfois, on débarque joyeusement et l'on part en guerre. Une poignée d'hommes bouscule une armée d'Asiatiques; on emporte les citadelles de haute main, et l'on s'installe, insoucieux du lendemain. Nos officiers se transforment en diplomates et en administrateurs, et apportent dans cette nouvelle tâche l'esprit qui, sans doute, fait l'honneur de notre armée et de notre flotte, mais qui, la plupart du temps, est étranger, sinon antipathique, aux procédés du négoce » ?

Toutes ces alternatives paraissent impropres dans la circonstance. « Protéger » plus ou moins, ne convient pas cette fois. Espérons que cette vérité, affirmée par toutes les compétences réelles en matière malgache, se fera jour de plus en plus, à mesure que se dérouleront les événements. Espérons que la nécessité de l'*annexion pure et simple*, de la substitution d'une administration française, créée de toutes pièces, aux rouages pourris du fonctionnarisme hova, se démontrera jusqu'à l'évidence.

Souhaitons enfin, au milieu des fêtes somptueuses et pacifiques que la France prépare pour la fin du siècle, souhaitons voir se dresser, comme un symbole, quelque palais imposant, dont le fronton porterait, bien lisible pour tous nos visiteurs, cette fière inscription : *Palais de la France orientale.*

Lux.

Digitized by Google



# LE CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Dans la foule pressée qui va et vient autour des guichets du Crédit foncier, actionnaires, obligataires, emprunteurs, titulaires de comptes courants, souscripteurs de nouveaux titres, etc., il est peu de personnes qui remarquent les particularités, intéressantes au point de vue de l'art, qui distinguent l'hôtel, ou pour mieux dire les trois hôtels du siège de cette Société. La chose en vaut cependant la peine. L'historique de ces maisons n'est pas moins curieux. On y retrouve, prise sur le fait, la vie intérieure de plusieurs familles pendant près de deux siècles. Que le passé contraste avec le présent, et que de choses différentes et changeantes ont vues passer ces figures de pierre qui décorent la façade, elles qui ne changent pas!

Une légère digression dans ce passé déjà si ancien ne sera peut-être pas sans intérêt. Reconnaissons d'abord la maison, nous tâcherons ensuite de nous rendre compte de l'organisation financière et des opérations de l'établissement de crédit.

Tout ce quartier compris entre la place Vendôme, la rue des Capucines et la rue Cambon (autrefois rue de Luxembourg), l'un des plus animés et des plus luxueux de Paris, remonte au commencement du XVIII^e^ siècle. Il occupe l'emplacement des anciens jardins de l'hôtel du maréchal de Luxembourg, celui qui a gardé dans l'histoire le surnom glorieux de *tapissier* de Notre-Dame. Nous sera-t-il permis de le dire en passant et sans diminuer le mérite du conventionnel Cambon : le maréchal, qui avait battu les impériaux et les Anglais dans quatre grandes batailles et sauvé la France de l'invasion, méritait, ce semble, que l'on conservât son nom à la modeste rue qui longeait sa demeure. Il eût été facile aux

Digitized by Google

amateurs de nouveauté de trouver une autre voie plus pompeuse pour perpétuer la mémoire de l'honorable comptable de la Convention, qui inventa le Grand-Livre de la dette publique.

Le vieux maréchal avait laissé une succession très obérée; sa veuve et son fils furent obligés de vendre hôtel et jardins. Ce fut un entrepreneur des bâtiments du roi, Leduc, qui, avec son beau-père, acheta la partie attenante à la rue des Capucines, alors des Petits-Champs. Le gendre et le beau-père, en hommes d'affaires avisés, divisèrent leur terrain en lots, pour le revendre avec bénéfices. On voit que les spéculations sur les terrains ne datent pas d'hier.

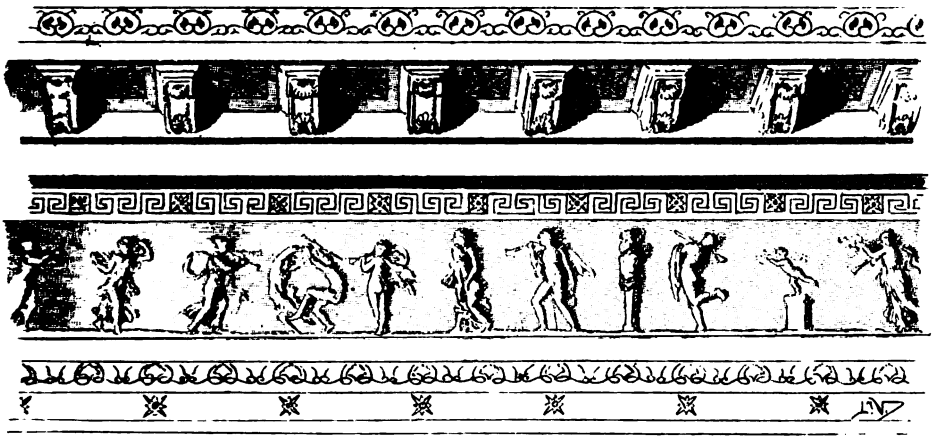
Le lot faisant l'angle du boulevard, de la rue des Capucines et de la rue de Luxembourg fut acheté par le sieur Castanier, directeur de la Compagnie des Indes, qui y fit construire, vers 1726, l'hôtel qui forme aujourd'hui, avec sa cour d'honneur, l'entrée du Crédit foncier. Vendu, en 1763, à M. Mazade de Saint-Bresson, conseiller du roi et trésorier général des États du Languedoc, il fut transmis à sa fille unique, femme du duc d'Aumont de Villéquier, lieutenant général des armées du roi, gouverneur de Boulogne-sur-Mer et du pays boulonnais. Cet hôtel, qui formait deux hôtels distincts, avec une porte, la porte actuelle, sur la rue des Capucines et une autre porte sur la rue de Luxembourg, prit à cette époque le nom de grand et de petit hôtel Villéquier. Le duc de Villéquier ayant émigré en 1793, ses biens furent confisqués et réunis au domaine de la nation. Le grand hôtel de Villéquier, ayant façade sur la rue des Capucines et faisant retour sur la rue de Luxembourg, fut vendu aux enchères avec ses dépendances et la maison de l'angle pour le prix de 324,000 fr. Dans ce prix, le mobilier et les glaces figuraient pour 20,000 francs. Le petit hôtel ayant façade seulement sur la rue des Capucines fut vendu 108,000 francs. La propriété foncière était tombée à des prix dérisoires. Les deux hôtels furent vendus plusieurs fois. En 1804, ils deviennent ensemble la propriété de M. Delamarre, dans la famille duquel ils sont restés jusqu'en 1854. A cette époque, le Crédit foncier les acheta pour la somme de 1,250,000 francs.

Les décorations étaient du plus pur Louis XV; on en trouve encore quelques spécimens dans les antichambres du rez-de-chaussée et du premier étage. Elles ont dû être modifiées cependant après la Révolution. Dans le cabinet actuel du secrétaire général, on voit une frise, sur fond bleu, qui court au-dessous de la corniche et qui est du plus joli effet. Elle doit être du Directoire ou du temps de l'Empire. Elle représente des danses mythologiques, d'après l'art grec, d'un beau dessin; elle a été malheureusement restaurée d'une façon assez grossière. Nos gravures reproduisent quelques-unes des figures de cette danse païenne.

L'autre hôtel, qui fait suite à l'hôtel Delamarre et qui portait, en dernier lieu, le nom d'hôtel Septeuil, fut construit vers 1722, pour M. Desvieux, avocat au conseil du Roi et plus tard fermier général. Ayant acquis une fortune considérable dans les fermes, Desvieux mourut de chagrin après une scène violente que lui avait faite l'intendant des finances Fagon, pour avoir nommé à un emploi vacant un candidat de son choix au lieu du candidat recommandé par son supérieur.

Trois générations de cette famille de parlementaires et de financiers ont habité cet hôtel pendant près d'un siècle. Le dernier représentant du nom, Léonard Desvieux, resté seul propriétaire après un partage qui lui avait adjugé, en 1785, l'hôtel patrimonial pour 180,000 francs, fut obligé de le vendre, à la fin de la Révolution, le 22 pluviôse an XI, au citoyen J.-B. Courteau, du village de Septeuil en Seine-et-Oise, pour le prix de 150,000 francs. Le fils de ce dernier, Achille Courteau, comte de Septeuil, le revendit, en 1858, à la Société du Crédit foncier, pour 775,000 francs.

Digitized by Google



FRISE DU CABINET DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Nous notons les prix de vente à dessein, pour faire remarquer, en passant, les variations des prix de la propriété au siècle dernier, et la progression considérable qu'ils ont suivie dans celui-ci.

L'hôtel Desvieux ou Septeuil est occupé aujourd'hui par les services de la caisse principale et par ceux de la comptabilité. Les vieux employés du Crédit foncier parlent encore avec admiration des boiseries merveilleuses qui ornaient les anciens appartements. Elles ont été enlevées lors de l'installation des bureaux. On ne voit guère aujourd'hui que des casiers à registres là où brillaient autrefois les sculptures dorées des boudoirs du XVIII^e^ siècle.

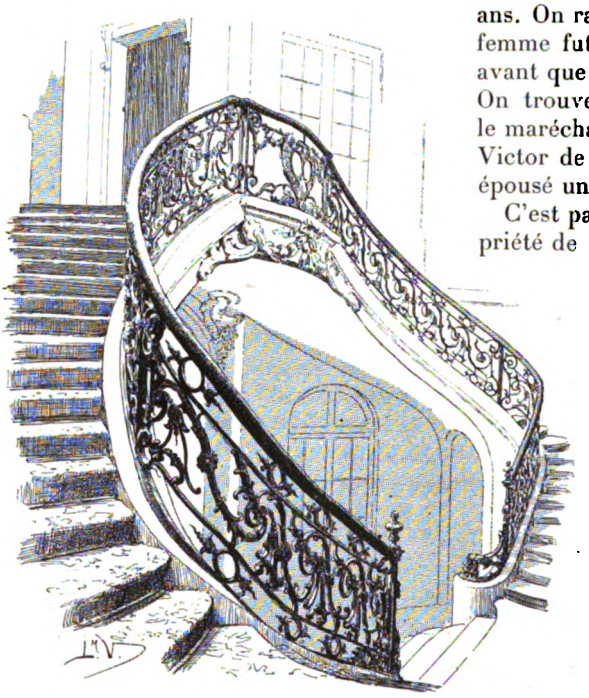
Nous avons dit qu'il y avait trois hôtels. Le troisième, qui contient la salle du conseil d'administration, celle des commissions, la bibliothèque et les appartements du gouverneur, a sa façade sur la place Vendôme et se relie à l'ensemble de l'immeuble du Crédit foncier par la caisse des titres. Un mot également sur son origine et sur ces familles disparues, dont la Révolution et le temps n'ont laissé subsister que quelques meubles et quelques objets d'art.

La place Vendôme est due à Louvois, qui avait succédé à Colbert dans la surintendance des arts et bâtiments; mais, en 1699, lorsque l'on y fit l'inauguration de la statue de Louis XIV par Girardon, il n'y avait encore que quelques maisons; et, pour rehausser l'éclat de la cérémonie, on construisit, à la hâte, tout le pourtour en bois et toiles peintes, à la façon des décors de théâtre, le tout simulant le plan uniforme d'ordre corinthien en pilastres, dressé par Mansart. Les constructions s'élevèrent cependant assez vite. En 1707, l'un des frères Crozat, fils du fameux Crozat, le riche entrepreneur et financier qui était arrivé en sabots à Paris, Antoine Crozat, conseiller et grand trésorier des ordres du Roi, fit bâtir, sur le pan coupé nord-ouest, l'hôtel qu'occupe actuellement le gouverneur du Crédit foncier. Il avait acheté les terrains partie aux échevins de la Ville, partie à la succession du maréchal de Luxembourg.

L'hôtel se compose de deux grands corps de bâtiments reliés entre eux des deux côtés. La cour, noblement décorée sur les dessins de l'architecte Bullet, est un petit chef-d'œuvre. Les médaillons sculptés qui surmontent les fenêtres, les colonnes doriques qui forment l'entrée de l'hôtel du fond, tout l'ensemble dénote chez les architectes de ce temps une entente parfaite de leur art. L'escalier à double évolution, orné d'une rampe en fer forgé et cuivre est fort admiré. La salle du conseil, qui est une ancienne galerie de tableaux, la salle

Digitized by Google

des commissions avec ses boiseries du temps parfaitement conservées, sa cheminée en marbre blanc, incrustée de lames de cuivre doré en arabesques, et supportée par deux faunes en bronze de Clodion, rappellent bien l'époque raffinée où l'ameublement et la décoration étaient l'œuvre de véritables artistes.



GRAND ESCALIER CONDUISANT A LA SALLE DU CONSEIL

On avait réuni là une bibliothèque de plus de 25,000 volumes, des tableaux rares, des médaillons en tous métaux, des pierres gravées antiques et modernes, des bronzes, des estampes, des porcelaines, en un mot tout ce qui peut plaire à la curiosité la plus avide, au goût le plus délicat. Esprits cultivés, parleurs aimables, amis des choses de l'art, les Crozat étaient recherchés par la société lettrée et élégante. On voyait chez eux les représentants de la noblesse, des hommes de lettres et des savants. Une demoiselle Crozat avait reçu en dédicace une grande géographie qui a conservé le nom de géographie Crozat.

Leur hôtel a été habité par les personnes les plus distinguées. A l'origine, on y trouve le comte d'Évreux de la maison de Bouillon, qui avait épousé la fille de Crozat, âgée seulement de douze ans. On raconte que la dot de la jeune femme fut dévorée par son noble mari avant que celle-ci fût sortie du couvent. On trouve ensuite dans le même hôtel le maréchal d'Estrées, puis le maréchal Victor de Broglie, qui avait également épousé une demoiselle Crozat.

C'est par M^me^ de Broglie que la propriété de l'hôtel sortit de cette famille. La maréchale le vendit, en 1787, à un banquier. A partir de cette époque, il change souvent de propriétaires. Pendant la Révolution, le 27 thermidor an III, il est revendu moyennant la somme principale de 1,900,000 livres. Ne soyez pas trop surpris, il s'agit d'une somme payée en assignats, qui ne valaient pas en réalité 200,000 francs. Il est l'objet d'une nouvelle vente, en 1810, pour 280,000 francs. En 1841, M. Baring, membre du parlement anglais, l'acheta pour une somme de 1 million. Enfin, par acte du 14 mai 1862, la Société du Crédit foncier l'acquit de M. Baring moyennant le prix principal de 2,650,000 francs.

Aujourd'hui, ce bel hôtel, avec son grand jardin, a conservé, dans la nouvelle destination qu'il a reçue, la noble apparence qu'a su lui imprimer le maître artiste qu'était l'architecte Bullet.

***

Après ce souvenir donné aux choses d'autrefois, sur lesquelles nous nous sommes arrêtés un instant par pure curiosité historique, nous allons rentrer dans l'organisation du Crédit foncier.

Digitized by Google

Jamais ces maisons dont nous venons de faire les honneurs à nos lecteurs n'ont été aussi vivantes que maintenant. Il suffit pour s'en convaincre de passer quelques minutes dans les halls du rez-de-chaussée ou dans les innombrables bureaux des divers étages.

Quel est tout ce public qui emplit les salles du Crédit foncier ? La réponse à cette question va nous expliquer en deux mots l'objet même de l'institution.

Le Crédit foncier a deux catégories principales de clients : les emprunteurs et les obligataires. Il prête de l'argent aux premiers sur leurs propriétés, et il émet des obligations qu'il offre aux seconds.

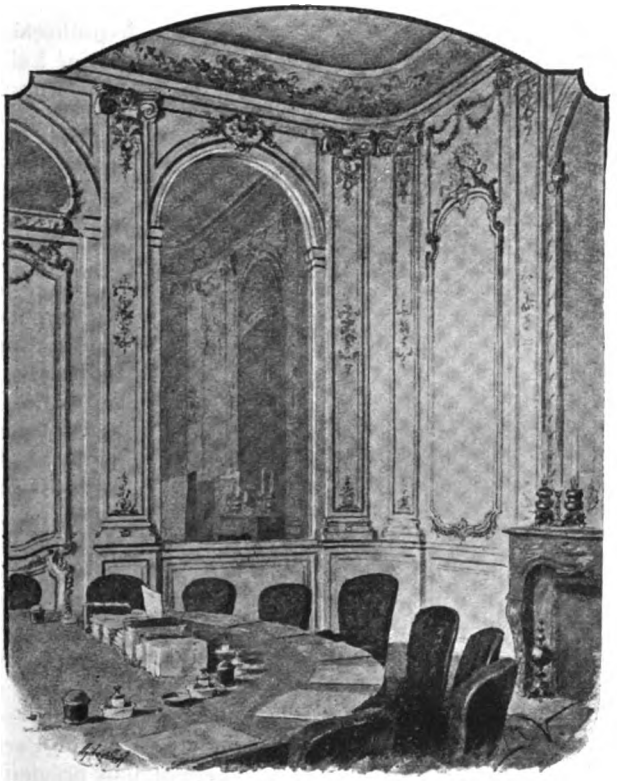
Le prêt du Crédit foncier, et c'est là la nouveauté, est un prêt à long terme, d'une durée variant de dix à soixante-quinze ans, qui s'éteint insensiblement chaque année, moyennant une annuité comprenant l'intérêt et l'amortissement. A la condition de payer régulièrement son annuité, l'emprunteur se trouvera entièrement libéré à l'échéance fixée dans le contrat de prêt.

D'autre part, l'obligation ou l'argent provenant de l'obligation est employé par le Crédit foncier à réaliser ces prêts, de sorte que nous pouvons dire tout de suite que les obligations, se trouvant gagées par des prêts, sont absolument garanties et ont la valeur des créances hypothécaires. Par ainsi le Crédit foncier se trouve n'être qu'un intermédiaire qui prête d'une main ce qu'il emprunte de l'autre.

L'idée du prêt à long terme par des obligations a été importée par Wolowski d'Allemagne, où des banques foncières sont organisées depuis Frédéric II.

Wolowski mit plusieurs années pour faire admettre la théorie du crédit foncier par l'opinion publique. Ses premières publications sur la matière datent de 1838. Quelque temps après, en 1845, il réussit à obtenir du gouvernement la réunion d'un Congrès, composé d'agriculteurs, de grands propriétaires et de jurisconsultes, pour étudier cette question. Les travaux du Congrès ne furent pas entièrement sans effet.

Les membres du Congrès s'étaient surtout préoccupés d'assurer la créance du prêteur et de donner à cette créance une telle mobilité qu'elle put se subdiviser en coupures et se transmettre facilement sans risques et sans frais. C'était l'obli-

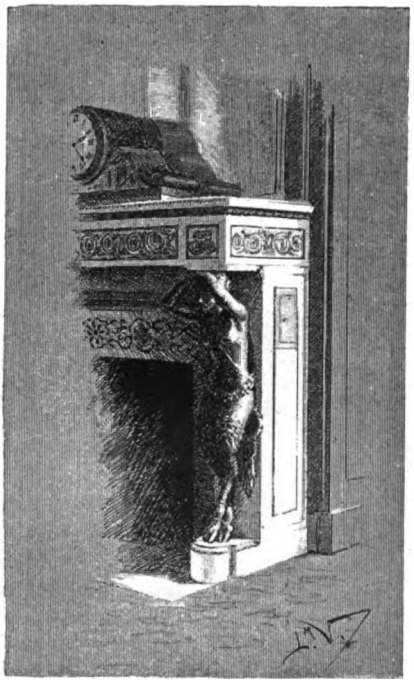


SALLE DES COMMISSIONS



Digitized by Google

gation foncière. La conception générale du crédit foncier était élaborée; il restait à l'appliquer. Arrive la république de 1848. On crut un instant qu'on allait trouver la solution à toutes les questions sociales. L'éclosion spontanée de



CHEMINÉE DE LA BIBLIOTHÈQUE

prétendus réformateurs, en temps d'agitation politique, est inouïe. Les projets qui doivent rendre tout le monde heureux pullulent à ces époques de poussée démocratique. On vit surgir, en ce moment, relativement au crédit hypothécaire, les combinaisons les plus fantastiques. Elles reposaient presque toutes sur le papier-monnaie.

On alla jusqu'à proposer la création de 10 milliards de billets hypothécaires, garantis par des immeubles et ayant cours forcé. On faisait ainsi de la monnaie à volonté. La dépréciation rapide de ces billets n'aurait pas manqué d'entraîner la dépréciation du billet de banque lui-même et de ruiner tout notre système de crédit. L'homme intelligent et pratique, qui était alors à la tête de nos finances, M. Goudchaux, combattit énergiquement ce projet et le fit écarter. Pendant ce temps, Wolowski continuait sa propagande en faveur d'un crédit foncier au moyen d'obligations ou lettres de gage. Dans sa pensée, l'obligation hypothécaire ne devait pas être un billet destiné à circuler comme de la monnaie, mais la promesse d'une somme à payer à une échéance déterminée, tout comme une valeur de placement ou un acte de prêt.

Enfin, en 1851, M. J.-B. Dumas, ministre de l'agriculture et du commerce, chargea M. Josseau de réunir les documents sur le fonctionnement des banques hypothécaires d'Allemagne et de faire un rapport. C'est sur le rapport de M. Josseau, remarquable d'ailleurs par la quantité des matériaux qui y sont réunis et par les conclusions qui en sont déduites, que le ministre fit rendre le décret-loi du 28 février 1852 autorisant la création de sociétés de crédit foncier.

Wolowski n'hésita pas à faire lui-même l'expérience de la justesse de sa théorie. Avec le concours de quelques hommes qui avaient un rang élevé dans la finance et dans l'administration, il fonda, au capital de 25 millions, une Société ayant pour titre : Banque foncière de Paris. Il trouva un collaborateur précieux dans M. Gauthier, membre honoraire de la Chambre des avoués de Paris, dont la science juridique et une longue pratique des affaires lui furent très utiles pour arrêter les instructions générales relatives à l'examen des demandes de prêts et à la vérification des titres de propriété.

La nouvelle Société, autorisée par un décret du 28 mars 1852, avait donc pour objet de consentir aux propriétaires des prêts à long terme, remboursables par annuités, et d'offrir aux capitalistes des obligations productives d'intérêt, transmissibles et garanties par hypothèque. Elle ne devait opérer que dans le ressort de la Cour d'appel de Paris.

D'autres sociétés se constituèrent, sur

Digitized by Google

les mêmes bases, à Nevers et à Marseille; mais on ne tarda pas à s'apercevoir des inconvénients de la pluralité des banques foncières. Si le système de la pluralité a réussi dans certains pays comme l'Allemagne, cela tient à la vie propre, à l'activité locale qui s'est conservée dans les différents petits États d'Outre-Rhin, mais en France, où tout se centralise à Paris, comment pourrait-on assurer à une société départementale assez de crédit, assez de pouvoir d'émission pour le placement de ses obligations? C'est ce que Victor Borie a fait ressortir avec beaucoup de clarté dans ces quelques lignes : « Il faut, dit-il, ouvrir un marché à ces obligations; or la pluralité des titres émis se nuisant les uns aux autres, troublant l'esprit des acheteurs, rend ce marché impossible. Que voulez-vous qu'on fasse de sept obligations hypothécaires, provenant de sept institutions diverses, ayant toutes une forme différente et toute d'une vente difficile parce qu'elles n'offrent pas un vaste marché aux transactions? »

Il fallut donc renoncer à l'idée de la multiplicité des crédits fonciers, idée fausse et stérile chez nous, quoi qu'en disent certaines personnes qui ne font pas de distinction entre les mœurs et les tendances de notre pays et celles d'autres pays étrangers.

En vertu d'un décret du 10 décembre 1852, la Banque foncière de Paris s'incorpora celles de Nevers et de Marseille et devint, sous le titre de Crédit foncier de France, une véritable banque nationale de la propriété immobilière. Son capital fut porté à 60 millions, dont la moitié seulement entièrement versé.

Jusque-là la Société avait été sous la surveillance de deux ministres : le ministre de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce, et le ministre des finances, mais bientôt on songea à la rattacher plus directement à l'État, et, par un décret du 24 juin 1854 et un autre du 6 juillet de la même année, on la réorganisa sur le modèle de la Banque de France. Le Crédit foncier se trouvait ainsi placé sous l'autorité exclusive du ministre des finances. Un gouverneur, assisté de deux sous-gouverneurs, nommé par le chef de l'État, devenait le seul représentant du pouvoir central dans l'administration de la Société.

UN COIN DU HALL

Les opérations de prêts du Crédit foncier s'accrurent rapidement. En 1870, lors de la guerre franco-allemande, il put faire l'épreuve de l'excellence de sa législation spéciale et de ses statuts. Il avait, en ce moment, plus de 1 milliard 92 millions de prêts hypothécaires, et 711 millions de prêts communaux. Il avait avancé, en outre, 260 millions au Sous-Comptoir des Entrepreneurs. Eh bien, après la guerre et la Commune, on constata que les insuffisances de gage

Digitized by Google

ayant pour cause la guerre et l'insurrection ne dépassaient pas 415,000 francs. Dès la fin de l'année 1871, les opérations de prêts de la Société reprirent leur cours normal.

L'expérience démontrait d'une façon éclatante que les plus terribles catastrophes ne pouvaient porter aucune atteinte au crédit de la maison.

L'administration actuelle a su dégager habilement la Société de l'affaire égyptienne, qui avait arrêté, pendant quelques années, sa prospérité. Les valeurs égyptiennes furent vendues, dans des circonstances favorables, sur le marché de Londres. Le gouverneur n'avait pas à se demander s'il était possible de réaliser un plus gros bénéfice en conservant plus longtemps ces titres en portefeuille. Son devoir était de sauver l'ancienne créance du Crédit foncier et de ne pas exposer la Société aux risques d'une spéculation extra-statutaire, dont le résultat était subordonné aux événements politiques, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus incertain au monde.

En 1879, on réalisa une réforme importante, en convertissant les anciennes obligations, bien avant qu'il ne fût question des conversions d'État qui ont eu lieu depuis. Les deux grands emprunts de cette année furent effectués dans ce but.

Le succès de ces deux opérations fut immense, non moins remarquables furent les conséquences économiques qui en découlèrent : le taux d'intérêt fut réduit, aussi bien pour les anciens prêts que pour les nouveaux, de 5 pour 100 à 4.45 pour 100, et la commission de 0.60 pour 100 pour frais d'administration, qui était perçue depuis l'origine, fut supprimée.

La réduction de l'intérêt et une organisation plus rapide dans les réalisations donnèrent aux opérations de prêts une impulsion nouvelle. A la fin de l'année 1881, le montant des prêts hypothécaires du Crédit foncier était de 1 milliard 231,800,000 francs, et celui des prêts communaux de 705,137,000 fr., soit 600 millions de plus qu'au 1er janvier 1878.

On peut ramener à trois règles ce qui constitue la base des opérations du Crédit foncier : il ne prête que sur première hypothèque; il ne peut pas prêter une somme supérieure à la moitié de la valeur de la propriété offerte en gage. Enfin, le Crédit foncier ne peut prêter que sur des propriétés susceptibles d'un revenu durable et certain.

Quelques critiques rigides ont prétendu que le revenu dont parle l'article 55 des statuts doit exister au moment de la signature du contrat de prêt. Si cette interprétation littérale était la vraie, on serait logiquement amené à décider que ce revenu doit être assuré par un bail d'une durée égale à celle du prêt, et dès lors on voit combien peu nombreuses seraient les propriétés capables d'obtenir un prêt du Crédit foncier. La règle signifie évidemment que l'immeuble offert en garantie doit être susceptible de produire un revenu régulier, soit par une location, soit par l'exploitation directe du propriétaire.

L'application de ces règles exige un examen minutieux et parfois des formalités qui peuvent paraître gênantes; mais la Société ne saurait s'en départir, parce qu'elle y a trouvé jusqu'ici, et malgré la dépréciation de la propriété depuis quinze ans, la véritable base de sa sécurité et de son crédit.

Il nous reste à dire un mot des obligations.

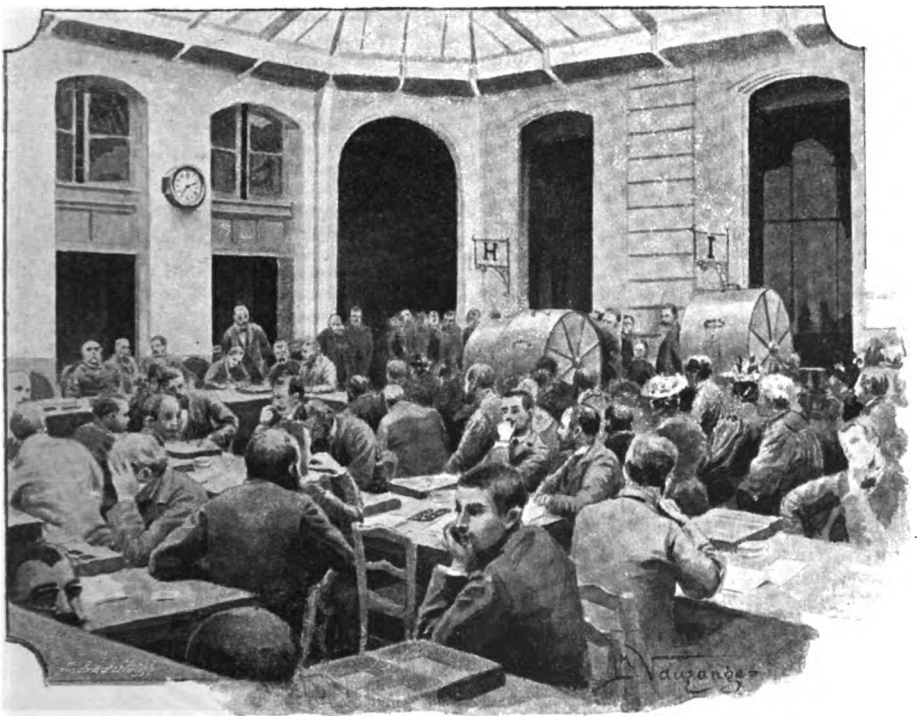
Les obligations foncières et communales sont la contre-partie des prêts réalisés. Elles se trouvent aujourd'hui dans tous les portefeuilles; il n'en est pas de plus populaires.

On peut s'en faire une idée, le 5 de chaque mois, jour de tirage au Crédit foncier. Nous avons rarement vu tableau plus pittoresque. C'est dans la grande salle vitrée, construite dans l'ancienne cour de l'hôtel Septeuil, décrit plus haut, que les tirages ont lieu à deux heures et demie. Longtemps avant la séance, un nombreux public, composé

Digitized by Google

de toutes les classes de la société, envahit les bancs disposés dans la salle. Au fond, sur une estrade, le gouverneur, entouré du Conseil d'administration, préside. D'un côté, des employés chargés d'inscrire les numéros qui vont sortir, de l'autre, la roue, objet de tous les regards. Une roue est construite pour chaque émission d'obligations; elle contient tous les numéros des obligations d'une émission. La roue est une sorte de tambour que l'on peut tourner autour d'une axe appuyée sur deux fourches en fer, qui sont fixées elles-mêmes sur un socle également en fer. Le socle étant monté sur des roulettes, la roue peut être amenée assez facilement dans la salle des tirages de la chambre voûtée et blindée où elle est enfermée en temps ordinaire. Les rayons et la circonférence de la roue sont en bronze; les deux côtés de la roue sont vitrés. Ce vitrage est composé de deux verres séparés par un grillage en fil de fer oxydé, qui retiendrait les numéros en cas de rupture du verre par suite d'incendie ou d'autre accident.

Sur la circonférence en bronze est ménagée une petite porte qui ne s'ouvre qu'au moment du tirage. C'est par cette porte que l'on extrait les numéros. Elle est refermée et scellée après chaque tirage.

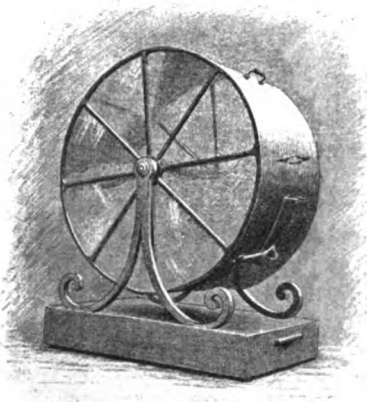



TIRAGE D'OBLIGATIONS A LOTS

Dans la roue les numéros sont enroulés sur eux-mêmes, suivant des procédés qu'il est intéressant de connaître. A l'origine, le numéro était inscrit sur un petit carré de parchemin terminé par une languette gommée; on le roulait et le rouleau était maintenu par la gomme de la languette. Ce premier système fut perfectionné dans la suite; le numéro inscrit sur du papier est couché sur une feuille de cuivre ou de laiton

Digitized by Google

presque de même grandeur, et se terminant encore par une languette. La feuille de laiton est roulée mécaniquement avec le papier et le rouleau fermé



ROUE CONTENANT LES NUMÉROS DES OBLIGATIONS

par la languette de cuivre qui tourne sur elle-même.

Un troisième procédé est employé quelquefois ; il consiste en un étui carré, avec une échancrure sur un côté par où s'enroule le papier portant le numéro.

Avant le tirage, plusieurs tours sont donnés pour que les numéros battus par des tablettes intérieures se mêlent, et le gouverneur, en présence du public, fait procéder à l'ouverture de cette roue, d'où va s'envoler la fortune.

On voit que toutes les précautions sont minutieusement prises pour que cette importante opération du tirage de lots soit faite dans les conditions d'une loyauté et d'une sincérité absolues.

A l'heure actuelle, le Crédit foncier a en circulation pour plus de 2 milliards 937 millions d'obligations foncières et communales, dont les deux tiers en obligations à lots.

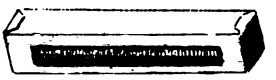
Le montant des prêts réalisés s'élève à 3,064 millions.

Son capital social, entièrement intact, est de 170 millions.

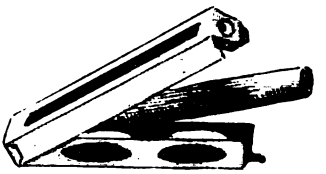
Ses réserves et provisions atteignent 143 millions.

Ses dépôts, toujours représentés par des rentes ou par des valeurs escomptables à la Banque de France, sont de 82 millions.

Ces chiffres résument tout ce que nous avons dit et démontrent encore plus clairement l'importance de cette Société ; ils expliquent cette immense clientèle qui met tant de mouvement et de vie dans ces vieux et élégants hôtels où elle a établi son siège. Sans doute, elle éprouve parfois des embarras et du fait de la dépréciation de la propriété et de celui de la baisse de l'intérêt, mais elle trouve dans ses statuts et dans la faculté qu'elle a de convertir ses obligations le remède à ces crises momentanées. Ce qui constitue sa force, c'est



ÉTUI FERMÉ

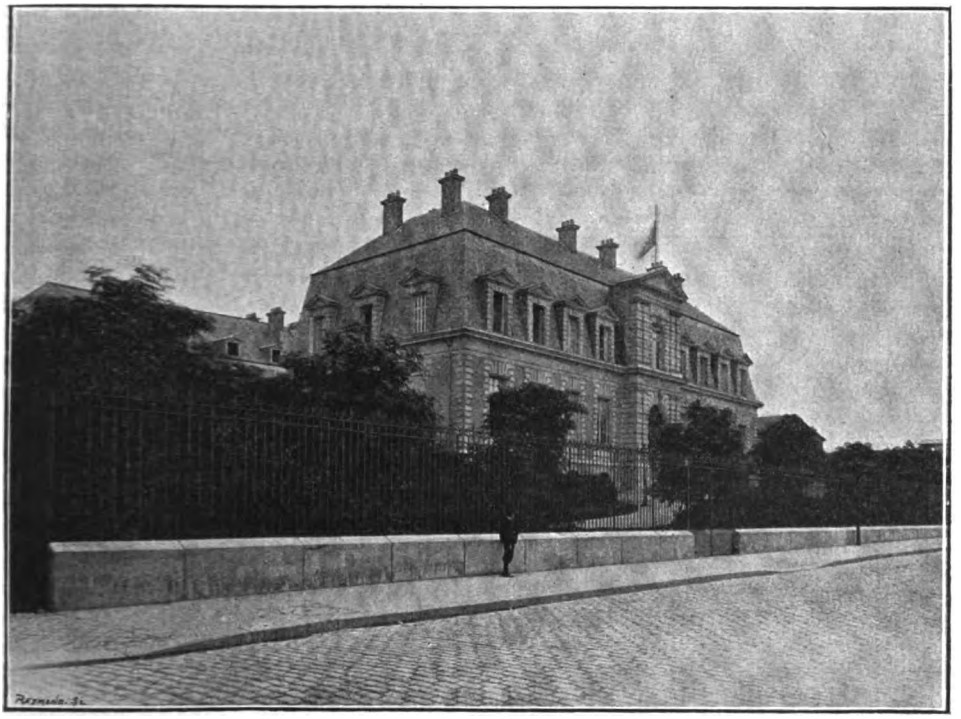


ÉTUI OUVERT

son portefeuille de créances à longue échéance de plus de 3 milliards, qui lui donne, pour chaque année, un bénéfice assuré. Aucune autre banque ne possède de pareilles ressources.

H. LAMANE.

Digitized by Google



# UNE VISITE A L'INSTITUT PASTEUR

Dans le programme des fêtes tracé pour le centenaire de l'École normale, il était un point que beaucoup de normaliens n'ont eu garde de laisser échapper : une visite à l'Institut Pasteur. Nous nous étions promis de nous mêler, sans cependant en avoir le droit, à cette délégation, qui n'était pas limitée. N'était-ce pas la manière la plus discrète de voir et de saluer M. Pasteur? N'était-ce pas aussi le moyen de visiter dans quelques détails les différents laboratoires? Le rendez-vous était pris pour le mardi 23 avril, à dix heures du matin. Il y avait bon nombre de retardataires. L'Institut Pasteur a le tort d'être loin du quartier des Écoles. Il faut aller dans le voisinage de l'hôpital des Enfants, de l'hôpital Necker, du lycée Buffon, et gagner le 115 du boulevard de Vaugirard. La rue Dutot s'ouvre là, — rue paisible où s'étalaient autrefois des jardins maraîchers. Le drapeau tricolore flotte sur le monument élevé en 1888, par souscription publique. Pendant que les normaliens arrivaient, se groupaient sur le trottoir et échangeaient les souvenirs d'école, nous notions combien il restait peu de camarades de M. Pasteur, élèves de la promotion de 1843.

Avant de franchir la grille qui sépare de la rue le très bel édifice bâti dans le style Louis XIII, moitié briques et moitié pierres, on aperçoit au-dessus d'arbustes, sur le terre-plein, en face de la porte d'honneur, une statue en bronze. C'est celle d'un enfant qui est aux prises avec un chien enragé. Se rappelle-t-on encore un fait divers qui date du mois d'octobre 1885, et dont tout Paris s'occupa

Digitized by Google

pendant une semaine? Jupille, un petit berger du Jura, qui habitait la commune de Villers-Farlay, conduisait un troupeau dans un pré quand il vit un chien enragé, la bouche écumante. Des enfants étaient là. Le chien allait s'élancer sur

STATUE DE JUPILLE

eux. Jupille se précipite. Les enfants ont le temps de se sauver. Jupille n'avait qu'un fouet pour toute arme. Il est cruellement mordu à la main gauche. Le chien s'acharne sur cette main déchirée. De la main droite, Jupille parvient à se dégager et, à l'aide de la lanière de son fouet, il arrive à lier la gueule du chien et l'assomme à coups de sabot. Six jours seulement après ses blessures, et pour obéir aux conseils d'un médecin, Jupille, arrivant à Paris, se rendit rue d'Ulm, à l'École normale, où était le laboratoire de M. Pasteur. C'était alors la période militante des études sur la rage. Au mois de juillet précédent, M. Pasteur avait déjà tenté sur un petit Alsacien, Joseph Meister, les premières inoculations préventives. L'histoire de ces deux enfants ainsi traités fit le tour du monde. De toutes parts, du fond des campagnes de France comme des extrémités de l'Europe, arrivèrent des centaines de personnes mordues par des chiens enragés et qui venaient chercher le salut dans ce petit laboratoire de l'École normale.

Une plaque commémorative, placée rue d'Ulm, consacre cette découverte qui termina si glorieusement les trente et une années de travaux passées par M. Pasteur dans cette École où il fit de si grandes choses.

Tandis que tous ces souvenirs nous remontaient à l'esprit, quelqu'un nous raconta que dans cet Institut Pasteur, où la première chose qui frappe est ce groupe de l'enfant et du chien, on assiste chaque matin à un spectacle inattendu. Jupille, le vrai Jupille, devenu garçon de laboratoire, passe tous les jours devant sa propre statue pour aller donner à manger aux lapins et aux cochons d'Inde parqués dans tout l'Institut, comme des animaux en villégiature, qui attendent la dernière expérience.

La grille franchie, les groupes se dirigèrent vers le perron qui mène à la grande bibliothèque où fut inauguré l'Institut Pasteur, au mois de novembre 1888. Dans cette grande salle, on ne voit que des vitrines remplies d'ouvrages scientifiques et de collections. A droite et à gauche s'élèvent, comme un perpétuel témoignage de reconnaissance, les bustes des plus généreux donateurs : l'empereur de Russie Alexandre III, l'empereur du Brésil, le comte de Laubespin, le baron de Rothschild, Mme Furtado-Heine, Mme Boucicaut. La souscription publique (en dehors de la

Digitized by Google

souscription spéciale récemment affectée au traitement de la diphtérie) avait produit une somme de 2,586,000 francs. Les dépenses d'achat de terrain, les frais de construction et de premier établissement

M. PASTEUR

s'élevèrent à 1,563,000 francs, ce qui laissait, comme on dit en termes de finances, un solde disponible de un million. Le revenu de ce million serait insuffisant pour l'entretien de tous les laboratoires. Aussi l'État accorde-t-il chaque année des subventions qui permettent d'équilibrer un lourd budget.

M. Pasteur, qui habite l'appartement situé en face de la bibliothèque, nous reçut assis dans un fauteuil, en s'excusant de n'avoir pu aller au-devant de nous. Sa jambe paralysée lui refusait tout service. Mais si la vieillesse s'est appesantie sur ce corps épuisé par tant de luttes, le visage, encadré aujourd'hui de barbe blanche coupée presque ras, garde toute sa puissance. Les yeux gris vert, très profonds, brillent avec un éclat admirable. Tout s'est concentré dans la flamme de ce regard. Vieux camarades, jeunes conscrits de l'École, il eut pour tous un mot affectueux.

Digitized by Google

Le salon est rempli d'objets d'art, qui sont presque tous des souvenirs de reconnaissance publique. Des groupes d'enfants en bronze argenté tiennent des grappes de raisin ou portent des cocons. C'est le témoignage des services rendus aux vignerons et aux sériciculteurs. La découverte de la vaccination charbonneuse est représentée par des moutons et des bœufs. Pendant que le flot d'admirateurs s'écoulait, ceux qui, comme nous, aiment les détails révélateurs des hommes et des choses, examinaient curieusement le cabinet de travail. Des deux côtés de la fenêtre sont deux corps de bibliothèques où l'on voit de gros cahiers d'écolier, qui sont les précieux cahiers d'expériences de M. Pasteur. On a, paraît-il, note par note, jour par jour, les incidents qui ont mis M. Pasteur sur la voie de ses découvertes. C'est le chemin même de sa pensée que l'on suit étape par étape. Un buste de J.-B. Dumas surmonte un des corps de bibliothèque. Sur la cheminée, un bronze représente la *Jeunesse,* par Chapu. Puis le portrait d'Henri-Sainte-Claire Deville, et, à une place d'honneur, deux gravures qui représentent les petits-enfants de M. Pasteur. Enfin, perpétuellement sous ses yeux, une reproduction de l'*Alsace,* par Henner. N'y a-t-il pas là comme la synthèse d'une vie de sentiment : l'admiration pour un maître comme J.-B. Dumas; l'amitié pour un confrère comme Sainte-Claire Deville; la tendresse pour les siens, et toujours, et au-dessus de tout, le patriotisme?

M. Pasteur avait chargé les chefs de service, ses collaborateurs, Duclaux, Grancher, Metchnikoff, Chamberland et Roux, de faire aux normaliens les honneurs des laboratoires. C'est M. Roux qui, à cause de ses récentes études sur la diphtérie, attirait surtout les regards. Comme ce jeune savant se laisse difficilement aborder et interroger par les reporters, nous croyons leur épargner des visites assez infructueuses en disant que M. Roux est né à Confolens le 17 décembre 1853, qu'il a fait ses études d'abord dans cette ville, puis à Aurillac et au lycée du Puy. Il a pris ses premières inscriptions de médecine à la Faculté de Clermont-Ferrand, où il travailla auprès de M. Duclaux, qui était à cette époque professeur à la Faculté des sciences. Quand M. Duclaux fut chargé du cours de chimie biologique à la Sorbonne, M. Roux fut son préparateur, et en 1878 entra au même titre dans le laboratoire de M. Pasteur.

Une galerie intérieure, établie entre la bibliothèque et l'appartement de M. Pasteur, relie l'édifice principal aux corps de bâtiments plus étendus, formant comme des ailes en retrait, construits en pierres meulières. Par de hautes et larges fenêtres le soleil pénètre de toutes parts. La plus belle salle qui donne sur ce premier étage est la salle des cours. L'Institut Pasteur est à la fois un grand dispensaire gratuit pour le traitement de la rage, un centre de recherches pour les maladies contagieuses et un centre d'enseignement pour les études nouvelles. Dans cette salle inondée de lumière, où l'on peut aligner des microscopes, arrivent chaque jour des étudiants français et étrangers. Le docteur Roux fait tous les ans dans cette salle trois séries de cours de quarante-cinq leçons par série. M. Metchnikoff, qui étudie en ce moment le choléra, en fait également, et M. Duclaux a transporté dans un petit amphithéâtre le cours de chimie biologique professé autrefois à la Sorbonne. Ainsi sont exposées les doctrines qui ont ouvert à la médecine et à l'hygiène des voies si nouvelles et si fécondes. Il y a là un perpétuel rayonnement d'influence française.

Un jour, au sujet de ces maladies contagieuses qui déciment l'humanité, M. Duclaux disait : « L'homme n'est pas plus fait pour rester la proie des infiniment petits que celle des bêtes féroces contre lesquelles il a dû se faire une place à son arrivée dans le monde et qu'il a détruites ou domptées. Ce sont des efforts de même nature qu'il a à faire aujourd'hui. L'admirable ensemble

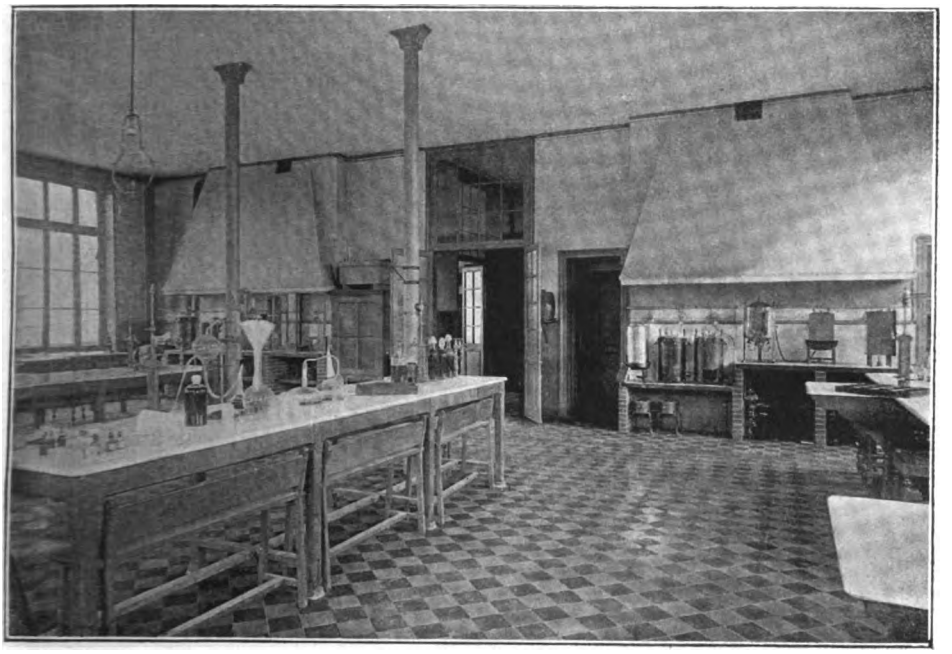
Digitized by Google

des travaux de M. Pasteur lui permet de les combattre avec sûreté et, au bout de l'œuvre, il y a la conservation de millions d'existences pour la famille et la patrie. »

M. Roux avait eu l'ingénieuse pensée de grouper dans cette salle, sur les grandes tables recouvertes d'une plaque de lave de Volvic, au milieu des microscopes, une série de ballons et de tubes

uns sur le mont Poupet, à 850 mètres, et d'autres sur la mer de glace, à 2,000 mètres d'élévation. Sur vingt ballons ouverts aux premières hauteurs du Jura, cinq seulement étaient altérés, et sur les vingt du Montanvert un seul avait été altéré.

C'était la démonstration du fait que les germes deviennent plus rares à mesure qu'on s'éloigne des habitations, que les montagnes en ont moins que les



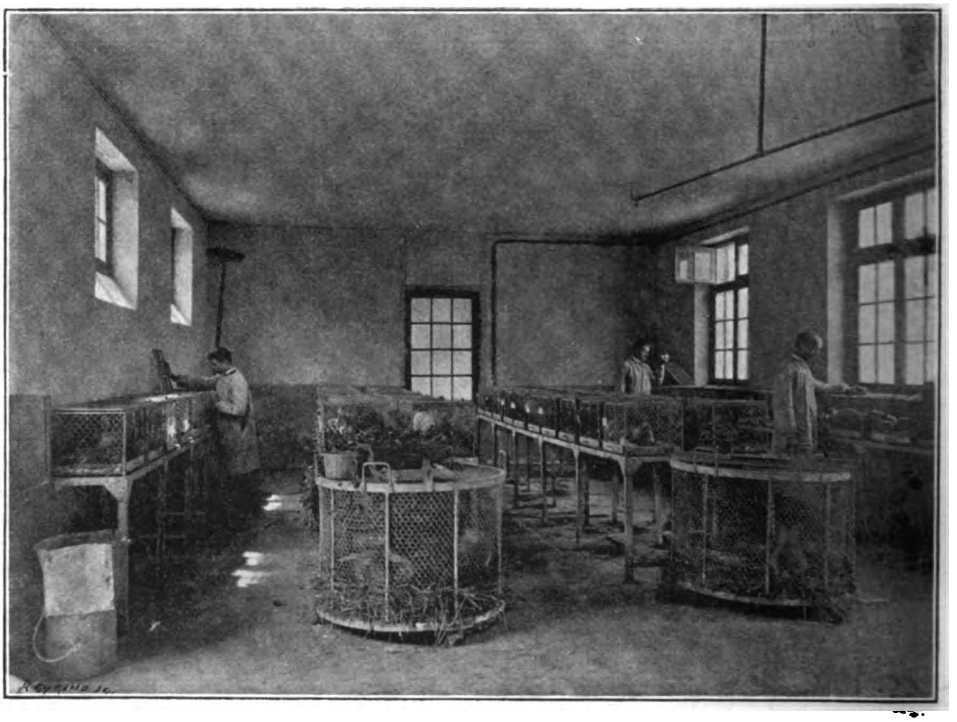
LABORATOIRE DE M. ROUX

qui représentaient des expériences décisives. A gauche, en entrant, cinq petits ballons de verre, remplis d'un liquide très altérable, avaient servi à M. Pasteur, en 1860, dans ses expériences sur les germes de l'atmosphère. C'était au moment des luttes ardentes sur la génération spontanée. M. Pasteur avait voulu montrer que, quand on avait pris toutes les précautions de pureté, un liquide ne s'altérait que si des germes extérieurs venaient le troubler. Partant pour Arbois avec une provision de ballons de verre remplis de liquide, il en ouvrit quelques-

plaines et que l'air des hauteurs de l'atmosphère est de plus en plus pur. « J'affirme donc, déclarait M. Pasteur devant la commission de l'Académie, constituée pour examiner cette question capitale, qu'il est possible de prélever, au milieu de l'atmosphère, un volume d'air déterminé qui ne contienne ni œuf ni spore et ne produise aucune génération dans les solutions putrescibles. » L'air n'intervenait point dans le développement d'organismes microscopiques. Tout venait d'un germe. Que de conséquences devaient sortir d'un de ces petits ballons

Digitized by Google

ainsi placé sur cette table de laboratoire ! Le rôle des microorganismes dans les fermentations, dans les décompositions organiques et les maladies fut expliqué par M. Pasteur à la suite de ces études, si violemment contredites alors. On put isoler ces germes et ces microbes, les cultiver et les domestiquer. Voici maintenant des rangées de petits tubes qui



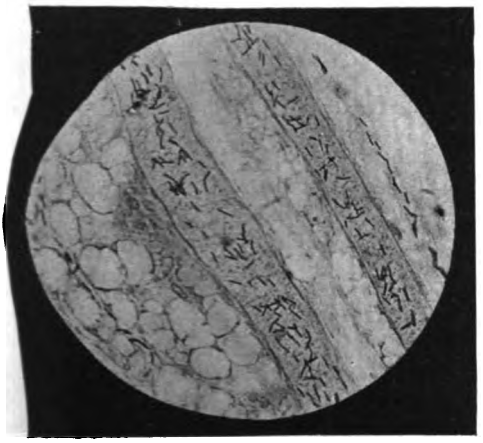
SALLE DES ANIMAUX EN EXPÉRIENCE

correspondent aux études qui suivirent les générations spontanées : les études sur le vin. Là encore M. Pasteur montra que toutes les hypothèses produites jusqu'alors sur les altérations des vins étaient fausses, qu'il n'y a rien de spontané, pas plus dans les phénomènes de fermentation que dans les infusions ou dans les liquides organiques. Tout vient d'influences extérieures, de ferments organisés qui s'introduisent dans les cuves de vendange. Sans doute la composition du vin favorise peu ce développement; mais quelques-uns de ces organismes microscopiques, qui ont le caractère anaérobie, c'est-à-dire la faculté de vivre sans air, peuvent, dans des conditions spéciales d'existence et de multiplication, envahir le vin et l'altérer.

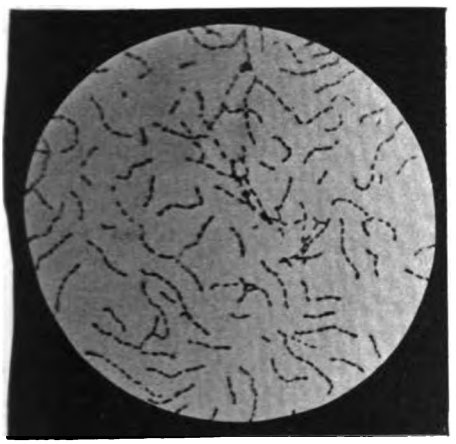
M. Pasteur reconnut que, pour mettre le vin à l'abri de ces altérations, il n'y avait qu'à le chauffer à une température de 55 à 60°. Tous les vins peuvent subir l'action de la chaleur, et pour assurer la conservation du vin, quel qu'il soit, il suffit d'une minute de chauffage.

Si importants qu'ils fussent, ces résultats, accompagnés des études sur le vinaigre qui détruisirent les théories du savant allemand Liebig, n'étaient pour ainsi dire que la préface des découvertes capitales qui devaient suivre. Le physicien anglais Robert Boyle a écrit une phrase profonde que l'on a souvent citée : « Celui qui pourra sonder jus-

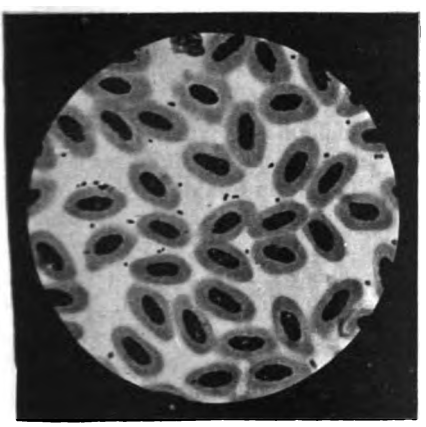
Digitized by Google



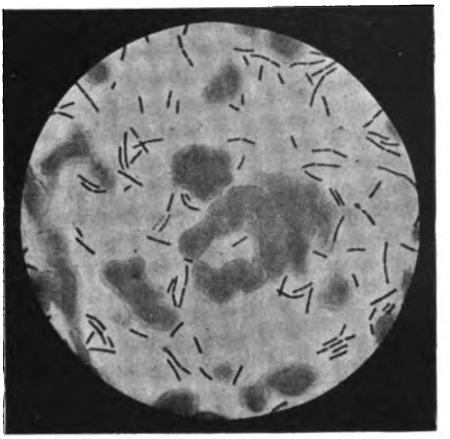
Vaisseaux sanguins avec bactéridies charbonneuses.



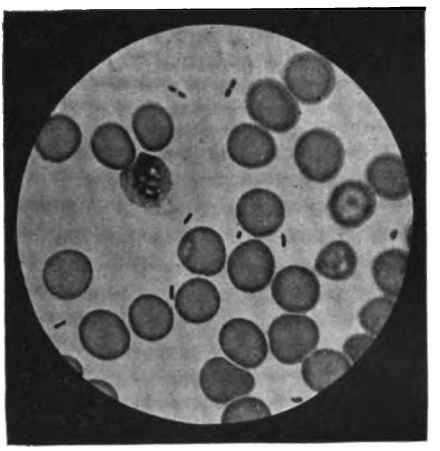
*Microbe* de la peste (culture en bouillon).



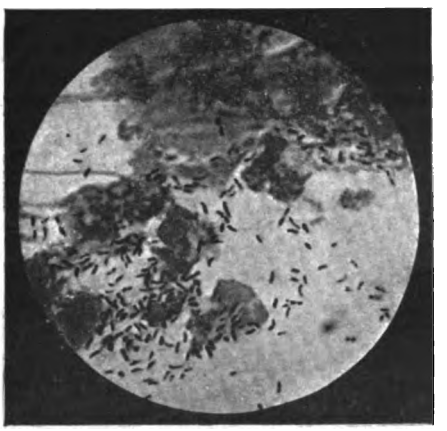
*Microbe* du choléra des poules dans du sang de pigeon.



Bactéridies charbonneuses dans du sang de cobaye.



Microbe de la peste dans du sang.



Microbe de la diphtérie.

Digitized by Google

qu'au fond la nature des ferments et des fermentations sera sans doute beaucoup plus capable qu'un autre de donner une juste explication des divers phénomènes morbides, aussi bien des fièvres que des autres affections. Ces phénomènes ne seront peut-être jamais bien compris sans une connaissance approfondie de la théorie des fermentations.» C'est à M. Pasteur que revient la gloire d'avoir résolu ce problème et renouvelé ainsi la médecine et l'hygiène.

M. Roux avait rangé sur les tables

M. ROUX

du laboratoire des tubes de verre ou étaient enfermés les germes des maladies virulentes des hommes et des animaux. Il y avait là toute la série. Voici la bactéridie charbonneuse qui, ensemencée dans du bouillon, se voit au microscope sous forme de filaments. Il suffit d'une goutte de ce bouillon inoculée à un mouton pour le tuer.

Mais cette bactéridie elle-même peut être rendue non seulement inoffensive, mais protectrice. Par un artifice de culture à une température de 42°, M. Pasteur, avec la collaboration de M. Chamberland et de M. Roux, arriva à atténuer la virulence de cette bactéridie, qui n'avait plus que des filaments privés de spores ou graines. Il obtint ainsi un virus vaccinal qui, inoculé aux moutons et aux bœufs, mit ces animaux à l'abri de la maladie mortelle. La maladie charbonneuse qui décimait les troupeaux fut vaincue. C'est par millions que l'on peut évaluer les sommes sauvées à l'agriculture. Le microbe du choléra des poules et celui du rouget des porcs furent également atténués.

Tous ces échantillons de découvertes réalisées étaient rassemblés dans ces tubes et ces verres de laboratoires. C'était comme un musée d'un jour offert aux normaliens.

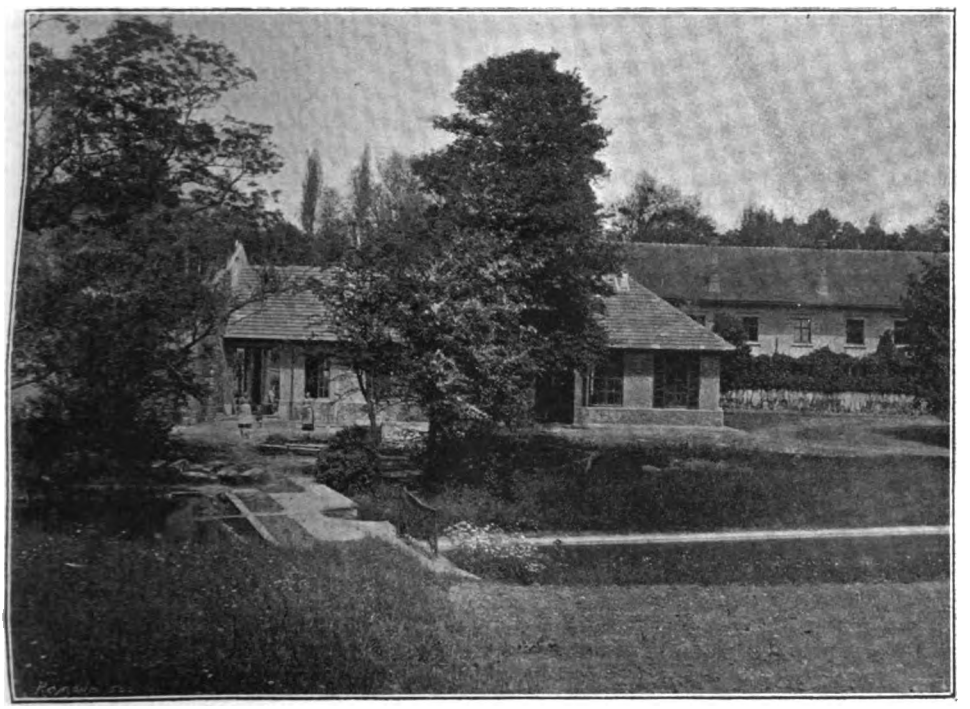
Plus loin, on apercevait le microbe de la peste, découvert au moment de la dernière épidémie de Hong-Kong, par le docteur Yersin, ancien préparateur de l'Institut Pasteur, médecin des colonies. Yersin fit cette découverte en même temps qu'un médecin japonais. Ce microbe a la forme d'un bacille : il est très rare dans le sang ; mais il pullule dans les bubons. Au milieu de ces tubes et de ces microscopes était une cage où un lapin mourait enragé. La paralysie avait déjà gagné tout le corps. La tête se raidissait dans une dernière contorsion.

Les visiteurs qui ne savaient pas, par les détails précis, quel fut pour M. Pasteur le moyen de préserver l'homme de la rage après morsure ; les normaliens peu initiés, les littéraires, comme disent les scientifiques de la rue d'Ulm avec une légère nuance d'ironie, écoutaient les explications des préparateurs zélés qui rappelaient ces expériences déjà si lointaines. M. Pasteur eut d'abord l'idée de donner à coup sûr la rage à des chiens. C'était le premier point du problème. L'incubation infiniment variable rendait les recherches infiniment difficiles. Après avoir pris une série de chiens, M. Pasteur leur fit subir l'opération du trépan. Il déposa à la surface de leur cerveau un peu de moelle ou bulbe d'un chien mort de la rage. La rage apparut rapidement. On était donc en présence d'une méthode permettant de provoquer la rage dans un temps donné. — Restait

Digitized by Google

dès lors à trouver un virus fixe, c'est-à-dire toujours identique à lui-même. En inoculant de la même façon un lapin, et en ayant soin après la mort de ce lapin, succombant au bout de quelques jours, de trépaner un autre lapin et de déposer à la surface de son cerveau un peu de bulbe du lapin mort de rage, on arriva à faire que le centième lapin, animaux ne contractaient pas la rage : bien plus, ils devenaient réfractaires. C'est cette méthode préventive qui fut appliquée à l'homme.

Par les grandes fenêtres qui donnent des laboratoires dans le jardin, nous aperçûmes, se suivant à la file, tous ceux qui venaient se faire inoculer. Ils étaient près d'une centaine : paysans, ouvriers,



ÉCURIES DE VILLENEUVE-L'ÉTANG

inoculé ainsi, fût atteint de rage en six jours.

Pouvait-on dès lors obtenir des modifications, des atténuations de ce virus?

M. Pasteur inocula à des chiens des moelles que l'on avait fait dessécher dans un flacon où il y avait des fragments de potasse. Il constata que non seulement les chiens ne mouraient pas ; mais que l'accoutumance à l'inoculation de ces moelles diluées rendait les chiens capables de supporter sans inconvénient des doses massives de virus mortel. Les femmes, petits enfants. Chaque jour, du 1er janvier au 31 décembre, c'est le même spectacle, depuis bientôt dix ans. Bon nombre de visiteurs descendirent alors au rez-de-chaussée pour voir de plus près les « mordus ». Le traitement dure une quinzaine de jours. Une piqûre extrêmement bénigne est faite au flanc à l'aide d'une seringue de Pravaz remplie de moelles diluées. Les statistiques, publiées par les annales de l'Institut Pasteur, donnent les résultats obtenus. Sur cent personnes mordues il en mourait

Digitized by Google

jadis une vingtaine, selon les statistiques les plus faibles. Aujourd'hui, grâce au traitement, il n'en meurt pas une sur deux cents. Que de gens ont franchi le seuil de cette porte et sont sortis victorieux de la mort! Vous qui entrez ici ayez toute espérance, pourrait-on écrire sur la porte du service de la rage.

Pendant que de tels résultats s'obtenaient et que les recherches se poursuivaient de toutes parts dans la lutte engagée contre les microbes, on étudiait à l'Institut Pasteur une autre maladie : la diphtérie.

Tout le monde sait que ce mal redoutable se traduit par la présence de fausses membranes blanchâtres. « La peau », comme on dit vulgairement, est formée par un amas de microbes. Deux savants étrangers, Klebs et Loeffler, avaient montré que la maladie était bien due à ce bacille caractéristique. M. Roux et un autre préparateur déjà nommé, M. Yersin, montrèrent ce que fait ce bacille : il sécrète, comme le microbe du tétanos, un poison mortel. Enfermé dans la fausse membrane, le microbe élabore son poison qui se répand dans l'organisme et produit ses ravages. Les reins, le cœur, le système nerveux, tout est menacé, tout est atteint. La paralysie, et souvent la mort, arrive. Après avoir recueilli sur une membrane diphtérique le bacille et laissé la terrible semence dans des vases de bouillon à large fond plat, tout en pratiquant une ouverture permettant à l'air de circuler, on plaça ces bouillons dans une étuve chauffée à 37°. Pendant des jours et des jours, le bacille se développa. Son poison se multiplia. On filtra ensuite cet étrange bouillon. Et ce poison limpide, que l'on confondrait avec la liqueur de la grande Chartreuse, s'appelle la toxine.

Les travaux de M. Roux et de M. Yersin sur ce poison si redoutable resteront classiques et fondamentaux, comme le disait, en 1891, au Congrès de Londres, un savant allemand, M. Behring, qui a si largement contribué au progrès de cette étude en découvrant l'antitoxine.

Voici très brièvement résumé le procédé. Si l'on inocule à un cheval des doses d'abord extrêmement faibles, puis croissantes de toxine, ce cheval reçoit le pouvoir de résister à une très forte inoculation de toxine pure. Après avoir saigné le cheval ainsi protégé, immunisé, on recueille la partie liquide qui surnage quand le sang se coagule et qu'on appelle le sérum : on obtient alors un sérum qui est antitoxique, immunisant et curateur.

Avant l'application de ce traitement, la statistique de mortalité par diphtérie, à l'hôpital des enfants, était de 51 pour 100. Sur 3,971 enfants entrés dans cet hôpital de 1890 à 1893, 2,029 étaient morts. Du 1er février au 24 juillet 1894, le traitement de la sérumthérapie, appliqué dans cet hôpital par M. Roux, avec le concours de M. Martin et de M. Chaillou, diminua le nombre des décès de 51 à 24 pour 100. Quand la diphtérie est pure, c'est-à-dire que l'on n'a à lutter que contre elle seule et non contre d'autres microbes associés au bacille, les résultats donnés par les inoculations de sérum sont extraordinaires. Le mal est vaincu en quarante-huit heures.

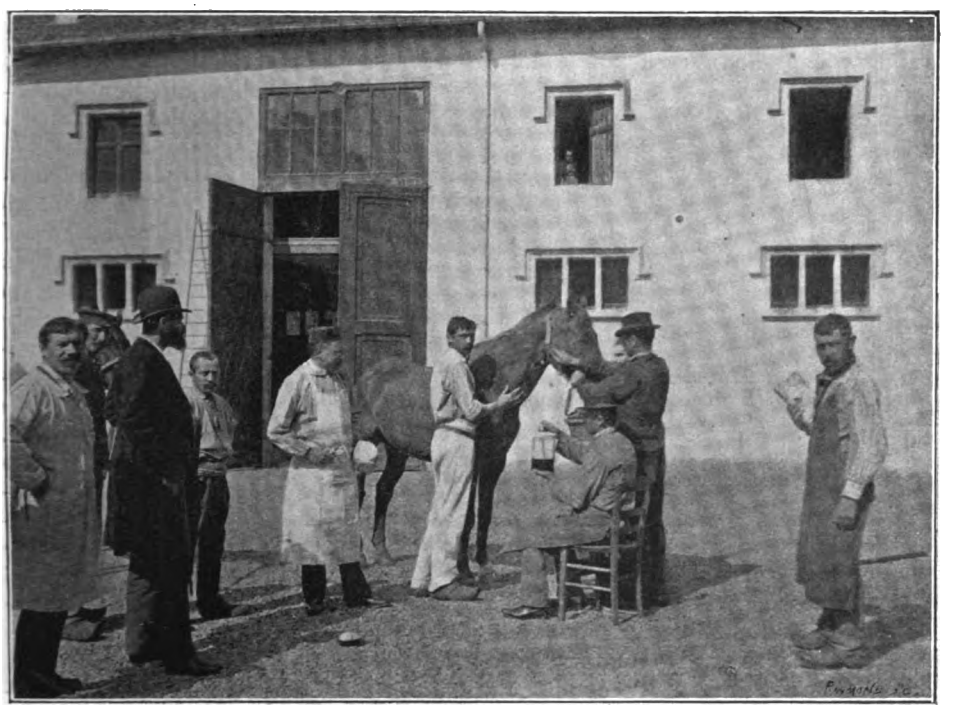
Pour traiter un enfant, on injecte sous sa peau (comme pour les inoculations antirabiques) une dose de vingt centimètres cubes de sérum, et vingt-quatre heures plus tard une autre dose égale. Les fausses membranes se détachent : la fièvre tombe; le visage, de livide qu'il était, reprend les teintes de la vie.

Lorsque M. Roux fit connaître au Congrès de Budapest les résultats qu'il avait obtenus, il y eut des applaudissements enthousiastes qui se répercutèrent immédiatement en France. Au mois d'octobre 1894, l'Académie de médecine, adoptant les conclusions d'un mémoire du professeur Straus, émit un avis favorable sur l'emploi du sérum antidiphtérique et formula le vœu que l'Institut Pasteur eût les moyens de répondre promptement à toutes les demandes de sérum.

Digitized by Google

Grâce à des dons offerts avec une générosité toute française, on put acheter une centaine de chevaux et les installer dans le domaine de Villeneuve-l'Étang. Ce domaine, une loi, votée par le Parlement en 1884, l'a affecté au laboratoire de M. Pasteur. Du mois de septembre 1894 au mois de janvier 1895, l'Institut Pasteur put fournir gratuitement et la mort! Aujourd'hui tout est régularisé. Le public peut se procurer dans chaque pharmacie le remède contre la diphtérie, remède que tous les bureaux de bienfaisance, les hôpitaux et même les services hospitaliers établis à l'étranger reçoivent gratuitement.

Pendant que toutes ces explications nous étaient données dans cette visite



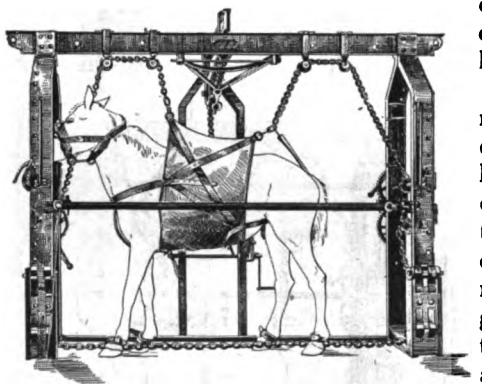
SAIGNÉE POUR OBTENIR LE SÉRUM

cinquante mille doses de sérum. Les laboratoires ressemblaient, il est vrai, à des bureaux d'expédition. La mise du sérum en petits flacons occupait jusqu'aux chefs de service. Des centaines de dépêches arrivaient chaque jour, à toute heure, demandant, implorant un envoi de sérum. Que d'enfants ont pu être sauvés par l'activité et le dévouement de tout le personnel de l'Institut Pasteur, qui veillait à l'envoi journalier de tous ces flacons, partant pour ramener la vie là où s'avançaient la maladie inoubliable, nous nous promettions de compléter notre journée en nous rendant à Villeneuve-l'Étang. On prend une ligne qui va au delà de Saint-Cloud et on descend à la petite station de Garches. Le parc de Villeneuve est à deux cents mètres de cette station. Garches est de plus en plus célèbre par les petites maisons légères qui s'éparpillent dans tous les recoins où il y a des arbres. Ce plaisir, ce besoin de la campagne pousse les Parisiens, les dimanches d'été, à l'assaut des trains pour aller respirer, ne fût-ce que



Digitized by Google

trois ou quatre heures, un peu de bon air. A Garches, on est enveloppé de tous côtés par des bois admirables, les bois de Marnes et de Ville-d'Avray, bois de haute futaie où viennent tous les dimanches se promener tant de petits bourgeois qui n'auront dans toute leur existence que cette échappée sur la nature. Le parc de Villeneuve-l'Étang, qui fait suite au parc de Saint-Cloud, a été arrangé jadis par un maître paysagiste. Groupes d'arbres, arbres isolés, vallonnements, tout se succède pour le



IMMOBILISATION DU CHEVAL

plaisir des yeux, comme on disait au temps où le parc fut dessiné. La plus petite partie du parc a seule été cédée au laboratoire de M. Pasteur. Il ne reste des constructions que les communs, qui ont servi de chenil pour des centaines de chiens. Que de prisonniers de la fourrière sont venus finir leur vie dans des cages rondes ou au fond des niches grillagées! Les personnes sensibles, tentées de s'apitoyer rétrospectivement sur ces victimes, qui ont permis à M. Pasteur de délivrer l'humanité d'un épouvantable fléau, peuvent se dire que tout chien devant être trépané était toujours chloroformé. Aujourd'hui des milliers de cochons d'Inde, destinés aux inoculations de toutes sortes, remplissent ces cages et ces niches. On entend leurs petits cris qui ressemblent, disait un jour Jupille, quand il arriva de son village, au bruit d'un ruisseau qui court sur les pierres.

Il y avait, au milieu du parc, un château à contrevents verts, qui avait appartenu à la duchesse d'Angoulême, puis, après la révolution de 1830, au duc Decazes, qui le vendit à Napoléon III. Comme il fut pillé pendant la guerre, au point que l'on emporta jusqu'aux ardoises du toit, il fallut le démolir. Tout tombait en ruines. Une terrasse, qui était à la hauteur du premier étage et faisait suite au cabinet de l'empereur, est le dernier vestige que l'on voit encore. De grands arbres, de vastes tilleuls l'ombragent comme autrefois.

Les chevaux traités et saignés régulièrement à l'aide d'un gros trocart, introduit dans la veine jugulaire, ont envahi les écuries réservées jadis aux chevaux des cent-gardes. Quand un cheval est trop difficile à maintenir, on le place dans une sorte de travail, où il est immobilisé pendant qu'on pratique la saignée. Il en est de toutes les races et de toutes les robes. Un cheval de course, à tête fine, à longue encolure, aux jambes hautes, est le voisin des chevaux de cuirassiers et des petits chevaux de chasseurs, vendus pour cause de réforme. Le dernier cheval d'armes du maréchal Canrobert, donné par le fils et le gendre du maréchal, est à la tête des chevaux de troupe.

Autour de ces vastes écuries, la nature est dans le triomphe de l'été. Les massifs de rhododendrons ont fleuri; les rosiers continuent de s'épanouir en bordure; les hêtres pourpres grandissent; un arbre, planté par le duc de Bordeaux, se penche sur un petit étang; un cèdre admirable, un des plus beaux de France, allonge ses branches horizontales. Tout dans la nature continue son œuvre de rajeunissement tandis que l'œuvre de guérison et de vie se poursuit dans ce laboratoire de Villeneuve-l'Étang, qui est le prolongement de l'Institut Pasteur.

PAUL DEJEAN.

Digitized by Google

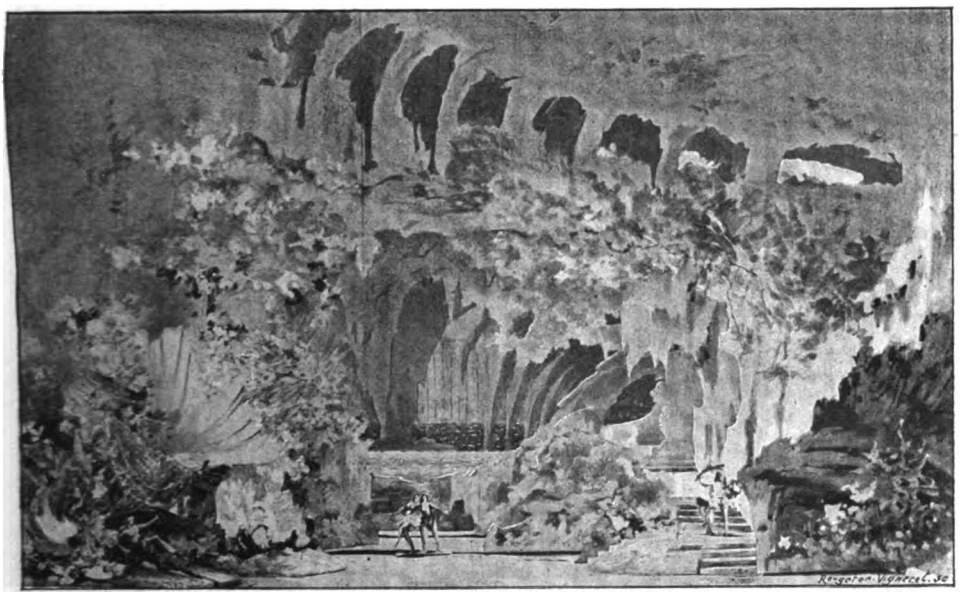
# LES DÉCORS DE TANNHÄUSER

Quand une œuvre de l'importance de *Tannhäuser* est annoncée à l'Opéra, sa mise en scène éveille autant de curiosité que son interprétation vocale et symphonique.

Celle-ci a été en quelque sorte défloréé par des exécutions partielles dans des concerts, la plupart des principaux effets sont prévus; sans parler des fervents de Wagner qui ont fait le pèlerinage de Bayreuth, les habitués de l'Opéra connaissent les pages maîtresses de la partition.

Mais ce que tous attendent avec impatience, c'est la réalisation du chef-d'œuvre au point de vue du plaisir des yeux, dans ce cadre grandiose et incomparable qu'est notre Académie nationale de musique.

Dans quels décors verra-t-on se dérouler la dramatique aventure du chevalier-poète, s'arrachant aux séductions de Vénus pour s'adonner au virginal amour d'Élisabeth, puis expiant par un pèlerinage à Rome une velléité de retour à la volupté, et finalement, après une lutte suprême entre les deux attirances, mourant pardonné, grâce aux prières d'Élisabeth qui l'a précédé dans l'autre vie? Voilà certes de quoi piquer la curiosité.



Maquette du 1er tableau. — Le Vénusberg.

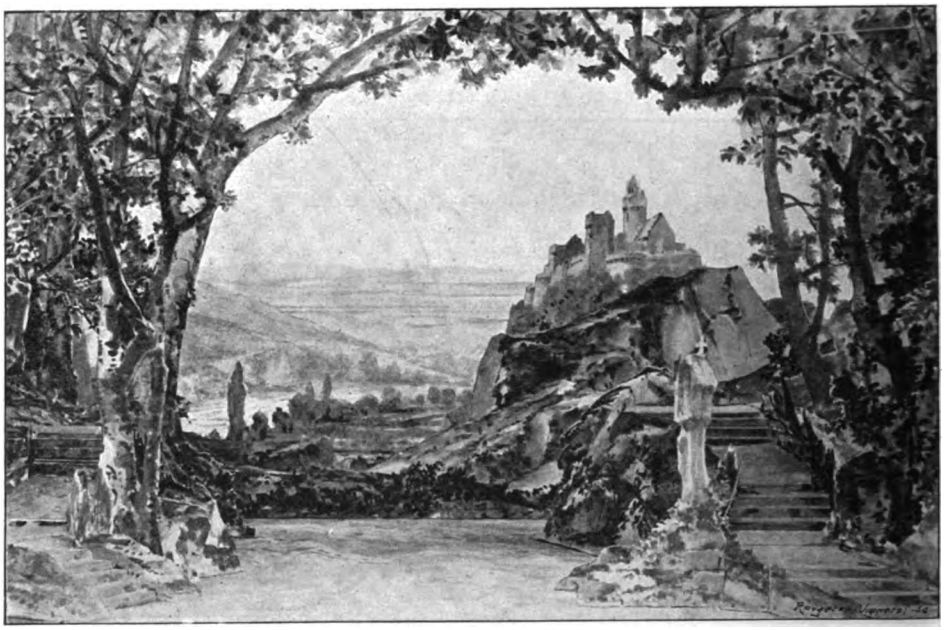
A cette heure, plusieurs milliers de privilégiés ont pu constater *de visu* que l'Opéra a triomphalement résolu ce problème, mais ceux-là même, nous l'espérons, suivront avec intérêt le détail des opérations que comporte la confection et la mise en place des trois nouvelles décorations théâtrales signées Amable, Jambon, Carpezat.

Digitized by Google

***

On est généralement disposé à croire que les décors de théâtre sont de vastes toiles recouvertes d'une peinture grossière et approximative par de simples manœuvres. Les grands châssis que l'on voit sortir le matin des chariots *ad hoc* stationnant devant les théâtres, et qui sont à peu près tout ce que le public peut apercevoir de près en fait de décoration théâtrale, contribuent à entretenir cette erreur. Dire que ces barbouillages me donneront ce soir l'illusion d'un palais splendide ou d'un jardin féerique, songe le passant, souriant à la fois de sa propre crédulité et de l'habileté conventionnelle des peintres décorateurs!

Dans son intéresaant volume *l'Envers du Théâtre*, M. Georges Moynet a fait justice de cette erreur trop commune. « Erreur qu'un peu de réflexion fera disparaître. Si on prend un fragment de tableau bien exécuté, un fragment de deux ou trois centimètres carrés et qu'on le grandisse trente ou quarante fois, on n'aura plus alors qu'une partie de tableau à peine indiquée et représentant parfaitement une partie de décor. Si on fait l'opération inverse, si on regarde un fragment de décor par le gros bout d'une lorgnette, cette peinture bientôt deviendra très finie, trop finie peut-être... »



Maquette du 2e tableau. — La vallée de la Wartburg.

Ceci dit pour l'exécution, la composition exige chez le décorateur les mêmes qualités que chez le peintre, avec cette différence que le premier est limité par d'impérieuses nécessités résultant des proportions de la scène et de l'espace qu'il doit réserver pour l'évolution des personnages.

Le premier soin des directeurs de l'Opéra, quand ils sont décidés à monter un nouvel ouvrage, est de convoquer leurs peintres décorateurs attitrés, et de leurs distribuer la besogne suivant leurs aptitudes et leurs préférences. Dans *Tannhäuser* il n'y a que trois décors : le Vénusberg, la vallée de la

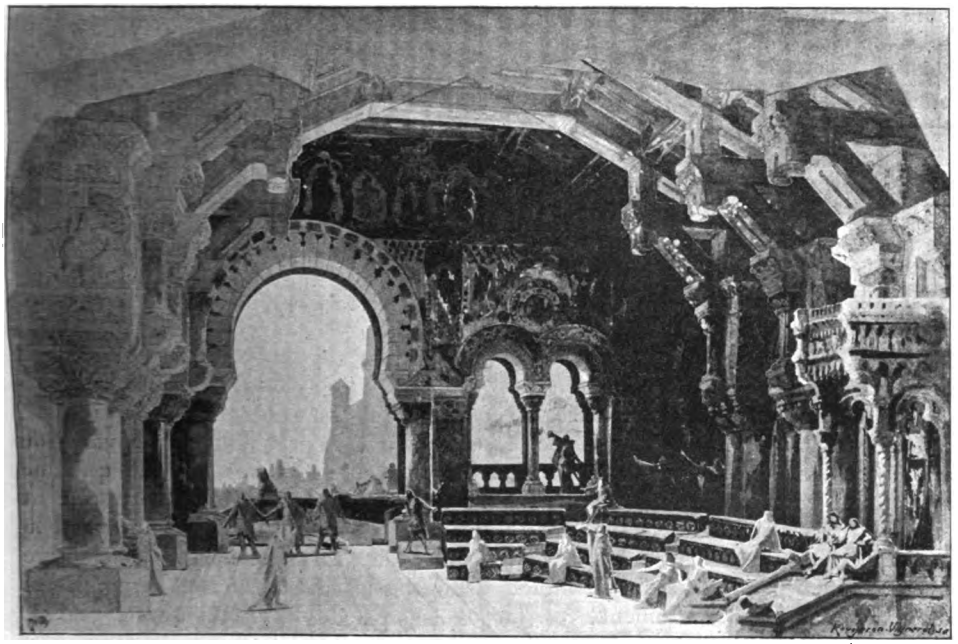
Digitized by Google

Wartburg sous deux aspects, effet de printemps du deuxième tableau, et effet d'automne du quatrième, et la salle du concours des chanteurs.

Pour le Vénusberg, avec sa cascade tombant dans un lac bleu et ses floraisons fantastiques qui doivent encadrer un ballet dansé par des nymphes, des bacchantes, des faunes et des satyres, on s'est adressé à la fantaisie de M. Amable, qui a fait du merveilleux son domaine. Ce qui ne l'empêche pas de mettre d'aplomb à l'occasion une reconstitution archéologique; il l'a bien prouvé en brossant la cour du palais d'Elsa, au deuxième acte de *Lohengrin*.

M. Jambon aime le plein air, les gais paysages, les vastes horizons, aussi lui a-t-on confié la délicieuse vallée de la Wartburg s'élargissant en arrière d'arbres séculaires que domine le vieux château fièrement campé sur une crête de rochers. Après le tableau magistral qu'il avait fait du site pyrénéen de la *Maladetta*, il était désigné pour réaliser le rêve que Wagner a indiqué par ces mots : une belle vallée éclairée par un soleil brillant.

Au sujet de la salle des chanteurs de la Wartburg, le maître a donné des indications minutieuses : « Au fond, à gauche, l'entrée de la salle où l'on parvient par une tourelle extérieure; à droite, une terrasse d'où la vue s'étend sur la campagne ; à gauche, une galerie



Maquette du 3e tableau. — La grande salle de la Wartburg.

conduisant dans l'intérieur du château. » Nul, mieux que M. Carpezat, ne pouvait mener à bien cette reconstitution architecturale d'une demeure féodale du XIIIe siècle.

Exactement renseigné sur le lieu où se passe l'action, les accessoires de mise en scène qu'elle comporte, les entrées, les sorties des personnages, des chœurs, voire même du ballet et leurs évolutions sur le théâtre, chacun des décorateurs se met à la besogne et soumet à la direction un croquis à l'aquarelle.

Ce croquis est discuté jusque dans ses plus minutieux détails par les directeurs

Digitized by Google

et le régisseur. Quand il est accepté, après plus ou moins de modifications, commence la confection de la maquette, modèle minuscule et rigoureusement exact de ce que sera le décor, à l'échelle de trois centimètres pour mètre.

Le décorateur commence par choisir ses plans. Il coupe, il déchiquette le croquis pour en mettre les différentes parties à leur place, c'est-à-dire en perspective. Pour les intérieurs, comme la salle de la Wartburg, il a des données fournies par l'architecture. Quand il s'agit d'un paysage, il utilise les documents recueillis dans des études prises sur place en pleine campagne ; dans le décor du deuxième tableau, par exemple, M. Jambon fixe au premier plan l'image de la Vierge, autour de laquelle s'arrêteront les pèlerins, puis il échelonne les rochers et les arbres jusqu'au château qu'il dresse au sixième plan, de manière à ménager en arrière une perspective profonde. Par une heureuse innovation, les montagnes qui limitent l'horizon, au lieu d'être peintes au-dessous du ciel sur la toile de fond, se détachent isolées en avant de celle-ci. Il obtient par ce moyen une perspective surprenante.

A l'Opéra on établit la perspective de la distance de 20 mètres, c'est-à-dire pour un spectateur supposé assis au milieu du parterre. Rigoureusement, et la chose est surtout appréciable pour les intérieurs, le décor n'est parfaitement au point qu'aux yeux de ce seul spectateur.

Comme les personnages vivants ne diminuent pas de dimension autant que les parties peintes des derniers plans, au fur et à mesure qu'elles s'éloignent, on évitera de les laisser approcher des parties lointaines et fuyantes.

Le choix des plans étant fait, les silhouettes — arbres, feuillages, constructions dans les paysages et les rustiques (on nomme ainsi les paysages accompagnés de bâtiments), détails de l'architecture dans les intérieurs, — sont dessinées au crayon, puis peintes à l'aquarelle sur la maquette. Le décorateur ne laisse ce soin à personne.

Après une discussion suprême avec les directeurs et le régisseur, qui se préoccupent de la facilité des entrées et des sorties, font agrandir une porte ou reporter un détail de décoration d'un plan à un autre, la maquette est définitivement acceptée. Dès ce moment, grâce à la rigoureuse exactitude de l'échelle adoptée, on sait quel sera le prix du décor. Les tarifs usités ne laissent aucune place à l'aléa.

| | le mèt. car. |
|---|---|
| Ciel et mer | 6 fr. |
| Pittoresques, c'est-à-dire paysages (kermesse de *Faust*, premier acte de la *Maladetta*) | 8 » |
| Architecture, c'est-à-dire façade et intérieurs de maisons, temples, places publiques (temple de Tanit, *Salammbo;* premier acte de la *Juive*) | 10 » |
| Architecture riche (palais des Capulet, *Roméo et Juliette*; temple de Dagon, *Samson et Dalila*) | 12 » |

Suivant ses dimensions, qui peuvent atteindre près de 2,000 mètres superficiels, et la catégorie à laquelle il appartient, le prix d'un décor varie de 5.000 à 12.000 francs. Notons qu'il ne s'agit ici que de la peinture proprement dite, l'Opéra fournissant, d'une part, la toile, une grosse et belle toile de chanvre dont les lés de 1m,20 sont assemblés et cousus par des ouvrières à ses gages, et, d'autre part, toute la construction, qui est exécutée par ses machinistes.

Malgré leur réputation méritée de prodigalité dont ils ont donné une preuve récente, en payant 27.000 francs les décors de *la Montagne noire,* les directeurs de l'Opéra se laissent quelquefois aller à des velléités d'économie mal entendue. Ainsi, pour le deuxième et le quatrième tableau du *Tannhäuser,* qui représentent le même paysage au pied de la Wartburg, mais avec les différences du printemps à l'automne, le décor est le même; on ne change que les fermes, c'est-à-dire une infime partie de la décoration : l'éclairage au moyen de verres jaunes ne fait pas suffisamment illusion; ainsi se trouve atténué le

Digitized by Google

poétique effet produit par les rousses colorations automnales, succédant aux vertes tonalités printanières. Malgré ces économies, les trois décors coûtent 80,000 francs : soit 20,000 francs de menuiserie et 60,000 francs de peinture.

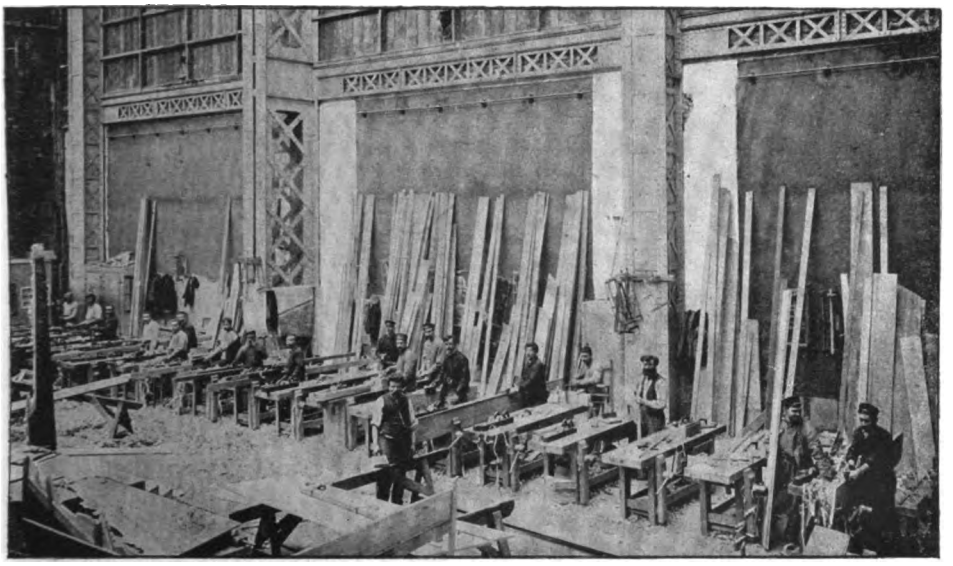
Nous arrivons à l'exécution du décor en grandeur naturelle. Toujours en prenant pour base l'agrandissement d'un mètre pour trois centimètres par le procédé bien connu du carreau, on fixe les mesures des châssis et de toute la menuiserie sur laquelle les toiles seront appliquées. Préparé chez les décorateurs, ce travail est effectué dans les ateliers de construction de l'Opéra par les machinistes, qui se préoccupent surtout de la disposition des brisures et de la légèreté pour la facilité des manœuvres.

***

Mais, avant d'aller plus loin, il est indispensable d'opérer une reconnaissance sommaire du terrain sur lequel nous allons nous aventurer. Nous ne sommes pas encore à l'Opéra, mais, les décors dont nous suivons l'élaboration étant destinés à prendre place sur le théâtre, il faut nous familiariser avec l'agencement de ses trois parties essentielles : la scène, les dessus et les dessous.

La scène occupe tout l'espace compris entre la face et le lointain, c'est-à-dire entre la rampe et le mur du fond; elle s'étend à droite et à gauche du manteau d'arlequin, nom donné à l'ouverture que cache le rideau. Son plancher, entièrement démontable, est divisé en une série de plans; à l'Opéra il y en a neuf, sans compter celui où s'élèvent les loges sur la scène, un abus déplorable, remarquons-le en passant. L'illusion scénique qui devrait commencer au delà de la rampe est brusquement coupée par ces espèces d'étagères colorées en rouge où se voient des messieurs en habit et des femmes décolletées, en arrière des artistes et des figurants. Elles ont été supprimées dans presque tous les théâtres, quand les directeurs de l'Opéra se résoudront-ils à en faire le sacrifice?

On nomme *costières* des rainures de 4 centimètres allant d'un côté à l'autre

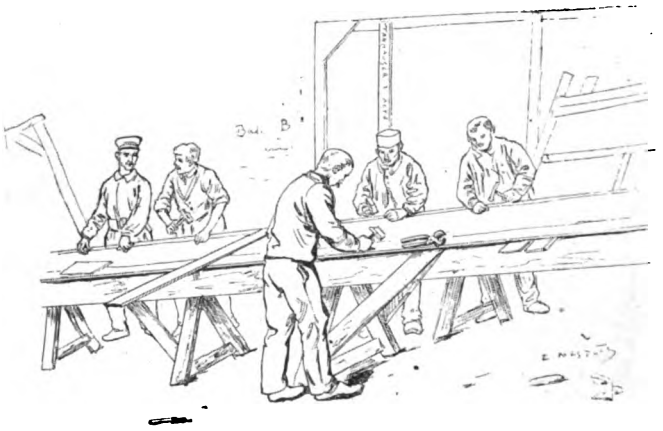


L'atelier de menuiserie du palais du Champ de Mars.

Digitized by Google

de la scène, dans lesquelles glissent les mâts dont nous aurons à parler tout à l'heure; leur ouverture se ferme au moyen de tringles de bois, pour éviter les accidents une fois le décor posé; l'espace qui les sépare, formé d'un plancher pouvant disparaître, c'est-à-dire devenir une trappe, est appelé tantôt *rue*, quand il est large de 1m,20, tantôt *fausse rue,* quand il n'est que de 0m,50.

Chacun des neufs plans de l'Opéra se compose de deux fausses rues et d'une rue séparées par trois costières, ce qui fait pour la scène entière neuf rues, dix-huit fausses rues et vingt-sept costières.



Broquetage des toiles sur les châssis.

Quand nous aurons remarqué que la scène a une inclinaison de 4 centimètres par mètre, proportion universellement admise, et que, de chaque côté du théâtre, dans des réduits correspondant à chaque plan, sont placés les châssis d'un usage courant, nous n'aurons qu'à descendre dans les dessous.

Ils se composent de deux étages variant entre 1m,50 et 2 mètres d'élévation. Nous y voyons les mâts s'emboîtant tous dans des cassettes ou mortaises, placées elles-mêmes sur des espèces de chariots roulants au-dessous des costières, ce qui permet de les amener et de les fixer au point exact où est placé le fragment de décoration qu'ils doivent soutenir.

C'est également dans les dessous que s'équipent les fermes, c'est-à-dire les parties du décor que l'on voit surgir ou disparaître dans les changements à vue. Elles sont soigneusement boulonnées, avant la représentation, à de longues tiges de fer nommées âmes. Un système de contrepoids fort simple ici permet de les manœuvrer aisément. Ces contrepoids glissent dans de hautes cheminées disposées des deux côtés de la scène.

Une multitude de tambours, sortes de treuils en bois où viennent s'enrouler les fils correspondant à chaque manœuvre, sont répandus dans les dessous, particulièrement dans le cinquième, où ils remplissent tout l'espace de la scène.

Nous en retrouverons pareil nombre dans le cintre, où nous grimpons maintenant pour voir l'emplacement qu'occuperont les plafonds et les rideaux qui représentent superficiellement la partie la plus importante des décors. Ici encore, nous avons cinq étages au-dessus du premier service, sorte de corridor suspendu lui-même comme un large balcon sur les deux côtés de la scène, à la hauteur d'un cinquième étage. On est stupéfait par l'enchevêtrement méthodique des fils, — il est défendu de prononcer le mot corde, sous peine d'amende, — fixant rideaux, fermes et plafonds, qui glissent dans les poulies, s'enroulent aux tambours et viennent s'attacher au bord de chacun des corridors, à des fiches. Au moment de la manœuvre, grâce à un ingénieux système de commandes, un seul machiniste, qui de là embrasse du regard tout le théâtre, peut déterminer, arrêter ou modérer le mouvement de ces pièces, d'un poids énorme, équilibrées par des contrepoids.

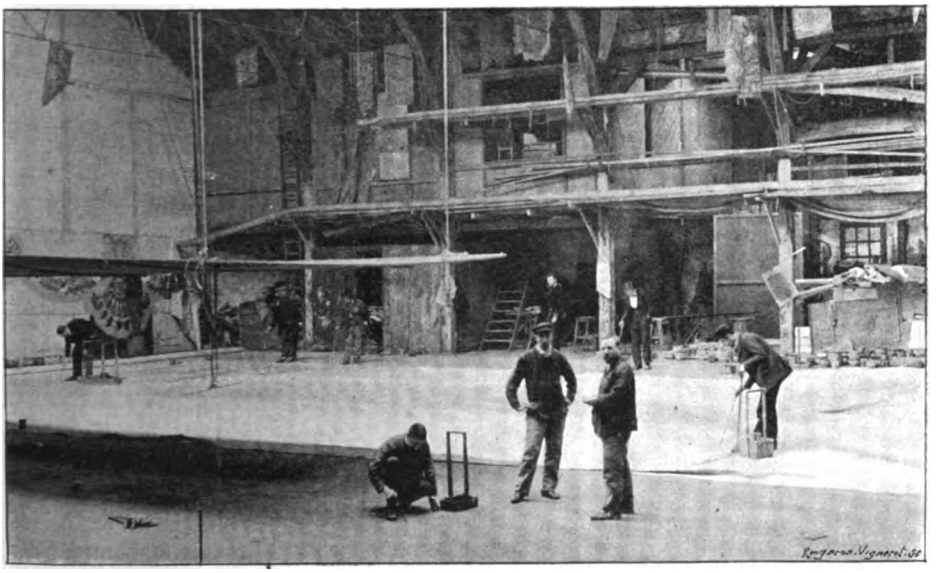
Digitized by Google

C'est également dans le cintre que sont suspendues les herses, immenses appareils d'éclairage disposés à chaque plan et composés de trente-six lampes électriques groupées par trois. Des manchons cylindriques formés de bandes de soie de diverses couleurs — ingénieuse innovation de M. Vallenst — permettent de varier la coloration de l'éclairage avec une incroyable facilité.

Il va sans dire que la division en plans, mobiles que sont les décors, revenons à ceux-ci, que nous avons laissés au moment où les machinistes assemblaient les pièces de menuiserie qui doivent les supporter.

Malgré notre désir d'en finir avec les explications techniques, il nous reste à déterminer les noms donnés aux différentes parties d'un décor.

Les châssis sont de grandes feuilles de décoration latérales, que l'on fixe aux



Atelier Carpezat.

rues et fausses rues se retrouve à chacun des services. Le dernier, le douzième, recouvrant toute la scène et nommé le gril, à cause de son plancher à claire-voie, est peuplé d'une incroyable quantité de tambours, absolument comme le cinquième dessous, dont il est séparé par dix-sept étages.

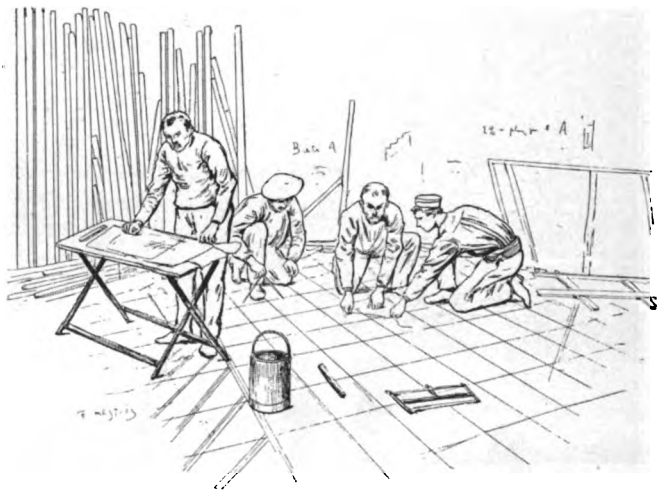
Pour les machinistes placés à ces hauteurs, toutes les manœuvres se résument en deux mots : appuyer et charger. Charger, c'est faire descendre une partie du décor, un rideau ou une herse électrique; appuyer, c'est la faire remonter.

Maintenant que nous connaissons le cadre appelé à renfermer ces tableaux mâts glissant dans les costières. Guinder un châssis, — et la même opération se fait pour une ferme, — c'est l'attacher solidement à son mât. Les machinistes ont un tour de main spécial pour passer leur fil entre le mât et les crampons *ad hoc,* fixés sur le châssis, et l'arrêter en quelques mouvements rapides, de manière que le tout soit solidement fixé. Est-il besoin de dire que, sur toute leur hauteur, les mâts sont munis d'échelons que les machinistes gravissent avec une agilité surprenante?

Les châssis supportés par les mâts supportent à leur tour les appareils d'éclairage dits portants. Ce sont de

Digitized by Google

simples règles en bois auxquelles sont adaptées des lampes électriques destinées à éclairer les plans situés en arrière. Ces portants, dont la longueur varie, sont munis d'un nombre de lampes variant de deux à dix. Le décor posé, les électriciens les fixent au moyen de crampons sur la partie des châssis désignée à cet effet, puis ils attirent à eux les longs tuyaux de caoutchouc venant des dessous, et enveloppent les fils électriques; ils n'ont qu'à les emboîter dans les gaines des portants. Quand du poste central, ou jeu d'orgue, situé sous la scène, au niveau des musiciens de l'orchestre, partira la communication, la lumière étincellera dans les petits globes.



Machinistes traçant le plan d'une construction.

Pour en finir avec les châssis ou feuilles de décorations latérales, notons qu'on appelle châssis géométral celui qui, fixé tout droit, s'avance suivant la ligne de la costière ou se dirige vers le fond de la scène dans les décors fermés, et qu'on donne le nom de châssis à brisure à celui dont une des parties fait retour dans un sens ou dans un autre.

Les châssis, une fois le décor enlevé, sont rangés de chaque côté du théâtre, du côté *cour* (à la droite du spectateur) ou du côté *jardin* (à sa gauche). Ces dénominations ont été adoptées depuis la Révolution, suivant l'emplacement qu'occupait le théâtre de Versailles, entre le jardin et la cour appelée de nos jours cour du Maroc. On disait précédemment côté du roi et côté de la reine d'après les places des loges respectives des souverains.

Outre les châssis de coulisses, les autres pièces de décoration sont les plafonds, les rideaux et les fermes.

Les plafonds ont été très exactement définis par M. Arthur Pougin dans le *Dictionnaire du théâtre*. « Des bandes de toile peinte, qui dans un décor ouvert représentant un paysage, une forêt, une place publique, descendent du cintre, — ou partie supérieure de la scène, — à chaque plan et, tenant toute la largeur de la scène, viennent porter à chacune de leurs extrémités sur le sommet des châssis de coulisses. »

Dans une décoration bien faite, un châssis doit toujours être continué par un plafond. Ainsi le tronc et les premières branches d'un arbre figurés sur un châssis se prolongeront sur la toile du plafond. De même les étages supérieurs et le toit d'un palais ou le lambris d'une salle. Pour les châssis à brisures, les surfaces en retour sont continuées par des châssis spéciaux descendant du cintre et nommés voussures.

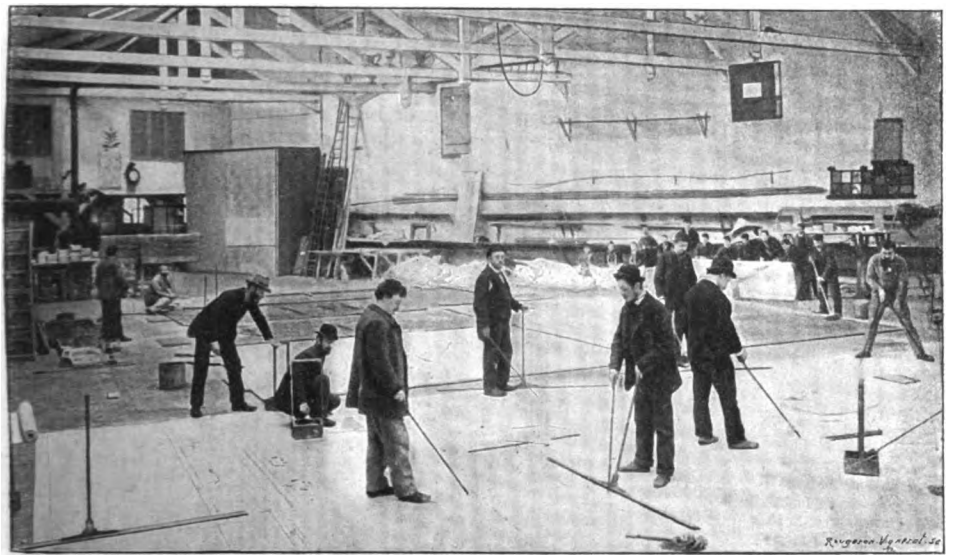
Les plafonds prennent le nom de bandes d'air, quand ils sont peints en bleu clair et ont la prétention, nullement justifiée d'ailleurs, de donner l'illusion du ciel. On tend de plus en plus à renoncer à ce procédé rudimentaire.

Dans les paysages, les décorateurs

Digitized by Google

peignent sur les plafonds des entre-croisements de branches ou tels autres motifs, préférables, quels qu'ils soient, aux odieuses bandes bleues s'échelonnant d'un plan à l'autre.

Après avoir constaté qu'ils n'aident pas seulement à l'illusion, mais qu'ils servent en outre à cacher le vide des dessus du théâtre, remarquons qu'il faut



Atelier Jambon.

distinguer ces plafonds, — qu'on nommait autrefois frises, — des plafonds plats qui s'abattent sur les décors fermés et les recouvrent complètement, par exemple celui ou pend un lustre dans une salle de fête.

Est-il besoin de dire que les rideaux, autrement dit les toiles de fond, sont les grandes surfaces peintes qui occupent le point le plus éloigné du spectateur? Le plan où ils sont placés varie suivant la profondeur du décor. Quand ils comportent une partie découpée, on place en arrière-plan un autre rideau qui complète la décoration.

Nous en aurons terminé avec ces explications techniques, quand aux châssis, aux plafonds et aux rideaux nous aurons ajouté les fermes. On donne ce nom à toute partie de la décoration placée verticalement qui n'est ni châssis de coulisse, ni rideau. Le mur de feu de *Sigurd,* le tronc du mancenillier de l'*Africaine* sont des fermes. A la différence des châssis remisés de chaque côté de la scène, des plafonds et des rideaux remontés dans le cintre, les fermes redescendent toujours dans les dessous d'où elles sont montées. On nomme trapillons les ouvertures du plancher qui leur livrent passage, c'est-à-dire les fragments d'une rue ou d'une fausse rue qui, glissant les uns sous les autres, laissent béant un espace plus ou moins grand. La sainte image au pied de laquelle Tannhäuser se prosterne au commencement du deuxième tableau est une ferme.

Depuis l'incendie des vastes magasins de la rue Richer, les ateliers de construction des décors sont installés au Champ de Mars, dans la partie du palais des Beaux-Arts voisine de celle où a lieu annuellement l'exposition de la Société des artistes français.

L'un d'eux a exactement les dimen-

Digitized by Google

sions de la scène de l'Opéra, ce qui facilite la mise au point et l'exécution en grandeur nature des châssis, des fermes, des terrains et des praticables. On donne ce nom aux charpentes formant un exhaussement et figurant une construction, un accident de terrain ou tel autre détail du décor sur lequel les artistes peuvent marcher et se tenir; le chemin par où les pèlerins devraient descendre en scène côté cour, puis s'éloigner côté jardin, au deuxième tableau de *Tannhäuser*, est un double praticable d'une grande importance, puisque, par une série de gradins que séparent des paliers, il s'élève du premier au cinquième plan jusqu'à une hauteur de près de trois mètres.

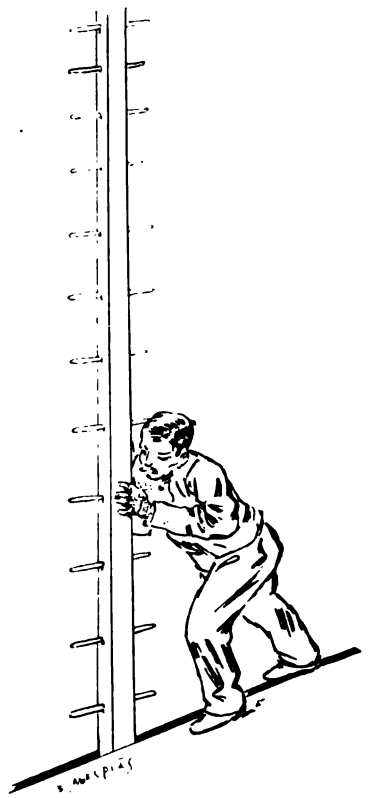
Machiniste grimpant à un mât.

MM. Vallenot et Philippon, les deux chefs machinistes de l'Opéra, après entente avec M. Lapissida, régisseur général, envoient aux ateliers du Champ du Mars, actuellement dirigés par M. Pétremont, le plan exact des travaux de construction à exécuter. Ce plan est tracé sur des feuilles dont les proportions sont celles de la maquette et où les neuf plans de la scène, avec les lignes de ses rues, de ses fausses rues et de ses costières, c'est-à-dire de toutes les communications avec le dessous, sont exactement figurés.

En effet on ne saurait trop le répéter avec M. Arthur Pougin, le plancher d'un théâtre est chose essentiellement mobile. Composé de fragments juxtaposés et reliés entre eux d'une façon toute particulière, il peut disparaître presque instantanément et être remis en place de même, grâce à d'autres fragments tenus en réserve dans les dessous.

Au Champ de Mars sont dessinées sur le plancher toutes les divisions de la scène de l'Opéra; ainsi se trouve facilité le tracé de l'épure à dimensions d'exécution. Toutes leurs mesures prises, les cinquante menuisiers attachés à l'atelier procèdent à la confection des châssis, des fermes et des praticables.

Ceux-ci seront peints au dernier moment sur leurs surfaces visibles; quant aux châssis et aux fermes, on les recouvre de toiles sur lesquelles les décorateurs



Machiniste poussant un mât dans une costière.

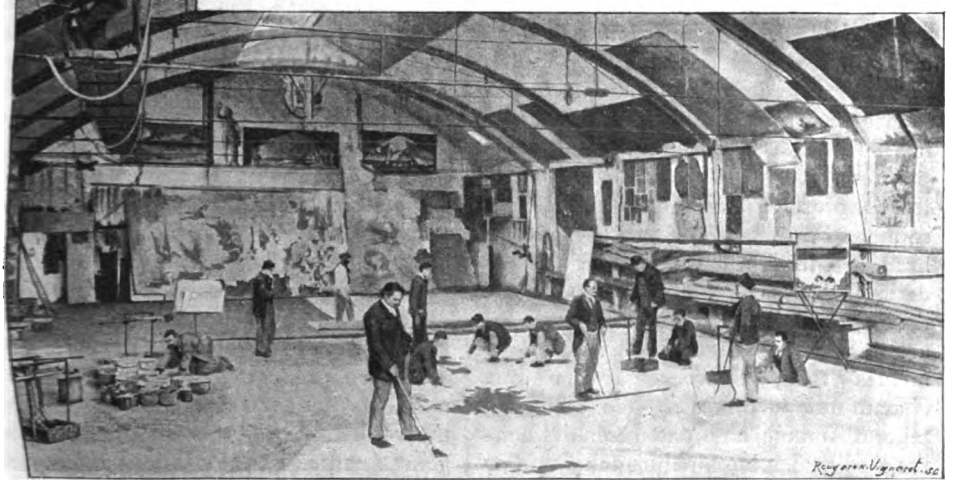
reporteront les détails des maquettes. N'oublions pas qu'à l'exception des rideaux ou toiles de fond et des plafonds ou ciels, qui seront suspendus dans le

Digitized by Google

cintre, toutes les parties de la décoration doivent être fixées sur des cadres en bois affectant les formes les plus variées suivant celle de l'objet à représenter. Mais toujours les parties en bordure, les silhouettes, quand elles ne sont pas géométrales, ce qui permet de les entourer d'un cadre en bois rectiligne, ont été préalablement chantournées, c'est-à-dire découpées à la scie.

*
* *

Les immenses chariots de l'Opéra vont prendre les châssis aux ateliers du Champ-de-Mars. Le travail de menuiserie une fois terminé, et les toiles broquetées, c'est-à-dire fixées par de petits clous à grosse tête, ils les amènent chez les décorateurs.



Atelier Amable.

Ceux-ci commencent par faire subir à la toile une préparation spéciale, l'encollage, qui permet à la couleur de s'y fixer. Ensuite, le premier travail consiste à reporter au carreau le dessin de la maquette à sa grandeur d'exécution; pour cela les châssis sont posés à terre.

Il ne faut pas songer en effet à dresser contre un mur ces immenses panneaux et encore moins les rideaux, l'atelier n'y suffirait pas malgré ses vastes proportions. Et d'ailleurs, il faudrait agencer tout un système d'échelle et d'échafaudage absolument irréalisable. De plus l'emploi de la peinture à la colle, toujours très liquide, ne serait pas sans inconvénients sur une surface verticale.

Le peintre décorateur travaille debout, toujours la main gauche dans la poche, et souvent la pipe à la bouche, en circulant sur la toile qu'il couvre de touches successives; mais avant tout, il doit, disons-nous, dessiner au trait tous les détails de la maquette. Pour cela, il emploie une encre spéciale, composée d'une forte solution de bois de campêche, qui a la propriété d'être indélébile et de reparaître sous toute les couches de peinture qui la couvriront, précieux avantage pour les restaurations éventuelles.

Ce tracé, en reproduisant celui de la maquette à l'échelle d'un mètre pour trois centimètres, demande à être fait avec une rigoureuse précision, aussi les artistes s'aident-ils de règles fixées à des tringles qui leur servent en même temps d'appui-mains.

Le procédé de la peinture à la détrempe est le seul employé ; l'eau y joue

Digitized by Google

le principal rôle. Les couleurs sont délayées le plus souvent dans de simples pots, de vulgaires pots de cuisine ; c'est là que l'artiste trempe ses brosses variant de la grosseur du doigt à celle des deux poings ; il compose ses tons sur une palette rectangulaire grande comme une table. Cette boîte de couleurs n'étant pas d'un transport facile, il est obligé de s'en rapprocher toutes les fois que sa brosse est sèche, aussi emploie-t-il une bonne partie de son temps à faire de véritables promenades. Les chaussons qu'il a aux pieds lui permettent de circuler sans inconvénient sur les parties déjà couvertes de peinture.

Les fonds, les dessous, donnant la tonalité générale, par exemple, le bleu pour la grotte de Vénus, le vert clair et le gris perle pour l'effet de printemps de la vallée de la Wartburg, sont brossés par des élèves, sous la direction du maître. Ce premier travail terminé, celui-ci se met à l'œuvre lui-même, il peint les branches, les feuillages, et jette du bout de la brosse les effets de lumière ; comme il ne peut tout faire par lui-même, les artistes de son atelier, employant les mêmes tons, couvrent à leur tour chacun une partie de la toile. Dans l'atelier d'Amable, on a passé bien des heures à coller les impalpables feuilles d'or et les menus fragments de papier à reflets métalliques qui, sous le jeu des lumières, font scintiller la grotte de Vénus.

La peinture à la colle séchant très vite, il faut que les tons soient fondus avec une grande activité. Mais c'est surtout quand vient le moment de travailler au rideau de fond, de coucher un ciel, comme on dit à l'atelier, qu'il faut voir les artistes en pleine fièvre d'exécution. Tous, vétérans et élèves, se placent en ligne et, partant de l'horizon pour remonter ensemble jusqu'au haut du rideau, ils couvrent la toile avec une célérité prodigieuse.

Une bordure de bois découpé à la scie protège, nous l'avons vu, toutes les saillies des décors qui ne sont pas géométriques ou rectilignes ; mais cette précaution, indispensable pour éviter les détériorations qui résulteraient inévitablement d'un maniement hâtif et quotidien, ne saurait s'appliquer aux ciels, aux plafonds. Ceux-ci comportent pourtant aussi des dentelures ou des parties ajourées qui demandent à être maintenues, fixées solidement sous peine de déchirures. On y parvient en collant sous la toile un filet solide à larges mailles. Ce filet, tendu entre les stalactites et les floraisons fantastiques de la grotte d'azur, et à travers les branches des arbres de la Wartburg, ne peut être distingué que par les spectateurs les plus rapprochés. Pour la grande majorité il se perd dans l'ensemble de la décoration. On l'emploie aussi quelquefois pour les châssis très découpés qui exigeraient un chantournage minutieux et surtout dangereux pour leurs solidité.

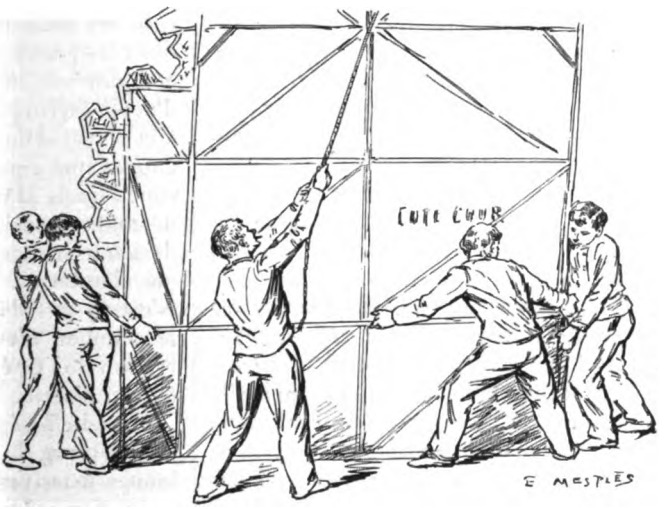
Nous avons suivi dans leurs plus infimes détails les multiples opérations que comporte la confection d'un décor, mais comment expliquer la conception, la genèse de ces œuvres d'art? Il faudrait avoir surpris les procédés de travail de leurs auteurs ; or, après les avoir vus à l'œuvre, on se demande encore comment ils peuvent réaliser de pareilles merveilles au milieu des obstacles de tous genres contre lesquels ils ont à lutter : cadre relativement restreint, perspective insuffisante donnant des raccourcis qu'il faut concilier avec la taille des personnages en scène, colorations spéciales résultant de l'éclairage et toutes différentes de celles obtenues dans le plein jour de l'atelier.

A ces difficultés d'ordre général viennent souvent s'en ajouter d'autres d'un genre spécial. Ainsi, entre le premier et le deuxième tableau de *Tannhäuser,* le changement s'opère en quelques secondes derrière un rideau de manœuvre, Tannhäuser restant en scène. Comme le temps matériel fait défaut pour placer tous les praticables, il est indispensable qu'ils soient en place préalablement, c'est-à-dire pendant le tableau du Vénusberg, Or il a fallu des prodiges

Digitized by Google

d'ingéniosité pour dissimuler ces énormes échafaudages qui garnissent les deux côtés de la scène, et vont du manteau d'arlequin aux quatrième et sixième plans. M. Amable y a réussi, il utilise habilement quelques-uns de ces praticables et il cache les autres sous la luxuriante végétation du Vénusberg.

Enfin, vient le moment où l'on pourra juger de l'ensemble, c'est le grand soir du réglage de la décoration. Châssis, plafonds, fermes, terrains, praticables et rideaux ont été ramenés dans la cour de l'Opéra par les grands chariots de l'administration. Il est question d'utiliser les rails des tramways pour ces transports; le raccordement avec les lignes existantes serait aisé; mais on attend l'aménagement définitif des magasins à décors en construction, près des fortifications, pour remplacer celui qui était annexé à l'atelier de construction, rue Richer, et qui a été incendié avec lui.



Équipe d'une ferme.

Tout ce matériel est hissé sur la scène; grâce à un numérotage minutieux, indiquant en grosses lettres le côté et le plan où chaque pièce doit être placée, on évite la confusion. Les plafonds sont équipés au-dessus des châssis qu'ils doivent continuer, préalablement mis en place, plan par plan; pour cette opération, l'indication du point milieu exactement marqué est un repère précieux.

Tous les machinistes, au nombre de quatre-vingts augmentés d'autant d'auxiliaires, sont à leurs postes, des dessous au cintre, et s'assurent de la manœuvre qu'ils auront à exécuter les soirs de représentation. Dans les dessous, les fermes sont fixées aux âmes qui doivent les supporter; au cintre, les plafonds une fois en place, on s'occupe des rideaux de fond. La manœuvre de ces immenses toiles n'est pas chose aisée.

Ces rideaux ont été fixés dans l'atelier du décorateur sur trois perches, une en bas, l'autre au milieu, la troisième à l'extrémité supérieure. Cette dernière est attachée d'abord à neuf gros fils qui, par des poulies placées tout en haut du cintre, communiquent à un tambour; les deux autres perches sont reliées de la même manière à deux autres tambours. En effet, jamais un rideau, à l'exception de celui de l'avant-scène qui se lève au commencement de chaque acte, n'est ni enroulé, ni élevé de toute sa hauteur. La perche supérieure l'enlève d'abord, puis la perche inférieure, montant parallèlement à celle-ci, vient la rejoindre, le rideau se trouve ainsi ployé en deux, tendu par la perche fixée à mi-hauteur qui, la manœuvre finie, est en bas.

Les châssis arrivent, nous l'avons vu, avec l'indication de leur plan à la suite du titre de la pièce. On lit, par exemple, sur une de leurs traverses : *Tannhäuser,* 1er *tableau, cour, troisième plan.* Machiniste en chef et régisseur détermi-

Digitized by Google

nent exactement le point qu'ils doivent occuper, en tenant compte de leur raccordement avec les plafonds chargés à bonne hauteur. On en fait autant pour les fermes.

Une fois les châssis fixés à leur plan, les fermes amenées à leurs costières et attachées à leurs mâts, les rideaux bien tendus, les plafonds chargés, les praticables solidement établis et dissimulés par des terrains, — avons-nous dit que ce sont des fragments de décoration s'appuyant aux planchers destinés à cacher la menuiserie des praticables? — il n'y a plus qu'à régler l'éclairage.

Dans le jeu de lampes multicolores que comporte la rampe on choisit la lumière qui convient le mieux au décor, puis on en fait autant pour les herses que l'on charge d'après la hauteur du plafond qui doit les cacher; on passe, enfin, aux portants que l'on fixe aux châssis et aux fermes, de manière à éviter les ombres portées qu'ils enverraient d'un plan à l'autre si rampe et herses n'étaient complétées par ces appareils dont on ne se lasse pas d'admirer la mobilité et le maniement facile.

Ces décors, dont nous avons suivi l'élaboration, la confection et la mise en place, il reste à constater l'effet qu'ils ont produit à l'heure de la représentation.

Quand le rideau s'est levé sur la grotte de Vénus, on a admiré, mais sans enthousiasme, les floraisons gigantesques et imprévues, les stalactites bleuâtres en arrière desquelles tombe la cascade pailletée d'argent. Nous sommes ici en plein merveilleux, et M. Amable ne pouvait faire autre chose qu'un décor de féerie. Pourtant, il y a une conception vraiment originale dans les fleurs d'or descendant des parois de la grotte et s'enlaçant aux rocs scintillants. Mais le trône de Vénus est placé trop près des spectateurs pour que les toiles peintes donnent l'illusion des draperies, pourtant toute cette partie attire le regard par ses tons jaunes et rouges que modifient étrangement les teintes bleues de l'éclairage. Par exemple, rien n'est moins voluptueux que le rideau tombant au premier plan sur lequel sont peints d'énormes coquillages et de bizarres spécimens de la faune sous-marine. On comprend que Tannhäuser veuille s'en aller, disait un médecin de l'Opéra, il a peur des rhumatismes.

La vallée de la Wartburg est un véritable chef-d'œuvre; tout le charme pénétrant du réveil de la nature, on l'éprouve en face de ces gros hêtres verdis par les feuilles nouvelles, tandis qu'au loin, la floraison des pommiers colore en rose les eaux de la rivière serpentant dans les prairies. M. Jambon reçoit les compliments de tous, mais il est navré d'avoir sacrifié bon nombre de ses effets à la construction des praticables qui occupent une grande partie de la scène et sur lesquels MM. les choristes ont obstinément refusé de s'aventurer. Une clause de leurs engagements les autorise à ne pas chanter ailleurs que sur le plancher. N'est-ce pas délicieux? Tout de même M. Jambon n'est pas content, et la direction de l'Opéra en sera pour ses frais de menuiserie.

Grand effet également pour la salle de la Wartburg du deuxième acte. Des colonnes massives de marbre rouge supportent un ordre de colonnettes sur lequel s'appuie une charpente de bois peint. La paroi du fond, couverte de mosaïques d'or à personnages, toutes exécutées d'après des documents authentiques, est percée de deux ouvertures. La plus grande, formant porte, est surmontée d'un arc peut-être trop bombé qui exagère l'aspect byzantin de ce décor, néanmoins fort beau, complété par les gradins où s'asseoient les invités du Landgrave et par le trône où lui-même prend place au premier plan à droite après la fameuse marche réglée avec un art exquis.

En résumé, si nous avons quelque chose à envier à l'Allemagne sous le rapport de l'interprétation, question que je n'ai pas à aborder à cette place, *Tannhäuser* vient de prouver que nos peintres décorateurs sont, dans leur spécialité, les premiers artistes du monde.

C. DE NÉRONDE.

Digitized by Google

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La littérature française doit un genre nouveau à une publication périodique bien connue, image gouailleuse de la vie parisienne. Ce genre, c'est le roman dialogué, dont il est curieux de suivre la genèse et les progrès, et dont M. Henri Lavedan vient de nous donner un récent exemplaire avec son livre *le Vieux Marcheur*.

A vrai dire, l'appellation de roman dialogué n'est pas juste. Ce sont de véritables scènes, et leur apparition a marqué l'intrusion, où, si l'on veut, l'introduction du théâtre dans le roman. C'est le spectacle dans un fauteuil; c'est la saynète étirée et enflée jusqu'aux proportions du livre.

Ce genre, très agréable au reste, n'est pas tout à fait une invention contemporaine, et le prétendre serait oublier que Vitet a de la sorte curieusement raconté *la Ligue* en scènes détachées : elles constituent le roman historique dialogué.

Ce n'est plus l'histoire, c'est le présent et l'actualité qui séduisent nos modernes adeptes de ce genre : ils ne sont pas encore nombreux, mais ils forment une phalange de choix, que mènent brillamment ces observateurs perspicaces des dessous du grand monde, Gyp, Maurice Donnay, Abel Hermant et Henri Lavedan.

Pour ce dernier, je viens de fermer son livre, et j'en admire le talent comme la souplesse et l'entrain. La forme dialoguée, si elle en était la seule originalité, serait de peu de poids. Sous cette forme, il y a une matière, — matière à penser et à pleurer. Il nous fait la peinture du monde des viveurs, et il en marque avec une ironie bien fine le néant et le désarroi.

C'est un type, ce Labosse, un vieux beau tout désossé de principes et vidé de sentiments, égoïste jouisseur, vieux « marcheur », en un mot, qui croit faire de la morale quand il détourne son neveu des dangers du jeu pour lui conseiller la fréquentation des petites dames. Cette physionomie est originale, et le caractère en est aussi neuf que nettement tracé. Certes, le personnage n'est pas intéressant; il est plutôt répugnant, ce vieillard qui invite son neveu à déjeuner avec lui en compagnie d'une irrégulière dans un cabinet de restaurant à la mode, qui troque contre les faveurs d'une institutrice la faveur violette des palmes académiques, et qui collectionne les livres obscènes saisis par la magistrature. L'étonnant est de l'avoir rendu supportable par tant de naïve inconscience, par tant de bonhomie dans le vice qu'on se prend à sourire en l'écoutant. Les autres personnages sont de même acabit, le jeune René, un joueur, l'amie Pauline, l'ami vieux magistrat, l'institutrice du village des Tourniquets, et surtout le valet de chambre Victor qui a sous sa livrée moderne tout l'entrain et toute l'astuce d'un Scapin plus ambitieux que l'autre, ou d'un Frontin moins escroc.

M. Lavedan est descendu dans l'âme de ces types étranges, dont il étudie la psychologie pour ainsi dire souterraine et sûrement inférieure. C'est une trouvaille de l'auteur, d'avoir forgé ces âmes à l'image des nôtres, — car je suppose que vous et moi nous sommes des honnêtes gens. Elles ont aussi, elles, leur morale, leurs susceptibilités, leur idée du devoir, comme nous; seulement, il y a, pour ainsi parler, transposition. Comme ces personnages-là résident au-dessous de notre étiage, — ou de notre étage, — leur morale nous apparaît avec la déformation que prennent les objets au fond de l'eau. Le devoir? ils en parlent, mais ils le voient autrement que les autres; je vous prie seulement de lire cette page :

LABOSSE. — Le baccara chemin de fer?

RENÉ. — Passionnant! admirable!

LABOSSE. — Ça coûte plus cher que les femmes, et ça ne vous fait pas le même honneur.

RENÉ. — Vous mettez l'honneur dans de drôles d'endroits. Ah çà! Dieu me pardonne, mon oncle, vous me conseillez le sexe, à moi votre neveu, à peine âgé de dix-sept printemps... Mais c'est l'excitation à la débauche!

LABOSSE. — L'invite au plaisir. Là où il y a plaisir humain, permis et partagé, avec le plein consentement des deux parties, il ne saurait y avoir débauche. La débauche, René, c'est le plaisir des gens mal élevés. Tu souris?

RENÉ. — Écoutez, je vous aime bien comme oncle, mais comme moraliste, je vous prends moins au sérieux. Ça ne vous fâche pas?

LABOSSE. — Ça m'attriste, René; tu as grand tort, et tu méconnais ton oncle Labosse, qui, au fond, a une âme charmante, une âme d'en-



Digitized by Google

fant, de petit enfant. Je me plais à le répéter. Que d'autres esprits étroits s'indignent et se voilent la face, moi j'ai ma conscience pour moi. Et je suis sûr d'elle, de ma conscience, voilà assez longtemps que nous sommes ensemble. Je te le dis bien haut : « René, mon cher enfant, tu es mon neveu, le fils de ma sœur, qui était une sainte, tu es en train de mal tourner, range-toi, mon chéri, et va aux femmes, mets-toi dare dare aux femmes. Le remède est là. »

René. — Fichu remède! Vrai ricin!

Labosse. — Ah! René! René! tais-toi... Tu me forcerais à répliquer pour te convaincre; je deviendrais éloquent, communicatif, je sortirais de la réserve, de la décence que je me suis toujours imposées vis-à-vis de toi, dans ma tenue, comme dans mes paroles et mes actes, parce que *maxima debetur*... Je t'en prie donc ne me tente pas en disant des insanités comme celles que tu viens de laisser échapper, ne me force pas, moi ton oncle, sénateur, à te parler, avec mes cheveux blancs, de choses qui pourraient les faire rougir.

René. — Je les en défie.

Notez le ton, impertinent et scandaleux avec aisance et grâce, je dirais presque avec bonhomie, dans les plus honteux des paradoxes. Cette discussion laisse l'impression pénible qu'on éprouve à regarder une infirmité physique, un ulcère ou un chancre. C'est là le terme de cette esthétique, qui est le réalisme du domaine moral, et M. Lavedan en est le Murillo. Ce jeune et ce vieux qui se querellent sur de pareilles matières sont laids comme deux pouilleux éclopés qui s'étrilleraient. Elle est presque lugubre, cette figure de jeune féroce soufflétant de ses sarcasmes des cheveux blancs qui n'ont plus droit au respect, — et dans l'épithète de « féroce » qui lui convient, la mode n'a pas tout à fait tort de supprimer la première syllabe. Et, somme toute, ce type est-il si neuf et ne l'avons-nous jamais vu? Les ancêtres l'ont connu, et quand je lis M. Lavedan je me rappelle la scène de *l'Avare* entre le père et le fils amoureux d'une même femme, — l'une des scènes les plus pénibles qui soient :

— Je te donne ma malédiction!

— Je n'ai que faire de vos dons.

Ce calembour, qui repousse, comme une balle de raquette, la malédiction d'un père déconsidéré, fait mal à entendre comme les répliques du jeune René.

C'est sans doute que cette « rosserie », puisqu'il faut écrire ce terme adopté par la mode et par le monde, — n'est pas nouvelle, et nos implacables observateurs d'aujourd'hui s'attaquent à ces mêmes types qui eurent pour ascendants les jeunes féroces d'antan, de *Turcaret* ou de *l'Homme à bonnes fortunes*.

Le vieux marcheur a donc sa morale; il en parle et il la défend. Nous venons de voir quelle elle est, et combien travestie. M. Lavedan a habilement noté ces déformations que prennent nos idées courantes et nos sentiments habituels, en plongeant dans ces marais. Laissez-moi vous en donner un autre exemple. Ces gens-là ont, comme nous, leur susceptibilité, seulement elle est particulière. Pour raconter les aventures du vieux Labosse, il faut quelquefois toucher à d'étranges matières : essayons pourtant de le faire décemment. Ce vieillard surprend un jour sa maîtresse dans les bras de son neveu. Il n'est pas content. Cependant, René lui explique qu'il ne voulait pas; c'est elle qui a fait les avances les plus pressantes; quant à lui, il lui conseillait de ne pas tromper son brave oncle, et celui-ci, calmé et souriant, remercie son neveu d'avoir si bravement défendu le devoir. Ce pardon ne part pas d'une âme bien chatouilleuse ni bien scrupuleuse : elle a pourtant ses scrupules et sa fierté. Celle-ci éclate quand le vieux Labosse apprend la cause des dédains de René pour Pauline. La scène est amusante dans sa cynique brutalité :

René. — C'est ce que je me tuais à lui dire : « Vous avez mon oncle, gardez-le. Quand on a la veine d'être la récréation d'un aussi chic satyre, on n'a rien à désirer! » Satyre ne vous choque pas?

Labosse. — Non, René. Je comprends le sens affectueux dans lequel tu le dis. Bien cher enfant. Tu honores ton oncle, tu vivras longuement.

Pauline, *furieuse, à Labosse*. — Tu es par trop jobard, toi aussi. Alors tu t'imagines peut-être que c'est par respect pour toi qu'il m'a retapée, par cette chose de la pudeur... du sentiment de la famille... toutes les machines de l'Église, enfin? Tu te mets les doigts de pieds dans l'œil, mon pauvre vieux chéri. Non; c'est par répugnance de toi, par mal au cœur, pas pour autre chose. Comprends-tu? ce petit gringalet qui ne sait pas ce que c'est que l'amour, et qui y a tout au plus mis le nez, il se permet d'être dégoûté de toi!... Oui... que moi, ta petite mignonne, j'aie passé par tes mains avant les siennes, ça lui fait l'effet d'un cheveu dans le plat... d'une punaise dans le beurre... et il pense au fond de lui : « Les restes de mon oncle... brrou! j'aime mieux mourir! » Voilà. Maintenant, tu es renseigné.

Labosse, *pâle, à voix tremblante*. — C'est faux... René... ce qu'elle vient de dire, n'est-ce pas? Sur la tête de ta mère, qui était une sainte, jure que c'est faux, que tu n'es pas dégoûté de moi?... que...

Digitized by Google

René, *gêné*. — Au revoir, mon oncle.

Labosse. — Tu ne réponds pas... tu romps les chiens... alors c'est donc vrai ? Ah! René! René, décidément tu es tombé bien bas! René, tu es perdu. Ainsi me voilà frappé dans vous deux, dans tous les deux à la fois ?

René. — Mais non, sapristi, puisqu'il n'y a rien eu entre nous; rien, je vous dis... pas un brin!

Labosse. — Ça m'est égal, à présent. J'aurais préféré qu'il y eût quelque chose. Oui. C'eût été moins blessant, moins humiliant pour moi. Je dirai presque, René, que tu m'as manqué de respect en cette circonstance... Tu as manqué de tact, d'ailleurs. Par égards pour moi, par déférence de jeune homme, tu devais être heureux, et même fier, et même très flatté d'une occasion exceptionnelle qui te faisait pour un instant mon successeur... que dis-je? mon égal... Les restes de Labosse, les anciennes de Labosse! Eh bien, mon cher garçon, je te souhaite d'en avoir toute ta vie... On t'en fichera!... C'est-à-dire qu'elles sont recherchées à Paris, et qu'elles font prime... Parfaitement! et demandées par les jeunes gens les plus chics, les plus honorables... Ça te renverse, mais c'est comme ça. Informe-toi sur le marché.

Si vous cherchez où est le piquant de cette page, il est dans l'ironie paradoxale qui prête à des principes scandaleux le langage de Don Diègue. Il y a transposition, et le charme un peu âcre de ces inventions vient de ce phénomène d'optique morale, si l'on ose dire, qui grossit, déprime et bossue nos habitudes. L'auteur, par un contraste perpétuel, choque violemment les mots et les idées, accouple des monstres à des brebis, cogne l'un contre l'autre les éléments les plus disparates, rapproche les êtres qui hurlent d'être ensemble, et imagine, par exemple, ce piquant colloque, où Labosse instruit M. le curé, qui prenait les souteneurs pour des malheureux secourus par des dames d'un ordre religieux!

Une particularité de ces romans dialogués en est le style, qui imite d'assez près l'argot mondain. C'est une grosse question de savoir si un argot, quel qu'il soit, peut obtenir droit de cité dans la littérature, et s'il n'y a pas des moyens, pour un auteur, de rester purement littéraire tout en donnant la même impression de sans-gêne et de veulerie. Faut-il parler gascon ou basque pour donner l'idée d'un Basque ou d'un Gascon? On me dira que Molière l'a fait : mais la discussion serait ici oiseuse, et il vaut mieux constater la légèreté d'allure, la vivacité, la rapidité cavalière et impertinente de ces répliques, d'où jaillissent des traits d'esprit, comme des étincelles du choc des lames, — de l'esprit bon enfant et à la bonne franquette :

— Elle est très gentille.
— Peuh! bien ordinaire.
— J'en ferais le mien.

Fin de dialogue entre une institutrice et un vieux sénateur :

Le sénateur. — Et si l'on veut tailler une bavette avec vous, quelle est l'heure où on vous dérange le moins?

Mlle Falampin. — Pendant ma classe, le matin, à cette heure-ci.

Autre bout de conversation :

— Tu sais que j'ai une journée très chargée.
— Ça vaut mieux que la langue.

Objurgation :

— Qu'est-ce que tu as donc dans les veines? C'est pas du sang, pour sûr.
— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais regardé. Je ne suis pas curieux.

Voilà le ton. Ce n'est pas de l'esprit à la Voltaire, non certes; mais il y a le grain de belle humeur, et puis l'auteur répondrait aux objections que ses personnages ne doivent pas s'élever au-dessus de ce niveau sous peine de ne plus se ressembler, car ils sont tous un peu simplets. Quel avantage trouve-t-il à émailler sa prose d'expressions aussi peu familières au dictionnaire de l'Académie, comme « avoir peu de cervelle au fond de sa tasse », et par « tasse » entendez « tête », ficher la paix, un neveu qui est une clique ou une fripouille, un visiteur qui déballe, et autres gentillesses? N'est-on pas en droit de trouver que c'est compromettre bien inutilement le caractère littéraire d'une belle œuvre?

Car c'est une belle œuvre, et j'en trouve le caractère le plus élevé comme la conclusion morale dans le suprême dégoût, le vide, la blague lugubre, l'ironie désespérée de ces pauvres diables si gais. C'est leur rôle de malmener les opinions reçues et les préjugés respectables : mais que de mélancolie navrante sous la plaisanterie froide comme le marbre du tombeau! Laissez-vous expliquer par Labosse le jugement dernier :

Non, le jugement dernier, je ne me représente pas ça du tout à la catastrophe et au néant. Rien de l'Ambigu. Je suis sûr à l'avance que ça se passera très bien, très bon enfant, comme une séance au Luxembourg. Il y aura un petit tri. Les saints voteront à main levée, et puis le Seigneur arrivera, dira : « Chut! un

Digitized by Google

peu de silence. Les bons. Seigneur, c'est nous. C'est de notre côté. Parfait, qu'il dira. Inclinez à droite. » Et on inclinera, sans se le faire répéter.

Quelle amertume sous ce rire de byronien du boulevard! Et si vous voulez la saisir plus dense encore et plus désolée, poussez la porte de ce cabinet de restaurant où le vieux soupe avec sa belle, et prêtez l'oreille :

— Quelle honte! L'âge où on devrait remiser, se plonger dans la messe! Mais non, le feu dans le ventre tout le temps!... Et dire que ça sera toujours comme ça, cette vie d'Indien, jusqu'à la minute où je m'affalerai! Car je m'affalerai, mes pauvres choux... On me l'a dit.

PAULINE. — Des bêtises! Qui?

LABOSSE. — Une voix secrète.

PAULINE. — Ne parle pas de ça.

LABOSSE. — Oh! il faudra bien que ça arrive, à la longue! Où? Quand? Comment?

RENÉ. — N'y pensez pas, mon petit oncle!

LABOSSE. — J'y pense souvent, au contraire. Pour moi, mon idée, je claquerai au dessert, au moment où je m'y attendrai le moins, en pelant la poire, ma tête sur l'épaule d'une petite qui en lâchera son verre de peur.

PAULINE. — Zut! Autre sujet de conversation! Assez!

LABOSSE. — Ou bien, si ce n'est pas en pelant la poire, ça sera en cueillant la fraise. Enfin, ça sera toujours dans ces environs-là, à l'heure des fruits. Ma foi, tant pis, claque qui claque, je n'aurai pas été le seul! C'est déjà arrivé à d'autres qu'à moi, et à de plus grands que moi! C'est arrivé à François Ier, à Henri IV, au Régent, à Louis le Bienaimé, des bonshommes, des vrais redressés qui gobaient la femme au moins autant que moi, je ne dis pas davantage, mais autant. Ils n'y sont plus, n'est-ce pas? Eh bien! là où ils sont, j'irai les rejoindre. On causera. Sonne pour le laffitte, Linette.

Voilà donc le terme? Quelle déchéance et quel néant guettent le viveur et lui font payer ses plaisirs! Il aboutit à l'isolement et au dégoût; et c'est là une conclusion morale et didactique que l'auteur n'a pas cherchée sans doute : elle se dégage de l'œuvre, et elle l'élève au rôle bien imprévu de livre dangereux, mais utile.

Le troisième volume du *Journal de Eugène Delacroix* vient de paraître à la librairie Plon et Nourrit. Les deux premiers tomes, qui racontent les années 1823-1854, sont parus depuis deux ans. Le troisième offre autant d'intérêt, et ne contribue pas peu à donner de Delacroix une idée aussi flatteuse qu'élevée. En tous ordres de matières, en art, en musique, en littérature, il fait preuve d'un esprit large et supérieur, et il confirme cette observation souvent faite qu'il y a dommage à rester confiné dans son coin, dans la petite province de sa spécialité, qu'il faut avoir les yeux ouverts sur toutes les avenues du domaine intellectuel, que tout s'y tient, et qu'en fin de compte, l'éducation générale de l'intelligence est la base même de sa valeur. Si l'on en doutait, il faudrait ouvrir ce volume de Delacroix, et surprendre l'auteur de *Dante et Virgile* occupé à analyser la musique de Gluck, le génie de Racine, ou à lire l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire dont il écrit : « J'en suis ravi. »

Studieux, attentif, et avant tout laborieux, consciencieux, minutieux même, tel il ressort de ses mémoires, où il y a un peu de tout, depuis les plus sublimes spéculations jusqu'à des carnets de dépenses ou des recettes pratiques, l'adresse d'un bon papetier ou d'un système nouveau de poêle. On y voit défiler quantité de noms célèbres appartenant à maints personnages chez qui Delacroix allait dîner ou venait en soirée.

Il sortait beaucoup et paraît avoir été fort répandu dans le monde durant les années que conte ce volume, de 1855 à 1863; la plupart de ses paragraphes débutent par le mot qui semble être devenu chez lui de style : « Dîné chez... »

Il ne faut pas s'en plaindre, car il fait dans le monde de curieuses et fructueuses observations, soit sur la musique chez Mme Viardot, soit sur l'esthétique, soit sur les lettres. Il note d'intéressantes anecdotes que raconte Cousin, qu'il rencontrait souvent. En voici une qui est assez peu connue et qui est jolie :

Cousin, au dîner, avait raconté l'anecdote suivante : Louis XIV avait tenu un conseil particulier entre Louvois, Turenne, Condé et lui, sur un plan de campagne, en recommandant un secret absolu; huit jours après, il lui revient que son plan est connu. Interpellant Turenne, il lui dit : « Ce sera ce coquin de Louvois! » Turenne répond : « Non, Sire, c'est moi. » A cela le roi lui dit : « Vous l'aimez donc toujours! »

L'une des parties les plus précieuses est l'ensemble des notes qu'il rassemblait pour un vocabulaire technique des beaux-arts. Il y a là de véritables dissertations sur les sujets les plus captivants et les plus nécessaires de l'esthétique, et il faudrait en extraire bien des articles, aux mots *mer*, *reflet*, *classiques*, *intérêt* (en art), le *terrible* et tant d'autres. On ne saurait mieux comparer ce travail si plein de saveur et de

Digitized by Google

piquant qu'au travail analogue que fit Marmontel pour la littérature.

Delacroix avait beaucoup de belles et grandes idées, et il n'est pas étonnant qu'il ait éprouvé le besoin de les développer par écrit. On sent qu'il est l'homme de l'écriture. Dès qu'une idée lui traverse la cervelle, il la note sur quelque chiffon de papier, ce qui marque souvent un peu de défiance pour sa faculté de mémoire; mais c'est aussi l'indice d'un esprit sérieux et qui pense. Dans cette promiscuité de notules, d'avis, de pages inutiles de memento, on ferait un choix brillant de chapitres courts sur de grandes questions, sujets variés qu'il sait rendre attrayants : l'opéra, dont il estime la seule musique; il permet aux vers du livret d'être détestables; il écrit des paradoxes piquants contre le respect immodéré des maîtres, et, somme toute, il a raison, s'il exige que l'admiration soit toujours raisonnée et jamais exclusive: il faut savoir reconnaître et dénoncer les défauts et les taches chez les maîtres, et leur culte ne doit pas être du fétichisme.

Que d'autres chapitres on détacherait encore : de bonnes pages sur l'école anglaise dont il goûte particulièrement la « finesse réelle ». Il ne la trouve pas chez nous, « où tout a l'air d'être fait avec de gros outils par des esprits obtus et vulgaires » ; et il poursuit, étudiant les maîtres anglais, les maîtres flamands, et s'emportant contre la critique de Théophile Gautier « qui ne comporte ni philosophie ni enseignement ».

Ailleurs, c'est un paradoxe amusant sur l'inutilité des savants, ce qui est bien d'un artiste, ou un beau développement contre le romantisme, contre la préface de Cromwell, contre le mélange, dans l'art, du sérieux et du comique; et il en vient à porter ce fort beau jugement sur Shakespeare, terminé par la très ingénieuse théorie de l'*unité* en matière artistique :

Macbeth, Othello, Iago, ne sont rien moins que des types; les particularités ou plutôt les singularités de ces caractères peuvent les faire ressembler à des individus, mais ne donnent pas l'idée absolue de chacune de leurs passions. Shakespeare possède une telle puissance de réalité qu'il nous fait adopter son personnage comme si c'était le portrait d'un homme que nous eussions connu. Les familiarités qu'il met dans les discours de ses personnages ne nous choquent pas plus sans doute que celles que nous rencontrions chez les hommes qui nous entourent, qui ne sont point sur un théâtre, mais tour à tour affligés, exaltés ou même rendus ridicules par les différentes situations que comporte la vie comme elle est; de là des hors-d'œuvre qui ne choquent point dans Shakespeare, comme ils feraient sur notre théâtre. Hamlet, au beau milieu de sa douleur et de ses projets de vengeance, fait mille bouffonneries avec Polonius, avec des étudiants, il s'amuse à instruire les acteurs qu'on lui amène, pour représenter une mauvaise tragédie, Il y a, en outre, dans toute la pièce un souffle puissant et même une progression et un développement de passions et d'événements qui, bien qu'irréguliers dans nos habitudes, prennent un caractère d'unité qui établit dans le souvenir celle de la pièce. Car, si cette qualité souveraine ne se trouvait pas avec les inconvénients dont nous venons de parler, ces pièces n'auraient pas mérité de conserver l'admiration des siècles. Il y a une logique secrète, un ordre inaperçu dans ces entassements de détails, qui sembleraient devoir être une montagne informe et où l'on trouve des parties distinctes, des repos ménagés, et toujours la suite et la conséquence.

Je remarque ici même, à ma fenêtre, la grande similitude que Shakespeare a en cela avec la nature extérieure, celle, par exemple, que j'ai sous les yeux, j'entends sous le rapport de cet entassement de détails dont il semble cependant que l'ensemble fasse un tout pour l'esprit. Les montagnes que j'ai parcourues pour venir ici, vues à distance, forment les lignes les plus simples et les plus majestueuses: vues de près, elles ne sont même plus des montagnes, ce sont des parties de rochers, des prairies, des arbres en groupes ou séparés, des ouvrages des hommes, des maisons, des chemins occupant l'attention tour à tour.

La nature a toutes ses amours, et, comme Lafontaine, il consacre ses heures au spectacle que lui donnent des fourmis.

Lisez cette charmante page qui pourrait s'intituler *le Scarabée* :

15 *juillet*. — Promenade le matin vers les rochers; j'admire encore les figures d'hommes et d'animaux, j'y fais de nouvelles et d'étonnantes découvertes.

Dans une vallée plus vers le haut, je rencontre le malheureux scarabée luttant contre les fourmis acharnées à sa perte; je l'ai observé pendant longtemps, culbutant ses ennemies qu'il traînait avec, retenu par les pattes, dont chacune était accrochée par deux ou trois des impitoyables ouvrières. Attaqué par les antennes, couvert quelquefois par elles, il a fini par succomber; l'ayant laissé une première fois, je l'ai trouvé immobile et tout à fait vaincu, quand je suis revenu; je lui ai fait faire encore quelques mouvements, mais enfin la mort était venue. Les fourmis étaient occupées, à ce qu'il m'a paru, à l'entraîner à la fourmilière que, du reste, on ne voyait pas aux environs. Je laissai un moment toute cette tragédie, et je fus m'établir dans le petit pavillon à boule de cuivre, où je m'endormis quelques instants. Au bout d'une demi-heure environ, je revins à mes fourmis. A ma grande surprise, je ne trouve ni fourmis ni insecte!

Digitized by Google

Berryer me dit, au déjeuner, que les fourmis déchiquetaient ordinairement ces sortes de proies et les emportaient par petits morceaux. Dans le cas que je viens de voir, je ne puis comprendre qu'un pareil déménagement ait pu avoir lieu en si peu de temps.

Il y a aussi des pages de sentiment, d'analyses psychologique, qui font de Delacroix un proche parent de Stendahl. Voici, de cette littérature d'analyse, un échantillon des plus parfaits :

L'esprit fait beaucoup en amour; on pourait devenir amoureux de cette femme-là, qui n'est plus jeune, qui n'est point jolie et qui est sans fraîcheur. Singulier sentiment que celui-là! Ce qui est au fond de tout cela est toujours la possession, mais la possession de quoi, dans une femme qui n'est pas jolie? Celle de ce corps qui n'a rien d'agréable? Car, si c'est de l'esprit qu'on est amoureux, on en jouit tout autant sans posséder ce corps sans attraits : mille femmes sont là qui ne vous donnent pas une distraction. L'envie de tout voir d'une personne qui nous a émus, une certaine curiosité, mobile puissant en amour, l'illusion peut-être de pénétrer plus avant dans cette âme et dans cet esprit, tous ces sentiments se réunissent dans un seul; et qui nous dit qu'au moment où nos yeux ne croient voir qu'un objet extérieur dépourvu d'attraits, certains charmes sympathiques ne nous poussent pas à notre insu?

Le style est ferme, l'expression est juste, et la forme tourne volontiers à la maxime, à la formule précise, nette, décidée, comme la peinture même du maître :

— L'adversité rend aux hommes toutes les vertus que la prospérité leur enlève.

Il recueille les mots qui l'ont frappé par leur justesse et leur concision, — comme cet apophtegme si juste et si piquant d'Ingres :

— On ne finit que sur du fini.

Une grande variété, une ingénieuse perspicacité, une philosophie qui ne manque pas de grandeur distinguent ce noble et beau journal par où la figure hirsute et amère du maître grandit encore. On pénètre dans l'intimité de son intelligence et de son cœur, et c'est un beau voyage. Ces carnets ont en outre une agréable saveur d'antan par les souvenirs contemporains qui les pénètrent, le siège de Sébastopol ou la Païva, qu'il déclare insipide, les livres d'About ou de Baudelaire. Ce sont encore d'agréables notes de voyage, dans le Midi, à Strasbourg, à Dieppe. La lecture en est excellente, attrayante et édifiante; c'est un journal intime et parfois indiscret, dont il n'a pas inventé la formule ni la manière, mais qui rappelle beaucoup celui à qui il semble avoir souvent songé en écrivant, comme s'il le prenait pour modèle : « Montaigne écrit à bâtons rompus; ce sont les ouvrages les plus intéressants. » Ces trois volumes de mémoires, ce sont les *Essais* d'un grand peintre.

Autres mémoires de peintre.

Il y a beaucoup de charme très particulier et pénétrant dans les *Notes et Souvenirs du peintre Joseph de Nittis*, publiés par May et Motteroz. L'auteur de tant de toiles justement appréciées, *la Route de Naples à Brindisi, Fait-il froid? la Place de la Concorde, le Déjeuner, la Gardeuse d'oies,* et tant d'autres, naquit en 1846, à Barletta, dans les Pouilles (Italie). Il est mort en 1884, laissant son nom sous bonne garde, entre les mains de sa gracieuse femme et de son fils, qui continuent tous deux à l'illustrer dans les lettres et au théâtre. Il écrivait ses mémoires au jour le jour : ils ont une note bien personnelle et constatent un joli talent de conteur autant qu'une âme loyale, droite et nette. On n'y trouve pas de politique ou d'histoire; les amis eux-mêmes y sont rarement nommés, par l'horreur qu'avait l'auteur de faire parade de ses relations. C'est une autobiographie réduite par le biographe à lui-même ou, pour mieux dire, à son intérieur, car on ne peut séparer dans ces pages de jeunesse l'artiste de sa jeune femme et de son fils. Il nous y apparaît comme un caractère bien marqué, franc, parfois emporté, apportant toute l'exubérance méridionale au milieu des élégances parisiennes ou du cant de Londres, artiste au plus haut point, impressionnable aux beautés de la nature comme aux émotions du cœur. C'est de plus un fort agréable conteur, et plus d'une page de ce petit livre pieusement édité est à conserver. On relira le récit de la Noël à Barletta, les larges gâteaux, les cierges, et l'école, et la campagne italienne qui l'entousiasme, et cette belle nature qu'il exalte avec lyrisme :

Ah! le bon temps! avec cette liberté, ce grand air, ces courses sans fin! Et la mer, et le grand ciel, et les larges horizons!

Au loin, les îles Ischia, Procida, Sorrento, Castellamare, enveloppées de brumes roses qui se fondaient peu à peu sous la clarté du soleil.

Et c'étaient des parfums d'orangers et de

Digitized by Google

menthes sauvages que j'adore. Nous causions fraternellement avec les marins, les paysans, les femmes, les belles filles.

Je restais quelquefois heureux sous les averses. L'atmosphère, voyez-vous, je la connais bien. J'ai dû la peindre. Je sais toutes les couleurs, tous les secrets de la nature, de l'air et du ciel. Oh! le ciel! J'en ai fait des tableaux! Rien que des ciels avec de beaux nuages!

Voyez-vous, la nature, je suis tout près d'elle. Je l'aime! Elle m'a donné des joies, des joies! Elle m'a fait tout comprendre, l'amour, la générosité. Elle m'a démontré la vérité cachée des mythes, Antée qui retrouvait la vie quand il touchait la terre, la grande terre!...

Les récits de la guerre de 1870 ont aussi leur intérêt. Il fait un tableau saisissant des grands boulevards encombrés d'une foule silencieuse à la nouvelle de la première défaite : « Ce jour-là, j'ai vu l'âme de la France et j'ai senti battre son cœur. »

Il fut arrêté comme espion parce qu'il prenait le croquis d'une gare pittoresque, et son récit est amusant de vérité et de bonne humeur. Sa relation de l'éruption du Vésuve est des plus mouvementées; elle est d'un écrivain qui sait peindre et animer les foules. Ce livre a une saveur tout italienne et comme des senteurs des bruyères des Abbruzzes. Voici Pulcinello, qui annonce dans son boniment au théâtre, qu'il a vu le peintre de Nittis arriver en chemin de fer dans sa ville natale; voici des histoires plaisantes ou tristes de modèles ou de brigands.

Ici, un chef de brigands sauve noblement la vie au frère du peintre et lui fait escorte, en faisant seulement promettre qu'on lui enverra une montre à répétition : il la reçut effectivement. Une autre fois, de Nittis peignait dans la campagne déserte; sa femme posait un personnage, quand apparut un brigand, qui s'approcha avec l'air de se consulter sur ce qu'il pourrait bien faire d'eux. Il fut bon prince et s'éloigna après une conversation qui ne manque pas de piquant. Ces Italiens ont le mot drôle. Mme de Nittis renvoya un jour une domestique :

— Mamma Zezella, comment feras-tu pour communier devant la madone avec l'argent que tu nous a volé?

Elle ne s'en défendit pas et répondit simplement :

— Signorina, je passe par Rome. Il y a le grand pénitencier dans l'église du pape. Il sait de quoi il s'agit et me mettra sa baguette sur la tête. Alors je communierai.

— En gardant l'argent?

— Neh! sans ça, y aurait pas besoin du grand pénitencier.

On y trouve un choix d'anecdotes piquantes, comme ce bout de dialogue daté de 1882 :

— Tiens, remarqua A, vous avez un grand Corot? Esquisse de la vente? Hein? Oui? Estampillé?

— Parfaitement.

— Alors, faisons-en de l'argent; en deux jours ce sera bâclé. Je l'achèverai, j'y ai la patte.

C'est encore une autre actualité que cette anecdote, qu'il eût fallu citer au moment de la réception de M. de Hérédia à l'Académie française :

— A table, José Maria de Hérédia raconte une opération chirurgicale avec un luxe de détails imagés et cruels.

— Diable de Hérédia! dit M. de Goncourt, il cisèle cette charcuterie comme un sonnet.

— Naturellement, répond Hérédia. J'ai du vieux sang d'inquisiteur dans les veines.

Je me sens mal à l'aise, prêt à perdre connaissance, ainsi que cela m'est déjà arrivé dans un cas pareil.

Soudain l'un de nous tombe en avant, la tête sur la table. C'est M. de Fourcaud qui s'est évanoui.

Ce côté inquisitorial, par où M. de Hérédia regarde Torquemada, n'est-il pas piquant? Tout le livre est dans ce genre; il a tous les titres à l'intérêt, puisque Mme de Nittis, en l'éditant, a servi une mémoire chère et nous a donné de charmantes pages à lire.

La muse bretonne est en veine d'inspiration, et voici deux poètes du pays des Korrigans qui enflent le biniou pour charmer nos oreilles. L'un est M. Olivier de Gourcuff, qui chante, dans son volume intitulé *Sur la route,* les gloires de l'esprit, les tendresses du cœur et le charme de Paris, car c'est un Breton boulevardier. La facture est solide, pure, délicate. Soit qu'il chante le mérite spécial des noms glorieux qu'il a choisis, Joachim du Bellay ou Robert Garnier, Charlotte de Corday ou Brizeux, soit qu'il nous promène dans les coins de Paris, de la place Vendôme au musée Guimet, on sent partout une inspiration saine et élevée, exprimée en une langue claire et forte.

L'autre poète est Charles Audic, Breton et normalien. Son recueil, *Simples Poèmes,* publié comme le précédent chez Lemerre, a une piquante saveur de brise marine et d'embruns s'éparpillant

Digitized by Google

sur les roches noires et luisantes du Finistère. M. Audic est un habile versificateur rompu à tous les rythmes et à toutes les souplesses du vers, qu'il sait rendre agréablement harmonieux. Comme source d'inspiration, il a choisi celle où ont puisé quelques devanciers, et ses simples poèmes font songer tantôt à Eugène Manuel, tantôt à François Coppée, tantôt à Yann Nibor, — toujours aux poètes des humbles. M. Audic donne le sentiment qu'un cœur bat sous l'enveloppe poétique, et sa muse est la commisération.

Il la donne à tous, aux plus modestes, aux plus malheureux, qu'ils soient pêcheurs à la côte ou pions au collège.

Il y a là, dans ce recueil, plusieurs récits, dans la manière de Coppée, qui sont bien venus et pathétiques. comme *le Conseil de guerre,* poème coulé dans le moule de *la Grève des forgerons.* Ailleurs, le Breton chante avec sentiment et pittoresque les pêcheurs de sardines ou les goélands, le conscrit misérable, l'enfant à la marâtre, les loqueteux du quartier Mouffetard. Quelques pièces lyriques d'amour malheureux sont aussi fort touchantes.

Place aux dames ! Les dames se mettent à écrire beaucoup, et, de fait, c'est une occupation qui est aussi compatible avec leur nature que l'emploi de télégraphiste ou de typewriter. Il n'y a qu'à s'en louer quand elles nous donnent des livres comme celui de Mme Daniel Lesueur, *A force d'aimer.* C'est une touchante histoire où l'étude des tripotages financiers se mêle habilement à des études du cœur, à des peintures d'amour maternel et de jalousies viriles. L'auteur de *Passion slave* a fait là un nouveau roman digne du succès des autres.

C'est encore une femme, Mme Jane de la Vaudère, qui a écrit avec beaucoup de passion et de vigueur le roman intitulé *le Droit d'aimer,* publié chez Ollendorff. C'est l'œuvre d'un esprit original, dont les œuvres précédentes avaient déjà constaté les affinités avec Edgard Poe et Baudelaire. Sa nouvelle œuvre est la peinture vigoureuse de l'amour impérieux ; l'intrigue en est au plus haut point pathétique et dramatique.

M. Hugues Le Roux a mis tout son talent, toute sa finesse, toutes les couleurs de sa palette éclatante dans un recueil de nouvelles qui se passent dans le Midi ; il l'a intitulé *le Festéjadou,* publié par Calmann Lévy. Il y a là vingt récits qui servent de cadres pour nous présenter des impressions de voyage. Celui dont le titre sert de titre général nous mène dans le pays d'Arles-sur-Tech, tout en nous intéressant à une aventure contée dans la manière de Mérimée ou d'Anatole France. L'archéologie s'y mêle au drame, et on lit avec plaisir les considérations de l'auteur sur les statues d'animaux sculptées le long de vieilles églises : tout au plus, pourrait-on le soupçonner de n'être pas très au fait de la symbolique chrétienne, qui lui donnerait le plus souvent l'explication des chimères et des goules sculptées aux angles des vieilles cathédrales.

Le style en est facile, et nous n'en voulons même pas signaler les quelques taches, de peur de tomber sous le coup du jugement de Fénelon ; c'est une page de la *Lettre à l'Académie* que les critiques devraient toujours avoir sur leur table :

« Le censeur médiocre ne goûte point le sublime, il n'en est point saisi. Il s'occupe bien plutôt d'un mot déplacé, ou d'une expression négligée. Il ne voit qu'à demi la beauté du plan général et la force qui règnent partout. J'aimerais autant le voir occupé de l'orthographe, des points interrogants et des virgules. Je plains l'auteur qui est entre ses mains, et à sa merci. *Barbarus has segetes!* Le censeur qui est grand dans sa censure se passionne pour ce qui est grand dans l'ouvrage. Il méprise, selon l'expression de Longin, une exacte et scrupuleuse délicatesse. Horace est de ce goût. »

On n'a jamais mieux formulé le *vade mecum* de la critique littéraire, et même artistique.

LÉO CLARETIE.

Digitized by Google

# REVUE DU MOIS PASSÉ

Y a-t-il une question juive? La Chambre a consacré deux séances à se le demander, et la discussion ne semble pas avoir jeté une vive lumière sur ce débat. On est généralement d'accord sur un point : c'est que la religion juive n'est pas en cause. Le peuple français est devenu d'une extrême tolérance en matière de culte; on ne s'inquiète guère de ce que pensent les autres sur l'existence de Dieu, sur ses attributs, sur l'immortalité de l'âme ou sur la manière d'entendre la messe. Il y a même beaucoup de gens qui ne songent jamais à se demander ce qu'ils en pensent eux-mêmes, et le temps est loin où l'on se battait pour des dogmes. On ne peut pas dire non plus qu'il y ait là une question de race. Les races les plus différentes de la nôtre nous inspirent une curiosité plutôt bienveillante, et si nous recevons avec sympathie des Chinois, des Malais, des Arabes, si nous ouvrons notre *nationalité* même aux nègres, on ne voit *pas* pourquoi nous réserverions notre aversion pour la seule race juive. Le débat a porté surtout sur les hommes d'argent, mais il n'y a pas que des juifs qui pratiquent la finance et même l'usure, et l'on ne peut pas dire qu'il y ait dans le pays un sentiment général d'antipathie à l'égard des hommes qui se livrent particulièrement au commerce de l'argent.

Cependant, on ne saurait méconnaître qu'en France comme ailleurs il y ait une certaine prévention contre les juifs. Ce n'est guère qu'à Paris que ce sentiment se manifeste; dans les campagnes et même dans la plupart des villes, le juif est inconnu : on ne s'occupe pas de lui, parce qu'on n'a pas occasion de le rencontrer. Même à Paris, les juifs ne sont pas remarqués dans les classes qui forment le fond de la population; ce n'est que dans les milieux d'un ordre plus élevé qu'on les rencontre en proportion notable, et il est exact que beaucoup de gens, sans trop se rendre compte des motifs de leur sentiment, éprouvent à l'égard de l'élément juif une sorte de méfiance et d'hostilité. Il faut bien que cela ait une cause, et la cause probable est que les juifs, plus que d'autres, vivent entre eux, se soutiennent mutuellement à l'exclusion de tout ce qui n'est pas juif, et forment ainsi une sorte de congrégation laïque. Or aucune société ne peut supporter qu'on s'isole d'elle ; quand une coterie se forme quelque part, tous ceux qui ne sont pas de la coterie la détestent; on ne pardonne pas aux ordres religieux de se tenir en dehors du monde, et c'est à force de vivre à part que les juifs se sont signalés à l'animosité du public qui les coudoie sans les pénétrer.

C'est là un état de choses contre lequel les lois ne peuvent évidemment rien ; il n'y a que l'évolution du temps qui puisse modifier un phénomène historique dont les origines sont aussi anciennes.

Bien qu'elle se fût juré de ne plus entendre d'interpellations avant d'en avoir fini avec les bouilleurs de cru, la Chambre a dû encore s'occuper de l'accusation dirigée contre quelques-uns de ses membres à l'occasion d'affaires auxquelles on leur reprochait d'être mêlés. Elle a refusé de suivre les interpellateurs dans la voie où ils voulaient l'engager. En effet, il n'appartient pas à la Chambre de requérir des poursuites là où la justice, régulièrement saisie, n'a trouvé aucun fait à incriminer. Alors même que les faits signalés, bien que ne tombant pas sous le coup de la loi, paraîtraient susceptibles de blâme, on peut croire que la Chambre n'aurait pas qualité pour blâmer tel ou tel de ses membres. Elle a le droit de blâmer les ministres, qui relèvent d'elle, puisque, sous un régime parlementaire, ils ne peuvent conserver le pouvoir qu'avec l'assentiment de la majorité; elle n'a pas le droit de blâmer les députés, qui ne relèvent pas d'elle, puisqu'ils tiennent leur mandat des électeurs. La Chambre n'a pas de pouvoir disciplinaire sur ses membres. Dans d'autres groupes constitués, par exemple dans la Légion d'honneur, dans la magistrature, dans l'enseignement, même dans des associations corporatives, un membre qui a enfreint, soit les règles de l'honneur, soit des règlements spéciaux, peut être, par mesure disciplinaire, exclu du groupe. Il n'en est

Digitized by Google

pas ainsi dans les assemblées délibérantes; si l'on peut, dans certains cas, interdire temporairement à un membre l'accès des séances, c'est parce qu'il faut bien y assurer l'ordre, mais l'assemblée ne peut pas retirer à un de ses membres un mandat qu'il ne tient pas d'elle; elle n'a pas juridiction sur lui. En pareille matière, il n'y a de recours possible que devant le corps électoral.

On avait fait grand bruit de l'interpellation qui devait provoquer les explications du gouvernement sur sa politique étrangère. Il s'agissait de deux affaires différentes : l'action combinée de la France avec la Russie et l'Allemagne dans le conflit sino-japonais et l'envoi de notre escadre à Kiel; mais le trait commun aux deux affaires était le caractère nouveau qu'y semblaient prendre nos relations avec l'Allemagne. Il était facile de prévoir que le cabinet n'aurait pas beaucoup de peine à se tirer de ce pas, mais on ne s'attendait guère à ce que l'opposition d'extrême gauche lui fît la partie aussi belle. Tous les orateurs qui ont pris la parole, et même ceux qui se sont bornés à rédiger des ordres du jour, se sont empressés de déclarer dès le début qu'ils étaient partisans résolus de la paix. On aurait compris ceux qui, conseillant une attitude intransigeante et ne voulant engager la France ni dans un concert où se trouvait l'Allemagne, ni dans une participation quelconque aux fêtes de Kiel, se seraient montrés disposés à courir les risques de cette politique. Mais quand on déclare soi-même qu'on veut la paix avant tout, on est mal venu à critiquer le gouvernement qui fait ce qu'il peut pour l'entretenir. C'est sur la force immanente des choses que compte M. Millerand pour recouvrer l'Alsace et la Lorraine; mais la force immanente des choses n'est jamais pressée, et l'on peut croire qu'elle ne sera pas autrement contrariée par les combinaisons de la diplomatie. La vérité est que la France ne pourra jamais rentrer en possession de l'Alsace et de la Lorraine que par la guerre. Les Allemands ne nous céderont pas plus ces provinces que nous ne les leur aurions cédées si nous n'y avions été contraints. Quand la France se sentira le goût de reprendre la guerre et la force de la mener à bonne fin, elle saura le manifester. On ne peut pas reprocher au gouvernement de se refuser à entrer dans une voie où il sait bien qu'il ne serait actuellement suivi ni par la majorité, ni même par la minorité de la Chambre, ni, on peut le croire, par la masse du pays. Le débat n'a cependant pas été inutile : il a amené le ministre des affaires étrangères et le président du Conseil à parler expressément de l'alliance avec la Russie. C'est la première fois que cette alliance est affirmée du haut de la tribune; on savait obscurément qu'il y avait entre les deux pays une communauté de vues et d'intérêts, une sorte d'entente, mais les conditions en étaient mal définies, et l'on pouvait craindre qu'il y eût de notre part plus de bonne volonté que d'engagements de la part de la Russie. Il est désormais établi qu'il y a une alliance franco-russe, et c'est un événement qui ne passera pas inaperçu en Europe.

Entre temps, la Chambre a poursuivi l'étude de la réforme des impôts sur les boissons. Il n'y a qu'une voix pour reconnaître que le mauvais alcool est funeste à la santé; M. le docteur Lannelongue a fait là-dessus un cours très intéressant devant une classe studieuse qui était tout oreilles Seulement, on est dans une situation bien embarrassante : pour arrêter les déplorables progrès de l'alcoolisme, il faudrait évidemment restreindre la consommation de l'alcool, et alors que deviendra le budget? C'est de centaines de millions qu'il s'agit, et le Trésor ne va pas s'en priver pour la morale satisfaction d'encourager la sobriété. Il en est de l'alcool comme du tabac : ce sont des vices et on les frappe de forts impôts, non pour les enrayer, mais parce qu'ils sont d'un rapport plus certain que les vertus. La difficulté est de percevoir l'impôt; plus l'impôt est élevé, plus le contribuable s'ingénie à l'éviter, et la fraude a pris, surtout depuis quelque temps, un développement auquel le suffrage universel n'est pas étranger. Tout le monde sait que les fraudeurs, quand ils ont été surpris, s'adressent à leur député pour éviter les poursuites. Le député ne peut pas fermer l'oreille aux plaintes d'un brave homme, généralement père de famille, et toujours électeur, et le ministre ne peut pas envoyer promener un député, qui est un aimable collègue et qui contribue à former la majorité. Tout cela se traduit par des moins-values. On s'est aperçu que des bouilleurs de cru indélicats, sous prétexte de distiller leur récolte, en distillent bien d'autres, et il s'agirait d'y mettre ordre. Seulement les bouilleurs de

Digitized by Google

cru sont légion, et dans les pays où presque tout le monde fraude on peut se demander si ce ne sont pas les gens qui ne fraudent pas qui son malhonnêtes.

G. B.

°°°

La question militaire qui domine en ce moment toutes les autres est le renforcement de nos effectifs de paix. On sait que le précédent budget de la guerre avait par mesure d'économie réduit nos unités régimentaires à l'état de squelettes, nous préparant de graves mécomptes pour le jour d'une mobilisation, car les éléments actifs de l'armée, au lieu d'encadrer ses réserves, eussent été submergés au milieu d'elles.

Le budget de 1896 prévoit de sérieuses augmentations d'effectif; il est vrai qu'il se grossit tout naturellement d'une douzaine de millions, mais nous n'en sommes plus à nous étonner de cette progression croissante des dépenses de la guerre. Si l'état de paix armée qui écrase toute l'Europe dure encore quelques années, les dépenses ordinaires et extraordinaires ayant pour but la préparation de la lutte dépasseront le milliard.

Le milliard! mais avec le budget de la marine, il est déjà presque atteint!

L'effectif de paix de l'armée active, qui n'était en 1894 que de 527,000 hommes, sera en 1896 de 598,263 hommes.

Folie du nombre! diront ceux qui ne croient pas aux gros bataillons. Oui, mais folie nécessaire, imposée par l'opinion, par la contagion de l'exemple, par la rapidité croissante des transports, par la perspective des hécatombes futures. Pour que la mort se lasse de faucher les jours de bataille, il faut bien lui opposer des gerbes humaines de plus en plus épaisses.

C'est ainsi que la France peut mettre sous les armes demain 1,900,000 hommes de l'armée active; avec les éléments instruits de son armée de deuxième ligne elle comptera au jour de la lutte 3,075,000 soldats; enfin, en faisant appel à toutes ses ressources, elle pourra mettre sur pied 4,961,000 hommes.

Comparez ce chiffre à cet autre maximum de 1,350,000 hommes, que nos écrivains militaires de 1869 trouvèrent excessif, et vous aurez une idée du chemin parcouru depuis vingt-six ans.

L'Allemagne, elle aussi, a atteint son apogée au point de vue du nombre, et Guillaume II se préoccupe aujourd'hui, ayant la quantité, d'assurer la qualité en rajeunissant le « haut commandement ». Il vient de faire parmi les généraux, même les plus en vue, de véritables exécutions, les couvrant de fleurs, mais les mettant impitoyablement à la retraite d'office.

Avec ce système énergiquement suivi, il arrive aujourd'hui à posséder des généraux dont la moyenne d'âge oscille entre cinquante et cinquante-cinq ans, et des colonels de quarante-cinq à quarante-huit ans. Faut-il mettre en regard de ces chiffres les moyennes correspondantes de l'armée française? A quoi bon! Le ministre de la guerre qui, en dépit de la « camaraderie », tentera chez nous la même réforme, n'est pas encore né : il faut être le chef incontesté qu'est l'empereur d'Allemagne pour passer outre à toute autre considération que celle de l'intérêt général.

Et, pendant ce temps, les deux pays s'observent, hésitant tous deux à engager les énormes dépenses que nécessiterait la réfection de leur artillerie; mais chacun d'eux a son modèle étudié et ses usines prêtes à fabriquer le nouveau canon; démodées, les belles pièces en acier de 80 et de 90, qui faisaient par leur justesse et leur portée l'admiration des connaisseurs! elles vont faire un jour ou l'autre place aux canons à tir rapide qui, au lieu de cinq à six coups, tireront vingt-six projectiles à la minute. Des batteries viennent d'être construites; on les a expérimentées le mois dernier en Allemagne, et on les verra en France aux prochaines manœuvres du camp de Châlons.

L'Italie, cherchant à se distinguer de son côté, serait en possession d'un fusil extra-rapide, le fusil Cei, du nom de son inventeur; on parle de plusieurs centaines de coups à la minute, de gaz liquéfié, de pénétrations invraisemblables : attendons les résultats de cette copie perfectionnée du fusil Giffard, car ils nous paraissent fantastiques.

A Madagascar, les « sentinelles automatiques » vont faire leurs preuves : les Malgaches qui s'aviseront de vouloir surprendre nos camps seront tout étonnés de voir partir dans leurs jambes des pétards et des torpilles terrestres formant chapelet autour des bivouacs et réunis entre eux par des fils cachés sous les herbes. Le

Digitized by Google

capitaine de Place, ancien professeur de sciences appliquées à Saumur, vient de partir pour la grande île afin de mettre au point cet engin dont il est l'inventeur.

Enfin, le projet de bouclier pour l'infanterie, exposé en mars dernier dans cette Revue, a fait son trou; l'idée est mûre, des essais ont lieu en ce moment, et peut-être aurons-nous à enregistrer dans quelque temps l'apparition de l'engin qui annihilera en partie les progrès de la balistique; les Français ne pourront que s'en féliciter, puisque le retour au combat rapproché, à la lutte à l'arme blanche, leur rendra une de leurs supériorités les moins contestées.

Au milieu de ces graves problèmes, la chanson militaire française se réveille à l'appel d'un de nos commandants de corps d'armée : le général de Saint-Mars recommande aux soldats du 12e corps de chanter en route et d'égayer ainsi les longues marches. Il voudrait voir des flageolets dans tous les havresacs et des refrains entraînants dans toutes les bouches. — Comme nous le comprenons! Son ordre évoque le beau tableau de Detaille : *Peloton de chanteurs d'un régiment de cavalerie russe.* — S'il est intelligemment compris et appliqué, il n'est pas à craindre que les hommes chantent, suivant l'expression du *Temps*, « des choses idiotes à faire pleurer ou ordurières à faire peur » ; ils trouveront leur vrai répertoire dans les admirables *Chants du soldat*, de Déroulède, ou les belles poésies du commandant Fresnel.

Les torpilleurs de toutes les marines jouent de malheur : leur manque de stabilité par grosse mer se révèle de temps en temps par un sinistre retentissant. Le torpilleur 20 a coulé à pic au large de l'île d'Aix, entraînant dans les profondeurs de sa coque sept hommes et le lieutenant de vaisseau commandant. C'est une occasion de polémique pour les adversaires de ces unités de combat, et leurs arguments ont revu le jour dans les colonnes des journaux. Paroles perdues! le torpilleur est né depuis peu, mais il a la vie dure, et aucune puissance ne consentirait à se priver de ses redoutables services.

Mais qu'elle est dure l'existence des braves gens qui, ballottés dans son étroite carapace, risquent à chaque heure de se voir happer par une lame de fond!

E. D.

o°o

La carte d'Europe compte désormais un isthme de moins, une île de plus. En grande pompe, sous l'œil bienveillant, inquiet ou impassible des escadres étrangères conviées à cette solennité, l'empereur Guillaume III vient d'inaugurer le nouveau canal de la mer du Nord à la Baltique, qui fut une des dernières pensées du règne de son grand-père, Guillaume Ier. Cette grande œuvre n'est pas, comme le canal de Suez, une voie exclusivement économique et vraiment internationale. Les ingénieurs qui l'ont tracée, les hommes d'État qui en ont ordonné l'exécution, aussi bien que les législateurs qui en ont voté les dépenses ont paru surtout préoccupés d'en faire un instrument de défense nationale, un moyen d'action stratégique. Lorsque le fondateur de l'empire, en juin 1887, ouvrit officiellement la première tranchée, en présence du grand chancelier, alors M. de Bismarck, et d'un nombreux cortège d'amiraux, de généraux et de princes, de secrétaires d'État et d'autres dignitaires casqués, il formula ainsi l'idée qui présidait à la laborieuse entreprise : « Pour l'honneur de l'Allemagne, pour le bien de l'empire, pour sa grandeur et pour sa force. »

De tout temps, le passage des Belts danois a été périlleux. De nos jours, malgré l'expérience des pilotes, l'exactitude des cartes nautiques, l'éclairage des phares, l'emploi de la vapeur, la statistique constatait plus de 200 sinistres par an.

Pour épargner à ses navires les tempêtes du cap Skagen, l'association des marchands de Lubeck avait, dès la fin du XIVe siècle, creusé entre l'Elbe et la Trave un canal à écluses appelé le Secknitz. Les armateurs de Hambourg, jaloux et inquiets de cette concurrence, réussirent à le faire combler. Mais au XVIIe siècle, le prince Frédéric de Danemark fit ouvrir un nouveau canal entre la mer Baltique et la mer du Nord. Il partait de Holtenau, à l'entrée de la baie de Kiel, et rejoignait l'Eider, qu'il ne quittait plus jusqu'à son embouchure. Ce canal, long de 180 kilomètres, rendit à la navigation de précieux services : naguère encore, malgré sa faible profondeur de 3m,50, il voyait passer devant ses écluses 4,500 bâtiments chaque année.

Mais les détroits danois livrent passage à un nombre de bâtiments dix fois plus grand, en partance ou à destination des

Digitized by Google

ports russes, suédois ou allemands. Devenue maîtresse, par la force, en 1866, du Slesvig-Holstein et de l'excellente rade de Kiel, la Prusse créa, en 1867, sur la mer du Nord, dans la baie de la Jahde, le port de guerre de Wilhemshaven, et songea à relier ces deux arsenaux et ces deux forteresses maritimes de l'empire.

Les armateurs de Hambourg fondaient sur ce projet les plus belles espérances, et c'est grâce à l'initiative persévérante de l'un d'eux, M. Dahlstrom, qu'il devint populaire et s'imposa à l'attention du ministère et du parlement impérial.

Il est vrai de dire que les négociants n'en donnèrent pas les plans, et qu'ils y auraient peut-être souhaité moins de forts et plus de docks; mais la marine militaire fera au commerce la grâce de ne pas l'exclure du canal, puisque le commerce devra acquitter un péage d'environ un franc par tonne, et permettra ainsi, — on a de bonnes raisons d'y compter, — d'amortir et sans doute aussi de rémunérer le capital d'État.

Le nouveau canal a, comme celui de l'Eider, pour point de départ Holtenau, situé sur la rive occidentale de la baie de Kiel, à cinq kilomètres au nord du grand port militaire. La baie, profonde et spacieuse, présente une ouverture commode aux plus grands navires. Jusqu'à Grünenthal, le tracé est parallèle à l'ancien canal. Les petits lacs et les étangs ont été détournés, comblés, ou dragués et transformés en stations de garage; on compte six bassins de garage sur le parcours, assez vastes pour que les grands cuirassés de 10,000 tonnes puissent s'y croiser à l'aise.

Les écluses sont précédées d'un avant-port extérieur éclairé par un phare; leurs dimensions (150 mètres de long sur 25 de large) sont faites à la taille des cuirassés de la flotte impériale et des vapeurs du Lloyd de Brême, mais non à celles des grands bâtiments transatlantiques, qui atteignent déjà cent quatre-vingt-dix mètres de longueur. Aux deux extrémités du canal ont été ménagés des postes de pilote, des stations de remorqueurs, des dépôts de charbon, des ateliers de réparation. Le canal sera éclairé à la lumière électrique.

Long de 98 kilomètres, de Holtenau à Brunsbüttel, large de 65 mètres à la surface, de 22 au plafond, profond de 9m,30, il abrégera de trois jours le voyage des voiliers venant de la côte orientale d'Angleterre, de vingt-deux à vingt-trois heures le trajet des vapeurs partis du Pas-de-Calais, de trente-cinq à quarante celui des navires allant de Hambourg, de Brême ou de Emden à l'un des ports de la Baltique, et désormais affranchis de la circumnavigation par les parages dangereux du Skager-Rack et du Cattégat.

Il n'est pas téméraire d'admettre, avec des économistes bien renseignés, qu'une pareille économie de temps et de frais détournera vers la nouvelle route les trois quarts du transit de la mer du Nord à la Baltique. Il est superflu de démontrer l'avantage qui résultera pour la marine impériale de la jonction de ses deux grands arsenaux, et du rapprochement presque instantané des deux moitiés de sa flotte de guerre. Souhaitons que l'Europe n'en fasse pas de sitôt l'épreuve, et que seuls les bâtiments chargés de fer, de houille, de céréales ou de coton prouvent au monde civilisé la valeur propre du grand canal du Nord, œuvre de paix et œuvre de guerre, dont l'Allemagne se montre actuellement si fière.

Aller au Tibet est une entreprise qui tente depuis longtemps les explorateurs anglais et russes, et qui n'a pas laissé les Français indifférents. A côté des grands noms de Prjevalski, de Gromtchefsky et de Pievtzof, nous pouvons citer ceux de Bonvalot, de Capus, d'Henri d'Orléans, de M. de Poncins, qui ont franchi les Pamirs; ceux de Dutreuil de Rhins et de Grenard, qui ont sillonné de leurs itinéraires de nouvelles régions inconnues des plateaux tibétains. MM. de Rhins et Grenard, chargés d'une mission par le ministère de l'instruction publique et par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, avaient résolu d'explorer la région du Kouen-Loun, qui est une des plus inaccessibles et des plus désolées du globe. C'est là que cachent leurs sources les plus grands fleuves de l'Asie chinoise ou indo-chinoise, le fleuve Jaune, le fleuve Bleu, le Mékong; le froid y est terrible, et le fanatisme bouddhique y a des réveils redoutables.

M. Grenard est revenu seul d'un voyage qui a duré près de quatre années, et il a raconté dans ses lettres, il vient d'exposer à la Société de Géographie quelles fatigues effroyables a endurées la mission, quelles découvertes elle a pu faire, et dans quelles circonstances a péri son chef éminent. La caravane, pendant les campagnes de 1891

Digitized by Google

et 1892, avait frayé sa route au milieu des neiges et des glaces, à une altitude variant de 5,000 à 5,800 mètres. Le froid, la faim, la difficulté de marcher et même de respirer la décimaient. Malgré tous les obstacles, elle avait pu faire près de 5,000 kilomètres à travers la Kachgarie et le Tibet, recueillir une riche moisson d'observations scientifiques et de précieuses collections d'histoire naturelle et d'ethnographie.

La dernière campagne fut entreprise pour la découverte des sources du fleuve Bleu et du Mékong. « Nous avons fait là, dit M. Grenard, un travail que pas un forçat ne voudrait faire. » Franchissant des cols hauts de 5,000 mètres, à travers des montagnes de neige totalement inexplorées, les voyageurs étaient arrivés, le 2 juin 1894, à Tou-Bouddha, sur le Yang-tse-Kiang. Le grand lama tibétain leur refusa le passage. Ils ne purent entrer en relations avec lui. Deux jours après, tandis qu'ils s'engageaient sur la route qui longe le flanc de la montagne, en face du village, ayant à leur droite un rocher à pic, aux parois verticales, à leur gauche la gorge profonde où bondit le Yang-tse-Kiang, une vive fusillade éclata. A travers les meurtrières pratiquées dans les murs de leurs maisons, les Tibétains tiraient sur la caravane. M. de Rhins, grièvement blessé, tomba : M. Grenard s'empressa de lui donner les premiers soins sous la fusillade; leurs compagnons fuyaient.

Tout à coup les Tibétains, au nombre de plus de deux cents, s'élancèrent de toutes parts, et, sans laisser à la caravane surprise le temps de se rallier et de se mettre en état de défense, lui enlevèrent ses fusils, pillèrent les bagages, dépouillèrent les chefs de tout ce qu'ils avaient sur eux, arrachèrent à M. Grenard son ami blessé, et, la lance sur la poitrine, refoulèrent la caravane dans la vallée. Le même jour M. Dutreuil de Rhins, pieds et poings liés, fut précipité par eux dans la rivière.

M. Grenard, malgré tous ses efforts auprès des lamas de la région et des fonctionnaires chinois, ne put réussir, ni par ses menaces, ni par ses prières, ni par ses présents et ses promesses, à rentrer en possession du corps de son infortuné compagnon et des objets volés. Il gagna à marches forcées Si-Ning, ville chinoise du bassin du fleuve Jaune, et informa sans retard de la catastrophe le ministre français à Pékin. Le gouvernement chinois promit la réparation exigée, la restitution des papiers et bagages de la mission, une indemnité pécuniaire et le châtiment du lama et des meurtriers. Mais il y a loin du golfe de Pet-chi-li aux sources du fleuve Bleu, plus loin encore d'une promesse de la chancellerie chinoise à son exécution, et que restera-t-il des précieux débris d'une mission si cruellement frappée quand le commissaire impérial aura achevé son enquête à Tou-Bouddha?

L. L.

***

Sait-on que les centres du monde où les femmes jouissent déjà d'un droit quelconque à se mêler à des affaires publiques ont une étendue de 18,900,000 milles carrés environ et une population d'à peu près 350 millions d'habitants?

La Nouvelle-Zélande leur a accordé le vote en novembre 1893. Dans l'Australie méridionale, elles l'ont obtenu le 19 décembre 1894, avec la possibilité de siéger dans les deux chambres, après n'avoir lutté que neuf ans pour remporter cette brillante victoire, tandis que leurs sœurs d'Amérique combattent depuis trente ou quarante ans. Dans trente-huit États ou territoires, celles-ci ont des droits partout; le Wyoming et le Colorado leur ont seuls accordé le vote législatif. A New-York, elles prennent part aux élections scolaires et à celles qui décident de certaines améliorations locales, et il vient de s'y fonder *une ligue des femmes pour l'éducation politique*, car les New-Yorkaises font de l'agitation afin d'obtenir le suffrage, et il est certain qu'elles y réussiront.

En février 1889, un comité présenta au Sénat des États-Unis un amendement à la Constitution fédérale qui aurait obligé les différents États d'accorder le droit de vote aux femmes. Le Congrès ajourna la discussion, et le projet ne put passer.

Il y a trente ans, aucune femme n'était employée dans les bureaux des finances des États-Unis; il y en a six mille à présent. Les séminaires et les académies de l'État de New-York sont fréquentés par 23,556 filles et 18,243 garçons. Le nombre des femmes qui embrassent la carrière de l'enseignement augmente, tandis que celui des hommes diminue : sur 368,791 professeurs, 224,342 sont des femmes; cela tient à ce que ces dernières sont moins bien payées : si l'instituteur touche 48 dollars

Digitized by Google

par mois, l'institutrice n'en reçoit que 25.

Les doctoresses sont très nombreuses aux États-Unis, qui en comptent 2,400 environ, tandis que l'Angleterre n'en a que 140. Une Américaine, miss Bertha Lamme, a passé récemment ses examens d'ingénieur à l'Université de l'État de l'Ohio, et a accepté une place dans la Compagnie d'électricité Westinghouse de Pittsburgh. Chicago a 30 *police matrons* chargées de s'occuper des femmes arrêtées pour une raison quelconque, et leur chef est une femme également. A Londres, Mr Asquith, le ministre de l'intérieur, vient de hasarder cette innovation.

A l'entrée de 1894, le Parlement anglais a accordé aux femmes, même mariées, le droit d'élire et d'être élues dans les conseils de paroisse, de district, de fabrique, et elles ont pour la première fois exercé le droit de suffrage en 1894, le 4 décembre. Du même coup, le nombre des gardiennes des pauvres, fort restreint jusqu'ici, a été porté à 830 en Angleterre.

Le mouvement en faveur du vote législatif est bien près d'aboutir. A l'ouverture de la présente session, il y a eu un vote de scrutin pour savoir lequel des trois députés ayant à présenter un bill sur l'extension du suffrage aux femmes obtiendrait la première place. Elle échut à Mr Cumming Macdona. Mais, par suite d'un manque d'entente, Mr Macdona, qui a tenu à ne pas céder son tour, n'a pu parler que deux ou trois minutes, le 1er mai, avant cinq heures et demie, heure à laquelle la Chambre s'ajourna au mercredi suivant. Il devait parler après des députés fortement opposés au suffrage féminin et qui prolongèrent la discussion de manière à empêcher le champion féministe de présenter son projet.

La dernière tentative en ce genre a été faite en 1892 : 183 députés votèrent pour l'affranchissement, suivant l'expression adoptée, 202 contre. Durant les trois dernières années, la cause a fait encore de grands progrès. Une brochure vient de paraître contenant l'opinion de chefs de diverses communautés religieuses en sa faveur. L'archevêque de Canterbury lui-même écrit qu'il sent vivement combien il est important qu'il soit donné aux femmes la possibilité de travailler au bien de la nation, personne n'y étant mieux préparé qu'une femme capable.

En France, la chronique féministe n'a pas de grands changements à enregistrer. Bien qu'il se soit formé en novembre dernier, à la Chambre, un groupe parlementaire, composé de quarante-huit membres, qui défendront les intérêts de la femme, la loi, si juste, qui lui permettra, mariée, la libre disposition de son gain, n'a pas encore été votée. Il lui sera fait le meilleur accueil par l'opinion publique. La plupart de nos journaux guident vers les innovations en s'occupant de la question.

En Suisse, on parle de remanier le code fédéral afin de mettre en harmonie la position légale de la femme avec les nouvelles conditions économiques et sociales. Le canton de Genève n'a pas attendu ce remaniement pour permettre à l'épouse de disposer de son gain.

Les Hollandaises ne passent pas pour des femmes émancipées, et, cependant, elles aussi ont respiré le souffle de la liberté. Elles se groupent et ont trouvé des défenseurs jusque dans le Parlement. Le ministre de l'intérieur a déclaré qu'il désirait leur préparer l'entrée dans la vie publique.

La Belgique a deux ligues de femmes et de chauds défenseurs de leurs revendications : M. Léon Richard, M. Louis Frank, l'auteur de plusieurs travaux connus, dont le plus répandu est sans doute son grand *Catéchisme de la femme*.

Le 28 janvier 1893 fut fondée en Autriche la première société pour l'émancipation féminine, dans le vieux Rathaus de Vienne; l'appui de deux députés leur est acquis au Parlement. Ce n'est pas brillant encore, alors que les Allemandes ont pour elles les chefs du parti socialiste.

Dans la séance du 5 février, au Reichstag, les projets Pachnicke et Auer ont été présentés. Tous deux ouvraient aux femmes le lieu très saint où s'élaborent les lois du pays. Il a fallu que le 13 du même mois le Parlement impérial consentît à s'occuper de la question du vote féminin. Le député Bebel défendit la proposition Auer, qui fut repoussée, il va sans dire, à la seconde lecture, le 20 février, après n'avoir réuni que les voix des « sozial-democrats ». Mais le mouvement est fort bien dirigé et soutenu par deux revues, *die Frau*, directrice Hélène Lange, et *die Frauenbewegung*, publiée par Mina Cauer et Lily von Gizycki. Mme Clara Zetkin a fondé *die Gleichheit* (l'Égalité), qui lutte pour les travailleurs. Dans le

Digitized by Google

parti socialiste, les hommes et les femmes combattent côte à côte, tandis que les bourgeoises se voient conspuées par le sexe fort. Elles ont eu néanmoins le courage d'élever la voix contre le projet de loi visant des menées subversives, et que le Parlement vient de repousser, au grand mécontentement de l'empereur. Elles ont réuni 400 signatures, et 44 journaux, dont deux seuls les ont blâmées, mais ont reproduit leur protestation.

Dans les États scandinaves, l'émancipation gagne du terrain sans cesse; elle entre dans les mœurs, et deux grands écrivains, Ibsen et Bjornson, s'en sont fait les champions, chacun à sa manière.

Le sténographe de la Chambre des députés danoise est une jeune femme. Mlle Elsa Eschelsen a obtenu la permission du roi Oscar de parler à l'Université d'Upsald pour obtenir son diplôme de docteur. C'est une femme encore qui va enseigner les mathématiques à l'Université de Stockholm, Anna Vedel, qui prendra la place de Sophie Kowalewska, morte en 1891.

Le banquier H.-E. Berner fonda le 28 juin dernier, à Christiania, la première ligue de femmes, en vue d'obtenir pour elles le suffrage, et il en existe à l'heure qu'il est dans toutes les villes importantes de la Norvège.

E. de M

°°°

A l'occasion du centenaire de la naissance de Corot, qui tombe l'année prochaine, plusieurs amis et admirateurs du maître ont fait le projet de lui élever un monument dans Paris. Une exposition de ses œuvres, destinée à couvrir une partie des frais, a été ouverte au musée Galliéra. Bien qu'on ait regretté l'absence de plus d'un morceau considérable, et qu'on eût aimé plus de méthode dans la distribution des toiles, les amateurs ont trouvé de quoi s'y plaire et la critique de quoi s'instruire. Depuis la *Forêt de Fontainebleau* (à M. Binand) et le *Pont de Narni* (à M. Revillon), qui représentaient dans cette exposition la première manière du maître, assez semblable à celle de Cabat, jusqu'aux *Baigneuses dans un paysage* (à M. Leclercq) où le pinceau de Corot a fait preuve d'une liberté presque excessive, on y a pu suivre sans trop de peine l'évolution de cet immense talent. Pour les tableaux de figures, nous risquerons d'affirmer qu'ils sont traités à la manière d'un paysagiste, c'est-à-dire avec plus de recherche de l'effet que de correction dans le dessin. Ajoutons à cet aperçu que le monument projeté s'élèvera dans le Parc Monceaux et sera l'ouvrage de M. Normand pour l'architecture, et pour la sculpture, de M. Gros, dont la maquette est agréée.

Aux expositions d'été, la fantaisie convient et même quelque excentricité. L'administration de la Bodinière a convié les Parisiens à visiter sur la tour Eiffel une exposition de dessinateurs et artistes de divers genres, parmi lesquels MM. Chéret, Bac, Ibels, Renouard, Frédéric Régamey. Ce dernier a du reste offert, dans les locaux de la rue Saint-Lazare, son exposition particulière, toute pleine d'amusants croquis, gens d'escrime, gens de lettres et autres, et de délicates peintures. Ajoutons dans un local voisin, rue de Châteaudun, les excellents essais de photographie retouchée et rehaussée, présentés par M. G. Plessy de Château-Renard (Loiret), sous le nom de *photo-fusains*. Des efforts de ce genre ont conquis peu à peu à la photographie une importance qui force l'entrée des revues d'art.

L'exposition des Miniaturistes et Enlumineurs s'est ouverte dans la galerie Petit. Ce qu'elle renfermait de plus curieux était les miniatures de Mme Camille Isbert, en particulier *Pan et Syrinx*, d'après Boucher, et pour l'enluminure les pages de l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, exécutées par M. Guinier, dans le goût de M. Grasset, avec diverses silhouettes lavées çà et là sur le fond même du texte. Parmi les pièces anciennes qu'on y avait jointes, signalons un portrait de *Mme Campan*, par Hall, de *d'Alembert*, par Vestier, le *Jardinier galant*, de Baudouin, d'excellents *Fruits*, de van Spaendonck, et une fort belle aquarelle d'Isabey représentant la *Princesse Bagration*.

Une exposition non moins française, quoiqu'elle se tienne loin de nous, est celle qui s'est ouverte, comme tous les ans, à Rome, dans la Villa Médicis, des ouvrages de peinture et de sculpture de nos pensionnaires dans cette ville. On a remarqué que le *Repos* de M. Lavalley, la *Jeunesse et la Chimère* de M. Lavergne, et en général tous ces tableaux, tenaient du symbolisme du Champ de Mars plus que des modèles offerts par la Ville éternelle. Il est permis de préférer ce genre, mais en ce cas il faut croire que l'Académie de France à

Digitized by Google

Rome est conservée moins pour l'utilité que par un esprit de tradition. Nous rapporterons ici les médailles d'honneur du Salon de cette année. Pour la peinture, cette récompense vient d'être dévolue à M. Hébert, auteur, cette fois, du *Sommeil de l'Enfant Jésus*, et qui s'y trouvait avoir, depuis longtemps, des droits à primer tous les autres. Nous rappelons que M. Hébert est l'auteur de la célèbre *Vierge* de la Tronche, popularisée par la gravure, et l'un des tout premiers peintres de l'école française contemporaine : sa *Mal'aria* du Luxembourg n'est pas loin d'égaler les plus belles toiles de l'école vénitienne. Pour la sculpture, la médaille est échue à M. Bartholdi, auteur de la fameuse *Fontaine* de la Galerie de trente mètres à l'exposition de 1889, et qui exposait cette année *la Suisse consolant Strasbourg* (siège de 1870).

Un ouvrage des plus remarquables vient de prendre place au Louvre; c'est un *Portrait de jeune homme*, de Prud'hon, que l'administration, mieux inspirée cette fois qu'en plusieurs autres rencontres, s'est fait adjuger pour 13,200 francs. Cette somme pourra paraître médiocre, comparée aux prix fabuleux qu'on voit atteindre, dans les ventes, à beaucoup de pièces de moindre mérite. Celle-ci est de tout point admirable, d'une tendresse et d'une lumière exquises, vraiment comparable aux œuvres du Corrège, duquel si souvent on a rapproché Prud'hon. On l'a placée au milieu de la salle des États, où les toiles de l'école française moderne sont réunies.

En Angleterre, une exposition de tableaux d'une espèce charmante a fait courir la société de Londres. Il s'agit de l'exposition des beaux enfants (*fair children*). On sait que les maîtres anglais d'il y a cent ans ont peint les plus fraîches, les plus délicieuses figures de *babies* qu'on puisse voir. On y avait joint des ouvrages d'anciens maîtres, Murillo, Vélasquez, Van Dyck; mais une vingtaine d'œuvres de Reynolds, de celles dont les précieuses estampes ne sont pas moins recherchées aujourd'hui en France qu'en Angleterre, ont hautement triomphé de tout le reste.

A Londres toujours, une maison vient de s'achever, comme on n'en rencontre encore nulle part, mais comme il est possible qu'on s'avise, la mode aidant, d'en construire avant peu chez nous.

Elle s'élève dans Chelsea, en face de la Tamise, et porte le nom de « la Pie perchée » (*Magpie and stump*), enseigne d'une très vieille auberge qui se trouvait là et qu'elle a remplacée. Le propriétaire l'a fait orner selon un goût excessivement original, commandé, à ce qu'on affirme, par le souci du vrai confortable. Il n'y a point, dans cette maison, de manteau aux cheminées, simples ouvertures carrées percées dans la muraille; en revanche, toute la saillie du coffre est décorée jusqu'au plafond selon des modes variés : dans le salon, d'une vaste peinture murale en deux tons représentant un jardin; dans le *hall*, d'une quantité de petits carrés de cuivre jaune semés de points d'émail de toutes couleurs. Le garde-feu, les lampes électriques, choses que nous aimons à parer d'ornements plus ou moins empruntés, sont réduits là à leur plus simple expression et fondus en métal anglais (*pewter*). Des pièces irrégulières à recoins, une salle à manger rustiquement meublée de grands fauteuils de paille et d'une table portée sur des pieds droits en X, des étagères vitrées en forme de *bow-window*, mille autres traits bizarres et inaccoutumés distinguent la demeure du riche M. Ashbee, présentement en passe de devenir l'initiateur d'un nouveau style d'appartement.

L. D.

°°°

M. Alfred Picard a publié son rapport sur le plan général de l'Exposition de 1900; l'exposé, fait avec une méthode et une clarté remarquables a permis à chacun de se rendre compte de ce que promet d'être la grande manifestation qui doit clore le siècle. Nous bornerons nos réflexions à quelques points qui ressortissent plus particulièrement à l'art de l'ingénieur.

Tout d'abord, le pont monumental, à une seule arche surbaissée, en acier moulé, destiné à relier l'Esplanade des Invalides aux Champs-Élysées est un travail qui, tant au point de vue du calcul et de l'emploi des matériaux, que des conditions spéciales imposées pour le montage par la nécessité de ne point interrompre la navigation, devra certainement exciter l'émulation de nos constructeurs.

La question des transports, tant intérieurs qu'extérieurs, est une de celles qui a le plus préoccupé les organisateurs, soucieux de rassurer le public sur ce point capital. Les premiers joueront un rôle des plus importants, étant donnée la grande dis-



Digitized by Google

tance qui séparera l'entrée principale, place de la Concorde, du Champs-de-Mars et du Trocadéro.

On se rappelle quels services a rendus, en 1889, le petit chemin de fer Decauville.

Il y a lieu d'espérer qu'en 1900 les transports intérieurs seront assurés, non seulement d'une façon plus complète, mais aussi plus éclectique au point de vue des procédés mis en usage. Nous verrions avec regret appliquer exclusivement la vapeur, ou l'électricité ou l'air comprimé ; les trains remorqués par des locomotives, ou les voitures automobiles ; la traction funiculaire ou les transporteurs à câbles aériens, etc. Chacun de ces modes devrait être représenté et offrir ainsi au public, c'est-à-dire à l'élément le plus intéressé, le voyageur, l'occasion, attrayante et instructive, de comparer les qualités inhérentes à chaque système.

C'est ce que semble prévoir d'ailleurs l'alinéa du rapport relatif à cette question, et qui nous promet, d'une part, un chemin de fer électrique, à circuit fermé, desservant l'Esplanade et le Champ-de-Mars, par le quai d'Orsay et l'avenue de la Motte-Piquet ; d'autre part, une voie ferrée, servant de champ d'expériences pour les divers moteurs, sur les quais de la Conférence et de Billy ; enfin un chemin de fer funiculaire et un autre à crémaillère sur les pentes du Trocadéro. En outre, dans les projets d'initiative privée dont la Commission supérieure a admis le principe, nous remarquons notamment les plates-formes mobiles de MM. Blot, Hénard, Thévenet-le-Boul. Nous ne doutons pas que, dans cet ordre d'idées, un certain nombre d'inventeurs n'apportent leur concours à cette question de première importance.

Quant aux moyens de communication entre les divers points de la capitale et l'Exposition, ils ne faisaient pas partie, à proprement parler, du programme donné aux chefs suprêmes de cette gigantesque entreprise. Mais nous sommes bien convaincus qu'ils ne s'en désintéresseront pas et que leurs conseils précieux aideront le Gouvernement et la Ville de Paris dans les dispositions qu'il y a lieu de prévoir.

D'ici là, le fiacre automobile, à vapeur, à pétrole, électrique, ou autre, aura peut-être été créé dans un type parfait ; les résultats obtenus déjà dans les concours de voitures mécaniques qui se succèdent peuvent faire espérer une solution définitive et pratique.

Les arbres qui font l'ornement des boulevards de Paris sont l'objet de la sollicitude de nos plus distingués savants. C'est ainsi qu'à une récente séance de l'Académie des sciences, une communication de M. Louis Mangin, présentée par M. Guignard, appelait l'attention de la docte assemblée sur l'influence désastreuse qu'exerce, sur la vitalité et la robustesse des arbres de Paris, le défaut d'aération du sol dans lequel ils sont plantés.

Grâce au crédit alloué par le Conseil municipal, qui va pouvoir décidément devenir le noyau d'une nouvelle *Société protectrice des végétaux*, M. L. Mangin a pu entreprendre des expériences fort intéressantes, dans lesquelles il emploie, pour puiser, à $0^m,50$ et $0^m,90$ de profondeur, les gaz circulant dans le sol qui entoure les racines des arbres, une sonde spéciale fort ingénieuse, de son invention. L'analyse des gaz ainsi recueillis a permis de constater sur des ailanthes (vulgairement vernis du Japon) que les arbres dont les bourgeons éclosent normalement végètent dans un sol bien aéré, riche par conséquent en oxygène et pauvre en acide carbonique ; les sujets tardifs sont, au contraire, plantés dans un sol peu aéré, où l'acide carbonique domine. Il en est de même pour les ormes (du boulevard du Palais notamment), dont la plus ou moins grande vigueur de feuillaison est également subordonnée à l'aération du milieu où ils sont plantés.

Il y a donc chez les sujets malades ou malingres un défaut de respiration des racines, une véritable asphyxie, qu'on ne peut d'ailleurs attribuer à la présence de gaz délétères, tels que le gaz d'éclairage ou les sous-produits de sa décomposition, aucune trace n'en ayant été relevée au *grisoumètre* dans les essais de M. Mangin. Quant aux causes du défaut d'aération, de la présence en quantité variable de l'acide carbonique, etc., elles sont de divers ordres que les expériences, trop récentes encore, n'ont pas permis de fixer d'une façon précise.

On sait l'influence capitale qu'exerce la qualité des eaux employées à l'alimentation des chaudières à vapeur sur leur conduite économique, leur entretien, leur durée. Les *tartres* formés par les sels contenus dans les eaux impures et dépo-

Digitized by Google

sés, par suite de l'évaporation, sur les parois internes de ces organes, ont pour principal effet de s'opposer à la conductibilité calorifique des tôles, et d'exiger, en conséquence, une plus grande dépense de combustible; des nettoyages fréquents s'imposent, si l'on veut éviter les coups de feu sur le métal qui, n'étant plus en contact immédiat avec l'eau, se trouve porté rapidement au rouge, se corrode, offrant ainsi un point de moindre résistance à la pression intérieure.

Une nouvelle méthode, présentée par M. l'ingénieur Asselin à la Société des Ingénieurs civils de France, permet une épuration complète des eaux par l'emploi de l'aluminate de baryte, le seul peut-être des aluminates alcalino-terreux qui soit soluble dans l'eau.

L'aluminate de baryte est encore relativement coûteux, 80 francs les 100 kilos, mais la production industrielle de ce sel n'est qu'à son début, et quant aux matières premières, aux minerais employés à sa fabrication, la bauxite (silicate d'alumine), la withérite (carbonate de baryte), la barytine (sulfate de baryte), ils constituent des gisements très abondants dans le sol national.

E. B.

o°o

Poursuivant ses études sur la vigne, M. Müntz a voulu savoir si l'application des *Fumures* à la vigne a vraiment, comme on le croit généralement, une influence défavorable sur la *qualité des vins*. Disons immédiatement que d'après les résultats de ses travaux, d'après ses analyses faites et rapprochées avec méthode, il résulte qu'en principe on peut, même en abondance, donner des engrais à la vigne sans que ces matières fertilisantes exercent « une action déprimante sur la qualité des vins ».

C'est ainsi, par exemple, que le Médoc, la Champagne, dont les crus sont d'une valeur justement appréciée, emploient de copieuses fumures, tandis que dans le Midi, qui ne produit, sauf sur certains points, que des vins ordinaires, les fumures sont presque toujours faibles. Il convient de remarquer, toutefois, que les fortes fumures employées dans la Gironde ou dans la Marne sont uniquement données afin de maintenir la vigueur des ceps, et non point pour augmenter les rendements.

Cependant, celui qui demanderait à la vigne des récoltes plus élevées par l'effet combiné de la *taille à long bois* et de la *fumure* n'obtiendrait sans doute que des vins ayant moins de finesse et de vinosité. D'autre part, si nous ne pouvons suivre M. Müntz dans les explications détaillées contenues dans la note qu'il a présentée sur ses travaux à l'Académie des sciences, nous devons encore faire remarquer, avec cet agronome, que dans les vignobles renommés de la Champagne et du Médoc, « dont les sols offrent des ressources par eux-mêmes, ce sont presque toujours des engrais naturels que l'on emploie après les avoir le plus souvent transformés en terreau. Si l'on donnait des engrais chimiques à action rapide, tels que le *nitrate de soude*, peut-être n'auraient-ils pas la même innocuité; c'est un point qui n'est pas résolu. »

Mais si nous ne devons pas craindre que les fortes fumures aient une influence fâcheuse sur la qualité du vin, est-ce que, en revanche, les quantités relativement considérables de *sulfate de cuivre* employées chaque année pour combattre le *mildiou*, les *rots* et autres cryptogames n'auront pas, à la longue, pour effet de diminuer les rendements de nos vignes? Et de plus, par l'accumulation du sulfate de cuivre dans le sol, ne devons-nous pas redouter de voir les raisins récoltés pénétrés par le cuivre dans une proportion nuisible à la santé de l'homme?

M. Aimé Girard s'est posé ces questions, non seulement pour la vigne, mais aussi pour la *pomme de terre*, et en général toutes les cultures que nous protégeons contre des maladies à l'aide des sels de cuivre. Déjà des études avaient été faites dans le même sens par divers savants, entre autres, pour la vigne, par M. Viala. Mais les études de M. Aimé Girard, particulièrement importantes, n'en sont pas moins personnelles. Elles sont aussi tout à fait concluantes, en démontrant « d'une façon certaine que la répétition, pendant un temps bien long, pendant un siècle, du traitement de la vigne ou de la pomme de terre par les composés cuivriques, ne saurait avoir, ni au point de vue de l'abondance des récoltes, ni au point de vue de leur qualité, aucune influence ».

Puisque nous parlons de la pomme de terre, l'occasion est bonne pour revenir sur l'emploi de ce précieux tubercule dans l'alimentation du bétail, et de signaler

Digitized by Google

les essais de M. Cormouls-Houlès, du Tarn. C'est précisément M. Aimé Girard qui a communiqué les résultats de ces essais à la Société nationale d'agriculture.

M. Cormouls-Houlès a engraissé pendant trois mois 45 animaux de l'espèce bovine, pesant de 380 à 400 kilogrammes chacun, à l'aide de rations composées comme suit :

| | 1er mois. | 2e mois. | 3e mois. |
|---|---|---|---|
| Fourrage ensilé. . | 18 k. | 18 k. | 18 k. |
| Branchettes. . . . | 3 | 3 | 3 |
| **Pommes de terre.** | **5** | **6,3** | **9** |
| Tourteaux . . . . | 0,5 | 1 | 2 |
| Sel dénaturé . . . | 0,03 | 0,04 | 0,05 |

L'augmentation du poids vif a été, en moyenne, par tête et par jour, de 0k,883 pour le 1er mois, de 1k,107 pour le 2e, de 1k,380 pour le 3e, et il ressort de la comptabilité de M. Cormouls-Houlès qu'utilisée ainsi la pomme de terre a rapporté 4 fr. 50 à 5 francs par 100 kilogr. de tubercules.

Ces résultats merveilleux prouvent une fois de plus quel parti nous pouvons tirer de la pomme de terre en l'introduisant d'une façon raisonnée dans la nourriture du bétail. Il est non moins établi qu'en transformant le *blé* en viande nous pourrions bien souvent obtenir de cette céréale des prix plus élevés que ceux auxquels nous sommes obligés de la céder à la meunerie. Dans tous les cas *la production de la viande* est à coup sûr, pour notre agriculture éprouvée par la mévente de ses récoltes, une ressource certaine, à la condition, bien entendu, que nos éleveurs soient sérieusement protégés contre leurs concurrents étrangers.

L'Amérique nous expédie, par exemple, des *viandes congelées* que l'on vend, quand on le peut, comme viandes fraîches. Le maire de Nantes a pensé avec raison que si ces viandes ne sont pas impropres à l'alimentation elles sont cependant inférieures aux viandes fraîches, et il a jugé nécessaire de donner aux acheteurs le moyen de s'assurer de la nature de la marchandise vendue. A l'avenir les viandes congelées introduites à Nantes, seront, au moment de leur contrôle sanitaire, marquées d'une estampille portant la mention « viandes congelées ». La mesure est excellente.

Il convient aussi d'approuver l'avis administratif rédigé par M. Paul Arnault, professeur d'agriculture de la Loire-Inférieure, et affiché dans toutes les communes de ce département, au sujet des achats d'engrais et de *matières alimentaires* pour le bétail.

Laissant de côté, car la question nous mènerait trop loin, ce qui se rapporte à l'achat et au contrôle des engrais, nous dirons avec M. Arnault qu' « en ce qui concerne les nourritures destinées au bétail, les cultivateurs feront bien, dans leur intérêt, de n'acheter ni *tourteaux,* ni *farines,* ni *mélanges,* sans exiger que la quantité de matières *azotées* et *grasses* contenues dans ces nourritures leur soit garantie sur facture. Les matières azotées et grasses dans les tourteaux se cotent généralement de 25 à 35 centimes le kilogramme. Un tourteau qui en contiendrait 40 pour 100 vaudrait donc de 10 à 14 francs les 100 kilogr.; celui qui en contiendrait 50 pour 100, de 12 fr. 50 à 17 fr. 50 ». Ce sont là des indications précieuses.

Pour terminer cette chronique il me reste à dire un mot du *sylphe opaque,* cet insecte qui détruit les jeunes plants de betteraves au point que l'on est souvent obligé de refaire les semis. Son apparition a été signalée le mois dernier sur plusieurs points et surtout dans la Somme. Avons-nous enfin pour le détruire un procédé pratique et efficace? Nous le croyons. M. Fouquier d'Hérouel a obtenu en effet d'excellents résultats en ayant recours à l'émulsion suivante :

| | |
|---|---|
| Huile de colza . . | 15 k. |
| Savon vert . . . . | 1 |
| Eau. . . . . | 84 |

On doit projeter ce mélange à l'aide d'un *pulvérisateur* sur les lignes des jeunes betteraves et opérer de préférence aux heures les plus chaudes du jour et au soleil; les sylphes meurent rapidement et le traitement n'a aucune action nuisible sur la végétation. On peut « pulvériser » toute l'étendue du champ ou se borner à traiter les lignes de betteraves proches des champs de céréales, car les sylphes viennent en général des blés et des avoines voisins. Dans le premier cas il faut près de 300 kilogrammes de liquide; la dépense est alors par hectare de 23 francs environ, main-d'œuvre comprise; dans le second cas, quand on se contentera de traiter les côtés du champ de betteraves, 100 kilogrammes pourront suffire et les frais seront pour ainsi dire insignifiants.

Ch. D.

Digitized by Google

°°°

Les sportsmen, et aussi les gens qui cherchent la fortune sous les sabots d'un cheval de course, c'est-à-dire une bonne partie de la population parisienne, viennent de passer par toutes les émotions des grandes journées de Chantilly, d'Auteuil et de Longchamp.

On appelle la grande semaine, sur le turf, celle qui précède le prix de 200,000 fr., parce qu'il y a des courses chaque jour sur les deux hippodromes du bois de Boulogne, mais on pourrait appeler le grand mois celui qui comprend le dimanche du prix de Diane, le dimanche du prix du Jockey-Club, le dimanche du grand Steeple-Chase de Paris et le dimanche du Grand Prix.

Mme de Girardin (le vicomte de Launay) serait bien surprise de voir aujourd'hui ces réunions de Chantilly dont elle célébra les élégances, de constater que le high-life s'encadre d'une cohue de parieurs et de parieuses. Tout ce monde spécial, recruté dans les catégories les plus diverses, s'est singulièrement augmenté depuis la création du pari mutuel, et, sans remonter au temps de Louis-Philippe, les sportsmen de quarante ans et au-dessus regrettent quelque peu le Chantilly de leur jeunesse.

Les mêmes sportsmen, la veille de la première journée, apprenaient la mort du duc de Hamilton à Alger, où il avait dû quitter son yacht, qui revenait des côtes de Portugal. Le duc était un ami de notre pays; il y fit longtemps courir en steeple-chases et en courses plates; il eut pour jockey de steeple, vers 1867, le fameux John Page, aujourd'hui retiré des aventures du turf, après vingt années de culbutes, et installé hôtelier près de Manchester. Le dernier entraîneur de l'écurie Hamilton, en France, fut William Planner, actuellement au service du comte de Berteux.

Le duc d'Aumale n'a pas paru dans sa tribune pendant les trois journées de Chantilly. Celle où se disputait le prix de Diane a été rendue fort désagréable par la pluie qui tombait depuis le matin; le temps ne s'est pas levé de façon beaucoup plus engageante sur la seconde journée, le jeudi de l'Ascension; mais la troisième, celle du Derby, a été enfin illuminée d'un vrai soleil d'été et la compagnie du Nord a transporté dans la forêt des Condés une foule considérable.

M. E. de Saint-Alary, le jeune propriétaire du vainqueur de la grande épreuve, Omnium II, l'avait acheté yearling, c'est-à-dire poulain de dix-huit mois, aux enchères publiques, à Deauville, pour la somme de 14,100 francs. Le montant du prix s'est élevé à 137,700 francs. Le jockey de Omnium II, Rolfe, est également son entraîneur. C'est lui qui, huit jours auparavant, avait monté Kasbah, à M. Delamarre, la pouliche victorieuse dans le prix de Diane (70,700 fr.). M. H. Delamarre, depuis la retraite de M. Lupin, est le doyen des propriétaires français. C'est un peintre de chevaux fort distingué, comme le baron Finot.

Les courses d'obstacles n'ont, assurément, qu'une petite influence sur le bon élevage de la race pur sang, mais elles forment un très passionnant spectacle et le grand steeple-chase de Paris, notamment, disputé sur un parcours de 6,500 mètres, est bien la course la plus émouvante qu'il soit possible de voir.

Cinq chevaux venus d'Angleterre, d'Irlande, de Belgique et d'Allemagne se sont présentés contre huit chevaux français. Ceux-ci ont pris les quatre premières places, et c'est Styrax, à M. Robert Lebaudy, qui a gagné facilement.

Le prix, auquel s'ajoutait un objet d'art, s'est élevé à 125,000 fr. M. Robert Lebaudy a donné aussitôt 100,000 fr. aux pauvres de Paris et à diverses œuvres de bienfaisance. Il a ainsi montré qu'il possédait une écurie de course par un luxe semblable à celui qui fait entretenir un équipage de chasse ou un yacht. Personne ne saurait trouver mauvais que l'élevage du pur sang et les courses soient une entreprise commerciale comme une autre, mais tout le monde reconnaîtra que le désintéressement motivé par une très grosse fortune s'accorde fort bien avec le sport.

Au cours de la semaine, la grande semaine pendant laquelle les turfistes ne quittent Longchamp que pour se retrouver à Auteuil, nous avons eu encore deux jolies réunions sur ce dernier hippodrome, où tous les détails d'organisation sont réglés avec tant de goût par le prince de Sagan.

Le mercredi, le spectacle de la grande course de haies, beaucoup moins attrayant que celui du grand steeple-chase, a cependant profité de l'intérêt qui s'attache à la lutte de quelques chevaux anglais contre les nôtres. L'ennemi a encore été vaincu,

Digitized by Google

et sans honneur, car Uncle Joë, Irish Wake et Lord Percy n'ont pas figuré à l'arrivée contre Charlatan, le vainqueur, appartenant à M. Ledat, contre Le Tertre et Églantier, qui ont fini second et troisième.

Ce jour-là, parmi les casaques des concurrents du steeple-chase inscrit en tête du programme, ont paru pour la première fois les couleurs du jeune comte de Castellane, dont le mariage avec la richissime miss Gould a été envié dans les deux mondes. M. de Castellane a tout récemment acheté quelques chevaux de course; son début de propriétaire a été signalé par la victoire de Finnoise.

Mlle Marsy, sociétaire de la Comédie-Française, qui hasarde souvent en paris un capital important et qui sait, d'ailleurs, le défendre par une sérieuse étude du répertoire des performances, a gagné sur Finnoise trois mille louis. La belle sociétaire s'était dit, sans doute, que les petits événements heureux suivent le bonheur, comme l'eau d'un ruisseau se mêle au cours du fleuve.

Le vendredi était le jour de la réunion des drags. C'est un des gracieux tableaux du sport à Paris, celui qui aligne annuellement devant les tribunes d'Auteuil une quinzaine de mail-coaches, d'où descendent par l'échelle bon nombre de jolies mondaines pimpantes et piaffantes en leurs toilettes claires comme les souples leaders du drag, aux œillères surmontées du bouton de rose.

Seize attelages à quatre, guidés par les piqueurs en habit rouge qui les attendaient à la porte du champ de courses, se sont rangés sur la pelouse. Ainsi que de coutume, le mail de M. de La Haye-Jousselin ouvrait la marche, et il a également repris la tête du défilé pour la sortie par la route des fortifications. Les autres mails étaient ceux du général comte Friant, du baron d'Arquevilliers, du prince Troubetzkoï, de M. Joseph Pastré, de M. Robert Lebaudy, du baron Van Zuylen de Nyevelt, du comte d'Arlincourt, de M. Achille Adam, du marquis du Bourg, de M. J. Boussod, de M. L. Desmaretz, du comte de Madre, de M. de Resteguy, du comte Orsetti, de M. Leroux de Villiers.

Le dimanche du Grand Prix a marqué le triomphe de la cohue, de l'invasion des Barbares, diraient les habitués des champs de courses. Les deux chiffres suivants donneront une idée de l'encombrement sur la pelouse, dans l'enceinte du pesage et devant toutes les baraques du pari mutuel : celui-ci a encaissé 3,346,190 francs, et la recette perçue aux diverses entrées de l'hippodrome s'est élevée à 384,741 francs.

Pour la quatrième fois, M. Edmond Blanc a gagné le Grand Prix (256,400 fr.). Il avait été sur le point, après la défaite de Andrée dans le prix de Diane, de déclarer forfait pour sa pouliche.

L'arrivée du Président de la République était attendue avec une double curiosité. Le piqueur qui devait précéder et compléter l'attelage à la Daumont, ce piqueur que M. Casimir-Perier supprima au dernier moment, en 1894, apparaîtrait-il comme le précurseur du char de César?

Montjarret, chef des écuries de l'Élysée, a devancé en costume correctement galonné la calèche présidentielle, et le peuple, infiniment moins symboliste que les personnages de la politique, n'a pas vu l'ombre de la tyrannie sous la forme de cet homme à cheval.

M. Félix Faure, suivant habitude prise depuis sa visite à l'hippodrome d'Auteuil, s'est promené dans le paddock, accompagné des commissaires de la Société, MM. les comtes de Kergorlay, de Berteux, de Gontaut-Biron, et a examiné les chevaux qui allaient courir le Grand Prix. Un vil flatteur affirmerait que le chef de l'État, après avoir regardé Andrée, annonça aussitôt qu'elle allait gagner. Mais Montjarret lui-même, malgré le glaive qu'il portait au flanc (couteau de chasse, accessoire indispensable au costume classique du piqueur) ne nous enlève pas notre fière indépendance, et nous devons déclarer que M. Félix Faure s'est surtout arrêté devant Arioviste, qui n'a pas très bien couru.

J. L.

°°°

Le mois passé n'a pas été marqué à la Bourse de Paris pour une bien grande activité, et, à quelques exceptions près, les fluctuations de cours ont été provoquées par des transactions de trop minime importance pour qu'on y attache une bien grande attention. Il semble que l'agitation déterminée par l'introduction des valeurs de mines d'or sur le marché français soit prête à se calmer : les avertissements nombreux donnés à l'épargne ont fait effet, et deux liquidations successives sévèrement

Digitized by Google

menées ont réduit dans de fortes proportions les engagements de la spéculation. Les promoteurs les plus sérieux de ces valeurs semblent avoir eux-mêmes prêté la main à ce déblaiement de positions, mais si un grand nombre de ces actions ont vu leurs cours baisser dans des proportions inquiétantes, les plus sérieuses, vigoureusement soutenues, ont rapidement repris *leur* fermeté et un bon courant de demandes.

Pour lutter contre les introductions de titres plus ou moins chimériques, il a été question d'apporter une nouvelle modification à la loi de 1862-1893 sur les Sociétés et d'autoriser la création d'actions de 25 francs et par suite l'admission à la cote officielle de tous les titres étrangers, avec les garanties que comporte la négociation par ministère d'agent de change. A ce point de vue, sinon à d'autres, la mesure présenterait quelque avantage, comme toutes celles qui nous permettraient de faire concurrence aux grands marchés internationaux de Londres et de Berlin.

Aussi n'est-ce pas sans raison que le monde des affaires a médiocrement accueilli le projet de budget présenté par M. Ribot pour l'exercice 1896 et qui comporte l'élévation de 1,20 à 2 pour 100 du droit de timbre sur les titres des sociétés étrangères et le renouvellement de la perception tous les cinq ans; le droit serait de 1 pour 100 seulement pour les titres des gouvernements étrangers. Les autres moyens financiers du projet ministériel n'ont pas soulevé moins de critiques : la taxe sur les domestiques a dû être immédiatement abandonnée, et, même avec un tarif majoré et progressif des taxes successorales, il ne paraît pas moins difficile d'établir l'équilibre pour 1896 que pour 1895.

Qu'importe au surplus cet équilibre dans les prévisions, puisque, si l'on passe aux résultats effectifs, au dépouillement des comptes, si l'on fait état de toutes les dépenses supplémentaires, extraordinaires, et extra-budgétaires, c'est par des déficits de 350 ou 400 millions que se soldent les derniers exercices? Après les grandes dépenses de 1883 à 1888, provoquées par le plan Freycinet et les constructions scolaires, la législature de 1889 avait su réduire ces déficits de près de moitié. La Chambre actuelle, reprenant les errements de celle de 1885 paraît incapable d'endiguer le débordement des dépenses, et c'est à l'envi que des hommes appartenant à tous les partis, MM. Léon Say, Jules Roche, G. Cochery, Boulanger, P. Leroy-Beaulieu, M. Rouvier lui-même, ont signalé la disproportion de nos ressources et de nos besoins : avec la complexité de notre comptabilité publique et l'obscurité du langage budgétaire, les chiffres fournis diffèrent, mais le fait constaté est identique.

Grâce à la fiction de comptabilité imaginée par M. Poincaré, le Ministre des Finances a pu se faire avancer 428 millions par la Caisse des dépôts et consignations, c'est-à-dire en réalité alimenter les services publics jusqu'à concurrence de cette somme avec les fonds des caisses d'épargne jusque-là employés à acheter de la Rente. Cette ressource exceptionnelle va être très prochainement épuisée et il faudra recourir à l'emprunt. Il nous paraît difficile que cette opération puisse être longtemps différée.

La gravité de notre situation financière a fini par inquiéter la haute banque et la spéculation, aussi bien que l'épargne française, qui depuis si longtemps semblaient uniquement s'occuper de l'abondance des capitaux, du taux de l'escompte et de la position de place. Aussi, est-il fort naturel que les Rentes Françaises, comme les autres titres nationaux à revenu fixe, soient moins recherchées, tandis que les pays voisins continuent à bénéficier de la baisse du taux de l'intérêt, et que la spéculation inflige à son gré de brusques variations aux rares valeurs sur lesquelles elle se concentre.

C'est ce qui s'est produit sur l'Extérieure Espagnole : il n'est pas douteux que, après l'expédition de Melila, l'insurrection de Cuba, dont la gravité dépasse toutes les prévisions premières, ne soit une source de dépenses, un accident fâcheux qui est venu entraver l'effet des mesures inaugurées par M. Gamazo pour ramener l'ordre dans les budgets et réduire les déficits. Ceux-ci, d'après un rapport diplomatique anglais, se sont élevés pour les derniers exercices réglés aux chiffres suivants :

| | | |
|---|---|---|
| 1890-91. . . . . | 75,689,681 | pesetas; |
| 1891-92. . . . . | 92,775,108 | — |
| 1892-93. . . . . | 74,732,685 | — |
| 1893-94. . . . . | 13,656,969 | — |

Le budget de 1894-95, revisé après les six premiers mois écoulés, semblait devoir laisser un déficit de 5,924,284 pesetas seu-

Digitized by Google

lement. Quant à celui de 1895-96, il s'établit comme il suit :

| | | |
|---|---|---|
| Dépenses. . . . | 765,409,882 | pesetas; |
| Recettes . . . . | 758,430,122 | — |
| Déficit. . . . . | 6,979,760 | pesetas. |

Les frais de répression de l'insurrection, pour laquelle les Cortès ont voté un crédit illimité, doivent être mis à la charge du budget colonial et le gouvernement y fait face au moyen de la vente d'obligations de Cuba.

La situation n'est pas tellement changée depuis quelques mois qu'on ne puisse conserver en partie les espérances d'avenir fondées sur ce pays. Mais la Banque d'Espagne, détournée de ses fonctions normales et réduite à n'être que le prêteur complaisant du Trésor, est dans une situation précaire; de plus, le gouvernement espagnol n'a rien fait pour rassurer les capitalistes étrangers, dont le concours lui est cependant indispensable encore, et aujourd'hui les capitaux de placement se sont nettement écartés de cette valeur et l'abandonnent aux caprices des spéculateurs.

L'Italien a eu aussi un marché très mouvementé, mais les débats parlementaires n'ont pas encore fait la lumière sur la situation financière, décrite sous des aspects si flatteurs par MM. Crispi, Sonnino et Boselli pendant la période électorale.

L'événement principal qui domine tout le mois est la préparation de l'emprunt chinois pour l'indemnité de guerre, emprunt dont les conditions ne sont pas encore officiellement connues à l'heure où nous écrivons ces lignes, mais qui comporte la garantie pleine et entière de la Russie. L'emprunt serait de 400 millions de francs, à émettre en titres 4 pour 100, à un prix voisin du pair.

Il est assez difficile de se rendre compte de la situation financière de la Chine : à l'exception des douanes maritimes, dont l'administration est confiée à des Européens, il n'existe ou du moins il n'est publié aucun compte, aucune statistique qui permette d'évaluer les ressources et les dépenses publiques. En dehors d'une dette intérieure dont le chiffre est, nous dit-on, considérable, la dette extérieure se compose de trois emprunts : 5 1/2 pour 100 1887, 7 pour 100 1894 et 6 pour 100 1895, dont la charge annuelle ne dépasse pas 9 millions de francs, et qui sont garantis par le produit des douanes. Celui-ci s'est élevé, en 1894, à 22,523,000 taëls ce qui, au change moyen de 4 francs, représente environ 90,545,000 fr.

Les établissements français qui doivent mener à bien cette délicate opération, le Crédit Lyonnais et la Banque de Paris et des Pays-Bas notamment, voient le cours de leurs actions faire quelques progrès. Il n'en est pas de même de la Banque de France, dont les bénéfices en décroissance entraîneront une nouvelle diminution du dividende semestriel : les porteurs commencent à se préoccuper de la situation, et on redoute un certain déclassement du titre : la cote se ressent de ces inquiétudes.

Les valeurs de Suez ont également baissé, pour réagir ensuite : d'après le rapport présenté à l'assemblée générale du 5 juin la recette de l'exercice 1894 a été de 77 millions, sur lesquels 36 millions ont été absorbés par les charges de toute nature, l'intérêt à 5 pour 100 et l'amortissement du capital, le service de l'emprunt pour les travaux d'amélioration, etc. Sur l'excédent de 41 millions de francs, 754,658 fr. ont été portés à la réserve et le solde a permis la distribution d'un dividende de 96 fr. 652 ou de 90 francs nets par action. Les recettes des dernières semaines sont un peu meilleures, mais on commence à croire qu'on avait un peu trop escompté l'augmentation du trafic à résulter de l'expédition de Madagascar, car la plupart des affrétés vont prendre aux Indes un chargement de retour, et il s'ensuivra une réduction équivalente dans les passages de bâtiments spécialement affectés au commerce de l'Inde.

Ch. G. L.

Digitized by Google

# LA MODE DU MOIS

Voilà le moment des départs pour la campagne, et après nous être bien occupées de nous depuis le commencement de l'année, nous aurions, je crois, bonne grâce de penser à nos bébés, ces amours qui mettent tant de rose dans notre vie.

Une jeune fille m'écrit pour me demander conseil : elle veut entreprendre cet été toute une jolie et élégante layette pour son futur neveu, dont elle doit être marraine.

Ce sera très long, mademoiselle, et je crains que votre jeune patience lassée ne s'en tienne justement aux choses élégantes, et il y en a aussi beaucoup d'autres très utiles; les petites chemises dont vous feriez à peine une collerette sont très amusantes à faire quand on en est à la première, et il en faut au moins dix-huit... rien que pour l'utile il vous faudra remplir deux grandes malles...

Voulez-vous, puisque vous me demandez conseil, ne vous attacher comme œuvre qu'aux élégances du bébé, et laisser à madame votre sœur le soin du reste? elle s'en acquittera beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire.

Nous choisirons, si vous le voulez bien, trois robes longues et beaucoup de petites robes courtes cachant juste les pieds.

La première robe sera en un linon blanc très fin, le tablier classique et toujours joli, en une série de petits plis et d'entre-deux de malines; le reste de la robe plissé accordéon, comme une aube de prêtre. Le petit corsage, en linon uni à petits plis trois par trois, sera garni d'une berthe un peu longue en malines de linon, ouverte devant pour ne pas gêner le bébé. Vous ferez ensuite une autre robe de la même longueur pour servir de dessous et vous la choisirez de préférence en taffetas blanc glacé. La

Douillette de bébé en moire blanche doublée de rose. Volants en point d'Angleterre.

ceinture sera également de taffetas blanc et pas trop large, avec un simple chou sur le côté, pas de nœuds sur les épaules, c'est engonçant; une jolie bavette en

Digitized by Google

mousseline avec entre-deux de malines reposant sur une autre bavette très ouatée de façon à joindre à l'élégance tout le confortable nécessaire.

Rien n'est plus joli et plus pratique que ces bavettes de mousseline; on les fait forme fichu dont les deux pointes s'attachent derrière par une épingle an-

Harnais de bébé. — Ceinture de cuir blanc. Rênes également en cuir avec des ornements de rubans rose.

glaise en or uni; et toujours le petit dessous capitonné qui se met à part. Il ne faut pas que j'oublie de vous dire que si votre filleul vient au monde dans les grands froids, la robe de taffetas sera aussi capitonnée qu'un petit couvre-pied, mais légèrement ouatée cependant.

Comme manteau, la grande pelisse sans manche, formée de deux pèlerines; elle serait très jolie en faille blanche gros grain toute doublée de satin blanc; la première pèlerine garnie de plumes d'autruche serait rebordée d'application de satin blanc découpée en une guirlande légère.

Le petit chapeau sera tout un fouillis de malines et de nœuds de satin tout en conservant par derrière son air de chapeau de grand-maman, complété par une voilette ronde tombant tout naturellement.

Comme bijoux, une chaîne en or soutenant une médaille, portant d'un côté la date de naissance et le nom du bébé, de l'autre, l'image de la Vierge. Puis un gros grelot d'or retenu au cou par un ruban de moire blanche sera son joujou.

Ainsi paré, mademoiselle, votre filleul ressemblera à une petite idole et le sera, je crois, en réalité.

De quoi chausserez-vous ses petits pieds? Vous pouvez, prenant une bonne forme, lui faire des petits souliers de soie assortis à sa douillette et les broder d'application de satin blanc.

Comme deuxième robe longue, mais un peu moins longue que la première, je vais vous donner la description d'une qui a été trouvée bien jolie.

Une jupe de satin blanc argent genre Liberty, sur 1 mètre de hauteur et doublée entièrement de taffetas rose. Comme corsage, une bande de satin blanc doublée de rose; pour les dimensions on se sert d'un petit corset anglais, sans échancrure sous les bras, hauteur et longueur, c'est parfait. La jupe sera montée à trois rangs de fronces autour de cette bande, qui a pour épaulettes des rubans noués sur l'épaule, et, comme agrafe derrière, également des nœuds de satin blanc.

Dans le bas de la robe, la garniture est un simple volant de point d'Angleterre, la hauteur est facultative, celle dont je vous parle avait 30 centimètres de hauteur.

Sur ce modèle vous pourrez faire quelques petites robes courtes, ornées suivant votre caprice, qui pourront être en piqué, en flanelle brodée ou en mousseline.

La plus jolie petite robe courte que

Digitized by Google

j'aie admirée, et qui est pourtant la plus simple, était en un linon transparent, formée de cinq volants à la jupe, trois à la collerette et trois autres aux manches qui s'arrêtaient aux coudes. Tous ces volants avaient pour toute garniture un ourlet à jour de 1 centimètre, et comme ensemble le plus joli petit visage du monde; c'est la robe des risettes : il ne faut pas la mettre un jour de méchante *humeur*, cela ferait aussi des volants *orageux*.

Vous pourrez offrir avec cette robe, qu'on ne peut guère mettre avant huit mois, le petit harnais pour les premiers pas, fait de cuir et de ruban et qui protégera le jeune téméraire des chutes trop fréquentes avant le dressage complet.

Et après tout ce long labeur, si votre patience n'a pas été mise à une trop cruelle épreuve... envoyez toutes vos jolies merveilles dans un berceau Moïse, aussi douillet, aussi froufroutant que possible.

N'oubliez pas la petite poupée en chiffons habillée également par vous : c'est un fétiche qui, paraît-il, porte bonheur au bébé; elle doit faire dodo dans la petite couchette en attendant sa venue, et après, la maman superstitieuse — on l'est toujours quand on aime — range soigneusement le petit ambassadeur dans sa boîte à souvenirs, parmi les fleurs fanées et les mille riens qui lui parlent des jours agréables. Je connais beaucoup de ces poupées dans leurs nids de fleurs et je me suis bien souvent dit à moi-même, que leurs camarades, maltraitées, fouettées par tant de jolies petites mains, devaient envier leur sort.

Quant à vous, mademoiselle, que de joies vous allez donner! et si vous assistez en cachette à ce petit déballage élégant, je crois que vous serez bien récompensée de votre peine.

COMTESSE LISE DE ROSE.

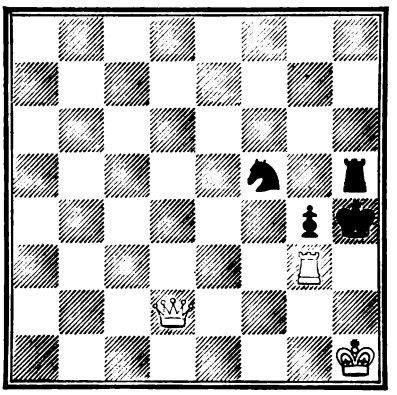
Digitized by Google

# Jeux et Récréations

Par M. G. Beudin

## N° 20. — ÉCHECS

Noirs (4 pièces)

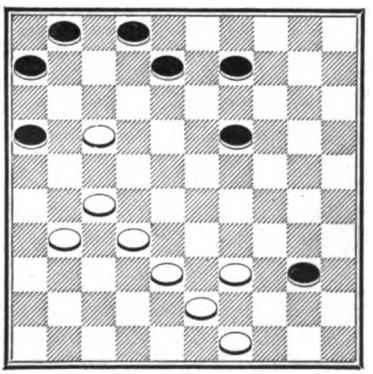


Blancs (3 pièces)

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

## N° 21. — DAMES

Noirs



Blancs

Les blancs jouent et gagnent.

## N° 22. — QUESTION SCIENTIFIQUE

(Les plantes curieuses.)

Envoi d'Un Lecteur

N'existe-t-il pas des plantes qui permettent de mâcher le verre sans danger? Que sait-on de ces plantes?

## N° 23. — DEVINETTE

Envoi d'Un Lecteur

Pierre achète à Jean des œufs à 2 pour 1 sou et autant à Paul à 3 pour 1 sou, puis il va au marché où il perd 1 sou sur la vente de ces œufs, en les vendant à 5 pour 2 sous. Combien avait-il acheté d'œufs?

## SOLUTIONS

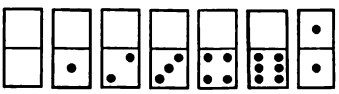
**Des problèmes du numéro de juin.**

**N° 14.** — 1. P 7 C R — 1. R 1 C D
2. F 4 F D échec. — 2. T 2 F R échec.
3. R 8 R — 3. P fait D
4. F prend T échec et mat.

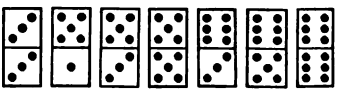
**N° 15.** — $\frac{37}{28}\ \frac{32}{37}\ \frac{38}{37}\ \frac{32}{28}\ \frac{39}{40}\ \frac{34}{38}\ \frac{33}{\quad}\ \frac{5}{\quad}$ gagne

**N° 16.** — Voici les jeux des quatre joueurs :

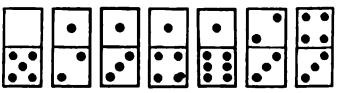
1er Joueur



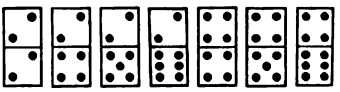
2e Joueur



3e Joueur



4e Joueur



Ordre des coups 1/1, 1/5, 5/0, 1/0, 0/2, 2/1, 0/0, 1/3, 3/0, 0/4, 4/1, 6/0.

Le deuxième joueur ne pose que l'as-cinq, le quatrième joueur boude constamment. Le premier joueur, qui a posé le double as, fait domino avec le blanc-six et gagne 108 points, ce qui est le maximum. (X.)

**N° 18**

P R O B L È M E
a o u o a m a t
r m r s c e c a
i e a s c r a i
S O L U T I O N

**N° 17.** — L A C
A M I
C I D

**N° 19.** — Fin-lande
Finlande

***Les solutions seront données le mois prochain.***

Digitized by Google

# CONNAISSANCES UTILES

**Suspension originale.** — Si vous voulez avoir une suspension à la fois élégante, originale et d'un prix peu élevé, suivez les conseils que je vais vous donner.

Prenez une betterave assez volumineuse et coupez-la en travers en deux portions à peu près égales. L'une des parties porte le bout de la racine; jetez-le ou mieux découpez-le en tranches pour votre salade. L'autre partie porte le bourgeon qui plus tard deviendra la tige; c'est celle là seule qui nous intéresse. Du côté où elle a été coupée, creusez-la d'une cavité grosse comme le poing; remplissez le trou ainsi formé d'eau pure, et placez-y un bulbe de jacinthe. Avec des fils de fer bien disposés, suspendez ce produit bizarre au plafond, de manière que le bulbe soit en haut et le bourgeon de la betterave en bas. Veillez à remplacer l'eau qui s'évapore chaque jour, et bientôt vous verrez le bulbe pousser une hampe de feuilles et de fleurs gracieuses et odorantes. Mais ce n'est pas tout : le bourgeon de la betterave se réveille, émet des feuilles et des tiges qui remontent le long d'elle-même et entoure peu à peu la jacinthe d'une couronne de verdure de l'effet le plus agréable et le plus singulier.

A défaut de betterave, employez un navet, voire même une carotte ou toute autre racine volumineuse et charnue.

Cette suspension n'est pas seulement agréable, elle est instructive. Elle montre en effet : 1° que les bourgeons puisent leur nourriture dans les matières de réserve accumulées dans les tissus végétaux; 2° que les tiges se dirigent toujours en sens inverse du centre de la terre, qu'elles ont, comme on dit, un « géotropisme négatif ».

**Moyen de reconnaître un billet de banque faux.** — Voici un moyen de reconnaître si un billet est faux.

On doit d'abord écrire les lettres de l'alphabet à la file les unes des autres en confondant en une seule les lettres I et J. On numérote ensuite les lettres en commençant par W et en finissant par A :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| A | B | C | D | E |
| 25 | 24 | 23 | 22 | 21 |
| F | G | H | IJ | K |
| 20 | 19 | 18 | 17 | 16 |
| L | M | N | O | P |
| 15 | 14 | 13 | 12 | 11 |
| Q | R | S | T | U |
| 10 | 9 | 8 | 7 | 6 |
| V | X | Y | Z | W |
| 5 | 4 | 3 | 2 | 1 |

Remarquons maintenant qu'aux coins du billet il y a quatre nombres, ou plutôt deux se répétant : l'un précédé d'une lettre (supposons que ce soit 600), l'autre non précédé d'une lettre (supposons que ce soit 315.)

Prenons le premier chiffre, 600, et multiplions-le par le nombre total des lettres, c'est-à-dire 25 : nous obtiendrons ainsi 15,000.

Retranchons maintenant de ce nombre le chiffre qui correspond à IJ nous aurons :

$$15{,}000 - 17 = 14{,}983$$

A la droite de ce dernier, mettons le nombre du coin qui n'est pas précédé d'une lettre, 315 dans l'exemple choisi. Le nombre obtenu, si le billet est authentique, doit être le même que celui qui est au centre du billet :

$$14{,}983{,}315$$

Ce procédé est, on le voit, d'une grande simplicité et, en somme, peu compliqué.

**Pour empêcher de voler les œufs.** — « Chiper n'est pas voler », disent les enfants et même de nombreuses grandes personnes. Sous ce prétexte, un ouvrier qui travaille à votre maison de campagne ne se fera pas faute, quoique très honnête, de « chaparder » quand il le pourra, un œuf ou deux dans la basse-cour et de le gober sans autre forme de procès. La femme elle-même à qui vous avez confié le soin d'élever les volailles prélève presque toujours quelques œufs pour elle et ses enfants. Comment empêcher cet abus? La maîtresse de la maison, si désireuse qu'elle soit de ne pas se laisser voler par ses gens, ne peut aller récolter les œufs au fur et à mesure que ceux-ci sont pondus. Je m'étonne de n'avoir jamais vu employer le procédé que je vais indiquer.

Imaginons une caisse en bois ou en osier, divisée en deux étages superposés. L'étage supérieur, destiné à la poule, est ouvert en avant; la paroi inférieure n'est pas plane, mais en forme d'entonnoir très étalé, dont le centre est occupé par un orifice suffisamment grand pour permettre le passage des œufs. L'étage inférieur est constitué par un tiroir fermé à clef et contenant un tapis d'ouate : celui-ci, au centre, doit être plus élevé et venir presque toucher l'orifice du plafond. L'appareil n'est pas, on le voit, très compliqué, et on peut le faire facilement confectionner par le premier menuisier venu. Dans l'étage supérieur, près de l'orifice, il est presque indispensable de coler un œuf artificiel pour engager les poules à venir pondre à cet endroit. On voit ce qui se passe : les œufs, au fur et à mesure qu'ils sont pondus, passent par l'orifice, tombent sur le coton, qui amortit leur choc, et de là dans le tiroir. La maîtresse de la maison, qui seule a la clé, peut venir les récolter quand cela lui plaît. Ajoutons que cet appareil protège les œufs non seulement contre les gens de la maison, mais aussi contre les poules elles-mêmes, qui ont parfois, on le sait, le goût bizarre de manger leur progéniture en herbe.

H. Mousse de Corse.

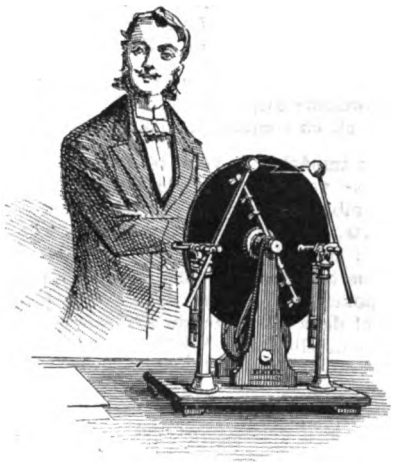
Digitized by Google

# LES PETITES INVENTIONS

### MACHINE ÉLECTRIQUE

*Genre Wimshurst, modifiés par Bonetti.*

La vieille machine électrique, avec son plateau de verre tournant entre deux cous-



sins qui l'électrisent par frottement, est bien l'un des appareils de physique qui plaisent le plus aux jeunes gens; aussi la voyons-nous beaucoup répandue, soit sous forme d'appareil de démonstration, soit comme simple jouet scientifique, et chacun de nous a pu reproduire, grâce à elle, les jolies expériences de la *bouteille de Leyde*, du *carillon électrique*, du *verre percé par l'étincelle*, de la *torpille électrique*, du *mortier électrique*, du *pistolet de Volta*, du *portrait de Franklin*, du *tube et du carreau étincelants*, et tant d'autres qu'il serait trop long de mentionner ici.

Mais, depuis le classique modèle (machine de Ramsden), bien des améliorations ont été apportées à la machine électrique; nous avons eu la machine de Holtz, à deux plateaux de verre, l'un fixe, l'autre mobile, et dont les effets étaient déjà beaucoup plus puissants. Puis vint la machine de Carré, modification de la précédente, dans laquelle l'un des plateaux était en caoutchouc durci (ébonite). Enfin, nous avons pu admirer, à l'exposition de 1889, les merveilleuses machines Wimshurt, produisant des étincelles en zigzag de 75 centimètres de longueur! C'est le dernier modèle d'une de ces machines, perfectionnée par M. L. Bonetti, de Paris, que nous représentons ci-contre. Il permet d'exécuter avec éclat toutes les expériences ci-dessus, sans oublier celles des *tubes de Geissler* qu'on ne se lasse pas de voir briller, dans une chambre obscure, et qui excitent l'admiration du spectateur par leurs lueurs colorées, d'un aspect si mystérieux, d'un charme si étrange.

### MACHINE A ÉCRIRE POUR LES AVEUGLES
### LE DUOGRAPHE

On sait que, pour lire, l'aveugle promène le bout de ses doigts sur des points en relief groupés comme le sont les mots et les phrases des livres ordinaires, chaque lettre étant représentée par un certain nombre de points; ce système, imaginé par Braille, un aveugle célèbre, est aujourd'hui adopté dans un grand nombre de pays. Sans vouloir entrer ici dans les détails de l'alphabet Braille, je puis cependant en donner ici une idée aux lecteurs qui ne le connaissent pas. Imaginez 6 points disposés sur deux rangées verticales de 3 chacune, comme le 6 du jeu de dominos, et vous aurez le signe fondamental duquel dérivent tous les autres. La première rangée comprend les points numérotés 1, 2 et 3, la seconde rangée, les points 4, 5 et 6. Or toutes les lettres de l'alphabet, et bien d'autres signes

encore, peuvent être formées par les combinaisons de ces points. Le point 1, tout seul, représentera la lettre *a*, les points 1 et 4, placés sur la même ligne horizontale, sera le *b;* les points 1 et 2, situés

Digitized by Google

l'un au-dessous de l'autre, donneraient le *c*, et ainsi de suite. Cette méthode permet de noter également les chiffres, la poncuation et même la musique. Pour écrire, l'aveugle pique le papier avec un poinçon à pointe mousse, appelé style, qui gaufre la feuille sans la percer; il se guide au moyen d'une réglette en cuivre garnie de fenêtres rectangulaires, qui assurent la régularité de l'écriture. Mais, avec ce système, on voit que l'aveugle doit piquer le papier autant de fois que la lettre comporte de points; or il y en a qui en contiennent 4 ou 5; la lettre *é* les contient tous les 6. Aussi bon nombre d'inventeurs ont-ils songé à créer des machines permettant de former la lettre d'un seul coup, par une pression du doigt sur une série de touches portant chacune en relief la série de points correspondant à une lettre de l'alphabet Braille. En appuyant sur la touche voulue, l'aveugle imprime cette lettre en creux dans le papier qui, retourné, sera lu en relief, à l'aide des doigts, par lui ou un autre aveugle. On a songé aussi à faire imprimer, en même temps que la lettre en points, la lettre correspondante de l'alphabet ordinaire, cette dernière soit en noir et à plat, soit en relief, ce qui est préférable, puisque l'aveugle peut contrôler, par le toucher, si ces lettres ont été bien formées. Un des modèles les plus ingénieux de ce genre d'appareils est le *duographe* que M. l'abbé Stiltz, aumônier des sœurs aveugles de Saint-Paul, à Paris, vient de faire breveter tout dernièrement par les soins de notre éminent confrère M. Armengaud. Notre dessin représente une jeune aveugle écrivant sous la dictée, à l'aide du duographe, une page qui pourra être ensuite lue, soit par une personne aveugle, avec ses doigts, soit par une personne clairvoyante non initiée à l'alphabet en points. Les touches portant les caractères en relief sont disposées, comme on le voit, autour d'un plateau tournant circulaire, et peuvent s'abaisser sous la pression du doigt; un ressort les replace aussitôt après dans leur première position. C'est, en somme, une petite machine à écrire, légère et portative, pouvant se mettre dans une serviette d'écolier ; elle est d'un maniement très simple et pourra rendre aux aveugles les plus grands services, en leur permettant de correspondre sans intermédiaire avec les clairvoyants.

### BARATTE « L'EXPÉDITIVE »

Cette baratte en tôle étamée ne peut avoir de moisissures ni de mauvaises odeurs. L'agitateur vertical est muni d'ailettes d'une forme spéciale qui agitent le liquide dans toutes ses parties et ne laissent pas un instant ses molécules en repos. L'agitateur reçoit son mouvement vertical au moyen d'une poulie à double gorge autour de laquelle se trouve placée une corde enroulée en sens contraire et terminée par deux bâtonnets. Cette disposition de la corde permet de donner au liquide un mouvement régulier et toujours contrarié, nécessaire pour obtenir vivement le beurre. Un trou, fermé par un bouchon, permet de laisser écouler le petit-lait, qu'on remplace par de l'eau fraîche, afin de laver le beurre. On sait que celui-ci est bien lavé quand l'eau

ne sort plus trouble. La baratte, une fois le beurre enlevé, est lavée à l'eau bouillante et prête à recommencer une nouvelle opération. On peut traiter de 5 à 50 litres de liquide, suivant la grandeur de l'appareil.

### LE NIAOULI

Le *Niaouli* (Melaleuca viridiflora, myrtacées)est un grand arbre de la Nouvelle-Calédonie. Précieux pour les indigènes, il imprime une physionomie spéciale à notre colonie océanienne, où toutes ses parties sont utilisées. Il est bien supérieur à l'eucalyptus pour l'assainissement des contrées dans lesquelles il croit; la *fièvre est une maladie inconnue en Nouvelle-Calédonie*. Les feuilles du niaouli préservent la viande de la corruption et aseptisent complètement les mares ou flaques d'eau dans lesquelles elles viennent tomber. Ces feuilles, ainsi que les fleurs du *melaleuca*, donnent une

Digitized by Google

essence légère d'une odeur pénétrante et agréable, que l'on extrait par distillation.

C'est à cette essence que la plante doit ses propriétés antiseptiques. Essayée depuis quelques années par plusieurs médecins de notre marine, ainsi qu'à l'hôpital de Brest, cette essence est aujourd'hui recommandée en inhalation dans les rhumes, bronchites, et autres affections des voies respiratoires. Elle s'absorbe au moyen du *fume-remèdes* dont nous donnons le dessin ci-contre. On dévisse l'appareil pour en retirer la tige en os, qui porte à son extrémité un petit tampon de ouate; on plonge cette ouate dans le flacon contenant l'essence de niaouli; on revisse l'appareil et on le fume comme on ferait d'une cigarette à fumer le camphre. Les fumeurs désireux de se corriger de l'habitude du tabac pourront ainsi tromper leur ennui de n'avoir plus rien à la bouche, et, sous ce rapport, nous croyons le niaouli appelé à faire à l'herbe à Nicot une sérieuse concurrence.

RELIURE « OPTIMUS »

Notre confrère M. Durieu, directeur du journal suisse la *Science pratique*, a fait breveter, sous le nom de *reliure optimus*, un système permettant de collectionner et de relier soi-même, avec une remarquable facilité, les publications périodiques, journaux illustrés, livraisons de toutes sortes, que nous pourrons ainsi conserver dans l'ordre de leur réception jusqu'au moment final de la reliure. Grâce à l'*optimus*, nous pouvons relier ces journaux au fur et à mesure de la réception des numéros, pour les placer ensuite sur une table ou dans notre bibliothèque. Ce système est parfait aussi pour la musique; chaque morceau peut être retiré ou replacé en un moment, et, posées sur le piano, les pages de musique seront, grâce à l'*optimus*, maintenues rigides. L'appareil se compose d'un carton ayant la forme d'une reliure, d'une lame métallique, portant deux pointes servant de perforateur, la même lame fonctionnant également comme coupe-papier, enfin, d'une série d'agrafes en fil métallique mince, dans les œillets desquelles passent deux cordons.

A la réception de la livraison que l'on veut relier dans l'*optimus*, on fait, avec le perforateur, deux petites entailles dans le milieu du cahier, on y fait entrer les deux œillets de l'agrafe et l'on passe les cordons dans les œillets. Les bouts des cordons,

passant par les trous du dos de la reliure, viennent ensuite se serrer à l'intérieur autour de deux boutons d'arrêt. C'est simple et pratique, aussi croyons-nous l'*optimus* appelé à un réel succès.

En publiant ses articles sur les *Petites inventions*, le **Monde moderne** n'a d'autre but que d'être utile à ses lecteurs. Il n'en tire aucun profit, et sa responsabilité n'est pas engagée. Pour toutes explications complémentaires, s'adresser directement à M. Arthur Good, 70, rue de Rivoli, Paris, dont le cabinet d'ingénieur-conseil est à même de fournir tous renseignements.

*L'Éditeur-Gérant :* A. Quantin.

10097. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

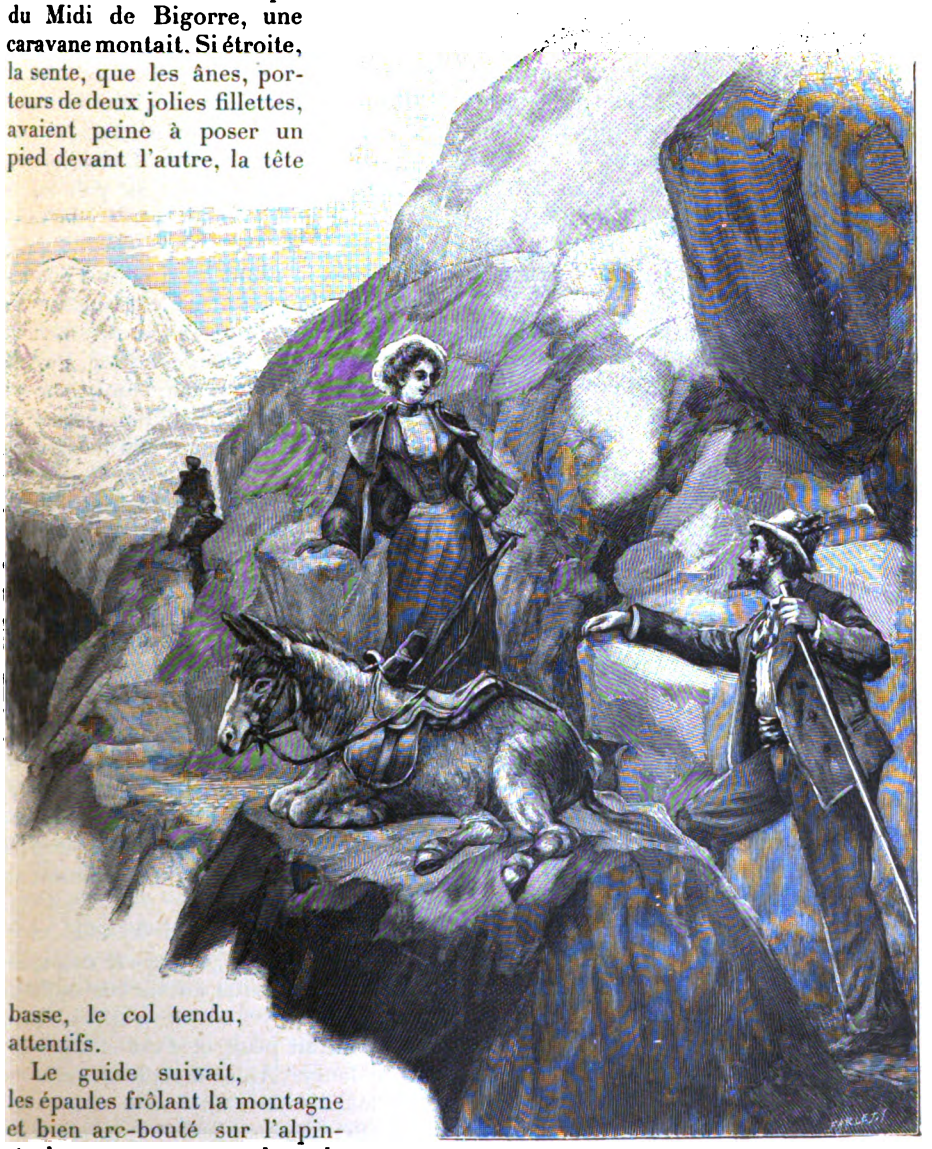
Digitized by Google

LE MONDE MODERNE

Août 1895

# ROSE ET LIA

Sur la route étroite qui tourne, en lacets, au flanc raide du pic du Midi de Bigorre, une caravane montait. Si étroite, la sente, que les ânes, porteurs de deux jolies fillettes, avaient peine à poser un pied devant l'autre, la tête basse, le col tendu, attentifs.



Le guide suivait, les épaules frôlant la montagne et bien arc-bouté sur l'alpin-stock pour se repousser hors de la chute en l'abîme bleu : un lac aux reflets d'acier, déjà à peine large comme un grand miroir perdu au fond de la vallée !



Digitized by Google

Par instant, le chemin s'élargissait un peu, creusé dans le roc, pour permettre à deux caravanes, venant en sens contraire, de se croiser, dans une stratégie habile que les guides, coutumiers de ces passes, dirigeaient non sans émoi. On faisait halte à ces tournants, le temps de s'informer si la voie était libre.

Les temps brumeux, comme ce jour-là, on entrait vite dans la zone de nues d'abord effilochées, frêles, puis plus denses, et enfin opaques, voilant à la fois la cime et le val, et ne permettant plus aux excursionnistes que de s'entrevoir de proche en proche.

— Halte! cria le guide. Mais rendez la main, mesdemoiselles; pour Dieu, ne tirez pas sur la bride; les ânes sont dressés, ils comprennent très bien nos appels. Ne bougez pas!

Il rampa entre les jambes immobiles de ses bêtes et vint en avant pour reconnaître la route. Il siffla. Une voix proche, mais étouffée par l'ouate des brumes, répondit:

— Un piéton descend; attendez!...

Il y eut un silence. Puis un léger cri; et la voix, rapprochée, reprit aussitôt :

— N'ayez aucune crainte, mademoiselle, je vais passer.

Par le même chemin que le guide avait pris, un jeune homme se glissa. Arrivé à l'arrière, il se remit debout :

— Bon voyage! Il n'y a plus personne là-haut. Marchez hardiment.

— Merci, monsieur Georges, envoya le guide.

A l'ordre bref d'un cri guttural, les bêtes se remirent en marche d'un même pas lent et mesuré.

Cependant le jeune homme ne s'éloignait pas, arrêté, comme invinciblement, dans la contemplation, qui allait être si brève, des deux charmantes filles dont la grâce svelte, balancée dans un rythme, allait se perdant déjà dans la nue épaissie. La tache blanche de leurs bérets, posés sur la touffe blonde des cheveux tout pareils, s'entrevoyait encore; et il demeurait pensif, charmé par cette vision silencieuse, fuyante, prenant les contours d'un rêve. Elle se fondait dans les nuages, nuageuse elle-même, bientôt irréelle, semblable à ces mirages qui se découpent aux flancs des monts neigeux quand le soleil disperse les voiles déchiquetés des vapeurs qui se groupent, s'allongent et se mêlent, formant, comme par jeu, des silhouettes indécises, chimériques et vaines.

— Fini! balbutia-t-il, avec un soupir de regret. Ah! mais, reprit-il aussitôt, que se passe-t-il?

Il lui parut que la dernière des deux jeunes filles qu'il entrevoyait encore vaguement n'avançait plus. La silhouette grise qui tachait le contour pâle de la montagne ne diminuait pas : elle semblait immobile.

Georges se remit à grimper d'une allure vive, inquiète. La caravane avait dépassé le creux des haltes. Maintenant il distinguait le groupe arrêté. Puis le tableau se précisa. L'âne, campé sur ses jambes raidies, vacillait. Sans souci de son propre danger, le jeune homme courut.

— Dégagez-vous ! dégagez-vous! criait-il, haletant.

La jeune fille obéit, très calme, en mouvements précis. Sa jambe enlevée par-dessus la corne de la selle, elle abandonna l'étrier et s'apprêtait à glisser à terre, lorsque l'âne s'affaissa. Il s'étala de tout son long, au long de la sente, ses quatre pieds tendus vers l'abîme. Mais la jeune fille était debout, adossée au roc, sans nul émoi, presque souriante. Elle regardait, non sans une fierté enfantine, ce beau garçon tout blême d'effroi qui la contemplait dans une admiration affolée,

— N'appelez pas, lui dit-elle vivement, arrêtant le geste qu'il commençait, les deux mains autour de sa bouche, pour envoyer un cri; n'appelez pas, Lia prendrait peur, et c'est elle qui serait en danger. Aidez-moi plutôt à relever cette malicieuse bête.

— Oh! mademoiselle! quelle vaillance!... murmura-t-il.

— Bah! c'est un épisode de voyage.

Digitized by Google

Mais prenez donc garde vous-même. Reculez-vous!... si l'âne se relevait brusquement...

— Il n'est donc pas mort?

— Non, il se repose. Vous allez voir. Oh! je les connais bien ces rusés compagnons-là. Celui-ci ne voulait pas partir. On l'a forcé à marcher, il se venge.

Le guide arrivait, courant sur la descente, pâle, béant de peur.

— Ah! fit-il, rassuré et furieux maintenant, c'est encore cette sale rosse qui fait des siennes... Il ne manquerait plus qu'il se fichât en bas à c't' heure... Attendez! je m'en vas l'étriller, moi.

L'âne avait compris. Il releva la tête, ramena l'un après l'autre ses sabots qu'il rentra sous lui, les assujettissant bien d'aplomb, puis, lentement, il se dressa sur ses jambes de devant et demeura un instant assis, très grave et méditatif. Enfin, il daigna soulever sa croupe, d'un petit bond folâtre à donner le frisson, et, se trouvant tout à fait plaisant en cette aventure, n'y tenant plus, il secoua, comme dans un rire fou, ses vieilles oreilles pelées et, narquois, bruyant, se prit à braire.

La jeune fille battit des mains.

— Mais il est charmant ce cadet-là! Seulement, je ne remonterai pas dessus.

— Ah! pour cela, non! s'écria Georges, avec une autorité spontanée.

— N'est-ce pas, monsieur? cela serait imprudent. D'ailleurs... Ah! mon Dieu, et Lia que j'oubliais! Où avez-vous laissé ma sœur? Pourquoi l'avez-vous laissée seule?... criait-elle, son poing mignon, mais résolu, menaçant le guide.

Et, sans attendre, elle se prit à grimper à grandes enjambées.

— Mademoiselle! mademoiselle! Arrêtez-la donc!... clamait le jeune homme au guide qu'il ne pouvait dépasser, la sente étant barrée pour lui par l'âne se prélassant, ravi d'être débarrassé de sa charge, mais qui, voyant son maître s'élancer, fut pris d'un beau zèle et, allongeant le pas, lui marcha sur les talons, empressé et comique.

Sans nulle hésitation, Georges suivit, trop ému pour réfléchir aux motifs qui l'entraînaient si délibérément.

La caravane tourna un lacet assez raide, après lequel la sente élargie permit à Georges de se glisser et de précéder le guide.

Mais celui-ci lui cria :

— Les voici! Allons! bon, grommela-t-il, l'autre a mis pied à terre, maintenant!

En effet, les silhouettes des deux jeunes filles s'estompaient dans un fond de brumes, joliment enlacées, les deux bérets blancs rapprochés comme des corolles d'anthémis penchées l'une vers l'autre.

Ce groupe fut vite atteint.

— Pas d'accident? demanda familièrement Georges, si naïvement inquiet, intéressé à leur sort, que les jeunes filles se prirent à rire.

— Mais non, monsieur, répondit celle qu'il avait secourue... moralement.

— Grâce à vous, murmura timidement Lia, car Rose est si imprudente!

— Et Lia si téméraire! répartit l'autre.

Le guide s'occupait à rajuster les selles.

— Oh! c'est inutile, mon bonhomme, reprit soudainement Georges : je pense que ces demoiselles n'ont pas l'intention de remonter sur tes fantaisistes bêtes.

— Au fait, murmura Rose, pourquoi pas?...

— Parce que je m'y oppose s'écria Lia, nous grimperons à pied.

— Tu es folle, ma petite, prononça Rose avec une certaine gravité. Moi, passe encore, mais toi!

— Je suis bonne marcheuse.

— En plaine, je ne dis pas...

— Alors redescendons, interrompit Georges qui, décidément, se substituait au guide de sa propre autorité. D'ailleurs, vous ne verriez absolument rien aujourd'hui; les nuages tombent de plus en plus.

— C'est vrai, dit Rose. Je crois même qu'ils nous tombent sur les épaules, nous sommes dans la pluie. Ta mante est mouillée, Lia. Allons, vite, en route.

Digitized by Google

— File avec tes ânes, ordonna Georges au guide ahuri et mécontent, mais qui n'osa répliquer et commença la descente.

Ensuite Rosa fit passer Lia devant elle, et Georges ferma la marche.

En quittant les nuées, on retrouva du jour; le panorama de la vallée s'éclaircit, s'étala, verdoyant et gai, et les jeunes filles se prirent à babiller ainsi que des oiselets après l'orage, en secouant, comme un plumage d'or, leur chevelure blonde.

Il fallait que Georges eût une grande habitude de la montagne pour dégringoler comme il le faisait, sans souci de savoir où il posait ses pieds, tant son regard demeurait pris à la grâce légère de Rose et de Lia, à cette allure ailée avec laquelle elles fuyaient devant lui, lui laissant, de cette fuite, comme une angoisse inexprimable.

Leurs lignes sveltes étaient semblables, comme la couleur de leur cheveux, comme la clarté franche de leurs yeux d'un bleu de mer ensoleillée.

Cependant Rose paraissait plus grande, plus femme; mais elles étaient si jeunes toutes les deux, qu'il cherchait, vaguement inquiet, les raisons qui pouvaient leur permettre de s'en aller ainsi, seules, et si hardiment, si naïvement tranquilles, comme habituées à se passer de toute protection.

Il n'osait leur parler, dans la crainte d'un vertige possible pour elles, si elles se détournaient pour lui répondre.

Mais déjà la descente s'aplanissait; le chemin devenait plus large, et la route proche semblait venir à eux vaste et blanche entre sa bordure de hauts peupliers.

L'ânier, fouaillant ses bêtes, avait depuis longtemps disparu; Georges alors, se rapprocha :

— Vous devez être bien lasse, mademoiselle, dit-il à Rose, dont les pas s'attardaient légèrement.

Sans lui répondre, elle cria :

— Lia! arrête-toi donc un peu.

— Volontiers, répondit Lia, qui s'assit sur le parapet bordant la route, en rajustant d'un mouvement gracieux ses cheveux envolés.

Rose vint aussitôt se blottir près d'elle; alors, regardant le jeune homme :

— Nous vous sommes bien obligées, monsieur.

Toutes les deux s'inclinèrent.

C'était un congé.

Mais il demeura arrêté devant elles qui étaient devenues toutes roses et se serraient le bras.

Tout à coup, il dit, drôlement :

— C'est que je voudrais bien m'asseoir, moi aussi, si vous le permettiez.

Le ton était piteux, dans l'expression d'un désir infiniment respectueux et timide. Leur rire jeune et frais encore une fois s'échappa.

— Eh bien, asseyez-vous, monsieur, répondit crânement Rose; vous en avez bien le droit, après le supplément de promenade que vous avez eu l'obligeance de faire pour nous.

— Et puis vous avez sauvé ma sœur, ajouta Lia, insistant sur la dette de reconnaissance qu'elles acquittaient par cette permission.

— C'est une gloire qui ne m'appartient point, répliqua Georges modestement, en s'asseyant à côté de Rose, qui ne put se défendre d'en montrer quelque émoi. Mais une gravité passa sur son visage, un sérieux d'âme et de pensée qui se traduisit tout de suite par ces mots :

— Vous êtes sans doute surpris, monsieur, de rencontrer deux filles, encore assez jeunes, s'en allant seules en excursion à travers ce pays? C'est que nous allons seules ainsi dans la vie, étant privées du père et de la mère, depuis bien longtemps. Et nous avons pris notre parti de cette solitude, bien décidées à nous tenir lieu mutuellement de guide et d'appui. D'ailleurs, je suis l'aînée, et c'est à moi que toute protection incombe; cela ne m'effraye pas...

— Rose est la bravoure même, interrompit Lia.

Elles avaient pris une mine fière, mais elles tremblaient tout bas.

Digitized by Google

— C'est charmant! proclama Georges, aussi troublé qu'elles-mêmes, devinant leur effroi de colombes dans ce défi jeté à un probable oiseleur.

— Oui, charmant, reprit-il, et cette touchante audace doit vous attirer, mesdemoiselles, autant de sympathie que de respect.

Les bras mignons, nerveusement noués jusqu'ici, desserrèrent leur étreinte épeurée, et une joie naïve illumina soudain les grands yeux bleus si pareils.

Alors Rose, plus à l'aise, reprit :

— Il est vrai qu'il nous a fallu du courage pour nous créer cette indépendance qui date de loin, et l'imposer autour de nous. Mon père mourut en mer, lorsque j'avais à peine dix ans, et notre pauvre maman ne lui survécut que de quelques années. Nous dûmes quitter le couvent pour nous occuper de la ferme, toute notre fortune. Car nous sommes de vraies paysannes...

— Sans qu'il y paraisse, interrompit Georges.

— Si, vraiment, il y paraît, continua Rose : nous avons la ténacité, la vaillance, les goûts laborieux de ceux qui tirent leur existence uniquement du sol et du travail de leurs mains...

Elle s'arrêta confuse d'un mouvement de Georges, qui se penchait comme un myope vers les mains dégantées de Lia, avec un regard d'incrédulité admirative.

Lia s'empressa de fourrer ses petits doigts dans son gant, d'un air dépité, en balbutiant :

— Oh! moi, je barratte le lait et je clayonne les fromages; ça ne tache pas. Rose, non plus, d'ailleurs, ne gâte pas ses mains : elle tient les comptes, plie le linge et tourne les confitures. Les servantes font le reste.

— Tu oublies la pâtée des chats...

— Et le grain aux pigeons, c'est vrai.

— Et les fleurs, qui donc les soigne?

— Mais j'ai l'entretien de la chapelle.

— Et moi, les reprises à tes bas...

— Oh! Rose!

Confuses d'avoir trop babillé, elles devenaient toutes rouges, Rose et Lia, en se regardant d'un coin d'œil inquiet.

— Enfin, reprit Georges vivement, pour renouer le chapelet des confidences, car il tremblait de voir les deux mignonnes s'envoler, enfin vous devez être très heureuses?

— Oh! pour cela, oui, répondirent-elles ensemble, en se rapprochant encore l'une de l'autre pour lui prouver que leur bonheur se confinait égoïstement dans leur mutuelle tendresse.

— Et cependant, dit-il, par taquinerie, un certain besoin d'émotions nouvelles, qui sait? la recherche de l'inconnu, vous a entraînées dans une pérégrination qui, toutes seulettes comme vous l'êtes, pouvait n'être pas sans danger.

— Ah! répondit Rose en riant, c'est notre coup de tête. Imaginez-vous qu'il y a des ans et des ans que nous faisions ce rêve de visiter les Pyrénées...

— Oui, interrompit Lia, un rêve qui a fini par devenir obsédant. Nous ne pouvions plus regarder les nuages, surtout ceux qui prennent parfois la forme de hautes montagnes couvertes de neige, sans soupirer de tout notre cœur en disant : « Quand donc pourrons-nous grimper là dedans, nous mêler à de la brume, entrer dans ces effilochures d'argent comme sous un voile... »

— Où quelque chose serait caché, continua Rose.

— Qu'il nous faudrait absolumement découvrir un jour, acheva Lia, plus lente et comme partie dans son rêve.

La voix de Georges soupira, très émue :

— Et vous êtes entrées sous le voile, et vous n'avez rien trouvé, rien... rencontré; rien, ni personne?...

— Que vous, acheva Rose étourdiment...

— Et c'est bien peu de chose, murmura doucement le jeune homme.

Un silence les prit, pendant lequel trois jeunes cœurs battaient d'une angoisse ineffable. Distraitement, Georges rayait, à petits coups, du bout de son bâton ferré, la poussière blanche du

Digitized by Google

chemin; puis, bientôt, il s'appliqua, et des lettres, une à une, s'alignèrent.

A l'immobilité des jeunes filles, Georges pressentit leur attention, et il continua. Après avoir écrit son prénom, il creusa en majuscules très nettes les lettres suivantes : D A R T O Y. Et il parapha.

— Dartoy! s'écria Rose.

— Il ne manque plus que d'ajouter : curé de Cramphore, continua Lia.

Georges sursauta :

— Vous connaissez l'abbé Dartoy, mesdemoiselles?

— Mais... vous-même? interrogea Rose.

— Il est mon oncle.

— C'est notre curé, riposta Lia en battant des mains.

— Comment vous êtes?...

Et Rose fièrement :

— Bretonnes bretonnantes, oui, monsieur, en notre ferme de Cramphore, près le bourg de Batz. Mais c'est donc vous qui êtes ce...

— Coquin de neveu... acheva Lia.

— Oh! Lia! fit Rose.

Mais Georges, gaiement :

— Je sais, je sais. L'abbé me tient pour maudit parce qu'un jour, je filais sur Paris avec des projets d'art plein la tête, et qui n'ont pas abouti, hélas! Je suis un brave homme tout de même, allez! et je gagne honnêtement ma vie à dessiner des bonshommes et des maisonnettes, pour illustrer les livres d'enfants écrits par des mamans bien sages, lesquels livres se vendent comme de la brioche, tandis que le grand art ne nourrit pas ses prêtres, ou si peu! Mais l'abbé, qui voulait me fourrer au séminaire, n'est pas content. Dame! chacun a sa vocation. Moi aussi je regardais se formuler dans les nuages la haute montagne qu'enveloppe une brume glacée, mais que le soleil glorifie d'un diadème d'or, la montagne-calvaire que j'aspirais à gravir, les pieds sanglants, pour gagner, victorieux, la cime triomphale... Et prenant mon crayon, ce bâton frêle, je partis. Il fallut m'arrêter en route...

— Comme nous, balbutia Rose.

— L'espoir qui me portait s'abattit...

— Comme l'âne de Rose, ajouta Lia. Mais, continua-t-elle, curieuse, qui donc vous a sauvé de la chute, vous?

— Un rêve qui passait.

Elle dit encore, plus penchée vers lui :

— Un rêve?

Il acheva doucement :

— Une vision qui marchait devant moi, svelte parmi les nues qui l'envoilaient ainsi qu'une fiancée...

Lia s'était vivement redressée, et Rose fermait à demi les yeux.

Georges secoua vivement sa mélancolie :

— Ah! ce bon abbé Dartoy! Je l'aime bien tout de même, et je vais m'occuper de rentrer en grâce. Oui, maintenant. Il se reprit : Je veux dire, bientôt, j'irai le relancer dans sa petite cure de Cramphore, et... nous verrons bien. Le pays est charmant, n'est-ce pas?

— Adorable, répondit Rose, de simplicité primitive, de tristesse grandiose, avec sa plaine de marais salants et son autre plaine mouvante, immense : la mer. Comme des joyaux émergent le clocher et la vieille tour du bourg de Batz, couronnée du vol blanc des Mouettes; et, là-bas, crénelant l'horizon, les murailles et les tours de l'antique Guérande. Plus près, la flottille des villas du Pouliguen, avec, quand vient la saison des bains, les voiles bariolées des tentes, qui se déploient soudain au bord de la plage, ainsi qu'un rapide épanouissement de fleurs.

Et Cramphore avec ses maisons basses parmi l'or des ajoncs, ses falaises à pic déchirées, creusés de chaos laminés par les vagues qui viennent y hurler, comme des troupeaux en détresse...

Mais nous bavardons et la nuit vient. Le voiturier qui nous attend doit nous croire perdues.

— Vous ne rentrez pas à Bagnères?

— Non, monsieur, nous sommes installées à Saint-Sauveur.

Tous les trois s'étaient levés, dans une

Digitized by Google

même lenteur de gestes qui révélait un semblable regret. Lia parut très lasse et s'accrocha au bras de sa sœur; ils marchèrent ainsi jusqu'à un croisement de route. Les jeunes filles échangeaient quelques mots tout bas; et, à l'hésitation gênée de leur marche, Georges comprit qu'elles ne souhaitaient pas être reconduites par lui jusqu'à leur voiture, étant déjà connues dans le pays pour leur habituelle et hautaine solitude.

Il s'arrêta :

— Au revoir, donc, murmura-t-il, avec une tristesse infinie. Car j'espère que vous voudrez bien m'autoriser à voisiner un peu, quand je serai à Cramphore?

— Certainement, répondit très vite Lia.

Mais Rose, aussitôt :

— Vous accompagnerez l'abbé, monsieur.

— Bien entendu, dit-il d'un ton rassurant.

Alors Rose ajouta :

— Nous en serons charmées!

— Charmées... répéta en écho lointain la voix un peu brisée de Lia.

Mais Georges regardait Rose.

Elle le sentit, tourna rapidement vers lui ses yeux assombris, les reporta vers le pic mystérieux à demi englouti sous le torrent des nuées et serra tendrement le bras de sa sœur. Puis toutes les deux s'éloignèrent, bien jointes, bien lentes, comme deux oiselles blessées du même dard.

## II

On caquetait ferme dans la longue maison basse, propre à l'exploitation rurale que dirigeaient M^lles^ Rose et Lia Lebarneck. Des femmes y étaient principalement employées. Les rares serviteurs étaient vieux, comme il convenait; mais les servantes, sauf deux commères qui avaient nourri les demoiselles Lebarneck, se recrutaient parmi la jeunesse du pays, ces alertes filles du bourg de Batz, à la jupe écourtée, mais à la langue longue et preste.

Et c'était une rumeur de cage où bavarderaient, en leur dialecte dur, les cacatoès des îles parmi le ramage des fauvettes. Cependant la voix des fauvettes Rose et Lia ne mêlait plus que rarement ses notes frêles à la rumeur discordante; les pizzicati joyeux de leur rire s'atténuaient, s'attardaient en des lenteurs de cordes frôlées, de violes tendres qu'un ton mineur mélancolisait.

Depuis leur retour des Pyrénées, une gravité demeurait en l'esprit de Rose et de Lia.

Dès qu'elles se retrouvaient l'une auprès de l'autre, ou se rencontraient parmi leurs occupations diverses, leurs devis s'accordaient au même motif de leur semblable pensée : l'épisode de leur voyage, les paroles échangées avec Georges Dartoy, la permission qu'elles avaient accordée qu'il vînt les voir.

Des mois s'étaient écoulés et Georges n'avait pas encore paru.

— Il viendra, certainement, disait Lia.

— Il ferait peut être mieux de ne pas venir, répondait Rose...

— Pourquoi? Il te déplaît donc?

— Pas plus qu'à toi-même.

Et toutes les deux rougissaient un peu, en se détournant.

Chaque matin, la première messe entendue, elles allaient saluer le curé, s'informant des nouvelles, des événements survenus dans le pays; mais, parmi ceux-ci, l'arrivée de Georges n'était point mentionnée.

Même, pour surcroît d'informations, Lia, chargée du soin de l'église, en allant épousseter l'autel, qui jamais n'avait été mieux tenu, entrait au presbytère, réclamait à la gouvernante de l'eau pour ses fleurs, ou de la cire, ou du vin pour les buires, et, loquace dans son trouble ingénu, mêlait à ses propos d'insidieuses questions.

— Eh bien? demandait Rose, qui l'attendait sur le seuil de la ferme.

— Rien, répondait Lia assombrie.

Un soir elle ajouta :

— Et l'abbé qui part en retraite pour huit jours!

Digitized by Google

Le mois d'avril s'achevait : toute la floraison printanière s'épanouissait dans les jardins abrités du vent du large par la haie des tamaris et la frondaison touffue des plantes grimpantes, des vignes vierges, qui semblaient tendre leurs petites feuilles nouvellement nées semblables à de frêles menottes d'enfant, vers le bleuissement des glycines. Les premières roses s'entr'ouvraient.

Voici mai, blanc comme une communiante, plus blanc, semblait-il, de la blancheur des salines qui ondulaient sur le sol comme la traîne bouffante d'une longue robe épandue. Les marguerites brodaient les prairies, les bois épineux semaient de la neige. Dans ce décor immaculé, les filles prenaient des roseurs d'épousées. Mais Rose et Lia restaient pâles, pâlies d'une langueur d'attente.

On venait de ramener les vaches; le lait fumant moussait dans les terrines alignées où Lia disposait les ferments qui le devait durcir.

Rose, passant, une corbeille sous le bras, s'arrêta un instant à regarder sa sœur, qu'elle épiait souvent ainsi avec une tristesse accrue aux plis de son front pensif. Il lui parut que la robe grise, ceinturée comme une blouse, était plus lâche au corps aminci de Lia; son tablier rouge, qu'un ruban nouait aux épaules, ne voletait plus, comme autrefois, aux mouvements prestes de la jeune fille; sa longue natte qui pendait, câble de soie dorée, demeurait presque immobile entre les épaules calmes... Lia se baissait et se relevait d'un geste lent, décomposé en temps languides. Rose s'apitoya sans savoir qu'elle même inquiétait Lia, qui la surveillait aussi et s'étonnait de la gravité de son pas, de la rigidité des plis de cette pareille robe grise qu'un tablier rouge fleurissait, et dont elle n'entendait plus claquer l'étoffe jetée au vent d'une course légère. Et maintenant, elle ne pendait plus, éternellement effilochée, la natte encore plus lourde et peut-être plus blonde des cheveux de Rose; soigneusement rattachée, elle tordait sur la nuque sa spirale grecque, d'un air d'austérité voulue.

Sous l'auvent d'un grand paillasson noué contre la hardiesse des éternelles brises et rabattu sur les oreilles, Rose cachait la tristesse de ses yeux; et elle s'en allait, distraite, vers la basse-cour.

Puis, reprise par les habitudes d'un devoir quotidien, elle rassembla la nuée des poules, poussins, vite accourus autour d'elle, ramena d'un appel de son bras levé le vol tourbillonnant de toute la pigeonnée posée en attente au bord des toits, et envoya à grandes envolées le grain.

Cependant elle s'arrêta, son regard parcourant le circuit de la cour : tout son petit monde n'était pas là. Il en manquait. Où donc la dernière couvée? Elle appela :

— Petits! petits!...

Pour l'aider, les coqs se piétèrent, et, d'une secousse de leur col allongé, claironnèrent.

Inquiète, Rose cherchait. La porte charretière ouverte sur la route pouvait avoir été imprudemment franchie par la jeune mère-poule, à sa première maternité, et en train de faire à sa trébuchante nichée les honneurs du pays.

— Petits! petits!...

Rose marcha plus vite vers la porte.

Et, en appât, elle lançait devant elle, le geste haut, une pluie de blé noir.

Peu s'en fallut que Georges Dartoy ne reçut le grain en plein visage, car, au même instant, il parut sur le seuil. Une joie soudaine fit rire ses yeux charmés en reconnaissant Rose, la première apparue, et la voyant si brusquement émue que sa corbeille lui échappait, laissant fuir aux pieds du jeune homme, dans un ruissellement d'offrande païenne, le blé mur, symbole de la fécondation éternelle.

— Je vous ai effrayée, murmura-t-il, excusez-moi. Et... bonjour, mademoiselle Rose.

Il lui tendit la main.

Mais elle recula, lui montrant, pour excuse, toute sa famille emplumée qui s'était abattue sur l'offrande, et la pillait

Digitized by Google

en se bourrant de coups d'aile et de bec.

Puis, comme on crie « au secours », elle appela sa sœur :

— Lia ! Lia !...

Le rire s'effaça du regard de Georges. Cependant Rose, maintenant rassurée, lui souhaitait cordialement la bienvenue, en lui indiquant le chemin de la maison.

Ils traversaient la cour, lorsque Lia

s'avança, précautionneuse, les yeux baissés, portant à deux mains un large bol où tremblait au ras du bord la moire crémeuse du lait tiède.

— Le voilà, ton lait, disait-elle, je ne t'ai point oubliée.

Puis elle leva les yeux, tressaillit toute en ramenant instinctivement ses mains vers sa poitrine, d'où la tasse chavirée laissa couler, comme la voie lactée, son ruisseau blanc. Et elle était si blanche elle-même, les lèvres décolorées, qu'on eût dit que c'était son sang qui fusait entre ses doigts. Rose s'était précipitée vers elle pour lui enlever le bol à moitié vide, mais Lia, les mains crispées, le retint. Et soudain, follement gaie, regardant Georges, elle lui dit :

— Vous plairait-il, monsieur, me permettre de vous offrir, au seuil de

Digitized by Google

notre maison, la libation de bienvenue, puisque aussi bien j'en ai répandu la moitié en votre honneur ?

Rose s'écarta, un peu froissée, et le jeune homme, qui allait accepter, se ravisa. Déjà confuse de son geste, Rose le priait, d'un sourire presque maternel, de se prêter à la fantaisie de Lia. Et Georges s'empressa de prendre et vider ce blanc calice, après l'avoir, d'un haussement un peu théâtral, levé vers l'ostensoir qui ensoleillait l'espace.

Mais toutes les portes béantes de l'intérieur de la ferme se peuplaient, comme de figurantes entrant en scène par toutes les issues, de servantes curieuses qui se coudoyaient et riaient, en arrêtant sur Georges leur noir regard hardi.

Rose reprit soudain l'attitude indispensable au maintien de son autorité, et gravit les marches du perron suivie de Georges et de Lia. Georges disait :

— Votre accueil charmant, mesdemoiselles, me décide à vous adresser une requête qui me gênait un peu à formuler.

— Asseyez-vous donc, fit vivement Lia, en lui poussant une chaise dans le grand salon clair où ils étaient entrés.

Mais il s'arrêtait, surpris de l'agrément de cette pièce qu'il ne s'attendait pas à rencontrer dans une ferme. C'était une sorte de hall à larges baies vitrées et peinturlurées par une main novice, mais révélant un vif sentiment des couleurs et un art tout personnel de décoration. D'anciens meubles bretons aux colonnes torses, armoires, crédences, coffres, buffets, peuplaient les angles d'où partaient les éclairs de quelques vieilles pièces d'argenterie, de faïences fleuries, de reliquaires en rocailles, de coffres cloutés étincelants. De-ci de-là, dans un désordre apparent, mais d'un goût parfait, le décor moderne et mondain du piano, des chevalets, des tables chargées de livres et de revues sur lesquels s'effeuillaient les roses de quelques vases au col élancé ; les poufs, les fauteuils vastes, les jardinières verdoyantes, les paravents bas, le rouet, le métier à tapisser, les éventails d'ailes de goéland, les coquillages monstrueux dans la fente desquels poussaient des graminées, les statuettes grimaçantes aux myriades de bras accolés, les tapisseries anciennes, les voiles de l'Inde, un bric-à-brac infiniment artistique, car chaque objet était pourvu d'une utilité et, la plupart, dignes d'un musée, se pliaient au rôle de supports, vases, flambeaux, qui semblait rendre leur présence indispensable et faisait excuser le mélange de leur style, de leur date, de leur provenance par l'ingéniosité de leur appropriation.

En reportant ses regards éloquemment admiratifs sur les jeunes filles, Georges s'aperçut qu'elles avaient dépouillé leur tablier de ménagère, arraché leurs gants et se trouvaient en accord parfait avec ce milieu d'art intelligent et sincère, dans la grisaille unie de leurs robes bien taillées, la blancheur lisse de leurs grands cols rabattus et leur attitude simple de petites demoiselles bien élevées.

— Et cette requête? demanda Rose, un peu fière du succès de leur « home ».

— Ma foi, je l'oubliais, répondit-il : je me régalais par les yeux. Mais, je vous l'avouerai donc..., je n'ai pas déjeuné. Mon oncle n'est pas à la cure et la gouvernante, est, paraît-il, partie pour les approvisionnements vers le Croisic. Alors, j'ai pensé... mais voilà que je n'ose plus achever.

— C'est inutile, s'empressa de dire Lia en courant vers la porte, nous pratiquons les devoirs de l'hospitalité. N'est-ce pas, Rose?

— Certes! murmura celle-ci, légèrement hésitante. Mais tu oublies que notre cordon-bleu est aux champs; car on cumule les fonctions chez nous, monsieur. Et je crains bien...

— Laisse donc, reprit Lia avec quelque impatience, à nous deux nous parviendrons bien à tourner une omelette. C'est ton triomphe d'ailleurs. Et moi je bats les œufs comme personne.

Elle disparut.

Digitized by Google

— Mais non ! mais non ! cria Georges, je ne puis accepter...

Demeuré seul avec Rose, il ajouta, la regardant :

— Et puis, je crois que je n'ai plus faim.

Rose rougit violemment, et se décida.

— Vous nous excuserez, monsieur, nous allons vous traiter de notre mieux.

Elle suivit Lia, d'un pas de fuite.

Le jeune homme, après une brève hésitation, essaya de la rejoindre ; mais il s'égara ; et lorsqu'il eut enfin rencontré la porte des cuisines, déjà une flamme claire, que deux servantes courbées activaient, s'élançait, chantante, dans la profondeur de la haute cheminée. Une vieille femme se hâtait vers la salle à manger, les bras chargés de vaisselle. Lia, en jupe troussée, les manches renvoyées vers l'épaule, un tablier noué sous le menton, battait à grand fracas le chrome clair des œufs ; tandis que Rose, penchée, surveillait gravement l'ébullition du beurre qui commençait à grésiller. Bientôt, d'une main leste, elle s'empara du plat mousseux où Lia s'acharnait, le versa, travailla sa mixture et se redressa triomphante, tendant, toute rieuse maintenant, vers Georges émerveillé, un rouleau mol et doré, fumant et d'un arome exquis.

— Voilà ! disait-elle.

— Monsieur est servi, clama Lia, indiquant à Georges la salle où le couvert était dressé.

Puis, allant et venant, sautillante comme un feu follet.

— Rose, le vin... Préférez-vous du cidre ?

— Mousseux ? achevait Rose. Et les fruits, Lia !...

— Le café ! Marie-Jeanne broyez le café !...

— Yvonne, déboitez le fromage...

Les servantes riaient, faisant claquer leurs sabots, en se précipitant. Rose et Lia avaient disparu.

Accoudé sur la table, Georges, en vérité, n'avait plus faim. D'ailleurs, il avait prémédité cette entrée dans la ferme, ignorant le genre de vie des gentilles fermières qu'il y venait revoir. Il ne se les imaginait pas ainsi, pourvues d'attraits si divers, ni si coquettement simples, ni d'une élégance intime si parfaite. Et, regardant autour de lui, il examinait aussi croître en soi le sentiment grave et doux dont il avait conçu le germe en un jour inoublié. Puis une tristesse lui venait à les trouver si semblables dans leurs mérites, leur grâce et aussi leur accueil. Rien qui pût lui faire présumer d'une impression plus favorable qu'il aurait faite sur l'une ou l'autre. Toutes les deux s'empressaient et se dérobaient également. Leur premier trouble et la même gaieté qui lui avait succédé révélaient une éducation et des habitudes d'esprit miraculeusement jumelles, mais non les préludes d'une inclination chez l'une des deux.

Et lui ? Oh ! lui, sans qu'il s'en expliquât les motifs, il penchait certainement vers la première qu'il avait rencontrée et admirée, si calme, si vaillante en son mortel danger. Rose le hantait. Et pourtant la jeunesse presque étourdie de Lia l'inclinait à une tendre sympathie.

Tout en gâchant distraitement dans son assiette le chef-d'œuvre culinaire de Rose, il se représentait l'existence des deux jeunes filles dans ce bourg perdu, surveillant la culture et les travaux de la ferme, passant par les étables, grimpant aux poulaillers, clayonnant les fromages, triant les fruits, suivant au lavoir l'œuvre des lavandières, rangeant le linge. Puis, la nuit venue, portes et volets clos, jetant leurs tabliers fleuris de rubans aux épaules, lissant leurs nattes blondes et se retrouvant sous la lampe, parmi les fleurs plantées au ventre des chimères, et là, pianotant de leurs doigts agiles, ou tournant le rouet, ou dévidant des laines ; ou bien, courbées ensemble sur la même page d'un livre, s'abandonnant, dans le murmure accru par la basse harmonique de la mer, cet orchestre caché sous le plan des falaises, aux émotions nobles de la pure pensée,

Digitized by Google

aux rêves imprécis de quelque imaginaire amour.

. . . . . .

Il les retrouva au salon, où elles lui parurent plus graves, plus sérieuses. A leurs paupières rosées, il crut deviner qu'elles avaient pleuré, et sa pensée s'affola. Pourquoi ces pleurs? quel chagrin pouvait les avoir atteintes?

Georges, en les remerciant, s'excusa, et, malgré leur réserve, il les entraîna, peu à peu, dans une causerie lente, mais qui les révélèrent bientôt les uns aux autres dans une étrange parenté de goûts, de sentiments, d'idées générales. Un bien-être indéfinissable se glissait en eux à se sentir si familiers, si proches d'esprit et de cœur. Pas une dissonnance, pas un heurt : un enlacement doux, fibre à fibre, de leurs êtres également nobles, également sensibles, également purs.

Cette suavité les enlisait dans un enchantement qui opérait avec le mystère d'un charme magique. Et cependant une même pensée, refoulée chez Rose et Lia, victorieuse dans le vouloir plus égotiste de Georges, s'agitait confusément au fond de leurs cœurs, comme le germe d'une bonne graine tombée en une terre féconde et qui se gonfle, cherchant le jour, aspirant à monter dans l'aurore triomphale de l'épanouissement.

## III

Lorsque l'abbé Dartoy revint à Cramphore, il trouva son neveu installé chez lui, et s'en réjouit.

Même il l'accompagna volontiers, et assez fréquemment, chez les demoiselles Lebarneck.

L'abbé était de nature assez fruste; mais la grâce de son état le douait de cette pénétration psychique que l'on s'étonne parfois de rencontrer chez les hommes les plus simples d'esprit, lorsqu'ils passent leur vie courbés sur les Evangiles et penchés sur les âmes asservies à leur foi.

Après quelques semaines de ces relations presque quotidiennes, l'humeur de l'abbé, se modifia. Il s'ingénia à trouver des prétextes pour éloigner Georges; mais celui-ci ne s'y prêtait point, et continuait à se présenter chez Rose et Lia. Il n'était pas toujours reçu; même les absences invoquées des deux sœurs se multiplièrent. Violemment inquiet, Georges se mit à rôder autour de la ferme, cherchant à les surprendre. Alors elles ne sortirent plus. Le soir, il s'approchait jusqu'aux volets du salon, où la lumière filtrait, mais nul bruit, nul chuchotement ne venait jusqu'à lui. Le piano, qui appartenait aux doigts de Lia, demeurait muet, n'accompagnant plus de ses arpèges assourdis en frôlement de harpe la voix charmeuse de Rose. Que se passait-il? quel deuil s'était abattu sur ce nid de fauvette, comme si quelque ouragan venu du large l'avait brusquement saccagé.

Interrogé, l'abbé répondit que les affaires des autres ne le regardaient pas. Puis il ajouta que, s'il était sage, il reprendrait, sans regarder derrière lui, le train pour Paris.

Cette fois, la volonté de Georges se précisa, et il l'exprima nettement : il aimait Rose, et il l'épouserait, si elle voulait y consentir.

— Il n'y a qu'une difficulté à cela, répondit l'abbé, c'est qu'elle n'y consentira pas.

— La raison? cria Georges, bouleversé.

— Elle ne veut pas se marier.

— Vous l'a t'elle dit?

— Puisque je te le répète. Et, avec un sincère regret, car, même avant toi, j'y avais songé.

— Elle l'a dit... elle l'a dit? murmurait Georges; et son désespoir s'accroissait à cette répétition dont le sens définitif le pénétrait douloureusement, peu à peu, comme une lame qu'on enfonce. Rose! Rose ne voulait pas de lui; Rose ne l'aimait pas!...

Il interrogea brusquement :

— Alors, elle aime quelqu'un?

L'abbé haussant les épaules :

Digitized by Google

— Puisqu'elle ne veut pas se marier.

— Pourquoi?

— Cela ne te regarde pas.

— Et vous?

— Je crois que tu me demandes le secret de ses confessions!

— Il y a donc un secret. Elle aime quelqu'un qu'elle ne peut épouser. Oh! Rose!... Rose!...

— Tu divagues: Rose est pure comme les anges. Sais-tu si elle ne veut pas entrer en religion?

— Elle? abandonner Lia? Cela jamais.

— Lia aussi, peut-être?

— Religieuses! ces deux jolies filles si libres, si gaies, d'un tour d'esprit si délicatement artistique, d'une mondanité si exquise?... Allons donc! La vérité c'est que Rose, tendrement maternelle pour sa sœur, ne veut sans doute pas être mariée que Lia ne le soit aussi.

— Peut-être bien.

— Alors?... ce n'est pas un refus.

— Un refus formel, irrévocable : Rose et Lia veulent rester filles.

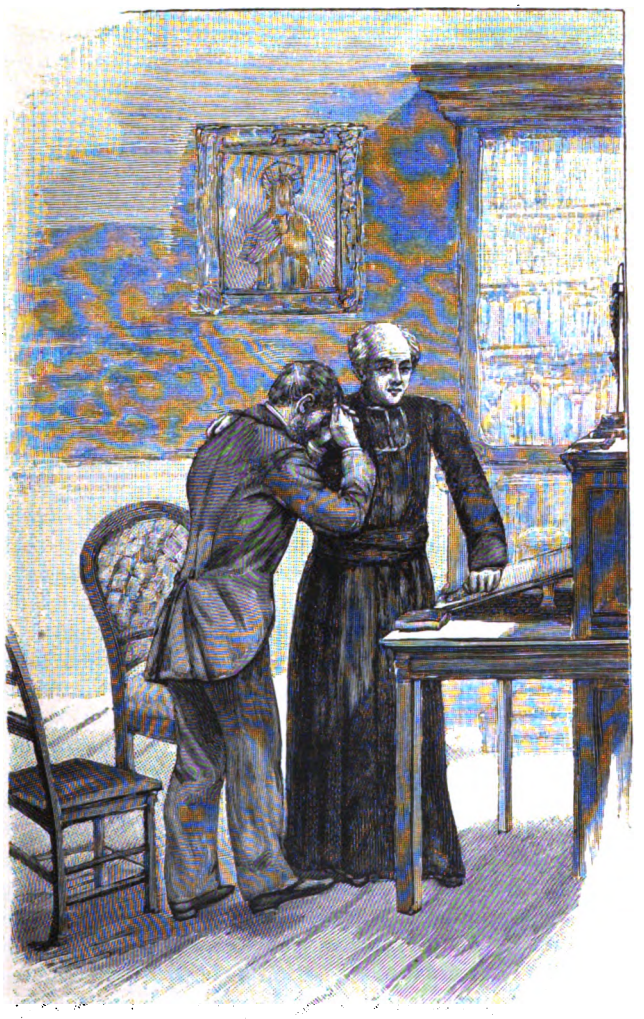
— Lia aussi? Elle vous l'a dit?

— Elle me l'a dit.

— Mais c'est absurde! C'est de la folie!... Et vous, le directeur de leur vie, vous autorisez, vous approuvez même peut-être, ce barbare renoncement, cette déviation de leur voies naturelles, vous consentez à cet arrachement de tout ce qui fait la joie de vivre...

— Tout? non. Tu oublies les délices chrétiennes du sacrifice, du dévouement, du devoir accompli!...

— Mais quel devoir accomplissent-elles en refusant les gloires de la maternité et... en me martyrisant?



— C'est un secret entre leur conscience et Dieu.

— Dieu? Dieu a créé le couple humain; il n'a pas créé l'homme seul. Cherchez mieux vos raisons, celles-ci ne me convainquent pas.

Digitized by Google

— Je n'ai rien à chercher, mon pauvre enfant; mais seulement à prier le Seigneur qu'il te console, qu'il nous console... tous.

L'abbé était ému : ses yeux se mouillèrent. Alors Georges s'abattit dans ses bras et sanglota.

## IV

Durant des semaines encore, il erra parmi les landes et sur les falaises, ne pouvant renoncer à son espoir. Mais la ferme demeurait close pour lui. Alors, désespéré, il partit.

Et des années passèrent, beaucoup d'années. Maintenant Rose avait vingt-huit ans et Lia vingt-cinq. Leur mise n'était plus coquette; nul ruban ne nouait à l'épaule leur tablier des heures matinales; leurs beaux cheveux blonds ne pendaient plus en effilochures de soie mordorée, mais lisses et tordus s'enroulaient à leur nuque frêle, encadraient leurs visages pâles de longs bandeaux lumineux comme d'une coiffe mystique. Pour leur gravité et leur ardeur religieuse on les nommait, dans le pays, les saintes.

Peut-être s'étaient-elles un peu trop désintéressées de leur ferme; leurs affaires s'embrouillaient, il leur avait fallu recourir à des emprunts que chaque échéance aggravait. Sur la maison même, l'hypothèque avait posé sa griffe. Une mauvaise année, les récoltes perdues, les acheva. Et les hommes d'affaires se mêlèrent à ce désastre.

Par un dernier effort pour conserver leur nid, elles mirent en vente toutes les terres, les bâtiments ruraux; si la vente était bonne, elles pourraient vivre encore de l'excédent, toutes dettes payées, et du grand jardin qu'elles-mêmes cultiveraient.

De larges affiches placardaient les murs : « Vente partielle du domaine de Cramphore. » Elles n'osaient plus sortir, pour ne pas lire cette lettre de faire part funèbre.

Rose surtout se désespérait. Lia vivait en l'exil de son rêve, plus lointaine de ces détresses matérielles.

Puis, un matin, la nouvelle leur arriva : c'était vendu, et bien vendu.

L'enchère avait été poussée au delà de toute espérance. Il leur restait, avec une rente plus que suffisante à leurs besoins, le foyer paternel intact, et les bâtiments de la cour, et le jardin, et la prairie qui venait crouler au bas de la falaise. On eût dit qu'une main mystérieuse avait tracé autour d'elles comme un cercle magique préservant de toute atteinte les murs, les lambeaux de terrain dont l'arrachement les eût le plus cruellement blessées.

Elles s'extasièrent de cette aventure providentielle, curieuses maintenant de savoir quel était l'acquéreur qui allait devenir leur plus proche voisin.

Mais lorsqu'elles l'apprirent, ce fut une épouvante : cet acquéreur se nommait Georges Dartoy.

Et il y avait si longtemps que ce nom n'avait été prononcé devant elles! Car le vieux curé était mort, et sa succession avait été réglée sans que Georges eût reparu.

Il leur fallait prendre un parti, se décider à une attitude conforme à leur situation délicate. Lia s'affolait, et Rose lui demanda tout le jour pour y réfléchir.

Pendant cette journée, enfermée dans sa chambre, face à la mer, Rose écouta la voix d'infini qui lui venait de la grande vierge maternelle, tantôt grondeuse et passionnée, tantôt tendre, murmurante à peine, comme la nourriceuse qui berce et endort, et elle ouvrait toute large son âme pure et forte, aspirant la lumière dans la clarté des vagues incessamment traînées d'un bout de la terre à l'autre, comme des martyres sur une claie, et qui chantaient quand même l'éternel hosannah de la vie. Vivre dans la paix hautaine du devoir accompli, dans la joie immortelle des vivantes parcelles animées pour un but et clamant les délices de l'œuvre inconnue, lui parut comme une loi inéluctable à

Digitized by Google

laquelle devaient se soumettre les élus de la souffrance, les passionnés de la foi qui bénissent et gratifient le Dieu éternel pour la magnificence de la vie épandue et aussi pour les heurts douloureux qui martèlent les âmes en formation de chair divine, en création de forme immatérielle.

Lorsqu'elle rejoignit Lia, le soir, dans leur retraite familière, Rose portait avec elle une solennité un peu religieuse, un peu mystérieuse, comme si elle descendait de la montagne où elle se serait entretenue seule à seul avec Dieu.

Et longtemps elle parla, enlacée à sa sœur, lui caressant les cheveux, la berçant de paroles profondes et douces, mais si pleines de raison, de vaillance et de joie qu'il leur parut bientôt, à toutes les deux, qu'un bonheur immense leur était survenu, et leur entretien se termina par des baisers parmi des larmes heureuses.

Le lendemain, dès l'aube, elles étaient debout; un peu troublées dans leur femminité virginale, un peu nerveuses, mais il semblait que toute leur jeunesse fût remontée de leur cœur à leurs yeux, qui resplendissaient.

La maison aussi se réveillait, sortait de son deuil, se parait de fleurs. Le soleil s'y engouffrait par toutes les portes; les servantes, activées, se bousculaient avec des rires, des appels, des cris de perroquets qu'on agace. La pigeonnée entrait par les fenêtres, colombes de l'arche annonçant le retour du beau temps.

Et là-bas, loin encore, sur le chemin, un homme s'avançait lentement. Georges Dartoy avait beaucoup vieilli; encore qu'il n'eût pas quarante ans, ses cheveux grisonnaient; l'affaissement des épaules avait diminué sa stature, jadis haute et un peu cambrée; sa vigueur rustique s'était anémiée, sa face décolorée gardait la pâleur des veilles, la mâchure des yeux longtemps penchés sur un labeur obstiné. Un lourd souci pesait aux plis épais de son front.

A mesure qu'il avançait, son pas devenait plus hésitant; il s'arrêtait, prêt à rebrousser chemin, puis repartait comme sous une poussée invincible.

Depuis un instant, Rose, à peine hors du seuil, une main au-dessus des yeux, le regardait venir. Elle ne le reconnaissait pas, mais le devinait, et s'accoutumait à son approche. Soudain elle s'effaça, recula, rentra dans la maison et vint s'asseoir, le dos tourné au jour, à son rouet chargé de lin. Près d'elle, sur une table, des roses s'effeuillaient.

Georges entra. Ébloui de clarté et troublé par une émotion violente, il se crut seul et ses regards errèrent parmi le décor inoublié de cette pièce demeurée telle que dans ses souvenirs, alors qu'il revivait par la pensée ces heures fugitives, toutes remplies d'un rêve à jamais détruit.

Le rouet s'était tu. Rose se leva. Alors il tressaillit, ne la reconnaissant pas dans l'ombre qui noyait ses traits. Mais au rapide examen de la silhouette amincie de Rose, il la prit pour Lia, redevint calme et s'avança vers elle.

Tout proche, et saisissant la main qu'elle lui tendait, il la reconnut, et murmura, à peine entendu :

— Vous!... Vous!... Rose!...

La jeune fille serra doucement la main qui tremblait en se nouant à la sienne et attira Georges vers un siège, près de la table, où il s'accouda, défaillant.

— Oui, moi, lui dit-elle, qui suis heureuse de vous remercier de ce que vous avez fait pour nous.

— Vous ne m'en voulez pas? balbutia-t-il, ranimé par l'accueil de Rose, par sa voix tendre, par la confiance tranquille de son attitude.

— Nous serions bien méchantes de vous en vouloir pour ce nouveau sauvetage. D'ailleurs, je vous avouerai que nous avons trouvé cela très naturel : n'étions-nous pas d'avis, autrefois, que se dévouer, surtout pour ceux que l'on aime, est la plus exquise des joies que l'on puisse éprouver sur terre?

Georges releva la tête, la regardant avec une anxiété poignante.

Digitized by Google

Comment, c'était elle qui parlait du passé, qui osait rappeler leurs entretiens « d'autrefois » et admettre si franchement son amour?... Mais alors?... Peut-être maintenant?...

— Rose, murmura-t-il, vos paroles me bouleversent. J'y vois poindre l'aurore de quelque joie immense... Oh! dites... dites!... Cet obstacle que vous avez opposé à mon bonheur, cet empêchement mystérieux aurait-il disparu?... Avouez-le... Car, Rose, je n'ai pas cessé de vous aimer. Je suis à vous, comme au premier jour...

Elle faisait, pour l'interrompre, des gestes brefs, rapides, avec de furtifs regards vers le fond de la salle, où une draperie avait bougé. Et, tout bas :

— Taisez-vous, par pitié, et écoutez-moi, vous allez tout savoir.

— Enfin! dit-il, allongeant sur la table, vers elle, ses deux bras, dans un accablement ravi.

Elle reprit :

— Monsieur Georges, nous sommes deux vieilles filles maintenant, et ce que nous n'avons pas osé vous avouer il y a bien des années, aujourd'hui nous pouvons vous le dire. Lorsque vous nous avez rencontrées, nous nous ressemblions beaucoup, ma sœur et moi, non seulement de visage, mais de caractère, de goûts et de sentiments. Nous vous avons plu pareillement...

Il leva brusquement la tête; mais Rose, sans s'interrompre :

— ... Et nous vous avons trouvé, toutes les deux, digne de nous plaire. Mais j'étais l'aînée et, naturellement, votre demande s'est adressée à moi. Il m'était impossible de l'accepter, puisque Lia, autant que moi, vous aimait. La chère fille a voulu me faire le sacrifice de son amour, je l'ai refusé. Nous avons trop de tendresse l'une pour l'autre pour vouloir d'un bonheur qui aurait coûté des larmes à une sœur bien-aimée. Alors, vaillamment, nous avons renoncé au mariage. Notre affection était profonde : ce premier amour nous avait prises tout entières, et nous savions bien que nous ne pouvions pas vous oublier. Vous êtes devenu, entre nous, un lien de plus; nous vous avons voué un culte, et, sans arrière-pensée, sans jalousie, vous tenant pour le fiancé idéal de nos rêves, nous nous sommes laissé vieillir en vous aimant ensemble, parlant de vous chaque jour, nous rappelant l'une à l'autre vos moindres paroles et conservant, avec la même dévotion, les menues reliques que votre passage ici nous avait laissées...

Georges avait pris son front dans ses mains et laissait couler lentement de grosses larmes silencieuses.

Rose avait levé les yeux vers Lia, qui, entrée doucement, demeurait immobile, adossée au mur, les bras pendants, le visage baissé, pâle d'une confusion douloureuse et meurtrie d'un remords qu'elle eût voulu crier en s'agenouillant devant ces deux êtres sacrifiés pour elle, par elle.

Mais Rose la surveillait. Sa volonté attira vers elle le regard sombre de Lia, et elle lui fit un signe impérieux qui lui rappelait leur mutuel serment.

Alors, d'une voix plus haute :

— Nous avons souffert, monsieur Georges, et plus que vous-même. Le deuil est entré dans cette maison, et nous avons longtemps pleuré. Mais ce temps est passé, l'heure d'une paix divine, d'un bonheur surhumain a sonné pour nous trois. Il est bon de vieillir : tout s'apaise, la passion s'endort, les saintes affections demeurent avec leur parfum pur, leur grâce désintéressée... Ce qui nous avait désuni va nous réunir, car nous ne nous quitterons plus désormais. Vous demandiez une sœur, vous en aurez deux. Vous demandiez une fiancée : nos âmes jumelles se sont tant accolées dans une semblable douleur qu'elles demeurent unies, une, pour épouser la vôtre dans un hymen mystique que Dieu, qui peut tout, rendra fécond en joies surnaturelles. Nous achèverons ensemble, les mains dans les mains, notre ascension interrompue sur la montagne abrupte et glacée qui mène à la cime triomphale, là où le soleil éternel transfigure et béa-

Digitized by Google

tifie, change les haillons de la chair en vêtements de lumière, brûle le sang de nos corps et le transforme en une flamme inextinguible qu'il aspire vers lui et engloutit dans son infini radieux. Ainsi serons-nous indissolublement unis.

Georges releva la tête, regarda Rose avec un étonnement craintif, tant elle resplendissait sous ces hautaines pensées, comme sous un diadème miraculeusement gemmé d'étoiles.

Une beauté supra-humaine jaillissait d'elle en effluves dont il se sentait pénétré jusqu'en les profondeurs de son être. Et son amour charnel mourait dans l'éclosion superbe d'une immatérielle adoration.

— Oh! Rose, murmura-t-il en joignant les mains, que votre volonté soit faite, sur la terre et...

— Dans les cieux, acheva Rose.

A ce moment il se sentit frôler à l'épaule : c'était la douce main de Lia qui s'y posait comme un oiseau tremblant.

Elle balbutia :

— Me pardonnez-vous?

Brusquement déterminé, il la regarda, si virginale en son trouble confus, si lamentable et douloureuse, qu'une pitié profonde l'attendrit jusqu'à la vouloir remercier de son cruel amour.

— Ah! chère âme, s'écria-t-il en s'emparant de la petite main frissonnante, comme je vous aime!

La jeune fille défaillit aux bras de Rose.

Alors il ploya les genoux devant elles deux, baisa avec un tendre respect leurs doigts enlacés, qu'il ramena sur son front en serment d'éternel servage, tandis qu'il proférait comme un vœu solennel :

— Je suis vôtre, mes sœurs!...

## V

De ce jour, ils vécurent une existence idéale, simple et bienheureuse, du moins pour les deux jeunes filles que leur ignorance des matériels désirs garait de tout émoi charnel.

Georges s'était installé dans une maisonnette, à l'autre bout de la lande où passaient, tout le jour, les vaches tigrées qu'on ramenait aux bâtiments de la ferme pour que Lia ne demeurât point oisive aux heures accoutumées où elle plongeait ses fines mains dans les mousses crémeuses.

Il se donna tout entier aux cultures des terres, au souci des récoltes, avec une vaillance tranquille, muette sur ses intimes regrets.

Et chaque soir les réunissait dans cet apaisement las des journées bien remplies, échangeant les puériles nouvelles des événements survenus dans leur petit royaume rustique, où quelque révolution de basse-cour, l'éclosion d'une couvée, prenaient une réelle importance.

Parfois aussi, la causerie s'élevait, franchissait la zone de leurs matérielles occupations, pénétrait dans l'abstrait, évoluait dans l'Idée, et ils devenaient clairvoyants, étant simples et purs.

Georges alors s'étonnait des merveilleux concepts qui hantaient l'âme de Rose, et sa douleur de ne l'avoir toute à lui s'élargissait comme une plaie inguérissable. Mais rien n'en transparaissait. Se modelant sur Rose, cherchant à l'égaler en renoncement, il observait ses attitudes et s'y conformait, conscient de rester avec elle en secrète concordance de chagrin inavoué.

Sans qu'il fût nécessaire de lui rappeler son pacte, il paraissait partager également ses soins affectueux entre Rose et Lia, ne cherchant jamais à les rencontrer l'une sans l'autre. D'ailleurs cela n'eût pas été facile. Elles s'étaient juré de ne se quitter sous aucun prétexte en présence de Georges, non par défiance d'elles-mêmes, mais pour mieux affirmer leur absolue volonté de demeurer « une » dans sa pensée, dans sa vie, dans son amour.

Aussi avait-il pris, avec l'habitude de cette dualité persistante, la familiarité de réunir leurs noms dans une appella-



Digitized by Google

tion unique; et, leur parlant ensemble, toujours, il les nommait : Rosélia.

Le temps nivelait peu à peu cette inégale tendresse; l'accoutumance les enveloppait, ils devenaient, en extériorité manifeste, lentement fraternels.

Maintenant que l'exploitation rurale avait repris sa marche normale, il demeurait à Georges d'assez longs loisirs qu'il jugeait dangereux à la continuité de sa résignation. Il s'associa un groupe de pêcheurs, leur acheta une chaloupe toute neuve, dont il sculpta la proue d'une double effigie et qui fut baptisée solennellement sous le nom de ses deux marraines : *Rosélia*.

Dès qu'il était libre il s'embarquait, s'initiant aux manœuvres. Et ce fut là qu'il trouva quelque soulagement à la persistance de ses regrets. Quand il revenait d'une course au grand large, et qu'il entrait à la ferme ruisselant, ébloui, les membres las, tout de suite entouré par les deux sœurs, soigné, choyé, un peu de joie lui réchauffait le cœur en cette intimité si tendrement familiale. Il se laissait prendre à la douceur de cette affection décuplée, s'efforçait de s'engourdir dans le bien-être matériel et moral dont on l'enveloppait. Il s'entraînait à la sincérité des actions de grâces pour la part de bonheur qui lui était faite en ce monde, la voulant trouver supérieure aux joies vulgaires des banals hymens. Parfois ainsi parvenait-il à endormir la grondeuse détresse qui s'élevait de sa passion enchaînée.

Ces jours ramenaient une gaieté entre eux trois. Le piano s'ouvrait, Lia y jetait de folles envolées d'arpèges, et Rose retrouvait sa voix pour y mêler quelques chansons.

En d'autres soirs clairs, quand la lune hâtive venait joindre aux crépusculaires clartés la magie de sa blanche lumière éployée, ils s'en allaient ensemble rôder par les falaises, s'asseoir à la pointe d'un roc, unir leurs ombres rapprochées, immobiles en l'arrêt de leurs contemplations silencieuses des lointains infinis. Mieux qu'ailleurs, alors, ils se sentaient joints par leurs identiques pensées projetées vers l'unité de la vie; et ils étaient bien deux, fiancé et fiancée éternels, en gravitation lente sur l'orbe de leur destinée vers le point où l'étreinte finale les fondrait dans une possession ininterrompue.

Les yeux de Lia et de Rose devenaient pour Georges les pareilles étoiles d'un même ciel, leurs lèvres les pétales de la même fleur d'amour où viendrait s'abreuver sa soif inapaisée du baiser nuptial.

Les conventions s'effaçaient, les choses apprises étaient oubliées, et ils « savaient », miraculeux initiés, les mystérieuses lois des affinités initiales, la suprême fin des êtres et des choses, le comment définitif du pourquoi de la vie. En ces extases, leur passion divinisée leur versait l'ineffable oubli des douleurs.

Ils s'en revenaient d'un pas de rêve, allégés par la sensation physique d'un rapetissement de leur forme matérielle comme dissoute dans la vastitude des espaces. Une puérilité de tout petits descendait en leurs cœurs épurés, les ramenait aux joies naïves de l'enfance. Alors, parfois, ils jouaient à lancer des pierres dans la mer, à se cacher ou à se poursuivre, à imiter l'appel des goélands, à chanter des rondes bretonnes qu'ils rythmaient d'une marche cadencée en se tenant par les mains, Georges entre Rose et Lia.

Tout cela n'était-il point du bonheur? Rose l'espérait, pour les deux autres, ne se souciant point de guérir son intime douleur. Lia aussi voulait croire qu'ils ne regrettaient rien, Georges et Rose. Et Georges s'appliquait à paraître heureux.

Mais, avec les années, son désespoir croissait; les rares accalmies de ces soirs d'oubli et d'espoirs éperdus en un devenir mystique, ne suffisaient pas à effacer de son être physique les désirs et les besoins de l'amour complet. Il souffrait, et parfois d'une intolérable souffrance. Alors, il regardait la mer comme une coupe d'ivresse, non trop vaste pour

Digitized by Google

y noyer l'immensité de sa peine, et il rêvait d'y sombrer, les lèvres ouvertes, altéré de paix éternelle.

Ils vieillirent ainsi. Les cheveux de Georges avaient blanchi; entre Rose et Lia, il paraissait comme un vieillard très las, très doux, infiniment paternel aux deux sœurs encore charmantes, demeurées sveltes, leur beauté immobilisée dans l'inutilité de leurs corps vierges.

## VI

Une nuit d'automne, le vent fou des grandes marées secoua les vagues tumultueuses qui vinrent battre les rocs dans un déchaînement de tempête. Un ciel romantique, ardemment bleu barré d'énormes nues d'un noir intense, plombait la mer de trous opaques, aux creux sinistres, où de brèves clartés galopaient en chevauchées meurtrières. La mer était démontée; une folie l'emportait, le troupeau de ses flots déments hurlait en se brisant, frénétique à la falaise, comme des êtres fantastiques qui auraient cherché la mort.

Un tumulte de destruction secouait le village de Cramphore. Les toits s'ébranlaient, les volets pendaient dans un arrachement.

Rose parut à une des fenêtres de la ferme, tout de suite échevelée par la brise, le visage fouetté d'embruns. Une épouvante subite l'avait jetée hors de son lit; elle regardait de ses larges yeux clairs, accoutumés aux horizons lointains, vers le sombre désert du large en murmurant cette prière lamentée des gens qui vivent sur les côtes :

— Mon Dieu! pourvu que tous les bateaux soient rentrés!... Prenez pitié, mon Dieu, de ceux qui sont en mer!

Auprès d'elle une croisée battit dans un bruit de vitres brisées. Rose se pencha : c'était Lia qui se jetait à demi hors de sa fenêtre, écartant de ses bras ses cheveux envolés et regardant, comme

Digitized by Google

elle, la ligne obscure de l'horizon.

Rose cria vers elle, sa voix emportée par le vent :

— Sais-tu si Georges devait sortir ce soir?

Lia, comme si elle sanglotait :

— Il ne l'a pas dit, mais j'ai peur... Oh! j'ai peur!...

— Viens près de moi, ma fille, viens vite.

Lia courut se jeter sur la poitrine de Rose qui l'étreignit; et elles demeurèrent debout, frissonnantes, secouées par la rafale, à écouter avec des tressaillements subits, le rauque déchirement et les plaintes lamentables qui passaient tout à coup, dans une trombe d'air glacé, semblables à des cris de détresse, à des appels brusquement étouffés, noyés par la masse retombante des vagues énormes jaillies du cratère houleux de la mer.

— As-tu entendu? murmurait Lia.

Rose, affermissant sa voix, répondait :

— C'est la tempête.

— Oh! Rose... prions pour les trépassés.

— Prions, ma sœur.

Puis, au bout d'un instant :

— Attends-moi, je vais voir...

— Quoi?

— Tu sais bien que de la lucarne du grenier on aperçoit un coin de vitre de la chambre de Georges. Peut-être, comme nous, s'est-il levé! Je verrai de la lumière...

— Va vite.

Lorsqu'elle revint, plus sombre encore :

— Eh bien? cria Lia.

— Rose répondit, mais sa parole tremblait :

— Il dort sans doute.

— Oh! Rose! Rose, s'il était sorti!...

— C'est que Dieu l'aurait permis, ma fille. Peut-être touchons-nous au terme de nos maux : nous ne saurions vivre longtemps après lui...

— Tu souffres donc toujours, ma pauvre Rose, je te croyais consolée!

— Certes, répondit-elle bravement. Mais je parle du mal de vivre.

— Ah! que ne suis-je à sa place, s'il est là-bas!... Prenez ma vie pour la sienne, mon Dieu!... Rendez-le à Rose...

— Lia!... Crois-tu que nous pourrions être heureux sans toi?...

— Bien vrai? vous m'aimez un peu tous les deux?

— Plus que nous-mêmes, ma fille.

— Mais, si je mourais, vous vous marieriez, n'est-ce pas?

— Es-tu folle? nous sommes vieux, maintenant, et nous sommes frères. La saison d'amour est passée. Voici l'automne.

— Hélas! C'est l'heure des tempêtes. Qui sait si Georges n'a pas « voulu » sortir ce soir!... Depuis des jours il m'a semblé le voir pleurer...

— Allons, tais-toi, tu nous fais mal.

En effet, Rose sentait faiblir son courage. Une même pensée la torturait : si Georges, prévoyant la tempête, avait « voulu » s'embarquer? Des souvenirs lui revenaient qui passaient au travers de son cœur en blessures aiguës. Il l'avait regardée d'une étrange façon; il avait retenu plus longtemps sa main dans le dernier adieu, en murmurant un prétexte pour demeurer la soirée chez lui.

Son angoisse devenait certitude, vision, la clouait à cette fenêtre comme à une croix où tout son être saignait. Elle eût voulu tendre ses bras vers l'espace, appeler l'âme, peut-être déjà errante, de ce douloureux fiancé, lui jeter l'appui de son amour, de ses prières passionnées, pour l'aider à monter vers les nues éternelles où il allait l'attendre, l'attirer vers lui..

Et dans sa pitié pour Lia, elle demeurait figée en son incommensurable douleur, laissant retomber en larmes intérieures les pleurs brûlants qu'elle chassait de ses yeux.

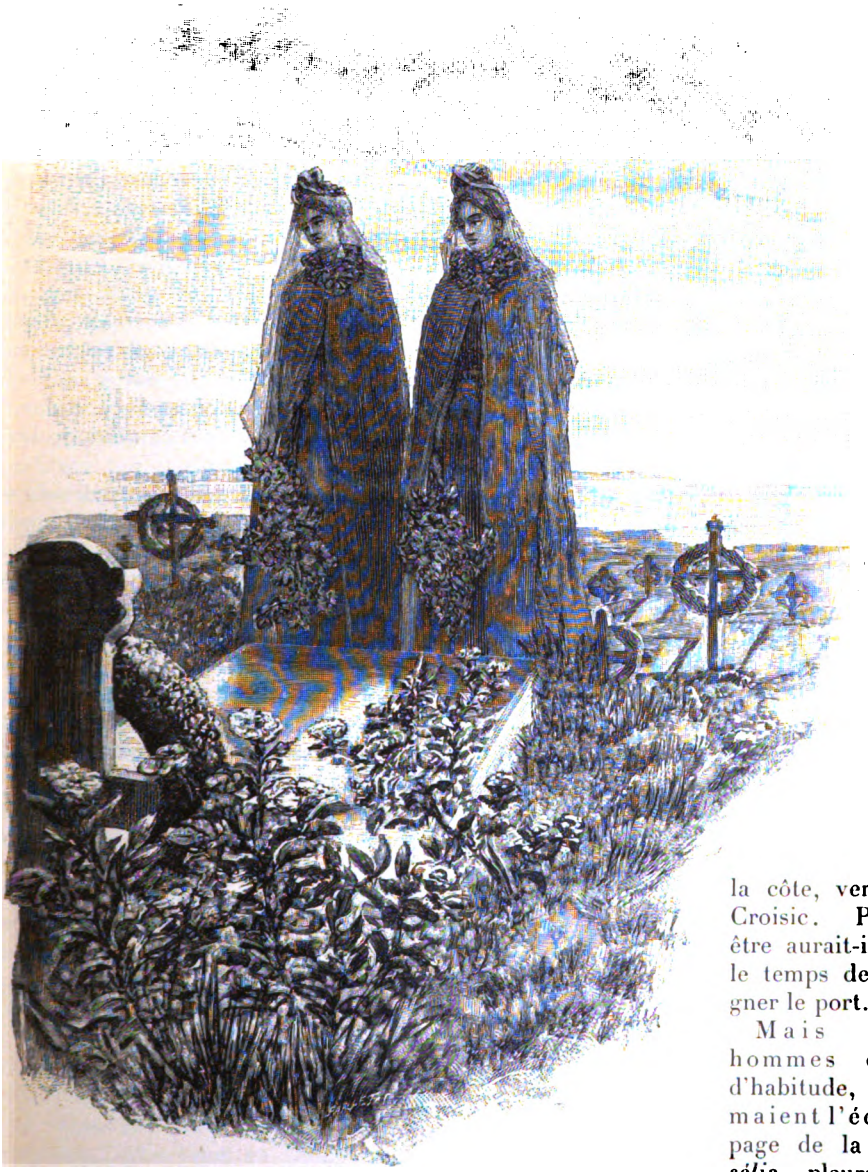
Comme le jour venait, la tempête mollit, la marée descendante remportait sa houle calmée.

A l'éveil du village, Rose et Lia se vêtirent en hâte et coururent jusqu'à la maisonnette de Georges; elle était close. Des coups répétés n'amenèrent personne.

Digitized by Google

Affolées, elles se jetèrent à travers la lande pour gagner plus vite l'anse du bourg de Batz où il amarrait sa barque et défaillirent en aperçevant la chaîne qui trainait, vide de la *Rosélia*.

Des pêcheurs, mornes, étaient groupés autour, et l'on se racontait la nouvelle : hier soir, au coucher du soleil, alors que toutes les barques rentraient en hâte, Georges s'était embarqué seul, s'en allant, disait-il, relever ses casiers au long de la côte, vers le Croisic. Peut-être aurait-il eu le temps de gagner le port...



Mais les hommes qui, d'habitude, formaient l'équipage de la *Rosélia*, pleuraient leur ruine et aussi le patron, si généreux, qu'ils étaient certains d'avoir perdu.

— Cependant, il faut voir, dit l'un d'eux, qui s'élança sur le chemin du Croisic.

Digitized by Google

Les tristes sœurs, escortées du chœur gémissant des femmes de marins qu'un tel désastre unit dans une douleur à toutes réserves, revinrent, chancelantes, à leurs logis dont les portes et fenêtres s'endeuillèrent, car la mort y était entrée.

Prostrées aux bras l'une de l'autre, elles sanglotèrent, sans parole désormais, car nul espoir ne les pouvait apaiser. Elles savaient bien, elles le savaient depuis la nuit lugubre que Georges ne reviendrait plus. Elles le savaient, comme s'il l'avait murmuré à leur oreille dans le vent qui passait, les échevelant de caresses désespérées, leur inondant le visage de larmes amères.

Si profonde était leur détresse, qu'elles n'eurent même pas ce sursaut de joie navrée que donnent les cruelles délices de revoir, fût-il mort, celui qu'on adorait, lorsqu'on vint leur apprendre qu'à la marée basse, on avait retrouvé le bateau échoué, et, roulé dans la vase, parmi les fucus, l'épave humaine, la loque inerte qui fut leur bien-aimé.

Cependant, quand elles entendirent le piétinement sourd de la procession qui entrait à la ferme, elles se dressèrent, étouffant leurs cris, s'animant à une vaillance chrétienne pour que Georges fût enseveli de leurs mains, embaumé de leurs fleurs, escorté de leurs prières.

Tout le temps des funérailles, galvanisées par une volonté hautaine, elles accomplirent les rites, entourèrent et veillèrent le mort, cariatides sombres, pareillement vêtues du noir des veuves, muettes et tragiques, les gestes identiques, semblables en leur mystérieuse douleur. Elles marchèrent derrière le cercueil si étroitement jointes, que leurs longs voiles noirs paraissaient les deux ailes du même oiseau funèbre, ailes qui frémissaient, prêtes à l'envolement.

Et, sur leur volonté, demeurées seules près de la fosse comblée, moins agenouillées qu'effondrées dans le rosissement des bruyères, collées au sol comme pour se rapprocher davantage de celui qui dormait dessous, elles s'unirent à lui, longtemps, d'un même et passionné désir, dont plus rien désormais ne pouvait empêcher l'aveu. Elles épousaient, succubes angéliques, ce corps sans vie; elles se donnaient toutes à ce cadavre; elles le baisaient éperdument de leurs lèvres d'âmes ardentes.

Il leur semblait sentir sourdre du sol des effluves d'amour qui les imprégnaient, les enveloppaient, les couchaient violemment dans l'anéantissement de leur chair extasiée. Ce fut l'unique hymen de Rose et de Lia.

De ce jour, on les vit revenir, à des heures constantes, toujours endeuillées, toujours ensemble, jamais l'une sans l'autre, s'agenouiller, la main dans la main, sur la tombe fleurie comme un autel où elles effeuillaient, du même geste, des poignées de roses semblables, mystérieuses et solennelles, comme dans l'accomplissement de quelque rite magique dont, seules, elles gardaient le secret.

Digitized by Google

# LE NOUVEAU VOYAGE

Un certain nombre de beaux esprits se plaisaient depuis quelque temps, à l'unisson de nos grand'mères, à défendre l'antique usage de la diligence qui créait entre le point de départ et celui d'arrivée, par l'intermédiaire au moins des cahots et de la conversation, un lien qui était à proprement parler « le voyage ». Cela laissait à l'humanité, en déplacement, quelque chose de la personne originale et vivante bien que contuse, ne l'uniformisait pas en cette sorte de paquet de chair bourrue ayant serré son intellect avec ses plastrons gaufrés ou ses jupes, ayant dit adieu à la civilisation pour un temps donné, étant enfin devenue le véritable « colis voyageur ». Des tentatives de résurrection, plus ou moins excentriques, de la vieille manière d'aller, n'eurent-elles pas lieu ces temps derniers, comme chacun sait? Mais une chose avait par trop vieilli, c'était le cheval.

Du moins tel était l'avis qu'émettait devant nous, un soir de l'été dernier, mon excellent ami, M. d'Éprouesse, sous les verdoyants ombrages de Passy. Et, ce disant, il nous ouvrait des perspectives inédites en nous déroulant non la petite carte à gros filets noirs de l'indicateur, mais une bonne douzaine de belles et larges feuilles teintées sous la direction de l'état-major, dont la dernière contenait parmi force hachures la longue plaque bleue du lac du Bourget.

— Mes amis, nous dit M. d'Éprouesse, nous faisons, si vous voulez bien, nos cent kilomètres par petite journée; c'est peu, trouvez-vous? une bicyclette en rougirait, mais nous en serons mieux pour faire escale à notre guise, bonne chère à notre appétit et dodo tout notre content : nous faisons un voyage d'agrément.

Car M. d'Éprouesse voyage en voiture à pétrole.

Le lendemain même, nous étions à Passy à six heures du matin avec notre petit bagage, autant que possible réduit, et qu'on lie de chaque côté de la voiture avec des courroies. Je vous confierai le petit nom de la voiture, qui est *Azurine,* ce qui prouve que les noms des voitures à pétrole, comme ceux des bêtes et gens, n'ont ni queue ni tête.

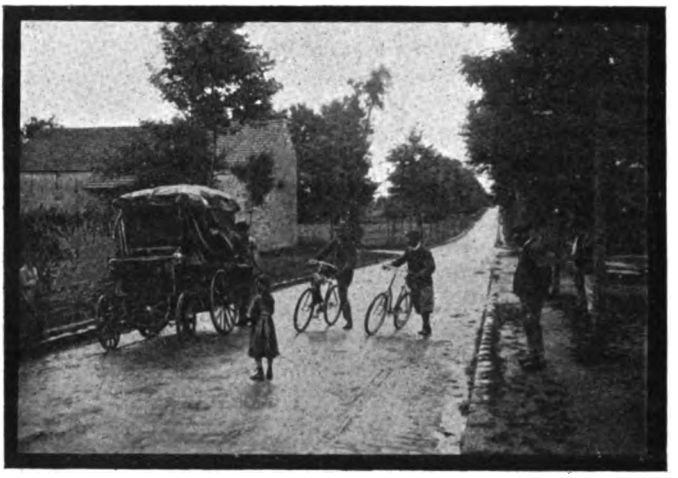
Ainsi accoutrée, munie de son grand parasol blanc; animée de la forte trépidation du mouvement rendu indépendant de la marche, pour l'épreuve avant le départ; exhalant l'odeur ténue de la gazoline d'allumage, *Azurine* a vraiment bonne tournure. Sans doute elle ne peut se défaire de cette contenance gauche que donne l'absence du cheval; mais, pure habitude optique. Et il faut avouer que pour qui s'accoutume à sentir la présence de la force emmagasinée soit à l'avant soit à l'arrière du véhicule, la sensation de cet « incomplet » de ce « manque de tête », si vous voulez, disparaît absolument, et l'appareil se suffit, comme un corps harmonieux, selon une esthétique, bien entendu, élémentaire. Ce n'est nullement élégant, mais ça se tient. Nous montons quatre : M. d'Éprouesse qui conduit, M. Ottimo, Italien d'origine et excellent d'estomac; à l'arrière, pour les menus soins des rouages, un mécanicien qui répond au nom de Dardare, et votre serviteur.

Par notre approvisionnement d'ustensiles, par le machiné des dessous de la voiture, par l'extrême réduction du bagage personnel et l'attroupement autour de notre équipage, nos préparatifs de sortie ont quelque chose d'un départ en ballon. Par notre tenue négligée en prévision de la poussière, nous ressemblons à des voleurs, et de grands chemins, c'est le cas de le dire.

Nous traversons Paris tout humecté

Digitized by Google

de l'arrosage du matin; nous roulons en pleine boue, mais la satisfaction de la première heure nous fait trouver tout admirable. Les alentours de la gare de Lyon ne nous parurent jamais si pittoresques : Charenton, un petit coin de bois de Vincennes tout vaporeux et frais de rosée, où nous nous enfonçons pour le plaisir, au mépris de notre plus court chemin, et même la triste traversée d'Alfort, nous paraissent également enchanteurs. M. Ottimo entonne un hymne à l'alliance latine; M. d'Éprouesse, la main au guidon et l'œil au compteur kilométrique, se délecte secrètement du ronflement régulier des « brûleurs, » du tictac vigoureux des pistons et de l'espace qu'*Azurine* enfiévrée dévore. Le mécanicien qui est marin de sa nature demeure seul en mélancolie, à cause de la température mal propice à la petite dégustation d'une chique.



LA VOITURE BACHÉE POUR LA PLUIE

On stoppe pour faire eau à Montgeron, sous un soleil de plomb, dont l'allure vive de la voiture en marche nous a jusqu'à présent dissimulé l'ardeur. De minuscules jardins fleuris, peignés, brossés, lissés, aperçus au travers de grilles blanches, au pied de bourgeoises maisons proprettes, excitent une fureur inopinée chez Ottimo, sans doute par suite d'un goût naturel pour les pampas et la forêt vierge, qu'en effet il se met à nous développer, à l'ébahissement des naturels de l'endroit groupés autour d'*Azurine* qui présente pour le moment ses entrailles nues au délectable épanchement des « graisseurs ».

Hop! nous voici à la lisière de la forêt de Fontainebleau, et la plaisante vision d'un déjeuner à Barbizon commence à nous dessiner le mirage de ses reliefs sur la route poussiéreuse de Melun. Hélas! voici les brûleurs qui faiblissent tout à coup et nous étonnions un village par notre traversée vertigineuse quand nous sommes brusquement arrêtés. Il faut visiter les mèches. Dardare, du geste dont un prélat dit la messe, amène avec ordre, un à un, ses petits tiroirs où les outils reposent en des creux de molleton comme des bijoux en leur écrin; on étire les mèches de coton, on souffle dans les petits cylindres de cuivre, tourne la manivelle, et nous voilà repartis. Deux kilomètres plus loin, même jeu. Un froncement se lit aux sourcils de M d'Éprouesse et je me permets de pousser les premières notes d'une lamentation.

— C'est dommage! fais-je du côté de Dardare.

— Oh! dit-il flegmatiquement, avec cette chaleur-là!...

— Eh quoi! vous pensez que la chaleur est cause...

— Pour la chique, assurément, monsieur!

Ottimo est ravi : pas trace ici du moindre bout de jardin peigné; des champs, rien que des champs à perte de vue.

Digitized by Google

Enfin nous revoici lancés; l'aiguille du compteur enregistre des kilomètres vierges d'incidents; nous faisons dix-sept à dix-huit à l'heure; nous voyons pointer les clochers de Melun; nous opérons dans la ville une descente à tous freins.

A une heure, nous atteignons Barbizon. Tout le monde sait ce qu'est un déjeuner à l'hôtel de la Forêt, qui ne diffère pas sensiblement pour les voyageurs en voiture à pétrole, sinon par la condescendance que nous obtenons du personnel et l'inquiétude mal dissimulée qu'inspire à d'élégantes jeunes femmes notre tenue et nos barbes saupoudrées de poussière. Une halte de deux grandes heures ne nous paraît pas exagérée; puis nous faisons une délicieuse traversée de forêt en vitesse moyenne, brûlons Fontainebleau, et, par la charmante vallée du Loing, parmi des prairies et un continuel et reposant voisinage d'eau, nous gagnons à sept heures précises la pittoresque petite ville de Moret aux portes fortifiées, à l'antique ceinture de murailles, où la rencontre fortuite de l'aimable artiste S... et de sa gracieuse femme nous vaut un dîner et une soirée inopinés durant lesquels la conversation, qui ne peut s'écarter du pétrole, nous amène à jeter les bases d'une idéale voiture dont je vous fais grâce du plan fantastique et que nous souhaitons à la postérité.

Les rêves de la première nuit sont légers, empreints d'images voletantes et fugitives, d'une remembrance d'objets innombrables qui passent et d'une crainte vague de s'arrêter : préoccupation du brûleur, nouveau souci humain! La porte entr'ouverte de ma chambre, qui communique avec celle de M. d'Éprouesse me fait assister à un brusque réveil où je l'entends prononcer un chiffre à haute voix : il continue de voir son compteur et totalise les kilomètres!

A huit heures du matin, nous inaugurons notre seconde journée par un temps frais, sous un ciel voilé; *Azurine* file à tout pétrole; nous avons la sensation de prendre un long bain matinal. Dardare, silencieux et confiant en la vertu des brûleurs, imprime à sa mâchoire un lent mouvement de ruminant, tandis que sa lèvre s'agrémente d'un caractéristique filet brun.

— A la bonne heure, Dardare, ça va bien, hé?

Il explore l'horizon d'un œil de matelot et son regard signifie : de l'eau.

La seule idée d'avoir de l'eau plonge notre ami Ottimo en une expansive jovialité. Comme je me permets de n'y prendre qu'une part médiocre, il m'entame un discours philosophique où il est démontré que les intempéries sont la santé du corps, à l'égal du cresson de fontaine. M. d'Éprouesse, immuable en sa sérénité, se contente de soulever une des portions de sa... postériorité : « Prenez, dit-il, et soyez à l'abri. » Nous retirons cinq feuilles de caoutchouc soigneusement pliées, et nous avons de quoi transformer notre équipage en le plus imperméable des moyens de trans-

PORTE DE VILLE A VILLENEUVE LA-GUYARD

Digitized by Google

port. On n'attend qu'un avis pour exécuter la manœuvre; notre souci, dès lors, est que la pluie dédaigne nos préparatifs et manque à tomber. Ah! voyageurs d'Orient-express et de coupés-lits, eûtes-vous jamais des émotions d'une aussi aimable puérilité? Aussi bien, je vous dis que la voiture à pétrole est en train de nous réformer les mœurs et de nous recréer les tempéraments de nos grands-pères guillerets et galants.

JOIGNY

La pluie ne tombait toujours pas et nous avions seulement trempé nos âmes en l'impression sévère des plaines de Montmirail, quand nous avons le plaisir de rencontrer nos hôtes de la veille partis pour nous surprendre, une demi-heure avant nous, en bicyclette, et qui nous attendent à la porte d'une auberge. Ces sortes de rencontres inopinées sur les grandes routes désertes ont un agrément que l'humanité ignore. On s'embrasserait. Vous verrez qu'on s'embrassera, beaucoup plus, avec l'usage de la voiture; tant pis pour les grincheux! Nous invitons la jeune femme à goûter quelques kilomètres de notre locomotion. Ottimo chevauche la bicyclette, et tel est l'effet de la présence d'une dame, que Dardare lui-même renonce brusquement, d'un geste que je vous épargne, à toute autre douceur.

La pluie! la pluie! d'un coup, des torrents d'eau! A la manœuvre! En trois minutes, la voiture est entièrement bâchée, et nous avançons, au milieu d'un déluge, parfaitement clos et intacts.

Mais bientôt nos bicyclistes crient grâce. Ottimo ne va pas le mieux du monde! Nous stoppons et recevons les gens mouillés sous notre toit confortable. On rit : Mme S. ne s'amusa jamais davantage. « Mais si! déclare Ottimo, tout va le mieux du monde! »

Cependant, la pluie persistant, nous sommes obligés de déposer nos compagnons d'une heure à la première station du chemin de fer; impossible de remonter à bicyclette. « Adieu! adieu! » Et nous repartons à toute vitesse sous l'ondée vers la ville de Sens que nous atteignons à l'heure du déjeuner après la traversée pittoresque de Villeneuve-la-Guyard.

Foin! des préoccupations du chemin de fer : « A quelle heure arrivons-nous à X? — Combien d'arrêt à Z? — Y a-t-il un buffet? — Aperçoit-on la ville en passant? » Nous nous moquons bien des arrêts et des heures! Nous ne savons pas quand nous arriverons, nous repartons quand nous avons vu la ville, et nous avons des auberges tout le long de la route où l'on peut toujours tordre le cou à une volaille et où le vin commence à se faire bon!

Oui, foin! du « grand frère » qui passe comme un boulet de canon au milieu du paysage qui nous a plu, et où, tranquilles au bord de l'eau, nous donnons à des instants nombreux de notre

Digitized by Google

pérégrination la tournure perdue des idylles.

Joigny : le temps est remis; nous faisons une courte halte et filons vers Auxerre.

Avez-vous jamais ouï parler d'*Auxerre en Auxerrois*, si ce n'est en chantant? Moi, non. Le fait est que le vin est tout à fait délicieux. On chante dans la rue; on chante dans les cafés; on chante sur la place publique autour d'un lampion fumeux qui éparpille ses lueurs fantômatiques au-dessus d'un harmonium enfantin et d'une foule silencieuse. Oh! ces refrains entendus à Auxerre, jamais plus ils ne me sortiront de la tête! L'un surtout, patriotique et lamentable, suivi immédiatement d'un autre purement suggestif et dont la formule du symbole est :

Avec son petit arrosoir,
Avec son petit arrosoir!

Je demande la permission de ne pas soulever le voile qui donne à ces couplets leur vertu, et je vous renvoie à Auxerre qui s'en pourlèche, le soir venu. Quant à nous, c'est en chantant aussi que nous quittons Auxerre, le matin, par un ciel clément qui, cette fois nous fait grâce,

Avec son petit arrosoir!

Bien nous prit de chanter au départ, car ce jour devait être celui de notre marche la plus pénible. Nous avions à escalader la Côte-d'Or, et toujours *Azurine* manifesta un médiocre entrain pour les pentes. En revanche le pays est plus beau et nous avons la consolation, lorsqu'un de ces maudits brûleurs nous fait faux bond, soit à une côte, soit à une descente, de reposer nos yeux déconte-

HALTE DANS LA RUE

nancés sur des environs pittoresques. Dieu sait, et Dardare aussi, pour avoir manié et remanié le contenu de ses petits tiroirs, et tourné la manivelle, combien d'endroits charmants reçurent la caresse de nos mélancolies. Nous nous perdons en conjectures sur la cause de ces extinctions des brûleurs. Quelqu'un hasarde la supposition que le pétrole pourrait bien être mauvais.

— Dardare, vous achèterez du pétrole à Avallon, et nous verrons bien.

Entre temps, nous nous livrons à la chasse involontaire des vaches du pays qui sont blanches et peureuses. Ces bêtes fuient devant la voiture et nul chien au monde, nulle voix de crécelle écorchante de petite gardeuse aux abois ne les peut faire retourner. Il faut stopper. Remarquez qu'en ces moments, les brûleurs fonctionnent toujours à merveille. Par contre, au premier village qui nous contemple avec ébahissement, nous voici encore arrêtés sans rime ni raison.

— Dardare, n'avez-vous donc pas changé le pétrole?

— Monsieur ne m'a pas dit de le changer : j'ai mis seulement le nouveau par-dessus.

— !!!

Digitized by Google

Il ne nous reste qu'à vider complètement le carburateur qui contient le mélange du pétrole ancien et du nouveau. *Azurine*, après cette opération, et nourrie d'un plus pur aliment, est prise d'un regain de vélocité. N'étaient les maudites côtes, nous avançerions, mais l'intelligent ingénieur qui traça ici la route nationale, épris de la ligne droite jusqu'à la croire constamment idéale, l'a appliquée sur tout le pays sans aucun souci des variations de niveau : bosses, collines, monts et vallées lui sont indifférents ; il va droit son chemin.

Depuis cinq grandes heures nous n'avons pas vu âme qui vive : des mamelons, des vallons, des bois silencieux et déserts. Le soleil baisse ; nous commençons à manquer d'eau ; la carte n'indique ni filet bleu ni village. Enfin une mare à cinq cents mètres de la route. Ferons-nous ce détour? Il le faut. Et, arrivés à cette flaque d'eau isolée, large comme un petit lac, où le couchant envoie ses opales, ses émeraudes et des lambeaux épars d'orangé qui s'éteint, la beauté de l'heure nous retient et nous voilà accroupis près des roseaux, immobiles et insoucieux du reste.

N'avions-nous pas espéré atteindre Dijon dans la soirée! Hélas! nous arrivons à la nuit en un petit endroit nommé Précy-sous-Thyl où nous coucherons à l'auberge. Une nuée de gamins tout près d'aller au lit s'abat autour d'*Azurine* ronflante ainsi qu'à ses plus beaux jours. Nous avançons parmi de la marmaille criante, sifflante, chantante, et d'un effet pittoresque inouï dans la pénombre que nous perçons de nos feux blancs.

Nous devons à la vérité de dire que ce lieu de Précy nous fut mal favorable. A la suite de cette journée fertile en accrocs, M. d'Éprouesse, fatigué sans doute de tenir perpétuellement le guidon et de surveiller sa machine depuis trois jours, gagne aussitôt sa chambre par le moyen d'un escalier de pierre d'un aspect étonnemment romantique, et nous abandonne sa part de dîner. Las! nous lui fîmes trop d'honneur pour la tranquillité de notre nuit et tentâmes d'oublier nos déboires par des moyens trop vulgaires. Une insomnie insurmontable me tenant vers l'heure de minuit seul à seule avec Phœbé qui planait, pure, sur Précy endormi, j'entends tout à coup des aboiements furieux mêlés à une voix humaine, s'il est juste de qualifier ainsi la vociférération de notre excellent ami Ottimo aux prises dans la cour avec le molosse de l'hôtel du Commerce et de l'Industrie.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur Ottimo?

— Mais, clame mon infortuné compagnon, n'est-il pas apparent qu'il y a là une rosse de chien vis-à-vis d'un homme incommodé?

— Aussi quelle idée de s'exposer à pareille heure à la sévérité de ce gardien d'ailleurs honnête, j'en suis convaincu?

— Je vous en souhaite en effet de plus continente, monsieur le maître d'école, me lance Ottimo dans l'instant qu'il atteignait, au fond de la cour, le lieu sans doute de ses désirs ; mais faites donc taire cette maudite bête, car, ajoutait-il, par une lucarne en cœur, je compte repasser... malgré que ma santé soit altérée...

Et j'avisais un pot de fleurs que j'eusse certainement sacrifiées aux dieux Pénates, pour le repos de la maison, sur le dos du chien, quand différentes têtes apparurent aux croisées en même temps que grognaient des voix épaisses de sommeil. Quelqu'un cueillit sur l'appui de sa fenêtre des bribes de chaux et les lança à l'animal hurlant. Phœbé qui vit ce spectacle dut sourire. Mais la maîtresse de l'hôtel en faillit gronder. Elle se montra sur un palier de pierre, en jupe courte et en camisole. C'était une personne accorte et de tournure imposante ; le seul timbre de sa voix adoucit l'animal et nous engagea tous à la conversation. Elle s'établit sur le sujet de l'indisposition d'Ottimo que l'on nommait « le monsieur de la voiture ». De sorte que lorsqu'il se montra, il n'y eut qu'une

Digitized by Google

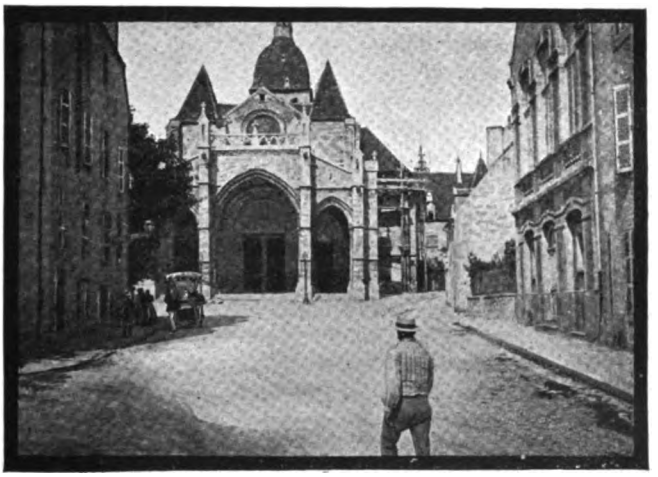
voix aux cinq ou six fenêtres qui donnaient sur cette cour, pour lui demander de ses nouvelles.

— Mais cela va, dit-il, le mieux du monde! et son sang méridional reprenant le dessus, il esquissa, tourné vers la lune, quelques entrechats qui tassèrent son indisposition, et le rendirent aussitôt populaire.

Cependant nos mines étaient longues au matin; M. d'Éprouesse conservait la migraine, et Ottimo, qui dut à son caractère familier d'expliquer à toute la commune assemblée les secrets des entrailles d'*Azurine*, rêvait d'interroger l'apothicaire sur de plus chers rouages. Toutefois, tandis que nous achevions de monter la Côte-d'Or, Ottimo se rétablissait dans la mesure que nous paraissions nous affaisser davantage.

La descente nous remit. Le pays devenait adorable, la route serpentante en une vallée infinie où nous voyions les teintes des collines se dégrader jusqu'au bleu pâle. Nous arrêtâmes le mécanisme et, pendant une heure, *Azurine* descendit sur ses freins. Notre entrée, le soir, à Dijon, fut des plus honorables et nous n'eûmes plus d'embarras qu'en nous regardant les uns les autres sous le *hall* de l'hôtel de la Cloche, en face d'un maître d'hôtel dont la raie descendait jusque sous le faux-col. Nous avions l'air d'anarchistes, nuance « par le fait », rien même des « intellectuels ». La poussière et le soleil avaient brûlé nos vêtements; nos barbes incultes, poudreuses et desséchées nous donnaient la sensation d'un hérissement de fils de fer, et la légèreté de notre ballot nous permettait tout juste de changer de chemise, Ottimo ne retrouva pas son petit succès de Précy, et des dames, à la table d'hôte, visiblement, précipitèrent leur repas.

J'espère que tout le monde connaît Dijon; cette ville a des églises et un palais des ducs qui valent mieux que sa moutarde. *Azurine* nous a promenés partout, objet de curiosité pour tous les Dijonais. Quand nous venons la rejoindre après la visite d'un monument, elle est entourée d'une si compacte ribambelle de gens que nous pensons malgré nous, et sauf votre respect, à un essaim de mouches abattu sur un petit tas douteux. A notre approche, tout s'écarte et se disperse. On nous entoure, mais à distance, d'une sorte de vénération muette.

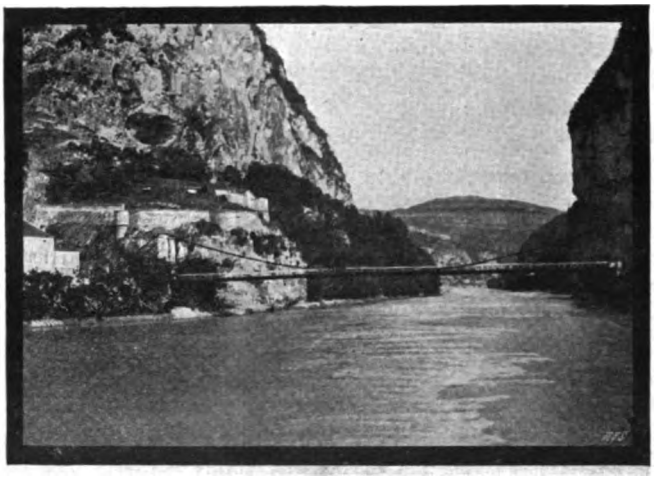


CATHÉDRALE DE BEAUNE

Mais les chevaux bourguignons, sans doute mal renseignés, manifestent contre cette nouveauté une opposition déclarée. Quelques-uns nous lancent à la rencontre des regards obliques et partent à fond de train; d'autres, pour plus d'éclat, arrivés à dix mètres de nous sans aucun signe d'effroi, virent tout à coup et complètement, rebroussant chemin avec un entrain sans égal. Nous allions quitter les faubourgs de Dijon, quand nous rasons une voiture de démé-

Digitized by Google

nagement attelée d'un joli cheval noir de tout repos probablement puisque les déménageurs sont, à ce qu'il nous semble, au cabaret d'en face. Nous donnons, à distance, quelques coups de cornet. Rien ne bouge; nous passons à



LE PONT DE PIERRECHATEL

toute vitesse et n'avons plus qu'à contempler le cheval qui fait un détour du côté d'un fossé profond. La voiture se penche et s'affaisse sur le côté, de la façon la plus paisible du monde; nous distinguons de loin quelques vases, des meubles, un ou deux matelas projetés. On sort du cabaret; on lève les bras, on crie. *Azurine* traverse ces catastrophes avec le dédain qui sied aux instruments du progrès. Nous comptâmes, avant d'arriver seulement au clos Vougeot, quelques douzaines de choux, de salades et un nombre indéterminé de carottes et menus légumes répandus par les maraîchères au cheval impétueux. Inconvénient de la voiture automobile, direz-vous? — Pardon! vices de la traction animale, s'il vous plaît! O vous qui déménagez, laissez toute rossinante!

Nous traversons les célèbres crus de Bourgogne, excellent entraînement à savourer le vin de Beaune que la plus jolie des maîtresses d'hôtel nous sert elle-même en des verres de la contenance d'un demi-litre. Nous allons voir le célèbre hôpital de Beaune, un coin intact du XV^e^ siècle, une cour fleurie ensoleillée, au cloître de bois, aux grands auvents pointus, aux pignons d'ardoises, aux délicates ouvertures gothiques où la cornette et le visage gracieux de petites nonnes qui courent, enchantent un instant les yeux d'une déconcertante résurrection historique. Nous nous asseyons sur la margelle d'un puits en fer forgé du XV^e^ siècle où des liserons soignés grimpent, comme sur les images, et nous faisons durer ce ravissement rétrospectif. Nous savons qu'*Azurine* est patiente et qu'elle se rallume instantanément. Et dire qu'il y a de pauvres gens qui voyagent en chemin de fer!

Ne nous flattons jamais! Un des avantages du voyage en voiture est de vous induire à chaque instant en réflexions philosophiques. Voilà-t-il pas qu'*Azurine* a toutes les peines du monde à s'éloigner de Beaune. Plus de côtes cependant, une belle route plane qui devrait nous mener en moins de deux heures à Châlon. On visite la machine, on renouvelle les brûleurs. Les mouvements font entendre un bruit inusité, une sorte de râle de mauvais augure. Nous sommes obligés d'aller en petite vitesse. Misère! nous rougissons en passant dans les nombreux villages de Bourgogne où nous vîmes tant de jolis minois se pencher aux fenêtres. Il y a dans tout ce pays des figures charmantes. Le bruit de la voiture surprend des femmes à leur toilette; quelques-unes se montrent, la serviette ou l'éponge à la main, curieuses avant tout, décou-

Digitized by Google

vrant une épaule ou davantage; puis elles se cachent, mais veulent voir, et elles rient et nous rions; c'est délicieux. Mais *Azurine* va comme une tortue; nous nous donnons des airs pas pressés, nous n'atteignons Châlon qu'à l'heure du dîner.

Alors, pour la première fois, la grande ville nous intimide; quelle piteuse figure nous allons faire! — Où se trouve l'hôtel X...? — A l'autre bout de la ville. Nous jurons tous à la fois, quoique Ottimo trouve la chose très bouffonne. Sauvés! sauvés! la grande rue descend en pente rapide jusqu'à son extrémité. La main aux freins, en avant! Nous faisons une entrée magnifique, troublés uniquement par l'angoisse de voir tout à coup le niveau s'aplanir. Cela descend! cela descend encore! Dieu soit loué! car tout Châlon est dehors, comme à l'exprès; nous fendons une foule épaisse assemblée pour le passage de la course de cycles Paris-Lyon; nous bénéficions des dispositions enthousiastes et pénétrons à l'hôtel au milieu des applaudissements.

Il n'y avait pas de quoi. Nous étions destinés à la suprême humiliation. — Quoi donc? — Oh! c'est terrible à confesser! — Mais encore?... hein?... le chemin de f...?— Vous l'avez dit: le chemin de fer! le « grand frère » dédaigné, bafoué tout le long de la route, nous l'allions prendre et faire prendre à *Azurine* jusqu'à Lyon pour la raison qu'un des rouages essentiels que je n'ai point la mission de vous décrire était usé et ne se pouvait remplacer qu'à Paris d'où il fallait le faire venir et l'attendre. J'affirme que jamais le train de P.-L.-M. ne reçut de voyageurs plus confus et plus mal disposés. Nous passâmes trois heures en chemin de fer et deux jours à Lyon, qui nous parurent des siècles...

— Eh bien, Ottimo, cela va-t-il le mieux du monde?

— Rien ne pouvait nous être meilleur que ce qui nous arrive, répond, imperturbable, cet animal d'homme; car nous eussions pu, avec un organe usé à demi, traîner quinze jours sur les chemins; un organe usé tout à fait va nous en valoir un neuf qui nous vaudra à Aix-les-Bains une entrée triomphale!

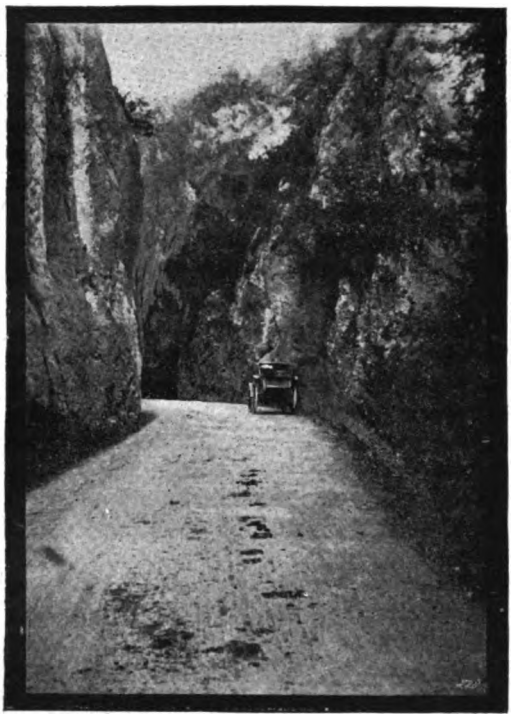
Et Ottimo avait encore raison. *Azurine* restaurée nous fit, à la sortie de Lyon, brûler tellement d'étapes, que nous allongeâmes à plaisir notre itinéraire, allant toucher jusqu'à la Grande-Chartreuse, d'où nous redescendions le lendemain avec une vitesse de 25 kilomètres à l'heure par le plus long toujours, Pierrechatel, le col du Chat, aux bords du lac du Bourget. Des amis nous attendent près de l'arc antique de Campanus, et l'ombre du soir est assez favorable pour que Ottimo croie passer dessous et remercie en vocables sonores les populations de l'avoir élevé pour nous.

On nous embrasse; nous embrassons,

LE COL DU CHAT

Digitized by Google

et quiconque nous a touchés vient avec nous se débarbouiller, ce qui n'est pas sans besoin. Nous étions partis de Paris depuis neuf jours; enfin on allait pouvoir



RETOUR DE LA GRANDE CHARTREUSE

s'offrir la sensation du linge blanc! Nous allons dans la soirée à la Villa-des-Fleurs, on ne nous regarde pas avec effarouchement, des Parisiennes même ne s'éloignent pas de nous.

M. d'Éprouesse se penche de gauche à droite et murmure un chiffre énorme de kilomètres. Il triche un peu, car il ne défalque pas ceux que nous devons à la compagnie du P.-L.-M. Mais qui ne lui serait indulgent? Il nous a donné l'occasion de faire un voyage long, agréable et sans fatigue, où nous avons éprouvé les points faibles de la locomotion à gaz, — qui sont pour la plupart supprimés aujourd'hui, — et l'an prochain nous emmènerons nos familles entières sans la moindre crainte qu'elles soient incommodées. L'inconvénient de la poussière est évité par une disposition nouvelle des places d'arrière; les brûleurs ne sont pour nous qu'une institution tombée en désuétude; nous emmagasinons de l'eau pour une journée entière et du pétrole pour une semaine; nous transportons notre garde-robe grâce à un aménagement particulier; enfin, par la puissance d'un moteur mieux proportionné, nous nous soucions des côtes autant que des vieilles diligences ou même du chemin de fer, moyen barbare destiné au transport des gens affairés, et des marchandises, des aveugles ou des névrosés, des gens bilieux ou sans conversation, mais contre quoi toutes personnes bien nées, amies de la nature, des incidents aimables et de la bonne compagnie, doivent organiser la plus farouche réaction.

René Boylesve.

Digitized by Google

Trouville, disent les guides, n'existait pas il y a soixante ans! Combien au contraire ce devait être un délicieux endroit, alors que, simple village de pêcheurs, on n'y trouvait ni casino, ni hôtels, ni gare, ni surtout cette foule qui a soin de s'intituler elle-même *Tout-Paris* et qui n'est en partie que la réunion annuelle et hétéroclite de personnages de tous les genres et de tous les mondes, qu'y attire la « grande semaine »!

Pour retrouver le Trouville de ces heureux temps passés et trépassés, il faut le chercher dans les marines d'Isabey, dans les tableaux de Morin et dans les causeries de Dumas. On y revoit la charmante bourgade pittoresquement assise à l'embouchure de la Toucques, entourée de paysages plantureux, de riantes collines, et habitée seulement par des marins courageux et intrépides, qui guident leurs barques pittoresquement peintes jusque sur les côtes d'Angleterre et de Hollande.

Et c'est resté pour l'artiste et le poète le seul attrait qui subsiste de Trouville, que ces cent ou cent trente barques de pêche aux voiles multicolores, rouges, vertes ou bleues, qui partent à chaque marée jeter le *chalut* pour draguer turbots, barbues, anguilles et surmulets.

Le retour des pêcheurs est plus pittoresque encore, surtout lorsque le soleil couchant empourpre l'horizon et dore la crête de chaque vague. Les voiles de couleur prennent alors de merveilleux tons chauds, se découpant sur le ciel et se reflétant dans l'eau. Les bateaux appa-



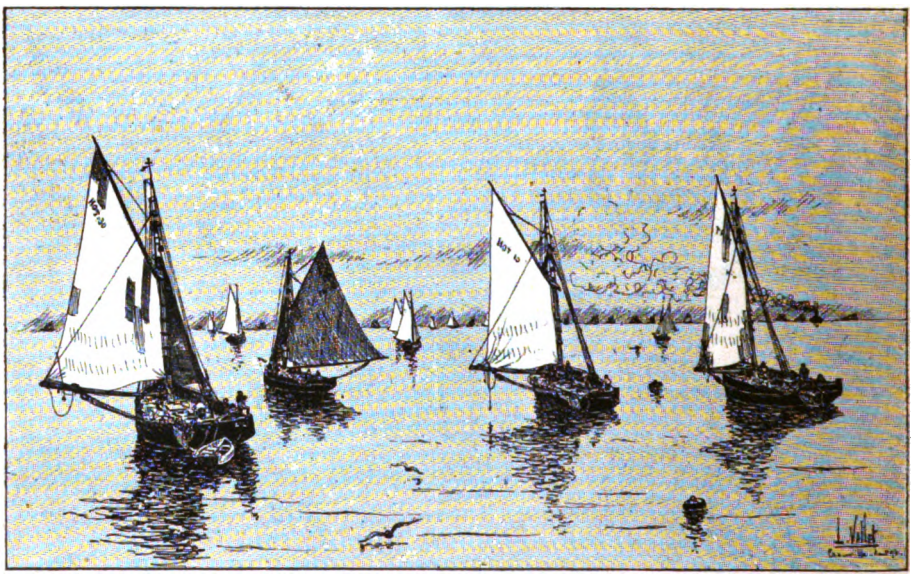
Digitized by Google

raissent d'abord au loin, minuscules comme une flottille de bateaux d'enfants; puis ils grossissent, les détails se précisent, les couleurs se diversifient et c'est alors un tableau, une « marine » inimitable.

Lorsqu'on revient vers la ville, les yeux encore tout éblouis de ce spectacle féerique, le décor change immédiatement: le Stand, l'Eden-Casino, les cafés et les bazars, horribles constructions en bois et d'un style mauresque d'hippodrome, semblent plus ridicules encore, et sur les PLANCHES, la foule moutonnière et poseuse paraît bien dans toute sa nullité prétentieuse. On rencontre bien, de-ci de-là, quelques gens réellement distingués de mérite, de tournure ou de naissance; mais alors, il faut aller rôder du côté du bassin où sont amarrés les yachts. C'est là le quartier général de l'aristocratie du nom, de la fortune ou du mérite; si c'est encore bien éloigné du coup d'œil qu'offre, vers la même époque, la rade de Cowes, c'est déjà cependant fort bien, et il n'est pas rare d'y voir flotter des pavillons aux couleurs des plus grandes familles de France.

Les propriétaires de tous ces beaux bateaux, trois-mâts, goélettes, yawls ou simples côtres, vivent chez eux, se visitent mutuellement et ne quittent guère leur BORD élégant et confortable que pour aller excursionner au château de Bonneville, à Criquebeuf, au château d'Hébertot ou le long de la côte.

Pour être impartial, du reste, il faut ajouter que le Grand Prix de Deauville couru, la Grande Semaine terminée, le Tout-Paris des courses et des tripots disparaît, et la ville redevient, à peu de choses près, une station de bains ordinaire.



Mais voilà bien longtemps s'occuper de Trouville! il est temps, ami lecteur, de se mettre en route. Un dernier coup de pompe aux « pneus », un peu d'huile pour rouler plus facilement, un coup d'œil à la sacoche qui contient l'album et les crayons, et partons, après avoir bien assujetti le caoutchouc au guidon; il vente abominablement du nord-ouest et nous aurons sûrement de la pluie.

Il est huit heures et demie lorsque je passe devant le casino de Deauville, qui ressemble si furieusement à une gare...

Digitized by Google

allemande. Ici, une parenthèse, la dernière. Il est bien entendu que c'est un voyage que je raconte au lecteur, un tout petit voyage et non un record; j'irai doucement, tout doucement, musant et flânant, grapillant au passage un bout de croquis ou une note d'observation: à d'autres le soin de filer à toute vitesse, sans rien voir, de faire vingt ou trente kilomètres à l'heure, et d'arriver suant et soufflant pour le compte de la maison X ou Z... Je voyage pour voir le pays, et la bicyclette n'est pour moi qu'un moyen de fatiguer moins et d'aller plus loin qu'à pied. Je ferme ma parenthèse et je repars en longeant la terrasse de Deauville. Bien triste et bien froid, Deauville, et cependant, pendant plus d'un kilomètre, ce ne sont que palais, villas énormes, se suivant au milieu de jardins qui semblent tous empruntés au parc Monceau; tout cela respire la fortune, la vie large et aisée, mais sauf une ou deux exceptions, et en première ligne une délicieuse villa à rideaux jaunes, toutes ces grandes bâtisses sont du goût le plus bourgeois et inspiré par une bien pauvre imagination artistique. On a la sensation que c'est le même architecte qui a fourni tous les plans, et que c'est le même jardinier, Le Nôtre au très petit pied, qui soigne tous ces beaux jardins.

En attendant, le vent souffle avec fureur, et c'est pour avancer une véritable lutte; péniblement, je passe devant les villas Monyr, Decauville, Élisabeth Demidoff, etc., etc.; puis il faut tourner à gauche pour prendre la route de Caen, plate encore pendant huit ou neuf cents mètres. On laisse à gauche le chemin de Tourgueville et un second chemin sur lequel un poteau porte ces mots peu modestes: « Manoir de Bénerville », et bientôt commence une côte très rapide. Là, je rencontre l'ami Ravaud, qui descend à toute vitesse dans sa petite voiture; un signe d'amitié au joyeux compagnon, et nous continuons notre route chacun en sens inverse, lui, vent arrière, moi, vent

debout. Ouf, que c'est dur! enfin me voici arrivé en haut de la montée. La vue y est absolument admirable. Devant moi, toute la côte, Villers, Houlgate, Cabourg, l'Orne, et dans le lointain Luc. Derrière moi, Deauville et Trouville, la pointe des Roches-Noires, l'estuaire de la Seine, le Havre et le cap de la Hève, devant lequel cinq ou six grands steamers attendent l'heure de la marée. A ma droite, la mer très remuante et très moutonneuse, avec les bateaux de pêche qui dansent à l'horizon; enfin, à ma gauche, des collines couvertes de verdure, et plus près la très jolie petite église de Bénerville. Par un temps clair et calme, ce panorama doit être réellement féerique. Malheureusement le ciel roule de gros nuages gris, le vent souffle avec une furie incroyable et trouble l'atmosphère.

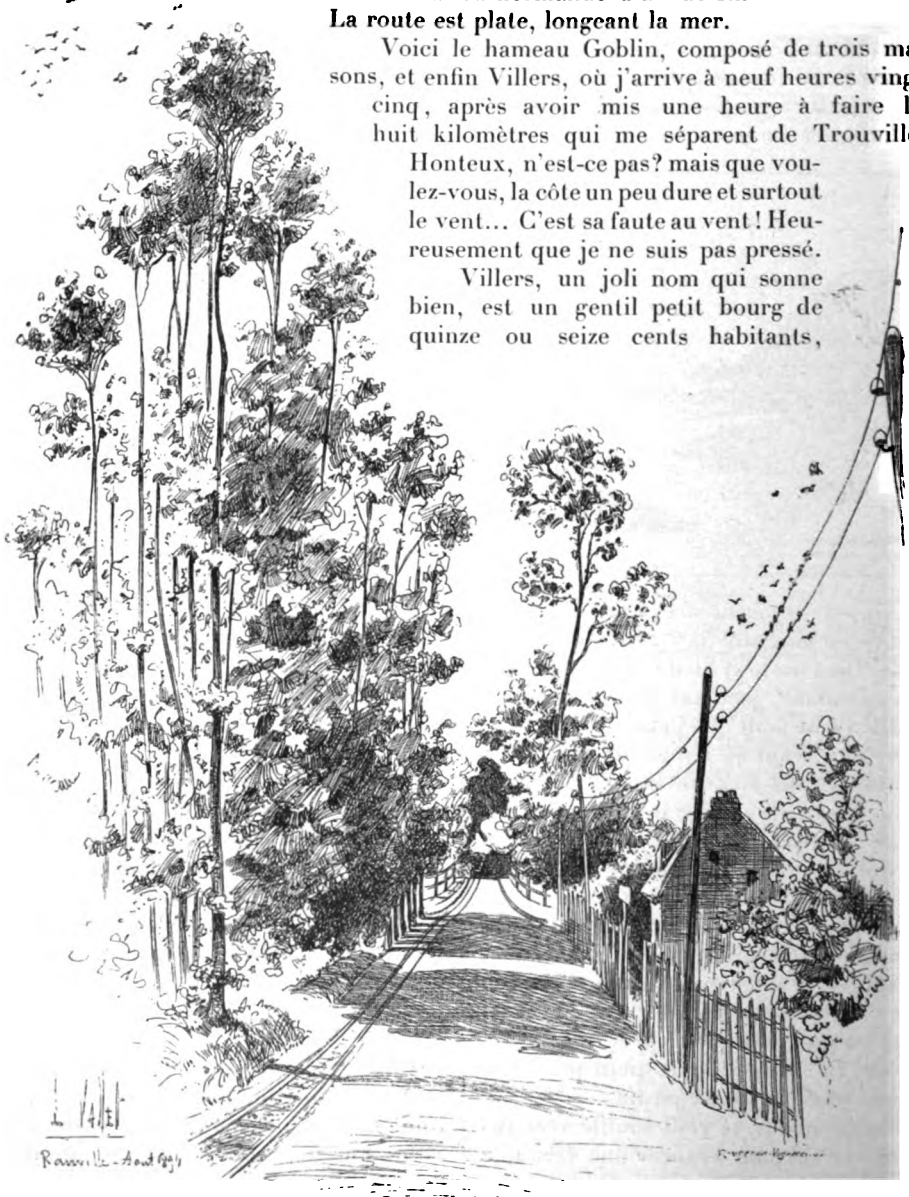
Digitized by Google

La route redescend bientôt et l'on va à bonne vitesse pour compenser le long temps mis à monter; tout le long de la route je rencontre des bicyclistes; je remarque que tous vont en sens inverse de moi, ils passent tout guillerets; je croise aussi nombre de voitures remplies d'excursionnistes. Ce sont les mêmes qui conduisent à Paris les Anglais admirer le monument de Gambetta ou la tour Eiffel.

Au bas de la côte on traverse Blonville, petit village insignifiant où la seul chose intéressante est une vieille maison normande d'un dessin assez amusant. La route est plate, longeant la mer.

Voici le hameau Goblin, composé de trois maisons, et enfin Villers, où j'arrive à neuf heures vingt-cinq, après avoir mis une heure à faire les huit kilomètres qui me séparent de Trouville! Honteux, n'est-ce pas? mais que voulez-vous, la côte un peu dure et surtout le vent... C'est sa faute au vent! Heureusement que je ne suis pas pressé.

Villers, un joli nom qui sonne bien, est un gentil petit bourg de quinze ou seize cents habitants,



Digitized by Google

admirablement situé au pied de verdoyantes collines sur lesquelles s'étagent et se dispersent assez loin ses nombreuses villas. La grand'route longe la mer, séparant les premières maisons de la plage. Les villas rangées le long de cette route ne brillent pas, elles non plus, par le goût ni le sentiment artistique. Presque toutes sont d'une architecture prétentieuse. Un groupe d'autres... BATIMENTS, dont l'ensemble s'appelle *villas de la plage*, est d'un aspect particulièrement risible! Construites comme qui dirait en carton-pâte, elles réunissent, par un mélange absolument surprenant, des styles variés; L'italien, le moyen âge, la renaissance, le moderne, le norvégien et même le suisse se superposent et se mêlent, avec une fantaisie tout à fait inattendue et un art de l'effet le plus nouveau. Chacune porte du reste un nom qui les achève. J'ai nommé la FLORENTINE! la VÉNITIENNE! le NID DE FAUVETTES!!! NID DE PINSONS!!!! VILLA BÉBÉ!!!!! J'en passe, et des meilleurs!

La plage, en revanche, est réellement charmante et des mieux fréquentées; beaucoup de jeunes gens, et de très bien, de jolies jeunes filles élégamment mises et de beaux enfants, tout cela travaille, creuse, joue au tennis, au croquet, à la balle ou part à marée basse, en coquets costumes, à la pêche aux VACHES NOIRES. Situées à l'ouest de Villers, les Vaches noires sont de grosses roches calcaires, célèbres par les nombreux et très beaux fossiles qu'elles renferment. Ces fossiles sont bronzés par une couche de pyrite qui leur donne l'aspect métallique; la variété en est grande et ils font la joie des naturalistes de tous les âges, qui y viennent en grand nombre... pour pêcher des moules et des coquillages.

Plus haut, en remontant sur la falaise, se trouvent le *désert* et le *chaos*, vaste et curieux amas de roches bouleversées qui rappelle, mais de très loin, les merveilleuses *pierres* de Bretagne.

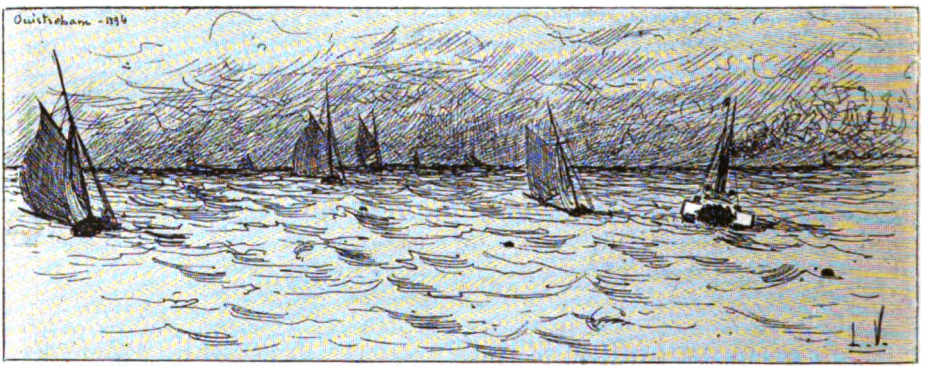
Point n'est besoin, j'imagine, de dire que ce n'est pas à bicyclette que je me suis promené au milieu des rochers; ma machine se repose à l'hôtel; allons la retrouver, car il est temps de repartir si je veux arriver à temps pour déjeuner à Houlgate.

La route, qui s'appelait jusque-là route de Caen et qui devient route de Dives (?), tourne à gauche dans Villers, et commence de suite à monter, encore une côte et une bonne! On passe devant le marché, grand et bien approvisionné, puis, montant toujours et ferme, on arrive à la fort belle propriété de M. de Machès; à cet endroit, et pour souffler un peu, retournons-nous. et nous jouirons d'une vue délicieuse, Deux rues descendent à travers Villers, encadrées de feuillages et de fleurs, d'où perce le clocher pointu de l'église; elles mènent à la plage et semblent s'enfoncer dans la mer, qui à cet instant précis s'éclaire et resplendit du plus beau vert émeraude; le ciel se découvre, le soleil se montre, et, arrêté par les grands arbres qui abritent la route, le vent, l'odieux vent qui semblait vouloir m'empêcher d'avancer, souffle moins fort et me laisse admirer ce joli tableau.

Continuons notre route, en montant toujours; nous voilà au sommet de la côte; la vue y est admirable. Saluons au passage et de loin les derniers chalets de Villers, qui me paraissent édifiés avec plus de goût que ceux d'en bas, et nous voici sur du PLAT. La route est réellement fort jolie et bordée d'une magnifique campagne; à droite et à gauche se détachent de délicieux chemins qui s'enfoncent dans la verdure ombragée des grands arbres et sont autant de charmants motifs d'étude. Comme il ferait bon s'asseoir là et laver une aquarelle d'un de ces jolis sentiers! Mais, hélas, il faut y renoncer, nous n'arriverions jamais, et dame! il commence à faire faim; c'est égal, si vous passez par là, ami lecteur, je vous recommande le chemin de Préfontaine, absolument ravissant! A quatre kilomètres environ avant d'arriver à Houlgate, le chemin tourne court et descend; le paysage à cet endroit est bien moins joli que celui que nous venons de tra-

Digitized by Google

verser, sauf à un endroit d'où part, à gauche, un petit chemin en corniche dans un petit bois de sapins. Nous tournons à droite et nous sommes au bas de la côte; quelques fermes amusantes, puis on remonte légèrement et les délicieux chalets de Houlgate commencent. Nous arrivons dans la station balnéaire la plus jolie et la mieux fréquentée de toute la Normandie. A Houlgate tout est élégant et de bon goût. Ici, à l'encontre de Trouville, les gens réellement distingués sont en grande majorité, et s'il s'y glisse quelques intrus, c'est en petit nombre; les voitures les mieux attelées et les



mieux conduites se croisent dans la grande rue.

Beaucoup de bicyclistes masculins et féminins, presque plus de cyclewomen que de cyclemen. La bicyclette a bien décidément acquis droit de cité chez nous, et si l'on rencontre sur toutes les routes de France et de Navarre nombre de recordmen à maillots et encombrants, si le dimanche tous les boutiquiers sillonnent plus ou moins péniblement les grands chemins, en revanche, dans la semaine on rencontre à chaque pas, surtout sur cette bonne et jolie route de Dives, beaucoup d'hommes distingués et surtout de dames jolies, très jolies et très élégamment mises. Un des endroits où l'on croise le plus de bicyclistes des deux sexes, en même temps que d'équipages et de cavaliers, est certes la partie de la route qui va de Houlgate à Cabourg. Entre quatre et six, c'est, par un bel après-midi, une réduction Colas de l'avenue des Champs-Élysées. J'allais dire, en vieux Parisien endurci et entêté, de l'avenue de l'Impératrice! Ici, seulement, il y a sélection, on est débarrassé de l'ignoble fiacre au cocher dormant sur le siège; il y a bien les voitures de louage, mais elles sont en petit nombre et contiennent souvent de si jolies toilettes qu'on ne fait pas attention à la voiture.

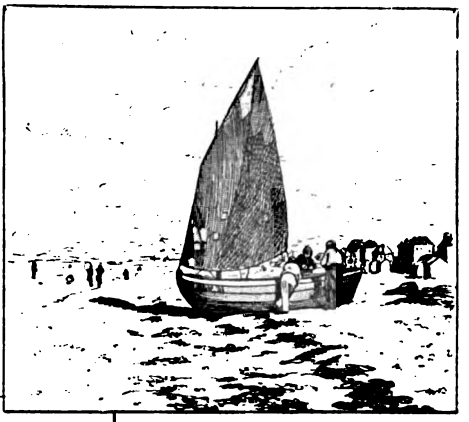
Mais revenons à Houlgate. Un tour sur la plage, ou plutôt sur la digue, à l'heure du bain, est une chose charmante. Les baigneuses portent toutes le petit foulard de soie de couleur claire, bleu, rose, jaune, vert tendre, orange, et semblent d'un peu loin de gigantesques et charmantes fleurs qui font songer à l'admirable tableau de Rochegrosse.

A marée basse, le coup d'œil est autre, mais toujours fort agréable. On dresse devant le casino des sortes de guérites en toile où l'on vient s'abriter du soleil, puis les nombreux parapluies à raies rouges s'éparpillent comme d'énormes champignons aux vives couleurs, et dessous, à côté, partout, des jolies toilettes et un peuple d'enfants tous plus jolis les uns que les autres, travaillant, bâtissant, démolissant, babillant, courant, adorables! Devant soi la mer et le merveilleux amphithéâtre qui va du Havre à la pointe de Luc. A l'horizon, les voiles blanches des yachts, qui semblent de grands oiseaux dont les ailes se décou-

Digitized by Google

pent sur le bleu du ciel. Par un beau soleil d'août, c'est un spectacle qui ne peut s'oublier.

Hélas! il faut s'en arracher et repartir. Nous traversons d'abord Beuzeval, qui semble n'être que la continuation d'Houlgate, mais qui est aussi beaucoup plus calme. Le Drouet-Drauchon les sépare; de très jolis chalets sont construits tout le long du ruisseau. Je me souviens de ce coin de Normandie, il y a dix-huit ans, en 1876. C'était alors



un tout autre aspect, Houlgate n'était pas encore à la mode et commençait à peine; on venait de Trouville en diligence, et ma foi c'était tout à fait charmant. Les bords du Drauchon n'ont guère gagné, il faut bien le dire, à toutes les élégances de la mode, et du délicieux petit ruisseau qui s'en allait serpentant sous les grands arbres, sans connaître d'autre bruit que celui du battoir de quelque laveuse normande ou des pas de l'artiste enthousiasmé, à cette petite rivière du bois de Boulogne, il y a loin. Passons, aussi bien nos regrets ne changeront rien.

De Beuzeval à Dives, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Il fait un radieux soleil et c'est plaisir de pédaler. Saluons au passage l'hôtellerie de Guillaume le Conquérant, charmante, mais si connue que c'est puérilité d'en parler; l'église, les halles, quelques vieilles maisons font de Dives une petite ville où il est délicieux de flâner le crayon à la main. Le cimetière qui entoure l'église est un vrai petit paradis et m'a rappelé certains cimetières bretons où la mort se fait presque gaie, tant il y a de fleurs, d'arbres et de papillotants entourages de coquillages. Il semble qu'on doive être bien à dormir là son dernier sommeil.

Dives rappelle à la fois le Conquérant et sa flotte, Henri IV et Mme de Sévigné, tous trois personnages assez « chic » de leur époque, et l'on sait, n'est-ce pas,

Digitized by Google

que c'est du port de Dives que Guillaume partit à la « conqueste » de l'Angleterre.

Traversons le chemin de fer de Paris à Trouville, puis la Dives, et nous voici à l'entrée de Cabourg. J'ai dit tout à l'heure que la route de Dives à Cabourg était sillonnée par toutes les élégances; le point stratégique de cette route est certainement l'endroit où vient aboutir la grande rue de Cabourg. Il y a là un mauvais café où, en s'asseyant un quart d'heure et même plus, vers cinq heures, on a le spectacle le plus gai, le plus animé et le plus élégant de toute la côte. Il serait à souhaiter qu'un industriel intelligent le comprît et aménageât là une terrasse dans le genre de celle du cercle de l'Union artistique à Paris. La mode aidant, ce deviendrait vite le lieu de réunion le mieux fréquenté de toute la Normandie. Tout ou presque tout ce qui va à Cabourg, à Dives, à Houlgate, à Trouville même, ou en vient, passe là, en voiture, à cheval, en bicyclette, et même en tramway, car le petit decauville qui va de Dives à Luc a sa station juste en face, et quoi qu'en dise la spirituelle Gyp, qui l'appelle le hideux decauville, il contient souvent de fort jolies femmes.

Mais voilà que l'heure avance... il faut se remettre vite en route, il nous reste encore pas mal de kilomètres à faire. Disons donc adieu de loin à Cabourg, qui n'est pas sur notre chemin, et filons par la route du Hôme qui touche pour ainsi dire à Cabourg, et est une réunion de très jolies villas construites sur les dunes; la plage en est triste et semble vide. Celle de Cabourg lui fait du tort, et les habitants paraissent peu la fréquenter; le vent y est du reste chez lui, soufflant de tous côtés et y soulevant des nuages de poussière.

Après le Hôme nous quittons la mer et nous remontons vers Caen, en faisant un détour de près de dix kilomètres pour passer sur le pont de Ranville. Marchons donc et bon train, car la route est fort belle. Nous montons légèrement jusqu'à Sallenelles, saluant au passage le ravissant chalet Ugalde; puis voici les étangs de Sallenelles et ses bancs de sable où l'on vient chasser les oiseaux de mer. Sallenelles est un village sans intérêt, assez sale et assez laid. A partir de là c'en est fait des rencontres agréables; la route devient déserte, et c'est à peine si on croise une ou deux voitures revenant d'excursion. On monte légèrement, mais presque constamment, jusqu'à Ranville. Là, la route tourne et devient assez rapide, traversant toujours de vertes campagnes, et bientôt on aperçoit les grands arbres qui entourent l'Orne et son canal.

Les bords de l'Orne sont absolument merveilleux : de belles prairies, des chemins bordés de gigantesques peupliers, des fleurs, de beaux animaux, tout ce qui égaye le paysage s'y trouve à profusion. Du magnifique pont tournant de Ranville, qui pivote sur une seule arche, on a une des plus belles vues qui puissent se trouver : à droite (en venant de Ranville), l'embouchure de l'Orne et la mer au loin; à gauche, encore l'Orne bordée de coteaux et d'arbres superbes; devant et derrière, la route ombragée qui va de Ranville à Bénouville. Tout cela, éclairé par un soleil déjà bas sur l'horizon et qui masse de grandes ombres et de chaudes lumières, forme des tableaux merveilleux.

Après avoir passé le canal de Caen à la mer, on trouve la station de Bénouville, lieu de bifurcation des tramways de Luc et de Dives à Caen. Nous virons à droite, et, tournant le dos à Caen, nous franchissons rapidement la distance qui nous sépare de Ouistreham et de la mer. Ouistreham, ou plus justement Oyestreham, est un gros bourg habité par une population peu propre et peu laborieuse, qui semble descendre d'une ancienne colonie de ces Germains transportés à l'ouest de la Gaule pour garder la conquête romaine, ou peut-être encore des Saxons qui incursionnèrent aux IIIe et IVe siècles et fondèrent Caen. Le port très beau et très sûr formé par le canal devrait abriter de nombreux bateaux de pêche. Mais ce coin de terre nourrit une race avide, rançonnant sans merci les quelques Parisiens naïfs qui croient trouver

Digitized by Google

sur sa plage un de ces petits trous pas chers qui ne sont plus qu'un mythe en Normandie. Quelques petits, très petits spéculateurs, à la bourse et à l'entendement modestes, ont essayé d'y fonder, sous le nom de Riva-Bella, une de ces plages d'été de famille où le laisser-aller ne le cède qu'au banal et au vulgaire.

Vain espoir! La plage elle-même y est fort belle et de sable fin. Le voisinage du canal et les nombreux bateaux à vapeur qui y entrent ou en sortent à chaque marée l'animent suffisamment. Mais!... mais le vent, d'où qu'il souffle, nord, ouest, est ou sud, y règne en souverain maître, quotidiennement et avec une violence inconnue autre part. En outre, et surtout dans cet amas de quelques maisons assez semblables pour l'architecture à celles qu'on peut admirer dans la petite banlieue parisienne, et au travers desquelles le vent sévit si constamment, aucun arbre ne peut pousser. La voilà bien, la plage de famille, la voilà bien! Le dimanche, tout le Caen des « premières » vient faire son persil et exhiber ses élégances en ce charmant endroit, et la semaine, sauf une ou deux familles parisiennes qui s'y ennuient à mourir et se jurent qu'on ne les y reprendra plus, on s'y croirait sur une vague promenade d'un trou de province. Quatre kilomètres nous séparent de Lion. Quelques tours de roues et nous y voici.

La très spirituelle Gyp a maintes fois parlé de Lion-sur-Mer, qu'elle appelle tantôt Tigre-sur-Mer, tantôt Gribouville, et dont elle a, avec sa verve bien connue, critiqué les petits travers. N'empêche que c'est une très gentille petite plage, bien fréquentée (je n'en veux comme exemple que le séjour annuel qu'y fait ma très célèbre collaboratrice de la *Vie parisienne*); les environs ne valent pas certainement la belle campagne de Trouville et d'Houlgate, mais le pélerinage à la Délivrande, un tour à Luc et à Courseulles, et surtout une promenade au ravissant château du comte de Blagny sont des excursions amusantes. La ville est bien approvisionnée, les hôtels sont propres, et surtout il n'y a pas de casino! Que demander de plus pour une petite station sans pose?

L. VALLET.

Digitized by Google

# NUTRITION AZOTÉE DES VÉGÉTAUX

L'azote est ce gaz qui, mélangé à l'oxygène, forme l'atmosphère dans laquelle nous vivons. Comme son nom l'indique (*a* privatif, indiquant l'idée de négation, et *zoon,* animal), l'azote n'entretient pas la vie et les êtres périssent dans l'air dès que l'oxygène a disparu.

L'azote est-il donc un gaz réellement inerte, sans importance dans la constitution des animaux et des végétaux?

Lorsque l'on classe les matières tirées du corps des êtres vivants, c'est-à-dire les matières organiques, on distingue celles qui contiennent de l'azote et celles qui n'en renferment pas. Les premières, appelées matières azotées, comprennent des substances telles que l'albumine du blanc d'œuf, du sang, la caséine du lait, la légumine des graines, la gélatine des os, etc. Les secondes, ou matières non azotées, sont, par exemple, l'amidon, les sucres, les graisses, etc.

Or si l'on étudie la constitution de la matière vivante, on voit que chez tous les êtres elle est formée par un mélange complexe de substances azotées. Si l'azote fait défaut, les tissus des animaux ou des végétaux ne peuvent se constituer et la vie s'éteint. Ainsi, les chiens nourris par Magendie avec des aliments privés d'azote (amidon, sucre, beurre, etc.) n'ont pas tardé à périr d'inanition; de même, des plantes cultivées dans un milieu dépourvu de ce corps périssent rapidement.

L'azote, malgré son inertie apparente, est donc un des corps indispensables à la vie. Nous nous proposons de montrer par quelle voie et sous quelles formes il est introduit dans la plante.

On sait que la nutrition des végétaux est différente de celle des animaux. Ceux-ci se nourrissent exclusivement d'aliments organiques qu'ils empruntent soit au corps d'autres animaux, soit au corps des végétaux, mais ils sont, en définitive, essentiellement tributaires des végétaux.

Les plantes vertes, c'est-à-dire celles qui renferment dans leurs tissus, leurs feuilles principalement, la matière colorante verte appelée chlorophylle, sont incapables de se nourrir des matières organiques; tous les corps qui entrent dans leur constitution ne peuvent être absorbés qu'à l'état de matières minérales. On peut citer, à titre d'exception, quelques végétaux dépourvus de matière verte, tels que les champignons et quelques algues, qui peuvent, comme les animaux, se nourrir de matières organiques.

Parmi les aliments minéraux des plantes, les uns, gazeux, comme l'acide carbonique, sont absorbés par les organes aériens et notamment par les feuilles; les autres, en dissolution dans l'humidité du sol ou préalablement dissous, sont absorbés par les racines; tel est le cas pour les différents sels: phosphates, nitrates, chlorures, sulfates, sels ammoniacaux, sels de potassium, etc.

Quelles sont donc les diverses sources auxquelles la plante peut prendre l'azote nécessaire à sa constitution? Elles sont assez variées; on distingue :

1° *L'azote gazeux*, qui existe dans l'atmosphère, où il forme un réservoir presque inépuisable; à cet état, il pénètre dans les terres et se trouve dissous dans toutes les eaux;

2° *L'azote organique*, c'est-à-dire l'azote renfermé à l'état de combinaison dans les matières organiques, qui se rencontre partout où existent les détritus des animaux ou des végétaux, et notamment dans tous les sols cultivés;

3° *L'azote ammoniacal* ou ammoniaque, nommé vulgairement *alcali volatil,* qui existe à l'état de sels : carbonate, sulfate, etc., d'ammoniaque dans toutes les régions où les matières organiques azotées se putréfient. L'ammo-

Digitized by Google

niaque et ses sels représentent, en effet, le produit constant de la fermentation ammoniacale réalisée, par des organismes microscopiques, aux dépens des matières azotées. Faible, quand la température est basse, cette fermentation est très active par les fortes chaleurs de l'été; cela explique pourquoi le fumier et les urines dégagent, pendant cette saison, une forte odeur ammoniacale :

4° *L'azote nitrique*, qui existe dans l'air ou dans le sol, et est constitué par les combinaisons oxygénées de l'azote : *l'acide nitreux* et *l'acide nitrique* ou *azotique*. Dans l'air, ces corps prennent naissance au moment des orages, par la combinaison directe de l'azote et de l'oxygène, sous l'influence des étincelles électriques; ils sont ensuite rapidement transformés en nitrites et en nitrates d'ammoniaque.

Mais cette production n'a qu'une faible importance agricole en présence du phénomène de la *nitrification*, connu depuis longtemps, mais dont les conditions d'exercice ont été découvertes dans ces dernières années. Il consiste en une oxydation des sels ammoniacaux qui aboutit à la formation de nitrates; cette oxydation est l'œuvre des *nitromonades* ou *ferments* de la nitrification, qui existent dans tous les sols, même dans ceux que recouvrent, depuis des siècles, les glaces éternelles.

On voit souvent dans les étables, les écuries, certains murs couverts d'une poussière blanche, semblable à du givre, que les bestiaux lèchent avidement; cette poussière est constituée par des fins cristaux de nitrates formés aux dépens des sels ammoniacaux.

Dans certaines régions de l'Amérique, au Chili et au Pérou, où l'absence de pluies permet aux nitrates de rester à la surface du sol, la nitrification a pris une si grande activité qu'elle a constitué les gisements de nitrate de soude exploités aujourd'hui comme engrais.

En somme, les détritus azotés subissent sans cesse dans le sol, sous l'influence des organismes microscopiques qui y vivent, une série de transformations : c'est d'abord la fermentation ammoniacale, qui aboutit à la formation des sels ammoniacaux, puis la nitrification, qui, par l'oxydation de ces derniers, aboutit à la formation des nitrates.

On voit, par cette énumération, que l'azote existe sous diverses formes dans l'air et dans le sol, tout autour des végétaux. Toutes ces formes sont-elles capables de nourrir la plante? sinon, quelles sont celles qu'elle préfère?

Pour répondre à ces questions, nous devons distinguer deux catégories de plantes :

1° Les *plantes autonomes* ou, si l'on veut, les plantes normales, formées par un seul individu;

2° Les *plantes associées*, constituées par l'union nécessaire ou facultative de deux espèces différentes qui se pénètrent intimement et, par leur vie en commun, forment un être nouveau dont la végétation est souvent plus active que celle des deux individus séparés. Cette vie en commun ou *symbiose*, ainsi qu'on la désigne, est une véritable association à bénéfices réciproques. Le type le plus remarquable de ces états de symbiose est constitué par les *lichens*, plantes formant sur les arbres, sur la terre ou sur les rochers des lames ou des croûtes colorées souvent de teintes très vives. Ce ne sont pas des plantes autonomes, mais le résultat de l'association d'une algue verte et d'un champignon, et le corps résultant de cette association peut vivre dans des conditions où l'algue et le champignon isolés périraient. Les lichens végètent, en effet, dans les milieux et sur les sols les plus rebelles à la végétation; ils constituent, dans les régions polaires ou sur les sommets des montagnes, les derniers représentants de la vie.

On connaît maintenant un certain nombre de cas de symbiose, c'est-à-dire d'association de plantes; les plus importantes au point de vue de la nutrition sont celles qui résultent de l'association d'une plante verte avec une

Digitized by Google

plante incolore (champignon ou algue).

Ainsi les légumineuses (trèfle, sainfoin, lupin, pois, etc.) s'associent dans leurs racines avec une algue incolore, une bactérie, appelée ***bactérie radicicole***, qui provoque la formation des tubercules radicaux caractéristiques de ces plantes. D'autre part, chez toutes les ***plantes humicoles***, c'est-à-dire celles qui vivent dans la terre noire des forêts, ou ***humus*** (arbres des forêts, chêne, hêtre, pin, etc.), le tissu des racines contracte une union très intime avec le mycélium de certains champignons et constitue les formations appelées ***mycorhizes***. Mais tandis que chez les lichens l'association est nécessaire, le lichen cessant d'exister dès que l'association est rompue, chez les légumineuses et chez les plantes humicoles l'association est facultative et ces plantes peuvent végéter en l'absence de leurs coassociés, la bactérie ou le champignon.

Au point de vue de la nutrition azotée, les plantes autonomes et les plantes associées se comportent de manières différentes.

### I. — *Plantes normales ou autonomes.*

Ces plantes comprennent tous les végétaux verts, sauf les légumineuses et les plantes humicoles.

Elles sont incapables de se nourrir de l'azote gazeux, qui forme, comme nous l'avons dit, une réserve inépuisable. En effet, si l'on cultive des céréales dans du sable bien lavé, exempt de matières azotées, organiques ou minérales, on constate, quand la germination est terminée, que les jeunes plantes jaunissent et dépérissent rapidement : elles meurent d'inanition.

Les plantes de culture n'ont donc à leur disposition que trois sources d'azote : l'azote organique, l'azote ammoniacal et l'azote nitrique. Est-il indifférent de leur fournir l'une ou l'autre forme ? Les résultats des observations de MM. Lawes et Gilbert, faites depuis quarante ans, sur les cultures de Rothamsted, vont nous répondre. Dans une série de recherches faites sur l'utilisation de l'azote par les céréales, on a dosé, chaque année, l'azote ajouté comme engrais et l'azote retrouvé dans les récoltes. Voici les résultats en ce qui concerne le blé :

| ENGRAIS AZOTÉS par hectare et par an. | | AZOTE POUR 100. Retrouvé dans la récolte. | Resté dans le sol. |
|---|---|---|---|
| — | kil. | — | — |
| Fumier de ferme. . | 224 | 14,6 | 85,4 |
| Sels ammoniacaux. | 184 | 28,5 | 71,5 |
| — — | 92 | 32,9 | 67,1 |
| Nitrate de soude. . | 92 | 45,3 | 54,7 |

On le voit, les nitrates ont été utilisés par les céréales dans la plus grande proportion. Ce résultat n'a rien d'étonnant aujourd'hui, car toutes les recherches montrent que les nitrates représentent l'aliment azoté par excellence, immédiatement assimilable par les racines, sans modification d'aucune sorte.

Viennent ensuite les sels ammoniacaux, avec 30 pour 100 d'azote utilisé, et, en dernier lieu, le fumier de ferme avec 15 pour 100 seulement. Pourquoi ces différences avec la même espèce, cultivée dans les mêmes conditions ?

L'azote nitrique étant la forme la plus facilement absorbée par les racines, — peut-être la seule, — les autres états de l'azote ne seront utilisés qu'à la condition d'être préalablement transformés en nitrates. Or nous avons vu plus haut que tous les sols renferment les ouvriers de cette transformation : ce sont des organismes microscopiques, le ferment ammoniacal et le ferment nitrique, qui, successivement, transforment l'azote organique en azote ammoniacal, et ce dernier en nitrates. Les sels ammoniacaux, n'ayant plus qu'à subir la nitrification, d'ailleurs très rapide pour eux, seront, après les nitrates, les engrais les mieux utilisés. Le fumier de ferme et les autres engrais azotés doivent préalablement, avant d'être nitrifiés, subir la fermentation ammoniacale ; on comprend que ces modifications, exigeant un temps assez long, ne puissent pas fournir aux plantes une quan-

Digitized by Google

tité aussi grande d'aliments assimilables : de là la faible utilisation de l'azote du fumier de ferme.

Ces observations montrent en même temps l'importance des organismes qui pullulent dans toutes les terres. Sans cesse en activité, ils mettent en œuvre les matériaux organiques inertes pour les plantes vertes et leur préparent les aliments sous la forme la plus assimilable. Il est donc indifférent de donner aux plantes de grande culture l'aliment azoté à l'état minéral ou organique, pourvu que, dans ce dernier cas, l'activité des microorganismes du sol soit assez grande pour subvenir à leurs besoins. Mais si cette activité est ralentie ou entravée, la végétation languit et les récoltes deviennent insuffisantes, même avec d'abondantes fumures organiques.

En somme, pour la plupart des plantes, les nitrates constituent l'aliment azoté par excellence ; les sels ammoniacaux sont de bons aliments à cause de leur rapide nitrification, et enfin l'azote organique (fumier de ferme, sang, corne, cuir, etc.), ne peut être utilisé par les plantes qu'après avoir subi préalablement la fermentation ammoniacale et la nitrification.

On comprend qu'il soit souvent avantageux d'associer les nitrates aux engrais organiques, fumier de ferme ou autres ; cette association fournit un aliment immédiatement utilisable et permet à la plante d'attendre la mise en œuvre des matériaux organiques par les ferments du sol ; en même temps, par leur absorption immédiate, les nitrates donnent, dès la fin de la germination, des plantes vigoureuses capables de mieux résister aux variations climatériques et à l'influence des parasites.

Il nous reste, pour terminer ces considérations générales, à signaler un fait important. On sait que chez l'homme et chez les animaux l'alimentation doit être mixte, c'est-à-dire offrir quotidiennement une proportion convenable des différents principes nutritifs : matières azotées, graisses et substances féculentes ou sucrées. La quantité minimum d'aliments nécessaires à un individu s'appelle *ration alimentaire ;* pour un homme adulte, cette ration quotidienne doit comprendre :

| | |
|---|---|
| Matières azotées. . . . . | 124 gr. |
| Matières féculentes ou sucre. . | 430 » |
| Corps gras. . . . . | 55 » |

Ce qui correspond à la ration :

| | |
|---|---|
| Viande. . . . . | 259 gr. |
| Pain. . . . . | 819 » |

Les végétaux ne sont pas moins exigeants ; il faut leur donner aussi une alimentation mixte, sous peine de les voir languir.

C'est ainsi que les diverses formes de l'aliment azoté ne produiront d'effet que si le sol renferme une quantité suffisante de phosphates et de sels de potasse. Par exemple, le blé produisant à l'hectare 15 quintaux de grains exige la ration annuelle suivante :

| | |
|---|---|
| Nitrate de soude. | 223 kil. |
| Chlorure de potassium . . . . . | 80 k. à 5 p. 100 de potasse. |
| Phosphate minéral | 100 k. à 22 — d'acide phosp. |

Si le sol est assez riche pour fournir tous ces aliments, il ne sera pas nécessaire de mettre d'engrais ; mais, s'il est appauvri, il faudra compléter la quantité d'aliments qu'il renferme encore par un apport convenable d'engrais.

### II. — *Plantes associées ou associations symbiotiques.*

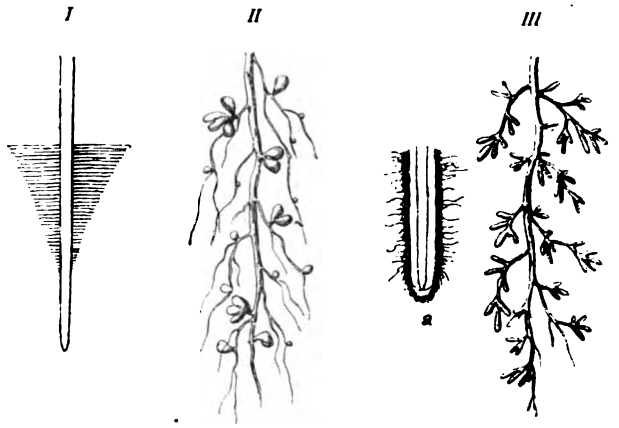
Deux de ces associations ont acquis, depuis quelques années, une importance considérable au point de vue agricole. C'est, d'une part, la symbiose des racines de légumineuses avec une algue et d'autre part celle des racines des plantes humicoles avec un champignon.

*a. Légumineuses.* — On sait que la plupart des légumineuses végètent bien dans des sols pauvres, incapables de nourrir d'autres plantes, et on les désigne communément sous le nom de *plantes améliorantes.*

Digitized by Google

Les racines de ces plantes offrent un caractère spécial : si l'on arrache des racines de trèfle, du luzerne ou de sainfoin, on distingue, au milieu du chevelu, de petits tubercules de la grosseur d'un grain de chènevis, simples ou réunis par groupes de trois ou quatre (fig. II).

Dans ces tubercules, on trouve toujours, au milieu des tissus, un grand nombre de petits organismes constituant une algue incolore du groupe des bactéries, c'est la *bactérie radicicole*. Elle vit dans les racines des légumineuses, sans provoquer d'autre modification que la formation des tubercules qui lui servent d'abri. La plante qui l'héberge ne souffre pas de ce voisinage, car les tubercules ne se rencontrent que dans les individus bien verts et bien sains; ils sont d'autant plus nombreux que la plante est plus vigoureuse; par contre, ils font toujours défaut sur les racines des plants chétifs, décolorés et jaunis.




I Extrémité normale avec ses poils abondants.
II Racine de Légumineuse (sainfoin) montrant les tubercules radicaux.
III Mycorhizes du Pin sylvestre; *a*, extrémité d'une mycorhize.

Il existe donc chez les légumineuses deux sortes de racines : les unes présentent l'aspect des racines ordinaires, et forment le chevelu; les autres sont transformées en tubercules par suite de l'association des tissus avec la bactérie radicicole.

Par leurs racines normales, les légumineuses peuvent se nourrir, comme les plantes autonomes, au moyen de l'azote nitrique et ammoniacal; mais la présence des tubercules leur communique une propriété remarquable : celle de se nourrir directement de l'azote atmosphérique.

En effet, si l'on cultive des pois et des lupins dans du sable siliceux bien lavé et calciné, ces plantes jaunissent et dépérissent dès que la germination est terminée : les lavages ont débarrassé le sable des aliments azotés, la calcination a tué les organismes du sol, puis détruit les matières organiques, de sorte que les bactéries radicicoles n'ont pu venir s'établir sur les racines; on peut constater, en effet, que toutes les racines sont dépourvues de tubercules.

On peut recommencer l'expérience en semant directement les bactéries radicicoles. Pour cela, on plante des pois dans le même sable calciné et lavé, puis on l'arrose avec une infusion obtenue en délayant dans l'eau un peu de terre retirée d'un champ de pois; cette terre renferme des bactéries radicicoles qui passent dans l'infusion. Les résultats sont surprenants : dès que la germination est terminée, les premières feuilles, qui avaient commencé à jaunir, redeviennent vertes et la végétation acquiert une grande vigueur; la floraison est abondante et on récolte beaucoup de fruits. Si l'on examine les racines après la végétation, elles présentent de nombreux tubercules.

La terre ayant été calcinée et lavée, l'azote minéral et l'azote organique manquaient; les pois n'ont donc pu emprunter l'azote nécessaire à leur développement qu'à l'air qui les entoure

Digitized by Google

et qui pénètre le sable de culture.

C'est donc l'azote de l'air qui a nourri les pois, mais il n'a pu être assimilé qu'avec l'aide de la bactérie radicicole que nous avons semée.

Une expérience élégante vient confirmer ce fait. Dans du sable bien calciné et lavé, on sème un certain nombre de graines de lupin; la moitié des graines était intacte, toutes celles de l'autre moitié avaient été piquées avec une aiguille trempée dans la pulpe obtenue en broyant dans un peu d'eau les tubercules des racines de lupins : la piqûre a eu pour effet d'introduire dans ces graines quelques bactéries radicicoles. Pendant la germination, on n'observe aucune différence entre les plantules; mais dès que la germination est accomplie, les plants provenant des graines non inoculées demeurent chétifs et jaunissent, ils meurent sans avoir pu dépasser 5 ou 6 centimètres de hauteur, tandis que les plants inoculés sont vigoureux; leur taille atteint 60 centimètres, ils fleurissent et fructifient bien.

Des recherches précises ont récemment démontré que c'est bien l'azote gazeux qui est absorbé par les légumineuses en état de symbiose avec les bactéries. Ces dernières, seules, sont capables de fixer l'azote gazeux, et, par une série d'actions chimiques encore inconnues, elles fabriquent les composés azotés qui alimentent leur hôte.

En somme, les légumineuses jouissent d'une double propriété : isolées, c'est-à-dire en l'absence des bactéries radicicoles, elles se nourrissent, comme les plantes autonomes, des nitrates préparés dans le sol comme il a été dit plus haut; mais, dès qu'elles sont unies aux bactéries, elles se nourrissent de l'azote gazeux, et végètent vigoureusement dans les terres épuisées.

Dans les expériences que nous avons rapportées, nous avons dû semer les bactéries radicicoles. Est-il nécessaire de les semer aussi dans les cultures? Dans les conditions ordinaires, la terre arable renferme des bactéries radicicoles en assez grande quantité, qui végètent à l'état de liberté sans pouvoir assimiler l'azote gazeux tant qu'elles ne rencontrent pas de légumineuses; il n'est donc pas nécessaire de les semer. Cependant tous les cultivateurs ont parfois observé, en semant des pois, des lupins dans des terres neuves, c'est-à-dire n'ayant pas depuis de longues années nourri de légumineuses, que ces plantes restent chétives et jaunes; cela tient à ce que les bactéries radicicoles n'existent pas dans le sol. On peut rapidement faire disparaître cet état maladif en saupoudrant le champ avec de la terre extraite d'un autre champ où les lupins et les pois poussent bien; au bout de quelques jours la végétation redevient vigoureuse. D'après cela, il sera inutile d'ajouter des engrais azotés dans les champs de légumineuses; il suffira de semer les bactéries radicicoles en saupoudrant ces champs avec de la terre qui en contient.

### III. — *Mycorhizes des plantes humicoles.*

Le second exemple de plantes associées nous est offert par les arbres des forêts et par les végétaux qui vivent sous leur couvert. Le sol des forêts est bien différent de la terre des champs cultivés : d'abord par l'abondance des détritus organiques qui forment la matière noire désignée sous le nom *d'humus;* puis par l'absence de nitrates, car, en raison de l'abondance des matières organiques, la nitrification s'accomplit mal.

La végétation des plantes humicoles a donc lieu dans des conditions spéciales. Examinons si leurs racines ne présentent pas de caractères particuliers. Quand on arrache des racines de hêtre, de pin ou de chêne qui ont poussé dans un sol forestier, on voit (fig. III) qu'elles portent de nombreuses radicelles courtes et divariquées, à l'aspect coralliforme, différentes des racines normales par l'absence de poils absorbants. La surface de ces racines est couverte d'un manchon formé par un feutrage de filaments mycéliens, étroitement ap-

Digitized by Google

pliqués contre la radicelle (fig. III *a*). A la face interne de ce manchon, les filaments mycéliens se détachent çà et là et pénètrent dans les tissus de la racine, sans les altérer; ceux qui se détachent de la face extérieure du manchon pour se diriger dans le sol sont parfois en si grande abondance qu'ils simulent les poils absorbants. Le champignon qui enveloppe ainsi les radicelles n'est pas un parasite, car les arbres sains et bien vigoureux présentent ces formations. Il y a là une association à bénéfices réciproques, désigné sous le nom de ***mycorhizes***. L'idée de parasitisme étant écartée, quel rôle jouent les mycorhizes dans la nutrition des arbres?

L'expérience va nous répondre. Une première série de recherches entreprises avec le hêtre a montré que cet arbre, ensemencé dans du sable calciné, additionné d'engrais minéraux, ne forme, dans ce sol dépourvu de combinaisons organiques, aucune mycorhize, mais il reste chétif ou périt bientôt; des cultures, témoins, réalisées en même temps dans des pots contenant la de terre de forêt, étaient vigoureuses.

Le pin silvestre a fourni des résultats semblables. On a choisi, pour la culture, la terre d'une forêt de pins renfermant les champignons qui forment les mycorhizes. Cette terre a été répartie dans douze pots ayant reçu chacun une graine de pin. Mais, avant le semis, on avait exposé huit des pots à l'action de la vapeur d'eau à 100° pour tuer tous les corps vivants et, en particulier, les champignons des mycorhizes.

Jusqu'à la fin de la germination, on n'a observé aucune différence entre les plantules; mais, l'année suivante, les plantules des quatre pots non stérilisés se montrent bien plus vigoureuses que celles des pots stérilisés. Enfin, deux ans après le semis, la différence est frappante. Les cultures non stérilisées offrent des plants bien vigoureux de 15 centimètres de hauteur, ayant de longues aiguilles (8 cent.) d'une belle teinte verte. Les cultures stérilisées ont un aspect souffreteux caractéristique, les plants n'avaient que 7 centimètres de hauteur, portaient de courtes aiguilles (3 cent.) d'un vert jaune; beaucoup étaient brunies et mortes.

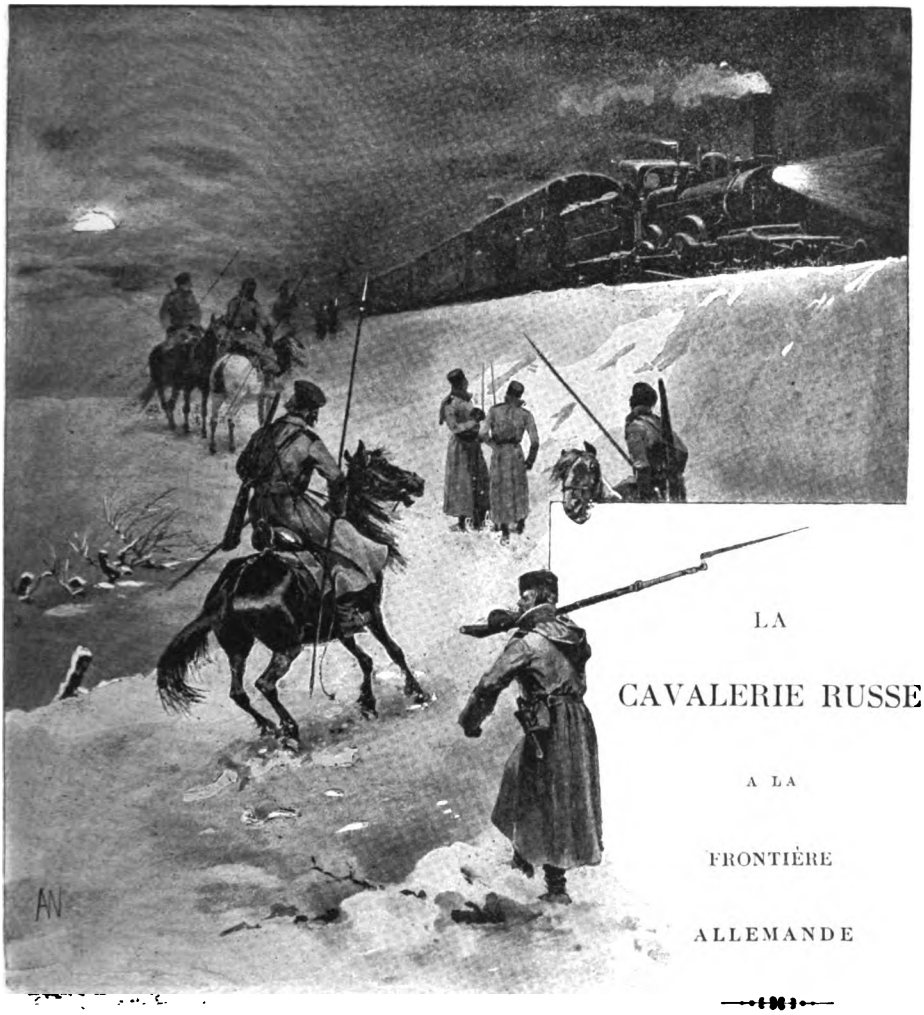
L'examen des racines donne les résultats suivants : dans la terre non stérilisée, elles avaient formé de nombreuses mycorhizes, et le sol était rempli de filaments mycéliens formant des flocons semblables à ceux que l'on voit dans le sol des forêts riches en humus. Dans les cultures stérilisées, le système radical était peu développé, les rameaux, peu nombreux, n'avaient formé que de rares radicelles dépourvues de filaments mycéliens, mais ayant développé des poils radicaux courts et nombreux; le type des racines est redevenu normal dans la terre stérilisée.

Ainsi le développement rigoureux des jeunes plants de pins a coïncidé avec la formation de nombreuses mycorhizes, tandis que la végétation chétive de ces arbres correspond à l'absence de ces formations. On voit que les conifères, les cupulifères (hêtre, chêne, etc.) sont si étroitement adaptés à l'état de symbiose de leurs racines avec les champignons, qu'ils sont devenus incapables de se nourrir comme les autres plantes, quand ces champignons font défaut.

Les mycorhizes absorbent certaines substances organiques et préparent des aliments azotés qui sont mis en commun : une partie sert à leur nourriture, l'autre est utilisée par l'arbre qui les porte. Il semble que les combinaisons azotées de l'humus constituent la source principale de l'azote absorbé d'abord par les champignons et ultérieurement par les arbres dont les racines ont contracté l'état de symbiose avec le mycélium souterrain. Il est acquis que l'établissement des mycorhizes est pour les végétaux humicoles d'une importance au moins égale à la formation des tubercules radicaux, qui, chez les légumineuses, aboutit à la fixation de l'azote atmosphérique.

LOUIS MANGIN.

Digitized by Google



# LA CAVALERIE RUSSE A LA FRONTIÈRE ALLEMANDE

SURVEILLANCE DES CHEMINS DE FER

La cavalerie russe, massée sur la frontière allemande-autrichienne, et qui comporte, à moins de trois divisions près, l'effectif entier de l'arme, n'est pas seulement un rideau tiré sur les grosses agglomérations de la ligne d'attaque, mais bien toute une théorie de *coins* à surprises, toujours prêts à s'enfoncer dans les chairs vives des populations prussiennes et galiciennes.

Ces troupes d'avant-garde ont leurs commandements à Kovno, à Bjélostok, à Lomsha, à Wloclawsk, et leurs régiments de première ligne sont poussés à cinq kilomètres, et même moins, de la frontière, sans préjudice d'une nuée d'éclaireurs dépendant de 28 brigades spéciales, de 1,000 hommes chacune, avec 400 chevaux, qui, jour et nuit, patrouillent par routes et sentiers, surveillant voitures, diligences et jusqu'aux trains de chemins de fer, l'œil au guet, toujours, et n'attendent qu'un coup de télégraphe pour se jeter en pays ennemi, sans se soucier de ceux qui les peuvent suivre.



Digitized by Google

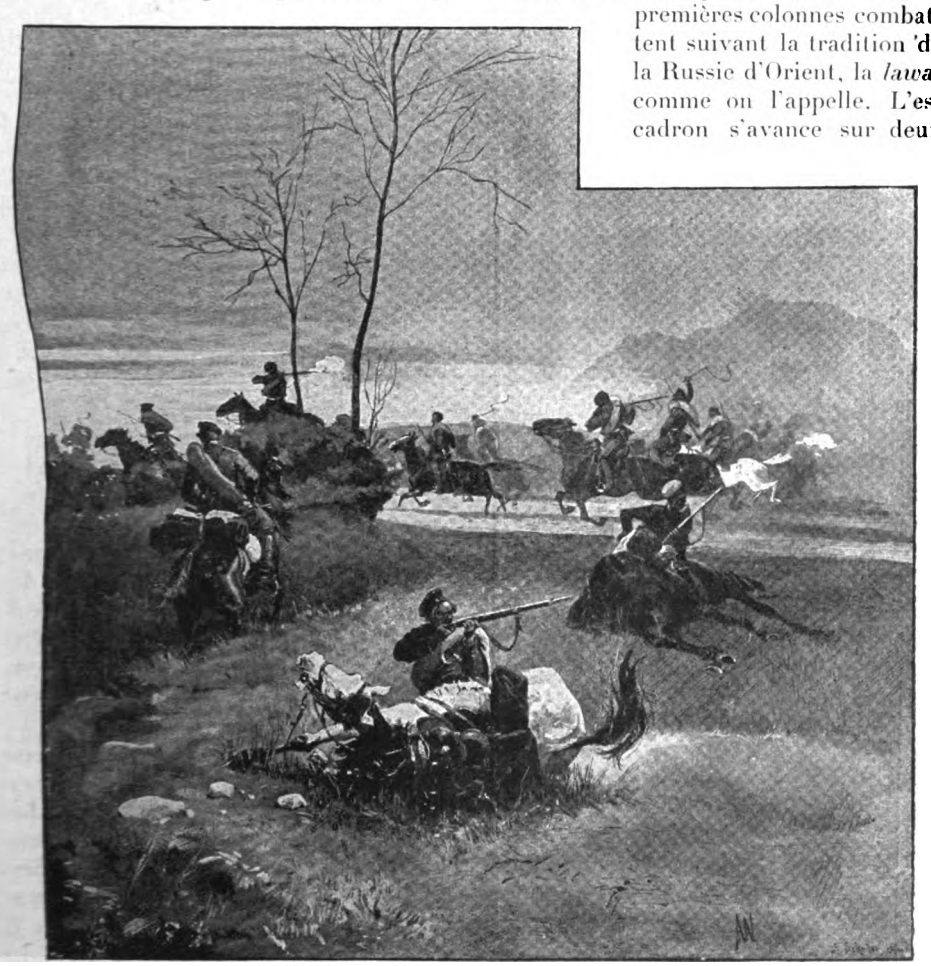
P. Bineteau del.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE RUSSE A LA FRONTIÈRE ALLEMANDE

Digitized by Google

La campagne engagée, ces irréguliers sont appelés à se joindre au gros de la cavalerie, dont ils connaissent la manœuvre, attendu qu'ils prennent, chaque année, en plus ou moins grand nombre, part à ses exercices ; mais, au début, leur mission consiste à se répandre en tous lieux, en évitant de s'engager avec aucune troupe, bornant leur action à tout détruire, par le feu et par la dynamite, sur leur passage. « Quand la lueur des incendies éclairera le front, les ailes et le dos de l'ennemi, disait dernièrement le *Grashdanine,* il faudra bien qu'il se divise, qu'il s'éparpille, et alors nos premières colonnes en auront plus facilement raison. »

Composées, en majeure partie, de cosaques, et flanquées d'artillerie, ces premières colonnes combattent suivant la tradition de la Russie d'Orient, la *lawa,* comme on l'appelle. L'escadron s'avance sur deux lignes, assez distantes : la première, très espacée ; la seconde, compacte. Le calme le plus complet règne dans les rangs. Soudain, à un signal donné, tout ce monde s'enfuit en éventail, tourbillonne en poussant de grands cris, se précipite comme une trombe au-devant de l'ennemi. Et alors commence une fantasia des plus meurtrières, qui n'a sa pareille en aucune armée. Les hommes s'accrochent d'un pied à leur selle et font



LA LAWA

Digitized by Google

feu, cachés par leur monture, tandis que d'autres sautent à terre, renversent leur cheval, tirent à l'abri de cette fortification improvisée, se relèvent, comme poussés par un ressort, et, remis en selle, le plus souvent face à la queue, battent en retraite, ventre à terre, en continuant une fusillade enragée.

Ces exercices, le cosaque les apprend pendant un stage de trois ans auquel il est astreint avant de faire partie de l'armée. Parfait cavalier dès l'enfance, il se perfectionne aisément dans l'art de la voltige. Toute la série des jeux hippiques lui devient familière, et ce n'est pas un vulgaire spectacle que celui des évolutions, dites *dscigitowka,* où chacun fait assaut d'agilité. Depuis peu, le général Gourko a rendu ces manœuvres obligatoires dans tous les régiments placés sous son commandement, ce qui, suffisamment, indique les résultats qu'il en paraît attendre en temps de guerre.

Aussi bien, d'autres pratiques, non moins curieuses, sont habituelles aux cavaliers russes. Une Revue allemande, qui, partant, ne peut être taxée d'une bien grande sympathie pour le voisin moscovite, détaillait récemment la multiplicité de ses aptitudes, et, non sans quelque dépit, se voyait obligée de reconnaître, à beaucoup de points de vue, la supériorité de la cavalerie russe sur la cavalerie allemande. Le cavalier russe, disait-elle, se transforme à volonté en fantassin, voire en artilleur; il est aussi télégraphiste et peut rendre de grands services pour les signaux optiques; enfin il se montre pontonnier de premier ordre, avec un matériel léger, composé d'outres gonflées sur place, qui supportent, en guise de tablier, un assemblage improvisé d'échelles, de planches et, en général, de tout ce qui se trouve à la portée de la main.

Mais là ne se borne pas la diffusion des services accessoires de la cavalerie. Chaque escadron, de même que, dans l'infanterie, chaque bataillon, fait choix, dans son effectif, de spécialistes qui, distraits du rang, forment, en avant du régiment, un peloton d'élite, auquel est réservé le soin de diriger les services de destruction, de reconstruction et de communication. Au besoin, les deux éléments se fondent en un seul. Le cavalier prend le fantassin en croupe, ou bien celui-ci court à côté du cheval, en se pendant à une courroie qui lui facilite sa besogne. D'autres fois, ils alternent, de façon que, par moments, le fantassin devient le cavalier, celui qui galope portant toujours les fusils et le fourniment des deux.

La Revue allemande *(Vom Fels zum Meer)* exalte donc les qualités gymnastiques de la cavalerie russe, mais elle se hâte d'atténuer ses louanges en critiquant la valeur des chevaux et l'état d'esprit des hommes.

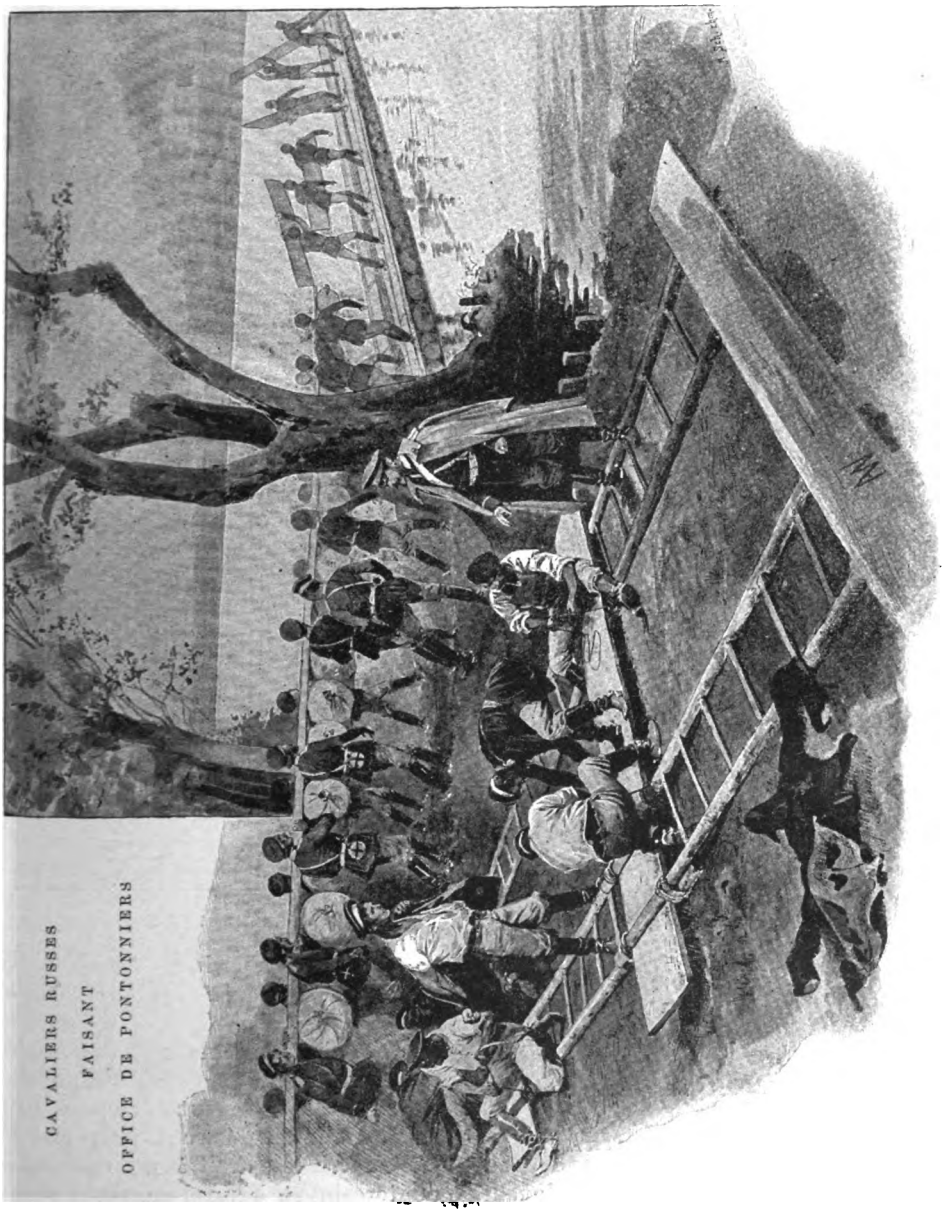
A ces reproches, les chevaux répondent eux-mêmes, et c'est l'auteur de l'article incriminé qui se charge de leur protestation. Il cite, en effet, une marche du 3e cosaques de l'Oural qui, les premiers jours de février 1893, par un froid de 20 degrés Réaumur, accompagné d'un verglas continu, ne parcourut pas moins de 123 kilomètres en dix-neuf heures, « et cela sans que les chevaux eussent rien perdu de leur verdeur ».

Pour les hommes, présentés par l'auteur allemand comme indisciplinés, peu scupuleux et dénués d'intelligence, les bons rapports qui existent entre officiers et soldats, dans l'armée russe, font justice du premier point d'accusation, et le mot de Gogol tranche le second : « Là où il n'y a que trois cosaques, celui qui fait le mal est jugé par les deux autres. » Quant au manque d'intelligence, il est controuvé par ce passage de l'ordre du jour adressé par le général Dragomiroff aux troupes défendant le col de Chipka : « On ne doit jamais oublier de prévenir les soldats, avant la bataille; du lieu qu'on veut atteindre. Le dernier des soldats doit savoir où il va et pourquoi il agit. » Le brave combattant de 1878 eût-il ainsi parlé, s'il eût eu affaire à des brutes?

Quoi qu'on en pense en Allemagne, le militaire russe se montre donc tel

Digitized by Google

qu'il est : brave, doux et gai, par nature. C'est plaisir de voir marcher en tête d'un régiment de cavalerie les corps de musiciens improvisés, qui, sans préjudice de la musique officielle, — de la chapelle, comme on la nomme, — chantent à pleins poumons, en s'accompagnant de toutes sortes d'instruments bizarres, sur lesquels tranchent les sons stridents des flageolets e des clarinettes.



CAVALIERS RUSSES
FAISANT
OFFICE DE FONTONNIERS

Au camp, les danses se mêlent aux concerts, et c'est, de régiment à régiment, un défi de chansons et d'entrechats.

Digitized by Google

Les plus curieux divertissements de ce genre ont pour théâtre la pleine campagne, au mois de mai, alors que la cavalerie va aux fourrages, l'État ne donnant du foin que pour onze mois, et louant, pour parfaire au douzième, des prairies où les régiments vont camper. C'est alors fête pour les hommes et pour les chevaux, mais principalement pour les hommes, car il ne faut pas oublier que le soldat russe, pour peu que son instruction ne soit pas complète, peut rester jusqu'à cinq ans sous les drapeaux.

LA MUSIQUE

A la vérité, plus long encore est le temps de service des cosaques, car ils sont soldats de dix-huit à trente-huit ans, s'équipant eux-mêmes, et fournissant leur cheval pendant leur premier congé ; contre quoi, rentrés au pays, mais encore militaires, ils ont, pour prix de leurs sacrifices, droit à une concession de terrain et à une somme d'argent pour le faire valoir.

En Russie, le cosaque est le soldat populaire par excellence, et il en a été ainsi depuis l'époque lointaine, vers la fin du moyen âge, où, dans les contrées de l'Est, les citoyens de toutes les classes

Digitized by Google

s'unirent pour arrêter les hordes tartares. Ils prirent alors le nom de *Kosak,* qui signifie guerrier libre ; mais le peuple, en sa reconnaissance, les appela les chevaliers du steppe. Ils obéissaient à des chefs portant le titre d'*atamans,* qui relevaient eux-mêmes d'un *hetman,* ou généralissime.

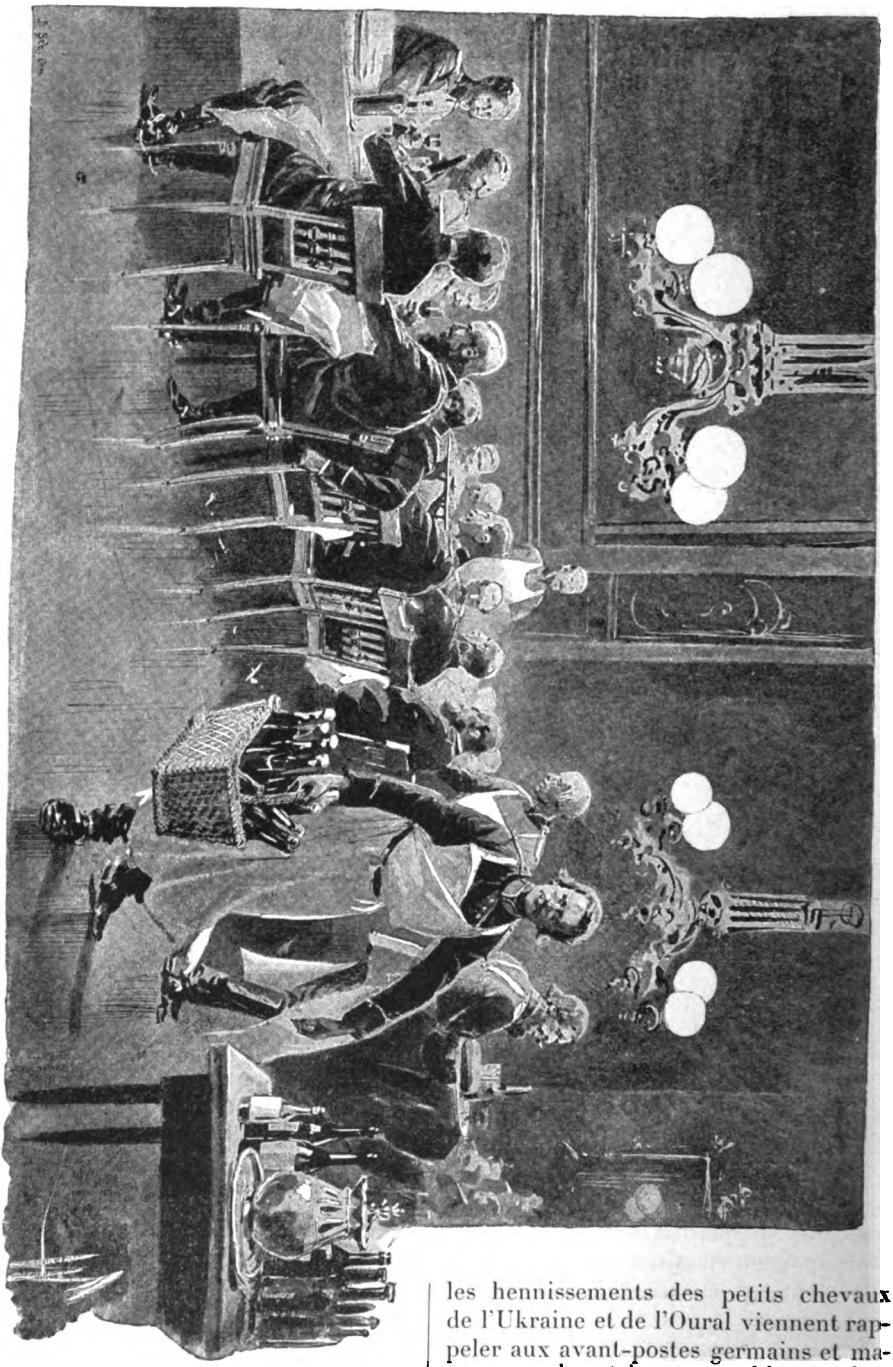
Ces dignités se sont conservées à travers les siècles, et encore, de nos jours, les fils aînés des tsars se glorifient de la qualité d'*hetman.*

C'est un hommage aux irréguliers, et les irréguliers font une grande partie de la force militaire de la Russie. De même que les cosaques, les Circassiens sont précieux et tout dévoués à leur nouvelle patrie. Dans la garde, sous leur cote de maille, ou revêtus d'une tunique croisée, en velours de couleur, garnie de cartouchières et d'armes étincelantes, ils sont éblouissants et rehaussent l'éclat de ce corps délite.

Tout est donc prêt pour la lutte sur la

LES CIRCASSIENS DE LA GARDE

Digitized by Google

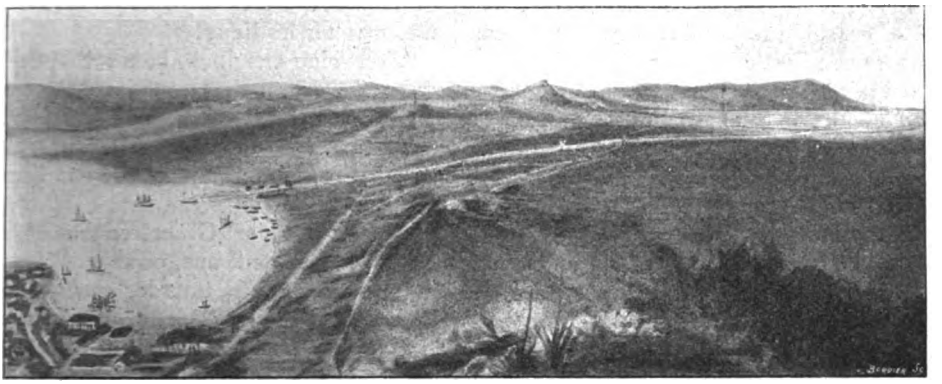


LE REPAS DE FAMILLE

frontière moscovite ; *les régiments sont sur le pied de guerre,* et à toute minute les hennissements des petits chevaux de l'Ukraine et de l'Oural viennent rappeler aux avant-postes germains et magyars que la patrie russe est bien gardée.

E. N.

Digitized by Google



LA

# PLUS HAUTE TRANCHÉE DU MONDE

## I

C'est le propre des voies de communication d'intérêt général d'avoir, à diverses époques, occupé l'attention, reçu même des commencements d'exécution, avant le temps d'une complète réalisation.

La largeur de la partie la plus étroite de l'isthme de Corinthe n'étant que de six kilomètres trois cents mètres, l'idée devait se présenter naturellement de creuser un canal qui unit les deux mers et fit du Péloponèse une île.

Pindare appelait l'isthme « un pont jeté sur la mer » et le nom de Péloponèse signifie « l'île de Pélops ».

600 ans avant l'ère chrétienne, Périandre, tyran de Corinthe, un des sept sages de la Grèce, songea à la possibilité de percer l'isthme; mais à cette époque, et pendant longtemps, ce projet dut rencontrer un grand obstacle dans la croyance religieuse que le percement de l'isthme consacré à Neptune serait un attentat contre cette divinité.

Par sa situation entre deux mers, la ville de Corinthe servait d'entrepôt aux marchandises et avait intérêt à ce que le canal ne fût pas exécuté. C'était le Monte-Carlo de l'antiquité. Tout y avait été prévu pour séduire, charmer et retenir capitaines et passagers, dont les folles dépenses justifient le dicton des Anciens :

*Non licet omnibus adire Corinthum.*

Convertir les Corinthiens fut une noble et lourde tâche réservée à saint Paul.

Les Grecs, à force de bras, faisaient passer par-dessus l'isthme leurs galères de faibles dimensions.

« A Corinthe, écrit Beulé, non seulement ce transport d'une mer à l'autre était fréquent, mais un système permanent de machines avait été établi pour cet usage, et l'on appelait Diolcos le chemin par lequel on tirait les vaisseaux, source de grands revenus pour la ville en temps de paix, grand avantage en temps

Digitized by Google

de guerre pour faire manœuvrer les flottes, selon le besoin, notamment dans la guerre du Péloponèse. »

Mais à mesure que l'on construisit des vaisseaux de plus grandes dimensions et que les relations commerciales se multiplièrent, la traction par Diolcos devint chaque jour plus difficile et plus insuffisante.

Démétrius Poliorcète (301 ans avant l'ère chrétienne) voulut reprendre le projet du canal entre les deux mers. Il fut détourné de l'exécution par des ingénieurs qu'il consulta. Ceux-ci, au dire de Strabon, « après avoir pris leurs mesures, lui affirmèrent que le golfe de Corinthe étant à un niveau plus élevé que celui d'Égine, si l'on perçait l'isthme qui les sépare, Égine et toutes les côtes voisines seraient submergées ».

La vérité est que le niveau moyen de la mer est le même dans les deux golfes ; mais la marée est plus forte dans le golfe de Corinthe.

Plutarque et Suétone nous apprennent que Jules César avait confié la direction des travaux de percement de l'isthme à un certain Aniénos. Mais les travaux ne furent pas commencés. Caligula voulait, dit Suétone, percer l'isthme de Corinthe, et même il avait envoyé prendre des mesures sur les lieux.

Vingt-cinq ans après la mort de Caligula, Néron reprit le projet de percement de l'isthme.

« Il n'y avait pas songé auparavant, dit son historien ; mais la vue des lieux le lui inspira. »

Néron, venu en Grèce, en l'an 66, à l'âge de vingt-neuf ans, pour y célébrer, en une seule année, tous les grands jeux de la Grèce et s'y décerner à lui-même tous les prix de chant et de déclamation, a peut-être voulu égaler ou surpasser Hercule, comme dit Lucien, en créant, lui aussi, un détroit de Gabès.

*PLAN GÉNÉRAL*

Néron inaugura lui-même les travaux : il sortit de sa tente en chantant l'hymne d'Amphitrite et de Neptune et quelques couplets en l'honneur des divinités protectrices de l'isthme. Puis le gouverneur de la Grèce lui présenta un hoyau d'or, et l'empereur commença la fouille, au milieu des applaudissements et des chants.

Par trois fois il frappa le sol, il porta même sur son épaule un petit panier rempli de terre, puis il recommanda aux ouvriers de se mettre avec ardeur à l'ouvrage.

En quelques mois, des milliers d'hommes furent réunis : soldats, condamnés, esclaves, et au plus fort des travaux, en l'an 67, on vit arriver six mille prisonniers juifs qu'envoyait Vespasien, après ses premiers succès en Judée.

Les ingénieurs de Néron avaient fait commencer les travaux sur toute l'étendue du canal, en disposant les chantiers par étages, multipliant les points d'attaque et variant leurs méthodes d'exécution.

Digitized by Google

Dans les parties en plaine, des excavations d'une certaine étendue ont été descendues par les Romains au-dessous du niveau de la mer. Dans la partie centrale, les Romains établirent une double rangée de trente-deux puits creusés l'un en face de l'autre et à trente mètres environ de l'axe du canal.

Quelques-uns de ces puits avaient une profondeur de quarante mètres et faisaient connaître exactement la nature des terrains qu'ils traversaient.

Des révoltes à Rome, en Gaule, en Espagne, arrêtèrent ces travaux, qui restèrent abandonnés pendant dix-huit siècles.

Il est à remarquer qu'en 1881, après étude comparative de divers projets, le tracé de Néron a été reconnu le meilleur. Il est le plus court, — le seul qui puisse être en ligne droite d'une mer à l'autre. Il est encore le plus avantageux sous le rapport de la nature des terrains à déblayer. Il se prête mieux que tout autre à des dispositions favorables à la décharge des déblais.

C'est donc avec raison que les travaux ont été repris, en 1882, suivant le tracé de Néron, par le concessionnaire, M. le général Türr.

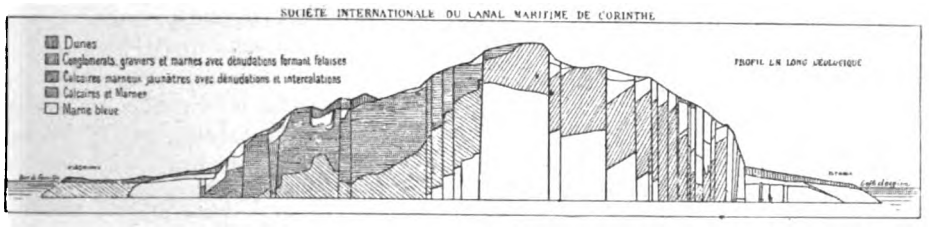
L'inauguration officielle de la reprise des travaux a été faite par Sa Majesté Georges Ier, roi des Hellènes, le 4 mai 1882, et bientôt après fut fondée la Société internationale du canal maritime de Corinthe, qui se substitua au concessionnaire pour l'exécution du canal.

Les travaux arrêtés, en 1889, par des difficultés financières, ont été repris, en 1890, par la Société hellénique du canal de Corinthe, et terminés à la fin de l'année 1893.

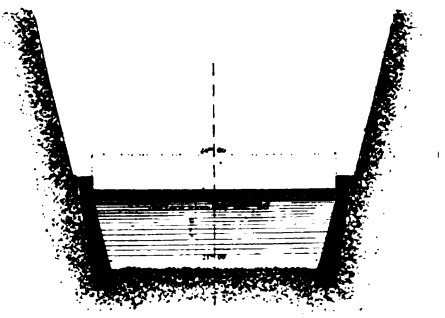
Le 9 août 1893, à Isthmia, le clergé hellénique, conduit par l'archimandrite, entonna un *Te Deum*. Le roi Georges Ier, dans un langage élevé, rendit hommage aux pionniers de l'isthme et à la France, dont le concours généreux n'a jamais fait défaut aux grandes œuvres de la civilisation et du progrès.

Les berges avaient été reliées au moyen d'un long ruban de soie blanche, et les assistants ne purent se défendre d'une certaine émotion lorsque la reine Olga, aux applaudissements frénétiques de la foule et au bruit de salves d'artillerie, coupa elle-même, avec des ciseaux d'or, le lien léger dont la rupture symbolisait l'ouverture du canal à la navigation en même temps qu'elle faisait du Péloponèse une île.

Le yacht royal *Sphactérie,* à bord duquel avaient pris place la famille royale et les ministres, escorté et suivi de douze navires de guerre ou de com-




*PROFIL EN TRAVERS - TYPE*



Digitized by Google

merce, fit la traversée du canal avec la plus grande facilité, tant à l'aller qu'au retour, en passant entre les berges toutes pavoisées aux couleurs des différentes nations.

## II

Le relief du sol se compose de trois parties : deux en plaines et voisines de la mer; — la troisième, qui occupe le milieu, est un monticule à section à peu près triangulaire dont la base a une étendue d'environ quatre kilomètres et dont le point culminant, plus rapproché du golfe d'Égine que du golfe de Corinthe, atteint environ quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer. La pente du côté du golfe d'Égine est plus abrupte que du côté du golfe de Corinthe.

Le massif entaillé par la tranchée du canal appartient à la période pliocène.

Il est formé de trois groupes principaux de terrains superposés, savoir, en allant du fond à la surface :

Les marnes bleues;

Les tufs calcaires;

Les conglomérats.

Sur les deux versants de l'isthme, les terrains pliocènes sont recouverts par des alluvions quaternaires et par des dunes récentes.

Les marnes bleues ont une composition à peu près constante; elles sont très calcaires, car elles contiennent en général plus de 50 pour 100 de carbonate de chaux et environ 10 pour 100 de carbonate de magnésie; aussi M. Fuchs les considère-t-il comme des calcaires argileux légèrement et irrégulièrement magnésiens.

Le groupe des tufs calcaires est beaucoup moins homogène que le précédent; il se compose essentiellement d'un calcaire tufacé assez analogue aux bancs tendres du calcaire grossier parisien; il alterne tantôt avec des couches marneuses, tantôt avec des grès et des poudingues.

Le groupe des conglomérats manque complètement de régularité et présente même, particulièrement du côté de Corinthe, plusieurs ravinements de grande importance. Il est formé de petits galets et de sable généralement peu agglutinés et quelquefois tout à fait meubles.

Les marnes et les tufs se sont déposés dans les eaux tranquilles d'une mer assez profonde, tandis que les conglomérats ont été formés par le jeu des vagues et des courants.

Les alluvions et les dunes, à cause de leur localisation sur les versants et de leur faible épaisseur, sont sans importance au point de vue des travaux.

Les terrains de l'isthme ont subi deux sortes d'accidents géologiques :

1° Des soulèvements lents ou brusques qui ont affecté les dépôts au cours de leur formation;

2° Des fractures, ou failles, dont quelques-unes sont connexes des mouvements précédents, mais dont le plus grand nombre est postérieur à la constitution définitive des terrains.

## III

Depuis le 4 mai 1882 jusqu'à la fin de 1883, les travaux de terrassement ont été peu importants. Mais le temps a été employé utilement aux installations, constructions de tout genre, logements, ateliers, bureaux, restaurants, magasins, etc.

Deux villes, Isthmia et Posidonia, ont été créées aux extrémités du canal. On a pourvu au service des eaux, à l'établissement d'une infirmerie pour les malades, à la construction d'un chemin de fer allant d'une mer à l'autre et reliant les principaux chantiers.

Outre un matériel important en dragues, chalands, remorqueurs, grues locomobiles, installation hydraulique, perforatrices, wagonnets, etc., la Société internationale a amené dans l'isthme :

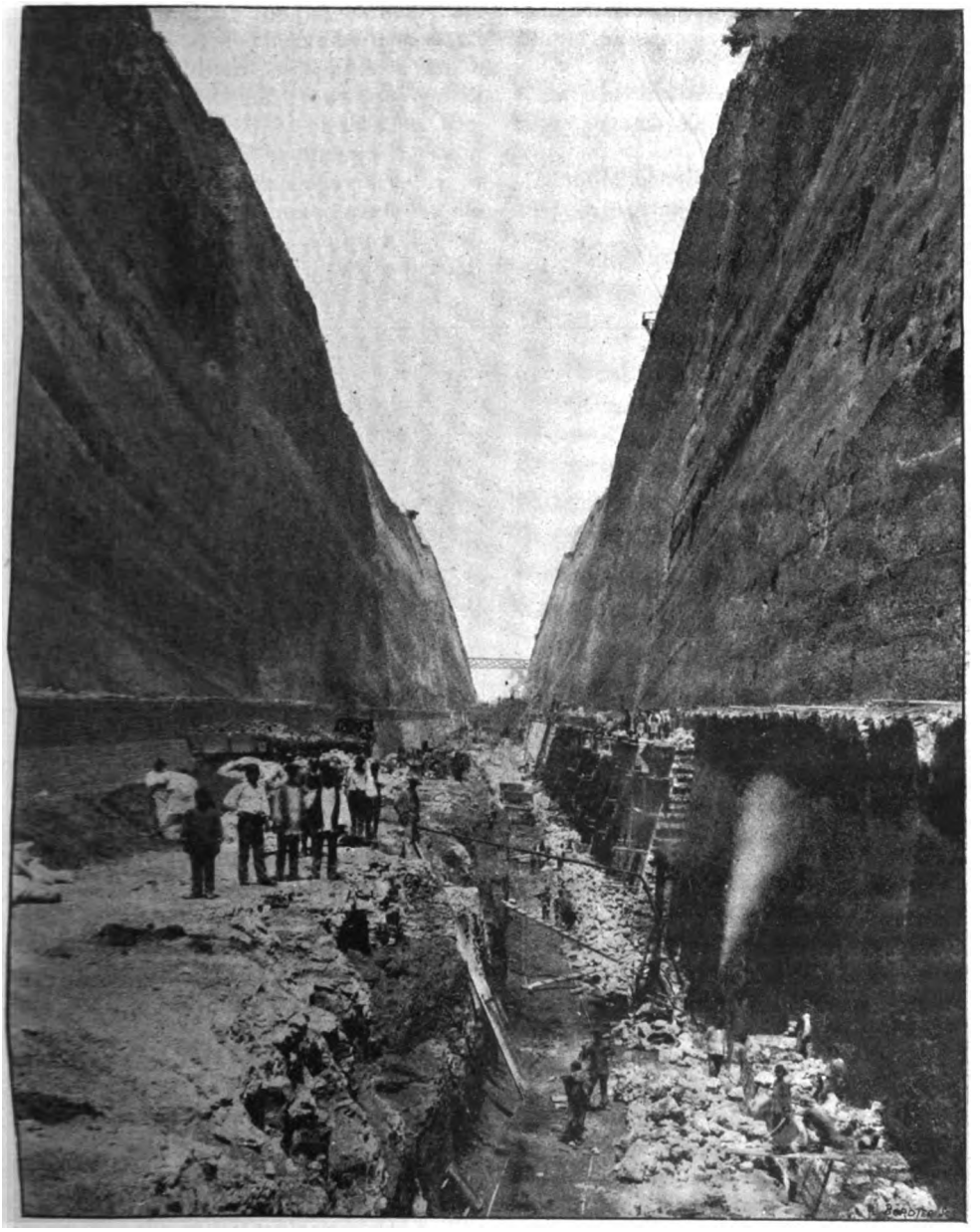
13 locomotives de 25 à 30 tonnes;

550 grands wagons pouvant contenir 2 mètres cubes et demi;

Digitized by Google

34,000 mètres de voie ferrée à largeur normale de 1m,44 entre rails.

grand pont métallique de 80 mètres de portée a été construit par-dessus le canal.



Construction à sec de la maçonnerie de revêtement de la paroi de la cuvette. — Vue prise en 1892.

Pour maintenir, par terre, les communications avec le Péloponèse, un

Le dessous du pont est à 43 mètres au-dessus du niveau de l'eau.

Digitized by Google

La voie établie sur le pont, à 51 mètres au-dessus du niveau de la mer, est partagée en deux parties, l'une destinée à recevoir la route de terre et l'autre destinée au passage du chemin de fer du Pirée-Péloponèse.

Aux extrémités du canal ont été creusés deux avant-ports protégés par des jetées.

Le nombre des ouvriers, en majeure partie Arméniens, Italiens, Monténégrins et Grecs, variait entre 1,500 et 2,000 environ.

Suivant les premiers projets d'extraction des déblais, les dragues et le matériel naval devaient avoir un rôle prépondérant. Mais des difficultés imprévues amenèrent à limiter l'action des dragues au creusement des avant-ports et des deux extrémités du canal sur une longueur de 2,200 mètres environ.

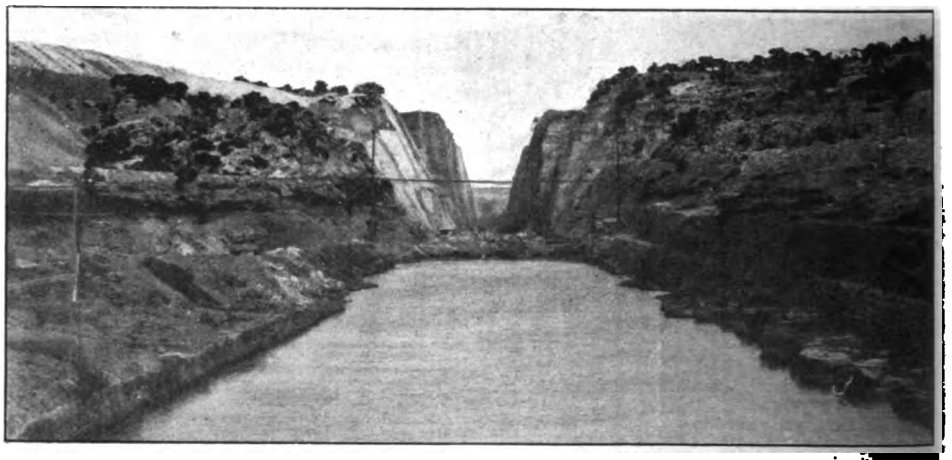
Pour l'enlèvement du massif central, la méthode générale a consisté dans l'établissement de galeries souterraines au fond desquelles les wagons vides étaient poussés, puis chargés par des ouvertures pratiquées à volonté dans le sommet des galeries auxquelles aboutissaient des puits que l'on élargissait en forme d'entonnoir.

La galerie était démolie à l'arrière au fur et à mesure de l'épuisement du déblai au-dessus d'elle, en même temps qu'elle était prolongée en avant.

Le peu de largeur de la tranchée et la nécessité d'évacuer les déblais par les deux extrémités ont rendu très difficile le développement des chantiers.

Vers la fin de 1886, à mesure de l'approfondissement de la tranchée, la nature des diverses couches de terrain a été mieux reconnue et les inclinaisons des talus ont dû être modifiées.

Les projets primitifs supposaient que



Barrage du côté du golfe d'Égine pour protéger l'excavation à sec de la partie centrale du fond de la tranchée.

les talus de la tranchée pourraient être dressés à 1 de base pour 10 de hauteur sur presque tout le parcours du canal.

L'état de conservation presque parfait des parois de tous les puits creusés par Néron au 1er siècle de notre ère, ainsi que la dureté des affleurements rocheux que l'on rencontre dans toute l'étendue de l'isthme, excusaient cette présomption.

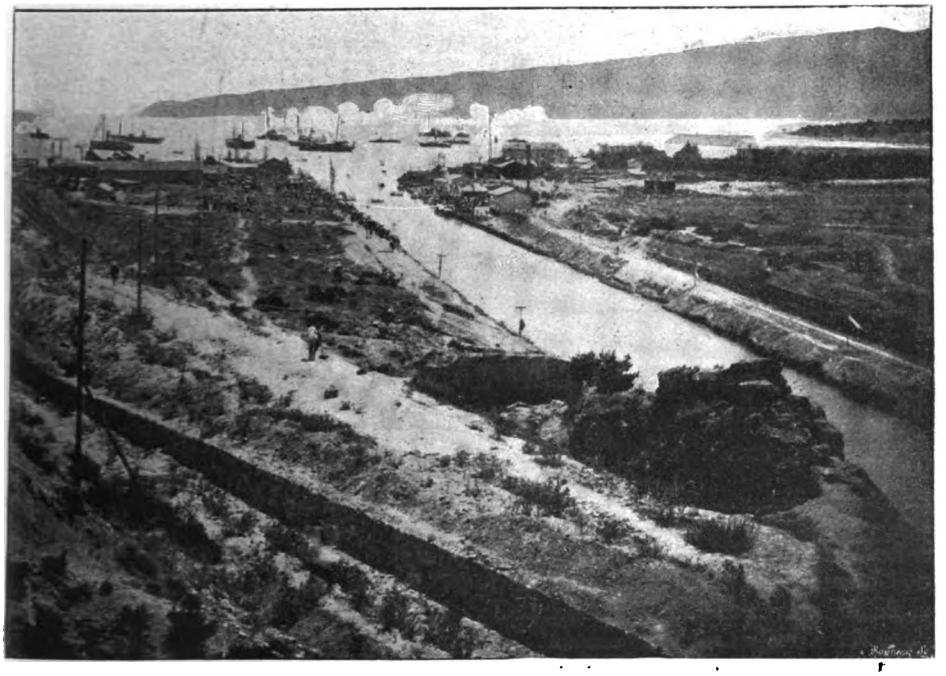
Il était d'ailleurs difficile de prévoir à quel point les terrains de l'isthme ont été soulevés et découpés par des failles.

La nécessité fut reconnue d'élargir la tranchée et d'adoucir les talus en augmentant le volume des déblais prévus.

Les Monténégrins ont fait preuve

Digitized by Google

d'une intrépidité extraordinaire pour l'exécution de cet adoucissement des talus. Ils se trouvaient parfois sur des banquettes informes de moins de 0m,50 de largeur à 40 et 50 mètres au-dessus du plafond de la tranchée. Ces montagnards ont le pied tellement sûr qu'ils négligeaient souvent de s'attacher aux cordes de sûreté qui pendaient le long



Inauguration du canal de Corinthe le 9 août 1893. — Ruban de soie blanche coupé par la reine Olga.

des talus pour la sécurité des travailleurs.

D'autre part, la consistance des bancs de marne régnant dans les parties les plus profondes de la tranchée, sur une longueur de quatre kilomètres environ, a été reconnue insuffisante pour résister à l'action érosive des eaux, et la nécessité s'imposa de revêtir de maçonnerie les parois du canal dans toute la région menacée.

Sous la protection de deux massifs de terre provisoirement réservés pour former bâtardeaux aux deux extrémités des maçonneries à exécuter, et grâce à l'emploi de puissantes machines d'épuisement, capables de débiter jusqu'à 3,000 mètres cubes à l'heure, les maçonneries de revêtement des parois, d'un volume de 135,000 mètres cubes environ, purent être descendues jusqu'à 1m,50 en contre-bas du plafond, soit à 9m,50 au-dessous du niveau de la mer.

Le volume total des déblais exécutés s'est élevé à 11.100,000 mètres cubes.

Le profil type de la cuvette du canal a les dimensions suivantes :

Largeur au plafond, 21 mètres;

Largeur à la surface de l'eau, 24m,60;

Hauteur d'eau, à marée moyenne, 8 mètres;

Section mouillée, 182mq,40.

L'aspect du canal ainsi achevé est absolument grandiose. Avec ses bords, bien taillés, presque à pic, dont l'altitude en quelques points dépasse 80 mètres, en ligne droite, sur une lon-

Digitized by Google

gueur de plus de six kilomètres, le canal de Corinthe donne l'impression d'un immense tunnel dont on aurait enlevé le plafond.

Aucune tranchée faite de main d'homme, non seulement en Europe, mais dans le monde entier, n'offre un aspect aussi extraordinaire, aussi étonnant.

## IV

Les principales abréviations de distance dont bénéficient les navires en passant par le canal de Corinthe sont résumées dans le tableau ci-dessous :

| | ROUTE | | DIFFÉRENCES. |
|---|---|---|---|
| | ANCIENNE. | NOUVELLE. | |
| | Milles marins. | Milles marins. | Milles marins. |
| Du détroit de Messine au Pirée. . . . | 477 | 403 | 74 |
| De Brindisi au Pirée. . . . . | 464 | 333 | 131 |
| De Corfou au Pirée. . . . . | 370 | 237 | 133 |

Comme ce tableau l'indique, le canal de Corinthe est particulièrement favorable aux navires allant de l'Adriatique dans l'Archipel et réciproquement.

La Compagnie autrichienne le *Lloyd austro-hongrois* et la Compagnie italienne *Rubbatino* envoient régulièrement, chaque semaine, de Trieste, de Fiume et de Venise, plusieurs paquebots à destination de l'Archipel et de la mer Noire.

Il paraît probable que ces compagnies profiteront de la nouvelle voie lorsque le transit aura été facilité par diverses améliorations que la Société du canal a tout intérêt à accorder à ses clients aussitôt qu'elle aura à sa disposition les ressources financières nécessaires.

Pour ne pas donner à cette étude un caractère financier, nous nous bornons à dire que la *Société hellénique du canal de Corinthe* qui existe actuellement a remis au liquidateur de la première *Société internationale du canal* des parts de fondateur en représentation du capital de celle-ci, s'élevant à 42,500,000 fr. et qu'elle a émis à son tour, afin d'achever les travaux, pour 5 millions de francs d'actions et pour 23,333,500 francs d'obligations.

Nous n'apprécierons pas non plus quels sont actuellement et quels peuvent être dans l'avenir les résultats financiers de cette entreprise; nous nous bornerons à constater que l'œuvre, abandonnée depuis Néron et reprise, il y a peu d'années, par les procédés de la science moderne, a été menée à bonne fin dans une période de temps relativement courte.

ALFRED LENOIR.

Digitized by Google

LA PIAZZETTA

## LES

# LUMIÈRES DU BOULANGER

Lorsque vous irez à Venise, ami lecteur, entrez dans la ville par l'extrémité du grand canal, ou par l'embranchement du Cannareggio; débarquez à la Piazzetta au pied de la colonne du Lion; retournez-vous pour jouir d'un merveilleux spectacle. Devant vous les eaux de la lagune, au loin la ceinture verdoyante des îles, à gauche le palais ducal, à droite la colonnade de Sansovino. Quand vous aurez vu le soleil disparaître, en teignant d'un flot de pourpre et d'or les marbres des palais, restez sur cette place, regardez aux flancs de Saint-Marc, à la hauteur de la balustrade; devant la madone en mosaïque, vous verrez deux petites lumières qui, dans la nuit, paraissent des **étoiles, et sont comme deux phares**



Digitized by Google

qu'en venant du large on voit briller au fond de la Piazzetta.

Par ces nuits quasi-orientales où je restais rêveur, sous ce ciel si pur, je cherchais en vain quelle pouvait être la signification de ces deux feux qui brillent chaque soir, pour ne s'éteindre qu'aux premiers rayons du jour. Évidemment il y avait là une de ces légendes de mort ou d'amour qui font frissonner les cœurs de ces belles filles vénitiennes que l'on croirait descendues d'un tableau du Tintoret ou de Paul Véronèse.

LES LUMIÈRES DU BOULANGER

Elle devait exister, cette légende, et je pensais que celui-là seul qui pouvait me la faire connaître était un vieux pêcheur, très instruit pour sa condition, et chez lequel j'avais passé quelques semaines à Chioggia. C'était un brave homme assez original, un vieux Vénitien des anciens jours. Je me décidai donc à quitter Venise, et j'allai de nouveau passer de charmantes heures chez mon ami Beppo, qui, ravi de me revoir, voulut bien se laisser attendrir; et un beau soir, en regardant le soleil disparaître à l'horizon, pendant que la vieille Betta accommodait les poissons frits et la polenta, voici comment en son joli dialecte chioggiote me parla le vieux Beppo :

« Si vous êtes émerveillé aujourd'hui à la vue de notre Piazzetta, quel spectacle ne devait-elle pas offrir lorsque la foule qui s'y pressait comme aujourd'hui était revêtue de somptueux costumes aux couleurs brillantes! Là se rencontraient les élégants se disant le dernier sonnet du poète favori, tout en coudoyant l'ambassadeur turc, ou le marchand persan. A notre époque, le spectacle est certes moins brillant; car, sauf quelques rares marchands orientaux, on n'y voit plus que les sombres costumes que portent les nombreux voyageurs qui visitent notre antique *capitale*. La lagune n'est presque plus sillonnée par ces belles barques de pêcheurs aux voiles colorées, depuis le citron verdâtre jusqu'à l'orange écarlate. En effet, les barcarols qui jadis venaient apporter dans la ville le produit de leur pêche n'arrivent plus amarrer leurs barques dans le grand canal. Avec la retraite des pêcheurs, nous avons moins de pittoresque, et nos vieilles légendes s'en vont comme le brouillard du matin que dissipe les premiers rayons du soleil. Malgré cela, quelques-unes nous restent encore, et celle qui semble si vivement vous intéresser, quoique déjà lointaine, nous a été transmise comme une triste preuve que parfois

Digitized by Google

la justice des hommes peut se tromper.

Si vous le permettez, monsieur, ma vieille Betta va nous apporter un verre de cet excellent vin de Chypre que vous savez si bien apprécier, et en attendant que notre souper soit prêt, je vais vous narrer cette histoire, que jadis mon aïeul nous racontait, et que les yeux grands ouverts mes frères et moi nous écoutions toujours avec un nouvel intérêt. Je traduis de mon mieux le récit pittoresque de Beppo ; mais j'avoue que je suis loin de son langage vibrant et passionné.

LA BARQUETTE

## I

Vers la fin du XIV^e^ siècle, sous le dogat d'Andréa Contarini, vivait à Venise un vieux pêcheur qui pour tout bien n'avait que sa barque et un trésor merveilleux, sous les traits d'une belle fille de seize ans, à la chevelure fauve et aux yeux de velours. Cette magnifique créature était tout ce qui lui restait de sa nombreuse famille ; aussi, avec quel culte le vieillard aimait-il ce dernier enfant que le ciel lui avait laissé comme une consolation à ses souffrances, comme un espoir pour ses vieux jours.

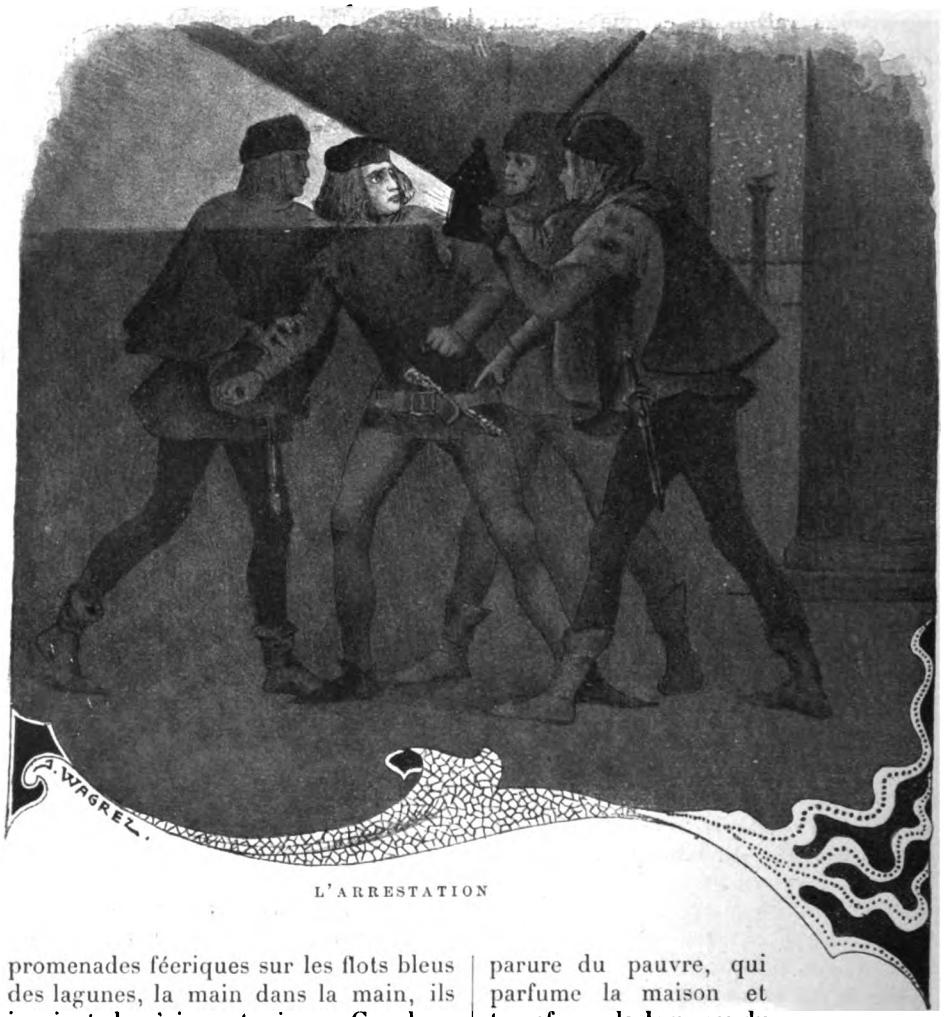
Certainement Annunziata était une des plus belles filles de Venise ; et lorsqu'elle accompagnait son grand-père le vieux Marcello sur sa barque de pêche, à travers les brumes du soir, on eût plutôt dit la déesse de la mer que la fille d'un simple barcarol. Il ne faut donc pas s'étonner si l'amour qui pousse si vite sous notre ciel d'Orient avait déjà touché le cœur de la belle Vénitienne, et qu'à seize ans Annunziata ait donné son âme non pas à un de ces brillants seigneurs qui courtisent la beauté pour la jouissance d'un jour, mais à un beau et robuste garçon d'une condition obscure. Tous deux jeunes, beaux, remplis de courage, s'aimaient de cet amour de la vingtième année pour lequel il n'y a pas d'obstacle. Si Annunziata était la plus belle et la plus sage, Tonino était le plus brave et le plus estimé ; c'était un simple boulanger aimant son travail et par-dessus tout les beaux yeux de sa fiancée.

Digitized by Google

## II

Lorsqu'à la fin d'une belle journée le vieux pêcheur les emmenait à la lueur scintillante des étoiles faire une de ces promenades féeriques sur les flots bleus des lagunes, la main dans la main, ils juraient de s'aimer toujours. Ces deux beaux jeunes gens goûtaient les ivresses infinies de deux cœurs jeunes et purs pour lesquels tout est amour. Encore un jour, et demain le front courbé sur les dalles d'une obscure chapelle, le ministre du Dieu de bonté qui donne parfois joie et bonheur aux humbles les bénira; et l'enfant du pêcheur échangera l'anneau des fiançailles contre celui de l'épousée.

Les deux modestes demeures sont en fête. Les confréries sont venues apporter leur cadeau. Elle est remplie de fleurs, la cabane du grand-père, la fleur, cette parure du pauvre, qui parfume la maison et transforme la demeure du vieillard en un palais de fée. Qu'elle est heureuse notre Annunziata, quand, après le départ de ses compagnes, elle attend son Tonino! Le voilà, et elle, radieuse, fait une prière au cher vieillard: encore une promenade. La nuit est belle et pure, un parfum printanier embaume l'air; il se laisse séduire, le bon grand-




L'ARRESTATION

Digitized by Google

père, et bientôt la barque disparaît au loin, se teintant du gris d'opale de cette claire nuit, et cette barque emporte avec elle, chose si rare ici-bas, trois êtres heureux qui vont conter leur bonheur aux étoiles.

## III

Comme un oiseau léger, l'embarcation glisse rapide et silencieuse sur le flot bleu. Cependant elles pâlissent, les chères confidentes, et bientôt poindra le jour; il faut rentrer, s'arracher à la douce extase. Comme en un rêve délicieux, les heures se sont envolées! Il est nuit encore lorsque l'on aborde aux marches de la Piazzetta. La nuit touche à sa fin, pas un promeneur, seul le sbire qui passe silencieux sous la colonnade du palais. La nuit est calme, l'ombre des murs, le silence. Mais qu'importe, le silence n'est-il pas une poésie délicieuse! Un dernier regard à la barque emportant la blanche fiancée, puis tout s'éloigne et disparaît. Lui, ravi, joyeux, monte les degrés de pierre; le voilà rentrant seul pour la dernière fois. Tout en avançant lentement comme ceux que la pensée absorbe, dans l'obscurité il voit à terre un objet qui brille d'un vif éclat, c'est la gaine d'un stylet; il se baisse, la ramasse, cherche autour de lui, ne voit personne, le calme et la solitude l'environnent. Machinalement il passe le fourreau à sa ceinture et continue son chemin. Le malheureux n'a point vu dans l'ombre un cadavre à terre et des sbires à la recherche du meurtrier.

Derrière lui, Tonino entend des pas précipités, une vive lueur lui éclaire le visage, de robustes mains se posent sur ses épaules. Au nom de la Seigneurie, on l'arrête, lui si absolument innocent; on l'accuse du meurtre qui vient d'être commis. Toute dénégation est inutile! N'a-t-il pas sur lui la gaine du poignard qui vient d'être retiré sanglant de la blessure? Et cet être qui tout à l'heure était plein de joie et d'espérance se croit la proie d'un horrible cauchemar lorsque les lourdes portes de la prison retombent sur lui. Dors, pauvre Annunziata, que les songes heureux te bercent longtemps encore; car ton réveil sera aussi terrible que ton rêve était doux.

## IV

Le jour s'est levé, un de ces jours de pure lumière comme notre printemps nous en donne parfois. Une transparente clarté inonde la maisonnette. La jeune fiancée se lève, ses compagnes sont déjà là, et tandis que les unes arrangent les boucles de sa fauve chevelure, les autres l'aident à vêtir la blanche robe de l'épousée. Une joyeuse impatience agite toute cette jeunesse. Au dehors la bruyante corporation des pêcheurs se fait entendre; tous pour ce jour de fête ont pavoisé leurs barques. L'heure s'avance, et Tonino n'arrive pas! Peu à peu une sourde inquiétude envahit l'assemblée. Un malheur serait-il survenu! La joie disparaît graduellement de tous ces gais visages, il faut absolument avoir des nouvelles. Un enfant est envoyé avec ordre de revenir promptement. Il se hâte, le petit messager, enfin il arrive à la demeure du pauvre Tonino, et voit une grande foule assemblée devant sa maison; tous se demandent ce que peut être devenu le malheureux boulanger. Personne ne l'a vu : ses amis ont vainement cherché! La seule nouvelle qui coïnciderait avec la disparition du jeune homme est que cette nuit un patricien a été assassiné, le fer était encore dans la blessure, et peu après le meurtrier, qui portait encore la gaine du poignard, a été arrêté. On ne sait rien, et à Venise on ne devait rien savoir! Ceux qui étaient sous les verroux ne devaient pas plus occuper les grands que le peuple. La Seigneurie n'a besoin ni de louange ni de blâme. Enfin l'enfant est de retour; c'est dans le plus profond silence qu'on l'écoute. A peine Annunziata a-t-elle entendu la sinistre nouvelle, qu'avec la prescience des cœurs qui aiment, elle a tout deviné. Elle sent bien que celui

Digitized by Google

qu'on accuse, qui à l'heure même gît dans la profondeur des puits est celui qu'elle aime, son cher fiancé. Mais ce n'est pas possible ! il faut pénétrer ces murs de pierres ! se jeter aux pieds de ces hommes ! et leur dire : « C'est une erreur, mon Tonino n'est pas coupable ; regardez-nous, notre cœur n'est qu'amour, nous sommes si jeunes, notre pensée est loin de tous ces meurtres ! nous étions au seuil du bonheur ; vous voyez bien que vous vous trompez ; rendez la liberté à l'innocent, et cherchez le vrai coupable !... »

Pauvre enfant ! rentre ta douleur, tu n'as rien à dire ; celui qui a franchi le seuil de ces portes n'en sort que la nuit, à la lueur du rouge fanal, lorsque, déjà rigide, son cadavre au fond de la sombre gondole est jeté dans les eaux profondes du canal Orfano.

LA BOUQUETIÈRE

## V

Bien triste est maintenant la cabane du vieux pêcheur. On sait le sort du pauvre Tonino ; Annunziata circule comme une ombre, son doux chant ne se fait plus entendre, ses yeux brillent d'un feu sombre, plus grande chaque jour est sa pâleur ; cependant elle espère, et dans sa jeune âme elle croit à la justice des hommes !

Elle est arrivée, la nuit fatale du jugement. Qui reconnaîtrait le jeune et beau boulanger dans cet être pâle et maigre, aux yeux hagards ! Depuis des jours, le malheureux s'est débattu contre la vérité. Est-ce un horrible rêve ? Conduit par deux sbires, Tonino entre dans la salle du conseil. L'instruction du procès sera rapide, toutes les charges accablent le prévenu ! N'a-t-il pas été arrêté à quelques pas de la victime, ayant laissé l'arme dans la blessure, et portant encore la gaine révélatrice ! L'interrogatoire sera court, toutes les preuves sont contre

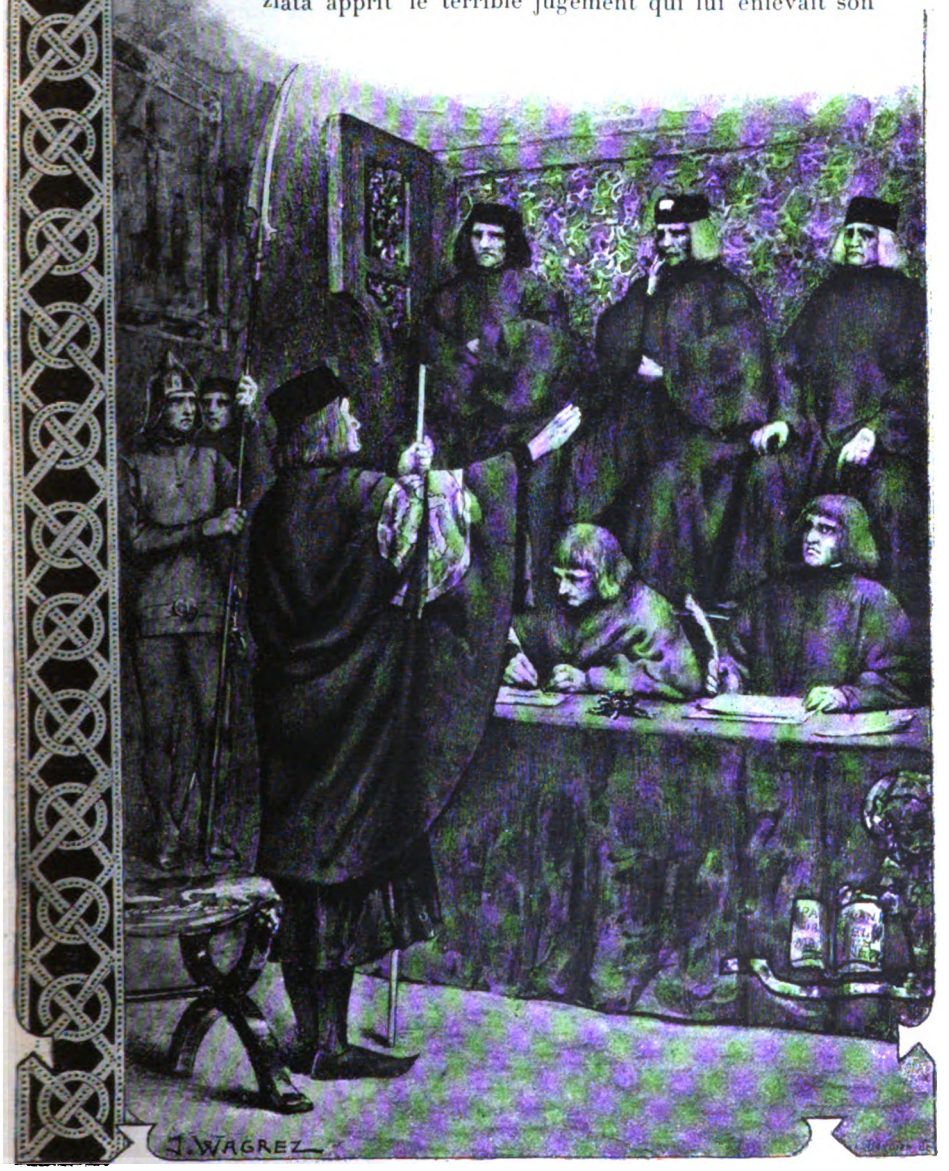
Digitized by Google

PRO MEMORIA

lui... Le malheureux est condamné à mort. Demain son corps, privé de sépulture, doit être jeté au fond du noir canal.

VI

De tant de joie et d'espérance, il ne reste qu'un pauvre vieillard et une pâle et triste enfant. Il est des grandes douleurs où la raison finit par sombrer. Quand Annunziata apprit le terrible jugement qui lui enlevait son




LE TRIBUNAL

Digitized by Google

amour, sa jeunesse, et brisait son avenir, ses beaux yeux qui ne pouvaient plus pleurer s'ouvrirent plus grands encore, le sourire de la démence vint errer sur ses lèvres; Annunziata était folle! de cette folie qui ne veut pas croire au malheur; pour elle Tonino n'est pas mort, non! il va venir; ces fleurs sont pour lui, ces fleurs qu'elle offre à ces grandes dames, à ces magnifiques seigneurs, leur demandant si bientôt son fiancé reviendra. Et tous la regardent avec une miséricordieuse pitié, quand si blanche et si transparente elle erre dans les groupes comme une ombre. Elle attend le retour de celui qu'elle a tant aimé!...

## VII

Quelques années après la condamnation du boulanger, une étrange révélation vint jeter une vive lumière sur cette triste cause. Un célèbre bandit fut pris; d'une audace et d'un courage inouïs, il avait rempli Venise de ses forfaits et avait toujours déjoué la vigilance des sbires; après le meurtre commis, il s'évanouissait comme une ombre. Inutile de le soumettre à la torture! Avec un incroyable cynisme, il faisait le récit de ses atrocités sans exprimer aucun repentir. La seigneurie ne pouvait croire qu'un pareil criminel ait si longtemps échappé au supplice...

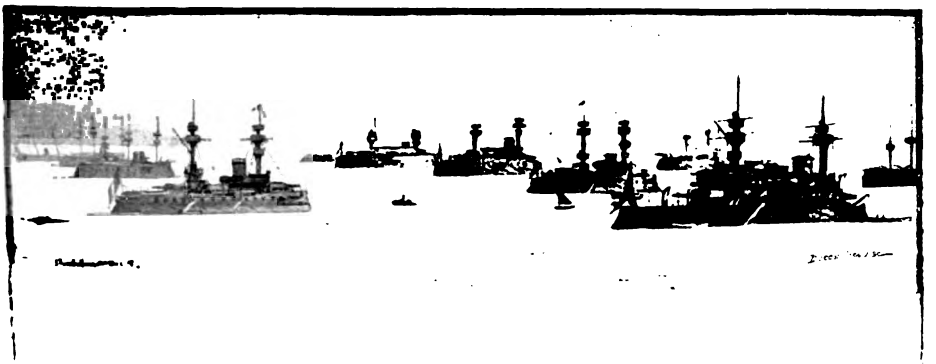
Depuis plusieurs jours, il promettait la révélation d'un crime encore plus affreux que les autres, puisqu'il affirmait que les juges eux-mêmes étaient compromis. On attend avec anxiété, car le jugement prononcé, cet homme devait, avant de marcher à la mort, révéler ce mystérieux crime...

La population se presse aux abords du palais. Dans la salle du conseil un pénible et lourd silence comme ceux qui précèdent les grands événements. Le prisonnier est introduit, une fière assurance dans les yeux, un pli de dédain aux lèvres, il entend sa condamnation sans faiblir; puis, promenant un regard ferme sur l'assemblée, il avoue que lui seul était coupable du crime dont on avait chargé Tonino. Cette révélation du dernier moment fut terrible; les magistrats coupables de cette condamnation arbitraire furent arrêtés et traduits devant le conseil des Trois; après un long et minutieux jugement, condamnés à mort, et leurs biens confisqués pour faire dire une messe annuelle pour le repos de l'âme de leur victime et une rente destinée à l'entretien de ces deux lumières qui chaque nuit s'allument sur le flanc de la basilique; mais cela ne parut pas un mémento suffisant, car ils créèrent une fonction spéciale pour un magistrat qui devait assister aux procédures, recherchant les moindres doutes en faveur de l'inculpé. Dès lors, quand ce nouveau fonctionnaire trouvait matière à placer son véto, il se levait pour dire aux juges : *Souvenez-vous du boulanger.* Alors l'arrêt devait être cassé, et le procès absolument revisé...

Beppo ne parlait plus que j'écoutais encore!... Cette nuit-là même je voulus rentrer à Venise, et de loin, en voyant les deux pâles lumières de Saint-Marc, je disais aussi : *Souviens-toi du boulanger!*

A. DE LÈTRE.

Digitized by Google



# LES VAISSEAUX D'AUJOURD'HUI

Vous n'êtes jamais allé, cher lecteur, à Toulon, au mois de juin, quand l'escadre se prépare aux grandes manœuvres? — Non. — Permettez-moi de vous engager à faire ce voyage. Certainement vous ne regretterez pas d'avoir suivi mon conseil.

De plus belle rade, de plus beau ciel, il n'y en a guère, et je suis obligé de faire effort pour vous épargner la description, sur le mode lyrique, de cette grande nappe d'eau bleue, de ce saphir poli, étincelant sous le soleil, que sertissent des montagnes d'une architecture simple et noble, aux crêtes dénudées et rougeâtres, tandis que la discrète verdure des pins, des oliviers, des chênes-lièges estompe leurs flancs largement étalés.

Mais non, décidément!... ce n'est pas du cadre fourni par la nature, si splendide soit-il, que je veux vous parler. C'est du tableau animé, bruyant même, émouvant en tout cas, que vous offre la marine de guerre dans la manifestation la plus complète de sa puissance : une grande armée navale organisée, prête au combat.

Eh bien! voulez-vous, en attendant mieux, m'accepter pour guide d'un voyage en imagination? — Oui, n'est-ce pas?

Nous voilà donc à Toulon, descendant vers le port par une de ces rues étroites et fraîches de la vieille ville. Brusquement, un grand coup de clarté éblouissante et une bouffée de chaleur : c'est le quai, le célèbre quai de la vieille darse, le noyau, le centre du Toulon historique, bordé des maisons mêmes qui ont vu fuir les Anglais en 1792 et passer Bonaparte dans l'état-major de Dugommier.

Embarquons dans un de ces jolis « pointus », peints de couleurs vives, dont la voile frémit sur sa cargue à la caresse du petit mistral d'été. Bien établis à l'arrière, sur un bout de tapis usé, prononçons le sacramentel : « En rade!... à l'escadre! » Et vogue la galère!

Quelques coups d'aviron pour franchir la passe de la vieille darse, en laissant à notre droite l'arsenal, ses navires désarmés, ses magasins, son immense usine dont la rumeur monte dans le ciel, et voici que la vaste baie intérieure s'ouvre devant vous.

Cinquante navires y sont à l'aise, les uns rangés sur plusieurs lignes parallèles, jalonnées par de grands coffres blancs où sont fixées leurs chaînes, les autres amarrés à de longues jetées en pilotis par où ils reçoivent du charbon, de l'eau douce, des vivres.

Quel est celui-ci, d'abord, cet énorme cuirassé autour duquel se presse tout un peuple d'embarcations, chaloupes à

Digitized by Google

vapeur et canots à rames? Un pavillon aux trois couleurs, marque distinctive du vice-amiral, flotte à son mât de misaine : c'est le *Formidable*. Le commandant en chef vient de convoquer tous les capitaines des bâtiments placés sous ses ordres, pour leur expliquer le thème des manœuvres dont la direction lui est dévolue, et ce sont les embarcations de ces officiers qui font au *Formidable* une ceinture mobile et vivante.

Glissons-nous pourtant jusqu'à la coupée de bâbord, et demandons au quartier-maître de garde si l'on peut visiter le bâtiment. — La permission est accordée... nous sommes sur le pont, en face d'un canon monstre, à demi enveloppé d'une carapace d'acier. C'est une pièce de 37 centimètres, longue de 11 mètres et du poids de 76,000 kilogrammes. Le *Formidable* en a deux autres comme celle-ci, qui perforeront les plus épaisses cuirasses, tandis que douze canons de 14 ou 16 centimètres, disposés à l'étage inférieur, se chargeront de détruire les superstructures non blindées, et que vingt-trois pièces légères, à tir rapide, feront pleuvoir sur le personnel ennemi une grêle de projectiles.

Quant aux torpilles, armes capricieuses, mais décisives, quand elles atteignent le but, descendons pour les voir jusqu'au faux pont. En passant dans la batterie, jetez les yeux sur ces longues rangées de fusils qui armeront la mousqueterie du bord pendant la mêlée du combat naval. Regardez aussi ces deux jolis canons de 65 millimètres montés sur roues, munis d'un avant-train qui porte leurs caissons. Ce sont des pièces qu'on jette à terre avec les compagnies de débarquement. Elles y sont traînées à bras d'hommes, et c'est plaisir de voir nos alertes matelots courir sur le flanc des colonnes avec ces canons joujoux... qui ne laissent pas de peser plus de 100 kilogrammes. N'oublions pas les torpilles et continuons notre descente par les *échelles* de fer du panneau. Les voici, enfin, ces longs fuseaux d'acier, auprès des tubes qui servent à les projeter à la mer. Ah! si nous avions le temps, comme il serait curieux de nous faire expliquer les secrets de cette arme nouvelle!... Remettons cela, et bornons nous à remarquer le cône un peu renflé qui forme l'avant de l'engin, cône où se loge la charge de fulmi-coton, et cette queue à l'arrière, une vraie queue de poisson où le *gouvernail vertical* représente les nageoires caudales. Voyez-vous, un peu à l'avant du gouvernail, les deux petites hélices qui font marcher la torpille dès qu'elle tombe dans l'eau? Songez qu'elles donnent vingt tours à la seconde, et qu'elles impriment à cet obus automobile une vitesse de train-express!

Faut-il descendre encore et visiter la machine du cuirassé? — Cela nous entraînerait fort loin, et nous avons tant à voir là-haut!... un coup d'œil seulement sur l'inextricable enchevêtrement des pièces luisantes, en acier, en cuivre rouge, en bronze, jaune comme l'or des vieilles monnaies. Que dites-vous de ces arbres énormes, de ces tiges grêles, de ces bielles, vilebrequins, volants, excentriques; et de ces tuyaux de toute couleur, de toute dimension; et encore de cette multitude de robinets, portant chacun l'indication de leur rôle, de ces soupapes, de ces « pit-valves », qui ont tant fait parler d'elles il y a quelque temps? Imaginez-vous cet immense appareil en plein fonctionnement, toutes ces masses de métal animées de leur dur, de leur inexorable mouvement géométrique, grondant et gémissant dans une atmosphère surchauffée, chargée de vapeur brûlante; et pensez aussi au mérite de ces hommes qui vivent là dedans à demi nus, pâles, desséchés, fiévreux, n'ayant pas une seconde de répit, tandis qu'ils surveillent le monstre domestiqué, qui les happerait, qui les broierait à la moindre inattention, au moindre mouvement mal calculé.

Remontons vite sur le pont et reprenons notre promenade. — Mais que nous veut ce jeune officier, cet aspirant, qui s'avance vers nous d'un air si aimable?

Digitized by Google

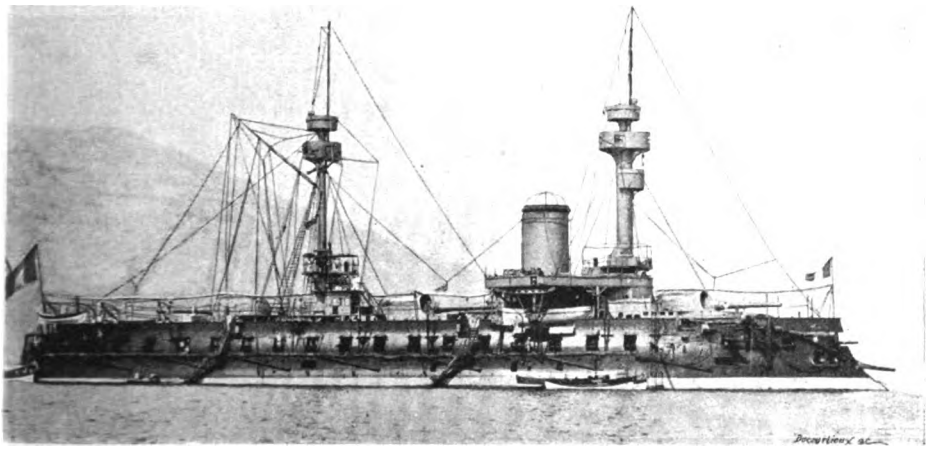
— « Vous plairait-il, messieurs, d'aller jusque là-haut, dans la hune de combat du mât de misaine? Vous y auriez une vue d'ensemble sur toute l'escadre. »

La proposition est séduisante, certes... mais vous hésitez, vous regardez autour de vous avec inquiétude... Ah! je comprends: vous vous rappelez de vos lectures d'enfance les haubans d'autrefois, les interminables échelles en cordes, et vous n'êtes pas très désireux d'en tâter. Rassurez-vous. La marine nouvelle a un appareil de photographie instantanée pour fixer cet amusant tableau!

Mais regardons un peu ce qui se passe autour du vaisseau-amiral.

« Quel est, monsieur l'aspirant, le voisin de gauche du *Formidable*, ce cuirassé dont les superstructures, peintes en blanc, paraissent sensiblement plus hautes que celles de votre navire?

— C'est le *Neptune*, et, en effet, ces constructions massives, au-dessus du pont, ne sont pas le plus beau de son



Le *Formidable*.

changé tout cela, et c'est tout simplement par un escalier à vis, ménagé dans l'intérieur de l'énorme mât en tôle, que nous allons nous élever jusqu'à notre observatoire.

De fait, la vue est admirable. Rien de plus curieux, d'abord, que ces grands navires vus de si haut, à vol d'oiseau pour ainsi dire. Embrassé d'un seul coup d'œil, le pont du *Formidable* nous apparaît tout entier : canons, passerelles, kiosques et blockhaus de combat, embarcations, ancres, bossoirs, panneaux, gaillard d'avant, où les hommes forment des groupes qui vont et viennent, s'arrêtent, repartent sans qu'on voie autre chose que le plat du béret, les épaules et le bout des souliers. Que n'avons-nous affaire. On revient beaucoup aujourd'hui sur les avantages qu'on y trouvait hier et dont on faisait bénéficier ses contemporains... Vous les voyez tous un peu plus loin, le *Marceau*, le *Magenta*, le *Hoche*. D'ailleurs, bons navires, bien armés, très fortement cuirassés, quoique un peu moins que le nôtre; mais, ce qui vaut mieux, marchant plus vite, 16 nœuds et demi, au lieu de 15 nœuds et demi.

« Remarquez la disposition de la grosse artillerie : les quatre canons de 34 centimètres forment un losange qui encadre le bâtiment; deux de ces pièces sont placées sur les flancs, de sorte que, par l'avant ou par l'arrière, on peut toujours présenter à l'ennemi trois gros canons sur quatre. Ici, nos 37 centimètres étant

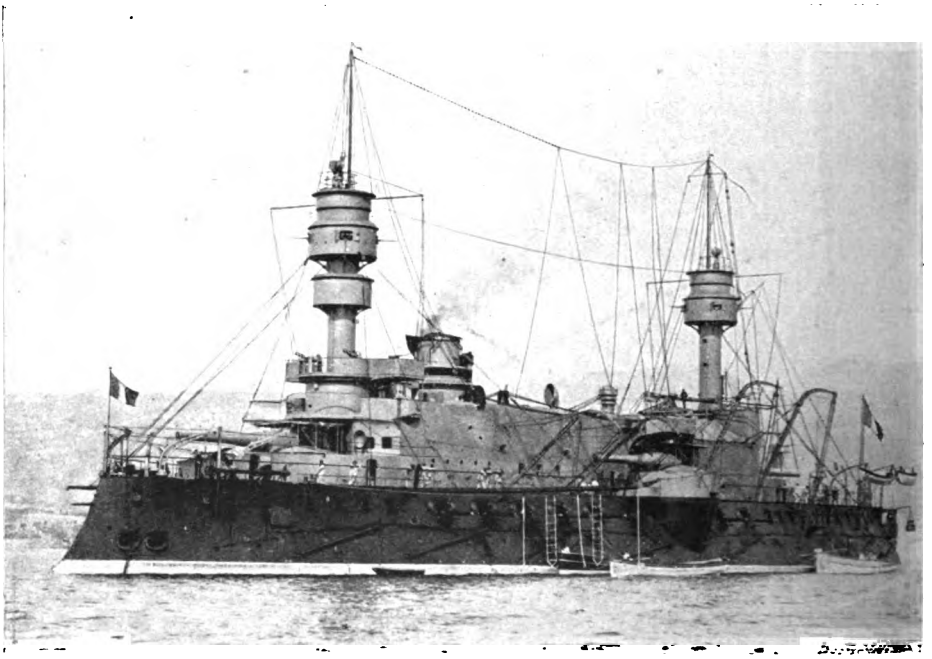
Digitized by Google

l'un derrière l'autre, dans l'axe du navire, il n'y en a jamais qu'un seul, sur trois, qui fournisse des feux droit en chasse ou droit en retraite.

« En somme, à peine âgé de dix ou douze ans, le *Formidable* est, non pas un bâtiment démodé, mais un bâtiment qui « date ».

— « C'est fort triste... pour les contribuables. — Et ce navire si long, si étroit, qui se profile sur les cales du Mourillon? — N'est-ce pas le *Suchet*, un croiseur nouveau?

— « C'est le *Suchet*, effectivement; un de nos meilleurs éclaireurs d'escadre, car il a donné plus de 20 nœuds de vitesse (37 kilom. à l'heure). A côté de lui, son frère aîné, le *Davout*, dont les expériences furent bien laborieuses, mais qui a pourtant de sérieuses qualités. Plus loin encore, l'*Alger*, dont l'avant dessine une courbe si prononcée. C'est un éperon sans doute, mais un éperon qui n'a pas pour but de donner un choc et de crever une coque. Il ne s'agit que de diminuer la résistance de l'eau, et, par là, d'augmenter la vitesse. Ces croiseurs, si grands que vous les voyez et si forts qu'ils paraissent à première vue, ne sont pas des *unités de combat*. Les belles passes d'armes de la mêlée ne sont pas leur fait. Dépourvus de cuirasse, ils y



Le *Neptune*.

courraient trop de risques, et leurs canons de 16 ou de 14 centimètres, tout en causant beaucoup de mal aux blindés, — surtout à ceux qui ont de grandes superstructures, — ne feraient pas des blessures décisives.

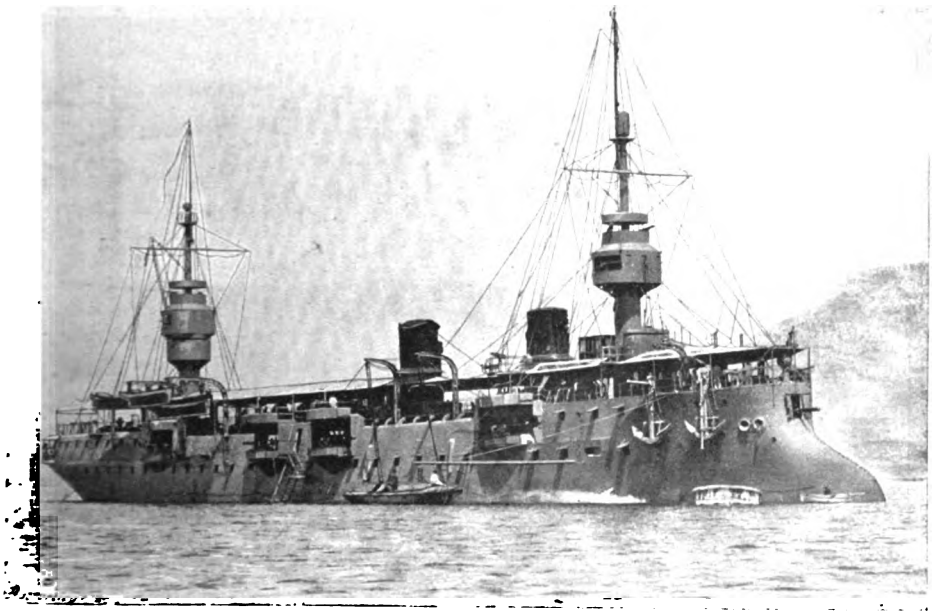
— « Assurément, mais leur rôle n'en est pas moins important, puisqu'il s'agit d'éclairer la flotte, d'empêcher qu'elle ne soit surprise, de surveiller au loin les mouvements de l'ennemi, de refouler ses propres éclaireurs quand ils se montreront trop entreprenants et trop curieux. Mais, monsieur l'aspirant, vous devez

Digitized by Google

en avoir d'autres que ceux-ci, car il en faudra beaucoup, si les opérations s'étendent?

— « Oui, nous en avons d'autres, mais plus petits, le *Lalande*, par exemple, et ses frères, le *Cosmao* et le *Troude*, très bons navires qui ne déplacent que la moitié à peu près de l'*Alger*, et qui marchent aussi bien. Malheureusement, ni les uns ni les autres n'ont assez de charbon. J'en dirai autant de ceux-ci, d'une taille plus faible encore, le *Vautour*, le *Faucon*, le *Wattignies*, que l'on appelle « croiseurs-torpilleurs », sans que cette dénomination soit bien justifiée, d'ailleurs, car, pas plus pour eux que pour les autres, la torpille n'est leur arme exclusive.

« Ah! justement!... voyez, messieurs, de ce côté-ci, ce torpilleur qui sort de la rade. Comme il marche vite, comme il glisse sur l'eau sans effort! — C'est l'*Éclair*, un *torpilleur de haute mer* attaché à l'escadre pour servir d'estafette, de porteur d'ordres ou d'avis, et compléter ainsi la classe des éclaireurs. Ces torpilleurs de haute mer, — nous en avons une trentaine en tout, — sont de bons et jolis bateaux de 45 mètres de longueur en moyenne, déplaçant de cent dix à cent cinquante tonnes et courant à la vitesse de vingt à vingt-cinq nœuds. L'un d'eux va jusqu'à vingt-sept, et on nous en promet deux ou trois qui atteindront trente nœuds! cinquante-cinq kilomètres à l'heure!....



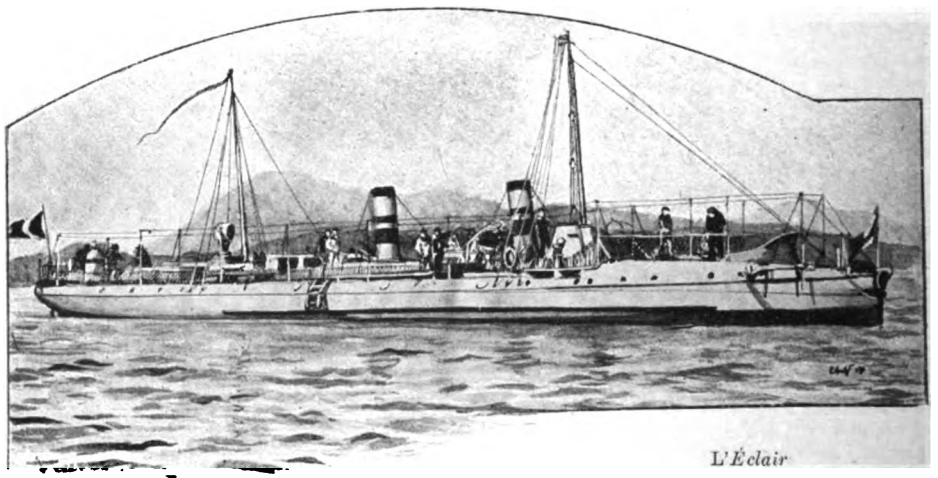
L'*Alger*.

— « Mais, monsieur l'aspirant, ces grands torpilleurs ont des frères plus petits, les torpilleurs chargés de la défense des côtes et des ports. Pouvons-nous les voir d'ici, et ne sont-ils pas rangés comme autrefois près de la *Cérès*, le bâtiment central de la défense mobile?

— « C'est toujours leur poste de repos, en effet; mais aujourd'hui vous ne les y verrez pas. Mobilisés hier soir, ils sont partis pour une destination que

Digitized by Google

nous ne connaissons pas, nous simples officiers de l'escadre. — Cependant un de ces torpilleurs est resté « à la traîne », suivant l'expression maritime, retenu par je ne sais quel incident. C'est le « 178 », que vous pouvez apercevoir avec un peu d'attention à côté d'un appontement. Tout neuf et bien construit, ce « 178 » est un bateau de quatre-vingts tonnes, qui donne aisément vingt et un nœuds. Il vaut presque un torpilleur de haute mer et ne serait pas




(Torpilleur de haute mer).

embarrassé pour accompagner une escadre.

— « Combien avons-nous donc de ces torpilleurs ?

— « Soixante-dix environ de 1re classe, quatre-vingts de 2e classe et une cinquantaine de tout petits bateaux qui datent de loin déjà, du temps où l'on croyait au « microbe invisible ». En tout, deux cents, à peu près... sur le papier, bien entendu. Vous savez, — on l'a assez répété ! — qu'il faut beaucoup rabattre de ce chiffre quand on veut mobiliser ; mais enfin, la difficulté de bien entretenir ces délicats engins étant la même dans tous les pays, il nous resterait, tout compte fait, l'avantage du nombre. — Ah ! pour bien faire, il faudrait que nos torpilleurs fussent tous dans la position d'armement; mais cela coûterait trop cher, dit-on, et le cadre actuel des officiers n'y suffirait pas.

— « Vraiment ! — Comment donc ferez-vous en temps de guerre, et où prendrez-vous des officiers ?

— « Ma foi ! je n'en sais absolument rien. C'est affaire à Paris de se débrouiller pour cela...

— « Monsieur l'aspirant, nous n'avons plus qu'à vous remercier de votre parfaite obligeance. Toutefois, pendant que nous descendons, pourriez-vous nous dire de quels éléments se compose la flotte de manœuvres qui va appareiller demain ?

— « Très volontiers. Il y a d'abord l'*escadre active* de la Méditerranée, soit 9 cuirassés, les plus nouveaux que nous ayons ; 9 croiseurs ou éclaireurs des trois classes, dont 2 cuirassés légèrement ; enfin 9 avisos-torpilleurs ou torpilleurs de haute mer. Vient ensuite l'*escadre de réserve,* composée de 6 cuirassés un peu plus anciens, de 4 croiseurs et de 6 torpilleurs de haute mer. Je crois qu'elle ne tardera pas à compter 2 croiseurs ou avisos de plus, de sorte que la flotte combinée comprendra définitivement 15 cuirassés, 15 croiseurs d'escadre et 15 torpilleurs de haute

Digitized by Google

riviliser avec la concurrence étrangère qui est grevée de tous les frais que nous pourrions appeler frais d'éloignement.

Dans ces conditions, nous pensons pouvoir de nouveau attirer l'attention de nos lecteurs sur cette affaire qui se présente bien et qui a de nombreux éléments de réussite.

## *REVUE DU CERCLE MILITAIRE*

### Une Compagnie métallurgique en France

On sait quelle importance a, au point de vue de la défense nationale, la fabrication du cuivre et de l'antimoine, dont les alliages avec le plomb sont utilisés d'une manière courante dans la fabrication des nouvelles armes et de la poudre sans fumée.

Justement le monde industriel et financier s'occupe beaucoup en ce moment de la *Compagnie minière et métallurgique de France.*

Les concessions de mines que possède cette Société se trouvent dans le plateau central de la Haute-Loire, du Cantal et du Puy-de-Dôme et renferment des minerais de plomb, étain, argent, cuivre, zinc, or et autres métaux.

On sait que la France, qui n'a rien à envier comme richesses minérales aux autres pays, voit chaque jour ses négociants suivre les cours de Londres pour leurs traités, achats ou ventes de métaux, voire même pour les charbons.

Cette infériorité apparente est due à plusieurs causes, deux principales surtout.

La première est l'insuffisance des voies de transport et le prix trop élevé des tarifs de chemins de fer ; la seconde cause est l'absence de capitaux disponibles, car en France, à part les rentes et les valeurs à lots, les capitalistes sont plus disposés à employer leur argent à la spéculation des titres étrangers.

Grave erreur de leur part, car il y a tout avantage pour des capitaux français à s'employer en France, plutôt que de céder aux appels réitérés de la réclame étrangère qui les demande pour soutenir, au Cap ou dans le Sud de l'Afrique, des exploitations de mines d'or qui sont le plus souvent chimériques. Ici point n'est nécessaire d'entreprendre de longs voyages pour pouvoir contrôler ; l'exploitation a lieu en France, à Paris, où la Compagnie possède à Ivry-sur-Seine une vaste usine dans laquelle les minerais sont traités avantageusement ; toutefois, on sait qu'au point de vue du transport, tous les jours les Compagnies de chemins de fer construisent de nouvelles lignes et diminuent leurs tarifs. Voilà donc un écueil qui se trouve évité.

L'avantage du système de la Société est facile à voir : d'abord l'enrichissement de ses minerais sur le carreau de la mine au moyen des derniers procédés électrochimiques, ensuite l'économie qu'elle trouve à transporter son minerai enrichi et son charbon par voies fluviales, l'usine de réduction et la fonderie étant situées sur le quai même de la Seine.

L'écoulement des produits est assuré d'avance, puisque jusqu'à présent le marché est obligé de s'approvisionner à l'étranger et surtout en Angleterre (*et même en Allemagne*).

Cet état de choses cesserait immédiatement si l'on mettait en exploitation les richesses minérales du sol français, ce qui, jusqu'à présent, n'a été fait que d'une façon superficielle.

En temps de guerre, et ceci est un point important même pour le capitaliste, les concessions de la Compagnie minière et métallurgique de France seraient très à l'abri, puisqu'elles sont situées au centre même de la France. Il n'y aurait donc aucun arrêt dans les affaires, comme souvent en pareil cas cela se produit.

A tous points de vue, cette affaire est *bien française* et on ne saurait trop la recommander.

Sans insister, nous augurons bien de cette entreprise qui se présente sous d'heureux auspices et offre de si précieux avantages à la *Défense nationale.*

---

La COMPAGNIE MINIÈRE ET MÉTALLURGIQUE DE FRANCE a émis 2,000 obligations foncières et hypothécaires, remboursables à 300 francs et rapportant **5 0/0**, soit **15** francs d'intérêt par an, en deux coupons payables le 1er juin et le 1er décembre. Au prix d'émission de 270 francs, cela représente une prime de 30 francs. C'est un placement très avantageux à plus de **5 0/0**, et qui présente toutes garanties pour l'obligataire, les mines et l'usine représentant plus que le double du montant des obligations. Un autre point sur lequel il est bon d'insister, c'est la nature foncière et hypothécaire des titres, ce qui ne peut laisser aucun doute dans l'esprit des personnes les plus timorées, au point de vue de la sécurité du placement.

**Pour les demandes de titres ou de renseignements, s'adresser à la COMPAGNIE MINIÈRE ET MÉTALLURGIQUE DE FRANCE, 75, rue de Richelieu, Paris, ou au Guide de l'Épargne, 9, rue Saint-Augustin, et dans les principales Maisons de Banque de Paris.**

Digitized by Google

## *MONITEUR INDUSTRIEL*
## Revue Financière

### Compagnie Minière et Métallurgique de France

Les mines que la Société possède et exploite actuellement sont situées dans le plateau central de la France, dans les trois départements du Cantal, de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme. Elles présentent un contenance de 2,000 hectares et produisent des métaux usuels, plomb, cuivre, antimoine et argent. Le zinc, l'étain et l'or s'y trouvent également en notable quantité.

La Compagnie va traiter désormais ses minerais dans ses usines d'Ivry où existent des constructions importantes, solidement établies, et où sont appliquées, à l'aide d'un outillage neuf, les méthodes de travail les plus récentes et les plus perfectionnées. Elle retiendra de la sorte pour elle-même des bénéfices qui lui échappaient jusqu'ici. Ces conditions nouvelles lui sont d'autant plus favorables qu'elle effectue par eau tous ses transports.

Quant à la clientèle pour l'écoulement de sa production, la Compagnie Minière et Métallurgique de France n'a pas à s'en préoccuper ; le marché de Paris qui s'ouvre devant elle est obligé de s'approvisionner en partie à l'étranger. On sait combien sont nombreux les emplois de ces métaux, soit purs, soit à l'état d'alliages.

Ajoutons que, en cas de guerre, le travail des mines, par suite de leur situation même au centre de la France, ne serait pas interrompu. L'usine d'Ivry prêterait une aide puissante à la *défense nationale* en fabricant des projectiles où le cuivre et l'antimoine s'allient au plomb et qui sont devenus indispensables depuis l'adoption de la poudre sans fumée.

La Compagnie Minière et Métallurgique de France a donc vraiment droit au nom qu'elle porte ; elle est à tous égards une œuvre éminemment *française*, à laquelle notre patriotisme doit s'intéresser. Elle est appelée à mettre en valeur quelques-unes des richesses naturelles de notre sol et elle répond à un des plus sérieux besoins de la défense de notre pays. Enfin, elle offre aux capitaux disponibles l'occasion d'un placement de toute sécurité et largement rémunérateur puisque les obligations, à leurs prix d'émission, ressortent à près de 5 1/2 pour cent. Nous avons cru rendre service à nos abonnés et à nos lecteurs en leur faisant connaître cette affaire et en leur signalant ce titre.

## *L'ECHO des MINES et de la MÉTALLURGIE*

*Administrateur* : M. Francis Laur, ancien député

*Directeur* : M. Bégun,
Ancien élève de l'Ecole Polytechnique

### Une Affaire bien Française

Son nom ? *La Compagnie minière et métallurgique de France*. Son but ? 1° La mise en valeur, le développement et l'exploitation des concessions de mines qu'elle possède ou dont elle deviendra ultérieurement concessionnaire, propriétaire ou amodiataire ; 2° le traitement métallurgique des divers minerais provenant des dites concessions : antimoine, étain, plomb, argent, zinc, cuivre et or, ou autres métaux associés dans les mêmes gîtes.

Nous n'insisterons pas sur l'emploi de ces métaux, soit purs ou à l'état d'alliage, pour la robinetterie, la soudure, les coussinets de machines, l'imprimerie, l'électricité, etc., ainsi que sur ceux des oxydes de plomb, zinc et antimoine dans la peinture et les produits céramiques.

Mais où notre attention est surtout attirée, c'est au point de vue de la *défense nationale*.

En effet, depuis la fabrication des nouvelles armes et de la poudre sans fumée, le cuivre et l'antimoine alliés au plomb sont indispensables et ont trouvé de ce fait un débouché considérable.

Nous ne serions donc plus obligés de recourir à l'étranger pour nous fournir ces métaux en quantité suffisante.

En temps de guerre, et ceci est un point important pour le capitaliste, les concessions de la Compagnie minière et métallurgique seraient très à l'abri, puisqu'elles sont situées au centre même de la France, Il n'y aurait donc aucun arrêt dans les affaires comme souvent en pareil cas cela se produit.

On le voit, à tous les points de vue, cette affaire est *bien française*, et on ne saurait trop la recommander.

D'ailleurs, des personnes techniques et impartiales ont déjà donné des documents à ce sujet, et nous ne citerons que les noms de M. le professeur Termier, ingénieur au corps des mines, Amiot, ingénieur au corps des mines et Caillaux, ingénieur des mines.

L'analyse des minerais a été faite à l'Ecole nationale des mines et signée Carnot, ingénieur et inspecteur général des mines...

Enfin, nous sommes heureux de pouvoir, un des premiers, faire connaître cette affaire à nos lecteurs, et nous sommes persuadés qu'ils nous en sauront gré.

## *LE MONDE ÉCONOMIQUE*

*Directeur* : M. Paul Beauregard, professeur à la Faculté de Paris

*Président du Comité scientifique* : M. Léon Say député, Membre de l'Académie Française

### Compagnie Minière et Métallurgique de France

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur cette affaire.

Cette attention a d'autant plus lieu de se manifester qu'il y a tout avantage pour des capitaux français à s'employer en France plutôt que de céder aux appels réitérés de la réclame étrangère qui les appelle pour soutenir au Cap ou dans le sud de l'Afrique des exploitations de mines d'or, lesquelles mines sont le plus souvent chimériques. La meilleure preuve que nous puissions donner que cette opinion est fondée, c'est l'empressement avec lequel les promoteurs de ce genre de compagnies minières, en Angleterre, et la plus grande partie de leurs souscripteurs se sont hâtés de se débarrasser de leurs titres sur le Continent. Si ces affaires avaient été aussi bonnes que la réclame le voulait bien dire, il n'y aurait pas eu de vente de titres ou tout au moins une vente très faible.

Il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de l'industrie *minière nationale*.

Ici, point n'est nécessaire d'entreprendre de longs voyages et de traverser les mers et les océans pour pouvoir contrôler. On n'est pas obligé, si l'on ne peut faire ces voyages, et c'est le cas du plus grand nombre, de s'en rapporter uniquement aux comptes rendus d'autant plus inexacts que l'affaire est moins bonne. « A beau mentir qui vient de loin », dit le proverbe, et ce nous paraît être ici le cas de ne le point oublier.

Tandis que l'industrie minière dans le pays même s'offre à la vue et à la critique directe de tous. De plus, elle nécessite des capitaux moins élevés et des frais de transport beaucoup moindres, puisqu'elle est, en quelque sorte, sur place. Il est donc plus facile de

Digitized by Google

Compagnie amenant ses minerais par voie fluviale, avec les prix de transport insignifiants, à son usine d'Ivry où elle emploie pour leur traitement métallurgique les méthodes les plus récentes et les plus perfectionnées.

La vente du métal, aussi bien que celle des oxydes, est largement assurée à Paris même, où les demandes dépassent toujours de beaucoup la production, surtout la production française qui est si recherchée à cause de son raffinage et de sa pureté.

Les produits des mines appartenant à la Compagnie ont obtenu la médaille de bronze, la première fois qu'elles ont paru à une exposition (Paris 1890.)

D'autre part, la *Défense Nationale* est au plus haut point intéressée au ravitaillement de produits aussi indispensables en cas de guerre.

Or, les concessions de la Compagnie étant situées au centre même de la France, notre pays se trouve affranchi de l'obligation qu'il avait de recourir à la production étrangère pendant la paix et surtout en temps de guerre.

L'usine d'Ivry couvre une superficie d'environ 4.000 mètres carrés; les constructions, très importantes, sont solidement établies, l'installation et l'outillage absolument neufs

Située dans une partie de la banlieue de Paris dont le développement industriel augmente de jour en jour, cette propriété représente un gage de premier ordre.

Le terrain vaut actuellement 20 francs le mètre (il atteindra 100 francs avant peu); les constructions actuelles sont assurées pour 70,000 francs; l'outillage représente une valeur de 25,000 francs, soit :

| | |
|---|---|
| **Terrain**..... | **80,000 francs** |
| **Construction**..... | **70,000 —** |
| **Outillage**..... | **25,000 —** |
| **Pour l'usine**.... | **175,000 francs** |
| **Plus la valeur des mines** | **800,000 —** |
| **Total**..... | **975,000 francs** |

## ANALYSES DE MINERAIS ET RAPPORTS D'INGENIEURS SUR LES MINES DE LA COMPAGNIE

*Laboratoire n°* 10.768 — ÉCOLE NATIONALE DES MINES — Paris, le 26 mars 1890

**Extrait des registres du Bureau d'essai pour les substances minérales :**

| 5 MINERAIS D'ANTIMOINE | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 |
|---|---|---|---|---|---|
| **Quartz**..... | 34.60 0/0 | 64. » 0/0 | 5. » 0/0 | 21.60 0/0 | 45. » 0/0 |
| **Fer**..... | 3.50 0/0 | 0.30 0 0 | 0.60 0/0 | 9 » 0/0 | 5.96 0/0 |
| **Antimoine**..... | 44.60 0/0 | 24.10 0/0 | 65.60 0/0 | 40 » 0/0 | 34.30 0/0 |
| **Arsenic**..... | » 0/0 | 0.80 0/0 | » » | 2.60 0/0 | » » |
| **Soufre** (non dosé)..... | | | | | |

*L'Ingénieur en chef des Mines*, Signé : **CARNOT**

| MINERAI DE CUIVRE cont. | | SOIT POUR CENT : | |
|---|---|---|---|
| **Cuivre**..... | 26,27 | **Cuivre**..... | 44 |
| **Soufre**..... | 24,76 | **Soufre**..... | 40 |
| **Gangue**..... | 9,77 | **Gangue**..... | 16 |

Signé : TOURNAIRE
*Ingénieur du Gouvernement.*

*Echantillons de galène* (*Minerai de plomb*)
1er 4 kos 160 d'argent à la tonne
2e 6 kos 960

Autres échantillons de minerai : teneur 50 0/0 de galène traités par les procédés électro-chimiques ont laissé un résidu de 15 gr d'or aux 100 k., soit 150 gr. d'or à la tonne.

Signé : BECQUERELLE, *profr*

# Opinions et Rapports officiels des Ingénieurs de l'Etat

L'affaire ayant pour objet l'exploitation des concessions nous paraît sérieuse et viable. En n'engageant l'avenir que dans la mesure strictement indispensable et réduisant les frais généraux au minimum, les exploitants auront devant eux peu de mauvaises chances, alors que les chances de gain resteront assez nombreuses.

*L'Ingénieur des Mines, professeur,*
Signé : TERMIER.

Les travaux exécutés jadis n'ont certainement fait qu'effleurer les gîtes sur lesquels ils ont été entrepris, et ils prouvent en même temps que ceux-ci n'étaient pas sans valeur.

Il est permis d'espérer qu'entre des mains habiles et auxquelles les capitaux ne feront pas défaut, la concession pourra être sérieusement mise en valeur.

Signé : AMIOT,
*Ingénieur au corps des Mines*

Les chemins de fer qui, aujourd'hui, suivant la vallée de l'Allier, ou se dirigeant vers Saint-Etienne rapprochent tout à la fois les distances et le combustible pourront modifier cet état de stagnation qu'on remarquait dans ces dernières années et stimuler les recherches qui paraissent n'avoir été particulièrement dirigées que vers les Mines d'Antimoine. On peut constater la présence de filons semblables à ceux de la Loire, se poursuivant sur de grandes distances et surtout remarquables par leur étendue comme par la haute teneur de leurs minerais argentifères. Le principal faisceau, signalé depuis longtemps par M. Fournet, traverse le département d'une extrémité à l'autre. On voit sur ce faisceau des mines **d'antimoine, de plomb et argent, de cuivre et d'étain.**

A l'est des filons plombeux on a reconnu à la surface un filon d'oxyde d'étain.

La présence de ce filon, le Wolfram (minerai de Tungstène) qui a été rencontré dans les environs, les richesses métalliques reconnues dans le faisceau plombeux de Pontgibaud nous semblent autant de faits qui doivent placer ces contrées parmi les plus favorisées et tous les caractères qu'on peut observer donnent lieu de croire qu'elles ne failliront pas à leurs promesses.

Signé : A. CAILLAUX.
*Ingénieur des Mines*

Digitized by Google

# Compagnie Minière et Métallurgique de France

(SOCIÉTÉ CIVILE)

**Siège Social : 75, Rue de Richelieu — PARIS**

**Statuts reçus par Me OLAGNIER, Notaire à Paris**

La Compagnie Minière et Métallurgique de France a pour objet : 1° la mise en valeur, le développement et l'exploitation des concessions de mines qu'elle possède ou dont elle deviendra ultérieurement concessionnaire, propriétaire ou amodiataire. 2° Le traitement métallurgique des divers minerais provenant des dites concessions : Etain, antimoine, cuivre, zinc, plomb, argent, or, etc., ou autres métaux associés dans les mêmes gîtes.

Les mines appartenant à la Compagnie sont d'une richesse à peu près inépuisable ; elles n'ont jamais été sérieusement mises en valeur avant de lui appartenir ; les concessions s'étendent sur les départements du Cantal, de la Haure-Loire et du Puy-de-Dôme, leur contenance est d'environ 19 kilomètres carrés (1900 hectares) ; elles valent plus de 800.000 fr.

Les rapports des ingénieurs de l'Etat et des Professeurs à l'Ecole des Mines constatent que la production normale des concessions que la Compagnie exploite actuellement est de 1200 à 1500 tonnes de métal par an, pouvant approvisionner l'usine et la fonderie situées à Ivry-sur-Seine et dont la Compagnie est propriétaire :

En plein fonctionnement, l'usine d'Ivry peut fournir 10 tonnes de métal par jour, soit pour une moyenne de 300 journées par an, 3000 tonnes de métal, donnant les bénéfices indiqués dans le tableau ci-dessous.

**ANNÉE DE 300 JOURS DE TRAVAIL**

| QUANTITÉS | COURS | PRIX de VENTE | FRAIS | BÉNÉFICES |
|---|---|---|---|---|
| **Etain**.. tonnes 300 | 1.900 f. 00 | 570.000 f. 00 | 336.000 f. 00 | 234.000 f. 00 |
| **Antimoine** » 900 | 850 f. 00 | 765.000 f. 00 | 346.800 f. 00 | 418.200 f. 00 |
| **Cuivre**.... » 900 | 1.040 f. 00 | 936.000 f. 00 | 691.200 f. 00 | 244.800 f. 00 |
| **Zinc**..... » 900 | 420 f. 00 | 378.000 f. 00 | 315.000 f, 00 | 63.000 f. 00 |
| Par an..... » 3.000 | | 2.649.000 f. 00 | 1.689.000 f. 00 | 960.000 f. 00 |

**On peut déduire 10 0/0 pour imprévu**

| | | | |
|---|---|---|---|
| Soit pour l'année. | 3.000 | 2.384.100 f. 00 | Minimum des bénéfices nets **864.000 fr.** par an. |
| | 300 | 1.520.100 f. 00 | |
| | 2.700 tonnes | 864.000 f. 00 | |

*Ces appréciations sont basées sur le maximum des frais et le minimum des bénéfices ; la production normale sera en réalité très supérieure aux chiffres ci-dessus ; on peut compter sur un million par an, sans aucune exagération.*

Les trois plus importantes concessions dont la Compagnie Minière et Métallurgique de France est propriétaire s'étendent, ainsi que nous l'avons dit, sur trois départements du Plateau Central, les plus riches en mines et contiennent principalement les métaux usuels : Plomb, Cuivre, Antimoine et Argent. Le Zinc, l'Etain et l'Or s'y trouvent également en notable quantité.

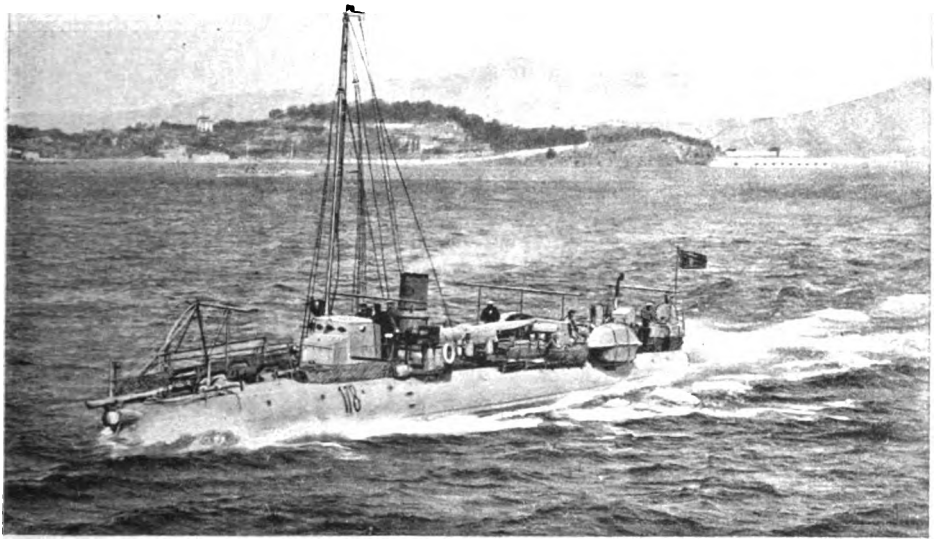
Chacun sait qu'on emploie dans l'industrie le Cuivre, l'Antimoine, le Plomb, etc., purs ou à l'état d'alliage, pour les coussinets de machines, la robinetterie, la soudure, l'imprimerie, les travaux de bâtiment, l'électricité, etc., ainsi que les oxydes de Zinc, Plomb et Antimoine dans la peinture et les produits chimiques.

Mais c'est surtout dans la fabrication des projectiles de guerre depuis l'emploi des nouvelles armes et de la poudre sans fumée que le Cuivre et l'Antimoine alliés au Plomb sont devenus indispensables et ont trouvé un énorme débouché.

Ce point est aussi essentiellement intéressant pour le capitaliste, car, en cas d'hostilités, les affaires industrielles ou financières sont généralement suspendues, les intérêts subissent une très forte diminution, souvent même un arrêt complet. Il n'en serait pas de même pour la Compagnie Minière et Métallurgique de France, puisque les affaires sociales augmenteraient plutôt en cas de guerre. Le jour où la Compagnie aura donné toute l'extension nécessaire à son exploitation, elle pourra augmenter sa production et en même temps ses bénéfices dans les proportions faciles à déterminer en se reportant aux résultats indiqués plus haut et dont la preuve a été faite sur 10 tonnes seulement de métal par jour.

Digitized by Google

mer ou avisos-torpilleurs; en tout 45 navires de combat. Ajoutez-y des transports ravitailleurs et peut-être, s'il était prêt à faire des essais définitifs, un « transport de torpilleurs » qu'on appelle la *Foudre*. C'est un navire rapide chargé à la fois de fournir aux bâtiments légers de l'escadre du charbon, de l'eau douce, des munitions (des torpilles peut-être aussi), et de *porter* six petits torpilleurs,



Torpilleur de la défense des côtes.

que l'on amènerait ainsi à l'entrée d'un port ennemi, leur laissant le soin d'y pénétrer par surprise.

— « Au fait, monsieur l'aspirant, avec quelle vitesse marcherait cette belle flotte? C'est là une fort importante question, surtout si l'on considère avec qui elle aura à se mesurer.

— « Hum! — Fort importante en effet, et aussi fort embarrassante!... Pour marcher seulement avec quatorze nœuds de moyenne, et ce n'est pas beaucoup, il faudrait probablement laisser derrière nous quelques cuirassés. C'est vrai qu'une douzaine suffirait à la besogne contre un seul adversaire... mais contre deux, c'est une autre question. Il faudrait des opérations très rapides, très énergiques au début, avant qu'ils eussent fait leur jonction. Nos chefs y ont pensé, soyez-en sûr. »

— « Certes! — Mais au combat même voici que la vitesse se révèle comme un facteur capital du succès. Est-ce qu'au Yalu, les Japonais, plus rapides que les Chinois, n'ont pas réussi à maintenir pendant plusieurs heures la distance qui convenait à leur artillerie et à leurs types de bâtiments?... Si les... gens dont nous parlions tout à l'heure agissaient de même, comment feriez-vous?

— « Je ne sais trop. Mais comme nous tirons un peu mieux que les Chinois...

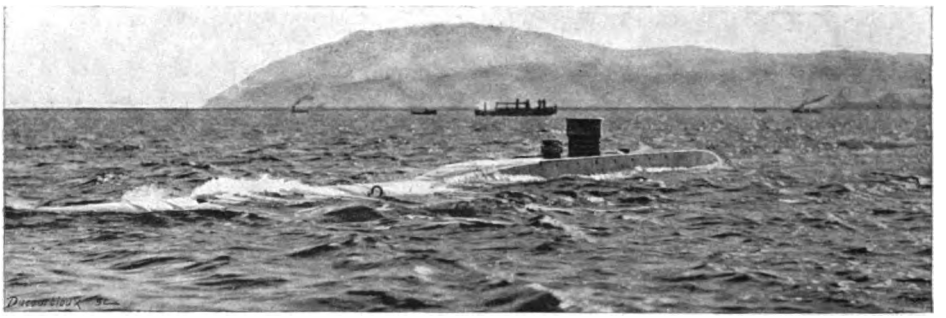
— ... « L'affaire serait autrement disputée, j'en suis bien convaincu. Vous avez, du reste, vos croiseurs cuirassés et vos grands éclaireurs pour mordre sur l'ennemi, comme les chiens mordent sur le sanglier, pour l'arrêter, le forcer à combattre de plus près..., mais ils seront sacrifiés! — Monsieur, nous voici à la

Digitized by Google

coupée; encore un coup, merci de vous être si complaisamment dérangé pour nous. »

Reprenons notre pointu. Le mistral a fraîchi : de petites vagues bleues, légèrement frangées d'écume, courent, se heurtent gaiement, miroitent au grand soleil et nous éclaboussent, sournoises, de leurs embruns salés. — Tenez, voici l'un des transports ravitailleurs dont il était question tout à l'heure, qui sort du port, péniblement halé par deux remorqueurs. Il est grand, certes, et vous vous étonnez qu'un bâtiment de ce type n'ait pu prendre une seule des petites canonnières fluviales que l'on destinait à la rivière de Majunga.

La question est délicate et il faudrait bien des pages pour vous en découvrir les arcanes. Sachez seulement que les ouvertures des ponts, les *écoutilles*, n'avaient pas été calculées pour laisser passer des colis aussi volumineux que ces tranches de canonnières. Ah! s'il avait été convenu dès le début des préparatifs pour l'expédition que la marine de l'État aurait à sa charge ce genre d'opérations, l'affaire se fût arrangée assez aisément. Avec du temps et des crédits, que ne fait-on pas? — Et cela dit nous pourrions parler d'autre chose... Aussi bien, voilà qui mérite toute notre attention : ne remarquez-vous rien là-bas, à quatre cents mètres à peu près, entre ces deux cuirassés? — Rien, vraiment. — Regardez encore, presque au ras de l'eau. Ah! vous y êtes, n'est-ce pas? — C'est une sorte de manne, de panier renversé qui flotte. — Hé! pas tout à fait!... Ce panier renversé se tient bien droit et grossit bien vite. Voyez comme il s'avance vers nous, entouré d'une sorte de nappe écumeuse qui brise le rythme régulier des petites vagues bleues. Il approche toujours...; votre panier est un casque en métal, décidément, avec des yeux immenses...; de temps en temps, une carapace blanche émerge du remous brillant... C'est un sous-marin, c'est le *Gustave-Zédé!*



Le *Gustave-Zédé.*

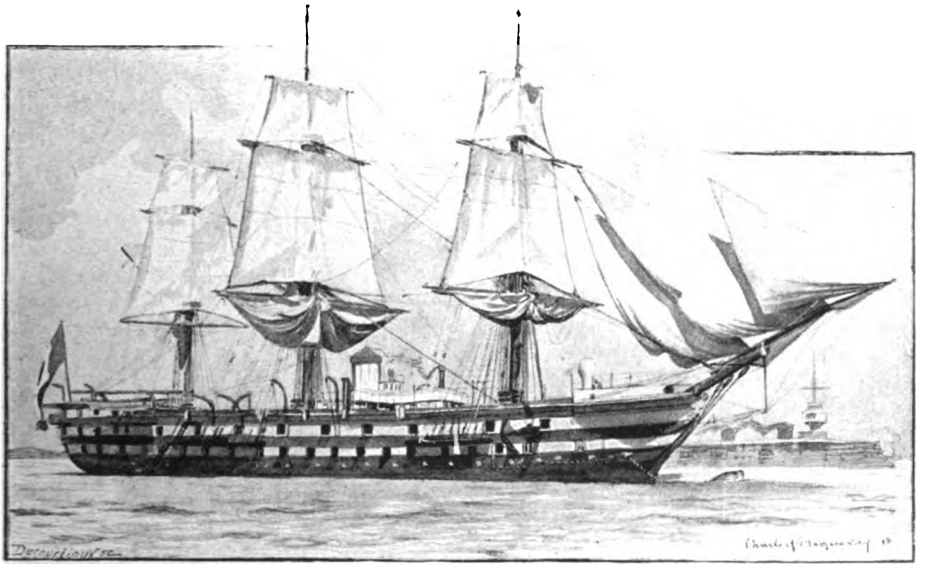
— Comment! un sous-marin au-dessus de l'eau! — Sans doute. Il vient de faire ses expériences de plongée en dehors des eaux de l'escadre, et maintenant il rentre dans l'arsenal en faisant émerger le poste de commande où se tient le capitaine; car, de suivre une route sinueuse et semée de tant d'obstacles, bateaux, coffres, appontements, quais, etc., sans y voir bien clair, il ne saurait y songer. La solution complète du problème n'est pas trouvée, reconnaissons-le, ni pour le moteur, ni pour la direction sous l'eau. Et s'il faut dire là-dessus mon sentiment, il me semble qu'on a eu tort de poursuivre sitôt cette solution complète; de vouloir tout de suite le sous-marin tout à fait immergé, mû par l'électricité, cette fée capricieuse, dont les ingénieurs de la marine ne pa-

Digitized by Google

raissent pas avoir fixé l'inconstance.

Que ne se bornait-on à construire des torpilleurs capables de s'enfoncer jusqu'au ras de l'eau pendant une heure, juste le temps de prononcer leur attaque? Pensez-vous que la nuit vous eussiez aperçu ce panier renversé, flottant sur l'eau, alors qu'en plein jour vous avez eu de la peine à le reconnaître? — Non, certainement. - Eh bien! à

lui servent de mâts de signaux, et sur le flanc duquel est tracée une ligne à damier blanc et noir, comme celles des anciens vaisseaux. C'est en effet un ancien vaisseau à deux ponts, le *Cacique*, dont on a rasé une batterie et supprimé la haute mâture afin qu'il puisse porter sans fatigue de très gros canons du type moderne. Ainsi transformé et armé, le *Cacique* est devenu l'annexe de la



La *Couronne*.

cette distance de 400 à 500 mètres, il était déjà en bonne posture pour lancer ses torpilles sur un cuirassé. Voilà donc la piste qu'il faut suivre, en attendant que des études patientes et approfondies nous permettent de franchir la dernière étape.

Le *Gustave-Zédé* a décidément disparu dans le fond de la darse. Castigneau, mais en revanche un autre navire d'un type aussi bizarre, quoique bien différent, se présente à l'ouvert des jetées qui ferment la rade du côté de Saint-Mandrier. C'est une sorte de grand ponton à vapeur, aux formes arrondies, orné de deux longs pieux verticaux qui

*Couronne*, l'École des marins-canonniers. — Mais vous voudriez voir la *Couronne* elle-même? C'est facile : portez vos regards au delà de la digue. Vous apercevez, n'est-il pas vrai? un haut édifice de voiles qui se détache nettement en blanc sur le fond sombre du cap Cépet. C'est la *Couronne*, dont la coque nous est encore cachée. Elle louvoie, avant de rentrer en rade, pour exercer son personnel.

Mais elle ne tardera pas à carguer ses voiles, à les serrer, à pousser les feux de sa machine (car c'est un vaisseau mixte), et à rejoindre le *Cacique* à son poste ordinaire, ce qu'on appelle ici « le coffre



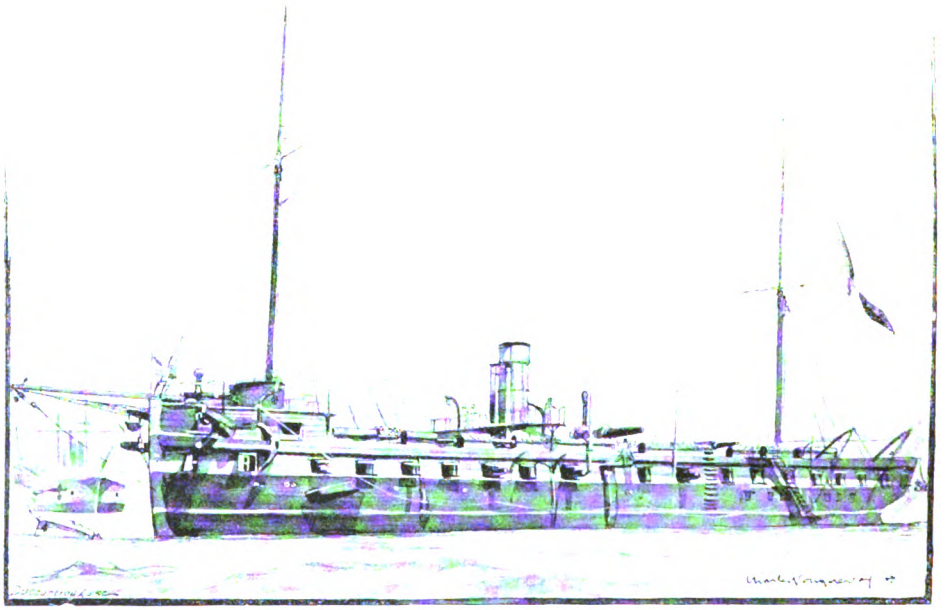
Digitized by Google

du vaisseau ». — Tenez, que vous disais-je?... voilà le mouvement commencé. Le haut édifice de tout à l'heure se brise et s'effondre : les vergues retombent sur leurs chouques ; comme les grandes ailes des oiseaux de mer qui se reposent sur la crête des lames, les immenses toiles blanches s'affaissent, se replient... Prenez votre jumelle, regardez les hommes grimper dans la mâture : en quelques secondes les voiles ont disparu sous leurs mains, serrées, empaquetées, ficelées le long des vergues. Manœuvre bien faite! Equipage bien stylé! N'est-ce pas que c'est une merveille d'ordre et de précision; n'est-ce pas que l'on saisit là sur le vif la force, l'énergie, l'entrain discipliné et joyeux à la fois? Allez donc chercher quoi que ce soit d'approchant sur ces sombres cuirassés, où la vie intérieure ne se manifeste que par des tourbillons de vilaine fumée noire!

... Mais que vais-je dire? Et à quoi bon? Ceci a tué cela, et saura bien l'empêcher de renaître.

Résignons nous, bon gré, mal gré, au triomphe du charbon, à l'apothéose de l'acier. Pourtant, avant de rentrer dans la vieille darse d'où nous sommes partis tout à l'heure, jetons un dernier regard sur cette *Couronne*, superbe avec ses formes harmonieuses, sa mâture complète, si bien proportionnée, ses deux longues batteries où s'alignent les canons de 14 centimètres. Elle traverse, fière de sa beauté, les lignes de l'escadre cuirassée. Saluons-la, saluons le passé dont elle nous rend l'illusion, un passé plein d'éclat dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et souhaitons à la marine d'aujourd'hui de donner à la Nation autant de vraie gloire, autant d'exemples d'abnégation, de dévouement, d'héroïsme désintéressé que la marine d'autrefois.

E. Guydo.



Le *Cuirassé*.

Digitized by Google

# ENTRE LA CHINE ET L'INDE

## NOTIONS EXPÉRIMENTALES SUR LE THIBET ET LES THIBÉTAINS

On n'a pas oublié la mort, encore récente, de l'explorateur français Dutreuil de Rhins, assassiné par des montagnards thibétains auxquels, suivant le récit des autorités chinoises, il voulait acheter ou louer des chevaux pour transporter ses bagages. A l'époque même où M. Dutreuil de Rhins s'engageait dans l'Asie centrale, un voyageur de race anglo-saxonne, parti de l'intérieur de la Chine avec l'espoir de trouver une route à travers le Thibet jusque dans l'Inde, était obligé de rebrousser chemin devant l'hostilité des lamas qui exercent, particulièrement dans la province de Lhassa, une domination fanatique et jalouse, et qui s'inquiètent fort peu de plaire ou de déplaire à leur suzerain chinois. Les dangers auxquels Mr. W. Rockhill échappa alors, nous donnent une idée du courage, de l'endurance, des ressources de corps et d'esprit que notre malheureux compatriote dut déployer pour poursuivre son exploration dans les mêmes parages pendant plus de trois ans, avant d'aboutir à la catastrophe finale. Le récit que Mr. W. Rockhill a donné au *Century Magazine* de son infructueuse tentative contient, en outre, des détails pittoresques et intéressants sur une contrée qui est au continent asiatique ce que la Suisse est au nôtre, et vers laquelle se porte de plus en plus irrésistiblement l'attention de l'Europe.

Nous reproduisons ce récit, en l'abrégeant pour la convenance de nos lecteurs, mais en lui conservant la forme directe et le ton personnel qui sont pour une si grande part dans le charme des relations de voyage.

Enfant Ripa, tournant le moulin à prières.

Je quittai Pékin en décembre 1891, dit Mr. W. Rockhill. Je n'emmenais qu'un seul serviteur. C'était un garçon assez intelligent, qui m'avait accompagné, quelques années auparavant, au parc de chasse impérial, au nord de la Grande Muraille, et qui, parce qu'il était allé une fois à Ourga, qu'il mêlait à son chinois quelques mots de russe, d'anglais et de mongol, qu'il savait brouiller des œufs, hacher de la viande et faire cuire des pommes de terre à l'eau, se croyait un voyageur accompli. Mais sa grande supériorité consistait en la connaissance

Digitized by Google

de deux remèdes dont le secret se transmettait dans sa famille de père en fils : l'un guérissait toutes les maladies des yeux ; l'autre était un spécifique souverain pour les blessures et les contusions. L'audacieuse libéralité avec laquelle il administrait gratis ses deux remèdes partout où nous passions nous valut beaucoup d'égards et de complaisances, d'autant que nous ne restions jamais assez longtemps en un endroit pour que le patient pût s'être, avant notre départ, assuré de l'effet produit.

De Pékin à Kalgan, nous traversâmes la ville de Hsouan-houa Fou, fameuse par ses tanneries, et où se tient une grande foire annuelle connue sous le nom pittoresque de *liang-tchouo-houei,* « la fête où les pieds se donnent de l'air ». Kalgan est une grande ville frontière, où Chinois, Mongols, étrangers de toutes les races se coudoient et se mêlent fraternellement.

J'y passai quelques jours, pour compléter mon assortiment de miroirs, boutons, pots de fard, tampons à étendre le rouge et autres babioles et colifichets, destinés à payer aux Mongols et aux Thibétains le lait, le beurre et le fromage qu'ils auraient peut-être à nous vendre. De là, je me dirigeai vers Kouei-houa Tch'eng, grande ville commerçante, aussi importante que Kalgan, à dix jours de marche à l'ouest, en Mongolie, à travers un pays désolé par la sécheresse et par sa conséquence inévitable, la famine.

Si les efforts désespérés du cultivateur n'obtenaient rien du sol stérile, jamais les missionnaires ne firent plus abondante récolte d'âmes : des villages entiers offraient de se convertir au christianisme, prêts à abjurer leur foi, à briser leurs idoles, à déchirer les bandelettes des pieds de leurs filles, à vendre leur droit d'aînesse et tous leurs autres droits ou préjugés, pour une assiettée de bouillie. Ces pauvres gens n'avaient d'autre sujet de conversation que le prix de la farine, et leur seule curiosité était de savoir s'il arrivait jamais dans mon pays que la pluie restât deux ans sans tomber.

Un désert, que nous ne pouvions espérer mettre moins d'un mois à franchir, sépare Kouei-houa Tch'eng de Lan-tchaou Fou, dans la province de Kan-sou. Des précautions spéciales devenaient donc nécessaires à ce point de mon voyage. Je fis bouillir deux moutons, dont la chair gelée fut empaquetée dans des sacs. On empaqueta de même plusieurs centaines de petits pâtés, gelés aussi, faits avec des choux et de la viande de mouton, ainsi que du pain, que les mahométans du nord de la Chine savent très bien faire. Du riz, du vermicelle, quelques livres de thé comprimé, et une panse de mouton pleine de beurre complétèrent le gros de notre approvisionnement. J'y ajoutai deux petites tentes mongoles en coton bleu, une grille en fer pour brûler l'*argol,* ou fiente desséchée, qui sert de combustible en Mongolie comme dans le marais vendéen ; deux marmites, quelques menus ustensiles, une feuille de feutre pour nous étendre la nuit et une selle pour nous servir d'oreiller. Nos vêtements, qui se composaient d'une lourde robe en peau de mouton, de culottes en peau de daim, de bas de feutre à l'intérieur de nos longues bottes de cuir, nous dispensaient de couvertures.

Pour nous transporter, nous et notre bagage, je louai deux chariots, car le pays est plat et la route assez facile, bien que bourbeuse et défoncée par endroits.

Deux mois après mon départ de Pékin, j'arrivai, sans aventure bien notable, à la fameuse lamaserie de Kumbum, sur la frontière nord-ouest de la Chine, où j'avais déjà fait un séjour de plus d'un mois en 1889. J'étais accompagné d'un Pékinois, que j'avais pris à Kouei-houa Tch'eng pour remplacer l'homme aux remèdes, qui, comprenant enfin la longueur du voyage entrepris et les souffrances à endurer, était tombé soudainement malade et s'en était retourné chez lui.

Digitized by Google

Je passai six semaines à la lamaserie, occupé à acheter des chevaux, des mulets, des vêtements, des provisions, à engager des hommes, et à prendre mes dernières dispositions avant d'entrer dans le Thibet.

Au milieu de mars 1892, j'étais enfin prêt à affronter les véritables difficultés de mon entreprise. J'avais avec moi cinq Chinois, dont quatre m'avaient déjà accompagné en 1889. Le chef de la troupe était, cette fois encore, Yeh Tchitch'eng, dont je connaissais le dévouement. C'était bien le plus sociable des Chinois. Nous vivions sous la même tente, dormions sur le même feutre, mangions à la même écuelle; et pourtant jamais il ne crut que l'intimité de nos relations l'autorisait à se montrer familier, ou à se départir d'aucune des marques de respect consacrées par l'étiquette chinoise. Jamais sa gaieté ne l'abandonna, même dans les moments les plus critiques; et la gaieté qu'on a, c'est du courage qu'on donne aux autres.

Thibétains.

Le cuisinier avait bien des défauts, mais il savait son métier et l'expédition lui dut, en partie, de n'avoir pas fini en catastrophe. Le troisième membre de la troupe, qui répondait au nom de Ma Double-Chance, était un type bizarre de demi-sorcier. Le jour même de sa naissance, l'unique vache de son père avait mis bas un veau : de là ce nom de « Double-Chance » qui rappelait la simultanéité de deux événements égale-

Digitized by Google

ment heureux. Il avait passé la meilleure partie de sa vie dans un village

Vieilles femmes de la tribu des Salar (Race turque).

mongol, et était devenu plus Mongol que Chinois. Il me suivit jusqu'à Ta-tchien-lou. Mais il ne voulut pas aller plus loin. Il soupirait après son village mongol et sa vieille femme mongole. Et pourtant, quand il me quitta, bien qu'il eût en poche une bonne somme d'argent, il se sentait inquiet. C'est que, pour arriver là-bas, au nord, il lui fallait traverser son pays natal, près de Hsi-ning, où il avait une autre femme et plusieurs enfants, à la tendresse desquels il craignait de ne pouvoir se dérober aisément.

J'avais aussi deux Mongols, les deux frères, qui remplissaient l'office de guides. L'aîné, Samtan Djalang, était un chef (*djalang*) de district dans la province de Taitchinahr Ts'aidam, et avait des allures tout à fait solennelles et pompeuses. Parmi ses nombreux talents, je ne mentionnerai que celui de savoir à volonté chasser la pluie et ramener le beau temps. Il y ajoutait la profession plus lucrative de guide, pour les troupes de voyageurs mongols allant à Lhassa, et il se piquait d'être familier avec toutes les routes qui y conduisaient en venant du nord. Pour une somme d'argent considérable, il consentit à me mener, par un chemin connu de lui seul, autour du Tengri nôr, jusqu'à Chigatsé, d'où j'espérais me rendre sans encombre à Sikkin ou à Népaul. Son frère, Bitcheren Panti, avec moins de ruse et de souplesse, offrait un type assez exact du Mongol occidental et donnait une idée juste du degré de civilisation auquel sont arrivées les populations de cette contrée sauvage.

Pendant longtemps Panti et sa femme avaient vécu sur le Naitchi gol avec quelques chevaux, quelques chameaux et quelques moutons, juste assez des biens de ce monde pour assurer gentiment leur existence. Il était chaudronnier et, quand il le fallait, savetier, quelquefois forgeron ou tailleur, — sorte de maître-Jacques comme on en rencontre fréquemment sur les frontières.

J'avais sept mulets de bât; chacun de mes hommes était monté et avait dans

Vieille femme de la tribu des Salar (Race turque).

son porte-manteau ses effets particuliers avec des fers de rechange pour son che-

Digitized by Google

val. Pour ménager mes mulets, je louais, | ânes, des chameaux ou des yacks; mais

Mongols du Chang-Tchid : homme et femme.

chaque fois qu'il m'était possible, des | en dépit de tous mes soins, pas un seul

Digitized by Google

de mes mulets ni de mes chevaux ne vit la fin du voyage.

Les Chinois sont assurément durs à la fatigue et savent, autant que peuple du monde, vivre, comme on dit, de privations. Mais ils n'y mettent pas de coquetterie et n'éprouvent aucun plaisir à braver des dangers ou des souffrances qu'ils peuvent éviter. On ne s'étonnera donc pas que, deux jours après notre départ de Kumbum, un de mes hommes se soit déclaré malade et ait insisté pour rentrer chez lui. Un mois plus tard, comme nous allions pénétrer dans le Thibet, deux autres découvrirent que des affaires pressantes les appelaient à la maison, que, d'ailleurs, je n'avais pas de chance et que les destins étaient contre moi. Ils aimèrent mieux se remettre en route pour la Chine, à pied, que de me suivre.

Cet état d'esprit avait sa raison d'être. Un fonctionnaire chinois, qui m'avait déjà protégé lorsque les Thibétains de Kanzé avaient essayé de me tuer en 1889, m'avait fait parvenir à Kumbum une lettre où il m'informait que ma tête était mise à prix, qu'on avait arrêté et mis à la torture les domestiques que j'avais laissés derrière moi, pour leur arracher des renseignements sur mon itinéraire et mes projets, et que, pour justifier ces rigueurs, on prétendait que j'étais un espion du gouverneur de Lhassa, lequel essayait d'étendre ainsi sa domination. La lettre disait encore que tout le Thibet oriental était excité contre moi, et que, si je reparaissais dans le pays, les chefs, fussent-ils mes amis comme Namstou Pourdung, seraient impuissants à me protéger. Mes hommes avaient eu connaissance de ce message, et ne se sentaient que médiocrement disposés à aller se fourrer dans la gueule du loup. A ces avertissements lugubres vinrent s'ajouter de sinistres présages : au moment de quitter Chang pour explorer le Tossou nôr, mon cheval tomba subitement malade; un autre se noya sous moi en traversant une rivière dont la glace ne portait pas. Aussi me fut-il impossible de trouver même des Mongols pour prendre la place des Chinois qui m'abandonnaient. Mais ceux qui me restaient, et surtout mon vieil ami Ma Double-Chance, suffisaient à m'empêcher de regretter les autres.

L'existence dans les déserts de l'Asie centrale est véritablement rude. On n'y voit pas un arbre, à peine une fleur, excepté pendant deux mois de l'année. Il n'y a qu'une herbe dure, ou le sol nu, caillouteux, rougeâtre. Dans les vallées les plus favorisées, on aperçoit de temps à autre des groupes d'yacks aux longs crins noirs, d'antilopes ou d'ânes sauvages. Sans les yacks, la traversée de ce grand plateau serait impossible, car la bouse de cet animal est le seul combustible qu'on y trouve. Des vents violents balayent le pays, chassant devant eux d'épais nuages d'une poussière alcaline qui fait craquer la peau et enflamme les yeux. Quand le vent ne souffle pas, il neige, il grêle ou il pleut. Des tourbières, des marais, des étendues sablonneuses, coupées, à de courts intervalles, de montagnes basses, dont les sommets dépassent rarement la limite des neiges éternelles, — notons en passant que les vallées les plus profondes sont plus élevées au-dessus du niveau de la mer que la crête du mont Blanc, — tels sont les traits caractéristiques de la région désolée qu'il nous fallait franchir avant d'arriver au Thibet habité.

Pendant deux mois et demi, nous marchâmes au sud-ouest, passant au sud du grand lac Kôkô nôr, relevant de larges rivières et d'importantes chaînes de montagnes, et traversant les riches pâturages au sud du lac d'Azur d'où les Thibétains ont, au siècle dernier, par force et par menaces, refoulé les Mongols jusque dans les déserts et les marais du Ts'aidam. Enfin, nous nous engageâmes dans le grand désert qui forme le nord du Thibet.

Quelques jours après, comme nous remontions le cours de la petite rivière Naïtchi gol, qui se jette dans le marais central du Ts'aidam, nous vîmes arriver

Digitized by Google

à notre campement trois misérables créatures, vêtues de haillons, et d'une maigreur indescriptible. C'étaient des pèlerins mongols revenant de Lhassa, qu'ils avaient quittée depuis deux mois. Ils s'étaient perdus, et avaient épuisé toutes leurs provisions, sans autres rencontres sur leur chemin que quelques ours, à l'approche desquels ils s'étaient prudemment cachés. Ils vivaient depuis

L'explorateur et sa troupe dans le pays de Panaka.

plusieurs jours en mâchant le cuir cru de leurs semelles, qu'ils ramollissaient dans de l'eau, et en se faisant du bouillon avec les os des carcasses de bêtes qu'ils rencontraient. Ils n'étaient pas au campement depuis une heure, qu'ils avaient dévoré cinq ou six livres de mouton chacun, deux ou trois livres de beurre, un sac de farine, et bu deux chaudrons de thé. Je leur donnai des vêtements, des bottes, et assez de vivres pour les mener jusqu'au plus proche campement mongol : ils nous quittèrent le lendemain, l'estomac d'aplomb et le cœur content.

L'aîné de mes deux guides mongols était, je le répète, un grand médecin ou sorcier, dont les incantations puissantes chassaient les nuages, qui découvrait les secrets de l'avenir en examinant un ossement brûlé, ou dressait un horoscope à l'aide de son chapelet. Il eut bientôt l'occasion de déployer ses talents. Le temps était affreux; la neige et la grêle alternaient sans relâche; le vent soufflait avec une violence telle que nous pouvions à peine faire quelques milles en un jour et que je commençais à craindre d'arriver au bout de nos provisions bien avant d'atteindre les parties habitées du Thibet, encore éloignées de quelques centaines de milles. J'en parlai à mes hommes, entassés autour d'un petit feu dans ma tente, que la neige, empilée à l'extérieur, garantissait du vent. Le Djalang gardait un silence de mauvais augure, égrenant son chapelet, et avalant de nombreuses tasses de thé. Quand son tour vint de parler, il dit qu'aux grands maux il fallait les grands remèdes, et que, puisque le mal était assurément aussi grand que possible, il

Digitized by Google

interviendrait et verrait s'il ne pouvait pas dissiper la tempête. Nous nous empressâmes de le prendre au mot et de lui fournir ce qu'il demandait pour la cérémonie : de la farine d'orge, du beurre, du sucre candi, des raisins secs, de l'encens et du thé. Tout d'abord, il fabriqua un certain nombre de petites

Pèlerins affamés.

figures d'ours, de serpents, de grenouilles et d'êtres fantastiques qu'il lui plaisait d'appeler des « monstres marins », puis une quantité de boulettes, obtenues en incorporant du sucre candi et des raisins secs dans de la farine et du beurre. Ceci fait, il se déclara prêt à opérer.

Pendant qu'un jeune lama, qui allait à Lhassa et qui, depuis quelques jours, s'était joint à ma troupe, lisait les prières, tantôt d'une voix traînante et monotone, tantôt avec un grondement de basse-taille, le Djalang brûla, sur un autel improvisé, quelques brindilles de genièvre. Ayant ainsi attiré l'attention de tous les dieux habitant les trente-trois régions de l'espace, il sema, aux quatre points cardinaux, quelques-unes de ses boulettes et un peu de thé. Alors, d'un ton familier, mais suffisamment impérieux, il exposa aux dieux notre embarras, et leur dit : « Veuillez accepter ces douces offrandes; arrêtez la tempête et aidez-nous dans notre chemin. Au cas où vous ne voudriez réellement pas m'écouter, et où la tempête continuerait, je déverserai sur vous la honte : je brûlerai ces images d'ours, de grenouilles et d'autres bêtes impures, auxquelles vous vous montreriez semblables. » Là-dessus, il prit un ours, un serpent et une grenouille de pâte et les fit rôtir sans pitié. Il regagna ensuite son siège sous

Digitized by Google

la tente, et se joignit au lama pour réciter les incantations.

Il poursuivit ses momeries jusqu'à une heure fort avancée, sans aucun respect pour notre repos. De temps en temps il sortait, pour brandir son chapelet aux quatre vents, et pour chasser les nuages en soufflant de toute la vigueur de ses poumons. La tempête dura deux jours encore; mais le Djalang n'en fut pas moins convaincu, lorsque le temps redevint beau, que c'était lui qui avait amené ce changement.

Il est curieux de rencontrer parmi ces Mongols Taitchinahr, fort adonnés à la sorcellerie, l'opération magique de l'envoûtement. Une fois en possession de quelques cheveux, d'une rognure d'ongle, ou de toute autre chose venant de la personne même à qui il veut du mal, le sorcier pétrit une petite figure qui la représente, et où il enfonce ce qu'il a d'elle. Dès lors il lui suffit de piquer une partie quelconque de l'image pour que la personne ressente réellement la blessure dans la partie correspondante de son corps. Bien entendu, il est nécessaire de réciter en même temps certaines formules magiques, en quoi réside toute la puissance du charme. Je ne sache pas, du reste, que ce sortilège, si célèbre aux temps anciens et au moyen âge dans le monde occidental, soit très répandu en Asie. Pour mon compte, je n'en ai observé la pratique nulle part ailleurs. Des moines d'un ordre inférieur, appelés *kourtamba*, accomplissent certains tours dont nos prestidigitateurs seraient fiers. Mais, quoi que prétendent à ce sujet, dans un but facile à comprendre, les théosophes de l'Europe et de l'Amérique, tous ceux qui ont étudié l'histoire du bouddhisme savent parfaitement que, depuis Gautama, les opérations magiques sont abandonnées par les lamas de l'ordre supérieur, et que les personnes qui se livrent à ces pratiques sont tenues en mince estime, ou même tout à fait méprisées.

Chef subalterne de Nagghouka-Droupa, dans le territoire de Lhassa.

Digitized by Google

Nous avions franchi plusieurs chaînes de montagnes s'étageant les unes au-dessus des autres, et nous nous trouvions à seize ou dix-sept mille pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, marchant toujours dans la direction du grand Tengri nôr. Avec les rigueurs croissantes de la température coïncidait pour nous un régime de moins en moins substantiel. Malgré le soin que j'avais eu de rationner les vivres presque dès le début, il ne nous restait plus que quelques poignées de thé et de farine. Je tuai de temps en temps une antilope ou un lièvre; mais ma carabine était d'un calibre trop petit pour le gros gibier, et il était rare que je réussisse à m'emparer des yacks et des ânes sauvages que je blessais. Heureusement le sol, même à cette élévation, était partout couvert d'oignons sauvages (*allium senescens*), et ce qui nous avait d'abord servi de condiment et d'accessoire devint bientôt le fond de nos repas et presque notre unique aliment.

Pour comble d'ennui, le guide ne pouvait plus trouver de sentier menant au sud. Nous nous enfoncions dans des marécages; nous tournions dans le dédale des mamelons; nous nous égarions à suivre les méandres des cours d'eau, n'ayant plus pour nous conduire, malgré l'assurance du Djalang, qui ne voulait pas s'avouer en défaut, que ma boussole et le hasard. Vers la fin de juin, nous nous trouvâmes auprès d'un grand lac d'eau saumâtre, autour duquel on voyait épars des blocs irréguliers de grès rouge, des foyers abandonnés, des autels de pierre et d'autres signes évidents du passage de l'homme. C'était un des lacs d'où les Thibétains tirent le sel, qu'ils transportent à dos de mouton jusqu'à Lhassa et aux autres marchés du pays.

Un peu plus loin, une route large et bien battue s'allongeait devant nous. Malheureusement elle se dirigeait au sud-est, et je me sentais une grande répugnance à m'y engager, car je craignais qu'elle ne nous conduisît trop près des régions habitées au nord du Tengri nôr. Pour exécuter mon plan tel que je l'avais conçu, il fallait ne pas varier de la direction sud. Mais le guide affirmait que c'était le bon chemin, qu'il reconnaissait le pays, et qu'en trois ou quatre jours nous verrions les eaux du Tengri nôr; après quoi il ne nous faudrait pas plus de six journées pour atteindre Chigatsé, qui n'est qu'à quelques centaines de milles du Jyagar, ou Inde anglaise. Bref, dans une heure maudite, où j'écoutai plus, je le crains, les sollicitations de mon estomac que la voix de ma raison, je me décidai à suivre cette route.

Elle ne tint même pas ce qu'elle promettait : notre marche n'en devint pas plus facile. Enfin, après trois jours d'efforts incessants, dans la boue ou le sable, sous une pluie froide et continue, pendant lesquels nous dûmes traverser à gué plusieurs grands cours d'eau obstrués de bancs mouvants, nous aperçûmes quelques tentes noires, dans un fond, entre des collines basses, avec des yacks, des moutons et des chèvres paissant autour. Nous nous arrêtâmes à un mille de là et dressâmes notre campement, pendant que le Djalang et Yeh Tchitch'eng allaient aux tentes essayer d'acheter quelques aliments et d'apprendre où nous étions. A leur retour, chacun apportait de quoi nous intéresser tous, bien qu'à des points de vue différents : Yeh Tchitch'eng avait un mouton jeté en travers de sa selle; mais le Djalang, qui ne s'était chargé que de renseignements, nous informa que nous nous trouvions dans le district de Namrou, du gouvernement de Lhassa, à l'angle nord-ouest du Tengri nôr. Voilà à quoi nous avions abouti en décrivant notre courbe à l'est. Il n'y avait qu'à dire ce que le stoïcisme musulman aime à répéter : « T'ien ming » (C'est la volonté du ciel), et à nous préparer aux pires mésaventures. Nous ne connaissions que trop la rigueur des ordres donnés contre les étrangers dans le territoire de Lhassa, l'examen minutieux auquel sont soumis tous ceux qui y entrent, d'où qu'ils viennent, et l'impos-

Digitized by Google

sibilité de passer inaperçu. Sans ressources et sans appui, nous étions à la merci du premier petit chef qui aurait la fantaisie de nous arrêter.

Le lendemain matin nous reprîmes notre route et entrâmes, après avoir passé quelques cols de montagnes peu élevées, dans une large vallée, toute semée de tentes noires. Nous rencontrions beaucoup d'indigènes; ils s'arrêtaient un instant, échangeaient quelques mots avec nous, puis s'éloignaient précipitamment pour répandre la nouvelle. Cette nuit-là, nous campâmes près d'un groupe de tentes où nous espérions acheter des provisions; mais les gens refusèrent de nous vendre rien avant que le chef, qui résidait à une journée de cheval à l'est, eût donné son consentement; on l'avait, d'ailleurs, prévenu déjà, et on l'attendait le lendemain. Je n'eus pour toute visite qu'un mendiant, qui m'apporta un peu de lait et convint — toujours en réservant le consentement de son chef — de me conduire à Chigatsé en six jours pour dix roupies et un cheval. Le lendemain, à l'aube, des voix nombreuses à l'extérieur de ma tente me réveillèrent, et je reconnus qu'une cinquantaine de soldats thibétains nous entouraient.

J'en aperçus d'autres, dans la vallée, qui arrivaient rapidement à cheval, par deux ou par trois; quelques-uns poussaient des bêtes de somme devant eux; tous étaient hérissés d'un arsenal de fusils, de lances et de sabres. Des tentes se dressèrent près de la mienne, et bientôt après, deux chefs demandèrent à me voir. Lorsqu'ils furent assis, je leur offris du thé; mais, à mon grand étonnement, ils refusèrent. J'appris plus tard qu'ils craignaient d'être empoisonnés. A en juger d'après les précautions que tous les chefs des territoires soumis à Lhassa prennent contre l'empoisonnement, ne mangeant ni ne buvant qu'avec des amis intimes, ne s'empruntant même pas les uns aux autres l'amadou avec lequel ils allument leurs pipes, ces gens-là doivent être de vrais Borgia. Quant à moi, je buvais et mangeais quand et où je pouvais, et je n'eus jamais lieu de le regretter; d'autant, qu'après une diète si dure et si longue, je trouvais tout délicieux.

Coiffure d'une Thibétaine de la province de Jyadé.

Digitized by Google

Les personnages d'importance qui s'étaient transportés auprès de moi procédèrent sans tarder à un interrogatoire en règle. — D'où venais-je? Quel était mon dessein en venant ici? Où allais-je? Qui étais-je? — Je n'essayai pas de déguiser la vérité, bien qu'il m'eût été facile de me faire passer, au moins momentanément, pour Chinois. Je dis que mon seul désir était d'entrer dans l'Inde, et que si ma présence en leur pays n'était pas vue d'un bon œil, je demandais à le traverser simplement par la voie la plus courte, sans le visiter en détail. Quant à retourner sur mes pas, comme ils m'y engageaient, dans l'état de dénuement où je me trouvais et après être parvenu si loin, je ne pouvais pas y songer. Mais, bien que la discussion n'eût pas un moment cessé d'être amicale, tous mes arguments échouèrent contre leur obstination. Il fut pourtant convenu qu'avant de prendre une décision, on attendrait deux autres personnages officiels qu'on avait envoyé chercher et qui devaient arriver le lendemain.

Le lendemain, en effet, et les trois jours suivants se passèrent à discuter le chemin que je devais prendre. Je compris promptement qu'il me fallait renoncer à réaliser mon projet, et dès lors tous mes efforts tendirent à obtenir l'autorisation de suivre, pour revenir vers l'est, un itinéraire intéressant. A la fin, on tomba d'accord que je serais conduit jusqu'à la grande route de Lhassa qui part du nord-est de la Chine, et que les autorités supérieures décideraient ensuite de mes mouvements.

Pendant dix jours nous marchâmes dans la boue, sous une pluie continuelle, avec un vent si perçant et si froid que nos vêtements se tenaient tout raides, comme changés en glaçons, et que nous ne pouvions ni en sortir, ni y rentrer. La fiente manquait pour nos feux de bivouac. Nous dûmes brûler nos emballages et jusqu'aux bâts de nos bêtes de somme pour faire le thé, et pour sécher, tant bien que mal, nos vêtements une fois par jour.

Nous atteignîmes enfin la grande route de Lhassa. Je m'y étais avancé d'une vingtaine de milles à peine, lorsqu'on nous ordonna de nouveau de retourner d'où nous venions, — dans les déserts au nord du Thibet, ou dans le Tchang T'ang. Heureusement nous nous trouvions sur la frontière d'une grande province indépendante de Lhassa, et où ce gouvernement est détesté. Je m'y réfugiai et y reçus des chefs et de la population l'accueil le plus amical. Malgré le froid et la difficulté extrême des sentiers de montagne, le voyage devint dès lors très supportable, car nous avions des vivres en abondance et nous étions sûrs d'un abri chaque nuit.

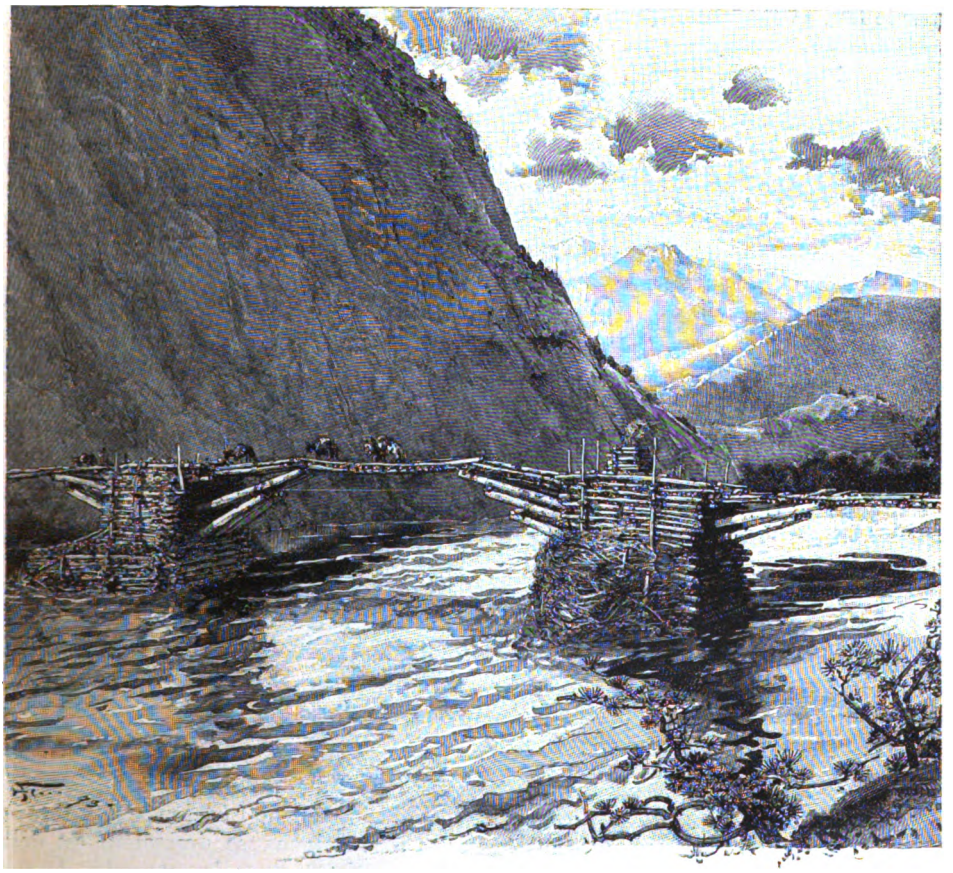
Les coutumes et le costume des habitants de la province de Jyadé ne diffèrent pas beaucoup de ceux des K'amba du Thibet oriental. La coiffure des femmes y est plus ornée que ce que j'avais vu jusque-là, bien que du même type : elle se compose d'une multitude de tresses étroites formant une sorte de mantille qui pend sur les épaules jusqu'aux jarrets. A ces tresses se mêlent d'innombrables ornements de corail, de turquoise, d'ambre, d'argent travaillé, qui donnent à l'ensemble un aspect tout à fait riche et décoratif. Ailleurs la coiffure consiste en deux plaques d'argent, quelquefois aussi larges que des assiettes, qui sont appliquées sur les tempes et jusque sur les oreilles, et qui se rejoignent au-dessus du crâne.

Une fois descendus jusqu'à la zone où croissent les arbres, — environ treize mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, — nous vîmes, pour la première fois depuis Kumbum, des maisons de pierre et des champs d'orge. Le reste du voyage ne fut plus, pour ainsi dire, et par comparaison, qu'une partie de plaisir. Au lieu de passer à gué les rivières où je tremblais à chaque instant de voir mes caisses, mes livres et mes instruments engloutis, nous avions des ponts, qu'une personne nerveuse aurait sans doute pu trouver défectueux, mais qui nous amusaient beaucoup. Un câble,

Digitized by Google

fait de lanières de cuir cru, était attaché à de gros blocs de pierre de chaque côté du cours d'eau, qui souvent coulait à plus de cent pieds au-dessous. On nous halait le long de ce cordage, dans une position qui manquait de dignité, je l'avoue, les pieds plus haut que la tête, attachés à la ceinture par des sangles qui se reliaient à une sorte d'anneau en corne glissant sur le câble. Nos bagages suivaient le même chemin, colis par colis. Quant aux chevaux et aux yacks, ils passaient à la nage, et abordaient parfois à un demi-mille de nous en aval. Plus bas, ce mode par trop primitif était remplacé par des ponts en troncs de pin, en usage depuis des siècles dans tout le Thibet et dans les régions montagneuses qui l'avoisinent.

D'ordinaire, je passais la nuit sous ma tente, non seulement parce que j'y étais moins troublé dans mon repos ou dans mon travail, mais aussi parce que je m'y trouvais tout aussi bien, sinon mieux, que dans la meilleure maison thibétaine. Ce que nous appelons confort y est presque complètement inconnu, même chez les riches. Quelques coussins, une petite table très basse, et un réchaud constituent tout le mobilier, avec un ou deux casiers où l'habitant serre ses effets les plus précieux. Le soir on brûle, pour s'éclairer, des copeaux résineux de sapin sur une pierre au milieu de la chambre,



Un pont sur le Tsé Tch'ou.

Digitized by Google

à moins qu'un petit vase de bronze ou de terre, rempli de beurre, avec une mèche au milieu, n'envoie sa lumière indécise et vacillante sur les poutres noircies de suie et de fumée, et sur la pierre brute des murs. La cuisine est, d'ordinaire, la pièce la plus habitable. D'énormes marmites de thé sont toujours sur le feu, et personne n'entre qu'il ne soit aussitôt régalé d'un pot de ce meilleur de tous les breuvages. Aux hôtes nison nous recevaient avec une grande politesse, on nous offrait des pommes de terre, des choux, des navets, des poulets, des œufs, des pêches, des poires, des framboises. Dans quelques villages même on me donnait des grenades et des raisins, apportés des « pays chauds » (*ts'a-rong*), au sud de la route que nous suivions. Du haut des grands pins et sapins pendaient, en festons de vingt ou trente pieds, des mousses formant une

Criminels thibétains, enchaînés et portant la cangue.

de distinction on offre aussi, avec l'inévitable farine d'orge, du beurre, des fruits, des noix et une sorte de boisson faite avec de l'orge fermentée.

A mesure que nous approchions de la Chine, la température devenait plus douce, la flore plus variée, la végétation forestière plus épaisse et plus gaie, les gens moins primitifs et moins naturels. Nous parcourûmes bien des vallées aussi pittoresques et beaucoup plus sauvages que tout ce j'avais vu en Suisse ou dans les plus beaux coins du Japon. Les fruits et les légumes étaient presque partout en abondance. Aux stations de poste, où les soldats chinois qui y tiennent garsorte de toile d'un vert pâle, que les Chinois appellent « l'écharpe des fées »; des pics neigeux se dressaient au delà des forêts, et dans le creux de chaque vallée un torrent précipitait ses eaux blanches d'écume sur un lit rocheux...

Le 2 octobre, Mr W. Woodville Rockhill touchait la frontière chinoise à Tatchien-lou.

De là il gagna aisément, à travers un pays qu'il connaissait bien et qu'il est inutile de décrire ici, la côte où il devait s'embarquer.

G. de Saint-Heraye.

Digitized by Google

LE

# CENTENAIRE DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE

## I

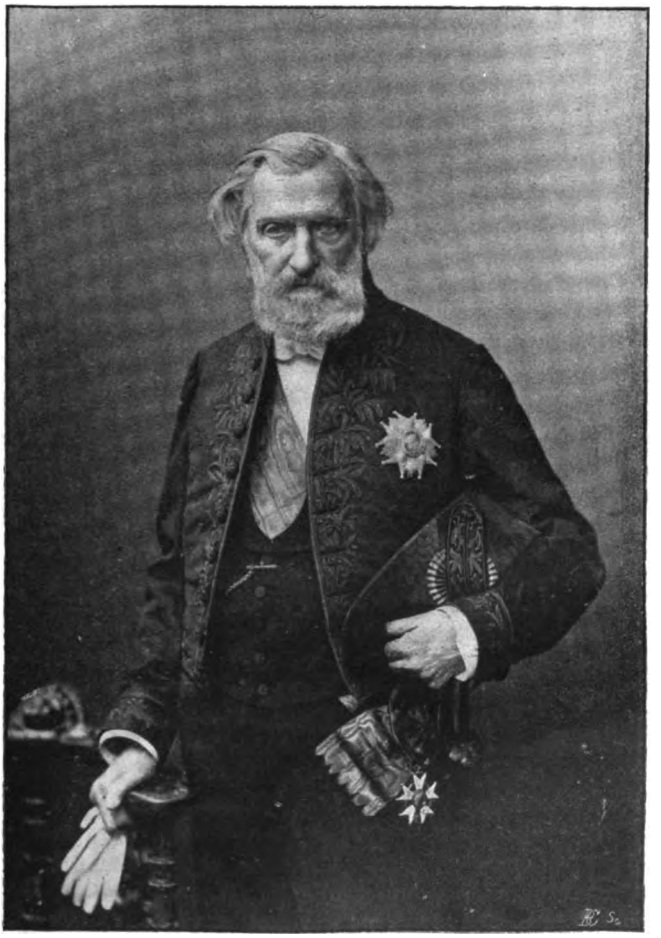
Le 3 août 1795 (16 thermidor an III), la Convention décréta :

« Le Conservatoire de musique est établi dans la commune de Paris pour exécuter et enseigner la musique. »

Et le 3 août 1895, à la distribution des prix de la centième année d'études, le ministre de la troisième République évoquera les souvenirs de cette longue période, désormais révolue, durant laquelle, avec des vicissitudes diverses, notre école nationale de musique n'a pas, en somme, failli à ses traditions.

Que d'événements se sont produits pendant ce siècle! Que de transformations ont subies les mœurs musicales en ce long espace de temps où, entre l'influence gluckiste sous laquelle l'école fut créée, et celle de Wagner qui domine aujourd'hui, tant de nécessités et de goûts divers ont régné, auxquels il lui a fallu se plier tour à tour! Et, surtout, quelles différences singulières entre les manifestations de la vie extérieure à notre époque si calme et aux temps héroïques parmi lesquels le Conservatoire naquit!

Par la date officielle de sa fondation, il remonte en effet aux derniers mois de la Convention, alors que la grande Assemblée révolutionnaire, à la veille de se séparer, redouble d'activité pour laisser à l'avenir de durables souvenirs de son passage. Révolutionnaire, le Con-



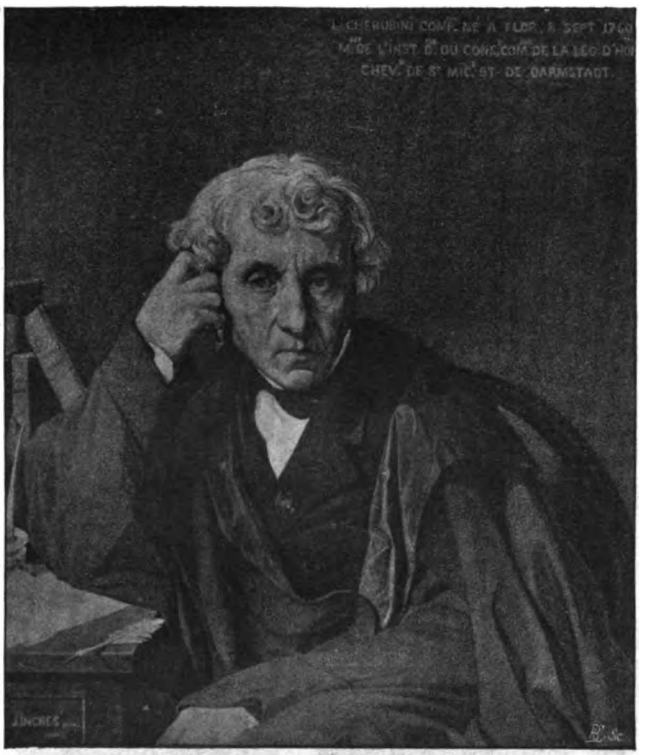
M. AMBROISE THOMAS, DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE DEPUIS 1871



Digitized by Google

servatoire l'est à tel point par son origine que, si l'on veut remonter aussi haut que possible dans son histoire, il faut aller jusqu'à la première et la plus illustre des journées populaires de la Révolution : au 14 juillet 1789.

On sait que, lors de l'attaque de la Bastille, les soldats des gardes-françaises sortirent de leurs casernes et se joignirent au peuple : leur corps fut dissous, et ils furent répartis individuellement dans la garde nationale parisienne. Ils laissaient un corps de musique qui passait pour un des meilleurs qu'il y eût en France : un homme d'initiative, Bernard Sarrette, rallia ces musiciens, en forma le noyau de la musique de la garde nationale, offrit leur concours pour la célébration des fêtes nationales; bientôt la musique militaire devint école d'instruments à vent; la Commune de Paris l'encouragea et la subventionna, et l'institution, d'origine purement privée, se trouva être devenue tellement nécessaire, que l'État la prit à son tour sous sa protection, et, la réunissant à une ancienne école de chant, en fit un établissement national. Et voilà comment le Conservatoire de musique compte parmi les fondations les plus renommées de la première République, à côté de l'École polytechnique, l'École normale, l'Institut, etc., qui ont déjà ou vont bientôt célébrer également leur centenaire.



CHÉRUBINI, DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE DE 1822 A 1842

De cette origine à la fois révolutionnaire et militaire, la vie du Conservatoire dut tout d'abord forcément se ressentir. Ce n'est qu'après des vicissitudes sans nombre que le fondateur Sarrette, efficacement secondé dans sa tâche artistique par un grand musicien, Gossec, put atteindre son but. Que de fois il leur fallut s'exhiber à la barre de la Convention pour faire parade de leur « civisme » et répondre de celui de leurs collaborateurs !

Ceux-ci, du reste, étaient des purs : on en peut juger par cette anecdote que Gossec s'en vint conter à la Convention, en 1793. L'année d'avant, comme ses musiciens étaient de garde aux Tuileries, La Fayette voulut, au passage du roi, leur faire jouer : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille » ; mais la signification de ce chant d'ancien régime

Digitized by Google

parut hors de propos aux musiciens, qui protestèrent en substituant à la mélodie douceâtre de Grétry « l'air chéri » du *Ça ira!*

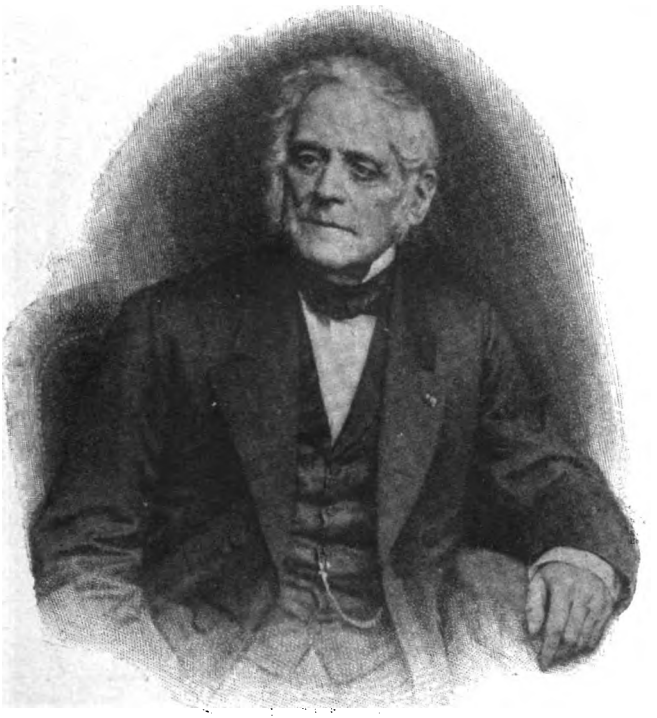
Les premières discussions relatives au Conservatoire commencèrent à la Convention, au même moment où se préparait la fête de la Raison à Notre-Dame; par le fait même de cette coïncidence, les musiciens de Gossec et de Sarrette furent obligés d'y aller jouer des marches militaires et d'accompagner des hymnes aux chanteuses de l'Opéra escortant une des leurs déguisée en Liberté.

Une décade plus tard (30 brumaire an II), l'école donna, au théâtre Feydeau, sa première audition solennelle, son premier exercice public : mais il y avait au programme un certain morceau religieux de Gossec, célèbre autrefois, qu'il fallut désigner sous le titre, plein de saveur, de « ci-devant *O salutaris!* »

On a dit aussi que Sarrette fut arrêté, en l'an II, et mis en prison pour avoir permis à un élève de jouer sur le cor l'air royaliste : *O Richard! ô mon roi!*

Cela, c'est la légende; ce qui est vrai, c'est que Sarrette fut incarcéré pour quelque manifestation intempestive d'opinions différentes de celles des puissants du jour, et que, s'il fut remis en liberté au bout de peu de temps, c'est uniquement parce que Robespierre avait besoin de lui pour organiser la partie musicale (qui fut admirable) de la fête de l'Être suprême.

Enfin, le Conservatoire démentit si peu ses origines que ses deux premiers règlements, l'un du Directoire, signé Carnot, l'autre du Consulat, vu et approuvé par Lucien Bonaparte, prévoient expressément la peine la plus grave, le bannissement du Conservatoire, contre ceux, élèves ou maîtres, qui se rendraient coupables de manifestation de principes anti-républicains.



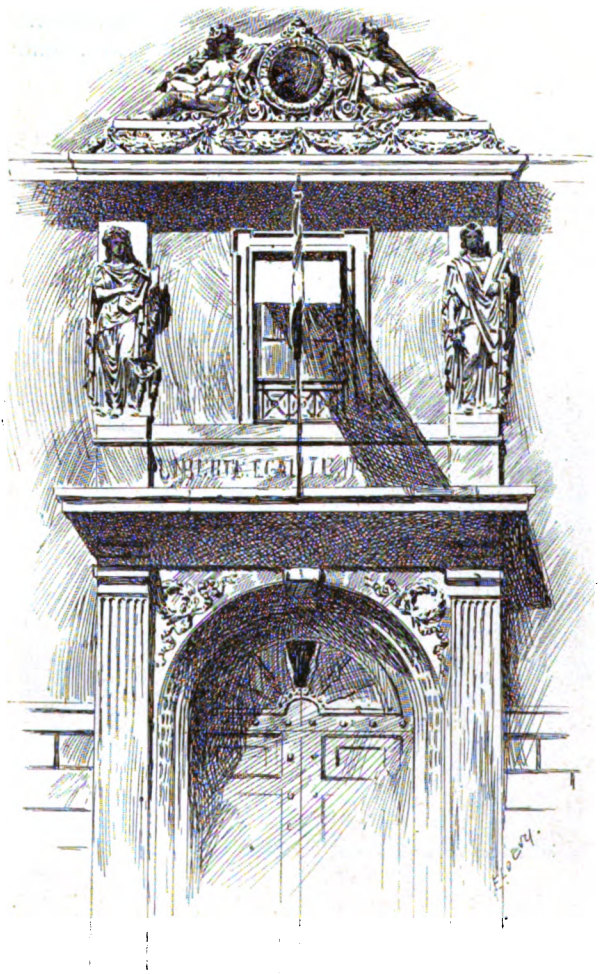
AUBER, DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE DE 1842 A 1871

De même, le caractère militaire du Conservatoire, à son origine, ne disparut que longtemps après son organisation définitive. Pendant longtemps ses membres continuèrent à former un corps de musique d'élite, quelque chose comme notre Garde républicaine d'aujourd'hui. Le Conservatoire avait charge d'organiser officiellement la partie musicale des fêtes nationales. C'était lui qui formait les musiques militaires des

Digitized by Google

nouvelles armées créées par Carnot.

« C'est de l'École de musique que sont partis de nombreux élèves qui, répandus dans les camps français, animent, par



ENTRÉE DU CONSERVATOIRE
RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 15

des accords belliqueux, l'intrépide courage de nos armées. C'est de là que nos chants civiques, disséminés d'un bout de la France à l'autre, vont jusqu'à l'étranger, jusque sous les tentes de l'ennemi, troubler le repos des despotes ligués contre la République. » Ainsi parla Marie-Joseph Chénier, à la séance de la Convention, quand furent réglées définitivement les destinées du Conservatoire.

Plus tard, Bonaparte, à son retour d'Italie, tint à visiter l'école d'où sortaient tant de chants vainqueurs composés en l'honneur des nouvelles gloires militaires de la France; il y entendit un hymne de Chénier, musique de Cherubini, sur la mort du général Hoche.

Enfin, si étonnant que nous paraisse un tel cérémonial, personne ne fut surpris quand, à la distribution des prix du 23 germinal an IX, le soldat Judas, premier prix de basson, reçut des mains du ministre de l'intérieur un basson d'honneur pour remplacer son instrument qu'il avait perdu à Marengo!

## II

Que les temps sont changés! Comme la vie du Conservatoire paraît calme aujourd'hui, auprès de l'effervescence révolutionnaire de la période inaugurale! Car à présent l'école ne connaît plus d'autres batailles que celle des talents; et si, dans ce petit monde d'artistes jeunes et pleins d'exubérance, l'émulation, effet nécessaire de tout enseignement collectif, se manifeste parfois sous des formes plus « en dehors » qu'en d'autres milieux réservés à des études plus silencieuses, du moins les rivalités n'ont-elles d'autres causes que les différences d'appréciation du mérite et des tendances

Digitized by Google

artistiques. Au reste, la direction ferme et sûre imprimée dès les premières heures a été maintenue sans discontinuité pendant tout le siècle. Au début, aucune volonté individuelle ne chercha à s'imposer; mais tout ce que l'école française possédait alors de plus vivace s'unit pour la cause commune. Sous la sage administration de Sarrette, à côté de Gossec, qui l'avait secondé dès le premier moment, de jeunes maîtres ses premiers lieutenants, Méhul, Cherubini, Lesueur, Catel, Berton, d'autres encore plus anciens, gloires musicales toujours respectées, Grétry, Piccini, Monsigny, etc., assemblèrent leurs forces pour donner l'impulsion première. Plus tard, cette petite république musicale changea de constitution et fut soumise à un directeur choisi comme étant le plus digne représentant de la musique française de son temps; trois seulement, depuis plus de trois quarts de siècle, se sont succédé dans ce poste : Cherubini, Auber et M. Ambroise Thomas, dont la florissante vieillesse, entourée des respects de tous, n'a rien à envier à celle de ses prédécesseurs.

CLASSE D'OPÉRA DE M. GIRAUDET

Aussi bien, parmi les gloires musicales dont la France s'honore depuis cent ans, on peut dire qu'il n'en est guère, sinon point du tout, qui n'aient passé par le Conservatoire, soit comme élèves, soit comme maîtres. La liste des prix de Rome, depuis l'institution du concours en l'an XII, compte les noms d'Herold, élève de Méhul; Halévy, élève de Cherubini; Berlioz, Gounod, Ambroise Thomas, élèves de Lesueur; Adolphe Adam (2e prix), élève de Boieldieu;

Digitized by Google

Victor Massé, Guiraud, Bizet, Massenet (M. Saint-Saëns s'est présenté deux fois, mais sans succès), etc. Talma, Provost, Samson, Mlles Mars et Rachel furent professeurs de déclamation; Hector Berlioz et Félicien David furent bibliothécaires; César Franck enseigna l'orgue, Léo Delibes la composition. Pour les

CLASSE DE COMÉDIE DE M. DE FÉRAUDY

chanteurs et instrumentistes, s'il fallait citer tous ceux dont le passage a fait honneur à la maison, il faudrait écrire une nomenclature aussi longue que fastidieuse : qu'il nous suffise de rappeler que, parmi ses anciens professeurs de chant, le Conservatoire a compté Garat, Adolphe Nourrit, Duprez, Mmes Damoreau-Cinti et Pauline Viardot, et, parmi les élèves, M. Faure, Mlle Falcon et Mme Miolan-Carvalho.

## III

S'il est vrai, comme dit le proverbe, que les jours se suivent et ne se ressemblent pas, par contre les années se suivent et se ressemblent assez souvent et particulièrement dans les établissements d'instruction. Nous ne saurions donc mieux faire, pour donner une idée de la vie intérieure du Conservatoire, que de tracer à grands traits un tableau des occupations générales d'une année.

La rentrée a lieu dans les premiers jours d'octobre. La cour intérieure, si vide les jours précédents, se remplit et s'anime de nouveau. On se retrouve, on se sourit : combien charmants certains de ces sourires, ceux des futures étoiles de la Comédie-Française ou de l'Opéra, — voire des Folies-Dramatiques ou de l'Alcazar; car le Conservatoire, cela mène à tout!... Les professeurs, pressés et empressés comme on l'est dans le monde artiste lorsqu'on est « arrivé », vont présenter leurs hommages et signaler leur présence au vénéré directeur;

Digitized by Google

puis les classes s'ouvrent, et l'instruction est reprise au point où elle avait été arrêtée au moment des vacances.

Bientôt une période de grande activité commence : il s'agit de combler, par de nouvelles admissions, les vides créés dans les classes par les départs de l'année précédente. Ce n'est pas le moindre travail de l'année. Pendant plusieurs semaines va passer devant l'infortuné directeur, le comité des études et les professeurs compétents, un long défilé d'apprentis chanteurs, comédiens, pianistes, violonistes, trombonistes, bassonistes, etc. Telle petite fleuriste de Montmartre, grisée par des succès d'atelier, s'en vient chanter d'un air assuré devant M. Ambroise Thomas : *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,* pensant se faire bien voir par ce choix, d'ailleurs plutôt fréquent. Telle fille d'un professeur de l'Université ou d'un général en retraite vient déclamer noblement les fureurs d'Hermione ou clamer avec passion une scène de Dumas fils, cependant que la fille de sa concierge prépare pour le lendemain une exécution brillante des *Cloches du Monastère.* Puis voici le grand déballage de Toulouse : ténors joignant, du moins ils l'assurent, l'énergie de Tamberlick aux grâces de Capoul ; basses au creux superbe, affairés, importants, disant déjà : « M'as-tu vu », et vous promettant la protection de Gailhard !

Et c'est parmi cet amas d'éléments hétérogènes qu'il va falloir faire un choix, d'autant plus malaisé que le nombre des places vacantes est plus restreint. En veut-on quelques exemples ? Nous les prendrons uniquement dans ces trois dernières années. En 1892, il y eut, pour les classes de déclamation, 169 aspirants (87 hommes et 92 femmes), plus 13 stagiaires, c'est-à-dire admissibles de l'année précédente : il ne put entrer que 17 élèves et 16 stagiaires. Au chant, 88 hommes et 139 femmes se présentèrent : c'était 227 morceaux qu'il fallait entendre, et que M. Mangin accompagna d'affilée, sans reprendre haleine, avec sa coutu-

UNE LEÇON (CLASSE D'OPÉRA)

Digitized by Google

mière philosophie; 35 candidats seulement furent choisis. En 1894, il y eut 83 aspirants et 86 aspirantes : 8 admis et 11 admises. Au piano, en 1892, on fut étonné de ne voir se présenter que 194 femmes : les années précédentes, leur nombre dépassait toujours 200; 11 furent admises dans les classes supérieures et 9 dans les classes préparatoires. En 1893, il y eut 41 aspirants et 159 aspirantes; de ces dernières, on ne prit que 8 pour les classes supérieures, et 13 pour les classes préparatoires. Pour le violon, l'année 1892 vit se présenter 140 virtuoses en herbe pour quelques places seulement. Et quel mécompte ce dut être pour beaucoup quand, à la rentrée de la présente année scolaire, on apprit que, par suite d'une réglementation nouvelle, il ne serait fait cette fois aucune admission dans les classes si fréquentées de violon, violoncelle, hautbois, basson, trompette et trombone!

Pour en finir avec les chiffres, ajoutons que le nombre actuel des élèves du Conservatoire ne diffère pas sensiblement de celui que prévoyait la loi centenaire de thermidor an III. « Six cents élèves des deux sexes reçoivent gratuitement l'instruction dans le Conservatoire », disait cette loi. Or, si nous cherchons combien d'élèves comptait l'école dans la précédente année scolaire 1893-1894, nous relevons un total de 685, dont 390 hommes et 295 femmes. Leur instruction artistique est répartie entre 79 professeurs. Au reste, la plupart des élèves suivent plusieurs classes à la fois. Les classes de solfège, par exemple, sont obligatoires pour tous les chanteurs; il en est de même pour la classe d'ensemble vocal; enfin, après avoir fait leurs premiers pas sous la direction de leur professeur de chant, ces mêmes élèves peuvent être appelés à suivre en même temps les classes d'opéra et d'opéra-comique.

Si un règlement récent a prévu des limites d'âge passablement étroites pour l'entrée dans les différentes classes, il a laissé, par contre, une assez grande latitude quant à la durée des études, laquelle n'est pas, comme dans la plupart des écoles, limitée à un nombre d'années déterminé. La véritable consécration des études du Conservatoire, c'est la récompense obtenue au concours de fin d'année : si quelque jeune artiste particulièrement doué conquiert son premier prix à la fin de sa première année (le cas n'est pas sans exemple, ni même rare), tout est dit, et ses études sont achevées; tandis qu'un autre, esprit plus hiérarchique, pourra, en commençant par la simple admission à la fin de sa troisième année, continuant par le deuxième accessit, puis le premier, le deuxième prix, enfin le premier prix, passer autant d'années au Conservatoire qu'il en fallut à Mozart pour aller de l'*Enlèvement au sérail* à la *Flûte enchantée,* en produisant dans l'intervalle *Don Juan, les Noces de Figaro,* les sonates, les concertos, les symphonies, cent chefs-d'œuvre!

Novembre commencé, tout est prêt pour marcher sans encombre jusqu'à la fin de l'année scolaire. Les professeurs donnent consciencieusement leurs trois classes hebdomadaires; les cours spéciaux s'ouvrent : celui d'histoire de la littérature dramatique, institué dans le but de donner aux élèves de comédie et de tragédie quelques notions sur les auteurs des chefs-d'œuvre dont ils seront les interprètes; celui d'histoire de la musique, plus particulièrement destiné à faire connaître aux élèves d'harmonie et de composition l'histoire de leur art, mais très peu suivi par eux : par contre, un nombreux public d'auditeurs libres s'y presse pour entendre les brillantes conférences de M. Bourgault-Ducoudray et applaudir les chefs-d'œuvre des anciens maîtres qu'il y fait exécuter.

Les gens sérieux, les travailleurs, trouvent en même temps asile à la bibliothèque, qui est bien certainement la plus riche collection de musique ancienne et moderne qui existe au monde. Quatre-vingt mille volumes environ, livres, traités, partitions, sont rangés sur les

Digitized by Google

rayons, depuis longtemps trop étroits pour les contenir; quant aux morceaux détachés, impossible d'en évaluer le nombre, même approximativement : qu'il me suffise, pour en donner une idée, de constater que chaque année le dépôt légal en envoie de cinq à six mille, — tout le répertoire des cafés-concerts et des chansons des rues, beaucoup plus considérable que celui de la musique sérieuse.

Plus intéressante est la riche collection d'autographes des musiciens, comprenant en première ligne l'admirable manuscrit de *Don Juan,* de Mozart, dont Mme Viardot a fait à la bibliothèque le don généreux; la *Sonate en fa mineur* (*Appassionata*), de Beethoven; un fragment d'*Orphée,* de Gluck; presque tout Berlioz; la *Muette de Portici,* d'Auber, *Zelmira,* de Rossini; les œuvres originales de la plupart des fondateurs du Conservatoire, Méhul, Cherubini, Gossec, etc.; la marche funèbre de Paisiello, en l'honneur du général Hoche, ornée d'une dédicace autographe « au Conservatoire de musique », signée : Bonaparte, etc.

Quant aux imprimés, où le nombre des raretés est considérable, je ne puis omettre de mentionner au moins la perle de la Bibliothèque : le premier livre de musique imprimé, *Harmonice musices Odhecaton*, recueil de chansons des maîtres du xve siècle, sorti des presses de Petrucci di Fossombrone, à Venise, en 1503. Des parties dépareillées s'en trouvent à Vienne et à Munich; le Conservatoire de Paris est seul à l'avoir complet, et dans un état parfait de conservation.

Le musée instrumental, fondé par Clapisson, n'est pas moins riche en objets précieux. Deux superbes Stradivarius et un Guarnerius occupent la place d'honneur sous une vitrine; des clavecins artistement décorés et couverts de peintures; un *orphéoron,* sorte de guitare ancienne, sculpté comme une stalle de cathédrale; toute une collection de luths, déployés en éventail; un bouquet charmant de harpes, parmi lesquelles l'instrument favori de Marie-Antoinette; enfin toute la collection des instruments anciens ou modernes, européens ou exotiques, bassons au ventre rebondi, serpents d'église au pavillon évasé comme un immense

UNE LEÇON (CLASSE DE COMÉDIE)

Digitized by Google

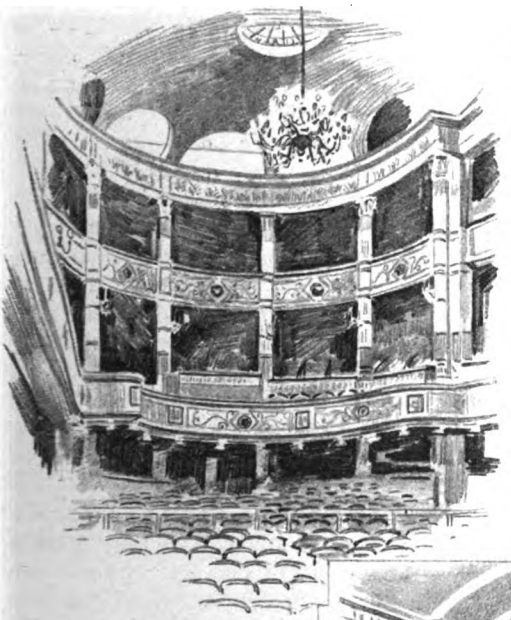
éteignoir, trompe de chasse du temps de Louis XIII (d'un diamètre de plus d'un mètre), tambourins de Provence, trompettes russes, instruments à percussion du Sénégal ou de la Nouvelle-Calédonie, gamelang javanais, rien n'y manque, en un mot, — si ce n'est la place pour loger tout cela.

GRANDE SALLE DE LA BIBLIOTHÈQUE

Dans le même corps de bâtiment que la bibliothèque et le musée se trouve la grande salle, rendue célèbre surtout par les concerts qui s'y sont donnés sans interruption (sauf pendant le siège de Paris) depuis 1828, et qui comptent parmi les institutions artistiques vraiment glorieuses de la France. Bien que recevant l'hospitalité dans le Conservatoire, la Société des concerts n'a aucun rapport avec l'école. Ce détail est généralement ignoré du public. Je ne puis songer sans rire au compliment que nous fit, dans une réception de jour de l'an, un des nombreux ministres (hélas! que j'en ai vu mourir, de ministères!) auxquels le personnel du Conservatoire va, chaque année, porter ses hommages officiels. Celui-ci, fort aimable, après les congratulations d'usage, voulant dire à ses visiteurs quelques paroles plus particulièrement flatteuses, ne trouva rien de mieux que de s'extasier sur les jouissances incomparables que l'on éprouve lorsqu'on a le bonheur, trop rare, d'assister à un concert du Conservatoire... Je fais grâce du développement. De l'école, pas un mot. C'étaient les vieux professeurs de chant ou de comédie qui n'étaient pas contents! Et nous apprîmes ce jour-là combien les ministres sont exactement informés sur les attributions de leurs administrés! Joignons-nous

Digitized by Google

cependant à cet honorable, présentement déchu de sa grandeur, pour célébrer la gloire des concerts du Conservatoire, lesquels n'ont pas leurs pareils pour interpréter Beethoven, et dont la

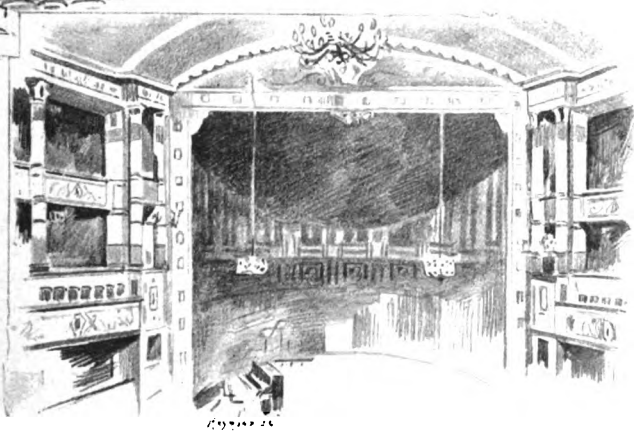


SALLE DES CONCERTS

direction, confiée aux habiles mains de M. Taffanel, est aujourd'hui plus impeccable et plus artistique qu'elle fut jamais.

## IV

Passons sur les menus incidents de l'année courante : examens semestriels du mois de janvier, exercices publics des élèves (bien négligés depuis quelque temps), audition de la classe d'ensemble vocal, exécutions des envois de Rome, et arrivons rapidement à la période de fin d'année. Les examens d'admission aux concours ont lieu en mai-juin; dès lors, tout se prépare pour le grand coup de l'épreuve publique. C'est maintenant que le Conservatoire est dans toute son activité! Il faut entrer dans la cour, vers trois heures de l'après-midi, pour avoir une idée de la fièvre de travail qui règne alors. D'une fenêtre du second étage éclatent les sons d'une trompette sonnant des fanfares stridentes; en face, un pianiste de la classe Diémer enlève brillamment son morceau de concours; des instruments plus discrets, violon, cor, hautbois, basson, jouant chacun dans un ton différent, se fondent en un murmure plus ou moins harmonieux, soutenant un ténor de la classe d'opéra qui vocifère avec conviction : « A moi les plaisirs, les folles maîtresses », alors que, d'un autre côté, partent des cris affreux : crime ou suicide? Point du tout, c'est simplement une émule de Marie Laurent qui s'exerce à dire dans le ton : « Mon enfant! on m'a pris mon enfant! » Au premier abord, cette harmonie inattendue commence par vous surprendre; mais on s'habitue à tout. On finit même par y trouver du plaisir.



SCÈNE DE LA SALLE DES CONCERTS

Quant aux concours publics, ils ont été trop souvents décrits pour qu'il soit

Digitized by Google

nécessaire de les raconter de nouveau. La comédie qu'y jouent les comédiens en se donnant eux-mêmes en spectacle n'en est pas le moindre attrait : petites mines effarouchées des ingénues, airs vainqueurs des ténors, assauts de toilettes, sourires, pamoisons, émotions (souvent très sincères, mais toujours manifestées avec exagération) quand arrive l'heure de la proclamation des récompenses, joie de l'élève de première année qui obtient un accessit auquel elle feint de ne pas s'attendre, indignation, désespoir, sortie de scène, malédictions au jury, de la part de celle qui, ayant un second prix, croyait mériter le premier, protestations du public prenant bruyamment parti, tout cela forme une page du moderne *Roman comique,* dont on ne retrouverait l'équivalent nulle part ailleurs.

Puis, à côté de ces grimaces, certaines minutes nous laissent parfois le souvenir d'une rare sensation d'art. Il est de certains jeunes talents qui ne se sont jamais manifestés plus complètement qu'en ce jour solennel. J'ai rarement éprouvé un plaisir littéraire plus exquis qu'en entendant Mlle Marsy, dans sa jeune et triomphante beauté, concourir dans le rôle de Célimène. La brillante comédienne a-t-elle jamais, dans la maison de Molière, retrouvé d'aussi heureuses inspirations? Je n'en jurerais pas. Parfois, à l'audition de certains morceaux anciens, étudiés longuement, exécutés avec soin, avec amour, j'ai compris le plaisir que nos pères avaient pu prendre à des formes d'art qui, ailleurs, paraissent si mortes. Enfin les concours du Conservatoire sont aussi l'occasion d'entendre quelques fragments de vieux chefs-d'œuvre oubliés partout ailleurs : le *Tableau parlant,* de Grétry, l'*Irato* ou *Joseph,* de Méhul, même, depuis quelques années, les plus belles scènes de Gluck, — ce qui n'empêche pas d'admettre Wagner, qui, l'an dernier, a forcé pour la première fois l'entrée du Conservatoire avec la scène d'amour de *Lohengrin.*

La distribution des prix vient clore et résumer l'ensemble de ces travaux : cérémonie quelconque, prétexte à éloquence officielle, et dont le principal attrait réside dans l'audition des premiers prix de l'année, lesquels, assurés qu'on ne leur reprendra pas leurs diplômes, sont d'ordinaire beaucoup moins bons qu'au concours. Cette année du moins un intérêt inusité s'ajoutera : c'est juste au jour centenaire de l'institution du Conservatoire qu'est fixée cette fête de fin d'année. M. le ministre de l'instruction publique trouvera dans cette coïncidence un thème unique, et pourra évoquer des sonvenirs sur lesquels il n'aura sans doute plus guère l'occasion de revenir. Car il nous faut des raisons déterminées pour nous souvenir du passé, — et il n'y a pas trop d'apparence que ni le ministre, ni moi, ni vous-même, hélas! cher lecteur, nous nous retrouvions au deuxième centenaire du Conservatoire!

Julien Tiersot.

Digitized by Google

# SILHOUETTES TONKINOISES

PÊCHEURS ANNAMITES

## I

### PEUPLE MENDIANT

Comme la plupart des peuples plus ou moins civilisés des régions lointaines dont notre politique coloniale a, depuis tant d'années, entrepris la conquête, le peuple annamite, en dépit d'apparences dont tout vrai colonial ne saurait être dupe, est loin d'avoir accepté de gaieté de cœur **notre domination protectrice.**

Digitized by Google

Habitué de longue date à subir le joug moral des Chinois, il nous considère un peu à notre tour comme l'ennemi de passage, comme l'exploiteur du moment, — avec, dans sa physionomie impassible, cette sérénité béate et stupide qui a fait conclure à son inconscience et qui sert de bouclier à ses pacifiques instincts.

MANDARIN ANNAMITE

D'ailleurs, cette indifférence paresseuse des Annamites devant le Progrès occidental, cet attachement irraisonné aux anciennes formules qu'inspira de tout temps à leur inertie native le culte respectueux des ancêtres, semblent clore irrévocablement leur esprit à toute idée de rapprochement moral, de communion de mœurs avec nous.

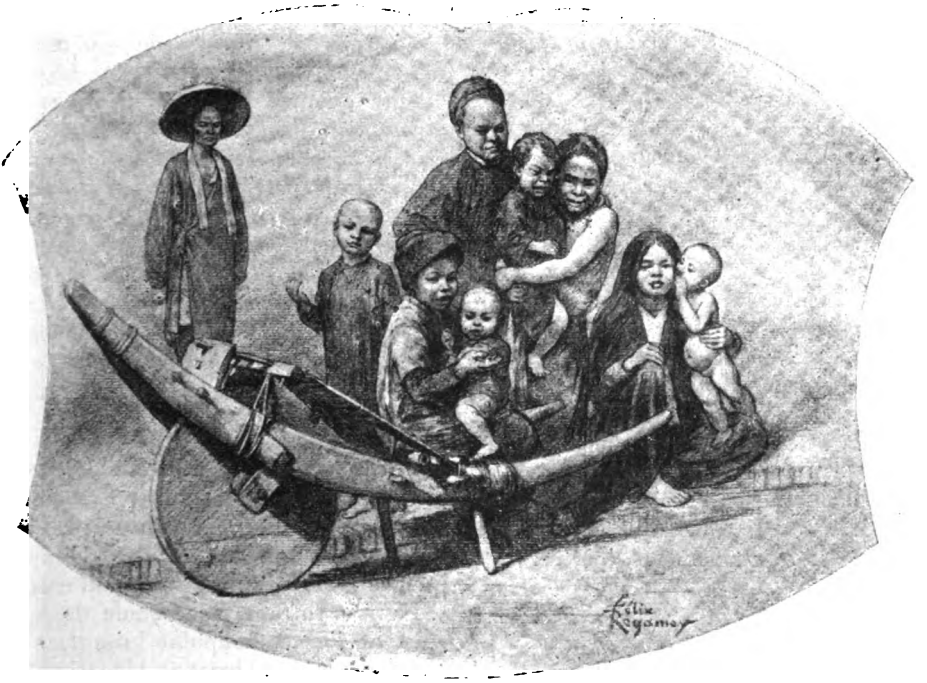
C'est ainsi qu'après tant d'années d'un protectorat laborieux, seuls, un certain nombre de mandarins à un, deux, trois et quatre parapluies, d'interprètes de tout âge à chapeaux pointus et costumes mixtes, de *congai* maquillées que la munificence de fonctionnaires européens a dorées sur tranches et de *boys* de toute nature dont la démarche libre et assurée trahit l'habitude de nos mœurs, paraissent avoir ressenti l'influence de notre supériorité morale envahissante; — et encore la plupart d'entre eux se refusent-ils obstinément à croire qu'elle les ait grandis.

Les autres, citadins ou *nhâquê*, vivent dans un isolement voulu, groupés par familles, presque pêle-mêle, dans des cases misérables où se font sur la même natte toutes les choses les plus disparates de la vie, ou enlisés jusqu'à mi-jambe, — au travail des champs et de la pêche, — dans l'eau bourbeuse des rizières et des mares, au bord desquelles s'élèvent

Digitized by Google

leurs paillottes et dont le voisinage souvent insalubre doit contribuer pour une large part à l'odeur *sui generis* de leurs corps mal entretenus. Et rien ne saurait les en tirer, jusqu'à ces piles échelonnées de piastres qui dorment, enfouies et infécondes, dans l'étroit carré de terre occupé par leurs *cai-nha* et qui

Les bras ramassés le long de son corps, il traduit ses sentiments amicaux par des demi-courbettes pleines de réserve, accompagnées de clignements d'yeux imperceptibles et de sourires marqués au coin d'un pli de fausseté, où se devine tout un art d'attente circonspecte et de malice obséquieuse qui jettent un froid



GROUPE DE PAYSANS ANNAMITES

font d'eux des thésauriseurs et des ladres, sous leurs guenilles de loqueteux, — en attendant que les fêtes pantagruéliques du Têt viennent absorber en huit jours ces économies pénibles d'une année entière.

Fort bien doué du côté de l'intelligence, l'Annamite a le sentiment intime de sa personnalité et met un égoïste amour-propre à la conserver intacte. Aussi, à quelque catégorie qu'il appartienne, étend-il sa méfiance jusqu'à ses intimes eux-mêmes, qu'il sait indélicats et sans conscience, et ne s'inspire-t-il jamais que de lui seul.

dans les conversations les plus intimes et les plus cordiales.

Chez lui, point de ces mots ouverts et jaillissants, point de ces serrements de main émus et sympathiques, point de ces *shake-hand* vigoureux qui marquent la droiture du cœur. Sa main, dissimulée à demeure sous l'étoffe bouffante de sa robe, ne se livre généralement qu'à demi et comme avec contrainte. S'il la tend franchement et sans effort, c'est qu'il mendie.

La mendicité, — cette bassesse commune de sentiments qui, étendue à tout un peuple, devient un signe certain de

Digitized by Google

décadence et de servitude, — se retrouve en effet, au Tonkin, sous les aspects les plus divers, échelonnée à tous les degrés de la hiérarchie sociale.

***

L'enfant n'a pas encore quitté le sein de sa mère, que déjà sa petite main a appris à se tendre. Dans le mouvement encore inhabile de ses doigts potelés où s'ouvrent des fossettes brunes, on croit voir se dessiner l'ombre d'une cupidité naïve; un éclair précoce brille dans ses yeux, et sur ses lèvres, où monte une bave mousseuse, un sourire déjà malin semble voltiger.

Devant ce sourire délicieux de l'enfance, dont une mère cupide a hâté l'éclosion en vue d'une exploitation plus rapide, on oublie la présence de la *congai* qui, la hanche en l'air sous son marmot en croupe, attend, anxieuse, le prix de ses efforts. Et les petites pièces de monnaie tombent, une à une, dans la main tendue qui a peine à les contenir, pour disparaître bientôt après, avec la tête subitement effarouchée du bébé, dans la chemisette entr'ouverte de la mère.

***

Cependant l'enfant a grandi. Il marche seul et fait partie de ce régiment de moutards des deux sexes qui pullulent, nus comme des vers, autour des casemates paternelles : petits bouddhas rubiconds, au crâne consciencieusement pelé sur lequel se détache, flottante, une huppe légère de cheveux noirs et roides, et dont l'abdomen ballonné de riz reluit comme une vessie de graisse sous les rayons ardents d'un soleil qui, déjà, par couches, estompe leur peau.

On passe rapidement, à pied, en pousse-pousse; mais, bon gré mal gré, tous ces petits corps sautillants vous envahissent, dans le bourdonnement étourdissant d'une république de guêpes dont on vient de violer la ruche.

— Bonjour, cap'taine; donne un sou à *tignau*[1] ! » bredouillent à l'unisson, en élevant leurs mains au-dessus de leurs têtes, tous ces lilliputiens crottés qui, déjà, roulent entre vos jambes ou se collent comme des sangsues altérées sur votre pousse-pousse de maître, souriant à vos menaces qu'ils savent vaines, à votre bâton levé qu'ils sentent inoffensif.

Là encore il faut transiger. On en prend son parti et les sous tombent.

Subitement détournée de son œuvre importune, la bande cabrioleuse se précipite sur cette récolte nouvelle, et roule, le ventre en l'air, dans la boue visqueuse qui l'embarbouille. On laisse tout ce petit monde se trémousser et piailler au milieu de la route, sous les coups de dents haineux des vaincus, qui, choisissant leur place, mordent les chairs à nu; et, stimulant l'homme-cheval courbé sur les brancards du « pousse », on s'éloigne hâtivement sans détourner les yeux.

***

Maintenant le marmot est devenu homme et son instinct s'est développé avec l'âge, diversement, suivant les conditions d'aisance et de misère dans lesquelles le sort inconscient l'a fait naître.

Pauvre, son visage en boule de loto, perdant son embonpoint luisant, s'est allongé, miné par l'inertie ou la fatigue, et sur ses joues dartreuses et jaunies est venu peu à peu se creuser le sillon du vice. A ce moment, chez lui, la mendicité a changé de rôle et s'est doublée de roublardise. Il ne minaude plus, le sourire aux lèvres; il tend la main en souffreteux qui cherche à attendrir. Encore quelques mois et, suivant lui-même l'évolution décroissante de ses moyens et de ses chances, il se présentera en mendiant qui sait qu'il n'intéresse plus et dont la suprême ressource est dans le dégoût montant qu'inspirent les loques :

— C'est un sou que tu veux? Le voilà, mais va-t'en!

1. « Au petit ».

Digitized by Google

Aisé ou riche, dédaignant ces petits moyens que, seules, l'enfance et la misère autorisent, il a classé ses semblables en deux catégories : ceux qui lui sont inférieurs et ceux qui l'éclaboussent. Il jette orgueilleusement son obole aux premiers et se rattrape de ses largesses sur les autres, par des génuflexions proportionnées à la considération que son infériorité lui commande vis-à-vis de chacun d'eux.

C'est comme une sorte de hiérarchie bien établie à l'idée de laquelle les plus orgueilleux se rattachent; car la mendicité au Tonkin a sa distinction, et jamais une courbette, fût-elle basse et vile, ne déshonore un inférieur qui la fait à propos.

## II

### LE COLONIAL CHEZ LUI

C'est là-bas, loin, bien loin, dans un quartier perdu d'Hanoï, près de la citadelle.

Au milieu d'une série de casemates basses effritées par le temps, ma petite maisonnette blanche à un étage découpe dans le ciel clair, comme un pigeonnier neuf, ses murs en briques badigeonnées d'hier. Construite sur le modèle unique des *cai-nhas* dites mandarines, elle s'allonge entre deux rangées de paillottes, restées collées à ses flancs comme pour perpétuer autour de leur pimpante sœur le souvenir du passé en guenilles dont elle est issue.

Au centre du couloir, sur deux vastes lits de camp indigènes, s'entasse dans un ordre douteux tout le matériel nécessaire à la vie annamite. Une natte en bambou recouvre les deux lits de camp ; et sur cette natte qui, dans tout intérieur tonkinois, sert à la fois d'établi, de table à manger, de siège et de couchette, un large plateau de cuivre aux pieds courts et noués brille, le ventre en l'air, au milieu d'une demi-douzaine de soucoupes de porcelaine à l'égout-

CONGAI ANNAMITE

tage et de *caï bate* de riz à moitié pleines où les baguettes de teck sont restées plantées comme pour une invite continuelle aux amateurs.

C'est là qu'en grignotant comme une belette paresseuse des morceaux de canne à sucre ou des graines sèches, Co Ba, la gourmande petite congai qui, depuis quelques jours, a sa place marquée dans ma vie tonkinoise, attend l'arrivée de son maître.



Digitized by Google

Elle ne m'a pas coûté bien cher, ma petite congai tonkinoise. Trente piastres à peine : le prix d'un bibelot. Et pourtant que de place il tient déjà dans mon intérieur, ce petit corps de poupée à visage de cire, presque un bibelot aussi !

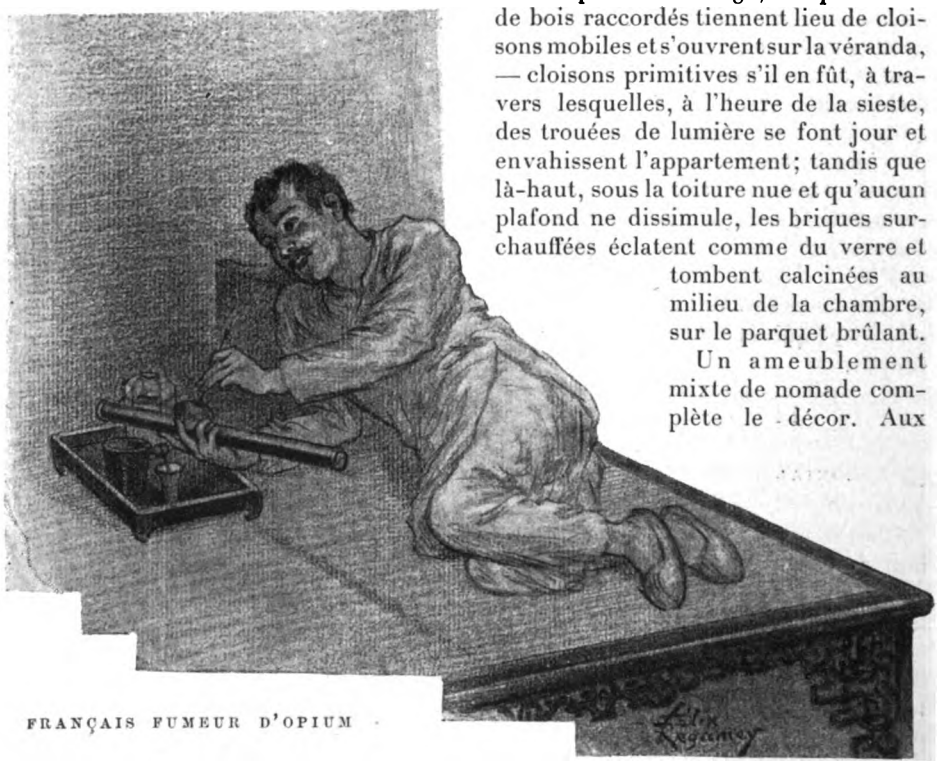
Co Ba, déjà maîtresse de la place, va, vient, commande, tempête, en enfant gâtée sûre d'elle-même, et les boys de la maison se font tout petits devant elle, lui obéissent sans broncher. Je me suis amusé jusqu'ici de ses caprices comme des folâtres ébats d'une perruche bavarde et inoffensive. Et cependant quelque chose de plus qu'un caprice d'oiseau brille parfois comme un éclair dans ce regard d'enfant terrible !...

***

Adossée contre le mur, à deux pas de la citerne où se recueille l'eau du fleuve Rouge que, tous les matins, des coolies salariés par le Protectorat viennent renouveler, une échelle de bois monte au premier étage, ouvrant au milieu de la chambre un trou béant sur lequel s'abaisse horizontalement, comme un panneau de trappe, une planche qui ferme mal et laisse fuser des sillons de lumière à travers ses joints indiscrets.

Dans cette partie de l'habitation réservée pour mon usage, des panneaux de bois raccordés tiennent lieu de cloisons mobiles et s'ouvrent sur la véranda, — cloisons primitives s'il en fût, à travers lesquelles, à l'heure de la sieste, des trouées de lumière se font jour et envahissent l'appartement; tandis que là-haut, sous la toiture nue et qu'aucun plafond ne dissimule, les briques surchauffées éclatent comme du verre et tombent calcinées au milieu de la chambre, sur le parquet brûlant.

Un ameublement mixte de nomade complète le décor. Aux quatre coins de la salle, un lit à moustiquaire rose, une malle en bois de camphre servant d'armoire, une table ronde couverte de paperasses en désordre, dont s'amusent les courants d'air; de-ci, de-là, quelques sièges laqués travaillés à jour ; sur les murs peints à la chaux, des panneaux à broderies d'or sur fond de soie écarlate, des armes antiques, des éventails déployés à couleurs voyantes, et jusqu'à un coupe-coupe « historique » autour duquel s'enroule, macabre, la queue scalpée d'un



FRANÇAIS FUMEUR D'OPIUM

Digitized by Google

Chinois qu'il exécuta naguère sous mes yeux, dans un terrain vague de Ti Cau.

Près de la fenêtre, un lit de camp annamite aux pieds tournés s'allonge, à vingt-cinq centimètres au-dessus du sol, tenant la moitié de l'appartement. Sur la natte claire qui le dissimule, une fumerie complète d'opium s'étale, luisante dans ses moindres détails. Le plateau de trac incrusté tient le milieu avec sa veilleuse endormie dont la flamme allume, le soir, des éclairs rapides sur la nacre. Deux pipes de bambou, au col savamment culotté, s'allongent au repos, près d'un feu de fourneaux de terre, et de leurs tubulures béantes monte, comme un relent subtil, le parfum engageant des bouffées odorantes aspirées la veille.

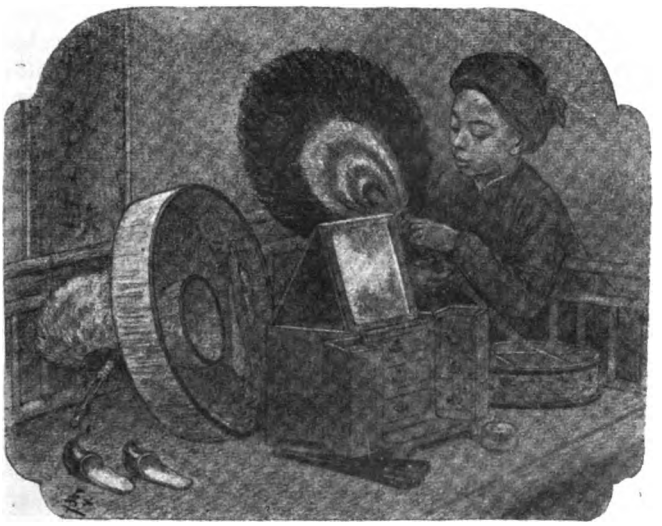
La voilà aussi, la petite aiguille d'acier poli, près de la burette d'huile et des pots de corne où sommeille le poison d'or, — ainsi que toute la série des taëls en fer-blanc vidés pendant le mois et sur le ventre desquels se croisent, avec les cachets de France, les coups de pinceau grossiers des Chinois lettrés de la Ferme.

Derrière la fumerie, un petit hôtel consacré au culte du dieu Phat jette une note mystique sur tout cet étalage ; tandis qu'au milieu des vapeurs d'encens qui se dégagent des tiges de bambou embrasées, un immense parasol de luxe, sous lequel se balance une lanterne bariolée, s'élargit au plafond en dais étincelant, sur la tête mitrée du Bouddha doré qui, paresseusement assis sur son trône, attend l'heure du sacrifice.

*
* *

Dès le début de mon séjour au Tonkin, j'avais eu l'occasion de sonder auprès de Chinois voisins les mystères sacrés de l'opium. Nonchalamment étendu sur les nattes fraîches et parfumées de l'autel que tout vrai Céleste lui élève, j'avais appris bien des choses sur ce poison déifié et jeté bien des bouffées odorantes aux narines dilatées du Bouddha qui le protège.

Mon initiateur, allongé en face de moi sur le vaste lit de camp traditionnel, choisissait à mon intention, parmi les accessoires de la fumerie étalée devant nous, le tuyau de bambou le plus richement monté de sa collection et y adaptait un fourneau de terre. Il attirait ensuite à lui, d'un mouvement mystique et recueilli, le plateau de trac incrusté qui nous séparait l'un de l'autre et se rapprochait de la lampe. Ses doigts habiles se mettaient aussitôt en mouvement, roulant alternativement au-dessus de la flamme et sur le fourneau en forme de champignon de la pipe une fine aiguille d'acier angulaire préalablement chargée d'opium, à l'extrémité de laquelle la gouttelette en fusion cuisait, se



BOY ANNAMITE

Digitized by Google

gonflait et devenait pâte; puis, d'un petit coup sec, il fixait l'opium à point, — perle d'or, — dans le canal étroit du foyer, et détachait l'aiguille. Maintenant le champignon au-dessus de la flamme, je humais alors lentement, d'une seule aspiration, les évaporations odorantes du tube; deux ou trois bouffées de fumée sortaient de ma poitrine soulagée, et je repassais la pipe au Chinois.

Mais jamais rien ne m'était resté de ces quelques pipes passagères évanouies, que la sensation d'une saveur étrange et subtile, d'une aspiration lente et difficile.

Aujourd'hui, ce n'est plus seulement une fantaisie banale que j'ai à satisfaire. Je la sens s'établir comme une nécessité impérieuse dans ma vie tonkinoise, cette heure sacrée de l'opium, et mon esprit nourri d'orientalisme à outrance semble avoir accepté déjà résolument le principe de cet esclavage. Tous les soirs, à heure fixe, la natte enchantée m'attire. Co Ba prend place en face de moi, de l'autre côté du plateau; et suivant distraitement du regard l'aiguille à opium qui court, silencieuse, entre ses doigts, je cherche à vivre là, aux pieds de Bouddha, dans les mystérieuses senteurs de pipes savamment roulées, les quelques heures de repos et d'oubli dont ma pensée égoïste a besoin. Insensiblement, les pipes succèdent aux pipes, et au milieu de cette atmosphère odorante et vague, dans le silence enveloppant de la cai-nha endormie, j'assiste, conscient jusqu'au bout, à l'anéantissement graduel de mes sensations physiques.

Alors, petit à petit, et comme si mes esprits n'avaient attendu, pour prendre un libre essor, que cet anéantissement propice de la chair, je sens, dans un bien-être délicieux, une lucidité étrange m'envahir. Des pensées de toute nature hantent mon cerveau et se dégagent avec une netteté parfaite, dans une abondance de termes qui me surprend. Je cherche à condenser en moi ces inspirations flottantes d'un cerveau en travail. Vains efforts! Le courant déborde et m'entraîne, et je me laisse aller délicieusement à la dérive, sondant l'horizon de mon esprit où passent comme dans un mirage tout un monde d'idées vierges et éthérées, trop vites évanouies...

***

Au fond de l'étroit boyau qui sert de rez-de-chaussée à mon habitation tonkinoise, une trouée de lumière dénote la présence d'une cour. Quelques vestiges de jardin anglais apparaissent encore çà et là, bosselant ce terrain que le voisinage d'une mare grasse continue à féconder par places. Mais aucun pied d'arbuste n'a survécu à l'abandon, et la place est vide aujourd'hui autour du banian rachitique qui, seul encore, semble vouloir conserver un restant de vie à ce coin de nature morte.

La chaleur excessive des nuits de juin ayant rendu ma chaise-longue incommode et dure à mes membres anémiés, j'ai fait installer, ces jours derniers, par mon boy, un hamac de cordes aux deux plus fortes branches de mon banian solitaire. Et tous les soirs, au coucher du soleil, je viens passer là deux heures, vêtu à l'annamite, dans un de ces larges *cai-quan* de toile blanche qui tamisent l'air à fleur de peau, les pieds nus, chaussés de pantoufles chinoises trop étroites, que je laisse me meurtrir les chairs par respect des convenances et de l'usage.

Un petit bambin de treize à quatorze ans, à visage de fille, qui cumule les fonctions de gâte-sauce et de *quat,* sort en trottinant de la cuisine et vient se poser en souriant devant moi, la tête perdue dans une touffe agreste de cheveux noirs et libertins.

— ... *Quat, di!* (Évente!)

Il donne une légère impulsion au hamac qui se met en mouvement, saisit à deux mains un éventail énorme en plumes d'aigrette habilement assemblées, au milieu duquel grimace en relief,

Digitized by Google

dans un cadre fantastique, la chimère sacrée des pagodes, et commence, à coups réguliers et cadencés, d'un mouvement large et enveloppant.

Un courant d'air frais jaillit par brusques intermittences, glisse sur mon front, passe sur mes yeux, agitant dans un frisson délicieux ma chevelure ruisselante; puis, descendant le long de mes membres dans un de ces raffinements de volupté que le hasard seul ménage, il va, vient, s'allonge et s'évanouit, plongeant mon corps tout entier dans une sorte de bain vivifiant, qui fouette et raffermit mes chairs.

Bercé par ce balancement rythmique et monotone, assoupi et comme hypnotisé, la main sur une page ouverte que je n'achève jamais, je laisse ainsi passer les heures, intéressé aux allées et venues de ces nuées de cerfs-volants à formes d'oiseaux qui planent, captifs, au-dessus de ma tête, et que maintiennent en l'air, d'une main patiente, au milieu d'éclats de rire triomphants, toute une fourmilière de mioches à califourchon sur les toits recourbés de leurs paillottes.

Puis, petit à petit, fermant l'oreille à cette sorte de cri monotone que font pousser, au contact de l'air, à ces volatiles d'un nouveau genre, les tiges de bambou à sifflets qui traversent d'un bout à l'autre comme un axe tous ces petits corps de papier gommé, je sens une lassitude douce m'envahir, mes paupières alourdies battent l'air un instant, et, cherchant en vain à noter le moment précis de ce passage de la vie au sommeil, je m'endors, sûr d'avance d'être réveillé à l'heure, grâce aux exclamations bruyantes de mon maître-coq impatient.

INTERPRÈTE SAIGONNAIS

## III

### NOS INTERPRÈTES INDIGÈNES

Ils sont là-bas, aux yeux des indigènes, les rois incontestés du pavé tonkinois.

Confidents plus ou moins administratifs des grands et petits maîtres, tous,

Digitized by Google

— interprètes saïgonnais, que leur connaissance de la langue française nous avait fait amener comme intermédiaires au Tonkin, dès le début de la conquête, et interprètes tonkinois proprement dits, petits paysans tout frais éclos de l'école, devant lesquels l'exhibition d'une page

INTERPRÈTE TONKINOIS

correcte d'écriture vient d'ouvrir toutes grandes les portes du cénacle résidentiel d'Hanoï, — affectent vis-à-vis de l'Européen cette attitude insolente et haute du favori qui se juge indispensable et se sent bien en cour.

Toutefois, une infinité de degrés et de classes limitent à chacun d'eux ses attributions respectives et marquent le point extrême où il lui est moralement permis de pousser, dans ses façons de se vêtir et de vivre, son secret désir d'assimilation à l'Européen.

L'interprète saïgonnais, en sa qualité de Français de 1860, porte l'étendard de cette transformation graduelle. C'est lui qui prépare la chrysalide et en surveille l'éclosion, lui qui donne la mode enfin!

Ses pieds d'abord; car c'est par là qu'a commencé la métamorphose.

Contrairement à tous les usages indigènes, il n'existe plus aujourd'hui d'interprètes saïgonnais sans chaussettes. Et ce seul emprunt fait à notre garde-robe les distingue mieux que toute leur connaissance technique de notre langue de la foule des mandarins qui tous, du plus grand jusqu'au plus petit, sont restés fidèles aux traditions sacrées de leurs « va-nu-pieds » d'ancêtres.

L'addition de ces chaussettes blanches avait amené le port des souliers de toile. L'étroit pantalon de France à pattes d'éléphant vint, à son tour, compléter la métamorphose, si bien qu'il ne leur reste plus aujourd'hui, de leur accoutrement national, que l'ample *cai-ao* de soie moirée qui, lui aussi, tend à disparaître, et la coiffure monumentale et féminine à laquelle tout fait prévoir qu'ils resteront longtemps fidèles encore.

Tout un poème, cette coiffure!

Sur leur chignon en échafaudage, toujours consciencieusement huilé, qu'un large peigne d'écaille fait ressembler à une pièce montée de dîner officiel, au milieu de laquelle le couteau à manche étincelant du pâtissier serait resté planté,

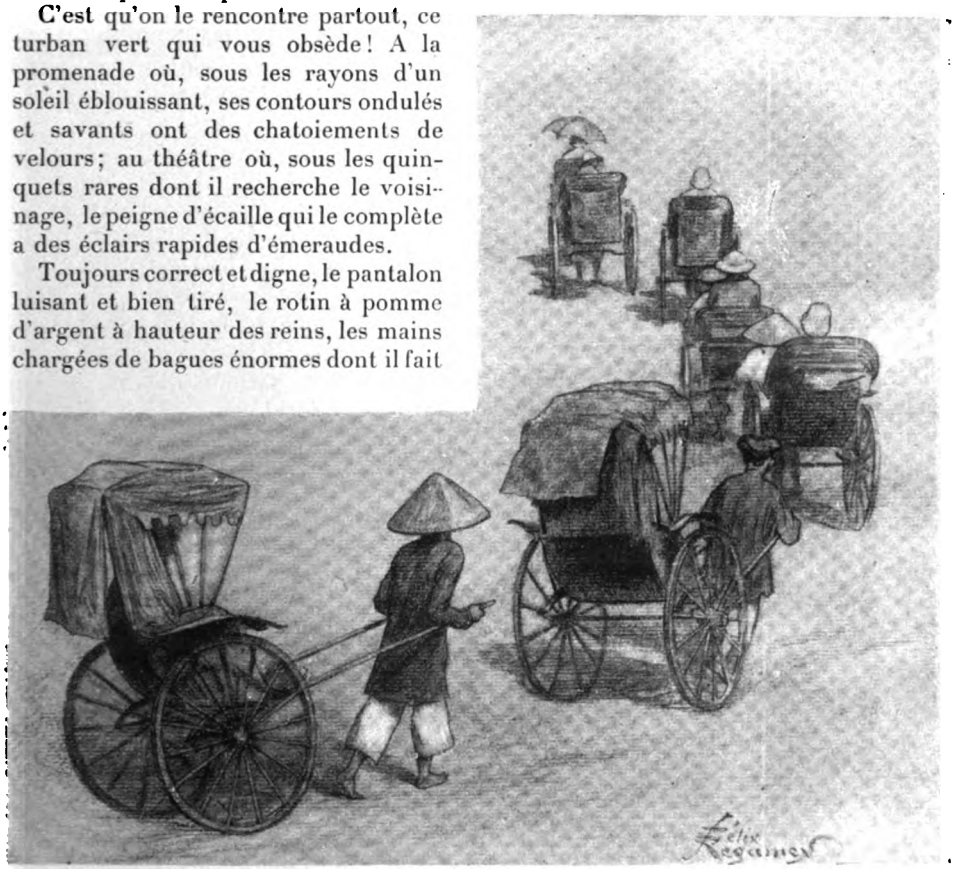
Digitized by Google

le légendaire turban vert s'élève, uniformément accommodé. Et l'on songe, malgré soi, devant cet amoncellement de crépon clair qui tranche sur le fond noir des cheveux étagés sur la nuque, à la huppe orgueilleuse d'un perroquet des Iles en rupture de perchoir.

C'est qu'on le rencontre partout, ce turban vert qui vous obsède ! A la promenade où, sous les rayons d'un soleil éblouissant, ses contours ondulés et savants ont des chatoiements de velours ; au théâtre où, sous les quinquets rares dont il recherche le voisinage, le peigne d'écaille qui le complète a des éclairs rapides d'émeraudes.

Toujours correct et digne, le pantalon luisant et bien tiré, le rotin à pomme d'argent à hauteur des reins, les mains chargées de bagues énormes dont il fait miroiter le chaton à chaque rencontre nouvelle, le fume-cigare, vrai kummer, aux lèvres, et les lunettes vertes dans l'œil, — autre poème, ces lunettes ! — l'interprète saïgonnais marche à petits pas, d'un mouvement automatique de rhéteur se rendant en chaire, au milieu de la fumée grise du londrès qu'il hume à petits coups, la tête légèrement inclinée sur le côté, la lèvre en cul de poule, — dédaigneuse.

A pied ou à cheval, en pousse-pousse ou en voiture, seul ou avec sa moitié, — une petite poupée rondelette et, pour le moins, aussi resplendissante que lui, qu'il promène pour ses dorures, comme un reliquaire sacré, — il est toujours là,



COOLIES POUSSE-POUSSE

à deux pas de nous, nous effleurant presque, cherchant un rapprochement qui le flatte, une comparaison qui le grandisse, dont il triomphe.

*
* *

L'interprète tonkinois, qu'un craintif sentiment d'infériorité subordonne généralement à ses confrères de Cochinchine, cache, sous des dehors indiffé-

Digitized by Google

rents, un ferment de jalousie profonde contre ces voisins malencontreux implantés chez lui, qui le regardent comme un sauvage et lui rognent de son prestige.

Il n'en copie pas moins, mais à distance, les diverses transformations de ces rois du pavé dont la vie bruyante l'éclabousse.

Comme eux déjà, il a son pousse-pousse de maître et son kummer, authentique aussi. Il est vrai qu'un confrère de sa classe partage, le plus souvent, avec lui les frais d'achat et d'entretien du « pousse », et que, par un restant de tact dont on ne peut que lui savoir gré, il substitue, d'ordinaire, au fume-cigare en bout-dehors de son majestueux rival, le fume-cigarette plus modeste de nos boulevardiers.

Pas de chaussettes encore, par exemple. Pas de souliers de toile blanche, à la française. Une lacune, évidemment. Au bas de l'ample *cai-quan* de soie qui flotte sur ses jambes, seules, deux petites pantoufles de cuir noirci apparaissent timidement, en équilibre sur ses doigts de pieds d'une mobilité singulière et toujours infailliblement nus.

Plus modeste sur le pavé que l'interprète saïgonnais qu'un trop prompt enthousiasme de notre part a amené à ne plus s'effacer devant nous, l'interprète tonkinois, qui, déjà, rêve d'une indépendance analogue, se console, le soir, dans ses foyers, de cette infériorité qui, partout ailleurs, le tourmente.

Là, sur la natte de famille, dans ce milieu étroit et borné où son titre à consonnances magiques « d'interprète » lui permet de trôner en maître, toute une nuée d'indigènes aux abois viennent déposer leurs suppliques.

C'est son heure de triomphe.

Sûr d'avance de ses effets, il se compose une tête de circonstance, et aveugle de promesses illusoires ses trop confiants solliciteurs, dont la ceinture bourrée « d'arguments » sonores et tentateurs se dénoue à ses pieds, au milieu des encouragements discrets de la *baia* qui, la voix mielleuse et la main tendue, souligne, comme un écho, chaque phrase nouvelle de ce protecteur improvisé...

*
* *

De ce côté-là, d'ailleurs, l'entente est parfaite entre les divers sollicités. Interprètes saïgonnais et interprètes tonkinois nagent dans les mêmes eaux troubles, côte à côte malgré la haine, les mains unies devant l'intérêt commun.

Ici, comme partout ailleurs, le naïf entretient le sournois.

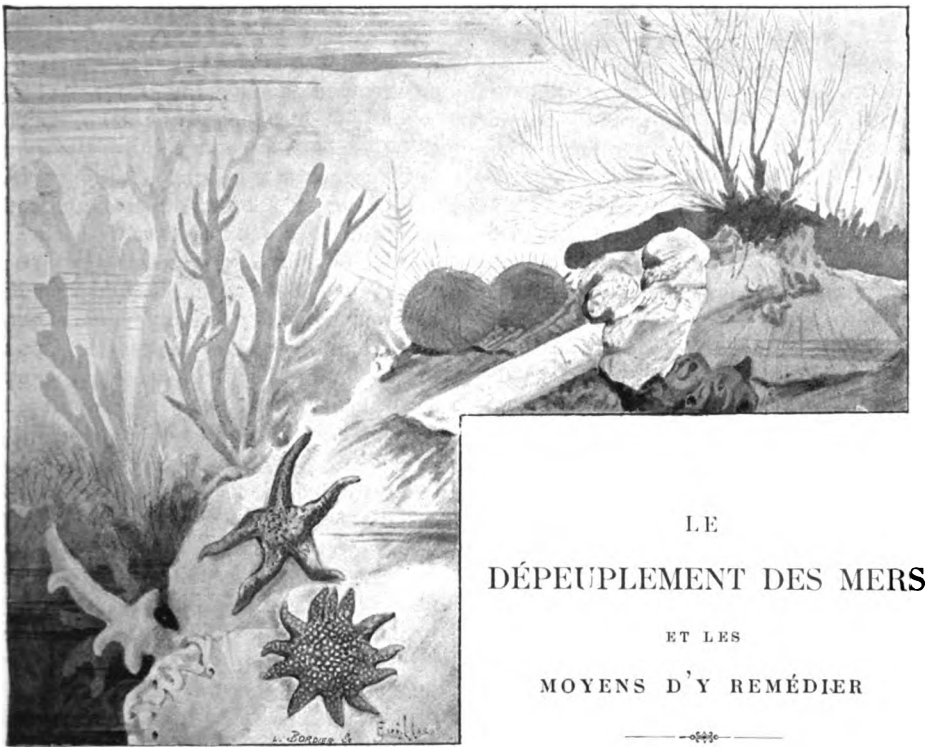
Ils le savent tous, au fond, ces malheureux solliciteurs dont le fruit de tant d'années de labeurs vient mourir, le plus souvent, sur le chaton d'une bague; — et tous incessamment reviennent à la charge, tête baissée, sur ce foyer lumineux qui les attire, pauvres phalènes éblouies par l'éclat d'une lampe d'auberge!...

C'est que, dans ce pays, vénal par excellence, charges, protections, conseils, tout est soumis au tarif inévitable de l'influence et de l'amitié.

Il n'y a pas, dans tout le Tonkin, de sentiment assez désintéressé, pas de morale assez profonde, pour résister au miroitement ensorceleur d'une piastre neuve!

LOUIS PEYTRAL.

Digitized by Google



# LE DÉPEUPLEMENT DES MERS ET LES MOYENS D'Y REMÉDIER

Depuis de nombreuses années, une grande partie de la population maritime française se plaint de la diminution des animaux comestibles dans les eaux qu'elle exploite. A diverses reprises furent faites des enquêtes administratives pour déterminer le bien fondé de ces doléances et pour déduire, de l'examen des conditions pratiques de l'industrie des pêches, les moyens propres à enrayer le dépeuplement du milieu marin et à régénérer les fonds épuisés.

De tous ces travaux, — au cours desquels fut dépensée beaucoup d'activité et qui furent conduits avec beaucoup de talent, — il est résulté des règlements généraux pour l'exploitation des mers qui, dans leur ensemble, sont conçus d'une façon très sage, mais qui, pour des raisons diverses, ne sont pas appliqués suivant l'esprit dans lequel ils ont été édictés. Aujourd'hui, donc, comme il y a quarante ans, les mêmes plaintes se renouvellent, les mêmes causes provoquent ces plaintes, et bon nombre de gens, intéressés par goût ou par profession aux choses de la mer, demeurent sceptiques à l'égard de la dépopulation zoologique des eaux.

L'étude d'une industrie extractive comme celle des pêches maritimes est, en effet, assez difficultueuse. Essentiellement variable suivant la région où elle s'exerce, suivant les qualités spéciales aux marins de cette région et suivant les conditions pratiques de l'écoulement de ses produits, cette industrie exige d'être examinée aux points de vue scientifique et économique, à la fois, pour être appréciée avec quelque exactitude dans les fluctuations qu'elle peut subir.

Or, depuis un quart de siècle, tandis que les connaissances scientifiques sur la biologie des animaux marins se modifiaient profondément, les conditions économiques des pêches maritimes et les procédés d'exploitation des eaux subissaient également une transformation

Digitized by Google

complète, sur notre littoral océanique comme à l'étranger. C'est ainsi que, — pour ne parler que de la pêche française, — les besoins toujours grandissants de la consommation ont provoqué l'armement d'embarcations, beaucoup plus fortes qu'aux temps passés, destinées au travail en haute mer pour la récolte du *poisson frais*, sur des terrains jusqu'alors inexploités. Sur les côtes de la Manche, les ports de Boulogne et de Trouville envoient des flottilles de chalutiers dans toute l'étendue de la mer du Nord; dans le golfe de Gascogne, les chalutiers de Groix, des Sables, de la Rochelle travaillent fréquemment à plus de trente milles du littoral.

Cependant, tandis que beaucoup de pêcheurs étendent ainsi leurs investigations vers le large, les fonds du plateau continental côtier demeurent les lieux de travail de tous ceux qui ne peuvent disposer que de faibles bateaux ou qui, en raison de la configuration de leur région et des animaux qu'ils veulent recueillir, auraient à faire une école trop rude et trop coûteuse pour aventurer leurs embarcations et leurs engins en d'autres endroits que ceux qu'ils explorent journellement, suivant des méthodes qu'ils tiennent de leurs ancêtres.

Maintenant donc, on se demande sérieusement si la pêche intensive, ajoutant son action dévastatrice aux nombreuses causes naturelles de destruction des animaux marins comestibles, ne doit pas amener fatalement la stérilisation des mers.

Longtemps on a admis cette théorie du professeur Huxley que tout ce que l'homme pouvait capturer ou détruire dans les eaux océaniques était quantité négligeable en raison de la prodigieuse fécondité du monde organique marin; mais des évaluations partielles, précises, faites par divers spécialistes français et étrangers, basées sur des documents non soumis aux nombreuses causes d'erreur qui faussent les résultats des statistiques générales, nous ont montré, dans ces dernières années, que beaucoup d'espèces comestibles spécialement pourchassées offraient des rendements décroissants d'une façon progressive et que certaines zones de pêche diminuaient constamment de productivité.

Ces conclusions ont d'ailleurs fait l'objet des discussions de plusieurs congrès internationaux où furent réunis des administrateurs, des armateurs, des techniciens et des hommes de science. Elles méritent donc bien de fixer sérieusement l'attention, puisqu'elles nous doivent permettre d'apprécier la valeur des remèdes que l'on propose d'appliquer à la crise de la pêche côtière.

Sans entrer dans l'examen technique des divers procédés réputés *destructifs*, nous pouvons admettre, d'une façon générale, que la récolte des animaux marins comestibles ne doit porter, en principe, que sur des individus adultes ou tout au moins ayant une taille qui leur assure une certaine valeur commerciale. Toute pêche qui recueillera seulement de jeunes animaux ou qui, pour capturer des poissons adultes, détruira beaucoup de jeunes, sera donc nuisible à l'industrie dans son ensemble, puisqu'elle s'exercera sans profits réels, sur des individus pouvant acquérir, par quelques mois de séjour dans les eaux, une valeur beaucoup plus considérable.

Est-ce à dire que tous les êtres détruits inutilement pourraient arriver à l'état adulte? Évidemment non, les difficultés de leur lutte pour l'existence devant en faire périr beaucoup avant leur complet développement. Néanmoins, le bénéfice de leur vente à l'état où ils sont pris étant à peu près nul, il est clair que l'économie bien comprise de la pêche doit faire prohiber leur capture en vue de permettre à ceux d'entre eux qui deviendront adultes, — ne fût-ce que le vingtième de la masse, — de fournir des rendements sérieux à l'alimentation publique et aux pêcheurs.

Une autre cause de stérilisation des fonds est la destruction des animaux (de divers groupes zoologiques) qui

Digitized by Google

forment la pâture des poissons comestibles jeunes ou adultes et le bouleversement des herbiers au milieu desquels ils passent, à l'abri des dangers physiques ou organiques qui les menacent, les premiers mois de leur existence. Enfin, la capture des animaux *grainés;* rassemblés pour la fraye, — mais qui n'ont pas encore accompli cet acte, — s'oppose aussi à la conservation des espèces.

Bien avant les pays étrangers, la France s'est préoccupée de parer, dans la mesure du possible, à ces causes de dépopulation. Ainsi, chez nous, il est exigé, en principe, que les animaux, vendus sur les marchés, aient un minimum de taille déterminé, que les filets *réputés nocifs* aient des mailles dont l'ouverture ne puisse être inférieure à 25 millimètres en carré, et que ces filets, — sauf exceptions justifiées par la configuration et la profondeur du plateau continental, — ne puissent être usités en deçà de trois milles du rivage, c'est-à-dire dans les eaux territoriales, seule partie de la mer sur laquelle une nation exerce directement son pouvoir, en vertu des conventions internationales.

Ainsi, l'administration a voulu prévenir la capture inutile *du fretin,* ainsi que la destruction des êtres vivant sur les fonds sublittoraux et que pâturent les jeunes poissons.

Cependant, les engins traînants (spécialement incriminés de compromettre l'avenir de l'industrie des pêches) sont presque seuls susceptibles de répondre aux besoins de la consommation, dans des conditions suffisamment rémunératrices pour les gens de mer; seuls, ils sont capables de capturer, d'une façon suivie, un certain nombre d'espèces comestibles vivant sur le sol sous-marin ou à une faible distance de celui-ci. En outre, des animaux, — comme la crevette grise, — vivent sur les points du plateau continental avoisinant la côte et ne peuvent guère être pêchés pratiquement qu'avec ces engins.

Pour ces raisons, — pour d'autres encore auxquelles il me paraît inutile de nous arrêter, — les règlements édictés

CREVETTE ROSE.

furent tempérés par des tolérances successives. La pêche de la crevette, au moyen du chalut à petites mailles, fut autorisée à quelque distance que ce fût du rivage : en beaucoup de points, on permit l'usage du chalut à poissons tout près des côtes; en Méditerranée (de Marseille à Menton plus particulièrement), la déclivité rapide des fonds et aussi les habitudes séculaires de la population ne permirent pas l'application des décrets; enfin la difficulté d'assurer une surveillance efficace en mer et l'insuffisance de celle-ci achevèrent l'œuvre que les concessions aux nécessités techniques et locales de l'industrie des pêches avaient commencée.

Digitized by Google

A vrai dire, l'élévation des prix de vente, provoquée par la facilité des transports et l'emploi de la glace (qui permirent la diffusion sur le continent des produits de la mer), a masqué et masque encore en partie la décrudescence relative des rendements de la pêche littorale; l'extension de celle-ci vers le large ne permit pas non plus d'apprécier la nature et l'origine du mal que quelques spécialistes signalaient, pour lequel, d'ailleurs, ils proposaient divers remèdes.

Ainsi l'on crut longtemps qu'en créant des réserves dans les eaux littorales, — des cantonnements, — on obvierait d'une

CREVETTE GRISE

façon suffisante à la dépopulation zoologique des fonds provenant du fait de l'homme. Cependant, une expérience, tentée dans des conditions d'ailleurs défectueuses, en Bretagne, parut devoir faire abandonner cette conception en France. En Écosse, du reste, où un service scientifique pour l'étude des pêches fonctionne d'une façon remarquable, des essais de cantonnements ne furent pas plus heureux.

Toutefois, nous devons le dire, les cantonnements donnent de féconds résultats s'ils sont institués, après études préalables, dans de bonnes conditions.

Mais, pour bien saisir l'importance de ces cantonnements, il nous faut recourir à quelques données d'histoire naturelle.

Depuis quelques années, les recherches de divers savants (Sars, Agassiz, Whitman, Mac-Intosh, Hensen, Prince, Raffaële, Cunningham, A.-F. Marion, Holt, Heincke, Canu) nous ont appris que les œufs de la plupart des espèces comestibles ne sont pas, comme longtemps on l'a cru, déposés au fond des eaux ou fixés aux corps submergés pour se développer sur le sol sous-marin. — On peut dire que les animaux qui sont dans ce cas forment exception dans le groupe ichthyologique intéressant au point de vue économique (soclet, hareng, éperlan, etc.) — Ces œufs sont flottants, soit à la surface des mers, soit dans la masse liquide, suivant leur densité (morue, colin, carrelet, limande, sole, turbot, barbue, etc.). Emis et fécondés à une assez grande distance des côtes, dans des eaux pures, transparentes comme celles-ci, ils donnent naissance à des larves hyalines qui se meuvent lentement dans la masse liquide, mais sont en somme le jouet des courants et des flots. Protégés contre la voracité des animaux marins de tous ordres par leur seule diaphanéité, organismes délicats exposés aux brutalités du milieu océanique, bon nombre de ces jeunes êtres n'arrivent même pas jusqu'à la période post-larvaire où l'embryon fait place à l'individu.

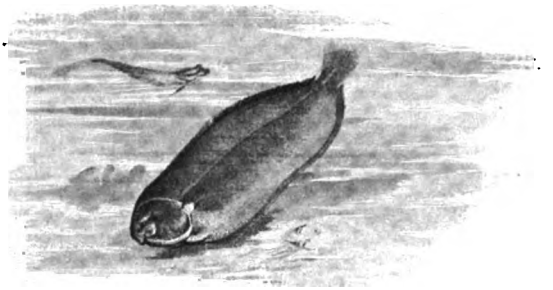
Il faut bien, en effet, que la fécondité des poissons marins soit prodigieuse, — certaines espèces pondent leurs œufs par centaines de milliers, voire par millions, — pour assurer la conservation de leurs races. Non seulement les conditions dans lesquelles s'opère la fécondation sont telles, on le sait, que beaucoup d'œufs demeurent stériles, mais une bien faible partie des œufs fécondés donne des individus qui atteignent l'état adulte.

Les courants marins charrient, *en grande partie,* ces larves vers les régions littorales et sublittorales, où elles se localisent, suivant les nécessités de leur biologie propre, sur les fonds de sable, de vase, d'algues ou de rochers. Là, au milieu d'eaux riches en matières organiques, abrités dans les herbiers ou les anfractuosités du sol, ces jeunes animaux s'accroissent; ils grandissent, puis

Digitized by Google

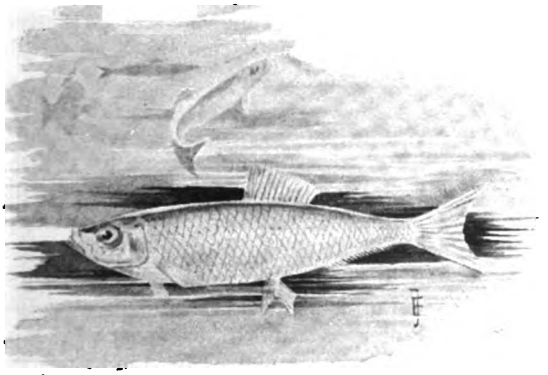
gagnent insensiblement la haute mer, les fonds qu'habitaient leurs parents, où ils vont à leur tour se livrer à l'acte de la reproduction.

Il faut ajouter, d'ailleurs, qu'au cours de leur existence, les besoins de leur nutrition, ceux de la conservation de l'espèce ou des influences cosmiques mal définies provoquent chez les animaux marins de nombreux déplacements, tant en profondeur qu'en latitude et en longitude, déplacements sur lesquels nous avons eu longtemps des idées fausses, — mais que nous ne connaissons que fort mal aujourd'hui encore.



SOLE

Si pour beaucoup d'animaux les conditions générales du développement sont ainsi élucidées, un certain nombre ont dépisté jusqu'ici les recherches, et nous ne connaissons qu'incomplètement leur histoire (la sardine, par exemple). Enfin, outre celles qui pondent au large, quelques espèces frayent aux abords des côtes ou des hauts fonds littoraux où d'ailleurs elles passent leur existence (bar, mulet etc.).



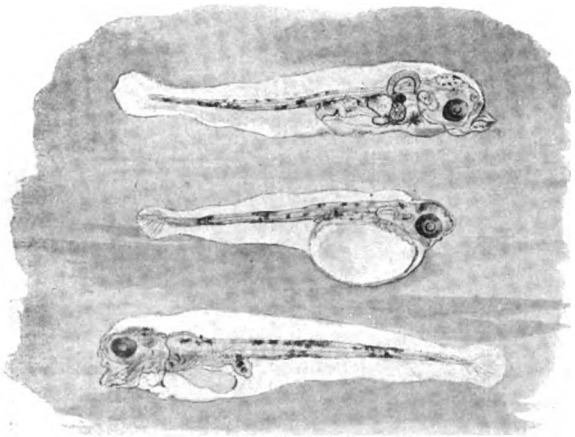
HARENG

L'institution des cantonnements doit donc se baser sur des études préalables de la valeur des eaux que l'on veut soustraire à l'action des engins de pêche. Les uns auront pour but de protéger des lieux reconnus pour être des centres de fraye; les autres protégeront les régions susceptibles, — en raison de leurs conditions océanographiques, — d'être des centres de développement pour les jeunes, issus d'œufs pondus dans cette région ou d'œufs et de larves pélagiques amenés par les courants de la haute mer.

Enfin, le professeur Marion propose de pratiquer dans les cantonnements une culture des animaux dont les larves peuvent servir de nourriture aux jeunes poissons comestibles. Les fonds marins *durs* sont tapissés, en effet, d'êtres fixés, dont les larves, qui sont mobiles, jouent un grand rôle dans l'alimentation de ces animaux. Beaucoup de ces larves, tombant sur un sol meuble, s'envasent et périssent, d'autres ne peuvent trouver au milieu des individus qui tapissent le sol une place où elles puissent s'attacher pour donner un être parfait destiné à devenir, à son tour, producteur de milliers de larves pélagiques. Or si, dans les régions littorales où le sol sous-marin est peu anfractueux ou de nature molle, on constituait des enrochements artificiels, — sans

Digitized by Google

nuire à la navigation, — on augmenterait avec la surface sous-marine de fixation la production zoologique des eaux. Réalisée avec des frais relativement minimes, cette tentative ne pourrait manquer de favoriser largement la vie des animaux comestibles, tout en facilitant la surveillance du cantonnement, puisque les engins traînants ne pourraient s'aventurer, au milieu des enrochements, sans courir le grand risque de faire des avaries.



LARVES PÉLAGIQUES DE POISSONS

En somme, les cantonnements ménageront des centres de développement convenables d'où les êtres marins se diffuseront vers les eaux du large. A Marseille, après une étude technique faite par le professeur Marion et après un vote émis sur la proposition de M. Gourret, par le Congrès national de pêche, une réserve a été instituée par la marine; une autre a été faite à Saint-Gilles-sur-Vie (Vendée) dont le contrôle est confié à M. Amédée Odin, directeur du laboratoire maritime des Sables-d'Olonne.

Si les cantonnements peuvent permettre de parer au dépeuplement des eaux littorales et même, en partie, des fonds du large, il ne faut pas nous dissimuler que la pêche en haute mer est destinée à devenir plus intensive encore qu'elle ne l'est à l'heure actuelle. Le perfectionnement de l'outillage, l'adoption de grands voiliers et de bâtiments à vapeur, en facilitant le travail et en le rendant plus productif, sont appelés à jouer un rôle considérable dans la destruction des animaux grainés, — avant qu'ils n'aient frayé. Aussi devons-nous examiner attentivement la méthode préconisée avec beaucoup de talent par le docteur Eugène Canu, directeur de la station aquicole de Boulogne-sur-Mer, pour la pisciculture marine en haute mer.

Après avoir étudié, dans le Pas-de-Calais, les conditions de la ponte et du développement de plusieurs des espèces comestibles les plus intéressantes par leur valeur économique, cet auteur conclut à la possibilité de réaliser pratiquement, au large, des opérations industrielles de culture marine, bien raisonnée et scientifiquement conduite.

Aussi bien, il ne s'attache pas seulement à faire valoir une théorie séduisante, il rappelle que les Norvégiens, les Écossais et les Américains mettent en œuvre depuis plusieurs années les données acquises sur la biologie des jeunes animaux marins pour réempoissonner leurs eaux, et qu'ils obtiennent des résultats pratiques — qu'on n'eût même point espérés.

La pisciculture marine doit avoir pour but, tout d'abord, de réparer la déperdition provenant de l'industrie humaine. Par conséquent, elle doit utiliser les animaux pêchés dont les éléments reproducteurs sont mûrs, fertiliser ceux-ci et compenser de la sorte, en restituant à la mer des millions d'alevins, la perte que l'industrie lui aura fait éprouver par la capture d'un certain nombre de reproducteurs. Bien que ceux-ci fussent plus nombreux que ceux utilisés par la

Digitized by Google

pisciculture, leurs corpuscules séminaux, livrés au hasard de la fécondation en mer, n'eussent donné qu'un nombre d'alevins probablement inférieur à celui que donne l'application des méthodes aquicoles.

Mais si ces dernières arrivaient à assurer la production d'une quantité de jeunes animaux supérieure à ce que peut donner la libre fécondation naturelle, on pratiquerait une véritable culture des eaux marines, non seulement en régularisant la productivité de celles-ci, mais en faisant rendre à la nature plus qu'elle ne fournit avec ses seules forces. Chaque année, un certain nombre de reproducteurs seraient consacrés à l'ensemencement des eaux, comme on prélève les grains qui donnent les champs d'épis : l'homme, ne se bornant plus à recueillir ce que lui veut donner la mer, exigerait de celle-ci qu'elle lui fournisse des produits déterminés, comme il l'a exigé de la terre ; les continents seraient bordés d'une zone fertile augmentant de toute sa production régulière la richesse générale des nations.

En Norvège et à Terre-Neuve, l'élevage de la morue et du homard est entré dans la phase pratique, ainsi que je l'ai dit. Au laboratoire de Dildo (Terre-Neuve), Nielsen nous apprend que deux cents millions d'alevins de morue sont produits annuellement. En admettant que cinq pour cent seulement de ceux-ci arrivent à une taille marchande, — et cette évaluation est inférieure à la *réalité* d'après les travaux du savant norvégien Dannevig, — on obtient ainsi, annuellement, une augmentation de dix millions d'individus, représentant une valeur de sept millions deux cent cinquante mille kilogrammes de substance marchande. Or, le fonctionnement du laboratoire qui la produit n'exige qu'une dépense annuelle de dix mille francs.

Mais, pour donner une idée de la précision acquise par les méthodes aquicoles, je ne puis mieux faire que de citer l'exemple fourni par le *Fishery Board of Scotland,* dans sa station de Dunbar, où il est procédé, depuis l'année dernière, à l'élevage du *carrelet.*

« Les carrelets reproducteurs, au nombre d'environ trois cent cinquante, sont assemblés, mâles et femelles réunis, dans un grand bassin en maçonnerie où passe un courant d'eau de mer constant ; ces poissons mesurent de trente-cinq à soixante-cinq centimètres de longueur. Ils déposent leur ponte naturellement dans ce bassin, comme ils le feraient dans la mer. Leurs œufs flottants s'élèvent vers la surface ; ils sont recueillis par centaines de mille à la fois, grâce à un appareil collecteur spécial, au point où se déverse le trop-plein du réservoir contenant les reproducteurs. »

« Transportés dans une chambre d'éclosion, maintenus dans un courant d'eau pure, les œufs donnent, au bout de trois semaines, des larves que l'on conserve jusqu'à ce qu'elles présentent des organes locomoteurs suffisamment développés, et que le sac vitellin, qui les alourdit, ait été résorbé. Les jeunes animaux sont alors transplantés à l'embouchure du *Firth of Forth.*

Je passe beaucoup de détails intéressants sur la technique de cette culture, qui doit s'étendre à la *sole*, au *turbot*, etc., et dans laquelle la mortalité n'a atteint que la proportion incroyable de quatre pour cent. Vingt-cinq millions de jeunes poissons ont été immergés en 1894.

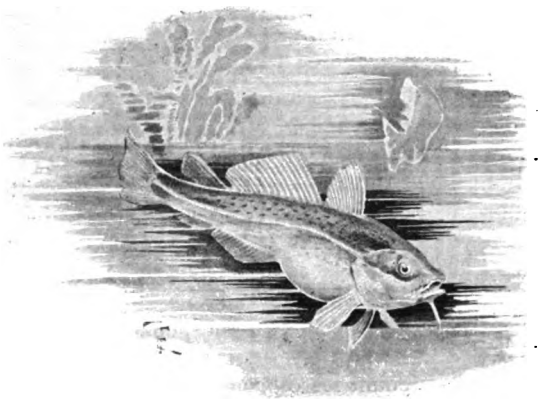
Les deux exemples que je viens de citer permettent de comprendre toute l'importance des recherches du docteur E. Canu et de la méthode qu'il propose d'appliquer aux eaux du Pas-de-Calais et de la Manche.

Non seulement il préconise l'installation de viviers de reproduction analogues à ceux de Dunbar et de Dildo, mais il imprime une allure nouvelle à la culture des mers, en tenant largement compte des conditions du milieu dans lequel il faudrait opérer.

Il propose, en effet, qu'un voilier semblable, d'une façon générale, aux bateaux de pêche boulonnais, mais aménagé d'une façon conforme au rôle qu'il

Digitized by Google

devra remplir, ayant à son bord un technicien, se rende sur les lieux de pêche.

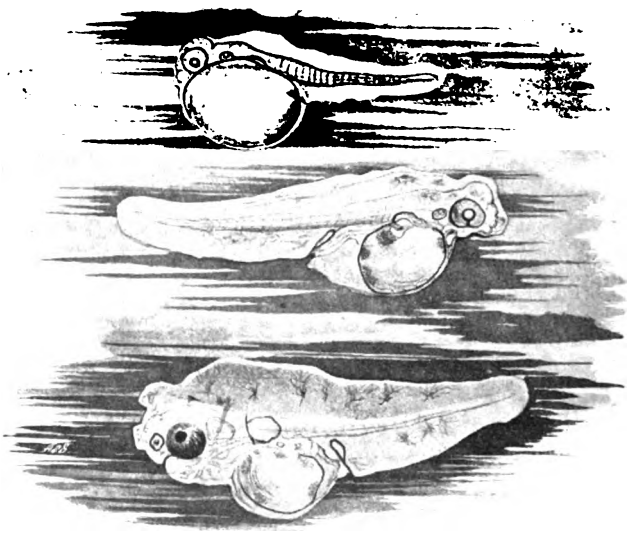


MORUE

Là, il détachera une ou plusieurs embarcations qui iront auprès des pêcheurs recueillir des animaux arrivés à maturité sexuelle. Quelques-uns de ceux-ci seront destinés à la reproduction en viviers, mais ceux dont les éléments reproducteurs seront parfaitement mûrs seront immédiatement employés à des opérations de fécondation artificielle exécutées à bord du bateau-laboratoire, avec tous les soins désirables. Celui-ci reviendra alors à terre, où les œufs fécondés seront mis dans des chambres d'éclosion, et où ils se développeront jusqu'à ce que les alevins qui en proviendront aient acquis les organes nécessaires à la vie libre. Bien portantes et vigoureuses, ces larves seront alors reportées en haute mer et immergées dans les eaux où, normalement, elles fussent écloses si l'engin du pêcheur n'eût capturé les parents dont elles seront, du fait de l'homme, les rejetons.

Dans cette transplantation, faite en tenant compte des conditions de température, de salure, etc., des eaux marines, réside une des idées les plus originales du travail de M. Canu. L'immersion des jeunes individus dans les eaux où ils fussent nés normalement, et que les recherches spéciales de l'auteur lui ont permis de connaître, constitue bien une bonne condition pour venir en aide à la nature.

Là s'arrête la protection que l'on peut accorder aux alevins. On ne peut demander d'une façon sérieuse à la pisciculture marine de fournir des produits d'élevage analogues à ceux de la pisciculture en eaux douces, — sauf pour les espèces littorales. — Les essais tentés



ALEVINS DU CARRELET

dans ce sens pour beaucoup d'animaux marins n'ont pas permis à leurs auteurs de faire vivre les jeunes plus de quelques jours en bassins confinés. Il faut à ceux-

Digitized by Google

ci pour vivre tout un ensemble de conditions que nous ignorons en grande partie, mais dans lesquelles entrent, à coup sûr, un grand espace, des eaux très aérées et une nourriture spéciale qu'il nous est impossible de leur fournir.

Le Comité consultatif des pêches maritimes, d'ailleurs, a consacré plusieurs semaines à l'examen des méthodes préconisées pour l'aquiculture des eaux marines et a conclu à l'application de ces méthodes dans nos eaux, après enquêtes et études spéciales faites par l'Administration de la Marine et nos laboratoires scientifiques du littoral, pour la détermination des points où devraient être créées des installations piscicoles.

Or, au laboratoire du Muséum, à Tatihou (Manche), le professeur Ed. Perrier vient de décider l'organisation d'un service de pisciculture. La France est donc bien près de réaliser l'œuvre si intelligemment conduite par les savants du Fishing Board écossais.

En fait, dans nos nombreux laboratoires maritimes, à Boulogne, Roscoff, Concarneau, les Sables-d'Olonne, Arcachon, Banyuls, Cette, Marseille, il est possible de trouver facilement le personnel pourvu d'une technicité spéciale qui puisse mener à bien les opérations délicates et minutieuses de l'aquiculture pratique. Les conditions physiques du milieu marin qui avoisine ces laboratoires doivent exercer toutefois une action fort grande sur la nécessité de ces opérations. Les eaux utilisées pour l'élevage des jeunes poissons doivent être très pures, d'une densité et d'une température convenables.

Il paraît possible, d'autre part, d'adjoindre à peu de frais, à nos établissements de science purement philosophique à la côte, des installations destinées à l'application des données de cette science, en somme, dont bénéficieront immédiatement les gens de mer.

Nos savants, pour leur compte, sont tout disposés à seconder de tous leurs efforts l'œuvre préconisée par le Comité consultatif des pêches maritimes.

Il ne faut pas nous dissimuler cependant qu'en dehors des quelques données scientifiques que l'on pourra utiliser dans ces travaux, il est probable que l'on devra se livrer, dans la pratique, à bien des tâtonnements. En pareille matière, l'empirisme ne peut, à l'heure actuelle, être complètemeut exclu. Nous avons des idées trop peu précises sur les conditions statiques et dynamiques des eaux marines, comme sur le régime des animaux océaniques et de leurs larves, pour que nous puissions exactement prévoir, en ce moment, tous les résultats de la pisciculture marine. Tout ce que l'on peut dire, c'est que pratiquée à l'étranger, elle est d'un grand secours à la pêche et qu'il y a intérêt pour nous à l'appliquer.

L'ostréiculture, qui a coûté sept millions à instituer en France, rapporte annuellement dix-sept millions aux producteurs, et, cependant, elle n'est pas affranchie des procédés empiriques, tant s'en faut.

Quoi qu'il en soit, les méthodes piscicoles, s'ajoutant à la création des réserves marines, fournissent bien un moyen pratique de remédier au dépeuplement des eaux. Sans recourir aux réglementations nouvelles, oppressives pour l'exercice des pêches, que proposent certains spécialistes, elles n'imposent à la population maritime qu'un minimum de restrictions à la liberté de son industrie, et elles ouvrent de nouveaux horizons à tous les progrès techniques qui peuvent surgir pour l'exploitation intensive des mers.

GEORGES ROCHÉ.



Digitized by Google

# LE DÉVELOPPEMENT LITTÉRAIRE EN ALLEMAGNE

## DEPUIS 1870

L'Empire allemand fêtera dans quelques jours le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation et de l'accomplissement de son unité. Plusieurs écrivains allemands ont pensé que le moment était venu de dresser le bilan de la vie sociale, littéraire et artistique du nouvel empire, de voir ce que les forces allemandes si longtemps éparpillées en petits duchés, réunies aujourd'hui en faisceau, ont donné dans la poésie, le drame, le roman, et dans toutes les manifestations de la pensée allemande.

Un professeur de l'Université de Bonn, M. Berthold Litzmann, développe ce thème dans une étude sur l'*Influence de la nouvelle politique de l'Allemagne sur la poésie, le roman et le drame.*

Les conclusions auxquelles M. Litzmann est amené par ses recherches n'ont rien de flatteur pour l'Allemagne de Bismarck. Au début de son enquête, M. Litzmann constate qu'en 1870 il ne s'est pas trouvé dans toute l'Allemagne un poète capable d'exprimer l'exultation du peuple allemand lors de ses premières victoires sur l'ennemi héréditaire. Toute l'Allemagne tressaillait d'enthousiasme guerrier, mais la muse allemande se taisait, comme frappée de mutisme.

Lorsqu'on voulut publier en Allemagne un album de chansons patriotiques en l'honneur de la campagne de 1870, l'auteur de ce recueil en fut réduit à recueillir des vers écrits en 1840, du poète Arndt, mort depuis longtemps.

Les poètes qui vivaient en 1870, comme Freilichrath ou Geibel, qui avaient su remuer le cœur du peuple tout entier avant la guerre, ne trouvèrent après que de creuses déclamations, sans conviction et sans chaleur, dans lesquelles les Allemands ne reconnaissaient plus leurs chantres aimés. Le professeur Litzmann cite dans son consciencieux travail plusieurs de ces chants patriotiques, et l'on est confondu de voir que non seulement l'émotion fait défaut; mais la facture est molle, artificielle et d'une platitude désespérante.

L'insuccès de Geibel dans ses efforts pour chanter l'aigle prussienne est très significatif. Dans sa jeunesse, il avait célébré avec exaltation l'antique empire germain et appelé avec enthousiasme le retour des anciens césars. Sa muse, en 1845, trouva une inspiration vraiment poétique dans ses rêves d'une Allemagne unie et, en 1870, lorsque ce rêve est réalisé, et que l'Allemagne s'attend à voir son poète prendre sa lyre toute frémissante de l'ivresse de la victoire, Geibel accouche péniblement d'un hymne patriotique : *A l'Allemagne!* Le professeur Litzmann, par respect pour un poète qui a eu parfois des accents heureux, préfère ne pas citer ces strophes « tant elles sont pauvres d'idées ».

Un seul écrivain allemand, selon M. Litzmann, a su se mettre à l'unisson des canons Krupp, mais cet écrivain n'est pas un poète; — faut-il s'en étonner? C'est l'historien Heinrich Treitchke; son *Hymne à l'Aigle noir* exprime bien l'impression que la campagne de 1870 fit en Allemagne. Ce n'est d'ailleurs pas une œuvre poétique, mais un chant guerrier, propre à stimuler la marche des soldats, mais dépourvu de tout sentiment élevé ou d'idée philosophique. Treitchke invite « les guerriers allemands de toutes les armes à faire un dernier pèlerinage sanglant à la cathédrale de Strasbourg ». Tout le chant est sur ce ton énergique et dur. M. Litzmann déclare pourtant que c'est la perle de la poésie patriotique depuis 1870.

La nouvelle Allemagne a-t-elle mieux inspiré les romanciers que les poètes? M. Litzmann ne le pense pas.

A l'époque de la campagne de 1870, l'Allemagne comptait deux grands romanciers, Freitag, qui vient de mourir, et Spielhagen. Elle était en droit d'attendre d'eux l'épopée de la nouvelle Allemagne unifiée.

Il n'en fut rien. Freitag, qui avait reproduit avec talent la vie de la bourgeoisie allemande avant 1870, sembla perdre subitement la perception de la réalité, et il se mit à évoquer des souvenirs de la Gaule romaine, des Francs et des Germains, et reproduisit la vie contemporaine avec la sécheresse d'un

Digitized by Google

archiviste qui rassemble des documents, au lieu de donner l'œuvre d'actualité vivante qu'on espérait de lui.

De même on attendait de Spielhagen, qui, avant la guerre, s'était illustré en reproduisant avec puissance l'Allemagne de 1848, un tableau non moins réussi de l'Allemagne unifiée, mais il ne répondit pas à l'attente du public. Après la guerre de 1870, il publia son roman de *Sturmflut*. Le romancier s'était proposé d'exprimer le trouble moral qui s'était emparé de la société allemande au lendemain de ses victoires. Spielhagen voulait flétrir ce besoin de débauches qui s'était manifesté depuis l'entrée du veau d'or et la lutte effrénée pour les jouissances matérielles qui bouleversait la patrie depuis qu'elle était devenue un empire redoutable.

Spielhagen avait devant lui des modèles accomplis de boursiers et de *grunders* (politiciens véreux); une série de catastrophes financières se déroulait sous ses yeux, et la brusque transformation de Berlin frappait tous les regards. Le roman de Spielhagen devait fixer ce moment de la vie allemande, mais il n'en fut rien; et la seule idée qui ressort nettement de cet ouvrage, c'est que l'Allemagne actuelle ne répond nullement aux aspirations des Allemands de 1848.

L'Allemagne unifiée, qui n'a su inspirer ni ses poètes, ni ses romanciers, a-t-elle fait naître un dramaturge de talent? M. Litzmann raconte les faits suivants, qui montrent combien peu l'art dramatique en Allemagne a bénéficié du succès des armes.

En novembre 1857 on fonda en Prusse un prix triennal de 1,600 thalers pour honorer la mémoire de Schiller. Jusqu'à 1869, ce prix fut régulièrement distribué tous les trois ans; mais à partir de 1869 jusqu'en 1879, c'est-à-dire pendant dix ans, on n'a pas trouvé en Allemagne une œuvre dramatique digne d'être couronnée. Enfin, en 1879, la commission ne trouva pas un auteur qui réunît tous ses suffrages, et elle partagea le prix entre trois écrivains, non pour une œuvre déterminée, mais pour avoir fait preuve de « qualités dans l'art dramatique ».

M. Litzmann ne voit dans l'art dramatique allemand depuis 1870 que deux points lumineux: Bayreuth et la troupe de Meiningen.

Toutes les aspirations allemandes vers un art nouveau ce sont en effet condensées à Bayreuth dans le wagnérisme, ce perfectionnement du drame lyrique, tel que l'avait conçu un autre Allemand, il est vrai, sur terre française. Mais peut-on prétendre que les victoires allemandes sont pour quelque chose dans l'épanouissement du wagnérisme? La plupart des œuvres de Wagner étaient écrites longtemps avant 1870.

Quant à la troupe de Meiningen, elle a rendu de grands services à l'art dramatique, en transformant la mise en scène des masses; pour la première fois on a vu l'ambition personnelle des acteurs résolument sacrifiée à l'ensemble. L'acteur était dominé par la pièce et non la pièce par l'acteur. Il est vrai que cet effort artistique est si peu l'œuvre de l'Allemagne unifiée que la troupe de Meiningen a été soutenue par un prince de l'ancienne confédération germanique, et qu'après les changements apportés par l'unification, cette troupe d'élite se vit contrainte de se disperser.

Heureusement elle va renaître sous les auspices d'un artiste bien connu en France, M. Paul Lindau, le délicat romancier que le grand-duc de Meiningen vient d'appeler à la direction de son théâtre.

M. Paul Lindau, qui est lui-même auteur dramatique et qui a fait preuve d'une rare érudition dans ses études sur le théâtre, redonnera sans doute aux Meiningen l'éclat artistique qui a fait leur gloire en Europe.

Le professeur Litzmann, après de longues recherches, aboutit à cette conclusion: « La littérature de l'Allemagne unifiée n'est ni chaude, ni froide, terriblement médiocre et sans individualité. »

Les lettres allemandes ont paru se réveiller avec *les Tisserands* de Hauptmann et la publication des nouvelles et des œuvres critiques de Max Nordau. Mais le premier de ces auteurs se manifeste dans une œuvre socialiste, et le second est un représentant de la science moderne qui avait pris avant 1870 son essor en Allemagne.

MICHEL DELINES.

Digitized by Google

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

On ne saurait nier le très grand intérêt qui s'attache au dernier recueil des œuvres posthumes de Leconte de Lisle. Sous le titre *Derniers Poèmes*, ses amis, MM. José-Maria de Heredia et le vicomte de Guerne, ont réuni et publié, à la librairie Lemerre, ses *Ultima verba*. C'est un volume d'une variété pleine de charme, où la physionomie du poète apparaît ou reparaît avec ses principales lignes et ses diverses expressions. Leconte de Lisle y est tout entier avec sa fierté d'artiste dédaigneux de la foule, son culte du passé, sa chaude imagination, sa religion intransigeante du Beau.

Ce sont des poèmes, les uns antiques, les autres barbares, des descriptions tropicales, avec quelques éléments nouveaux, comme les vers galants et les madrigaux, ou bien la verve comique. On n'avait pas accoutumé à se figurer le sauvage poète tressant des guirlandes à Chloris ou laissant s'épanouir le rire sur sa face glabre de buste antique. On sent, au reste, qu'il n'en a pas l'habitude. On dirait un chef indien s'exerçant à la gaudriole au milieu des perches qui portent des têtes coupées. Sa gaieté est satanique et féroce, comme lorsque le diable rappelle à Alexandre VI sa sortie de Constance :

Et vous fûtes maudit des pieds au sinciput
Aussi complètement que l'Esprit-Saint le fut,
Dans la tête, les reins, le ventre, les narines,
Debout, couché, mangeant, et jusques aux la-
[trines!

Ses bouquets à Chloris n'ont pas la grâce de ceux qu'eût pu tresser Lauzun. Ils sont faits avec des feuilles de cactus. Le colosse écrase les roses entre ses doigts trop épais. Le poète des fleurs de feu tombe dans le banal et le rose crème en voulant s'essayer aux gentillesses de la villanelle :

Fleur ailée au matin éclose,
L'oiseau s'éveille, vole et fuit,
Dans l'air léger, dans l'azur rose.

La brume qui palpite et n'ose,
Par frais soupirs s'épanouit
Dans l'air léger, dans l'azur rose.

Voilà des vers que le mirliton guette. On reproche souvent au public la manie qu'il a de classer et d'étiqueter les talents. Il a dit à Leconte de Lisle : Tu chanteras les tropiques et les hoplites. Il l'a cantonné dans sa spécialité. Cet exclusivisme a quelquefois tort. Ce n'est pas le cas avec le chantre des Poèmes antiques. Combien on aime mieux l'entendre rugir, le voir escalader les pics neigeux et la muraille des roides Cordillères où dort le condor, l'écouter faire gémir Européia, maudire les moines ou grincer le dernier des Maourys. Leconte de Lisle a réuni en lui seul des qualités chères à plusieurs d'entre ses contemporains de goûts bien divers. Sa poésie est une étrange synthèse, un alliage d'affinités fortes avec le verbe empenné et radieux de V. Hugo, avec les visions ensoleillées de certaines pages de Sully Prudhomme et de Heredia, avec les excentricités de Baudelaire ou les vigueurs effrayantes de Villiers de l'Isle-Adam. C'est, comme dans tous ces poètes à la fois, des pics neigeux, des lacs où dorment les hippopotames, des luttes homériques, des hymnes à Artémis, des autodafés, des théories de cardinaux rouges, des marais où vibrent les reptiles, des casques de chefs barbares, des plumes de chefs indiens, des supplices rares et raffinés, le tout chanté dans une langue pure, élevée, sans tache ni tare, et avivé par les touches énergiques d'une éclatante couleur locale.

Leconte de Lisle a fait une découverte en art. Il a soupçonné la puissance évocatrice des noms propres, dont la seule musique sollicite et éveille l'imagination. C'est un don des mots que ses prédécesseurs laissaient dormir, qu'ils méconnaissaient en francisant les noms, ce que nous faisons encore, sinon pour Brute et Cassie, du moins pour Cicéron, Tite-Live, comme pour Achille et Agamemnon. Leconte de Lisle a ressaisi ce pouvoir évocateur, et il a eu raison de prétendre qu'Achille ou Ulysse ne sont pas les mêmes personnages que Akilleus ou Odusseus. Achille fait penser à Racine, à Versailles ou à Mounet-Sully. Akilleus sonne tout autrement et fait surgir dans l'esprit l'image de ces brutaux égorgeurs qu'ont peints sur la toile Wiertz et Rochegrosse.

Digitized by Google

Notez, au reste, que ce respect de la physionomie des mots, loin d'être une entrave, est une aide aussi puissante que facile. Le seul assemblage des lettres fait une sorte de musique qui sollicite l'idée en chatouillant l'oreille, et Racine, au temps où l'on ne s'en doutait guère, puisait sans le savoir à cette source d'harmonie :

La fille de Minos et de Pasiphaë.

Leconte de Lisle a d'autres titres à l'admiration. Sa muse érudite, nourrie du suc des Alexandrins et du Bouddhisme, a su réaliser des merveilles chatoyantes de descriptions dont la couleur égale le relief. C'est lui qui a contribué à chasser de la poésie ce *moi* que les romantiques y installaient trop à l'aise : ses élèves ont tellement outré cette tendance, qu'ils ont abouti à l'art habile, mais tout impersonnel, des sonnets de Heredia. C'est lui qui a lancé, avec trop d'âpreté peut-être, cet anathème contre le lyrisme personnel de l'âge précédent :

Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière !
Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal,
Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées.

Son livre posthume est riche en belles descriptions extérieures et en énumérations fulgurantes :

Or, il vit Ammon-Râ ceint des funèbres linges...
Puis tous ceux qu'engendra l'épais limon du fleuve :
Thoth le Lunaire, Khons, Anubio l'Aboyeur
Qui pourchassait les morts aux heures de l'épreuve,
Isis-Hathor, Apis, et Ptâh le Nain rieur.

Mais contemplez ce moine relaps garrotté pour l'autodafé, — vision sinistre comme un conte de Villiers de l'Isle-Adam ; entrez dans l'obscur réduit où songe la figure ascétique du pape vêtu de blanche laine et marqué de sa croix pectorale ; écoutez Borgia chanter le résumé insolent de ses débauches et l'hymne de son dégoût ; ou tournez plus loin vos regards et méditez sur les majestueux soirs de l'océan Pacifique ; errez le long du lac visqueux peuplé d'une faune gluante ; voilà le Leconte de Lisle des poèmes d'autrefois, et ce volume apporte de belles pages à son anthologie.

Il apporte aussi des documents curieux à l'histoire littéraire dans une série d'articles que Leconte de Lisle a consacrés à ses plus illustres contemporains, Béranger, qu'il dédaigne ; Lamartine, qu'il tolère ; Alfred de Vigny, qu'il encourage ; Aug. Barbier et Baudelaire, qu'il admire ; Victor Hugo, dont il compare brillamment la poésie aux orages de l'île Bourbon.

On pourrait aisément extraire de ces pages et de ces préfaces son esthétique poétique, qui tient toute entre le culte absolu du Beau et le mépris du vulgaire. Le Beau est son idole, et nul n'a plus éloquemment parlé de ses droits et de sa portée, qu'il déclare infinie : « Le royaume du Beau n'ayant d'autres limites que celles qui lui sont assignées par l'étendue même de la vision poétique, que celle-ci pénètre dans les sereines régions du Bien ou descende dans les abîmes du Mal, elle est toujours vraie et légitime, exprimant pour tous ce que chacun n'est apte à connaître que par elle, et ne montrant rien à qui ne sait point voir. » L'école réaliste ne saurait trouver une plus magnifique épigraphe.

Il déclare la guerre au *moi* et à la poésie subjective, comme nous avons vu qu'il faisait en vers :

Bien que l'art puisse donner, dans une certaine mesure, un caractère de généralité à tout ce qu'il touche, il y a dans l'aveu public des angoisses du cœur et de ses voluptés non moins amères une vanité et une profanation gratuites.

Le moi et la personnalité sont à ses yeux les seules matières réfractaires à la poésie, — à cette poésie déliée et savamment subtile dont il puisa le secret dans les eaux du Xanthe ou de l'Ilissus, et qui le faisait helléniser à foison, jusqu'à reconnaître dans la Vierge du catholicisme la Pénélope ou l'Antigone de l'antiquité, et l'expression nouvelle de l'Éternel féminin dans la religion des peuples.

Mais surtout, dans ces pages indiscrètes comme une confession, Leconte de Lisle nous apparaît tout raide de morgue altière, morigénant le vil bétail de la foule et malmenant le sot vulgaire. Du haut de sa tour d'ivoire, il insulte à cette foule imbécile et il lui dicte son devoir, « qui est d'écouter et de comprendre », car le public « n'a point qualité » pour juger du Beau. Il est mécontent de son public français :

— Dans le monde de l'art, le peuple français est aveugle et sourd.

Il déclare en un autre endroit qu'il se-

Digitized by Google

rait plus difficile à un poète d'affiner le goût des Français qu'à des chimpanzés d'apprendre le zend ou le sanscrit à leurs petits.

Ces propos feraient sourire s'ils n'étaient affligeants. Comme dit La Bruyère, le public rend ce qu'on lui prête. Leconte de Lisle l'a méprisé, et l'autre l'a méconnu. Le poète qui a chanté Hialmar et Angantyr ne travailla pas pour les foules, et il est demeuré dans un isolement superbe, comme Alfred de Vigny, à qui il en fait d'ailleurs compliment. Mais on aimerait à le voir supporter plus dignement son rôle et s'enfermer dans son dédain altier. Il s'est compromis dans des colères qui ne valent pas le silence : « Quant aux insultes imbéciles qui se sont soulevées autour de moi comme une infecte poussière, elles n'ont fait que saturer de dégoût la profondeur tranquille de mon mépris. »

Il vaut mieux oublier ces récriminations vaines, et ne retenir du poète que sa riche poésie qui s'échappe, puissante et terrible, de l'antre sacré où l'on aperçoit, debout et fier, le barde vigoureux, effrayant et pareil

A ce sombre Ahriman, le Roi de l'Épouvante,
Couronné de l'orgueil de ses rébellions.

M. Paul Janet, de l'Institut, promet peut-être un peu plus qu'il ne tient dans le volume qu'il a intitulé *les Lettres de madame de Grignan;* mais il a fait avec finesse, goût et compétence un délicat portrait de la fille de M^me^ de Sévigné. (Librairie Lévy.)

La correspondance de M^me^ de Sévigné est volumineuse. Elle vient encore de s'enrichir d'un lot considérable de lettres inédites apportées par M. Capmas. Mais on y entend toujours la même cloche. La marquise y fait le monologue. Les réponses à ses lettres sont rares, surtout celles de sa fille. De celle-ci, nous n'avons aucune lettre à sa mère; nous possédons pourtant une vingtaine d'échantillons de son style épistolaire, dont quelques lettres à son mari, et deux à sa fille. Il y en a une qui date d'avant son mariage, du moment où elle brilla de son plus vif éclat, où elle désespérait les soupirants par sa « tigrerie », et où Lafontaine, en lui dédiant sa fable du *Lion amoureux,* l'appelait « toute belle à l'indifférence près ». C'est un billet de marivaudage qui sent sa chambre bleue, et où elle rappelle à l'abbé Le Tellier, voyageant en Italie, sa promesse de lui écrire.

Plus tard, les lettres de M^me^ de Grignan à son mari sont plus curieuses. Leur froideur est un document et un renseignement sur l'intimité du jeune ménage, où le mari n'était plus jeune, et était deux fois veuf, avec de grandes filles, quand il épousa M^lle^ de Sévigné. De même, dans ses missives à sa fille, M^me^ de Grignan a l'amour maternel froid et compassé, et n'a de chaleur que pour les narrations et les portraits, qu'elles réussissait à souhait.

M. Janet a trouvé cette collection trop pauvre, et il s'est promis de l'enrichir. Il a consacré ses loisirs de vacances à relire les lettres de M^me^ de Sévigné, et à conjecturer, au moyen de tous les indices, les réponses de la fille, comme on reconstitue la nature d'un météore par les reflets de lumière qu'il projette. Comme aucune de ces réponses ne subsiste, il ne faut pas lui reprocher d'être souvent réduit à avouer qu'il ne sait pas ce qu'elle a répondu.

La figure de M^me^ de Grignan sort de cette consciencieuse et fine étude avec tout l'éclat qu'ont ses portraits et avec toutes les nuances de son caractère impassible, épris des grandeurs. Sa physionomie apparaît avec toute la netteté d'une image fidèle.

M^lle^ de Sévigné épousa le comte de Grignan en 1670. Elle quitta Paris avec son mari, qui rejoignait son gouvernement de Provence, en 1671, au mois de février ; et tout de suite la correspondance commença entre la mère et la fille. Celle-ci semblait se sentir plus à l'aise, de loin. D'abord, les personnes un peu froides et qui ont une certaine honte à s'épancher le font plus facilement la plume à la main; et puis M^me^ de Grignan ne se sentait plus éclipsée, éteinte par l'esprit de sa mère et par son éclat, ni glacée par la conscience de son infériorité. Sa mère rit de ses récits, qu'elle trouve drôles, — et que, il est vrai, nous ne connaissons pas. Nous la suivons en Provence, où elle se livre à ses goûts princiers et vit dans le faste six mois de l'année, pour faire pénitence durant les six autres. M^me^ de Sévigné lit les lettres de sa fille à M. de La Rochefoucauld, qui en rit de tout son cœur, sans que nous puissions faire comme lui, et c'est dommage.

La mère dirigeait les lectures de la fille, et celle-ci ne paraît pas avoir été toujours

Digitized by Google

enchantée du choix maternel. Elle demeurait « à la moitié de Tacite » et goûtait peu Josèphe. Elle s'intéressait pourtant aux nouvelles littéraires de Paris qu'elle recevait, à *Bajazet*, dont elle avait lu la brochure, mais sans « la Champmeslé pour réchauffer la pièce », et elle envoyait des lettres dont Mme de Sévigné disait avec beaucoup de délicatesse, peut-être d'indulgence, à coup sûr de tendresse : « Je n'ose les lire de peur de les avoir lues. »

Ce ne sont pas les jolis mots qui manquent dans cette correspondance entre deux femmes d'esprit, et Mme de Grignan n'y laissait pas sa part. Etant grosse, elle s'inquiétait de « la mode de Provence » qui était de « faire deux ou trois enfants au lieu d'un ». L'enfant vient au monde, et la mère s'afflige que le nez des Grignan n'ait voulu permettre que celui-là, et n'ait pas voulu entendre parler du nez des Sévigné. L'éternelle verdure des arbres de Provence lui paraît monotone et lui inspire cette pensée fine : « Il vaut mieux reverdir qu'être toujours vert ».

Tout le livre de M. Janet est ainsi émaillé de mots piquants : il n'avait qu'à prendre, et il le pouvait faire aisément dans le fonds de ses modèles et dans le sien. Mme de Grignan méritait cette fine étude et était digne d'occuper les loisirs littéraires d'un pénétrant psychologue.

M. Jean Aicard, dans *Diamant noir* (chez Flammarion), conte une fable intéressante et fort ingénieuse, qui lui est un prétexte à une forte étude de caractère.

François Mitry est un riche gentilhomme qui habite avec sa femme et sa fille dans une villa du Midi, près de Fréjus, à Cavalaire. Sa femme, Thérèse, meurt. Il conçoit de cette perte une douleur plus grande qu'il ne peut se dire, et il couve de toute son affection sa petite Nora. Mais en rangeant les bibelots et les souvenirs de la défunte, il trouve un paquet de lettres qui porte la suscription : « A brûler en cas de mort. » Il les brûle, sans arrière-pensée; le feu les lui rend et semble vouloir le forcer à lire :

Il alla, sans réflexion aucune, à la cheminée. Il alluma le feu tout préparé, déposa le paquet sur les bûches et regarda.

Les flammes léchèrent le pli épais, serré dans les ficelles, compact comme un livre, et le noircirent seulement; puis la cire s'échauffa, fondit, coula, s'enflamma, les fils éclatèrent, et les coins de l'enveloppe, recroquevillés, s'écartèrent. Les lettres pliées que contenait l'enveloppe en jaillirent, glissant les unes sur les autres de divers côtés et quelques-unes tombèrent hors du foyer jusque sur le tapis, aux pieds de François Mitry, qui restait immobile à regarder... Une souple tige de bois vert qui servait de lien à un petit fagot éclata à son tour, rompue par le feu, et, se détendant comme un ressort, lança, éparpilla le reste des lettres en tous sens. Deux ou trois papiers seulement restèrent pris entre les bûches, et s'y consumèrent tout à fait, puis, de lui-même, avec un sifflement, le feu s'éteignit.

Alors François se baissa, ramassa toutes les lettres qui lui étaient rendues malgré lui, les porta sur un coin de table, et sans soupçon ni crainte d'un malheur, curieux à peine, plutôt distrait, comme obéissant à la fatalité des petits faits enchaînés et suggestifs, agissant comme conclusion nécessaire à des circonstances indépendantes de lui, il se mit à lire.

M. de Lorde, dans sa pièce *Petite Bourgeoise*, a analysé de façon amusante la jalousie rétrospective qui s'empare du mari veuf lorsqu'il découvre que sa femme le trompait. La situation est la même ici, mais le ton y est tragique. François Mitry apprend par ces lettres que sa femme l'a trompé avant le mariage, et que Nora est la fille de son amant. Les dames ont souri à ce passage en plaignant Mitry de ne s'être pas aperçu que la jeune mariée avait égaré son capital : mais d'abord c'est un postulat que le romancier est en droit de poser, et puis le héros n'a pas été si benêt que vous pensez, comme vous le verrez par la suite. A cette découverte, Mitry souffre horriblement, et l'analyse de cette souffrance est faite avec bien du talent :

Alors il lui vint, du fond de la mort, un trouble qui semble-t-il, ne peut être donné que par la vie. Il éprouva une envie sauvage de voir Thérèse pour l'interroger et la tourmenter, pour l'insulter, pour la frapper peut-être! Mais elle était derrière le grand voile, sauvée dans l'invisible, trompeuse dans l'éternité, à l'abri de lui, hors des passions. Il se heurtait à la muraille des tombes. Il n'avait plus qu'à se taire, à subir l'horreur. La morte saisissait le vif, mais lui, il ne pouvait plus rien contre elle. Sa tendresse l'avait accompagnée, caressée par-delà de la mort, — mais sa fureur, devant la mort, s'arrêtait impuissante...

Le châtiment était impossible !... Et il n'y avait pas à douter; tout n'était-il pas écrit, signé, répété? Ici : « je vous aime... », là : « notre faute... », ailleurs : « notre chère enfant, la chère petite », et encore : « ce pauvre diable de mari... », et plus loin : « que voulez-vous ! nous étions forcés à cela. » Et les explications suivaient, claires, formelles, abondantes... Ah! mon Dieu!

Digitized by Google

Tout à coup, il poussa un hurlement de loup, mit sa tête entre ses deux poings crispés qui arrachaient des touffes de cheveux; ses dents claquèrent; et celui qui avait été fort devant la mort se trouva anéanti devant la trahison.

Son cœur crevait, se regonflait et crevait encore. Il montait, du fond de sa poitrine, d'horribles râles de colosse terrassé. Dans ses yeux tuméfiés, des larmes venaient et ne sortaient pas, comme si elles se fussent brûlées elles-mêmes. et tout à coup elles jaillirent comme jaillit le sang d'une blessure brusquement ouverte.

Comme Nora entre à ce moment, il la repousse avec horreur, et la petite va butter du front contre un coin de porte. Voilà une maison perdue. Le père déteste en sa fille la faute de la mère; il se laisse prendre par la vie débauchée, il devient l'amant de son institutrice; celle-ci rêve de se faire épouser et de donner à Nora pour mari son frère Gottfried, un niais balourd et dépravé. Quant à Nora, elle est livrée à elle-même; elle sent qu'un abîme s'est creusé entre son père et elle, elle n'a plus qu'un ami, son bon gros chien Jupiter, qui n'est pas l'un des moindres personnages du livre : l'auteur doit aimer les chiens, car la peinture qu'il fait de celui-ci et de ses faits et gestes est un des morceaux les plus réussis, une belle page d'animalier.

L'institutrice, Mlle Marthe, devient la maîtresse du patron et de la maison; elle se débarrasse de Nora en la faisant mettre au couvent. Celle-ci s'évade : elle trouve au retour Jupiter mort de chagrin. Elle veut mourir aussi et se jette dans la mer. Les flots la rejettent au bord. Elle est transie de froid : elle court en cachette se coucher dans le lit mortuaire de sa mère, en attendant sa fin. Ce suicide d'enfant est une des jolies pages du livre :

Elle se lève et, grelottante, s'en va vers le parc. La saison est bonne, c'est le printemps. Elle a froid pourtant... Elle marche avec peine. Elle sent bien qu'elle va mourir. Elle retourne à la maison. Là, rien n'a changé depuis tout à l'heure. Elle s'en étonne et passe. Elle monte l'escalier comme tout à l'heure. Elle remarque que, derrière la porte funeste, il n'y a plus de lumière; on aura. au dedans, tiré la portière. mais sa pensée s'embrouille. L'enfant a sommeil. La lassitude l'écrase. Elle croit que c'est la mort. Elle va droit à la porte du sanctuaire funèbre, et l'ouvre. La lune éclaire, comme en plein jour, toute la chambre. Elle quitte, en chancelant de fatigue, ses vêtements mouillés. Et voici Nora toute nue, dans le rayon blanc, qui arrache au lit sa courtepointe. sa grande enveloppe de satin. Elle sait qu'on a mis là-dessous les plus beaux draps de sa mère... Les voici, tout brodés par elle, et Nora les entr'ouvre et y plonge son petit corps frissonnant qui va enfin goûter, croit-elle, — puisqu'elle s'est noyée, — un repos sans fin. Car Nora, épuisée, folle de ses grands chagrins, s'est ingénument couchée pour mourir.

Nora, abandonnée de tous, mène une existence très libre, tout près de la nature primitive. Elle y contracte des habitudes déplorables d'indépendance et de mauvaises manières; elle court dans les champs avec les paysans, surtout avec un petit Jacques, qui est le Daphnis de cette Chloé. Il arrive au château des invités de son père, des jeunes filles, qui sont aussi filles que jeunes, et qui lui font une éducation pendable. Son père veut la marier avec un de ses jeunes amis, Émile Louvier; mais c'est d'un autre qu'elle s'amourache, de Guy de Fresnay, beaucoup plus âgé qu'elle, et avec qui elle se compromet de toute l'ardeur de sa nature sauvage mal endiguée.

Les choses en sont là quand François Mitry a par hasard un entretien secret avec l'une de ses invitées, Mme de Morigny. Celle-ci lui redemande un paquet de lettres qu'elle avait confié autrefois à son amie Thérèse, et qui contiennent son secret. Mme de Morigny a eu un amant et un enfant.

Le voile se déchire. Ainsi Mitry a accusé à faux la mémoire de sa chère femme. Il a délaissé et maltraité injustement sa chère petite Nora. Il en est presque affolé. Il chasse son institutrice et son stupide frère dont il avait percé à jour les projets ambitieux; il tâche de reprendre le cœur de cette petite Nora, qui a droit à tout son amour et à toutes les compensations : mais c'est trop tard. Nora a trop souffert; elle a vu la mort de trop près; elle ne connaît plus son père. Celui-ci la confie à la tendresse de Guy, qui devient de plus en plus épris d'elle et qui finit par l'épouser.

C'est d'abord un ménage heureux ; mais la nature farouche et indépendante de Nora n'est pas domptée. Ce sont sans cesse des scènes, des explications. Elle revoit Émile Louvier, son ancien prétendant, et elle s'en cache à son mari. Elle a même pris rendez-vous avec lui à l'Opéra. Guy a des soupçons. Il défend à sa femme d'aller au théâtre. Elle se rebelle, mais est encore vaincue. Sa nature de sauvage

Digitized by Google

déteste toute contrainte, et elle entre en rébellion ouverte. Peut-être va-t-elle mal tourner et tomber dans la faute : elle se rend compte du danger, et elle se tue, par précaution, avec l'épingle à diamant noir que portait sa mère, et qui est restée dans la famille comme symbole de pureté. Elle laisse dans son testament un souvenir à tous ceux qui lui furent chers, jusqu'au jeune Jacques, le paysan, et elle emporte dans son cercueil la corde de son bon chien Jupiter.

Tel est le résumé de cette attachante et ingénieuse histoire, écrite dans un style ferme et élégant, qui dénote de la vigueur et de l'imagination. Tout au plus y peut-on blâmer quelques procédés ou habitudes dont la nouveauté n'est pas bien nécessaire au roman, comme de répéter le même mot trois fois pour en marquer davantage la portée, comme d'user d'interrogations qui sentent leur ancienneté et rappellent Mme Cottin : « Pourquoi donc Guy est-il si songeur? C'est que... »; ou d'abuser du récit au mode de l'indicatif présent, ce qui donne de la vivacité, à condition de ne pas l'émousser par la continuité. Mais ce sont des vétilles. Ce livre est une forte étude de psychologie; les caractères en sont bien étudiés et bien posés, les scènes en sont dramatiques, et Nora restera comme le type de la petite sauvage, — jeune fille qui était née pour être un ange, et que les circonstances ont faite démon. Peut-être l'auteur eût-il gagné à faire dans ses développements une part plus large à cette belle nature du Midi, au milieu de laquelle pousse et s'épanouit son petit sauvageon : le poète y eût trouvé de délicieux motifs. Mais le côté moral et psychologique de l'œuvre y est très poussé, au détriment du décor, comme si l'auteur méditait déjà une pièce de théâtre à en tirer : si cette supposition est juste, le drame aura de belles scènes, et vous en trouverez le type dans la dernière discussion entre Guy le régénérateur et sa rebelle petite Nora, qu'il veut empêcher d'aller à l'Opéra. C'est une page de grand talent et pleine de vie.

M. Abel Hermant a soumis à l'analyse *le Frisson de Paris* (chez Ollendorff), et quand il a su de quels éléments il se compose, il les a fait courir à travers un groupe d'étranges personnages, dont les aventures sont aussi pathétiques qu'ingénieusement créées. Il nous conduit dans un monde un peu équivoque, dont la ressemblance est garantie par les applications qu'il est facile d'y faire. Il y a là un cabaret avec hôtel, du quartier de la rue Saint-Florentin, un marquis dont l'hôtelier paye la présence flatteuse, un jeune Alcibiade moderne, et d'autres types qui ne sont pas sans originaux.

La fable est attrayante, avec sa peinture du monde rastaquouère où elle se passe, avec l'histoire de ce prince roumain qui a eu six mois de prison pour dettes, et dont la sœur est une détraquée qui rend son mari malheureux et qui aboutit au divorce; avec son monde équivoque de filles de haute volée, de femmes du monde coupables, de princes galants et d'aventuriers en dèche. Certains tableaux sont poussés et finis, comme la vie de garçonnière louche dans l'immeuble de la fille Catherine, une riche vieille garde; comme la scène au vélodrome, où Hélène Badistéano se jette dans les bras du beau Bob; comme aussi leurs rendez-vous chez le frère de l'épouse criminelle; et les vilenies de la petite maison de Ville-d'Avray, le chantage, le suicide, l'article infamant annoncé dans le journal de diffamation. Il y a là les éléments d'un curieux coin de tableau de Paris.

Peut-être dira-t-on que la place faite aux Roumains est un peu large pour une peinture parisienne, que le milieu choisi par l'auteur est un peu spécial, un peu « rasta », comme on dit, un peu inférieur, en un mot, pour prétendre à donner la note juste du vrai frisson de Paris; que ce dernier livre n'a peut-être pas le fini, le caractère définitif de quelques-uns de ses précédents, comme *les Confidences d'une aïeule*, et qu'il y a des brutalités de vocables qui étonnent et qui détonnent chez lui; mais l'œuvre est de valeur, d'une observation implacable et pénétrante et d'une facture ferme, et prend place parmi les meilleures de ces peintures très en faveur qu'on a accoutumé de nous donner en ces derniers temps, de la « rosserie » (c'est le mot usuel) des gens « très chics ».

De la part de tout autre écrivain, il pourrait paraître surprenant de recevoir en quinze jours deux volumes signés du même nom; mais Gyp nous a habitués à pareille copiosité, et c'est deux romans, coup sur coup, que j'ai à vous présenter en son nom : *Gens chics* et *le Cœur d'Ariane*.

Digitized by Google

*Le Cœur d'Ariane* (C. Lévy) est l'histoire d'une jeune fille romanesque qui finit par épouser un gros jeune homme, balourd et laid, quoique, ou parce que, il possède une énorme fortune. Ariane est une jolie fille qui vit dans le milieu fort simple de sa famille, composée de M. et Mme de Montespan et de deux jeunes frères futés. C'est elle qui dirige le ménage, qui s'occupe des enfants et leur donne des leçons. Sa mère est dame patronesse de l'œuvre du Repentir momentané, et Ariane doit l'aider dans ses comptes, qui se font chez la présidente, Mme d'Ancoche. C'est chez elle qu'elle rencontre le neveu de la maison, Hugues de Bruges, un gentilhomme campagnard épais et rustaud; et aussitôt, sans oser se l'avouer, ces deux natures si différentes se sentent attirées l'une vers l'autre. Hugues a beau se couvrir de ridicule au Concours hippique et dans le reste de sa vie, Ariane rougit quand on lui en parle; et lorsqu'à la fête donnée par l'œuvre du Repentir momentané Hugues roule sous le char romain qu'il conduisait, Ariane, qui vendait des cigarettes à un louis que Hugues a toutes achetées, Ariane se trouve mal. « Elle irait mieux si le gros monsieur était là », fait le jeune frère futé, quand ils sont rentrés. Et comme le gros monsieur arrive prendre des nouvelles, Ariane va mieux et se met de la poudre. Mais à la vue du bien-aimé, elle s'évanouit de nouveau, et l'épais soupirant a l'occasion de la porter dans ses bras sur son lit. Cette fois, il bout d'amour et il est pris. Il suffit qu'Ariane manifeste l'intention d'entrer au couvent pour qu'il se précipite dans le filet du mariage.

Dialogue vif, scènes finement observées, répliques pleines d'esprit, caractères nettement tracés, tous ces éléments recommandent ce nouveau volume de la collection.

C'est un élément plus nouveau encore qui signale le suivant : *Gens chics* (chez Charpentier et Fasquelle), pour lequel Gyp a fait appel au concours du pinceau de Bob. Gyp peint très bien. Bob n'a pas encore tout le talent de sa mère, mais il promet. Il y a déjà progrès depuis le temps où, accompagné de son ecclésiastique précepteur, il allait crayonner les principaux sujets des toiles du Salon de peinture.

Dans ce nouveau volume, Gyp s'efface modestement devant Bob. Le texte offre une série de dialogues pris sur le vif et à l'instantané dans différentes circonstances de la vie parisienne, à un beau mariage célébré à Saint-Pierre de Chaillot, puis dans l'allée des cavaliers, au Bois, puis à l'hôtel de Saint-Sabbas, où l'on parle littérature et où Georges Ohnet est roi, puis à Longchamp, où les propriétaires trichent, puis au château, où les jeunes gens, fort mal élevés, font des trous de vrille aux portes des chambres à coucher pour voir les belles dames en chemise.

Voilà d'amples matières à l'illustration de Bob, qui a débridé sa fantaisie, et quand il déroule des nuages de cheveux roux sur les flancs de Maud à sa toilette, et quand il ourle de dentelles la chemisette de Mme de Rebondy, et quand il cerne les flasques rotondités de la comtesse Kranig, et quand il croque les diverses postures des dames bicyclettistes et des cavaliers, et quand il illustre les romans de G. Ohnet ou de Marcel Prévost. Ce jeune artiste promet.

Il ne lui serait pas interdit de prendre quelques leçons auprès de Maurice Leloir, — qui vient précisément d'ajouter un volume au grand Molière illustré de l'édition Testard. C'est *le Bourgeois gentilhomme* qui vient de paraître, précédé d'une notice trop courte de M. Anatole de Montaiglon. Le préfacier, en citant comme sources du premier acte Aristophane et Lucien, eût pu prendre texte du dialogue de Mamamouchi pour étudier la « turquerie » dans Molière, et ses emprunts à Rotrou à cet égard. La question s'élargirait aisément si l'on voulait constater les rapports fréquents de la Turquie et de la France à cette date, et la phase que traverse la question d'Orient au moment du *Bourgeois gentilhomme* (1670) et de Bajazet (1672). L'érudit a préféré modestement laisser la première place à l'aquarelliste dont les en-têtes, culs-de-lampe et encadrements sont exquis et spirituels. La pleine page figure la scène où Mme Jourdain surprend son mari à faire la fête avec Dorante et Dorimène : c'est une fort belle composition. Ces grandes et riches éditions se font rares.

Vous connaissez l'histoire de Francillon, l'héroïne d'Alexandre Dumas qui a pris pour devise : Œil pour œil, dent pour dent. Elle a juré qu'elle punirait du talion son mari, si elle apprenait qu'il la trompât. Or elle l'apprend. Elle raccroche un bellâtre quelconque au bal de l'Opéra, passe une partie de la nuit avec lui au cabaret, et raconte

Digitized by Google

le lendemain son équipée à son mari, avec preuves à l'appui. Mais elle a fait de la fanfaronnade de vice, car les choses, avec le bellâtre, n'ont pas été loin du tout. Elle s'est vantée, pour se venger. On découvre finalement que l'honneur est sauf, et la leçon suffit à l'époux volage.

C'est une donnée un peu semblable qui fait le sujet de l'amusant roman de Jean Rameau, l'*Amant honoraire*, paru chez Ollendorff, éditeur. Le comte et la comtesse de Puisseguin font un ménage modèle. Ils sont mariés depuis six ans, et ils ont déjà cinq enfants, pour lesquels la jeune mère a autant d'adoration que pour son mari. Elle nourrit elle-même, et sa piété maternelle fait même discrètement sourire le monde frivole dans lequel elle vit. Un nuage vient obscurcir ce ciel bleu. Le mari prend pour maîtresse une chanteuse. La jeune épouse, dépitée, consent à aller voir la collection de bénitiers d'un dangereux séducteur, M. d'Olonzac, qui lui fait la cour. Mais au bord du fossé, elle recule. Sa vengeance est trop préméditée, et il est bien difficile d'aimer par raison. Sa conquête ne lui dit plus guère, et son honnête pudeur se refuse à servir les intérêts de son dépit. D'Olonzac doit se contenter de peu et respecter ces scrupules. Il accepte l'étrange mission de compromettre la pauvre comtesse qui l'en prie. Tout ira comme si le pont était passé; ils se montreront ensemble au Bois, au cabaret, et le monde sera vite pris aux apparences. Il faudra bien que le mari apprenne son infortune, et il sera loin de se douter qu'elle est imaginaire. Justement, un ami fort bavard sonne et trouve la belle chez son séducteur. Elle a soin d'ébouriffer ses cheveux et de friper sa voilette. Le lendemain, il n'est bruit que de la bonne fortune de d'Olonzac.

Comment le mari l'apprend-il? Il y met du temps malgré toute la meilleure volonté de la fausse coupable qui lui écrit des lettres anonymes, qui étale sa voilette et son porte-cartes chez d'Olonzac le jour où elle sait que son époux doit y venir. Elle fait de fréquentes absences injustifiées, elle sort en fiacre la nuit; son nouveau métier l'ennuie à périr, il est vrai, mais le désir de la vengeance l'emporte. Son amant platonique et honoraire l'ennuie; elle choisit, pour aller perdre son temps chez lui, les instants où il est absent, et elle lit le *Journal officiel* pour passer les heures. Il faut bien à la fin que le mari ait des soupçons. Un jour que la femme de chambre est sortie, il lace lui-même le corsage de sa femme, il fait une remarque avec un lacet dans une boutonnière. Elle s'en aperçoit, défait elle-même le ruban, et lui donne à croire au retour qu'elle s'est déshabillée. Une autre fois, le mari lit sur le buvard de la perfide le nom d'Olonzac, qui s'y était imprimé en séchant une enveloppe. De là des scènes; la comtesse se vante de sa vengeance et soutient son rôle. Le mari écume, lâche sa chanteuse, est au désespoir. Il apprend à temps que le jeu n'a pas dégradé la chandelle et que son repentir et sa fidélité ramèneront le parfait bonheur sous son toit. L'histoire est agréablement contée et l'étude des subterfuges de la fausse criminelle constate autant d'imagination que d'ingéniosité.

M. Auguste Germain s'est fait une spécialité de la chronique des coulisses. Il observe le monde des théâtres; il a pour champ les planches, et les portants pour jalons. Le sujet est une ample matière, et M. Germain a d'illustres devanciers, à commencer par celui qui demeurera l'éternel modèle du genre, Le Sage lançant son Gil Blas de Santillane à l'aventure dans les couloirs des théâtres de Grenade. Là, une actrice de ses amies, pour ne pas effaroucher son protecteur du moment, le fit passer pour son frère, et Gil Blas conte qu'ils vinrent tous l'embrasser, jusqu'au souffleur : « Il semblait que ces gens-là n'eussent jamais vu de frère! »

Le Sage faisant une galerie des comédiens de son temps sous des noms espagnols, La Bruyère cinglant de sa satire l'acteur Baron, ce sont là des précédents propres à inciter quelque esprit observateur à observer et étudier les comédiens, quitte à refaire le Roman Comique.

La plume de M. Germain, secondée par le crayon du spirituel dessinateur M. Alb. Guillaume, raconte plaisamment et comme d'après nature l'odyssée d'une grande demi-mondaine qui se risque au théâtre et y rencontre des cabales. (*Théâtreuses*, chez Simonis Empis.) C'est une satire assez légitime de ces femmes à la mode qui confondent l'art dramatique avec celui de l'exhibition, qui remplacent le talent par les diamants, et les inflexions du débit par des flexions de jambes. Ces temps derniers en ont donné assez et trop d'exemples.

Digitized by Google

Mme Henry Gréville fait un joli conte dans le *Fil d'or*, édité par la librairie Plon. C'est un roman sain et honnête, écrit dans un style aisé. Le jeune ménage Barrois vit heureux en Touraine. Mme Barrois a auprès d'elle sa sœur, Mme veuve d'Esparre, dont le mari est mort malheureusement dans une fête donnée à l'occasion du retour des mariés. Il avait eu l'idée de faire servir le dîner dans un château en ruines, et le plancher s'écroula pendant le repas. La scène est assez habilement peinte. A travers des péripéties d'un intérêt doux et reposant, le jeune ménage vit heureux jusqu'aux prochains déboires qui sont une perte d'argent dans une mauvaise affaire, et la maladie de leur enfant qui est atteint du croup. Il est guéri grâce au serum du docteur Roux, par le docteur Driseulles que Mme d'Esparre se prend à aimer et finit par épouser. Beaucoup de scènes accessoires sont agréables, ainsi celle où un galantin donne rendez-vous à Mme Barrois dans un moulin. Mais le beau Berluques trouve au moulin la veuve au lieu de la jeune femme, et toutes deux le bernent. C'est un gentil tableau. Faut-il ajouter que le Fil d'or, c'est le fil qui unit par le bonheur les époux aimants? Aucune morale n'est plus saine.

M. Émile Blémont, — ce félibre du Nord, — a publié chez Lemerre un volume de poésies variées, inspirées au cours des circonstances et, comme le dit le titre, *A la Belle Aventure*. Ce sont de tout un peu, des vers d'amourettes et des vers d'amour, des rêves et des odes au sol natal, dans un style clair et pur, avec un grand charme dans le choix des sujets qui sont toujours aimables : des jeunes filles jouent au volant, — volant symbolique qui est le cœur du poète, — la valse tournoie, le printemps fleurit, les femmes sont belles, les ingénues ont des ardeurs inquiètes; puis c'est l'hymne aux brunes qui répond à la cantilène des blondes, c'est le cerisier et les vendanges, c'est les figures amies des contemporains ou contemporaines célèbres, c'est les paysages de France ou les coins de Paris ; partout l'inspiration est aimable et franche, la facture élégante et le vers solide.

M. Georges Beaume a déposé dans sa *Corbeille d'or* (chez Plon) seize joyaux finement ciselés qui ne déparent pas leur écrin. Ce sont des nouvelles agréables de forme, ingénieuses d'invention et variées de ton qui ont chacune leur charme particulier, depuis l'histoire d'Hilaire Borie, — une curieuse histoire d'enfant naturel dont le retour réconcilie deux vieux, qui s'épousent, jusqu'aux plaisants contes de l'âne de Santon, des deux Hercules ou de la nuit de Noël. C'est une corbeille d'or dans laquelle les joyaux ne disparaissent pas sous l'ouate d'emballage.

Les difficultés de protéger un nom noble, celui des de Kérilis, contre un passé fâcheux et contre sa disparition par le mariage de la fille, le souci de voiler les dettes et les défaillances pour sauver l'honneur, la peinture des amours de Louise de Kérilis et de Bernard Clairmont, des scènes à la fois tendres, pathétiques ou pénibles recommandent le volume de Gustave Toudouze, publié chez Victor Havard, *l'Orgueil du nom*. C'est une attachante étude de la fierté nobiliaire, présentée dans un style ferme, net, dépouillé de tout modernisme trop audacieux.

On a souvent dit et écrit que la littérature est le miroir de la société, de ses mœurs et de ses habitudes. Il y paraît au nombre de volumes que la bicyclette suggère aux lettrés.

Il y aura désormais une littérature cyclique, qui n'aura rien de commun avec celle qu'on appela ainsi au temps d'Homère. C'est d'abord le grand champion de la pédale, cycliste et écrivain, pédalier de la bécane et de la machine à écrire, Édouard de Perrodil, qui consigne sur son journal ses intéressantes impressions de roulage en Espagne dans *Velo Toro*, et en Autriche dans *A vol de Velo* (chez Flammarion). Voici encore l'aimable humoriste L. Michaud d'Humiac qui, dans son volume prestement illustré *Miss Recordinett* (chez Flammarion), conte de gaies aventures cyclistes, pleines d'esprit et de bonne humeur.

LÉO CLARETIE.

Digitized by Google

# REVUE DU MOIS PASSÉ

**Politique.** — A cette époque de l'année, la politique prend une forme nouvelle : le Parlement est séparé, les conseils généraux vont se réunir, sénateurs et députés se remettent en contact avec leurs électeurs, et les ministres, enfin seuls, assurés pour la première fois, depuis la formation du cabinet, d'une longue existence de trois mois, pourraient s'occuper des affaires de leurs départements respectifs, s'ils n'étaient obligés d'aller se faire voir aux populations. C'est le moment où, aux distributions de prix dans les collèges ou les comices, on se félicite des progrès accomplis au cours de la dernière campagne, et l'on élabore le programme, facilement vaste, des progrès qu'on se propose d'accomplir encore ou de léguer à ses successeurs.

Le cabinet Ribot pourra se présenter en province : d'abord il a réussi à se former, ce qui ne paraîtra pas facile, si l'on se reporte aux circonstances critiques du mois de janvier; le cabinet Dupuy venait de tomber, le centre gauche ne se sentait pas en état, même avec l'appui des ralliés, de former une combinaison durable; les radicaux étaient pleins de bonne volonté, mais on ne pouvait songer à un ministère purement radical, et M. Léon Bourgeois, qui s'offrait à refaire la concentration, n'y a pas réussi. C'est M. Ribot qui l'a faite. Il a dû incliner un peu plus à gauche qu'on ne s'y attendait, mais ce n'est qu'à ce prix qu'il pouvait obtenir enfin le vote du budget, dont on désespérait presque, et une certaine accalmie qui a permis d'arriver sans encombre à la fin de la session. Le ministère peut se dire dès à présent qu'il aura vécu au moins neuf ou dix mois, ce qui est supérieur à la moyenne de la vie ministérielle.

La Chambre est venue à bout de la réforme de l'impôt sur les boissons. Ce n'a pas été sans peine, parce que la question était complexe. Le gouvernement proposait un dégrèvement partiel, et il avait de bonnes raisons : une raison qu'il donnait, c'est que pour faire le dégrèvement total, il fallait porter le droit sur l'alcool à un taux énorme, 275 francs par hectolitre au lieu du chiffre actuel de 156 fr. 25; la raison qu'il ne donnait pas, c'est qu'avec un dégrèvement partiel, on laissait subsister l'impôt. Si, plus tard, on avait besoin de nouvelles ressources, il aurait suffi d'augmenter un impôt existant, en possession de tous ses instruments de perception, tandis qu'après le dégrèvement total il faudra créer à nouveau, de toutes pièces, toute la mécanique fiscale. La Chambre a eu aussi de bonnes raisons pour préférer le dégrèvement total : d'abord c'était le seul système qui permît de supprimer l'exercice, et il faut reconnaître que ce qui rend un impôt impopulaire, c'est moins l'élévation du taux que le mode vexatoire de la perception. Cette considération n'aurait peut-être pas suffi; mais quand, après avoir rejeté le système du gouvernement et voté en principe le monopole de la rectification de l'alcool, elle s'est aperçue que cela équivalait à un ajournement indéfini, la Chambre a pris peur de se voir encore reprocher cet aveu d'impuissance : elle avait promis la réforme, elle n'a pas voulu en avoir le démenti, et, en attendant l'organisation du monopole, elle a voté le droit de 275 francs.

Il y avait bien une coalition des bouilleurs de cru et des distillateurs pour faire échouer la réforme; mais, au cours de la discussion, les bouilleurs de cru avaient obtenu la franchise de 20 litres pour leur consommation dite de famille. C'était tout ce qu'ils pouvaient espérer : ayant obtenu satisfaction, ils ont naturellement abandonné leurs alliés, puisque la modération consiste à se contenter de sa propre satisfaction sans réclamer celle des autres.

Les députés ont donc pu retourner au sein de leurs collèges avec une réforme, sinon accomplie, au moins votée. Ils vont pouvoir, ce qui n'est pas négligeable, annoncer pendant trois mois qu'ils ont supprimé tout impôt sur le vin, le cidre et la bière. Ce sera l'affaire du consommateur de s'arranger de façon à en retirer quelque bénéfice. On peut craindre qu'il ne s'aperçoive pas beaucoup plus de ce dégrève-

Digitized by Google

ment que des précédents; mais enfin, s'il n'en profite pas, il y aura toujours quelqu'un qui en profitera, peut-être le producteur, en tout cas le marchand.

Encore faut-il que la réforme soit, non seulement votée, mais réalisée. Il reste à obtenir le vote du Sénat. Peut-être quelques-uns de ceux qui ont voté le droit de 275 francs ont-ils compté sur le Sénat pour faire remarquer les inconvénients de ce taux élevé, mais il ne semble pas probable que le Sénat veuille choisir cette occasion pour résister; il a, lui aussi, le goût de la popularité et ne voudra pas faire la partie trop belle à ses adversaires en s'opposant à une réforme qui se présente, du beau côté, sous la forme d'un dégrèvement complet des boissons alimentaires.

Ce qu'on peut prévoir, c'est que la réforme, une fois entrée dans le domaine des faits, offrira de graves difficultés. Le dégrèvement sera très facile à opérer; la perception du droit de 275 francs n'ira peut-être pas sans quelques mécomptes. Il y aura tant de bénéfice à frauder que les fraudeurs redoubleront de malice et se multiplieront. Il pourrait arriver que l'augmentation du droit ne donnât pas, à beaucoup près, les 200 millions qu'on en attend, et que l'aventure se terminât par un nouveau déficit dans le budget.

Ce sera une raison de plus pour hâter l'organisation du monopole; quand un impôt dépasse les limites de ce que le contribuable peut payer sans trop s'en apercevoir, il n'y a plus d'autre moyen de le percevoir que de s'emparer de la production elle-même, ou tout au moins d'une branche essentielle de la production. C'est ce qui est arrivé pour le tabac et les allumettes.

Est-ce une ère nouvelle que M. Barodet vient d'ouvrir en faisant voter sa proposition d'arbitrage permanent entre la France et les États-Unis? En tout cas l'intention est excellente, et comme c'est déjà beaucoup de pouvoir réaliser une partie de ce qu'on a projeté, il faudra se féliciter si l'on arrive ainsi à résoudre amiablement quelques-uns des petits conflits qui s'élèvent journellement entre les peuples. A supposer que les négociations soient couronnées de succès, il y aurait un tribunal permanent auquel seraient déférées les difficultés qui surgiraient entre les deux grandes républiques. Il faudra préalablement se mettre d'accord pour porter la question devant le tribunal arbitral, ce qui suppose que les deux nations auront d'avance pris leur parti de la perte éventuelle du procès, c'est-à-dire que l'affaire ne sera pas de conséquence. Mais enfin c'est une habitude à prendre; on pourra en venir graduellement à soumettre au tribunal des affaires de plus en plus importantes. Pour peu que le système fonctionne d'une façon satisfaisante, d'autres peuples adhéreront à la convention, et il y aurait là le germe de relations pacifiques, susceptibles de se transformer en véritable alliance, une alliance des peuples de bonne foi et de bonne volonté contre les entreprises de la force ou de la ruse. Ce serait bien beau.

Il n'y a pas à espérer que l'arbitrage puisse, de longtemps, s'appliquer aux affaires d'Europe. Dans notre vieux monde les intérêts sont trop immédiats, trop absolus et trop enchevêtrés pour qu'aucun peuple veuille remettre à des arbitres quelconques la solution de questions où son existence même est en jeu. On n'imagine pas la France et l'Allemagne, par exemple, se mettant d'accord pour faire délimiter leurs frontières par des arbitres, ou l'Angleterre et la Russie allant devant un tribunal chargé de résoudre la question d'Orient. Quels sont les hommes qui pourraient être désignés comme arbitres? Y en a-t-il qui soient assez au-dessus des intérêts et des passions pour se prononcer impartialement en d'aussi graves matières? Et quand il y en aurait, à qui le ferait-on croire? Si les arbitres n'étaient pas vendus, on s'imaginerait toujours qu'ils le sont, et pour le résultat c'est à peu près la même chose. Il faudrait commencer par se battre pour faire admettre ses arbitres, et une fois la sentence rendue, comment pourrait-on en assurer l'exécution autrement que par la guerre? Si le fonctionnement de la justice est possible en matière privée, c'est que l'État est plus fort que les particuliers, mais il n'y a pas encore sur la terre un pouvoir plus fort que les peuples. Tout ce qu'on peut faire, mais ce sera déjà quelque chose, c'est de s'expliquer avant d'en venir aux mains et de n'avoir recours aux armes que lorsqu'il n'y a pas d'autre issue.

G. B.

**Questions militaires.** — Après la loi de trois ans, celle de deux! Il était facile de prévoir que le projet de réduire encore la durée du temps de service se poserait

Digitized by Google

un jour ou l'autre, mais il était permis d'espérer qu'on ne choisirait pas pour réaliser ce desideratum populaire le moment où atteignent leur maximum les efforts militaires des grandes puissances.

Espérons pour le bien de l'armée et la sécurité du pays que le projet de loi qui occasionne en ce moment les polémiques les plus passionnées sera abandonné par son auteur lui-même, le général Iung : nous avons la conviction que le député de Dunkerque n'obéit pas en le présentant à des préoccupations électorales, mais sa proposition n'en constitue pas moins une formidable réclame à l'adresse de la masse qui subit l'impôt du sang sans enthousiasme, et nul doute que parmi les adhérents qui le suivent ne se trouve plus d'un politicien heureux de trouver là une plate-forme nouvelle.

Non, la France ne peut en ce moment admettre le service de deux ans:

1° Parce que ce n'est pas dans ce court laps de temps qu'on forme un cavalier ou un artilleur. — Tout le monde est d'accord sur ce point.

2° Parce que la population française étant inférieure de 10 millions à celle de l'Allemagne, deux contingents seraient impuissants à donner à l'armée les effectifs qui lui sont nécessaires et dont il était question le mois dernier à cette même place. La moyenne d'un contingent est de 190,000 hommes. Deux classes fournissent donc à l'armée 380,000 hommes seulement; joignons-y 70,000 hommes des contingents permanents (rengagés, légion, etc.) et nous n'arrivons qu'à un total de 450,000 hommes.

*Or il en faut 544,000 !*

Différence : 100,000 hommes en chiffres ronds. Que deviennent les effectifs avec la loi de deux ans?

3° Parce que nous n'aurions plus de sous-officiers, et c'est là peut-être le reproche le plus grave qu'on puisse adresser au nouveau projet.

Il ne faut pas se le dissimuler : le nombre des rengagés diminue dans les régiments français ; au début, lorsque les lois nouvelles promettaient des situations assurées dans la vie civile au sous-officier titulaire de quinze ans de services, on voyait croitre rapidement la proportion des rengagés dans les corps; aujourd'hui les sous-officiers déçus voient accorder à la faveur et en dehors de l'armée des emplois qui leur étaient réservés, et le recrutement en sera bientôt tari si les pouvoirs publics n'avisent pas. En ce moment la moyenne des sous-officiers rengagés dans les compagnies est de 2 1/2, alors que la loi autorise un maximum de 3 1/2 (50 pour 100 de l'effectif).

L'Allemagne dont il faut toujours parler, puisque son niveau militaire sert d'étiage à ses voisins, a 135,000 rengagés, soit environ 28 par compagnie. Ils forment le noyau de l'armée.

Nous en avons 22,000.

Or, *c'est la troisième année de service* qui nous fournit le supplément de sous-officiers nécessaire. Où les trouverons-nous, si cette troisième année est supprimée ?

Effectifs, cadres, organisation, tout serait donc atteint par cette loi néfaste. Que les consuls veillent !

On nous répond : Mais cette Allemagne que vous citez sans cesse a le service de deux ans !

Erreur : la loi allemande comporte *trois* ans, et si les Allemands n'en font *effectivement que deux,* c'est par une tolérance personnelle de l'empereur, maître suprême de l'armée : et cette tolérance ne s'étend qu'aux soldats d'infanterie : les cavaliers et les artilleurs restent trois et quatre ans sous les armes.

Essayez d'introduire dans notre société militaire démocratique une inégalité de cette nature!

Le ministre de la guerre, le conseil supérieur de guerre sont opposés au projet de *deux ans.* Qu'il aille rejoindre les généreux aperçus de M. Frédéric Passy sur la fraternité des peuples et la paix universelle!

C'est une heureuse tentative que celle dont le *Petit Journal* a pris l'initiative en provoquant l'émulation des colombophiles français, et en exécutant ces jours derniers deux lâchers de pigeons voyageurs, l'un au Trocadéro, l'autre à 200, 300 et 500 kilomètres en mer. Ces dernières épreuves, en particulier, ont prouvé que nos flottes pourraient, en cas de guerre, rester en communication constante avec le pays, résultat nié par plusieurs techniciens.

Qui ne voit l'intérêt considérable attaché à cette constatation? Une escadre cherchant l'ennemi et se trouvant dans la nécessité d'être renforcée par une ou plusieurs unités de combat pourra, à l'aide de pigeons voyageurs, faire connaitre ra-

Digitized by Google

pidement sa direction et ses besoins au port le plus voisin.

Toutefois, ne nous endormons pas sur ce premier essai : on vient de réunir chez nous 80,000 ou 100,000 pigeons; nos voisins en ont 500,000, avec un budget de 50,000 marks, double du nôtre. Ils comptent sur les colombiers secrets qu'ils entretiennent en France pour connaître vite et sûrement nos premiers mouvements de troupes et compléter leur service d'espionnage. C'est la guerre par tous les moyens; soyons prêts à la faire sur ce terrain comme sur tous les autres.

Et puisque nous sommes en l'air avec ces gentils messagers, que la mobilisation réquisitionnera comme de simples facteurs, restons-y quelques instants encore avec les ballons captifs, dont les services, pour un général en chef, seront en maintes circonstances inappréciables. On avait déjà fait en France et en Allemagne des essais de tir sur ballons, mais la limite à laquelle ces observateurs aériens doivent se tenir pour n'être pas atteints n'avait pas été fixée : des expériences très complètes faites ce mois-ci en Autriche prouvent qu'à partir de 5,500 mètres l'aérostat est invulnérable. Or un ballon captif dominant un champ de bataille à la hauteur de 500 mètres embrasse un panorama de 80 kilomètres de rayon. — En admettant que la moitié de cette étendue soit trop éloignée pour que l'observation puisse s'y exercer efficacement, il reste encore, en tenant compte des 6,000 mètres qu'il faut mettre entre les canons et l'aérostat, une zone de plus de 30 kilomètres dans le champ de ses lunettes. — Or jamais l'officier d'état-major posté dans la nacelle n'aura besoin de fouiller le terrain aussi loin, et s'il renseigne le général en chef sur tout ce qui se passe à 15 kilomètres en arrière des premières lignes ennemies, il aura largement rempli sa mission.

Il y aura de beaux jours dans la prochaine guerre pour les disciples du capitaine Coutelle, le premier aérostier dont parle l'histoire militaire : puissent-ils, comme ce dernier, voir gagner sous leurs yeux une seconde bataille de Fleurus !

E. D.

**Géographie.** — Connaissez-vous sur la carte de l'Amérique du Sud ce coin de terre qu'on appelle le *Contesté Franco-Brésilien?* On n'en parlait plus guère que de loin en loin dans les discussions orageuses du conseil général de Cayenne, ou dans les conversations discrètes de la Chancellerie, ou encore dans quelque séance de la Société de géographie, quand on venait applaudir un Crevaux ou un Coudreau, héroïques champions des droits et de l'influence de la France au pays de l'Amazonie. Un conflit sanglant vient tout à coup de rouvrir la question vieille de deux siècles.

Quand l'Europe imposa à Louis XIV en 1713 les fameux traités d'Utrecht, l'Angleterre fit régler de son mieux au profit de ses protégés, les Portugais, la délimitation de la frontière entre la colonie du Brésil et l'immense territoire surnommé « France équinoxiale ». Il fut décidé que la limite de nos possessions serait, au sud, la rivière du *Yapock* et de *Vincent Pinçon,* et on interdit à nos marchands de commercer, à nos missionnaires de prêcher et de convertir au delà de ladite rivière, dans les terres du *Cap de Nord.*

Les diplomates oublièrent seulement de faire connaître ce qu'ils entendaient par le Yapock et le Cap de Nord, et lorsque, dans la suite, on s'avisa d'en indiquer la situation précise, les géographes officiels ne purent s'accorder ni sur l'un ni sur l'autre.

Le Cap de Nord s'était tout à fait évanoui; mais la rivière Yapock mit aux prises les topographes et les philologues et fit couler des flots d'encre. On s'étonna des trésors d'érudition que pouvait cacher un seul nom : ce fut une mine pour les « prospecteurs » d'étymologies.

Les Portugais, et après eux les Brésiliens, qui sont les Portugais émancipés du Brésil, s'évertuèrent à démontrer que Yapock et Oyapock, c'était tout un, et ramenèrent la frontière française de la Guyane à 300 kilomètres au nord, sur le fleuve qui porte ce nom. Les Français ripostèrent que *Yapock* et *Oyapock,* dans la langue des indiens Guarani, signifie embouchure de rivière, qu'il fallait donc choisir entre une demi-douzaine de cours d'eau ainsi désignés, et qu'en toute vérité et justice, l'Araguary, le plus voisin du fleuve des Amazones, leur paraissait être la limite fixée par la diplomatie.

Les traités signés à Madrid en 1801, à Amiens en 1802 donnaient raison à l'interprétation française. Les traités de 1815 rouvrirent le procès, en déclarant l'affaire douteuse et revisable. Pendant qu'on se

Digitized by Google

préparait à la reviser, le gouvernement français, en 1836, installa un poste militaire à Mapa, sur une des rivières ou des Yapock qui sillonnent le territoire contesté.

Le Brésil protesta, cria à l'usurpation; Louis-Philippe, souverain pacifique et conciliant, fit évacuer Mapa. Les Brésiliens s'y glissèrent après nous. La France à son tour invita les occupants à battre en retraite : ils obéirent en 1853, et le Contesté rentra dans l'ombre et le silence jusqu'au jour où la presse des deux mondes apprit gaiement à ses lecteurs qu'un Etat nouveau venait de naitre. Le peuple de Counani (300 habitants!) avait proclamé la « République de la Guyane indépendante », et nommé président M. Jules Gros, bourgeois de Vanves et professeur de géographie. C'était en 1887. Les collectionneurs de curiosités contemporaines n'ont pas oublié que, sans perdre de temps, le nouveau chef d'État prit tout à fait au sérieux cette mission inespérée, organisa à Paris son conseil des ministres, créa l'ordre de l'*Étoile de Counani*, distribua des emplois, recruta des auxiliaires, etc. Malheureusement une crise gouvernementale éclata entre le zélé président et son conseil : il voulut révoquer un de ses ministres indociles; celui-ci le déclara lui-même déchu de ses fonctions, et constitua un contre-gouvernement.

Enfin la France et le Brésil se lassèrent de cette petite comédie politique, et l'*Officiel*, dans une note brève, mais sévère, somma la « soi-disant République counanienne » de se dissoudre. Elle tomba, au grand regret des ambitieux prêts à dévouer leur sort à l'eldorado de Counani, et des désœuvrés qu'amusait le spectacle de ces contestations dans le Contesté. Mais le Contesté durait toujours.

Ce fameux territoire, sans être clairement délimité, n'était pourtant pas inconnu. Jules Crevaux et Henri Coudreau l'avaient traversé; plus récemment, M. Brousseau, chargé d'une mission officielle, en a exploré une partie. On n'en saurait dire la superficie exacte; Élisée Reclus l'évalue à 200,000 kilomètres carrés, Coudreau à 80,000, et un colon guyanais bien informé à 500,000 : du côté de l'ouest, il peut s'étendre indéfiniment.

Tous s'accordent, — sans parler des plus enthousiastes, — à vanter la richesse de la flore, la fécondité du sol, la variété des essences forestières, qui comprennent toutes les espèces de bois propres à la charpente, à l'ébénisterie, aux constructions navales, bois de car, palissandre, acajou, ébène, bois rouge, les plantes médicinales, tinctoriales et textiles, les arbres qui donnent le caoutchouc et la gutta-percha. Les pêcheries de la mer, des rivières et des lacs y sont prospères; on peut en croire M. Coudreau, qui, dans ses explorations de la Guyane, a vécu de longs mois sous les fourrés au bord des rapides, dans les campements des indigènes, et qui a vu les produits de la pêche aux marchés de Cayenne et de Para.

C'est sur ce territoire que se ruaient depuis deux ans quelques milliers de personnes parties de Cayenne, du Brésil et des Antilles. Un créole guyanais, prospecteur d'or, venait de découvrir des gisements du précieux métal dans la vallée de la Carsevenne, et en avait rapporté en quelques jours deux cents kilos. D'autres après lui avaient eu le même succès. A Cayenne, tout le monde partait ou songeait à partir pour les placers.

Sur les placers et à Mapa, les flibustiers étaient les seuls maîtres. Un audacieux aventurier brésilien, Cabral, se mit à la tête d'une bande, arbora résolument sur les cases de Mapa le drapeau brésilien, et entreprit la razzia des chercheurs d'or. Les créoles français de la Guyane étaient les mieux outillés et les plus riches : c'est à eux qu'il s'attaqua de préférence. Plusieurs de nos nationaux furent dépouillés de leur or et maltraités. Leurs réclamations décidèrent le gouvernement français à envoyer à Mapa l'aviso *Bengali* pour faire une enquête. Cabral s'opposa au débarquement de l'agent, M. Casey, chargé d'examiner la situation. Le *Bengali* rentra à Cayenne; Cabral et ses acolytes s'applaudirent de leur succès, l'impunité accrut leur audace. Ils se préparèrent à expulser les Français des placers.

A la tête de 400 ou 500 forbans, Cabral parcourut le pays de la Carsevenne et du Counani, faisant main basse sur le butin et l'or des mineurs français. A Counani, une de ses bandes arrêta un notable du village, Trajane, le mit aux fers et le conduisit à Mapa.

Le gouverneur de Cayenne, M. Charvein, informé de ces événements, prit l'initiative d'envoyer le *Bengali* à Mapa avec une compagnie d'infanterie de marine. Le ca-



Digitized by Google

pitaine Lunier, qui la commandait, débarqué à Mapa, somma Cabral de mettre Trajane en liberté. Cabral répondit en tirant quatre coups de revolver à bout portant sur l'officier français qui tomba. La compagnie prit le village d'assaut après un combat acharné qui nous coûta cinq morts et vingt-quatre blessés. Les gens de Cabral eurent soixante tués; le village de Mapa fut incendié. Le *Bengali* ramena à Cayenne ses morts, ses blessés et des prisonniers.

La première conséquence de cette sanglante échauffourée fut le rappel et presque le désaveu du gouverneur de la Guyane. Les deux gouvernements de la France et du Brésil se sont mis d'accord pour faire régler enfin par un arbitrage un différend deux fois séculaire. Il y a peu d'années, le tsar Alexandre III avait ainsi, de sa pleine autorité, fixé les limites septentrionales de cette même Guyane entre la France et la Hollande. Quel que soit l'arbitre à qui doive être cette fois confié le soin de la sentence suprême, il saura, dans le partage du Contesté franco-brésilien, tenir compte à la France des droits bien acquis que lui donnent, en dehors de traités équivoques, les entreprises de ses colons, les découvertes laborieuses de ses explorateurs, le sang généreusement versé par ses soldats.

S'il est encore quelque bonne âme qui conserve un regain de sympathie pour l'ex-roi Behanzin, ce fantoche qui a cessé d'être féroce sans cesser d'être grotesque, nous lui recommandons la *France au Dahomey*, où M. Alexandre d'Albéca vient de raconter les deux dernières expéditions du général Dodds. Le lecteur sensible qui serait tenté de plaindre le despote nègre interné à la Martinique du manque d'espace, de soleil, de tabac et de négresses, gardera sans doute la meilleure part de son admiration aux braves gens du corps expéditionnaire, que le chef des « féticheurs blancs » a deux fois conduits de la côte des Esclaves dans les brousses du Couto et du Zou.

M. d'Albéca s'excuse dans sa préface de n'être « ni savant, ni littérateur ». N'en croyez rien : une préface ne dit pas toujours la vérité. Lisez plutôt ce récit vivant, alerte et clair : l'auteur écrit comme l'infanterie de marine et la légion étrangère se battent. Et si vous ignorez par hasard ce que fut le Dahomey dans le passé, la généalogie de ses souverains, les extraordinaires coutumes de leur cour, l'ethnographie et les mœurs de leurs sujets, vous serez tout à fait instruit, aussi bien que sur les péripéties émouvantes des récentes luttes contre les Amazones armées de fusils Dreyse et Mauser, et sur les vues et promesses de la colonisation future. Le tout encadré d'illustrations qui sont des photographies parlantes, et de cartes dressées avec une lumineuse précision.

L. L.

**Beaux-Arts.** — La célèbre collection de porcelaines chinoises appartenant à M. Grandidier est entrée au Louvre le mois dernier, par un don de son propriétaire. Elle ne comprend guère moins de trois mille deux cents pièces, installées dans l'entresol des bâtiments du bord de l'eau.

Là, dans six salles consécutives, triomphe la curieuse fantaisie et la technique irréprochable de ces artistes d'Extrême-Orient; là, sur la pâte fragile et transparente, protégées par l'émail brillant, s'étalent en des fonds magnifiques, en des dessins capricieux et charmants (personnages, monstres aux mille formes, fleurs et feuillages de toute espèce, chrysanthèmes, pivoines, nélumbos), les couleurs rares et les nuances délicates, les blancs laiteux, les violets d'aubergine, les rouges de fard, les bleus d'oignon, les jaunes de plomb, les verts d'huile, et toute la gamme des *clair de lune* et ce vert de Khan-hi, si vif, si transparent, dont les Chinois eux-mêmes ont perdu le secret. Du règne de Khan-hi (1662-1723) datent (IIe salle) les deux vases en forme de *Fou* et de *Tcheou*, caractères qui signifient, l'un « bonheur », l'autre « longévité », et une *Bouteille* côtelée à fond jaune impérial dont une salamandre entoure le col. Plus ancienne est (IIIe salle) une *Garniture d'autel bouddhique* en bleu décoré de dragons d'or, composée d'un brûle-parfum, de deux chandeliers et de deux vases, et un petit groupe en grès émaillé d'un *Homme qui regarde un lion de Fô;* plus ancien encore (xe au xiiie siècle) et d'un prix inestimable, un petit *Brûle-parfum* (VIe salle) octogonal en porcelaine blanche, ayant appartenu au célèbre voyageur Marco Polo. Parmi les pièces de l'époque moderne, on admire (Ire salle) une statue assise, en porcelaine blanche, de la *Déesse Kouan-Inn* (Miséricorde).

Un autre agrandissemant du même musée est la nouvelle Salle d'Afrique, dépendance récemment ajoutée à la galerie des

Digitized by Google

Antiques, par M. Héron de Villefosse. On y a placé tout ce que le Louvre contient de statues, bas-reliefs, inscriptions, mosaïques, etc. tirés de ce pays. Quelques pièces déjà sont anciennes dans le musée, d'autres sont exposées pour la première fois. Les plus belles proviennent de la Cyrénaïque (aujourd'hui Barca). On distingue parmi ces dernières une figure de *Femme drapée,* le visage d'une *Méduse,* un torse de *Bacchus,* type conforme au *Bacchus de Versailles.* Ajoutons un exquis petit bas-relief représentant une *Femme appuyée sur un vase* et provenant de Cherchell en Algérie.

A Versailles, M. de Nolhac vient de porter la pioche du connaisseur et de l'érudit dans l'épais et barbare chaos du musée. Certaine collection des rois de France, Pharamond, Clodion, Dagobert, peints sous le règne de Louis-Philippe, et des maréchaux de France de pareil intérêt ont fait place a de plus précieuses peintures, tirées des attiques du palais et soigneusement authentiquées par le conservateur. On n'a pas peu de plaisir à trouver dans ces salles, naguère emplies d'un ennui dense, un portrait de *Dangeau* par Rigaud, de l'*Infante Isabelle* par Nattier, de *Lepelletier* par Largillière, de *Mme Boucher* par Raoux, de *Lenormand de Tournehem* (Tournan) par Tocqué, de *Mlle de Charolais en Franciscain,* de *Marat assassiné* par David, de *Marie-Antoinette dans sa prison* par Kocharski; joints deux tableaux de l'*Ambassade du marquis de Nointel à Constantinople* par Carrey, un *Napoléon III dans son cercueil,* dessin de Carpeaux, *Carle Vanloo et sa famille* de L.-M. Vanloo, un *Souper au Temple* d'Ollivier, et quelques bustes excellents, parmi lesquels *Diderot* et *Voltaire* de Houdon.

Des envois de Rome exposés à l'École des Beaux-Arts, nous ne voulons retenir qu'une chose, c'est la faiblesse et partant l'inutilité croissantes des études dites classiques pour les jeunes artistes d'à présent. La *Flore* de M. Lavalley, exécutée dans la manière en vogue des lumières jaunes et des ombres violettes, accuse aussi peu que possible le souci des maîtres qu'on trouve à Rome, et nous croyons que l'*Enfant au masque*, copié par M. Dézarrois d'après un marbre célèbre du Capitole, peut être compté pour preuve d'une extraordinaire et rare insuffisance.

On a inauguré à Calais le *Monument des Sept Bourgeois,* auquel M. Rodin travaillait depuis longtemps. Nous rappelons que ce monument, dont le nom de l'auteur dit assez l'importance, présente la figure en bronze de chacun de ces sept personnages. A Paris, le *Monument de Murger* a été inauguré sur une pelouse du jardin du Luxembourg, vis-à-vis de l'Odéon, près de l'étang des canards. Il se compose d'un buste sur un piédestal auquel s'enlace une guirlande de roses; une fauvette est posée sur le bord. M. Henri Bouillon en est l'auteur.

Un mot du château de Champs récemment mis en vente, et acheté par M. Cahen d'Anvers. Il est situé sur un coteau qui domine la Marne, entre Noisiel et le pont de Chelles, à une petite distance de Paris. L'architecte Chamblin le construisit il y a environ cent cinquante ans; Mme de Pompadour l'habita, et l'on peut dire que cette demeure, admirablement conservée, offre aux regards tout le charme et toute la grâce qu'on s'attend de trouver dans les choses qui furent à l'usage de la marquise. Ce qu'il a de plus curieux est un salon Louis XV décoré de Chinois, d'arabesques et de singes par Christophe Huet, peintre d'alors, qui fut très habile en ce genre.

Tout le monde s'étonne des sommes extraordinaires que la vente Spitzer a rapportées. On sait qu'il s'agissait d'armes anciennes, curiosité très recherchée par certaine espèce d'amateurs. Nous citerons, pour en donner l'idée, les prix suivants : une simple arquebuse à rouet s'est vu pousser de 2,000 à 16,000 francs, une épée s'est vendue 55,000 francs; un casque italien du XVIe siècle, mis à prix 25,000 francs, n'a été adjugé qu'à 61,000, enfin une armure de Nuremberg a trouvé acquéreur à 76,000 francs. Cette enchère, la plus élevée de la vente, a été mise par M. le duc de Dino, dont la magnifique collection d'armes fait la principale curiosité du moderne château de Montmorency. A propos de ces surprises des ventes, rapportons l'excellente affaire que vient de faire un amateur de Londres, ayant payé cinq livres (125 fr.) une toile qui se trouva un Rubens authentique et que le duc de Bedford lui a rachetée au prix de 90,000 fr.

A Rome, le célèbre chef du préraphaélisme anglais, sir E. Burne-Jones, dont nous voyons maintenant les ouvrages au Champ-de-Mars, termine dans l'église épiscopale américaine, construite sur la

Digitized by Google

rue Nationale, un vaste ensemble décoratif. Ce sont diverses compositions symboliques qui s'exécutent en mosaïque à la fabrique de Murano, représentant la *Cité de Dieu*, l'*Arbre de la vie*, etc. Cette manière, renouvelée des peintres primitifs, se trouve ainsi bizarrement réimportée de Londres à Rome et dans une église protestante, par des Anglais qui l'ont prise à l'Italie.

L. D.

**Sciences et Industrie.** — La course de voitures automobiles de Paris-Bordeaux (1,180 kilomètres aller et retour) a établi d'une façon indiscutable la supériorité actuelle des modèles fonctionnant par le pétrole ou la gazoline sur ceux actionnés par la vapeur ou les accumulateurs électriques. Les conditions du concours imposaient un délai maximum de 100 heures. Sur 46 véhicules engagés, 22 ont pris part à la lutte, 9 seulement, dont 8 à pétrole et à vapeur, ont réalisé le parcours dans le délai prescrit.

Le premier prix, de 31,500 francs, ne pouvant être décerné qu'à une voiture de 4 places au moins, a été accordé au n° 8 (Peugeot) qui n'est arrivé que 3e; c'est le phaéton n° 5 à 2 places (Panhard et Levassor) qui est arrivé le premier après 48 h. 47′ 30″ de route; M. Levassor, qui l'a conduit lui-même, a reçu le 2e prix, de 12,500 francs, ainsi que l'objet d'art offert par M. Félix Faure.

Les quatre autres prix prévus ont été répartis à MM. Peugeot (3e et 4e, 2 et 4 places) M. Roger (5e, 4 places), MM. Panhard et Levassor (6e, 4 places), enfin deux prix supplémentaires ont été accordés, le 7e à M. Roger (4 places) et le 8e à M. Bollée (6 places, la seule voiture à vapeur primée, et datant déjà de 1880!).

La morale à tirer de cette épreuve est la constatation du triomphe de la voiture légère, qualité que permet seul l'emploi d'un combustible et d'un agent de force peu encombrant et pesant; ces conditions sont difficiles à réaliser avec la vapeur ou l'accumulateur électrique. Enfin, au point de vue à la fois du confortable et de la résistance, le véhicule léger permet de garnir les roues de bandages en caoutchouc et même de pneus, qui protègent les appareils contre les détériorations qu'entraînent les cahots de la route.

Pour les voitures de luxe, ou simplement destinées au transport des voyageurs, la palme appartient donc au pétrole; consolons de suite les constructeurs de voitures à vapeur en exprimant l'avis que, s'ils ont en général échoué dans l'application de leur système aux grandes vitesses, leurs machines doivent se prêter plus favorablement que les autres au transport moins rapide des lourds fardeaux.

Le mois passé aura vu se réunir plusieurs congrès scientifiques des plus importants.

Après celui des « Naval architects », tenu à Paris, auquel ont pris part nos ingénieurs les plus distingués, par des communications du plus haut intérêt, sur l'*amplitude du roulis* (M. Bertin, directeur des constructions navales), sur les *chaudières de bateaux* (MM. Normand, du Havre, Sigaudy, ingénieur en chef des Forges et Chantiers de la Méditerrannée, Daymard, ingénieur de la Compagnie transatlantique), etc., le Congrès international des chemins de fer se réunissait à Londres, et là également nos ingénieurs nationaux ont été l'objet des marques de la plus haute estime.

Le Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences se réunit à Bordeaux, au moment de l'Exposition organisée par la Société philomatique de cette ville; et celui de l'Assainissement et de la Salubrité, organisé par la Société des ingénieurs et architectes sanitaires de France, sous la présidence de MM. Tollet, ingénieur, Bechman, ingénieur en chef de la Ville de Paris, Morin-Goustiaux, Hermant et de Baudot, architectes, vient de terminer ses travaux. Les questions les plus intéressantes, les plus passionnantes aussi, se rattachant au rôle de l'ingénieur, de l'architecte et du médecin en ces matières, y ont été supérieurement traitées.

M. le Président de la République, en inaugurant, au même moment, l'Exposition internationale d'hygiène, installée au Champ-de-Mars (pavillon des Arts libéraux) a donné une haute marque du devoir, qui incombe aux pouvoirs publics, d'encourager l'étude des questions qui intéressent l'amélioration des conditions d'existence et de conservation de l'individu dans la maison, à l'atelier, dans tous les services d'édilité des grandes villes.

Cette exposition offre au visiteur attentif des éléments d'instruction des plus frappants.

Voici, dans la partie réservée à la ville

Digitized by Google

de Paris, des tableaux montrant d'une façon saisissante la *maison salubre* comparée avec la *maison insalubre,* — écoulements des eaux polluées, des vidanges, par appareils perfectionnés, mis en regard des procédés défectueux appliqués anciennement aux éviers, plombs, fosses, etc., — ventilation des appareils et des locaux spéciaux, assurée d'une façon méthodique; puis l'habitation une fois débarrassée des matières nocives, enlèvement de tous les résidus par un réseau d'égouts sans cesse grandissant, ayant exigé des travaux considérables, tels que la construction des siphons de Clichy-Asnières, de l'Alma, etc., dont les plans, mis sous les yeux du public, font ressortir l'ingéniosité des procédés de M. l'ingénieur Berlier, caractérisés par l'emploi du *bouclier,* pour le percement des tunnels constituant ces siphons; plus loin, c'est l'épandage des eaux d'égout assuré par les usines de Gennevilliers, d'Achères, à côté des produits maraîchers, modèles phénoménaux de ce que permet d'obtenir l'usage, approprié à chaque espèce, de ces engrais livrés gratuitement à la culture. Signalons en passant, dans le même ordre d'idées, l'exposition de la Compagnie de salubrité de Levallois-Perret, qui assure, au moyen d'appareils pneumatiques installés dans chaque maison, et réunis à une usine centrale, où se fait l'aspiration par le vide, l'enlèvement de tous les résidus de cette localité. Nous ne saurions trop recommander l'application de ce procédé, dû à MM. Chardon et Lanseigne, aux villages suburbains d'une certaine importance.

Le service des eaux tient une large place dans l'exposition de la Ville; qu'il nous soit permis de dire qu'en dépit des efforts et des capitaux considérables déjà employés à l'alimentation de Paris en eau potable, la question est loin d'être aussi avancée qu'il serait légitime de l'espérer. Il reste bien à faire encore, et nous croyons qu'on n'aura une solution satisfaisante et complète que le jour où l'on se décidera à aller chercher l'eau, non pas successivement à des rivières ou des sources plus ou moins abondantes, mais à une provision inépuisable, comme celle que prévoit le projet si intéressant et remarquable de M. l'ingénieur Duvillard, secondé par M. l'ingénieur Badois, pour l'adduction d'une partie des eaux françaises du lac Léman à travers la France, et qui permettrait d'approvisionner surabondamment non seulement la capitale, mais Lyon et bien d'autres villes sur le parcours.

A cette question des eaux potables se rattachent les nombreux modèles de filtres que chacun connaît déjà, et qui, à l'envi, sollicitent les visiteurs par la limpidité du liquide qu'ils écoulent. Nous ne citerons, comme particulièrement intéressant, que l'appareil de l'ingénieur Breyer, de Vienne, pour le filtrage en grand, et qui paraît réaliser un progrès très sérieux sur les tentatives antérieures. Le modèle exposé, qui permet de débiter 500 mètres cubes en vingt-quatre heures, se compose d'une batterie de 20 éléments, d'une surface d'ensemble de 20 mètres carrés, constitués par des feuilles de laiton cannelées, recouvertes d'un tissu de coton garni lui-même d'une couche d'amiante, à l'état très divisé, et que traversent les eaux à purifier, sous une pression de 1 atmosphère 5.

Elles en sortent débarrassées de tous les germes pathogènes les plus dangereux et les plus ténus, tels que les bacilles de la phtisie, du choléra, du typhus, etc., ainsi qu'il résulte des nombreuses expériences faites en Autriche, dans les laboratoires d'hôpitaux, notamment par le professeur Weichselbaum.

Les détails de construction, de fonctionnement, de nettoyage par un jeu de brosses très ingénieux et au milieu d'un courant de vapeur à 136°, destructeur infaillible de tous microbes, sont étudiés d'une façon si complète que cet appareil remarquable paraît appelé à un grand succès dans les services d'alimentation des villes et des établissements publics.

La ventilation est également représentée par un nombre assez important de spécimens; nous avons remarqué notamment ceux de MM. E. Mertz, de Bâle, qui peuvent être actionnés par un courant électrique relativement faible et, permettant d'injecter de l'air frais et légèrement humidifié par un pulvérisateur d'eau dans les locaux à assainir, s'appliquent tout particulièrement aux ateliers de filature, où la présence d'un air un peu humide est nécessaire à la bonne marche de la fabrication.

Citons également le ventilateur « Excelsior », qui rappelle le procédé de soufflerie des forges catalanes, et qui fonctionne par le simple débit d'un filet d'eau, au centre d'un coffre cylindrique à double paroi; la vitesse d'écoulement détermine,

Digitized by Google

dans le tuyau central, un appel de l'air à renouveler, qui s'échappe au dehors par un pavillon ouvrant sur la partie annulaire. Si l'on voulait faire arriver en abondance de l'air frais, il faudrait un deuxième appareil allant, par le même procédé, le puiser au dehors et l'injectant dans le local à purifier.

Ce dispositif des plus simples et d'un fonctionnement peu coûteux, puisqu'il ne consomme par heure que 80 litres d'eau pour une production de 150 mètres cubes d'air purifié, s'appliquerait avantageusement dans de petits ateliers insalubres, dans des cuisines mal aérées, des écuries, étables et tous autres locaux plus ou moins malsains.

L'industrie de la faïence et de la verrerie est représentée par les remarquables revêtements de Longwy et surtout par ceux de grande surface, sans joints, de Saint-Gobain, de Mouret et Piet, connus sous le nom d'*opaline*, et dont les produits ont été mis spécialement en évidence dans la nouvelle gare de Sceaux, du boulevard Saint-Michel.

L'Assistance publique, en nous montrant les dispositions adoptées pour l'hygiène, l'assainissement des hôpitaux, et en général pour le bon fonctionnement de tous les services qu'ils comportent, nous rassure sur le sort des pauvres gens qui viennent chercher le soulagement ou la guérison de leurs souffrances dans les établissements hospitaliers; la visite de cette exposition est une des plus intéressantes, tant par le détail de tous les objets et appareils ingénieux qu'on y voit réunis, que par la satisfaction qu'elle donne à nos sentiments d'humanité. Nous en dirons autant de la tente d'ambulance, exposée par l'Union des Femmes de France, du modèle de M. l'ingénieur Herbet, adopté par le ministère de la guerre, et qui est la reproduction exacte de celles qui reçoivent les blessés et malades de nos braves troupes de Madagascar.

Composée d'une charpente en fer assez légère, sur laquelle viennent se fixer deux enveloppes en toile suffisamment espacées, elle assure dans les parois et la toiture une ventilation qui protège contre la chaleur et s'applique tout particulièrement au service sanitaire dans les pays chauds. La visite que l'on en peut faire nous convainc de suite de la sollicitude de l'Œuvre des Femmes de France pour nos chers troupiers; on y voit tout l'approvisionnement que comporte une installation de ce genre en instruments de chirurgie, pansements, médicaments, mobilier, batterie de cuisine, livres, etc. On y remarque aussi, dès l'entrée, un tronc, orné de la croix rouge, destiné à recevoir l'offrande du passant... Allez-y, cher lecteur, et, tout en vous instruisant et vous intéressant, faites en même temps une bonne action.

E. B.

**Agriculture.** — Ainsi que nous l'avions annoncé, une conférence internationale s'est réunie à Paris afin d'examiner quelles mesures il y aurait lieu de prendre en vue de protéger les *oiseaux utiles* à l'agriculture. Toutes les nations européennes étaient représentées à cette conférence, dont les travaux ont duré cinq jours, du 25 au 29 juin, et se sont terminés par le vote d'un projet de convention que les délégués soumettront à l'approbation de leurs gouvernements.

D'après cette convention, la destruction des oiseaux utiles, l'emploi, pour les capturer, des pièges, filets, lacets, etc., et le colportage, la mise en vente et la vente de leurs nids, œufs et couvées sont formellement interdits. On ne saurait trop approuver de pareilles résolutions.

Mais, dira-t-on peut-être, quels sont les oiseaux que l'on doit considérer comme *utiles* à l'agriculture et ceux au contraire qu'il faut regarder comme *nuisibles?* Il serait bon de se prononcer sur ce point. C'est ce que la conférence n'a pas manqué de faire en dressant une liste des oiseaux utiles et une liste des oiseaux nuisibles. Certes il est très difficile, sinon impossible, d'établir de telles listes qui soient à la fois complètes et exactes pour chaque pays; néanmoins la classification adoptée par la Commission internationale, ne portant que sur des espèces bien connues, bien déterminées, semble sagement fixée. D'ailleurs il est entendu que chaque nation contractante pourra, par sa législation spéciale, y apporter les additions qu'elle jugera nécessaire, comme aussi autoriser temporairement la destruction de certains oiseaux, cependant en principe classés comme utiles, s'ils venaient à causer des dommages aux récoltes.

Quant à la destruction du *gibier*, la convention n'autorise cette destruction qu'à l'aide des armes à feu et à des époques déterminées : l'emploi d'engins, tels que

Digitized by Google

les filets, est prohibé, ces moyens pouvant détruire, en même temps que le gibier, beaucoup d'oiseaux utiles.

En résumé, les mesures indiquées par le projet de convention que nous venons d'examiner dans ses parties essentielles ont pour but d'assurer aux oiseaux utiles une protection absolue, mais évidemment elles ne serviront à quelque chose que si, partout, on veille à ce qu'elles soient observées aussi rigoureusement que possible, en punissant sévèrement ceux qui n'en tiendront pas compte.

Avant de prendre ses vacances et après, de longs débats, la Chambre des députés a achevé l'examen de la *réforme des boissons*. Le projet de loi qu'elle a voté n'est pas précisément de ceux que l'on peut analyser en quelques lignes. Il est d'ailleurs un peu confus. Quatre points cependant s'en dégagent qui marquent l'économie de ce projet : le dégrèvement des boissons hygiéniques et l'élévation du droit sur l'alcool, porté de 156 à 275 francs, la suppression du privilège des *bouilleurs de cru* et enfin l'adoption du principe du monopole, pour l'État, de la rectification de l'alcool.

Comme l'a dit un économistes des plus distingués, les articles de cette loi « se battent les uns avec les autres ». Cet économiste, il est vrai, est un chaud partisan de l'établissement du monopole de l'alcool. Aussi est-il fort satisfait de voir que la loi votée ne donne complète satisfaction à personne et mécontente bien des gens. Il ne serait point fâché qu'elle fût adoptée par le Sénat. Cela hâterait, à son avis, l'avènement du monopole de l'alcool. Et le fait est que nous y allons.

De fort mauvaises nouvelles nous sont parvenues de la situation du vignoble méridional. A la suite des pluies du mois de juin les maladies cryptogamiques ont en effet exercé dans les vignes du Languedoc, du Roussillon et de la Provence de si sérieux ravages que sur bien des points la récolte est à peu près complètement perdue. C'est surtout du *mildew* dont on a à se plaindre : dans l'Hérault, il a envahi les vignes, malgré les traitements préventifs aux sels de cuivre, avec une intensité vraiment extraordinaire. Ailleurs, le *black-rot* et l'*anthracnose* ont causé de notables dégâts. Enfin, à côté de ces invasions anormales de maladies cryptogamiques, on a signalé aussi dans tout le Midi une recrudescence de *chlorose*.

De cette dernière maladie, qui se traduit, comme on sait, par un dépérissement de la vigne que l'on reconnaît dès le début au jaunissement des feuilles, nous croyons devoir rappeler que le procédé indiqué par le Dr Rassiguier est peut-être le remède le plus efficace. Il consiste à badigeonner au moment de la taille toutes les coupes de bois avec une solution concentrée à 33 pour 100 de sulfate de fer. C'est, dit-on, à la taille d'automne qu'il est préférable de l'appliquer.

Nous avons signalé dans notre dernière *revue* le procédé préconisé par M. Fouquier d'Hérouel pour détruire le *sylphe opaque*, cet insecte destructeur des jeunes plants de betteraves. Il convient de rapporter aussi le moyen que M. Baillot, directeur de la station agronomique de l'Aisne, conseille d'employer contre ce dangereux parasite.

Voici qu'elle est la formule recommandée par ce savant professeur :

| | |
|---|---|
| Acide arsénieux . . . . . | 100 grammes. |
| Carbonate de soude sec. . | 100 — |
| Sulfate de cuivre . . . . . | 1 kilogr. |
| Chaux vive. . . . . | 1 — |
| Mélasse. . . . . | 2 — |

La formule comporte en outre une quantité d'eau suffisante pour faire un hectolitre.

Pour la préparer on fait dissoudre d'une part l'acide arsénieux avec le sel de soude dans un litre d'eau, et, d'une autre côté, le sulfate de cuivre dans quelques litres d'eau bouillante. A cette dernière dissolution on ajoute quatre-vingt-dix litres d'eau environ, puis la solution arsénicale. Dans le précipité vert ainsi obtenu on verse le lait de chaux, préparé à part, avec la chaux vive, par petites quantités et en agitant fortement à l'aide d'un bâton après chaque addition. Il ne restera plus ensuite qu'à ajouter la mélasse prévue dans la formule.

Il paraît qu'en procédant de cette manière l'agriculteur aura « un poison énergique, adhérent, inoffensif pour la plante, peu coûteux et qui tuera l'insecte venant s'attaquer » aux feuilles des betteraves. C'est au moyen d'un pulvérisateur qu'il devra répandre le liquide sur les jeunes feuilles : les sylphes s'éloignent — quand ils ne sont pas tués — des plantes arrosées avec la solution que nous venons d'indiquer.

Ch. D.

Digitized by Google

**Finances.** — La liquidation de la fin de juin s'est passée avec la plus grande facilité et aussitôt le marché de Paris a semblé secouer la torpeur qui avait attristé les dernières bourses du mois dernier : celui-ci avait été caractérisé par une immobilité presque complète des cours de toutes les valeurs françaises, de toutes celles qui sont l'apanage de notre place. Un sérieux mouvement de reprise succéda à cette inertie et l'on pouvait déjà pronostiquer une saison d'été aussi brillante que celle de 1894, grâce à l'animation avec laquelle on escomptait le succès de l'emprunt sino-russe, dont la conclusion définitive se faisait attendre. Mais cette activité fut de peu de durée.

Enfin les conditions de l'emprunt furent connues : la souscription, fixée au 19 juillet, devait s'effectuer à Paris, chez MM. Hottinguer et Cie, à la Banque de Paris et des Pays-Bas, au Crédit Lyonnais, et dans les autres établissement de crédit, ainsi qu'à Saint-Pétersbourg, à Amsterdam et à Genève, au prix de 496 francs par titre de 500 francs, prix réduit à 494 pour les souscripteurs qui libéreraient leurs obligations à la répartition.

L'emprunt 4 pour 100, remboursable en trente-six ans, est inconvertible jusqu'en 1910. Il a pour gage, par priorité sur tous emprunts futurs, le revenu des Douanes maritimes chinoises. Dans le cas où le service de l'emprunt viendrait à se trouver en souffrance pour quelque cause que se soit, le gouvernement russe s'est engagé à parfaire à bonne date toutes les sommes nécessaires pour le payement des coupons et pour l'amortissement. Telle est la formule exacte de la garantie accordée par la Russie.

Malgré le résultat de l'Emprunt Chinois 6 pour 100 de 1 million de livres sterling, émis à Londres dans les premiers jours de juillet au prix de 106 pour 100, et en raison même des attaques jalouses prodiguées par les journaux anglais et allemands, on aurait pu croire que la publication de ces conditions aurait accentué les bonne dispositions constatées dans les premiers jours : il n'en a rien été, et la spéculation, après avoir escompté le succès des négociations engagées, s'est abstenue, le fait accompli. C'est là un phénomène souvent constaté. Après l'assassinat de M. Carnot, le choix de son successeur et la rapidité de la transmission des pouvoirs présidentiels ont fait monter la Rente ; la mort d'Alexandre III a déterminé une reprise sur les cours des valeurs qui avaient fléchi pendant sa maladie.

Cette fois, à la réserve de la spéculation se sont jointes des offres assez nombreuses au comptant, qui ont amené le recul de la Rente ; en même temps on signalait un excédent des retraits sur les dépôts aux caisses d'épargne. Fallait-il voir dans ces symptômes la simple préparation de disponibilités importantes à joindre aux sommes provenant des coupons de juillet, pour faire de l'emprunt sino-russe une éclatante manifestation patriotique, ou bien l'opinion commence-t-elle à prendre un sérieux ombrage de la situation de nos finances publiques ? L'avis de la répartition accordée aux souscripteurs du 19 juillet y donne réponse.

Les actions des établissements de crédit ont seules bénéficié de l'émission de l'Emprunt Chinois, celles de ceux qui l'ont patronné, le Crédit Lyonnais et la Banque de Paris et des Pays-Bas, surtout. Cette dernière a réalisé en outre cette année d'importants bénéfices sur les affaires de mines d'or auxquelles elle s'est intéressée. Le Comptoir National d'Escompte, dont le capital vient d'être porté par l'assemblée du 11 juillet à 100 millions, a pris, dit-on, avec la Banque Ottomane une participation dans le capital de la Banque Nationale du Transvaal.

Le marché des mines d'or ne s'est pas ressenti de la réaction qu'avait provoquée le rapport de notre consul à Prétoria, M. Aubert. On lui a opposé une interwiew de sir Edgar Vincent, l'éminent directeur de la Banque Ottomane, qui, à son retour de l'Afrique australe, a déclaré formellement qu'il croyait à l'avenir du Transvaal comme région aurifère : il estime que les compagnies, bien gérées, après avoir passé par la période des dépenses d'établissement, pourront accroître leurs dividendes par la réduction des frais d'exploitation, de la main-d'œuvre notamment, en employant des pilons plus puissants et en augmentant le rôle de la cyanuration.

Voici quelle a été la production de l'or au Witwatersrand dans les dernières années :

| | | |
|---|---|---|
| 1890. . . . . | 494,869 | onces. |
| 1891. . . . . | 729,225 | — |
| 1892. . . . . | 1,210,865 | — |
| 1893. . . . . | 1,478,473 | — |
| 1894. . . . . | 2.024,159 | — |
| 1895 (5 mois) . . | 912,606 | — |

Digitized by Google

Si sceptiques que nous soyons nous-mêmes, il nous est impossible de ne pas constater le mouvement qui, sous le patronage des financiers les plus avisés, porte chaque jour sur ces valeurs de nouvelles catégories d'acheteurs. Puisse le réveil n'être point trop pénible! Mais de toute manière on ne saurait trop recommander la prudence, l'amortissement progressif du capital engagé par de larges prélèvements sur les dividendes ou même par la réalisation d'une partie des bénéfices.

Si la production aurifère continue à se développer, comme on l'a constaté dans les dernières années, la solution de la question monétaire s'imposera tout naturellement : plus l'or sera abondant, plus il prendra la place de l'argent dans les transactions; tous les peuples successivement adopteront l'instrument d'échange qui présente le double avantage d'une plus grande fixité de valeur et du volume réduit. C'est la conclusion d'une petite brochure dans laquelle M. Kleinmann montre avec une grande clarté que la dépréciation des principales marchandises provient du développement de la production et de l'abaissement du prix de revient de ces marchandises et non du régime monétaire des différents pays.

La faveur croissante des titres de mines d'or semble avoir un bon résultat : l'épargne paraît plus disposée à se départir de l'exclusivisme qui la portait à n'acquérir que des fonds des grands États ou des valeurs dites de tout repos. Après les valeurs à lots, avec ou sans intérêt, on constate un nouveau courant de demandes sur des fonds dépréciés, à plus gros revenus, mais non sans risques. La Rente Mexicaine, la Rente Brésilienne, les fonds argentins ont fait l'objet de transactions actives. L'exposé financier du ministre des finances de Portugal a confirmé l'espérance de voir allouer à la fin de l'exercice 1894-95 une bonification d'intérêts un peu supérieure à celle du précédent, et les fonds portugais de se raffermir aussitôt.

Nous avons toufefois à enregistrer une nouvelle faillite d'État; la Serbie n'a pas payé à l'échéance son coupon de juillet, dont l'acquittement était subordonné à l'adoption du projet d'unification de la Dette en titres 4 pour 100, c'est-à-dire avec réduction d'intérêt et prolongation de la période d'amortissemsnt.

La Rente Italienne a été poussée par son syndicat : l'exposé financier de M. Sonnino est plus satisfaisant, s'il est exact. Tandis que les résultats de l'exercice 1893-94 auraient laissé un déficit de 60 millions, celui de 1894-95 devrait arriver à peu près à l'équilibre, grâce aux économies réalisées et aux augmentations d'impôts. Le projet de budget de 1895-96 se solderait par un boni d'environ 2 millions. Mais la comptabilité italienne est bien perfectionnée et bien complaisante. Les fonds austro-hongrois, malgré la chute du cabinet Windischgraetz, ont conservé une attitude très ferme : un nouveau pas vient d'être fait dans la voie du rétablissement de la *valuta* à propos de l'émission de l'Emprunt Hongrois 3 pour 100 de 45 millions de couronnes, destiné aux travaux des Portes de Fer. Les titres souscrits au prix de 87 pour 100 sont libellés en couronnes, mark, francs et livres sterling; c'est la première fois que cette équivalence est établie entre la nouvelle monnaie et les monnaies étrangères.

Quant aux valeurs espagnoles, elles sont toujours délaissées par les capitaux de placement. Les recettes du Trésor faiblissent; pour subvenir aux frais de la répression, le gouvernement a été autorisé à émettre les Billets 5 pour 100 de Cuba 1890, réservés autrefois pour la conversion des Billets 6 pour 100 de 1886; cet accroissement de la dette coloniale rendra sans doute nécessaire l'appel à la garantie formellement consentie par la métropole. Quant aux chemins de fer, la guerre de tarifs engagée entre le Madrid-Sarragosse et le Nord de l'Espagne n'est pas faite pour faciliter l'intervention de l'État en faveur des compagnies.

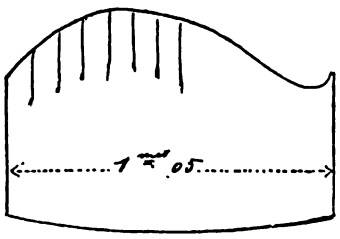
Ch. G. L.

Digitized by Google

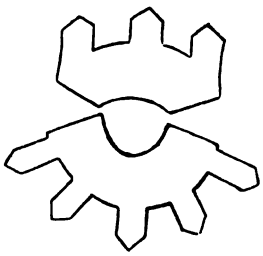
# LA MODE DU MOIS

Robe en mousseline de laine, garnie par des soufflets montrant des bouillonnés de mousseline de soie de même couleur. Nœuds de ruban de satin de même couleur aux défauts des épaules et au-dessus des soufflets de la jupe. Ceinture de même couleur. Le corsage peut être plissé entre les soufflets.

Robe de visite en peau de soie. Manches ballon avec poignet. Corsage froncé à la taille, surmonté d'un empiècement en velours de même couleur. Sur la jupe, trois pattes du même velours sortant d'une ceinture de soie de même couleur.

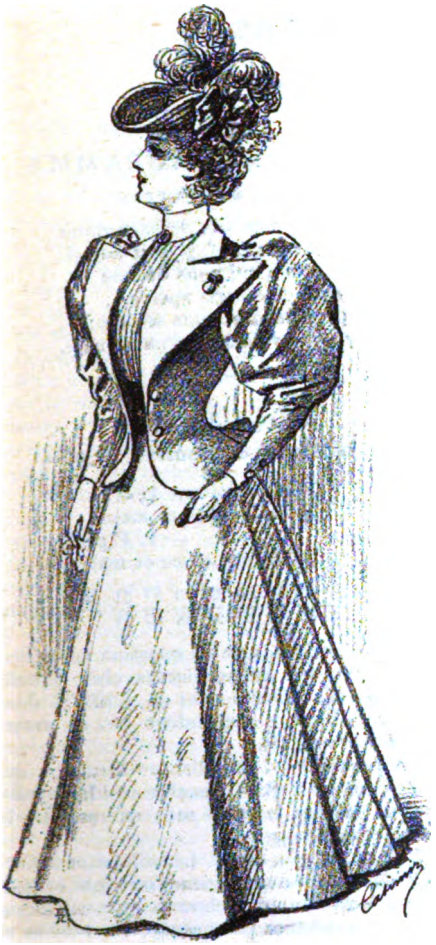



Forme de la coupe de la manche de la robe ci-dessus forme ballon sans poignet pour porter des gants longs, largeur, au moins 1m,05, hauteur suivant la personne.



Forme de la coupe de l'empiècement en velours de la robe ci-dessus agrafant sur l'épaule.

Digitized by Google



Robe genre tailleur en mohair, jupe à godets. Veste arrondie à petites basques tuyautées derrière. Col et revers de piqué blanc. Chemisette de fantaisie plissée et large ceinture de soie noire.

Toilette de campagne. Corsage-blouse en foulard écossais, formant trois plis plats, devant et dos, celui du milieu devant orné sur les côtés de plissés fins de même étoffe bordés d'une petite valenciennes écrue, garniture nouvelle de boutons. Jupe cloche en sergé garnie de trois rangs de choux en ruban assorti Large ceinture de soie noire.

Chapeau forme Impératrice tout blanc garni autour de la calotte d'un tuyauté de mousseline de soie, de six plumes d'autruche et d'une aigrette.

Dos du corsage de la toilette ci-dessus et jupe nouvelle formant trois plis derrière.

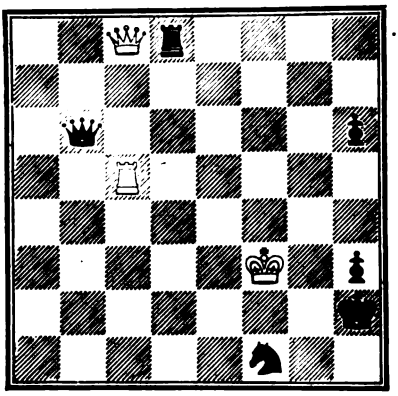
Digitized by Google

# Jeux et Récréations

Par M. G. Beudin

## N° 24. — ÉCHECS

Noirs (6 pièces)

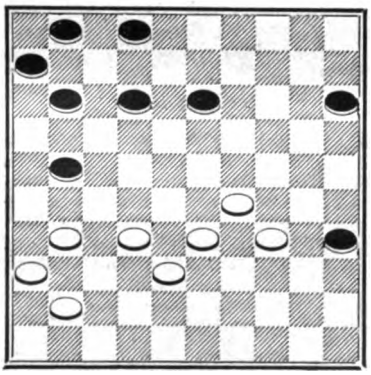


Blancs (3 pièces)

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

## N° 25. — DAMES

Noirs



Blancs

Les blancs jouent et gagnent.

## N° 26. — MNÉMOTECHNIE

Par Un Lecteur

Quel est le poète de l'antiquité qui, par les initiales de son pays, de sa ville natale, du prince qui le protégea et de ses deux principaux poèmes forme le mot

IMAGE

## N° 27. — MÉTAGRAMME

Par A. Ellivedpac

Sans mon nom pas de pantomime;
Changez mon chef, je suis adroit;
Mal terrible qui nous décime
Et qu'avec peur on aperçoit;
Ce qui demeure d'une somme;
Et puis le vêtement d'un homme.

## SOLUTIONS

**Des problèmes du numéro de juillet.**

**N° 20.** — 1. T 3 T R échec. 1. R pr T
2. D 2 T R échec et mat.
1. P pr T
2. D 4 F R échec et mat.

**N° 21.** — $\frac{17}{8}\ \frac{12}{17}\ \frac{39}{40}\ \frac{34}{29}\ \frac{38}{29}\ \frac{33}{38}\ \frac{27}{17}\ \frac{21}{28}\ \frac{43}{\ }\ \frac{3}{\ }$ gagne

**N° 22.** — La plante en question appartient à la famille des Euphorbiacées chez laquelle les sucs des plantes sont si actifs et dont nombre d'espèces présentent de si remarquables propriétés.

En particulier, le Phyllantus Niruri L., qui croît dans les parties chaudes de l'Inde, permet de mâcher le verre sans en ressentir le moindre dommage.

J'ai été témoin, dit M. Léveillé, dans le *Cosmos*, de la curieuse expérience suivante, accomplie par un botaniste devenu mon collaborateur; il commença par prendre des racines et des feuilles de la plante, puis il les mastiqua énergiquement et les avala. Il prit ensuite des fragments de vitres et des tessons de bouteilles et les broya aussi facilement que si c'eût été du sucre. Le verre craquait sous ses dents et était littéralement dissocié en une infinité de petites particules qui n'occasionnaient dans la bouche aucune blessure.

C'est par des expériences de cette nature que les religieux mendiants païens de l'Inde en imposent aux foules et se donnent souvent comme des êtres supérieurs.

**N° 23.** — Chaque œuf acheté à Pierre a été payé 1/2 sou; chaque œuf acheté à Paul a été payé 1/3 de sou; il en a été acheté autant à l'un et à l'autre, le prix moyen d'achat est $1/3 + 1/3 = 5/12$ de sou. A 5 pour 2 sous, un œuf vaut 2/5 de sou, d'où perte par œuf de $5/12 - 2/5 = 1/60$ de sou. Pour perdre 1 sou sur son marché, Jean a donc acheté 60 œufs.

***Les solutions seront données le mois prochain.***

Digitized by Google

# CONNAISSANCES UTILES

**Stérilisation des filtres.** — La bonne eau ne se rencontre pas seulement sous le mât comme dans le calembourg bien connu, mais surtout à la sortie de ces filtres en porcelaine qui sont si justement employés aujourd'hui. Le rôle de ces appareils est de laisser passer l'eau et de retenir les microbes innombrables qu'elle tient en suspension. Au début cela va bien, mais au bout de peu de temps, les microbes, accumulés dans les pores, finissent par être poussés au dehors par la pression de l'eau. Finalement, le filtre ne « filtre » plus et bientôt même son débit se ralentit sensiblement. Il est donc nécessaire de nettoyer les filtres de temps à autre et surtout de les stériliser. Pour cela, d'après M. Guinochet, il faut : 1° faire tous les jours un nettoyage superficiel par frottement; 2° faire toutes les semaines (plus souvent si l'eau est très impure) une stérilisation à froid, au moyen d'une solution de permanganate de potasse à 1 pour 1,000; 3° faire trois ou quatre fois par an un nettoyage à fond, en faisant usage successivement d'une solution de permanganate à 5 pour 1,000 et d'une solution de bisulfite de soude à 1 pour 20.

Après cela, vous pouvez boire de l'eau sans crainte de voir les microbes danser une sarabande effrénée dans votre estomac.

**Encaustique à l'eau.** — L'encaustique ordinaire que les ménagères emploient journellement a l'inconvénient de dégager une odeur d'essence de térébenthine qui n'est pas du goût de tout le monde. On peut la remplacer par une encaustique ne contenant aucune trace de cette essence par trop odorante. Pour la fabriquer, il suffit de faire chauffer dans une casserole de métal les matières ci-dessous.

| | |
|---|---|
| Cire jaune pure coupée en morceaux. | 500 gr. |
| Savon de Marseille. . . . . | 125 » |
| Potasse blanche. . . . . | 120 » |

A mesure que ces substances fondent, on les mélange intimement. On retire du feu avant d'arriver à l'ébullition et on remue jusqu'à complet refroidissement.

Le seul inconvénient de cette encaustique, est d'être altérée par les gouttes d'eau qui viennent à tomber sur le parquet; elle est aussi assez longue à sécher.

Voici une autre formule, également bonne, d'encaustique à l'eau.

| | |
|---|---|
| Sel de tartre. . . . . | 150 gr. |
| Eau . . . . . | 4 lit. |
| Cire jaune pure en petits morceaux. | 150 gr. |

Faire fondre jusqu'à ce que le mélange ressemble à de l'eau de savon mousseuse.

**Conservation des plantes en herbier.** — Nous voici en plein dans la période des herborisations. Combien de personnes aiment à parcourir les champs et les bois pour récolter des plantes, et les mettre ensuite entre deux feuilles de papier buvard pour les faire sécher! La première année, cela va généralement bien. les plantes bien desséchées restant à peu près telles qu'on les a mises dans l'herbier. Mais les années suivantes, une multitude d'insectes et d'acariens viennent dévorer les tiges les feuilles et les fleurs des plantes, et bientot les gentianes aux fleurs bleues, les renoncules dorées et les pivoines pourpres ne sont plus qu'un amas poussiéreux. Pour empêcher cette destruction, voici comme on doit procéder. Faites dissoudre d'une part :

| | |
|---|---|
| Alcool à brûler. . . . . | 2 lit. 5 |
| Bichlorure de mercure . | 200 grammes. |

et d'autre part :

| | |
|---|---|
| Eau chaude . . . . . | 187 grammes. |
| Chrorhydrate d'ammoniaque pulvérisé. . . . | 100 — |

et mélangez les deux solutions. Prenez maintenant les plantes sèches avec une pince en bois et trempez-les dans le bain. Faites-les ensuite sécher de nouveau, et votre herbier pourra bravement soutenir les attaques des insectes mal intentionnés.

**Yeux pochés** (*Guérison des*). — Quand un particulier irascible donne à un de ses semblables un coup de poing sur l'œil, ce dernier n'est presque jamais crevé, grâce à l'arcade sourcilière proéminente dont la prévoyante nature l'a entouré comme d'un bastion, mais presque toujours « poché », et partant peu agréable à exhiber en public. Quand ce petit malheur vous arrivera, faites faire chez votre pharmacien la pommade suivante, dont la formule est due à Monin :

| | |
|---|---|
| Cold-cream. . . . . | 40 parties |
| Ergotine. . . . . | 2 — |
| Extrait de digitale. . . | 1 — |
| Alunol. . . . . | 0 75 — |

Tous les jours, matin et soir, prenez-en gros comme un pois et frictionnez-vous l'œil malade pendant cinq minutes. Au bout de peu de temps, votre œil sera revenu à l'état normal.

H. Mousse de Corse.

Digitized by Google

DE L'UTILITÉ D'UN PARAPLUIE

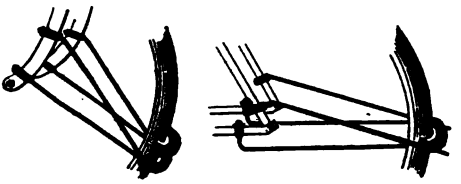
Digitized by Google

# LES PETITES INVENTIONS

### CHASSE-BOUE POUR BICYCLETTES ET AUTRES VÉHICULES

(*Système Binant*)

Voici un ingénieux appareil destiné à supprimer les garde-crotte lourds, disgracieux, et offrant au vent une résistance telle qu'ils sont de plus en plus délaissés

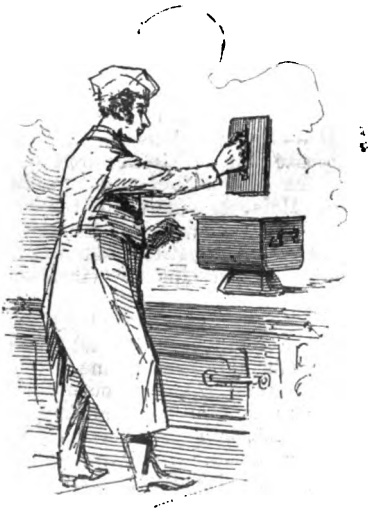


par les cyclistes. Il peut s'adapter à n'importe quel bandage de roue, par exemple aux bandages pneumatiques d'une bicyclette, comme le représente notre dessin. Il se compose de deux petites arcades semi-circulaires dont l'une, en caoutchouc dur et épais, est montée sur deux tiges légères, portées par le moyeu de la roue, et maintenue à une petite distance du bandage, qu'elle effleure sans le toucher; la boue épaisse et les petits cailloux y sont retenus au passage et tombent à terre par suite de la trépidation de la machine; la seconde arcade, en caoutchouc plus souple, s'applique au contraire exactement contre le bandage qu'elle débarrasse des dernières parcelles de boue liquide, de telle sorte que, pédalant par les chemins les plus détrempés, le cycliste est assuré, avec le chasse-boue, non seulement de ne pas revenir crotté jusqu'à l'échine, mais encore de rentrer au logis, lui et sa bicyclette, aussi propre que s'il avait roulé sur le plancher de sa chambre. Adopté par un grand nombre d'amateurs et de coureurs (entre autres le champion Fournier), le chasse-boue a été l'objet d'articles élogieux de nos confrères spéciaux le *Vélo* et le *Vélocipède illustré*. Seulement, nous rectifierons une erreur de ce dernier journal, qui attribue l'invention au coureur Fournier. L'inventeur du chasse-boue est M. Georges Binant, de Saint-Just-en-Chaussée, qui l'a fait breveter en France et à l'étranger par l'intermédiaire de l'Office des Inventions nouvelles. *Cuique suum.*

### BOITE-ÉTUVE, POUR LA CUISSON DES LÉGUMES A LA VAPEUR

On sait que les légumes conservent toute leur saveur lorsqu'ils sont cuits par la vapeur, et sont plus faciles à digérer que lorsqu'on les cuit en pleine eau. La *boîte-étuve*, que je présente aujourd'hui à nos aimables lectrices, leur permettra de faire cuire à la vapeur les artichauts, haricots verts, petits pois, asperges, pommes de terre, choux-fleurs, cardons, etc. Une fois cuits, ces légumes resteront chauds bien que la boîte soit retirée du feu.

L'appareil se compose d'une boîte munie de deux poignées et fermée par un couvercle, c'est l'étuve à vapeur. Le bas communique avec un pied dans lequel on met l'eau destinée à fournir la vapeur par son ébullition. A l'intérieur de la boîte sont placées deux grilles horizontales. Sur celle du bas, l'on peut mettre les asperges, artichauts ou choux-fleurs, tandis que, sur la grille du haut, cuiront les pommes de terre, carottes ou haricots verts. Si vous placez dans le pied tout autre légume demandant au contraire à être cuit dans l'eau, tel que fèves, flageolets, etc., vous voyez que vous pourrez, dans ce récipient unique et par conséquent sur un seul feu, faire cuire en même temps trois espèces de légumes. L'expérience a prouvé que tous les légumes cuits dans cette boîte ne dégagent aucune

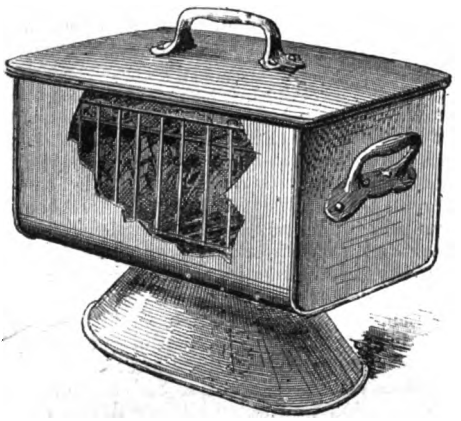


odeur et ne se communiquent aucun goût. Un panier en toile métallique à compartiments permet la cuisson des légumes divers pour potage jardinière ou salade russe.

Coquette en même temps qu'utile, la boîte-étuve nous semble avoir sa place

Digitized by Google

marquée dans toutes les cuisines bien montées. Elle se fait en cuivre rouge étamé intérieurement ou en fer-blanc fort. L'inventeur, M. Leblanc Hallot, vient de créer une poissonnière du même système que la boite-étuve. Elle est munie de deux grilles



mobiles, celle du fond pour placer le poisson, celle du dessus pour la cuisson des pommes de terre, par exemple. Cette poissonnière ne dégage aucune odeur et les pommes de terre qui sont cuites au-dessus et même tout autour du poisson ne sont nullement imprégnées de l'odeur de ce dernier.

LE NOUVEAU SIFFLET « LA SIRÈNE »

On se rappelle le succès de l'horripilant cri-cri, dont le craquement insupportable poursuivait le bourgeois sur le boulevard, au théâtre et jusque dans son lit. Ce succès est dépassé par la sirène, dont le sifflement vient aujourd'hui nous perforer le tympan. Mais, si l'instrument est désagréable à entendre, il est intéressant à examiner, car il constitue une ingénieuse application du principe des vibrations sonores.

Rien de plus simple que sa construction : une roue à ailettes, en métal léger, est montée dans un tube, dans lequel on souffle, et elle tourne plus ou moins vite, selon qu'on souffle plus ou moins fort, comme le fait la roue d'une turbine sous un courant d'eau. Un diaphragme métallique, portant des ailettes, est fixé devant la roue. C'est, comme on le voit, une reproduction simplifiée de la *sirène* des cabinets de physique, inventée par Cagniard de Latour.

Les ailettes du diaphragme sont inclinées dans un certain sens; celles de la roue en sens contraire; c'est ce qui fait que l'air passant de l'un à l'autre entre en vibration tout en communiquant à la roue son mouvement de rotation. La vitesse de rotation augmentant avec la force du souffle, le nombre des vibrations de l'air sera de plus en plus élevé, et la note, qui commence par un son assez grave, se montera bientôt jusqu'au sifflet le plus strident. Il faut au moins vingt vibrations par seconde pour que l'oreille perçoive un véritable son. Si les vibrations sont au contraire trop rapides, elle ne produisent plus sur l'oreille qu'une sensation désagréable, presque douloureuse. Au delà de 23,000 vibrations par seconde, l'oreille cesse de percevoir aucun son.

La « Develine », tel est le vrai nom de la sirène que nous venons de décrire, nous arrive d'Amérique. Tout en regrettant l'abus qu'en font MM. les gamins dans nos rues, il faut reconnaître qu'elle constitue un excellent sifflet d'appel pour les cyclistes, chasseurs, etc., ainsi que pour les arbitres de matchs et football. Nous nous en voudrions de ne pas citer ici, entre autres avantages énumérés sur le prospectus américain, les quatre suivants :

*Mélodie diabolique;*
*Bruit infernal;*
*Le bonheur des enfants,*
*Le désespoir des parents.*

Voilà au moins de la franchise!

En publiant ses articles sur les *Petites inventions,* le **Monde moderne** n'a d'autre but que d'être utile à ses lecteurs. Il n'en tire aucun profit, et sa responsabilité n'est pas engagée. Pour toutes explications complémentaires, s'adresser directement à M. Arthur Good, 70, rue de Rivoli, Paris, dont le cabinet d'ingénieur-conseil est à même de fournir tous renseignements.

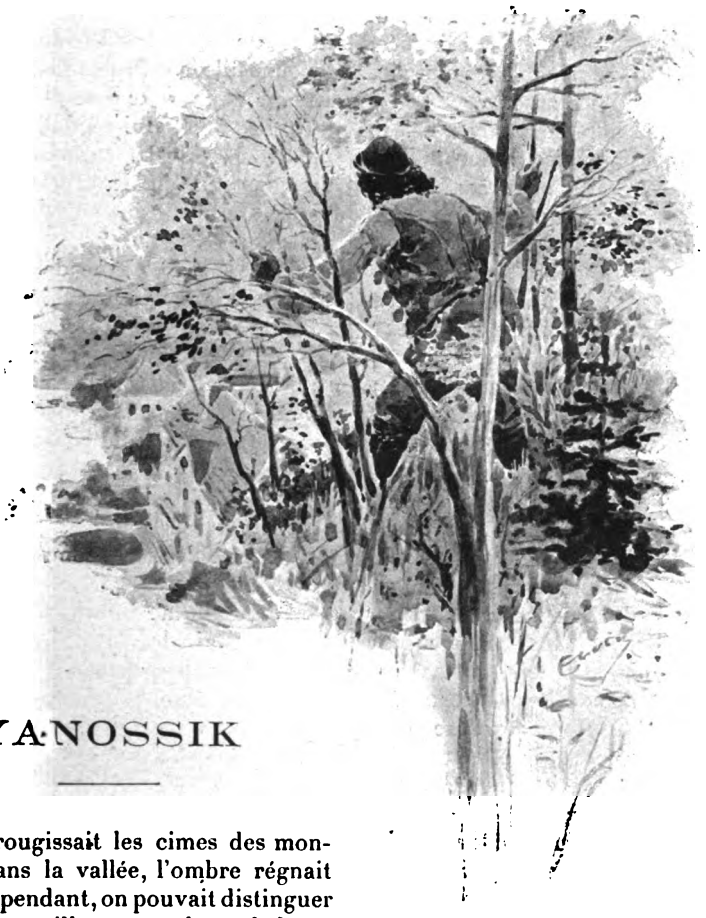
*L'Éditeur-Gérant :* A. QUANTIN.

10100. — MAY & MOTTEROZ, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Digitized by Google

LE MONDE MODERNE

Septembre 1895



# YANOSSIK

L'aube rougissait les cimes des montagnes. Dans la vallée, l'ombre régnait encore. Cependant, on pouvait distinguer les blanches villas, avec leurs balcons et leur escalier rustique, à l'extérieur.

Sur un des coteaux dominant la vallée, un homme se frayait passage en ligne droite, à travers les massifs de pins. Agile et souple, il descendit rapidement, puis, à pas de loup, avec mille précautions, se dirigea vers une petite maisonnette silencieuse, coquettement ornée de fines dentelures de bois découpé.

L'homme s'arrêta un moment et jeta un rapide regard à droite et à gauche.

Évidemment, il tenait à passer inaperçu. Il portait le costume pittoresque de la fantastique peuplade des Tziganes : une chemise en toile écrue, une veste sans manches, brodée, aux boutons d'argent gros comme des poires. Il avait la figure basanée et les cheveux longs, d'un noir bleu comme l'aile des corbeaux. Lorsqu'il s'avança vers la maison, haletant, l'oreille au guet, il ressemblait, avec ses mouvements ondulés et sa crinière, à un superbe fauve. Il n'y avait pourtant rien de terrible dans l'expression de sa



Digitized by Google

figure, remarquablement belle; au contraire, à mesure qu'il approchait de la villa, ses yeux s'adoucissaient et sa bouche s'entr'ouvrait dans un sourire.

D'un bond il grimpa l'escalier, se trouva sur le balcon devant une fenêtre close, tira de dessous sa veste un objet qu'il déposa sur le rebord de la croisée. Puis, lestement, il dégringola les marches et se perdit dans les buissons.

La villa était habitée pour la saison par une famille polonaise venue à Kryniça, station sanitaire bien connue en Galicie, sous prétexte que la jeune fille toussotait un peu et avait besoin d'une cure d'air des montagnes.

Par le fait, Mlle Maniuta se portait à merveille, mais le séjour de Kryniça pouvait néanmoins lui être particulièrement salutaire. Cette petite ville d'eaux attirait tout le beau monde des trois parties de la Pologne, et c'était pendant les quelques mois d'été une véritable foire aux mariages.

Les beautés de la nature, les promenades, les excursions, favorisent le rapprochement des jeunes gens, occasionnent ces interminables causeries préliminaires sans lesquelles aucun épouseur polonais, finnois, suédois, norvégien ou russe, ne se décide à se faire agréer comme fiancé. Coutume exquise, permettant le commerce intellectuel, le pacte d'âmes en toute liberté, avant l'acte irrévocable du mariage.

Voilà pourquoi Mme Souska, la mère de Maniuta, femme avisée, fit entendre raison à son mari, et lui soutira l'argent nécessaire pour aller passer six semaines à Kryniça, avec sa fille unique et bien-aimée.

Les événements parurent confirmer la prévoyance maternelle, car, peu de jours après l'installation de ces dames dans une coquette demeure, Maniuta attira visiblement l'attention : 1° d'un prince authentique, qui d'un œil de connaisseur suivait partout la gracieuse apparition de la jeune fille; 2° d'un homme de lettres connu, critique influent d'une revue artistique, homme sérieux par excellence, jeune encore, et d'extérieur relativement agréable.

Ces dames furent très fières lorsque, après avoir regardé Maniuta à travers sa face-à-main appliquée sur ses lunettes, l'illustre myope s'était hâté de se faire présenter à elles. Immédiatement il avait noué une interminable conversation avec la jeune fille, sur Ibsen et sur Strindberg. Elle, comme toute demoiselle polonaise qui se respecte, lui répondait pertinemment. Mme Souska rayonnait, les autres mamans leur jetaient des regards envieux. Ce fut un jour de triomphe et de gloire.

Gaie, la tête pleine de rêves splendides pour l'avenir de sa fille, Mme Souska réveille Maniuta encore au lit, lui rappelant qu'il faut vite aller à la source, se montrer dans tout l'éclat de sa fraîche toilette matinale. Pour décider la paresseuse à se lever, elle court ouvrir la fenêtre.

Aussitôt elle s'écrie :

— Maniuta! regarde! un bouquet!... Oh! c'est délicieux... comme dans un roman!...

Mlle Maniuta sautait de joie sur sa couche virginale.

— Fleurs des prés et des montagnes!... Un bouquet éloquent comme un poème...

— Il n'y a que M. Zenon (l'écrivain) qui a pu avoir une telle idée, insinua la mère

Puis, se ravisant :

— A moins que ce ne soit le prince lui-même, ajouta-t-elle.

Maniuta, qui, debout devant l'étroit miroir, peignait déjà son opulente chevelure blonde, crut de sa dignité de répondre :

— Cela m'est bien égal d'où elles viennent; elles sont belles et elles me plaisent, le reste m'est indifférent!

Elle affectait un culte pour le beau, depuis qu'elle prenait des leçons de peinture d'un vieil artiste de Varsovie.

A la source, le prince ne lorgna ce jour-là qu'une actrice nouvellement arrivée.

— Il joue l'indifférence... déclara

Digitized by Google

Mme Souska, un peu déçue pourtant.

En revanche, M. Zenon s'empressa de renouer la conversation de la veille :

— Quand je te disais que c'était lui... souffla la mère à l'oreille de sa fille.

Mais Maniuta secoua la tête, incrédule.

***

Après avoir avalé quelques verres d'eau et fait les cent pas obligatoires, le beau monde, tous les matins, se dirigeait vers un café, installé dans des bosquets.

Aux abords de cet endroit en vogue, une bande de loqueteux attendait le passage et le bon plaisir des seigneurs. Il y avait là toute la gamme de misère du peuple galicien, avec cette note dominante : la famine. Ruthènes et Tziganes, hommes à figure hâve, femmes décharnées avec leurs nourrissons sur les bras, tous quémandaient de la pitié humaine un morceau de pain.

Ce brutal étalage d'infortunes choqua le sentiment ultra-esthétique de M. Zenon, qui dit à Maniuta avec une moue de dégoût :

— Quelle horrible plaie sociale que la mendicité !

Elle jeta quelque menue monnaie dans

ces mains éternellement tendues, et, soudain, s'écria, les yeux ravis :

— Regardez, là-bas... en face de nous, un Tzigane, debout... Nous l'avons rencontré hier dans le parc. Il est d'une beauté merveilleuse !... J'en ai été frappée... On dirait un Vélasquez !...

— Oh ! permettez... un vulgaire Tzigane ne possédera jamais cette finesse aristocratique dont seuls les grands seigneurs portent la marque indélébile et innée, nasillait M. Zenon, croyant faire de l'effet.

Cependant Maniuta, sans faire attention à son savant interlocuteur, ne

Digitized by Google

quittait pas des yeux le Tzigane, qui, nonchalamment appuyé au mur, dominait de sa haute stature les mendiants accroupis ou agenouillés.

Il avait dû entendre l'exclamation de la jeune fille, car, à travers ses longs cils noirs, un regard filtra, ardent. Mais, vrai fils de sa race dissimulée et fière, il

sut garder l'impassibilité qui le distinguait de toute cette foule obséquieuse de miséreux.

Maniuta se tourna vers sa mère :

— Maman, voilà mon beau Tzigane! Je vais aller chercher mon album, pour prendre son croquis...

—Vous possédezdonc tous les talents? glapissait M. Zenon, ravi. Me permettrez-vous de vous accompagner pour aller chercher ce précieux album que j'ai le plus grand désir de voir?...

Mme Souska hésitait, prise entre deux envies : celle de donner à sa fille l'occasion d'exhiber son talent, et celle de couper court à cette admiration qu'elle trouvait inconvenante.

Après réflexion, elle dit d'un air aimable :

— Eh bien, va, mon enfant, va avec M. Zenon. Je vous attends ici.

En demoiselle habituée à ne voir dans un manant qu'un animal domestiqué, Maniuta, en passant, dévisagea le Tzigane, dont les yeux fixés sur elle exprimèrent une profonde reconnaissance.

Elle dit à M. Zenon, souriante :

— Il a l'air content; il sait qu'il est beau...

— C'est bien relatif, la beauté, fit le petit homme laid, fermant d'un geste nerveux sa face-à-main.

Et, par bonté de cœur, Maniuta l'approuva.

— Oui, oui... tout est relatif en ce monde!...

Ils furent bientôt de retour, le fameux album porté par M. Zenon d'un petit air satisfait, qui disait aux promeneurs :

— Voyez, me voilà déjà dans mon rôle de prétendant...

Mais la jeune fille s'exclama, désappointée. Le Tzigane avait disparu! Point de Tzigane nulle part. Il fut introuvable de la journée.

— Quelle brute! répétait M. Zenon, l'album toujours sous son bras. Il n'a pas su pressentir son bonheur d'être portraituré par une si jolie main!...

*
* *

Le mystérieux bouquet revenait tous les matins sur la croisée de Maniuta. Mme Souska l'attribua tour à tour à une dizaine d'individus « attentifs » auprès

Digitized by Google

de sa fille. Ceux-ci ne comprenaient goutte aux allusions de la bonne dame qui leur parlait de « fleurs de l'aube » et « d'hommages anonymes ».

Ce mystère enchantait Maniuta; elle aimait à rêver de cet inconnu, à qui son imagination prêtait toutes les perfections possibles.

En revanche, elle maltraitait de plus en plus ce malheureux M. Zenon, tous les jours plus amoureux pourtant, à ce point qu'il perdait la moitié de sa suffisance et se sentait devenir bête à en pleurer de rage.

Il était visiblement favorisé par la mère, car Mme Souska commençait à s'apercevoir qu'au point de vue matrimonial, les rêves ne valaient pas grand'chose; il n'y avait encore que M. Zenon qui semblât sérieusement épris de Maniuta et capable de l'épouser. Elle lui manifestait donc une sympathique bienveillance.

Mais la jeune fille ne partageait pas cette manière de voir; et lorsque, profitant d'une excursion dans les montagnes, M. Zenon seul avec elle, en avant, sur un étroit sentier, balbutia les premiers mots d'un timide aveu, Maniuta lui coupa la parole par un avertissement ironique :

— Faites attention ! vous allez glisser. Et c'est dangereux... il y a des précipices...

Il le savait, l'infortuné myope : il avait une peur bleue de faire un faux pas. Néanmoins, très froissé, il répondit :

— Lombroso a raison de prétendre que les femmes sont cruelles, et que leur capacité sentimentale n'égale jamais celle de l'homme...

Maniuta se redressa, piquée au vif :

— Lombroso est injuste dans ses appréciations sur les femmes, et superficiel aussi, comme beaucoup d'hommes, du reste... Je ne m'attendais pas à cette citation de votre part; c'est comme si je vous citais, moi, ce critique littéraire, votre adversaire acharné, qui n'a trouvé dans vos œuvres que des compilations et des mots....

Tandis que M. Zenon s'arrêtait interdit, Maniuta se sauvait d'un bond avec une telle agilité, que le malheureux myope la perdit de vue. Par où a-t-elle disparu? A-t-elle pris les devants? grimpé

sur les roches? ou est-elle retournée auprès de ces dames qui faisaient leur ascension lentement, avec prudence?...

M. Zenon ne savait rien, sinon qu'il restait seul, le cœur meurtri.

Digitized by Google

Il appela, doucement d'abord, puis très haut :

— Mademoiselle Maniuta !

Rien. Silence complet, sauf le gazouillement des oiseaux.

Il s'accusait mentalement d'avoir été maladroit, et envoyait Lombroso le misogyne, à tous les diables !...

Il essaya de pénétrer dans les taillis, braquant sa face-à-main pour découvrir la fugitive, mais le pied lui manqua et il faillit se casser le cou.

Enfin il se décida à redescendre, très penaud, espérant trouver Maniuta auprès de sa mère.

***

Maniuta se croyant poursuivie par son « prétendant », et fuyant toujours, grimpait à travers les roches, se baissait pour disparaître sous les branches, se sauvait au hasard, vite, loin. Il lui semblait toujours entendre des pas auprès d'elle. Exténuée, elle se laissa tomber sur la mousse, blottie contre un roc, heureuse d'avoir échappé à la poursuite de M. Zenon, qui en ce moment lui paraissait superlativement ridicule. Elle resta ainsi une bonne demi-heure, enchantée d'être seule, rêvassant, cueillant les bruyères qui fleurissaient autour d'elle.

Soudain, elle entendit les branches remuer. Sûre de voir apparaître la tête disgracieuse de M. Zenon, elle se leva, prit un air digne, prépara une phrase mordante, telle une flèche prête à siffler.

Mais elle se tut, surprise. Devant elle se trouvait le Tzigane, le « beau Tzigane », qui, depuis le jour où elle avait voulu faire son croquis, semblait la fuir. Elle ne l'avait aperçu que de très loin, dans le parc.

Il se tenait devant elle tête nue, les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine.

Il dit, très doucement, timide :

— *Ils* se sont perdus dans les montagnes ?...

Elle hésita une seconde avant de répondre, un peu effrayée, mais le ton humble du Tzigane la rassura. Alors elle répondit qu'en effet elle ne savait pas trop quel chemin il fallait prendre pour retourner à Kryniça ?

— Qu'*ils* n'aient pas peur, je vais *les* conduire s'*ils* le permettent...

— C'est cela, conduis-moi.

Sans rien dire il marcha le premier, s'assurant de temps en temps, par un regard furtif, si elle le suivait toujours.

Le chemin était admirable au point de vue artistique, mais peu commode : il fallait à chaque pas écarter les ronces et les branches embrouillées. Le Tzigane frayait le passage, sans souci des égratignures, réservant toute sa sollicitude pour la jeune fille.

Maniuta jouit d'abord énormément de cette escapade. Elle respirait l'air pur à pleins poumons, et regardait son guide avec complaisance. Au-dessus de leurs têtes, les cimes resplendissaient d'une intense clarté rouge, derniers reflets du soleil couchant. La figure du Tzigane apparaissait à Maniuta, rayonnante d'une singulière, d'une fantastique beauté. Et il lui sembla être transportée dans un monde de contes de fées. Elle se sentit prise d'une indéfinissable langueur, la

Digitized by Google

notion de la réalité commençait à lui échapper.

Alors, pour s'arracher à cette enlaçante torpeur, elle se mit à chanter, vaguement désireuse d'être entendue et rejointe par quelque promeneur, fût-ce même M. Zenon.

Sa roulade ne provoqua aucun appel des siens, mais, quelques minutes après, son compagnon reprit la même note, et, avec ce don particulier des Tziganes pour la musique, il improvisa une réponse sans paroles.

Ce fut d'abord comme un cri, modulé en mineur, exprimant une pénétrante mélancolie. Un court silence le coupa. Puis une phrase se déroula, plaintive, d'une langueur désespérée. Après, un nouveau cri, de passion si violente, que Maniuta sentit un frisson la parcourir de la nuque aux pieds... et puis, *finale,* quelques notes seulement, presque un sanglot mourant dans un soupir...

Elle s'écria, émue jusqu'au fond de l'âme :

— Oh! que c'est beau! que tu chantes bien!... Jamais je n'ai entendu une chanson aussi belle...

Il se tourna vers elle, souriant de ses lèvres rouges, sans rien dire. Ce fut elle qui baissa les yeux, instinctivement.

Et soudain, elle demanda :

— Sommes-nous encore loin de Kryniça?...

Car la forêt devenait de plus en plus épaisse, et elle ne reconnaissait nullement le chemin parcouru avec M. Zenon.

Il ne répondit pas. De temps à autre, il se penchait pour cueillir une fleur. Et lorsqu'il lui tendit le bouquet qu'il venait de composer, elle poussa un cri, car ce bouquet était pareil à celui qu'elle recevait chaque matin!...

Elle s'appuya à un arbre, secouée d'un frisson. Le Tzigane la regardait en face, la bouche muette, mais les yeux trop éloquents.

Elle sentit plutôt qu'elle ne comprit qu'un grand danger l'effleurait... quelque chose comme une mort violente... et, tremblant de tout son corps,

elle se mit à se plaindre doucement, comme une petite fille, de sa fatigue, de son désir d'aller rejoindre sa mère...

Elle répéta plusieurs fois :

— Je suis si lasse... j'ai froid...

Et ses yeux se remplirent de larmes.

Il comprit qu'elle souffrait, et immédiatement, sous ses paupières mi-closes, l'intense lueur de la passion égoïste s'éteignit, se noya dans un attendrissement. Il promena sur cette enfant, encore frêle et mignonne, un regard d'affection sans borne. La main sur son cœur, qui battait bien fort, il dit, comme s'il prêtait un serment :

Digitized by Google

— *Ils* retourneront près de leur mère, bien sûr... *Ils* verront bientôt leur maison... Qu'*ils* n'aient pas peur...

— Bien... répondit Maniuta très doucement, redevenue confiante. Et, apercevant le bouquet qu'il avait posé à côté d'elle, sur un roc, elle le prit et en respira le parfum, non sans une certaine coquetterie.

Ils reprirent leur marche, dans les fourrés, sous les sapins, perdus dans les herbes et les mousses. Sous un ciel dont les délicates nuances bleues, mauves, roses, pâlissaient à travers le léger voile du crépuscule, une invite au repos semblait se dégager de cette paix profonde répandue sur la terre. L'haleine odorante de la forêt passait comme un souffle léger de la nature ensommeillée.

— Chante encore, dit Maniuta à son compagnon.

Il tourna vers elle un regard triste.

Un oiseau, tout près d'eux, lança un trille aigu et joyeux.

— Il chante mieux que moi, répondit lentement le Tzigane, et puis... il a le cœur content...

***

Des cris gutturaux, des piailleries d'enfants, des hennissements de chevaux, arrachèrent subitement Maniuta à l'indolente rêverie dans laquelle elle marchait comme dans un songe.

Ils étaient dans une petite colline, entourée d'arbres gigantesques. Un campement de Tziganes s'étalait autour d'un foyer allumé. Près d'une voiture couverte de toile bise, une bande de marmots, tout nus, sautillaient en jouant.

Une femme, jeune encore, mais horriblement fanée, accroupie sur le sol, épluchait des pommes de terre.

Une vieille, au profil d'oiseau de proie, chauffait à la flamme du foyer ses mains perclues de rhumatisme. Deux garçons, de douze à quatorze ans, mettaient des entraves aux pieds des chevaux, et se querellaient dans leur idiome, aux accents durs et sonores.

A la vue de Maniuta et de son guide, tout ce monde accourut vers eux, à l'exception de la vieille, qui, de loin, croassait un incompréhensible appel.

La jeune fille eut un mouvement de recul.

Le Tzigane, par quelques mots rapides, dispersa la petite troupe. Seule, la femme resta près de lui, le couvant d'un regard plein de tendresse passionnée. Mais après quelques phrases brèves, la physionomie de la Tzigane changea brusquement. Furieuse, elle éclata en reproches, mêlés d'imprécations.

Lui aussi devenant terrible, il la dompta d'un mot, accompagné d'un geste menaçant, et elle s'en alla docile, courbée, vers la voiture, où elle se mit à chercher quelque chose, en marmottant.

Alors, le Tzigane, d'un ton doux, singulier contraste avec sa violence précédente, dit à Maniuta :

— *Ils* vont se reposer ici une minute. *Ils* vont boire une goutte de vin de Hongrie. Nous partirons après, tout de suite après, et qu'*ils* n'aient peur de rien...

Il ôta son *serdak,* l'étala par terre, pria humblement la jeune fille de s'asseoir sur cette couche improvisée. Très lasse, elle s'y laissa choir. Les enfants rôdaient de loin, n'osant s'approcher. Elle tira son porte-monnaie, mais le Tzigane la retint d'un geste presque impérieux :

— Qu'*ils* gardent leur argent! Il ne faut pas!... Non!... non!...

Et comme la vieille se mettait à croasser, il la fit taire, brutalement. La femme apporta des fraises dans un petit panier d'écorce de bouleau, et une bouteille cachetée. Le Tzigane les lui arracha des mains, et s'agenouillant devant Maniuta la servit lui-même.

Sur les naïves instances de son « beau Tzigane », Maniuta prit quelques fraises, et consentit à boire un peu de vin, du vrai Tokay de Hongrie.

Elle demanda au Tzigane :

— Tu demeures donc ici?

— Aujourd'hui ici, demain on ne sait où...

Digitized by Google

— Et... tu es marié?...

Il répondit négligemment, avec un geste dédaigneux :

— J'ai une femme...

Maniuta désigna du doigt la Tzigane accroupie non loin d'eux, et toujours marmottante :

— Celle-ci?

Il fit un signe affirmatif, en soupirant.

Elle resta un moment pensive, puis demanda encore :

— Comment t'appelles-tu?...

Ce fut la femme qui s'interposa, violemment :

— Yanossik, mon beau Yanossik, mon maître, mon roi!...

— Sotte! cria le Tzigane en se levant pour la chasser.

Mais elle s'approcha de Maniuta, et commença à parler avec volubilité :

— Ma belle demoiselle, je ne suis pas sotte ; donnez-moi seulement votre petite main douce comme du velours, je vous dirai votre avenir; donnez-la-moi...

— Va-t'en!... grondait le Tzigane, visiblement inquiet.

— Mais moi je veux qu'elle me dise mon avenir, déclara Maniuta en tendant sa main qu'elle venait de déganter.

La Tzigane se pencha, resta quelques secondes comme saisie, roula des yeux convulsifs, et s'écria :

— Malheur! malheur! malheur!... tes yeux verseront des pleurs, ta poitrine gonflera de soupirs, et tu seras ensevelie vivante, jusqu'à ce que la terre mange ton petit corps blanc!...

— Tais-toi, chienne!

Et le Tzigane d'un coup furieux l'envoya rouler sous les arbres. Elle resta étendue, la face contre le sol, et hurla encore : « Malheur, malheur, malheur! »

— Partons, partons vite, supplia Maniuta.

Le Tzigane répétait, tout en menaçant sa femme d'un poing levé :

— Qu' « ils » n'aient pas peur.

Cependant il tremblait, lui aussi.

Ils partirent, silencieux. Le Tzigane morne, la tête penchée, Maniuta les nerfs malades, le cœur oppressé d'une invincible tristesse. Il faisait presque nuit. Un calme profond régnait dans la forêt; les cigales chantaient leur monotone refrain, le suave parfum des foins coupés, humides de rosée, flottait dans l'air. Ils marchèrent d'abord vite, puis, insensiblement, ils ralentirent le pas. Chose inconcevable, Maniuta ne ressentait aucune joie à la pensée de retourner dans son monde. Elle était triste et avait envie de pleurer...

Soudain retentirent des appels réitérés qui la firent tressaillir ainsi que son compagnon. Maniuta reconnut la voix de sa mère et celle de M. Zenon. On les vit bientôt s'avancer sur la route, munis de lanternes, entourés de guides.

Mme Souska, en apercevant sa fille, faillit s'évanouir. M. Zenon répétait : « Dieu soit loué! » Et Maniuta, singulièrement impassible, racontait d'une voix blanche qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter, car elle s'était fait reconduire

Digitized by Google

par un guide, et, grâce à lui, n'avait couru aucun danger.

— Où est-il donc, ce brave homme? demandait M. Zenon, cherchant son porte-monnaie.

Mais le Tzigane s'était enfui sans attendre cette récompense.

***

Le lendemain de ce jour, il n'y avait point de bouquet sur la croisée. Mme Souska s'en étonna un peu.

Le matin suivant, non seulement les fleurs étaient à leur place habituelle, mais encore, caché dedans, se trouvait un petit paquet enveloppé d'un chiffon rouge. Ce paquet contenait des bijoux, tels qu'en portent les paysannes : bague en argent, plusieurs rangs de corail, boucles d'oreilles en doublé, et, parmi tout cela, une superbe broche antique en diamants de la plus belle eau.

— Comment?... quoi?... qu'est-ce que cela signifie ?... clamait Mme Souska, absolument ahurie.

Maniuta, pour qui ce naïf hommage n'avait plus rien de mystérieux, devint extrêmement pâle, subitement prise d'une inquiétude grave.

Les Tziganes ayant la réputation d'être voleurs comme des pies, ces bijoux provenaient sans doute d'une source suspecte. N'avaient-ils pas été volés par cet excentrique amoureux?...

Très impressionnée de cette supposition, effrayée même, Maniuta se jeta dans les bras de sa mère et lui raconta son roman forestier.

— Jésus, Maria! s'écria Mme Souska, tressaillant d'indignation. Mais on devrait bâtonner un tel coquin, un manant qui s'avise de lever les yeux sur une demoiselle !...

Noyée dans ses pleurs, Maniuta murmura que le pauvre Tzigane avait été bien discret, bien humble, poétique et touchant... Cet éloge exaspéra la vieille dame. Et, après avoir vertement tancé sa fille, elle emporta le cadeau incriminé et sortit en disant :

Digitized by Google

— Pas un mot de tout ceci ! Je sais ce qu'il faut faire !... Repose-toi et n'y pense plus. Ta mère veille sur ton honneur !

Une demi-heure après, elle se rendait chez le représentant de la « Impériale-Royale-Autrichienne-Hongroise » autorité, c'est-à-dire chez le commissaire, à qui elle dit, tout bonnement, avoir *vu*, de sa fenêtre, qu'un Tzigane, un nommé Yanossik, avait *jeté* en passant ce paquet sur le balcon de sa villa.

— Il a voulu se débarrasser du produit d'un vol, dans la crainte d'être poursuivi, expliqua le commissaire, très convaincu de son infaillibilité. Quel audacieux coquin !... Mais soyez tranquille, madame, il sera coffré sur l'heure. Je vous remercie infiniment de ces indications si précises, dont vous avez bien voulu éclairer la justice !

Et à midi, lorsque tout le monde se dirigeait vers le café en vogue, deux policiers, suivis d'une cohue de badauds, emmenaient le Tzigane chez le commissaire.

Derrière eux, hurlante, échevelée, courait la Tzigane, réclamant son Yanossik, son beau Yanossik, son maître, son roi...

— Il est innocent, mes bons messieurs, lâchez-le ! Il est innocent comme l'enfant qui vient de naître !...

— Ils disent toujours la même chose, ces gredins, murmurait la foule, indignée.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda M. Zenon en cherchant sa face-à-main.

Mme Souska, qui, ce matin-là, ne quittait pas le bras de sa fille, lui fit admirer le paysage et absorba ainsi son attention.

Devant le commissaire, Yanossik protesta d'abord énergiquement contre l'accusation de vol. Mais, à la vue des bijoux, il se couvrit les yeux de ses deux mains et ne dit plus un mot, ce qui fut pris pour l'aveu de son évidente culpabilité.

On l'enferma dans une prison provisoire. On devait le lendemain le conduire au chef-lieu du district.

Mais lorsqu'on vint le chercher au petit matin, le Tzigane était mort. Il s'était pendu à une poutre avec un bout de corde qu'il avait probablement trouvé dans un coin.

La servante du commissaire raconta l'événement à d'autres domestiques, au marché, avec beaucoup de détails. Ces domestiques répétèrent la chose à leurs maîtres respectifs. Et c'est ainsi que Maniuta, à son lever, apprit la mort affreuse de Yanossik.

Elle poussa un cri et s'évanouit.

A partir de ce jour, ni les soins ni les remontrances de sa mère ne purent avoir raison de l'accablement qui s'était emparé de la jeune fille.

On la voyait s'alanguir chaque jour davantage, devenir pâle, les yeux rougis par les pleurs qu'elle versait « sans aucun motif », répétait Mme Souska aux médecins, qui en perdirent leur latin.

La veille du départ de Kryniça, Maniuta déclara à sa mère qu'elle voulait entrer au couvent.

Prière, larmes, colère des parents, rien n'ébranla sa décision. Elle prit le voile. Et c'est ainsi qu'elle fut en effet ensevelie vivante, sur les dalles de l'église, sous le linceul blanc.

MARYA CHÉLIGA.

Digitized by Google

# LE BONNET DES HOLLANDAISES

Quand il revient

Du verdoyant pays où, sous les voiles blanches,
Le navire au milieu des champs semble glisser,
A tel point que, prenant ses vergues pour des [branches,
Les oiseaux, quelquefois, viennent s'y reposer;

COSTUME D'INTÉRIEUR

quand il a quitté la plaine,

Où les moulins à vent, comme des camarades,
Semblent se faire entre eux un alerte signal,

le voyageur, rentré au logis, évoque le souvenir des verdures éblouissantes, des bateaux qui marchent, des moulins qui tournent; et quand, à la froidure, il se chauffe devant l'âtre aux tisons ardents, il revoit, dans une auréole d'or rouge et de cuivre jaune, le grave Hollandais vidant sa pinte en fumant gravement sa longue pipe blanche, la matrone de Brœk, frottant à la poudre de soleil ses vases, ses plats, ses aiguières, et les filles d'Amsterdam aux cheveux d'or échappés d'un flot de neige, qu'enserre un casque à jour, fait de spirales, de disques et de bandeaux.

Il revoit aussi les fleurs aux couleurs vives, les tulipes, les jacinthes, les crocus qui, de Leyde à Harlem et de Harlem à Amsterdam, couvrent la terre grasse d'un tapis chatoyant, auquel l'Orient tout entier semble avoir collaboré. Des cavaliers, descendus de leurs cadres, des foules attablées à la kermesse, et des saints et des dieux, et des soudards et des damoiseaux, accusant leur puissant relief dans un paysage délicieusement morbide, rouvrent pour lui, et pour lui seul, les portes des musées où s'entassen les chefs-d'œuvre. Puis, son imagination aidant, et au souvenir des repos bien gagnés aux jours de fatigue, une délicieuse saveur lui monte au palais, et il se revoit au Foking, ou dans tel autre cabaret du Kalverstraat, dégustant, derrière un rideau soigneusement tiré, l'une des cent liqueurs des îles que tout bon tavernier de Hollande doit posséder.

Et, là encore, la coiffe de neige blanche, et le casque d'or ou d'argent, qui

Digitized by Google

font ressortir le teint vermeil et les yeux bleus de l'accorte servante, lui apparaissent comme l'incarnation de la patrie des tulipes, des tableaux et des curaçaos fameux.

C'est qu'elle est fière de son bonnet, la Hollandaise ! La Bretagne, le Bocage, pour ne citer que deux coins de notre France, comptent autant de coiffures que de cantons, tandis que la Hollande, comme l'Alsace, comme le pays de Bade, n'en a qu'une. Aussi peut-elle y tenir justement, d'autant que c'est à peu près tout ce qui lui reste de son ancien luxe de costume. Les femmes ne vont plus en robe à deux couleurs, mi-parties, qui étaient celles des armoiries de leur ville : rouge et noir pour Amsterdam, bleu et rouge pour Rotterdam... ; elles ne portent plus les immenses fraises qui donnaient à la moindre bourgeoise la majesté d'une reine... ; elles ont renoncé aux vastes aumônières où toute une fortune trouvait place. Mais elles ont, au moins dans leur intérieur, conservé le bonnet aux plis savants qui se compose, comme nos lectrices peuvent s'en assurer, et s'en inspirer au besoin, de plusieurs pièces bizarres, dont l'assemblage doit demander de longues études.

Mais la Hollandaise a ceint son bonnet dès le berceau, et elle a su l'agencer et l'épingler avant d'apprendre à lire. De tout temps, son pays fut renommé pour ses coiffures, et il n'est pas un voyageur qui ne s'en soit émerveillé. L'un d'eux, Charles Lemaître, qui visita les Pays-Bas en 1681, note à tout moment, et avec le même étonnement, les guimpes et les cornettes qui se présentent à ses yeux. Celles des corporations religieuses sont notamment des plus variées, et comme son caractère ecclésiastique lui donne l'entrée des monastères, il trouve amplement à satisfaire sa curiosité sur ce point et sur plusieurs autres.

Quel singulier couvent que celui de ces chanoinesses où, sur sa route, il trouve bon accueil !

« Ces dames, dit-il, seraient entièrement louables, si elles étaient et plus diligentes à venir au chœur, et plus modestes à y demeurer. Elles sont si négligentes à s'y rendre que, souvent, je n'en y ai vu tout d'abord que deux dans le commencement de matines... Elles portent, en été, un éventail à la main, dans l'église, avec lequel elles badinent sottement, tandis qu'elles chantent. Elles savent fort bien la note, et celles d'entre elles qui n'en sont suffisamment instruites n'ont pas de séances dans les hautes

COSTUME ACTUEL

chaires, auprès desquelles elles ne peuvent être assises que sur leurs talons. Elles sont distinguées les unes des autres non seulement par cette situation au chœur, mais aussi par les habillements différents et par les coiffures qu'elles portent diversement. »

Plus loin, c'est une abbaye, dont les religieuses, cloîtrées, ne sont pas moins bizarres :

« Nous les vîmes, reprend Charles Lemaître, en méditation, dans laquelle la plupart ne paraissaient pas beaucoup échauffées, puisqu'un assez grand nombre dormaient, et que toutes les autres étaient assises sur leurs talons, d'une manière assez négligente. »

Digitized by Google

COSTUME DE DEUIL

Digitized by Google

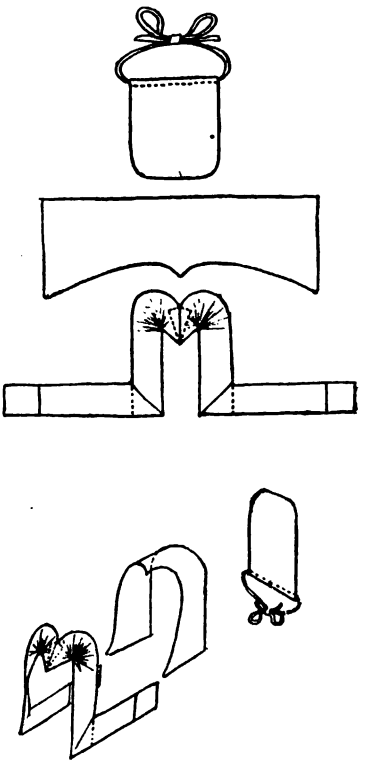
Mais que dire de ce coin de mœurs, que cite M. Fierville, auteur d'une étude sur Charles Lemaître, dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque du Havre ? « A Amsterdam, son hôtesse lui raconte qu'un père jésuite ayant donné à danser, elle l'avait vu dans cet exercice avec deux de ses dévotes, lesquelles, par modestie, n'osant pas le prendre par la main, s'étaient réduites à le tenir chacune par une manche de sa robe, et qu'en cet état ils avaient dansé tous trois une courante. »

Comme on peut le penser, Lemaître, janséniste ardent, se montre fort scandalisé de cet état des esprits dans les ordres religieux des deux sexes. Heureusement, les béguines contribuent à dissiper sa mauvaise impression : il les admire, « vêtues de noir, et d'une manière fort modeste, avec un grand voile de toile très blanche sur la tête, par-dessus quoi elles en mettent un noir quand elles sortent en ville ».

Et, de fait, les béguines sont un des types les plus populaires des Pays-Bas, ainsi que les orphelines. Aucun pays n'est plus bienfaisant que la Hollande, où la mendicité n'existe pas, et aucune cité ne participe davantage à l'entretien d'établissements de charité qu'Amsterdam. Les orphelins surtout sont l'objet de son attention. Ils jouissent d'une grande liberté ; aussi les rencontre-t-on partout, circulant seuls dans les rues, en se tenant par la main, fillettes et garçons. Ce sont les enfants de la ville. Ils sont heureux et le disent à qui veut les entendre. Les garçons portent uniformément la veste rouge et noire, comme au temps jadis, et les filles des deux religions se distinguent par la couleur de leur mise, noire pour les catholiques, brune pour les protestantes. Mais ce qui principalement attire l'attention sur les orphelines, c'est leur bonnet, qui, sans casque, mais orné d'épingles en argent, est une merveille de candeur, et, si l'on veut aussi, de coquetterie.

Le deuil ne permet que des épingles noires pour tout ornement, et c'est une vraie pénitence pour la Hollandaise, qui se plaît à exhiber ses diamants, même dans la rue. Cependant, sa figure gagne à cette simplicité voulue, de même que son buste, enserré dans un fichu d'une éclatante blancheur, ressort plus gracieux et plus élancé.

Le fichu, autre luxe de la Hollandaise !



ACCESSOIRES DU BONNET

Son arrangement est tout un art. Vous pourrez en essayer également, mesdames nos lectrices, par les modèles ci-joints, de même qu'il vous sera facile, pour le théâtre ou pour un bal costumé, de disposer d'après nos gravures votre bonnet hollandais, avec ou sans casque.

Mais n'allez pas, de grâce, comme parfois les matrones d'Amsterdam et de Rotterdam, poser par-dessus un chapeau ! Le bonnet hollandais gagne à être porté simplement, comme le portent les paysannes au marché, ou les servantes

Digitized by Google

se livrant au *schoonmaken,* c'est-à-dire au nettoyage, — et quel nettoyage !

Au siècle dernier, un étranger, qui était en relations d'affaires avec un bourgeois de Saardam, alla, dès son arrivée en cette ville, frapper à sa porte. Une servante se présenta.

C'était une forte et plantureuse commère, aux larges épaules, aux reins solides, mais d'aspect quelque peu rébarbatif. Elle regarda de haut en bas le nouveau venu et lui demanda d'un ton assez rogue ce qu'il venait chercher.

— Mais j'ai à faire à votre maître, répondit l'étranger.

La servante reprit son inspection, et ses yeux s'arrêtèrent sur les chaussures de l'intrus, que les boues de la ville avaient singulièrement maltraitées.

Puis, comme le visiteur insistait, elle lui tourna le dos, pour toute réponse, et prit l'attitude d'un portefaix qui s'apprête à charger un fardeau. Mais le voyageur, sans faire autrement attention à cette singulière posture, voulut passer outre et pénétrer dans la maison.

— Halte-là ! lui cria aussitôt la servante; on n'entre pas chez nous avec des souliers aussi sales.

— Mais je veux absolument parler à votre maître...

— Soit, eh bien, montez sur mes épaules et je vous conduirai à destination.

L'étranger dut obéir. Il s'affourcha de son mieux sur cette monture d'un nouveau genre et se vit porter par toute la maison, à travers corridors et couloirs, jusqu'à ce qu'enfin la servante le laissât tomber sur un paillasson, devant une porte, où il attendit qu'on vînt lui ouvrir.

Ce fut le maître de la maison qui le reçut. Lorsque la conférence fut terminée, l'étranger retrouva, en sortant de la chambre, la servante qui l'attendait. La brave fille le chargea sur ses épaules et le ramena ainsi à la place où elle l'avait trouvé. Elle était peut-être fourbue, mais son pavé demeurait immaculé, comme avant.

Chez les petites gens, des précautions tout aussi méticuleuses sont prises contre l'invasion de *mynherrin*, poussière. Il n'est pas de pauvre logis où l'on n'aperçoive alignées, sur le seuil, les sandales que tout visiteur doit chausser avant d'entrer. Aussi, quel éblouissement à l'intérieur ! La pièce, carrelée, luit sur toutes ses faces. Le poêle, en pavés émaillés, semble une plaque d'émeraude; la bouilloire, de cuivre rouge, a des tons d'incendie; et la vaisselle, alignée sur une planche au-dessus du lit, véritable couchette de navire, met, avec les rideaux à ramages qui le masquent, une note gaie qui fait un véritable petit paradis de cette humble demeure.

Mais revenons à nos servantes.

Une robe de percale rose ou bleue, un tablier coquet à piécette complètent, avec le bonnet traditionnel, un costume charmant de grâce et de fraîcheur.

Mais, dira-t-on, pourquoi emprisonner dans un casque plus ou moins riche, mais toujours pesant, et en somme assez disgracieux, ce petit bonnet si joli ?

Réponse :

Pour l'empêcher de s'envoler. Nous sommes en Hollande, et la Hollande est le pays des moulins !

JEAN DE CORVEY.

Digitized by Google

LA

# CHALCOGRAPHIE DU MUSÉE DU LOUVRE

Paris connaît-il toutes ses richesses et sait-il profiter de tous ses plaisirs... gratuits? On pourrait le croire, à la finesse du Parisien toujours aux aguets des agréments... de faveur, et fier, jusqu'à la naïveté, des trésors d'art de chez lui. Rien n'est moins exact pourtant, et un exemple, entre dix, le prouvera. Aujourd'hui où le plus modeste intérieur prétend ne plus se passer de coquetterie, et où les honteux chromos déshonorent tant de murailles, il semble du dernier étrange de voir le Parisien passer, chaque jour, avec une belle inconscience, auprès d'une porte où l'État *donne*, — et l'État *donnant* n'est-ce pas déjà un comble d'inattendu? — où l'État *donne* les plus belles estampes françaises.

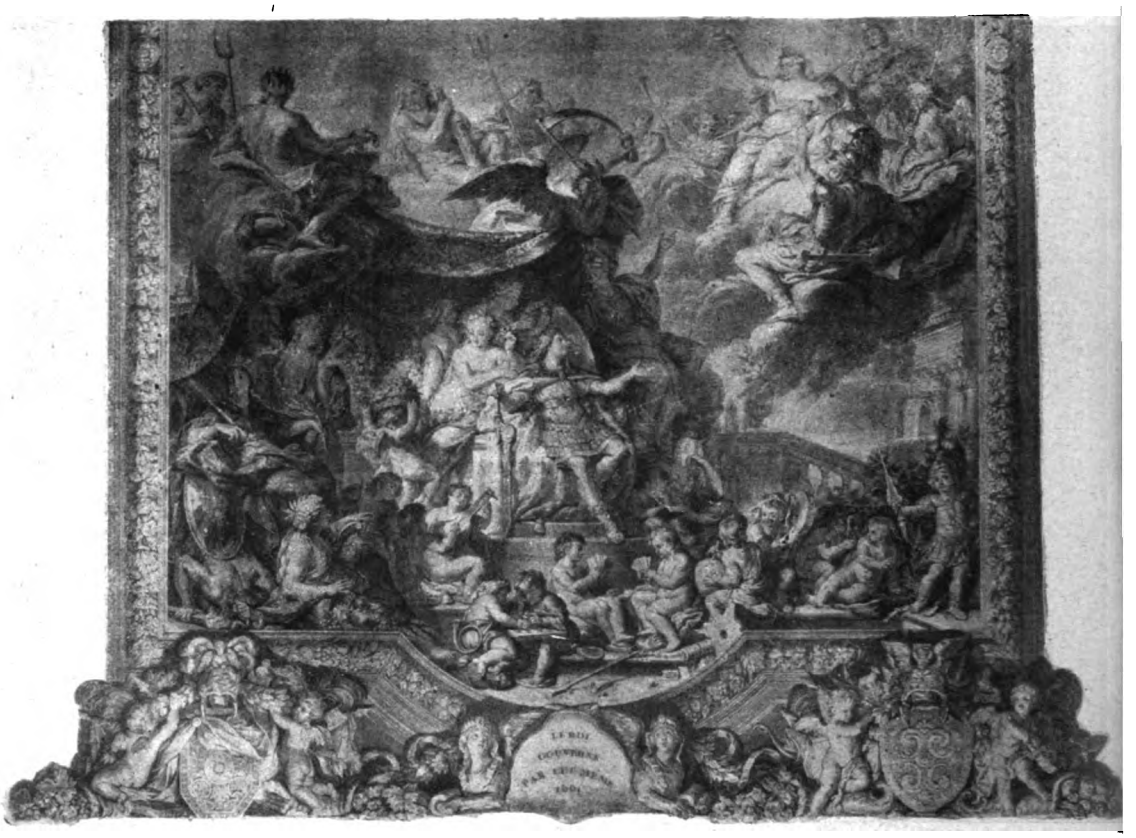
Vous souvenez-vous, traversant la cour du Louvre, avoir remarqué sur la seconde porte, à gauche du guichet Marengo, l'inscription en lettres d'or *Chalcographie*? Ce mot barbare à force d'être savant aurait dû vous faire rêver davantage, car vous y auriez gagné les plus appréciables réalités. En vous approchant du seuil de cette énigme pour apercevoir son contenu, vous auriez appris l'explication la plus française de l'enseigne la plus grecque. Contiguë à deux salles, pleines de superbes gravures encadrées, vous auriez aperçu une sorte de

LE FRAPPEMENT DU ROCHER
Burin de Claudine Stella, d'après le tableau du Poussin.



Digitized by Google

magasin de débit où, au milieu de tables et d'armoires vitrées, des rares visiteurs — les malins — d'un air de discrétion mystérieuse, comme on prennent des gens peu soucieux de partager avec autrui les avantages d'une bonne adresse, d'une vie bien vivante une production d'estampes à portée de tout passant. C'est là un établissement public, actif et modeste, ennemi de la réclame et dédaigneux du gain. Il se contente de poursuivre, de son mieux, un triple but :



LOUIS XIV GOUVERNE PAR LUI-MÊME

Burin de Dupuis et Tardieu, d'après le plafond de Lebrun, à Versailles.

des visiteurs se font distribuer les plus belles estampes. Si, vous donnant le courage avisé de les rejoindre, vous étudiez d'un œil rapide la configuration de l'endroit, vous voyez, au fond, un atelier de presses de taille-douce en pleine activité.

Derrière ce mot un peu réfrigérant, en effet, de *Chalcographie,* c'est-à-dire gravure sur airain, sur cuivre, existe vulgariser les chefs-d'œuvre du Musée du Louvre, par des gravures de choix; soutenir l'art de la gravure par des travaux de style; former et nourrir le goût des amateurs de la belle estampe avec des cuivres de haute tenue technique. Pour une seule de ces ambitions, combien d'hommes ou d'entreprises auraient jeté feu et flammes et averti le monde de leur intention de l'étonner. Le seul

Digitized by Google

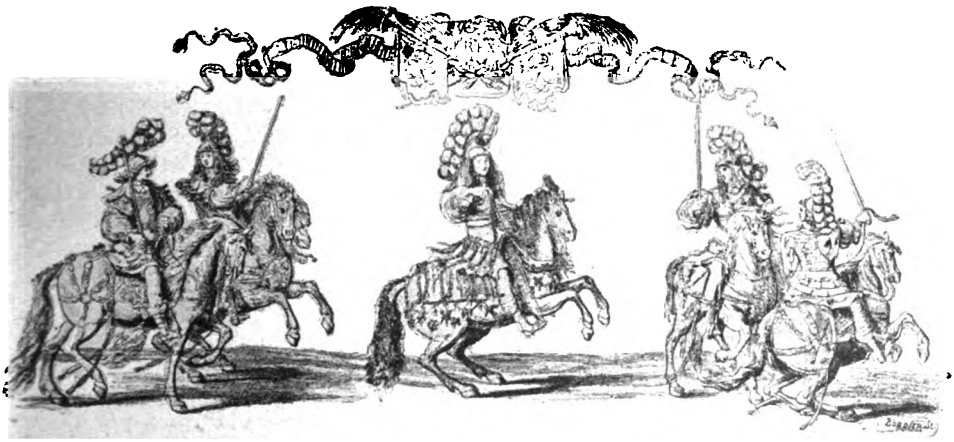
reproche à faire à la Chalcographie, s'il en était un, serait l'excès même de sa discrétion : elle ne parle jamais ni de ses nouveautés, ni de ses projets, et semble vouloir laisser, par coquetterie, la surprise de sa découverte aux gens à flair.

On a pensé intéresser et servir les lecteurs du *Monde Moderne*, en leur présentant ce coin de Louvre trop ignoré.

LE PASSAGE DU RHIN

Eau-forte de Simonneau, d'après le tableau de Van der Meulen.

Et, si le mot *donné* a déjà eu l'insistance du vrai mot en situation, c'est bien le cas de le définir ici. L'État délivre, pour des prix dérisoires de bon marché, des estampes de vraie valeur, même vénale :



LOUIS XIV EN EMPEREUR DES ROMAINS

Chef de la première quadrille au Carrousel de 1662.

Dessiné et gravé à l'eau-forte par Chauveau.

Digitized by Google

il ne se préoccupe ni de couvrir ses frais, encore moins de créer des ressources sur place en vue de commandes de gravures.

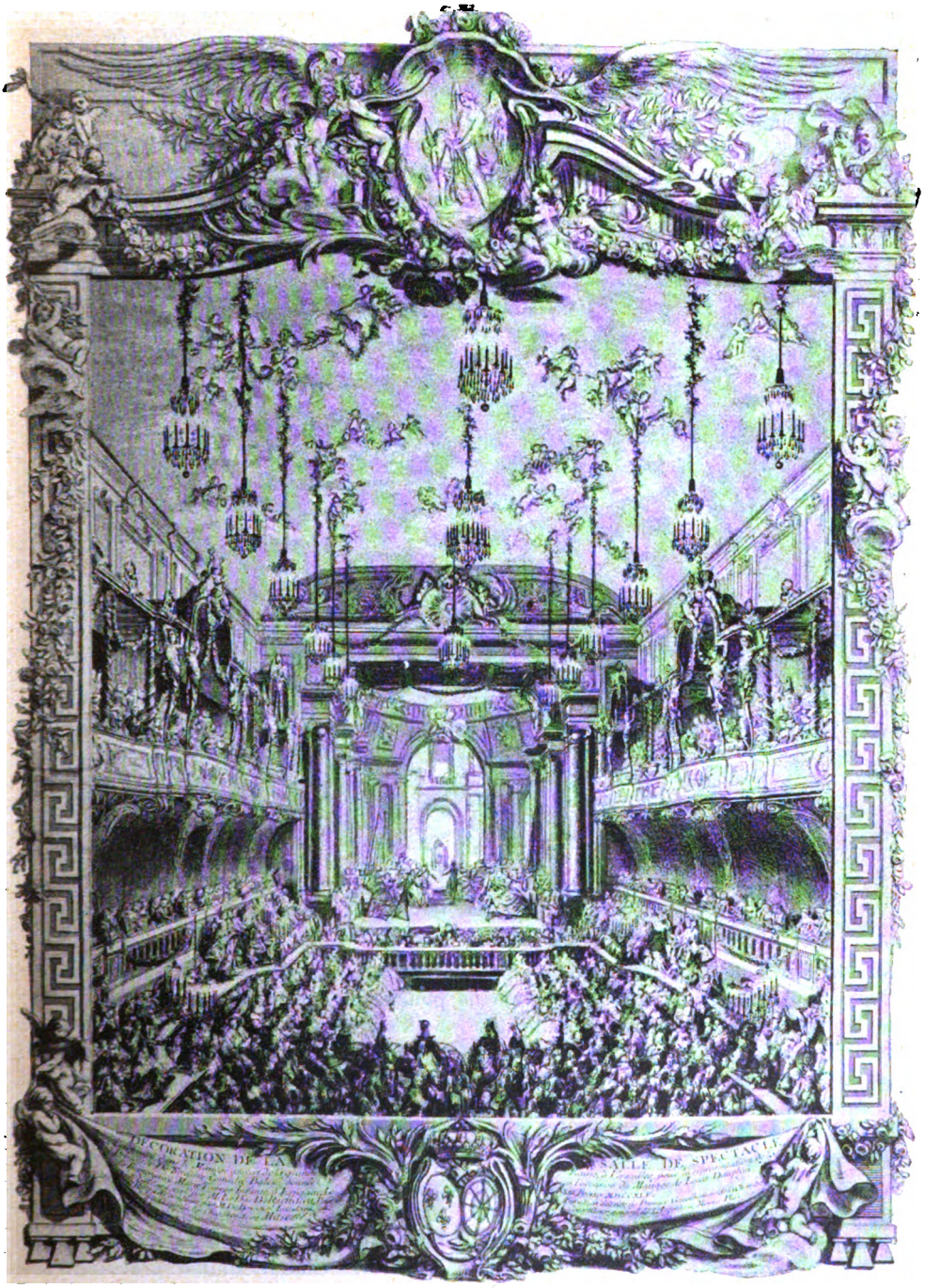
***

Le XVII^e^ siècle, l'époque d'éclat de l'estampe française, devait faire naître la Chalcographie. Louis XIV, si définitivement surnommé le *Grand Roi,* car plus on l'étudie, plus on admire son esprit supérieur dans les moindres détails, avait eu vive joie de voir la forte école des graveurs français enlever à l'Italie et aux Pays-Bas le monopole séculaire des beaux cuivres, et il décidait de soutenir de la finance et du prestige royal cet essor si précieux et inattendu. Jacques Callot avait bien mis à la française et avec un génie merveilleux l'adresse et la finesse de ses premiers maîtres de Florence, Cantagallina et Giulio Parigi; Abraham Bosse s'était, il est vrai, acquis une vogue considérable par ses vignettes de costumes et de scènes de mœurs; mais ces deux dessinateurs - aquafortistes des beaux jours de Louis XIII jetaient d'autant plus d'éclat au milieu des talents secondaires de leurs entours, Michel Dorigny et Tortebat, Claude Vignon, Pierre Brebiette et d'autres, presque tous incapables de faire prévoir la floraison subite du burin parisien. Car ce fut comme une gerbe, et jamais gerbe n'eut moisson plus compacte! Jean Pesne, Gérard Audran, Édelinck, Robert Nanteuil, Claude Mellan, Antoine Masson, François de Poilly, Van Schuppen, Louis de Châtillon, Étienne Baudet, Claudine Stella, Rousselet, Israël Sylvestre, Chauveau, Lepautre, Sébastien Leclerc, Château, et combien encore, venaient de mettre au jour des planches déjà célèbres.

Burin d'Edelinck, d'après le portrait de Rigaud.

Comment Louis XIV résolut-il d'employer cette légion, d'une variété de talents partout pleine de force? Il aurait pu avoir l'embarras du choix, tellement lui-même multipliait, tous les jours, les occasions de gravures. Il venait d'acquérir le meilleur de la merveilleuse collection du financier de Cologne, Évrard Jabach, les cent plus belles toiles

Digitized by Google



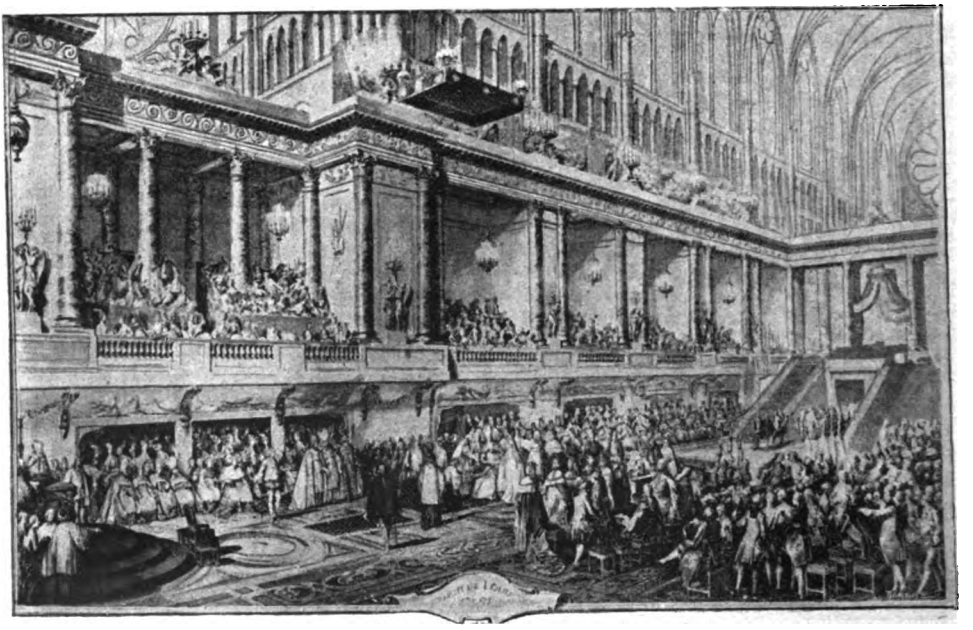
**LA SALLE DE SPECTACLE DU CHATEAU DE VERSAILLES AUX FÊTES DU MARIAGE DU DAUPHIN, EN 1745**

Dessiné et gravé à l'eau-forte par Cochin.

Digitized by Google

du salon carré et de la galerie italienne du Louvre, depuis la *Joconde* de Léonard de Vinci et la grande *Sainte Famille* de Raphël, jusqu'à la *Mise au tombeau* du Titien; il construisait Versailles, et en faisait le centre de l'art de son règne, architecture, peinture, sculpture, décoration; il tenait tête à l'Europe et emmenait le peintre militaire Van der Meulen dans ses campagnes des Flandres; il avait voulu sa cour la première du monde et donnait l'exemple de toutes les élégances, figurant en personne dans les fêtes, les carrousels, les ballets, afin d'imprimer, même aux divertissements, le caractère d'éclat partout répandu. De ces quatre matières à gravures, Louis XIV fit un vaste champ de travaux où, pendant près de quarante ans, les artistes les plus divers purent produire des séries ininterrompues de planches. La plupart furent même logés aux Gobelins, sous la gouverne de Le Brun et de Sébastien Leclerc, et, allégés ainsi du plus gros des préoccupations matérielles, se livrèrent sans réserve à des œuvres capitales. Elles étaient tirées et vendues au Louvre par l'Imprimerie royale.

Telle fut l'origine de la Chalcographie. Contrairement aux débuts de toute institution d'art ou autre, son premier fonds devait être son plus important, et la quadruple simultanéité de ses artistes pourvoyeurs l'alimentait presque journellement de nouveautés.



LE SACRE DE LOUIS XVI
Dessiné et gravé à l'eau-forte par Moreau le Jeune.

Sous le titre de *Cabinet du Roi* parurent en recueils successifs les estampes des plus célèbres tableaux de Louis XIV. On y ajouta, comme un hommage officiel au grand peintre français du XVII^e^ siècle, près de soixante planches des toiles fameuses de Nicolas Poussin. Puis, en pendant des reproductions de peintures, Baudet et Claude Mellan gravaient les statues et bustes les meilleurs du Cabinet d'antiques du roi. Israël Silvestre, Lepautre, Nolin, secondés de nombre

Digitized by Google

d'exécutants, mettaient au jour la *Maison royale de Versailles*. Bonnart, Baudouins, Ertinger, Huchtenburch et de Hooghe traduisaient une centaine de scènes de guerre de Van der Meulen. Les mêmes Israël Silvestre et Lepautre, adjoints à François Chauveau, fixaient sur le cuivre le fameux *Carrousel de* 1662, les *Plaisirs de l'île enchantée de* 1664, la *Fête de juillet de* 1668, les *Divertissements de* 1674, au retour de la conquête de la Franche-Comté.

Outre leur intérêt multiple, ces estampes nous donnent la plus brillante caractéristique de la gravure d'alors. Si, comme chacun le sait, la gravure est de l'orfèvrerie, une orfèvrerie découverte et propagée par les nielleurs de Florence, l'orfèvrerie de notre estampe du XVIIe siècle n'aura jamais reflété davantage le tempérament français de l'époque : noblesse, grandeur, sobriété, franchise, honnêteté scrupuleuse de la facture, assimilation large des maîtres ou des scènes à traduire.

Le burin, avec la sécurité de son long apprentissage, l'insistance savante de ses incisions angulaires, la direction et le serré de ses tailles, l'étude prolongée du modèle à reproduire, fut naturellement le procédé classique ; mais les artistes ne se privaient pas, bien au contraire, des ressources de la pointe et de la morsure. Leur plus constante habitude était l'emploi préliminaire de la pointe sèche pour l'entame du métal, une fois les contours du dessin — modèle décalqués et transportés sur le cuivre. Puis, sur ce cuivre enduit d'une couche de vernis, une pointe plus vigoureuse traçait fermement les indications de silhouettes, les amorces des reliefs et des modelés : l'eau-forte versée sur ces traits les creusait par sa morsure et déterminait ainsi comme une sorte de première vision de l'image, la fleur de l'estampe à venir, tout le nerveux, la jeunesse et les intentions du cuivre futur. Alors, sur cette trame dessinée dans la prime ardeur de l'assimilation et dans la joie du début, le graveur se mettait au travail du burin, et se rivait, pour des années souvent, à la même planche. A cette préparation d'eau-forte, l'œuvre allait prendre et conserver intacts un liant, un fondu, une vibration bien particuliers. Si le génie est une immense patience, selon le mot de Buffon,

LOUIS DAUPHIN, FILS DE LOUIS XVI, ET SA SŒUR

Burin de Blot, d'après la peinture de Mme Vigée-Lebrun.

Digitized by Google

on ne voit pas comment tout graveur n'en aurait point sa part : l'outil y force, et le burin de Pesne, d'Édelinck et d'Audran n'était pas pour y contredire.

PIE VII, AU SACRE DE NAPOLÉON
Burin de Petit, d'après le dessin d'Isabey et Percier.

La Chalcographie royale s'enrichissait indirectement de plusieurs autres suites de cuivres entreprises par des particuliers. Il importe de mentionner d'abord, et spécialement à l'adresse de tous les officiers français un peu curieux de notre passé militaire, la série des *Sièges et Batailles* de Beaulieu. Sébastien de Pontaut, sieur de Beaulieu, maréchal de camp de Louis XIII et de Condé, mutilé d'un bras au siège de Philipsbourg, avait voulu donner à sa glorieuse vieillesse un emploi digne de ses vaillants souvenirs : laisser de ses campagnes l'histoire graphique et technique à l'usage des gens de guerre, et servir encore ainsi le roi. Très excellent dessinateur, il se mettait au tracé à la fois pittoresque et savant des places fortes et champs de bataille où il s'était trouvé, puis faisait choix de graveurs scrupuleux, Cochin l'Ancien, Perelle, Richer, Loisel, Frosne, Ertinger, Fouard, pour mettre au jour deux cents cuivres, de l'intérêt le plus précis.

Une autre collection, l'*Hôtel royal des Invalides*, de Lepautre et de Marot, fut, de même, cédée au roi par M. de la Porte, premier commissaire des Invalides. Cet administrateur, très homme d'esprit, s'était tout de suite fait honneur de sa fonction, par la mise en train, à ses frais, d'une publication de quarante cuivres, sur le vaste monument confié en partie à sa surveillance. Et son exemple fut suivi par nombre d'éditeurs petits ou grands : il est même impossible de s'imaginer la profusion de gravures, de vignettes, de descriptions, de poèmes éclos au feu

Digitized by Google

d'éclat de la construction des Invalides. L'idée de Louis XIV et sa grandiose exécution avaient provoqué l'enthousiasme général, et chacun voulait en avoir un souvenir.

Le XVIIIe siècle est représenté à la Chalcographie par un ensemble de planches de l'art le plus délicieux, et comme facture et comme sujets. Cette radieuse époque de réjouissances élégantes nous a laissé des estampes de fêtes où se trouvent déployées, en des formats approchant parfois d'un mètre, les plus gracieuses scènes. Si Paris les connaissait, pas une maîtresse de maison ne voudrait autre chose pour tapisser son antichambre et ses couloirs. Commandés presque tous par Louis XV comme suite naturelle des *Carrousels* et *Divertissements* de Louis XIV, ces cuivres, au nombre de cent, sont comme le sourire et la coquetterie pimpante de la Chalcographie. Ils débutent par les gravures du *Sacre de Louis XV*, où les cérémonies et les dignitaires du couronnement de 1722 sont figurés dans tout leur apparat. Le gentil roi de douze ans jette une note touchante sur cette pompe majestueuse de Reims, dessinée par le peintre Dulin et gravée par les meilleurs d'alors, Duchange, Tardieu, Dupuis, Beauvais, de Larmessin, Simonneau, Desplaces, Drevet.

Moins de dix ans plus tard commençait le bel éclat de Cochin. Graveur ordinaire de l'intendance des Menus-Plaisirs du roi, sorte de ministère chargé de l'organisation et du détail des bals, spectacles, divertissements, feux d'artifice de Versailles, il exécuta des chefs-d'œuvre, à l'instar des vastes estampes de fêtes des diverses petites cours d'Italie, avec l'allure et le dégagé français d'un talent bien de notre terroir. Son cuivre de début, dans le genre, avait été la *Fête de la place Navone, à Rome, lors des réjouissances pour la naissance du Dauphin*, le fils de Louis XV,

LA VIERGE DU PALAIS TEMPI

Burin du baron Desnoyers, d'après la peinture de Raphaël.

en 1729. Le succès en avait été vif, et l'intendance des Menus-Plaisirs s'attachait aussitôt l'artiste. Ses deux premières estampes officielles furent un *Feu d'artifice à Meudon en* 1735 et la *Décoration de la terrasse de Versailles en* 1739, pour le mariage de Mme Louise-Élisabeth de France avec Don Philippe, infant d'Espagne. Ces mêmes noces ne s'étaient pas limitées à Versailles, et Paris avait voulu fêter le roi et sa famille. Le grand décorateur Servandoni,

Digitized by Google

chargé par messieurs de la Ville, organisait sur la rivière de Seine, entre le pont Neuf et le pont Royal, un spectacle de nuit éblouissant; et les dix estampes commémoratives en sont, de même, à la Chalcographie, gravées par Blondel. Mais la date de 1745 allait être pour Cochin une année cinq fois bénie. Le Dauphin de France épousait l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse, et ce jeune

LES PÈLERINS D'EMMAÜS
Burin d'Henriquel-Dupont, d'après le tableau de Véronèse.

prince, seize ans plus tôt l'occasion de la première planche magistrale de l'artiste, devenait le brillant prétexte de ses plus admirables estampes de maturité. Le *Mariage du Dauphin dans la chapelle de Versailles*, la *Décoration de la salle de spectacle*, le *Bal paré*, le *Bal masqué*, le *Jeu du roi dans la grande galerie* sont des émerveillements. Les figurines, par centaines, s'y pressent, agissantes et coquettantes, dans les parures les plus magnifiques.

Après Cochin, Moreau le Jeune, avec sa gravure du *Sacre de Louis XVI*, la page-maîtresse de cette série. Ni le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la Chambre du roi, ni Papillon de la Ferté, l'intendant des Menus-Plaisirs de 1775, n'eurent à penser une minute à un pendant du *Sacre de Louis XV*. La similitude de cérémonial et de costumes le rendait inutile. On s'arrêtait donc à une estampe unique où serait figurée la scène d'ensemble de l'auguste pompe, avec l'exactitude de portraits des grands dignitaires du couronnement. En un dessin, aujourd'hui dans la collection de M. de Goncourt, Moreau concevait sa radieuse gravure, de manière à répondre idéalement au programme. C'est le moment où le roi jure sur l'Évangile fidélité à son peuple. L'enthousiasme éclate de toutes part sous la voûte de la cathédrale de Reims, et les yeux cherchent, dans sa tribune, la reine sur le point de s'évanouir d'émotion bien heureuse.

La Chalcographie possède, aussi, de Moreau, quatre cuivres presque également capitaux : les fêtes données à Paris, à Marie-Antoinette, en janvier

Digitized by Google

1782, à l'occasion de la naissance du Dauphin. Ce sont l'*Arrivée de la reine à l'Hôtel de Ville*, le *Festin royal*, le *Feu d'artifice de la place de l'Hôtel-de-Ville*, le *Bal masqué*.

De la très belle gravure XVIII^e^ siècle, l'Académie, ornait les salles de réunion et servait en même temps de modèle à la jeunesse. Aussi les locaux du vieux Louvre concédés à l'Académie royale pour ses séances étaient-ils de véritables galeries de tableaux, de statues, de por-

LA HALTE DE CHASSE

Eau-forte d'Edmond Hédouin, d'après le tableau de Carle Vanloo.

le Louvre a encore un autre fonds, lui venant de l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture. Ce sont les morceaux de réception de tous les graveurs académiciens. Pour faire partie de la docte assemblée, il fallait exécuter un chef-d'œuvre, tout comme un compagnon à la veille de la maîtrise dans sa corporation, et ce « morceau de réception » devenait le patrimoine de traits et de bustes. Les graveurs, eux, n'avaient pas besoin d'apporter leurs sujets du dehors. Avec un flair égal à leur bon sens, le meilleur moyen de flatter leurs collègues et d'étendre leur propre renom, ils le virent tout de suite dans la mise sur cuivre des peintures et sculptures morceaux de réception. L'amour-propre des artistes interprétés les assurait de protecteurs effectifs dans l'avenir,

Digitized by Google

et l'Académie faisait tirer et répandre à nombreux exemplaires ces planches d'élite. Les plus intéressantes, intéressantes... triplement, sont les portraits d'artistes peints par d'autres artistes et exécutés par les graveurs confrères : ainsi le *Portrait de Boucher*, par Roslin, gravure de Carmona ; *Bon Boullogne*, par Allou, gravure de Tardieu ; *Laurens Cars*, par Perronneau, gravure de Miger ; *Joseph Christophe*, par Drouais, gravure de Surugue ; *Dumont le Romain*, par Latour, gravure de Flipart ; *Galloche*, par Tocqué, gravure de Muller ; *Jouvenet*, par lui-même, gravure de Trouvain ; *Jeaurat*, par Roslin, gravure de Wille ; *Restout*, par Latour, gravure de Moitte ; *Tocqué*, par Nattier, gravure de Cathelin. Il faudrait tous les citer, sans omettre leurs devanciers du XVII^e siècle.

LA MADONE ET SAINT JEAN
Gravure de Ferdinand Gaillard, d'après la peinture de Botticelli.

Napoléon I^er^, en train de buriner sur l'airain de l'histoire l'une des épopées françaises, n'eut guère le loisir de songer aux planches pacifiques de la Chalcographie. Pourtant, à l'exemple de Louis XV, il ordonna de graver son *Sacre à Notre-Dame* et aussi la *Fête de la Distribution des aigles au Champ de Mars*, décembre 1804. Ses architectes Percier et Fontaine, son portraitiste-miniaturiste Isabey, furent chargés des dessins et réussirent un merveilleux pendant au *Sacre de Louis XV*. Eux aussi trouvèrent de parfaits interprètes, Urbain Massard, Malbeste, Simonet, Tardieu, Ribault, Petit, Guttenberg, Pigeot, Lavalé, Audouin. En 1810, les mêmes Percier et Fontaine retraçaient, en douze nouvelles compositions, les *Cérémonies et fêtes du mariage de Napoléon avec Marie-Louise*, confiées à la gravure de Clochard et Lacour, Pauquet et Normand, Bance et Thierry. Deux ans plus tard, une heureuse surprise attendait la Chalcographie. Napoléon dédiait à la Grande Armée les planches exécutées par Baltard, d'après les bas-reliefs de la colonne Vendôme, et en ordonnait le dépôt des cuivres au Louvre, soit cent quarante-six estampes mettant à portée de la main le monde de figures du glorieux monument.

La Restauration fit beaucoup pour les musées, mais les ruines financières de la fin de l'Empire limitaient d'abord aux plus urgentes dépenses le budget de la Maison du roi. Toutefois, à défaut de commandes impraticables, Louis XVIII décida de procéder à l'encouragement du burin et aussi de la lithographie naissante, par un mode nouveau de faveurs officielles. Il consistait à souscrire aux

Digitized by Google

planches et aux pierres de vrai mérite : l'État s'engageait pour cinquante ou cent épreuves d'une belle œuvre. Nombre de graveurs purent ainsi se partager la bonne volonté de l'administration. Le Sacre de Charles X fut de nouveau l'occasion d'un merveilleux in-folio de trente planches. Les dessinateurs Lafitte, Victor Adam, Hittorf et Lecointe, Dupré, Saint-Ange, Chenavard, Visconti, Horace Vernet, Mauzaisse, et... jusqu'à Ingres, contribuèrent à l'éclat du volume. Et les graveurs n'étaient pas des moindres : Forster, Lefèvre, Caron, Garnier, Muller, Potrelle, Laurent, Lignon, et... jusqu'à Henriquel-Dupont.

Sous Louis-Philippe, le ministère de la Maison du roi continua les souscriptions, et les progrès de la belle lithographie intéressèrent M. de Montalivet. Mais l'initiative de Napoléon III allait rouvrir à notre Chalcographie contemporaine un horizon bien fourni. Au lendemain du Salon de 1853, l'empereur affectait le crédit considérable de 350,000 francs à un ensemble de commandes d'après les chefs-d'œuvre du Louvre. Tous les graveurs de renom y eurent part : Henriquel-Dupont, Bertinot, Salmon, les deux François, Lefèvre, Martinet, Dien, et jusqu'à Charles Jacque pour une eau-forte d'un *paysage* d'Aart van der Neer, et jusqu'à Daubigny pour le *Buisson* et le *Coup de soleil* de Ruysdael.

La *Naissance de la Vierge*, de Murillo; le *Couronnement de la Vierge*, de Fra Angelico de Fiesole; les *Pèlerins d'Emmaüs*, du Véronèse; la *Madone*, du Pérugin; la *Charité*, d'André del Sarte; la *Salomé*, de Bernardino Luini; le *Saint Benoît*, de Lesueur, et d'autres peintures capitales recevaient ainsi des interprétations de tout premier mérite. En 1861 et 1865, nouvelle distribution de travaux, nouvel enrichissement de la Chalcographie impériale : le *Couronnement d'Epines*, du Titien, par Massard; le *Marquis de Guast*, du même Titien, par Rousseaux; l'*Infante Isabelle*, de Van Dyck, par Levasseur; le *Tournoi*, de Rubens, par Bracquemond; puis, la *Sainte Famille*, du Giorgion, par De Mare le père; le *Parnasse*, de Mantègne, par Danguin; la *Halte de chasse*, de Vanloo, par Hédouin, et, par-dessus tout, la *Vierge*, de Botticelli de Gaillard, une

LE CARDINAL DE RICHELIEU

Burin de Devaux, d'après le portrait de Philippe de Champagne.

Digitized by Google

perle précieuse entre toutes ces estampes de haute valeur. De ce grand graveur chrétien, le premier de notre siècle pour son assimilation intense des vieux maîtres, pour sa vision géniale de portraitiste, comme pour ses inanalysables combinaisons de procédés, la Chalcographie possède encore le *Saint Georges*, de Raphaël, et la *Joconde*, de Léonard de Vinci. Par un double malheur, la mort surprenait l'artiste à la moitié seulement de l'exécution de cette dernière planche.

Accessoirement aux séries de commandes, le Louvre ne se faisait pas faute de profiter des bonnes occasions d'achats extérieurs. Sa meilleure fut la proposition de la marquise de Malleville, fille du célèbre baron Desnoyers, l'auteur de tant et de si belles planches. Pour mettre désormais en lieu sûr l'héritage d'art de son père, elle offrait de céder au prix modique de 20,000 francs la presque totalité de l'œuvre. On pense si la Chalcographie s'empressait d'entrer en possession de ces cuivres fameux où se trouve la suite exquise des *Madones*, de Raphaël : la *Vierge de Dresde*, la *Vierge de Foligno*, la *Vierge au linge*, la *Vierge de la maison d'Albe*, la *Vierge au poisson*, la *Vierge du palais Tempi*, la *Vierge au berceau*, la *Vierge à la chaise*, les deux *Belle Jardinière*, celle de Florence et celle du Louvre.

LE PRINTEMPS
Eau-forte de Champollion, d'après le tableau de Lancret.

La Chalcographie actuelle dispose d'un budget annuel de 18,000 francs pour continuer ce mouvement d'impulsion. Faut-il citer les cuivres, les plus nouveaux venus sous ses presses : une *Madone et Saints*, de Véronèse, par Didier; le *Cardinal de Richelieu*, de Ph. de Champagne, par Devaux; le *Moulin*, d'Hob-

Digitized by Google

bema, par Milius; *Élisabeth de France*, de Rubens, par Vion, les *Massacres de Scio*, de Delacroix, par Laguillermie; le *Chérubini*, d'Ingres, par Bertinot, et quantité d'autres.

Les bureaux de la direction des Beaux-Arts contribuent, en outre, au développement du dépôt des planches par la remise successive de beaucoup des cuivres commandés sur le budget des travaux d'art.

Les hauts graveurs d'aujourd'hui, comme d'hier, sont restés le plus fidèles possible à la technique du XVII^e^ siècle, car ils se rendent compte combien la forme définitive de la belle estampe est la fusion du burin et de l'eau-forte. Et le groupe d'artistes travaillant, à cette heure même, pour la Chalcographie, Burney, Flameng, Blanchard, Achille Jacquet, Lamotte, Rapine, non seulement affirme et confirme cette réalité, mais accentue la renaissance actuelle de la bonne gravure française. On avait craint de voir la photographie tuer l'estampe... elle la ressuscite, au contraire. Appliquée à la reproduction scientifique, archéologique, documentaire, la photographie devait délivrer le monde des graveurs de l'espèce compromettante des raboteurs du cuivre et du bois, artisans surtout habiles à défigurer les originaux et les sujets les plus délicats, dont ils ne comprenaient presque jamais le caractère. Ainsi dégagée des besognes subalternes, la gravure rendue à l'art pour l'art redevient la haute traduction des chefs-d'œuvre, et si, comme il est vrai en littérature, telle traduction compense par des trouvailles d'équivalence le déchet inévitable à toute transposition, la gravure, elle aussi, rachète en une saveur d'interprétation et de lumière personnelles l'éclipse partielle de couleur dont le tableau ou la page de nature vont être désormais atteints dans l'estampe. Et cette nécessité, pour les burinistes, d'être de véritables artistes ou de ne plus avoir de raison d'existence, fut le meilleur ressort dans un pays où le sens du cuivre et l'adresse émue des tailles ne paraissent pas près d'avoir fini de démanger certains doigts. L'effet heureux de cette réaction s'étendra vite au resuccès des œuvres, et le public fidèle des amateurs d'estampes se grossira des désillusionnés de la photographie, ceux dont le collodion aura trompé les espérances, plus spécialement dans le domaine des reproductions de peintures, en se bornant à des résultats mécaniques où l'apparente exactitude brutale escamote toute délicatesse et toute véritable justesse de rapport de tons et de plans.

Ces notes, à la fois trop rapides et trop longues, seraient de vaines pages, si le lecteur n'en devait pas faire un jour le programme d'une visite à la Chalcographie du Louvre. Et si, sortant de ce noble dépôt de cuivres où trois siècles d'estampe française vivent et s'entremêlent sous les mêmes presses, il regrette de n'en pas avoir appris plus tôt le chemin, on peut le consoler : ce chemin-là, il ne le désapprendra plus désormais et lui devra les meilleures surprises de l'œil et du goût.

HENRY DE CHENNEVIÈRES.

Digitized by Google

LA

# FONDERIE DE FER

Le fer fondu, communément appelé *fonte*, n'était pas connu des anciens. L'industrie de la fonderie est toute récente, relativement à celle du fer cru. Tandis que nous trouvons dans Hésiode et Homère la description de certains instruments en fer et la manière de les forger, nous manquons de renseignements précis sur les premiers efforts tentés pour obtenir le fer à l'état fusible. Tout ce que nous pouvons dire, d'après certains ouvrages du xv^e^ siècle, c'est que vers cette époque on commençait à obtenir une masse de fer assez malléable, qui ne fut tout d'abord qu'un mélange imparfait de fer cru et de fonte alliée à des scories. C'est vers le xvi^e^ siècle que quelques métallurgistes, remplaçant les bas foyers par des fourneaux à cuves, firent parcourir au minerai un chemin plus long et produisirent ainsi une carburation plus élevée, et par suite un métal plus fusible.

D'après William Fairbairn, ingénieur civil, membre de la Société royale de Londres, le haut fourneau est né du jour où l'on a compris que, le tassement des matières constituant un obstacle à l'ascension du vent, il fallait répartir cette pression sur une plus grande surface en créant les étalages dont nous parlerons plus loin.

M. Mushet pense que la construction du haut fourneau actuel remonte au temps d'Édouard VI, vers 1550. On substitua ensuite, sous Jacques I^er^, le charbon de terre au charbon de bois, et en 1750 le coke au charbon de terre. Quant à l'application de l'air chaud, elle est due à Neilson (1824).

Le lecteur curieux de connaître l'état de la fonderie au xviii^e^ siècle pourra se reporter à un ouvrage très complet, publié à Paris en 1762 et intitulé *Art des forges et fourneaux à fer*, par M. le marquis de Courtivron et M. Bouchu, correspondant de l'Académie royale des Sciences, suivi d'un Mémoire de Réaumur sur *un nouvel art d'adoucir le fer fondu*.

Quelle qu'en soit l'origine, l'art de mouler les objets en fonte a pris une telle importance que nous rencontrons ce produit dans une infinité d'usages publics et privés de toute nature, depuis la simple marmite de cuisine jusqu'aux œuvres d'art les plus appréciées qui ornent quelques-unes de nos places publiques ou concourent à la décoration de nos monuments.

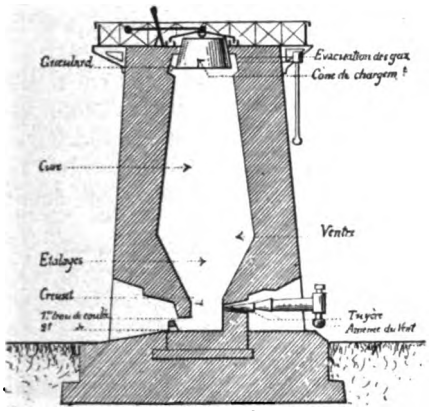
*Fabrication de la fonte.* — La nature nous fournit le minerai, c'est-à-dire une combinaison de fer et d'oxygène en proportions variables enfermée dans une matière terreuse appelée *gangue*, et dont l'élément dominant est tantôt la chaux, tantôt l'argile.

Quel que soit ce minerai (oxyde rouge ou hématite, oxyde carbonaté ou spathique, oxyde magnétique, etc.), il faut isoler le fer en absorbant l'oxygène par un corps dit *réducteur*, ce qui se fait avec l'oxyde de carbone produit par la combustion du charbon; celui-ci a en même temps pour fonction de s'allier en partie au fer pour le rendre fusible. D'autre part, on ajoutera de la chaux (castine) si la gangue est argileuse, et de l'argile (erbue) si la gangue est calcaire. De cette façon on formera toujours un silicate double d'alumine et de chaux, également fusible, et qui, grâce à sa faible densité, restera à la surface de la fonte liquide, comme la crème à la surface du lait, d'où son nom de *laitier*.

Ces différentes combinaisons chimiques se réalisent pratiquement dans les hauts fourneaux. Ce sont de grandes

Digitized by Google

tours en maçonnerie entièrement ou partiellement réfractaire, atteignant 20 ou 25 mètres de hauteur et affectant




*Coupe d'un Haut - Fourneau*

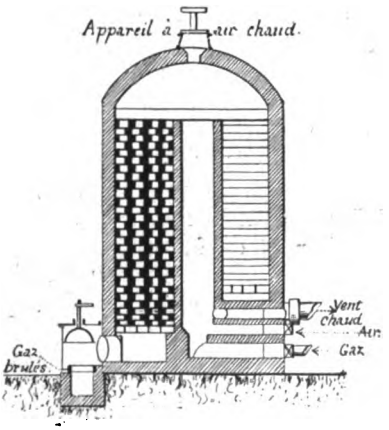
intérieurement la forme d'un double tronc de cône.

Le premier tronc s'appelle *cuve;* son ouverture supérieure se nomme *gueulard;* sa section inférieure, la plus large, *ventre*. Plus bas, les *étalages* et le *creuset* constituent le second tronc de cône.

On charge le haut fourneau de couches alternées de minerai, de coke et de castine ou d'erbue, suivant la nature de la gangue. Ces charges s'effectuent après que toute la masse du fourneau a été chauffée. Afin d'activer la combustion du charbon et sa transformation en oxyde de carbone, on insuffle à la partie inférieure des étalages par des tuyères, au nombre de six en général, de l'air préalablement chauffé à 350° environ. Il se produit alors deux courants inverses :

1° Le courant descendant est constitué par la réduction du minerai au contact de l'oxyde de carbone, par la fusion du laitier, par la combinaison du carbone et du fer et la chute de la fonte et du laitier dans le creuset. En débouchant un premier trou de coulée on recueille le laitier, qu'on dirige dans l'eau froide, où il se réduit à l'état pulvérulent et peut être ainsi utilisé comme sable pour la construction ou la fabrication du ciment. Trois heures après on débouche un second trou, situé un peu plus bas que le premier, pour permettre à la fonte de se répandre dans les sillons tracés dans le sol. C'est là qu'elle se refroidit et constitue après refroidissement complet des masses appelées *gueuses*.

2° Le courant ascendant est formé par la combinaison de l'air avec le charbon, c'est-à-dire l'acide carbonique, qui lui-même, au contact du charbon, se transforme en oxyde de carbone. Ce dernier, mélangé à l'azote, à l'hydrogène, au cyanogène, etc., arrive à la partie supérieure du haut fourneau d'où il s'échappe pour être recueilli dans de grands tuyaux qui l'amènent aux appareils à air chaud. Ces appareils, dits *récupérateurs*, présentent extérieurement la forme de cylindres en tôle de 4 mètres de hauteur, terminés à la partie supérieure par une calotte sphérique et constitués par une construction en briques disposées de telle sorte que les



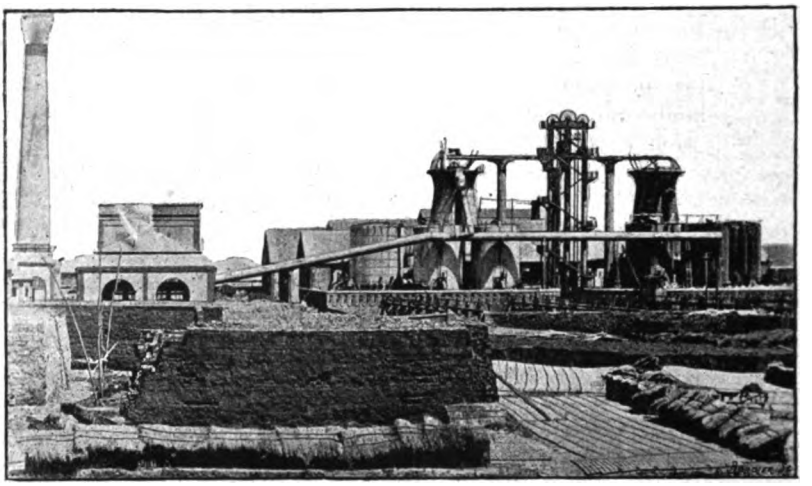

gaz du haut fourneau en les parcourant leur cèdent la plus grande chaleur possible avant de gagner la cheminée; puis, quand les matériaux sont portés au rouge, on ferme l'arrivée des gaz combustibles et l'on donne issue à l'air provenant de la machine soufflante. Cet air parcourt en sens inverse le chemin déjà parcouru par les gaz et se rend en-



Digitized by Google

suite dans les tuyères. Ces appareils fonctionnant par alternance, il est nécessaire d'en avoir au moins deux par haut fourneau.

La figure représente l'ensemble d'une installation pour la production de la fonte de première fusion. On y voit deux hauts fourneaux servis chacun par trois récupérateurs. Un monte-charge et une estacade placés au centre de l'installation servent à amener au gueulard des wagonnets remplis de minerai, de charbon et de fondant. Le chargement s'effectue dans les hauts fourneaux par des ouvertures spécialement disposées pour éviter la déperdition des gaz. Vers la gauche se trouve le bâtiment qui abrite les machines soufflantes; c'est de là que part la conduite du vent.



Vue d'ensemble de l'installation de deux hauts fourneaux avec récupérateurs, monte-charge, conduite du vent et bâtiment de la machine soufflante.

La fonte obtenue avec le haut fourneau ne peut servir directement qu'au moulage de certaines pièces assez grossières, telles que les grosses poteries, les tuyaux ordinaires, et en général toutes pièces ne nécessitant pas d'ajustage. En dehors des fontes de moulage, le haut fourneau produit des fontes destinées à la fabrication du fer et de l'acier dont nous n'avons pas à parler ici.

Dans les fonderies ne faisant pas de pièces en première fusion, on ne rencontre pas l'installation ci-dessus.

Pour avoir de la fonte propre au moulage des pièces de machines ou autres, il convient de refondre celle obtenue en première fusion, en tenant compte du travail que doivent subir ces pièces. Les unes, devant supporter de grands efforts, exigent une fonte très tenace; les autres, destinées au frottement, réclament une fonte dure; si, au contraire, la pièce à mouler doit être soumise à l'action des outils (rabots, limes, burins, etc.), la fonte doit être douce; enfin, elle doit être très fluide, si la pièce présente des formes compliquées et délicates, comme cela arrive dans les vases ornementés.

Ces différentes qualités s'obtiennent en mélangeant des fontes provenant de

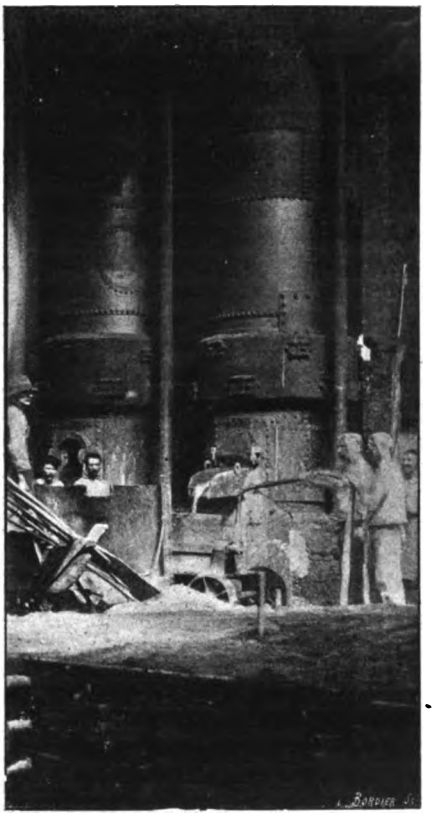
Digitized by Google

différents minerais et traitées différemment dans les hauts fourneaux, ce traitement ayant pour résultat de modifier les éléments chimiques autres que le charbon et le fer, tels le soufre, qui rend la fonte souffleuse à cause de la rapidité du refroidissement, et le phosphore, qui en augmente la fluidité, mais dont l'excès altère la ténacité. A côté du charbon intimement combiné au fer, il existe du charbon simplement mélangé et dont la présence en plus ou moins grande proportion modifie la qualité du produit.

Outre l'examen de la structure interne, l'analyse chimique fournit de précieux renseignements. Pour juger de la ténacité et de la douceur d'une fonte, on procède, sur des barreaux de dimensoins bien déterminées, à des essais mécaniques ayant pour but de préciser le degré de résistance au choc, à la flexion et à la compression. Les grandes usines et les compagnies de chemins de fer exigent que toutes les fontes entrant dans la composition de leur matériel soient soumises à ces essais et que les résultats répondent aux conditions de leurs cahiers des charges.

C'est pour réaliser ces desiderata que l'on procède à une seconde fusion. Le fourneau dans lequel elle s'effectue s'appelle *cubilot*. C'est un cylindre en fonte ou en tôle de 4 à 6 mètres de hauteur, garni intérieurement de briques ou de sable réfractaires. On y introduit les fontes et le combustible (coke) par la partie supérieure. Des tuyères lancent dans la masse un courant d'air actif qui élève la température et liquéfie le métal. Ces tuyères, au nombre de douze, sont disposées en deux rangées horizontales de six, près de la base du cubilot; elles sont renfermées dans un manchon en tôle qu'on distingue sur notre gravure; des regards pratiqués dans le manchon, en face de chaque tuyère, et fermés par un verre mobile, permettent de suivre facilement l'opération et de juger par l'éclat du feu si l'on a atteint la température voulue (environ 1,200°).

La figure représente deux cubilots; dans celui de droite on procède à la coulée de la fonte liquide et incandescente. Un ouvrier que l'on aperçoit à gauche, et qui porte des lunettes bleues pour se garantir de la trop vive lumière produite par la coulée, écarte à l'aide d'une grande tringle de fer (rin-



Vue de deux cubilots
au moment de la coulée de la fonte (2e fusion).

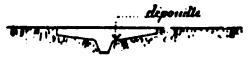
gard) les scories et morceaux de coke qui surnagent dans la fonte. Celle-ci coule alors dans une *poche* en tôle garnie intérieurement d'une couche d'argile. Cette poche, étant très lourde, est suspendue à l'aide de tourillons sur un petit chariot à trois roues, dont un ouvrier, placé à droite dans notre figure, maintient la longue poignée faite d'un morceau de fer coudé. C'est aussi à l'aide de cette poignée que l'on peut in-

Digitized by Google

cliner la poche pour verser ensuite la fonte dans d'autres poches plus petites. Quelquefois ces poches sont transportées par des grues. Ces appareils de levage doivent, dans ce cas, être disposés de manière à ce que le fardeau puisse être transmis à un autre appareil et parcourir ainsi les divers points de l'atelier. Comme nous le verrons plus loin, c'est à l'aide de grues semblables que l'on manœuvre les châssis de moulage d'une grande dimension. La force de ces appareils varie entre 12 et 15 tonnes et leur rayon d'action entre 6 et 7 mètres.

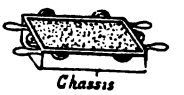
*Moulage.* — Connaissant les dimensions et la forme de la pièce à couler, on commence par faire un modèle en bois ou en métal. Ce modèle est fait d'après une épure tracée en grandeur d'exécution, mais différant de la pièce définitive par les dimensions qui doivent être un peu plus grandes, à cause du retrait que prend la fonte en se refroidissant et qui est d'environ 1/100e. Le modeleur possède à cet effet un mètre spécial dépassant de 1/100e la longueur du mètre ordinaire.

Ces modèles doivent satisfaire à deux conditions principales : 1° se retirer facilement du moule sans le déformer; 2° comporter certains appendices laissant dans le moule des parties creuses où pourront se loger les supports des *noyaux,* c'est-à-dire des moules destinés à empêcher la fonte de remplir les parties de l'objet qui doivent rester creuses. La première condition est réalisée par l'emploi de modèles démontables et la confection de parties inclinées qu'on nomme *dépouilles*. Quant à la seconde condition, elle nécessite l'addition d'une saillie ou portée de section égale à celle du vide. Il va sans dire que le bois des modèles doit être absolument sec, d'autant plus que ces modèles doivent pouvoir rester longtemps en magasin sans s'altérer. Lorsqu'on doit faire des modèles en fonte, il est nécessaire de les faire d'abord en bois pour permettre de couler une première pièce que l'on ajuste ensuite aux dimensions exactes de l'objet à fabriquer. Ce genre de modèle a l'avantage de durer indéfiniment.



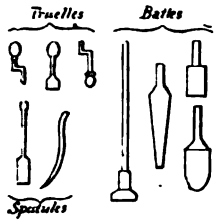

Le *moule* représente en creux toutes les parties pleines de fonte et en plein tous les vides. On distingue deux sortes de moulage; celui en *châssis* avec ou sans noyau et celui dit à la *trousse* ou au trousseau. Citons seulement le moulage simple à découvert qui consiste à enfoncer dans le sable de l'usine, préalablement humecté, le modèle en bois, à le frapper jusqu'à ce qu'il trace son empreinte dans le sable, puis à le retirer avec précaution de manière à ne pas ébranler le moule; ce procédé est très défectueux, puisqu'il n'y a que la partie en contact avec le moule qui soit nette, la portion de fonte à découvert sera absolument informe; aussi ne l'emploie-t-on guère que dans la confection des gueuses obtenues par la coulée directe du haut fourneau.

*Moulage en châssis.* — Les châssis sont des cadres en bois ou plus souvent en métal assez grands pour renfermer non seulement le modèle, mais encore une épaisseur suffisante de sable. Supposons que l'on ait à mouler une pièce en fonte ne présentant aucun vide, soit, par exemple, l'un des segments du plateau mobile formant la pièce principale des plaques tournantes de nos chemins de fer. On commencera par répandre dans un premier châssis une bonne couche de sable de moulage bien préparé. Ce sable doit être fin et gras. Le sable blanc de Paris, qui sert à récurer la vaisselle, ne vaudrait rien; il n'a pas de consistance; il le faut un peu gras; quand on le presse, il doit faire corps, se soutenir et conserver la forme donnée. A cet effet, on mélange des sables gras et maigres, on les sèche, on les broie, on les passe au tamis, puis on les mouille jusqu'à les rendre bien liants. Ce sable


Châssis

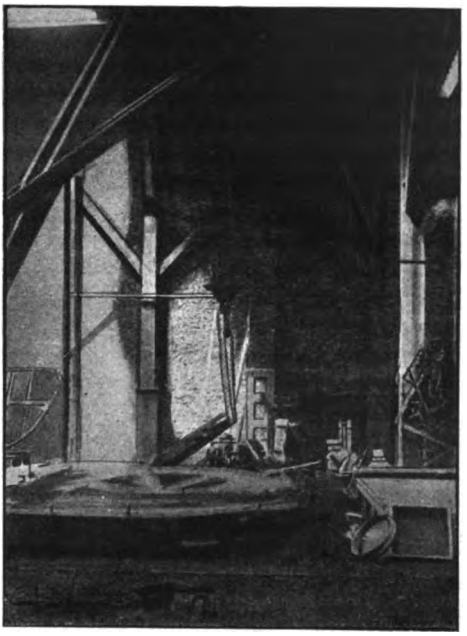
Digitized by Google

répandu dans le châssis est foulé au moyen d'instruments appelés battes. Cette première couche étant compacte, l'ouvrier mouleur y dépose le modèle bien à plat et répand dans tous les vides du sable qu'il asperge pour lui donner un peu de plasticité et qu'il unit parfaitement à la truelle et au couteau. Le châssis rempli, il ne reste plus qu'à recouvrir cette surface d'un peu de sable sec pour éviter l'adhérence avec le sable du second châssis. On a eu soin d'enfoncer obliquement, depuis les bords de la surface jusqu'au modèle, des fils de fer qu'on retirera ensuite, le moule achevé. Ces fils, une fois retirés, laissent des vides appelés *évents* qui, lors de la coulée, fournissent une issue aux gaz que l'on a d'ailleurs soin d'allumer pour éviter qu'ils s'enflamment au contact de la fonte et produisent ainsi des explosions dans l'intérieur du moule.



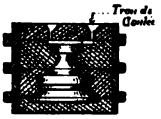

Le moulage du premier châssis terminé, on pose sur celui-ci un second châssis dans lequel on pilonne du sable de façon à recouvrir complètement la partie supérieure du modèle. On procède ensuite au démoulage, qui doit se faire avec beaucoup de précaution pour éviter de produire des ébranlements ou des déchirures dans la masse du sable; on enlève le modèle; on noircit le moule avec un pinceau imprégné d'une couche de charbon délayé dans l'eau et l'on saupoudre le tout d'une poussière très ténue de charbon (frasil). On pratique un ou plusieurs jets de coulée s'ouvrant en dehors en forme d'entonnoir, et on replace le second châssis qu'on ajuste exactement sur le premier. De cette manière, l'intérieur du moule représente en creux la forme exacte du segment de plaque.

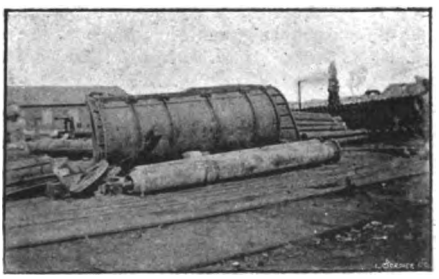
Dans la figure, on voit la figurine du dit segment imprimée dans le sable, après enlèvement du modèle; et le second châssis, qu'une grue soulève pour le placer sur le premier. Le modèle est accroché au mur.



Moulage d'un segment de plaque tournante; figurine tracée dans le sable du 1er châssis, et levage du 2e châssis.

Quand il s'agit d'une pièce plus compliquée et plus grande, comme un grand vase ou un bâti de machine, le modèle est fait en plusieurs pièces et l'on superpose plusieurs châssis.



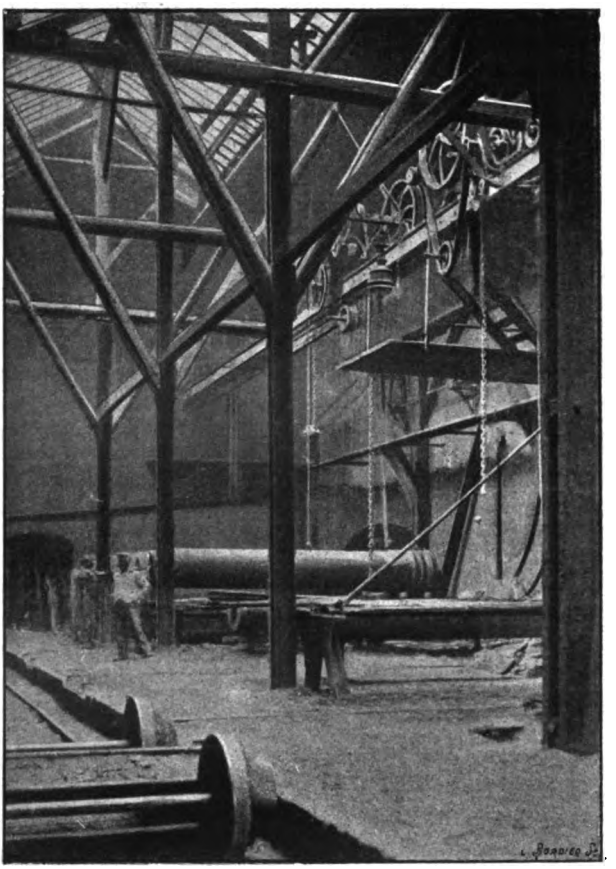
Châssis et noyau d'un tuyau de 1 mètre de diamètre.

Digitized by Google

***Moulage à noyau.*** — Examinons maintenant le cas d'une pièce creuse, un tuyau, par exemple.

On commence par faire le moule du tuyau comme s'il devait être plein. S'il s'agit de tuyaux un peu grands et de diamètres courants, on fabrique des châssis cylindriques en fonte ou en tôle, en deux parties; la figure représente l'un de ces châssis pour des tuyaux de 1 mètre de diamètre. De petits trous percés un peu partout lui servent d'évents. Le moulage une fois terminé comme nous l'avons expliqué, on apporte dans l'intérieur un noyau qui doit occuper exactement la place du creux du tuyau. Ce noyau a été fabriqué sur une lanterne ou tige à claire-voie en terre ou en métal que l'on recouvre de sable ou d'argile mélangés de crins ou de paille.

Ces noyaux sont préparés dans une salle de l'usine où se trouvent des auges contenant la matière plastique et enlevés sur un chariot qui les conduit aux étuves. Ces étuves sont de grandes chambres en maçonnerie chauffées par des flammes perdues ou directement par des gazogènes; elles sont assez grandes pour contenir le chariot avec un certain nombre de noyaux.

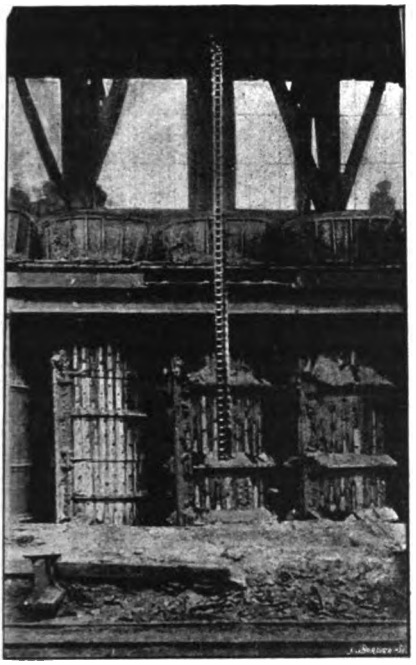


Fabrication des noyaux pour tuyaux; mécanisme du levage de ces noyaux, et vue du chariot destiné à les transporter dans les étuves.

Les châssis et les noyaux une fois bien secs, on procède à la coulée. Si les tuyaux doivent être coulés horizontalement, on se sert des châssis ordinaires; s'ils doivent être coulés debout, on emploie les châssis spéciaux que nous avons décrits et on les dispose dans une salle très élevée, comme nous l'indiquons en partie dans la figure. Tous ces châssis sont reliés par un plancher qui permet aux ouvriers d'en atteindre facilement la partie supérieure. On apporte le noyau et on le met en place à l'aide de treuils roulants que l'on manœuvre au moyen d'une grande chaîne de Galle, représentée dans notre gravure au premier plan. Il est aisé de comprendre que lorsqu'on coulera la fonte liquide, elle se répartira dans le moule en enveloppant le noyau, et l'on aura, après refroidissement, une colonne creuse dont la capacité sera remplie par

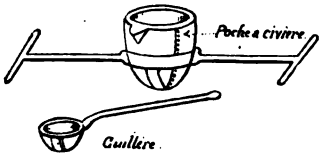
Digitized by Google

le noyau. On enlèvera ensuite ce noyau verticalement, on désassemblera les



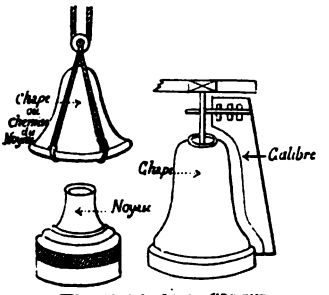
Vue de trois châssis montés pour la coulée verticale des tuyaux; soulèvement d'un noyau à l'aide de la chaîne de Galle pendante.

châssis, et le tuyau sera prêt à subir l'opération du finissage. La figure re-



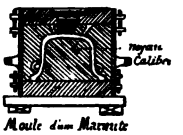

présente une poche à civière que l'on porte à bras et qui comporte une quantité de fonte suffisante pour les pièces de moyenne grandeur. Si l'on a de très petites pièces à couler, on se sert de la cuillère que l'on remplit en la plongeant dans la poche.

***Moulage à la trousse*** ou au ***trousseau***. — Ce moulage n'étant employé que dans des cas spéciaux, nous en dirons peu de mots. Supposons que l'on ait à fabriquer une marmite, une cloche ou un grand vase; on entoure de terre un arbre qui sert d'axe à la pièce et à un calibre dé-

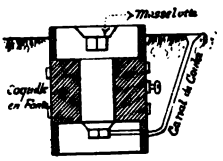



TROUSSAGE D'UNE CLOCHE

coupé suivant la forme intérieure de la cloche ou du vase; on obtient ainsi le noyau qu'on porte à l'étuve; quand il est sec, on le remet en place, on substitue au premier calibre un second qui n'en diffère que par l'épaisseur de l'objet; on applique de l'argile sur le noyau recouvert de poudre de charbon et l'on fait tourner le second calibre; on forme ainsi la chemise du noyau, on retire l'arbre, on procède aux réparations et la pièce peut être coulée.




***Finissage des pièces moulées.*** — Quand la pièce sort du moule, elle est tout à fait imparfaite; elle comporte des bavures qui se forment aux joints du moule et à l'endroit des jets de coulée. C'est avec le burin et la lime que l'on fait disparaître toutes ces bavures; cette opération s'appelle « ébarbage ». Nous avons dit qu'on donnait aux jets de coulée la forme d'entonnoirs : pour rendre la coulée plus facile; ajoutons que les dimensions de ce jet prennent plus ou moins d'importance suivant le poids de fonte à couler. Cet excès de matière, appelé ***masselotte,*** renferme, avec les dernières portions de fonte, les scories qui, ayant toujours tendance à flotter, se sont rassemblées ainsi en dehors du moule; la figure représente le moulage d'un cylindre de




Digitized by Google

laminoir coulé par le bas et comportant une assez forte masselotte. On conçoit que, si la masselotte était insuffisante,

Pièce fondue.

les parties impures de la fonte resteraient enfermées dans l'objet coulé et en altéreraient la forme et la qualité. Cette masselotte est détachée lors du finissage. S'il s'agit de pièces d'ornement telles que le joli vase représenté ici, il faut faire disparaître, à l'aide de burins de différentes grosseurs, toutes les anfractuosités et saillies anormales de la fonte, accentuer quelques raccords indécis, en un mot donner à la pièce un aspect agréable à l'œil. Aussi n'est-on pas surpris de rencontrer dans les fonderies d'art des ouvriers finisseurs qui sont de véritables artistes.

*Conclusion.* — Afin de ne pas fatiguer le lecteur, nous avons laissé de côté une foule de détails qui ne manquent cependant pas d'intérêt, ainsi que certains procédés spéciaux dont la description nous aurait écarté du but que nous nous sommes proposé. Mais nous engageons vivement tous ceux que la question intéresse à compléter ce court aperçu d'ensemble par une visite dans l'une de nos grandes fonderies : elles sont assez nombreuses en France pour que chacun puisse en trouver une dans sa région. On peut s'en convaincre par ce tableau, dans lequel nous ne comprenons que les centres les plus connus.

*Groupe du Nord.* — Hauts fourneaux de Maubeuge, hauts fourneaux de Denain et Anzin, usines métallurgiques de Marquise, fonderies de Hautmont, etc.

*Groupe de l'Est.* — Hauts fourneaux de Pont-à-Mousson (spécialité de tuyaux); Ferry, Curricque et C^ie^, à Micheville-Villerupt; fonderies de Montataire, à Frouard; hauts fourneaux et fonderies de Stenay; hauts fourneaux du Val-d'Osne, de Brousseval, Durenne, à Sommevoire (fontes d'art); Capitain-Gény, à Bussy; hauts fourneaux et fonderies de Franche-Comté, etc.

*Groupe du Centre.* — Hauts fourneaux de Montluçon; hauts fourneaux de Commentry et Fourchambault, Schneider et C^ie^, au Creusot, etc.

*Groupe de l'Ouest.* — Veuve Martin, au Mans; Chappée, au Mans; fonderies de Pont-l'Évêque, etc.

*Groupe du Sud.* — Hauts fourneaux de Marseille; Société métallurgique de l'Ariège, à Tarascon, à Foix et à Pa-

miers; fonderies de Saint-Étienne; hauts fourneaux et fonderies de Givors; fonderies de la Breyre, à Lhorme, etc.

G. Henry.

Digitized by Google

# COUP D'ŒIL SUR LE MONTÉNÉGRO

Tout, au Monténégro, s'explique par l'histoire du pays. L'aspect sauvage de ses montagnes, la fierté de ses habitants, leur pauvreté, tout cela est la conséquence logique, obligée de la genèse de ce singulier peuple.

Lorsque les Turcs s'emparèrent, au commencement du XVI^e^ siècle, de la péninsule des Balkans, quelques Serbes patriotes et braves refusèrent de se soumettre et préférèrent l'exil. Mais où se refugier pour être sûr d'échapper au Turc? Ils choisirent un pays désolé, misérable, qui ne pût pas exciter la convoitise d'un conquérant; de plus et surtout, ce pays est absolument inaccessible. Ainsi fut fondé le Monténégro; cette origine permet de se rendre compte de toutes les particularités du pays.

Lorsque le voyageur pénètre au fond des bouches de Cattaro, il voit, derrière la jolie ville de Cattaro, se dresser une haute montagne abrupte, sur laquelle lézarde une sorte de chemin de chèvre encombré de pierres roulantes que les eaux du printemps y précipitent. Ce prétendu chemin est connu sous le nom d'échelles de Cattaro, mais une échelle véritable serait beaucoup plus praticable. Le fait d'avoir pu y faire grimper un billard (soixante hommes y travaillèrent) passa pour un fait prodigieux, que quarante années n'ont pas effacé de la mémoire du peuple.

Or ce chemin impossible, dont on n'a idée que lorsqu'on l'a franchi soi-même, est le *seul* moyen d'accès que le Monténégro ait possédé avant 1880. Pourquoi? Il fallait aux réfugiés qui voulaient résister à la toute-puissance des Turcs un pays inaccessible. On conviendra qu'ils ne pouvaient mieux choisir.

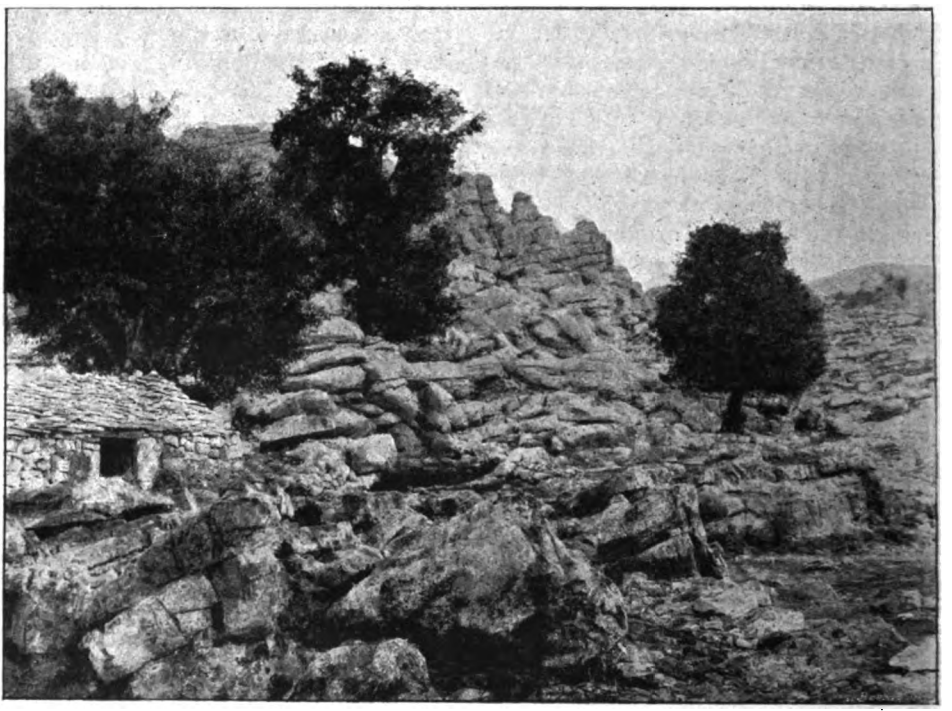
Escaladons laborieusement ce chemin roulant ou mieux suivons en voiture la route, admirablement bien construite, que l'on a ouverte il y a près de quinze ans; jetons un regard sur l'admirable panorama que forment, du haut de la montagne, les bouches de Cattaro, et pénétrons dans le pays. Nous n'y voyons que des pierres. D'immenses montagnes de pierres calcaires de couleur gris foncé, que la nature s'est plu à couper en forme de parallélipipède comme des pierres de taille, en sorte que ces montagnes paraissent bâties par d'étonnants cyclopes. On croit voir une architecture spéciale, massive, qui rappelle celle des temples indous. Cette apparence de château ruiné est celle du paysage dans tout le Monténégro.

En hiver, tout cela est couvert de neige. La neige à Cettinje atteint communément « la hauteur de deux hommes » et davantage encore. Lorsque le soleil printanier fond cette masse énorme de neige, l'eau se creuse entre les rochers des fissures de plus en plus larges d'où s'exhale une odeur de cave. Ailleurs, dans les endroits les plus déclives, elle se creuse de vastes cuvettes parfaitement rondes au fond desquelles s'amasse un peu de terre noire. On s'empresse de cultiver ces petits champs circulaires dont la plupart n'ont que quelques mètres de diamètre, et dont bien peu atteignent un demi-hectare. On y sème généralement du maïs et des pommes de terre; ce sont ces minuscules oasis de culture, perdues dans un immense désert de roches, qui nourrissent la population du Monténégro. La terre est si rare qu'on n'en perd pas un mètre carré; souvent, sur la paroi des cuvettes de pierres dont je viens de parler, le paysan a construit des murs de soutènement destinés à recueillir encore un peu de la terre que les eaux entraînent au printemps: il trouve ainsi moyen, au prix d'un travail considérable, d'accroître son champ d'une dizaine de mètres carrés, souvent de moins encore.

Digitized by Google

Entre les énormes blocs de pierre rectangulaires superposés qui composent le paysage monténégrin, quelques brins d'herbe souvent très odoriférante et même quelques arbustes trouvent moyen de pousser. Ce sont des ormeaux et des chênes; les autres essences sont très rares. On y lâche des moutons et malheureusement aussi des chèvres qui y ce sont eux qui les empêchent de renaître. Les biens de l'Église sont depuis quelques années garantis contre les chèvres et contre les hommes; déjà les rochers qui lui appartiennent sont voilés par quelque verdure, qui avec le temps se convertira sans doute en belles forêts.

Mais entre Cattaro et Cettinje, et plus loin encore, on ne voit que des rochers,



PAYSAGE MONTÉNÉGRIN

trouvent assez bien leur vie. L'homme achève l'œuvre dévastatrice de la chèvre; quand un arbre a résisté à la dent de cet animal ravageur, c'est le paysan monténégrin qui vient l'étêter, l'ébrancher et en somme le détruire pour en tirer un peu de fourrage et un peu de bois. On prétend qu'autrefois le pays était couvert de forêts et que, s'il ne l'est plus, la faute en est aux Turcs; il est possible que les Turcs aient brûlé les forêts de leurs ennemis, mais les Monténégrins sont bien plus coupables, car des rochers et des rochers encore, posés carrément les uns sur les autres et figurant de gigantesques fortifications en ruines.

En dehors de la très belle route carrossable dont nous avons parlé (la seule qui existe dans toute la principauté), il n'y a que d'étroits sentiers de pierres coupantes, où un Monténégrin et souvent (mais non pas toujours) l'étonnant cheval monténégrin peuvent seuls circuler.

Un pays inaccessible et pauvre, tel

Digitized by Google

qu'aucun conquérant ne veuille s'en emparer, ou même le voulant ne le puisse, voilà ce qu'il fallait aux courageux refugiés yougo-slaves. On a pu voir par la courte description qui précède qu'assurément le Monténégro était justement ce qu'il leur fallait.

Il leur fallait aussi une forte organisation militaire et une foi religieuse profonde. En Orient surtout, le patriotisme a besoin d'être soutenu par la religion; elle joue dans la politique de ces pays un rôle que nous ne pouvons soupçonner de si loin.

De là, l'attachement profond des Monténégrins pour la foi orthodoxe. Leurs prêtres étaient soldats comme tous les autres hommes, et jusque dans ces derniers temps ils étaient, même en temps de paix, armés de pistolets, de poignards et de sabres.

Les princes étaient à la fois généraux et évêques, et comme les évêques orthodoxes appartiennent à l'ordre des moines et sont par conséquent célibataires, c'est d'oncle à neveu que se transmettait la couronne. Le prédécesseur du prince actuel fut le premier qui rompit la tradition; il céda son autorité spirituelle à un métropolitain et fut le premier prince du Monténégro qui pût se marier.

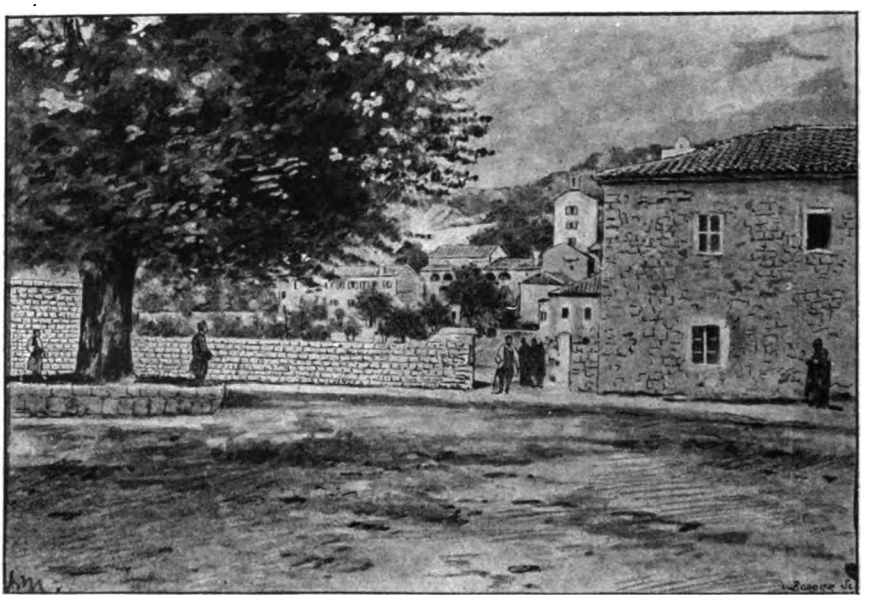
Cettinje, où plus exactement le couvent de Cettinje, est le seul point du Monténégro dont les Turcs ne purent jamais s'emparer, même au prix des plus grands sacrifices. La chapelle de ce couvent est particulièrement vénérée; c'est là que sont les cercueils de la famille du prince; cette petite chapelle est en quelque sorte le cœur du Monténégro, c'est pour elle peut-être que Cettinje, misérable village qui n'a encore aujourd'hui

MAISONS DE PAYSANS MONTÉNÉGRINS

Digitized by Google

qu'un millier d'habitants, est devenu la capitale.

Singulière capitale qui, il y a vingt ans, n'était composée que de quelques chaumières, et qui aujourd'hui encore ressemble à un chef-lieu de canton très pauvre du centre de la France. C'est pourtant de ce village misérable qu'est sortie la question d'Orient. C'est là que les insurgés serbes, bosniaques et herzégoviniens venaient chercher le mot d'ordre. Le Monténégro est le coin dont la Russie s'est servie pour l'enfoncer dans l'empire turc, pour le morceler et le détruire. Cettinje, ce ramassis de masures pressées autour d'un vieux couvent, a joué dans l'histoire de notre XIX^e^ siècle un rôle comparable à celui des plus grandes et des plus brillantes capitales.



LE PRINCE SORTANT DU PALAIS DU GOUVERNEMENT

(A gauche, l'orme sous lequel le prince rend la justice. — Au milieu, au troisième plan, on distingue les arcades du couvent de Cettinje. — A droite, le *Bigliardo*, palais du Gouvernement.)

Les Monténégrins sont avant tout des soldats. Ils doivent le service militaire dès l'enfance et restent soldats toute leur vie. Le costume militaire ne se distingue pas du costume ordinaire. Même l'homme le plus pauvre ne sort jamais sans porter au moins un pistolet à sa ceinture, et le plus souvent il porte avec lui d'autres armes encore : un fusil, un sabre ou un poignard; c'est même la seule chose qu'il consente jamais à porter, car il travaille extrêmement peu : tous les travaux pénibles incombent à la femme, créature malheureuse, misérablement vêtue, que l'on voit toujours occupée, le dos courbé sous une énorme charge de bois ou portant sur la tête un lourd seau rempli d'eau ou d'autres pesants fardeaux, tandis que l'homme, paré de vêtements brillants (qu'il use d'ailleurs jusqu'à la corde), le pistolet à la ceinture et le fusil en bandoulière, marche majestueusement devant elle, les bras ballants. Non seulement la femme doit veiller à tous les soins du ménage, mais elle doit aussi travailler la terre; j'ai vu pourtant quelques Monténégrins consentir à pousser la charrue (une charrue extrêmement rudimentaire) dans un

Digitized by Google

endroit où la terre labourable avait une étendue exceptionnelle.

Ils pensent qu'ils sont soldats, et qu'en dehors du métier des armes aucune profession ne leur convient.

La race est très belle. Ils sont d'une taille évidemment élevée qui frappe au premier abord. On peut se demander si ce n'est pas là une illusion due à leur brillant costume et à l'attitude fière dont ils ne se départissent jamais; je n'ai pas pu me procurer de mensurations; on m'a dit qu'il n'en existe pas et je n'ai pas pu en prendre. Mais comme j'assistais à une audience en justice ou une cinquantaine d'hommes debout se trouvaient réunis, j'en ai noté six d'une taille évidemment inférieure à la moyenne; or la taille de ces hommes petits était d'environ 1m,65 ou 1m,70, ce qui suppose une taille moyenne très élevée.

Leurs cheveux sont noirs, peu bouclés, leurs yeux noirs, leur nez le plus souvent busqué (cela est surtout sensible chez les femmes), leurs pommettes assez saillantes; leur expression toujours grave et digne. En somme, ils sont beaucoup plus beaux que les Bosniasques, dont ils sont pourtant issus. Mais ici encore c'est leur histoire qui explique ce qu'ils sont : s'ils sont plus grands, plus beaux, plus forts que les autres Yougo Slaves, c'est que leurs ancêtres étaient les plus braves et les plus fiers des Serbes, ceux qui se sont condamnés eux-mêmes à l'exil, à la pauvreté, au besoin à la mort, plutôt que de se plier au joug musulman.

Il n'y a d'ailleurs qu'un seul type au Monténégro; tous les habitants s'y ressemblent. Je ne parle pas ici des provinces albanaises annexées en 1880, mais du Monténégro véritable. La principauté entière ne comprend d'ailleurs que deux cent mille habitants à peine. Les juifs mêmes, qui pénètrent partout, sont inconnus dans ce pays; c'est peut-être, à cause de sa pauvreté : « Tu me demandes s'il y a ici des juifs, écrivait l'auteur des *Lettres persanes;* apprends que partout où il y a de l'argent, il y a des juifs. » Or il n'y a guère au Monténégro que quelques florins autrichiens, et il n'y a pas de commerce; chaque village se suffit à lui-même.

On m'a beaucoup vanté l'adresse des Monténégrins à sauter, à courir et aux principaux exercices du corps; ils s'y habituent dès l'enfance; les gamins qui

JEUNE MONTÉNÉGRIN

nous entouraient en quantité innombrable et qui se disputaient à coups de pierres (c'est leur façon de se battre) l'honneur de nous approcher de plus près, étaient agiles comme des chèvres à sauter de rocher en rocher. C'est encore une nécessité imposée par les guerres incessantes contre les Turcs; les soldats ottomans, si nombreux qu'ils fussent, étaient évidemment dans l'impossibilité de poursuivre leurs ennemis de rocher en rocher, tandis que les Monté-

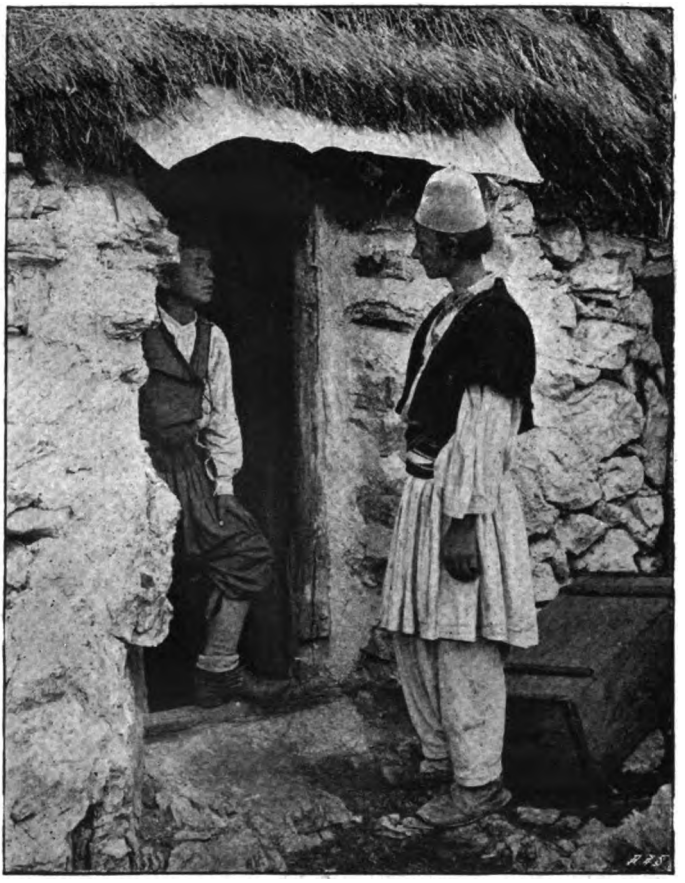
Digitized by Google

négrins, grâce à leur merveilleuse agilité, restaient insaisissables; l'une de leurs forteresses naturelles était-elle tournée, ils avaient bientôt fait d'en gagner une autre. Leur chaussure (une petite peau de bique relevée par ses bords au moyen de ficelles) est parfaitement adaptée à ce genre d'exercice.

La majestueuse allure qu'ils affectent contribue à les faire paraître beaux. Leurs femmes, au contraire, créatures laborieuses, et par conséquent méprisées, intermédiaires entre l'homme et la bête de somme, ont conscience de leur prétendue infériorité, ne se permettraient pas de poser comme leurs maris. Fatiguées avant l'âge par de fréquentes maternités et surtout par des travaux incessants, hâlées, mal vêtues, elles laissent au voyageur une assez médiocre impression.

Ce sont pourtant de vaillantes, femmes et les Monténégrins, ces perpétuels soldats, devraient se souvenir des services qu'elles leur ont rendus en temps de guerre. Ce sont elles qui constituaient les services d'intendance. A travers les sentiers les plus secrets de la montagne, elles portaient sur leur tête, à leurs maris, les munitions et les vivres, parcourant entre les rochers d'énormes distances pour les rejoindre sans cependant en rien laisser voir à l'ennemi.

S'il est vrai que l'art de la guerre soit l'art de faire vivre son armée et d'affamer l'ennemi, on peut dire que les Monténégrines ont su résoudre la moitié du problème à force d'énergie et de courage. Les hommes ne leur en savent aucun gré; le Monténégro n'est pas le seul pays où l'on ne rende pas justice à l'intendance!

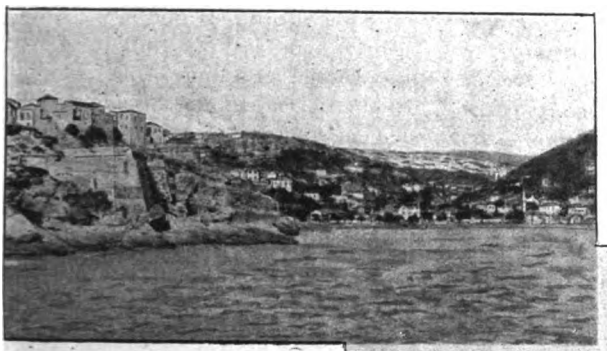


JEUNE MONTÉNÉGRIN DE CETTINJE
causant sur le seuil de sa porte avec un jeune Albanais (à droite).

La maison d'un paysan monténégrin ne se compose que d'une seule pièce; les quatre murs sont naturellement bâtis en pierre; le toit est un chaume en paille de maïs; il y a une ou deux fenêtres très petites, sans vitres et sans rien qui y sup-

Digitized by Google

plée ; ce n'est qu'un trou dans la muraille ; en hiver, on le bouche avec de la paille. La porte unique est très mal fermée. Frappons-y sans crainte, car le pays est hospitalier et nous sommes certains d'être bien reçus. En effet, la femme qui vient nous ouvrir se précipite sur nos mains pour les baiser, en prononçant des paroles qui sont évidemment des phrases de bienvenue ; puis elle nous désigne un petit siège très bas qui est placé près du



DULCIGNO

foyer. L'homme, s'il est là, salue militairement avec beaucoup de gravité. Un instant après, même si le ménage est très pauvre, la femme nous présentera une petite tasse de café fait à la turque et par conséquent excellent. La chambre unique est toute noire de fumée. L'inventaire du mobilier est vite fait : un fusil bien en vue pendu à la muraille, et une grande marmite suspendue au-dessus du foyer ; ce foyer lui-même n'a pas de corps de cheminée ; la fumée monte vers un trou percé dans le toit. Dans la chambre se trouvent encore deux ou trois lits montés sur une paire d'X faits de grosses branches d'arbre non équarries. On couche deux ou trois dans chaque lit. Ajoutez un ou deux sièges très bas, semblables à celui dont j'ai parlé, et quelques fourches et rateaux. Voilà tout le mobilier. Un certain nombre de peaux de bique ou de mouton, desséchées et dures comme du bois, sont entassées dans un coin de la pièce ; elles sont destinées à être vendues et à procurer un peu d'argent au pauvre ménage ; d'ailleurs, le plus souvent, il a peu de chose à acheter, car il tire de son champ et de son troupeau tout ce qu'il lui faut pour subsister ; presque toutes les femmes filent, et beaucoup tissent elles-mêmes, sur des métiers très primitifs, les étoffes qui leur sont nécessaires.

Cependant, ils se nourrissent fort bien. J'ai pu notamment m'entretenir assez longuement avec un paysan des plus pauvres de Cettinje ; signe caractéristique dans ce pays où l'homme aime à être brillamment vêtu, ses vêtements n'étaient que des loques, et il n'avait pas de chaussures. En effet, il m'a expliqué qu'il n'avait à lui que sa maison, et que n'ayant ni champ ni animaux de ferme d'aucune espèce, il était réduit à travailler chez les autres ; il gagne à peu près 1 florin (2 fr.) par journée de travail, mais il ne travaille pas tous les jours, aussi a-t-il accepté, non sans protestation, quelque menue monnaie. Son ménage se compose de cinq personnes, à savoir, lui, sa femme et trois garçons, dont l'aîné peut avoir dix-sept ans. Cependant cette pauvre famille (qui, à vrai dire, avait connu des jours

Digitized by Google

meilleurs) mangeait de la viande très souvent : tous les jours où la religion le permet, quand la viande est bon marché ; un peu plus rarement quand la viande est chère, mais jamais moins d'une fois ou deux par semaine. Au moment même où je me trouvais chez lui, il rapportait du marché un kilogramme de viande de levain ; on en mange dans son ménage 2 ou 3 kilogrammes par jour. Enfin on consomme beaucoup de café, et j'ajoute que ce café, dont il m'a offert une tasse, est admirablement bien préparé. Voilà, pour de pauvres gens, une alimentation assez substantielle ; on m'a dit que c'est là le cas général ; les Monténégrins man-

TYPES DE TZIGANES DE PODGORITZA

mouton de bonne apparence (des côtelettes et un morceau de poitrine) qui lui avait coûté 27 kreutzers (environ 0 fr. 60), dont il comptait manger la moitié le matin et l'autre moitié le soir ; la veille et l'avant-veille, il n'en avait pas mangé parce que c'étaient des jours de jeûne. A cela s'ajoutent des légumes variés (surtout des pommes de terre) cuits dans la graisse de porc, du laitage et enfin du pain de maïs. Ce pain, cuit par sa femme, dans un four rudimentaire, est très grossier, très compact et paraît dépourvu de quent de toute espèce de confort, mais ils se nourrissent bien, et doivent sans doute à cela leur belle prestance et leur force.

Cela rappelle l'observation faite par M. Levasseur en France, par M. Inama Sternegg en Autriche et par d'autres historiens économistes : au moyen âge, le paysan, quoique très misérable, paraît avoir mangé plus de viande que ses descendants n'en mangent aujourd'hui. Or le Monténégro, à bien d'autres égards, est un reste du moyen âge conservé jusqu'à notre siècle.

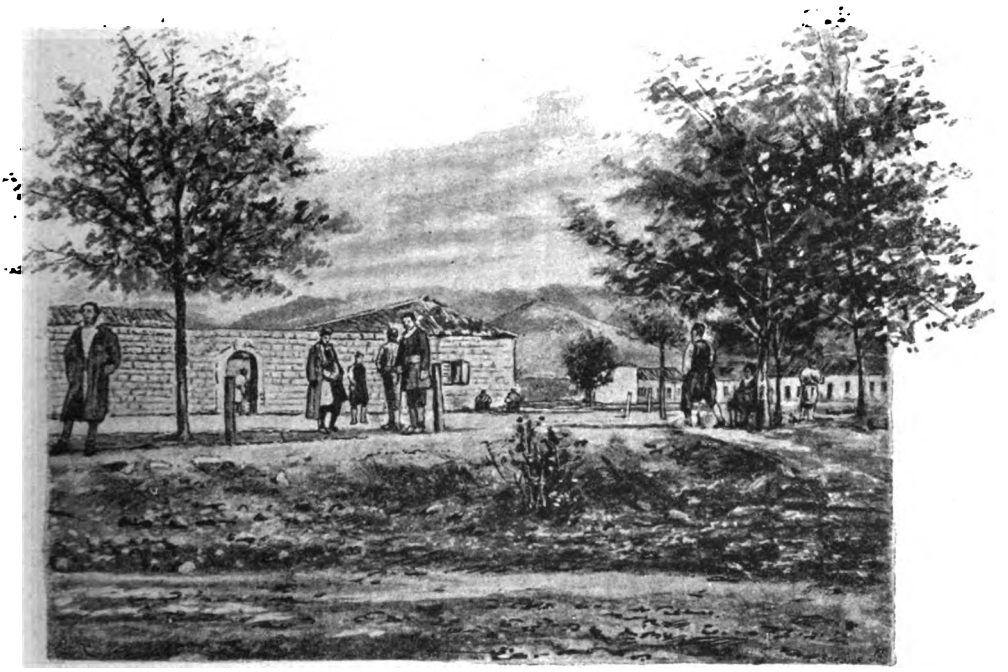
Digitized by Google

D'ailleurs, quoique très pauvre, le pays possède des richesses inexploitées; les rivières sont extraordinairement poissonneuses, et pourtant on ne pêche guère. L'est du pays contient, paraît-il, de belles forêts inexploitées; les régions albanaises annexées en 1880 (environs de Podgoritza; Dulcigno, qui, on s'en souvient peut-être, voulait rester ottoman et résista pendant quelque temps à une démonstration navale internationale) paraissent assez fertiles et ne reçoivent pourtant qu'une culture rudimentaire.

L'honneur paraît être le sentiment dominant du Monténégrin. Sur une place de Cettinje, je fus surpris de voir un certain nombre d'habitants qui ne portaient pas de pistolets, contrairement à l'habitude constante du pays. Cette place publique, ouverte à tous, est une prison, et les gens qui s'y promenaient en causant et en fumant, et en conservant la grande allure qui caractérise les Monténégrins, étaient des condamnés, des prisonniers!

« Mais, demandai-je, pourquoi ne se sauvent-ils pas? qui les en empêche? — Personne, mais où voulez-vous qu'ils aillent? Et d'ailleurs, pourquoi se sauver? Quand par extraordinaire cela arrive, on lance après le fugitif les autres prisonniers; ils l'ont bien vite rattrapé! »

On voit que ces prisonniers ne sont pas des captifs; la seule peine qui leur soit infligée, c'est d'être privé de pistolet. Elle les touche vivement, car ces condamnés sont gens d'honneur! Ce ne sont pas des voleurs, — le vol est à peu près inconnu au Monténégro, — ce sont des meurtriers, ce qui est bien plus distingué. On comprend en effet que des hommes habitués à porter partout leurs armes sur eux cèdent parfois à la tentation de s'en servir. Suivant la gravité du cas, on condamne le coupable, soit à être prisonnier dans le sens indiqué plus haut, soit à avoir les poings enchaînés



PRISONNIERS SUR UNE PLACE PUBLIQUE DE CETTINJE



Digitized by Google

l'un à l'autre, on le laisse d'ailleurs circuler librement. Enfin, dans les cas graves, on condamne le coupable à être fusillé; cela arrive deux ou trois fois par an.

Ils meurent très bravement; voici le récit d'une double exécution que je tiens d'un témoin oculaire. Les deux coupables avaient commis un assassinat qui n'avait pas le vol pour mobile, mais qui était accompagné de circonstances très aggravantes. Ils avaient été condamnés à Cettinje, mais ils devaient subir leur peine dans le lieu où ils avaient commis leur crime, c'est-à-dire dans le charmant village de Rieka, situé à une vingtaine de kilomètres de Cettinje. Ils firent ce trajet en causant et en fumant avec les hommes commandés pour les fusiller; à un moment, l'un des condamnés pria qu'on s'arrêtât pour lui permettre d'ôter un caillou qui était entré dans sa chaussure et le faisait cruellement souffrir : « Si je n'ôtais pas ce maudit caillou, dit-il, je pourrais faire une grimace, et l'on croirait peut-être que j'ai peur! » L'autre condamné n'avait pas l'esprit moins libre; il avisa l'un des hommes chargés de le fusiller, qui avait la réputation d'être un mauvais tireur, et lui dit : « Je suis assez grand et assez fort : la cible est large, et j'espère bien que cette fois, maladroit, tu ne manqueras pas ton coup! » Quand on fut arrivé au lieu de l'exécution, l'un des condamnés prit la parole devant le peloton d'exécution : « J'ai commis un crime abominable, dit-il, et je suis heureux de l'expier par ma mort. Vivent les juges qui m'ont condamné! Vive le prince qui a ratifié leur sentence! Vive la patrie! » Puis il demanda l'honneur de commander le feu. Son compagnon parla à peu près de même et mourut avec la même grandeur d'âme.

Les femmes, pas plus que les hommes, ne sont condamnées pour vol, mais le plus souvent pour avortement. Il est sans exemple qu'on en ait condamné une à être fusillée; on n'oserait pas commander le peloton chargé d'une telle exécution. Un Monténégrin déshonorerait son fusil à tirer sur une femme : ses armes sont destinées à un plus noble gibier.

Le gouvernement autocratique est une conséquence directe de l'histoire du Monténégro. Le pays ne discute pas plus les ordres du prince qu'une armée ne discute les ordres de son général. Il n'y a rien qui ressemble de près ou de loin à un parlement; le prince fait les lois, et, étant juge souverain, il a le pouvoir de ne les appliquer que lorsqu'il lui plaît. A peu près chaque jour, il va s'asseoir sous un bel orme qui verdoie près de son prétendu palais, et patriarcalement, comme saint Louis, il rend la justice en dernier ressort. On m'a beaucoup vanté la finesse de son esprit, l'habileté avec laquelle il démêle les ficelles des plaideurs et la rectitude de son jugement.

Il aura, avant peu d'années, une tâche lourde à accomplir. Le rôle historique du Monténégro, si important dans le passé, n'est pas terminé. Le petit pays ardu que nous venons de décrire restera le rempart de la race yougo-slave tant que l'épineuse question des Balkans et les multiples problèmes qui travaillent la monarchie artificielle des Habsbourg n'auront pas reçu de solution définitive.

JACQUES BERTILLON.

Digitized by Google

LA

# TÉLÉGRAPHIE MILITAIRE

Le service de la télégraphie militaire est devenu aujourd'hui un agent indispensable du commandement, tant pour la concentration des renseignements que pour la transmission des ordres.

Mais ce n'est pas sans peine que la télégraphie a conquis sa place parmi les plus utiles des services auxiliaires. Théoriquement, son importance ne pouvait être contestée; aussi n'était-ce que dans les détails de l'application que ses détracteurs cherchaient les arguments de leur opposition.

On a trop souvent objecté au progrès que nos devanciers avaient fait la guerre sans les raffinements que nous recherchons, et l'on a fait sonner bien haut les traditions incontestablement respectables d'un glorieux passé. Toutefois, ce ne sont pas les faits qu'il faut invoquer en pareille matière, mais bien leurs auteurs, en se demandant franchement s'ils auraient dédaigné les avantages qui nous sont offerts.

Une considération à elle seule pourrait suffire à trancher la question, à savoir la nécessité de la promptitude des renseignements qu'impose la marche rapide des armées dans les conditions nouvelles; ne compterait-on pour rien les chances, pourtant très importantes, de pouvoir donner rendez-vous à temps aux immenses contingents forcément disséminés pour vivre?

Autrefois, la transmission des ordres et des renseignements était le monopole des estafettes; aujourd'hui, on y a ajouté les vélocipédistes, les pigeons voyageurs et la télégraphie militaire.

Les pigeons voyageurs et les vélocipédistes sont soumis à des conditions tellement particulières qu'ils peuvent être mis en dehors de la comparaison par laquelle nous voulons résumer le procès de la télégraphie militaire au point de vue pratique.

Personne ne peut mettre en doute aujourd'hui le parti à tirer des pigeons, mais le pigeon ne peut être utilisé que dans une seule direction et même pour un seul point : son colombier d'origine.

Quant au vélocipédiste, on ne peut pas non plus lui contester sa supériorité sur le cavalier comme estafette; mais il lui faut une bonne route et une route libre. Or il suffit d'avoir vu ce que devient une bonne route après le passage de quelques escadrons seulement, et d'avoir expérimenté les difficultés que l'on rencontre à longer une colonne en marche, pour se rendre compte de l'éloignement de la théorie à la pratique.

Donc les pigeons et les vélocipédistes sont soumis à des conditions spéciales.

Les chiens-estafettes, pour les petites distances, auraient lieu de réclamer aussi leur mise en cause; mais leur utilisation ne pouvant se faire que dans la direction de leur maître, leur emploi à la transmission des renseignements est encore un cas particulier.

En résumé, la comparaison doit se restreindre entre le service des estafettes à cheval et le service de la télégraphie, la logique impliquant, bien entendu, la combinaison de tous les autres procédés de communication.

Rapidité et sûreté des communications, tels sont les deux points essentiels sur lesquels doit porter cette comparaison.

*Rapidité.* — De prime abord, l'estafette semble plutôt prête que la correspondance télégraphique; mais il faut admettre, ce qui est tout à fait possible, que le réseau des communications télégraphiques, profitant des lignes existantes, les réparant, en reliant les tronçons, peut s'installer à la vitesse de marche, même pour la cavalerie, et se trouve de cette façon prêt à tout moment à entrer en fonctionnement.

Digitized by Google

Pour la rapidité de transmission, si, sur les petites distances, l'estafette semble plus rapide, il en est tout autrement sur les longs parcours, qui nécessiteraient, en outre, des détours forcés, de nombreux relais et, partant, une grande dépense de combattants.

*Sûreté.* — L'estafette une fois partie, on n'a plus de nouvelles de la dépêche, et l'on ne peut savoir qu'elle est arrivée à destination qu'au retour de cette estafette. Tandis que, par communication télégraphique, on sait toujours si la dépêche passe ou ne passe pas; on a un reçu immédiat et même une réponse au besoin, ce qui est très important quand il s'agit d'un ordre qui peut encourir des difficultés d'exécution.

Par estafette, la dépêche court beaucoup de risques en dehors des accidents, des erreurs de chemins, des embuscades et des poursuites de l'ennemi.

Par télégraphe, elle ne peut être interceptée sans qu'on s'en aperçoive. De

POSTE OPTIQUE

plus, la télégraphie optique peut entretenir des communications par-dessus l'ennemi. Enfin la dépêche peut, pour plus de sécurité et sans trop de retard, faire de grands détours, grâce au réseau des communications télégraphiques existantes et établies.

On peut objecter que la dépêche peut être dénaturée :

Les télégraphistes étant dressés à lire

Digitized by Google

les dépêches lettre par lettre, — on les habitue à transmettre en langue qu'ils ne comprennent pas, — il y a des chances que le texte ne soit pas dénaturé.

Les dépêches peuvent être interceptées? Mais, avec un chiffre, l'inconvénient est bien amoindri, et d'ailleurs les estafettes sont aussi faciles à arrêter.

Les communications peuvent assurément être coupées; mais les postes, pouvant disposer d'autres moyens, sauraient les rétablir, soit par des procédés télégraphiques, soit même par courrier.

En résumé, l'emploi de postes télégraphiques au lieu de postes de correspondance procure un avantage flagrant : moins de postes et moins d'hommes par poste, de plus une communication constante et pour ainsi dire immédiate.

Plus la distance est grande et plus cette assertion est vraie.

Pour la plupart du temps on pourra bien facilement enjamber une grande distance, un grand obstacle, l'ennemi même, par communications optiques.

Enfin, avec les postes télégraphiques, on trouve l'avantage de pouvoir communiquer latéralement sans plus de monde, à l'aide des lignes transversales. Et les communications télégraphiques fonctionnent aussi bien, si ce n'est mieux, la nuit que le jour. On conviendra qu'on ne peut pas en dire autant du service d'estafettes.

En résumé, moins de monde et plus de rapidité!

Il faut ajouter que dans bien des cas on pourra remplacer avantageusement aussi les estafettes par une correspondance à l'aide de signaux, et l'on évitera ainsi ces allées et venues qui surmènent hommes et chevaux, impressionnent les troupes qu'elles traversent et éveillent souvent l'attention de l'ennemi.

C'est une simple convention à arrêter entre les deux correspondants, plus facile que d'indiquer à un cavalier le chemin qu'il doit suivre. Combien de fois n'avons-nous pas vu un de ces courriers galopant sur un cheval blanc d'écume et demandant à tout venant qu'on lui dise où il trouverait son destinataire! Sans compter les suppléments de courses que l'on fait exécuter à cette malheureuse estafette dont chacun veut profiter pour ses correspondances.

La télégraphie, ne dût-elle servir qu'à alléger la fatigue des hommes et des chevaux, aurait déjà affirmé son avantage; mais, mieux encore, elle assure une relation plus intime et plus rapide entre le commandement et l'exécution.

On a voulu encore objecter qu'elle immobiliserait une trop grande quantité d'hommes. C'est un raisonnement faux : bien au contraire, elle permet de laisser dans les rangs des combattants un grand nombre d'hommes et de chevaux qu'absorberait le service des estafettes.

Quant à dire que le télégraphiste est une non-valeur pour le combat, c'est une opinion également erronée et qui ne peut être basée que sur les apparences. Cette sentence de condamnation a été évidemment prononcée en face d'un télégraphiste équipé de tout le matériel nécessaire à son métier.

Fantassin ou cavalier, le télégraphiste est avant tout un soldat, et si le cavalier télégraphiste, avec son équipement spécial, a semblé plus que tout autre un combattant garrotté, il faudrait savoir que son matériel n'est porté que tout à fait éventuellement sur les chevaux, et qu'en temps ordinaire il est transporté sur les voitures de brigade ou de division.

Enfin, en mettant les choses au pis, lors même que les télégraphistes seraient perdus pour le combat, il s'agit de peser si les services qu'on est en droit d'attendre d'eux ne compenseront pas le défaut de leur petit nombre dans la mêlée.

Le personnel de la télégraphie militaire est représenté par :

*La télégraphie de ligne,* les sections

Digitized by Google

techniques de télégraphie (réservistes du service des postes et télégraphes, agents ordinaires de la télégraphie privée organisés sous les ordres de leurs chefs habituels et utilisés en campagne pour les communications des quartiers généraux entre eux et avec l'arrière).

*La télégraphie légère d'infanterie* (soldats dressés à l'usage de la télégraphie électrique pour l'occupation éventuelle des bureaux télégraphiques).

Enfin, ***la télégraphie légère de cavalerie*** (cavaliers dressés au service de la télégraphie électrique, optique, téléphonique et de signaux, pour la transmission des renseignements recueillis).

Quant au matériel, il diffère suivant qu'il est destiné à la télégraphie de ligne ou à la télégraphie légère. Il est essentiellement rustique et pratique.

Les écoles régionales ont pour but de vérifier chaque année, et par périodes, l'instruction du personnel créé et la valeur du matériel en service.

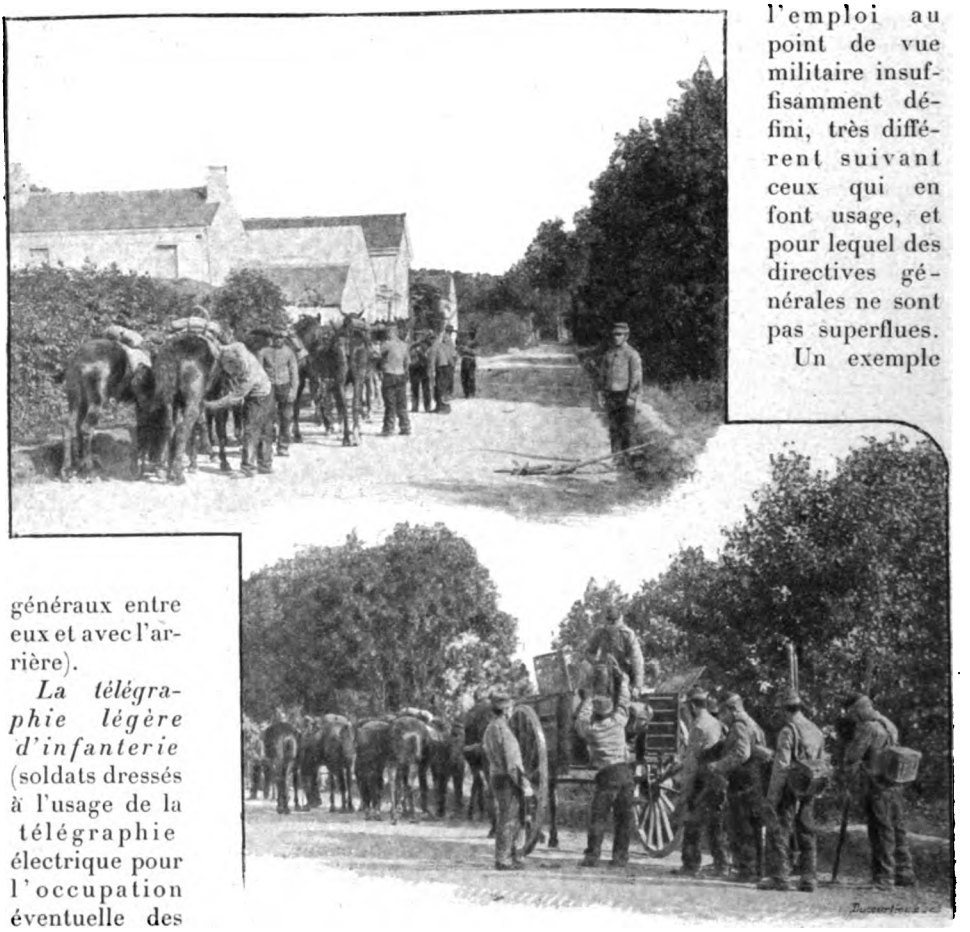
Partant, au point de vue technique, personnel et matériel sont garantis. Reste donc l'emploi au point de vue militaire insuffisamment défini, très différent suivant ceux qui en font usage, et pour lequel des directives générales ne sont pas superflues.

Un exemple pour fixer les idées. Prenons une armée en marche.

Elle est précédée de sa cavalerie indépendante envoyée aux nouvelles (service d'exploration).

La cavalerie des corps couvre et éclaire la marche (service de sûreté).

Les différents éléments de l'armée



ÉQUIPEMENT DE CAVALIERS TÉLÉGRAPHISTES POUR CONSTRUIRE UNE LIGNE

Digitized by Google

s'échelonnent en arrière, sous la direction du grand quartier général, qui représente le cerveau de cet organisme.

Pour continuer notre comparaison physiologique, nous dirons que la télégraphie représente le système nerveux destiné à mettre en relation intime ce cerveau avec tous les organes dont il dispose, de manière qu'aucune de leurs impressions ne lui échappe et qu'en retour aucun de leurs actes n'échappe à sa direction.

Objecter que ce système nerveux ne pourra pas suffire à la multiplicité des impressions dont ces organes seront affectés serait supposer qu'on lui demandera une sensibilité exagérée qui serait de la sensiblerie.

Il faut admettre que les organes par eux-mêmes sont déjà susceptibles d'une première analyse de leurs perceptions, qu'ils n'en transmettent que la résultante, et que d'ailleurs ils ont, comme tous les organes, des mouvements réflexes qui représentent, à proprement parler, leur initiative.

Ce qui revient à dire qu'il ne faut pas surcharger la télégraphie de transmissions superflues : précision et concision sont les données indispensables de ce service.

Il est arrêté à l'avance tout un langage d'abréviations pour les mots militaires les plus usuels, à l'instar de ce qui existe dans la télégraphie privée.

Examinons maintenant l'agencement de ce système de transmission.

Le grand quartier général, qui a aussi sa dépendance vis-à-vis du gouvernement, est relié à la mère patrie par les sections d'étapes et le service territorial (sections de télégraphie de deuxième ligne, — les territoriaux de la télégraphie, — utilisant les réseaux existants).

Puis le grand quartier général est relié aux quartiers généraux des corps, et les quartiers généraux des corps sont reliés entre eux et avec les quartiers généraux secondaires (divisions et brigades) par les sections de télégraphie de première ligne utilisant les lignes existantes, les réparant, les reliant et entretenant ainsi une relation intime entre le commandant en chef et les commandants subalternes.

Les avant-postes, les détachements et les groupes isolés de l'infanterie sont reliés aux gros par la télégraphie légère d'infanterie.

Au delà, la cavalerie qui fait le service de sûreté, aussi bien que celle qui fait le service d'exploration, se relie en arrière et à ses détachements avancés par la télégraphie légère de cavalerie.

Donc, renseignements de l'avant, directives de l'arrière sont assurés au grand quartier général. Les mêmes voies lui garantissent la transmission de ses ordres.

Et si en tout cela on suit la règle indispensable *que les renseignements doivent se colliger, se préciser et se résumer au fur et à mesure qu'ils montent les échelons hiérarchiques, tandis que les ordres doivent se délayer en les descendant,* rien n'empêchera les communications télégraphiques de fonctionner sans embarras et de suffire aux exigences du commandement.

Mais ce n'est pas seulement en marche que la télégraphie militaire jouera son rôle, c'est même dans cette occasion que sa besogne sera le plus difficile. En stationnement, tous les cantonnements doivent être reliés non seulement avec les quartiers généraux, mais avec les avant-postes les plus avancés.

Sur le champ de bataille même, les ordres peuvent être transmis aux deuxièmes lignes et aux détachements par la télégraphie.

Les ballons captifs, ces vigies si précieuses pour définir la position de l'adversaire, sont également reliés au quartier général.

Les forteresses, même bloquées, peuvent, par la télégraphie, recevoir et donner des nouvelles.

En un mot, avec un service télégraphique bien compris, rien ne doit échapper ni à la connaissance du chef

Digitized by Google

ni à sa direction. La télégraphie doit à tout moment entretenir des communications *rapides* et *constantes* entre tous les éléments de l'armée ; c'est le but de son service et, au point de vue technique, elle est prête à y satisfaire.

La combinaison des procédés télégraphiques, optiques, téléphoniques et de signaux doit en fournir la réalisation.

nel technique sont comblés par des réservistes des corps de troupe choisis et exercés à cet effet.

Le service de la télégraphie militaire se partage en trois catégories :

Service de première ligne. — Service d'étapes. — Service de forteresses.

*Le service de première ligne com-*

POSE D'UNE LIGNE TÉLÉGRAPHIQUE PAR LA CAVALERIE

Traversée d'un village.

Voyons maintenant l'état actuel de la télégraphie militaire et ses ressources.

Les agents mobilisés sont organisés hiérarchiquement de la manière suivante :

Les ouvriers sont les simples soldats, brigadiers et sous-officiers. — Les télégraphistes sont les adjudants. — Les chefs de postes, les sous-lieutenants. — Les sous-chefs de sections, les lieutenants. — Les chefs de sections, les capitaines. — Les sous-directeurs, les commandants. — Les directeurs, les lieutenants-colonels.

Les vides produits dans les bureaux par suite de la mobilisation du person-

*prend* les directions d'armée, les sections de première ligne et les parcs télégraphiques.

*Les sections de première ligne,* affectées à chaque corps d'armée, sont chargées spécialement de relier le grand quartier général de l'armée avec le quartier général du corps, et celui-ci avec les quartiers généraux des divisions et brigades qui en sont détachées.

Les sections de première ligne utilisent, en les réparant, les lignes existantes et construisent les embranchements nécessaires à leur mission. Elles font usage particulièrement de la télé-

Digitized by Google

graphie électrique, avec le matériel ordinairement employé, raccordant les tronçons avec les fils nus dont elles sont approvisionnées, ou les fils pris sur place, ou les câbles isolés dont elles sont munies. Elles improvisent des bureaux avec leurs voitures-postes, si les appareils des bureaux existants ont été détruits.

Les sections de première ligne disposent également d'appareils optiques pour correspondre avec la cavalerie des détachements et le réseau des forteresses.

*Le parc télégraphique* forme une réserve en arrière.

*Les sections de montagne*, comme leur nom l'indique, sont particulièrement destinées à opérer en pays de montagne. Une section de montagne comporte six télégraphistes et dix ouvriers. Son matériel est transporté par huit mulets de bât.

*Les sections d'étapes* sont chargées de relier les armées, qui progressent, à tous les services auxiliaires de l'armée qui doivent les alimenter, ainsi qu'au réseau télégraphique territorial.

Comme leur nom l'indique, les *sections d'étapes* sont destinées à assurer le service des lignes d'étapes et des chemins de fer de campagne.

Ces sections, devant principalement exploiter des lignes construites ou réparées par les sections de première ligne, comportent un personnel manipulant relativement nombreux, tandis que le personnel ouvrier ne forme que la valeur d'un atelier, de même que le matériel roulant ne permet que cette formation. On admet, en effet, que ces sections n'auront à construire rapidement que de très petits embranchements de ligne, destinés à raccorder, par exemple, une gare à la résidence d'un commandant d'étapes dans la localité qu'elle dessert, et pour cela un atelier est suffisant.

Au contraire, ces sections auront à effectuer des travaux de transformation des lignes volantes construites hâtivement par les sections de première ligne en lignes fixes établies avec du gros matériel, à relever les lignes établies le long des chemins de fer, et pour cela il leur faut les moyens de travail nécessaire. Ils leur seront fournis suivant le cas par voie d'embauchage ou de réquisition, ou par les sections techniques de chemins de fer.

*Le service de forteresses* est organisé en tout temps, de même que les sections de première ligne et d'étapes. Des détachements de télégraphistes, avec un petit noyau d'ouvriers pour les réparations ou constructions de lignes volantes, sont affectés à chacun des camps retranchés ou à chacun des groupes de forts isolés, comme ceux de la Meuse, de la Moselle et de toute la frontière de l'Est et du Sud-Est.

On admet, par exemple, pour une place comme celle de Verdun, qu'au noyau central résidera un sous-chef de section ou un sous-chef de poste avec quelques télégraphistes, quatre ou cinq, destinés à renforcer le bureau principal, tandis qu'un télégraphiste serait attaché à chaque fort.

Les sections de forteresses prennent possession des réseaux préparés dès le temps de paix — réseau souterrain compris; — elles font usage, en outre, des procédés optiques et peuvent, grâce à leur stabilité, user d'appareils plus puissants.

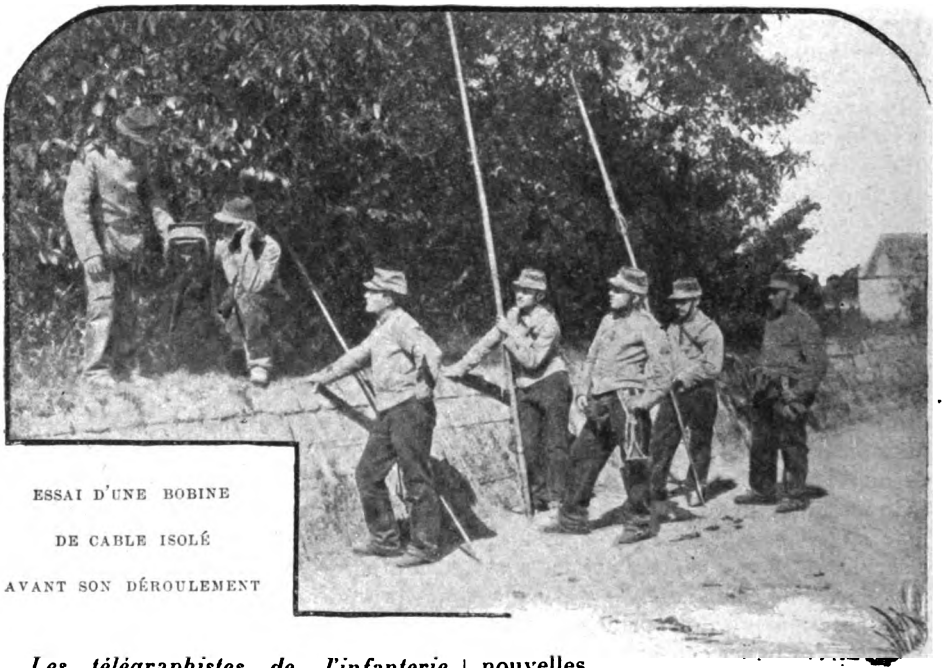
*Le personnel des sections techniques de télégraphie militaire* est instruit à son service spécial dans les trois écoles régionales de Saint-Maur, Lyon et Limoges. Les cadres sont formés à Saint-Maur, où fonctionne, concurremment à l'école régionale, une école d'application qui représente, à proprement parler, l'école normale des chefs de poste.

*Télégraphie légère.* — Les communications télégraphiques de l'avant ne peuvent pas être confiées à d'autres qu'aux combattants eux-mêmes, et c'est pour cela qu'elles ne sont plus du fait des sections techniques. L'infanterie et la cavalerie ont leur personnel spécial répondant à ce but.

Digitized by Google

Les troupes d'artillerie et du génie ne constituant pas en campagne des corps séparés, mais, au contraire, répartis dans les autres armes, n'ont pas besoin d'un service spécial de télégraphie, et si elles en usent pour l'accomplissement de leurs missions particulières, c'est dans un tout autre ordre d'idées que celui que nous envisageons ici.

pouvoir user de la télégraphie électrique, optique, téléphonique et de signaux pour répondre aux combinaisons multiples des procédés de communication qui doivent être mis en œuvre dans le but d'assurer les relations de la cavalerie avec les détachements avancés et avec le gros des armées ou avec les forteresses auxquelles on veut jeter des



ESSAI D'UNE BOBINE DE CABLE ISOLÉ AVANT SON DÉROULEMENT

*Les télégraphistes de l'infanterie* n'ayant pour but que de relier les détachements et les avant-postes, on avait jugé qu'il leur suffirait d'un service de signaleurs, et ce procédé optique faisait le fond de leur métier jusqu'à ces derniers temps. Le jour, les communications se faisaient par des fanions, la nuit avec des lanternes.

Aujourd'hui, on a à peu près renoncé aux signaleurs, et les télégraphistes sont chargés de prendre possession des bureaux tant pour relier les cantonnements que pour aider à la transmission des renseignements. Donc, matériel, néant.

*Télégraphie légère de cavalerie.* — Les cavaliers télégraphistes doivent

nouvelles.

On tend aujourd'hui à ne leur laisser pour instrument que le téléphone, qui est un instrument simple, mais qui a un gros inconvénient, c'est de ne laisser aucune trace de la dépêche, et par conséquent de permettre de la dénaturer.

Le matériel dont font usage les cavaliers télégraphistes est léger et très portatif; ils doivent user, toutes les fois qu'ils le peuvent, des réseaux existants en les réparant, les reliant à l'aide de câble isolé, et en improvisant des stations à l'aide des appareils de campagne, des parleurs, des téléphones, des appareils d'optique ou de signaux.

Digitized by Google

Il est à peu près arrêté que l'on réduira le nombre des télégraphistes à quatre par régiment, dont un gradé, et qu'on leur adjoindra un vélocipédiste.

Les télégraphistes de cavalerie sont formés à l'École de Saumur, qui les recrute chaque année en deux contingents distincts.

Le premier, pris parmi les recrues de la classe, un mois après son entrée au service. Il passe six mois à l'école, de janvier à juillet.

Le second, pris parmi ces mêmes recrues, mais composé de jeunes gens déjà employés de télégraphe, passe trois mois à l'École, août à décembre.

Le premier contingent fait à l'École à la fois son instruction militaire et technique, ce qui complique singulièrement son éducation, surtout si l'on tient compte de la saison rigoureuse qui rend beaucoup plus dure la fatigue physique de ces débuts militaires.

L'instruction technique est confiée à un chef de section, aidé par des sous-officiers et brigadiers moniteurs dressés par lui, ce qui est constamment à reprendre avec la durée du service limitée à trois ans. C'est avec ce personnel qu'il doit faire en six mois des télégraphistes de jeunes gens absolument neufs à ce métier et dont l'instruction n'est garantie que par un examen très sommaire. Or télégraphistes veut dire des gens connaissant la théorie et la pratique d'instruments de précision pour l'étude desquels il faut déjà des données scientifiques qui prennent la moitié du temps et qui représentent un niveau d'instruction relativement élevé pour le milieu auquel il s'applique.

ÉCOLE DE MANIPULATION

L'École de Saumur est donc chargée d'alimenter les régiments de cavalerie du contingent de télégraphistes qui leur est nécessaire.

Tous ces télégraphistes regagnent leur corps tout à fait aptes, au point de vue technique, à leur service particulier. Leur instruction doit y être entretenue par des exercices fréquents, par des séjours aux bureaux télégraphiques de leur garnison, et, chaque année, par

Digitized by Google

une période d'instruction de vingt jours aux écoles régionales de télégraphie légère, Lyon, Versailles et Lunéville, chargées de vérifier les capacités du personnel et l'entretien du matériel.

En résumé, le service de la télégraphie militaire, disposant en campagne du personnel et du matériel dont nous avons parlé, pourra supprimer les distances et maintenir la liaison constante du commandant en chef des armées, non seulement avec le siège du gouvernement, mais avec tous les généraux, qui, eux-mêmes reliés avec tous leurs détachements, pourront lui transmettre leurs renseignements, recevoir ses instructions et donner leurs ordres en conséquence.

Avec les nombreux réseaux de voies ferrées que les armées peuvent utiliser aujourd'hui, les situations varient rapidement à la guerre ; aussi importe-t-il plus que jamais que l'échange des nouvelles et des ordres soit rapide pour qu'ils soient en concordance, si l'on veut maintenir cette grande force des armées, la cohésion des efforts, dont le principe fondamental est l'unité de commandement.

Les moyens dont on dispose actuellement assurent une liaison tellement intime entre tous les éléments de l'armée, que le général en chef tient toujours tout son monde sous son commandement et, pour ainsi dire, à portée de sa voix, tant pendant les marches que pendant la bataille.

Quelques mots peuvent en résumer le principe :

Les hostilités sont ouvertes, l'armée entre en campagne. Déjà le siège du gouvernement est tenu au courant des événements militaires par les *sections de télégraphie de deuxième ligne,* composées des agents ordinaires de l'administration mobilisés, lesquels ont pris immédiatement l'exploitation militaire du réseau national.

L'armée progresse et passe sur le territoire ennemi. Aussitôt les *sections de première ligne*, également composées des agents mobilisés, s'occupent de rattacher cette armée au réseau national, tout en remplissant leur mission particulière, qui est de relier les quartiers généraux des brigades, des divisions et corps d'armée avec le quartier général du commandant en chef.

Les lignes existantes sont utilisées; on les répare si elles ont été détruites, on construit les tronçons nécessaires, et l'activité de nos télégraphistes est telle que les cantonnements ne sont pas encore installés que déjà les communications sont ouvertes.

Les avant-postes sont établis. Ils sont aussitôt reliés entre eux et rattachés aux quartiers généraux par la *télégraphie légère d'infanterie.*

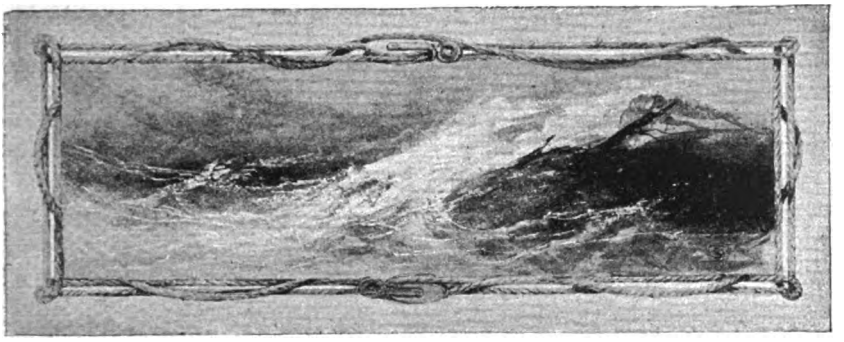
La cavalerie est lancée à la découverte de l'ennemi; ce sont les tentacules qui se déploient. Cette cavalerie se relie en arrière par sa télégraphie légère.

La soudure de tous ces réseaux de communication est immédiate. La liaison s'établit à la vitesse de marche des troupes, et le général en chef peut suivre pas à pas ses détachements les plus avancés. Les nouvelles lui arrivent de tous les côtés à la fois, il lui est donc facile de les tirer au clair. Il y répond aussitôt en donnant ses explications, corrigeant les erreurs des uns par les renseignements des autres, distribuant ses instructions suivant les cas, et il ne tarde pas à être aussi bien informé que s'il avait tout vu de ses propres yeux.

Et, grâce à la télégraphie militaire, le généralissime des armées immenses de l'avenir pourra, encore mieux que par le passé, maintenir tout son monde sous sa direction unique, conserver l'intégrité de son commandement supérieur et assurer ainsi la communauté et la solidarité des dévouements, qui réalisent cet éternel principe de la guerre : *l'union fait la force.*

LOUIS D'OR.

Digitized by Google



LES

# OURAGANS DANS LES ILES DE L'ATLANTIQUE

## SUR LA CÔTE DES ÉTATS-UNIS

L'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-treize laissera un long souvenir sur la côte occidentale des États-Unis : on l'appellera l'année des tempêtes. Des cyclones surgirent des tropiques et portèrent le ravage vers le Nord. Des ouragans s'abattirent sur le golfe du Mexique et ébranlèrent toute la région du Sud. Des *tornadoes,* ou tournades, passèrent en hurlant le long des côtes de l'Atlantique, avec la ruine et la mort dans leurs replis.

Une de ces grandes revues américaines, qui comptent leurs lecteurs par centaines de mille et qui sont des forces sociales, le *Scribner's Magazine,* envoya, très peu de temps après les désastres, une commission d'enquête, qui avait pour mission de recueillir sur les lieux mêmes tous les renseignements possibles touchant la nature des phénomènes météorologiques, leur puissance et leur mode de dévastation, le nombre des victimes, l'état actuel du pays et des populations, en un mot l'étendue du mal et les moyens de le soulager. M. Joel Chandler Harris fut chargé de présenter aux lecteurs du *Scribner's* les résultats de cette enquête. Il le fit en des pages colorées et vibrantes, que nous résumons ici.

Les tempêtes sont communes dans le golfe du Mexique et dans les États maritimes du Sud. Elles font, pour ainsi dire, partie du climat. Elles prennent naissance sous le tropique, dans les eaux perfides des Antilles ; mais une fois qu'elles ont acquis de la masse et de la force, elles se ruent follement, tantôt décrivant de vastes cercles, tantôt courant en droite ligne, jusqu'à complet épuisement. Leurs effets se font sentir à des centaines de milles dans toutes les directions, même lorsqu'elles ne franchis-

Digitized by Google

sent pas la ligne des côtes; car les vents de l'intérieur, espiègles qui jouent à l'escarpolette dans le sommet dès arbres, sont toujours prêts pour une bonne farce, et, dès qu'ils sentent qu'il s'en prépare une dans les tropiques, ils se hâtent d'y courir et d'apporter des aliments nouveaux à la monstrueuse émeute des éléments. Ils se précipitent d'un élan si furieux, pour faire leur partie dans le tumulte tourbillonnant des tropiques, qu'arbres et maisons tombent devant eux. Ce mouvement impétueux des vents de l'intérieur vers le centre de la perturbation atmosphérique, ou plutôt vers le vide vertigineux et attirant qu'elle produit, reçoit communément le nom de tempête; mais ce sont brises folles qui ne sont, à proprement parler, que les pourvoyeuses de la tempête véritable.

UNE INDUSTRIE PRIMITIVE — LA MOUTURE DU BLÉ

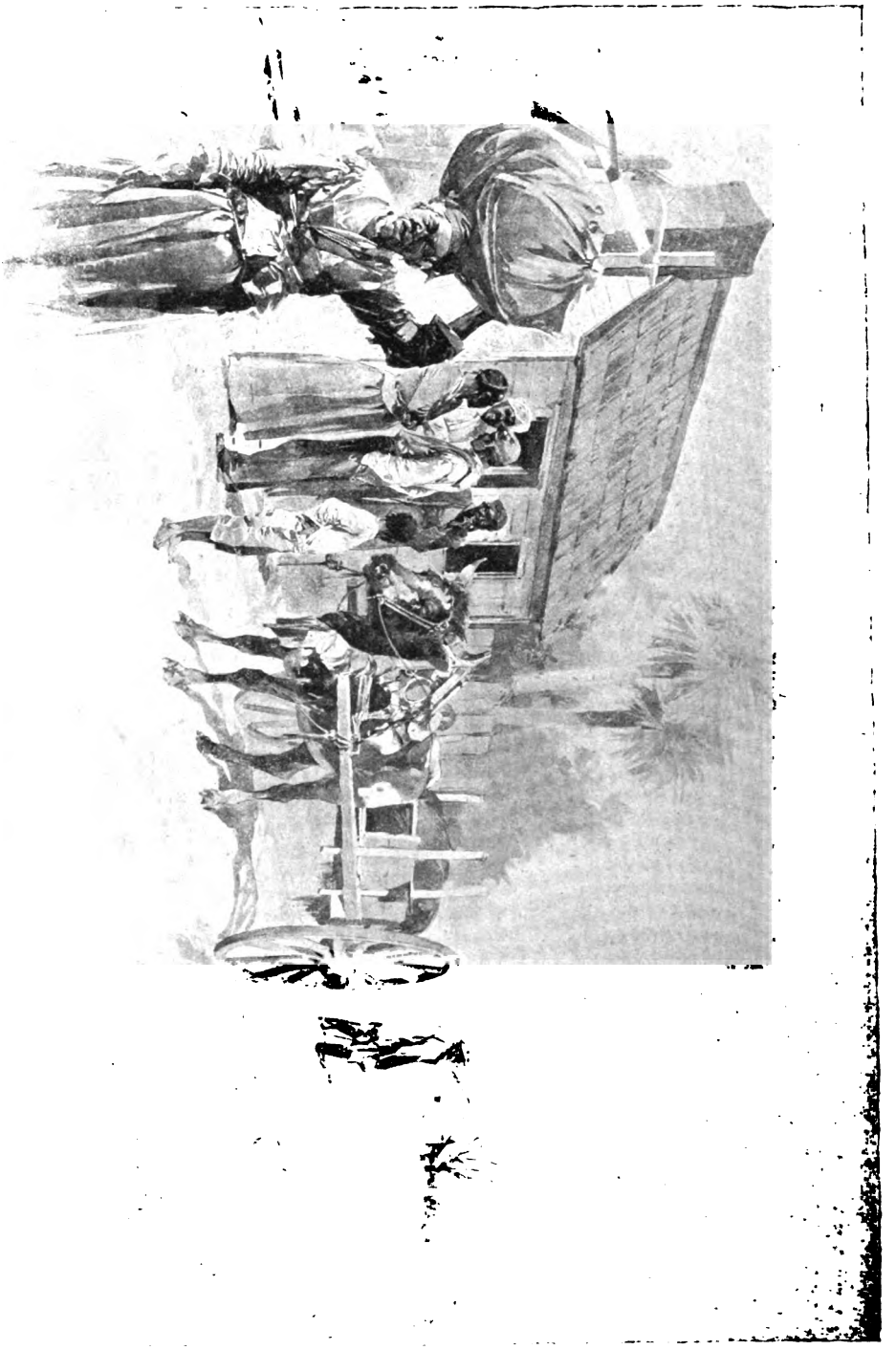
Les populations riveraines de l'Atlantique s'étaient fait une théorie sur la périodicité de ces fléaux. Elles en attendaient le retour tous les dix ans. Parfois la dixième année s'écoulait sans trouble; dans ce cas, on comptait sur vingt ans

Digitized by Google

de tranquillité. C'est ainsi que les vieillards répétaient ce qu'ils avaient entendu leurs pères dire de la grande tempête de 1804, qui, commençant le 8 septembre au matin, avait fait rage jusqu'à dix heures du soir. Les nègres qui peuplent les îles dont est bordée la côte de l'Atlantique depuis Savannah jusqu'à Charleston furent noyés par centaines. Dix-huit vaisseaux périrent dans le port de

UNE CABANE DANS LES ILES

Digitized by Google



ON CAUSE DE L'ORAGE

Digitized by Google

Savannah, et plusieurs gros bateaux firent naufrage. La dévastation dans ces îles qu'on appelle les Iles de la Mer (*Sea Islands*), et tout le long de la côte, fut terrible; mais les détails n'en furent connus que peu à peu, et d'une manière bien incomplète, à cause de l'isolement des lieux et de la difficulté des communications.

En 1830, une tempête venant de la mer s'abattit, suivant une ligne courbe, au-dessus du cap Hatteras et fit beaucoup de mal à la navigation. Le 10 septembre 1854, une tempête d'une grande violence passa sur Savannah et sur les îles de la Mer, ravageant toute la région. La fièvre jaune sévissait alors à Savannah, et la tempête s'accompagna d'un gros d'eau qui porta la destruction et laissa la pestilence sur son passage.

LAISSÉ PAR LE FLOT

En 1873, une rude tempête, courant entre le cap Hatteras et les Bermudes, secoua la côte septentrionale dans les parages de la Nouvelle-Écosse et frappa d'un coup très sensible l'industrie de la pêche aux États-Unis et au Canada. Il s'y perdit douze cent vingt-trois navires. En 1881, une tempête passa sur la région des Iles de la Mer et pénétra au nord dans le Minnesota, suivant une marche très inaccoutumée. Un gros d'eau se produisit en même temps, et il y eut plus de quatre cents victimes.



Digitized by Google

Carte des Iles de la Mer
et de la côte de Charleston,
à Savannah.

Le souvenir et la comparaison de ces faits avaient donc pu, assez plausiblement, donner lieu à la croyance que ces terribles visites ne se renouvelaient guère que tous les dix ans, ou à peu près. En 1893, le retour du fléau à quelques semaines de distance vint donner à cette opinion le plus cruel démenti.

En août, l'épouvantable ouragan dont nous tenterons de raconter la fureur et les ruines; en octobre, le *tornado* qui suivit le même chemin que l'ouragan, et le cyclone qui balaya la côte du golfe du Mexique : jamais les vents déchaînés n'avaient accumulé tant de désastres en si peu de jours.

Du cyclone du golfe il n'y a pas grand'chose à dire. On peut le traiter comme il a traité ses centaines de victimes, sommairement. Il balaya les côtes de la Louisiane et du Mississipi et les îles habitées par les pêcheurs, faucha la population, engloutit les bateaux, dévasta le sol et disparut. Telle est toute l'histoire, dégagée de ses lugubres détails. Les Chandeliers, Cheniere Caminada et l'île Grande furent frappés comme par une explosion titanique. Jamais calamité pareille ne s'était abattue sur le pays depuis les premiers jours de la colonisation. Partout où le cyclone passa, tout fut détruit. Il tua près de deux mille personnes (1,972 exactement) et anéantit pour cinq millions de dollars de propriétés diverses.

Une particularité de cette tempête, c'est que les vieillards, les enfants et les infirmes périrent tous. Il ne survécut que des jeunes gens dans toute la vigueur de l'âge. Très peu restèrent avec des blessures graves. On trouva des centaines de cadavres sans une égratignure ni une contusion. Ils avaient été tués simplement par la pression et l'impétuosité du vent. A Cheniere Caminada, en face l'île Grande, il y eut 822 victimes, dont 496 enfants; en outre, 240 pêcheurs de l'île périrent en mer, ce qui fait plus de 1,000 morts sur une population de 1,640 âmes. Cette petite colonie de pêcheurs comptait trois cent dix mai-

Digitized by Google

sons : il en resta trois debout. Aux Chandeliers, le centre du cyclone, où vivaient exposés à sa furie fussent robustes pour y résister. Beaucoup moururent quelque

INSULAIRES ATTENDANT UN BATEAU

deux cents familles de pêcheurs, personne n'échappa.

Le vent avait une rapidité de cent vingt-cinq milles à l'heure, et il fallait véritablement que ceux qui se trouvaient temps après, de cette espèce d'affaissement nerveux que ressentent ceux qui ont été pris dans un cyclone. Cent vingt schooners et gabarres et deux cent soixante-cinq lougres ou chasse-marée

Digitized by Google

se perdirent en mer. On enterra les morts dans des tranchées, ou on ne les enterra pas du tout. En bien des cas, les fils durent creuser eux-mêmes la fosse de leurs parents.

Le secours, heureusement pour ceux qui survécurent, était à portée. La Nouvelle-Orléans est tout près, et cette ville, où la bienfaisance est admirablement organisée, se mit à l'œuvre sans tarder un moment. La violence de la mer ne s'était pas encore calmée, que deux journaux, le *Picayune* et le *Times Democrat,* envoyaient des bateaux porter de quoi satisfaire aux premiers besoins des « sinistrés ». L'assistance fut aussi efficace que prompte. Les pêcheurs sont gens endurcis aux privations et aux fatigues, qui n'attendent pas la récolte pour avoir de quoi vivre, et qui ne demandent, en des circonstances semblables, que quelques jours de répit pour remettre leurs engins de pêche en état.

L'ouragan d'août ne vint pas inopinément. Trois jours avant son apparition sur la côte, le Bureau météorologique (*Weather Bureau*) l'avait surpris en formation dans les eaux des Antilles, non loin de Saint-Thomas, et en avait signalé l'existence. Le lendemain, le bulletin portait que la perturbation atmosphérique voisine de Saint-Thomas se mouvait lentement vers l'ouest. Le jour suivant, on annonçait que la tempête, qui s'était d'abord dirigée à l'ouest, puis au sud, rebroussait chemin et courait droit sur la côte de l'Atlantique. Une de ses ailes toucha Brunswick, déjà en proie à la fièvre jaune; mais le choc fut léger. Savannah se trouvait plus directement sur sa route, et les Iles de la Mer, qui se pressent entre cette ville et Charleston, étaient exposées à toute sa fureur.

Un coup d'œil jeté sur la carte du golfe du Mexique montre que les Chandeliers décrivent une courbe dont la concavité regarde le golfe, et qu'ils forment ainsi une sorte de barrière au-devant du lac Borgne. Les pêcheurs des Chandeliers périrent, mais il est à croire que ce récif, par sa position et sa structure, contribua à modérer la violence du flot que le cyclone entraînait sur la terre ferme. Rien de pareil devant les Iles de la Mer, sur la côte méridionale de l'Atlantique. Ces îles sont à découvert en face de l'Océan, et le vent, qui frappa les plus riches et les plus peuplées d'entre elles, les atteignit sans se briser contre aucun obstacle. Celles qui souffrirent le plus se trouvent entre Port-Royal et Charleston. Leur contour est aussi bizarre que la manière dont elles se sont formées. La mer s'est glissée entre elles et la terre ferme de la façon la plus étrange, — tantôt comme une grande rivière qu'on appelle *creek*, tantôt comme un détroit qu'on appelle rivière; d'autres fois, elles ne sont séparées du continent que par un marécage coupé de canaux sinueux, dont le dédale n'est connu que des bateliers du pays. Ce que le flot rongeur enlève à une rive, il le donne à une autre, de sorte que ces îles, tantôt perdant, tantôt gagnant, ne changent guère dans leur ensemble. Elles ne sont habitées que par des nègres, qui se livrent à la pêche, cultivent les pommes de terre et les patates, et fournissent aux marchés d'Amérique et d'Europe un coton renommé.

Tout à coup, les vents les assaillirent comme s'ils voulaient arracher la terre de ses fondements et l'éparpiller dans l'espace; des averses diluviennes les ensevelirent; le flot monta de douze pieds au-dessus des plus hautes marées et balaya leur surface.

On n'a pu évaluer, même approximativement, le nombre de ceux qui succombèrent dans ces îles. La côte adjacente fit promptement savoir par le télégraphe le compte de ses pertes. Des chaloupes, des remorqueurs recueillirent les morts dans les bras de mer et les canaux, et les rapportèrent au rivage; on ramassa ceux qui avaient péri dans la campagne; on fit le recensement des cadavres; on constata leur identité. Mais les Iles de la Mer restèrent muettes. Le manque de communications avec le

Digitized by Google

reste du monde y est presque absolu. Ce ne fut que le 1er septembre, quatre jours après la tempête, que de vagues bruits se répandirent sur la condition des îles. En repêchant leurs morts, les de timides demandes de secours. Doux, patients, souriants, d'une inaltérable égalité d'humeur, les nègres de ces îles acceptent tout avec résignation. Ils parlent entre eux de la tempête; mais ce

LA

RÉCOLTE DES PATATES

gens de Beaufort et de Port Royal trouvèrent des cadavres étrangers. Deux d'entre eux furent reconnus pour des nègres de l'île des Dames; on crut reconnaître aussi une femme de Coosaw. Ce ne fut que le lendemain, 2 septembre, que la sinistre nouvelle fut révélée à Charleston dans une partie de son horreur. Du reste, point de plaintes, à peine qu'ils en disent, en leur langage où la phrase est comme réduite à l'état de squelette, n'est pas de nature à renseigner beaucoup l'étranger.

C'est à peine si l'on parvient à leur faire raconter leurs malheurs personnels, ou décrire en mots brefs et naïfs quelque scène qui a frappé plus que le reste, on ne sait pourquoi, leur imagi-

Digitized by Google

nation. Une femme avait cinq enfants, qu'elle put, au moment où sa cabane était emportée comme un fétu, faire monter dans un arbre. Mais l'arbre fut déraciné, et les enfants projetés dans l'eau tourbillonnante. Trois disparurent avant d'avoir eu le temps de pousser un cri. Elle put retenir les deux autres, et, d'une voix qui semble venir de loin.

— Mais combien?

— Un, deux, trois, dit-il en levant les doigts de sa main maigre. D'autres, peut-être. Eh! tante?... — Et il se tourne vers une femme, comme pour lui demander de confirmer ses chiffres; mais la femme sourit, sans rien répondre.

ENFANT ALLANT A L'ÉCOLE

sans révolte ni amertume, elle remercie Dieu de ne pas les lui avoir tous pris.

Une autre montre une pierre noircie par le feu. C'est tout ce qui reste d'un groupe de cabanes, et dans celle dont cette pierre formait l'âtre vivaient treize personnes qui, toutes, ont disparu.

On demande à un vieillard :

— Combien avez-vous eu de morts dans le voisinage?

— Oh! massa, 'bondance, répond-il

— Nous pas compter. Eux partis, reprend-il en secouant la tête et fermant les yeux.

Un autre ancien nous dit, en brandissant sa canne dans l'air :

— Quel dommage que vous ne soyez pas venu avant que ce bosquet ait souffert de la tempête! Les arbres étaient beaux. Voyez comme ils sont dépouillés et tordus!

Puis il se laisse aller à ses souvenirs,

Digitized by Google

qui tous portent sur de petits détails, sans éveiller en lui aucune idée de l'ensemble du désastre. Un tout jeune homme se tint accroché pendant trente-six heures à une drague renversée ; épuisé, il lâcha prise et retomba dans l'eau ; la marée le porta à vingt milles de Beaufort et le laissa à sec sur un tas de bois flotté, près de la porte de sa mère, où il fut trouvé, et — n'est-ce pas étrange? — rappelé à la vie. D'immenses allèges, employées pour charger et décharger le phosphate, furent soulevées de l'eau et chassées au loin dans les terres. Sur le remorqueur *Weymouth*, le baromètre descendit jusqu'à 27°,60 Fahr., et le mercure resta à cette hauteur, agité comme le battant d'une cloche d'alarme. Oui ! et beaucoup de nègres furent noyés, — des centaines, pauvres gens !...

L'impression qui reste aux survivants est aussi vague et informe que la tempête même. La feuille arrachée à l'arbre, le navire arraché à la mer, et l'homme, mis ici-bas pour régner sur tout, étaient devenus des atomes semblables, que l'ouragan emportait indistinctement et précipitait au chaos. Et lorsque le matin revint, que le flot tomba et que le soleil brilla serein sur cette scène de ruine et de dévastation, il ne se trouva personne pour dire l'histoire précise et définitive de l'ouragan des Iles de la Mer. Et personne ne peut la dire encore aujourd'hui.

On pense que plus de deux mille infortunés trouvèrent la mort dans ce cataclysme. Mais comment le saurait-on ? Là où la marée se montra bienveillante, elle amena les morts à terre, ou les abandonna dans les joncs des marécages ; ailleurs, elle les entraîna vers la pleine mer. Dans un petit coin de Saint Helena, le *coroner*, officier de l'état civil chargé de vérifier les décès, constata la présence de quatre-vingts cadavres rejetés par la vague, et puis s'en alla à ses affaires. Quelques-uns furent reconnus ; quant aux autres, qui en découvrira jamais l'identité ? Partout dans les bras de mer, dans les canaux, parmi les grandes herbes des marais, des corps d'inconnus flottaient à la dérive. Combien pourrirent sur place ou allèrent s'engloutir dans l'Océan ?

GAIS QUAND MÊME

Tous les moyens de communication, déjà si restreints, se trouvaient supprimés par la tempête. Les petites embarcations des nègres avaient été fracassées et dispersées comme des coquilles de noix. Les gabarres, les remorqueurs étaient détruits ou mis hors d'usage.

Digitized by Google

On raconte que les premiers renseignements sur la détresse des Iles de la Mer furent apportés à Beaufort par deux nègres, l'un ramant, l'autre tenant la barre, dans un bateau qui ne valait guère mieux qu'une épave.

Les secours, empressés, mais bien pauvres, — la côte ayant souffert presque autant que les îles, — étaient retardés par la difficulté des transports. Quand ceux qui les apportaient purent arriver aux îles, ils les trouvèrent changées en marais sinistres, où les morts gisaient sans sépulture et où les survivants mouraient de faim ou de la fièvre pestilentielle engendrée par la pourriture des cadavres et par la corruption des flaques stagnantes qu'avait laissées le flot, gâtant en même temps l'eau des puits.

UNE PLACE A BEAUFORT (CAROLINE DU SUD)

Digitized by Google

Les nègres s'étaient pourtant empressés d'enterrer leurs morts. Mais la besogne, trop considérable et trop pressante, avait, en bien des lieux, été mal faite. Parmi les superstitions de ces insulaires, il en est une qu'ils expriment ainsi :

Mort près de l'eau,
Git près de l'eau !

Ils avaient donc enterré les noyés le plus près possible de la mer. Mais, dans leur hâte, ils s'étaient contentés de les recouvrir d'une mince couche de terre, de sorte que la marée montante mettait les cadavres à nu, et que les exhalaisons méphitiques s'élevaient de toutes parts.

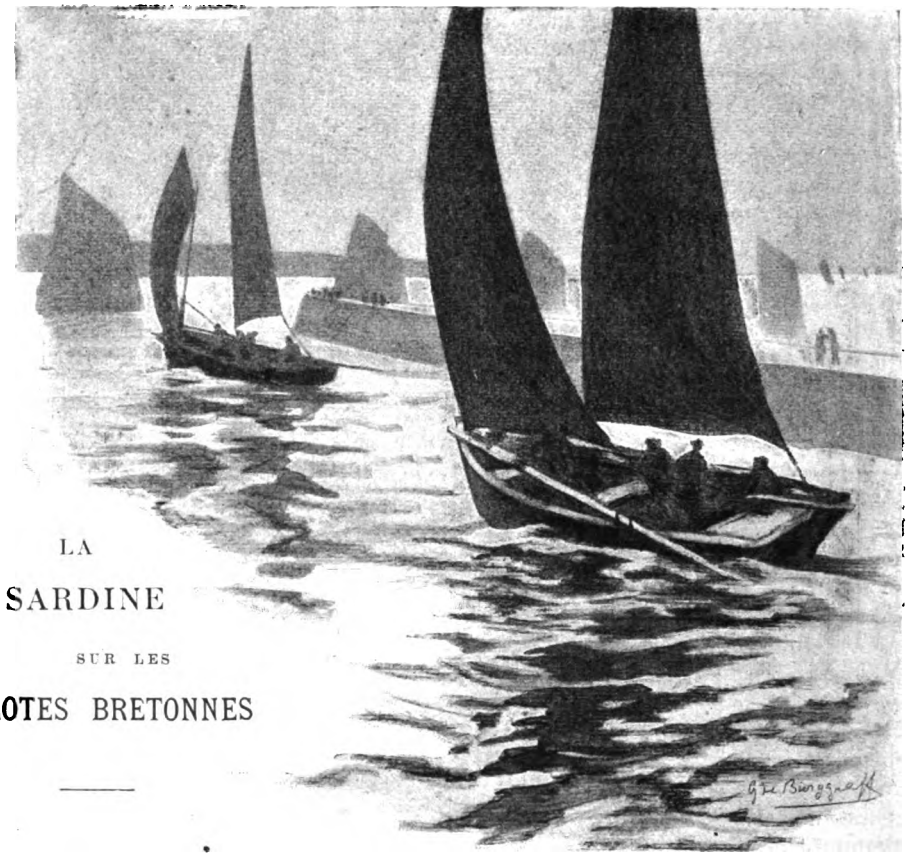
Le chirurgien Magruder, du service de la marine, qui inspecta la condition sanitaire des plus grandes îles, quelques semaines après la tempête, dit dans son rapport que sur trois mille sept cent neuf malades soignés, deux mille cinq cent quarante-deux étaient atteints d'une fièvre pestilentielle. Ce rapport ne s'occupe que de huit îles. Les autres, naturellement, ne souffrirent pas moins de la contagion.

On estime que trente mille personnes au moins se trouvèrent sans abri et sans ressources. Le désastre ne s'appliquait pas seulement au présent, il englobait aussi l'avenir. Les maisons étaient détruites, les bateaux coulés ou brisés, et, de plus, les fruits de l'année étaient perdus radicalement; les pommes de terre étaient gâtées par l'eau de mer; le vent avait fait pour son compte la récolte du coton. Il s'agissait donc, en outre des secours urgents et immédiats, de prendre des mesures pour faire subsister ces malheureux nègres jusqu'à la prochaine récolte, et peut-être au delà, car la fertilité du sol pouvait être compromise pendant une certaine période par le séjour prolongé de l'eau.

L'œuvre a été entreprise par la Société de la Croix Rouge, avec un dévouement et un courage qui s'allient à une économie prudente et à une fermeté pleine de sagesse ; car s'il faut sauver de la faim ces pauvres gens, il faut aussi conserver chez eux l'habitude du travail et le sentiment de responsabilité et de dignité qui fait qu'on reste un homme, même dans la misère, et qu'on ne devient pas un mendiant. Admirablement organisée et dirigée par une femme de cœur et de tête, miss Clara Barton, la fondatrice de l'œuvre, la Société de la Croix Rouge a su tirer le meilleur parti du sentiment de sympathie et de pitié que tout le pays a éprouvé en apprenant l'étendue de ce désastre, et qui s'est traduit par l'envoi de secours de toute sorte : vivres, vêtements, outils. Un journal de New-York, le *World,* fréta à lui seul tout un train de chemin de fer chargé de provisions et d'effets pour les nègres des Iles de la Mer. Ce mouvement, comme tous ceux de ce genre, ne pouvait être que momentané; mais il a été vif et fructueux, et la Société de la Croix Rouge y a trouvé la possibilité d'établir sur une base solide l'œuvre de soulagement et de prévoyance qu'elle a poursuivie jusqu'à ces derniers temps avec une louable persistance et un consolant succès.

HENRI NOGRESSAN.

Digitized by Google



# LA SARDINE SUR LES COTES BRETONNES

Nous pensons que des renseignements sur l'industrie de la sardine seront intéressants pour ceux de nos lecteurs qui, revenant des plages bretonnes, ont encore présentes à la mémoire les scènes pittoresques de cette pêche.

La sardine *(clupea sardina),* de la famille du hareng, vit en bandes innombrables dont la reproduction peut donner une idée, une sardine frayant plus de 5,000 à 6,000 œufs à la fois.

Pendant l'hiver, elle fréquente les profondeurs de la mer et ne monte à la surface que pendant l'été et une partie de l'automne; sur les côtes bretonnes elle apparaît à partir de mai jusqu'à fin octobre.

On attache une telle importance à l'apparition des bancs de sardines, que le bateau qui le premier rapporte quelques sardines, dites *la prime,* reçoit des usiniers à qui elles sont présentées une gratification. C'est même l'occasion d'une petite cérémonie qui fait date, car dès ce moment *on arme* pour la pêche.

Les bateaux en usage en Bretagne sont des barques non pontées de 7 à 8 tonneaux, de 28 pieds de quille environ, montées par cinq à sept hommes et un mousse, gréées de deux voiles rectangulaires : l'une à l'avant, appelée *misaine;* l'autre, plus grande, à l'arrière, *taillevent.*

Le filet spécial à cette pêche, d'une grande finesse de mailles, est rectangulaire, d'une longueur de 45 mètres environ, sur une hauteur de 9 à 10 mètres. Sur l'un des grands côtés, des lièges le font flotter, tandis que des plombs ou des pierres disposés sur l'autre côté le maintiennent verticalement dans l'eau.

Dans le bon vieux temps, les femmes

Digitized by Google

et les anciens fabriquaient les filets; maintenant les machines les livrent au prix de 70 à 80 francs tout montés, avec les lièges et les plombs.

Le fil est goudronné ou passé à une composition chimique (sulfate de fer) pour le préserver.

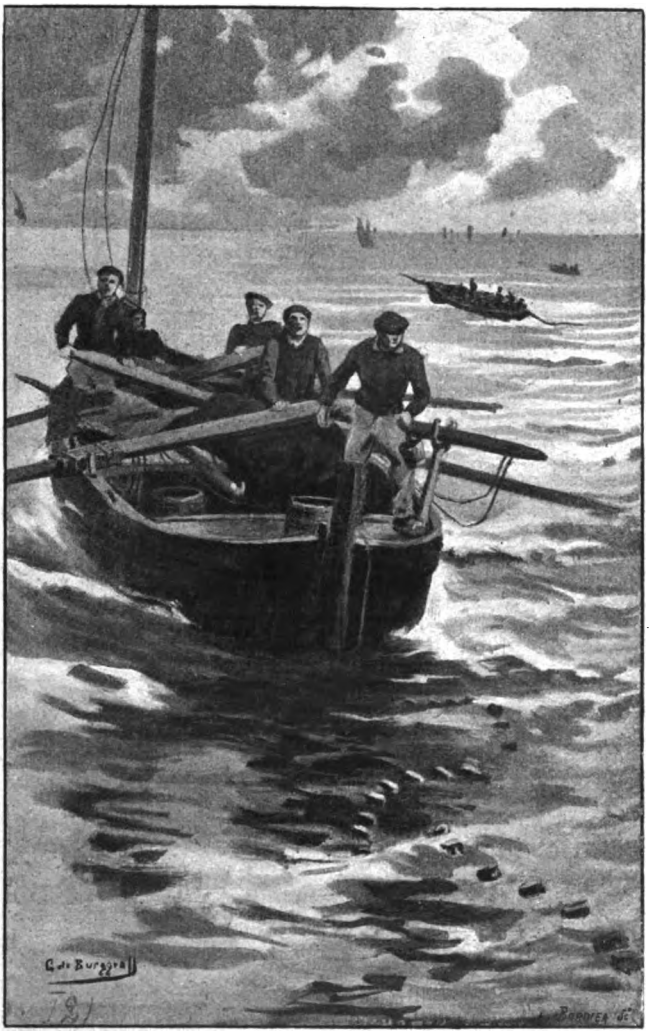
Au retour de chaque pêche on hisse les filets au mât pour les sécher. L'aspect des ports est alors des plus amusants, les filets se livrant au gré de la hisse à une danse dont les inflexions sont des plus gracieuses.

Chaque bateau embarque 7, 8 et même 9 filets de différents *moules* (grosseur de la maille), renfermés dans une boîte spéciale — *caisse aux filets* — située à l'arrière de la barque.

La sortie des bateaux est dans chaque port un petit événement quotidien plein d'attrait. En quelques instants on les voit se couvrir de leurs voiles et partir pour les lieux de la pêche, rarement à plus de quelques kilomètres de la côte.

Plusieurs signes guident les marins sur les bancs de sardines : par un temps calme, une traînée argentée en est un indice. Les goélands qui jouent à fleur de l'eau font rallier de suite les barques; comme disent les marins, « il y a *sûr* un *coup* de poisson sur l'eau ».

La présence des marsouins (*bécames*), grands ennemis de la sardine, l'oblige à fuir (la sardine ne *lève* pas et *coule*). La pêche devient par suite impossible.



BOUT AU VENT. — LA ROGUE

Aussitôt le banc reconnu, on *cargue* les voiles et on baisse les mâts (on les *pare*). Le patron fait jeter (*allonger*) un filet qui flotte à l'arrière (à la *traîne*), tandis que les matelots maintiennent avec les avirons le bateau contre le vent

Digitized by Google

(ils *nagent bout au vent*) pour empêcher le filet de se rassembler (de *culer*).

L'appât employé, appelé *rogue*, im-

LE DÉBESCAGE

porté de Norvège, n'est autre que des œufs de morue, dont le baril de 135 kilogrammes coûte de 30 à 80 francs (50 à 60 fr. comme prix moyen).

Un bateau use par semaine plus de deux barils; parfois, si la pêche marche bien, un baril de rogue par journée; aussi à cause de son prix élevé on ne l'emploie que mélangée d'eau de mer, de sable et de tourteau pulvérisé, d'*arachide*, plante légumineuse fort commune. Le mélange se fait dans un tonneau (*baillet*); le patron en remplit un petit seau à manche (*gambelot*) où il puise pour jeter par poignées l'appât sur toute la longueur du filet.

Au bout de quelque temps, des écailles, des bulles (*bouffies*) qui apparaissent à la surface de l'eau sont un indice de la présence du poisson dans les eaux du filet (il *bervenne*).

La sardine, en se précipitant sur l'appât, se prend par les ouïes dans les mailles du filet, dont les dimensions (le *moule*) doivent être en rapport avec la grosseur de la sardine; aussi le patron au début soulève-t-il le filet afin de voir s'il a fait *allonger* le filet qui convient.

Le coup de filet (la *séance*) ramène ordinairement de 5 à 6,000 sardines, et jusqu'à 20,000; les marins disent dans ce cas que le poisson est *fou*.

La pêche est *faillie* si le nombre est au-dessous de la moyenne.

Quand le patron juge que le filet est suffisamment chargé, il l'*amène*, ou si le poisson donne beaucoup, pour ne pas perdre de temps il le laisse flotter (le *largue*) contre le bateau et fait ajouter au besoin une bouée aux lièges pour l'empêcher de couler sous le poids des poissons. On *allonge* tout de suite un autre filet et les mousses se chargent de les débarrasser des sardines en les secouant : c'est le *débescage*.

La pêche achevée, on appareille et on

LA RENTRÉE

rallie au plus vite le port le plus proche: les premiers arrivés vendant leur pêche plus cher. Les femmes assises au bord de la mer attendent, tout en bavardant, la rentrée des barques et de leurs hommes;

Digitized by Google

LES PANARÉES

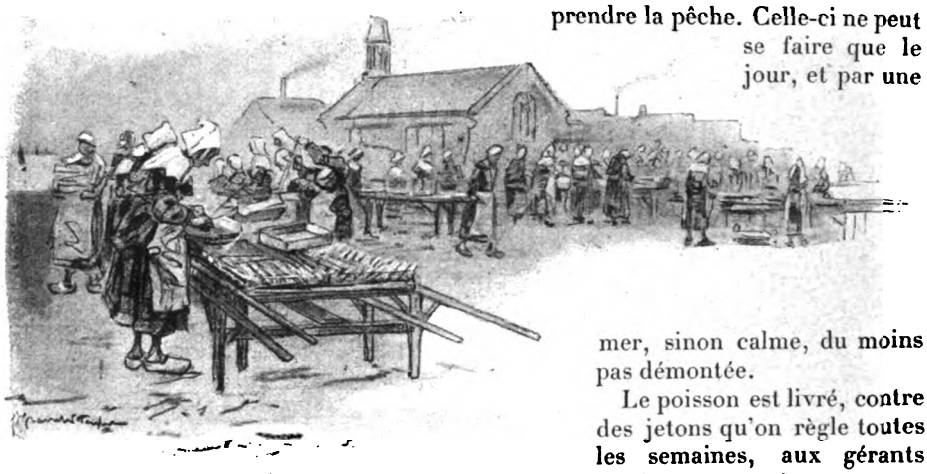
elles savent, dans un point à l'horizon, distinguer la barque qui leur est chère; toute leur existence est attachée à cette pêche qui les fait vivre, elles et les leurs.

Du bout des jetées, des sardinières envoyées par les usines crient aux bateaux qui rentrent les cours de vente qui varient d'un moment à l'autre.

Quand ils ne peuvent accoster, les mousses, les marins se mettent à l'eau avec leurs paniers de sardines et font la

LE DÉBARQUEMENT DE LA SARDINE

Digitized by Google



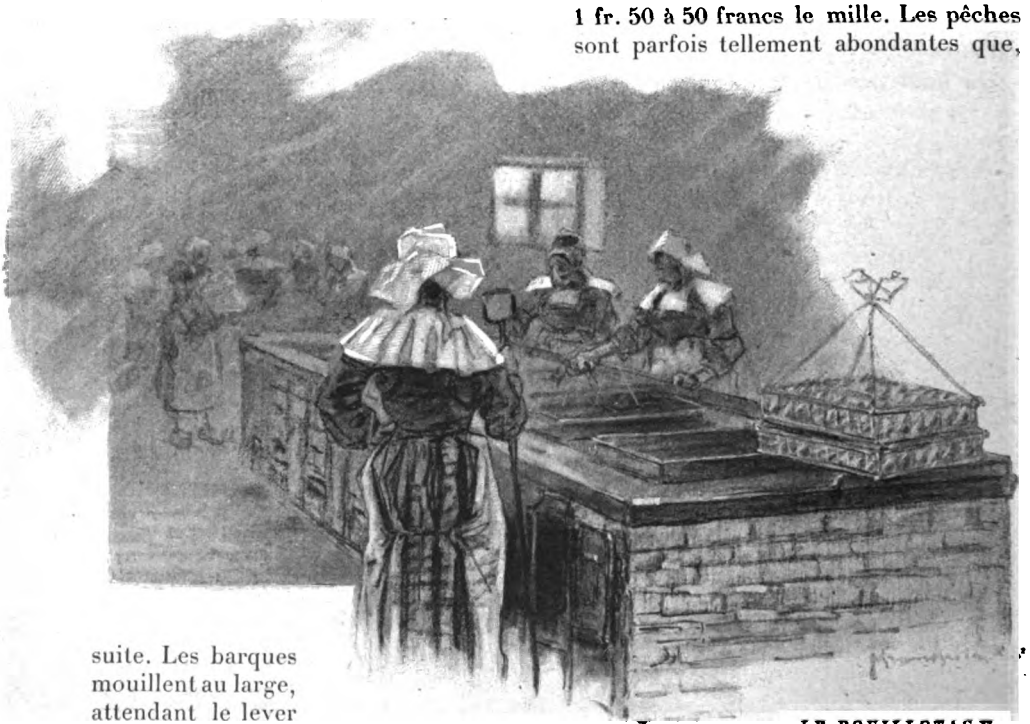
LE DÉTÊTAGE

navette entre les barques et la cale, tant on est pressé de présenter les premiers la sardine aux acheteurs.

L'activité de la pêche est telle qu'à peine le poisson vendu, on repart tout de suite. Les barques mouillent au large, attendant le lever du soleil pour reprendre la pêche. Celle-ci ne peut se faire que le jour, et par une mer, sinon calme, du moins pas démontée.

Le poisson est livré, contre des jetons qu'on règle toutes les semaines, aux gérants d'usines, commis ou *commises,* installés dans de petites barques sur les quais, par *panarées,* paniers de deux cents sardines qu'on expédie tout de suite aux usines ou *fritures.*

Le prix de vente du mille de sardines est excessivement variable; il est de 1 fr. 50 à 50 francs le mille. Les pêches sont parfois tellement abondantes que,



LE BOUILLOTAGE

Digitized by Google

*lotage,* où elles restent d'une heure à trois heures, temps nécessaire pour porter la température à 100 degrés et détruire par suite tout germe de fermentation. Une usine importante peut emboîter par jour 40,000 grosses sardines ou 60,000 petites. Le chiffre de 10,000 répond à la production moyenne des usines bretonnes.

La sardine s'expédie aussi en *vert*, simplement salée par paniers de cent, même en hiver, car on peut encore pêcher à la *drague* une espèce de grosse sardine dit sardine de *dérive*. Cette dernière, ne vivant pas en banc, ne pourrait motiver une pêche comme celle que nous venons de décrire.

Quelques chiffres donneront une idée de l'importance de cette industrie dont vit toute la population maritime de l'ouest de la France.

Les centres principaux sont les départements de la Loire-Inférieure, de la Vendée, du Morbihan et du

les usines regorgeant de sardines et refusant d'en prendre, elle descend au rôle dégradant d'engrais, qu'elle remplit du reste à merveille. Les opérations de la fabrication des boîtes de sardines sont nombreuses. Arrivées à l'usine, les sardines sont lavées à l'eau de mer, puis étalées sur de grandes tables où on les recouvre de sel. On les vide ensuite et on coupe les têtes : c'est le *détêtage*. Après le passage dans la *saumure* (mélange d'eau de mer et de sel) où elles séjournent pendant une heure environ, on les place par deux cents sur des *grilles* (espèces de paniers en fil de fer galvanisé) pour les laver de nouveau : c'est le *passage au bleu ;* de là on les fait sécher, soit au soleil, soit dans des étuves.

On compte environ une heure ou deux pour sécher dix mille sardines au soleil, tandis qu'à l'étuve l'opération exige près de quatre heures. Elles sont alors prêtes pour la cuisson.

La sardine est cuite dans de l'huile d'olive pendant deux à quatre minutes, suivant la grosseur du poisson. Les sardines imprégnées d'huile sont enfin mises en boîtes et livrées le lendemain aux soudeurs, qui placent et soudent les couvercles, afin d'obtenir une fermeture hermétique indispensable à leur conservation. En outre, on les plonge par 400 ou 500 à la fois dans des cuves d'eau bouillante : c'est le *bouil-*

Digitized by Google

Finistère. Concarneau et Douarnenez sont les ports les plus importants de cette pêche; ils arment chacun plus de 600 barques; puis viennent Audierne, le Croisic, Port-Louis, Belle-Ile, Quiberon, etc. D'après les dernières statistiques, plus de 5,000 bateaux, montés par 30,000 hommes environ, sont employés à cette pêche qui, avec les différents travaux qu'elle exige, fait vivre jusqu'à 150,000 individus, tant marins que paysans de la côte qui au moment de la sardine s'embauchent comme matelots. Ces paysans marins forment une race à part, très curieuse à étudier, qu'on appelle près de Concarneau les *gas de nevé*. Une barque coûte de 1,500 à 2,000 francs toute gréée avec les filets, et elle peut naviguer pendant douze ans environ.

LE SOUDAGE DES BOITES

Le bénéfice provenant de la pêche se divise en deux parts, l'une affectée au bateau, agrès, rogue et filets, l'autre se partage entre les hommes (patron compris) en parts égales (*lots*), les mousses ne touchant qu'un *demi-lot*.

Quant à la valeur du *lot*, elle peut atteindre avec une bonne pêche 25 à 30 francs, quelquefois davantage. Mais empressons-nous de dire que bien des fois on rentre sans poissons, heureux de s'en tirer sans avaries.

Le travail à l'usine est fait par les femmes des marins ou par des paysannes nommées *sardinières*, qu'on paye à raison de 1 fr. 50 le mille de sardines traitées.

Les femmes de marins, qui s'appellent *artisanes*, forment l'aristocratie de l'industrie de la sardine; elles portent un bonnet (une coiffe) très simple. Ce sont les *penn-sardines* (têtes de sardines); inutile de dire qu'elles ont un profond mépris pour les paysannes *penn-papillon*, dont la coiffe pittoresque, avec ses larges rubans blancs s'échappant à droite et à gauche, rappelle le papillon. Un jeune marin n'épousera qu'à regret une *penn-papillon*, tant est profond chez eux l'esprit de caste. L'apparition de la sardine fait pourtant oublier les sourdes envies: marins et paysans se confondent pour ne songer qu'à la pêche et aux bénéfices qu'elle procure.

Quand la sardine ne donne pas, les usines, pour occuper leur personnel, font aussi des conserves de thon et de maquereau, car on aurait peine à se figurer la misère de ces populations maritimes, si les sardines abandonnaient les côtes bretonnes, et spécialement celles du Morbihan et du Finistère, qui fournissent à elles seules près des quatre cinquièmes de la production totale.

Les bateaux tombent quelquefois sur des bancs de sprats ou d'anchois, poissons analogues qu'on traite de même et qui remplacent la sardine, sans pouvoir la détrôner de son rang de poisson fin et délicat que tout le monde connaît.

Nous venons de suivre pas à pas la pêche et l'industrie de ce charmant petit poisson aux écailles argentées et bleuâtres, si vif dans son élément et qui expire, à peine sorti de l'eau, en faisant entendre un certain petit cri; depuis son apparition jusqu'à sa mise en bière, qu'on ferme avec si grand soin, pour qu'à sa résurrection sur nos tables il conserve son goût exquis que tous nous apprécions.

G. DE BURGGRAFF.

Digitized by Google

# Le Psautier fleuri

Le jour où frère Eustase reçut le psautier dans ses mains éperdues, il connut vraiment le bonheur.

Deux années durant, frère Théodule, le meilleur calligraphe du couvent, avait transcrit les hymnes, de cette longue écriture gothique dont les symboles s'allaient perdant comme la foi, et le prieur, dom Sosthène, n'avait pu relever une faute dans sa latinité. Maintenant le texte s'encadrait de marges hautes, mates, qui semblaient appeler l'enluminure dont se vêtirait leur nudité.

Certes c'était un honneur pour frère Eustase, enfant trouvé sous le porche de l'église, nourri par la charité du couvent, d'être appelé à célébrer de ses mains la glorification du Seigneur. Une sensualité courait sous ses doigts de bon imagier, rien qu'à tâter le grain ferme et satiné du vélin. Mais une joie plus vive inondait son âme : le psautier serait tout décoré de fleurs. Ainsi l'avait ordonné le prieur, sachant l'amour que leur portait frère Eustase et la patience qu'il mettrait à les copier.

Et frère Eustase, tenant le manuscrit sur son cœur comme il eût fait du calice, revint dans sa cellule, où il se mit à genoux et demanda dévotement au Seigneur aide et bénédiction pour l'œuvre qu'il entreprenait.

Le lendemain, le moine entra de bonne heure dans le jardin. Le couvent s'était bâti cellule par cellule, comme une ruche. Il couvrait aujourd'hui tout le coteau ; il avait des prairies, des vignes de vin muscat ;



Digitized by Google

mais le triomphe était son jardin, vaste, abrité des vents, baigné de soleil dès le matin. Chaque frère y cultivait un carré de ses mains et le maître jardinier qui surveillait leur travail était fameux dans tout le pays. Pas une fête n'avait lieu, procession des métiers, entrée de l'évêque, victoires de Sa Majesté, ouverture des États, qu'une merveilleuse coupée de fleurs ne descendît à la ville ébahir les habitants.

C'était le seul chagrin de frère Eustase, pauvre aide jardinier avant qu'un hasard eût mis au jour ses talents d'enlumineur.

Ayant cherché sa place lentement, il établit son pupitre et ses pinceaux sous un marronnier déjà touffu. Puis il ouvrit le psautier. La marge s'étalait, d'une blancheur de vierge, et les doigts de frère Eustase l'effleuraient avec cette angoisse religieuse de l'amant prêt à profaner d'un baiser la pudeur de l'épousée.

Au sourire indécis de Mars, un chœur fleuri s'éveillait dans les parterres, fleurs de printemps poussées sous la neige, minces et droites sur tige, de couleur pure, fleurs-enfants que n'avait pas encore baisées le soleil. C'étaient les primevères, les muguets, poussés à même l'herbe dont ils gardaient le reflet vert, l'étoile blanche des narcisses, tombée de la couronne de Marie, la grâce rosée des anémones, les tulipes de satin vif.

Frère Eustase les peignait en jardinier, fidèlement, simplement, telles que Dieu les avait faites. Il comptait les pétales; une étamine de moins eût alarmé sa bonne foi. Il les connut à toute heure : le matin, têtes penchées, lourdes de sommeil et de la rosée nocturne qu'elles égouttaient, les malicieuses, sur les sandales du bon frère pour monter vers le soleil, vives, légères, épanouies, jusqu'aux lassitudes du soir.

Mêlées de si près à son travail, elles envahissaient frère Eustase. Il les chérissait maintenant d'un cœur de mère, plein d'inquiétudes et d'attendrissements; il les prenait entre ses doigts, doucement, avec précaution, comme pour bercer un enfant. Il eût voulu les peindre sur un fil et ses plus fins outils le désespéraient.

Puis le mois de juin s'avança, dans un triomphe de parfums et de couleurs. Des parterres débordés jaillissaient la pompe des pivoines et la majesté des lis, l'ardeur discrète des héliotropes. Les marguerites s'étouffaient, bande rieuse et panachée, sous le regard des œillets, campés sur leurs ergots, satinés et cassants. Tout au fond, près des clôtures, la troupe dorée des soleils, plus dorés qu'un suisse de paroisse, montait une garde royale. Mais derrière eux, faisant la nique, une touffe indomptée longeait le mur, jasmins, clématites, chèvrefeuilles, filles de bohème et de joie, plus folles, plus fantasques, plus odorantes, grimpait à l'assaut des pierres disjointes, se pendait échevelée au dehors.

Digitized by Google

traînant jusqu'au talus pour s'enlacer aux gueuses perdues de la route et s'enfuir avec elles au fond des bois.

Ce n'était d'abord qu'une parade. Inconscientes de l'œuvre, les fleurs se baignaient dans le jour. Bientôt la sève montait en elles, les courbait alanguies dans l'air bourdonnant du plein été. En vain, le buis chaste et sévère s'efforçait de les maintenir. Poussées, pressées, enlacées, elles s'abandonnaient à l'étreinte et la nuit frissonnante et parfumée s'étendait sur leurs amours.

Frère Eustase ne savait pas la botanique. Le trouble pourtant naissait dans son cœur. Il n'osait plus s'approcher de ses amies. Même si quelque détail d'ornement le faisait appeler à la sacristie, rien qu'à frôler le velours des chapes, ses doigts s'effaraient, croyant toucher des fleurs.

Il eut la nuit des insomnies. Un tabac d'Espagne poussé sous sa fenêtre, plus tortu qu'un violon du roi, se plut à le narguer, emplissant la cellule de senteurs diaboliques où se perdait la tête du bon frère. Des guirlandes se tordaient autour de lui. Au centre, brillait la rose, reine d'amour. Frère Eustase l'appelait dans son cœur, elle venait à lui ; mais, les mains roides, il ne pouvait la saisir, et la rose, glissant sur ses lèvres, s'envolait plus loin.

Le jour chassait ses désirs et renouvelait ses remords. Il demandait pardon à Dieu d'avoir profané les formules sacrées de l'adoration et s'acharnait au manuscrit, oubliant l'office, le repas. Mais son labeur ne faisait que couvrir sa passion. Il peignait le triomphe des roses. La fleur souveraine s'étalait, cambrée dans son corset vert, en courbes voluptueuses, toujours plus riche, plus féconde, d'une telle splendeur de chair qu'on la sentait sous les doigts.

Les moines qui le regardaient travailler s'étonnaient, les vieux branlant la tête, les novices rougissant.

« Ceci ne va point », finit par déclarer le cellerier dom Magloire, homme digne et de sens rassis. « A quoi sont bonnes toutes ces fleurs, qu'à faire des juleps ou à distiller quelque essence pour la plus grande gloire et le profit de la communauté? J'en vais parler au père prieur. »

L'après-midi, veille de la Fête-Dieu, frère Eustase reçut l'ordre de couper toutes les roses. Elles iraient orner, à la ville, le reposoir de Madame la Présidente. Ainsi l'avait décidé le prieur pour lui faire expier une dilection que l'innocence de son objet ne laissait pas de rendre inquiétante.

Sans murmures, l'un après l'autre, le moine mutila les rosiers ; la moisson se fit lourde sur ses bras et la peine sur son cœur. Quand la dernière bien-aimée fut tranchée par le ciseau, chaude de sève, il regarda ses mains, étonné de n'y pas voir de sang. On eût dit un homme réveillé du Paradis.

Digitized by Google

Réfugié dans sa cellule, il continua de travailler. Mais l'amour s'était éloigné de son cœur et la vie de ses pinceaux. Ses fleurs étaient toutes malades, s'effilaient en arabesques, s'exaspéraient, frêles et contournées, en banderoles de piété.

A la dernière page pourtant, un peu du passé lui revint. Il voulut peindre une rose. La fleur monta, large, le cœur ouvert, fleurie de toutes ses forces de rose, tant fleurie qu'au bas ses pétales s'effeuillaient en larmes et ces larmes étaient rouges comme du sang.

Frère Eustase rendit alors le manuscrit et ce ne fut qu'une louange dans le couvent. Il n'entendit point ces admirations. Son âme en détresse semblait retirée de lui. « Que vais-je faire, songea-t-il, maintenant que les roses sont mortes et que mon œuvre est finie? Dieu est bien haut, le cloître bien solitaire. Je voudrais aussi mourir. »

Le lendemain, à matines, la stalle de frère Eustase resta vide : le moine était mort doucement pendant la nuit.

« Mes frères, dit le prieur, le Seigneur nous donne dans sa miséricorde un manifeste avertissement. Nous croyons le célébrer par nos œuvres, et les œuvres s'emparent de notre cœur. Que ces pieuses vanités soient donc bannies désormais de cette demeure. Ce livre est le dernier. On l'ensevelira dans le linceul du pécheur. Peut-être obtiendra-t-il grâce pour lui. »

René Lorrain.

Digitized by Google

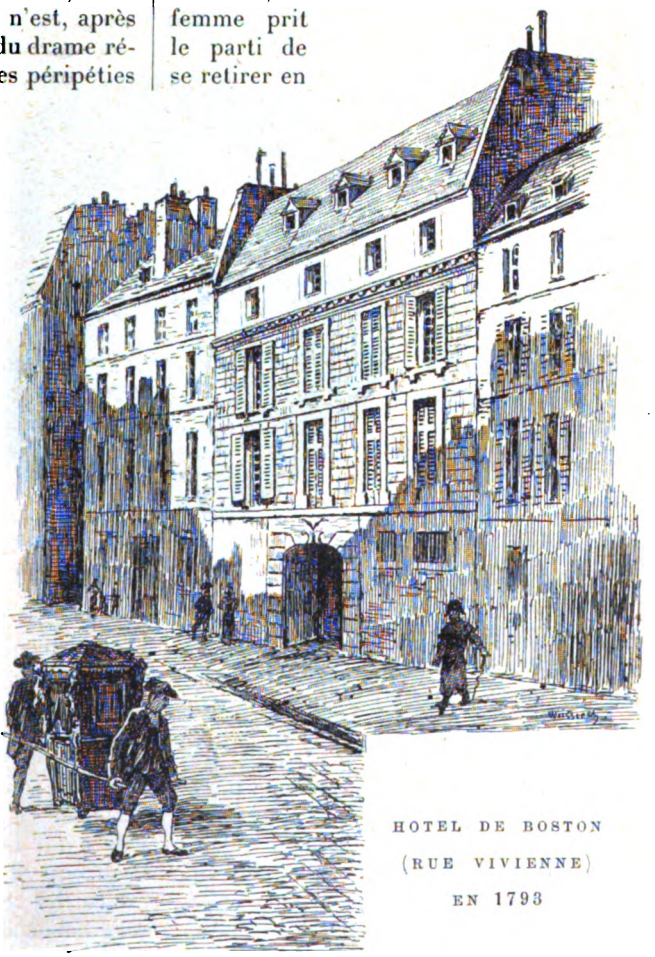
# LES SAINTE-AMARANTHE

Si ce nom étrange et gracieux a seul survécu dans la mémoire des hommes, tandis que demeure oubliée l'éclatante infortune qui l'a rendu immortel, c'est que cette tragique aventure n'est, après tout, qu'un infime épisode du drame révolutionnaire : tant d'autres péripéties y sollicitent l'attention que celle-ci est restée, jusqu'aujourd'hui, quelque peu dédaignée.

Et pourtant, quelle histoire méritait plus d'être contée? Quelle autre ouvre de plus pittoresques horizons sur les mœurs de ces derniers gentilshommes dont la tête allait

Tomber, le calembour aux dents,
Avec un nuage de poudre... ?

Mme de Sainte-Amaranthe appartenait, en effet, à une noble et ancienne famille. Fille de Mlle Desmiers d'Archiac et du marquis de Saint-Simon, commandant pour le roi la ville de Besançon, elle avait éprouvé, dès sa seizième année, une passion très vive pour un brillant officier du Royal-Navarre-Cavalerie, passion si vite et si complètement partagée que le baron de Saint-Simon eut à peine le temps de consentir au mariage. Il se fit en hâte, et le jeune ménage vint s'installer à Paris, où il gaspilla si bien et son amour et son argent, qu'au bout de peu d'années il ne restait rien ni de l'un ni de l'autre. M. de Sainte-Amaranthe s'enfuit en Espagne où, sans ressources, il fut, dit-on, réduit à s'établir cocher de fiacre pour ne pas mourir de faim; sa femme prit le parti de se retirer en province avec ses deux enfants; mais sa coquetterie, son désir de plaire, son sourire, sa tournure ravissante, son esprit fin et piquant semblaient si peu faits pour la retraite que les nombreux amis qu'elle comptait dans la société



HOTEL DE BOSTON
(RUE VIVIENNE)
EN 1793

Digitized by Google

élégante de Paris la supplièrent de ne point renoncer au monde ; on prétend que le prince de Conti fit montre, en cette occasion, de tant d'éloquence et employa des arguments si flatteurs, que Mme de Sainte-Amaranthe se sentit faiblir et abandonna son projet.

L'existence qui l'attendait n'avait rien d'austère : pour la comprendre, il faut se reporter à ces années qui précédèrent immédiatement la Révolution. « Ceux qui n'ont point vu cette époque, disait Talleyrand dans sa vieillesse, n'auront point connu la douceur de vivre. » La société française d'alors était à l'apogée de son élégance; elle était aussi à l'apogée de son scepticisme et de sa frivolité, et l'on serait tenté de la juger sévèrement si l'on ne songeait à l'expiation terrible qui l'attendait.

ÉMILIE DE SAINTE-AMARANTHE

Mme de Sainte-Amaranthe se laissa facilement griser par le souffle de liberté qui tournait toutes les têtes. Son sort se trouvait assuré par les libéralités du prince de Conti, auxquelles avaient succédé la généreuse affection d'un maître des comptes, M. Aucane, possesseur d'immenses domaines à la Martinique.

Celui-ci fut l'ami obstinément fidèle, et sa devise, disait-on malignement, devait être *Quand même* ; car la charmante femme à laquelle il avait voué un culte passionné vivait au milieu d'une cour d'adorateurs dont les plus assidus — et les moins rebutés — étaient le vicomte de Pons, modèle accompli d'élégance ; Monville, le créateur de la délicieuse habitation du *Désert* dans la forêt de Marly, où se donnaient des fêtes dont « raffolaient les amants de la nature » ; Fagan, tête fine et blonde, figure charmante et pâle, un véritable héros de roman ; Miromesnil, gentilhomme de grande allure, laid, spirituel, et malicieux ; Félix Saint-Fargeau, qu'on surnommait l'*Alcibiade parisien*, très joli homme, d'une recherche excessive dans sa tenue ; Tilly, Champcenetz, Rivarol, Lajard de Cherval... d'autres encore.

Mme de Sainte-Amaranthe, toujours escortée de cette garde d'honneur, partageait son temps entre les diverses obligations inhérentes à son genre d'existence ; elle avait loge aux Italiens, loge à l'Opéra, loge à la Comédie. Elle s'était installée à l'hôtel garni *de Boston*, rue Vivienne, et, dans son appartement, au deuxième étage au fond de la cour, elle recevait chaque soir dix à douze personnes, jamais plus ; on causait, on fleuretait, on écoutait de la musique en prenant du thé et des glaces, et l'on s'asseyait pour souper autour d'une table dont la délicatesse était citée. Comme les reines, elle avait son *grand coucher* et admettait ses intimes à l'honneur de la voir coiffer. Elle avait bon cœur, point de morgue, beaucoup d'esprit et possédait, à en croire les confidences de Tilly, « le rare talent de faire survivre l'amitié à l'amour ».

Au commencement de la Révolution, sa fille Émilie avait seize ans. Le vicomte de Pons portait à cette enfant une amitié toute paternelle, et l'on assure qu'il en avait tous les droits. Mlle de Sainte-

Digitized by Google

Amaranthe était d'une éblouissante beauté : sur ce point, tous les contemporains sont d'accord; hommes et femmes — ce qui est rare — reconnaissent l'impossibilité d'exprimer le charme et l'attrait de son visage. « Jamais, dit une de ses amies, Mme Amandine Roland, je n'ai rencontré dans le cours de ma longue carrière un type aussi parfait. Ses formes étaient admirables dans de délicates proportions; sa taille moyenne, sa démarche, ses poses réunissaient à la fois une suavité charmante et une gracieuse dignité... son sourire avait une finesse qui le rendait enchanteur, et lorsqu'il s'y joignait un certain mouvement de tête, on en restait plus ému encore qu'émerveillé; sa mise était du goût le plus exquis. »

ELLEVIOU

« C'était, ajoute le comte de Tilly, la personne de France la plus universellement fameuse par sa beauté unique ; elle fut la plus belle personne de son temps ; elle le fut complètement. Je n'ai vu dans aucun pays rien qui me l'ait rappelée, rien d'aussi absolument parfait. »

On raconte encore que, visitant un jour la ménagerie royale de Londres, les dames de Sainte-Amaranthe se trouvèrent devant la cage d'un lion, récemment arrivé et rendu furieux par la captivité. Tous les spectateurs, instinctivement, se tenaient à distance : seule, Émilie s'avança vers la cage; l'émotion la rendait si belle, qu'un Anglais millionnaire, dans un transport d'admiration, courut à Mme de Sainte-Amaranthe, et, désignant le fauve :

— Madame, s'écria-t-il, me permettez-vous de le lui offrir ?

Ce trait de folie fut, sans doute, de tous les madrigaux adressés à Mlle de Sainte-Amaranthe le plus délicat et le plus passionné.

Les premiers actes de l'Assemblée constituante avaient fortement ébranlé la fortune d'Aucane ; il crut devoir réaliser une partie de ses fonds et les placer à la maison de jeu des Arcades qui était, en 1790, la plus fréquentée du Palais-Royal. Il en devint ainsi le principal actionnaire, et sous sa gestion, la maison prospéra de telle sorte que les propriétaires du 50, autre maison de jeu toute voisine de la première, lui proposèrent de prendre la direction de leur établissement. Aucane, qu'on surnommait le *Bayard du tapis vert*, accepta et il eut vite amené ce fameux 50 à un point de splendeur inconnu jusqu'alors des habitués du Palais-Royal. On n'y était reçu, comme dans un cercle, que sur présentation; il ne suffisait pas, pour être admis, d'avoir de l'argent à perdre; on exigeait aussi une tenue parfaite, et les joueurs s'y comportaient comme dans le salon le plus guindé de la Chaussée-d'Antin. Pour que l'illusion fût complète, les actionnaires s'en vinrent un jour en députation offrir à Mme de Sainte-Amaranthe « des avantages fabuleux », si elle consentait à paraître tous les soirs au 50, avec sa fille,

Digitized by Google

pour y faire les honneurs du salon et présider le souper qui suivait la partie. L'aimable femme n'avait jamais su rien refuser à ses amis : elle se rendit à leurs désirs.

C'était un singulier théâtre qu'une maison de jeu pour une jeune fille de dix-sept ans, si parfaitement belle, si entourée d'adulateurs que l'était Émilie de Sainte-Amaranthe, et sa mère montrait une étrange légèreté en faisant de la beauté de sa fille un des éléments de succès d'un tripot du Palais-Royal, quelque décent, quelque raffiné même qu'on veuille nous le présenter. C'était jouer avec le feu, et l'incendie ne tarda pas à se déclarer : est-ce Tilly, est-ce une autre qui l'alluma? La chose importe peu. Ce qui est certain, c'est qu'Émilie ne resta pas longtemps insensible aux témoignages d'admiration dont l'accablaient les hommes les plus élégants et les plus en vue.

A une première et fugitive faiblesse succéda bientôt dans le cœur de la pauvre enfant une violente et durable passion. Tout Paris raffolait alors d'un opéra-comique en un acte, *Philippe et Georgette*, représenté au théâtre Favart et où le chanteur Elleviou jouait le principal rôle. Le succès de l'artiste en vogue ne tenait pas seulement à sa galante tournure ; on n'ignorait pas qu'il appartenait à une famille distinguée, chose rare au théâtre il y a cent ans. Son père était un médecin renommé de Rennes; sa mère était une Kervalan. Ceci prêtait à son personnage un attrait inédit, et toute la salle restait pâmée lorsque, de sa voix tendre, il chantait :

O ma Georgette,
Toi seule embellis ce séjour...

Un soir, au moment où Elleviou entrait en scène et s'approchait de la rampe, pendant que l'orchestre jouait la ritournelle du couplet attendu, les regards de l'artiste tombèrent sur la loge de Mmes de Sainte-Amaranthe. A la vue d'Émilie, il resta bouche béante et manqua la mesure.. puis, se reprenant aussitôt, il mit une main sur son cœur et, s'adressant à la jeune fille, il dit avec plus d'émotion et de chaleur encore qu'à l'ordinaire :

O ma Georgette...

Ainsi naquit la passion d'Elleviou pour Mlle de Sainte-Amaranthe, passion bientôt partagée. De la part de l'artiste, l'amour se manifesta d'abord sous une forme discrète : chaque jour, il faisait annoncer *Philippe et Georgette* pour avoir l'occasion de chanter en regardant Émilie :

Toi seule embellis ce séjour...

et chaque soir Émilie se montrait fidèle à ce rendez-vous par voie d'affiche. Mais ils ne s'aimèrent pas seulement en musique : une naïve indiscrétion du jeune Lili, le frère d'Émilie, mit au courant de l'intrigue Mme de Sainte-Amaranthe : elle s'indigna, — il n'était plus temps ! — pleura beaucoup et résolut — pour la seconde fois — d'aller cacher sa honte au fond de la province et de s'y faire oublier.

Huit jours plus tard, en effet, choisissant un désert assez acceptable, elle partait pour Rouen, enlevant sa fille ; pour ne pas mourir d'isolement, ces dames emmenaient avec elles le groupe des huit à dix soupirants qui ne les quittaient jamais.

Mme de Sainte-Amaranthe se montra impitoyable ; elle signifia à Émilie son intention bien arrêtée de séjourner à Rouen pendant tout l'hiver, si celle-ci ne se décidait à choisir un mari parmi ses adorateurs. En présence de cette terrible menace, Émilie, vaincue, considéra les deux perspectives qui s'offraient à elle : mourir de la province ou obéir à sa mère ; elle se résigna à ce dernier parti. Trois fils d'anciens ministres aspiraient à sa main : MM. de Miromesnil, de Maupeou et de Sartines... son choix favorisa Sartines, qui, aussitôt averti, fredonna :

O jour d'ivresse, ô dieux propices!...

Digitized by Google

C'était une acceptation ; car, dans les cas graves, Sartines ne s'exprimait qu'à l'aide de citations d'opéra, et il en avait pour toutes les circonstances de la vie. Le mariage fut célébré à Rouen, et, bien vite, on reprit le chemin de Paris, dans la hâte de retrouver, Sartines l'Opéra, la mère son cher 50, la fille l'inconsolable Elleviou.

On serait injuste en jugeant de telles aventures sans tenir compte de cette sorte d'inconscience des gens de la fin du XVIII[e] siècle, inconscience si réelle qu'ils en firent preuve jusque sur l'échafaud. Il faut aussi faire largement la part des événements dans l'étude des mœurs de cette étrange époque. On était au commencement de 1793 ; le majestueux édifice, œuvre des siècles de foi, sapé par des mains furieuses, venait de s'écrouler, écrasant sous ses débris toutes les traditions, toutes les croyances ; plus rien ne restait debout de ce qui avait fait la force et l'honneur de l'ancienne société française. Quand on perce un boulevard à travers les vieux quartiers de Paris, les antiques hôtels à frontons écussonnés, à solennelles colonnades, croulent sous les coups de pioche, s'éventrent, s'émiettent ; leur emplacement, réservé à de nouveaux immeubles, ne présente pendant quelques jours qu'un amas informe de plâtras et de moellons. Telle était la France en 1793, voilà ce qu'il ne faut pas oublier ; et le monument promis par la révolution s'est fait assez longtemps attendre et reste assez critiquable pour que nous n'ayons pas le droit de nous montrer trop sévères à l'égard de nos pères dont on a démoli la maison et qui restèrent, sans refuge, exposés à tous les souffles mauvais qui passent sur l'humanité.

Elleviou vivait depuis plusieurs mois avec une jeune danseuse de l'Opéra, nommée Clotilde. Celle-ci avait sacrifié à cette intimité bon nombre de brillantes relations ; elle aimait avec passion l'élégant chanteur, et elle ne tarda pas à soupçonner ses infidélités. Pendant une absence d'Elleviou, elle força la serrure de son secrétaire et y trouva quatre billets signés *Georgette*. Son instinct de femme jalouse ne la trompa point : *Georgette* était Émilie de Sainte-Amaranthe, et, dans sa fureur, la lyrique Clotilde jura, comme elle l'avait vu faire dans les opéras, de tirer de sa rivale une éclatante vengeance.

CLOTILDE EN COSTUME DE DIANE

Le temps avait passé ; on était au

Digitized by Google

printemps de 1794; les événements aidant, le fameux 50 avait perdu sa clientèle aristocratique; les patriotes l'avaient envahi et, par prudence, on était bien forcé d'y supporter leur présence. Mme de Sainte-Amaranthe s'en désintéressait chaque jour davantage. Peu soucieuse d'admettre dans sa société les hommes de la Révolution, n'osant pas cependant leur fermer sa porte, elle s'était réfugiée, dès l'hiver terminé, dans une propriété qu'elle avait achetée l'année précédente à Sucy-en-Brie. C'était un élégant château, situé à la sortie du village, flanqué d'assez vastes communs et entouré d'un grand jardin planté de vieux arbres. Le précédent propriétaire, conseiller à la Chambre des comptes, en avait fait une demeure confortable, mais un peu austère, que Mme de Sainte-Amaranthe transforma rapidement en une riante retraite : la chapelle devint salle de billard, le salon fut changé en boudoir, et le cabinet de travail se métamorphosa en une claire chambre de bains « ornée de figures de stuc »; même on établit, pour servir de dégagement indispensable aux appartements privés du premier étage, un escalier dérobé, communiquant par une issue discrète avec une longue avenue de tilleuls qui se dirigeait vers une petite porte percée dans le mur à l'endroit le plus ombreux du parc.

Mme de Sainte-Amaranthe espérait attendre là, sans trop d'encombre, la fin de la tourmente révolutionnaire. Naturellement sa fille et son gendre l'avaient suivie à Sucy, et leur départ avait eu un singulier résultat : le théâtre Favart n'affichait plus que rarement *Philippe et Georgette;* Elleviou passait ses journées sur les routes et allait, sous un déguisement de paysan emprunté au magasin du théâtre, attendre en pleine campagne qu'un signal convenu lui annonçât le moment propice de se glisser, par la petite porte, dans le parc de la maison qu'habitait son Émilie. Ce signal consistait en certaines combinaisons de lumières placées aux fenêtres de l'habitation.

Cette télégraphie, cet homme dont la tournure élégante trahissait le déguisement, cette entrée secrète s'ouvrant à la nuit, voilà plus qu'il n'en fallait, en 1794, pour éveiller les soupçons des patriotes de Sucy, tenus en haleine, d'ailleurs, par un déluge de dénonciations anonymes. Un soir, Sartines venait d'entamer avec Aucane sa partie de billard, Lili faisait la lecture à sa mère, Émilie était montée à sa chambre, lorsqu'on entendit une patrouille s'arrêter à la grille, et presque aussitôt les membres de la municipalité de Sucy se présentèrent à la porte du salon ; ils venaient procéder à une visite domiciliaire, la présence d'un suspect leur ayant été signalée dans la propriété. En un instant, toute la maison fut envahie. Émilie accourut toute souriante au seuil de sa chambre, tenant en main des rubans tricolores qu'elle distribua gracieusement aux municipaux, à ce point médusés par sa beauté qu'ils négligèrent de perquisitionner dans son cabinet de toilette ; s'ils l'eussent fait, le théâtre Favart perdait le plus fameux de ses pensionnaires...

Les commissaires, assez penauds, se retirèrent, emportant, suivant l'usage de l'époque, toute la batterie de cuisine pour en fondre des canons destinés à foudroyer les ennemis de la République!

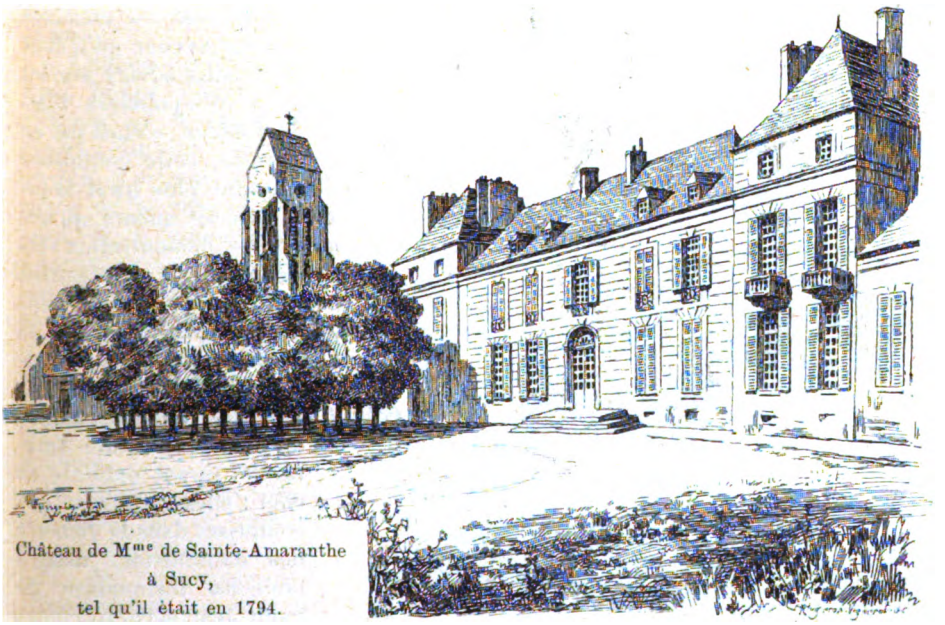
Grâce au sang-froid, à la présence d'esprit de son amie, Elleviou échappa donc au danger qui l'avait menacé ; la leçon, pourtant, ne lui profita point. Chaque soir, il se glissait dans la maison de Sartines, et celui-ci, qui l'ignorait, comme on peut le croire, ne parvenait pas à comprendre comment sa calme retraite de Sucy passait pour abriter un conciliabule d'aristocrates.

C'est que, depuis un an, — depuis qu'Émilie, revenue de Rouen, avait renoué ses relations avec Elleviou, — les dénonciations contre les Sainte-Amaranthe affluaient au Comité de sûreté générale. Clotilde se vengeait.

A force de recevoir des lettres comme celle-ci : « Il se fait, à Sucy, chez les S.-A.

Digitized by Google

un rassemblement pour le jeu ou pour autre chose ; il n'y a pas besoin de passeport pour aller là, et cela facilite beaucoup soit les joueurs, soit les conspirateurs. » A force d'entendre rapporter qu'un homme déguisé pénétrait toutes les nuits dans la propriété, le Comité, convaincu que, seule, une vaste conjuration pouvait être la cause du retard apporté à la félicité générale qui devait



Château de Mme de Sainte-Amaranthe à Sucy, tel qu'il était en 1794.

forcément résulter de la Révolution, se persuada que l'*homme déguisé* de Sucy était quelque conspirateur d'importance : de Batz, peut-être, l'insaisissable Protée de la réaction, ou Danton, qu'on voulait à tout prix compromettre. A notre avis, il suffisait de désigner les Sainte-Amaranthe pour les perdre. Les purs démocrates d'alors avaient, par essence, horreur de toute supériorité ; citer le nom d'Émilie, c'était la vouer à la mort : sa beauté était une aristocratie. Et c'est si vrai que les historiens ont cherché dans cette beauté le secret de l'injustifiable catastrophe dont Émilie fut la victime : les uns ont prétendu que Robespierre avait eu, en sa présence, un moment d'abandon amèrement regretté ; d'autres supposèrent Saint-Just furieux d'avoir été rebuté par elle... Rien de tout cela n'est vrai, probablement ; certaines circonstances du drame sont cependant restées assez mystérieuses.

Le 12 germinal, Mme de Sainte-Amaranthe, en se levant vers midi, descendit toute tremblante et pâle d'effroi au salon, où l'avaient précédée ses enfants, Sartines et Aucane.

— Vous allez rire de moi, dit-elle.., j'ai été bouleversée cette nuit par un épouvantable cauchemar : j'ai rêvé que j'accouchais de trois chauves-souris...! On tenta de la réconforter; mais la journée — brumeuse et froide — se passa tristement. A l'heure même où la pauvre femme faisait cette singulière confidence, Saint-Just, à la tribune de la Convention, prononçait ce foudroyant rapport qui envoya Danton à l'échafaud. Il y avait perfidement glissé le nom de « l'infâme Sainte-Amaranthe et de son gendre Sartines »; il leur reprochait « leurs rela-

Digitized by Google

tions avec les conjurés et leurs repas à cent écus par tête... »

Le soir même, des commissaires du Comité de Sûreté générale se présentaient à Sucy et mettaient en arrestation Émilie et sa mère, Lili et Sartines. A une heure du matin, sous la garde d'une patrouille, tous prenaient la route de Paris, laissant dans la maison déserte le pauvre Aucane, dont ils entendirent les cris de désespoir longtemps après la sortie du village...

Petite porte du parc de Sucy.
(État actuel.)

Tous quatre furent écroués à Sainte-Pélagie.

Le lendemain, dès l'aube, une amie d'Émilie courut chez Elleviou, rue de Marivaux : elle le trouva pleurant entre deux jolies femmes, lui apprit les incidents de l'arrestation, le supplia de solliciter une entrevue avec les membres du Comité et de leur avouer qu'il était l'inconnu dont les visites à Sucy avaient éveillé les soupçons des policiers. Elleviou, accablé de douleur, n'était pas en état d'agir; en outre, cette confidence lui répugnait d'autant plus qu'il la jugeait inutile; il espérait encore qu'une enquête approfondie démontrerait l'innocence des détenues; il s'imaginait qu'on les oublierait, comme tant d'autres, dans leur prison, et que la fin prochaine de la tourmente révolutionnaire les rendrait à la liberté.

C'était là penser judicieusement : les dames de Sainte-Amaranthe furent oubliées en effet ; elles ne furent pas comprises dans la *fournée* des dantonistes, malgré l'odieuse insinuation de Saint-Just, et continuèrent de séjourner à la maison d'arrêt des Anglaises de la rue de Lourcine, où on les avait internées après quelques jours de détention à Sainte-Pélagie, et tout faisait espérer qu'elles n'y seraient pas inquiétées.

Qui donc se souvint d'elles au moment décisif? Qui prononça leurs noms alors que le conventionnel Élie Lacoste cherchait à grossir son rapport sur la conjuration de l'étranger, qui envoya cinquante-quatre personnes à la mort? Voilà l'énigme qu'il importerait d'éclaircir et qui, sans doute, ne

Digitized by Google

sera jamais élucidée. Il est évident que ce rapport du 26 prairial servit d'exutoire à bien des vengeances, à bien des haines particulières. On savait que, pour se débarrasser d'un ennemi, il suffisait de le désigner en temps opportun : « Quand on glisse le nom de quelqu'un dans une grande affaire, disait Héron, ça va tout seul ; on le fait guillotiner : on fait l'appel, les têtes tombent et pouf !... pouf !... ça va ! »

« Chacun, a révélé Sénart, faisait immoler ses victimes » ; et cette fois, Sénart a dit vrai. Ce qui le prouve, c'est que, la veille même de la mise en jugement de la famille Sainte-Amaranthe, l'accusateur public n'avait fait encore sur elle aucune enquête ; il ignorait même dans quelle prison les malheureuses se trouvaient. Ainsi que l'avait prévu Elleviou, on les avait oubliées.

Et voilà que, sans motif plausible, le 28 prairial, Fouquier-Tinville, s'occupant de rassembler à la Conciergerie — *pour les condamner le lendemain*, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, — les victimes désignées dans le rapport du 26, s'imagina d'y joindre les dames de Sainte-Amaranthe. Il dépêcha l'un des huissiers du tribunal chargés d'aller frapper aux portes des vingt maisons d'arrêt de Paris et d'y découvrir les prisonniers.

Cet homme s'acquitta avec zèle de sa mission (le récit de cette horrible battue est conservé aux Archives) ; il courut d'abord au Luxembourg. Le concierge de la prison ne tenait sous les verrous aucun des suspects recherchés ; même déception à l'Abbaye ; au réfectoire du ci-devant monastère de Saint-Germain-des-Prés, converti en maison d'arrêt depuis quelques mois, l'envoyé de Fouquier-Tinville n'eut pas meilleur succès ; aux Carmes, à la prison des femmes de la section de l'Unité, aucun indice des Sainte-Amaranthe. Le pourvoyeur de guillotine commençait à se décourager, lorsque, rencontrant sur son chemin l'ancien couvent des Anglaises, il y entra. Émilie, sa mère, son mari et son frère se trouvaient là. On les réveilla, on les fit descendre, signer leur levée d'écrou, et vite on les chargea dans une voiture qui les conduisit à la Conciergerie, où ils achevèrent leur dernière nuit. Il n'y eut pas à leur sujet d'autre enquête, ils ne subirent aucun

MADAME DE SARTINES ALLANT A L'ÉCHAFAUD
(D'après une lithographie de l'époque de la Restauration.)

Digitized by Google

interrogatoire, ils ne furent l'objet d'aucune instruction : voilà ce qui a permis d'avancer que leur comparution au tribunal était le résultat d'une vengeance personnelle et puissante.

Le lendemain, à midi, tous quatre étaient condamnés à mort pêle-mêle avec les cinquante autres victimes de la *fournée* du jour, et l'on amenait ce troupeau de bétail humain au greffe de la Conciergerie pour y subir les apprêts du supplice.

Quelques traits épars nous ont été conservés des scènes qui se passèrent là le 29 prairial. On dit qu'Émilie de Sainte-Amaranthe conserva tout son calme ; lorsque son tour fut venu de s'asseoir sur l'escabeau, elle prit elle-même les ciseaux, et, tordant sa merveilleuse chevelure, elle la coupa hardiment au ras de la nuque, puis la présentant au geôlier chef :

— Tenez, monsieur, dit-elle, j'en fais tort au bourreau ; mais c'est le seul legs que je puisse laisser à nos amis. Ils apprendront ceci, et peut-être viendront-ils un jour réclamer un souvenir de nous. Je me fie à votre probité pour le leur conserver.

Elle songeait à Elleviou en parlant ainsi, et, de fait, celui-ci apprit par le bruit public la commission dont son amie avait chargé le geôlier. Il vint, dit-on, quelques jours plus tard, réclamer le précieux dépôt qui lui était destiné.

On assure encore que Fouquier fit conseiller à Émilie de se déclarer enceinte et qu'il la sauverait. Soit que la pauvre femme ne voulût pas survivre à tous les siens, soit qu'elle présageât le prix que Fouquier exigerait de sa clémence, elle refusa dédaigneusement.

Au moment où les valets du bourreau découvrirent les épaules d'Émilie, on entendit sortir de la foule des condamnés un hurlement de douleur... c'était Mme de Sainte-Amaranthe, qui, à bout de forces, tombait évanouie. Sartines, écumant de fureur, cherchait à rompre ses liens pour se jeter sur les bourreaux ; Lili, déjà prêt, les mains attachées derrière le dos, pleurait à gros sanglots. Au dehors montait le grand murmure de la foule, amassée dans les cours et aux environs du palais. Un flot de peuple venait se heurter à la grille de la rue de la Barillerie. Sous l'ardent ciel de juin, les toilettes claires des femmes, les ombrelles de couleurs gaies, prêtaient à cette houle une note de fête. On s'exclamait devant le nombre des charrettes : il y en avait huit attendant, tout attelées, rangées le long de l'aile nord de la cour du Mai. En face de la ci-devant église Saint-Barthélemy, un escadron de gendarmes à cheval se préparait à accompagner le cortège... et c'étaient de toutes parts des lazzis, des rires, des plaisanteries, des appels joyeux... l'éternelle foule parisienne, toujours la même, se grisant de soleil, de poussière et de cris.

Dans la lugubre salle enfin, tout fut terminé. Le geôlier signa la remise de ses condamnés ; les portes s'ouvrirent toutes grandes et les malheureux perçurent l'immense clameur de la populace : « Les voilà !... »

Et pendant que ces choses se passaient au Palais ci-devant de justice, la Convention se délectait à l'audition d'un long discours de Roger-Ducos sur la philanthropie !

Les charrettes, précédées d'un escadron de cavalerie, suivirent lentement la rue de la Vieille-Draperie et tournèrent dans la rue de la Lanterne pour gagner le pont Notre-Dame. Sur les quais, à toutes les fenêtres, sur les parapets, la foule s'entassait ; ses clameurs montaient vers le ciel brûlant que pas un nuage ne voilait. On s'étonnait de la beauté et de la jeunesse des femmes. Émilie causait avec son frère, essayant de le réconforter ; on dit pourtant qu'à un certain moment, elle ne put, malgré son héroïsme, maîtriser son émotion : elle venait d'apercevoir dans la foule Elleviou qui, les traits décomposés, l'air égaré, les yeux fous, cherchait à fendre les groupes pour se rapprocher du cortège. Elle lui adressa du regard un muet et

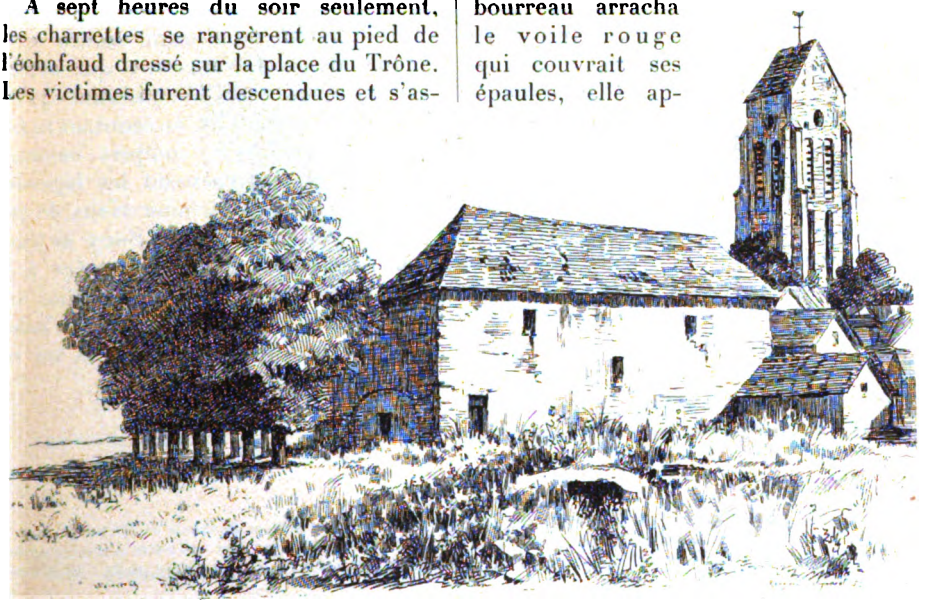
Digitized by Google

solennel adieu, puis elle ferma les yeux, sentant qu'elle faiblissait. Un peu plus loin, elle les rouvrit... et détourna aussitôt la tête dans un instinctif mouvement d'horreur : tout près d'elle, entre les barreaux de la charrette, elle avait vu le visage heureux et triomphant de Clotilde venant insulter une dernière fois au malheur de sa rivale.

A sept heures du soir seulement, les charrettes se rangèrent au pied de l'échafaud dressé sur la place du Trône. Les victimes furent descendues et s'assirent sur les bancs de bois établis, en prévision des fournées nombreuses, autour de la guillotine. Qui jamais pourra décrire l'horreur de l'attente, les pleurs, les adieux mutuels, « les appels de l'un à l'autre à crever le cœur »? Comment appeler le hasard fatal qui plaçait sur ces bancs le vicomte de Pons entre Mme de Sainte-Amaranthe et Émilie ! Quels mots échangèrent en ce moment suprême ces malheureux que des liens si intimes avaient unis dans la vie? On rapporte que, fidèle à sa manie, Sartines s'approcha de sa femme et cita, en souriant, un dernier refrain d'opéra :

La mort même est une faveur,
Puisque le tombeau nous rassemble!...

Mme de Sainte-Amaranthe, affolée d'horreur, poussait des cris, suppliant qu'on la fît mourir avant ses enfants. les hommes prirent Lili — il n'avait pas dix-sept ans!... — l'emportèrent... le couteau tomba. La mère s'était abattue; évanouie encore, elle ne vit plus rien. Maintenant, Émilie gravissait les marches ; quand le bourreau arracha le voile rouge qui couvrait ses épaules, elle apparut si imposante dans sa beauté de marbre, que les lécheuses de guillotine, payées pour applaudir, restèrent la bouche ouverte et les mains suspendues, muettes d'admiration. Les mains brutales des aides la poussèrent sur la machine, déjà inondée de sang; on entendit un coup sourd... Voilà qu'on hissait, inerte, Mme de Sainte-Amaranthe : elle était déjà morte quand sa tête tomba...



RESTES DU CHATEAU DE Mmes DE SAINTE-AMARANTHE A SUCY

Un jour du printemps dernier, je suis allé à Sucy, espérant y trouver, encore debout et intacte, la maison jadis témoin des préliminaires du drame que l'on vient de lire. Lorsqu'à l'aide des plans communaux, des anciennes matrices ca-

Digitized by Google

dastrales, l'histoire de l'immeuble fut à peu près reconstituée, je me dirigeai vers l'extrémité du village, du côté de Boissy, où je savais qu'il était situé... Hélas! il n'en restait rien : rien qu'une rangée des tilleuls qui bordaient autrefois la grande cour, une partie des écuries et un des pavillons d'angle, entièrement replâtré, transformé, défiguré. Le château lui-même a été abattu il y a quelques années et tout le terrain est à vendre par lots. Le parc, il est vrai, subsiste; on voit dans l'angle du mur, ouvrant sur une étroite ruelle, la petite porte verdie, défoncée, branlante, par où l'amoureux Elleviou se glissait dans le jardin; l'allée de tilleuls, qui, de cette petite porte, conduisait jusqu'au château, est encore debout; le bosquet, devenu un bois fourré et ombreux, a conservé ses anciennes limites. Et voilà qu'en parcourant ces ruines, mes regards sont tombés sur un bout de planche, cloué à un tronc d'arbre, au bord de la grande allée gazonnée qui traverse tout l'enclos : sur cette planche était grossièrement peinte à l'encre cette indication : *Rue Sainte-Amaranthe.*

J'ai interrogé les voisins : ils m'ont dit que ce nom était celui d'une jeune femme, belle comme le jour, qui, jadis, avait habité un château situé là, au temps de la Révolution. Robespierre, amoureux d'elle, l'avait poursuivie jusqu'à Sucy; repoussé avec horreur, il s'était vengé en faisant mourir et la jeune femme et tous ceux qui avaient été les témoins de l'humiliation qu'elle lui avait infligée. Et, en écoutant ce fantaisiste récit, j'ai compris comment naissent et se perpétuent les légendes. C'est l'écho d'un racontar vieux de cent ans que les habitants de Sucy se transmettront fidèlement; c'est grâce à lui que la touchante figure d'Émilie survivra dans ce village qu'elle n'habita que pendant quelques mois et où son souvenir demeure encore.

G. LENOTRE.

NOTA. — Nous ajouterons un détail assez singulier qui nous est donné par les Mémoires de Fleury (rédigés par Lafitte). Une heure avant leur arrestation, les dames de Sainte-Amaranthe auraient reçu une lettre anonyme apportée en hâte à Sucy par un courrier. Cette lettre, où on leur conseillait de prendre la fuite sans retard, était... de l'écriture de Robespierre.

Disons encore que le nom de notre héroïne était, en réalité, *Saint-Amarand;* mais nous avons cru devoir adopter l'orthographe universellement admise et par les actes officiels et par la tradition. L'étude de la généalogie de Mme de Sainte-Amaranthe nous réservait, d'ailleurs, une surprise assez piquante. Par sa mère, Mlle Desmier d'Archiac, elle descendait directement de Jean V Desmier, souche des familles Desmier de Chenon, Desmier de Grosbout, de Bravois, Desmier d'Olbreuse, etc. A cette famille Desmier d'Olbreuse appartenait Éléonore Desmier qui épousa en 1665 Georges-Guillaume, duc de Brunswick-Lunebourg, de qui est issue la famille royale d'Angleterre.

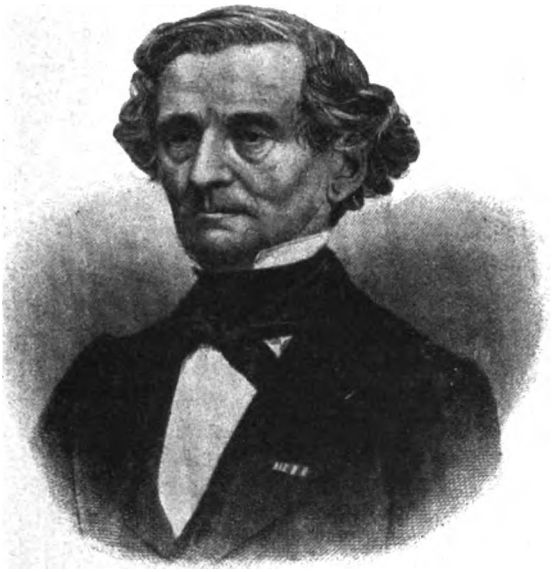
Nous devons aussi quelques références au sujet des illustrations qui complètent cette étude. C'est à l'aide des dessins joints aux titres de propriété de l'immeuble de la rue Vivienne qu'il nous a été possible de reconstituer l'*Hôtel de Boston* tel qu'il était en 1793. L'examen des divers inventaires, plans et actes authentiques conservés dans les archives de Me Legros, notaire à Boissy-Saint-Léger, nous a permis de restituer l'état ancien du château de Sucy démoli il y a quelque dix ans.

Quant aux portraits d'Émilie de Sainte-Amaranthe que nous reproduisons, l'un, celui où elle est montrée allant à la mort, couverte du châle rouge des parricides, date de la Restauration; nous l'avons découvert dans une rarissime brochure de l'époque. L'autre présente plus d'intérêt; il fait partie de ces fameux portraits anonymes du physionotrace qui, depuis un siècle, mettent à de si rudes épreuves la sagacité des curieux. Les carnets du physionotrace nous avaient appris que le portrait de Mlle de Sainte-Amaranthe se trouvait dans la collection. Malheureusement, il fallait le reconnaître parmi près de deux cents anonymes; l'examen minutieux des épreuves et des signes de reconnaissance, portés sur chacune d'elles, le rapprochement des dates, des adresses même de l'artiste, nous ont amené, en procédant par élimination, à la conviction que le profil ici reproduit était bien celui d'Émilie. Il ne nous est, d'ailleurs, resté aucun doute à ce sujet lorsque nous avons connu le merveilleux portrait, — de face et peint d'après nature celui-là, — que possède actuellement M. le comte d'Archiac.

Terminons enfin en disant que Clotilde devint après la Révolution la femme du compositeur Boïeldieu, qui n'eut pas à se louer de son union avec la fougueuse rivale d'Émilie de Sainte-Amaranthe.

G. L.

Digitized by Google



# L'ŒUVRE DE BERLIOZ

Voilà plus d'un quart de siècle que Berlioz, en mourant, dit :

« Enfin, on va jouer ma musique ! »

Nulle parole ne fut jamais plus prophétique. Indécis tout d'abord, le mouvement qui entraîna notre génération vers un art auparavant incompris grandit peu à peu et devint irrésistible. Qui de nous a oublié l'enthousiasme qui éclata, mêlé d'étonnement et d'une sorte de colère contre ceux qui avaient méconnu un si puissant génie, quand nous fut révélée *la Damnation de Faust,* qui consacra sa gloire? « Enthousiasme de convention, succès éphémère », disaient encore quelques vieux amateurs, les mêmes qui naguère étaient allés siffler à ses concerts ou ricaner aux *Troyens,* et qui n'avaient applaudi de Berlioz que la seconde partie de *l'Enfance du Christ,* quand elle était signée Pierre Ducré. Mais la prédiction ne se réalisa point : depuis quinze ans et plus, le succès de Berlioz n'a fait que grandir. Remarque bien significative : de tous les représentants de la grande époque artistique et littéraire de 1830, c'est lui qui, à l'heure actuelle, semble être le plus près de nous. Hugo, Lamartine, Musset, Delacroix jouissent en paix d'une immortalité qui ne leur est plus contestée. Ces romantiques sont devenus classiques. Mais, pour cette raison même, ils nous passionnent moins; les sentiments qu'ils nous inspirent sont plus calmes. Berlioz, au contraire, né à la renommée depuis peu d'années, est bien plus actuel. Et tandis que les musiciens les plus applaudis de son temps, — Rossini, Meyerbeer, Auber, Halévy, et tant d'autres qu'on lui préféra, — tombent peu à peu (il ne serait plus temps de le nier) sous l'indifférence, lui, plus que jamais rayonnant de jeunesse



Digitized by Google

et de vie, procure encore à des auditeurs venus près d'un siècle après sa naissance des émotions profondes, vibrantes et constamment renouvelées.

L'œuvre de Berlioz, bien connue maintenant par les auditions successives que les concerts symphoniques en ont données depuis quinze ans, a été passée en revue généralement l'hiver dernier au concert du Châtelet, où le « Cycle Berlioz » a occupé la plus grande partie de la saison. Il nous a été donné ainsi d'embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble de l'œuvre symphonique du maître, et d'apprécier l'étonnante variété de son imagination et les ressources fécondes de son art.

Six grandes œuvres, et quelques fragments, nous ont été présentés à tour de rôle. Or la plupart de ces œuvres sont infiniment différentes entre elles, tant au point de vue de la forme que de l'inspiration.

C'est d'abord, — en observant la succession chronologique, — l'*Épisode de la vie d'un artiste,* composé de deux parties : la *Symphonie fantastique* et le monodrame de *Lelio.* Ici, nous vivons en plein romantisme. L'idée première de cette œuvre complexe remonte aux années où Berlioz était encore élève au Conservatoire, avant 1830, et la conception est pleinement en rapport avec l'esprit de ce temps-là. L'auteur y peint, avec une rare intensité, l' « état d'âme » (si l'on peut appliquer à la psychologie de 1830 ce moderne vocable) du parfait romantique : il est lui-même le romantisme vécu. Car, et ce n'est pas ce qui nous attache le moins à son œuvre, Berlioz s'est constamment représenté lui-même dans sa musique. Longtemps avant d'écrire ses « Mémoires », ce livre troublant où vibrent à chaque page les émotions de son cœur d'artiste, avec ses enthousiasmes, ses haines, ses colères, ses ardeurs trop souvent entravées, et les souvenirs mélancoliques des jeunes années, et la tristesse poignante d'une vieillesse solitaire et découragée, il avait raconté sa vie dans son œuvre : et, pour qui sait comprendre, il en dit là plus long que dans les récits les plus circonstanciés de ses amours ou de ses peines. Pour mieux dire, récits et musique se complètent : les premiers expliquent et précisent; mais là où la parole est obligée de s'arrêter, la musique s'élance, exprimant directement et avec une surprenante clarté ce que la parole aurait eu peine à faire sentir, montrant, en un mot, l'âme de l'artiste à nu.

L'*Épisode de la vie d'un artiste,* avec son immense symphonie et son « mélologue » où les chants et les chœurs, soutenus par l'orchestre le plus riche, alternent avec la voix de l'acteur exprimant la pensée même de Berlioz, était en réalité une simple déclaration d'amour. Simple : peut-être le mot n'est-il pas trop bien à sa place ici; et d'aucuns pourraient répondre : « Voilà bien du bruit pour dire : *Je vous aime!* » Il est vrai; mais songeons aussi que nous ne sommes plus en 1830, et surtout que nous ne sommes pas tous des Berlioz! Mais ce qu'il y a de plus singulier et mêle un certain comique à l'histoire de cette œuvre, c'est que la déclaration d'amour fut destinée tour à tour à trois personnes différentes. L'aventure est caractéristique et mérite d'être rappelée.

L'on sait que Berlioz épousa en premières noces miss Smithson, la grande tragédienne anglaise, qui lui était apparue, en même temps que Shakespeare, sous les traits d'Ophélie et de Juliette, lors des représentations données à Paris par les comédiens anglais en 1827. Ce fut pour tout le monde une révélation, mieux encore, une véritable commotion. Plus que personne, Berlioz en ressentit l'effet. On était au temps des profondes mélancolies romantiques, du vague à l'âme, des passions fatales. Il écrit dans ses Mémoires :

« Je perdis avec le sommeil la vivacité d'esprit de la veille, et le goût de mes études favorites, et la possibilité de travailler. J'errais sans but dans les

Digitized by Google

rues de Paris et dans les plaines des environs. A force de fatiguer mon corps, je me souviens d'avoir obtenu pendant cette longue période de souffrances seulement quatre sommeils profonds, semblables à la mort : une nuit sur des gerbes, dans un champ près de Villejuif ; un jour dans une prairie, aux environs de Sceaux ; une autre fois dans la neige, sur le bord de la Seine glacée, près de Neuilly ; et enfin sur une table du café du Cardinal, au coin du boulevard des Italiens et de la rue Richelieu, où je dormis cinq heures, au grand effroi des garçons, qui n'osaient m'approcher dans la crainte de me trouver mort. »

MISS SMITHSON (Mme Berlioz)

On devine que la brillante actrice ne songeait guère alors à s'inquiéter de la poursuite d'un jeune homme obscur et pauvre : au reste, elle quitta Paris, et le temps, grand guérisseur, ramena le repos chez son fougueux adorateur.

Mais chez Berlioz le cœur ne chômait jamais. Miss Smithson partie, une nouvelle passion se déclara, non moins volcanique, et d'ailleurs non moins malheureuse. Il en a conté les péripéties sous ce titre typique : « Distraction violente. » Même la distraction faillit s'achever en tragédie : du moins eut-elle pour conclusion un nouvel abandon, et le mariage de l'objet aimé avec un rival.

Puis miss Smithson reparut après plusieurs années, et Berlioz ayant fait exécuter en sa présence et en son honneur la symphonie et le monodrame, ayant d'ailleurs convoqué tout Paris pour assister à ce spectacle et voir Bocage, de cette même voix dont il cla-

Digitized by Google

mait Antony, murmurant vaporeusement, tourné vers elle : « Que ne puis-je la trouver, cette Juliette, cette Ophélie, que mon cœur appelle! Que ne puis-je, un soir d'automne, bercé par le vent du nord sur quelque bruyère sauvage, m'endormir enfin dans ses bras d'un mélancolique et dernier sommeil... » Berlioz l'épousa.

A la lecture de ce récit, tout le monde pensera que l'œuvre qui sut triompher du cœur de la brillante artiste avait été composée spécialement pour elle, tout d'une pièce, inspirée directement, exclusivement par son souvenir. Or il n'en est rien. L'*Épisode de la vie d'un artiste* renferme en lui-même des épisodes très divers : il est constant que la plus grande partie, et l'idée même de la composition, est due, non à miss Smithson, mais à cette autre que Berlioz appelait son Ariel, l'objet de la « distraction violente », — une fort grande artiste, elle aussi, dont le nom, associé à celui d'un musicien estimable et d'une famille célèbre entre toutes dans le monde musical, est encore justement renommé. Voilà comment ce qui d'abord était destiné à Ariel finissait par revenir à Ophélie!

Mais ce n'est pas tout. Dans sa précocité d' « Enfant du siècle », Berlioz s'était épris, dès sa plus tendre jeunesse, d'une belle jeune fille de son pays, celle que, dans les Mémoires, il désigne sous le nom d'Estelle, « la *Stella montis,* la nymphe, l'hamadryade du Saint-Eynard ». Pour elle il avait composé ses premières romances, des chants très tristes sur les vers douceâtres d'*Estelle et Némorin,* de Florian. Or, comme s'il avait voulu nous faire assister du même coup à l'évolution complète de sa psychologie amoureuse, il imagina de commencer la *Symphonie fantastique* par le rappel d'une de ces inspirations de son enfance : la lente et expressive mélodie que chantent les violons, dans l'introduction, s'adapte parfaitement, d'un bout à l'autre, aux vers sur laquelle elle avait été originairement composée :

Je vais donc quitter pour jamais
Mon doux pays, ma douce amie...

Ainsi tous les souvenirs d'amour du compositeur ont été rassemblés dans cette œuvre, où il faut bien se garder de considérer l'objectivité d'une passion unique et fidèle, mais où l'âme ardente de l'artiste s'est épanchée tout entière. Et si on l'envisage au point de vue exclusif de l'œuvre d'art, quelques réserves que l'on puisse faire sur les imperfections d'une forme encore mal fixée, on n'en saurait méconnaître la puissance. Dans la *Symphonie fantastique*, l'inspiration générale est d'une unité merveilleuse : la même fougue, la même ardeur, la même sincérité se révèlent à chaque page, tandis que chaque morceau pris séparément a son caractère propre et très accusé. Est-il rien de plus frappant, à cet égard, que l'opposition des trois morceaux épisodiques : *le Bal, la Marche au supplice* et *la Nuit du sabbat,* — le premier donnant une idée si vivante, en son allure démodée, du monde d'il y a soixante ans, — une page de Balzac en musique; le second, résumé admirable des impressions de moyen âge dont les cerveaux romantiques étaient alors hantés; le troisième, tableau fantastique où tout se meut, s'agite et grouille, avec des enveloppements irrésistibles, des entraînements d'une incroyable puissance?

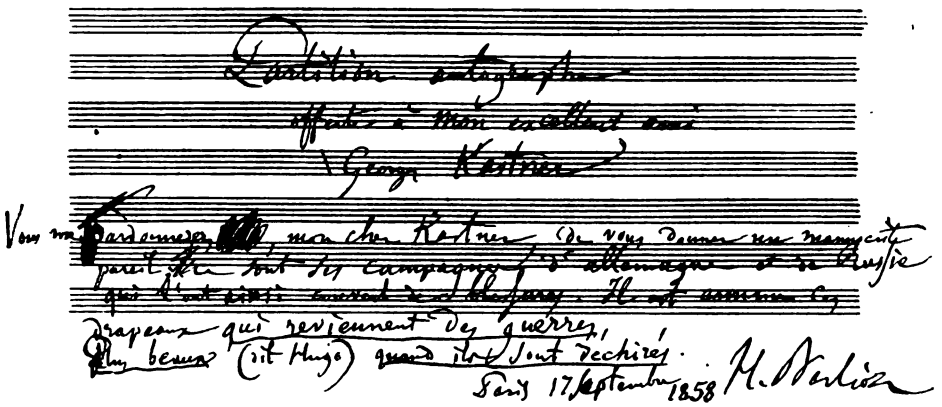
Le monodrame de *Lelio,* composé de fragments divers rassemblés tant bien que mal, réalise moins complètement l'idéal de l'auteur : il n'a plus guère, pour les auditeurs de notre époque, qu'un intérêt documentaire.

Avec *Roméo et Juliette,* nous nous retrouvons dans l'intimité de Berlioz. Le temps a marché : dix années environ se sont écoulées, et dix années sont un espace de temps considérable dans l'ère romantique. Nous sommes dans une période plus calme, celle de la possession ayant suivi la conquête. Miss Smithson est devenue la compagne du sympho-

Digitized by Google

niste; lui-même, à des travaux nombreux et divers, s'est mûri et a acquis plus de maîtrise.

Berlioz estimait *Roméo et Juliette* au nombre de ses œuvres les plus achevées; et, s'il n'y avait à faire quelques réserves sur la conception générale et la forme de l'œuvre, nous serions près de nous ranger à son avis et de considérer la « symphonie dramatique » comme le chef-d'œuvre. Il est certain que l'adagio, la « Scène d'amour », est une page d'une inspiration supérieure, d'une poésie admirable, d'une passion qui, pour être moins fougueuse que celle de la *Fantastique,* est aussi plus haute, plus sereine, plus éthérée en quelque sorte, et non moins intense. Et quel exquis travail d'artiste que le scherzo de *la Reine Mab,* avec ses sonorités rares, ses rythmes qui sont constamment des trouvailles! La « Fête chez Capulet », le morceau le plus populaire de l'œuvre, dont peut-être certaines parties « datent » un peu trop, est d'une incomparable splendeur de coloris, et les épisodes mélancoliques qui précèdent (*Tristesse de Roméo, Bruit lointain de bal et de concert*) sont d'une intensité d'expression en même temps que d'une beauté de forme auxquelles assurément nul autre maître français n'avait prétendu jusqu'alors. Les souvenirs de la radieuse apparition de Shakespeare en 1827, mûris par dix années de méditation, sont restés vivants au cœur du musicien, on l'aperçoit à chaque page. Les parties dans lesquelles les voix sont employées ne sont pas indignes du voisinage, — particulièrement le prologue, si original avec son mélange de procédés primitifs et de raffinements tout modernes, — le chœur funèbre de Juliette, où l'expressive polyphonie de l'orchestre s'unit si heureusement à la plaintive mélopée des voix, — enfin le Serment de la réconciliation, page superbe de grandeur, de puissance et de majesté.



Autographe de Berlioz en tête du manuscrit de *Roméo et Juliette.*
(Bibliothèque du Conservatoire).

Puis voici la *Damnation de Faust,* l'œuvre qui a consacré définitivement la renommée de Berlioz, et dont le succès reste unique dans son genre. Pourtant ce chef-d'œuvre avait été accueilli avec un dédain absolu par les contemporains, en cette funeste époque de réaction artistique et littéraire, caractérisée par le triomphe de l' « École du bon sens », et durant laquelle toute véritable tentative d'art était condamnée. C'est qu'en effet, malgré la date de sa première audition (1846), la *Damnation de Faust* se rattache intimement à la période romantique, cela non seulement par la tendance, mais par l'époque même de la composition de

Digitized by Google

plusieurs morceaux. Une portion importante de l'œuvre est antérieure même à la *Symphonie fantastique*. Sous le titre de *Huit scènes de Faust* et le numéro d'Op. 1 ont été publiés, avant 1830, la Ronde des paysans, l'Hymne de la fête de Pâques, l'admirable scène des Sylphes, et toutes les romances de Marguerite, de Méphistophélès et de Brander, jusqu'à la sérénade, devenue si célèbre : « Devant la maison de celui qui t'adore. » Reprenant et perfectionnant ces pages de jeunesse, leur donnant leur place légitime dans l'œuvre complète exécutée pendant l'âge mûr, au temps de sa plus grande maîtrise, peignant enfin à larges traits ces merveilleux tableaux, dont la quatrième partie, avec la hautaine *Invocation à la Nature*, la prodigieuse *Course à l'abîme* et le chœur mystique, pur, suave et inspiré, résume l'admirable ensemble, Berlioz a donné la note la plus sincère et la plus exacte de son génie et créé l'œuvre définitive.

Et c'est juste après cet instant que, sous l'influence de circonstances diverses, il va se créer un nouveau style. Découragé, il raille, et ses sarcasmes prenant la forme de la parodie, il se découvre des aptitudes qu'à peine il soupçonnait. Le loup devient agneau : est-ce trop dire quand on voit l'auteur de la *Course à l'abîme* et du sabbat de la *Fantastique* produire une œuvre comme l'*Enfance du Christ*? Et comment lui en vint l'idée? Ce fut un soir, à Paris, dans une réunion d'amis : resté seul dans son coin, il écrivait, pour passer le temps, quelques notes sur un album. Ces notes devinrent un chœur pastoral, dont il commença par railler lui-même la tournure naïve et archaïque; puis, le morceau ayant été déclaré « charmant », épithète qui ne fut jamais compromettante, il poursuivit, et présenta au public son œuvre sous un faux nom. Sur quoi l'auditoire de se pâmer et s'écrier tout d'une voix : « Ce n'est pas Berlioz qui aurait trouvé cela! » Gardons-nous donc de chercher dans l'*Enfance du Christ* la sincérité des productions précédentes; mais l'œuvre d'art est exquise, et reste significative, puisqu'elle nous montre quel habile ouvrier fut Berlioz, qui d'abord avait semblé ne rien pouvoir produire qui ne lui fût dicté par une passion exubérante et quelque peu folle!

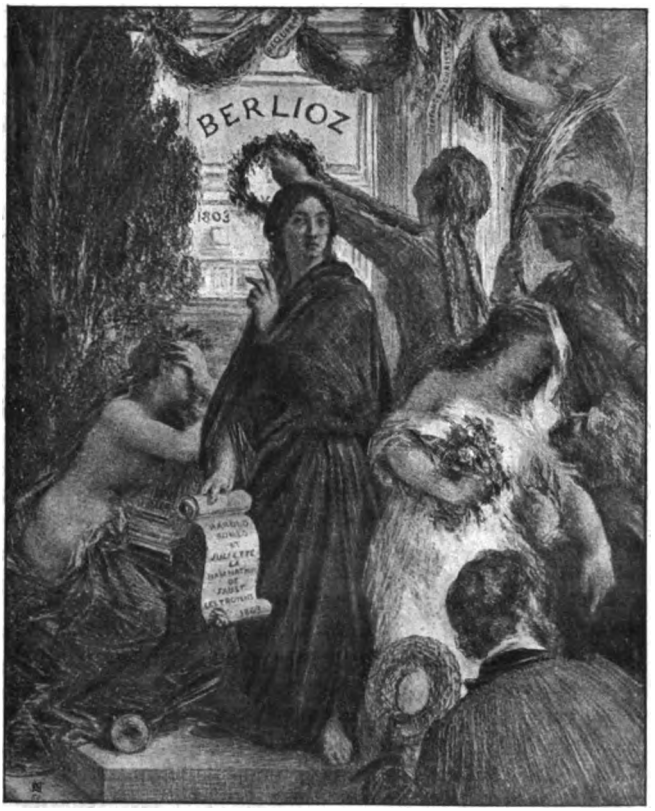
Ses deux grandes œuvres religieuses accusent cette double tendance. Le *Requiem*, datant de la période active du romantisme, est un tableau effroyablement animé des terreurs du Jugement dernier : au centre rayonne le colossal *Tuba mirum*, dont l'effet de sonorité, quelque émouvant qu'il soit, n'est pas le seul mérite, car sur le tout règne une inspiration tragique d'une rare puissance et d'une constante intensité. — Le *Te Deum*, datant de près de vingt ans plus tard, après l'*Enfance du Christ*, est remarquable au contraire par la noblesse des formes et la richesse des combinaisons : avec cette œuvre (qu'on n'avait pas exécutée à Paris depuis le jour de sa première audition, en 1855), un nouveau Berlioz apparaît, soucieux de la beauté extérieure et de l'intérêt harmonique, devenu presque un classique, ayant acquis, en un mot, des qualités de plasticité que ses compositions antérieures étaient loin de révéler à un aussi haut degré.

Pour compléter le cycle, il ne nous a plus manqué que d'entendre les œuvres théâtrales de Berlioz. Mais pour cela, hélas! il aurait fallu sortir de France, aller en Allemagne, seul pays où se jouent les opéras du maître français. L'idée même du Cycle-Berlioz revient à un artiste allemand, M. Mottl, l'éminent *capellmeister* de Carlsruhe et l'un des chefs d'orchestre de Bayreuth, dont nous avons applaudi l'an dernier, à Paris, la direction magistrale. C'est lui qui, le premier, a fait entendre la série des œuvres de notre musicien : l'on a dû passer le Rhin, si l'on a eu la curiosité de voir à la scène, leur vraie place, la noble tragédie de *la Prise de Troie* et

Digitized by Google

l'opéra de cape et d'épée *Benvenuto Cellini*. Combien attachante doit être la représentation de ce dernier ouvrage, dont la lecture révèle, avec des défauts choquants, des parties d'une intensité et d'une vitalité rares! A côté de romances démodées, de roulades dans le goût de 1835, il s'y trouve des morceaux éclatants de coloris, étincelants de mouvement et de vie. L'immense finale du second acte, le Carnaval romain, paraît, à la lecture, le plus merveilleux exemple de scène d'ensemble qui ait été écrit en musique, avec ses thèmes pittoresques, abondants, sans cesse renouvelés, ses rythmes qui se croisent, s'entrechoquent, et ses grands mouvements de foules où tout remue, se meut et s'agite à la fois.

Mais voilà qu'on annonce que l'Opéra, dès la saison prochaine, doit se charger de combler cette lacune. Nous ne saurions trop nous réjouir d'une aussi bonne nouvelle : il y a beau temps que les œuvres du maître français devraient être au répertoire de notre première scène lyrique. Le malheur est que la désignation de l'ouvrage à représenter semble donner lieu à des difficultés diverses : il est question, notamment, de la *Damnation de Faust*. Nous considérerions ce choix comme regrettable, en même temps que fort chanceux. Rien ne prouve, en effet, que la *Damnation de Faust* doive retrouver au théâtre son succès éclatant du concert, cela pour des raisons nombreuses, dont la principale est que l'œuvre, essentiellement lyrique et conçue en dehors de toute idée de représentation, se suffit à elle-même par la seule musique; que, loin d'exiger le complément d'éléments extérieurs : décoration, mise en scène, etc., il se peut fort bien que ces éléments, en s'y superposant inopportunément, détournent au contraire l'attention, et, au lieu d'ajouter à l'effet, le détruisent.




A BERLIOZ (Tableau de Fantin Latour).

Comment peut-on hésiter, alors qu'il est une œuvre, conçue expressément en vue du cadre de l'Opéra, qu'on n'a jamais entendue qu'affreusement mutilée, et dont une grande partie, une moitié presque, est encore inédite? C'est, on le devine, de l'épopée des *Troyens* que nous voulons parler : et non pas

Digitized by Google

seulement de *la Prise de Troie*, qui n'est qu'un prologue, du reste admirable, mais encore et surtout des *Troyens à Carthage,* dont le massacre, suivi de récidive, est resté fameux, et dont la représentation exige un tout autre déploiement scénique que celui que lui a fourni par deux fois le théâtre de la place du Châtelet.

*Les Troyens* sont le chant du cygne de Berlioz. Dans cette œuvre dernière, dont le sujet est en apparence impersonnel, avec ses héros qui sont ceux de Virgile et d'Homère, le cœur de l'artiste vibre encore, et la musique exprime son sentiment aussi directement que dans les œuvres de sa jeunesse. Comme la *Symphonie fantastique* et *Roméo et Juliette* traduisaient les passions de sa vie romantique, de même *les Troyens*, datant d'une heure plus calme, montrent l'homme que les pires revers n'ont pas désabusé et chez qui le cœur n'a pas vieilli. Bien plus : l'inspiration si fraîche, si chaste et si robuste des *Troyens* est comme un rappel des impressions de ses plus jeunes années, quand, à la côte Saint-André, en face de la vaste plaine dauphinoise bornée au loin par la ligne brisée des Alpes, il expliquait Virgile et, écolier précoce, s'attendrissait aux amours et à la destinée tragique de Didon. Il songeait en même temps à la belle jeune fille de Meylan, « la nymphe, l'hamadryade du Saint-Eynard ». Mais d'autres impressions succédèrent, qui d'abord effacèrent celles de l'enfance. Shakespeare fut révélé; Ophélia fit oublier la *Stella montis*. Enfin la vieillesse vint. Ophélie n'était plus : on ne jouait plus Shakespeare. Il retourna dans le Dauphiné, revit le poétique séjour où son cœur avait eu son premier éveil et relut Virgile. Et il écrivit *les Troyens,* réunissant en une même œuvre son admiration pour les deux poètes : car si le sujet appartient à Virgile, la forme du drame est éminemment shakespearienne, avec ses fréquents changements de scène, ses masses populaires, ses épisodes comiques; même, tandis que certaines scènes sont littéralement traduites du poète latin, il en est une que l'auteur n'a pas craint d'emprunter à Shakespeare : la scène d'amour d'Énée et de Didon est transcrite du *Marchand de Venise*. Et tantôt, dans la musique, on sent passer la suavité du souffle virgilien, comme dans le septuor, merveilleux commentaire du *per amica silentia lunæ,* ou sa grandeur tragique, comme dans les nobles prophéties de Cassandre ou les plaintes sublimes de Didon; tantôt on entend la symphonie des bruits de la nature ou la clameur des foules; et toujours circule la même vie intense, et le même sentiment de la beauté resplendit.

Voilà l'œuvre qu'il faut qu'on nous donne, la dernière revanche qu'exige le grand méconnu. Nous attendons donc la prochaine et double représentation de *la Prise de Troie* et des *Troyens à Carthage* à l'Opéra. Ce jour-là, le cycle sera complet.

JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

# DEUX PETITES CAPITALES GERMANIQUES

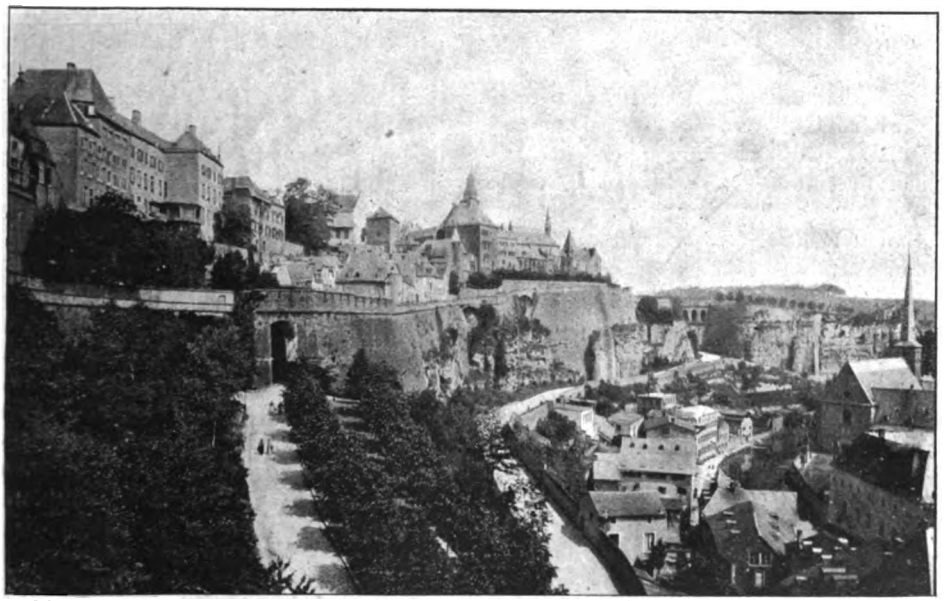
## LUXEMBOURG — SIGMARINGEN

### LUXEMBOURG

Si parmi tant de chefs-lieux de principautés allemandes, intéressants pour le visiteur par les monuments qu'y ont laissés les familles souveraines dont ils furent la résidence, ces deux petites villes se sont groupées de préférence sous ce titre, c'est qu'un lien historique les unit dans nos souvenirs, à cause du rôle que l'une et l'autre ont joué dans l'origine des dissentiments entre la France et la Prusse qui ont amené la guerre de 1870.

***

Déjà, trois ans plus tôt, l'affaire du Luxembourg avait failli la provoquer. Comme prix de son abstention, dans la campagne de 1866, il avait été question, après le traité de Prague, de céder à la France le Palatinat et Mayence. Mais, lorsque ces promesses furent rappelées au comte de Bismarck, celui-ci fit entendre que le sentiment allemand s'opposerait violemment à toute cession à la France d'un territoire germanique; comme compensation, il laissait le gou-



Cliché Bernhoeft

LUXEMBOURG. — FRONT SUD. — VUE DU COURS DE LA PÉTRUSSE ET DU VIADUC

Digitized by Google

vernement impérial libre de porter ses vues sur la Belgique. Bientôt après, cependant, se souvenant que la neutralité de ce pays était garantie par des traités européens, il engagea le représentant de la France à se rabattre pour le moment sur l'annexion du Luxembourg, qui pourrait être un acheminement à celle de La Belgique. D'après lui, le droit de garnison reconnu à la Prusse par les traités de 1815 se trouvait aboli par la rupture violente de la Confédération germanique, résultant de la campagne de 1866. Mais comme le congrès de Vienne avait octroyé la souveraineté du grand-duché au roi des Pays-Bas, la France devait, à son avis, négocier d'abord avec ce prince la cession du Luxembourg. Des pourparlers dans ce sens eurent lieu à la Haye; l'abandon était admis en principe par le roi Guillaume III, le prix convenu, l'affaire paraissait conclue... Mais, pendant ce temps, l'opinion allemande, surexcitée contre l'annexion à la France d'un territoire si longtemps compris dans le faisceau des États germaniques, s'échauffait; les journaux, devenus belliqueux, poussaient des cris d'alarme. La guerre eût éclaté dès lors si le roi de Hollande, inquiet de la suite des événements, n'avait, avant d'apposer sa signature à l'acte diplomatique, réclamé le consentement avoué de la Prusse, tandis que celle-ci prétendait, officiellement du moins, rester en dehors des négociations, avoir, en quelque sorte, la main forcée.

Là-dessus se produit, au parlement de Francfort, l'interpellation de M. de Bennigsen, s'élevant, au nom du patriotisme allemand, contre la cession projetée, qu'à son avis la Prusse ne devait pas tolérer. Le parti militaire prussien, qui voulait la guerre, exulte; le roi de Hollande recule devant les conséquences d'une initiative qui peut irriter son puissant voisin; la France, de son côté, afin de ne pas provoquer un conflit, laisse en suspens l'arrangement conclu. Mais, changeant de tactique, son ministre des affaires étrangères fait appel aux puissances signataires du traité du 19 avril 1839, intervenu entre la Belgique et la Hollande pour la délimitation de leurs frontières, et les invite à discuter le droit de la Prusse de tenir garnison à Luxembourg. La France déclare alors qu'elle renoncera à la cession consentie par le roi des Pays-Bas si, de son côté, la Prusse renonce à occuper la forteresse.

Une conférence internationale s'étant réunie à Londres, le 7 mai 1867, pour trancher le différend, les diverses puissances représentées s'entendirent sur ce point que le Luxembourg resterait neutre sous leur garantie collective, que le roi des Pays-Bas en conserverait la souveraineté, mais que la Prusse évacuerait la forteresse et que celle-ci serait démantelée. Si le résultat de cette conférence fut pour la politique impériale un succès diplomatique, c'était un succès bien contestable et qui n'eut d'autre effet que de différer la guerre imminente entre la France et l'Allemagne.

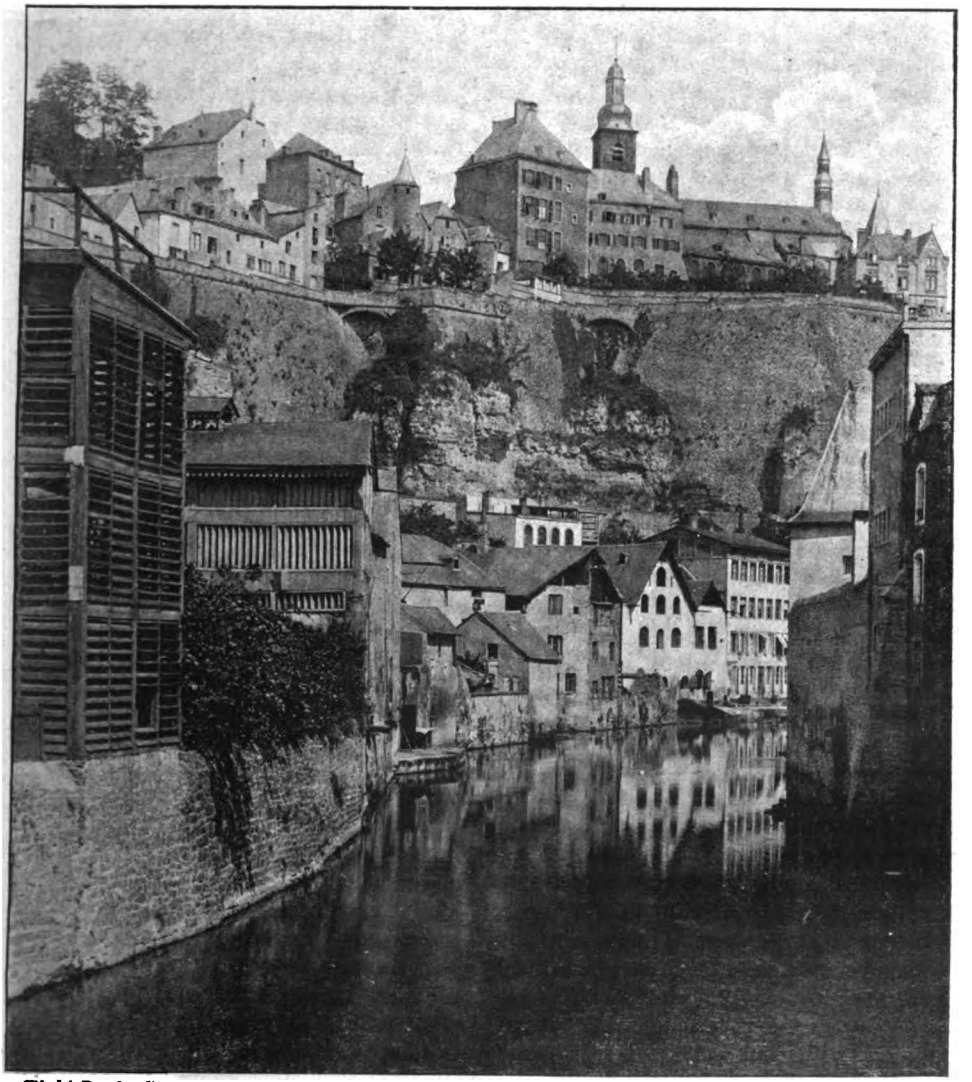
En retirant alors sa garnison de cette place forte de l'empire germanique, la Prusse ne fit que suivre l'exemple des diverses puissances qui ont, tour à tour, occupé ou perdu le Luxembourg. Peu de pays, en effet, ont une histoire aussi mouvementée, ont aussi souvent changé de maîtres. Maints sièges ont été subis par la célèbre citadelle : en 1443, elle fut prise par le duc de Bourgogne, en 1479 par les Français, puis reprise à ceux-ci par le margrave de Bade. En 1543, les Français s'en emparèrent de nouveau; mais, l'année suivante, elle tomba au pouvoir des impériaux. De plus, elle fut attaquée sans succès en 1559 par le duc de Guise, en 1597 par le maréchal de Biron.

Au XVII^e^ siècle, le grand-duché se trouvait, comme les Pays-Bas, sous la domination espagnole. Quand Louis XIV recommença la guerre contre l'empereur, pour inexécution du traité de Nimègue, le maréchal de Créquy, après un siège de cinq semaines qui coûta huit mille hommes aux Français, s'empara de la place (4 juin 1684). Vauban, qui avait dirigé les travaux de sape et d'approche

Digitized by Google

de la citadelle, fut chargé d'en rendre les fortifications plus redoutables.

l'Espagne la possession, à l'exception des parties cédées à la France par celui



Cliché Bernhoeft

LUXEMBOURG. — VUE DU COURS DE LA PÉTRUSSE. — DÉTAIL

Louis XIV y fut reçu le 21 mai 1687; il y séjourna une semaine.

En 1659, par le traité des Pyrénées, le grand-duché avait perdu les villes et prévôtés de Thionville, Montmédy, Damvillers, Ivoix, Chavancy et Marville. Le traité de Ryswick (1697) en rendit à des Pyrénées. L'avènement au trône d'Espagne du duc d'Anjou donna virtuellement à ce prince le Luxembourg, mais il céda bientôt la vice-royauté des Pays-Bas à son compétiteur, l'électeur Max-Emmanuel de Bavière. La paix d'Utrecht (1713), confirmée par le traité

Digitized by Google

de Rastadt (6 mars 1714), attribua ensuite à l'Autriche la souveraineté des Pays-Bas espagnols. Elle la conserva jusqu'en 1795. Le 7 juin de cette année, l'armée de la République s'empara de la citadelle après huit mois de siège. L'annexion du grand-duché, sous le nom de département des Forêts, fut prononcée le 1er octobre suivant par la Convention et confirmée deux ans plus tard par le traité de Campo-Formio.

Voilà donc une fois encore la France maîtresse du Luxembourg. Napoléon Ier transforme certains domaines du pays en fiefs pour ses serviteurs. C'est ainsi qu'en 1810 il érige en majorat, pour le donner au baron de Marbeuf, le château de Vianden, qui, aujourd'hui, n'est plus qu'une ruine pittoresque dans un beau site, au-dessus du cours de l'Oure. Après l'invasion des alliés, en 1814, la France dut retirer sa garnison, qui fut aussitôt remplacée par une troupe prussienne. Le congrès de Vienne remania encore une fois les limites du grand-duché de Luxembourg; tout en le plaçant dans la Confédération germanique, il en attribua la souveraineté au roi des Pays-Bas. Mais le grand-duc renonça bientôt en faveur de la Prusse à la nomination du gouverneur. On a vu que cette possession en commun faillit provoquer en 1867 la guerre franco-allemande.

Le Luxembourg devait changer encore de nationalité; la révolution belge de 1830 entraîna son rattachement à la Belgique. Le traité de 1839 divisa le grand-duché en deux régions, dont l'une resta partie intégrante du territoire belge; l'autre fut rendue aux Pays-Bas, ou plutôt à leur roi. Car ce prince est resté jusqu'en 1890 souverain du grand-duché. Le 23 novembre de cette année, la mort de Guillaume III sans héritiers mâles le fit passer, conformément aux stipulations du traité de Londres, sous l'autorité de son cousin, le duc de Nassau.

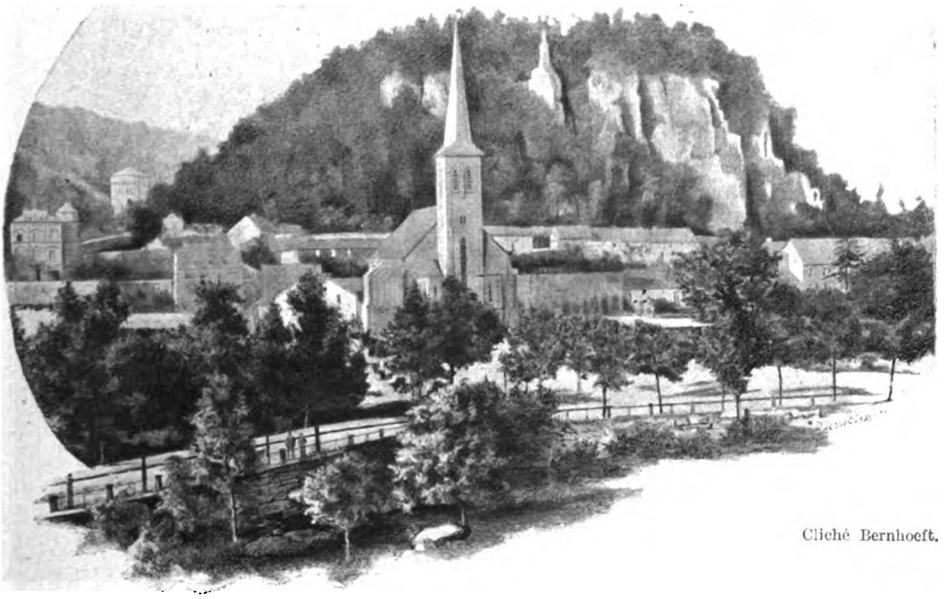
* * *

Lorsque, franchissant le haut viaduc qui enjambe le vallon de la Pétrusse sur des arches de 42 mètres, on arrive à Luxembourg par l'avenue de la Gare, la situation même de la ville construite sur un éperon rocheux escarpé, entouré par des cours d'eau qui forment de profonds fossés naturels, indique que, de tout temps, elle fut destinée à servir de forteresse. En effet, la force de cette position défensive fut toujours si évidente que tous les possesseurs du duché l'ont successivement accrue par de nouveaux ouvrages d'art, depuis Henri VI, comte de Luxembourg, empereur d'Allemagne sous le nom de Henri VII, mort en 1312, et son fils Jean l'Aveugle, roi de Bohême, mort en 1346, jusqu'aux derniers occupants, les Prussiens, qui édifièrent les forts détachés. On pourrait presque écrire l'histoire de la ville en étudiant les plans de la forteresse publiés depuis le XVIe siècle jusqu'au XIXe. Ceux du XVIe siècle représentent une enceinte continue, pourvue de tours et dans laquelle sont compris plusieurs monastères considérables, mais qui n'enferme pas encore complètement les deux presqu'îles à pic qu'enserre l'Alzette dans ses replis en forme d'S. Les ouvrages de défense s'étendent de plus en plus et se développent surtout sur le front ouest, dont l'accès n'est pas interdit comme celui des autres faces, par des escarpements naturels. De ce côté, avant et après le siège de 1684, on accumula bastions, lunettes, demi-lunes, ouvrages à cornes.

Parmi les plans du XVIIe siècle représentant le siège de Luxembourg et les approches de l'armée royale, l'un des plus exacts et des plus artistiques, dû au graveur Romain de Hooghe, indique avec précision l'emplacement des Français et la direction de leurs attaques. La principale, parallèle au chemin de Thionville, était dirigée contre les ouvrages du front ouest; l'armée française avait son camp sur le plateau de Notre-Dame. Des hauteurs qui dominent le Pfaffenthal, protégé par des redoutes avancées, des batteries combinaient leurs feux sur le saillant du chemin d'Arlon

Digitized by Google

avec ceux des canons épaulés devant le front occidental. Le saillant de la porte de Trèves, à l'extrémité de la presqu'île circonscrite par la Pétrusse, affluent de l'Alzette, était bombardé par des pièces établies sur les hauteurs de Bonne-Voye. D'autres batteries, installées dans le parc du château de Mansfeld, situé en



Cliché Bernhoeft.

LUXEMBOURG. — ÉGLISE DE CLAUSEN ET ROCHERS DU PARC MANSFELD

avant du faubourg de Clausen et où le maréchal de Créquy avait placé son quartier général, contre-battaient les défenses du plateau d'Altmünster.

Après la victoire, Vauban qui, en dirigeant l'attaque avec un corps de soixante ingénieurs, avait pu étudier les points faibles de la place, fit construire des ouvrages extérieurs au delà de la Pétrusse, développa ceux qui existaient de l'autre côté du Pfaffenthal, établit en avant de la ville basse ou *Grund,* couverte jusque-là par une seule redoute, une solide tête de pont avec une série de demi-lunes reliées entre elles et remania les bastions de l'enceinte. Par une courtisanerie qui peint bien l'époque, les estampes, gravées après les créations de Vauban, déclarent naïvement que cette place de Luxembourg, prise par Louis XIV, est devenue imprenable par les fortifications nouvelles dont le roi l'a pourvue. Or ni les travaux de Vauban, ni les défenses extérieures qu'on y ajouta au XVIII^e^ siècle, n'empêchèrent Luxembour d'être prise en 1795 par les troupes républicaines, après une vigoureuse résistance qui arrêta pendant huit mois vingt-huit mille hommes de l'armée de la Moselle.

L'intérieur même de Luxembourg, petite ville de province de dix-sept mille âmes, n'offre au touriste ni monuments, ni trésors d'art, comme ses voisines des Flandres et des Pays-Bas ; mais le pittoresque du site suffit à justi-

Digitized by Google

fier sa visite. A cet égard, le démantèlement de la forteresse n'a fait qu'en rendre l'aspect plus caractéristique. Aucun relief géométrique, aucun tracé arbitraire ne vient plus altérer la beauté naturelle du site, les bastions et les redoutes ayant été rasés, sauf ceux qui étaient taillés à même le roc. Aussi rien de plus curieux que de faire le tour de l'ancienne enceinte, de descendre dans le Grund et de longer les rochers de grès à pic sur lesquels est bâtie la ville haute, par les chemins qui serpentent sur les flancs des vallées de la Pétrusse et de l'Alzette, entre des maisons, des potagers, des bouquets d'arbres. D'une terrasse au nord du jardin public, on découvre toute la vallée du Pfaffenthal où l'Alzette, après avoir contourné les rochers du Luxembourg, s'engage pour se diriger vers le cours de la Sûre, à laquelle elle apporte ses eaux.

Cette vallée est très étroite, et le chemin de fer de Stavelot, après avoir trois fois traversé la rivière sur de hauts viaducs, obligé de la côtoyer de très près, a dû frayer sa voie sur les flancs mêmes de l'Ober et du Niedergrünwald, perpendiculairement à la route qui descend de la ville et passe entre ces deux collines boisées, sept tours en enfilade indiquent l'emplacement de la vieille enceinte. La dernière domine un reste de la muraille, percée d'embrasures béantes qui, de loin, ressemblent à des gueules noires. Un pont de pierre étroit, avec deux tours carrées pour tête de pont, enjambe l'Alzette, rejoignant le mur des fortifications qui avaient été élevées en avant du Pfaffenthal. Un pan écroulé de ce mur tient à un arceau sous lequel passe la voie ferrée... Partout, des vestiges de la forteresse primitive, tapissés de verdure, des saillants aigus dont l'angle est surmonté d'une poivrière, des ruines de tours de toute forme, et partout des gazons, des arbustes, des feuillages frissonnants d'ormes, de frênes et de trembles, tranchant sur le sombre manteau de sapins et de mélèzes dont sont revêtues les hauteurs voisines.

L'enceinte n'a d'ailleurs été complètement rasée que là où elle était formée seulement d'ouvrages d'art, c'est-à-dire surtout sur le front occidental. Les anciens glacis ont été transformés en un magnifique parc anglais, solitaire, sauf à l'heure de la musique. J'y ai entendu la musique militaire des volontaires jouer un pot-pourri sur le *Freischütz*. Ce concert en plein air, le soir, sous les beaux arbres, cette harmonie de cuivres détaillant un opéra allemand, l'attitude placide et recueillie de l'auditoire, c'était déjà l'Allemagne, ce n'était plus la France...

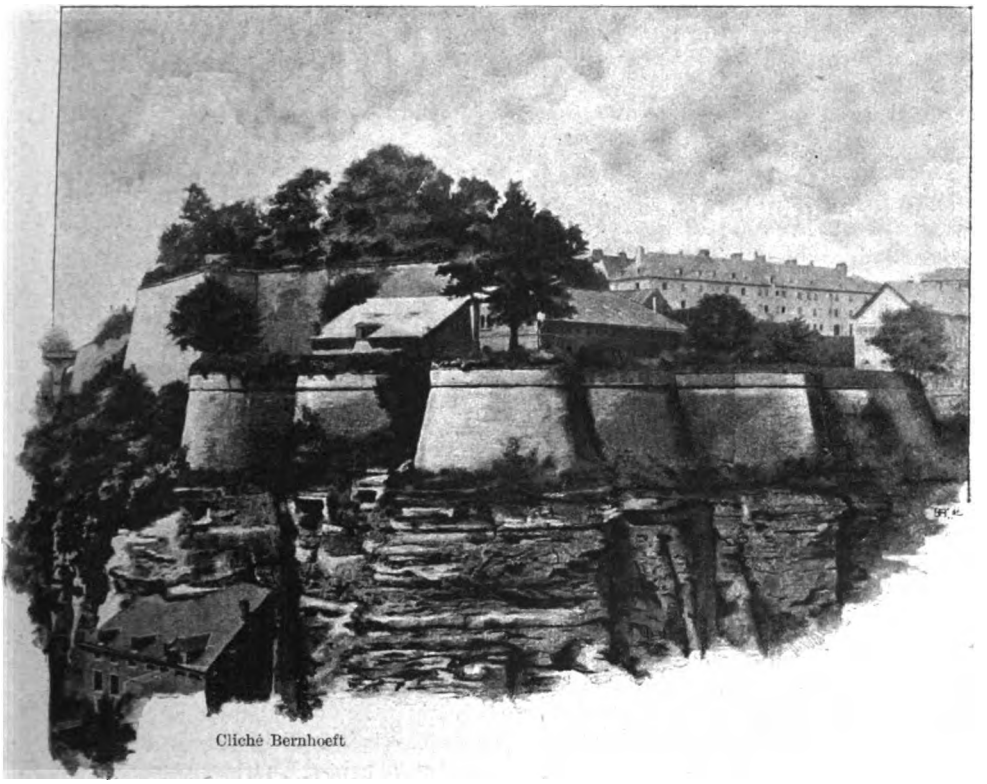
### SIGMARINGEN

La principauté de Hohenzollern est peu connue et peu visitée, même par les Allemands. Enclavée au sud de l'Allemagne, entre le duché de Bade et le Würtemberg, elle ne se trouve placée sur aucun itinéraire pratique; il faut se détourner des tracés de voyage habituels pour la parcourir. Et cependant, autant que d'autres pays, elle offre des sites intéressants, elle évoque des souvenirs historiques.

On se rend à Sigmaringen, capitale de la principauté, soit d'Ulm, par un embranchement, soit de Stuttgard, par la ligne de Tubingue-Hechingen. Quand on vient de France, le chemin le plus intéressant consiste à suivre la grande ligne du duché de Bade, d'Appenweier à Offenburg et à prendre ensuite l'embranchement d'Hausach-Immendingen. Le trajet est des plus pittoresques, la ligne coupe à travers monts et vaux de la Forêt Noire et rejoint la vallée du Danube à Donaueschingen. Après Tuttlingen, celle-ci se rétrécit, le fleuve s'engage entre des rocs escarpés de 100 mètres de haut, creusés de cavernes, coupés de petits vallons, ombragés par des bouleaux et des hêtres. Partout, au sommet des rochers, se profilent des châteaux et des ruines. Beuron, où fut naguère une ancienne abbaye, est un des sites les plus sauvages du parcours. A Inzighofen, la

Digitized by Google

dernière station avant Sigmaringen, la vallée du Danube, qui longe le parc d'un château du prince de Hohenzollern, est encore très accidentée. Là, elle s'élargit, les rochers font place à des coteaux verdoyants. Quand on voit le Danube à Sigmaringen, si paisible, profond d'un mètre, large de vingt à peine, enjambé par un rustique pont de bois, navigué par des canards qui barbotent sur ses rives, on ne peut s'imaginer que ce soit ce même fleuve au courant impétueux, qu'on a vu si vaste et si rapide à Vienne ou à Pesth. On dirait une petite rivière calme et dormante de nos provinces du centre, le Loir où la Vienne, par exemple. De même que Sigmaringen, malgré son titre de résidence princière et la qualité de *Hoflieferant* (fournisseur de la cour), revendiqué sur les enseignes par tous les marchands et boutiquiers, depuis le coiffeur jusqu'au ferblantier, n'est qu'une humble petite ville de 4,500 habitants, qui se donne des airs de capitale. La partie qui descend vers le pont de bois ressemble même plutôt à un grand village.




LUXEMBOURG. — ROCHERS ET FORTIFICATIONS DU QUARTIER SAINT-ESPRIT

Le seul quartier intéressant est la région de la ville haute, qui entoure le château. Bâti sur un rocher, dans un site qu'environnent les collines boisées de la vallée du Danube, ce château avec ses tours, ses tourelles, ses toits aigus, ne manque pas d'une certaine allure, bien qu'un incendie survenu en 1893 ait détruit une partie des appartements. Le

Digitized by Google

clocher bulbeux de l'église qui se dresse à côté des constructions du château, le long de la rampe d'accès, et, de loin, confond sa silhouette avec la leur, complète le tableau.

La résidence du prince de Hohenzollern contient une galerie de peintures des primitifs allemands : Martin Schaffner, Zeitblom, etc., et d'objets d'art anciens : bois sculptés, cuivres, grès, faïences, verreries, émaux. Il n'y a là rien de premier ordre, surtout pour qui a vu en Allemagne les musées de Munich, Nuremberg, Augsbourg, Stuttgard, mais ces objets d'art sont intelligemment présentés, disposés avec goût, dans un très beau local, haute salle gothique à voûte et piliers de bois, éclairée par de grandes verrières, et certaines pièces, parmi les émaux notamment, ne sont pas sans mérite.

***

Le titulaire actuel de la principauté de Hohenzollern (car la souveraineté appartient à la Prusse en vertu de l'abdication des princes régnants signée en 1849) n'est autre, depuis la mort de son père, le prince Charles-Antoine, survenue le 2 juin 1885, que le prince Léopold de Hohenzollern dont la candidature au trône d'Espagne, inventée par Prim, fut l'occasion du conflit franco-allemand, qui aboutit à la guerre de 1870. Je rappelle brièvement les circonstances qui ont précédé la déclaration de guerre.

Le 3 juillet 1870 fut connue en France la proposition adressée par le maréchal Prim au prince Léopold. L'émotion fut grande et encore accrue par le langage cavalier tenu le 6, devant le Corps législatif, par le duc de Gramont, ministre des affaires étrangères. La présence d'un souverain allemand, d'un parent du roi de Prusse, sur le trône d'Espagne, fut considérée comme devant modifier considérablement les relations de ce pays avec la France. De plus, en cas de rupture entre la France et la Prusse, il pouvait, par une alliance offensive avec l'Allemagne, contribuer utilement à diviser nos forces et à nous écraser. Le souvenir des guerres d'Espagne du premier Empire n'était pas encore oublié, il devait nous servir de leçon. En principe donc, l'émoi du gouvernement et du pays était légitime ; en fait, ses appréciations étaient peut-être exagérées. Il n'y a aucune sympathie de race, aucun rapport de religion ou de mœurs entre l'Allemagne et l'Espagne, qui pût faire craindre de voir ce pays, si jaloux de son indépendance, se laisser assimiler ou même influencer par la Prusse. De plus, il était encore en pleine effervescence, et la révolution est restée son état normal jusqu'à l'avènement d'Alphonse XII. Un prince étranger, imposé par un dictateur, pouvait heurter le sentiment national, se rendre impopulaire, avoir le sort enfin qui était réservé au roi Amédée de Savoie. Il n'y avait donc pas, en somme, péril en la demeure, et s'il existait, on aurait pu l'envisager avec plus de sang-froid.

Les ministres d'alors en manquèrent totalement. Le duc de Gramont, considérant cette intronisation d'un Hohenzollern comme une sorte de défi adressé à la France, entama aussitôt des négociations avec le roi de Prusse pour obtenir le retrait de la candidature du prince Léopold. Suivant les coutumes du droit féodal qui régit le statut des maisons princières allemandes, celui-ci ne pouvait rien sans la consentement de son père, le prince Charles-Antoine. Son frère, devenu prince héréditaire de Roumanie par plébiscite, le 20 avril 1866, admettant fort bien la susceptibilité de la France, s'entremit auprès de son père, par l'intermédiaire d'un envoyé, M. de Stratt, pour le décider à renoncer au trône d'Espagne, au nom du prince Léopold. Bien accueilli à Sigmaringen, l'envoyé roumain convainquit le prince Charles-Antoine de la nécessité de céder aux représentations de la France. Celui-ci notifia sa renonciation par un télégramme dont l'ambassadeur d'Espagne à Paris eut connaissance le 12 juillet, à onze heures trente-quatre du matin.

Digitized by Google

M. Olozaga le porta aussitôt à l'empereur et à M. Émile Ollivier, président du conseil. Les difficultés semblaient aplanies, il ne restait plus qu'à attendre la confirmation par la voie diplomatique de ce télégramme, dont la teneur avait été déjà divulguée par M. Ollivier, qui le considérait comme un gage de paix. Mais le jour même, au corps législatif, M. Clément Duvernois interpella le gouvernement dans le but de savoir quelles garanties il avait obtenues vis-à-vis de la Prusse. Cette interpellation à laquelle il ne pouvait être utilement répondu, puisque le roi de Prusse, tout en manifestant à M. Benedetti des dispositions conciliantes, ne semblait pas disposé à intervenir officiellement auprès de son parent, alluma l'ardeur belliqueuse de la Chambre. De son côté, M. de Gramont, ne voulant pas se contenter de la renonciation octroyée par le prince Charles-Antoine, demanda à l'ambassadeur de Prusse, M. de Werther, une lettre du roi s'associant au refus exprimé par le prince et s'engageant *à ne plus permettre que la candidature se reproduisît à l'avenir*. Par une dépêche envoyée à Benedetti, le même jour, à sept heures du soir, il fit demander au roi

Cliché Kugler

SIGMARINGEN. — VUE DU PONT DE BOIS SUR LE DANUBE

Guillaume de prendre cet engagement. Dans la soirée, sur le conseil de M. Ém. Ollivier, une seconde dépêche fut expédiée, qui atténuait un peu ses prétentions. C'était néanmoins une sorte d'ultimatum formel que Benedetti avait à poser. Cette pénible démarche lui fut épargnée, car, dans la matinée du lendemain, le rapport de M. de Werther sur les événements de la veille, communiqué au roi par M. de Bismarck, l'avait détourné de ses dispositions conciliantes. Le 13, au



Digitized by Google

matin, sans donner audience à Benedetti, le roi lui avait fait entendre qu'il ne voulait pas prendre un engagement de ce genre. Dans l'après-midi, l'ambassadeur ayant fait une nouvelle démarche pour être reçu, il lui fut répondu par un aide de camp que « Sa Majesté ne saurait consentir à reprendre la discussion sur la garantie qui lui était demandée ».

Il n'y avait là ni insulte formelle, ni refus proprement dit de recevoir le représentant d'une nation amie; c'est la dépêche circulaire du 14, adressée par M. de Bismarck à ses agents diplomatiques en Allemagne, qui a interprété en ce sens l'acte du roi. Et l'on a su récemment que le chancelier revendiquait la paternité de la rédaction, qu'il avait sciemment choisi les termes qui transformaient le fait en insulte. Cette confession tardive, en démontrant que l'initiative de la guerre de 1870, si longtemps et si perfidement attribuée à la France, revient en somme au gouvernement prussien, atténuera sans doute aux yeux de l'histoire les responsabilités qui pesèrent d'un poids si lourd sur le cabinet qui la déclara. La préméditation n'est plus douteuse aujourd'hui. Bismarck voulait la guerre afin d'achever l'œuvre de l'unité allemande, il la voulait depuis 1867. Le Luxembourg faillit lui en donner l'occasion; un prétexte la lui ayant offerte en 1870, il se garda bien de n'en pas profiter.

Ceux qui voudraient s'en convaincre n'auraient qu'à lire l'espèce de journal anonyme du roi Charles de Roumanie qui a paru l'année dernière, en allemand, à Stuttgard. Ils y verraient que l'idée d'offrir le trône d'Espagne au prince Léopold de Hohenzollern était venue à Prim en 1868. Des ouvertures furent faites dès ce moment au prince Charles-Antoine, qui ne se montra pas désireux de voir son fils tenter l'aventure. Mais Bismarck était d'un avis contraire. En septembre 1869, un émissaire de Prim, don Eusebio Salazar y Mazaredo, était envoyé secrètement en Allemagne pour offrir la couronne au prince héritier de Hohenzollern. C'est le prince Charles de Roumanie qu'il s'agissait de déterminer à l'accepter; celui-ci s'en tint à la sienne. L'envoyé l'offrit ensuite au prince Léopold, qui la refusa. Après cet échec, Salazar se retira. Mais, en mars 1870, ce fut à Berlin qu'il se rendit, avec les mêmes instructions du maréchal Prim, cette fois plus pressantes; le père et le fils, mandés auprès du roi, virent clairement que Bismarck prenait à cœur cette affaire et la recommandait chaleureusement au roi. Néanmoins, le 16 mars, le prince Léopold formula un nouveau refus. Charles-Antoine, devenu sous l'influence du chancelier plus ambitieux que l'année précédente, appela à Berlin son plus jeune fils, Frédéric, qui ne se laissa pas convaincre mieux que son frère. Après quelques semaines données à la réflexion, le prince Léopold, circonvenu par M. de Bismarck, se ravisa et, le 4 juin, exprima son acceptation. Salazar revint en Espagne porteur de la grande nouvelle, mais il ne sut pas observer un silence diplomatique : elle transpira; dès lors, pour opposer aux difficultés extérieures l'argument décisif du fait accompli, Prim convoqua les Cortès en session extraordinaire à la date du 17 juillet, pour élire le candidat allemand.

Ces révélations d'un frère du prince Léopold démontrent que les négociations entre Prim et le chef de la famille de Hohenzollern durèrent dix-huit mois. Bien que Benedetti eût, au mois de mars 1869, averti le ministre des affaires étrangères des pourparlers avec l'Espagne, avoués dès lors par M. de Bismarck, le gouvernement n'eut pas conscience du piège préparé par le chancelier. Aussi, lorsque la nouvelle de l'acceptation du prince de Hohenzollern fut divulguée par l'Agence Havas, le sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères de Prusse put-il répondre au chargé d'affaires de France, qui lui demandait des explications, que cette négociation n'existait pas pour lui. Et l'ignorance du duc de Gramont, à l'égard des faits révélés ré-

Digitized by Google

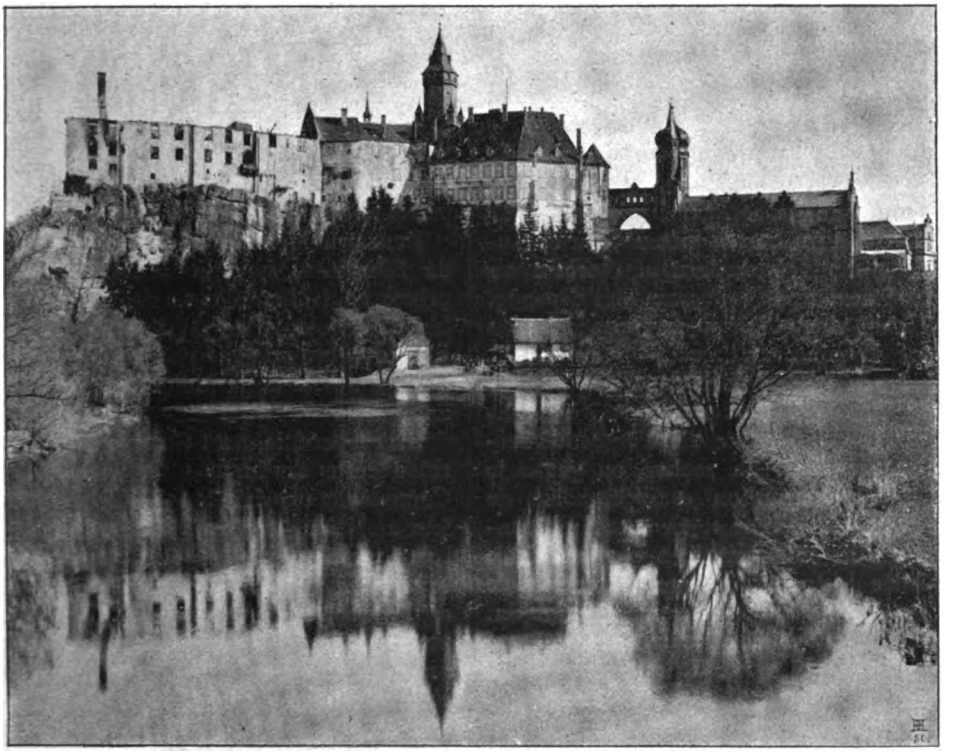
cemment, était telle que cette réponse évasive put être tout d'abord prise au sérieux.

De tels souvenirs assombrissent bientôt pour le visiteur français l'aspect si paisible de cette petite capitale de Sigmaringen, dont le prince devint, en 1870, bien innocemment sans doute, l'instrument des machinations de M. de Bismarck ; ils semblent plus pénibles encore à l'aspect du monument commémoratif érigé sur le Mühlberg, de l'autre côté du Danube, aux soldats de Hohenzollern qui ont péri dans la campagne de France.

***

Une excursion à Sigmaringen comporte la visite du château de Hohenzollern, berceau de la famille qui fournit aujourd'hui des empereurs à l'Allemagne.

Je ne ferai pas en détail l'histoire des comtes de Zollern, que commémore un arbre généalogique peint sur les murailles d'une salle du château actuel. Au XIIIe siècle, la souche primitive se divisa en deux branches, l'une, celle des Zollern de Souabe, ayant en possession le comté de Zollern ; l'autre, celle des Zollern-Nuremberg-Brandebourg, qui descend du burgrave de Nuremberg, Frédéric VI, fait en 1411, par l'empereur Sigismond, margrave de Brandebourg, et d'où sont issus les électeurs de Brandebourg, les rois de Prusse qui leur succédèrent et les empereurs d'Allemagne, leurs descendants. Ce partage eut lieu en 1826. La ligne de Souabe elle-même se divisa en deux branches, celle de Hohenzollern-



Clicher Kugler

SIGMARINGEN. — VUE DU CHATEAU AU-DESSUS DU DANUBE

Digitized by Google

Hechingen et celle de Hohenzollern-Sigmaringen.

En vertu du statut de famille du 24 janvier 1821, la branche de Hohenzollern-Brandebourg était appelée à recueillir l'héritage des deux autres branches. La réunion à la Prusse a eu lieu en 1849 par l'abdication des princes régnants. La souveraineté de la principauté appartient donc au roi; elle lui a été dévolue à la mort du prince Charles-Antoine, qui en eut la jouissance sa vie durant. Aujourd'hui, son fils Léopold a reçu, en guise de dédommagement, le titre de membre héréditaire de la chambre des seigneurs et de général d'infanterie prussienne, chef du régiment des fusiliers « prince Charles-Antoine de Hohenzollern ». Après avoir failli devenir le souverain de l'Espagne, il n'est plus qu'un prince de parade dans son domaine.

De la station de Zollern, sur la ligne de Tubingue à Sigmaringen, en trois quarts d'heure, par une route qui serpente le long du rocher; on gagne le sommet du piton escarpé, boisé de chênes et de hêtres, sur lequel est construit le château. C'est sur une cime isolée de la Raualp que les comtes de Zollern avaient construit leur donjon. La fondation primitive date du XI^e^ siècle; en 1422, le burg fut détruit par une armée de confédérés ligués contre le souverain régnant. Reconstruit en 1454, il fut rasé de nouveau par les Suédois, pendant la guerre de Trente ans. Il a été rebâti de 1850 à 1867.

Au milieu d'une enceinte heptagone de bastions construits par le génie militaire, se hérissent ses cinq tours et la flèche de sa chapelle. La route mène à une porte d'entrée en ogive, au-dessus de laquelle une inscription rappelle que les familles de Zollern, Nuremberg et Brandebourg se sont unies pour relever le château de ses ruines. Une rampe pratiquée dans la tour d'entrée conduit à une seconde tour, bâtie sur un terrain plus élevé de 23 mètres. Les bâtiments du château ont été construits sur les plans de l'architecte Stüler, dans le style gothique de la fin du XIV^e^ siècle. Il contient deux chapelles: l'une est moderne, elle sert au culte réformé; la chapelle catholique est tout ce qui reste de l'ancienne construction. Dans la cour haute, un magnifique tilleul et, dans le jardin, la statue en bronze de Frédéric-Guillaume IV. Une autre statue, sur le perron de l'habitation, représente le comte de Zollern, Josse-Nicolas, qui rebâtit le burg en 1454. L'intérieur du château, comme celui de la Wartburg, comme celui de Neuschwanstein, en Bavière, est un monument élevé à la gloire de la patrie allemande.

Dans une niche au-dessus de la porte de l'enceinte, se voit la statue d'un prince de Hohenzollern, sur un cheval lancé au galop. Plus haut, sur les créneaux, figure un aigle portant le blason avec la devise de la famille : *Vom Fels zum Meer.*

Du rocher à la mer! Combien est justifiée cette devise des Hohenzollern! Comme elle exprime bien les progrès de leur ambition, leur aspiration à rassembler sous leur sceptre toutes les contrées qui séparaient du rocher natal le rivage de la mer, en une conquête hardie et prompte que symbolise, sur la tour du burg, le cavalier lancé au galop. En moins de deux siècles, le modeste électeur de Brandebourg, dont l'autorité s'étendait à peine sur quelques provinces pauvres du nord de l'Allemagne, a su ériger son fief en royaume, l'agrandir par des accroissements successifs dus aux victoires de la guerre ou de la diplomatie, acquérir enfin en Europe une prépondérance si éclatante qu'elle lui permit de ceindre la couronne impériale. Mais peut-être ce dernier triomphe a-t-il marqué pour le cavalier symbolique le terme de sa course! Bien des symptômes donnent à penser qu'il n'ira pas plus loin.

GEORGES SERVIÈRES.

Digitized by Google

VUE GÉNÉRALE D'ARKHANGEL

# ARKHANGEL

## I

Si la fantaisie vous prenait de vous rendre, durant l'été, de Saint-Pétersbourg à Arkhangel par terre, il vous faudrait rouler jour et nuit pendant au moins sept fois vingt-quatre heures, dans une sorte de véhicule découvert et non suspendu, qu'on appelle le *tarentass* : la distance entre les deux villes est, en effet, par la voie postale, de 1,182 kilomètres. Heureusement des fleuves sont là qui rendent les communications moins pénibles. Lorsqu'on est à Arkhangel et qu'on veut prendre le train, on se rend par eau à la plus proche station de chemin de fer, Vologda, située à quelque 1,300 kilomètres vers le sud. Des paquebots font le service, lentement, malaisément, il est vrai, mais à peu près régulièrement. Il est bon d'ajouter que tout change en hiver, car la couche de neige et de glace qui couvre le sol permet de prendre la ligne droite, et, en outre, les traîneaux filent mieux que le lourd *tarentass*. Mais ce n'est pas en hiver qu'on fait le commerce en ce pays. Il faut profiter du court été du nord et ne pas perdre un instant.

On comprend dès lors pourquoi les Russes ont décidé la construction d'une ligne de chemin de fer qui doit relier Arkhangel au reste de la Russie. Les travaux ont été commencés cette année même : j'ai vu à Vologda la première verste (1,067 m.) de la voie, et c'est justement pour visiter le nord de la Russie avant l'ouverture de ce chemin de fer, que j'y ai voyagé l'été dernier.

C'est par le nord, par la mer Blanche, que je me suis rendu à Arkhangel ; j'avais pris un paquebot de la compagnie Mourmane, le *Tchijof*. Après une traversée admirablement calme (ce qui n'est pas

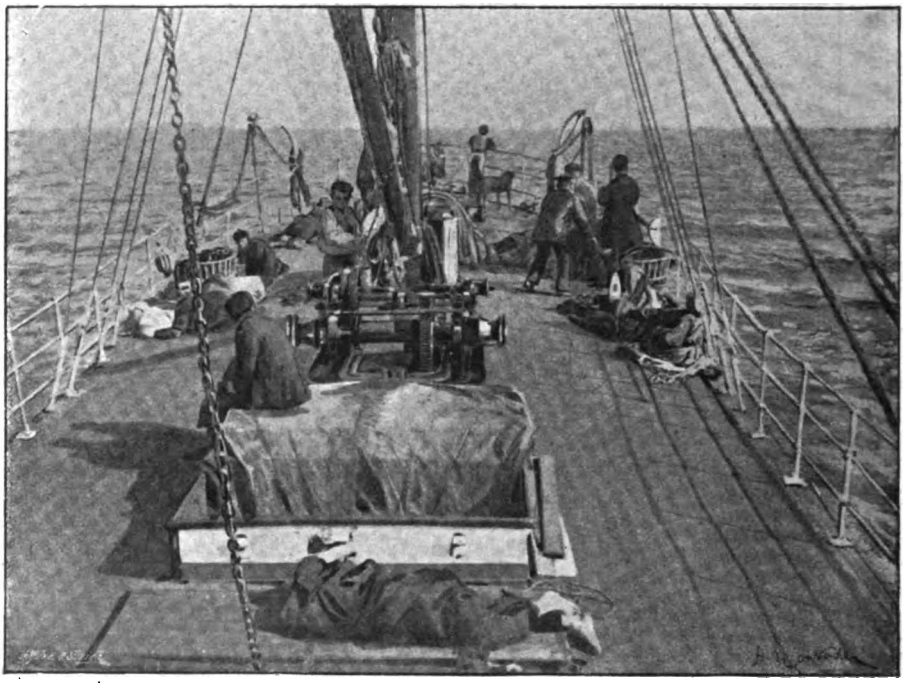
Digitized by Google

fréquent sur la mer Blanche, dont les tempêtes sont aussi terribles que soudaines), nous arrivâmes à la barre de la Dvina, et en quelques heures nous avions franchi, au milieu d'un pays plat, marécageux, couvert de forêts rares et d'herbes vagues, les 60 ou 80 kilomètres qui séparent l'embouchure du fleuve du débarcadère d'Arkhangel.

Il était huit heures du matin, et sauf un agent de police et quelques portefaix, nul n'était là pour nous recevoir. Pas un fiacre : il fallut attendre une bonne heure que ces messieurs fussent éveillés. L'agent de police n'interroge que les suspects ou les étrangers; il vint à moi et me pria fort poliment d'écrire mes noms et qualités sur son calepin. C'était la première fois que, dans un port russe, je rencontrais pareille aménité.

En attendant les fiacres, rien à faire. Accoudés aux bastingages, quelques compagnons de route et moi regardons le va-et-vient des gens du peuple qui débarquent, traînent des paquets, se disputent et s'embrassent. Entre la rive et notre ponton, des hommes complètement nus, baignent des chevaux sur lesquels ils sont montés, et caracolent tranquillement au milieu des laveuses. Ce tableau patriarcal n'est pas sans beauté.

Cependant, des fiacres sont arrivés;



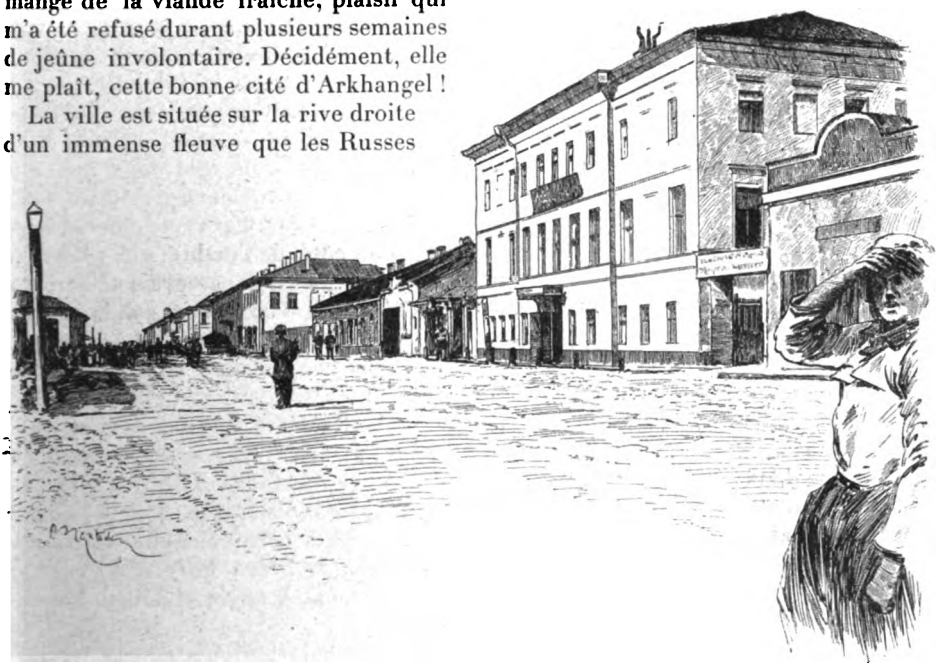
SUR LA MER BLANCHE. — Le pont du *Tchijof* au matin.

en quelques minutes, mes bagages et moi sommes transportés à l'hôtel ***Troïtsa,*** le principal hôtel de la ville qui n'en compte pas moins de *trois!* Là, moyennant un rouble (environ 3 fr.), on me donne une vaste chambre au premier étage avec une admirable vue sur le fleuve, et, de plus, un meuble confortable et une alcôve, fort nécessaire en ce pays sans nuit. Depuis trois semaines, c'est la première fois que j'aperçois un lit : la sensation n'est pas sans douceur, et l'idée qu'on pourra se coucher autre-

Digitized by Google

ment que tout habillé vous réconcilie avec la civilisation. D'ailleurs, il y a de tout dans cet hôtel : d'abord un *tractir* (cabaret) où des moujiks se grisent d'eau-de-vie blanche, de *vodka* à bon marché ; puis, et cela m'intéresse davantage, un restaurant, un vrai, où je mange de la viande fraîche, plaisir qui m'a été refusé durant plusieurs semaines de jeûne involontaire. Décidément, elle me plaît, cette bonne cité d'Arkhangel !

La ville est située sur la rive droite d'un immense fleuve que les Russes



LE QUAI ET L'HOTEL *Troïtsa*

appellent la *Dvina du nord :* elle s'étend comme un long chapelet sur une distance d'environ 10 kilomètres, depuis les dernières maisons de l'amont, jusqu'à l'extrémité de *Solombola,* le faubourg marchand. Arkhangel est tout en longueur ; elle n'a pas 800 mètres d'épaisseur. Aussi n'est-il pas malaisé de s'y reconnaître. On compte trois rues : d'abord celle qui longe le fleuve, moitié quai, moitié boulevard ou promenade ombreuse ; puis la rue Troïtsa, qui court parallèlement au fleuve, à 100 mètres de la première et contient le quartier élégant ; enfin, une troisième avenue, parallèle aux deux premières. Ces trois grandes artères sont coupées de place en place par des rues ou des ruelles transversales, perpendiculaires au fleuve et y aboutissant toutes.

Grâce à cette disposition des rues, les habitants n'ont pas besoin de longtemps réfléchir pour indiquer au nouveau débarqué la place des principaux établissements. S'agit-il de commerce, d'affaires ? Les comptoirs des agences et les principales maisons sont situés sur le quai, à une distance plus ou moins grande de l'hôtel.

S'agit-il de démarches officielles ? Tous les bâtiments qui dépendent de l'administration s'élèvent dans l'avenue de Troïtsa.

— Où est la poste ? demandai-je, en arrivant, au laquais crasseux et galonné qui gardait la porte de l'hôtel.

— La poste, fit-il, en se découvrant pour se gratter la tête, la poste ? hum ! elle *sera* aux environs de la cinquième *verste,* un peu après *la* pharmacie.

Digitized by Google

— Comment ! *la* pharmacie? Quelle pharmacie?

— Eh bien ! dit-il, avec un large sourire, *la* pharmacie là-bas, la maison toute blanche.

Je ne compris rien à ces explications, qui ne me permirent même pas de faire aisément mon prix avec un cocher. Mais, en Russie, quand on ne comprend pas une chose, on compte sur le hasard et sur le temps pour vous l'expliquer. Le cocher me vola, bien entendu[1], mais je trouvai la poste, une petite maison blanche et jaune, non loin du fleuve, dans un site ravissant. Au milieu du vestibule, un tout jeune postier en uniforme, de petite taille, sale, déguenillé, souriant, montait la garde avec un énorme sabre de cavalerie, un sabre invraisemblable, à très peu près aussi long que lui. En l'apercevant, je ne pus réprimer un sourire : il rit avec moi en brandissant son sabre. J'entrai dans une salle au hasard. A peine m'étais-je nommé que deux employés en uniforme se précipitaient vers les casiers pour en extraire ma correspondance qu'ils me remirent soigneusement enveloppée à part.

A quelques jours de là, faisant un envoi recommandé, j'allais donner mon nom ; l'employé m'interrompant me dit :

« Inutile, je sais qui vous êtes et où vous logez. »

Peste ! pensai-je, l'incognito serait difficile à garder en ce pays !

Un fonctionnaire haut placé m'expliqua un peu plus tard ce qui avait dû se passer. Un mois avant moi, un jeune Français avait traversé Arkhangel et fait visite au gouverneur auquel il était puissamment recommandé. Il n'en fallut pas davantage pour que le bruit se répandît par la ville, que le *fils du président Carnot* était là. Je laisse à penser la curiosité ! Malheureusement, le paquebot partait, et notre compatriote ne put s'attarder. Mais moi, du moins, j'ai dû hériter à la poste du reste de considération dont il avait été l'objet : qui sait si les postiers, hommes instruits et qui ont de la lecture, ne m'ont pas cru un peu parent de M. Casimir-Perier !

On m'avait recommandé de visiter le musée d'industrie locale. Je n'y manquai pas. Un beau jour, muni de renseignements plutôt vagues, je partis par l'avenue de Troïtsa. Le musée n'était pas loin de la bibliothèque de la ville, m'avait-on dit ; or, la bibliothèque ne pouvait se trouver que dans l'avenue Troïtsa. Il faisait un soleil brûlant, et je songeais à ceux de mes amis qui, me sachant ici, me voyaient grelottant sous ce climat terrible. Personne dans la rue, même du côté de l'ombre. De place en place seulement, j'apercevais un sergent de ville. L'un d'eux, petit, solide, barbu jusqu'aux yeux, avec un bon nez rouge, de petits yeux malins et un uniforme râpé, jouait tranquillement avec un chat qu'il avait perché sur son cou et qu'il faisait passer et repasser d'une épaule à l'autre. Il me tournait le dos : je pus contempler à loisir cette idylle, et quand je fus forcé de la troubler pour continuer ma route, le brave sergent de ville fit sauter le chat à terre, et sourit bonnement.

Je marchais toujours sur le trottoir fait de longues planches flexibles au pied, parfois même si flexibles qu'elles cèdent sous le poids des promeneurs. Deux ou trois passants interrogés avaient été incapables de me rien dire sur l'emplacement du musée ; un sergent de ville m'avait répondu : « Voyez au delà de *la* pharmacie. » Or, j'avais bien aperçu une maison blanche avec une grande enseigne bleue : *Aptéka* (pharmacie), mais je ne trouvais point de musée. J'avisai un nouveau gardien de la paix, suant et désœuvré, sous le grand soleil.

— Dites-moi, je vous prie, où est la bibliothèque (*bibliotéca*)?

— *Bi-bi-bitéca?* fit-il, hésitant, *bitéca?* je ne sais pas ! Non ! par Dieu ! je ne saurais vous dire.

Personne dans la rue, où le soleil pou-

Digitized by Google

droyait! Que faire? il ne savait pas!

— Voyons, sais-tu au moins ce que c'est qu'une bibliothèque? C'est un établissement où il y a beaucoup de livres que vient lire qui veut.

— Ah oui! oui! Il me semble bien qu'il y a quelque chose de ce genre près d'ici, mais je ne sais pas où.

DEVANT L'HOTEL *Troitsa*.

— Si au moins tu savais où est le musée d'industrie locale!

— Je le sais : tenez, c'est là en face, à côté de *la* pharmacie. Entrez dans la cour, montez au premier et entrez sans frapper.

En traversant la rue, j'eus le temps de remarquer que le bâtiment le long duquel mon interlocuteur faisait les cent pas portait en grosses lettres sur une enseigne bleue : *Bibliothèque publique!*

Le musée d'industrie locale (*Koustarni Mouzeï*) est pauvrement installé, mais il renferme quelques collections curieuses; d'abord, une vitrine d'objets divers en dents de morse : coupe-papier, éventails, boîtes ajourées, hochets, bijoux d'un travail soigné, original çà et là; puis une collection d'oiseaux et de poissons du gouvernement d'Arkhangel, c'est-à-dire de tout le nord de la Russie. Enfin, une série précieuse d'ustensiles de ménage, d'instruments de pêche et de chasse employés par les divers peuples ou peuplades qui se rencontrent sur cet immense territoire, depuis les Samoyèdes à demi sauvages, sous leurs tentes, jusqu'aux Caréliens, cette race d'origine finnoise, qui fournit à la Russie du nord-ouest tant d'hommes intelligents et fins. Cette collection unique intéresse plus ici, je crois, qu'elle ne ferait si on la transportait dans le musée ethnographique de quelque grande capitale : ces objets ingénieux, mais de travail grossier, sur lesquels nous jetterions là-bas un regard distrait, ont ici, dans le pays même qui les a produits, leur véri-

Digitized by Google

table importance figurative. Ces hommes de races si diverses, qui peuplent en villages clairsemés tout le nord de la Russie, on les a rencontrés tous plus ou moins en se rendant à Arkhangel, ou bien on en coudoie encore dans la rue des représentants non déformés. C'est un résumé de leur existence que ce petit musée nous présente, non pas seulement avec les bibelots qu'ils fabriquent pour s'amuser, mais surtout avec leurs ustensiles de tous les jours; c'est leur vie que nous voyons là en raccourci; un peu plus loin, leur misère s'étale à nos yeux. On me fait voir des spécimens du pain dont se nourrissaient quelques villages de Caréliens, durant la grande famine, il y a deux ans. Ce pain est fait de son et de paille hachée avec de l'écorce. Il faut avoir vu de près cette famine pour sentir dans toute son horreur la signification de cette affreuse boulangerie... Sans doute, le gardien du musée ne voit pas souvent des visiteurs qu'intéressent toutes ces choses, car, lorsque je le quitte, il me remercie et me demande de me serrer la main...

LA CATHÉDRALE UN DIMANCHE D'HIVER

J'ai fini par découvrir la raison qui fait prendre aux Arkhangelais *la* pharmacie pour point de repère : il n'y a dans la ville qu'une seule pharmacie! La blanche pharmacie d'Arkhangel trône sans concurrence au milieu de la cité, aux environs de la cinquième verste à partir de l'hôtel; et dans cette ville candide, étroite et longue comme un ver, toutes les maisons se comptent en deçà ou au delà de *la* pharmacie. Heureux potards! mais il ne doit pas faire bon être malade à Arkhangel; une fortune de morutier doit à peine suffire à contenter ce pharmacien sans concurrent. Pour ma part, je ne lui ai acheté qu'une bouteille d'encre...

Dans presque toute la province russe, les magasins sont généralement des

Digitized by Google

bazars au petit pied. A Arkhangel, les vitrines regorgent des marchandises les plus hétéroclites. Un chemisier, chez qui je m'efforce de trouver un faux-col, me quitte pour servir une dame qui désire du papier à lettres et un jouet d'enfant; l'un des plus grands magasins de la ville cumule l'épicerie, le tabac et l'armurerie.

On peut croire qu'une population de trente mille habitants ne saurait donner un élan bien vigoureux au commerce de détail; à Arkhangel, il n'y a que deux articles qui se vendent bien, l'un se mange et l'autre se boit : la morue et la *vodka*. Pourtant, pas plus que les autres Russes, les Arkhangelais ne renoncent au plaisir de faire des emplettes après un féroce marchandage. Mes fenêtres donnent précisément sur le quai, à un endroit où se tiennent divers marchés; j'entends de chez moi les conversations les plus amusantes, et je descends fréquemment me mêler à la foule qui rit, jacasse et se dispute.

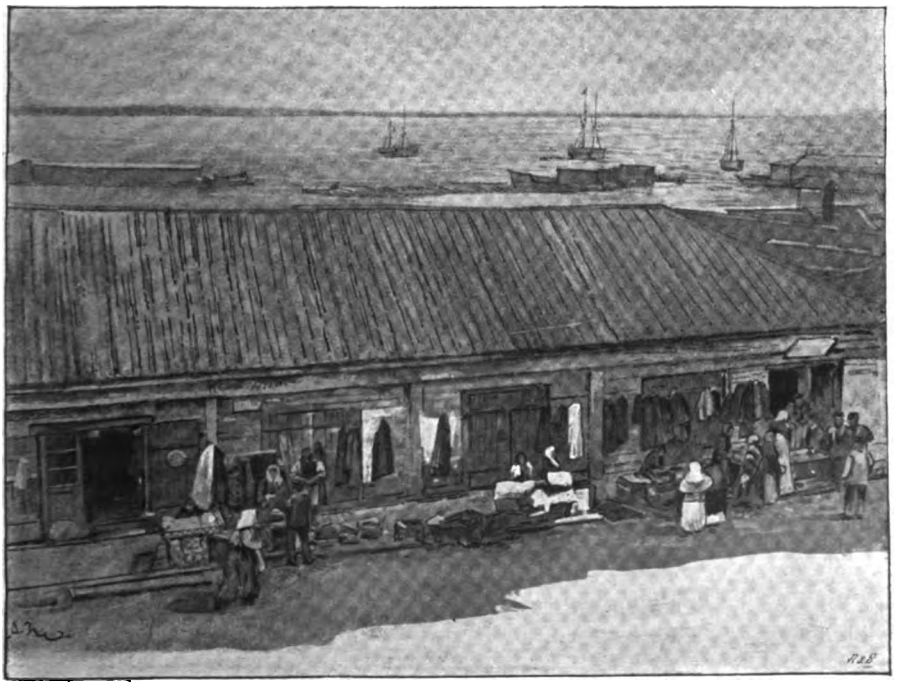
Voici un marché de bric-à-brac et de vieux habits. Les vieux habits sont tenus ici, comme, je crois, dans tous les pays du monde, par des Juifs. Mais « la bedite gommerce » se fait assez difficilement avec des paysans russes, quand ils ne sont pas ivres.

Devant ma fenêtre, un homme d'une cinquantaine d'années s'est arrêté devant un déballage.

— Combien la couverture? eh! la mère.

— Un rouble et demi! fait la marchande, en tournant la tête d'un autre côté, d'un air indifférent.

— Un rouble et demi! Elle ne vient pas d'un mort, au moins?



LE MARCHÉ DE BRIC-A-BRAC

— Qu'est-ce que tu as à dire des bêtises? Mais non, mais non! sois tranquille, elle est propre.

Digitized by Google

L'homme palpe la couverture, la flaire longuement, puis, la rejetant sur la table :

— Pouah ! elle sent la mort à plein nez, ta couverture ! Et il s'éloigne.

Un quart d'heure après, passe un moujik, portant sur l'épaule une meule à repasser. Il regarde longuement les étalages de bric-à-brac. Avisant une paire de *galochi* (caoutchoucs que les Russes portent par-dessus leurs chaussures), il pose sa meule à terre, s'assied sur le trottoir, et se met en devoir d'essayer les *galochi* à son pied nu, d'où il a retiré de vieilles pantoufles réduites à la semelle. Les caoutchoucs vont à son pied, il se relève, marche quelques pas, et, satisfait du prix âprement débattu, il allonge une pièce de 20 copecks (environ dix sous). Cela fait, il ramasse les vieilles savates qu'il vient de quitter, et veut à toute force les vendre à la marchande. Le débat s'engage : c'est à son tour de vanter sa marchandise, au tour de l'autre de déprécier. En fin de compte, un voisin s'approche, donne les deux sous demandés par le moujik, et place les savates à son étalage. Est-ce du commerce, cela ? Le moujik a repris sa meule et est parti...

La température a été délicieuse durant tout mon séjour à Arkhangel, sauf deux journées de tempête. Rien n'égale la beauté de l'énorme fleuve, large de deux

JEUNE FILLE ET VIEILLARD SAMOYÈDES

à quatre kilomètres, qui roulait sous mes fenêtres son flot lent. A toute heure du jour ou de la nuit, je m'accoudais à mon balcon pour le contempler, par-dessus le toit du marché. Des barques, des péniches, d'énormes boîtes flottantes chargées de grains, des navires de haute mer, des navires qui apportent la morue de l'océan Glacial, des canots à voile ou à rame, des remorqueurs à fumée noire sillonnent sans cesse la surface de l'eau. Durant la nuit, bien que la saison fût avancée, l'obscurité n'était pas complète, et il flottait sur la rivière comme une ombre mystérieuse de crépuscule. Comment s'attendre à trouver ici ce spectacle enchanteur !

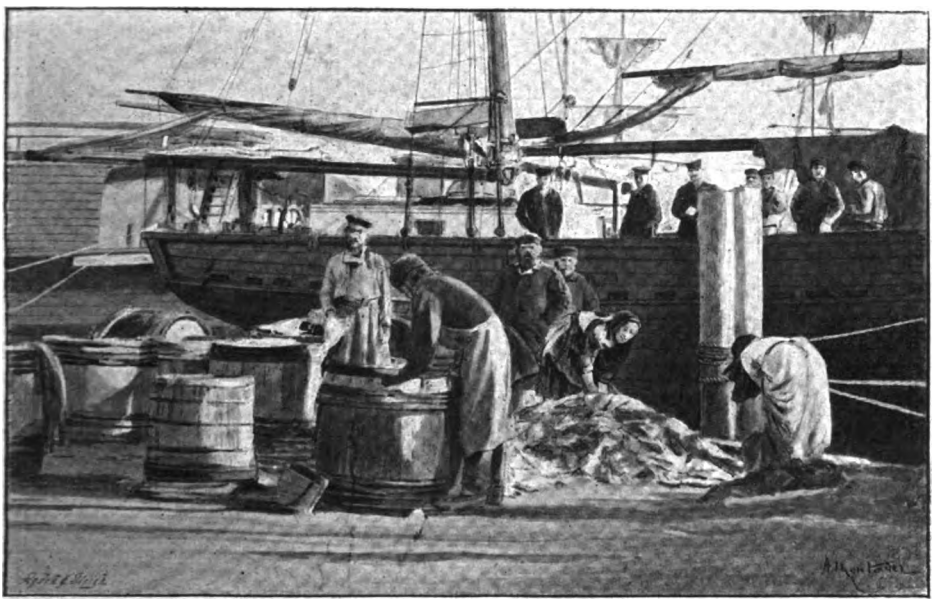
J'ai beaucoup fréquenté le port, où partout, de toutes les embarcations, monte une odeur pénétrante de morue.

Digitized by Google

La morue est la manne de ces populations; le nord de la Russie ne se nourrit pas d'autre chose. Transportez ces hommes vers le sud, nourrissez-les de viandes succulentes et de poissons fins, rien n'y fera, ils deviendront tristes et perdront l'appétit, comme jadis les bons Suisses du ranz des vaches : la morue seule pourra les sauver.

Les ménagères arkhangelaises aiment

pelle en eux leurs frères plus riches de la Nouvelle-Zemble, sinon le type du visage. Ils parlent assez couramment le russe pour se faire entendre et pour réclamer des copeks. Mon appareil photographique ne les inquiète ni ne les étonne : il ne savent pas; seulement, leurs copeks reçus, ils s'en vont à plusieurs, y compris un vieil aveugle, au cabaret voisin où ils boiront de la vodka : entre ces



DÉBARQUEMENT DE LA MORUE

tant le précieux poisson que, pour faire tomber le marc du café elles mettent dans la cafetière ou dans les tasses un morceau de peau de morue!

Je n'ai pas quitté Arkhangel sans rendre visite aux Samoyèdes qui y sont fixés. De pauvres huttes faites avec des perches, sur lesquelles des peaux et des nattes sont tendues, leur servent d'abri. A l'intérieur, des planches couvrent le sol; sur ces planches, un pêle-mêle de chiffons et de vieilles peaux usées, déchiquetées. Ils ont conservé leur costume national; mais comme ils sont extrêmement pauvres, presque plus rien ne rappelle en eux leurs frères plus riches de la Nouvelle-Zemble, sinon le type du visage. Ils parlent assez couramment le russe pour se faire entendre et pour réclamer des copeks. Mon appareil photographique ne les inquiète ni ne les étonne : il ne savent pas; seulement, leurs copeks reçus, ils s'en vont à plusieurs, y compris un vieil aveugle, au cabaret voisin où ils boiront de la vodka : entre ces êtres à demi sauvages et la civilisation qu'ils ont approchée, il n'existe qu'un seul point de contact, un seul lien, c'est l'alcool...

— Et l'hiver, me direz-vous, il fait bien froid à Arkhangel?

— Oui, bien froid et bien noir. Après les joies brèves d'un été sans nuits, avec une débauche de gai soleil et de brises caressantes, l'hiver s'installe ici pour huit mois. Il apporte un tapis de neige, sans lequel les communications seraient impossibles. Alors les habitants, réduits à eux-mêmes après le départ des navires étrangers et des riches marchands, tuent

Digitized by Google

les heures comme ils peuvent : ils lisent beaucoup, boivent beaucoup de thé et beaucoup de *vodka;* il mangent beaucoup de morue et jouent beaucoup aux cartes, et lorsque, comme il arrive parfois, leur thermomètre à alcool descend aux environs de —50° centigrades, ils doublent leurs pelisses et leurs bonnets de fourrure pour se hasarder dans la rue.

## II

### LE COUVENT DE SOLOVIETZK

Nous avancions depuis le matin sur une mer admirablement calme, çà et là tachetée à l'horizon de terres bleuâtres et nues. J'étais depuis assez longtemps au salon lorsque j'entendis tout à coup au-dessus de ma tête un remue-ménage d'arrivée. Je me précipitai sur le pont : c'était un spectacle féerique ! Le navire glissait lentement dans une passe, entre des îles, et devant nous, surgi brusquement des brumes du lointain, un énorme château faisait flamboyer au soleil incliné la blancheur de ses minces tourelles coiffées de coupoles vertes. Le couvent était devant nous, si près, qu'il semblait qu'on allait le toucher, si étincelant dans les tons blancs et verts, que l'on sentait à sa vue comme un frisson d'allégresse.

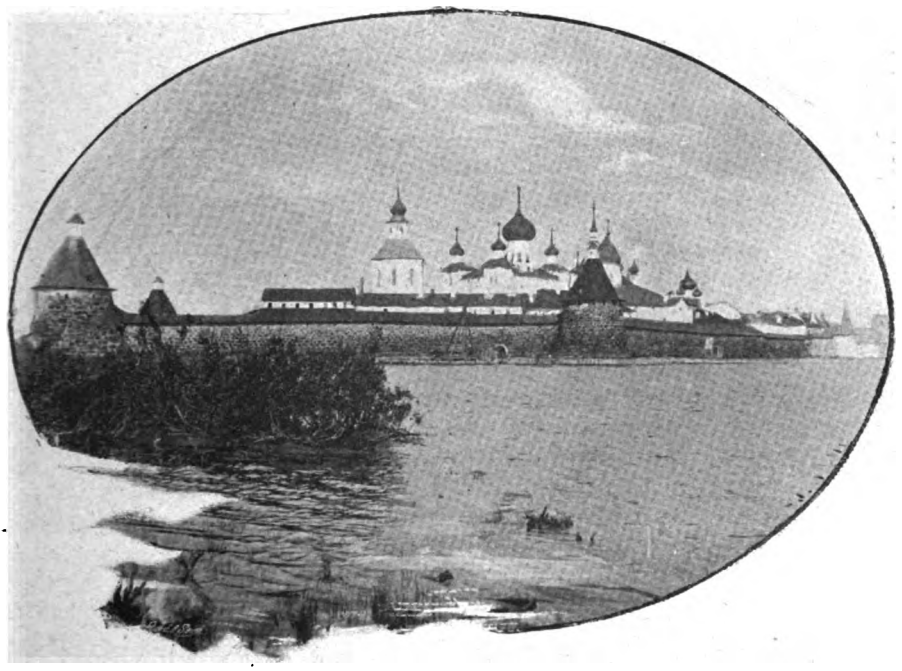
Le couvent de *Solovietzk*, — ou familièrement, *Solovki*, — se dresse au milieu de la mer Blanche, sur une grande île située à 400 kilomètres au nord-ouest d'Arkhangel. C'est un des monastères les plus saints de la terre russe. Chaque année, quinze mille pèlerins s'exposent, pour y venir faire leurs dévotions, aux dangers, aux fatigues et aux privations sans nombre d'un voyage de plusieurs milliers de kilomètres dans une région où les chemins de fer sont inconnus. Les moines de *Solovki* sont célèbres parmi tous les orthodoxes parce qu'ils travaillent et qu'ils ne se grisent pas. La plupart sont de simples moujiks, et cela donne plus de prix encore aux miracles qu'ils ont accomplis sur cette terre rebelle, dans un climat de misère.

Le monastère ne compte guère, en moyenne, que deux cent cinquante ou trois cents moines, mais il a des serviteurs, paysans russes qui, en accomplissement d'un vœu, viennent pour un ou deux ans offrir leurs bras aux saints patrons. En tout, c'est une population d'un millier d'hommes qui vit sur cette île, loin de toute civilisation, et dans le plus parfait isolement qui soit réalisable en Europe. Durant huit mois, en effet, l'hiver bloque d'une ceinture de glace leur île et la côte environnante, et la mer Blanche charrie des glaçons qui menacent de briser toute embarcation assez imprudente pour se risquer au milieu d'eux. Durant ces huit mois, les moines restent enfermés dans leur enceinte, uniquement occupés à prier Dieu et à boire du thé en se racontant des histoires. Leur seule promenade les mène de leur cellule aux chapelles et au réfectoire; parfois, pendant les nuits interminables qui durent vingt-deux heures, ils font quelques pas sur la galerie couverte qui longe les créneaux de l'enceinte, et jettent un coup d'œil sur les infinis clairs de lune luisant sur la mer glacée, ou sur les aurores boréales dont le reflet ensanglante la neige.

Le couvent de Solovietzk, cette sentinelle avancée de l'orthodoxie grecque, est entouré d'une colossale muraille que les moines ont construite, il y a quatre cents ans, au moyen d'énormes blocs de pierre grise. Cette muraille a plus d'un kilomètre de circuit; c'est une des plus grandioses curiosités du monastère. Elle a jadis arrêté les incursions des Suédois, elle a même longtemps résisté, après le schisme orthodoxe, aux armes impériales, et tout récemment encore, en 1854, elle a eu l'honneur de recevoir quelques boulets lancés par deux vaisseaux anglais embossés dans la rade. Lorsqu'il était une forteresse et tenait garnison, le couvent était un lieu de déportation très aimé par quelques tsars. La prison qui se dresse entre ces formidables tours, avec sa muraille blanche percée de fenêtres grillées, a été, durant des siècles,

Digitized by Google

une mystérieuse et lugubre Bastille. Aujourd'hui, elle ne contient plus que trois malheureux : un moine fou, et deux prisonniers expédiés jadis dans cette solitude parce qu'ils appartenaient à une secte religieuse interdite par la loi russe. L'un, très vieux, est presque tombé en enfance; l'autre, âgé d'une soixantaine d'années, se plaint qu'on le retienne là, malgré la désaffectation de la prison. Il sort dans l'île, en été, mais sous escorte.



LE COUVENT DE *Solovietzk* VU DU CÔTÉ DE LA TERRE

Durant les quatre mois du brillant été russe, *Solovki* se transforme. La neige et la glace fondent; la température (qui, d'ailleurs, au cœur de l'hiver, ne dépasse pas —25° centigrades, soit 25° de moins qu'à Arkhangel), s'élève jusqu'à + 20 ou 25°; les paquebots du couvent sortent de la cale sèche et s'en vont chercher sur la côte méridionale des milliers de pèlerins. En même temps, les mouettes arrivent, s'installent dans les cours et pondent leurs œufs dans des nids grossiers posés à même le sol. Ces mouettes sont une des curiosités du couvent : si sauvages d'ordinaire, elles se sont apprivoisées sur cette île où nul ne les inquiète ; grises et blanches, atteignant la taille d'un dinde, elles sont d'une effronterie qui pénètre de respect les bonnes gens de Russie. Lorsque l'une d'entre elles a pris un morceau de pain entre leurs doigts, les pieux visiteurs attribuent ce miracle à une faveur spéciale du ciel.

Ce sont les pèlerins qui alimentent par leurs offrandes la caisse du couvent : en échange de roubles en papiers multicolores, les moines leur donnent un peu d'eau miraculeuse et quelques objets dont l'attouchement guérit le mal de tête ou le mal de dents. Les femmes sont admises dans les chapelles et dans les couloirs du couvent; on leur permet, ainsi qu'aux hommes, de visiter les curiosités de l'île, le *Pont Géant,* long d'un

Digitized by Google

kilomètre et demi, que les moines ont construit pour atteindre une île sœur où est située leur ferme, — les petites églises juchées sur des hauteurs d'où l'on voit au loin un sauvage océan de sapinières trouées d'innombrables lacs bleus, — ou enfin, la forêt parsemée de délicieuses petites baies rouges et noires, et peuplée de perdrix et de coqs de bruyère, qui daignent à peine s'écarter dans la mousse pour vous livrer passage. Les moines permettent même aux femmes l'accès des sous-bois comme celui des temples; mais ils font exception toutefois pour les habitantes de *Kiémi*, une ville de la côte voisine; ces dames, rameuses et pêcheuses de leur état, ont une si louche réputation, qu'un très vieux Père est délégué vers elles quand elles débarquent, et les tient pieusement sous clef tant que leur bateau n'est pas déchargé et prêt à repartir.

J'ai eu fort à me louer de l'aménité de ces bons moines; l'un d'eux m'est resté cher pour son intelligence et la haute franchise de son cœur; l'archimandrite m'a comblé d'attentions. Quelques semaines avant mon arrivée, un étranger, étant passé au couvent avec des lettres de recommandation, avait reçu comme cadeau, à son départ, une paire de jolis phoques *vivants*. Lorsque j'appris ce cadeau, je me repentis fort de l'intérêt que j'avais laissé paraître pour la pêche aux phoques; je tremblais chaque fois que le père Athanase me parlait de ces animaux, dont les moines utilisent si joliment la peau. Des phoques vivants, pensais-je, comment les emporter s'ils m'en donnent? et moi qui ai déjà du supplément de bagages! — La veille du départ, l'archimandrite me fit appeler. Je partis en tremblant, j'entendais déjà rugir les phoques qu'on me destinait. L'archimandrite me combla en effet; quand je pris congé, il me donna sa main à baiser.

LE RÉFECTOIRE DU COUVENT DE *Solovietzk*

JULES LEGRAS.

Digitized by Google

LES

# GRANDES CONQUÊTES DE LA CHIRURGIE MODERNE

Un médecin assiste à un dîner, cause dans un salon. Sa voisine de table ou de fauteuil glisse invariablement, dès qu'elle a cru reconnaître en son interlocuteur un praticien voué à la chirurgie, une affirmation, qu'on peut généraliser ainsi : « Oh ! docteur, la Chirurgie est bien la partie la plus intéressante de l'art de guérir; d'ailleurs elle seule fait des progrès notables. La Médecine, n'est-ce pas, reste en retard... »

Si l'interrogé est un praticien au sens propre du mot, « un homme à clientèle », sollicité de la sorte, sûr de son milieu et de son effet, il se répandra, le sourire aux lèvres, en descriptions enthousiastes et lyriques (tout peut se dire en vers, voire même l'anatomie) sur les grandes conquêtes de la chirurgie moderne.

S'agit-il, au contraire, d'un savant véritable, d'un docteur de bon aloi, plus riche en talents qu'en clients (ce qui est la règle), il répondra tout doucement, plein de compassion pour sa compagne d'un soir : « Chère madame, à l'heure actuelle surtout, il y a une légère exagération à mettre ainsi, sans cesse, en opposition deux arts connexes, se complétant essentiellement l'un l'autre, quoiqu'ils soient aujourd'hui bien différents l'un de l'autre. Et, en réalité, les récentes découvertes scientifiques qui ont si remarquablement étendu le domaine de la chirurgie sont précisément les mêmes qui ont transporté la médecine des vastes plaines de l'empirisme où elle végétait sur les champs si restreints d'expériences que constituent à l'heure actuelle nos laboratoires, et qui ont transformé la base d'opérations des Diafoirus de la fin de ce siècle. »

Et il aura raison, car le nom qu'il faudra inscrire surtout sur le frontispice de nos écoles futures, qu'il soit question de médecine ou de chirurgie, c'est celui de Pasteur, entouré de tous ceux, moins illustres et moins connus du grand public, qui l'ont précédé ou suivi. Il faut en effet le répéter bien haut : ce qui a bouleversé l'ancienne thérapeutique dont les fondements reposent jusque sur le cercueil d'Hippocrate, aussi bien que les méthodes opératoires actuelles, c'est la *Bactériologie,* cette science à la croissance si extraordinaire qui, là où il y a vingt-cinq ans l'on ne trouvait rien, a permis de surprendre sur le fait la vilaine bête qui, sans trêve ni merci, travaille à nous détruire, et marche, marche sans cesse sans crier gare, sans trahir sa présence aux yeux non outillés; cette science, qui nous a donné le pouvoir si merveilleux d'élever en cage ce maudit microbe, de l'éduquer par des cultures appropriées, et, qui plus est, de l'utiliser lui-même pour la guérison de ceux qu'il a presque anéantis !

Mais, cela connu, il faut avouer que deux autres découvertes, plus vieilles de quelques années, — et restées jusqu'ici sans égales dans le domaine médical proprement dit, — ont permis à notre profession d'atteindre, en deux puissants coups d'aile, en deux magnifiques envolées, les régions les plus élevées de l'intervention opératoire. Et, désormais, appuyée sur la Bactériologie, l'esprit calme, l'âme sereine, sûre d'elle-même, elle y plane sans conteste et sans crainte de gagner parfois les hauteurs réputées les plus inaccessibles du grand art chirurgical. Ces trouvailles ont été l'*Anesthésie* et les méthodes nouvelles d'*Hémostase,* c'est-à-dire la découverte de la suppression de la douleur et celle des moyens pratiques de se rendre maître du sang.



Digitized by Google

Si donc, à l'anesthésie et à l'hémostase, on ajoute l'*Asepsie*, autrement dit la manière d'opérer à l'abri des germes néfastes par les procédés que nous a divulgués la science des microbes, on connaît dès lors les trois grands facteurs qui ont mené, en cette fin de siècle, la chirurgie à la conquête du monde... des malades et des blessés.

***

Chose curieuse et bien digne de remarque, ces trois découvertes se tiennent intimement. Sans l'une d'elles, les deux autres ne sauraient être que d'une utilité très relative. Que pourrait-on faire, en effet, avec l'anesthésie sans l'hémostase, si ce n'est des opérations très spéciales et en réalité insignifiantes? A quoi bon, d'autre part, l'hémostase seule, qui d'abord, en temps que méthode bien réglée et vraiment pratique, n'a été connue qu'après l'emploi de l'éther et du chloroforme? Sans ces dernières substances, on en serait encore réduit aux interventions exécutées comme jadis, avec une rapidité vertigineuse, c'est-à-dire à une véritable boucherie — qu'on nous pardonne le mot — à l'instar des tours de force que Larrey faisait aux côtés de Napoléon, sur les champs de bataille du premier Empire!

Pourtant, l'une de ces découvertes, la dernière venue, l'asepsie, avec sa sœur de lait, l'antisepsie, l'emporte de beaucoup sur les deux premières. Sans elle, en effet, la chirurgie présenterait des aléas tels que ce serait à en désespérer et à regretter d'avoir inventé l'hémostase et surtout l'anesthésie. Aussi, dans ce court exposé de notre marche triomphale vers le succès, terminerons-nous par elle, car elle est la plus jeune et la plus étonnante.

Inclinons-nous devant elle : à tout seigneur tout honneur! Mais, répétons encore que, sans les deux autres données, elle n'aurait jamais, à elle seule, pu conduire les chirurgiens au but suprême de leurs efforts : les grandes opérations sur les gros viscères des différentes cavités du corps humain.

***

L'emploi des anesthésiques généraux, c'est-à-dire des moyens qui permettent d'insensibiliser complètement l'organisme, a été le point de départ réel des progrès chirurgicaux de notre temps. Comment, en effet, aurait-on osé se lancer dans des interventions si délicates, d'une longue durée, si, pendant tout ce temps, le patient, assistant au travail anatomique pratiqué sur lui-même, avait dû endurer les douleurs inséparables de toute section nerveuse! Il n'y aurait pas fallu songer, même après l'utilisation des doctrines aseptiques.

C'est aux Américains que l'on doit vraiment cette capitale découverte de l'anesthésie; et cela n'étonne que ceux qui n'ont point franchi l'Atlantique. Ce peuple si pratique, qui partant ne saurait avoir recours à l'héroïsme que quand il est bien démontré qu'on ne peut faire autrement, ne pouvait pas se désintéresser d'une question d'un intérêt aussi brûlant! Et les Bostoniens ont bien mérité de la science en honorant, sous forme d'une fontaine appelée Monument de l'Éther, et située dans le Common, ce magnifique jardin public d'une intelligente cité, la mémoire des deux praticiens qui, les premiers, ont utilisé cette substance pour calmer les nerfs dentaires de leurs concitoyennes; car ils furent de simples dentistes, ceux qui trouvèrent le moyen de supprimer la souffrance!

L'éther, en effet, est le premier anesthésique général qui ait été employé; et, aujourd'hui encore, on n'en connaît peut-être pas de meilleur. On a bien ultérieurement découvert le chloroforme, et l'on a bien prôné, défendu, employé cette substance sous toutes les formes possibles. Mais, au dire des spécialistes modernes, la palme resterait encore à l'éther, qui cause, lors de son administration, des accidents moins graves et surtout moins fréquents. D'ailleurs, aux

Digitized by Google

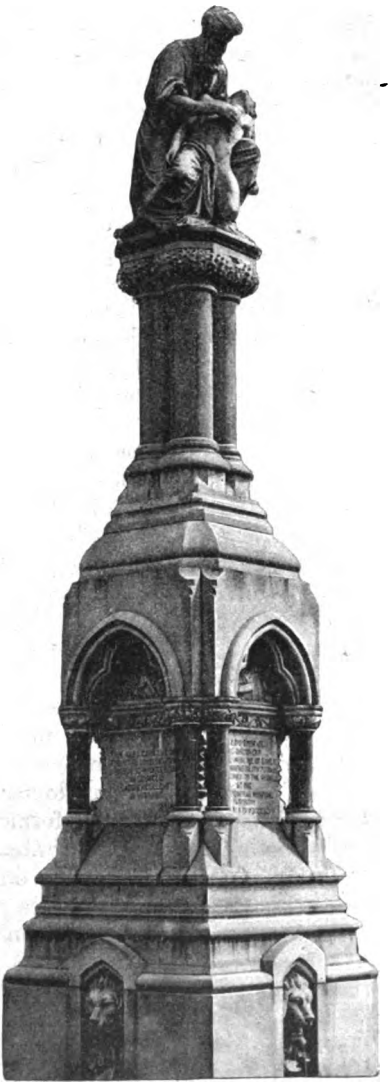
États-Unis, on n'a presque jamais utilisé d'une façon courante le chloroforme, dont la renommée, surtout européenne, tend d'ailleurs à diminuer, malgré les nombreux et incorrigibles défenseurs (dont nous sommes) qui plaident pour lui avec une conviction toujours aussi forte que par le passé. Il est vrai qu'il est très humain, sinon très scientifique, de ne pas abandonner un serviteur fidèle, qui n'a jamais trahi votre attente.

Avant l'éther et le chloroforme, on avait bien eu recours aux propriétés du protoxyde d'azote, découvertes dès 1799 par le chimiste et physicien Humphry Davy; mais les tentatives sur l'homme n'eurent lieu qu'en 1844, c'est-à-dire deux ans seulement avant l'emploi de l'éther, et cette dernière substance détrôna vite, en tant qu'anesthésique général, le gaz exhilarant du savant anglais.

Il importe de faire remarquer que, sinon dans la découverte des anesthésiques, du moins dans celles des différentes sortes d'anesthésie chirurgicale pratique, la France et l'Allemagne, ces pays où la Routine a force de Loi et arrête toute tentative un peu hasardée, n'ont pas brillé d'un éclat bien vif. Le premier opérateur qui, en 1844, ait appliqué à l'homme le protoxyde d'azote, a été en effet un Américain, et un dentiste, le célèbre Horace Wells, dont les descendants existent encore et dont sous peu, à Hartford, où il exerça, on doit fêter le mérite, l'énergie et l'audace.

Pour l'éther, même remarque. Les véritables créateurs de ce mode d'anesthésie sont Morton et Jackson, deux Américains, qui commencèrent leurs essais en 1846. Dès 1842, C. Long (d'Athènes) avait bien essayé de se servir de cette substance; mais il n'avait pas poursuivi ses recherches. C'est en Angleterre que fut lancé le chloroforme, en 1847, par Simpson; il est vrai qu'il avait été trouvé dès 1831 par le Français Soubeiran et étudié plus tard par Flourens.

En se plaçant au point de vue essentiellement chirurgical, on ne peut donc méconnaître que la découverte de l'anesthésie est réellement américaine et que les autres peuples, Anglais, Français et Allemands, n'ont fait que suivre cette nation hardie dans la voie du progrès.



Le Monument de l'*Anesthésie,* à Boston.

Je n'ai point jusqu'ici parlé d'anesthésie locale, c'est-à-dire de celle qu'on circonscrit à une région du corps, qu'on obtient par l'application directe d'agents

Digitized by Google

spéciaux, et dont les premiers essais remontent à une date assez ancienne. C'est qu'en effet cette façon d'atténuer la douleur — on la supprime bien rarement d'une façon complète, même aujourd'hui, à l'aide de cette variété d'anesthésie, — n'a joué aucun rôle dans l'essor si remarquable qu'a pris dans ces dernières années la grande chirurgie. On n'aurait pas, sur ce point, perfectionné les anciens procédés que les méthodes opératoires nouvelles n'en auraient pas moins continué de voler de succès en succès. Je ne cite donc que pour mémoire les travaux récents sur le chlorure de méthyle, le chlorure d'éthyle — dont nous avons un des premiers en France, après notre ami, le dentiste Meng, signalé la valeur, — le coryl, le bromure d'éthyle, la cocaïne, etc., etc.

Dans ces derniers temps, des anesthésiques généraux, non encore utilisés, ont été mis en parallèle avec l'éther et le chloroforme ; et parmi eux, on peut citer le pental et le bromure d'éthyle. Mais, jusqu'ici, aucun d'eux n'a pu soutenir une telle comparaison, et la victoire reste encore aux trouvailles de Morton et de Simpson. Rien pourtant n'indique qu'il faille s'arrêter dans la voie des recherches ; et il est très probable que bien d'autres corps organiques possèdent des propriétés anesthésiques analogues à celles de l'éther ou du chloroforme. Il reste à les distinguer dans l'interminable liste des créations journalières de la chimie moderne, dans la série des poisons des centres nerveux, annihilant tout d'abord le cerveau et n'agissant que plus tard sur la moelle et le bulbe.

Le trait distinctif des anesthésiques généraux est, en effet, qu'ils interviennent en empoisonnant l'individu qui les respire ; et c'est le caractère tout passager et transitoire de leur toxicité sur le cerveau et sur le cervelet qui constitue leur qualité primordiale et leur valeur en chirurgie pratique.

*
* *

Le second point que nous ayons à envisager a trait aux procédés modernes d'*hémostase*, c'est-à-dire à la meilleure façon d'arrêter l'écoulement sanguin qui se produit lors de toute lésion portant sur une partie quelconque du corps humain.

Bien entendu, on n'a pu aborder scientifiquement la résolution de ce problème que lorsqu'on a eu une idée nette du système circulatoire des animaux supérieurs et de l'homme. Mais il est vraiment pénible de constater qu'il a fallu arriver à Ambroise Paré pour inventer la ligature, avec un vulgaire fil de lin, des vaisseaux distributeurs du sang à toute l'économie. Il est vrai qu'il n'y avait pas si longtemps que, grâce à Harvey, on admettait la réalité de la circulation du sang !

Malheureusement, la découverte de Paré, malgré son extraordinaire simplicité, n'était pas suffisante. Son application au cours des grandes opérations aurait demandé trop de temps, vu la multiplication des vaisseaux sectionnés par chaque coup de bistouri. On aurait dû passer tout son temps à arrêter le sang, et, en somme, le malade aurait succombé avant besogne faite. Il fallait trouver un moyen plus expéditif de maîtriser, temporairement au moins, pendant le jeu rapide du bistouri, l'écoulement sanguin. Et l'on se demande encore avec stupéfaction pourquoi on a été obligé d'attendre au moins jusqu'à 1831 (Carl Græfe) pour trouver la *forcipressure temporaire*, c'est-à-dire l'oblitération momentanée des vaisseaux artériels à l'aide de pinces *ad hoc*.

Certes, quelques années après, Paquelin avait bien fait construire le thermocautère, instrument réellement merveilleux ; mais ce n'était là qu'une solution détournée et toute transitoire du problème posé. De même que l'écraseur de Chassaignac constitua un moyen d'exérèse préférable au bistouri tant que l'antisepsie nous demeura inconnue, de même l'appareil de Paquelin rendit les plus grands services tant que Kœrbelé et Péan surtout n'eurent point vulgarisé l'emploi des pinces à pression de Charrière pour les vaisseaux qui saignaient

Digitized by Google

au cours des opérations. Mais, avec l'asepsie, le thermocautère devait disparaître, ou à peu près, de la grande chirurgie. Cette révolution fut aisée, car, à ce moment, les pinces étaient trouvées.

L'arrêt de l'hémorragie pendant l'intervention est désormais facile. Une artère saigne-t-elle? Il suffit de la pincer à l'aide de ce petit instrument, aujourd'hui bien connu, qui n'est qu'une sorte de tenaille articulée, et de l'enlever une fois l'opération terminée. On remplace alors cette pince à forcipressure temporaire, — avant de faire les sutures de la peau, c'est-à-dire de refermer la plaie faite aux téguments et aux tissus — par la ligature classique de Paré, modifiée par suite des données aujourd'hui admises sur les théories microbiennes.

Et, grâce à ces pinces, dont le mécanisme étonne à bon droit par sa simplicité, on peut enlever les plus grosses tumeurs, désarticuler une cuisse, ouvrir le crâne, voire même le poumon et le foie, sans courir des risques trop considérables, si l'on en connaît à fond le maniement et si l'on possède la dextérité manuelle désormais indispensable à tout chirurgien digne de ce nom.

Remarquons-le et soulignons-le sans fausse honte : toutes ces découvertes si simples — mais très modernes — ne plaident guère en faveur de l'esprit inventif des chirurgiens nos ancêtres. Quel chemin parcouru depuis soixante ans à peine!

***

Nélaton a dit autrefois, et c'est l'épigraphe que, par suite de circonstances spéciales, j'ai pu choisir pour ma thèse de doctorat : « Vous élèverez une statue d'or à celui qui supprimera le pus! » Et, en effet, une statue d'or devrait, dès aujourd'hui, être élevée en France et en Angleterre, symbolisant ainsi les recherches des deux savants, encore vivants, qui ont nom Pasteur et Lister, comme dans l'un des jardins publics de Boston un monument consacre la mémoire de la découverte si américaine de l'anesthésie.

Combien de vies n'ont-ils pas sauvées, ces travaux mémorables du chirurgien anglais et du grand homme de science dont s'honore, à si juste titre, notre pays! Mais la reconnaissance des peuples n'atteindra jamais à la hauteur des services rendus à l'humanité tout entière par ces deux puissants créateurs, par la théorie de l'*asepsie,* née de leurs recherches et de leurs incessants efforts.

On le sait maintenant, ce qui rendait toute plaie accidentelle, comme toute opération, si dangereuse avant les Guérin, les Lister, les élèves de Pasteur, c'était l'introduction dans l'organisme par une voie d'un accès plus ou moins facile, d'un microbe capable d'amener une infection générale de tout l'individu. Toute solution de continuité des téguments cutanés ou muqueux, simple piqûre de la peau ou désarticulation de la cuisse, était toujours, comme aujourd'hui, une porte d'entrée à la mort; mais alors elle était largement ouverte et nullement défendue. En effet, comme les germes morbides sont répandus à profusion dans les milieux où nous vivons et où nous opérons, on ne pouvait les combattre à une époque où on ne les connaissait pas. Et l'on conçoit pourquoi on ne prenait pas la précaution de les arrêter, au seuil de notre frêle organisme, à la moindre fissure accidentelle de l'enveloppe qui normalement nous défend contre leurs incessantes attaques.

Mais, désormais, comme on les a étudiés, catalogués, classés, cultivés, dressés, éduqués, on peut avec succès s'en garer ou même les exterminer quand, malgré nous, ils ont envahi la place.

S'agit-il par exemple d'une blessure simple, d'une brèche même légère faite au rempart tégumentaire, où pullulent généralement en paix les microbes les plus divers? Quelques assiégeants y tombent de suite, avant l'arrivée du chirurgien, et il faut immédiatement tenter de les déloger, pour éviter l'infection du blessé. Et cette lutte contre le microbe qui s'est emparé de notre point faible constitue précisément ce qu'on a appelé l'*antisepsie,* la lutte contre la septicité,

Digitized by Google

c'est-à-dire la méthode antiseptique trouvée par Lister en Angleterre, vulgarisée en France par Lucas-Championnière et ses élèves. Grâce à des substances chimiques qu'on nomme antiseptiques, et dont les principales sont l'acide phénique, le sublimé et l'iodoforme, on parvient à guérir ces blessés infectés, les malades touchés par le malin génie, comme disaient les écoles chirurgicales d'antan.

A côté de ces faits, il existe une catégorie de malades qu'on peut, en pratique, considérer comme indemnes de toute contamination, au moment où ils viennent demander à l'opérateur de les débarrasser d'une lésion profonde, de corriger une difformité congénitale, d'enlever une tumeur de l'estomac, du rein, voire même du cerveau ou du poumon. Jadis, quand il tentait de toucher à ces pauvres déshérités de la nature, le chirurgien, — qui opérait pourtant aussi bien qu'aujourd'hui — les tuait, on peut le dire maintenant, sans autre forme de procès. Au cours de l'intervention, en effet, il introduisait dans l'organisme, sans le savoir et sans y prendre garde, des microbes aussi nombreux que dangereux, qui infectaient l'opéré et l'enlevaient de septicémie, d'infection purulente, de tétanos ou de pourriture d'hôpital.

Aujourd'hui, grâce surtout aux recherches théoriques de Pasteur et de ses collaborateurs, et aux tentatives, en France, de Tripier et de F. Terrier, aidés de tous leurs élèves — dont nous avons le triste honneur d'être déjà l'un des plus anciens parmi ceux qui ont travaillé ces questions — on sait empêcher les germes de forcer la brèche créée sur les téguments par le bistouri du chirurgien, allant à la recherche de la tumeur à extirper ou de l'organe à restaurer. Ici, on le voit, on ne dépose plus dans la plaie faite par l'homme de l'art des substances chimiques capables de détruire sur place, ou tout au moins d'atténuer, dans la mesure nécessaire, la puissance septique des microbes qui y ont été apportés ou y sont tombés : on s'efforce au contraire de leur barrer la route. Pour cela, il suffit de ne mettre en contact avec l'organisme, au préalable dépourvu lui-même de tout germe nocif au point où doit porter l'acte chirurgical, aucun objet infecté, souillé par les microbes à redouter, aucun objet susceptible d'être le véhicule d'un principe infectieux quelconque. Il faut, en un mot, opérer à l'abri de tout microbe, en ne se servant que d'appareils stérilisés à l'avance.

C'est cette méthode, empruntée aux laboratoires de bactériologie qui l'avaient créée, et appliquée à la chirurgie par les opérateurs que nous citions plus haut et ceux qui depuis les ont imités, qui a vraiment révolutionné, avec l'aide de l'antisepsie, les habitudes médicales d'autrefois, et c'est précisément elle que nous désignions au début sous la dénomination de méthode aseptique ou d'asepsie.

Armés d'une pareille cuirasse, les chirurgiens ont pu partir en guerre et attaquer avec les plus brillants succès les organes jusqu'à présent considérés pratiquement comme les plus inaccessibles, c'est-à-dire tous les viscères de l'abdomen : intestins, foie, rate, pancréas, estomac, etc., puis ceux de la cavité crânienne, cerveau et cervelet, et du thorax, poumons et cœur lui-même.

Pour atteindre ces résultats, deux ordres de facteurs seulement interviennent : celui qui vise d'une part le malade, c'est-à-dire le champ de l'opération ; celui qui a trait, d'autre part, à l'acte chirurgical lui-même, c'est-à-dire au chirurgien et à ses aides, et au matériel qu'il emploie.

Il suffit donc, avant l'opération, de désinfecter tout ce qui va être en contact avec l'opéré, et le champ opératoire lui-même ; pendant l'opération, d'avoir une préoccupation constante, celle de ne pas infecter son sujet, et pour cela, de surveiller surtout tous les objets matériels utilisés, — car nous sommes, comme a dit Lister, nous autres chirurgiens, à peu près indépendants de l'atmosphère où les germes dangereux sem-

Digitized by Google

blent manquer; — après l'opération, de bien protéger la plaie qui a été faite, à l'aide de pansements appropriés, purifiés eux-mêmes et parfaitement hermétiques.

Tout cela ne paraît guère, à première vue, bien complexe. Mais, si j'entrais dans le détail de l'exécution, il me serait facile de montrer qu'on n'obtient le but rêvé qu'avec des efforts inouïs, des précautions extraordinaires, des minuties dont les non initiés ne peuvent arriver à saisir la portée. Il me suffira d'ajouter, pour montrer que tout n'est point rose dans la vie du chirurgien, qu'il nous a fallu organiser dans ce but, à côté de nos salles d'opérations, de véritables laboratoires où grondent des marmites, chauffent des étuves et coulent à flots les poisons les plus terribles. Et, si une seule faute est commise dans la préparation de tout ce matériel, il peut parfois en résulter la mort d'un opéré qui n'avait guère que cette seule mauvaise chance à craindre. C'est l'épée de Damoclès perpétuellement suspendue non plus sur la tête du malade, mais au-dessus du crâne dénudé ou blanchi du plus impeccable des opérateurs. La méthode aseptique est bien connue aujourd'hui dans ses principes fondamentaux, et théoriquement, sur ce point spécial, rien ne reste à faire. Mais, dans le domaine de la chirurgie courante, plusieurs *desiderata* persistent encore. Tout fait espérer que sous peu ils n'existeront plus qu'à l'état de souvenir, et que des jours plus beaux encore sont réservés à notre art dans sa marche toujours triomphale.

*
* *

Malgré cela, deux obstacles se dressent, même aujourd'hui, devant l'interventionniste hardi, et l'empêchent de demander aux doctrines modernes tout ce qu'elles peuvent donner.

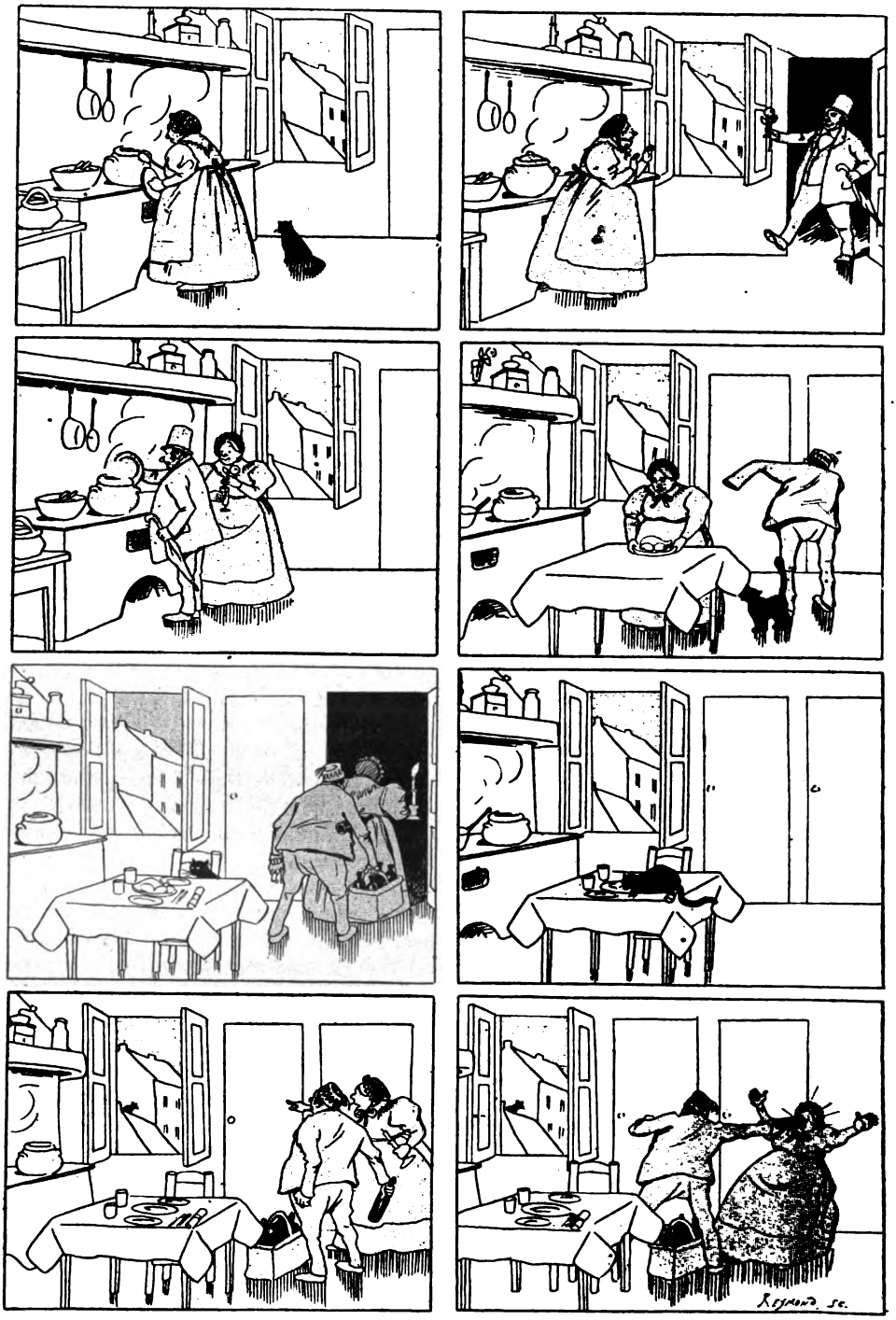
C'est d'abord la crainte — fait légitime et très excusable d'ailleurs — de tout patient, quand on lui parle d'intervention sanglante; et, d'autre part, la résistance de certains praticiens timorés, et peu instruits des progrès de la science contemporaine, qui ne voient que d'un œil contrit l'envahissement croissant de la chirurgie dans le domaine de la médecine proprement dite. Ils ne pardonnent pas à ceux qui viennent ainsi, sans vergogne, leur couper l'herbe sous le pied, de même qu'ils poursuivent toujours d'un certain regard haineux, réel, quoique parfaitement dissimulé, les hygiénistes qui n'hésiteraient nullement, et à bon droit, s'ils le pouvaient, à leur enlever leur dernier morceau de la bouche...

Le patient, en effet, peu ou pas ou mal conseillé, ne s'adresse d'ordinaire que trop tard au chirurgien compétent. Quand il vient demander son assistance, la lésion a fait des progrès si considérables que son mal est, et sera toujours au-dessus des ressources de l'art, à supposer même qu'on pourfende le malade en plusieurs morceaux! Telle cette personne qui ne veut entendre parler du bistouri que lorsque son cancer de l'estomac s'est propagé déjà à tous les organes de l'abdomen. Tel cet impotent, atteint de coliques hépatiques, qui a bien l'intention de ne demander secours à un opérateur que lorsqu'il aura fait un certain nombre de voyages à Vichy, ou souffert pendant de longues années. Au début, l'intervention aurait amené une guérison radicale; plus tard, faite chez un sujet dont la plupart des organes ne fonctionnent plus, elle peut entraîner la mort, faute d'une résistance suffisante de l'organisme épuisé.

Et celui qu'on accuse en l'espèce est le chirurgien, alors qu'on ne devrait s'en prendre qu'au patient lui-même, demeuré trop craintif, ou qu'à son médecin, restant obstinément admirateur passionné des errements du passé! Avouez que, pour ces malades-là, ce n'était guère la peine de découvrir l'anesthésie et l'asepsie, et surtout l'anesthésie, dont ils paraissent oublier les bienfaits, dignes pourtant d'une admiration plus sincère.

Dr Marcel Baudouin.

Digitized by Google




A LA FORTUNE DU POT. — Par Cottin.

Digitized by Google

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Paul Arène, qui fit la *Chèvre d'or*, vient de publier des nouvelles méridionales d'un félibrige gai, dans son volume *le Midi bouge*, qui suit de près son récent roman, *Domnine*. Ces deux livres, dans des tons différents, flairent bon le midi, et ils réjouissent l'âme par leur style limpide et clair comme l'eau courante des gardons, ennemi des déliquescences fanées des néo-modernes. De ces deux œuvres qui arrivent à peu près à la même heure, l'une nous sera le prétexte de parler de l'autre. Sans méconnaître la belle humeur et le don pittoresque des récits du *Midi bouge*, la fantaisie ou la véracité dans les peintures du jambon d'Anseaume, de l'oncle Sombucq, du Biscot des trois femmes ou des ânes de Piégut, l'autre volume, bien que moins immédiatement récent, est une œuvre de plus d'ampleur et de plus de travail, où l'auteur a mis plus de lui-même, et où il nous apparaît plus complet.

L'intrigue est simple et suffit pour arrêter l'intérêt, tout en servant de canevas aux broderies ingénieuses de l'artiste. Un jeune homme du village de Rochegude séduit une jeune fille née dans un milieu pervers et que l'éducation chaste de sœur Nanon n'a pas suffi pour protéger contre la faute. Bientôt Médéric se lasse de Domnine; ils se quittent; il se marie et elle en fait autant. Mais Médéric devient veuf. Avec un cynisme déplorable, et malgré l'enfant qui lui est resté de son mariage, il reprend ses anciennes relations avec Domnine, et celle-ci oublie ses devoirs conjugaux jusqu'à renouer ses relations coupables avec son séducteur. Mais, de nouveau, Médéric trop volage abandonne son amie et se remarie avec la fille peu recommandable d'un cafetier très immoral. Domnine, lasse de tant de perfidies, décide sa vengeance. Elle attire son infidèle dans une cabane écartée où elle le retient. L'autre, flatté par sa sotte vanité d'homme à bonnes fortunes, est accouru au rendez-vous de mort. Cependant Domnine a fait avertir son mari, le vieux Trabuc, qu'un loup s'est réfugié dans la cabanette. Celui-ci y va, après avoir chargé son arme de bonne chevrotine. Il trouve Domnine et Médéric ensemble, il les tue, et se tue lui-même quand il a été arrêté, non sans une vive résistance. Médéric seul survit à ses blessures, se marie avec la cafetière et passe dans le pays pour un digne homme échappé au guet-apens d'une fille perdue.

L'histoire est navrante, dramatique et poignante. Peut-être eût-elle gagné à être moins pessimiste et à produire moins de canailles et plus d'honnêtes gens. A part sœur Nanon, il n'est pas un des personnages qui vaille la corde pour le pendre; mais une fois ce postulat admis, l'étude est fortement faite, les caractères sont bien posés, et le drame est assez habilement conduit, quoiqu'un peu trop rapide d'allure. Tous ces gens se quittent, se reprennent, se marient, deviennent veufs, se remarient avec une prestesse qui surprend un peu l'attention. C'est la part de la psychologie qui est la moindre. On assiste à un défilé de faits plutôt qu'à leur explication.

Les deux protagonistes sont Médéric et Domnine, — Domnine, une fille de mère perdue, qui a du mauvais sang dans les veines, et que l'amour ne régénère pas; pauvre abandonnée qui n'a personne pour la guider et l'avertir, qui trouve dans sa famille les plus néfastes exemples, et qui subit sans révolte la loi de l'hérédité; amante fidèle, pourtant, qu'étonnent et qu'indignent les lâchetés humaines, et qui purifie un peu l'amour par la mort.

Son partenaire, Médéric, est un franc vaurien, un don Juan de bas étage, séducteur inconstant, épouseur de toutes mains, le roi de la jeunesse dorée de son village, qui n'a même pas le courage de réparer ses crimes et qui retourne de temps en temps à ses anciennes amours, comme le chien à son vomissement. C'est un héros qui a le tort de décourager toutes nos sympathies, en nous laissant partout de lui l'opinion d'un pleutre. C'est une manière comme une autre, et moins banale qu'une autre, d'envisager le type du héros de roman : peut-être la vieille coutume de nos pères n'a-t-elle pu vieillir et vivre que parce qu'elle était la meilleure. On s'intéresse mieux et plus aisément à

Digitized by Google

de braves gens. Si la comédie de Le Sage, *Turcaret,* n'a jamais pu fournir une bien longue carrière, c'est qu'elle offre un ramassis de gens tous plus tarés les uns que les autres, et qu'il n'y a pas un seul être honnête dans la pièce. Le public, spectateur ou lecteur, veut estimer celui dont il suit les aventures, et l'on n'a pas d'exemple de succès s'attachant à un roman ou à un drame qui, en rendant le vice aimable, le récompense et oublie de punir la traîtrise.

Derrière ces figures de premier plan viennent s'en grouper d'autres qui sont bien réussies, sœur Nanon, qui vit retirée et s'occupe à tuyauter des surplis dans sa chambrette qui sent bon la cire des cierges et les pommes rangées dans les tiroirs; Trabuc, l'honnête et malheureux mari de Domnine, qui ne paraît guère qu'à la fin, visant de son arme le couple coupable et se barricadant avec le cadavre de sa femme pour résister aux gendarmes; le ménage Guisolphe, tenanciers d'un café qui devient café chantant, couple douteux; ils font prospérer par leurs complaisances leur établissement interlope, et marient leur fille en lui laissant prendre, pour avancer les choses, d'étranges libertés; enfin cette fille, Dolinde, dont le passé n'est pas très net, et que n'effarouchent pas les calculs les plus indélicats pour acquérir un riche et enviable mari.

Et cependant ce n'est ni dans l'intrigue, qui est dramatique, ni dans la composition des caractères, qui est nette, ni même exclusivement dans le charme du style que consiste la valeur de cette œuvre, empreinte d'une saveur bien particulière. La forme en est piquante, claire, classique; si elle est parfois entachée de quelque préciosité ou de quelque étrangeté, les cas sont rares, et l'on excuse des factures de phrase déplaisantes : « Une femme, point brune, s'apercevait sur l'aire » ou des imaginations affectées comme dans le cas de ces pêches qui, « quand les gens passaient dans les vignes, semblaient faire exprès d'abaisser à portée des lèvres la caresse de leur chair tentante ». En général, le style est ferme, dit ce qu'il veut dire, et dépeint bien ces pays enchanteurs du Midi, en s'incrustant de mots du terroir, — comme des cailloux du Rhône dans une châsse de sainte Marthe. Le « blé de lune » pousse dans les « pâtis », les « estireuses » chantent dans les « soulaïairés », tandis que les filles de famille, celles qui ont pour dot la « corne du pressoir », font la promenade sur la grand'route qui passe devant la « cabanette d'espère ».

Tous ces tableaux sont d'une couleur locale qui amuse les yeux, et les font voyager à travers ce site pittoresque d'un village des bords de la Durance au moment de l'introduction des chemins de fer. On nous en dit les anciens usages, les vieux souvenirs, le gas qui, après vendanges, parcourait les rues en soufflant dans une conque et en criant : « Vin nouveau à trois sous le litre chez Jean Bertrand, rue des Ecouffes; il est bon et je l'ai goûté! » Ou bien la boule de cristal piquée, en guise de coq, au sommet du clocher des Pères : et ce cristal, allumé chaque matin, comme par miracle, aux premiers feux du soleil levant, était le diamant de la reine Jeanne.

Il faut feuilleter, comme on ferait un album, ces croquis et ces aquarelles fraîches de ton : saint Chapoli dont l'antique statue, taillée dans un tronc de poirier sauvage par quelque barbare adorateur, protège le village, ou le coin de cour où Domnine soigne et arrose ses fleurs :

Ces fleurs attiraient des papillons et des abeilles que, de l'aurore jusqu'au soir hypocritement, les yeux mi-clos et feignant de dormir au soleil, le chat de sœur Nanon guettait.

Une barrique défoncée contenait l'eau pour l'arrosage. Souvent des oiseaux y venaient boire.

Un goupe gazouillant de roussettes s'installa même et fit son nid entre le haut du mur et les poutres du toit.

Mais Domnine était surtout fière de quelques plantes d'œillets qui prospéraient merveilleusement dans son domaine, ayant là ce qu'il leur fallait de vent léger et de soleil.

Entrez avec Domnine dans la chambre proprette de sœur Nanon, — une sorte de béguine de Provence, — où tout respire la propreté, la bonté et la piété.

Domnine n'avait jamais rien vu de comparable.

Ces rideaux si blancs aux fenêtres! Ce carreau net, d'un si beau rouge, où se réfléchissait le bas des meubles et sur lequel, tandis qu'avec ses gros souliers elle avait peur de glisser, les pantoufles bronzées de sœur Nanon craquaient à chaque pas doucement et pieusement!

Et ce crucifix, les bras étendus, sœur Nanon expliquant que Jésus, mort pour tous, ouvrait ainsi pour tous ses bras!

Et ces reliquaires venus d'Italie, où l'on voyait sous la vitre des fragments d'or avec des devises latines au milieu d'enroulements de papier doré! Et le plus beau : ces deux bouteilles, travail d'un ouvrier d'autrefois, représentant, en verre soufflé, l'une la naissance de saint François dans une étable toute pareille à celle de Nazareh, et l'autre saint François

Digitized by Google

debout après sa mort, sous la voûte qu'il s'est choisie pour sépulcre, tandis qu'autour de lui se groupent, artistement représentés, les poissons en paquet, leur tête hors de l'eau, alors qu'il passe sur la rive, les hirondelles à qui il parlait, le loup maigre qu'il apprivoisa, les arbres qu'il faisait verdir en hiver et les fleurs que produisait la terre aride en recevant le sang vermeil de ses plaies.

Dans la chambre de sœur Nanon flottait une délicieuse et indéfinissable odeur d'encens, de cire et de pommes mûres.

Gravissez à présent ce rocher d'où l'on aperçoit tout en bas Rochegude avec ses remparts trempant dans l'eau, ses quatre tours à mâchicoulis de grès rouge dressées au milieu des platanes du cours, sa ceinture de vieilles bâtisses, et la bande mince de ses toits gris traversés de rues aussi minces, aussi nettement découpées « que les gerçures dont se fendille, pendant les jours chauds, le limon sec de la rivière ».

Allons aux champs; voici les sauterelles, sur la lande aride et surchauffée :

Nerveuses et maigres, elles ne se plaisent que sur les pentes brûlées du soleil, dans les vignes et les olivettes, au milieu des mottes poudreuses pétries de cailloux coupants et d'éclats de pierre à fusil; ou encore au tournant de quelque chemin creux encaissé de murs en pierre sèche, où les rayons réverbérés condensent une chaleur de four, et que bêtes et gens se dépêchent de traverser.

Là, quand vous passez, sous le sabot du mulet ou de l'âne, c'est dans l'aveuglant éclat du soleil, comme un nuage qui se lève, un frisson d'ailes bleu d'azur et d'autres couleurs coquelicot, une volée de corps aigus vous piquant en flèche au visage; puis, le défilé franchi, tandis que derrière vous le nuage se rabat sur terre, on se retrouve, tel un assassin après son crime, ensanglanté de pied en cap par la bave qu'ont crachée sur vous ces bestioles enragées.

Et cependant, sur le champ semé de cailloux roulés et d'éclats de silex noir, entre les lavandes et les maigres œillets sauvages, le laboureur pousse le soc en chantant gravement la mélopée du sillon, l'épopée de la lutte de l'homme contre le sol, — de curieux couplets populaires que l'auteur a traduits, et qui pourraient figurer dans l'œuvre du poète paysan Bonnet, récemment découvert au pays par Alphonse Daudet. Cependant encore, les gas travaillent le blé, le lavent, vident les sacs au déversoir, et le meunier remue sa longue pelle.

Le bon grain retombait au fond, roux et lourd comme un gravier d'or, laissant flotter à la surface et filer au courant de l'eau débordante les grains tarés, les fétus et les balles oubliés par le vannage et par la brise.

Des hommes le charriaient ensuite sur des brouettes à claire-voie jusqu'aux étendoirs en plein air dont le soleil chauffait les briques.

Tout cela, c'est la Provence qui travaille; pour la voir s'amuser, il faut suivre Domnine à la foire et regarder le marché avec son tumulte, ses bœufs deux à deux, tête basse sous les longs jougs historiés, ses mélancoliques brebis et leurs grelottantes sonnailles, et les chevaux attachés aux brancards des charrettes, les bouchers, les fermiers, qui crient, se topant et comptant des piles d'écus sur leurs mouchoirs rouges étalés par terre. Il faut encore suivre les sorties de la fanfare, animant de ses accents trop bruyants les rues de Rochegude, pour la joie des enfants :

On traversait gaiement la ville, soudain réveillée au fracas des cuivres, on suivait la rue Droite, sur laquelle s'ouvrent à gauche, noires comme des cavernes, les ruelles du quartier de la citadelle, et qui, à droite, voit dégringoler d'autres ruelles en escalier, lumineuses, coupées d'arceaux, dont le dernier généralement encadre, au-dessous d'un pan de ciel bleu, les blancs graviers de la rivière; et l'on allait ainsi tantôt vers le Dauphiné, tantôt vers la Provence, en suivant les collines basses que des milliers d'oliviers, quand le mistral ne les argente point de sa caresse à rebrousse-poil, habillent d'un velours vert tendre.

Et qui voudrait des divertissements moins simples et plus raffinés les trouverait au café Guisolphe, où des chanteuses de Marseille tiennent sous le charme les Rochegudois ébaubis, dans la salle de concert ornée d'une estrade, d'un piano et de panneaux en papier peint.

Enfin, après le Midi qui travaille, après le Midi qui s'amuse, il n'est pas moins attrayant de regarder la Provence qui prie; et ce sont de bien jolies pages, celles où l'auteur décrit les curieuses et antiques traditions religieuses de son pays : la Noël, où, devant les assiettes couvertes par la végétation artificielle du blé de sainte Barbe, on étale les divins personnages de la Nativité :

Il y avait, avec le bœuf et l'âne, l'Enfant-Dieu sur sa paille et la Sainte-Famille, Gaspard et Balthazar et Melchior, le bon Roi nègre, qu'une file de chameaux suivait. Il y avait le « ravi » et la « ravie », agenouillés, l'œil en extase. Il y avait le rémouleur, dont la roue fait des étincelles. Il y avait le meunier grognon qui, réveillé dans son premier sommeil par le cri des partants et le concert des anges, apparaît à la fenêtre de son grenier, en bonnet de coton, sa lanterne à la main. Des paysans, des paysannes, tous portant

Digitized by Google

quelque humble présent : panier d'œufs, agnelet, ou bien gâteau de miel. La bohémienne arrivait avec ses tarots; le forçat, de rouge vêtu, présentait ses chaînes brisées. Seul le tambourinaire ne portait rien, car il ne possède, hélas! pour fortune, que sa musiquette et son fifre; mais il régalera Jésus d'une aubade, et ne sera pas le plus mal accueilli.

Plus tard, quand venait le vendredi saint, Domnine, dans son enfance, allait à l'église admirer de ses grands yeux étonnés les merveilles du paradis:

Chaque église et chaque chapelle, dans la ville comme dans le faubourg, avaient le leur, tous luttant de richesse et d'ingéniosité pour faire revivre, en une représentation naïvement théâtrale, le dernier acte du grand drame dont le Calvaire fut témoin.

Au fond de la nef obscure, le maître-autel, s'illuminant d'innombrables cierges, disparaissait sous un amoncellement de trésors.

Et Domnine, de ses yeux d'enfant, admirait les tapisseries d'autrefois, dont les arbres feuillus, les oiseaux et les personnages se casaient bizarrement à l'angle des gradins; les belles faïences peintes prêtées par les « vieilles familles »; puis aussi de la vaisselle plate, une soupière d'argent à gros ventre arrondi multipliant les flammes d'or, des cafetières Louis XV qui, leur bec tourné contre le mur, remplissaient noblement le rôle d'urnes; et, tout au bas de l'éblouissant échafaudage, au milieu d'un entassement de branches vertes et de mousses, la grotte du sépulcre où gisait, mystérieux symbole, un doux agneau frisé, un agneau véritable, portant encore au cou, dans la laine blanche qui saigne, tout neuf, le couteau du boucher.

Ce jour-là, chez les Ursulines, des religieuses chantaient invisibles derrière des grilles; et les pénitents blancs dans leur chapelle, célébraient l'office de « Ténèbres ».

Ils psalmodiaient en latin lugubre; après chaque psaume; le prieur, effrayant à voir avec les trous noirs de sa cagoule, éteignait un des cierges plantés en triangle et qui, seuls, éclairaient la chapelle. L'ombre s'épaississait lentement. Après le dernier cierge éteint, nuit complète et complet silence.

Alors, — cela s'appelait faire « barrabas » — malgré un peu de tremblement, les gamins de la ville entraient en scène; et poussant de grands cris, sortant de dessous leurs blouses des crécelles et des conques marines, exécutaient, cachés dans l'ombre, un charivari formidable.

Le tout gravement, comme pour accomplir un devoir, avec la conscience et l'orgueil d'être ainsi les gardiens d'une tradition vénérable.

Les épisodes et accessoires de ce genre abondent. S'il y en avait davantage, l'œuvre verserait dans le livre à tiroirs, — genre hybride où l'intrigue est un fil ténu auquel on accroche les digressions; si elles sont trop nombreuses, le fil casse. Ce n'est pas le cas ici, et la fable supporte vaillamment ces hors-d'œuvre qui la font valoir sans la charger, pareils aux épisodes des poèmes latins. Ici, pour qui veut ne s'intéresser qu'au sort des personnages et aux événements, le livre est vite lu; mais ce serait un tort de lire vite : ce serait perdre le bénéfice de pages pleines de talent, dont on oublie qu'elles sont à côté du sujet, même si l'auteur nous fait une rapide esquisse de Tunis à propos d'une chanteuse qui a exercé ses talents dans la cité du bey, ou même s'il nous fait un piquant historique des moyens de transport, de la patache à la locomotive, à propos de l'inauguration du chemin de fer de Rochegude. Non seulement il ne faut pas lui tenir rigueur de ce petit bavardage, mais encore il faut lui en savoir gré, car il lui doit un des couplets les mieux réussis et les plus heureux de son livre, — le couplet sur la révolution que le chemin de fer a apportée dans ses panaches de fumée au sein des paisibles campagnes du Midi, qui s'en sont trouvées toutes bouleversées et, qui pis est, corrompues. C'est un délicieux *olim et nunc*.

Telles sont, au total, les impressions que laisse ce bon livre, — livre d'artiste, de poète, de dilettante délicat et épris de la forme, qui a, au plus haut point, le sentiment des beautés de la nature et le sens du pittoresque. Ce sont qualités qui se font rares en ce temps de lettres mercantiles. Nous n'avons plus guère, en ce genre, avec Paul Arène et un peu au-dessus même, que M. Anatole France. Il faut saluer ces artistes qui dédaignent d'être des artisans, et c'est plaisir d'en goûter le subtil atticisme : M. Arène est un Latin épris de la terre, que le séjour de Paris, l'Athènes moderne, a rendu attique.

***

On voudrait pouvoir en dire autant du très intéressant roman de M. Léon-A. Daudet, *les Kamtchatka*, qui serait une œuvre de plus haute portée si la forme en était plus classique.

Avant de parler de ce livre, il faut d'abord laisser l'auteur nous expliquer son titre un peu énigmatique :

Les *Kamtchatka*, tel était le surnom que Paul avait infligé à ces outranciers de la mode et des préjugés à rebours, à ces bourgeois exaspérés, habitants de régions brumeuses, excessives et stériles, qui, sur la foi de quelques farceurs, conviennent de certaines admirations, adoptent certains *génies*, certains mobiliers, certaines croyances, un certain ton,

Digitized by Google

certains clichés dénigreurs ou laudatifs, et sabrent impitoyablement tout ce qui n'est pas en vue de leur burlesque presqu'île, tout ce qui sort de leurs théories artistiques mensongères et empruntées.

Notez que ce surnom et cette définition désignent, en fin de compte, les esprits qui souffrent d'un faux raffinement, de la passion des raretés excentriques, qui ont le dégoût du commun, qui cherchent une originalité facile dans des goûts factices et des engouements convenus, qui exaspèrent leur sensibilité pour courir après des sensations nouvelles, qui se trémoussent pour ne pas ressembler à l'odieux vulgaire, qui ont des haut-le-cœur devant les enthousiasmes de la foule, qui se réfugient dans leur île ou presqu'île déserte, loin des profanes, qui courtisent l'arcane et l'abscons, qui se singularisent par fierté méprisante, par conscience de leur supériorité sur nous, par respect pour leur âme spéciale et par culte de leur égoïsme.

Ce type-là n'est pas neuf dans son essence. Ses manifestations varient avec les dates. Molière à ses débuts l'observa et fit avec lui ses *Précieuses ridicules*. M. Daudet a suivi l'exemple de Molière.

Il s'est dit qu'il y avait dans notre société actuelle un clan ou plutôt des clans bizarres, des coteries d'admiration mutuelle et de génie obscur, que les précieux ne sont pas morts, et qu'il serait aisé d'en refaire le tableau mis au point du jour. Il leur a donné un nom un peu entaché lui-même de préciosité, et il a fait son livre.

Ce livre est curieux et dénote un tempérament de romancier et d'observateur; il est plein de belles promesses. M. Daudet sait voir; il a de qui tenir; il voit même un peu trop pour le moment; mais ce sont peccadilles de jeunesse qui s'atténueront. C'est l'impression que laisse son œuvre : elle est jeune, mais d'une belle jeunesse qui donne bon espoir.

Ce n'est ni par le style ni par la composition qu'elle est notable, car ces deux éléments en sont la part la plus faible. Ce que j'y trouve de plus remarquable en est l'observation et le rendu des caractères. Ses personnages se tiennent, vivent, ont leur physionomie propre, et obéissent d'un bout à l'autre à l'éternelle leçon d'Horace : *sibi constet.*

De composition, il y en a guère. Des personnages s'agitent, parlent, font des gestes, passent du salon de Mme Toupin des Mares à celui de Suzu, puis à la répétition d'une pièce décadente, puis au salon de l'hôtel Scudermo, et c'est à peu près tout.

Un brave jeune peintre aime une brave jeune fille à qui un vilain décadent tend des pièges; celui-ci est blessé en duel et l'autre épouse son adorée. Il y a comme un parti pris de ne pas raconter une « histoire », mais de faire un tableau. Ce n'est pas le roman d'intrigue, mais c'est le roman de mœurs et de conditions. Ce point de vue est tout à fait légitime.

C'est vers l'étude des caractères que l'auteur a porté son effort, et sa galerie de précieux et de décadents est bien amusante : elle fait suite aux précieux de l'abbé de Pure et aux discurs de *phœbus* de La Bruyère.

Ce sont tous les excentriques de notre temps, en art, en littérature, en musique, en peinture, en magie, depuis le peintre qui fixe sur la toile les cauchemars qu'il sollicite artificiellement, ou le compositeur qui fait tonitruer et bouillonner des sons incohérents, jusqu'à la femme morphinisée qui étale des foulards de soie dans sa chambre à coucher pour que les fées ne se blessent pas les pieds, ou le poète qui chante sans rime ni raison.

Voici la profession de foi de la déliquescence quintessenciée; c'est une détraquée qui parle :

— Moi j'adore : *primo*, l'abbé Serbe ici présent; *secundo*, Trouguin : c'est mon artiste préféré; et puis, une toute velouteuse orchidée noire, un parfum qui sent l'éther et le poivre, que je fabrique moi-même; Edgar de Friès dans ses rondels, Johannès Hallyre dans ses sonates et fantaisies, pas les fugues, oh! non! le roi des fugues reste Bach. J'ai du goût pour le troisième acte de *Parsifal*, le *second Faust*, Henri VIII de Shakespeare : ses autres drames sont fades; certains mystiques, surtout saint Jean-de-la-Croix... Quoi donc encore? Je n'ai pas mon compte... les estampes de Cardon, *Zarathustra* de Nietsche, le satin mauve et les Kangouroos tout jeunes, tout jeunes, quand ils ont l'air de souris. Voilà mon bilan! A part cela, tout m'écœure et m'exaspère.

Voici, d'autre part, le lointain disciple de Valmont, le perverti par raison qui salit l'amour, brutalise la femme et court le monde, à l'affût des liaisons dangereuses :

— Dès mon enfance, j'eus des dispositions à la perversité. Elles stupéfiaient ma famille. J'aimais à frapper des êtres faibles pour avoir ensuite un remords. Le remords, le mépris, tels sont mes plus violents plaisirs. Avec les années, ma cruauté naturelle se nuança d'une

Digitized by Google

feinte douceur qui me facilita l'approche des femmes. Je jouai d'elles avec une adresse singulière, les considérant comme un laboratoire de l'amour, comme l'ennemi du plaisir. Mon orgueil augmenta. Il fit de moi le centre d'un petit univers où je manœuvrais à ma guise.

Il fait rêver les vieilles toquées, et l'une d'elles lui fait sa déclaration :

— Savez-vous, mon cher, que si je vous eusse rencontré dans ma jeunesse, je me serais probablement toquée de vous?

— Malheur, malheur à celle qui me confie son âme! Je la malaxe et la triture à mon gré; je la déforme et je la brise... Madame, donnez-moi l'âme de Claire Houdraye.

— Mais vous êtes un démon!

— Il en faut pour dompter les anges. Puis-je compter sur vous? Signons-nous notre traité d'alliance?

Tous ces types sont bien dessinés et se tiennent, et ce n'est pas l'un des moins amusants que ce Toupin des Mares, gros marchand de suif, dont la femme tient salon d'art et de lettres. Il patauge dans tous ces raffinements avec l'insolence que donne l'argent. Le trait le plus heureux de son caractère est son insistance à maintenir lui-même dans ses fonctions de collaborateur l'amant qui le débarrasse de sa femme.

Comme celui-ci veut prendre un congé et aller à Florence, là où les supplications de la femme échouent, les ordres du mari prévalent. La page est du meilleur comique. Le mari tarabuste son coadjuteur :

— Ta, ta, ta! je ne suis pas une buse. Je flaire le lièvre au gîte. Vous allez promener une petite femme! Et l'implacable doigt entra dans les côtes de Greveuille. Ah! farceur! lâcheur! Je les connais, moi, les stylistes! Mais pas de ça, Lisette! Vous n'allez pas porter le trouble dans mon ménage! Ah! mon gaillard, vous vous imaginez que je vais me mettre en quatre pour vous nourrir, vous verser mon saint-estèphe et recevoir ici vos amis, qui font un bacchanal d'enfer, racontent jusqu'à des quatre heures du matin des histoires qui m'assomment et me tapent de 20 francs au départ? Vous vous figurez que je dépenserai ma pauvre galette à seule fin de vous distraire et d'avoir la paix chez moi, et que, crac! un beau matin, vous vous trotterez en bombe à Forence, me laissant sur les bras Mme Toupin en larmes? Eh mais! vous n'avez pas la trouille; non, par l'orteil de mon oncle, vous n'avez pas la trouille!

Florence est en effet La Mecque de cette secte, et qui n'y a pas été voir et copier la coiffure des Botticelli n'est pas digne de vivre :

Florence est à la fois le Paradis, La Mecque et l'excuse des Kamtchatka : « Je vais à Florence », cela signifie : « Je me hisse au-dessus des autres hommes, je me sépare de la foule, j'emporte ma tour d'ivoire! » Quiconque n'est pas allé à Florence n'a droit à aucune considération, à aucun égard. C'est un individu sans nom et sans baptême. Puisqu'il n'a pas vu Botticelli ni ses congénères, qu'il n'a point passé aux « Uffizi » des journées de religieux enthousiasme, il ne mérite plus la qualification d'humain, il n'a que faire sur la planète. Florence, c'est le *Bayreuth* italien, la consécration nécessaire. Celui qui revient de Florence est marqué du signe mystérieux, comme celui qui a entendu *Parsifal*. Il a un aspect nouveau, une odeur nouvelle. Quels que soient désormais ses erreurs, ses écarts, il est Kamtchatka et restera Kamtchatka. Le diplôme est indélébile.

Tout cela est finement observé par un œil perspicace, et l'on aperçoit par delà le texte de longues pages de notes dans le carnet du peintre, qui a copié ici une affiche désopilante, là un menu exhilarant; au théâtre, on joue une Norderie traduite du groenlandais, avec un hurliste; une abstraction rythmée, avec le concours du dieu borgne des extases et des figurants « bien voulants »; à table, on sert de la poularde « multiple et une » et des émincés de cochon négateur. A la toilette, on se lave les mains dans de l'eau dorée, et au dessert, on glorifie l'anarchie.

Plusieurs scènes, à les prendre isolément — et elles se pourraient détacher, — sont des nouvelles exquises : ainsi la visite de Sivreuse chez une racoleuse auprès de laquelle il se fait passer pour un gueux; cette femme le réconforte, puis quand elle s'aperçoit, à la vue des louis d'or, qu'elle a été bernée, elle crie dans sa fierté blessée et veut suriner son hôte; — ainsi, encore, la très intéressante visite de Suzu et de son adorateur Turniquel dans les bouges de la place Maubert, et la façon dont Turniquel passa le reste de sa nuit en caleçon sur les quais; — ainsi la description des coulisses après la représentation houleuse de la Norderie, et les imprécations du directeur, qui baisse son bec de gaz par économie; — de même la scène d'hypocrite déclaration où Sivreuse dit son faux amour à Claire, tandis que son rival écoute derrière une tenture; — et comment encore oublier la scène du conférencier, qui vient « taper » Sivreuse de quelques louis pour faire une conférence sur lui?

Ce sont des épisodes bien menés et attrayants, qui constatent un talent réel et vigoureux. Il gagnera à se contenir et à

Digitized by Google

élaguer des superfluités. Le conseil de Nicole reste toujours vrai pour les écrivains :

— Il faut savoir se couper bras et jambes.

M. Daudet observe beaucoup : il se noie quelquefois dans le déluge de ses observations; il ne choisit pas assez, et il en garde d'inutiles ou de fâcheuses. N'y a-t-il pas bien de l'afféterie dans cette étrange philosophie des foules :

Claire Houdraye et Paul Lermy descendaient côte à côte l'avenue des Champs-Élysées, fendant la foule, qui comme un fleuve coulait depuis l'Arc de Triomphe, jouissant de leur discret amour, du joyeux crépuscule poudré d'or et de rose. D'innombrables voitures, victorias, fiacres, mail-coachs et chars à bancs ramenaient les badauds des courses dans Paris. Les jeunes gens causaient de leur après-midi, rappelaient les travers des Kamtchatka, l'infatuation de Véronisse et la brutalité du père Toupin; mais quelque pensée plus sérieuse nuançait les beaux regards de Claire et versait la force à son compagnon. De la multitude monte le désir. Ces pas, qui portent vers le tombeau à travers les fragiles distractions humaines, ces voix que transmet l'air limpide et qu'agitent les brises innombrables des sentiments, ces attitudes et ces visages mêlés, cette hâte de la fin du jour et cette extase pamée de la lumière, tels sont les pages luxueux de la mélancolie, introductrice elle-même de la passion, reine des cœurs et des destins, conquérante du monde intime.

Qui diantre s'en fut jamais douté ? Observateur minutieux et méticuleux, il est quelquefois prolixe et bavard, et il se complait trop longtemps dans les basses circonstances. Regardez celui-ci s'asseoir :

Il s'étudiait à prendre une pose remarquable, l'attitude du philosophe qui médite sur les ruines d'un monde. Il passa d'abord sa jambe droite sous la gauche et mit son menton osseux dans sa main, le coude au dossier de la chaise. Ceci ne lui parut pas assez impressionnant. Il déplia son système, et glissa la jambe gauche sous la droite au contraire, ajouta la seconde main au support du menton.

C'est trop de complaisance et sans grand profit.

Mais le reproche le plus grave va contre le style qui fourmille de tares regrettables. On y voit « une main où scintillait une grosse bague fière d'être la camarade de l'autre main qui portait le chapeau » ; les visiteurs entrent au salon « par les soins de la soubrette »; des cheveux parlent : « sa moustache blonde, ses cheveux blonds disaient aux lèvres et au crâne : de quel délicat assemblage nous avons l'honneur de faire partie! » Le goût n'y est pas toujours sûr et a des écarts; et quand on lit qu'une femme a le parler *juteux* ou les yeux *globuleux*, ou des narines *cochères*, ou une tête *vultueuse*, il vous prend envie tout en souriant de ces préciosités, de penser que l'étude du Kamtchatkisme a peut-être un peu déteint sur l'auteur.

o°o

Un des petits événements de la librairie a été l'apparition d'une savante plaquette de M. Victorien Sardou, de l'Académie française, *la Maison de Robespierre*, réponse à M. E. Hamel, sénateur, avec plans et gravures, chez Ollendorff. La question en soi n'est pas palpitante d'intérêt pour la généralité du public : il s'agit de déterminer l'emplacement et la forme de la maison de Robespierre, — la fameuse maison Duplay, habitée par Robespierre jusqu'à sa mort. Les détails seuls sont points de litige; les deux adversaires sont d'accord que cette maison porte bien le numéro 298 de la rue Saint-Honoré. Mais M. Hamel prétend que de la maison primitive rien ne subsiste, et que l'aile habitée par Robespierre était à droite de la cour. M. Sardou conteste le premier point, et quant au second, il place cette aile à gauche. Voilà, direz-vous, qui nous est fort égal. Justement, c'est là le mérite de cette plaquette qui nous intéresse et nous passionne pour si peu de chose. Rien n'est amusant comme cette volubilité, cette chaleur, cette action que M. Sardou apporte à la défense de sa cause, si minime soit-elle. Quel excellent avocat il eût été, s'il n'eut pas fait de théâtre ! C'est une avalanche d'arguments, de mots drôles, de traits d'esprit. Il y a de tout dans ce plaidoyer qui, par le ton entrainant, semble devoir sauver au moins l'honneur du pays : des anecdotes, des estampes, des reproductions, des plans, des schémas, des croquis, des levés de cadastre, des tracés topographiques. Que de bruit pour savoir si la porte de Robespierre était à droite ou à gauche ! Mais que voilà bien notre Sardou, cet homme de salpêtre qui prend feu au moindre choc, et qui s'enflamme pour une question de mur mitoyen!

M. Legouvé, — qui vient, par parenthèse, de publier sur Jean-Jacques Rousseau une étude concise et forte, pleine de faits et d'idées, et définitive, — me contait un jour :

Digitized by Google

— Sardou! En voilà un auquel il ne fait pas bon se frotter! Assollant lui réclama une fois la moitié des droits d'auteur pour une pièce dont il prétendait que l'idée lui avait été volée. Il y eut convocation devant la Société des auteurs dramatiques. Assollant démontra la similitude des scènes de Sardou et des siennes.

— C'est juste, repartit Sardou, et la similitude est plus grande encore que ne le dit mon confrère: Nos scènes sont identiques. Seulement, — et il ouvrit deux ou trois livres, — voici les auteurs auxquels il les a prises.

Sardou a beaucoup de lectures et d'érudition. Il connaît bien l'époque révolutionnaire, et par ce phénomène fréquent chez les artistes, il affectionne son rôle d'historien, auquel il tient plus peut-être, du moins autant, qu'à son titre d'auteur dramatique. Tous les grands hommes ont un faible pour leurs talents à côté. La plaquette de la maison de Robespierre, c'est la protestation de l'historien blessé dans son amour-propre et son ambition, et qui relève avec quelque aigreur l'insulte d' « historien secondaire » :

— Qu'il a donc bonne grâce à me traiter dédaigneusement d'historien secondaire, qui joue de la Révolution comme Ingres jouait du violon. J'en râcle toujours assez pour lui faire entendre ce petit air.

La même librairie Ollendorff a inauguré une petite collection illustrée qui fait concurrence à la collection Guillaume, dont elle n'a pourtant pas tout le fini et le cachet de finesse. Un des derniers volumes parus est de Jules Case, *La Volonté du Bonheur*. C'est un recueil de deux nouvelles d'une psychologie assez pénétrante. L'une, *La Petite Guerre,* est l'histoire d'une jeune fille, Andrée, qui s'exerce à l'amour et au fleuretage avec un galant chef de bureau, M. Ryvier. Elle a un fiancé, et elle prépare ses effets sur le tendre fonctionnaire qu'elle a pris pour mannequin. Mais le mannequin s'y trompe et connaît mal son rôle. Il accepte pour argent comptant les amabilités et les assiduités d'Andrée; il prend la comédie pour le réel; il se croit à la vraie guerre, et il n'est qu'à la petite guerre. Quand les écailles lui tombent des yeux, il est tout penaud et marri de n'être pas mari.

L'autre nouvelle est celle qui donne son nom au volume, *La Volonté du Bonheur*. Ce titre n'est pas fort clair et ne donne pas grand'chose à entendre. Il s'élucide par le récit. Une jeune femme fort exaltée et adonnée au spiritisme a perdu son mari. Elle reste veuve inconsolable. Elle a cependant la ressource d'évoquer l'ombre de son cher époux tous les jours. Les spirites ont sur leurs frères cet immense avantage, que la mort n'est nullement un obstacle pour revoir les gens. On peut même dire, au contraire, que pour eux, plus les gens sont morts, plus la visite est facile. Quand on invite un vivant, il peut être retenu par quelque affaire pressante. Les morts sont toujours prêts à répondre à l'invitation à cause de leur complète oisiveté. C'est un agrément appréciable.

La belle Lisa, quoique veuve, voit donc son mari tous les jours. Mais avec le temps, elle se prend à aimer un aimable soupirant qu'elle a rencontré au patinage, M. Narvel. Alors se produit le phénomène de substitution; le souvenir du mari fait place peu à peu à l'amour nouveau; les évocations se font plus pâles et plus lointaines; dans ses lettres d'outre-tombe, — car les spirites ont leur courrier, — le mari défunt conseille lui-même à sa femme d'aimer et d'épouser M. Narvel. Comme si les évocations du spiritisme étaient les hallucinations de nos désirs, les images externes dont nous revêtons maladivement nos pensées, Lisa transforme peu à peu ses visions, dans lesquelles l'image du mari et celle du prétendant se confondent insensiblement. Quand elle est bien persuadée que les deux ne font plus qu'un, que le mort et le vivant se sont pénétrés dans une fusion intime et étroite, alors elle peut épouser celui-ci sans être infidèle à celui-là, puisque c'est le même, et sa conscience est tranquille. Cette nouvelle est curieuse, clairement écrite et agréablement illustrée par André Brouillet.

°°°

La maison Dentu vient de publier *Le Débutant,* 1re partie, *De l'Éducation*, *Notes sur la Société près du vingtième siècle* par M. L. Baudry de Saunier. L'auteur donne à son livre les épithètes les plus truculentes, « livre violent, livre terrible ». Non, pas si terrible que cela. Le sujet est intéressant et l'auteur a du talent. Quelques pages sont d'une indignation généreuse et d'un lyrisme assez élevé. Il y a du vrai au fond, dans cette diatribe qui déplore l'in-

Digitized by Google

cohérence entre le système de notre éducation et les exigences de notre société. Ce roman fait son procès à l'Université et remet en question l'utilité du latin. Il pose en fait que le débutant qui sort tout émoulu de ses études est incapable de s'orienter dans la vie et est mal armé pour la lutte.

Nier qu'il y ait là un sujet fécond à romancer serait ignorer la gravité de l'intérêt palpitant du problème de l'éducation. Il y a fort à faire, et l'on y fait beaucoup depuis quelques années qui ont bouleversé et révolutionné notre enseignement national.

Ce qui manque au livre de M. Baudry, malgré sa conviction passionnée et son ton pathétique, c'est une connaissance plus approfondie de la question. De là vient l'inexpérience parfois puérile de ce curieux pamphlet. Je voudrais vous marquer par un trait ou deux ce que je veux dire. M. Baudry nous montre le bachelier entrant dans la vie : mais où a-t-il vu un bachelier aussi désarmé que le sien? Sans prétendre que le lycée prépare à la vie pratique, quel est pourtant le lycéen, qui en sait aussi peu que celui-ci? Tout l'étonne et lui est nouveau; il ne sait de quel animal est tiré le bifteck, il ignore que Balzac, le second, a fait des romans, et il n'a jamais entendu prononcer le nom de V. Hugo. Hugo est pourtant au programme des classes. Cet enfant a bien mal fait ses études. Il reproche au lycée de mal préparer à la connaissance de l'amour et des femmes. Le lycée n'est peut-être pas fait pour cela. Il prétend qu'on apprend mieux le charme des champs à la campagne que dans Virgile. L'un n'empêche pas l'autre. Quand il chausse ses bottines de chevreau, il s'écrie :

— Chevreau, qu'est-ce que c'est que ça? J'avoue que je l'ignore. *Ne sutor ultra crepidam*, voilà tout ce que les latins nous ont laissé de leur opinion sur les chaussures.

Et il s'emporte :

— Où y a-t-il crime? En ceci que le professeur qui enseigne le latin à cent élèves sait commettre une action mauvaise.

La discussion nous mènerait trop loin. M. Baudry me semble avoir frappé trop fort et à côté. Ses arguments sont trop faciles à réfuter et s'annihilent souvent eux-mêmes par leur bizarrerie. Le fond même est défectueux; c'est l'esprit du livre et sa tendance qui pèchent. M. Baudry incline vers une éducation terre à terre, pratique, utilitaire, qui existe déjà dans nos écoles primaires supérieures. La création de l'enseignement moderne dans les lycées a été une concession en ce sens. Mais, c'est ce qu'il faudrait toujours répéter quand il s'agit de ces questions, si l'on objecte :

« Le latin ne sert pas dans la vie! » alors il faut répondre à son adversaire qu'il ne saisit pas la question et qu'il est à côté. L'instruction classique ne consiste pas à donner du latin, mais à former des esprits par l'antiquité. L'enseignement du latin et du grec sont un moyen, non un but. Il assure la supériorité intellectuelle. A ceux qui préfèrent s'en passer, il est toujours loisible d'aller frapper à la porte à côté, là où la comptabilité a le pas sur les lettres.

Le livre se termine par un factum éloquent contre la religion.

La morale est que tous les jeunes gens de dix-neuf à vingt ans sont des crétins et des ratés « tels que l'Université les a formés, bons pour échouer sur le seuil de tous les métiers ».

Et dire que le pays marche tout de même!

°°°

Pour finir par un peu de poésie après ces réalités cruelles, le volume de vers de M. Henri Rouger, *Chants et poèmes*, est d'une inspiration aimable, où se mêlent agréablement le goût de l'antiquité, le sentiment de la nature et le modernisme. La pièce intitulée *Hélène* est un poétique développement du passage d'Homère où les vieillards admirent la belle Grecque qui passe. M. Pierre Huguenin nous fait passer de la Grèce au moyen âge avec son poème *Aude*, épisode de la famille d'Avo, conté avec une rare fermeté de style en des vers fort bien faits, comme dans ce couplet d'un accent simple et ému à la fois :

Une aïeule parfois, en tenant par la main
Un enfant, se détourne un instant du chemin
Et vient se reposer sous la voûte écroulée.
Elle rêve au passé. Sur le vieux mausolée
L'enfant joue en riant, ils viennent y cueillir,
L'enfant la pâle fleur, l'aïeule un souvenir.

LEO CLARETIE.



Digitized by Google

# REVUE DU MOIS PASSÉ

**Questions militaires.** — Nous n'avons pas encore, et à dessein, parlé ici des opérations qui se poursuivent à Madagascar.

C'est qu'en effet tant d'appréciations se sont donné carrière, tant de critiques se sont fait jour depuis le début des préparatifs et le débarquement des premières troupes, qu'il était bien difficile de jeter sur la conduite générale de l'expédition un coup d'œil impartial.

En présence de ces conventions extraordinaires qui confiaient à des bâtiments anglais le soin de transporter notre matériel fluvial dans la grande île africaine, puis de la malchance étrange survenue au *Brikburn,* qui portait nos chalands, malchance qui retarda de quinze jours la mise à terre du matériel, en présence de certaines incohérences administratives et de nouvelles preuves de mésintelligence entre la Guerre et la Marine, on était par trop tenté de s'associer aux critiques qui ont fondu de toutes parts sur les promoteurs et les organisateurs de l'expédition.

Par bonheur la période des tâtonnements et du piétinement sur place a pris fin grâce au général Duchesne.

On ne saura que plus tard combien il a fallu d'énergie, de volonté et d'intelligence au commandant en chef de nos troupes pour réparer le temps perdu, remettre de l'ordre dans ce désordre, combler les lacunes, parer à l'imprévu et déterminer enfin le mouvement général en avant.

Dans tous les cas, on s'aperçoit aujourd'hui que M. Hanotaux avait raison en déclarant à la tribune de la Chambre que cette campagne serait « une campagne de fièvre et de quinine »; que le ministre de la guerre n'avait pas exagéré les difficultés de l'expédition en demandant 15,000 hommes et un premier crédit de 65 millions; et qu'enfin nos excellents voisins, les Anglais, s'étaient livrés avec leur succès habituel à leur jeu favori en représentant à l'avance cette guerre comme une « guerre pour rire », sans danger, sans importance même.

C'était, en cas de retard ou d'échec, jeter la défaveur et peut-être le ridicule sur nos généraux et nos soldats et impressionner d'une manière fâcheuse l'opinion, toujours si nerveuse en France.

La tactique a failli réussir : l'opinion s'est émue en apprenant que les transports étaient bien arrivés en rade de Majunga, mais que rien n'avait été préparé pour le débarquement du matériel. Le fameux wharf prévu sur une longueur de 250 mètres en mer, n'en pouvait avoir que 80, à cause de la nature du fond, les sondages ayant été mal faits, et pendant plusieurs semaines des centaines de mille francs durent être payés aux navires affrétés que l'on était obligé de laisser tout chargés sur rade.

La marche victorieuse de la petite armée du général Duchesne a mis fin au malaise général provoqué par ces fâcheuses constatations. Elle n'avance pas vite cette armée, car son mouvement est subordonné à l'établissement d'une route, et ce n'est pas chose facile que la création d'une voie de communication résistante et durable dans un pays marécageux, insalubre ou tourmenté.

Nos soldats en reviennent donc au mode de progresser adopté par les Romains, ces maîtres dans l'art de conquérir, lorsqu'ils entreprirent ces guerres de pénétration qui devaient leur assurer la domination du monde. Le légionnaire, avant d'être un combattant, était un infatigable pionnier, créant des routes et des postes fortifiés pour assurer ses derrières et ses ravitaillements. Nos troupiers cassent des cailloux et préparent la voie aux fameux véhicules Lefebvre.

Un premier bond a porté nos avant-gardes à Suberbieville, au delà du confluent de l'Ikopa avec la Betsiboka, artère fluviale sur laquelle on avait compté pour les transports jusqu'à 140 kilomètres de Majunga, et qui les a permis jusqu'à 80 kilomètres seulement, décevant, elle aussi, calculs et prévisions.

Un combat heureux a eu lieu à Tsarasaotra : 5,000 Hovas ont essayé d'enlever l'avant-garde du général Metzinger; repoussés le premier jour, ils ont été attaqués le lendemain par les renforts envoyés

Digitized by Google

de Suberbieville, et ont abandonné deux camps avec une certaine quantité d'armes et de matériel.

On s'attend à une nouvelle résistance de leur part à Malatsy et à Andriba, deux points importants sur la route de Tananarive, mais nos troupes sont sorties maintenant de la région malsaine et flévreuse, et l'état sanitaire ira s'améliorant à mesure qu'on s'avancera vers le plateau de l'Imerina, centre de la puissance hova et réduit de sa résistance.

Si rien d'imprévu ne survient, le général Duchesne, après avoir établi un deuxième relai de ravitaillement à Andriba, situé exactement à moitié chemin de la capitale, se portera rapidement sur cette dernière, et le palais de la reine Ranavalo verra flotter sur ses terrasses les couleurs françaises vers la fin de septembre.

Les Anglais avaient prédit que nous y arriverions à temps pour y célébrer le 14 juillet!... A deux mois près!...

Et, ensuite, que fera-t-on de la grande île? une belle colonie celle-là, car elle n'a pas de voisins!

Pour nous, il n'y a pas à hésiter : pas de protectorat; *la conquête pure et simple.* Qu'on veuille bien éviter à cette nouvelle terre française le luxe coûteux d'administrateurs et de fonctionnaires dont on bourre toutes nos colonies, mais qu'on ne s'expose pas de nouveau à avoir maille à partir avec les Anglais, leurs consuls ou leurs missions, ce qui est toujours possible dans un pays de protectorat.

Quant ils se verront *chez nous*, ils n'auront plus de raison d'intriguer : leur expulsion serait trop facile; et nous pourrons tirer parti en toute sécurité des richesses très réelles de cette superbe conquête.

Après quoi, l'attention publique se portera sur une autre partie du monde, car nous sommes bien en pleine fièvre coloniale, et on ne conspuerait plus aujourd'hui le ministre de la guerre qui perdit jadis son portefeuille pour avoir osé déclarer que la France ne devait plus rester « hypnotisée par la trouée des Vosges ».

Et pourtant il convient plus que jamais de suivre les progrès accomplis par nos redoutables voisins.

Eux aussi font de l'expansion coloniale, et ils y sont obligés par leur tempérament prolifique, qui jette chaque année hors d'Allemagne des milliers d'émigrants.

Eux aussi se préoccupent de leur prépondérance à l'extérieur, car ils viennent encore d'envoyer au Chili une mission militaire, commandée par le général Kœrner, pour réorganiser l'armée chilienne.

Mais ce souci ne les empêche pas d'ajouter chaque année en Europe à leur formidable organisation un élément nouveau. L'ouverture du canal de Kiel est un grand événement dans leur histoire maritime, et on comprend que Guillaume II ait voulu par des fêtes inoubliables célébrer la réunion de la mer du Nord et de la Baltique, c'est-à-dire l'indépendance des flottes allemandes dans ces deux mers.

Quand la France aura-t-elle son canal des deux mers?

Elle aussi, aurait un intérêt majeur à pouvoir faire passer ses flottes de la Méditerranée dans l'Océan, et réciproquement, sans faire le tour de l'Espagne.

Certes, il s'agirait d'un travail plus long et plus important que celui de Kiel. Mais au moment où l'arrivée aux affaires de lord Salisbury rend probable un jour ou l'autre l'adhésion de l'Angleterre à la Triple alliance, quel surcroît de résistance n'en tirerions-nous pas?

L'infériorité de nos forces maritimes vis-à-vis de celles de l'Angleterre ne fait aucun doute; nous n'avons qu'un moyen de la compenser : il consiste à permettre la jonction de nos flottes à travers le territoire national, à annihiler Gibraltar et à transformer pour nous la Méditerranée en mer ouverte.

E. D.

**Beaux-Arts.** — Les prix de Rome ont été décernés ce mois-ci, sans qu'on ait eu fort à se louer des aptitudes des concurrents. Le sujet était, pour la peinture, *les Saintes femmes pleurant sur le Christ au pied de la croix.* M. Larée, élève de M. Bonnat, âgé de vingt-huit ans, a obtenu le prix par une composition de style traditionnel. On a remarqué parmi les autres toiles, pour des qualités de pittoresque et d'originalité, celle de M. Albert Laurens, fils de M. J.-P. Laurens, le célèbre auteur des peintures murales du Panthéon. Aux sculpteurs on avait demandé un *David vainqueur de Goliath amené devant Saül,* bas-relief à plusieurs personnages, que plusieurs ont traité en ronde bosse. M. Lemarquier, qui, mieux que pas un, a respecté dans son ouvrage les lois du bas-relief, n'a point

Digitized by Google

cependant obtenu de récompense. C'est un élève de M. Barrias, M. Roussel. qui a eu le prix.

Au Louvre, de nouvelles installations appellent l'attention des curieux. Les faïences dites hispano-moresques sont maintenant exposées plus à l'aise et dans un ordre plus digne de leur réputation. L'ancien fonds du musée a été augmenté de plusieurs pièces importantes (entre autres d'une petite porte moresque en bleu et blanc) qui font le commencement d'un véritable musée de céramique orientale. Dans une salle voisine, M. Molinier a eu l'idée moins heureuse de réunir tous les meubles de style Louis XVI avec plusieurs objets d'ameublement, qui, dispersés jusqu'aujourd'hui dans les différentes salles du Louvre, y étaient admirés plus à l'aise que dans cet entassement d'un nouveau genre. Mentionnons, entre plusieurs récentes acquisitions des galeries de peinture, un fort beau paysage de l'école anglaise représentant *Un village et une tour en ruines sur un escarpement au bord d'une rivière*. Cette précieuse peinture est de Richard Wilson.

Au musée de Cluny, diverses coiffures de femme d'ancien style ont pris récemment place dans une vitrine de la Salle des Chasubles, au rez-de-chaussée. L'intérêt d'art et la curiosité y attirent à l'envi les visiteurs. Le *Bonnet bohémien* est tissu de fil et paillettes d'or avec un bavolet de fine dentelle, la *Coiffure corinthienne* est d'argent, celle de *Linz* est un sabot d'or, celle de *Silésie* porte de la fourrure, celle de *Bavière* est toute cousue de perles. Ajoutez un *Plastron allemand,* de magnifiques fleurs brodées et d'or, et diverses pièces fort précieuses de ces anciens et exotiques costumes.

Au musée de Sèvres Mme la marquise Arconati-Visconti a fait don d'une foule d'ouvrages de faïence fort précieux; et d'autres bienfaiteurs ont enrichi ce musée d'une admirable figure de *Terme* en terre cuite, provenant du château d'Oiron où, comme on sait, des fours très importants se trouvaient établis sous Henri II.

Nous signalerons deux commandes officielles, l'une d'un nouveau timbre-poste, à M. Grasset, auteur, entre autres ouvrages fort estimés, de l'illustration des *Quatre fils Aymon*, l'autre d'un Monument aux victimes de la guerre, qui sera exécuté par M. Bartholomé, d'après son *Monument aux morts,* ouvrage fort remarqué au dernier Salon du Champ de Mars.

Une exposition très curieuse s'est tenue récemment à Bruxelles, sous les auspices d'un comité qui porte le nom assez remarquable de Comité de l'Art appliqué à la Rue. La partie rétrospective surtout a paru extrêmement intéressante. Il y avait là d'antiques enseignes de fer forgé et peinturluré, des pièces ayant servi à des processions de corporation, etc., qui ont fait la joie des amateurs.

A quoi croirons-nous désormais? Tout s'en va, et le Parthénon lui-même, le temple de Pallas, élevé il y a vingt-quatre siècles sur l'acropole d'Athènes, toujours résistant jusqu'ici, menace ruine. Un comité dont fait partie notre éminent architecte M. Magne, s'est réuni à Athènes, à l'effet d'en prévenir l'écroulement. La besogne est délicate et réclame, outre les connaissances techniques d'un architecte, l'érudition d'un archéologue. M. Magne, qui a mesuré le vénérable édifice sous toutes ses faces, n'aura laissé aux connaisseurs, dans le rapport qu'il a publié, aucun doute sur l'heureuse issue de l'œuvre qu'il a entreprise.

M. Picou est mort à la fin du mois de juillet dernier, âgé de soixante et onze ans. Peu de gens ignoraient le nom de cet artiste, dont on voyait paraître, à chaque Salon, les peintures aimables et ingénieuses. Nous rappelons *l'Amour fait passer le temps* et *le Temps fait passer l'amour*, *l'Amour plus léger que le papillon,* échantillons d'un genre qui jouit, avec feu Hamon, d'une grande vogue et dont M. Jean Aubert reste aujourd'hui le seul représentant.

L. D.

**Sciences et industrie.** — Le Conseil municipal, par une récente délibération, vient d'inviter l'Administration à étudier les moyens pratiques d'éclairage à l'aide de l'*acétylène.*

Nous sommes, en effet, peut-être à la veille d'assister à une véritable révolution dans nos procédés d'éclairage. Alors que la lutte est si vive, si ardente entre le gaz et l'électricité, entre la lampe à incandescence et le bec Auer, allons-nous assister au triomphe d'un tiers, édifiant sa fortune sur la ruine simultanée des deux anciens rivaux? Les résultats obtenus jusqu'ici sont en tout cas singulièrement encourageants. Rappelons que l'acétylène est

Digitized by Google

un carbure d'hydrogène, $C^2 H^2$, qui se présente, à la température ordinaire, sous la forme d'un gaz incolore, d'une odeur pénétrante et fortement alliacée, soluble dans l'eau à volume égal, et liquéfiable, à la pression de 83 atmosphères, à 18°. Sa densité est 0,90; sa combustion fournit un pouvoir éclairant qui est plus de *douze* fois égal à celui du gaz d'éclairage ordinaire.

La production de ce corps, découvert en 1862 par M. Berthelot, était restée pendant longtemps à l'état d'expérience et de curiosité de laboratoire. Nos lecteurs savent sûrement déjà que c'est grâce aux travaux de M. Henri Moissan, le savant français bien connu, que la fabrication de l'acétylène est à la veille d'entrer dans le domaine de la pratique industrielle. Dès le mois de mars 1894, M. Moissan soumettait à l'Académie des Sciences des échantillons d'un corps, jusque-là obtenu également à grand'peine dans les laboratoires, le *carbure de calcium*, $C^2 Ca$, et produits, sous la forme de cristaux bien nets, dans son four électrique, avec lequel il fabrique artificiellement le diamant et les pierres précieuses.

Soumis pendant quinze à vingt minutes à l'influence de la chaleur (3.500° à 4.000°) de l'arc voltaïque d'un courant de 350 ampères et 70 volts, un mélange intime de 120 grammes de chaux de marbre et de 70 grammes de charbon de sucre donne 125 grammes de cristaux noirs, parfaitement homogènes, de carbure de calcium.

Mis au contact de l'eau, ce corps se décompose instantanément, en dégageant des bulles de gaz, l'*acétylène*, et laissant un résidu de chaux.

L'expérience faite sur 285 milligrammes de carbure de calcium et 4 grammes d'eau donne environ 100 centimètres cubes d'acétylène.

On conçoit que si l'appareil de M. Moissan est encore de dimension et, par suite, de production restreintes, il n'est pas chimérique d'imaginer qu'au moyen des courants puissants que produisent nos importantes usines électriques, la fabrication du carbure de calcium, dans les fours voltaïques, soit chose assurée. C'est ce que l'on nous annonce déjà d'Amérique, où M. Willson, ingénieur de la fabrique d'aluminium de Spray (North Carolina), produirait ce corps au prix de 75 francs la tonne américaine de 908 kilogrammes.

Si, en arrondissant les chiffres que nous énumérons ci-dessus, on songe que 1.000 kilogrammes de carbure de calcium, du prix de 100 francs, fournissent 300 mètres cubes d'acétylène, soit 0 fr. 30 le mètre cube, prix actuel à Paris du mètre cube de gaz d'éclairage, et si l'on tient compte de la supériorité du pouvoir éclairant du nouveau gaz, on voit que, pour des éclairages égaux, le prix serait de dix à douze fois moindre avec l'acétylène. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes.

L'utilisation pratique ne semble pas devoir donner lieu à des difficultés spéciales. Quoi de plus simple que d'imaginer des réservoirs où l'on ferait arriver l'eau sur le carbure de calcium, et des gazomètres où se recueillerait le gaz acétylène, produit de la réaction, pour la distribution en être faite à domicile par une canalisation ordinaire? Il faut néanmoins s'attendre à quelques dispositifs spéciaux, différents de ceux en usage jusqu'ici. L'acétylène en effet, sans action sur la plupart des métaux, attaque et détruit le cuivre; ce métal devra donc être rejeté dans la construction des becs et conduites.

Le nouveau gaz ne supprimera pas les dangers d'explosion, car il forme avec l'air, comme le gaz ordinaire, un mélange détonant; pour obtenir le maximum de pouvoir éclairant, le brûleur devra sans doute être étudié d'une façon spéciale; fera-t-on des lampes, où le consommateur produira son acétylène lui-même, en y jetant dans l'eau quelques morceaux de carbure de calcium, qu'il achètera comme son huile ou son pétrole? Que de problèmes intéressants à résoudre! La voie est ouverte, et déjà de nombreux expérimentateurs s'y sont engagés. Signalons particulièrement les essais poursuivis par M. L.-M. Bullier, dans son laboratoire de la rue de Buffon, où il a organisé une installation sommaire, il est vrai, mais qui a donné dès à présent de très remarquables résultats.

Tout le monde connait le kinétoscope d'Édison, dont plusieurs modèles ont fonctionné à Paris, sur les boulevards; chacun a pu ressentir l'illusion vraiment surprenante donnée par cet appareil, où défilent, dans des scènes fort mouvementées, des personnages divers, photographiés instantanément dans les poses successives que comportent les sujets mis sous les yeux des spectateurs. Grâce au *cinématographe* de MM. Auguste et Louis Lumière, ce n'est plus un spectateur isolé, qui pourra jouir de la vue de tableaux presque microsco-

Digitized by Google

piques, c'est tout une salle qui contemplera. projetées sur un écran, des images de grandeur naturelle, se succédant avec l'apparence du mouvement.

L'effet produit est absolument saisissant, et nous pouvons promettre à nos lecteurs, pour cet hiver, un spectacle des plus extraordinaires et des sensations tout à fait inédites.

Dans le domaine de la photographie, aujourd'hui que tout le monde se livre plus ou moins à cet art, nous allions dire à ce sport, nous croyons intéressant de signaler la nouvelle photo-jumelle à répétition de M. J. Carpentier, qui permet de prendre très facilement des vues panoramiques.

Les grands appareils spéciaux, employés jusqu'ici, étaient d'un maniement difficile et peu compatible avec l'inexpérience générale des amateurs.

L'instrument de M. Carpentier, qui résout le problème de la façon la plus simple, comporte un plateau muni de douze encoches équidistantes. L'horizontalité assurée au moyen d'un niveau, on vise, et l'on fait passer successivement la jumelle d'un cran à l'autre; les douze plaques emmagasinées sont ainsi successivement impressionnées, et de telle façon que les vues se juxtaposent exactement; l'opération terminée, on a photographié le demi-horizon. Ce charmant petit appareil réalise donc un progrès, dont tous les amateurs seront reconnaissants, une fois de plus; à l'ingénieux inventeur.

On sait quel souci ont tous les armateurs et capitaines d'assurer dans le délai le plus réduit possible le chargement et le déchargement de leurs navires; c'est là que l'adage anglais *Time is money* trouve son application de la façon la plus frappante; l'économie de temps se traduit par une diminution des taxes de port, de mise à quai, par la possibilité de multiplier les voyages, et finalement par des sommes d'argent considérables.

Les ports les mieux outillés (et beaucoup de petits ports français et étrangers sont loin de mériter ce qualificatif) ne disposent à cet effet que de grues fixes ou sur ponton, dont les plus grandes portées ne dépassent guère neuf mètres. Leur puissance, pour les types courants, reste au-dessous de 1,700 kilos, leur faculté de transport atteint à peine, dans la pratique, 30 tonnes à l'heure.

Les treuils de navire, qui vont puiser la marchandise dans les cales, sont généralement d'une puissance très notablement supérieure à celle des grues de port de type courant; leur usage est gratuit pour le destinataire. Il y avait donc intérêt à rechercher un procédé qui permît, tout en offrant des avantages dans l'économie de temps et dans la facilité d'arrimage ou d'entassement sur les quais, de se soustraire aux taxes élevées qui sont la conséquence de l'emploi des engins fixes du port.

C'est ce que réalise le *Transporteur Temperley*, qui a fait l'objet d'une communication de M. l'ingénieur Guéroult à la Société des Ingénieurs civils de France. Il se compose essentiellement d'une poutre en fer, formée de deux flasques, entre lesquelles circule un charriot spécial, désigné sous le nom de *traveller* (voyageur). D'une longueur qui peut atteindre dix-huit mètres, il se suspend au mât de charge et est maintenu dans une position fixe, inclinée du quai au navire, par des amarres et palans; il peut être braqué dans des directions variables.

En dehors des transports marchands, signalons une des applications les plus intéressantes qui peut être faite de cet appareil au ravitaillement des cuirassés, même en marche, par des charbonniers accostant ou voyageant de conserve avec le navire à approvisionner. Si l'on songe à l'obligation pour un navire de guerre, vide de charbon, de regagner son port d'attache, en se faisant forcément accompagner pour pouvoir répondre à une attaque éventuelle, on voit quels services la marine militaire peut espérer de l'emploi d'un engin simple, peu coûteux et qui peut être facilement conservé à bord, en raison de sa légèreté relative et du peu d'encombrement qu'il occasionne.

**Agriculture.** — Les *Syndicats agricoles*, dont le nombre va sans cesse en augmentant, ont certes rendu à nos populations et à notre production rurales de grands services. Ces associations ont contribué en effet pour une large part à la propagation des meilleures méthodes de culture et, en permettant les achats en commun, elles ont rendu plus économiques les conditions de l'exploitation du sol. Mais leur réussite a eu surtout comme effet bienfaisant de montrer aux agriculteurs combien peut être féconde l'application du principe de la mutualité. C'est ainsi qu'à côté de ce premier

Digitized by Google

groupement — le syndicat — dont l'action était limitée, n'ont pas tardé à se former d'autres unions non moins utiles : Sociétés coopératives de vente, Sociétés de crédit, de prévoyance, d'assurance ou d'assistance.

Ce mouvement syndical, bien fait pour réjouir tous ceux qui s'intéressent au développement de notre agriculture, n'est cependant encore qu'à son début : les résultats obtenus ne sont rien à côté de ceux à venir. Chaque jour, une voie nouvelle s'ouvre devant nos syndicats agricoles. Et, encouragés par le succès de leurs opérations antérieures, ils s'y engagent sans hésitation. L'initiative prise par le Syndicat de Cholet (Maine-et-Loire) — le fait mérite d'être rapporté — prouve une fois de plus que nous ne fondons point sur les associations de ce genre de. trop grandes espérances.

On sait que l'administration militaire, grâce au crédit que le Parlement avait inscrit à cet effet au budget de la Guerre, devait faire appel cette année à l'industrie française pour la fourniture de *viandes conservées*, nécessaires à l'armée. Le Syndicat agricole de Cholet, ayant aussitôt décidé la création d'une fabrique de conserves, s'est présenté aux adjudications qui ont eu lieu et a soumissionné pour quelques lots assez importants. Il y a là, comme l'a dit M. d'Arboval à la Société des agriculteurs de France, un rôle nouveau à remplir pour les associations syndicales de nos contrées herbagères. Rôle important s'il en fût, car, en montant des usines collectives pour la fabrication de conserves de viande, le Syndicat permettra au propriétaire-éleveur d'abattre les animaux pour son compte, d'essayer la vente directe de la viande à la clientèle privée, « grâce à la boite toujours prête » à préserver le produit de la mévente.

Il convient aussi de signaler, dans le même ordre d'idées, la fondation entre les propriétaires, fermiers et marchands de bestiaux approvisionnant le marché de Saint-Étienne d'une *Association syndicale* ayant pour objet de mettre le vendeur de bestiaux à l'abri des ennuis que lui occasionnent les saisies-arrêts auxquelles il est exposé quand les animaux qu'il vend sont tuberculeux à son insu. C'est en quelque sorte l'organisation de *l'assurance contre la tuberculose*... en attendant les mesures sanitaires et les indemnités que le gouvernement vient de nous promettre.

Au cours de notre Revue du mois d'août nous avons noté les dégâts causés dans les vignobles du Languedoc et du Sud-Ouest par certaines maladies cryptogamiques. Les nouvelles qui depuis nous sont parvenues du Centre nous ont appris que malheureusement les régions méridionales n'ont pas été les seules atteintes. Le *black-rot* a fait son apparition dans l'Yonne et le *mildew* a fortement compromis la récolte du Bourbonnais.

L'année sera donc d'une façon générale assez mauvaise pour notre viticulture. Déjà à la fin du mois de juillet, les renseignements publiés par le Ministère de l'Agriculture nous indiquaient que sur 74 départements cultivant la vigne, il fallait, pour cette culture, donner les notes « passable, médiocre ou mauvais » à 23 d'entre eux. Or, sous l'influence des conditions météorologiques, les invasions de mildew et de black-rot se sont étendues avec une telle intensité que la situation s'est encore depuis beaucoup aggravée.

Nos viticulteurs ont cependant presque partout employé la bouillie bordelaise ou des préparations cupriques analogues, afin de prévenir le mal ou de lutter contre lui ; la marche du black-rot tout au moins n'a été pour cela nullement enrayée. Les traitements recommandés jusqu'à ce jour contre cette affection seraient-ils donc inefficaces, quand cette affection prend un caractère particulier de gravité ? La viticulture se pose cette question avec inquiétude.

Mais peut-être les traitements n'ont-ils pas été faits en temps opportun, avec assez de soin ou en nombre suffisant. Ce sont là des points à élucider, mais il faudra bien se garder l'an prochain de renoncer aux traitements par les sels de cuivre. C'est ce que, dans d'excellentes instructions, le ministre de l'agriculture vient de recommander aux professeurs départementaux et spéciaux. L'administration pense en outre que dès cette année une mesure de préservation s'impose : c'est la cueillette attentive et la destruction par le feu, avant l'hiver, de toutes les grappes tuées par le black-rot et laissées sur les ceps à la vendange. Mais, comme le vent porte au loin les grains desséchés et par suite le germe du fléau, les cultivateurs soigneux peuvent beaucoup souffrir de l'incurie de leurs voisins. Il faut donc que la mesure soit générale. Aussi le ministre, dans une circulaire spéciale, a-t-il invité les préfets des départements inté-

Digitized by Google

ressés à prendre — en exécution de la loi du 24 décembre 1888, sur les insectes et les cryptogames nuisibles, — un arrêté prescrivant d'office l'enlèvement et la destruction des grappes contaminées demeurant sur les pieds, vendanges faites.

Bien que nous venions de parler assez longuement de la vigne, nous devons signaler dès aujourd'hui les recherches de MM. Aimé Girard et Lindet sur la *composition chimique des raisins* des principaux cépages de France. La science œnologique présentait une singulière lacune que ces recherches viennent de combler. Tandis que nous possédons sur les vins de chacune de nos régions viticoles des centaines d'analyses, nous n'avions, en effet, avant les travaux de MM. A. Girard et Lindet, que quelques rares documents, fort incomplets du reste, sur la composition des raisins dont ces vins proviennent.

Ces deux savants ont opéré leurs recherches sur vingt-cinq cépages différents, fins ou ordinaires, et ils ont déterminé pour chacun les proportions de *râfles* et de *grains* dont les grappes de force moyenne étaient formées, le poids moyen des grains, et dans ceux-ci le pourcentage de la *pulpe*, de la *peau* et des *pépins*, enfin les matières composant ces diverses parties.

La proportion des râfles et des grains peut varier, d'un cépage à un autre, du simple au double, et c'est aussi en proportions variables que la peau intervient dans la composition du grain. La pulpe seule se présente le plus souvent avec un pourcentage à peu près fixe, mais sa teneur en sucre peut aller de 14 à 22 pour 100, et suivant les régions elle renferme des doses de bitartrate de potasse, d'acides libres, et notamment d'*acide malique*, fort différentes, plus grandes dans les moûts de la Bourgogne et du Midi que dans ceux de la Gironde et de la basse Bourgogne. Dans la peau, les proportions de tanin sont à peu près constantes, plus grandes dans les raisins colorés que dans les blancs. En outre, cette partie du grain contiendrait « une matière odorante caractéristique pour chaque cépage, et qui, dominant dans le vin nouveau, s'atténue peu à peu, au fur et à mesure qu'avec le temps se forment des éthers parfumés ». Ces éthers ont pour origine les acides volatils contenus dans les pépins. Ce sont bien eux qui donnent aux vins leurs *bouquets*. Ajoutons que MM. A. Girard et Lindet ont encore découvert dans les râfles, comme dans les pépins, une matière résineuse qui doit jouer un rôle dans la transformation que le goût du vin subit avec l'âge.

CH. D.

**Finances.** — S'il est une loi dont le vote ait fait peu de bruit, c'est celle qu'a promulguée le *Journal officiel* du 6 août sur les Caisses d'Épargne; et cependant au point de vue du crédit de l'État elle a une grande importance. Elle ne fait point justice, il est vrai, de cette néfaste fiction de comptabilité qui, en supposant à la Caisse des Dépôts et Consignations une personnalité distincte qu'elle n'a point, a, par les achats de cette Caisse, permis de retirer de la circulation 5 milliards et demi en capital nominal de Rentes Françaises pour les remplacer par une dette à vue d'égale somme envers les Caisses d'Épargne, grave erreur qui constitue un péril permanent pour l'État. Mais la loi nouvelle réduit le maximum de chaque livret d'épargne à 1,500 francs, les comptes qui dépassent actuellement ce chiffre devant y être ramenés dans le délai de cinq ans, et prescrit que le taux d'intérêt servi par la Caisse des Dépôts et Consignations sera déterminé chaque année d'après le revenu du portefeuille pendant l'année précédente; c'est déjà un progrès.

La Caisse des Dépôts pourra employer les fonds provenant des Caisses d'Épargne, non plus seulement en rentes, obligations et valeurs de l'État ou garanties par l'État, mais en obligations des départements, communes et chambres de commerce et en obligations foncières et communales du Crédit Foncier; enfin les Caisses d'Épargne elles-mêmes obtiennent une plus grande latitude pour le placement de leur fortune personnelle, dont elles pourront appliquer la totalité du revenu et le cinquième du capital en valeurs locales, en prêts aux établissements d'utilité publique, aux sociétés coopératives de crédit, en acquisitions d'habitations à bon marché ou en prêts aux sociétés qui les construisent ou en facilitent la construction.

Très médiocres sont les rentrées des impôts pendant le premier semestre de 1895 : les résultats sont inférieurs de 18 millions aux prévisions budgétaires et de près de 61 millions aux chiffres correspondants de 1894. Aussi le Ministre des Finances a-t-il usé largement de la faculté que lui

Digitized by Google

avaient donné les Chambres de puiser, pour les dépenses de Madagascar, entre autres, à la Caisse des Dépôts et Consignations jusqu'à concurrence de 429 millions, en lui remettant de nouvelles obligations du Trésor, gagées sur les remboursements des communes ; les 55 millions d'excédents des dépôts sur les retraits des Caisses d' ,pargne et les autres rentrées de la Caisse des Dépôts n'ont pas suffi, et il a fallu vendre de la Rente.

Ces ventes, du 11 juillet au 1er août, se sont élevés à 15 millions, soit 840.000 francs de capital par séance. Le marché les a facilement absorbés et les cours n'ont pas fléchi, c'est un fait assez important à noter, pour un mois où les transactions ont été extrêmement peu nombreuses sur toutes les valeurs françaises et sur les rentes en particulier. Cependant l'argent qui avait été si rare et avait provoqué une tension inusitée des reports à la liquidation du 16 juillet est redevenu abondant à celle de la fin du mois, toutes les opérations que la souscription de l'emprunt chinois avait fait faire à la Banque de France ont été rapidement dégagées ; sur les places étrangères, il en est de même, la Chine ne paraît pas avoir disposé pour les diriger hors d'Europe des sommes mises a son crédit par le nouvel emprunt ; c'est à Londres que se manifeste de la manière la plus sensible la pléthore du marché monétaire, accrue par des arrivages d'or des États-Unis et par les remises du continent qui donnent une allure inusitée au cours du change.

Aussi, faute d'emplois rémunérateurs et grâce à la pénurie de transactions sur les valeurs courantes pendant les vacances prises à l'occasion du *Bank Holiday* du commencement d'août, le Consolidé Anglais a-t-il touché le cours de 108, et c'est un 2 3/4 pour 100, soumis à l'*income tax*, et appelé à devenir du 2 1/2 pour 100 dès 1903 !

Il n'est pas douteux qu'à l'heure actuelle tous les fonds d'États de premier crédit doivent se capitaliser à 3 pour 100 au maximum ; il est assez curieux de relever, comme l'a fait le *Moniteur des Intérêts Matériels*, les progrès réalisés en un an par les principales valeurs de ce type :

| | COURS D'AOUT | |
|---|---|---|
| | 1894 | 1895 |
| 2 3/4 °/₀ Consolidé Anglais. . . | 101,60 | 107,50 |
| 3 °/₀ Consolidé Français . . . . | 102 | 102 |
| 3 °/₀ Consolidé Belge . . . . . | 102,25 | 100,80 |
| — — Allemand . . . | 91,60 | 100,20 |
| — — Fédér. Suisse. | 100,75 | 103,50 |
| — — Suédois. . . . | 92,50 | 97,75 |
| — — Norwégien. . . | 90 | 98 |
| — — Russe or . . . . | 88,15 | 92,10 |

Cette inégalité des progrès accomplis est attribuée par notre confrère à la fièvre de hausse, qui sur les deux marchés de Paris et de Bruxelles s'est manifestée sur les titres à revenu variable, sur les valeurs de création nouvelle ou d'introduction récente, qui ont détourné les capitaux de leurs voies anciennes. Si les valeurs cotées sur d'autres places ont été plus favorisées, c'est qu'à celles-ci les conversions ont été évitées, les créations ont été plus rares, la spéculation s'est exercée surtout sur d'anciens titres. C'est aussi croyons-nous parce que, exception faite pour le Consolidé Anglais et le Trois et demi Français qui bénéficient de conditions spéciales, le pair est une limite difficile à franchir par ce temps de conversions à outrance.

La Société d'Économie Politique a consacré une de ses séances à examiner dans quel cas les conversions de la dette publique sont nuisibles au développement de la richesse nationale et M. Léon Say y a très brillamment développé la thèse que la conversion d'État n'était justifiable, véritablement utile, que si elle avait pour conséquence soit un dégrèvement d'impôt, soit une diminution de la Dette publique ou pour but d'entreprendre des travaux productifs. Si elle a pour unique résultat de permettre à l'État d'augmenter ses dépenses annuelles, comme on l'a fait en France, où la conversion du 4 1/2 a retiré 65 millions aux rentiers, il y a lieu de croire que les millions qui sont en moins dans leurs budgets particuliers et qui figurent en plus dans les ressources libres de l'État auraient été employés par eux dans des conditions plus favorables pour le développement de la richesse nationale.

Si au point de vue du droit, la conversion de dettes perpétuelles avec offre de remboursement au pair est indiscutable, il n'en est pas de même des dettes amortissables, qui ne sauraient être remboursées d'une autre manière que ne le prévoit le plan d'amortissement annexé au titre. C'est la distinction qu'établit nettement le jugement de la 1re chambre du Tribunal de la Seine, dans le procès relatif à la conversion des obligations 5 pour 100 de

Digitized by Google

la Compagnie de l'Est. Le tribunal s'est fondé sur ce fait que si l'emprunteur, en stipulant un terme pour se libérer, a eu pour but de s'assurer pendant un temps fixé la disposition du capital emprunté, le prêteur a dû compter que pendant le même laps de temps, il serait assuré de toucher les intérêts convenus sans être constamment placé sous le coup d'un remboursement anticipé et forcé de chercher un autre placement qui pourrait être rémunérateur; par suite on ne saurait admettre le droit de libération anticipée, sans effacer arbitrairement les énonciations du prospectus et des titres mêmes relatives à la proportion des remboursements annuels et aux dates des tirages. La Compagnie de l'Est a donc été condamnée; reste à savoir quelle sera la décision de la Cour d'appel.

Le Crédit Foncier, qui n'avait pas inscrit de tableau d'amortissement sur ses obligations, mais qui au contraire est tenu de racheter les obligations émises au fur et à mesure des remboursements des prêts, n'a pas hésité néanmoins à rembourser par anticipation plus de 200,000 obligations hypothécaires de 1877. Il est certain que cet établissement ne peut lutter autrement contre la diminution de ses prêts hypothécaires, que révèle l'examen de ses bilans. Le taux de 4 pour 100 qu'il a adopté pour ses prêts nouveaux ne nous parait pas encore en harmonie avec les conditions actuelles du loyer de l'argent.

La Compagnie d'Orléans s'est fait autoriser par le comité consultatif des chemins de fer à modifier pour ses émissions futures la forme de ses obligations et à adopter le taux de 2 1/2 pour 100; nous voici donc en face d'un type nouveau d'obligations de chemins de fer; après les obligations à lots de la Ville de Paris, c'est peut-être un acheminement vers l'apparition de la Rente 2 1/2, lors du prochain emprunt.

La nouvelle convention entre l'État et la Compagnie du Sud de la France, votée par le Parlement et approuvée par les actionnaires, met fin aux discussions auxquelles a donné lieu la situation de cette affaire, dont la création a eu lieu sous de si fâcheux errements, mais où l'on ne pouvait méconnaître les droits des obligataires.

Si sur les valeurs françaises nous ne pouvons enregistrer que d'assez médiocres fluctuations, nous avons assisté, au contraire, à une agitation très vive sur les valeurs espagnoles, sur l'Extérieure, qui a reculé au-dessous de 64 avec des oscillations nombreuses suivant les nouvelles venues de Cuba. Les divers emprunts brésiliens ont également été ramenés en arrière, en raison du prix d'émission du nouvel Emprunt 5 pour 100 émis à Londres par MM. de Rothschild au cours de 85, avec bonification de 2 pour 100 pour les libérations anticipées, prix fort avantageux par rapport aux cours cotés par les anciens emprunts 4 et 4 1/2 pour 100. Le ministre des finances, M. Rodrigues Alves, a d'ailleurs fait au Parlement un exposé dont il se dégage une impression peu favorable de l'état des finances fédérales, quoique la situation économique et celle des provinces brésiliennes aient été moins compromises par les agitations politiques.

La Rente Italienne a bénéficié des allégations optimistes du gouvernement, moins encore peut-être que de la liquidation de la position à la baisse d'une banque génoise. La Serbie, sous couleur d'unifier sa dette, en a réduit l'intérêt de 5 à 4 pour 100 et prolongé la période d'amortissement.

Ce n'est que sur le marché des valeurs sud-africaines que l'on trouve une véritable activité, bien plus, une fièvre toujours grandissante, gagnant chaque jour de nouvelles couches d'acheteurs, provoquant la constitution d'une foule de sociétés plus ou moins sérieuses. Mais là, que dire, si nous ne pouvons entrer dans l'étude de chaque compagnie en particulier, ce qui sortirait de notre cadre? Du reste, à quoi les avertissements servent-ils? Le jour même où l'on publie une lettre de M. Aubert, notre consul de France à Prétoria, qui qualifie très nettement de filouterie la fameuse *Chartered* (British-South-Africa-Company), les actions en sont le plus vigoureusement poussées en avant. Ajoutez à cela que, grâce aux formalités de la loi anglaise, certaines sociétés ont été forcées de fermer au public leurs services de transferts, à cause du nombre des opérations arriérées. Il est certain qu'un peu de mesure et quelques modifications au régime actuel seraient indispensables. Si l'organisation de l'industrie aurifère pouvait se régulariser, on aurait moins à redouter de l'avenir.

CH. G.-L.

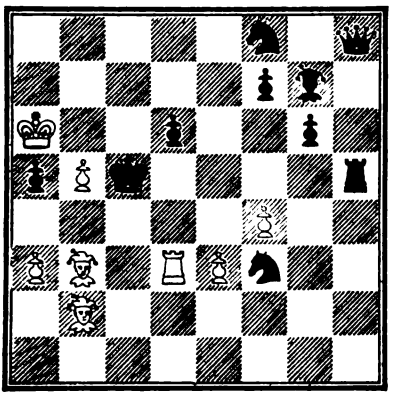
Digitized by Google

# Jeux et Récréations

Par M. G. Beudin

## N° 28. — ÉCHECS

Noirs (10 pièces)

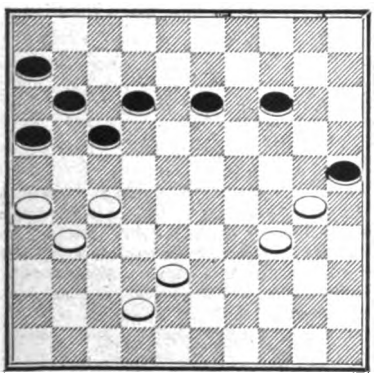


Blancs (8 pièces)

**Les blancs jouent et font mat en deux coups.**

## N° 29. — DAMES

Noirs



Blancs

**Les blancs jouent et gagnent.**

## N° 30. — CRYPTOGRAPHIE

*Définition.* — Écriture secrète au moyen de signes : lettres, chiffres, caractères sténographiques ou tous autres de convention.

Les deux genres qui suivent sont relativement faciles. Ils comportent chacun un distique d'auteurs divers.

CRYPTOGRAPHIE PAR INVERSION

ENU ELLEB NOITCA ERFFO UA
SNIOM RUOP ERIALAS,
A IULEC IUQ AL TIAF EL RISIALP
ED AL ERIAF.

CRYPTOGRAPHIE PAR SUPERPOSITION

NJ GZPNTTRSR LMNLHBT
EUEO IAUU IUA IEOUA I
EE IEOOU I A EOEI
TLNGLGSNCRPSQPRSNSPRT

## N° 31. — ÉNIGME

Envoi d'un Lecteur

On croit, mais bien à tort, lecteurs, que sans argent
Nul ne pourrait vivre content ;
Car quiconque oserait le dire,
Je pourrais à bon droit l'appeler sot et fou.
Regardez-moi plutôt : quand je n'ai pas le sou,
Bien loin de m'attrister, je ne fais plus que rire.

## N° 32. — PROVERBE A TROUVER

Par Un Anonyme

Débarquant à Paris, venant de sa province,
Un très jeune innocent de cervelle assez mince
Venait, comme ils font tous, chercher à s'enrichir
En travaillant fort peu, mais prenant du plaisir !
Il se lia bientôt avec maint hypocrite,
A l'air de bon apôtre, un véritable ermite,
Se parant de vertus qu'il ne pratiquait pas,
Pour mieux tromper son homme en l'entourant d'appas !
Le pauvre apprit bientôt, veuf de son patrimoine.
XXX X'XXXXX XX XXXX XXX XX XXXXX !

## SOLUTIONS

**Des problèmes du numéro d'Août.**

**N° 24.** — 1. D pr P échec. 1. R pr D
2. T 5 T R échec et mat.
1. R 8 C R
2. D 2 C R échec et mat.

**N° 25.** — $\frac{34}{35}\ \frac{30}{24}\ \frac{29}{15}\ \frac{20}{24}\ \frac{33}{24}\ \frac{29}{42}\ \frac{32}{21}\ \frac{27}{32}\ \frac{31}{32}\ \frac{27}{21}\ \frac{41}{42}\ \frac{37}{31}$
$\frac{36}{\text{gagne}}\ \frac{9}{}$

**N° 26.** — VIRGILE
(Italie, Mantoue, Auguste, Géorgiques, Enéide)

**N° 27.** — geste, leste, peste, reste, veste.

***Les solutions seront données le mois prochain.***

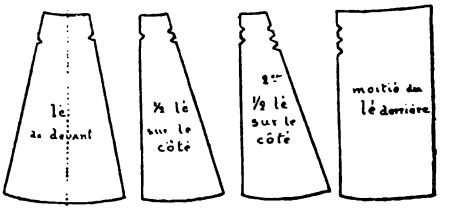
Digitized by Google

# LA MODE DU MOIS

Collet-fichu en taffetas glacé formé d'un empiècement et de deux rangs de hauts et fins plissés ; l'ouverture est retroussée d'un revers recouvert d'un volant de guipure brodée écrue. Large nœud de satin en bas de même couleur que le taffetas.

Robe de ville en armure glacée, corsage-plastron plat, avec plis plats en cœur cachés sur les épaules par un assemblage de triples bretelles à cheval sur les manches et en divisant le milieu ; même disposition pour le dos. Manches ballon à poignets garnis de trois boutons de métal, comme le devant du corsage de douze boutons assemblés par trois. Jupe garnie au bord d'une guipure à grand dessin de couleur écrue.

Chapeau forme Empire garni de drapé de soie et de six plumes d'autruche. Cache-peigne de fleurs derrière.

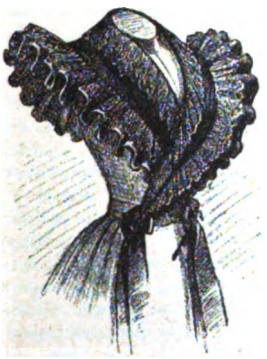



Forme de la coupe de la jupe nouvelle formant trois plis plats derrière.

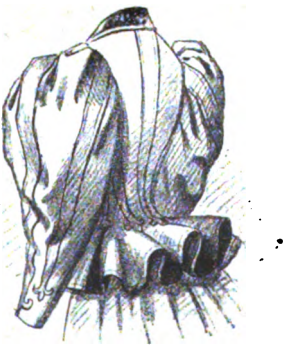
Digitized by Google

Robe de ville en drap léger et velours miroir. Le corsage forme deux plis plats sur les côtés, retenus en haut par deux boutons simulant l'attache sur un empiècement de velours arrondi et descendant en pointe jusqu'à la taille; les manches en velours recouvertes de larges plis plats en drap. La jupe cloche, plate devant et à godets sur les côtés et derrière, garnie en bas d'un feston découpé montrant un dépassant en plissé de velours.

Robe de visite en satin garnie de petits galons fantaisie, avec métal. Le corsage formant un large pli plat devant, garni de boutons métal et accompagné de chaque côté de quatre galons se réunissant à la ceinture; les manches froncées sur le milieu de l'épaule, divisant l'ampleur en deux parties et garnies sur le poignet de quatre galons disposés comme sur la jupe.



Fichu croisé en peau de soie, garni d'un volant fortement froncé, recouvert d'un volant de tulle brodé avec cache-points perlé, un volant du même tulle retombe autour de l'encolure. Les pointes du fichu terminées par un chou de satin avec longs pans tombant sur la jupe.



Jaquette en drap, à petites basques et à godets derrière, garnie d'applications du même drap découpées en flèches se terminant par un trèfle, posées sur toutes les coutures du corsage et trois sur les manches; le col et le fond des godets en velours assorti au drap.

Digitized by Google

# CONNAISSANCES UTILES

**Cigares de la Havane artificiels.** — « Mon cher ami, je reviendrai souvent vous voir; vous m'avez donné un excellent cigare de la Havane. Quel goût! quel parfum! Ah! si je pouvais toujours m'en payer au moins un analogue, je serais le plus heureux des hommes. » Laissez dire votre ami qui manifeste pour vous une affection si intéressée, mais, *in petto,* amusez-vous à ses dépens. Le fameux cigare de la Havane, grâce auquel vous avez passé pour être grand et généreux, n'est qu'un vulgaire « crapulos » ou un « Châteauroux » que vous avez trempé dans la mixture suivante, pendant un quart d'heure :

| | | |
|---|---|---|
| Extrait fluide de valériane . | 25 | parties. |
| Éther butyrique . . . . . | 10 | — |
| Teinture de fève tonka. . . . | 200 | — |
| Alcool à 40° bon goût. . . . . | 500 | — |

(Monin.)

et que vous avez ensuite laissé sécher loin du regard des indiscrets.

**Asperges énormes.** — Des goûts, il ne faut pas discuter. Les uns aiment les asperges petites, les autres les asperges énormes, qui ressemblent à de gros cierges. A ces derniers, nous indiquerons un procédé pour se procurer leur légume favori. Quand l'asperge a atteint un décimètre de hauteur environ, on la fait pénétrer dans une bouteille, culot en haut, goulot en bas, et on fixe celle-ci dans sa position renversée. La bouteille joue le rôle d'une cloche à melon; sous la bienfaisante chaleur qu'elle contient, l'asperge grandit avec une rapidité surprenante; arrivée au sommet, elle rencontre le fond et se détourne; mais bientôt sa croissance en longueur devient difficile, l'asperge croît en épaisseur. Au bout de peu de temps, la bouteille est remplie d'un amas tortueux de rameaux épais, entrelacés; on la casse et l'on en retire l'asperge, laquelle, préparée à la méthode ordinaire, est excellente et très tendre.

**Encre pour écrire sur le verre.** — Dans un récipient en gutta-percha ou en ébonite, on verse une certaine quantité d'acide fluorhydrique et on y ajoute de l'ammoniaque jusqu'à ce que le mélange soit neutre, c'est-à-dire qu'il ne bleuisse ni ne rougisse le papier rouge ou bleu de tournesol. Quand ce moment est arrivé, on ajoute de l'acide fluorhydrique en volume égal à celui du mélange, et on épaissit avec un peu de poudre de sulfate de baryte. C'est avec cette encre que l'on écrit sur le verre : l'acide fluorhydrique l'attaque très vite; quand on juge le moment arrivé, on doit laver à grande eau. Pour écrire, on doit se servir d'une plume d'ébonite ou de gutta-percha; à son défaut, employer tout simplement une plume métallique, que l'on doit recharger souvent.

**Encre d'or.** — Pour fabriquer de l'encre d'or ou, pour parler plus exactement, de l'encre dorée, mettez sur un filtre en papier parties égales d'iodure de potassium et d'acétate de plomb. Sur ces deux substances en poudre, versez vingt fois leur poids d'eau distillée chaude. Le liquide qui filtre est d'abord clair, mais, en refroidissant, laisse déposer des paillettes dorées fort jolies; c'est ce que les chimistes appellent de l'or mussif. Quand il ne se forme plus de paillettes, on décante et on mélange la poudre à de l'eau gommée, de manière à en faire un liquide sirupeux. Cette encre se conserve indéfiniment et sert surtout à faire des menus; chaque fois que l'on s'en sert, il est nécessaire de remuer l'encre, car les paillettes ont une tendance à tomber au fond de la bouteille.

**Photographies sympathiques.** — Il s'agit de photographies dont on peut faire apparaître ou disparaître l'image en les plongeant dans l'eau. Le papier qui sert à ces photographies se prépare de la manière suivante : on prend une feuille de papier à lettre épais, on la plonge dans une solution de gélatine à 4 pour 100, puis on la laisse sécher à la lumière du jour. Une fois sèche, on la sensibilise en la faisant flotter pendant trois minutes sur une solution de bichromate de potasse à 3 pour 100, et on la fait sécher alors à l'obscurité complète. La feuille étant prête, on la met sous le cliché au châssis-presse et on arrête l'exposition quand tous les détails sont bien visibles et d'une nuance brun chaud. On lave ensuite l'épreuve dans de l'eau froide, puis dans de l'eau chaude jusqu'à ce qu'elle ait la teinte brune du bichromate de potasse, et on la plonge dans de l'acide sulfurique dilué dans la proportion d'une partie d'acide pour deux parties d'eau. L'épreuve séchée ne montre aucune trace de photographie : on la prendrait pour un morceau de papier ordinaire; mais vient-on à la plonger dans l'eau, aussitôt la photographie apparaît pour disparaître de nouveau si on la fait sécher.

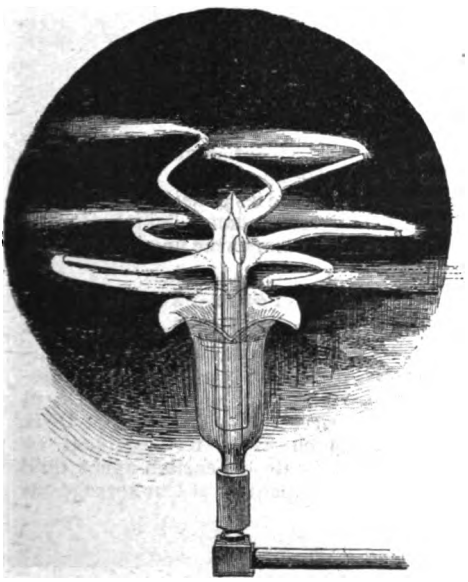
H. Mousse de Corse.

Digitized by Google

# LES PETITES INVENTIONS

### LA LOÏE FULLER, TULIPE LUMINEUSE POUR L'ÉCLAIRAGE AU GAZ

Transformer un bec de gaz ordinaire en une fleur lumineuse, tel est le but de l'appareil auquel son inventeur a donné le nom de la Loïe Fuller, sans doute pour rappeler qu'il tournoie au milieu d'un cercle de flammes. Cet appareil, en verre, se com-



pose d'un tube ou manchon vertical, par lequel arrive le gaz, et pourvu d'ajutages latéraux, inclinés tous dans le même sens, de façon que le gaz qui s'en échappe fasse tourner l'ensemble comme les jets d'eau à tourniquet servant à arroser nos pelouses. Ce manchon peut tourner sur un pivot placé dans un autre tube vertical par lequel arrive le gaz. On adapte la tulipe sur le bec de gaz et on la remplit d'eau, pour empêcher le gaz de s'échapper ailleurs que par les ajutages; on met le manchon à tourniquet sur le pivot, de façon que la pointe soit bien au centre et le tourniquet en équilibre, puis on allume en ouvrant le robinet progressivement. Les diverses flammes horizontales se transforment alors chacune en un cercle de feu, par suite de la rotation du manchon, et l'ensemble forme le calice d'une fleur lumineuse, du plus gracieux effet.

### PORTE-CARTES A SPIRALE

Ce gracieux porte-cartes, léger et peu encombrant, maintient sous nos yeux une carte de visite importante, une lettre à laquelle il faut répondre, etc. Il est constitué par l'enroulement en spirale d'un fil de cuivre doré et guilloché; la simplicité de

sa fabrication permet de le vendre très bon marché; nous le signalons comme petit appareil d'utilité pratique.

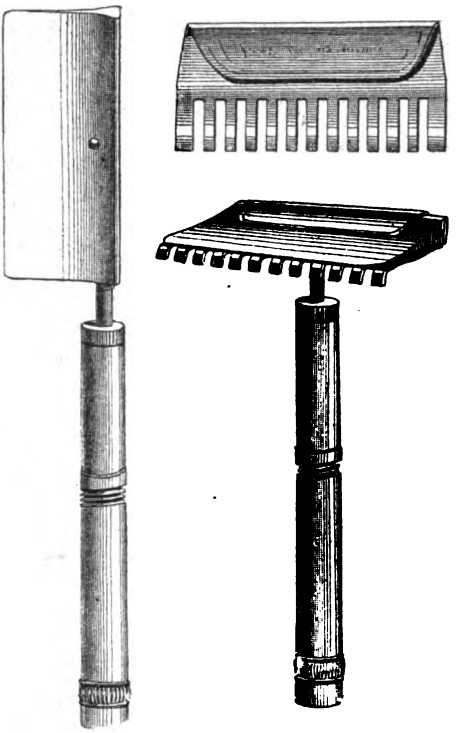
### RASOIR LILLIPUTIEN

Ce rasoir est du système dit : rasoir à rabot, dans lequel la lame coupante est protégée par une bande de métal percée de fenêtres qu'on promène sur la peau, ce qui évite les coupures aux personnes pressées ou maladroites. Son originalité consiste en ce que toutes les parties sont démontables, et peuvent se loger dans une boîte minuscule, bien plus petite que nos boîtes de plumes à écrire.

Notre dessin montre les diverses pièces démontées; nous avons aussi indiqué comment le manche du Lilliputien est fixe au bout de la lame lorsqu'il s'agit de le

Digitized by Google

repasser sur le cuir; enfin, le rasoir est représenté dans sa position de fonctionnement, avec le manche vissé au milieu de la lame et perpendiculairement à celle-ci.



### UNE NOUVELLE PUNAISE

Jusqu'ici, les punaises n'étaient autre chose qu'un clou à tête ronde et aplatie, à tige courte et pointue, que l'on piquait dans le papier, aux quatre coins de la feuille, pour les enfoncer ensuite dans la planche.

La nouvelle punaise que je présente ici aux dessinateurs fonctionne sans qu'on ait besoin de percer le papier, et par conséquent évite les quatre trous disgracieux qu'il était impossible de faire disparaître autrement qu'en rognant le cadre du dessin. La tête n'est pas plate, mais se compose d'un rectangle replié sur ses deux bords les plus étroits, et c'est l'un ou l'autre de bords, appuyé fortement sur le papier, qui opère un serrage énergique. On pique la punaise dans la planche à dessin, non plus à travers la feuille de papier, mais bien sur les bords de cette feuille. Ainsi plantée sur le côté du papier, une punaise ordinaire ne donnerait pas un serrage suffisant.

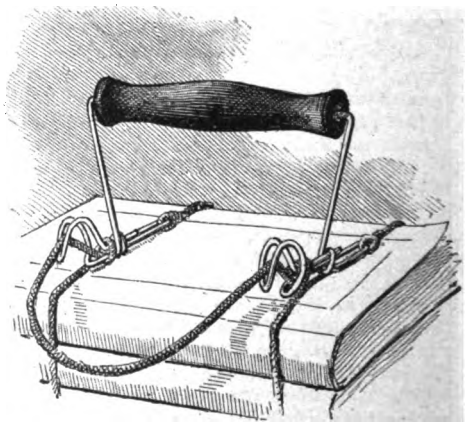
La nouvelle punaise se retire aisément,

grâce à sa forme bombée qui offre plus de prise qu'une tête aplatie.

Employée comme les punaises ordinaires, c'est-à-dire piquée dans l'objet même, elle le maintient alors avec une très grande ténacité.

### POIGNÉE PORTE-PAQUETS

Cette poignée, adaptée à un cordon solide, sert à ficeler instantanément et solidement un paquet de couvertures, de vêtements, etc., quelle que soit sa grosseur, et cela sans avoir à faire aucun nœud. Deux fortes pinces en fil de fer reçoivent en effet les deux bouts du cordon après qu'il a fait le tour du paquet, et leur serrage sur



le paquet constitue la fermeture. En tirant en sens inverse, le cordon est rendu libre et le paquet est ouvert. Recommandé à MM. les cyclistes et voyageurs.

En publiant ses articles sur les *Petites inventions,* le **Monde moderne** n'a d'autre but que d'être utile à ses lecteurs. Il n'en tire aucun profit, et sa responsabilité n'est pas engagée. Pour toutes explications complémentaires, s'adresser directement à M. Arthur Good, 70, rue de Rivoli, Paris, dont le cabinet d'ingénieur-conseil est à même de fournir tous renseignements.

*L'Éditeur-Gérant :* A. Quantin.

10397. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Digitized by Google

LE MONDE MODERNE

Octobre 1895

# LÉGENDE DU MISTRAL

J'ai travaillé depuis le matin dans mon petit bastidon aux volets clos, à la porte verrouillée. Je viens de trouver mon troisième acte!... Ce troisième acte qu'on trouve toujours pour empoigner un directeur... qu'on ne trouve jamais!... Je suis las, j'ai besoin d'air; je sors : un éblouissement!

Le soleil, sur son déclin, incendie les crêtes des Maures.

J'escalade la colline sous le couvert léger des pins de l'Esterel. A travers cette gaze transparente il tombe des flammèches de soleil. Enfoui dans les bruyères, les thyms, les romarins et les cystes, baigné dans les fleurs, noyé dans les aromes... je monte!... Voici le sommet!... L'horizon se développe, immense. La lumière qui m'assaille de toutes parts achève de troubler mes sens déjà grisés par les parfums. L'occident est en feu. La mer roule des flots de lave. Les Alpes ont des lueurs de nacre; l'Esterel flamboie!...

Je suis perdu dans la lumière!

O souvenir étrange d'une émotion surhumaine éprouvée au seul contact des beautés de la nature!... Quand je me réveillai de mon extase, j'avais les yeux remplis de larmes!

Un bruit léger, furtif, aérien, venait de me rappeler à moi-même. Émanait-il d'une lèvre humaine ou d'un bec d'oiseau? Je l'ignore! on eût dit le bruit d'un baiser.

Je regardai autour de moi : j'étais à Saint-Sébastien, haute colline qui domine Saint-Raphaël et où l'on montait jadis une fois l'an pour recommander la ville et surtout ses amoureux au saint qui y avait ses autels.

Autels effondrés maintenant, sous la pesée du temps rendue toute-puissante par l'indifférence et l'incrédulité des hommes!

J'étais à deux pas de la chapelle. J'entrai sous le porche pour voir si les donneurs de baisers, jouvenceaux ou mésanges, ne se cachaient pas dans les ruines.

Elles étaient désertes, silencieuses, mais mystérieusement vivantes, d'une sorte de vie fantastique que leur prêtaient les rayons pourprés du soleil couchant. Mon oreille attentive ne percevait aucun son!... Et pourtant quelque chose bruissait en moi, de continu, d'insaisissable comme les vibrations de la lumière. En Provence la lumière chante!... C'est peu de la voir!... on l'entend!... Dans ce flamboiement rouge j'entendais déjà la grande voix du Mistral que cet incendie du ciel annonçait pour le lendemain!...

Alors, vertige ou réalité, me souvenant des vieux récits de la contrée, je compris quels impalpables baisers venaient de répandre leur caresse dans le silence!... c'étaient les baisers d'autrefois!... Je les entendais maintenant qui se cherchaient parmi les lierres!... Je m'assis sur une des pierres écroulées de la chapelle, et, les yeux noyés dans l'occident où le soleil allait mourir, où le Mistral allait naître, je m'attendris en songeant aux deux fiancées de la légende!

***

Il y a de cela bien longtemps, je ne sais combien de fois cent années, Jean Pascal, du mas des Micocouls, aimait Blanche Morello, du mas des Olivettes.

Le mas des Olivettes était assis sur la colline qui sépare les Caseaux de Boulouris et descend jusque dans la mer



Digitized by Google

pour terminer le golfe, au Lion de terre.

C'était un joli domaine, riant et bien cultivé!...

Le père Morello, fils d'un misérable bûcheron de l'Esterel, avait trouvé là, en enlevant quelques souches, une terre si riche qu'il avait quitté la cognée pour le hoyau et s'était fait, en moins de trois ans, une des plus belles campagnes de la côte.

Il était vieux et cassé maintenant, et ne travaillait plus que par entêtement. Mais ses trois valets de labour le remplaçaient tant bien que mal, sous l'œil vigilant de la mère Morello, qui peinait deux fois plus qu'un homme, comme toutes les femmes du Midi.

Blanche, pour sa part, avait le ménage et le verger. Un beau verger tout plein de fruits où elle se plaisait bien, la mignonne, et où, pour la première fois, Jean des Micocouls l'avait embrassée par-dessus les roses de la haie.

On disait Jean des Micocouls, comme on disait Blanche des Olivettes. Les Micocouls étaient loin de là, dans la vallée des lauriers roses. Jean avait aperçu Blanche sous un des pommiers de son enclos, un jour qu'il s'était égaré dans la forêt, en chassant la bécassine. — La voyant fraîche et gentille, il était resté bouche bée. Elle le regardait aussi sans déplaisir, car il était beau garçon. — Après un moment de silence : « Bonjour, mademoiselle, dit-il. Je chassais dans vos parages; j'ai beaucoup marché sous le soleil, je boirais bien un verre d'eau! »

Elle s'en fut au puits qui était proche et lui rapporta de l'eau fraîche dans une coupe de bruyère. Il but et lui rendit la coupe; mais, comme elle avançait la main, il s'en saisit, et, attirant la fillette contre la haie, lui dit avec émotion : « J'étais à la chasse aux oiseaux; j'ai trouvé le plus joli de la contrée! Si je ne me trompe, vous devez être Blanche des Olivettes? — Oui, c'est moi! — Vous êtes plus blanche que la fleur de vos pommiers! »

Il avait la voix très douce... Blanche ne sentit pas qu'il l'attirait peu à peu et elle ne s'en rendit compte que lorsqu'elle eut reçu son baiser.

— Je suis Jean de Micocouls! cria-t-il en s'enfuyant.

Elle le regarda s'éloigner, et, quand il eut disparu, elle répéta comme un écho : Jean des Micocouls!...

*
* *

En rentrant au mas, Jean dit à son père :

— Père, je veux me marier et j'ai trouvé la femme qu'il me faut; c'est Blanche des Olivettes, la fille du père Morello. Le vieux a du bien, la mère travaille ferme, leur terre est riche et Blanche est la perle de Saint-Raphaël.

— Je ne dis pas! répondit le père Pascal, mais Morello est un vieux fou qui est allé se percher là-haut sur la colline, exposé à tous les vents et qui travaille moins pour lui que pour Mistral! Est-ce que Mistral ne dévore pas la moitié de ses récoltes? C'est à croire que pour devenir fermier, de simple bûcheron qu'il était, il a fait un pacte avec le vieux brigand qui, de deux moissons, en prend une!

— Celle qui lui reste, répliqua Jean, suffit encore à les faire vivre!

— Oui, mais si Mistral s'avise un beau jour de la leur dévorer deux ans de suite, ce sont des gens ruinés.

— Mon père, je vous en supplie, laissez-moi épouser Blanche! je ne vois de bonheur qu'avec elle!

— Eh bien, soit! reprit Pascal, j'y consens! J'irai demain voir Morello et lui demander sa fille! mais c'est à la condition que vous ne vous marierez que dans trois ans! Et il faut que pendant trois ans Mistral respecte leur récolte; s'il en dévore une seule avant ce terme, je retire mon consentement.

Quand le père Pascal avait parlé, tout le monde devait s'incliner. Jean le savait, il ne put qu'accepter ses conditions; c'était le premier fermier de la contrée. Il n'y avait pas un père dans le pays qui n'eût été heureux de donner sa fille au jeune homme. Aussi le vieux Morello

Digitized by Google

fut-il enchanté quand Pascal fit les premières ouvertures; mais, quand on en vint à la terrible condition, il se gratta la tête en soupirant à part lui : « Voilà un mariage qui n'est pas fait! » Cependant Jean était un si beau parti que Morello accepta à tout hasard; et les deux jeunes gens furent fiancés.

Cette année-là, la récolte des Morello fut superbe. Que de fois Jean avait tremblé! Au moindre souffle de Mistral, il accourait voir s'il avait couché les blés, si les olives jonchaient le sol, si la vigne était brûlée. Mais Mistral caressait tout sans rien gâter et le grenier des Morello s'emplit de bon grain, sa cave de bonne huile et d'excellent vin.

Les jouvenceaux avaient bon espoir. Ils s'adoraient maintenant!... Jean ne fréquentait plus le bal et

Digitized by Google

c'était chez Morello qu'il passait les soirées d'hiver.

Le printemps revint, puis l'été. Mistral menaça bien de faire des siennes; mais à part quelques dégâts, la récolte fut honorable.

Ce fut le cœur gros d'angoisse que les amoureux virent naître le troisième printemps. Les arbres étaient remplis de fleurs, les blés poussaient dru, la vigne avait autant de grappes que de feuilles; jamais le doux mois de mai n'avait donné plus de promesses.

En voyant tourner les fruits, se former les olives, monter la moisson future, Jean se rassurait peu à peu, mais Blanche s'attristait chaque jour davantage.

— Je te dis, soupira-t-elle, que nous ne récolterons pas tout cela!

Jean tâchait de lui rendre courage, mais l'inquiétude le gagnait et ils n'échangeaient plus un baiser qui ne fût mouillé d'une larme.

Cependant le temps était si pur que, vers le milieu de mai, l'on commença à s'en plaindre : — Il nous faudrait de l'eau, disait Jean. — N'en demande pas, répondait Blanche, qu'importe un peu de sécheresse? La récolte sera moins belle, mais elle sera bien suffisante; s'il pleuvait à cette époque, ce serait une pluie d'orage... et c'est après les orages que Mistral est redoutable!...

Blanche n'avait que trop raison.

Un soir la nue se chargea de vapeurs. Il éclaira toute la nuit; à l'aube, la pluie tomba, légère d'abord, puis plus forte : une bonne pluie bien pénétrante; huit jours durant, le ciel pleura sur la terre. C'était merveille alors de voir la splendeur des campagnes.

— Quelle abondance! disait Jean.

— Si Mistral ne se fâche pas!... répondait superstitieusement sa fiancée.

Or, le soir du huitième jour, le ciel se dégagea soudain vers le couchant, laissant ruisseler les feux du soleil qui s'enfonçait lentement derrière le rocher de Roquebrune. Puis, le ciel s'empourpra et le golfe, paisible encore, prit l'aspect d'un lac de sang.

— Nous sommes perdus! s'écria Blanche.

Une heure plus tard Mistral déchaîné renversait, brisait, brûlait tout dans le domaine des Morello!

Jean, affolé de désespoir, courait partout en criant : Arrête, Mistral! arrête! Pitié pour deux amoureux qui mourront si tu les sépares!

Il portait les mains en avant, comme s'il eût pu retenir le vent, il relevait les blés couchés, comme s'il espérait les sauver!... Mistral continuait son œuvre, sourd à ses lamentations. Quand reparut le soleil, il avait tout ravagé.

Le père Pascal, implacable, vint constater le désastre. Jean le supplia, Blanche s'agenouilla devant lui; les vieux Morello pleuraient. On n'en put rien obtenir : pas de récolte, pas de mariage!

— Et si l'on vous donnait l'assurance que Mistral ne reviendra plus? s'écria tout à coup la mère Morello.

— L'assurance! quelle assurance?

— Une promesse signée de lui?

— De Mistral?

— Oui, de Mistral, et contresignée par monseigneur l'évêque de Fréjus?

— Si vous m'apportez cela, mère Morello, je donne tout de suite mon consentement!

Et il partit en ricanant.

La nuit était descendue sur la terre. Jean rentra avec Blanche au mas des Olivettes. Ils se tenaient par la main et pleuraient. Les vieux rentrèrent à leur suite. A ce moment un de leurs valets vint annoncer que trois tartanes avaient péri sur les récifs de l'île d'Or, à la pointe d'Aramont.

— Gueux de Mistral! s'écria la mère Morello, oui, je veux aller le trouver et je lui dirai son fait!

Morello hochait la tête, Blanche continuait à pleurer, mais Jean regardait la vieille; il avait la foi, lui aussi : les amants croient comme les mères!

— Et que comptez-vous dire à ce bandit, si vous trouvez sa demeure?

— Je lui dirai que, s'il continue à détruire nos moissons, nul ne voudra plus

Digitized by Google

croire au bon Dieu, et qu'alors le bon Dieu pourrait bien se venger sur lui de l'incrédulité des hommes!

— Vous avez raison, mère Morello! s'écria Jean, mais j'irai plus vite que vous; vous n'avez pas mes jambes de vingt ans... ni mon amour!... le prix de la course est pour moi, c'est à moi de tenter l'aventure! adieu, ma Blanche adorée!... je m'en vais trouver Mistral.

Il prit un dernier baiser qui centupla ses forces, et il disparut dans la nuit.

— En allant toujours contre son souffle, pensait-il, je suis sûr de le trouver.

Il marcha donc contre le vent et fut bientôt à Fréjus. Il songeait : « C'est peut-être ici qu'il demeure! » Mais un vieux qu'il interrogea lui dit : « Non, allez plus loin, je crois qu'il demeure au Puget! »

Au Puget il ne trouva âme qui vive; tout le monde était couché; mais, en cherchant de part et d'autre, il dépassa le petit bourg et retrouva Mistral qui accourait de la plaine. « Il vient de plus loin, se dit-il, allons jusqu'à Roquebrune. »

A Roquebrune Jean s'aperçut que Mistral venait de Muy, et il continua de marcher le long des rives de l'Argens. Comme il approchait du village, il vit que la rivière faisait un brusque détour et qu'elle descendait d'une vallée profonde entre deux lignes de montagnes. « Bien sûr! s'écria-t-il, voici l'antre de Mistral! » Il pressa le pas et pénétra dans la vallée.

Mistral ne résidait point là. Tout y était frais et calme; les prairies humides,

Digitized by Google

les longs roseaux immobiles, les eaux tranquilles, sur le sein desquelles semblaient dormir des vapeurs flottantes, témoignaient que le bandit n'avait pas là ses demeures.

A la clarté d'une lune blafarde Jean aperçut une forme vague qui se tenait accroupie dans le coin le plus sombre de la vallée, à un détour de la rivière où les eaux, arrêtées par un angle trop vif, portaient sur leur surface stagnante des herbes pourries, des bêtes mortes, des détritus de toute sorte. Toutes les immondices que l'Argens avait pu recevoir dans son cours s'amoncelaient en cet endroit. Il s'en dégageait une odeur putride que l'être mystérieux semblait respirer avec délices. Jean s'approcha et demanda : « Ce n'est point ici l'antre de Mistral? » La femme se leva : elle était vêtue d'un long voile verdâtre, humide et visqueux semblable à la mousse des marécages. Ses mains, ses pieds, son visage étaient bleus ; ses lèvres étaient violettes, ses yeux blancs et ternes. Jean eut un frisson. « Mistral? dit l'étrange créature, non! il demeure dans la Crau! c'est mon plus cruel ennemi; et, si je suis ici, joli garçon, c'est pour me garder de ses outrages. J'étais aux étangs de Villepey, près de l'embouchure de l'Argens; il a voulu m'y surprendre et me souffler dans la mer!... mais je me suis cramponnée aux herbes!... et, de roseau en roseau, je suis remontée jusqu'ici où je puis narguer ses fureurs!... Et toi, mignon, d'où viens-tu? »

— De Saint-Raphaël!

— Ah! je connais!... j'y suis allée!... mais voici de bien longs mois! Y a-t-il toujours de beaux jeunes gens à Saint-Raphaël?

— Mais certainement!

— Oh! je les aime!... et de jolies filles?

— Les plus belles de la Provence!

— Oh! je les aime!... tu as une sœur?

— Oui, et elle est bien gentille!

— J'irai la voir! tu as une amoureuse?

— Oui! la plus belle fille du pays!

— J'irai la serrer dans mes bras!

— Vous?

Jean eut un nouveau frisson.

— Oui! moi! j'irai l'embrasser ainsi que tous les beaux enfants qui s'attardent à jouer le soir!... J'aime ces doux chérubins! les mères me connaissent!... Embrasse-moi, joli garçon!

Jean recula avec horreur.

— Du moins donne-moi la main!

Elle la lui saisit si rapidement qu'il n'eut point le temps de la retirer. Mais il ne sentit point son étreinte; ses doigts entraient dans une chair flasque qui le pénétrait d'un froid humide.

Il s'enfuit épouvanté.

Lorsqu'il sortit de la vallée, Mistral surgissant soudain faillit le jeter à terre; mais, à son grand étonnement, il fut presque heureux de la rencontre et, respirant à pleins poumons le vent qu'il avait maudit, il sentit s'évanouir ses dégoûts et sa terreur. L'image de sa bien-aimée en pleurs reprit possession de sa pensée et y effaça celle de la femme bleue.

Alors, ne songeant qu'à son bonheur perdu, il recommença à en accuser Mistral!

Le Muy passé, il alla aux Arcs, et des Arcs à Vidauban, et de Vidauban au Luc. Comme la Crau était loin!... Il passa d'autres villages; à Carnoules, en se retournant, il vit le soleil qui se levait au-dessus de l'Esterel, là-bas, près de Saint-Raphaël. Il songea : « Voilà qui est bien! car là est tout mon soleil. »

Et il redoubla d'énergie pour que l'astre d'or ne le rejoignît pas dans sa course. Mais il en fut dépassé comme il atteignait Solliès-Pont. Il le vit disparaître à Toulon.

Et il ne s'arrêta point. Il marcha trois nuits et trois jours. Et quand son pas s'alanguissait, il puisait la force de le soutenir dans le rythme violent d'un chant de rage :

Que tu viennes du ciel, de la terre ou de l'onde,
Tu cours trop fort, méchant Mistral!..
Tu répands l'effroi sur le monde
Et tu ne souffles que le mal!
Mistral farouche! affreux Mistral!

Digitized by Google

***

Le soir du troisième jour, à la lueur incertaine du crépuscule, il errait, perdu dans la Crau. Mais, se guidant toujours sur le souffle de Mistral, il allait, la foi au cœur.

Soudain, il vit à ses pieds un gouffre aux bords mouvants. Sable et pierres tournoyaient rapidement, formant un prodigieux entonnoir, d'ou sortait le vent avec un bruit formidable.

— C'est ici! s'écria Jean, et il voulut

Digitized by Google

descendre dans l'abîme. Mais le vent le saisit au passage et le rejeta à vingt toises de là. Il se releva tout meurtri et, se rapprochant du tourbillon, il appela : Mistral! Mistral!

Mistral cessa de souffler. Et Jean se prépara à descendre; mais, songeant qu'il ne verrait peut-être plus la lumière, il regarda une dernière fois les étoiles, et, tournant ses yeux vers l'est, il vit là-bas, tout là-bas, dans le disque de la lune, au bord même de l'horizon, un fantôme étrange qui glissait vers Saint-Raphaël. Il frissonna de tout le corps en reconnaissant la femme bleue.

Mais son regard n'eut point le temps de la suivre dans l'espace. Le sol s'effondrant sous ses pieds, il se sentit précipiter dans les entrailles de la terre.

Quand il fut au bout de sa chute, il se releva rapidement et regarda où le sort l'avait jeté.

Au-dessus de sa tête s'arrondissait une voûte colossale, si haute que le mont Vinaigre aurait pu y danser la farandole avec la Sainte-Baume et le rocher de Roquebrune. Sa forme surtout l'étonna, et après un long examen, il reconnut qu'il était tout simplement dans le fond d'une outre immense. Les parois en étaient bleu de ciel et elles n'avaient pour tout ornement qu'une innombrable quantité de petites outres, pas plus grandes que des cathédrales et qui étaient couleur de vent, c'est-à-dire... des bulles d'azur. Une de ces bulles sembla se fondre et un vieillard apparut :

— Je suis Mistral! que me veux-tu?

Le voyant si vénérable, Jean des Micocouls tomba à genoux et dit du ton de la prière : — Je viens te supplier, Mistral, d'épargner l'enclos de celle que j'aime! En venant, je t'ai maudit. Mais ton visage est si noble, si franc, si plein de bonté que je t'en fais mes excuses! La mère de ma fiancée m'avait dit de te menacer de la malédiction du bon Dieu, mais je vois bien que tu n'es pas son ennemi et que ce n'est que par la prière que je puis obtenir ma grâce! Ne détruis plus nos récoltes! ne souffle plus sur nos terres!... Je t'en supplie, bon Mistral, ne passe plus à Saint-Raphaël!

— Pauvre enfantelet, répondit Mistral. Sais-tu bien ce que tu me demandes? Que serait sans moi la Provence? Oublies-tu les chaleurs de vos étés tombant sur vos marécages? Qui donc as-tu rencontré sur les rives de l'Argens? Une femme bleue?... C'était la Peste! Autrefois, lorsque les vieux monts des Maures étaient reliés à l'Esterel, elle régnait sur vos rivages; mais le bon saint Sébastien qui protège Saint-Raphaël vint me supplier de la chasser. Alors, vidant toutes mes outres, dans un effort colossal, j'enlevai d'un coup trois montagnes et fis la trouée de Roquebrune qui me permet de passer maintenant! Et, depuis ce temps, grâce à moi, la peste vous est inconnue! Chaque fois qu'elle avait l'audace de se montrer au clair de lune, je la balayais dans la mer!... Et, si je souffle depuis cinq jours, c'est que je l'ai vue apparaître sur des vaches mortes, dans l'Argens. Je m'arrête pour te parler?... Elle en profite, pauvre enfant! Elle est déjà au chevet de ta sœur! Elle sera demain à celui de ta fiancée.

— Ah! souffle, souffle, bon Mistral! s'écria Jean affolé, souffle autant que tu voudras et pardonne-moi mon audace!

— Je te pardonne, enfantelet, parce que tu m'as bien parlé. Ta prière m'a été au cœur et je ferai pour toi quelque chose. La Peste s'efforce en vain! Ta sœur sera sauvée! ta fiancée ne sera pas atteinte! Retourne à Saint-Raphaël!... et si, en chemin, tu admires une fleur ou un fruit, crie-le bien haut pour que je l'entende! Maintenant, petit, laisse-moi! voici déjà trop longtemps que mes outres me réclament!

Jean voulut le remercier, mais il se sentit soulever par un souffle si puissant qu'avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, il était hors de la Crau dans des campagnes fleuries. A son grand étonnement, il vit qu'il faisait grand jour. Mais il avait hâte de se retrouver auprès des siens et il se remit en marche

Digitized by Google

sans s'attarder à approfondir ce mystère.

Il ne marchait plus, il volait! Mistral, par bonté d'âme, lui faisait faire des enjambées à rendre les oiseaux jaloux. Et il chantait joyeusement :

Que tu voles au ciel, sur la terre, ou sur l'onde,
Ton souffle est bon, divin Mistral!
Tu chasses la peste du monde
Et tu nous affranchis du mal!...
Mistral ami!... Divin Mistral!

Et, dans son enthousiasme grandissant, il s'exclamait sur tout ce qu'il y avait de beau dans les campagnes. A Aubagne, ce furent les oliviers qui lui arrachaient ce cri : « Les belles olives! qu'elles sont précoces!... » et, comme il répétait : « les belles olives! les belles olives!... » il crut ouïr le vent qui disait : « Oui, petit, j'entends, j'entends! »

Digitized by Google

A la Ciotat, il s'écria : « Oh ! les beaux blés ! » à Ollioules : « Oh ! les belles vignes ! » à la Garde : Les beaux pommiers ! » à la Farlède : « Les belles amandes ! » à Cuers, à Carnoules, aux Arcs, à Roquebrune, à Fréjus : « Les beaux abricots ! les belles avoines ! les belles pêches ! les beaux mûriers ! les belles roses !... » Et chaque fois, à son oreille, Mistral murmurait : « J'entends ! »

Le soleil n'était pas encore couché que, par un miracle sur lequel il n'arrêta point sa pensée, tant il avait hâte d'avoir et de donner des nouvelles, il était aux Micocouls.

— Ta sœur est bien mal ! lui dit son père.

— Elle doit être moins mal que cette nuit !

— C'est vrai ! reprit le vieillard, mais elle est encore très faible !

— Il faut le temps de se remettre, quand on a été touché par la peste !

— La peste ? je m'en suis douté, — quand je l'ai vue devenir toute bleue !... Ah ! ma pauvre enfant !...

— Ne crains rien ! j'ai vu Mistral et il m'a promis de la sauver !

— Mistral ? Oui ! quand il a recommencé à souffler, la petite a été mieux tout de suite !... Ah ! s'il la sauve de la peste, qu'il souffle tant qu'il voudra ! c'est moi qui lui ferai des prières !

— Alors, moi j'épouserai Blanche ?

— Si demain, au lever du soleil, ta sœur va tout à fait bien, nous irons aux Olivettes !

*
* *

Ce fut la jeune malade elle-même qui, en chantant joyeusement, annonça le lever de l'aurore. De l'affreux mal plus de trace.

Le père Pascal dit à son fils : « Viens vite chez les Morello ! » — Chemin faisant, il murmurait : c'est tout de même malheureux que ce vieux fou ait choisi une terre exposée à toute la violence du vent !

Quel ne fut pas son étonnement, en arrivant, de voir, à l'ouest des terres Morello, une haute colline de sable qui avait poussé là dans la nuit et qui maintenant protégeait les Olivettes ! Son étonnement redoubla, lorsque, entrant dans le domaine, il le vit plus riche qu'aucun de ceux de la contrée !... ce n'étaient que fruits et que fleurs.

Et Jean ne s'y trompa point. Il reconnut tout ce qu'il avait admiré au passage. C'étaient les olives d'Aubagne, les blés de la Ciotat, les raisins d'Ollioules, les pommes de la Garde, les amandes de la Farlède, les abricots, les avoines, les pêches, les mûriers de Cuers, de Carnoules, des Arcs, de Roquebrune, de Fréjus... c'étaient les fleurs de toute la Provence !

Et courant avec des cris de joie dans ce jardin merveilleux, Blanche leur apparut plus belle que jamais ; on eût dit la fée des roses.

Jean la serra dans ses bras et lui dit : « C'est à Mistral que nous devons notre bonheur ! c'est lui qui a cueilli pour toi toutes ces richesses et te les a apportées sur ses ailes ! Remercie-le, ma bien-aimée ! »

Mais une dernière brise qui arrivait doucement de la Crau leur soupira aux oreilles : « Non, c'est à saint Sébastien qu'il faut aller rendre grâce ; car si c'est à Mistral que vous devez votre joie d'aujourd'hui, c'est au bon saint Sébastien que Saint-Raphaël doit Mistral ! »

Alors les deux amoureux prirent les plus belles fleurs du jardin et vinrent en couvrir l'autel de saint Sébastien. Et ils pleuraient à chaudes larmes, et dans leur attendrissement ils s'embrassèrent dans la chapelle.

Et c'est pourquoi, pendant bien longtemps, avant qu'on fût incrédule, les fiancés y venaient ensemble. Car la chapelle avait gardé l'écho de l'embrassement de Jean des Micocouls et de Blanche des Olivettes.

Et maintenant encore, à de certains beaux jours, après le coucher du soleil, quand Mistral souffle doucement (moi qui vous parle, je l'ai entendu ce soir-là,

Digitized by Google

car c'était le temps où j'aimais... et il n'y a que les amoureux qui l'entendent...)

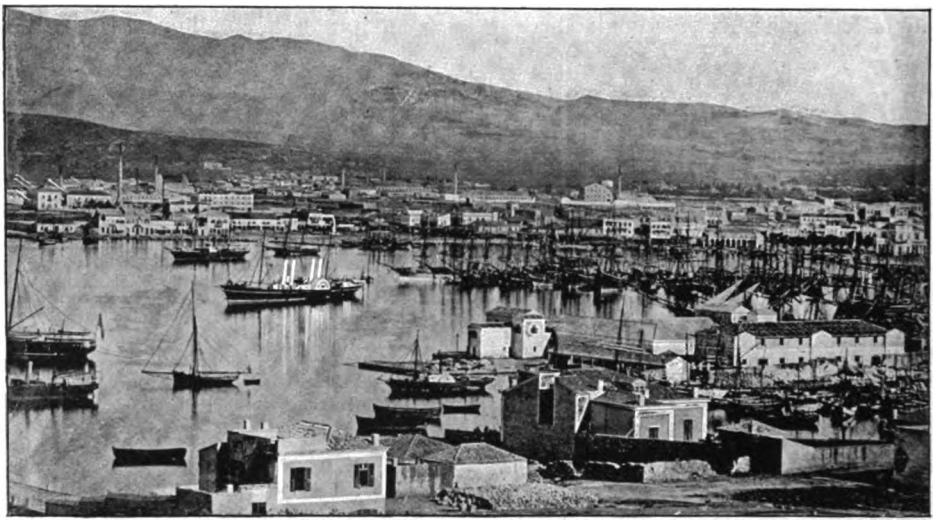
tout à coup par un bruit doux et léger comme un vol de papillons...

si l'on s'assoit dans les ruines et que l'on prête bien l'oreille, on est charmé

Et c'est un bruit de baisers.

P. Barbier.

Digitized by Google



LE PORT DU PIRÉE

# NOTES ATHÉNIENNES

Ce fut une sensation rare, notre entrée au Pirée, une nuit de novembre. J'ose à peine chercher des mots pour en décrire le charme subtil et imprévu. La mer sommeillait déserte, une clarté diffuse traînait sur les eaux. Nous suivions le rivage indécis derrière lequel se profilait, vers le nord, une masse sombre ayant à sa base une sorte de nébuleuse : c'étaient le mont Hymette et les lumières d'Athènes.

L'*Ortegal* s'avançait très lentement, comme intimidé par le calme des choses; il doubla un promontoire et s'approcha de deux jetées d'aspect antique. Dans le port, le silence régnait; on s'était lassé de nous attendre. Une barque attardée rôda quelques instants autour du navire et il se fit un peu de bruit à bord; des mots furent échangés dans une langue rapide et sonore, mais très douce... les mêmes mots peut-être qui, deux mille ans passés, saluaient ici les navigateurs.

L'ancre tomba près de deux avisos cuirassés qui, en l'honneur de l'empereur Alexandre, portaient le grand deuil de la marine... puis tout retomba dans l'immobilité. Sur les quais endormis, la brise agitait par instants la flamme des réverbères, et celle-ci, avivée soudainement, éclairait sur une muraille blanche une grande inscription en lettres grecques. On pouvait se croire dans l'enceinte morte du vieux Pirée, et le regard cherchait, avide, ces *longs murs* qui reliaient jadis la ville maritime à la capitale...

Mon Dieu! cette veillée, d'autres l'ont accomplie sans doute. L'*Ortegal* n'est pas le premier navire qu'un retard imprévu a fait entrer de nuit au Pirée. Mais je crois que, pour en comprendre la douce poésie, il faut être de ceux qui regardent la Grèce antique comme le précepteur du monde... et c'est là un point de vue bien démodé par ce temps de leçons de choses et de mathématiques omnipotentes.

Digitized by Google

*
* *

Le lendemain sur la route poussiéreuse qui monte vers Athènes, l'impression s'effaça ; il me sembla que je débarquais dans un pays tout neuf, et des souvenirs d'Amérique traversèrent mon esprit. C'est bien ainsi qu'on s'installe dans les campagnes yankees; ce bois mal équarri, ces barrières mal peintes, ces chemins improvisés, cette sorte de hâte insouciante dans l'arrangement des choses, tout cela caractérise les peuples jeunes, où qu'ils soient et d'où qu'ils viennent. Et c'est merveille de songer au royal passé que celui-ci traîne après lui, et surtout à ces siècles d'abominable servitude qu'il a vécu avant d'atteindre ce renouveau.

Le Pirée, d'ailleurs, dans nos imaginations occidentales n'évoque que des pans de murs très vieux s'effritant dans l'eau dormante; et voici toute une ville avec des constructions qui s'achèvent de tous côtés et des rues pleines d'animation. Un chemin de fer et un tramway à vapeur en sortent en même temps, courant vers Athènes. Puis c'est Phalère avec ses villas d'été et les gros cuirassés de l'escadre anglaise se carrant dans la baie... Et maintenant, dans une vaste plaine rouge, apparaissent le mont Lycabète et le rocher de l'Acropole, entre lesquels l'Athènes moderne étale ses maisons blanches et ses avenues de poivriers.

*
* *

Tous les journaux, l'*Asty,* l'*Estia,* l'*Ephemeris,* discutent avec passion la question des Jeux olympiques rétablis; leur première célébration, en 1896, aura-t-elle vraiment lieu ici, comme l'a décidé le Congrès athlétique de Paris? Certains en doutent, mais chez ceux-là mêmes, je devine un enthousiasme latent, ému, que dissimule très mal une froideur affectée. Ce qui les arrête, c'est la méfiance instinctive de l'Occidental, même quand celui-ci vient vers eux avec des paroles de miel et des présents dans les mains. Ah! comme je les comprends et leur pardonne! Leur génie incompris, leurs ambitions ridiculisées, leurs efforts paralysés, leur existence nationale elle-même contestée, voilà le prix que l'Occident leur a fait payer un tardif et maussade appui donné à des revendications légitimes entre toutes. About, le triste About, a livré d'eux au monde un portrait odieusement travesti et un savant allemand, Fallmerayer, a tenté de prouver que pas une goutte de vrai sang grec ne coulait dans leurs veines.

Est-ce donc un mirage, cette ressemblance avec les ancêtres qu'on note en eux à tout moment? L'imagination peut-elle jamais modifier les lois de l'hérédité, et depuis quand les parvenus qui s'achètent des titres de noblesse revêtent-ils les vertus et les défauts de ceux qui les portaient jadis, au temps des croisades?

Allez par les rues et les carrefours; regardez et écoutez, et dites-moi si ce n'est pas la vieille Athènes qui revit après vingt siècles : démocratique comme au temps où elle secouait la tyrannie des Pisistratides, mobile comme au jour où elle condamnait Miltiade après l'avoir exalté, toujours divisée par la politique et les rivalités, toujours unie par l'art, la religion et le patriotisme? Oui, c'est bien la même Athènes qui s'éprit d'Alcibiade pour ses élégantes excentricités et se dégoûta d'Aristide parce que sa vertu l'ennuya, qui envoyait ses fils s'enrichir au loin par le commerce, fonder des colonies sur les rives de la Méditerranée et du Pont-Euxin, et les conviait ensuite à la revêtir de marbre et d'or, tour à tour coquette et farouche, héroïque et joyeuse, femme et déesse!

*
* *

A l'heure où, dans des clartés roses, derrière l'île d'Égine, le soleil descend du ciel, la rue du Stade s'anime. Sous les portiques de l'Université dont la grande fresque à fond d'or doucement s'efface, les étudiants, groupés, bavardent; on bavarde aussi aux alentours du Parlement, dont la séance vient de

Digitized by Google

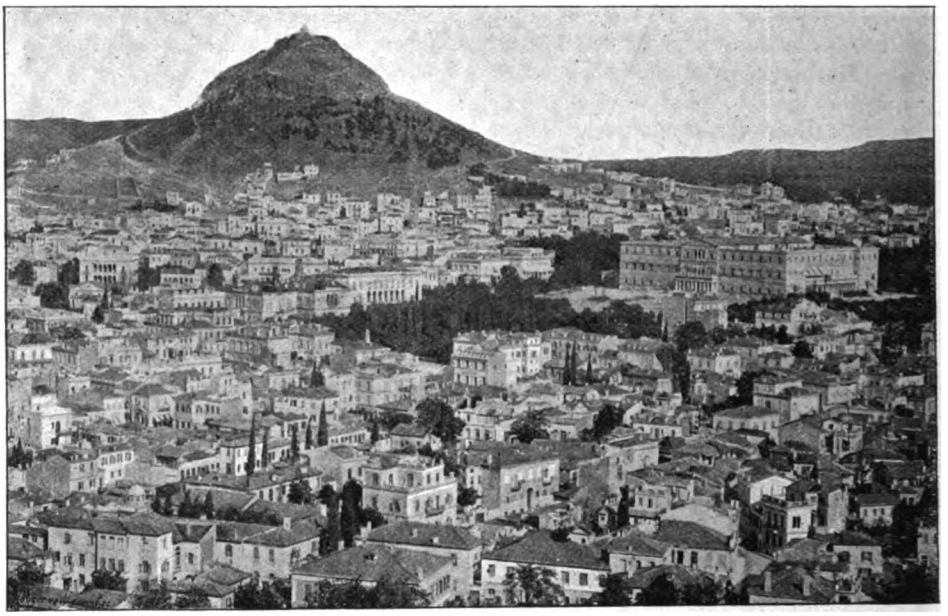
s'ouvrir, et aux tables des cafés, et dans les salons du Parnasse; mais, à cette heure-là, je préfère les rues populaires, étroites et pittoresques, les étalages de fruits jaunes en plein vent et les discussions politiques, très ardentes, qui se tiennent dans les boutiques sans souci du client, lequel parfois s'y mêle et oublie d'acheter...

***

Le Parnasse est un grand cercle littéraire où se donnent des conférences et où les gens distingués se rencontrent avant le dîner pour absorber le mastic et le raki, et se gagner aux cartes quelques dizaines de drachmes. Le rez-de-chaussée du cercle est réservé aux enfants délaissés qui vendent des journaux par la ville. Toute la soirée, ils ont là des cours gratuits qu'ils suivent assidument. Leur ardeur au travail et la flamme d'intelligence qui brille en leurs yeux sont réconfortantes pour ceux qui les enseignent... Sur la carte, en mon honneur, on a voulu faire indiquer Paris par un petit commençant, lequel, très intimidé, s'est trompé et a rougi très fort en constatant son erreur. Alors, pour se faire pardonner, il a ajouté d'une voix persuasive ces mots : « Paris est une très belle ville! »

***

Les cochers athéniens ont de délicieuses familiarités. Je viens de sortir avec le fils d'un haut fonctionnaire. Le cocher, que nous avons pris pour aller au théâtre, a regardé avec bienveillance mon ami qui ouvrait la portière et me faisait monter : « Mon petit Georges, lui a-t-il dit, est-ce pour longtemps? »



VUE D'ATHÈNES PRISE DE L'ACROPOLE

***

Ce matin il fait clair dans le Parthénon. Le soleil se mire sur le dallage de marbre blanc; entre les colonnes apparaît la ligne très pure de l'Hymette se détachant sur un ciel d'une transparence exquise. Je voudrais là, autour de moi, tous nos petits potaches qui, laborieusement, expliquent dans un mot à mot lamentable

Digitized by Google

les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, et il me vient la pensée que ce travail auquel ils se livrent n'est pas sans analogie avec les actes de vandalisme inconscient que les Vénitiens, les Turcs et les Anglais ont accomplis dans cette Acropole qui étale devant moi sa misère royale.

L'*Iliade* est, comme le Parthénon, quelque chose qui ne se débite pas en tranches, qui ne s'isole pas, qui ne *s'explique* pas. Il faut, pour en comprendre le sens profond et en apercevoir les perspectives incomparables, il faut que le monument nous soit montré tout à coup, à un détour de la route, se profilant sur l'horizon pour lequel il a été fait. Alors la procession des Panathénées se déroule librement dans notre imagination avec tout l'arrière-plan de civilisation que supposait sa pompe resplendissante; alors Achille et Agamemnon prennent corps dans notre esprit; nous les voyons, hommes comme nous, ayant nos ardeurs et nos révoltes, seulement un peu plus simples, un peu plus francs, parce qu'ils étaient plus près des origines insondables et que le sol qu'ils foulaient avait trois mille ans de moins.

L'antiquité reste toujours légendaire; nous avons peine à y croire. Il n'est pas donné à tous de venir ici prendre contact avec elle et entrevoir sa réalité sublime. Mais nous devons, autant qu'il est en nous, réagir contre cette tendance mauvaise à transformer le recul des âges en un décor de théâtre où les lointains sont simulés pour mieux accentuer le relief des premiers plans.

Si je vivais au temps de Périclès, je crois que j'aimerais l'Acropole ainsi, par un beau matin d'automne, hors de la pompe des grandes processions, dans le calme et la demi-solitude. Au lieu de ces trois Anglais qui, là-bas, se choisissent des presse-papiers parmi les débris de marbre, j'aurais sous les yeux la pure silhouette des jeunes Athéniennes faisant le service de Pallas. Quelque sacrifice isolé enverrait vers l'azur une fumée discrète, et sur la façade du temple, entre les métopes enluminées, les boucliers des Perses, glorieux trophée, scintilleraient au soleil...

*
* *

Il y a un des angles de l'Acropole d'où le regard et la pensée réalisent d'un coup d'œil la résurrection de la Grèce. La haute muraille, en cet endroit, domine le vide. Le Lycabète dresse tout en face son profil roux et, sur la gauche, par delà les monts déboisés, on aperçoit la sombre verdure des bois de Tatoï. Au pied du rocher, Athènes est groupée, vivante, gracieuse et jeune; il s'en dégage une impression de blancheur aveuglante, et bien rares sont les ruines du passé éparses dans le tableau. Sur la route de Kephissia, derrière le jardin Royal, il y a les casernes et les champs de manœuvre; l'appel des clairons y retentit gaiement. Au pied du Lycabète, les écoles étrangères sont assises; au sommet du palais parlementaire, le drapeau blanc et bleu flotte au vent de la liberté, et dans la plaine, des maisons se construisent avec le marbre de l'inépuisable Pentélique, des maisons qui ont la forme carrée et les classiques péristyles du vieux temps.

Cela, ce n'est pas l'œuvre de Phidias ni de Périclès; c'est l'œuvre d'Ypsilanti, l'organisateur de l'Hetaira; c'est l'œuvre de Capo d'Istria, le président patriote, de Colocotronis, le vieux grognard héroïque, de Coumoundouros, l'homme d'État austère et sage. Et cette œuvre vraiment n'est pas banale; elle déconcerte les historiens qui l'étudient. Jamais entreprise d'une pareille audace, conduite avec de plus faibles moyens et dans des circonstances plus défavorables, n'a réussi aussi complètement.

*
* *

Le monde ne savait plus qu'il y eût des Grecs! Quand les hommes d'État l'apprirent, ils eurent un sourire de dédain et mirent leur lorgnon pour mieux voir l'étonnant spectacle. Cette prétention de se dire les héritiers des Spar-

Digitized by Google

tiates et des Athéniens leur parut une délicieuse bouffonnerie. Cependant la guerre éclatait, secrètement préparée depuis bien longtemps par les émissaires de l'Hetaira; sous prétexte de commerce ils s'en étaient allés prêcher la révolte partout où il y avait du sang ou de l'or prêts à se répandre pour la délivrance de la patrie; et derrière eux ils laissaient

comme mot d'ordre ce dilemme que tous acceptaient : la liberté ou la mort.

Le 24 mai 1821, la Grèce nouvelle cueillait à Valtetzi ses premiers lauriers, et bientôt après, Colocotronis s'emparait de Tripolitza. En Europe, les âmes libérales s'émurent; mais on en était à une période de réaction contre les idées émancipatrices de la Révolution française : les rois n'ambitionnaient d'autre rôle que celui de gendarmes de leurs peuples et le seul mot de révolte les faisait trembler. Les Autrichiens ravitaillaient les Turcs; le lord-commissaire des Sept Iles persécuta les Ioniens qui se déclaraient pour leurs frères hellènes. En France, M. de Villèle demandait sottement « quel grand intérêt on pouvait prendre à cette localité »; et M. de Salaberry, très grave, publiait de grotes-

ques considérations sur la « légitimité » du joug ottoman. Si les dévouements individuels d'un Santa Rosa, d'un Fabvier, d'un lord Byron consolaient les Grecs et entretenaient leurs courages, cette indifférence ou cette hostilité de

TYPES GRECS

Digitized by Google

l'Europe officielle leur causaient de cruelles déceptions.

Ils ne se résignaient pas à y croire et multipliaient leurs appels. Au Congrès de Vérone, ils avaient envoyé une mission qui fut indignement traitée. « Le Congrès ne voulut même pas recevoir la supplique que les représentants des révoltés avaient l'impertinence de lui soumettre. Il leur fut interdit d'entrer dans la ville et l'on pria le pape de les chasser d'Ancône. »

Un instant ils perdirent l'espoir. Le sultan appelait à son aide les bataillons égyptiens, organisés et, commandés par des officiers français et à leur tête, le fils de Mehemet-Ali entrait en campagne. On était en 1825 : depuis quatre ans la lutte se poursuivait et les gouvernements, impassibles, la regardaient se dérouler, inégale et cruelle.

Ibrahim était un adversaire redoutable : la fortune des armes changea. Les Grecs furent battus, mais ils reculèrent pied à pied, livrant un à un leurs champs dévastés, abandonnant une à une leurs maisons détruites, continuant néanmoins d'en appeler à l'Europe d'une voix de plus en plus pressante, de plus en plus mourante aussi.

Finalement, l'opinion publique indignée eut raison des gouvernants : des comités privés s'étaient formés, qui prenaient en main la cause de la justice et du droit.

***

Et puis, surtout, les Russes étaient sur le point d'intervenir. La jalousie et l'intérêt allaient obtenir ce pour quoi le libéralisme et la pitié sont impuissants. Un premier traité fut signé entre la Russie, la France et l'Angleterre le 6 juillet 1827.

L'Autriche continuait à considérer les Grecs comme les « sujets insurgés » du sultan. Les massacres de Chios, de Constantinople et de Cydonie ne l'émouvaient point, et la Prusse imitait sa réserve. Il est à remarquer d'ailleurs que personne, parmi les hommes d'État, n'admettait encore l'éventualité de l'indépendance grecque. On se proposait d'ériger le pays en une ou plusieurs principautés tributaires de la Turquie.

Si discrètes que fussent les stipulations du traité du 6 juillet, elles obligeaient néanmoins les puissances signataires à arrêter l'effusion du sang entre les belligérants. La Turquie résista, et il fallut détruire sa flotte à Navarin. Battue à nouveau par la Russie elle signa, en 1829, le traité d'Andrinople par lequel elle accédait aux conventions de 1827.

***

Le 3 février 1830, les puissances reconnaissaient formellement l'indépendance de la Grèce. Il avait bien fallu en venir là. « La liberté ou la mort » était demeuré jusqu'au bout le mot d'ordre immuable des Hellènes. La suzeraineté du sultan, ils n'en voulaient à aucun prix. Plutôt continuer la lutte et périr!

On leur octroya la liberté. Il restait, pour en jouir, six cent mille Grecs; pour l'obtenir, trois cent mille avaient donné leur vie.

***

« Nous rentrâmes ici, me dit le colonel, M*** qui, accoudé avec moi au parapet rugueux, contemple du haut de l'Acropole le panorama d'Athènes, et je me souviens que ma mère pleura en retrouvant sa demeure en si triste état; les murs étaient percés, les plafonds tombaient, tout avait été saccagé... Mais il y avait aussi de la joie dans ces larmes, et bien que tout cela soit perdu dans le lointain de ma première enfance, il me semble que je la ressens encore, cette joie qui éclatait partout autour de nous. Jamais, sans doute, on ne vit des ruinés si heureux. Une belle aurore était devant nous et l'espérance gonflait nos poitrines... La première maison était en platras; nous l'avons rebâtie en cailloux, et celle-ci, maintenant, est en pierre et en marbre... »; et son doigt désigne, à l'angle d'une rue, une blanche muraille sur laquelle tremble au vent la fraîche verdure des poivriers.

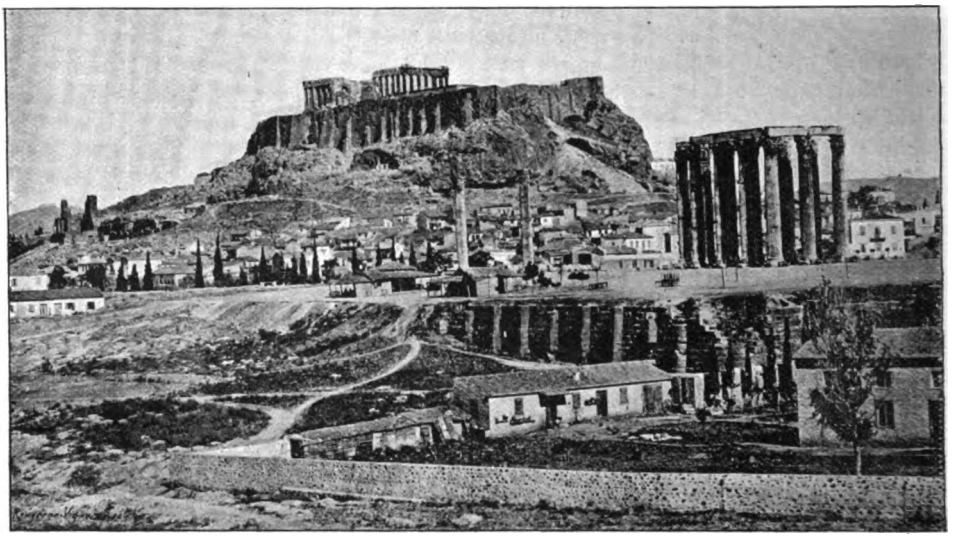


Digitized by Google

***

On dirait que, dans cette question d'Orient dont les têtes, comme celles de l'hydre, repoussent à mesure qu'on les tranche, on dirait que l'Europe a pris à cœur de ne jamais faire à temps ce qu'il convenait de faire et d'arriver comme les carabiniers d'Offenbach, « toujours trop tard ». Que de maux eussent été évités si, poursuivant les conséquences logiques de l'acte du 3 février 1830, les grandes puissances avaient rendu à elle-même la Grèce tout entière, au lieu d'en laisser une portion aux mains des Turcs. Quand le prince Léopold, élu roi des Hellènes, se fut rendu compte de l'intolérable avenir que l'on préparait à son peuple d'adoption, il préféra démissionner, ne voulant pas « attacher son nom, dans l'esprit des Grecs, à la mutilation de leur patrie et à l'abandon de ceux de leurs frères qui, ayant combattu avec eux pour l'affranchissement national, s'en voyaient maintenant exclus ». « L'exclusion de la Crète, écrivait-il encore, estropie l'État grec physiquement et moralement ; elle le rend faible et l'appauvrit. »

C'est alors que le 13 février 1833, sur la proposition de la France, le prince Othon de Bavière, fils du roi Louis, fut élu au trône hellène ; il s'en vint régner « sur un pays condamné d'avance à s'épuiser dans les efforts d'une expansion inévitable qui ne pouvait qu'entraver l'œuvre de son développement intérieur ».



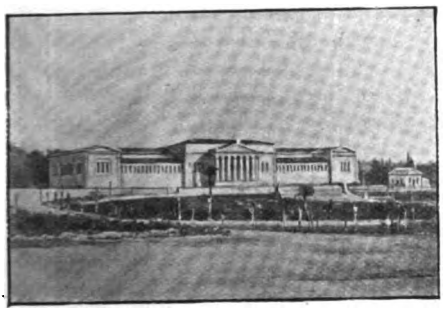
VUE DE L'ACROPOLE D'ATHÈNES
Prise à l'entrée du stade où auront lieu les sports athlétiques et gymnastiques.

***

Depuis ce jour, l'Europe a trahi les espérances hellènes en toute circonstance. Elle a vu les Crétois s'insurger contre la tyrannie ottomane, une première fois en 1840, une seconde fois de 1866 à 1868, et sur eux elle a laissé retomber le joug barbare et pesant de l'Islam. De 1854 à 1857, la France, installée militairement au Pirée, a comprimé des élans russophiles qui gênaient sa politique d'aventures. Pendant la guerre turco-russe de 1877, Coumoundouros n'a osé qu'une démonstration tardive et discrète, et on ne lui a su aucun

Digitized by Google

gré de sa sagesse, et lorsque le Congrès de Berlin eût enfin sanctionné l'abandon à la Grèce de la Thessalie et d'une moitié de l'Épire, l'obstination turque s'exerça si bien, que la décision du tribunal eu-



LE ZAPPEION (Palais de l'Industrie)
Où auront lieu les concours d'escrime et de lutte.

ropéen ne fut pas exécutée, et, de guerre lasse, en 1883, on dut accepter à Athènes une insignifiante rectification de frontières. Dans cette longue série de déceptions, un seul rayon de soleil s'est glissé inopinément. A l'avènement du roi Georges, l'Angleterre libérale s'est dessaisie avec un désintéressement spontané des Sept Iles ioniennes. Corfou et ses sœurs sont rentrées dans le giron national à l'heure où le jeune monarque montait, plein de confiance, sur un trône déjà ébranlé.

***

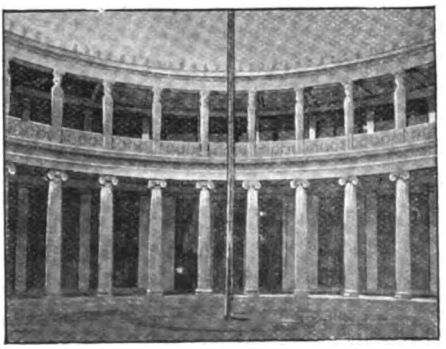
C'était une silhouette originale et suggestive, celle du triumvirat qui prit en main le gouvernement provisoire après la déchéance du roi Othon : l'amiral Kanaris, en redingote européenne ; Boulgaris, avec son costume oriental et son fez ; Roufos, vêtu de la fustanelle populaire. On conte que pour ne pas marquer entre eux une préséance quelconque, ils avaient coutume de s'en aller tous les trois, serrés sur la banquette d'arrière de leur voiture commune : vivante représentation de leur pays, lequel avait encore plusieurs costumes et même plusieurs langues, mais une seule ambition et une seule âme. La Grèce moderne vivait encore dans les habits du passé ; du moins son cœur était libre.

Elle ne l'avait pas donné au roi Othon ; non qu'il fût dépourvu de zèle et de bonne volonté, mais la lourdeur bavaroise de son entourage révoltait la gracieuse légèreté athénienne, et l'on sentait confusément que celui-là ne serait pas le propriétaire définitif.

Elle le donna au roi Georges et fit bien. Trente-deux ans ont passé depuis lors et elle ne l'a pas repris.

***

Un pays qui ne connaît ni question religieuse, ni question dynastique, ni même deux manières d'envisager son avenir, devrait logiquement compter parmi les plus fortunés. Mais le gouvernement des démocraties modernes n'est point logique ; il est, par certains côtés, très artificiel et a des conséquences étrangement paradoxales. Faute d'idées et de faits pour l'alimenter, la politique grecque est devenue une question de personnes. L'opinion s'est émiettée en une foule de partis. Ajoutez à cela cette

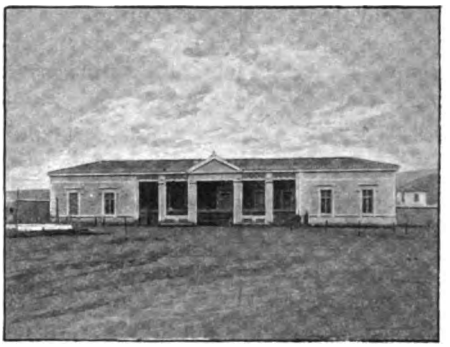


LA ROTONDE DE ZAPPEION
Où aura lieu le concours d'escrime.

tendance à la complication qui est une des caractéristiques de l'âme athénienne, et vous comprendrez comment les problèmes les plus simples ont pu s'embrouiller. Par excès d'infortune, sous la

Digitized by Google

poussée d'un radicalisme momentané, la Constitution votée en 1864, devançait l'éducation politique du pays; elle ne créait point ce rouage modérateur dont nous avons pu, en France, apprécier le



Le club house de la Société panhellénique de gymnastique où auront lieu les concours de lawn-tennis.

mérite, la Chambre haute. Je sais bien que le Sénat hellène de 1845 avait joué un rôle néfaste et contribué fortement à la chute du roi Othon, mais ce n'était pas un motif pour s'en passer tout à fait et laisser le souverain seul en face d'une Chambre unique.

De tous les hommes d'État qui se sont succédé en Grèce depuis cinquante ans, aucun, peut-être, n'a vu le mal plus clairement et ne l'a dénoncé plus courageusement que M. Tricoupis. Son manifeste de 1869 formulait la nécessité de la réforme avec cette sorte de brutalité voulue dont il s'est fait une seconde nature. Mais depuis lors il lui a été donné d'appliquer sa médecine, et ses remèdes n'ont point agi. Ils se ramenaient tous à un même principe. Imbu d'idées très modernes, admirateur de la civilisation britannique, s'étant lui-même modifié au contact des races du Nord, M. Tricoupis n'a jamais cherché qu'une chose, à *occidentaliser* la Grèce.

L'occidentaliser, c'est-à-dire l'arracher à ce rêve impérial dont elle a vécu pendant les siècles d'esclavage, qui a soutenu son courage aux heures d'angoisse, qui l'a doucement hypnotisée pendant sa convalescence et qui demeure, envers et contre tous, son principal motif de travailler et d'aimer la vie. L'occidentaliser, c'est-à-dire la forcer à s'asseoir parmi des étrangers qui ne la comprennent pas, l'obliger à prendre parmi les nations la dernière et la plus petite place, et torturer l'esprit de ses fils pour y éteindre les grandes lueurs empourprées et y allumer les petites flammes mesquines de nos conventions routinières.

Il y avait un meilleur usage à faire de la liberté; et vraiment les raisins secs et les crises ministérielles ne pouvaient contenter des Hellènes dont le sol recélait les splendeurs du génie antique et dont l'histoire est tissée de pensées grandioses et d'ambitions sans bornes. Pourquoi ont-ils laissé à d'autres le soin d'exhumer et de classer ces chefs-d'œuvre et pourquoi, aujourd'hui encore, leurs annales renferment-elles tant de lacunes; pourquoi reste-t-il tant de chapitres à écrire, tant de documents à analyser?... Les fondateurs du royaume en eurent comme l'intuition lorsqu'ils prirent Athènes pour capitale; Athènes

Vue du site occupé par l'ancien stade au pied de l'Acropole d'Athènes et qui va être rétabli pour les jeux de 1896.

isolée et ruinée au lieu de Patras, que leur conseillait l'Europe, à cause de sa belle situation sur le golfe et de son avenir commercial. Mais il fallait mener l'idée jusqu'au bout et remettre l'avenir,

Digitized by Google

sans hésitation ni réserve, aux mains divines des lettres et des arts.

A l'ombre des murailles de son université qui pouvait devenir, en vingt ans, la première du monde, le peuple athénien aurait attendu, dans une paix joyeuse, entouré de la considération et du respect de l'univers, l'accomplissement des destinées en lesquelles il a foi.

*
* *

Si vous gagnez, au sortir d'Athènes, les premiers contreforts de l'Hymette, et que vous suiviez une route pierreuse que coupent çà et là des ravins desséchés, vous atteignez en une heure de marche le petit monastère de Kæsariani où la Grèce byzantine revit en un tableau imprévu et charmant; une oasis est accrochée aux flancs de la montagne, à l'extrémité d'un vallon étroit et dénudé. Partout ailleurs, des pins maigrelets, des roches grises et de la terre rouge; là, une herbe fine, une source fraîche qu'ombragent deux grands platanes et une armée de gros oliviers tordus par les ans. Ils dissimulent aux regards la silhouette grise du monastère. L'enceinte est intacte; au-dessus des murs, des cyprès noirs s'élancent en flèches tristes, serrés les uns contre les autres, imprimant à ce lieu une mélancolie intense; l'étroitesse du vallon empêche la lumière du jour d'y donner tout son éclat, et l'on se croit descendu soudainement dans un monde inférieur que n'éclaireraient plus que les traînées pâles d'un soleil mourant. La vieille porte vermoulue tourne en gémissant sur ses gonds; dans la cour, l'herbe monte contre les dalles disjointes; des terrasses se superposent, des galeries et des escaliers s'enchevêtrent; tout cela très ruiné, très effrité, très pauvre. Les seuls indices de force et de vigueur proviennent d'un temple romain qui exista en cet endroit et dont quelques colonnes de marbre subsistent encastrées dans les platras byzantins. Dans l'église, il y a des fresques très anciennes, de grandes figures irritées de prophètes ou d'apôtres et quelques guirlandes séchées provenant du dernier pèlerinage...

*
* *

Au retour, il semble qu'on remonte vers la lumière, surtout quand apparaît au loin le divin Parthénon semblant flotter dans une poussière d'or, entre le ciel et la terre. Cette vision radieuse emplit l'horizon et fixe la pensée, tant le contraste est saisissant entre le petit monastère obscur et le temple éblouissant! Et pourtant les Grecs peuvent hésiter dans le partage de leur reconnaissance... Si l'Acropole symbolise leur merveilleux passé, la profondeur insondable et mystérieuse de leur génie créateur, l'humble chapelle a gardé pendant des siècles le feu sacré de l'existence nationale. Les prêtres médiocres et ignorants qui y ont chanté leurs mélopées débiles et chevrotantes étaient les dépositaires de cet héritage triomphal et ont veillé, jaloux, à sa conservation.

Toute la Grèce en est semée de ces petites églises; parfois, en fouillant le sol, on en retrouve trois superposées; elles se sont succédé de plus en plus petites, de moins en moins ornées, parce que les fidèles qui les ont bâties devenaient pauvres et souffraient la persécution de l'Islam!... Quand on songe à cela, on comprend le respect ému avec lequel certains Hellènes d'aujourd'hui, qui ont touché à toutes les sciences et ont gravi tous les sommets, embrassent les mains du prêtre resté, lui, dans sa sphère inférieure : touchant hommage rendu à ce clergé auquel on doit d'avoir entretenu dans les âmes hellènes le souvenir et l'espérance.

*
* *

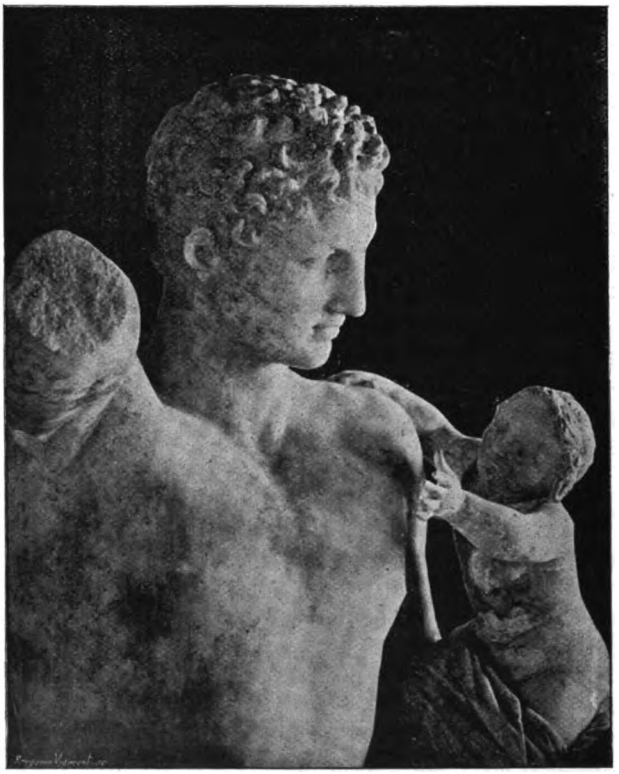
Départ pour le Péloponnèse; fuite ensoleillée à travers la grande plaine rouge d'Athènes, puis autour de la baie d'Éleusis, toute bleue et or, le flot éternel qui recèle le secret des rites mystérieux soupire doucement sur la plage ou sautille sur les rochers. Voici Mégare, où le mardi de Pâques ont lieu les fa-

Digitized by Google

meuses danses populaires, puis l'île de Salamine que nous avons tournée et derrière laquelle, très loin, l'Hymette apparaît dans une brume lumineuse. De grandes barques de pêche, à voiles triangulaires, couleur de sang, longent le rivage et comme la brise a molli, ceux qui les montent ont pris les avirons et rament, demi-nus, d'un mouvement saccadé et bref, semblables aux marins des trirèmes antiques.

Le train s'élève lentement sur une pente sablonneuse parsemée de broussailles grises et traverse la fente longue de 6 kilomètres qui entaille l'isthme de Corinthe ; encaissé dans les sombres parois, le canal apparaît comme un filet d'eau, incapable de porter le moindre navire.

Corinthe a passé, dominé par sa haute montagne revêche et imprenable ; à droite, maintenant, le golfe s'étend, grisâtre ; de grosses nuées traînent à sa surface, désorientées, poussées là par quelque tempête venue de l'Adriatique et qui s'est calmée subitement. Le Parnasse au front neigeux découpe dans le ciel et reflète dans les eaux un triangle éblouissant.



*Hermès* DE PRAXITÈLE,
découvert dans les ruines d'Olympie à la place indiquée par Pausanias,
le 8 mai 1877.

Les vignes apparaissent ensuite, occupant tout l'espace entre le golfe et les montagnes d'Achaïe, de blanches villas s'y encadrent ; sur le rivage sont de grands roseaux au feuillage léger et des cases primitives, montées sur pilotis. Au passage de la brise, les feuilles des eucalyptus ont des reflets bleus ; des pêcheurs, entrés dans l'eau jusqu'à la ceinture, traînent leurs filets : on se croirait sur quelque plage océanienne...

La nuit tombe quand nous arrivons à Patras... les habitants n'ont pas hésité entre les raisins secs et les jeux Olympiques. Malgré qu'ils en veuillent terriblement à ce bon M. Méline, ils ont chanté la *Marseillaise* et crié : « Vive la France ! »

PIERRE DE COUBERTIN.

Digitized by Google

# UN ANCÊTRE DES ANARCHISTES

## GRACCHUS BABEUF

Nous nous proposons de donner à nos lecteurs quelques renseignements précis sur une figure bien curieuse de l'époque du Directoire, un temps qui ressemble beaucoup au nôtre par la confusion des idées, les excès de l'agiotage, l'affaiblissement du principe d'autorité et l'excessive liberté de la presse : nous voulons parler de Gracchus Babeuf.

On n'insistera pas longuement sur la jeunesse de Babeuf, parce que son dernier biographe, M. Advielle, en a parlé avec des détails très complets. Il était né le 23 novembre 1760, à Saint-Quentin, et fut baptisé dans la paroisse Saint-Nicaise. Son père était un obscur employé des fermes du roi, au faubourg Saint-Martin, et s'appelait Claude Babu (en Picardie le mot *bœuf* se dit *bu*). Sa mère avait nom Marie-Catherine Anceret. C'étaient des gens pauvres, on ne peut ajouter mais honnêtes, car Claude Babu avait été condamné pour désertion. Amnistié, il avait obtenu une brigade dans les gabelles, et s'était marié à soixante ans avec une jeune fille de vingt ans dont il eut beaucoup d'enfants. La famille vécut misérablement, d'autant que, peu après la naissance de François-Noël, le père fut privé de son emploi et réduit à travailler aux fortifications de Saint-Quentin, tandis que la mère filait jour et nuit. Il est tout naturel que François-Noël se soit hâté de quitter un foyer aussi peu confortable. A seize ans, il est petit clerc chez un commissaire terrier, qui lui apprend l'arpentage. Il y reste deux ans, puis, en 1777, entre en qualité de domestique chez M. de Bracquemont, seigneur de Damery, près Roye. Entre 1780 et 1782, il perd l'auteur de ses jours, qui lui dit au lit de mort : « Jurez sur cette épée, qui n'a jamais été que dans la voie de l'honneur, de ne jamais abandonner les intérêts du peuple. » C'est Babeuf lui-même qui a raconté cela dans ses papiers, — et il jura *sur le sabre de son père!* A vingt et un ans, le 13 novembre 1782, il épouse Anne-Victoire Langlet, qui avait plus de vingt-cinq ans et était fille de chambre chez le comte de Bracquemont. Nous retrouvons ensuite Babeuf employé chez un

GRACCHUS BABEUF

Digitized by Google

arpenteur de Roye. Quelques années après, vers 1785, il est nommé commissaire terrier, ce qui lui donnait mission de garder les titres des biens domaniaux, féodaux et censuels. Ces droits féodaux étaient en bonnes mains!

Celui que son biographe appelle ingénument « un fils soumis et dévoué, un fonctionnaire laborieux, un père de famille honorable », est alors piqué de la tarentule littéraire. L'Académie d'Arras avait proposé la question suivante : « Est-il avantageux de réduire le nombre des chemins dans le territoire des villages de la province d'Artois, et de donner à ceux que l'on conserverait une largeur suffisante pour être plantés? Indiquer, dans le cas de l'affirmative, les moyens d'opérer cette réduction. » Sur cette question peu subversive, le futur révolutionnaire rédigea un mémoire parfaitement insignifiant et qui distille un mortel ennui. Mais cette *première* à l'Académie d'Arras eut une grave conséquence : elle servit de point de départ à une longue correspondance entre Babeuf et le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Dubois de Fosseux, un bon bourgeois d'une niaiserie monumentale.

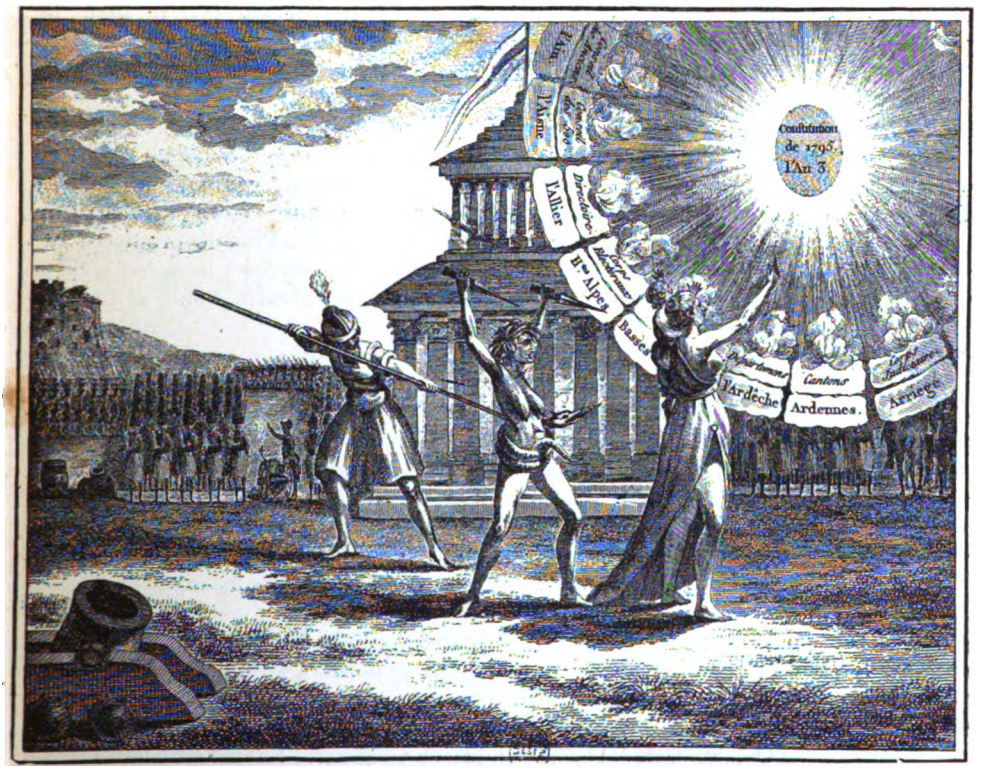
Bornons-nous à regretter qu'on ait cru devoir exhumer cette correspondance dénuée d'intérêt, tout au moins en ce qui concerne Dubois de Fosseux. Quant à Babeuf, il n'est pas, même à cette époque, tout à fait aussi insignifiant. Pour se mettre au niveau intellectuel de son correspondant, il laisse sans doute échapper bien des puérilités, par exemple cette phrase sur l'amour des enfants : « Que ce nom *sone* agréablement à mon oreille! Qu'enfin j'ai de faible pour tout ce qui est enfant! Cette sensibilité m'a de bonne heure dominé! Aussi ne me suis-je pas contenté pendant fort longtemps de m'y livrer par simple spéculation. La preuve en est très sensible. A peine majeur, je me vois père de deux de ces charmants êtres dont l'un, qui a quatre ans, du sexe féminin, et l'autre, âgé de quatorze mois, qui est tout le contraire. » Et il les présente modestement comme ornés « des dons les plus flatteurs : constitution heureuse, traits ravissants, *fisionomie* animée, *aparence* de caractère qui promet tout ». On aura remarqué l'orthographe de Babeuf, — et la chose vaut la peine qu'on la signale. Il est le véritable précurseur de M. Gréard et de M. Havet. Il écrit comme on prononce : *fisique*, *respiracion*, *terible*, *molesse*, *home*, *aprendre*, etc. S'il n'eût entrepris que cette révolution pacifique, le Directoire ne l'aurait pas vraisemblablement condamné à mort pour cela; ou lui aurait tout au moins accordé les circonstances atténuantes.

Mais passons. Babeuf se lassa bientôt des enfantillages prétentieux du secrétaire de l'Académie d'Arras, qui lui posait des questions étranges, par exemple celle-ci : « Pourquoi les nègres sont-ils noirs? » Il répondit par une autre question : « Pourquoi les Européens sont-ils blancs? » Puis, il ne répondit plus du tout à l'honnête échevin, qui s'effrayait des rêves du jeune homme, car ce dernier laissait parfois percer ses idées révolutionnaires. Ainsi, dans cette lettre du 5 septembre 1787, où il parle « des brigands heureux qui n'étaient contents qu'à demi lorsqu'ils étaient parvenus à s'assurer une riche propriété » et inventaient le droit d'aînesse.

C'est en 1789 que Babeuf, après avoir vécu plus ou moins chichement de ses travaux de *féodiste*, devint le plus terrible ennemi de la féodalité et fit brûler les archives seigneuriales sur la place de Roye. Au 14 juillet, il est à Paris et figure parmi les « vainqueurs de la Bastille ». Jusqu'en 1792, il végète, entassant les traités sur les libelles; arrêté en juin 1790, conduit aux prisons de Paris, il est mis en liberté sur les instances de Marat. Enfin, au mois de septembre 1792, il parvient à se faire nommer administrateur du département de la Somme. Destitué, il devient administrateur du district de Montdidier et se met à vendre des biens nationaux; mais

Digitized by Google

un faux qu'il commit le fit condamner par contumace à vingt ans de fers, le 23 août 1793. Il se réfugie à Paris, traînant la misère. Ses enfants manquent de pain, son mobilier est saisi. Il venait d'obtenir un petit emploi à l'administration des subsistances, quand les




PIÈCE ALLÉGORIQUE SUR LA CONJURATION DE BABEUF

juges de Montdidier le réclament et le font écrouer à Sainte-Pélagie pour purger sa contumace; mais, à force de démarches et de bruit, il finit par obtenir la cassation du jugement de Montdidier, et les juges de Laon, devant lesquels il fut renvoyé, l'acquittèrent le 18 juillet 1794. Après la chute de Robespierre, cet enragé, qui devait plus tard tenter une révolution au nom de Robespierre et de la Constitution de 1793, se fit thermidorien et presque royaliste, écrivit une brochure contre les crimes de Carrier, et fut encore, sur la dénonciation de Tallien (séance du 10 pluviôse, an III, — 29 janvier 1795), placé sous le coup d'un mandat d'arrêt. Son journal, *le Tribun du peuple,* rempli de déclamations violentes, l'avait brouillé avec tout le monde. On l'arrête le 12 février 1795, et, le mois suivant, on l'envoie à la maison d'arrêt d'Arras, dite prison des *Baudets*.

C'est là qu'il mûrit, avec son ami Charles Germain, ex-lieutenant de chasseurs et son voisin de prison, la théorie des *Égaux*. Cette théorie n'a rien de compliqué ni de profond, et Babeuf l'avait déjà esquissée le 21 mars 1787 (il avait alors vingt-sept ans) dans une lettre avec Dubois de Fosseux, qu'il priait de mettre au concours la question suivante : « Avec la somme

Digitized by Google

générale de connaissances maintenant acquises, quel serait l'état d'un peuple dont les institutions sociales seraient telles qu'il régnerait indistinctement entre chacun de ses membres la plus parfaite égalité? » Huit ans plus tard, le correspondant de l'honnête académicien d'Arras devient beaucoup moins dubitatif. Avec son codétenu Charles Germain, il tonne contre les riches. Il s'indigne à la pensée que le commerce n'a formé jusqu'ici « que des lacs d'or au profit d'un petit nombre ». Il veut qu'on fournisse la nourriture à tous « par portions égales, afin qu'on ne voie plus quatre-vingt-dix-neuf hommes mal vêtus sur cent; que ceux qui font pousser le lin et le chanvre ne soient plus sans chemises; que ceux qui travaillent mensuellement aux meubles, aux ustensiles de métiers ou de ménage, aux bâtiments, etc., ne manquent pas également de tout! » Le gouvernement s'effraya de pareilles doctrines et fit même arrêter Babeuf; mais une décision du jury d'accusation lui rendit encore une fois la liberté. Le journaliste se crut invincible, d'autant plus que, lors de son arrestation par l'inspecteur de police Pernet, il avait ameuté la foule contre le policier, qui faillit être écharpé par les déchargeurs de farines.

Le Directoire se dédommagea peu après, au mois de février 1796 (16 et 17 pluviôse an IV), en faisant arrêter la femme de Babeuf et ses deux enfants. C'est La Maignière, juge de paix de la section des Champs-Élysées, qui se chargea de l'opération et fit écrouer la famille Babeuf à la Petite-Force, sous prévention de complicité de conspiration contre le gouvernement. Et, en effet, la citoyenne Babeuf aidait son mari pour la vente et la distribution du *Tribun du peuple*. La feuille cessa de paraître le 5 floréal an IV. Ses derniers numéros (42 et 43) contiennent de véritables appels à l'insurrection et des protestations virulentes contre la prétendue tyrannie du Directoire.

Mais le Directoire ne se laissa pas intimider. Il ordonna la fermeture des clubs le 9 ventôse an IV (29 février 1796), et ce fut Bonaparte lui-même, commandant l'armée de l'Intérieur, qui vint présider à la dissolution de la *Société du Panthéon,* organisée par Babeuf dès le mois d'octobre 1795. Elle se transforma, le mois suivant, en un comité secret qui prit le titre de *Directoire secret de salut public.*

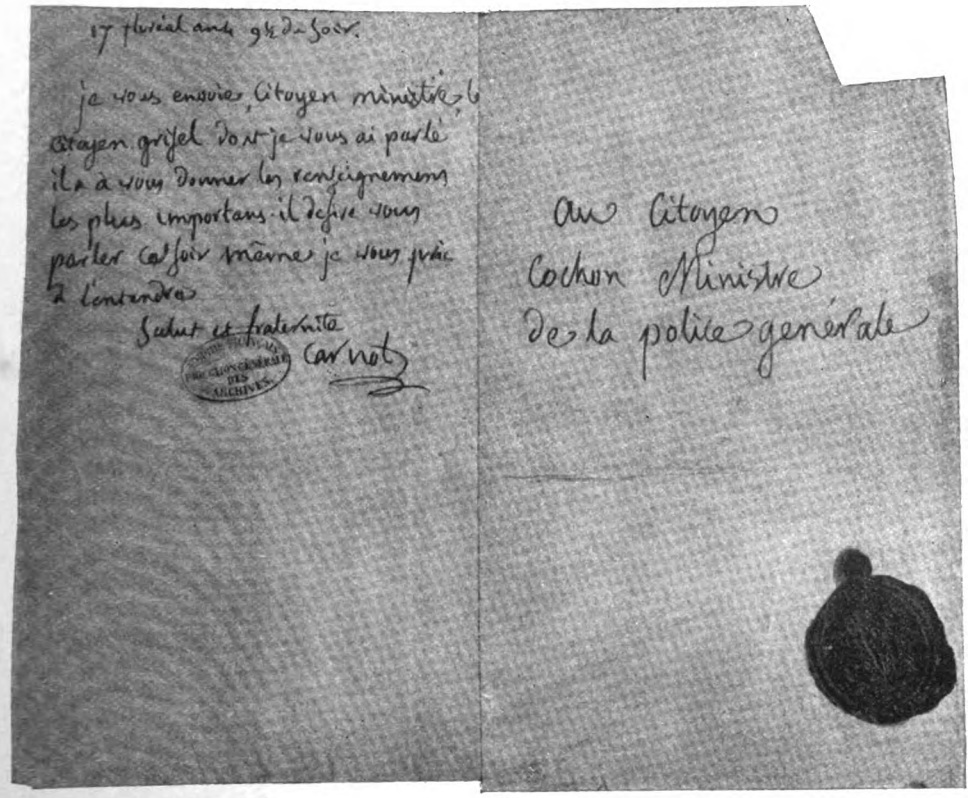
Dès lors, l'action de Babeuf change de caractère : elle devient occulte et tourne à la conspiration. Son programme n'a rien de mystérieux. Il s'inspire du *Manifeste des Égaux,* rédigé par Sylvain Maréchal, et qui repose au fond sur cette formule : « Plus de propriété individuelle des terres : la terre n'est à personne; les fruits sont à tout le monde. »

C'est en floréal an IV (avril-mai 1796) que la conspiration prit corps dans une réunion qui eut lieu, le 19 floréal, chez le représentant Drouet, le fameux Drouet si fatal à Louis XVI. Un des conjurés, le capitaine Grisel, dénonciateur de Babeuf et de ses complices, nous a raconté dans une note dont nous possédons la copie ce qui se passa entre les babouvistes, quels étaient leurs projets et leur organisation.

On se bornera ici à rappeler les principaux incidents et l'issue de cette tentative d'insurrection ou plutôt de révolution terroriste. Le pouvoir moteur de la faction était un Directoire de salut public dont personne ne connaissait les membres. A la tête de chacun des douze arrondissements il y avait un agent du Directoire secret pour mettre les sections en rapport avec lui et centraliser la propagande. Ce sont ces agents qui étaient chargés d'organiser l'agitation au moyen de groupeurs et de petits clubs presque insaisissables. Nous avons toute la correspondance du Directoire secret avec ces agents. Le but était (avec la complicité d'un certain nombre d'ex-conventionnels, tels que Vadier, Amar, Choudieu, Ricord, Laignelot, et d'ex-généraux, comme

Digitized by Google

Rossignol, Parreau, Louis, Merle et Fyon) de renverser le gouvernement, d'installer une Convention provisoire, de rétablir la Constitution de 1793, de distribuer au peuple un milliard de biens nationaux, de loger les pauvres chez les contre-révolutionnaires, d'abroger toutes les lois rendues depuis le


17 floréal an 4 de la Soer.

je vous envoie, Citoyen ministre, le Citoyen Grisel dont je vous ai parlé il va vous donner les renseignemens les plus importans il désire vous parler ce soir même je vous prie de l'entendre

Salut et fraternité

Carnot

Au Citoyen Cochon Ministre de la police générale

9 thermidor, etc. Les principaux conjurés, en dehors de ceux que nous venons de nommer, étaient Charles Germain, l'ami intime de Babeuf, ex-officier de chasseurs, dont nous avons une bien curieuse relation d'une entrevue avec Barras, Darthé, secrétaire de Joseph Lebon, Buonarotti, Antonelle, ancien membre de l'Assemblée législative, Paris, ex-commissaire des guerres, Mansard, Jorry, Fabre, ex-adjudants généraux, Félix Le Pelletier de Saint-Fargeau, Didier, ex-juré du tribunal révolutionnaire. Les notes de Grisel dénonçaient bien d'autres conspirateurs : des officiers, comme les généraux Doppet, Lami et Chevalier, comme Peche, capitaine à la légion de police, comme Stevé, lieutenant au même corps, comme Chamboran, chef de la garde du Directoire, et Louis, dit Brutus, l'un des secrétaires de Barras, ancien président du tribunal révolutionnaire.

On voit qu'il ne s'agissait pas d'un complot sans importance, d'autant plus que les agents secrets représentaient Barras presque comme un traître ayant des intelligences avec plusieurs des conspirateurs, par exemple le général Rossignol et Charles Germain, avec lequel il eut d'ailleurs, le 30 germinal an IV, un long et curieux entretien où il

Digitized by Google

affirma son peu de confiance dans le maintien du régime en vigueur. Il faut d'ailleurs reconnaître que le Directoire prit avec habileté et vigueur les mesures nécessaires pour abattre ses ennemis. Le 17 floréal an IV, le gouvernement savait d'une manière précise que le mouvement allait éclater, qu'on avait déjà fabriqué les bâtons destinés à supporter les pancartes insurrectionnelles où seraient inscrits les mots : « Constitution de 1793 » ; que les deux Conseils seraient cernés, les membres du Directoire égorgés, ainsi que les ministres ; que cinq mille officiers destitués se trouvaient à Paris depuis cinq jours ; que les Provençaux arrivaient en foule et rôdaient dans les faubourgs ; qu'enfin, la duchesse d'Orléans et Félix Le Peletier secondaient les conjurés, qui recevraient le mot d'ordre de Chamboran, commandant de la garde du Directoire. Carnot, qui avait reçu, le 15 floréal, tous ces détails du capitaine Grisel, le dénonciateur, l'envoya à Cochon, ministre de la police générale, avec ce billet, qui est aux Archives :

« 17 floréal an IV, 9 h. 1/2 du soir.

« Je vous envoie, citoyen ministre, le citoyen Grisel, dont je vous ai parlé. Il a à vous donner les renseignements les plus importants. Il désire vous parler ce soir même. Je vous prie de l'entendre.

« Salut et fraternité.

« CARNOT. »

Le ministre de la police fit aussitôt filer par ses agents Rossignol et Germain. Le général Fyon fut aussi filé, et on le vit entrer, chose singulière, dans le palais des directeurs. Les conjurés ne se doutaient de rien. On a, sous la date du 18 floréal, une circulaire du Directoire secret de salut public à ses agents des douze arrondissements, où il annonce que l'accord s'est fait entre lui et les ex-montagnards de la Convention : « Aussi va-t-on presser extraordinairement les moments (*sic*). » Le signal de l'insurrection devait être donné le lendemain 19 ; mais les conjurés ajournèrent l'exécution de leurs plans, parce qu'ils voulurent se donner le temps de sonder les dispositions du cinquième bataillon de la légion de police, qui avait été envoyé en garnison à Melun. Le 19 floréal, Carnot écrit au ministre de la police le billet suivant :

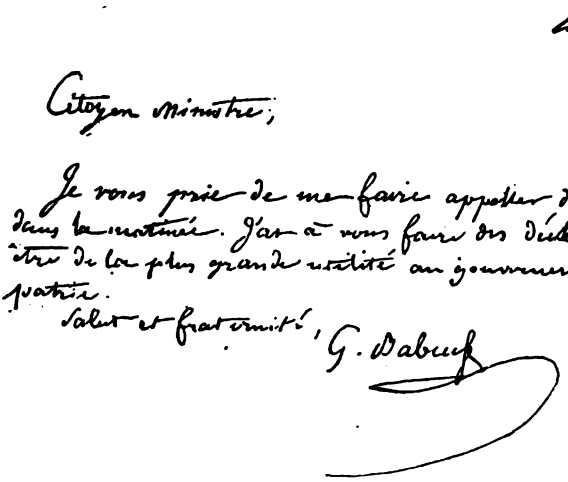
« Le coup qui nous a manqués hier soir, citoyen ministre, peut avoir aujourd'hui un plus grand succès. Tous les conjurés doivent se réunir dans une même maison qui nous est connue. Faites tenir prêts, et le plus promptement possible, cent cinquante hommes de troupes sûres pour pouvoir marcher vers onze heures du soir. Je ferai en sorte que mon frère puisse vous voir afin de se concerter avec vous. »

La suite est connue, et nous la résumerons rapidement. Dès le 19 floréal, le Directoire avait ordonné l'arrestation des principaux chefs de la conspiration et leur renvoi devant le ministre de la police. Le 21, le général Hatry, commandant l'armée de l'Intérieur, fit conduire le représentant Drouet à l'Abbaye. Il avait été arrêté avec Vadier, Ricord et Laignelot, pendant qu'ils discutaient ensemble les derniers détails de la prise d'armes. Babeuf fut arrêté à son tour, 21, rue de la Truanderie, au moment où il rédigeait les dernières proclamations. Il se cachait là sous le nom de Tissot.

Carnot adressa immédiatement un message au Conseil des Cinq-Cents pour lui dénoncer le complot de Babeuf et son premier but qui était « de renverser la Constitution française, d'égorger le Corps législatif, tous les membres du gouvernement, l'état-major de l'armée de l'Intérieur et toutes les autorités constituées de Paris ». Ce qui compliquait la situation, c'était l'arrestation de Drouet. On avait alors pour les représentants du peuple de grands égards.

Digitized by Google

Le Directoire adressa le 23 un message spécial aux Cinq-Cents pour leur demander l'autorisation de procéder à la levée des scellés et à l'interrogatoire de Drouet. On accorda cette autorisation parce qu'il y avait flagrant délit, mais à charge « de renvoyer le tout au Corps législatif » après l'interrogatoire. Une délibération du Directoire, en date aussi du 23 floréal, avait renvoyé les autres prévenus devant « les directeurs du jury du canton de Paris, pour être pro-



Paris, 23 floréal an 4

Citoyen Ministre,

Je vous prie de me faire appeler devant vous demain 24 dans la matinée. J'ai à vous faire des déclarations que je crois pouvoir être de la plus grande utilité au gouvernement et le sauver avec la patrie.

Salut et fraternité, G. Babeuf

cédé à leur égard conformément aux lois ». Mais, toujours à cause de Drouet, la juridiction ordinaire fut dessaisie de l'affaire, et on la porta devant une Haute Cour, constituée à Vendôme. Drouet ne tarda pas, du reste, à s'échapper de la prison du Temple, où il avait été transféré, car une bonne partie des députés et du peuple avaient conservé des sympathies pour l'auteur de l'arrestation de Louis XVI, et il est certain que son évasion fut facilitée. En le laissant partir, on se débarrassait de graves difficultés politiques.

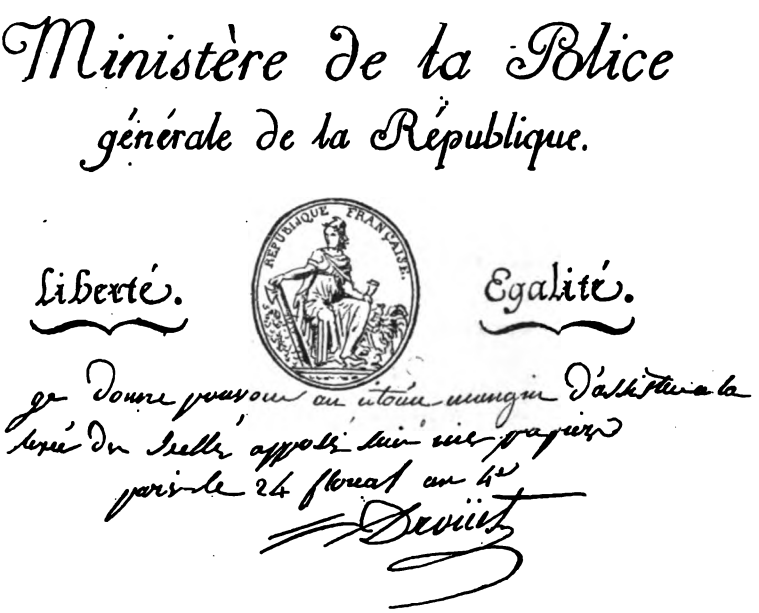
Les autres conjurés payèrent pour lui. Le 10 fructidor an IV (27 août 1796), le gouvernement ordonna leur transfert à Vendôme « dans des cages grillées ». La femme de Babeuf et son fils Émile l'accompagnèrent à pied. Du 4 au 13 brumaire, le chef de la conjuration subit de nombreux interrogatoires. La Haute Cour se composait d'un président, nommé Gaudin, et de quatre juges : Coffinhal, Pajou, Moreau et Audier-Massillon, sans parler de deux juges suppléants. Les deux accusateurs nationaux s'appelaient Bailly et Vieillart. Il y avait vingt-quatre jurés. Installée le 14 vendémiaire an V (5 octobre 1796), la Haute Cour clôtura les débats le 6 prairial (26 mai 1797) et rendit le lendemain son arrêt. Il condamnait à mort Babeuf et Darthé; Buonarotti, Germain et quatre autres à la déportation. Le reste des prévenus bénéficia d'un acquittement. Babeuf et Darthé furent exécutés à Vendôme le 8 prairial an V (28 mai 1797).

Dans une lettre adressée par lui, le 26 messidor an IV, à son ami Félix Le Pelletier, il avait écrit, pour ainsi dire, son testament politique. Il se vante « d'avoir travaillé à l'affranchissement de ses frères. — Son corps rendu à la terre, il ne restera plus de lui, dit-il, qu'une assez grande quantité de projets, notes et ébauches d'écrits démocratiques et révolutionnaires, tous conséquents au vaste but, au système

Digitized by Google

complètement philanthropique pour lequel il meurt ».

Délivré des terroristes, le régime directorial eut à faire face aux complots royalistes fomentés par Pastoret, Henry La Rivière, Vauvilliers et autres. Par un singulier retour des choses humaines, lorsqu'au 18 fructidor an V (4 septembre 1797), la minorité des deux Conseils, terrorisée par Augereau, eut lancés contre les ci-devant députés aux deux Conseils, les ex-directeurs Carnot et Barthélemy, et les ex-généraux Morgan et Miranda, tous compris dans l'article 13 de la loi du 19 fructidor, contenant des mesures de salut public prises relativement à la conspiration royale, et qui se sont soustraits par la fuite à l'exécution des mesures ordonnées à leur égard.


Ministère de la Police
générale de la République.

Liberté. Egalité.

condamné à la déportation cinquante-trois membres du Corps législatif et deux directeurs, Carnot et Barthélemy, les mêmes policiers qui avaient été les agents de Carnot furent les premiers à lui prodiguer l'insulte, et nous terminerons cette étude par quelques lignes d'un curieux rapport de Limodin, du bureau central de Paris, adressé au nouveau ministre de la police, Sotin de La Coindière, sous la date du 21 fructidor an V :

« Citoyen ministre,

« Nous vous adressons les duplicatas des mandats d'amener que nous avons

« Vos agents pourront s'occuper, comme les nôtres, de leur recherche. S'ils venaient à découvrir et arrêter *quelques-uns de ces individus,* nous vous prions de nous prévenir sur-le-champ et de nous les envoyer directement, sauf à nous à les faire transférer de suite à la maison d'arrêt que vous nous désignerez... »

Ainsi la police parisienne eût impartialement traité le grand Carnot comme un simple Babeuf, ce qui prouve son entière impartialité.

PAUL ROBIQUET.

Digitized by Google

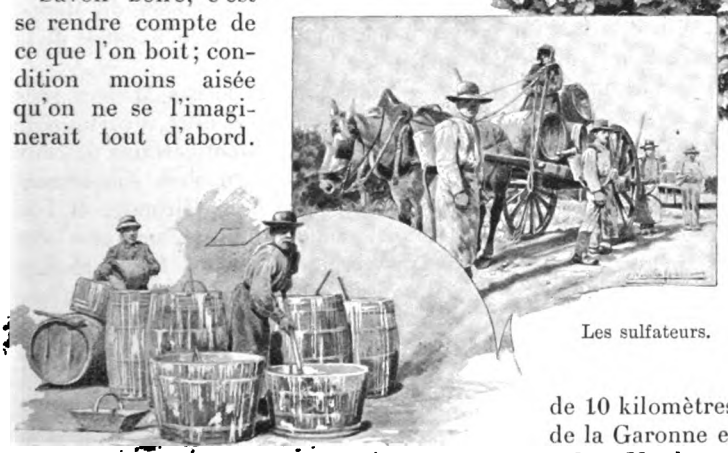
# LES VINS DU MÉDOC

On connaît l'histoire du maréchal de Bassompierre qui faisait verser dans sa botte douze bouteilles de vin, pour boire à la santé des douze cantons de la Suisse, et les buvait sans sourciller, et sans que son calme subît la moindre atteinte. Or, si le maréchal *pouvait* boire, il ne *savait* pas boire.

Boire est facile (question de quantité à part), savoir boire l'est moins.

Boire, c'est exécuter l'action matérielle d'avaler un liquide.

Savoir boire, c'est se rendre compte de ce que l'on boit; condition moins aisée qu'on ne se l'imaginerait tout d'abord.



Préparation de la bouillie bordelaise.

Il faut, en effet, comme nous venons de le faire en Médoc, traverser ces vignobles immenses, visiter ces superbes exploitations, assister à ce labeur incessant pour comprendre de quel culte est digne la moindre bouteille d'un de nos grands crus.

Pénétrons en Médoc par la pointe de Grave et, pour avoir une idée générale de la région, traversons-la d'abord d'un bout à l'autre. Nous reviendrons après sur nos pas pour visiter en détail quelques-uns des grands crus.

La ligne du chemin de fer qui va du Verdon à Bordeaux (101 kilomètres) répond on ne peut mieux à ce desideratum, puisque, sur un parcours de près de 90 kilomètres, elle circule en plein Médoc, de Soulac à Bruges, qui en sont

Le sulfatage.



Les sulfateurs.

les limites extrêmes.

Sur cette longueur le Médoc s'étend, avec une largeur moyenne de 10 kilomètres, sur la rive gauche de la Garonne et de la Gironde.

Du *Verdon* à *Talais* nous traversons de maigres pâturages où paissent quelques bœufs d'un roux clair, dont l'usage est très répandu dans la contrée pour tous les transports. Au-dessus de Talais apparaissent les premiers plants de vigne. Nous sommes frappés de l'aspect bleuâtre qu'ils offrent à certains endroits.

Un hasard providentiel fait que nous avons pour voisin de route le régisseur d'un assez grand vignoble :

— Cette teinte, nous dit-il, tient aux sulfatages qu'on fait subir à la vigne dans le but de lutter contre une moisissure qui s'attaque aux feuilles et aux raisins et qu'on appelle le *mildew*. Regardez ces hommes qui ont une hotte

Digitized by Google

de fer sur le dos. C'est un réservoir qu'ils vont remplir aux tonneaux chargés sur cette charrette et qui contiennent un liquide bleu, baptisé du nom de *bouillie bordelaise,* obtenu par un mélange de chaux, de sulfate de cuivre et d'eau. La hotte emplie, les sulfateurs arpentent le terrain en aspergeant chaque pied avec le liquide.

— Pardon, interrompons-nous, mais ce traitement au sulfate de cuivre n'a-t-il aucun effet sur le vin?

— Non, aucun. Un chimiste distingué de Bordeaux, M. Mestre, n'a reconnu qu'UN DIXIÈME DE MILLIGRAMME de cuivre par litre de vin, quantité inappréciable que l'on rencontre parfois dans les vins qui ne proviennent pas des vignes traitées par le sulfate de cuivre. Aussi, forts de ce résultat, les cultivateurs sulfatent même aujourd'hui les légumes potagers.

Nous employons encore les sulfatages contre le *brown-rot,* le *white-rot* et le *black-rot.* Un autre parasite : l'*oïdium,* est combattu par des soufrages.

Une grande partie de notre temps est d'ailleurs occupée à lutter contre les innombrables ennemis qui s'attaquent à la vigne et dont la liste complète serait trop longue à vous citer : l'*anthracose,* le *pourridié,* l'*attelabe,* le *ver blanc,* l'*altise,* la *cochylis* et tant d'autres, sans compter le terrible *phylloxera.*

— N'a-t-on pas trouvé à combattre efficacement ce dernier fléau?

— Si ; la submersion, par exemple, a donné de bons résultats, ainsi que l'emploi des sulfo-carbonates ou du sulfure de carbone. En outre, partout où la vigne a été détruite, on a greffé, pour la reconstituer, des cépages girondins sur des vignes américaines qu'on a reconnues réfractaires au phylloxera. Mais, bien qu'on puisse affirmer que ce genre de greffe n'a en rien modifié la nature ou la valeur de nos vins, nos grands crus n'en continuent pas moins à ne lutter qu'avec les insecticides. Ce ne sont d'ailleurs pas là les seuls maux que nous ayons à supporter; nous avons encore contre nous la gelée, la grêle, l'humidité du sol et les brouillards du matin suivis d'un soleil ardent qui nous amènent la *coulure.* Jugez alors si l'on peut s'estimer heureux, quand arrive l'époque des vendanges, de constater qu'on a pu tirer de toutes ces griffes une récolte, fût-elle médiocre.

* * *

Pendant que nous parlions, le train a marché. Nous arrivons à *Saint-Germain-d'Esteuil.*

— Voici, nous dit notre compagnon, où finit le bas Médoc.

— Quelle raison, demandons-nous, a déterminé cette subdivision du Médoc en deux parties? Est-ce à cause de la qualité de ses vins?

— Nullement, et le bas Médoc, sans posséder de premiers crus, a certains de ses produits qui valent certains de ceux du haut Médoc. On s'est simplement basé sur le cours de la Gironde, et l'on a choisi comme limite commune aux deux sections le point où le sol change de configuration. Voyez, maintenant que nous entrons dans le haut Médoc, comme les terres commencent à se vallonner.

Nous approchons du berceau des grands crus, des crus classés, dont la série commence sur le territoire de *Saint-Estèphe.*

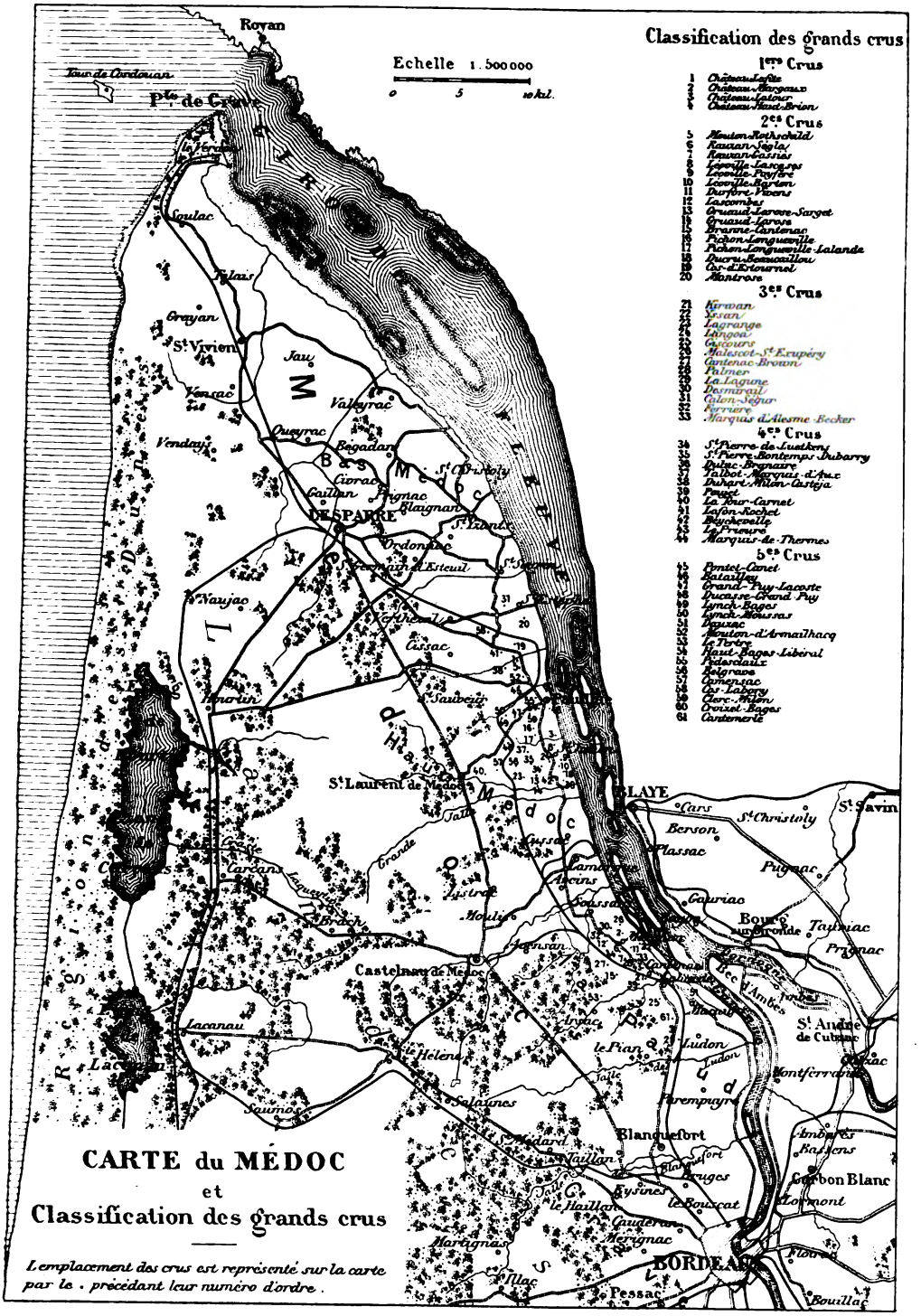
— Pouvez-vous nous donner quelques indications sur cette classification des vins du Médoc?

— Nos vins sont divisés en crus *paysans, artisans, bourgeois* et *grands crus,* ces derniers groupés en cinq classes dont voici la nomenclature :

1ers CRUS : Château-Lafite, Château-La-Tour, Château-Margaux.

2es CRUS : Mouton-Rothschild, Rauzan-Ségla, Rauzan-Gassies, Léoville-Lascases, Léoville-Poyferré, Léoville-Barton, Durfort-Vivens, Lascombes, Gruaud-Larose-Sarget, Gruaud-Larose, Brane-Cantenac, Pichon-Longueville, Pichon-Lalande, Ducru-Beaucaillou, Cos-d'Estournel, Montrose.

Digitized by Google




II. — 33.

Digitized by Google

3es crus : Giscours, Kirwan, Issan, Lagrange, Langoa, Malescot-Saint-Exupéry, Cantenac-Brown, Palmer, la Lagune, Desmirail, Calon-Ségur, Ferrière, marquis d'Alesme-Becker.

4es crus : Saint-Pierre-Bontemps, Saint-Pierre, Branaire-Ducru, Talbot, Duhart-Milon, Pouget, La Tour-Carnet, Château-Rochet, Beychevelle, le Prieuré, marquis de Terme.

5es crus : Pontet-Canet, Batailley, Grand-Puy-Lacoste, Ducasse-Grand-Puy, Lynch-Bages, Lynch-Moussas, Dauzac, Mouton-d'Armailhacq, le Tertre, Haut-Bages-Libéral, Pédesclaux, Belgrave, Camensac, Cos-Labory, Clerc-Milon, Calvé-Croizet-Bages, Cantemerle.

Notez, ajouta notre interlocuteur, que plusieurs de nos crus bourgeois atteignent aisément les prix des 5es crus, et pourtant ne figurent pas sur ce tableau.

— Mais alors, il y a là une anomalie. Cette classification est donc bien vieille?

— Pas du tout. Elle a été établie en 1855 par la chambre syndicale des courtiers. Mais les progrès apportés tous les ans à la fabrication et les améliorations qui en résultent pour les produits amèneront forcément son remaniement complet, de même qu'ils l'ont déjà amené à cette époque.

La première classification remonte, en effet, au XVIIIe siècle. Mais, depuis, les événements politiques, les révolutions, ou simplement les changements de propriétaires ont transformé bien des entreprises et nui ou profité à leur notoriété. De là un changement dans la valeur du cru qui nécessitait un remaniement dans la classification.

On y procéda plusieurs fois depuis le jour où les vins du Médoc, si longtemps méconnus en France, furent enfin estimés à leur juste valeur, c'est-à-dire depuis un temps relativement court, puisque ce n'est qu'au milieu du XVIIIe siècle qu'on commença à les accepter comme grands vins de table.

A Paris, on ne reconnaissait que les bourgognes comme grands vins, « ... les plus excellents qui soient par toute la France, écrivait le docteur Jean Liébault, et ce d'autant qu'en bonne ou mauvaise année sont trouvés bons pardessus tous autres et les plus prêts à boire que pas un ».

Il fallait une occasion favorable pour faire cesser cette injustice. La nomination du maréchal de Richelieu au commandement de la province de Guyenne la provoqua. Grand amateur de bonne chère, il ne tarda pas à apprécier les vins de sa contrée. Le hasard voulut que, sur ces entrefaites, Louis XV interrogeât Richelieu, alors son favori, sur le vin qu'on récoltait dans son gouvernement et dont il avait ouï parler. Le courtisan, sans chercher à détruire brusquement l'opinion du roi sur son breuvage ordinaire, se contente de lui dire qu'il y a des crus dont le vin n'est pas mauvais. Louis XV témoigne le désir d'en goûter. Richelieu lui donne du meilleur, du château-Lafite qui appartenait alors à M. de Ségur. Le roi le trouve *passable*... et il y revient.

Le premier pas était fait.

* * *

Le train côtoie en ce moment des plants de vigne où des rangées de pieds de maïs alternent avec les rangées de ceps.

— Quel est donc ce genre de plantation? demandons-nous.

— Les vignes que vous voyez sont plantées en *joualles*. On les plante ainsi, ou en *plein*.

Les vignes en joualles présentent ordinairement deux ou trois rangs de vigne, intercalés avec des cultures de céréales, plantes fourragères ou autres. Ils ont jusqu'à 90 ou 100 mètres de long avec des intervalles de 4 à 15 mètres.

Les vignes en plein présentent des rangs espacés généralement de 1 mètre à 1m,50. Les ceps ont le même espacement régulier; leur disposition en quinconces permet à l'air et à la lumière de circuler dans tous les sens.

Les rangs de vignes ou *règes* sont le plus souvent, en Médoc, dirigés de l'Est à l'Ouest. Le vent et la grêle viennent

Digitized by Google

en effet de l'Ouest, et avec cette disposition les premiers pieds de chaque rang sont seuls maltraités, les autres se couvrant réciproquement.

Néanmoins, sur les pentes des coteaux, on se préoccupe avant tout de diriger les rangs dans un sens opposé à celui de la pente, de façon à éviter l'entraînement dans les vallées de la terre des sommets.

Le cépage essentiel, qui est la base des grands crus du Médoc, est le *cabernet*.

Il offre plusieurs variétés parmi lesquelles : le *cabernet sauvignon*, qui donne un vin acquérant, en vieillissant, d'immenses qualités ; le *gros cabernet*, dont le vin est un peu moins parfumé, et la *carmenère*, qui, associée aux deux autres, leur donne plus de moelleux et de rondeur. A cette base essentielle se joignent certains autres cépages, tels que le *merlot*, le *malbec*, dont le grain ne contient qu'un pépin, le *verdot*, etc., et qui s'harmonisent fort bien avec les *cabernets*.

Une des travées du chai.

Comme conséquence des différences dans la nature du sol, dans son exposition, dans le choix des cépages, et aussi dans les soins donnés à la vinification, les vins présentent de grandes différences de qualité et de prix.

Ces prix peuvent varier de 500 francs le tonneau pour les crus paysans à 8,000 francs le tonneau pour les 1ers crus classés.

Le caveau.

Château Margaux (1er cru).

Mais, malgré le prix élevé de ces grands crus, ne croyez pas qu'ils rapportent à leurs propriétaires un intérêt beaucoup plus fort que certains crus bourgeois ou artisans.

Les frais de culture sont, en effet, bien différents pour chacune de ces catégories, et s'ils n'excèdent guère 350 francs par hectare chez les artisans et les paysans, ils s'élèvent aisément jusqu'à 2,000 francs dans les grands crus.

M. Ferret, dans son livre sur *les Vins de Bordeaux*, a calculé que les frais pour ce que l'on appelle ici un *prix fait* de huit journaux (2 hectares 66 ares)

Digitized by Google

s élevaient à la somme de 3,534 francs pour un cru bourgeois supérieur de Margaux.

Admettons comme revenu moyen de ces 8 journaux, 4 tonneaux et demi à nouveau, nous replongeons en pleine vigne. Un attelage de bœufs, quelques vignerons occupés à soufrer, sont les seuls êtres qui animent ces étendues.

— Si vous n'étiez venu qu'au moment

CHATEAU-LATOUR (1er cru). — Propriété et bâtiments d'exploitation.

1,000 francs, livrables six mois après la récolte. . . . . 4,500 fr.
dont il faut déduire :

| | | |
|---|---|---|
| 7 pour 100 d'escompte et de courtage. . . . . | 315 | 495 » |
| 4 pour 100 de consommation pour six mois. | 180 | |
| | | 4,005 fr. |
| Frais à déduire. . . . . | | 3,534 » |
| Reste net. . . . . | | 471 fr. |

Si l'on estime à 4,000 francs le prix de l'hectare, on a donc un revenu de près de 4 1/2 pour 100, mais sans compter les aléas du temps et du marché.

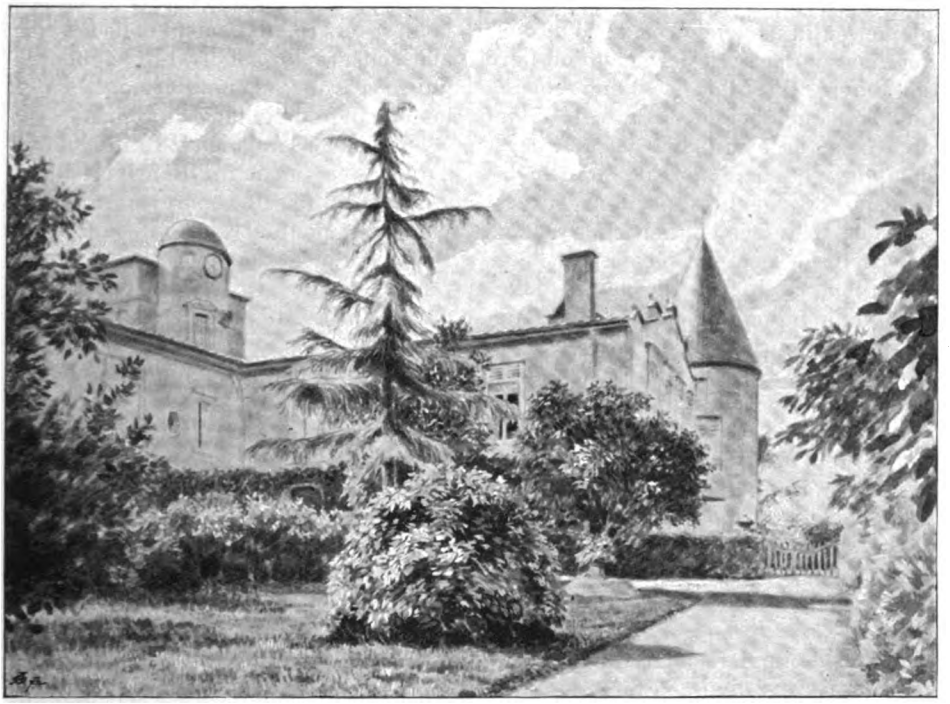
Nous sommes en plein pays vignoble. A droite, à gauche, de la vigne à perte de vue. Une mer!! De temps en temps seulement, une trouée blanche. C'est une route qui poudroie au soleil.

Une échappée nous permet d'apercevoir *Pauillac* et la Gironde ; mais, à des vendanges, vers le 15 ou 20 septembre, nous dit notre voisin, au lieu de cette nature endormie, vous eussiez vu cette agitation, cette vie. Car il faut marcher rondement, la rapidité d'action est une des conditions de bonne réussite de la vendange. Il faut voir ce mouvement.

Les femmes et les enfants coupent les raisins et les mettent dans un panier en bois. Tout fruit pourri est rejeté.

Des hommes vident ces paniers dans des *bastes* ou baquets qu'ils transportent vers des charrettes attelées de bœufs et chargées de deux ou trois cuves qu'on appelle des *douils*. Les porteurs de bastes y versent leur raisin. Les charrettes se rendent alors au *pressoir*. Là, des hommes, les jambes nues si le foulage est encore en vigueur dans la propriété, s'emparent des douils et les vident dans l'*égrappoir*. L'égrappage consiste à agiter et à frotter les grappes de façon à en détacher les grains. Dans certains vi-

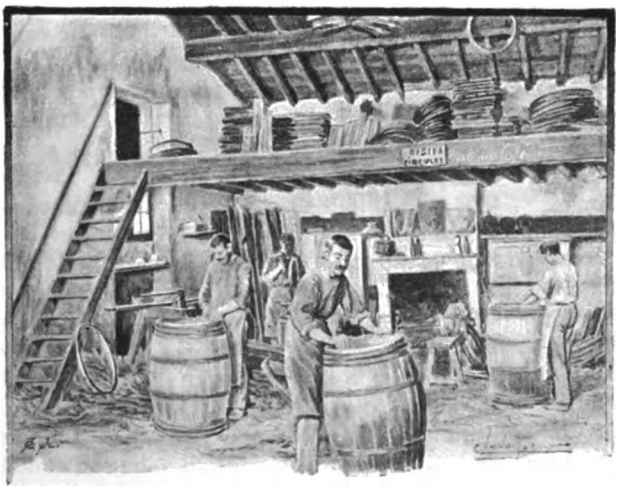
Digitized by Google



VUE DU CHATEAU-LAFITE (1er cru).

gnobles, on a totalement supprimé le foulage et c'est à l'égrappage seul qu'on demande l'alimentation des cuves.

Le jus qui sort du grain se nomme le *moût*. Du *fouloir* ou *pressoir* sur lequel repose l'égrappoir, il tombe dans une cuve plate, la *gargouille*. Avec une *canne*, sorte de broc en bois, on l'y puise pour le verser dans les *comportes*. La comporte est un petit tonnelet, foncé d'un seul côté, et traversé dans sa partie supérieure par une tige de bois qui sert à le transporter. Deux hommes s'en emparent et vont enfin la vider dans la *cuve*.



LA TONNELLERIE DU CHATEAU-LAFITE

On ne doit pas mettre plus de vingt-quatre heures à emplir une cuve, de façon que la fermentation ne soit

Digitized by Google

pas interrompue. Quand la cuve est pleine, on la bouche au moyen d'un couvercle et on laisse la fermentation faire son œuvre. C'est l'affaire d'une semaine ou deux, quelquefois davantage. Alors on *décuve,* en ayant soin de procéder à l'emplissage simultané de toutes les barriques par petites portions successives, de telle façon que chacune reçoive par parties à peu près égales du haut, du milieu et du bas de chaque cuve. Dès que le liquide ne paraît plus satisfaisant, on le recueille à part ; c'est le *fond de cuve.*

Voilà comme on fait le *premier vin* et seulement avec les meilleures vignes de la propriété. Le *second vin* est fait avec les autres. Le *troisième,* avec les fonds de cuves du premier et du second.

Dès que les barriques sont placées dans le chai, bonde dessus, il les faut *ouiller,* c'est-à-dire remplacer par du vin celui qui a disparu par l'évaporation. Pendant la première année trois *soutirages,* qui consistent à transvaser le liquide d'une barrique dans une autre pour débarrasser le vin de sa lie, sont à faire en mars, juin et octobre, autant que possible par temps sec et clair. Puis on *colle* les vins très corsés et colorés dont on veut hâter la mise en bouteilles. Pendant la seconde année on place les pièces, bonde de côté ; plus de ouillages, mais encore trois soutirages. Les vins ordinaires peuvent alors être mis en bouteilles. Les vins fins ne le seront qu'à la fin de la troisième ou de la quatrième année.

Quand on reçoit un vin qui a atteint son parfait développement en fût, il faut le coller, le laisser reposer quinze jours, bonde de côté et ne le mettre en bouteilles que par un temps propice. Pour cette opération délicate, choisir un temps sec et clair et se placer à l'abri du contact de l'air. Prendre pour le bouchage de bons bouchons qu'on fait tremper dans l'eau chaude, puis dans de l'eau-de-vie ou du vin qu'on va tirer.

Si ces diverses opérations ont été bien menées, le vin mis en bouteilles ne réclame plus aucun soin et son développement se fera régulièrement dans le verre; mais encore lui faudra-t-il, avant qu'il puisse paraître honorablement sur la table, cinq ou six mois de repos.

Davantage sera mieux. Tout le monde n'est pas comme le roi Henri III d'Angleterre qui faisait vendre en 1226 ses vins vieux pour en acheter de nouveaux. Depuis ce monarque on a reconnu avec raison que nos vins, à dormir dix ou quinze ans en de poudreuses bouteilles, conquièrent toute la saveur, la couleur et les qualités enfin qui font leur charme et leur vertu.

Notre voyage s'achève. Après *Margaux,* les larges étendues de vignes se sont faites de plus en plus rares. Les pâturages reparaissent. Le Médoc touche à sa fin. Voici *Ludon,* limite extrême des crus classés.

Enfin le chemin de fer traverse des cultures maraîchères qui présagent l'approche d'une grande ville et nous entrons dans Bordeaux.

Il est midi. A titre de remerciement pour les renseignements qu'il nous a fournis et qui nous ont mis au courant de tout ce que nous voulions savoir, nous prions à déjeuner notre aimable compagnon. Sans ambages, il accepte :

— Je considérerais, dit-il, votre éducation vinicole comme incomplète, si je ne vous donnais, corollaire obligé, quelques notions sur la façon de boire les vins.

Nous voilà donc attablés au restaurant.

— Savez-vous boire, jeune homme? commence notre hôte, dès les marennes servies.

Interloqué, nous le regardons sans répondre.

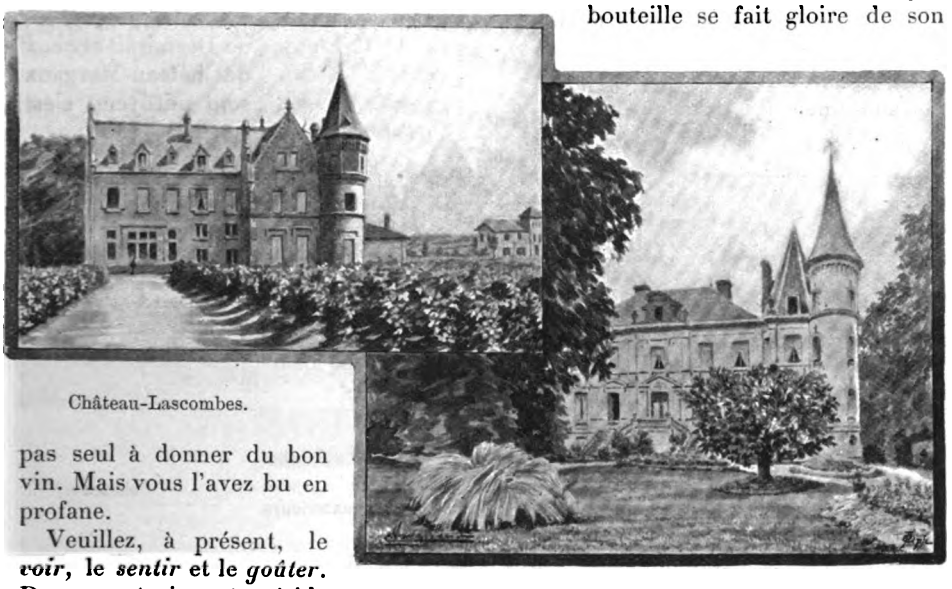
— Ma question vous étonne? Comment faites-vous pour boire ?

— Dame! je crois faire comme tout le monde. Je prends mon verre ainsi, je le porte à mes lèvres et j'avale une partie de son contenu.

— J'en étais sûr! Eh bien, voulez-vous me suivre maintenant, et vous serez juge de la différence? D'après l'ordre inéluctable à suivre au cours

Digitized by Google

d'un repas, qui veut que l'on serve le vin blanc avec le poisson, le vin rouge avec les entrées, les grands crus avec le rôti, les grands vins blancs et les vins du Rhin avec les entremets, le champagne et les vins de liqueur avec les desserts, vous avez dans votre verre, pour accompagner les huîtres que nous mangeons un certain *Château-Canteloup* né à Villenave-d'Ornon, dans les Graves, en 1881, qui vous prouve que le Médoc n'est pas seul à donner du bon vin. Mais vous l'avez bu en profane.



Château-Lascombes.

Château de Pichon-Longueville.

Veuillez, à présent, le *voir*, le *sentir* et le *goûter*. Dans ces trois mots réside le grand secret du plaisir qu'éprouve le véritable gourmet en tête à tête avec une bonne bouteille, qu'elle soit rouge ou blanche. La vue réjouit d'abord par le rubis ou l'or qui scintille dans le cru soumis à notre appréciation. L'odorat nous révèle ensuite le bouquet et, par sa finesse ou son intensité, excite les papilles de notre langue et active la sécrétion de nos glandes salivaires, autrement dit : l'eau nous vient à la bouche. Voilà le moment de faire agir notre goût. Il faut que le liquide baigne bien la langue, qu'il se promène partout avant d'être avalé. Et la sensation la meilleure est alors éprouvée, lorsque ayant fait ainsi, le breuvage a quitté le gosier laissant subsister son parfum derrière lui.

— Je reste confondu. C'est, en effet, la première fois que j'apprécie un vin.

— Ce n'est pas tout, une fine cristallerie sera indispensable pour boire le bon vin.

Les vins blancs seront bus très froids, les vins rouges à la température de la salle où l'on mange. Il sera bon de ne les décanter qu'au dernier moment.

Enfin il sera utile de joindre à l'énoncé du cru la date de sa naissance. A l'encontre du beau sexe une fine bouteille se fait gloire de son âge et elle n'a qu'à gagner à avouer qu'elle est de 1848, de 1858, de 1864, 1870, 1874, etc.

Si elle est de 1860, 1866, 1885 ou tant d'autres, on fera mieux de s'abstenir, car il est une chose bien certaine, c'est que dans les mauvaises années tous les vins du Médoc, y compris les grands crus, sont détestables, tandis que dans les bonnes années tous sont bons.

Comme malheureusement la moyenne des premières l'emporte sur celle des secondes, on est obligé de vendre très cher celles-ci pour balancer celles-là. Et plus nous aurons de mauvaises années, plus les prix s'élèveront. Il y a pourtant

Digitized by Google

déjà assez loin des 4,000 à 6,000 francs que coûte un tonneau de l'un de nos 1ers crus aux 35 sous bordelais qui représentaient le prix maximum d'une barrique de Bordeaux au début du XIIIe siècle.

***

Une heure après, nous roulions à nouveau vers le Médoc, à destination de Margaux. Nous savions déjà, grâce à notre Bordelais, tout ce que nous pensions n'apprendre qu'au cours de notre visite aux vignobles.

Notre tâche était bien simplifiée. Il ne nous restait qu'à voir, dans chacune des cinq classes, quelques modèles de nos grands crus. Nous devions les trouver à Margaux et à Pauillac.

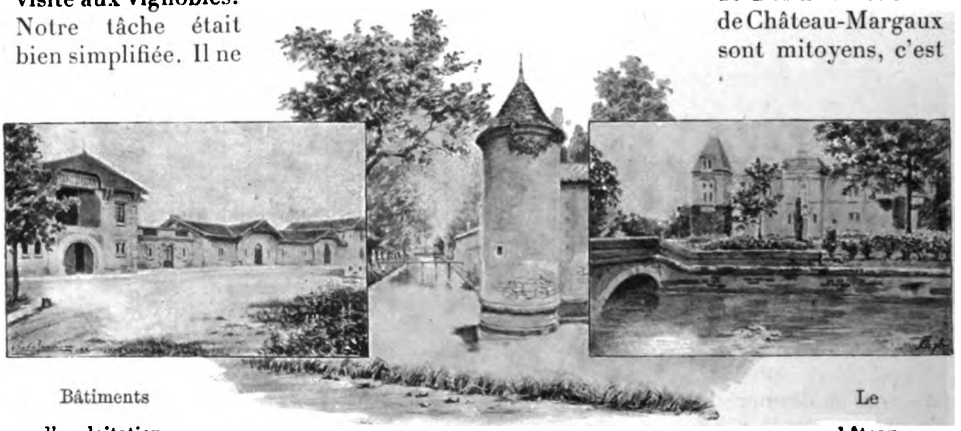
Il était tard quand nous arrivâmes à Margaux; le lendemain seulement une voiture fut frétée. Nous n'avions pas parcouru cinq cents mètres qu'elle s'arrêtait déjà.

— Voici *Lascombes,* nous dit notre cocher.

Nous entrons. Le château s'élève à l'extrémité d'un joli jardin anglais. Nous le contournons et nous trouvons la vigne au pied même du bâtiment. C'est une merveille d'entretien et de propreté. Des rosiers en fleur sont mêlés aux ceps. Nous regrettons de n'avoir point vu le régisseur. Il nous eût donné quelques renseignements et nous eût fait déguster un échantillon du cru. Nous savions par notre Bordelais que c'était une chose qu'il ne fallait pas omettre de demander et que le propriétaire d'un vignoble s'en trouvait toujours très flatté.

Le propriétaire de Lascombes est M. G. Chaix-d'Est-Ange, le petit-fils de l'ancien sénateur.

Autre arrêt : château *Desmirail,* à Mme ve Sipière. Une belle avenue conduit à la propriété. Mais il faut aller chercher la vigne un peu plus loin, car un joli parc entoure le château. Les vignobles de Desmirail et ceux de Château-Margaux sont mitoyens, c'est



Bâtiments d'exploitation. — Le château.

Château-d'Issan (3e cru). — Les fossés extérieurs.

dire l'excellence de ce 3e cru. Ici nous en pouvons parler en connaissance de cause, car nous avons dégusté. Les fûts, comme dans toutes les propriétés importantes du Médoc, sont faits au château. C'est un travail intéressant que nous avons revu, d'ailleurs, à Margaux et à Lafite.

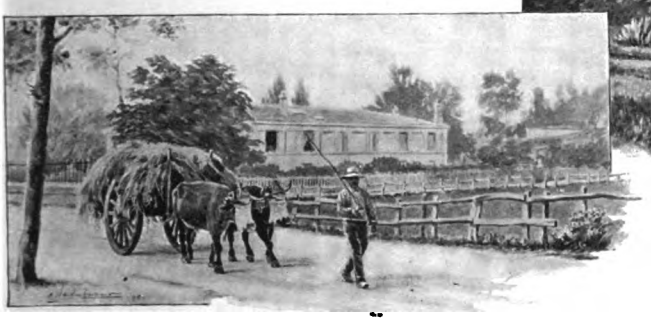
*Château-Margaux!* un des trois joyaux du Médoc. Appartient au comte Pillet-Will.

Une avenue monumentale conduit à l'édifice, qui a vaguement l'aspect de l'Odéon. Un parc splendide s'étend à l'entour, où les arbres touffus font des voûtes de verdure à toutes les allées. Grâce au concours du maître de chai, M. Constantin, nous visitons en détail le caveau où dorment cent mille bouteilles et le chai merveilleux (sans contredit le plus intéressant du Médoc) qui peut

Digitized by Google

contenir jusqu'à 1,400 barriques. Un joli coffre-fort quand il est plein! A 6,000 francs le tonneau, pour une moyenne de 200 tonneaux, voyez ce que l'acquéreur de la récolte, qu'on vend généralement en bloc, doit sortir de sa poche. A remarquer les bondes en verre dont on se sert tant que les pièces restent « bonde dessus » et qui suppriment l'emploi des linges, d'un entretien si méticuleux, nécessaires pour les bondes en bois. Les pressoirs et les cuviers sont du vieux système. Il y a 26 cuves et le foulage au pied y est toujours en vigueur.

Nous voulions voir encore, dans cette région, le *Château-d'Issan*. C'est un monument quasi historique. Son histoire remonte au temps de l'occupation de la Guyenne par les Anglais et il a conservé de cette époque son aspect de vieille seigneurie avec ses fossés pleins d'eau, ses tourelles et sa porte à pont levis.



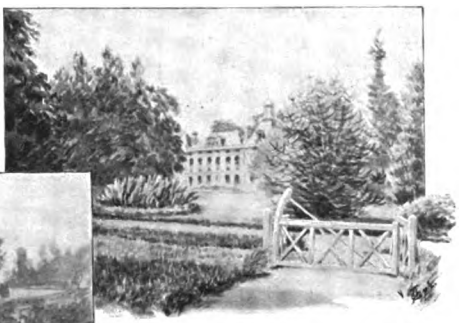
Château Milon-Duhart (4e cru).

Il faut citer la cheminée monumentale du grand salon et ses tapisseries de Beauvais de toute beauté. Ce grand salon, qui dans le pays est dénommé *la chambre de justice*, est un vrai musée de bibelots rares, qui montre combien M. G. Roy, l'heureux propriétaire du château, est homme de goût.

Peu après nous descendons à Pauillac où une voiture nous attend. Nous nous dirigeons vers La Tour. Sur notre route est le *Château de Pichon-Longueville*. Nous nous y arrêtons.

Voilà plus de deux cents ans que ce magnifique domaine appartient à cette famille.

A l'extrémité d'une large voie percée en pleine vigne, nous apercevons *Château La Tour*. Au fond, le ruban argenté de la Gironde. Les chais, les cuviers, etc., sont d'un côté de la route; de l'autre, la propriété et l'ancienne tour, dernier vestige du vieux domaine fortifié que Du Guesclin fit raser pour punir le châtelain, accusé, dit la chronique, d'avoir livré passage aux Anglais. Depuis



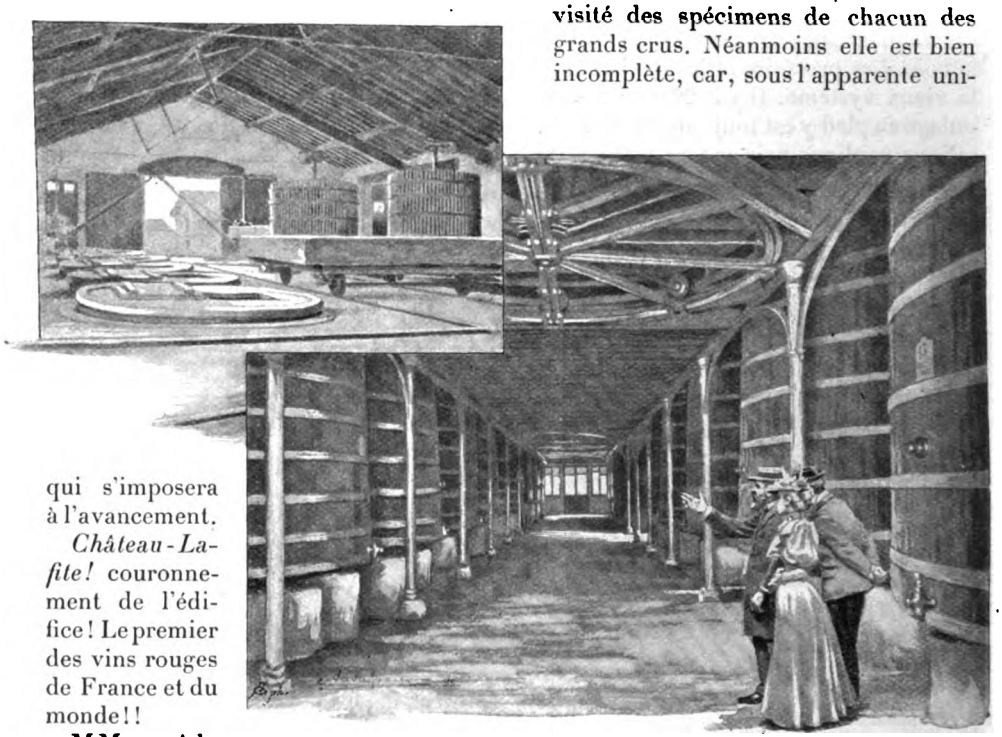
Château-Desmirail (3e cru).

deux siècles, cette merveilleuse entreprise est entre les mains de la famille de Ségur, dont les descendants actuels, MM. de Flers, de Beaumont et de Courtivron, se sont réunis en *Société civile du vignoble de La Tour*.

*Pontet-Canet*, le premier des 5es grands crus et propriété de Mme ve Herman Cruse. C'est le régisseur, M. Ch. Skawinski, aux soins éclairés de qui le vignoble doit assurément une bonne partie de sa grande et juste réputation, qui nous reçoit. C'est avec un légitime orgueil qu'il nous fait visiter le pressoir et le cuvier, merveilles d'installation moderne. A voir les cuves joliment vernies, cerclées de cuivre et si bien entretenues, on croirait entrer plutôt en quelque temple original et bizarre qu'en un cuvier exposé aux éclaboussures, moisissures et salissures de toute espèce. Le pressoir, au premier étage, a aussi

Digitized by Google

un aspect bien particulier. Il donne, lui, l'impression d'une gare de marchandises avec ses rails, ses plaques tournantes et ses voies de garage. Il y a peu de foulage à Pontet-Canet, on égrappe surtout. Que dire du vin ? Sa réputation n'est plus à faire, et nous sommes sûr qu'à la prochaine classification c'est encore un cru qui s'imposera à l'avancement. *Château-Lafite!* couronnement de l'édifice! Le premier des vins rouges de France et du monde!!



PONTET-CANET (5e cru). — Le pressoir. — Le cuvier.

MM. Alphonse, Gustave et Edmond de Rothschild sont les heureux propriétaires de ce glorieux cru. C'est le baron James de Rothschild qui s'en est rendu acquéreur le 26 novembre 1868, au prix de 4,500,000 francs.

— Et encore, nous dit M. Laumonier, le chef de chai, les meubles et les vins en cave avaient été réservés. On les vendit aux enchères. Pour ces derniers, les prix montèrent à une hauteur vertigineuse; ils varièrent de 7 francs la bouteille pour les 1826 et 1863, à **121** fr. pour les 1811, le fameux vin de la comète, dont il restait 21 bouteilles. La collection très remarquable que nous avons encore aujourd'hui commence à 1797. Des vins qui ont presque un siècle!

Notre tournée est finie, nous avons visité des spécimens de chacun des grands crus. Néanmoins elle est bien incomplète, car, sous l'apparente uniformité de fond, chacun de ces domaines offre quelque particularité de forme, et l'on regrette, dès qu'on a franchi le seuil de quelques-uns de ces châteaux, de ne pouvoir en faire une étude plus approfondie et de ne pouvoir étendre cette étude à la généralité des autres crus du Médoc.

E. VAVASSEUR.

Digitized by Google

# Jours de triomphe

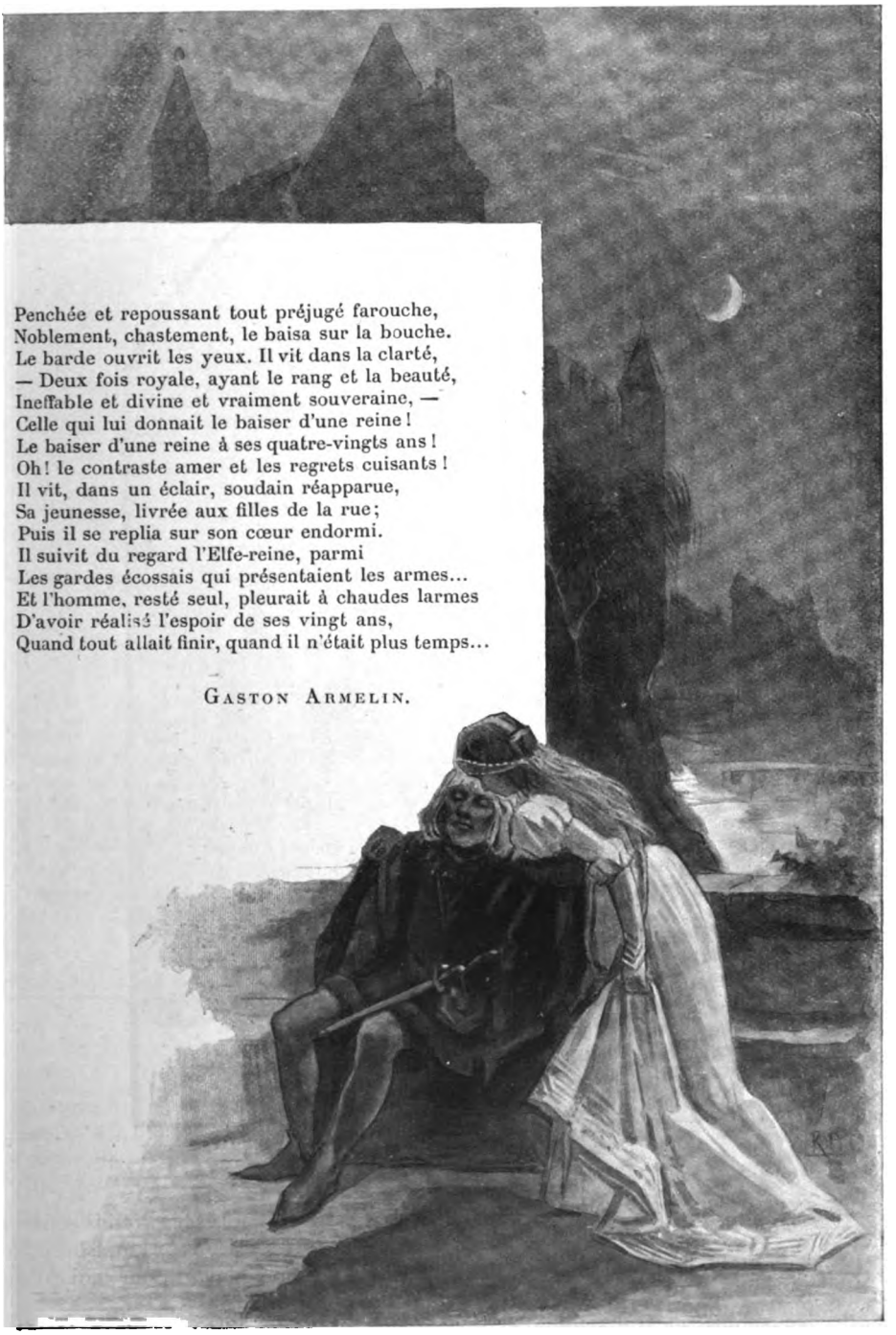
Dans un château royal des rives de la Loire,
Alain Chartier vieilli, chargé d'ans et de gloire,
Ancien ambassadeur, vit illustre à la Cour.
Comme ils sont loin les temps qui virent Azin-
[court,
La révolte à Paris, le meurtre sans vergogne
Et la vieille querelle : Armagnac et Bourgogne !
Le poète mordant de la rébellion,
Qui chanta nos revers d'un accent de lion
Et stimula le peuple et fustigea les princes,
Depuis que la Pucelle a repris nos provinces,
Auprès de Charles Sept est puissant aujourd'hui;
Et l'on voit dans un coin, devisant avec lui,
— Tandis que l'eau clapote au pied de la ter-
[rasse, —
La belle et jeune bru du roi Charles, Sa Grâce
Marguerite d'Écosse, épouse du dauphin,
Blonde fille du Nord, au profil pâle et fin,
Que l'on dirait princesse au royaume des fées.
Les effluves du soir arrivent par bouffées;
L'été brûle; la lune, étincelant sur l'eau,
Argente dans la nuit l'écorce d'un bouleau
Et d'exquises langueurs troublent la jeune
[femme;
Et, tandis qu'auprès d'elle, attendri dans son
[âme,
Le vieillard la contemple et, charmé, lui sourit,
Une indiscrétion lui traverse l'esprit.
Mais dès qu'elle a parlé, le poète frissonne;
On dirait qu'un chagrin, deviné de personne,
Assombrit son regard et dévore son cœur
Et sa parole prend un accent de rancœur.
« Poète, parlez-moi de vos amours passées...
— Vous touchez là du doigt mes plus tristes
[pensées,
Altesse, répond-il; car jamais je n'aurai
Connu ce rêve exquis, le seul beau, le seul vrai.
Ce n'est point que mon âme à l'amour fût rebelle :
Lorsque j'avais quinze ans, la femme, jeune et
[belle,
M'apparaissait déjà comme une fleur de chair
Aux pétales si purs que, pour en approcher,
Le cœur eût désiré des ailes inconnues;
Et je la devinais dans la forme des nues

Digitized by Google

Dont la lascivité, pâmée à l'horizon,
Dans un rêve céleste emportait ma raison.
Mais le trouvère pauvre, obscur, dans sa sou-
[pente,
Parmi les toits, avec la fenêtre où serpente
Un cordon de glycine et de volubilis,
Que pouvait-il presser en ses bras amollis ?
Des ribaudes, à lui le rêveur de trophées,
Dont l'idéal planait sur des lèvres de fées !
Je n'eusse pas été poète, en vérité,
Si d'un rêve plus haut je n'eusse été hanté.
J'aurais voulu qu'une Elfe eût été sa marraine,
Et je la voulais belle, et je la voulais reine,
Reine de quel empire ? Il n'importait d'ailleurs ;
D'un bosquet ou d'un nid bâti parmi les fleurs ;
Pourvu qu'elle eût la grâce, où la jeunesse exulte,
Et cette royauté : la beauté, mon seul culte !
Je l'entrevis parfois, hélas ! mais je passais...
L'homme d'arme, à vingt ans, est maître du
[succès,
Il a ce qui l'assure, une armure, un panache,
Le geste provoquant pour friser sa moustache,
La dague et le poignard qu'il fait sonner sans fin,
La cotte armoriée, et l'éperon d'or fin.
Le riche trafiquant, même s'il l'importune,
Aux pieds de la beauté peut mettre une fortune ;
Et c'est un gros appoint en ces siècles navrants
Où la fille jolie apprend de ses parents
Que sa beauté charmeuse et sa taille superbe
Lui sont de sûrs garants d'une fortune en herbe.
Le poète, à vingt ans, n'a rien pour lui, sinon
La foi dans l'avenir et l'espoir du renom ;
Mais la gloire vient lente et les ans sont rapides ;
Or maintenant, la gloire est venue... et les ri-
[des !
Et les honneurs conquis n'ont pu me rajeunir.
Et ma vie est manquée et la mort va venir,
Et je vais rendre à Dieu mon âme inassouvie,
Sans atteindre un seul jour le rêve de ma vie. »

Le poète, à ces mots, brisé, ferma les yeux,
Cherchant à retenir des pleurs silencieux,
Et renversa la tête, à l'appui d'un balustre.
Marguerite, un moment, contempla l'homme
[illustre
Dont la voix, dont l'accent, dont l'œuvre la
[charmait.
Il resta là longtemps ; on eût dit qu'il dormait...
Un doux frisson d'été courait parmi les arbres,
Qui chantaient, masses d'ombre où blanchis-
[saient des marbres...
Elle, une pitié tendre envahissait son cœur
Pour ce vieillard divin, poète au chant vain-
[queur,
Qui, pas même un instant, n'avait vécu son
[rêve...
Et tout à coup, — ce fut une minute brève,
Un éclair ! — la dauphine, Elfe des contes bleus,
Debout, près du vieillard au visage anguleux,

Digitized by Google



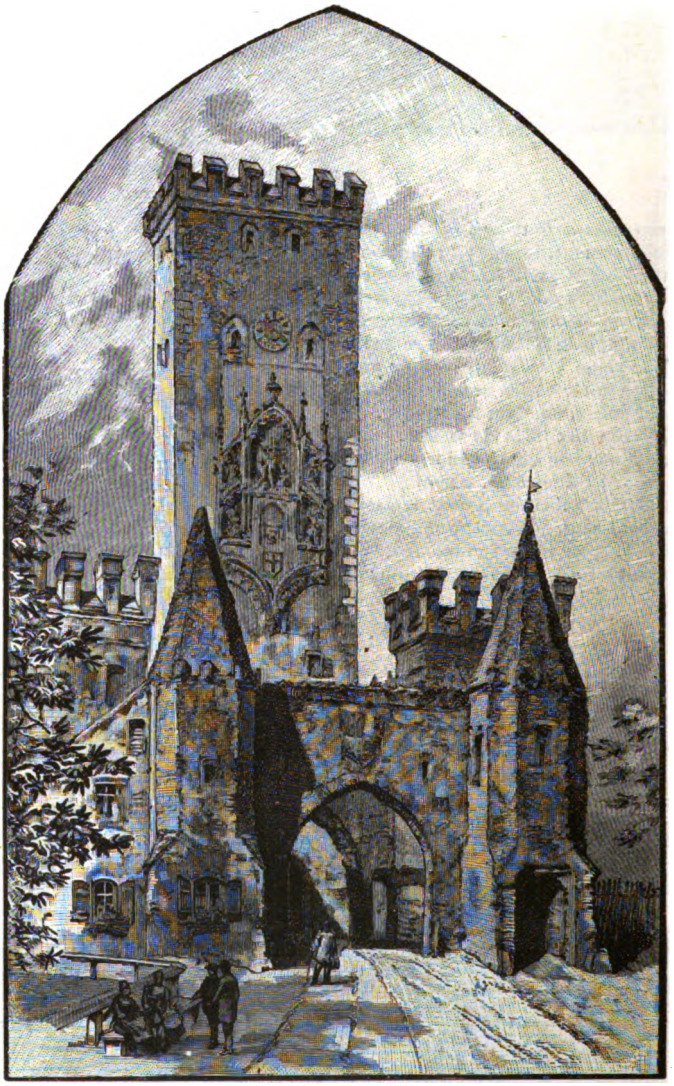
Penchée et repoussant tout préjugé farouche,
Noblement, chastement, le baisa sur la bouche.
Le barde ouvrit les yeux. Il vit dans la clarté,
— Deux fois royale, ayant le rang et la beauté,
Ineffable et divine et vraiment souveraine, —
Celle qui lui donnait le baiser d'une reine!
Le baiser d'une reine à ses quatre-vingts ans!
Oh! le contraste amer et les regrets cuisants!
Il vit, dans un éclair, soudain réapparue,
Sa jeunesse, livrée aux filles de la rue;
Puis il se replia sur son cœur endormi.
Il suivit du regard l'Elfe-reine, parmi
Les gardes écossais qui présentaient les armes...
Et l'homme, resté seul, pleurait à chaudes larmes
D'avoir réalisé l'espoir de ses vingt ans,
Quand tout allait finir, quand il n'était plus temps...

GASTON ARMELIN.

Digitized by Google

# LES SURPRISES DE LA ROUTE

## UNE VILLE MORTE



LA PORTE DE BAVIÈRE

On me disait : — Il faut voir Landsberg !

J'avais visité Nuremberg, ce joyau des vieux âges; j'étais en règle avec Baireuth, Augsbourg et Ratisbonne, et je venais de passer une fin d'hiver à Munich ; de sorte qu'après ces grands centres des curiosités bavaroises, Landsberg, le petit Landsberg, n'avait pour moi qu'un médiocre attrait.

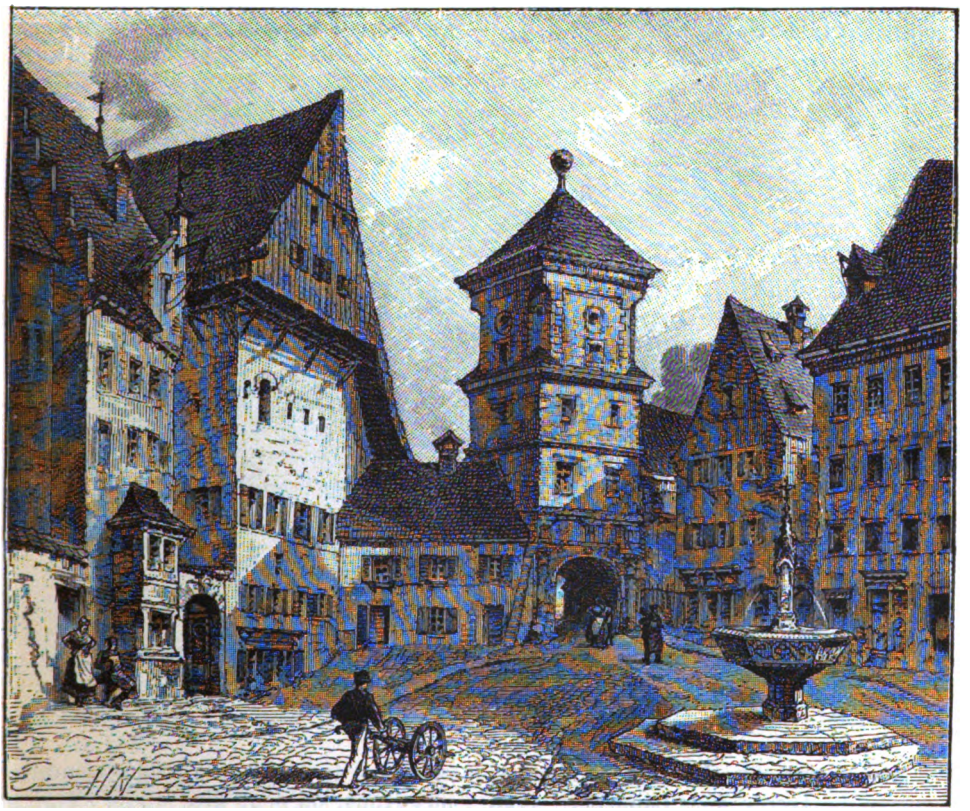
Landsberg ? un atome sur la carte ! Du blanc tout autour ! Un petit chemin de

Digitized by Google

fer d'intérêt local pour y parvenir, D'après le *Guide :* cinq mille habitants; un bataillon de ligne; commerce nul!...

C'est ce « commerce nul » qui me décida peut-être. Après tout, Landsberg est assez proche de la ligne de Munich au lac de Constance, par laquelle on peut rentrer en France, en suivant par Schaffhouse et Bâle. Ce n'était pas un long détour; le printemps allait renaître; une ville qu'on ne connaît pas a toujours quelque surprise en réserve. Bref, je ne tardai pas à dire avec les autres : — Il faut voir Landsberg.

Eh bien, je le déclare : s'il est une excursion qui ait pris place parmi mes meilleurs souvenirs de voyage, c'est bien celle-là. Même après Munich, même après Nuremberg, Landsberg a des séductions sans pareilles. A elle seule, la Porte de Bavière, qui lui donne accès, suffirait à établir sa réputation de ville de haute curiosité. La Tour de Poudre, à Prague, peut seule lui être comparée. Encore n'a-t-elle pas l'élégante décoration, non



PORTE DE LANDAU

plus que l'avancée très pittoresque qu'on remarque à celle de Landsberg.

Comment ce monument de si grande valeur artistique, qui date de 1425, est-il parvenu jusqu'à nous? Comment a-t-il pu traverser, sans encombre, les siècles de feu, de fer et de sang qui se sont écoulés à ses pieds? — C'est miracle! Car aucune ville peut-être n'a plus souffert de la guerre que Landsberg. Par sa situation aux confins de la Bavière et de l'Au-

Digitized by Google

triche, prise entre la Souabe et le Tyrol, en pleine fournaise de toutes les guerres de religion, de possession et de succession, elle a sans cesse été la proie du meurtre et de la flamme. L'ennemi, d'où qu'il vînt, était à Landsberg chez lui, et l'ami, bien souvent, n'en usait guère mieux avec elle. Un souvenir à ce propos, et qui eut précisément pour témoin notre Porte de Bavière.

Mais à peine avait-il franchi les murs de la ville, que Scharfenstein lança sur les trop confiants citadins ses reîtres et ses krabates, qui les dépouillèrent de tout ce qu'ils emportaient, y compris leurs habits et les renvoyèrent, tout nus, à leurs logis, en se moquant d'eux.

Mais c'était là simple coup de misère à côté de tout ce qui était arrivé déjà et de ce qui devait advenir encore aux

ANCIENS MURS DE LA VILLE

Aux mains des Suédois, pendant la guerre de Trente ans, Landsberg avait appelé les Impériaux à son aide. Un de leurs généraux, Kraty de Scharfenstein, s'était empressé d'accourir. Il s'était emparé de la ville, et il y vivait aux dépens de l'habitant, qu'il rançonnait à merci, lorsqu'on signala un retour offensif de l'ennemi, soutenu, cette fois, par les bandes pillardes du duc de Weimar. Pour le coup, le général ne songea qu'à fuir au plus vite; et comme les Landsbergeois montraient une grande frayeur, il leur proposa de les emmener, avec leurs objets précieux et ce qui pouvait leur rester d'argent. Ainsi fut fait. citoyens de Landsberg. Sans remonter aux Huns, on peut dire qu'ils s'étaient défendus vaillamment contre Frédéric le Bel, ou le moineau, prince autrichien, ce qui leur avait valu la reconnaissance de l'empereur Louis de Bavière, qui leur accorda le droit de prélever un liard par chaque livre de sel importée sur le territoire bavarois. Et qu'on ne croie pas que ce fût là un mince revenu ! Un vieux proverbe dit : — Quand le bon Dieu veut favoriser une de ses créatures, il la laisse tomber dans la fosse d'argent de Landsberg.

Peut-être est-ce à cette prospérité qu'il faut attribuer la plupart des maux qui se

Digitized by Google

sont abattus sur la fidèle cité bavaroise? En 1633, elle soutint un siège épique contre le Suédois Linnard Torstensohn. Les femmes combattirent, aux côtés des hommes, sur le rempart, et quand l'ennemi eut livré le suprême assaut, elles se jetèrent dans le Lech, qui coule au pied de la ville, en crainte du sort qui les attendait. Un tableau représente à l'hôtel de ville le *Saut des Vierges*, et une inscription reproduit les noms des combattants qui suivirent leur exemple.

PORTE ET TOUR ANCIENNES

Jusqu'à la fin de la guerre de Trente ans, Suédois, Impériaux, *e tutti quanti*, se succédèrent donc comme à la poussette dans les murs ébréchés de Landsberg. A la paix, la ville était en cendres; la peste, les combats, les massacres avaient presque annihilé la population; et les murailles, et les tours rondes et carrées qui les flanquaient, étaient dans l'état, très pittoresque, mais complètement dévasté, où on les voit aujourd'hui.

L'un des coins le plus tourmenté des remparts est l'endroit où, entre un système de tours, et les dominant, s'élève le Château, bâti sur l'emplacement de l'ancien Burg seigneurial.

A citer, au même titre, une tour en pigeonnier, accompagnée de masures, qui se trouve à l'extrême avancée d'un ouvrage considérable. Une foule d'ornements bizarres, cassés, rongés, la décore. Cela tient de la ferme, de l'étable et de l'échoppe; et ce fut sans doute le poste d'honneur, le poste désespéré, le corps de garde de la place.

Mais entrons en ville, et, par les rues étroites et tortueuses, gagnons la place du marché. Là, une surprise nous attend. Cette place ressemble, en plus petit, mais étonnamment à la place de l'Hôtel-de-Ville, à Munich. Même tour, au clocher en tuiles vernies et bariolées; mêmes maisons tourmentées, inégales, bizarres dans leur assemblage. Même fontaine, sauf les attributs, que celles où les apprentis bouchers reçoivent chaque année le baptême du compagnonnage. Au delà, sur une hauteur, s'élève une église, construite par les jésuites à la fin du XVI^e^ siècle. Sous l'invocation de la croix, qui forme les armes de la ville, elle fut édifiée en protestation contre la Réforme, qui avait poussé une vive racine dans Landsberg. Presque toute la population s'était même convertie aux doctrines de Luther, lorsqu'un gouverneur de la ville, catholique ardent, entreprit de la faire abjurer en masse. Ce procédé ne fut point du goût des gens, qui, pour la plupart, émigrèrent à Augsbourg, où ils transportèrent leur industrie. Il s'ensuivit que Landsberg



Digitized by Google

fut dépeuplé et pour longtemps ruiné. L'église de la Sainte-Croix est pareille à

murs écroulés qui sont la vraie curiosité de Landsberg, y compris ses habitants.

PLACE DU MARCHÉ

tous les monuments des jésuites. Plus curieuse est l'église paroissiale, remarquable par ses vastes baies ogivales. On l'admire; puis on retourne aux tours et aux

Ceux-là, cependant, ont leur originalité. Ils se laissent vivre, ne travaillent guère et sortent moins encore. Les petites villes d'Allemagne, qui ne ressemblent

Digitized by Google

en rien aux petites villes de France, sont de deux catégories : la Résidence et le chef-lieu de Cercle. La première, si petite qu'elle soit, a sa cour, ses ministres, ses chambres, qui donnent à la rue quelques passants. On y voit aussi des officiers, des employés, qui, vers le soir, se donnent le luxe d'un *corso*, où paraissent les dames de la ville. On se réunit aussi dans des jardins privés, pour prendre du café. C'est un petit Berlin en miniature, avec son Château, ses Tilleuls et son *Thiergarten*, qui est le Bois de Boulogne de la capitale prussienne. Parfois, une voiture, à livrée criarde, est signalée. Alors le poste prend les armes; le tambour bat aux champs; et, sur le pavé sonore, l'équipage princier continue sa route, dans la rue déserte.

L'ÉGLISE PAROISSIALE

Dans le chef-lieu de Cercle, ce spectacle n'existe pas. Les habitants y sont réduits à eux-mêmes, et sauf le café, chez soi, ou la brasserie, au dehors, aucune distraction ne leur est réservée. Pas de *corso*, pas de promenade au bois. Dans la rue : des enfants qui vont à l'école, sac au dos, filles et garçons; un ramoneur, en chapeau haut de forme, courant, son échelle au bras; un employé à lunettes d'or, marchant gravement; un prétentieux fume, cigare à la bouche. On a dit que l'Allemagne est le pays des villes ennuyeuses. C'est la vérité; mais ce qu'on ne saurait nier, c'est que pour le voyageur, pour le touriste, pour le fureteur de la grande route, elles ont un charme qu'on ne se définit pas bien à soi-même, sur le moment, et qui, plus tard, évoque dans la pensée des images vaporeuses de ruines, de toits pointus et de grand silence.

Nous ne quitterons pas Landsberg sans traverser le Lech sur un pont, qui, au point de vue de l'histoire, nous intéresse particulièrement. Les émigrés de l'armée

Digitized by Google

de Condé avaient tenu la ville; mais, délogés bientôt, ils s'étaient retirés devant les troupes du général Lecourbe. Landsberg était sur le passage indiqué des régiments français; aussi le pont où nous nous trouvons a-t-il plié sous le poids de bien des états-majors, de bien des cavaliers, de bien des fantassins. Après Hohenlinden, à peine le gouverneur français a-t-il, aux termes de la paix de Lunéville, évacué la place, que l'empereur allemand y tient conseil avec le général Mack. En 1805, Napoléon est à Landsberg; il fait défiler devant lui le corps de Marmont. Pendant dix ans, c'est un passage continuel de troupes, dans un sens ou dans l'autre. Veut-on savoir combien d'hommes les Landsbergeois eurent à héberger durant ce laps de temps: 265,000 Français; 120,000 Autrichiens; 80,000 Allemands de diverses contrées. Que de rations! Que de rasades! Que de coups de l'étrier!

CHATEAU DE PŒRING

Mais le petit chemin de fer d'intérêt local part à heure fixe quelquefois. Il s'agit de ne le point manquer. Une demi-journée à Landsberg, c'est charmant! Un jour, ce serait excessif!

EDMOND NEUKOMM.

Digitized by Google

# HISTOIRE DES SALONS DE PARIS

## LE SALON DE Mme ANCELOT (1824-1864)

### I

Au printemps de l'année 1874, quelques mois après mon arrivée à Paris, je fus introduit par un vieil économiste, que le hasard m'avait fait connaître, dans le salon de Mme Ancelot, alors à la fin de sa vie. Cette moderne du Deffand avait quatre-vingt-deux ans. J'ai gardé, vivaces en moi, les souvenirs de ce temps où, inquiet, avide de me lancer dans la mêlée, n'ayant que des cahiers de vers dans mes tiroirs, par conséquent plein d'adorables illusions, je foulais le pavé de Paris avec orgueil, en me disant : Je vis dans la ville des grands hommes et des grandes choses : l'œuvre !

Mme Ancelot recevait le dimanche, dans l'après-midi. Elle habitait au numéro 35 de la rue de Grenelle-Saint-Germain. Malgré son âge, elle était encore gaie et souriante. Elle avait conservé une sérénité qui faisait penser que cette femme avait dû être très heureuse et très aimée. Elle avait été jadis très influente à l'Académie française. Ses pièces de théâtre avaient ému et réjoui la ville et la cour. De plus, elle peignait fort bien, et l'on voyait dans son appartement, et peints par elle-même, plusieurs tableaux représentant tous les personnages célèbres qui, à différentes époques, de 1824 à 1864, avaient fréquenté ses salons. Aussi avait-on pu dire d'elle, avec justesse, sur une médaille où elle était représentée : *Mores*

Mme ANCELOT

*effinxit et vultus*, elle sut peindre les mœurs et les visages. Nous parlerons plus loin, et avec détails, de ces tableaux fameux, qui constituent des documents fort intéressants pour l'histoire littéraire de ce siècle.

Mme Ancelot était ma compatriote, et, dès ma première visite, elle voulut avoir des nouvelles de notre pays, la Côte-d'Or, qu'elle n'avait pas vu depuis une

Digitized by Google

soixantaine d'années. Dijon était sa ville natale.

— Parlez-moi, me dit-elle, du beau parc dont Dijon est si fier, et qui est contemporain de celui de Versailles. J'allais m'y promener quand j'avais seize ans!...

Et comme remontant le cours du temps, et se revoyant jeune fille, elle s'arrêta pensive. Je crus remarquer une larme dans ses yeux.

Je lui parlai de ce parc, magnifique en effet, et que je connaissais bien, pour y avoir souvent promené moi-même la mélancolie de mes vingt ans. A telle place, on a la vue de la rivière, à telle autre est un temple de verdure, et, plus loin, un cadran solaire horizontal extraordinaire. Je lui exprimais le charme que j'avais ressenti sous ces ombrages silencieux et un peu sévères, comme tout ce qui vient du grand siècle.

Elle m'écoutait attentivement, et je sentais que toute sa jeunesse lui remontait au cœur. « Encore, encore! » me disait-elle, avec la joie d'un enfant heureux. Et, la considérant accablée sous le poids des ans, je me rappelais ces belles paroles de Voltaire au marquis d'Argence : « Les arbres qu'on a plantés demeurent, et nous nous en allons! » Et encore cette lettre admirable du patriarche de Ferney à Mme du Deffand : « Le plus vrai et le plus cher de mes désirs serait de passer avec vous le soir de cette journée orageuse qu'on appelle la vie. Je vous ai vue dans votre brillant matin, Madame, et ce serait une grande douceur pour moi si je pouvais aider à votre consolation, et m'entretenir avec vous librement, dans ces moments si courts qui nous restent, et qui ne sont suivis d'aucuns moments. »

## II

Mme Ancelot adorait les vers. Il fallait toujours dire quelques strophes avant de la quitter. Jadis, au temps de sa jeunesse, elle avait réuni dans ses salons, comme nous le verrons tout à l'heure, les grands esprits du siècle, les rois de la pensée, Lamartine, Hugo, Chateaubriand, de Vigny, Ponsard, Alfred de Musset, et bien d'autres, célèbres à des titres divers, peintres, sculpteurs, musiciens, toute l'armée littéraire et artistique de 1830.

Années disparues! Moissons envolées! Amis des beaux jours, vieillis, morts ou dispersés! Nos vers devaient sembler à cette aimable femme comme un écho lointain des poèmes qu'elle avait entendus autrefois, au printemps lointain de sa vie heureuse. Elle paraissait y goûter une jouissance mystérieuse et profonde.

Là venaient, en 1874, M. Patin, le savant helléniste, membre de l'Académie française, les poètes Auguste de Vaucelle et Casimir Pertus, M. Eugène Loudun, et d'autres publicistes plus jeunes. Mme Ancelot avait un mot aimable pour chacun. Je me plaisais à l'entendre raconter le passé, et nous faire le récit des batailles littéraires de la première moitié du XIXe siècle.

Je rencontrai là aussi un vieillard, dont j'ai oublié le nom, et qui avait été l'ami intime d'Alfred de Musset et d'Arvers. Je le reconduisais à travers Paris, et il me racontait les fredaines de ses anciens compagnons et les siennes. Musset et Arvers, dans leur beau temps, étaient des viveurs émérites. La *Confession d'un enfant du siècle* ne nous donne qu'une faible idée de leurs folies de jeunesse.

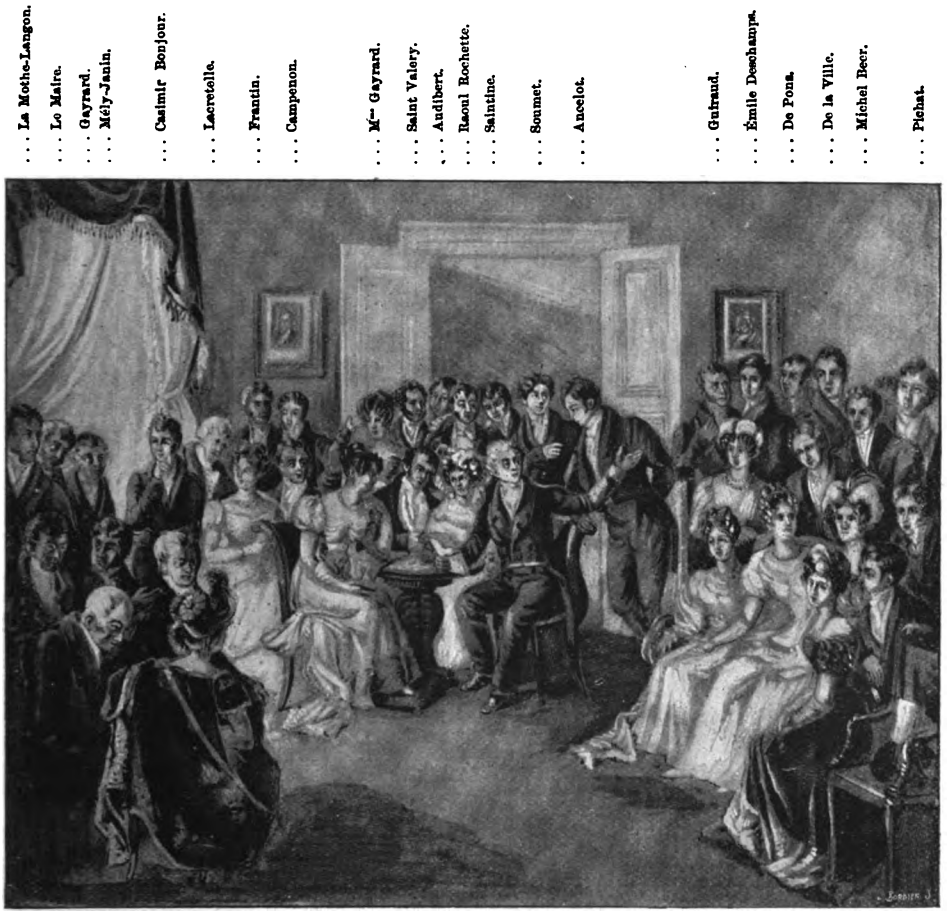
Une après-midi, dans la semaine, passant rue de Grenelle, j'eus l'idée de monter chez Mme Ancelot. L'excellente femme venait de mourir. Elle s'était éteinte doucement, sans souffrance, comme une lampe qui a jeté un vif éclat, qui a réjoui bien des yeux, et enfin à épuisé l'huile jusqu'à la dernière goutte.

Très peu de temps après, son ami intime, M. Patin, s'éteignait de même, et allait rejoindre sa confidente dans le champ du repos. Puis mouraient successivement Auguste de Vaucelle et Casimir Pertus. Mme Ancelot était la

Digitized by Google

belle-mère de Lachaud, le grand avocat d'assises, qui, lui aussi, s'en est allé il y a quelques années. Mort enfin le compagnon de Musset et d'Arvers, qui se plaisait tant à me narrer les aventures de sa jeunesse.

Beaucoup de ceux que j'ai connus, en arrivant à Paris, ne sont plus. La vie ressemble à un chemin dont les côtés sont peuplés de tombeaux. Plus on avance, et plus ils se rapprochent, et plus on en découvre derrière soi, en retournant la tête.




## III

J'ai dit plus haut que Mme Ancelot maniait le pinceau comme la plume. Ses toiles les plus remarquables, et assurément les plus curieuses, sont celles qu'elles a consacrées aux personnages

Digitized by Google

qui, pendant une période de quarante ans, ont fréquenté sa maison.

Elle a laissé cinq tableaux, où sont groupés ses hôtes et ses amis. Nous voyons successivement son salon sous la Restauration, sous le règne de Louis-Philippe, sous la République de 1848, et enfin sous l'Empire de Napoléon III.

Nous allons brièvement passer en revue ces figures, dont toutes furent célèbres jadis. Le temps évidemment a fait son œuvre. Beaucoup de ces personnages sont tombés dans l'oubli, mais plusieurs ont inscrit à jamais leurs noms « au temple de mémoire », comme on disait autrefois. Mme Ancelot elle-même nous servira de Mentor, car elle a eu soin de faire l'historique de son propre travail, et de nous laisser un fil conducteur pour nous reconnaître dans son intéressante galerie.

Le premier tableau représente Parceval de Grandmaison, lisant, en 1824, des vers de son poème sur Philippe-Auguste.

« Il y avait, raconte Mme Ancelot, de grandes différences entre les positions, les fortunes et les idées des personnes que je recevais; seulement, les poètes dominaient chez moi à l'époque où Parceval de Grandmaison nous lisait ses vers, et où je choisis une de ces lectures pour sujet de mon premier tableau... Ce sont donc des poètes qui entourent le lecteur, et qui écoutent de plus près les fragments de ce poème de Philippe-Auguste, dont on parlait alors, car Parceval aussi eut son jour.

« Bien des poètes, même parmi ceux qui avaient du talent, n'eurent pas ce jour où la lumière se fait pour laisser voir une œuvre et permettre de la juger! Parceval fut de l'Académie française, et plus d'un salon s'est rempli d'une foule élégante et intelligente pour exécuter ses vers. »

Le poème sur Philippe-Auguste renfermait vingt-quatre mille vers, et Parceval de Grandmaison projetait d'en consacrer également vingt-quatre mille à Napoléon, et vingt-quatre mille à Charlemagne. Il mourut avant d'avoir exécuté cet effrayant projet poétique.

A côté du prolixe Parceval, dont pas un vers n'a survécu, est placé Victor Hugo, déjà célèbre et marié, bien qu'il ne fût âgé que de vingt-deux ans. Mais écoutons Mme Ancelot : « Sa jolie jeune femme est assise à ses côtés; ils venaient ainsi ensemble, elle radieuse, lui soucieux. Son regard profond semblait plonger dans l'avenir, lors même que le présent avait assez de charme pour l'attacher exclusivement. Son caractère me parut très curieux à observer. Il avait quelque chose de particulier que je cherchai à étudier et à définir, pendant les séances qu'il me donna, pour son portrait, dans mon tableau. »

Après quelques développements sur l'auteur des *Odes et Ballades,* Mme Ancelot ajoute : « Bien des années ont passé depuis qu'ont cessé mes relations de société avec le chef de l'école romantique. Il avait jeté le trouble dans notre monde littéraire, éveillé des rivalités, amené des discussions, et enfin dispersé ce petit cénacle, où l'on avait fini par ne plus s'entendre; mais le souvenir de Victor Hugo se rattache ainsi plus particulièrement à ce temps de joyeuses espérances et de brillantes illusions. »

La figure de Saintine semble bien effacée aujourd'hui. Cependant, elle est restée sympathique, et son livre, *Picciola,* excite encore de douces émotions. Ces pages ont surnagé à l'oubli, car qui se souvient des autres ouvrages du même auteur : *les Trois Reines,* les *Contes de Jonathan, le Visionnaire, Mme Fauvette, la Mort d'un Roi, la Vallée des Ames,* etc.

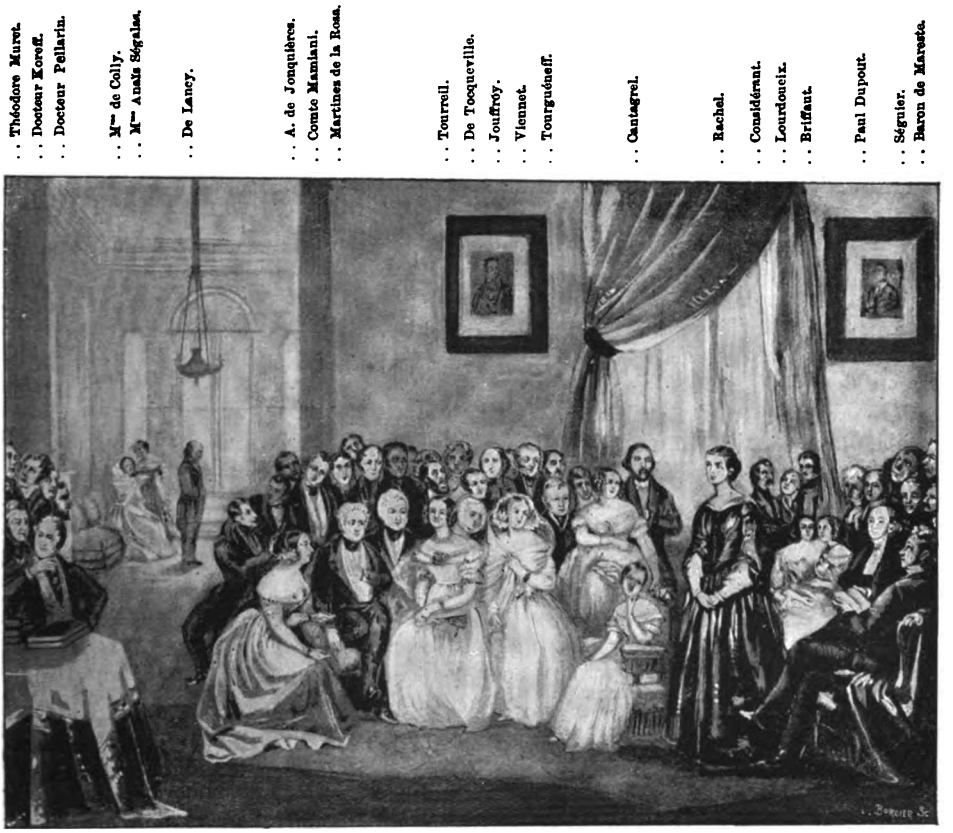
Mme Ancelot professait une grande sympathie pour cet écrivain. Voici ce qu'elle disait de lui en 1838, et ce qu'elle confirmait en 1864 : « Je connais un philosophe pratique, sans ambition et sans envie, dont les mœurs sont simples et les idées élevées, qui convient aux esprits supérieurs et s'arrange facilement des plus ordinaires, qui sourit sans amertune en voyant un sot faire fortune et un intrigant réussir...

Digitized by Google

« Je l'ai toujours vu heureux, mais d'un bonheur aimable dont le malheur lui-même ne peut s'offusquer. Au contraire, a-t-on le cœur froissé dans le contact avec le monde, est-on trompé dans ses affections, dérouté dans ses projets, blessé dans son amour-propre, qu'on aille le voir au milieu de ses livres, de ses fleurs et de ses amis, on a le cœur soulagé; son bonheur tient tellement à la sagesse de son esprit, à la modération de ses désirs, à la douceur de ses relations, qu'il console en encourageant. »

Puis vient ce jugement : « Toutes les œuvres de Saintine, pleines d'imagination, de philosophie et de raison, étaient lues avidement et plaisaient à tous, parce qu'elles portaient le cachet consciencieux du travail de l'homme de bien. »

Une figure effacée aussi, c'est celle d'Alexandre Soumet, qui cependant eut un rayon de gloire. Il avait toutes les beautés, celle de l'âme et celle du visage. Ecoutons la gracieuse Mme Ancelot : « Un beau caractère aussi, et une de ces rares exceptions qui sont l'honneur de l'espèce humaine... Tout était poésie




Digitized by Google

dans Soumet, et vous attirait par le charme de l'Idéal. Non seulement on l'aimait dès qu'on lui parlait, mais on se sentait aimé de lui; il semblait que l'affection débordait de son cœur, et allumait autour d'elle tous les foyers d'affection que chacun avait en soi... C'était une des plus nobles intelligences qu'il fût possible de rencontrer, et des plus complètes dans le beau. »

Voici Guiraud, poète aussi, comme Soumet de l'Académie, incarnant en lui l'activité et l'intrigue, et obtenant succès, renommée, pension, titres, distinctions, avant même que ses confrères fussent arrivés à publier leurs manuscrits. Guiraud, nous apprend Mme Ancelot, se levait matin, se couchait tard et utilisait toutes ses visites. Il en faisait tant chaque soir, qu'il racontait qu'à la première il arrivait avant que la maîtresse de la maison eût finit de s'habiller, et qu'à la dernière elle se déshabillait déjà, ce qui ne l'empêchait pas, lui, de se faire ouvrir la porte, quelques ordres qu'on eût donnés de la fermer.

A côté de lui, nous voyons Émile Deschamps, esprit gai, toujours en verve, recherché pour ses bons mots et ses fines réparties. Puis viennent encore, dans ce premier tableau, quelques amateurs de poésie, se plaisant au milieu des gens de lettres, et écrivant eux-mêmes parfois, pour charmer leurs loisirs. C'est le comte de Rochefort, neveu de Mme de Genlis, l'abbé de Feletz, un des derniers abbés de cour; puis voici Lemontey et Auger, membres de l'Académie, — qui s'en souvient? — Baour-Lormian, le traducteur d'Ossian, adoré des femmes dans sa jeunesse; Pichat, poète tragique mort dans la fleur de l'âge; Michel Beer, frère du grand Meyerbeer; de La Ville de Miremont, critique railleur; Jules de Rességuier, avant tout homme du monde; Mennechet, auteur de jolis contes...

Mais voyez ces gracieuses figures de femmes! La plus belle est Delphine Gay, alors dans tout l'épanouissement de sa grâce juvénile et à la veille de montrer son brillant esprit en devenant Mme Émile de Girardin. A côté d'elle, j'aperçois Alfred de Vigny, le poète de l'honneur et de la pitié, qui vécut et mourut noble et fier, isolé des coteries, « sans une souillure à sa robe d'hermine ».

Lorsque le regard s'arrête sur tous ces visages où rayonne l'intelligence, où respire l'amitié, la joie de se trouver réunis, le plaisir de se connaître, l'âme éprouve comme un regret de n'avoir point connu ces foyers vivants d'une société disparue. L'esprit s'y affinait, le cœur anxieux y trouvait des sympathies, l'ambition y était sainement stimulée; bref tout l'être y ressentait des émotions douces, dont la trace était ineffaçable et dont le souvenir embellissait la vie entière.

## IV

Le deuxième tableau porte ce titre : *Rachel récitant des vers du rôle d'Hermione, dans la tragédie d'Andromaque.* C'est après la Révolution de 1830; nous sommes sous le règne de Louis-Philippe: Mme Ancelot a perdu beaucoup de ses premiers amis, qui sont partis en exil. Elle a su en attirer de nouveaux, et son salon, fermé pendant plusieurs années, s'est tout à coup rouvert, sous l'empire de ce désir impérieux qu'elle ressentit toujours de revoir et de grouper souvent les mêmes personnes. Il y a là, disait-elle, quelque chose de bon pour l'intelligence, par l'échange fréquent des idées qui se développent dans la discussion, et de bon aussi pour le cœur, car des relations fréquentes peuvent seules faire connaître ces qualités solides qui inspirent les durables amitiés.

Autour de l'illustre tragédienne, dont l'astre commençait à monter à l'horizon, nous voyons réunie toute une élite heureuse de l'écouter. Voici Chateaubriand, Stendhal, Jouffroy, de Tocqueville, Mme Récamier, la princesse Czartoryska, Viennet, Tourguenieff, Considérant, Jouy, Paul Dupont, Anaïs Ségalas..., combien d'autres!

Digitized by Google

L'abbé Cordier.
Baron de Caman.
Eugène Delacroix.
Gabourg.
Mérimée.
Général Schramm.
Vicomte de Presmenil.
Louis Énault.
Comte de Beaufort.
Baron de Larey.
Comtesse de Barck.
Comtesse de Tornay.
Lefèvre-Durufié.
Marquise de Gaucourt.
Podevy.
Boulay-Paty.
Masbres.
Duchesse d'Esclignac.
Silvy.
Blard.
Duclin.
Mme Mary Briant.
De Mongis.
Prince de Monaco.
Mme Lefèvre-Deumier.
Mme Marceau.
Élie de Beaumont.
Comtesse de Viel-Castel.
Mme de Coulanges.
Mlle de Viel-Castel.
Brunie Lefébure.
Le poète Jasmin.
M. et Mme Vallet de Viriville.

Mme Lachaud et ses deux enfants.
Mme de Monfort.
Lachaud.
Comtesse de Wagner.
Mme de Flanx.
Daillière.
Loudun.
Le docteur Saint-Germain.
Amédée Thierry.

Digitized by Google

Nous avons longtemps considéré Chateaubriand, assis non loin de Mme Récamier. Les cheveux de René ont blanchi; il semble que l'invincible mélancolie de sa jeunesse a fait place à une résignation enjouée. Que d'émotions, que de tempêtes ont bouleversé cette âme de feu! Les glaces de l'âge hésitent à refroidir ses fièvres et ses ardeurs. Un sourire semblable et une grâce infinie animent la physionomie de Mme Récamier, incarnation touchante du bonheur d'être adorée.

Puis, nous avons contemplé cet autre mélancolique, Jouffroy, conscience pure, s'il en fut jamais, « belle âme qui rayonnait dans de beaux yeux bleus », et dans laquelle se livraient des combats terribles de sentiments opposés. « Le ciel lui avait donné, dit Mme Ancelot, un cœur tendre, exalté, passionné jusqu'au délire; et, dès qu'il était près d'une jeune femme, il l'aimait, sans oser pourtant lui exprimer cet amour violent dont il était tourmenté; et même, quand il pouvait croire que ses sentiments étaient compris et partagés, sa réserve n'excluait pas une jalousie fiévreuse qui le rendait le plus malheureux des hommes. »

Entre autres titres à la célébrité, Jouffroy publia un article dont le souvenir est resté : *Comment les dogmes finissent,* et prouva ainsi sa force de polémiste et d'argumentateur. C'est lui qui, à la fin de sa vie surtout, aimait aller au sommet des montagnes, et y restait plongé, pendant des heures, dans d'impénétrables rêveries.

Mais le personnage du second tableau qui nous a le plus fasciné, c'est Stendhal. Il a un vaste front, large et haut, un sourire énigmatique, un regard perçant : on dirait que le bas du visage est celui d'un adolescent, tandis que le front est celui d'un homme mûr, presque d'un vieillard.

Il est confondu, dans le fond du tableau, avec des figures secondaires : il n'avait alors qu'une notoriété restreinte; mais Mme Ancelot paraît avoir deviné l'influence prépondérante qu'il devait exercer sur les intelligences de l'avenir. « Stendhal était ému de tout, et il éprouvait mille sensations diverses en quelques minutes. Rien ne lui échappait, et rien ne le laissait de sang-froid; mais ses émotions tristes étaient cachées sous des plaisanteries, et jamais il ne semblait aussi gai que les jours où il éprouvait de vives contrariétés. Alors quelle verve de folie et de sagesse! »

Qui eût pensé, en ce temps lointain, que la gloire intellectuelle de cet homme égalerait celle des plus grands, et surpasserait en intensité, sinon en étendue, le magnifique rayonnement de ce Chateaubriand assis à quelques pas de lui, et salué partout comme un souverain de l'idée? Par ses divers ouvrages, mais spécialement par *le Rouge et le Noir* et *la Chartreuse de Parme,* Stendhal s'est mis à conquérir les esprits de haute culture des générations qui se succèdent, et, par eux, il est devenu un des maîtres de la pensée moderne.

La lecture des œuvres de cet esprit transcendant, les méditations qu'elles m'ont inspirées ont été tout un événement de ma jeunesse : un jour, dans mon enthousiasme, je lui ai consacré quelques strophes ; c'est peut-être l'occasion de les citer; les voici :

Je n'ai trouvé qu'en lui l'orgueil irréductible
Qui, pareil aux aiglons, veut gagner les sommets
Et qui souffre partout sans se plaindre jamais,
Quoique paré toujours d'un charme irrésistible!

Nul n'a su faire vivre avec plus d'âpreté,
Avec plus de profonde et de sombre ironie,
L'angoisse d'un grand cœur étouffant son génie
Dans un milieu sans gloire et dans la pauvreté!

Nul n'a mis en relief avec plus de puissance
L'audace et la fierté, le dur et long tourment,
Les sublimes projets, la noble effervescence
D'un jeune ambitieux au front pâle et charmant!

Nul enfin, mieux que lui, n'a compris la tendresse
De deux êtres unis par le même idéal,
Qui, sûrs de leur amour, marchent d'un pas égal
Vers les jours rayonnant de sublime allégresse!

O Stendhal! Doux ami des rêveurs, que de fois,
En traversant dès l'aube un champ plein de rosée,
Ou méditant le soir dans la fraîcheur des bois,
Je me suis rappelé ton style et ta pensée!

Digitized by Google

Que de fois tes héros, étranges visiteurs,
Drapés dans un manteau d'infortune et de gloire,
Sont venus me conter leur inquiète histoire
Et m'ont fait le récit touchant de leurs malheurs!

Donc, souvent je t'ai lu, penseur au front serein,
Fidèle compagnon de mes nuits d'insommie,
Entouré justement du respect souverain
Qu'inspire une grande âme et qu'on doit au génie!

Si nous sommes émus, quand surgit leur détresse,
Si, devant leur espoir, charmés, nous frémissons,
C'est qu'une lutte ardente aussi nous intéresse,
Et c'est qu'en eux, hélas! nous nous reconnaissons!

Et c'est là le secret de ta force profonde!
Nous sentons que la vie et que l'humanité
Débordent de ton œuvre avec intensité,
Comme on voit d'un rocher jaillir une eau féconde!

Ton école est vaillante, et ceux qui t'ont compris,
Fermes par le courage et par le caractère,
Laissent crier en vain tous les sots de la terre,
Et vont dans la mêlée en soldats aguerris!

Armés par toi d'un haut et puissant scepticisme,
Sachant que tout bonheur est fragile, incertain,
Ils opposent sans cesse un noble stoïcisme
Aux injustes rigueurs de l'aveugle destin!

Jeune homme qu'attendrit un sourire, une larme,
Souviens-toi de Stendhal, lis *le Rouge et le Noir;*

Digitized by Google

Et vous dont le cœur bat de jeunesse et d'espoir,
Amants, lisez parfois *la Chartreuse de Parme!*

On peut comprendre maintenant quel intérêt avait pour moi le portrait de Stendhal, dans le second tableau de Mme Ancelot.

Quelle tristesse vient à l'esprit, en présence de tous ces personnages qui ne sont plus, et dont le nom a bercé notre jeunesse! Ces gracieux sourires de femmes se sont éteints; ces fronts rayonnants d'intelligence se sont courbés; ces yeux si pleins de flamme, de passion, d'ambition se sont fermés à jamais; la mort a fait son œuvre, et il ne reste que des souvenirs de ces heureux d'autrefois.

Victor Considérant, le réformateur socialiste, et Mme Anaïs Ségalas, le poète des *Oiseaux de passage*, ont été les derniers survivants de cette pléiade groupée autour d'une femme aimable, dans un salon comme il n'en reste plus de nos jours.

## V

Nous voici en 1848; Mme Ancelot, qui n'a pas cessé de recevoir et de nouer de nouvelles relations, compose son troisième tableau. Il représente le poète Jasmin disant des vers au milieu d'une nombreuse réunion, dans le jardin de la maîtresse de la maison.

Mme Ancelot apprécie ainsi, dans son ensemble, le groupe de personnes qui venait alors chez elle : « J'avais une assemblée très agréable, où se trouvaient des esprits fort distingués; mais déjà ce n'était plus guère un *salon,* c'est-à-dire une société intime où l'on vit sous l'empire des mêmes idées, des mêmes habitudes, et où l'on peut causer librement sous la sauvegarde de l'amitié. »

On sent, à cette remarque, combien la société française est bouleversée. La quiétude, le repos, les loisirs ont disparu; les situations acquises et solides sont devenues plus rares, et les multiples préoccupations de l'existence font envoler le charme de la causerie, la douceur de se connaître, de se voir, de se réunir souvent.

Le poète Jasmin est bien oublié aujourd'hui. Il eut son heure pourtant, avec ses premiers vers, auxquels il donna ce nom, emprunté à sa profession : *les Papillotes*. Se rappelle-t-on qu'il eut des funérailles superbes, dignes d'un monarque? C'est moins sa gloire littéraire, sans doute, qui lui valut cet honneur suprême, que sa bonté, son amour des pauvres, son habileté à trouver de fortes sommes pour leur venir en aide. Jasmin était un noble cœur, épris d'humanité; le peuple lui témoigna sa reconnaissance en suivant son cercueil.

Une gloire qui n'a point faibli, c'est celle de Mérimée. Le temps n'a fait que la consacrer, parce que, dans ses livres, « il est élégant sans emphase, simple sans trivialité », et parce qu'il exprime des sentiments humains dans un style clair, pur, bien français.

Il faisait assaut d'esprit avec Stendhal, Eugène Delacroix, le baron de Mareste, et c'était plaisir de les entendre. « Dans ce temps de jeunesse, d'entrain et de gaieté, dit Mme Ancelot, tout éveillait le rire entre des personnes qui se voyaient fréquemment, et parfois il se créait tout à coup entre nous un sujet de plaisanterie qui excitait une verve intarissable. »

Parmi les personnages de ce tableau qui vivent encore, nous citerons MM. Eugène Loudun et Louis Enault. Ils étaient, dans ce temps, à l'aurore de la vie. Les années depuis ont blanchi leurs cheveux, et lorsque parfois nous avons le plaisir de les rencontrer, nous évoquons les jours lointains où Mme Ancelot les faisait figurer dans sa galerie d'illustrations. C'est ainsi que les œuvres d'art rattachent le passé au présent et éveillent tout un monde d'idées dans l'esprit du philosophe.

## VI

Les années s'écoulent, des révolutions, des coups d'État ont lieu, les gouverne-

Digitized by Google

Octave Lacroix. . . . . .

Mme de la Vallée Yray. . . . . .

Erle d'Izoard. . . . . .

A. de la Forte. . . . . .

Nadaud. . . . . .

Paul Decoux. . . . . .

Félix Sangnier. . . . . .

Mme Thérèse Sangnier. . . . . .

Georges Lachaud. . . . . .

Clovis Michaux. . . . . .

Baron des Marais. . . . . .

Mlle Eugénie Machieu. . . . . .

Comtesse de Carfort. . . . . .

Roux-Ferrand. . . . . .

Dieudonné. . . . . .

Comtesse de Trogoff. . . . . .

Valentin Smith. . . . . .

Jules Oppert. . . . . .

Bourgoin . . . . . .

Marquis de Loqueville. . . . . .

Mme Anciot. . . . . .

Marquis de Valori. . . . . .

Mme Lachaud . . . . . .

Lachaud. . . . . .

Digitized by Google

ments se succèdent, la République est remplacée par l'Empire, et Mme Ancelot reçoit toujours, et son pinceau, comme sa plume, continue à consacrer ses impressions et ses souvenirs.

En 1854, elle peint un quatrième tableau représentant une jeune femme disant des vers de sa composition.

Les hommes sont : Ponsard, le comte Léon de Béthune, le marquis de Bethisy, Dupin, Rattazzi, le prince de Polignac, Léon Gozlan, Ganesco, Camille Doucet, Carraby, Théodore Véron, Martin Doisy, etc. Notre génération ne connaît que quelques-uns de ces noms, mis en relief par la littérature, — Ponsard, Camille Doucet, l'aimable académicien, Léon Gozlan, Rattazzi, célèbre par son grand rôle politique en Italie...

Les autres sont ceux d'esprits très cultivés, très brillants, amateurs plutôt que professionnels, par conséquent plus vite oubliés encore. Il faut des œuvres, des livres surtout, pour faire vivre un nom, et encore, parmi ceux-là, combien peu surnagent sur l'océan des âges !

A mesure qu'elle avance dans la vie, Mme Ancelot, fidèle aux traditions, aux goûts de sa jeunesse, constate avec regret que les salons s'en vont, et que, là où on se réunit encore, il n'y a plus le charme indéfinissable des sociétés d'autrefois. « Les réunions deviennent rares, écrit-elle, elles sont trop nombreuses, et l'on y est comme dans un lieu public, où l'on ne fait pas société avec ceux qui vous entourent. On ne cause pas, et il n'y a nulle place pour l'esprit. »

## VII

Le cinquième et dernier tableau représente le chansonnier Nadaud chantant sa romance, *l'Éloge de la vie*.

Mme Ancelot s'est peinte dans cette dernière toile. On la voit toujours bonne, douce, aimable, le pinceau à la main et des fleurs dans les cheveux. Je ne sais quoi d'attendrissant enveloppe son gracieux visage. « Je dois dire, raconte-t-elle, que c'est pour céder à la volonté de mes amis que je me suis placée dans ce dernier tableau; j'y suis représentée occupée à les peindre, et l'on m'y voit le moins possible. Un petit profil seul y donne une idée, un souvenir de ma présence. »

On n'est pas plus modeste. Plus loin, elle ajoute : « La vie de ceux qui ont consacré leur temps aux arts et aux lettres offre habituellement peu d'événements remarquables; en général, ils se mêlent peu aux agitations de ce monde, et lorsqu'ils s'y trouvent intéressés, c'est la manière dont ils en sont affectés qui est curieuse à savoir : leur vie réelle, c'est l'histoire de leurs idées et de leurs émotions; là est ce que recherche l'observateur. »

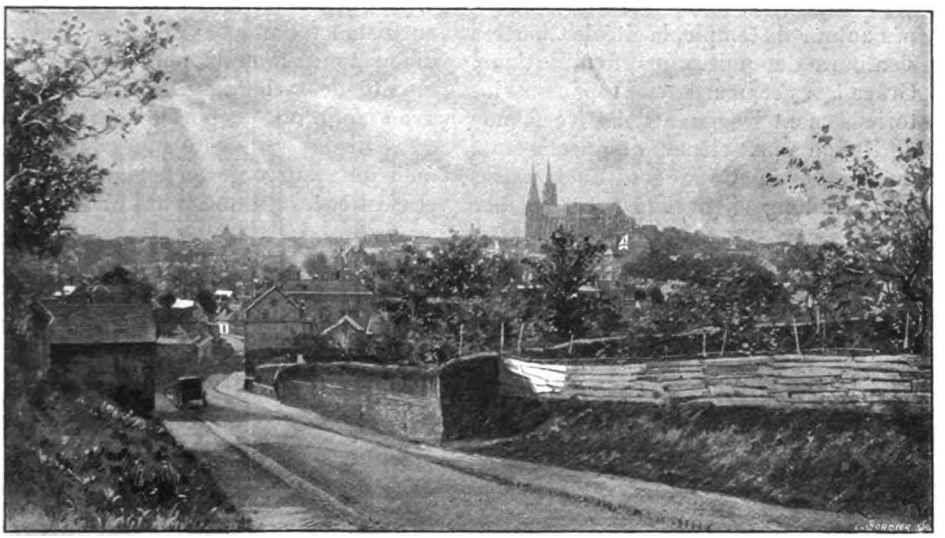
On peut se rendre compte par ces courtes notes, ces citations, ces aperçus, du rôle intéressant qu'a joué Mme Ancelot, en groupant ainsi autour d'elle, pendant une longue période d'années, les esprits cultivés de Paris, en mêlant savants, lettrés, gens du monde, poètes, historiens, femmes élégantes et spirituelles; en leur donnant à tous l'occasion, le moyen de se connaître, de s'apprécier, de se rechercher, de s'aimer; bref, en créant un foyer intellectuel et en activant sa flamme jusqu'à la fin de sa vie.

De grandes qualités de cœur et d'esprit sont nécessaires pour fonder un salon, maintenir dans une heureuse harmonie ceux qui le fréquentent, et faire qu'ils s'y plaisent, qu'ils pensent à y revenir, et se considèrent comme honorés de le fréquenter. Il faut avoir un grand fonds d'indulgence et de bonté, du tact, de la douceur, être heureux du bonheur des autres, comme aussi souffrir de leurs peines.

Telle fut Mme Geoffrin au dix-huitième siècle; telle Mme Ancelot, au dix-neuvième.

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

Digitized by Google



VUE GÉNÉRALE DE CHARTRES

# CHARTRES

Si vous êtes amateur de rues bien alignées, de hautes maisons aux façades régulières, de magasins aux riches devantures, ne venez pas à Chartres, car vous n'y trouveriez rien qui vous rappelât la soi-disant élégance que vous cherchez. Mais si, au contraire, vous aimez le pittoresque, si vous vous plaisez à rencontrer à chaque pas des souvenirs des âges disparus, si vous ne reculez pas avec dédain devant des maisons à pignon sur rue et à auvents protecteurs, prenez quelques instants pour visiter cette vieille ville, et vous en remporterez une impression peut-être un peu mélancolique, mais tout au moins durable, que ne vous auront jamais laissée les rues tirées au cordeau.

Chaque peuple, chaque pays, chaque ville a son caractère propre qui se perpétue à travers les âges, et qui se retrouve aujourd'hui le même qu'il était il y a mille et deux mille ans, malgré les infusions de sang étranger. Tel était le caractère de la cité des Carnutes avant la conquête romaine, telle est la physionomie de la cité de Chartres, malgré les progrès de la civilisation, malgré le courant incessant de voyageurs que les chemins de fer et les voies nouvelles amènent dans ses murs.

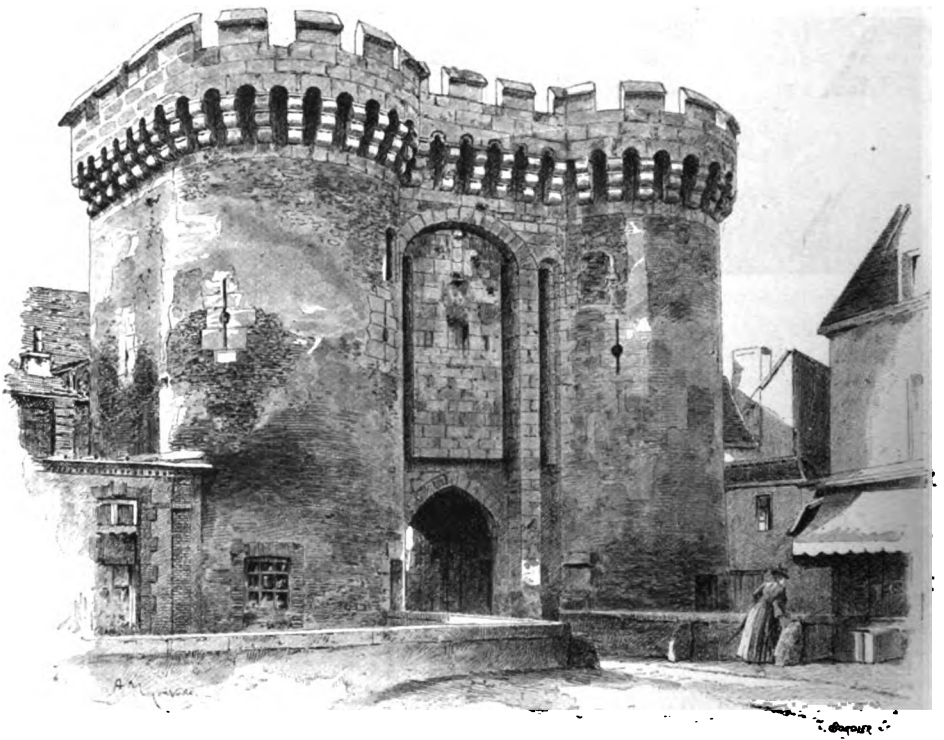
Au temps de César, Chartres était, avec Orléans, la ville principale des Carnutes, une des tribus les plus importantes de la Gaule; mais, tandis qu'Orléans était la ville forte et en même temps industrielle, Chartres était avant tout la ville religieuse. De nos jours encore, de quelque endroit qu'on découvre la cité, ce qui frappe d'abord, ce sont les deux clochers de la cathédrale, qui se détachent à l'horizon et que l'on aperçoit de plus de six lieues à la ronde.

Pour protéger sa cathédrale, pour défendre les habitants qui s'étaient grou-



Digitized by Google

pés autour du temple, la cité de Chartres s'entoura de puissantes fortifications. Grâce à ses remparts, elle repoussa victorieusement les assauts des Normands de Rollon au xe siècle, des protestants du prince de Condé en 1568; mais, après un long siège, elle fut prise par Henri IV en 1591, et le vainqueur décida la destruction des fortifications qui l'avaient trop longtemps arrêté. On démolit les bastions, on combla les fossés, on rasa les cavaliers, on vendit les murailles, mais Chartres ne perdit pas entièrement son ancienne physionomie. Sur les fossés comblés on planta des arbres, on disposa des bancs, et on fit une promenade de ce qui naguère était un précipice. Les murailles avaient été vendues, mais elles n'avaient pas toutes été détruites, et en maints endroits on les voit encore imposantes, de distance en distance flanquées des tours qui les défendaient. Pour la plus grande commodité des relations commerciales, on avait supprimé les portes qui fermaient autrefois les grandes avenues de la ville, mais on avait conservé la plus ancienne, et c'est encore aujourd'hui un des spécimens les plus curieux de l'architecture civile du xive siècle.



PORTE GUILLAUME

Quand on fait le *tour de ville*, — c'est ainsi qu'on désigne les promenades créées sur les anciens fossés, — on découvre à travers les arbres des tourelles qui, au milieu des constructions nouvelles qui les entourent, rappellent tout à coup un autre âge. Ce sont les restes de la *porte Guillaume*, ainsi nommée en souvenir d'un ancien vidame de Chartres, qu'on a métamorphosé en Guillaume Tell lors de la Révolution. Le massif central, défendu par les

Digitized by Google

deux tourelles, présente dans sa partie basse une porte sans ornements et une poterne ou guichet, aujourd'hui murée, par laquelle sortait la ronde de nuit : au-dessus des jambages de la porte, deux ouvertures longues et étroites étaient occupées par les bras du pont-levis. Cette construction est couronnée à son sommet par un parapet à créneaux taillés en biseau, qui repose sur une série de consoles formant machicoulis.

VUE PRISE DU PONT DE LA PORTE GUILLAUME

Malgré les ravages qu'elle a eu à subir du temps, la porte Guillaume mérite certainement d'être respectée. Un instant on avait songé à la démolir, mais on est revenu à de plus saines idées, et, grâce à de puissantes démarches, sa conservation est maintenant assurée; elle est récemment devenue la propriété de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, qui y a installé son musée.

On passe sous la voûte, et on se trouve bientôt sur un pont antique construit sur le bras principal de la rivière d'Eure, qui traverse toute la basse ville. C'était dans ce quartier qu'autrefois était centralisée l'industrie de la cité. Les métiers de la rivière, comme on les appelait alors, y avaient établi leurs planches et leurs lavoirs. Les temps ont changé; l'industrie n'est plus florissante comme dans les siècles passés, mais l'aspect est resté le même. Des moulins dans le lointain, des tanneries, des lavoirs couverts donnent une animation toute particulière au tableau; le cachet de la vieille cité subsiste toujours, et l'on a peine à se croire au XIX^e^ siècle à la vue de ces constructions, qui n'ont pour ainsi dire point changé depuis le moyen âge. Il n'est pas jusqu'aux noms des rues qui n'aie gardé leur forme archaïque : rue de la Tannerie, rue de la Foulerie, rue de la Planche-aux-Carpes, rue de la Grenouillère, rue Tireveau, et bien d'autres.

En suivant la rue de la Tannerie, on arrive devant des ruines imposantes qui annoncent une ancienne église. C'était en effet une église paroissiale, et, des onze paroisses de la ville, celle de Saint-André était même la plus populeuse. Aussi, pour suffire aux besoins des fidèles qui affluaient de la basse ville, on avait été forcé d'agrandir la nef du XII^e^ siècle, en jetant sur la rivière deux arches si hardies qu'elles faisaient l'ad-

Digitized by Google

miration de Vauban. Lorsque la collégiale fut désaffectée lors de la Révolution, on démolit ces deux arches grandioses, mais on en voit encore les amorces quand on traverse le pont moderne qui conduit de l'autre côté de la rivière. L'église de Saint-André, malgré les mutilations qu'elle a eu à souffrir du vandalisme de 1793 et d'un incendie qui la détruisit en partie en 1861, offre cependant encore assez d'intérêt pour qu'on la considère un moment. Ses restes, bien informes, rappellent le plan des anciennes basiliques ; la façade principale est assez bien conservée. La partie inférieure est percée de trois baies en plein cintre, dont les archivoltes décorées d'ornements empruntés à l'art roman, tores, oves en zigzags, reposent sur des colonnettes de même style, à chapiteaux très fouillés.

Au flanc de l'église est la fontaine Saint-André, dont les eaux servirent presque seules, pendant longtemps, à l'alimentation de la ville haute. La corporation des éviers était alors prospère ; mais, depuis la canalisation des eaux de l'Eure, on ne voit plus qu'une ou deux voitures de porteurs d'eau amenant chez les vieux Chartrains l'eau de leur fontaine favorite.

En face du pont qu'on vient de traverser est un long escalier : c'est l'un

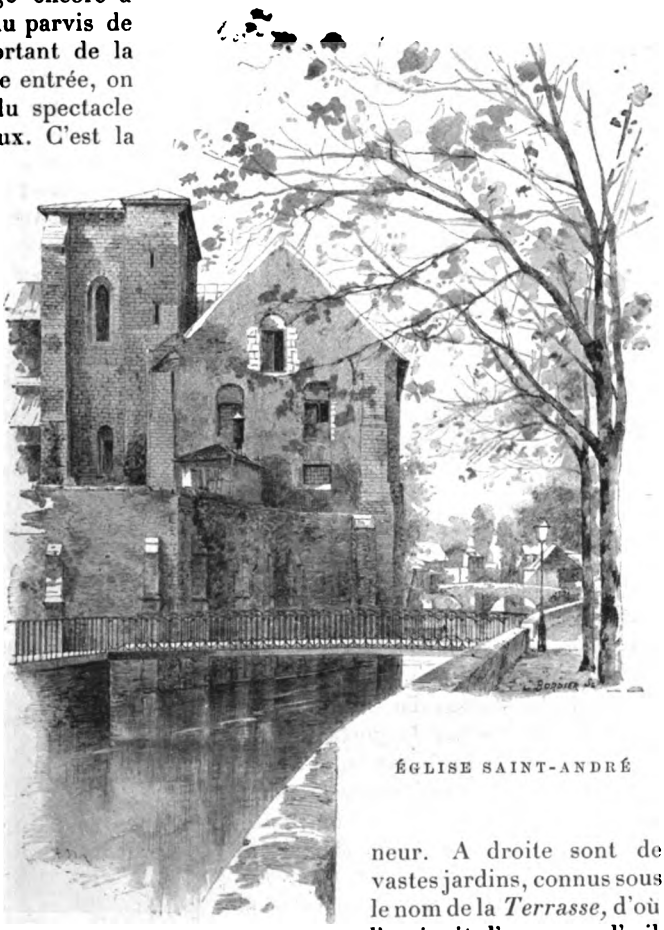
L'EURE DANS LA BASSE VILLE

des nombreux *tertres* qui conduisent de la ville basse à la ville haute. Celui-ci est un des plus pittoresques ; il longe les terrasses de l'évêché, et, lorsqu'on a gravi les quatre-vingt-trois marches dont se compose le *tertre Saint-Nicolas*, on se trouve transporté comme dans une nouvelle cité. Un grand monument à droite, c'est le grand séminaire ; à gauche, une suite de bâtiments qui sont les dépendances de l'évêché, et, au milieu de ces bâtiments, une petite porte à travers laquelle on aperçoit un porche chargé de sculptures. C'est le dernier vestige des huit portes qui

Digitized by Google

fermaient jadis le cloître de Notre-Dame. Sous prétexte de viabilité, l'administration municipale l'avait condamnée à disparaître; les réclamations pressantes de quelques vieux archéologues ont réussi à la sauver. Elle se nomme *porte de l'Officialité,* parce qu'elle menait au tribunal de l'official qui siégeait et qui siège encore à l'évêché. Elle conduit au parvis de la cathédrale, et, en sortant de la petite rue où elle donne entrée, on est subitement ébloui du spectacle qu'on a devant les yeux. C'est la cathédrale de Chartres dans toute sa magnificence; car si le porche septentrional qui se présente d'abord n'est pas le plus décoré de statues et de bas-reliefs, il est celui qui présente le plus de perfection au point de vue de l'art. « Le moyen âge, dit M. l'abbé Bourrassé, ne nous a rien laissé de plus merveilleux que le ravissant portail septentrional de la cathédrale. Il est impossible de donner par des descriptions, quelque pittoresques qu'on les suppose, une idée exacte des incroyables magnificences de ce portail. »

Et, pour contempler ce tableau, tandis que, d'une part, la vue s'égare sur le clocher sans fin qui borne la perspective, de l'autre, elle se repose sur de grands arbres et une verte pelouse qui forment un riant contraste avec les pierres sculptées du monument. C'est la cour d'honneur de l'évêché qu'on aperçoit à travers la grille, et le palais épiscopal, quoique de date relativement récente, n'est pas indigne du splendide édifice qu'il accompagne. Les appartements de réception, placés dans une grande aile derrière le bâtiment de façade, datent du commencement du XVIII^e^ siècle, tandis que les anciens communs subsistent toujours, dissimulés par l'exhaussement du terrain et par les arbres de la cour d'honneur. A droite sont de vastes jardins, connus sous le nom de la *Terrasse,* d'où l'on jouit d'un coup d'œil magnifique. D'un côté, c'est la basse ville avec ses vieilles mais pittoresques demeures, sillonnée par les divers bras de l'Eure, et au loin les campagnes verdoyantes dominées par le clocher de Champhol et les bâtiments du petit séminaire; de l'autre côté, c'est le chevet de la cathédrale, avec la chapelle de Saint-Piat, chef-d'œuvre du XIV^e^ siècle,



ÉGLISE SAINT-ANDRÉ

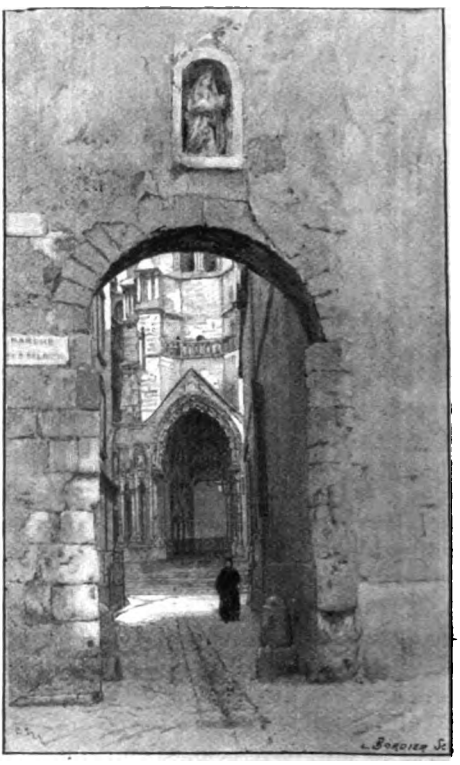
Digitized by Google

et ses deux tours d'angle qui servaient jadis de prison et de librairie.

TERTRE SAINT-NICOLAS

Une galerie, récemment restaurée, conduit dans l'intérieur de la cathédrale. Mais, pour jouir pleinement de l'impression de grandeur et de majesté qui frappe tous ceux qui entrent dans la basilique, il faut y pénétrer par la porte Royale, située à la façade occidentale, entre les deux clochers. Un demi-jour règne dans tout l'édifice, car les fenêtres ont toutes conservé leurs vitraux du XIII^e^ siècle. On se sent saisi d'un religieux respect, et l'on comprend les paroles de Napoléon quand il eut franchi pour la première fois le seuil de la cathédrale : « Un athée doit se sentir mal à l'aise ici. »

L'église est d'ailleurs à toute heure fréquentée par de nombreux fidèles, et, à certains jours, on y voit arriver les processions des paroisses voisines. On sait la légende de la cathédrale. Dans une grotte située sur l'emplacement de l'église Notre-Dame, les druides avaient consacré un autel à une Vierge qui devait enfanter, *Virgini parituræ*, et les premiers apôtres de la contrée trouvèrent les habitants tout préparés à recevoir les enseignements de l'Évangile. Ils bâtirent un temple au-dessus de la grotte druidique, et le sanctuaire eut bientôt une telle renommée que les rois et les princes s'empressèrent à l'envi de le combler de leurs présents. Charles le Chauve lui envoya un voile de la Vierge, don des empereurs de Constantinople, et, depuis le règne de ce prince jusqu'à nos jours, on n'a cessé de venir en pèlerinage devant la *Vierge Noire*, représentation simulée de la Vierge des druides.



PORTE DE L'OFFICIALITÉ

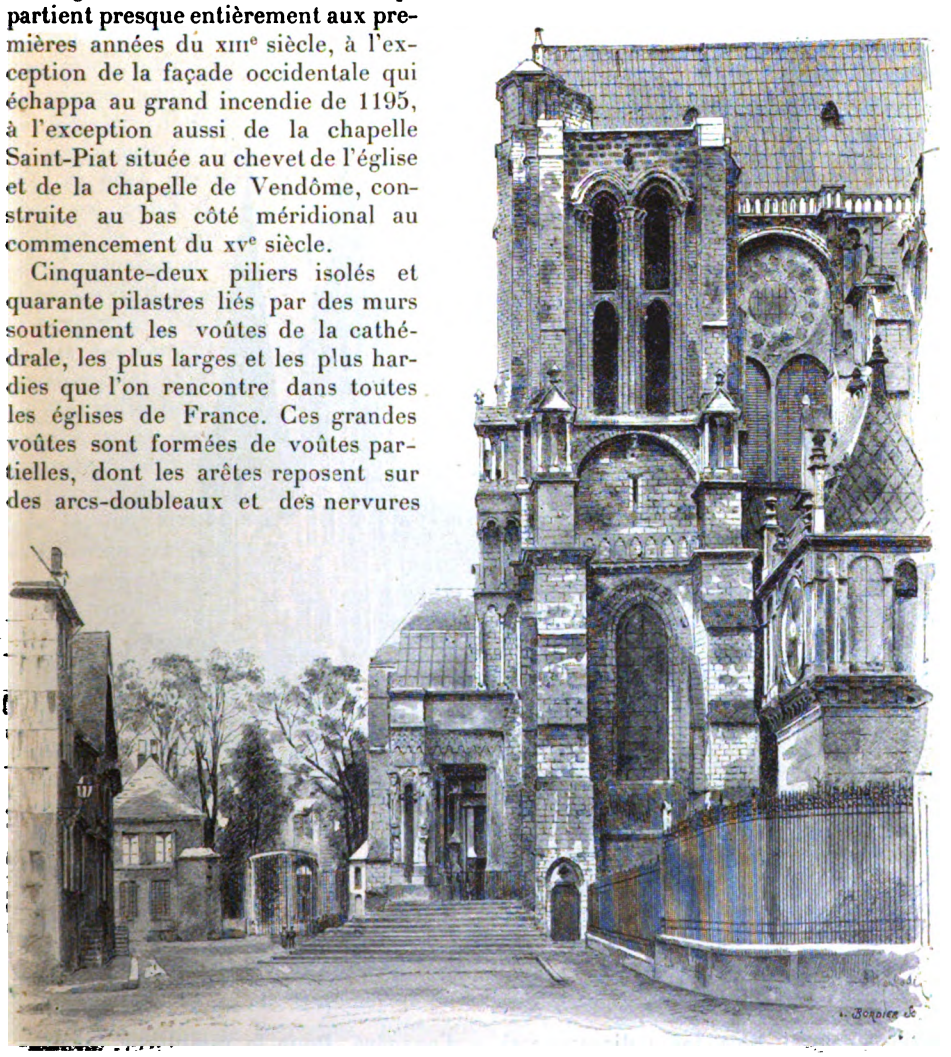
Pour répondre à la sainteté d'un lieu si privilégié, tous les siècles travaillè-

Digitized by Google

rent à l'embellissement de la cathédrale. Plusieurs fois détruite par des incendies, elle fut toujours reconstruite au même lieu, avec toujours plus de splendeur et de magnificence. L'édifice actuel appartient presque entièrement aux premières années du XIIIe siècle, à l'exception de la façade occidentale qui échappa au grand incendie de 1195, à l'exception aussi de la chapelle Saint-Piat située au chevet de l'église et de la chapelle de Vendôme, construite au bas côté méridional au commencement du XVe siècle.

Cinquante-deux piliers isolés et quarante pilastres liés par des murs soutiennent les voûtes de la cathédrale, les plus larges et les plus hardies que l'on rencontre dans toutes les églises de France. Ces grandes voûtes sont formées de voûtes partielles, dont les arêtes reposent sur des arcs-doubleaux et des nervures toriques croisées. A la jonction des nervures, une clef de voûte se montre, ornée d'une gracieuse guirlande de fleurs ou de feuillage : on aperçoit encore les traces de la peinture et de la dorure qui décoraient ces clefs de voûte au XIIIe siècle.

Dans sa hauteur, la cathédrale est divisée en trois parties. Il y a d'abord les arcades inférieures qui ouvrent sur les bas côtés ; au-dessus règne la galerie ou triforium, composée de quarante-une travées, formées chacune de cinq petites arcades supportées par de légères colonnettes ; enfin, au-dessus de chaque travée de cette galerie s'élancent deux hautes et larges fenêtres géminées et



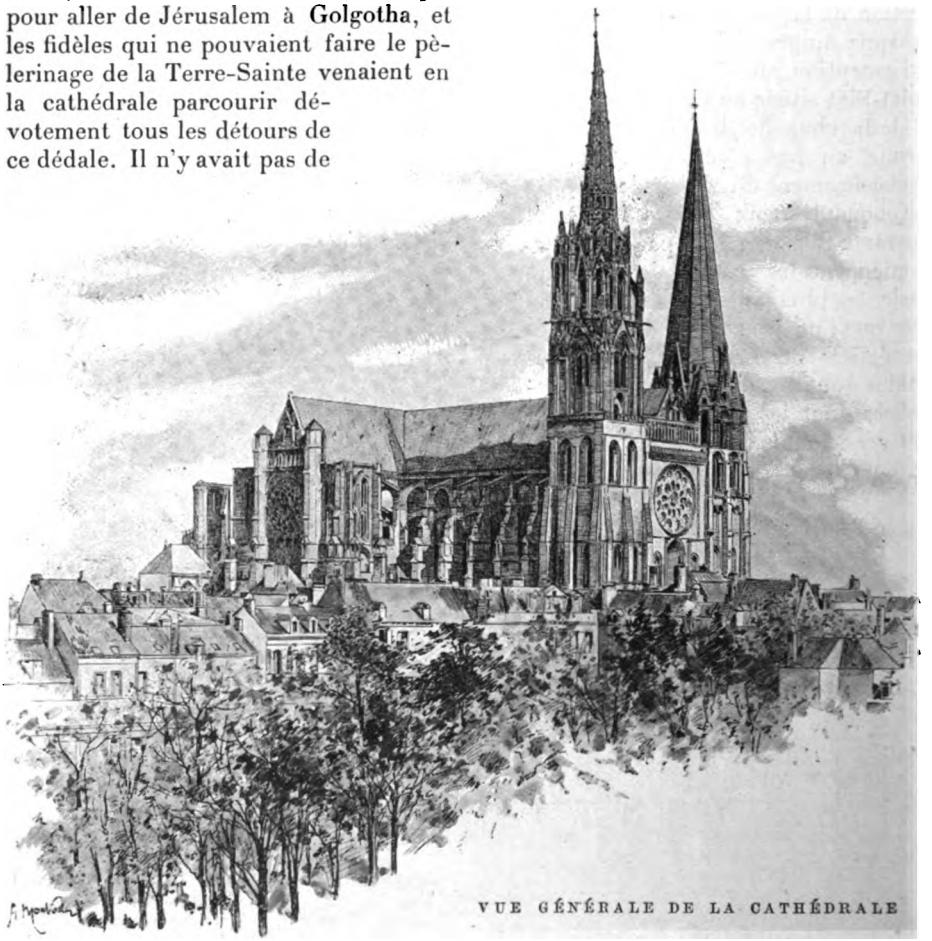
CATHÉDRALE, CÔTÉ DE L'ÉVÊCHÉ

Digitized by Google

surmontées d'une rose à huit pétales, de la plus harmonieuse disposition.

Au milieu de la nef, on distingue encore aujourd'hui, sur le sol, un labyrinthe, autrefois appelé *la lieue,* parce qu'on pensait qu'en en suivant les contours, on faisait autant de chemin que pour aller de Jérusalem à Golgotha, et les fidèles qui ne pouvaient faire le pèlerinage de la Terre-Sainte venaient en la cathédrale parcourir dévotement tous les détours de ce dédale. Il n'y avait pas de chaises alors dans les églises; aussi, en partant du centre du labyrinthe où était figuré le Minotaure, rien n'était plus facile que de suivre sans s'arrêter les bandes de pierre bleue qui tranchaient sur le reste du pavé de l'église.

Le chœur était autrefois séparé de la nef par un jubé magnifique, détruit en 1763, sous prétexte qu'il menaçait ruine, et dont on a retrouvé des restes qui avaient été enfouis à l'entrée du chœur. Ces restes sont maintenant déposés dans une chapelle de la crypte et attestent que les pompeux éloges qui ont été faits de ce merveilleux jubé n'avaient rien d'exagéré. Pour le remplacer, on construisit deux lourds massifs en pierre de Tonnerre, que l'on décora de bas-reliefs sans caractère et sans expression religieuse, et que l'on relia par une grille de fer monumentale. Ces massifs ont à leur tour été supprimés de nos jours, et la grille a été transportée au nouvel hospice de Chartres, dont elle est la porte principale.



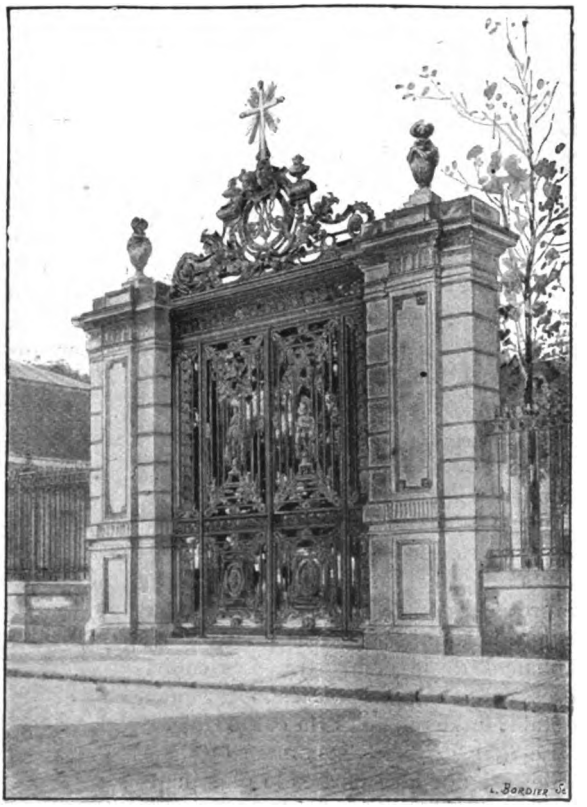
VUE GÉNÉRALE DE LA CATHÉDRALE

Digitized by Google

A l'époque où l'on détruisit le jubé, on défigura complètement l'architecture ancienne du chœur et du sanctuaire, si nobles auparavant dans leur simplicité. Les colonnes, les arcades, les chapiteaux disparurent sous une couche de dorure, de stucage et de marbrerie ; l'autel du XIIIe siècle fut remplacé par un tombeau de marbre pour représenter le sépulcre d'où la sainte Vierge monte vers les cieux. Et, en effet, derrière l'autel, en guise de retable, s'élève le groupe colossal de l'*Assomption,* œuvre de Charles Bridan, membre de l'Académie de sculpture. C'est assurément un morceau capital, dont le mérite a été jadis beaucoup trop vanté, mais dont il serait injuste de contester la valeur artistique, tout en regrettant de le voir figurer dans un édifice du XIIIe siècle.

Dans les temps primitifs, le chœur était à jour, et, pour se garantir du froid, les chanoines faisaient poser derrière leurs stalles de riches tentures. On ne possède plus de ces anciennes draperies, dont les inventaires du trésor de la cathédrale font si souvent mention ; mais dans une des salles supérieures du Musée de la ville, on voit cinq pièces de tapisserie, de la plus grande beauté, tissées d'après les cartons de Raphaël et portant la marque de Bruxelles. Elles ont été vendues, il y a peu d'années, pour quelques cent francs, par la fabrique de la cathédrale. On croit généralement qu'elles servirent à orner le chœur de l'église lors du sacre de Henri IV.

Au commencement du XVIe siècle, le 26 juillet 1506, la foudre tomba sur l'un des deux clochers, qu'on nommait le *clocher de plomb,* parce que la flèche avait été construite en bois et en plomb au XIIe siècle. Un violent incendie se déclara, et le clocher fut détruit jusqu'à la base. Heureusement les chanoines étaient riches et puissants ; la main-d'œuvre, les matériaux n'étaient pas chers alors. Ce qu'il fallait, c'était trouver un artiste de génie capable de reconstruire un clocher digne de l'édifice ; on eut le bonheur de le rencontrer. Moyennant sept sous six deniers par jour pour lui et cinq sous pour ses ouvriers, Jean de Beausse se chargea du travail : en moins de six ans, il termina le *clocher neuf,* qu'il couvrit de festons et de dentelles, et dont la hardiesse de la construction, la délicatesse des ornements frappent toujours d'étonnement ceux qui le contemplent.



GRILLE DE L'HÔTEL-DIEU

Pleins d'enthousiasme pour leur

Digitized by Google

maître maçon, — c'est le nom modeste que prenait Jean de Beausse, — les cha-

MAISON CANONIALE AU CLOITRE

noines résolurent de profiter de son talent pour clore le chœur, afin de rendre ainsi plus mystérieuse la célébration des saints offices, et en même temps afin de se protéger contre le froid qui pénétrait malgré les tapisseries avec lesquelles ils tâchaient de le combattre. Les calorifères n'étaient pas inventés alors; on en a établi un depuis dans la cathédrale.

Le *tour du chœur,* comme on l'appelle, est une des parties le plus justement admirée de la cathédrale. Jean de Beausse et ses successeurs ont figuré dans une série de bas-reliefs toute la vie de la sainte Vierge. Ce ne sont pas d'ailleurs seulement ces bas-reliefs qui font le mérite du tour du chœur, ce sont les colonnettes, les arcades, les frontons, les clochetons, les aiguilles qui se pressent et s'unissent étroitement. Les rinceaux, les enroulements et les arabesques offrent les dessins les plus capricieux et les plus délicats. Tout cela forme la plus riche décoration que l'on puisse voir.

Avant de quitter l'intérieur de l'église, il est impossible de ne pas dire un mot de ses verrières. Nulle part ailleurs, dans le monde entier, on ne trouve une collection aussi complète. Comme le dit M. de Lasteyrie, en fait de vitraux, Chartres est un type, et un type parfait. Sans parler des trois grandes verrières du XII^e^ siècle qui décorent la façade occidentale, la cathédrale possède encore aujourd'hui, en verres du temps de saint Louis, 115 grandes lancettes, 3 grandes roses, 23 roses moyennes et 6 petites roses, renfermant plus de 4,000 figures peintes.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil d'ensemble, on sort par le porche méridional, le plus chargé de statues et d'ornements : à la voussure, une Résurrection générale est un chef-d'œuvre de sculpture. On descend les degrés, et l'on aperçoit du côté de l'abside la *maîtrise*

MAISON DU SAUMON

*des enfants de chœur,* par où il faut passer pour visiter la crypte, la plus vaste et la plus remarquable de toutes

Digitized by Google

celles qui existent en France. Cette église souterraine, seul reste de la basilique du XI^e siècle, s'étend sous toutes les parties des bas côtés et des chapelles de l'église supérieure et compte deux cents mètres de circuit. Elle a été rendue au culte en 1855. Sans faire une longue station dans les onze chapelles qui lui sont consacrées, il faut s'arrêter un instant dans celle de Saint-Lubin, placée sous le groupe même de l'Assomption, et qui fut dans le principe le *martyrium* de l'église carolingienne. C'est la partie la plus ancienne de la cathédrale : on y remarque des traces de construction gallo-romaine; les piliers qui supportent la voûte datent de la fin du X^e siècle. Dans un des côtés, on avait pratiqué une basse-fosse où l'on descendait les saintes châsses et les objets les plus précieux dans les jours de trouble et de sédition.

Une porte romane bien conservée ramène sur le parvis méridional. Le *vieux clocher,* monument du XII^e siècle, apparaît alors dans toute sa sobre splendeur, avec ses écailles de pierre et sa flèche, haute de plus de cinquante mètres, partant du soubassement, sans aucun arrêt, sans que rien interrompe la forme générale de l'édifice. En face sont d'anciennes maisons canoniales, habitées dès le XIII^e siècle par les dignitaires du chapitre, et qui, malgré les remaniements modernes, ont gardé le cachet de leur origine.

Il ne faut pas s'étonner de la richesse d'ornementation de ces maisons du cloître. L'évêque, le chapitre marchaient de pair avec le comte de Chartres et étaient sans cesse disposés à lui disputer la souveraineté de la ville. Partout où s'étendait leur juridiction, les chanoines laissaient des preuves de leur puissance. Tout près de la cathédrale, ils avaient dans leur censive la poissonnerie de mer, et une maison, dite l'*hôtel du Saumon,* montre encore de nos jours l'élégance qu'apportaient dans les plus modestes demeures les opulents bénéficiers du XV^e siècle.

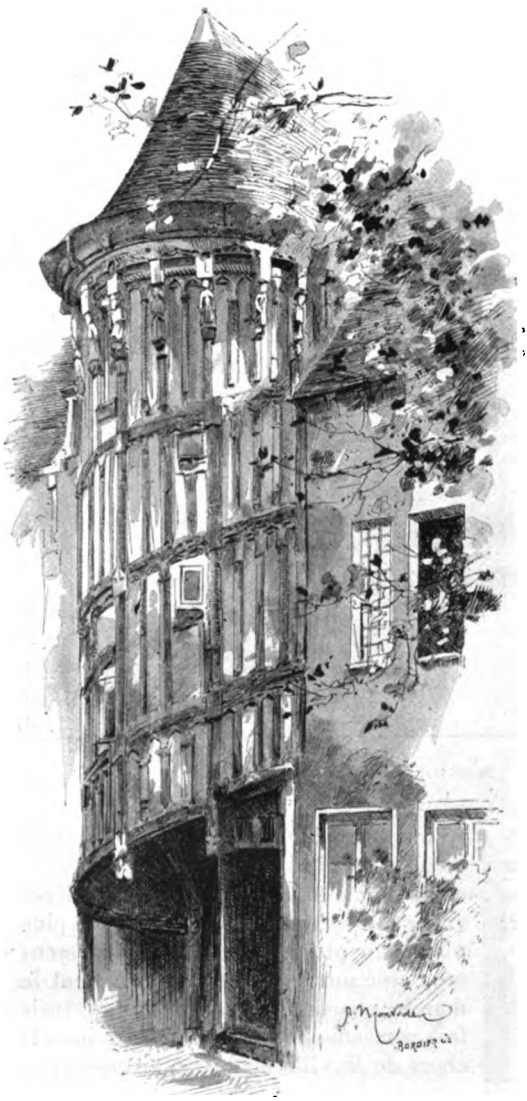
Derrière l'hôtel du Saumon était autrefois le château du comte, la *Tour du comte,* comme il était nommé. Il a été complètement détruit dans les premières années de ce siècle, et il n'en reste plus pierre sur pierre. Sur son emplacement on a créé une vaste place où se tient le marché aux légumes : c'est là que, trois fois par semaine, les femmes des maraîchers de la ville et des environs exposent dans des *manettes* les produits si renommés de leurs jardins.

MARCHÉ AUX LÉGUMES

Comme pour ne pas céder la prééminence à ses rivaux du chapitre, le comte Thibaut le Tricheur avait bâti son château sur le haut de la colline où depuis longtemps déjà s'élevait la cathédrale ; mais, manquant d'espace pour les dépendances de son palais, il avait été

Digitized by Google

forcé de reporter sur le versant du coteau les demeures de ses officiers. La rue des Écuyers, placée au-dessous de la place du Marché-aux-Légumes, rappelle la mémoire des nombreux familiers du comte de Chartres. A l'extrémité de cette rue, la comtesse Berthe, fille du comte Eudes de Chartres et femme d'Alain, duc de Bretagne, était venue se retirer dans son veuvage, et s'était construit un manoir, dont le souvenir, quoique défiguré, existe encore dans le langage populaire. L'ancien hôtel de la comtesse Berthe, où fut installée, en 1575, la juridiction consulaire, est connu sous le nom de *maison de l'escalier de la reine Berthe*. En effet, à l'intérieur est adossé un escalier en bois, hors œuvre, qui est un véritable modèle d'élégance. Il est à hélice, construit en encorbellement et divisé en quatre tournants, dont les poutres rampantes, ornées de moulures et de zigzags, se relient les unes aux autres par de grands montants cannelés en spirale. Chaque montant est terminé, à sa partie inférieure, par un cul-de-lampe à figure grotesque, et à sa partie supérieure par un socle qui soutient une statue : les statues, ainsi disposées au sommet du dernier tournant, semblent supporter, en guise de cariatides, les bois qui composent l'entablement circulaire de l'escalier.



ESCALIER DE LA REINE BERTHE

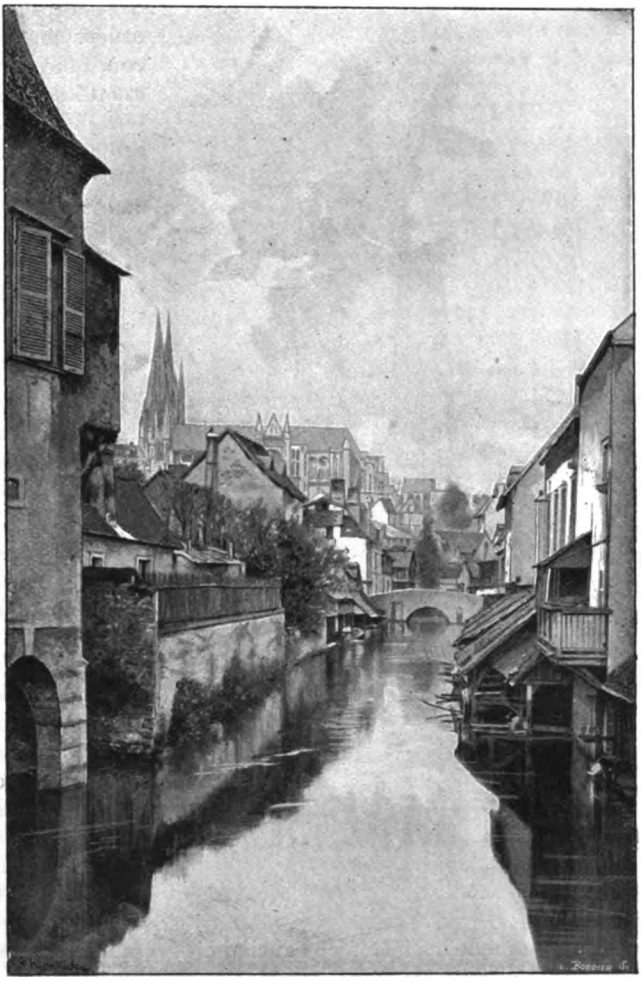
La maison de la comtesse Berthe est au bas de la rue des Écuyers : on remonte la rue, et, arrivé au sommet, on aperçoit dans le lointain une nouvelle église. C'est Saint-Pierre, actuellement la seconde paroisse de la ville. Si la cathédrale n'existait pas à Chartres, l'église de Saint-Pierre aurait une toute autre renommée ; car, bien qu'elle n'ait pas assurément la majesté de l'église Notre-Dame, elle n'est pas indigne, sinon par sa grandeur, au moins par son architecture, des villes les plus importantes. A l'extérieur, les murs sont soutenus par trente contreforts, du haut desquels s'élancent de frêles arcs-boutants qui maintiennent les voûtes de la nef et de

Digitized by Google

l'abside. Mais l'intérieur surtout frappe d'admiration le visiteur. Il est difficile de concevoir quelque chose de plus audacieux que le chœur, de plus gracieux et de plus léger que les colonnes montant vers les voûtes, de plus riche que la galerie : il n'est pas jusqu'aux verrières qui n'ajoutent à la splendeur du coup d'œil.

Ce qui justifie encore mieux le renom artistique de l'église de Saint-Pierre, ce sont les douze émaux qui sont disposés autour de la chapelle absidale dédiée à la sainte Vierge. Commandées par François Ier au célèbre Léonard Limousin, en 1545, ces plaques émaillées furent terminées deux ans plus tard et données par Henri II à Diane de Poitiers pour décorer le château d'Anet. Lorsque le palais d'Anet fut dépouillé de ses joyaux par la Révolution, les émaux furent envoyés à Chartres pour être conservés comme œuvres d'art, et, en 1802, la préfecture d'Eure-et-Loir les donna à l'église de Saint-Pierre. Ils forment une série hors ligne. Le musée du Louvre possède deux figures des apôtres saint Paul et saint Thomas, reproduites d'après les émaux du château d'Anet; mais ce qui rend particulièrement précieux les tableaux émaillés de Chartres, c'est la collection complète des douze apôtres. Nulle part ailleurs, du reste, on ne rencontre une richesse de tons plus éclatante, une plus parfaite entente de l'harmonie, une variété plus heureuse de couleurs.

L'église de Saint-Pierre est située près



VUE PRISE DU PONT SAINT-PÈRE

la rivière d'Eure, et à quelques pas plus loin est un vieux pont, d'où l'on jouit de nouveau d'une vue sur la basse ville et ses anciennes constructions. Au premier plan, ce sont des jardins, des balcons en bois surplombant la rivière, des maisons aux fenêtres étroites et aux pignons aigus, et, dans le fond, la cathé-

Digitized by Google

drale, dont les clochers et l'abside se détachent sur la profondeur du ciel.

Plusieurs tertres ramènent de l'église de Saint-Pierre à la ville haute : le plus intéressant est celui de Saint-François, bordé d'un côté par de fortes murailles

PLACE MARCEAU

qui soutiennent les terres de l'ancien cimetière de Saint-Aignan. Après avoir gravi les marches de ce long escalier, on arrive à une place dite de l'Étape-au-Vin, où l'on voit encore les restes d'un porche sculpté du XVI^e^ siècle à moitié démoli.

A côté de l'Étape-au-Vin, un édifice du commencemeut du XVII^e^ siècle sert aujourd'hui d'hôtel de ville. Cet hôtel, quoique d'une ordonnance très simple, a un aspect grandiose. Il se compose de trois corps de logis à un étage, reliés ensemble, et formant en retour, avec le mur de clôture sur la façade, une cour d'honneur au centre, close sur la rue par un portail alterné de briques et de pierres. Au-dessus des corniches de ces trois corps de logis existent des lucarnes, ornées chacune d'un fronton arrondi et couronné par un vase. L'édifice est surmonté de combles en ardoises qui portent, à leur extrémité, des épis en plomb estompés, d'une grande richesse de motifs. C'est dans l'hôtel de ville qu'est maintenant installée la bibliothèque communale, une des plus nombreuses de province. C'est aussi là qu'est le musée, fondé seulement depuis 1834, mais qui est intéressant à plus d'un titre.

Une des façades de l'hôtel de ville donne sur la place des Halles, où se tenait, naguère, un des marchés aux grains les plus importants de la France. C'était l'époque où florissait la corporation des *portefaix :* il faisait beau les voir, il y a encore quelques années, lors des solennités de la Fête-Dieu, marchant en tête de la procession, avec leurs larges chapeaux, leurs pantalons de coutil blanc et leurs vestes de velours bleu. Ils n'existent plus ; ils ont disparu avec leurs commères, les *leveuses de culs-de-sac.* On n'amène plus sur le carreau des halles les milliers de sacs de blé recueillis dans les plaines de la Beauce ; toutes les ventes se font par échantillons.

Les places sont d'ailleurs nombreuses à Chartres. Séparée de la place des Halles par une seule rue, la *place Marceau* sert de marché au beurre et aux volailles. Au centre est un obélisque en pierre, assez simple, érigé en l'an X et restauré en 1821. Des inscriptions

Digitized by Google

gravées sur le marbre rappellent le souvenir de l'illustre général en l'honneur de qui fut élevé cet obélisque : A LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL MARCEAU. IL NAQUIT A CHARTRES LE 1er MARS 1769, FUT SOLDAT A 16 ANS, GÉNÉRAL A 23, MOURUT A 27.

Les jours de marché, les jeudi et samedi de chaque semaine, la place se trouve trop petite pour recevoir les marchandes qui, des hameaux environnants, viennent apporter, à Chartres, leurs œufs et leurs volailles : beaucoup d'entre elles se répandent sur un cours nouvellement établi à la suite de la place Marceau. C'est aussi sur ce cours que se tient le marché aux fleurs, toujours bien approvisionné et devant lequel se presse toujours un public nombreux.

Si du marché aux fleurs on jette un coup d'œil sur les rues voisines, on aperçoit à gauche un charmant portail de l'époque Renaissance, qui attire aussitôt de ce côté. La maison à laquelle appartient ce portail est connue sous le nom de *maison du Médecin*. Comme l'apprend une inscription gravée au-dessus de la porte d'entrée, c'est en effet le médecin Claude Huvé qui, pour contribuer à l'embellissement de la ville, fit bâtir cet hôtel vers le commencement du XVIe siècle. L'intérieur a été bien des fois remanié depuis, mais l'extérieur a toujours été respecté, et le portail apparaît tel que Claude Huvé le fit construire. Deux colonnes cannelées, posées sur deux piédestaux couverts d'arabesques, supportent une architrave et sa cymaise dentelée, au-dessus de laquelle règne un rang de modillons, points d'appui de la corniche. Au second étage, deux mascarons servent de piédestaux à deux statues; dont l'une à droite représente une femme et l'autre un homme, toutes deux engainées, aux bras pendants, au corsage collant et à la chevelure façonnée, portant sur la tête des corbeilles dont l'osier se reconnaît dans la pierre.

MAISON DU MÉDECIN

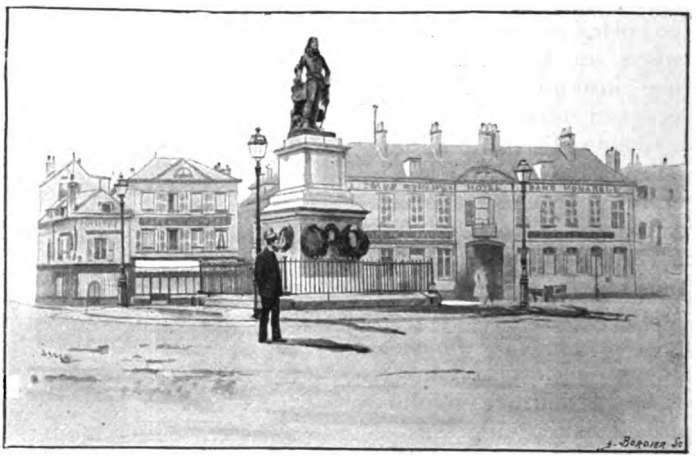
On continue la rue où est située la maison du Médecin, et l'on aboutit de nouveau à une place, la plus spacieuse

Digitized by Google

de la ville, à laquelle elle donnait autrefois entrée. C'est la *place des Épars,* dont les trois principaux hôtels sont le rendez-vous ordinaire des voyageurs que leurs affaires appellent dans la cité chartraine. Au centre s'élève une statue de Marceau, œuvre du sculpteur Préaux, et qui rompt heureusement la monotonie de la place. Les Chartrains se sont montrés prodigues d'honneurs envers le brillant général auquel la ville se fait gloire d'avoir donné le jour : place Marceau, rue Marceau, lycée Marceau, enfants de Marceau, et d'autres encore.

Dans cette rapide description, nous n'avons voulu citer que les monuments des siècles passés : nous n'avons rien dit du théâtre, ni du lycée, ni de l'hospice, un des plus beaux que l'on puisse voir; nous n'avons pas parlé des quartiers neufs créés depuis la construction du chemin de fer, rempli de chalets élégants et de splendides jardins; nous avons laissé de côté les promenades ombrées et verdoyantes qui avoisinent Chartres; mais le bref tableau que nous avons tracé suffit pour prouver que la ville de Chartres mérite à plus d'un titre d'être visitée par les curieux et les archéologues. Ainsi qu'il arrive trop souvent, ce sont ses voisins qui la connaissent le moins; les étrangers viennent chaque année étudier sa cathédrale et ses monuments. Puissent les quelques pages que nous lui avons consacrées amener dans ses murs nos compatriotes en aussi grand nombre qu'on y a vu affluer autrefois les pèlerins de tous les points de la France!

René Merlet.



PLACE DES ÉPARS

Digitized by Google

# RENONCEMENT

*PERSONNAGES :*

ELLE, tragédienne. | LUI, gentilhomme.

Au lever du rideau, la tragédienne est seule dans sa loge, devant son miroir. — Costume de Roxane. — Tout en achevant de se préparer, elle répète encore son rôle.

ELLE, *déclamant.*

« Non, je ne veux plus rien.
« Ne m'importune plus de tes raisons forcées :
« Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.
« Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir;
« Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
« Car, enfin, qui m'arrête? et quelle autre assurance
« Demanderais-je encor de son indifférence? »

(*S'arrêtant.*)

Roxane, tu souffrais; je t'incarne en pleurant,
Mais, moi, je suis heureuse!... Un autre me comprend,
Un autre est là qui m'aime et qui me veut pour femme!
Sa pure affection a le dédain du blâme;
Digne de lui, je suis radieuse; je crois
A sa tendresse, à ses fièvres, à ses effrois
Quand un peu de froideur se glisse en mes paroles...
Oh! vous qui n'aimez pas, femmes, c'est vous les folles,
Car le cœur le plus sage en ce monde blasé,
C'est un cœur sans calcul par l'amour embrasé!
Le voici! Le voici!

(*Il entre.*)

LUI.

Vous ai-je fait attendre?

ELLE.

Je vous attends toujours!

LUI.

Que votre accent est tendre!
Et combien il remplit ma pensée!

(*La regardant.*)

Ah! vraiment
Ce costume vous sied pour charmer un amant,
Mais mon attachement n'est pas assez profane



Digitized by Google

Pour rechercher en vous Bérénice ou Roxane,
Et mon cœur n'attendra jamais que mon regard
Obéisse au prestige éblouissant de l'art.

ELLE.

Cependant, vous allez m'applaudir tout à l'heure;
Quand Bajazet m'a fait souffrir, quand ma voix pleure,
Au fond de votre loge obscure, vous pleurez!

LUI.

C'est vrai.

ELLE.

Vous voyez bien que les accents sacrés
Des poètes pourront ajouter à mes charmes,
Et que vous aimerez la douceur de vos larmes.

LUI.

Je ne suis pas le seul à vous chérir ainsi.

ELLE.

Ma gloire, à ce moment, vous est-elle un souci?
Et seriez-vous jaloux, quand votre larme coule,
De cet être changeant qui s'appelle une foule?

LUI.

Peut-être.

ELLE.

Et cependant, vous voulez m'épouser?

LUI.

Je le veux, et je viens vous y faire penser.

ELLE.

Je ne l'oubliais pas.

LUI.

Écoutez-moi : — La chose
Est récente, c'était en juin, à la nuit close,
Nous roulions en voiture au bois, bien doucement;
Nous nous parlions très peu, nous rêvions en aimant,
Et, dans l'isolement solennel des allées,
Sous les vagues regards d'étoiles mi-voilées,
Nous passions sur le sable avec un léger bruit;
Notre silence heureux s'enivrait de la nuit.
Nous nous serrions les mains, et, lorsque nous parlâmes,
Vous avez bien senti, comme moi, que nos âmes
Vibraient à l'unisson, mystérieusement,
Et, sans avoir besoin d'un stérile serment,
Nous nous sommes unis, librement, en pensée,
Résolus à changer l'extase commencée
En pleine certitude, en paradis réel;

Digitized by Google

Nous avions pour témoins tous les astres du ciel!
Et, dès lors, j'ai voulu vous avoir tout entière,
Mon nom vous appartient et ma fortune est fière
De s'épandre à vos pieds comme un fleuve éclatant.
Mais vous allez savoir ce que l'époux attend.
(Oh! votre noble orgueil résistera peut-être
A l'homme suppliant en qui se cache un maître) —
Je viens — et je connais pourtant le cœur humain —
Vous demander, à vous, l'épouse de demain,
Moi, toujours plein de vous et toujours idolâtre,
De faire vos adieux éternels au théâtre!

ELLE.

Vous n'en aviez jamais parlé.

LUI.

Soit. J'avais tort.
J'ai réfléchi beaucoup et froidement au sort
Qu'une telle union soudainement me crée;
J'ai confiance en vous — vous êtes adorée...

ELLE (*absorbée et douloureuse*).

Mes adieux au théâtre!

LUI.

Oh! oui, j'en étais sûr!
Votre âme triomphante a peur d'un sort obscur,
Et, malgré les bonheurs promis, vous allez croire
Que mon amour n'est rien auprès de votre gloire.

ELLE.

Je n'ai jamais rien dit de pareil. Vous savez
Que les mêmes bonheurs, nous les avons rêvés;
Malgré la passion qui nous unit ensemble
Après cette sortie imprévue, il me semble
Que vous vous estimez seul capable d'amour!

LUI.

Pardonnez-moi, je veux...

ELLE.

Je me souviens du jour
Où dans l'ombre du bois nous roulions en silence.
D'un amour qui se tait je sais la violence,
Et je garde à jamais le souvenir pieux
De nos aveux muets échangés sous les cieux.
Pourquoi donc, tout à coup, ce soir, votre colère?
Le théâtre, où je vis, a su pourtant vous plaire,
Puisque vous m'adorez ici depuis longtemps...
— Quelqu'un de venimeux vous a parlé? J'attends.

Digitized by Google

LUI.

J'ai foi dans votre amour et ma foi toujours fière
N'interroge personne en pareille matière,
Et j'ai toujours chéri, sans en avoir douté,
Le charme délicat de votre pureté.

ELLE.

Quoi ! je suis belle et pure à vos yeux, je vous aime,
Et vous vous faites triste et désolé quand même !...
De quoi vous plaignez-vous ? Parlez...

LUI.

Je suis jaloux ;
Et vous comprendrez bien les rancœurs de l'époux.
Votre divine voix enveloppe et caresse,
Mais, si votre prestige est ici mon ivresse,
C'est aussi ma blessure intime et ma douleur.
N'êtes-vous rien qu'à moi ? Non pas ; car votre cœur
Se dépense en ardeurs toujours renouvelées ;
Des foules en tumulte, à vos accents troublées,
Vous restez l'idéal et vous êtes le bien,
Et moi, dans tout ceci, voyez-vous, je n'ai rien,
Du moins pas plus qu'un autre, et c'est trop peu. J'ajoute
Que je rêve parfois qu'un rival vous a toute,
Quand, étreignant le Cid, ou baisant Hernani,
Vous donnez le meilleur de vous et l'infini
De votre âme, et je suis si jaloux que j'en pleure.

ELLE.

Vous êtes un enfant ! L'apparence vous leurre ;
Et vous osez gémir lorsque votre fierté
Devrait plutôt jouir en paix de ma beauté !
Que je sois doña Sol, ou Roxane, ou Chimène,
Sous mon rôle exalté palpite une âme humaine,
Une âme toute à vous et toute à son serment,
Qui vous donne sa gloire et son enivrement.
Au milieu de la foule, océan vaste et sombre,
Dans le fourmillement de ces têtes sans nombre,
Qu'embrasse mon regard, que subjugue ma voix,
Mon époux, mon ami, c'est vous seul que je vois !
C'est vous pour qui je sens, c'est vous pour qui je vibre,
Et mon cœur éperdu s'envole, chaud et libre,
Vers vos yeux attentifs, et votre amour fervent,
Comme un oiseau vainqueur des vagues et du vent !

LUI.

Non ! cet être charmant qui souffre et se dédouble,
Cet être singulier m'inquiète et me trouble ;
Vous êtes une reine asservie à sa cour,
Et votre gloire immense attente à mon amour !

Digitized by Google

ELLE.

Hélas! trouverez-vous la douleur moins profonde
Quand un jour nous serons mariés, quand le monde
Nous recevra joyeux et légers, quand le bal,
Ce tourbillon charnel parfumé d'idéal,
M'entraînera, la nuit, dans ses valses en fièvre?...
Serez-vous donc encor jaloux? et votre lèvre
Va-t-elle me jeter alors ces mots amers,
Écho de vos chagrins si follement soufferts,
Car votre illusion vous les crée à vous-même?...
Ah! vous savez haïr sans savoir comme on aime!

LUI.

Le monde, je l'accepte avec ses tourbillons,
Mais non pas le théâtre, où trop de passions
Vous tiennent malgré vous attachée à la scène :
Où s'implante l'amour, la gloire est trop malsaine;
Je veux un cœur en paix, pour moi seul palpitant,
Et je suis trop jaloux pour vous céder.

ELLE.

Pourtant
Vous savez bien...

LUI.

Quittez le théâtre! Je souffre
De vous voir, jeune fleur, pencher au bord du gouffre,
Et je vous veux pour moi, sans partage.

ELLE.

Oh! mon Dieu!
Croyez-vous que mon art ne soit pour moi qu'un jeu,
Que je puisse, d'un coup, briser tout ce que j'aime,
Et séparer de moi tout un autre moi-même?

LUI.

Vous aimez trop votre art.

ELLE.

Et moi, vous m'aimez mal!
Que votre autorité s'arrête à l'idéal!
Mon âme, d'une sève immortelle nourrie,
Des régions du beau s'est fait une patrie;
A qui m'offre l'exil j'offrirai la douleur.

LUI.

Je me croyais aimé.

ELLE.

Je vous croyais meilleur.
Ah! ma fidélité qui vous supplie encore
N'a point pour ennemis les beaux vers que j'adore,

Digitized by Google

Je vous chérirai tant, chaque soir, en quittant
Cette scène enfiévrée, où mon cœur palpitant
Vibre et se régénère au souffle du génie!
Oui, j'aspire sans crainte à cette heure bénie
Où je retrouverai le foyer, au retour,
Ainsi qu'une oasis de repos et d'amour!

LUI.

Ne dorez pas ainsi vos phrases, je vous prie,
Le théâtre est pour vous comme une autre patrie ;
Moi, je suis beaucoup moins.

(*Elle fait un mouvement.*)

Oh! ne dites pas non!
Une clameur de fête entourant votre nom,
Voilà votre idéal suprême dans le monde;
Mais je veux désormais que votre amour réponde
A moi seul, et sachez que dans un tel lien,
Si je n'ai tout de vous, je n'en accepte rien.

ELLE.

Taisez-vous; l'injustice a frôlé votre bouche.
Je vous savais ardent, mais pas aussi farouche,
Votre irritation revêt un tel accent
Que votre passion me fait peur à présent!

LUI.

Pourquoi donc avoir peur? Vous êtes libre...

ELLE.

J'aime!
Et l'on n'est jamais libre en aimant. Et vous-même
Vous souffrez de parler en maître, sans raison.

LUI.

Pour moi, votre refus veut dire trahison!

ELLE.

Moi, vous trahir! grand Dieu! moi dont toute la vie
Au travail enchaînée, à l'art pur asservie,
S'éclairait par l'amour d'un rayonnement doux!...
C'est mon culte du Beau qui vous a fait jaloux,
Et vous osez penser que l'art qui me tourmente
Peut étouffer l'essor du cœur chez une amante!

LUI.

Je le crois. Mon désir est clair. Ma volonté
Sans appel... Mais, devant votre chaude beauté
Qui s'irrite déjà de la gloire perdue
Et devant votre amour dont je sais l'étendue,

Digitized by Google

Je ne commande plus, je supplie; et ma voix
Vous répète, en pleurant, pour la dernière fois :
Renoncez au théâtre !

ELLE.

Oh ! quelle double chaîne !
Tout ce qui m'enchantait me devient une peine,
Mon amour, par un fol amant empoisonné,
Et mon art innocent par l'amour condamné !...
J'apportais le bonheur, vous créez la souffrance !...
Attendez quelque temps...

LUI.

Inutile espérance !
Je ne changerai pas !

(*Il s'éloigne.*)

ELLE.

Ah ! vous voulez partir !
Eh bien, je serai forte et ne veux pas mentir !
Cette abdication absurde est impossible !

LUI.

Puisque votre froideur à l'art seul est sensible,
Adieu !

ELLE.

Réfléchissez encor !

LUI.

Je m'en irai.
C'est fini !

ELLE.

Vous étiez pourtant l'être adoré...
Oh ! mes soirs de triomphe ! oh ! soirs de plénitude !
C'est un renoncement et trop prompt et trop rude
Que voudrait m'imposer celui qui m'aime tant !
La foule me désire et l'avenir m'attend.
Le seul bonheur d'amour me rendrait malheureuse.
Qu'importe si la gloire un jour me semble creuse ;
Je ne puis déserter la veille des combats !

LUI.

Adieu ! C'est bien fini. Je retourne là-bas,
Dans mon pays natal, où dort mon vieux domaine...
Ah ! votre illusion d'orgueil est bien humaine !
Mais, captivé par vous, je sais vous pardonner.
Si je semble vous fuir et vous abandonner,

Digitized by Google

N'en croyez rien; j'emporte en moi, comme un beau rêve,
L'éternel souvenir de notre amour trop brève;
Et, tout en maudissant ce que vous préférez,
Je bénis les moments enivrants et sacrés
Où, subjugués tous deux par notre joie intime,
Nous vivions sans aucun effort dans le sublime!
Je pars!... Soyez heureuse et triomphante! Adieu!

ELLE.

Vous reviendrez!

LUI.

Jamais!

(*Il sort.*)

ELLE.

Jamais!... Je sens le feu
De la fièvre courir tout à coup dans mes veines!
Mes larmes couleront, mes larmes seront vaines!
Ah! j'ai trahi l'amour pour m'enfermer dans l'art,
Mais l'immense douleur que cause son départ,
Je l'anéantirai dans un torrent de gloire!...
Toi seul es la clarté lorsque la vie est noire,
Art pur, consolateur au prestige éternel,
Eden où l'on s'arrache aux horreurs du réel!
Sûrs compagnons de mon enfance, ô grands génies,
J'abandonne mon âme à vos strophes bénies;
Je suis comme un vaisseau, naguère encor captif,
Qui fuit, par un beau soir, loin du monde plaintif,
Et gonfle, impatient, la blancheur de ses voiles
Sur une mer lactée où tremblent les étoiles!

CHARLES GRANDMOUGIN.

Digitized by Google

# LES CAVERNES DE SANCT-CANZIAN

## (AUTRICHE)

Les grottes les plus renommées de l'Istrie et de la Carniole, « ces terres classiques des cavernes », sont celles d'Adelsberg, aux galeries monumentales, aux voûtes architecturales, aux concrétions scintillantes; guides et voyageurs célèbrent à l'envi, et avec raison, les féeriques aspects de leurs naturelles catacombes, bien mises en valeur depuis quelques années par l'éclairage électrique.

Mais cette réputation, si méritée qu'elle soit, ne saurait sans partialité demeurer exclusive; à mi-chemin entre Trieste et Adelsberg, un autre hypogée excavé par les eaux souterraines n'a été qu'à partir de 1884 efficacement signalé à la curiosité publique en Autriche. Ses attractions, bien différentes, quoique rivales de celles d'Adelsberg, n'ont acquis quelque notoriété française qu'auprès des géologues et des géographes. Nos touristes, trop rares en ces beaux et sympathiques pays des Alpes orientales, ne devraient pas en ignorer l'existence.

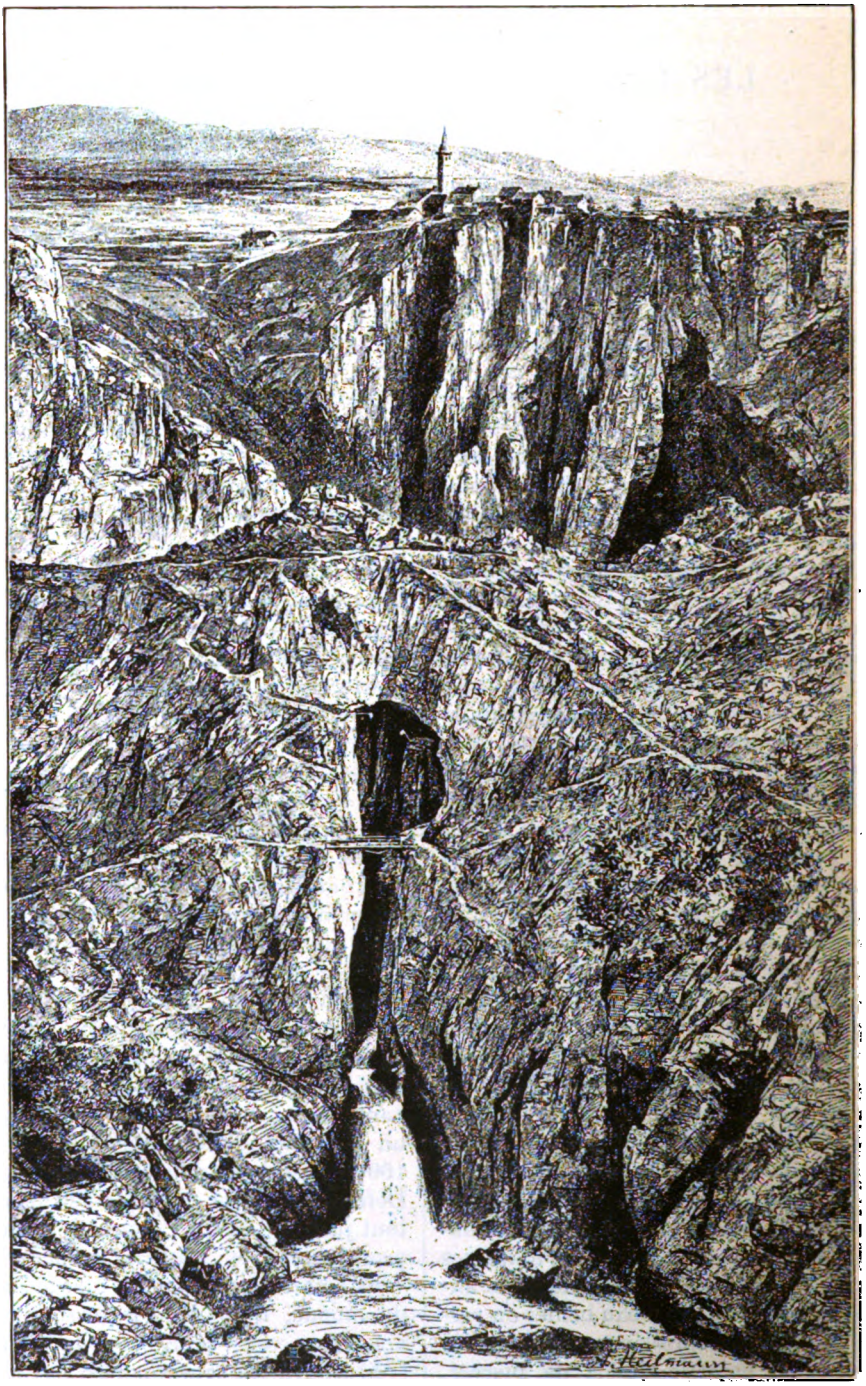
Dès que la voie ferrée de Trieste à Vienne s'est élevée, au-dessus de l'Adriatique bleue, de plus de 400 mètres, sur le plateau rocheux, rugueux, à peine herbeux, qu'on nomme le *Karst,* elle arrive à la station de Divaccа (ou Divazza), au cœur d'un véritable *Causse,* aride, balayé par l'âpre souffle de la *Bora* (le mistral de Trieste), asséché par les crevasses, les gouffres, les *jamas,* les *dolines* d'un sol fissuré, qui aspire toutes les pluies dans ses pores et qui ne laisse aucun miroir ou ruban d'eau briller ou serpenter dans ses dépressions caillouteuses.

Ce n'est point le désert de pierres, cependant, comme en certaines parties de nos Quercy, Rouergue, Lozère ou Larzac; car le terrain est onduleux, à l'image d'une mer violente, et, dans les creux profonds de ses très larges vagues, la terre végétale a trouvé, contre les bises dénudantes, des abris sûrs, parfois de notable étendue, où l'on cultive des *ogradas* ou champs fertiles; l'humus est assez étanche, il a suffisamment obturé le sommet des gerçures absorbantes du calcaire sous-jacent, pour retenir l'humidité nécessaire à la vie végétale. Celle-ci n'a garde, il est vrai, de se manifester en dehors des cuvettes du plateau; le vent du Nord raserait sans pitié tout ce qui se risquerait par-dessus leurs bords; n'a-t-il pas fallu lui opposer de longues et solides palissades, pour défendre la ligne du chemin de fer elle-même dans ses sections découvertes?

Si de Divazza on traverse dans la direction du sud-est cet étrange pays, où récoltes et arbres semblent réfugiés dans les trous d'une écumoire, on atteint, après moins d'une lieue de marche (des marques rouges jalonnent le chemin), une terrasse en maçonnerie dont le parapet surprend d'abord par sa hauteur; jusqu'à quelques pas de distance, en effet, ce belvédère (*Stéphanie-Warte*) paraît édifié de plain-pied avec le sol environnant; mais, de l'autre côté du parapet, un périlleux abîme tombe à pic sur 160 mètres de hauteur verticale absolue. Défense expresse d'y jeter des pierres; tout juste au-dessous, il peut y avoir des promeneurs, et vous ne tarderez pas vous-même à parcourir, le plus aisément du monde, le fond de la fosse vertigineuse que vous venez de voir s'ouvrir si brusquement sous vos pas.

Elle est énorme, un des plus vastes gouffres connus : 360 mètres de longueur

Digitized by Google

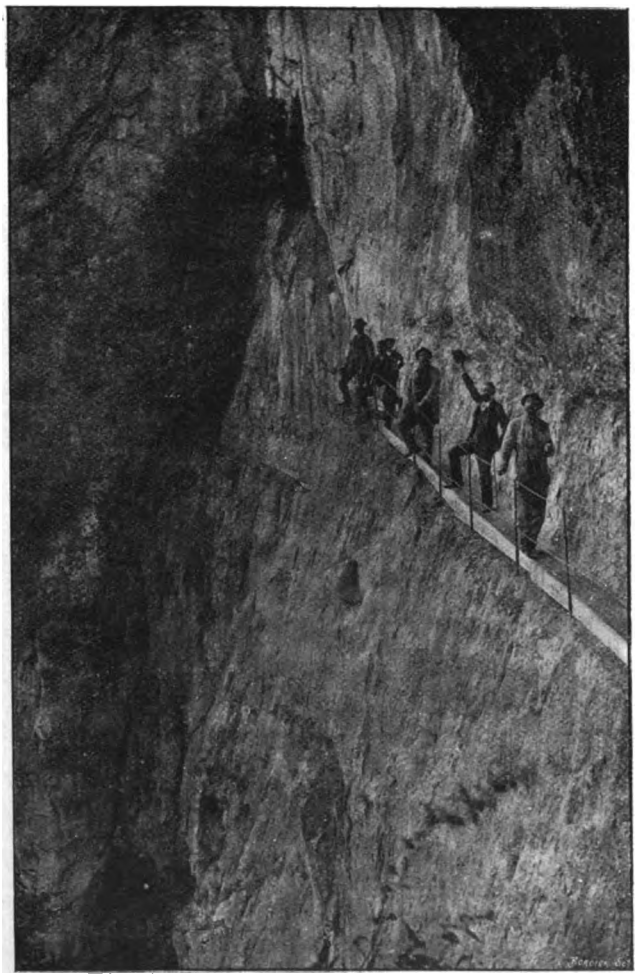


VUE DE LA STÉPHANIE-WARTE

(D'après un dessin d'A. Heilmann, communiqué par le Club Alpin autrichien-allemand.)

Digitized by Google

sur 300 mètres de largeur et 1,200 mètres de circonférence à l'orifice; le chaos seul, dit la légende, a pu l'excaver à l'origine du monde, et le temps n'est pas venu à bout de la combler ni de la déblayer. A peu près en son milieu, les parois disloquées ont jeté en travers une sorte de pont naturel, dont l'étroit tablier (de 30 à 60 mètres en contre-bas du pourtour) porte le *chemin du Club alpin* (Alpen-Vereins-Weg), qui conduit d'un bord à l'autre; grâce à cette disposition, l'abîme se trouve, dans sa partie inférieure, divisé en deux entonnoirs inégaux; le plus grand (à l'ouest, 360 mètres sur 150 mètres) s'appelle la grande *doline,* et le plus petit (à l'est, 300 mètres sur 100 mètres) la petite *doline* de Sanct-Canzian-Am-Karst; tel est le nom du village qui se dresse imprudemment, avec son élégant clocher, à l'extrémité de la fosse, opposée à la Stéphanie-Warte. Imprudemment n'est pas ici un terme excessif: une caverne gît sous le village, une rivière traverse cette caverne, les érosions séculaires et les crues souvent désastreuses de cette rivière ont peu à peu miné les murailles et fait crouler les voûtes d'une partie de la caverne.



Clichés Sébastianutti et Benque (Trieste).

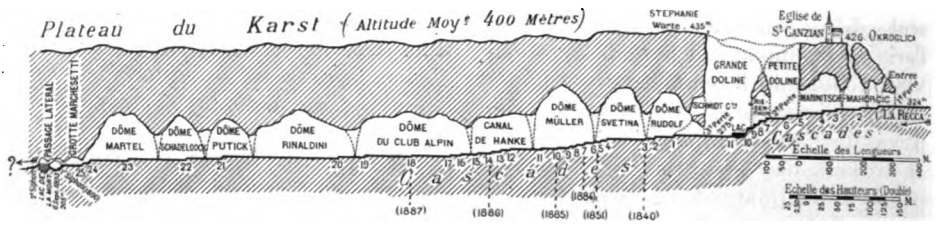
PASSERELLE DANS LA GRANDE DOLINE

Ainsi du moins les savants expliquent la formation géologique des deux dolines, ouvertes au point où les plafonds se sont crevés. Il serait irrationnel d'espérer que ce qui en reste demeurera toujours solide sous le village; un âge viendra sans doute où Sanct-Canzian s'affaissera, la fosse ayant continué de se dilater par l'écroulement de ses assises rongées. A moins que le cours d'eau lui-même n'ait d'ici là cessé de couler, tari par le desséchement progressif de la terre, ou ne se soit simplement détourné dans quelque autre fissure, actuellement insuffisante à l'engloutir.

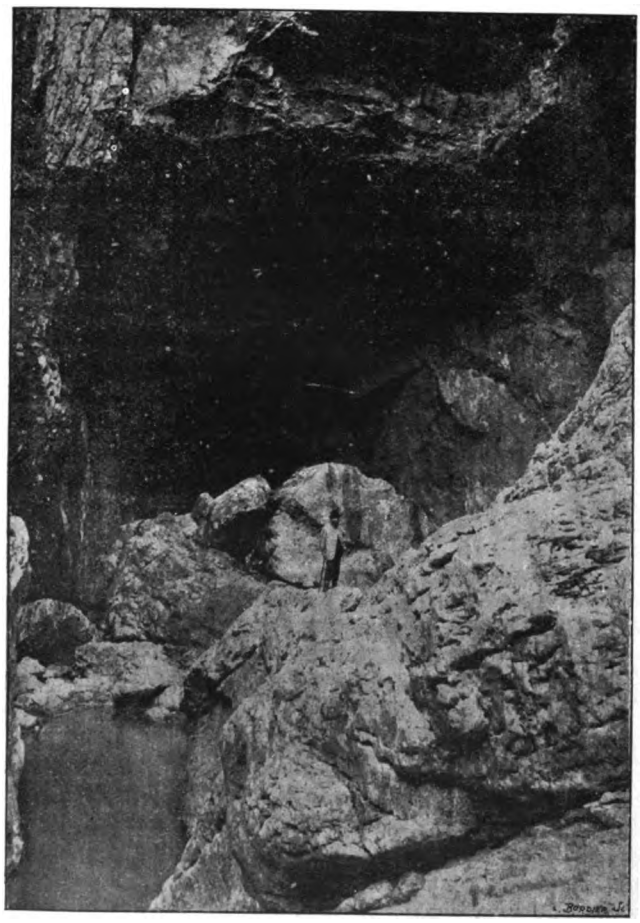
Il est peu de coups d'œil plus impressionnants que celui de la Stéphanie-Warte: gouffre effroyable troué en pleine terre comme à l'emporte-pièce, — grondement de cascades montant du torrent

Digitized by Google

qui bondit en bas, — amoncellements d'éboulis farouches qu'on croirait lancés par les dieux antiques sur une troupe de Titans ensevelis, — luxuriante végétation, blottie dans les moindres recoins et cramponnée aux plus faibles saillies du précipice, — audacieuse position du hameau, suspendu presque sur le vide, — tout cela pénètre le spectateur d'un poignant et inéluctable saisissement.




Coupes chématique verticale et longitudinale de la Recca à Sanct-Canzian, près de Trieste.



Troisième perte de la Recca (Recca Höhle).

Or ce n'est que le préambule de la merveille. Il faut contourner maintenant le côté nord des deux dolines, — en longer, à main gauche, deux autres moins creuses, sans cours d'eau et dont les glissements de terrain ont bouché le fond, — atteindre l'église de Sanct-Canzian, — et s'arrêter au milieu du village devant un trou ménagé dans un mur. Passez la tête par ce trou : vous entendrez la voix rauque de la rivière souterraine ; jetez-y une pierre : au bout de cinq secondes vous percevrez son clapotis dans l'eau ; c'est une *schacht*, un puits naturel, de 80 mètres de profondeur, ayant déjà transpercé toute la voûte de la caverne qui porte Sanct-Canzian : on l'appelle l'*Okroglica ;* son mur est des-

Digitized by Google

tiné à prévenir les chutes de bestiaux, d'enfants ou de passants inattentifs. Les *avens* de France devraient tous être aussi bien défendus contre les chances d'accidents.

A 150 mètres à peine de l'Okroglica, en tirant vers l'est, la pente du plateau se dérobe à nouveau sous les pas : la déclivité est moitié moins verticale et profonde que celle de la Stéphanie-Warte et la vue moins stupéfiante; au lieu d'un gouffre, une vallée verdoyante s'étend au loin en amont, égayée par les gracieux méandres d'une rivière puissante, puisqu'elle a déjà 60 kilomètres de cours depuis sa source, et toute bordée de laborieux moulins. C'est la *Recca* ou *Réka,* l'artisan principal des antres creusés en ces lieux. Elle vient frapper perpendiculairement la falaise au sommet de laquelle nous nous tenons; un sentier en zigzag va nous descendre au pied de cette falaise, sur la rive droite; là nous verrons la Recca entière pénétrer en grondant sous terre, par une imposante arcade triangulaire haute de 30 mètres et large de 10 mètres. C'est la première de ses trois pertes (altitude 324 mètres), que nous allons successivement rencontrer. Une autre ouverture latérale à mi-hauteur de la falaise a été choisie, comme plus praticable et à l'abri des crues, pour conduire, par les pentes pierreuses d'un cône d'éboulis, le sentier et les visiteurs dans la première caverne (*hòhle* en allemand) qui porte deux noms, *Mahorčič* et *Marinitsch* Höhle. La Recca y forme cinq cascades et un lac; malgré son plan deux fois coudé en Z et malgré sa longueur de plus de 300 mètres, on y voit presque clair partout : au milieu, le *regard* de l'Okroglica y verse une lueur qui renforce celle affaiblie des deux arcades d'extrémités; les chatoyants effets de lumière qui se jouent sous les voûtes

Sortie de la grotte Marinitsch et pont Concordia

(Au fond de la petite doline).

Digitized by Google

colossales ne le cèdent pas, le matin surtout, à ceux de la fameuse sortie de Han-sur-Lesse, en Belgique, et les proportions de la rivière et de l'excavation sont autrement considérables à Sanct Canzian, ou plutôt *dessous,* car la Marinitsch-Höhle est l'effrayant vide dont la clef de voûte soutient le village. Bien des touristes préfèrent à toutes les autres cette partie des souterrains de la Recca.

La première traversée de la Mahorčič Marinitsch-Höhle a été faite en bateau par M. J. Marinitsch, le 4 mai 1884 : elle faillit aboutir à une catastrophe. Entraînée par la violence du courant, la barque fut mise en pièces par l'une des cascades; son intrépide pilote, roulé dans le torrent, parmi les chutes d'eau et les rochers, eut grand'peine à se cramponner après une plate-forme, à quelques pieds en avant de la cinquième cascade, haute de 2 mètres, où il se fût infailliblement noyé. Sur ce précaire abri, que les eaux montantes menaçaient d'immerger, il dut attendre du secours pendant les douze heures d'une terrible nuit. Ses compagnons ne purent arriver jusqu'à lui qu'en descendant, avec mille précautions, par la petite doline de Saint-Canzian, alors impraticable sans échelles et sans cordes.

Aujourd'hui, à l'issue même de la Marinitsch-Höhle, il y a un pont (Concordia-Brücke) sur la cinquième cascade, par où la Recca revoit une première fois le jour; et plusieurs chemins sillonnent l'intérieur de l'entonnoir, profond de 80 à 130 mètres, en bas duquel on se retrouve à ciel ouvert, après avoir passé sous tout le village de Sanct-Canzian; ce nouveau tableau n'est pas inférieur aux précédents; enfermé dans un cratère de verdure arborescente et de falaises percées d'une multitude de cavernes accessoires, avec un étroit cercle de firmament pour tout horizon, on reste confondu devant l'œuvre d'effondrement accomplie par la Recca; œuvre inachevée d'ailleurs, car, après 125 mètres de course écumante dans un lit des plus chaotiques, la rivière subit une deuxième perte : elle n'a pas pu faire tomber encore l'arête qui porte l'Alpen-Vereins-Weg, ce pont naturel jeté entre les deux dolines; mais ce deuxième passage en sous-sol est court (50 mètres), bien éclairé de part en part, la voûte mesurant 50 mètres d'élévation; quatre nouvelles cascades y abaissent de plus de 20 mètres le niveau du courant, d'un entonnoir à l'autre, tonnant si fort aux hautes eaux et se ruant si furieusement contre la pierre qui les étreint, qu'on se demande pourquoi le plafond de la primitive caverne n'a pas cédé là également. Une chose admirable aussi, c'est l'ingéniosité et la hardiesse avec lesquelles on a, pour accéder aux moindres angles de ces bouleversements fantastiques, frayé au pic et à la mine tout un réseau de sentiers sur des corniches agrandies, dans des crevasses élargies, le long de murs pourvus de passerelles, sous des surplombs éventrés. Il n'a rien d'exagéré, ce nom de *Porte des Géants* (Riesenthor), attribué à la deuxième barrière, sous laquelle la Recca a jusqu'ici vainement prodigué ses impuissants coups de bélier. Par la galerie en partie artificielle dite *Stollen,* on descend jusque dans les nuages mêmes de son écume : en ce petit Giessbach souterrain, toute conversation est impossible; la clameur des tourbillons d'eau couvrirait un orchestre entier. — Puis on remonte, par de savants et pittoresques détours, pour se trouver suspendu, au flanc de la grande doline, sur le pont de Tommasini, construit en 1885, — en travers de la haute fente large de 10 mètres, d'où la Recca effectue sa seconde sortie, — à 40 mètres au-dessus d'une cascade; c'est la dixième depuis la première perte, elle jette la rivière par un saut de 10 mètres dans un petit lac calme, où l'onde semble vouloir chercher un peu de repos, au plus creux de la grande doline (altitude 275 mètres).

En face de nous, à l'ouest, l'à pic de 160 mètres, le plus considérable de la localité, est surmonté de la Stéphanie-Warte, distante à vol d'oiseau de 150 mètres; le second entonnoir, plus vaste que

Digitized by Google

le premier, est plus grandiose et moins sévère à la fois ; en certaines places, des pentes douces y supplantent les escarpements ; cependant il a fallu y *accrocher* littéralement la plus grande partie des passerelles, pour accéder aux diverses grottes intéressantes que les eaux souterraines y ont pratiquées de tous côtés, son cintre haut de plus de 30 mètres ; c'est le digne vestibule de la suprême magnificence que nous réserve la Recca, car, au pied même et à 35 mètres en contre-bas du seuil de la Schmidl-Grotte, la rivière, sortant de son petit lac, s'engloutit une troisième et dernière fois dans une gueule de caverne, haute de

COMMENCEMENT DE LA GRANDE GALERIE
(Dôme Rudolf).

lorsqu'elles cherchaient leur voie ténébreuse ; la principale (*Tominz-Grotte*) a 300 mètres d'étendue ; des fouilles archéologiques y ont donné de curieux restes, ossements et objets d'industrie, des époques préhistoriques ; proviennent-ils de troglodytes, fixés en cette retraite d'accès si difficile et d'aspect si redoutable, ou bien de crues qui les y ont entraînés ? On ne le sait pas au juste, et les recherches continuent. — La *Schmidl-Grotte* s'ouvre par un majestueux portail, gracieusement orné de plantes grimpantes, qui pendent en girandoles de 8 mètres, large de 15 mètres ; on ne connaît pas d'une façon certaine la fontaine que va nourrir ce Styx terrestre ; poètes et paysans ont de tout temps fait croire aux géographes que c'était, à neuf lieues au nord-ouest de Sanct-Canzian, le court et abondant *Timavo*, dont les sept branches (neuf selon Virgile) dessinent un large delta sur la plage la plus septentrionale de l'Adriatique. J'ai développé ailleurs (*les Abîmes*, p. 477) les considérations d'ordre géologique et hydrologique qui me font croire plutôt à une réapparition sous-marine, par des sources

Digitized by Google

intangibles du fond de la mer, au large de Trieste. Et sans discuter ici hypothétiquement si notre rivière dit à la lumière du jour un adieu définitif ou passager, par la *Recca-Höhle,* qui bâille toute noire et terrifiante en dessous de la Stéphanie-Warte, j'indique seulement au promeneur, curieux de poursuivre l'excursion, que l'homme ne saurait pénétrer là par le même orifice que le torrent ; la Schmidl-Grotte est percée en son fond d'un abîme rendu très accessible, qui laisse tourner les insurmontables obstacles de roches et de rapides semés à la troisième perte de la Recca, et qui rejoint la rive droite dans les entrailles de la terre, à 80 mètres en aval de l'engouffrement ; la lumière venue du dehors est encore assez intense pour divulguer les écrasantes dimensions d'une nef gothique aux voûtes indiscernables ; c'est le Rudolf-Dom, où commence la caverne, sinon la plus étendue, du moins la plus gigantesque du monde ; sur 2 kilomètres de longueur, ses parois, écartées de 10 à 90 mètres, se rejoignent en ogive, de 30 à 90 mètres au-dessus de la Recca souterraine, qui s'y abaisse de 70 mètres depuis l'entrée, par vingt-cinq cascades successives. Même aux basses eaux, hors desquelles la visite est impossible, leur fracas est assourdissant ; quand la crue se rue, subite et ravageuse, déversant les orages ou les neiges fondues de la vallée d'amont, le courant escalade les parois de l'aqueduc noir qui l'emprisonne ; des bois flottés, juchés sur leurs saillies, ont montré que l'élévation du flux maximum a atteint jusqu'à 50 mètres au-dessus de l'étiage ; à l'extérieur aussi, dans la grande doline, d'un trait rouge peint sur les rochers on a indiqué le niveau des inondations exceptionnelles de 1826 et de 1851, à 80 mètres et à 70 mètres au-dessus de la troisième perte, dont la section restreinte ne suffisait pas alors à débiter les masses d'eau tombées du ciel et drainées par la Recca. Celle-ci, tantôt humble ruisseau, tantôt fleuve sans frein, est sujette aux plus brusques caprices ; aussi les intrépides qui ont voulu surprendre le secret de sa disparition ont-ils mis cinquante-quatre ans à le deviner, et même imparfaitement. Par le nombre de fois où l'eau, soudain gonflée, les a exposés à la mort sous terre, en arrachant leurs échelles, en descellant leurs crampons de fer, en brisant comme verre leurs frêles canots, en submergeant leurs précaires corniches-refuges, en les enfermant des jours presque entiers sous les combles quasi ingravissables des voûtes, en les roulant parmi les rocs pointus des rapides déchaînés, ils méritent bien, comme les pionniers d'Afrique, le noble titre d'explorateurs. D'autant mieux que l'un d'eux, M. Hanke, a succombé à la peine, ayant excédé ses forces (3 décembre 1891). Il est probable que nulle caverne n'a été plus dangereuse à scruter.

Le premier qui osa s'y risquer fut Svétina, un ingénieur hydraulicien cherchant à alimenter Trieste d'eau potable ; mais la troisième cascade l'arrêta à 130 mètres (21 juillet 1839 et 14 juin 1840). — Ensuite vinrent Adolf Schmidl et Rudolf, les hardis navigateurs de la Piuka souterraine à Adelsberg et à Planina ; ils poussèrent jusqu'à la sixième cascade (400 mètres de l'entrée, 20 février au 6 mars 1851), baptisant au passage la *Schmidl-Grotte,* le *Rudolf-Dom* et le *Svétina-Dom,* les trois premières divisions naturelles de la terrifiante galerie.

Puis trente-deux ans passèrent sans que de nouveaux efforts fussent tentés. En 1883 seulement, plusieurs membres de la section Küstenland du Club Alpin allemand-autrichien, MM. Hanke, Marinitsch, Müller, Pazze, Novak, etc., se syndiquèrent pour déchiffrer l'énigme ; le 9 novembre 1884, la descente de la sixième cascade, qui avait fait reculer l'énergique Schmidl, fut un véritable exploit d'alpinisme souterrain ; le charme était rompu, mais pendant dix ans encore il fallut travailler sans relâche, avancer pas à pas, pour ainsi dire, profitant des moindres répits, trop souvent traîtres, de la redoutable Recca qui dé-

Digitized by Google

fendait son antre. Le 4 septembre 1887, on n'était qu'à un kilomètre de l'entrée, environ (dix-huitième cascade). Les deux années 1888 et 1889 s'écoulèrent sans qu'on pût gagner un mètre : tantôt l'eau restait constamment trop haute, tantôt ses baisses ne duraient que juste assez pour réparer (combien de fois inutilement) les dégâts causés aux travaux d'approc. Au fur et à mesure qu'on pénétrait plus avant, cette précaution était nécessaire pour battre en retraite (opération qui demandait jusqu'à six heures dans les derniers temps), toutes les fois qu'un gonflement imprévu rendait le lit du torrent impraticable et détruisait soudainement les embarcations.

Chaque section successive était bap-

GRANDE GALERIE (DOME MULLER).

proche. En 1890, on conquit plus de 1,000 mètres d'un seul coup, on reconnut un abaissement considérable de la voûte (1 à 10 mètres de hauteur seulement à la Marchesetti-Hohle) ; on découvrit un affluent souterrain trop resserré pour être remonté, et on atteignit le bord d'un bassin où l'on ne put accéder ni en 1891, ni en 1892. Entre temps, des ouvriers établissaient, à l'abri des plus hautes crues, martelé et rivé dans la paroi, un chemin de sauvetage (Rettungs-Weg) composé de trous dans la pierre pour poser les pieds, et d'une légère main courante en fer scellée au

tisée du nom d'un explorateur de caverne, local ou étranger (Dômes Müller, Hanke, du Club alpin, Rinaldini, Putick, Schadeloock, Martel, Marchesetti) La section Küstenland sut apprécier la fructueuse initiative de ses cinq membres nommés plus haut et comprendre l'importance pratique des découvertes effectuées ; elle publia, d'après leurs observations et documents, des descriptions, des plans, des dessins, et construisit sous leur direction le complexe lacis de chemins, qui s'introduit maintenant en toute sûreté dans les replis des dolines et grottes antérieures, préambule, comme



Digitized by Google

nous l'avons dit, de la caverne principale; peu à peu on transforma dans cette dernière le Rettungs-Weg primitif en bonne et solide passerelle, non moins sûre que celles du Fier, du Trient, de la Diosaz, de la Tamina, etc. Ces gorges célèbres donnent une bien imparfaite idée du spectacle indescriptible de la Recca souterraine : pour arriver à une assimilation complète, il faudrait les supposer fermées par le haut et plongées dans la nuit noire; imaginera-t-on rien de plus sensationnel que cette combinaison d'une cluse obscure et d'une caverne, où le calme mystérieux des grottes muettes fait place au tumulte assourdissant d un torrent alpestre? Actuellement la passerelle terminée a 800 mètres de longueur. Ce n'est pas l'affaire des nerfs délicats de pousser plus avant sur le surplus du Rettungs-Weg; sans dangers ni difficultés réels, on y subit une tension des muscles et de l'esprit qui demande, pour être supportée, l'habitude des rampages souterrains, au-dessus des rapides rugissants, le long des parois à pic, à travers les éboulis inconsistants, et même avec des bains froids involontaires. Au reste, l'aspect du boyau colossal ne varie guère et le parcours total devient monotone; les plus jolies concrétions cristallines sont près de l'entrée, dans la petite grotte latérale des Fontaines; là, une pyramide de cuvettes de stalagmites emboîtées les unes dans les autres forme le plus ravissant tableau. La Recca d'ailleurs n'entend point lutter, pour la beauté des stalactites, avec Adelsberg, qui peut en revendiquer presque le monopole : Sanct-Canzian est avant tout une curiosité hydrologique et géologique de premier ordre, où l'énormité prodigieuse des phénomènes dus au travail de l'eau a produit une merveille pittoresque sans rivale par les dimensions. Il serait permis d'y avoir peur, tant on s'y trouve écrasé. Et il convient de vanter le mérite et le courage de ceux qui y ont révélé de pareilles scènes.

Le 6 septembre 1893, l'infatigable M. Marinitsch a réalisé, à son vif regret, le dernier pas dans la marche en avant si heureusement reprise et poursuivie depuis 1884; à 2,100 mètres de la troisième perte, la nappe d'eau atteinte en 1890 (lac de la Mort) se révéla à lui encombrée de troncs d'arbres entraînés par les inondations, de débris de barques et de poutrelles arrachées aux explorateurs, large de 30 mètres, profonde de 13 mètres, et barrée de tous côtés par une muraille sans issue : elle fermait la route à la nacelle qu'il avait enfin réussi à amener là. Par le fond, la Recca s'enfuit silencieuse dans un trou invisible. Un scaphandrier quelque jour débouchera peut-être, au delà de ce siphon, dans une galerie où elle se prolonge libre à nouveau. Mais ce dangereux mode d'investigation n'a pu encore être appliqué d'une façon pratique et avec succès aux explorations de cavernes ; la suite des souterrains de Sanct-Canzian ne sera sans doute pas recherchée par les aventureux découvreurs de 1884 à 1893. Leur labeur a été suffisant : ils ont bien acquis le droit maintenant d'en recueillir les fruits, avec les remerciements sincères de ceux auxquels ils font désormais les honneurs de leur conquête souterraine si commodément aménagée; de leur bonne grâce charmante, ainsi que de la splendeur grandiose de Sanct-Canzian, j'ai fait l'expérience personnelle, et de l'une comme de l'autre je n'hésite pas à me porter garant.

E.-A. Martel.

Digitized by Google

# LE CYCLISME MILITAIRE

## AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Le corps d'armée vient d'achever sa pénible étape : l'énorme serpent de trente kilomètres de long qu'il développe sur la route, depuis sa tête d'avant-garde jusqu'aux dernières voitures de son train de combat, se fractionne en nombreux tronçons et la dislocation s'opère, chaque élément se hâtant vers les cantonnements qui lui sont assignés.

L'avant-garde arrêtée dispose en un rideau protecteur sur le front des troupes au repos un de ses deux régiments d'infanterie : celui-là va veiller pendant que les autres dormiront.

Le quartier général s'installe au centre des villages occupés, et de suite les officiers d'état-major combinent la marche du lendemain ; le général en chef se penche sur sa carte et attend les renseignements de sa cavalerie.

La nuit arrive, l'escadron divisionnaire rentre dans les lignes, laissant aux fantassins le soin d'assurer la sécurité des trois armes; les convois régimentaires apportent les bagages impatiemment attendus, les chevaux sont conduits à l'abreuvoir, les corvées s'égrènent dans les rues des villages, les officiers d'approvisionnement se hâtent vers les bataillons pour leur distribuer les vivres.

Toute une cité s'agite dans ce coin de campagne où, la veille encore, les grillons seuls troublaient le silence du soir.

Et voilà que sur tous les chemins apparaissent, grandissent et fuient rapidement les *cyclistes militaires*.

Ils relient le quartier général aux divisionnaires, et aux chefs des services du corps d'armée : artillerie, génie, santé, intendance, postes, prévôté.

Ils portent à tous, souvent au milieu de la nuit, car c'est un long et délicat document à mettre sur pied, *l'ordre de*

Digitized by Google

*mouvement,* qui demain rassemblera de nouveau sur le ruban poudreux tous les éléments dispersés de la grande unité tactique : ils font rayonner jusqu'au détachement le plus minime, perdu dans une ferme isolée, les ordres particuliers des généraux et des colonels, vont quérir les médecins pour les cas graves, suppléent les adjudants-majors dont les chevaux sont fatigués, guident les convois vers les cantonnements.

Les vaguemestres des corps de troupe ayant enfourché leurs machines, eux aussi, gagnent rapidement le bureau central de la *poste militaire,* puis s'éparpillent vers les villages noyés dans la verdure, où monte la fumée des cuisines; ils apportent, dans leur sacoche gonflée, lettres parlant du pays, mandats paternels, plis de service et billets d'amour.

Et jusqu'à l'heure où ces cinquante mille hommes s'ébranleront de nouveau pour se rapprocher de l'ennemi, les petites lanternes circuleront dans la nuit, guidant le cycliste infatigable et fier du rôle agrandi que lui assure le progrès.

La marche est reprise aux premières lueurs de l'aube; une avant-garde, forte d'une brigade et de trois batteries, ouvre la route, s'apprêtant à subir le premier choc ou à le donner.

Et pendant que les anneaux du Python moderne se déroulent au milieu des blés verts, que les canons et les caissons emplissent l'air poussiéreux de leur bruit de ferraille, que des chants s'échappent en fusées des bataillons rouges et bleus, les petits cyclistes, penchés sur leur guidon, filent, alertes le long des flancs de la colonne; ils apportent les renseignements recueillis par cette avant-garde qui, là-bas, à perte de vue, s'enfonce dans l'inconnu; ils tiennent les chefs de corps au courant des incidents de la marche, signalent une cause de retard, préviennent les arrêts subits et souvent partent en avant pour préparer le cantonnement.

Enfin, de ruban sinueux, le corps d'armée, arrivé au contact de l'ennemi, s'est fait citadelle; il s'est concentré, disposant au mieux de leur mutuel appui les trois armes qui le composent, laissant en arrière les convois encombrants et se ramassant pour la lutte.

La bataille s'engage.

Et de nouveau le cycliste reparaît : ici, il assure une communication rapide entre les troupes engagées et les services de l'arrière et va chercher les sections de munitions qui assureront le ravitaillement des obus et des cartouches; là, il remplace auprès des généraux les officiers d'ordonnance pour courir au devant des troupes encore éloignées et hâter leur marche au canon.

En un mot, partout, en station, en marche, au combat, nous voyons circuler prompts et silencieux, les merveilleux messagers.

Quelle large place il s'est taillée, le minuscule cheval d'acier, depuis 1875, époque à laquelle les Italiens l'utilisèrent pour la première fois aux manœuvres du camp de Somma !

Il y a vingt ans de cela : Dieu sait si les machines d'alors étaient lourdes et rudimentaires, et cependant le *Corriera della Serra* constata avec enthousiasme *qu'un seul vélocipédiste remplaçait avantageusement, pour le service de correspondance, plusieurs cavaliers ainsi rendus à leur escadron.*

Dix ans après l'Autriche se lançait dans la même voie, suivie presque immédiatement par l'Allemagne et la France, et aussitôt les journaux des trois pays étaient remplis d'articles admiratifs.

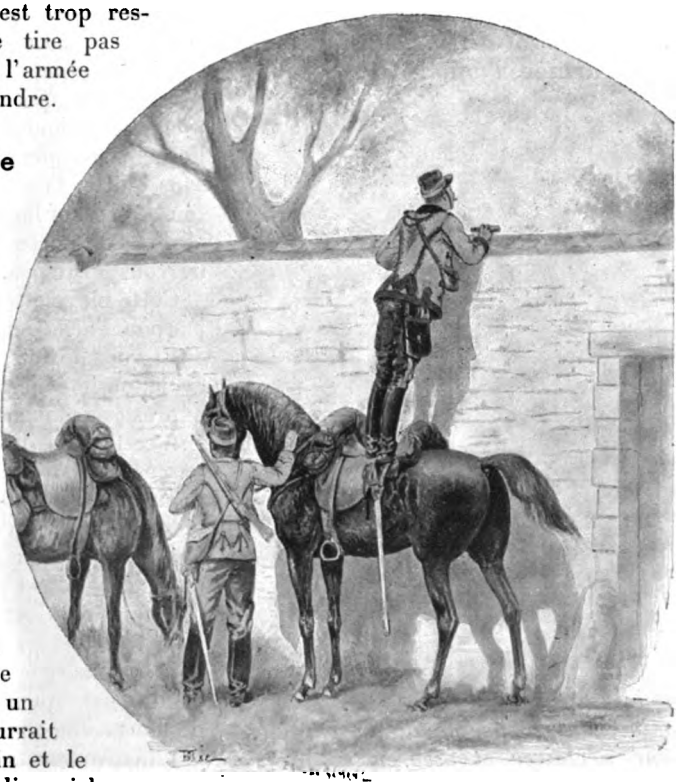
Certains éclaireurs avaient fait cent soixante kilomètres par jour, et à peine l'essai tenté, on s'apercevait *que le vélocipède avait sur le cheval l'avantage de coûter beaucoup moins, de tenir peu de place, de n'exiger aucune nourriture, d'être entretenu sans peine, d'être toujours prêt et dispos pour se mettre en route, d'aller plus loin et plus vite, enfin de passer partout où passe un cheval et souvent où il ne passe pas.*

Maintenant, l'élan est donné; la vélocipédie militaire s'impose par les services

Digitized by Google

de plus en plus nombreux qu'elle rend, par la perfection de plus en plus grande de ses machines, par l'entraînement véritablement extraordinaire de ses adeptes.

Si nous avons brossé rapidement le tableau de son rôle actuel, c'est qu'à notre avis ce rôle est trop restreint, et qu'on ne tire pas du cyclisme dans l'armée tout ce qu'il peut rendre.



**Le cycliste n'est aujourd'hui qu'un messager : il doit devenir un combattant.**

Et si nous parlons de franchir quelques années, c'est parce qu'il faut toujours faire la part des lenteurs administratives et des résistances de la routine, car ce que nous voyons dans un avenir prochain pourrait être appliqué demain et le serait, nous osons le dire, si la guerre, avec sa brutalité démonstrative, mettait subitement en lumière les services nouveaux que l'on doit demander au fantassin monté.

Certes, la thèse n'est pas nouvelle, mais, en la reprenant, nous chercherons à la dégager de tout ce qui pourrait avoir l'allure d'une utopie, pour en faire jaillir des réalités immédiatement possibles.

Et d'abord, qu'est-ce que cet escadron dont le décret de 1894 sur le service en campagne vient de doter chacune des divisions de corps d'armée? Son rôle? éclairer les têtes de colonnes d'infanterie, placer des vedettes le jour au delà des avant-postes, et semer la nuit dans toutes les grand'gardes des cavaliers de liaison.

L'idée eût été excellente il y a vingt ans; aujourd'hui elle est surannée : renvoyez donc à la brigade de corps d'armée ces deux cent cinquante cavaliers et remplacez-les par des cyclistes en moins grand nombre : ceux-ci pourront pousser plus avant avec plus de vitesse et moins de fatigue; ils seront moins vulnérables, moins visibles de loin, et leurs fusils leur donneront une force de résistance que n'aura jamais la cavalerie, encore trop dédaigneuse de l'arme à feu.

Et surtout faites rentrer dans le rang ces plantons et ces estafettes qui courent à bride abattue sur les routes, ou ne peuvent la nuit que circuler au pas;

Digitized by Google

deux cyclistes par grand'garde feront meilleure besogne, sans exiger d'avoine pour leur bête, sans avoir à les conduire à l'abreuvoir, sans risquer d'être indisponibles au moment où l'on a besoin d'eux.

Et posons ce principe dont nous entrevoyons la réalisation prochaine.

*L'infanterie, l'arme reine, dont le général Morant disait :* **L'infanterie. c'est l'armée**, *l'infanterie peut et doit*

*maintenant se passer de la cavalerie pour s'éclairer et assurer sa propre sécurité.*

*Oui, elle peut se suffire à elle-même, grâce à la bicyclette.*

Ouvrons ici une parenthèse, car nous sentons depuis le début de cet exposé une objection capitale sauter aux lèvres du lecteur.

« La bicyclette, un instrument maniable et transportable, s'écrie-t-il, la bicyclette actuelle de quatorze à quinze kilogrammes, qu'il faut traîner dans les champs, hisser péniblement par-dessus un mur, dont on ne saurait que faire dans un bois touffu !... C'est ce coursier là que vous prétendez substituer au cheval? »

Attendez, ami lecteur, nous ne nous entendons pas...

Vous songez à la bicyclette ordinaire, à celle que vous voyez partout, à la machine à cadre rigide, immuable dans sa forme, que l'on pousse devant soi, mais qu'on ne porte pas.

Et nous, nous parlons de la bicyclette *qui se replie roue contre roue,* qui se porte à la main comme une valise ou sur le dos comme un havre-sac.

Nous vous parlons de cette machine nouvelle et merveilleuse qui permet à l'officier de porter la jumelle à ses yeux sans quitter la sellette, de laquelle on ne tombe pas, sur laquelle on passe partout, et que l'on porte sans peine quand elle ne vous porte pas.

Cette bicyclette existe : elle a été conçue pour l'armée et réalisée par un officier.

Et vous auriez pu la voir au Salon du cycle, où le général de Négrier vint tout exprès pour l'examiner de très près.

A cette exposition elle passa inaperçue, parce qu'à notre époque il faut financer pour lancer une nouvelle marque.

Mais une innovation de cette valeur finit toujours par percer, et c'est parce que celle-là est l'œuvre d'un officier (le capitaine Gérard, du 87e de ligne, à Saint-Quentin), qu'un de ses camarades peut en parler ici dans le seul but d'être utile et sans qu'on puisse le soupçonner de lancer une banale réclame.

L'instrument donc existe : il a maintenant fait ses preuves de résistance; il est solide, aussi rigide que la meilleure marque malgré son système de pliage, parce que le poids du cavalier est porté tout entier sur l'axe de la roue d'arrière, et que le cadre devient inutile : il permet une vitesse moyenne de seize kilomètres à l'heure ; il se transforme en colis de douze kilogrammes en une demi-minute à peine, et en moins de temps encore redevient monture docile.

C'est lui qui, dans un avenir prochain, donnera l'indépendance à l'infanterie, en lui permettant :

1° D'envoyer à la découverte des *pointes d'officiers;*

Digitized by Google

2° De pousser au loin *des reconnaissances et des patrouilles montées.*

Par quel moyen la cavalerie d'exploration arrive-t-elle à pénétrer jusqu'aux masses principales de l'ennemi, et à envoyer en arrière ces renseignements précieux qui, partis de vingt points différents et coordonnés au quartier général, arrivent à fixer le chef sur les mouvements, la direction et les intentions de l'adversaire.

*Par les pointes d'officiers.*

Les escadrons de première ligne jettent en avant d'eux comme des enfants perdus, de hardis officiers supérieurement montés et accompagnés de deux ou trois cavaliers choisis.

Dissimulant leur marche, choisissant des terrains couverts, quittant les voies fréquentées, ils se glissent à travers le réseau de la cavalerie adverse jusqu'à ce qu'ils arrivent à dominer les bivouacs et à compter les régiments ennemis.

Rappelez-vous cet officier allemand, lieutenant du 16e hussards, envoyé en reconnaissance de Tahure sur Vouziers, le 26 août; il arrive sur les hauteurs de Savigny vers cinq heures du soir, compte de là toute l'armée de Mac-Mahon bivouaquée autour de Vouziers, rend compte de sa découverte, et le lendemain de Moltke, qui, d'ailleurs, venait de trouver une confirmation de cette nouvelle dans un journal français, faisait exécuter à l'armée allemande le changement de direction qui devait aboutir à Sedan.

Un officier envoyé en pointe a la plus belle mission qui se puisse concevoir, la cavalerie est fière à juste titre de fournir exclusivement jusqu'ici ces hardis éclaireurs, et quand on parle aux cavaliers de l'amoindrissement de leur arme, de l'inanité de la charge, de l'impossibilité d'aborder l'infanterie munie de cartouches, ils vous répondent :

— Et la découverte? et les pointes d'officiers?

Digitized by Google

Eh bien, nous disons, nous, *qu'un officier d'infanterie monté sur la bicyclette pliante, suivi de trois ou quatre cyclistes choisis, entraînés, armés de fusils, s'acquittera de pareille mission en moins de temps et avec un résultat plus certain.*

D'abord, en moins de cinq heures, le fantassin monté sera à quatre-vingts kilomètres en avant du front de l'armée.

*Sans effort excessif, il peut revenir le même jour.*

Quel cheval est capable de fournir pareille course, avec le paquetage de campagne surtout?

Maintenant suivons *cette pointe d'officier d'infanterie.*

Après avoir pédalé quatre ou cinq heures, elle vient d'arriver dans la zone dangereuse; les vedettes et les patrouilles de cavalerie ennemie se voient au loin, ou sont signalées par les habitants.

Nos gens se dissimulent, franchissent rapidement les terrains découverts, puis, mettant leur machine sur leur dos, le fusil à la main, ils disparaissent dans les bois, derrière les haies, dans les moindres plis du terrain.

Et là où trois cavaliers seraient presque fatalement aperçus par les vedettes en observation, ils en traversent le réseau pour aller plus avant.

Sont-ils d'ailleurs découverts par une patrouille? voient-ils arriver sur eux trois, six, dix cavaliers, un peloton même? ils n'ont pas à s'émouvoir sérieusement; d'un bond ils gagnent un couvert : petit mur, talus de route, lisière de bois, et de là ils vont à eux quatre envoyer quarante balles en moins d'une minute sur ces gêneurs.

Mais cette fusillade va déceler leur présence, direz-vous; un escadron tout entier va leur arriver sur le dos!...

Erreur : vous oubliez la poudre sans fumée.

Cette merveilleuse invention, qui a contribué plus que toute autre à diminuer le rôle de la cavalerie, qui lui a enlevé la reconnaissance du champ de bataille, qui laisse le cavalier inquiet, hésitant sous le feu du fantassin caché, cet avantage inappréciable profite au cycliste plus qu'à personne.

Et la route étant déblayée, la pointe repart: elle s'enfonce, roulant à toute vitesse quand elle sent l'espace libre, repliant les machines quand il faut « ouvrir l'œil ».

Et l'officier pénètre ainsi jusqu'aux colonnes d'infanterie : il observe leur écoulement, il voit les bivouacs se dresser, les cantonnements s'emplir et les parcs se former; il compte, calcule, griffonne une dépêche; deux de ses hommes partent, l'un d'eux au moins arrivera, et *quelques heures après, le général en chef sera renseigné.*

Reçoit-on des coups de feu à l'aller ou au retour? au petit bonheur! on redouble de vitesse, l'emballage alors est de rigueur, et comme une bicyclette n'est pas, à beaucoup près, aussi grosse qu'un cheval, que la vulnérabilité du cycliste est six fois moindre que celle du cavalier et qu'il ne craint pas grand'chose pour sa monture, il a beaucoup de chances de s'en tirer sain et sauf.

Ah! le joli rôle! et combien d'entre nous l'envieront dans la prochaine guerre!

Car l'infanterie le jouera, ce rôle, n'en doutez pas : déjà aux grandes manœuvres il vient d'être esquissé.

Voyons maintenant à l'œuvre les patrouilles et les reconnaissances.

Les infanteries ont pris contact : de part et d'autre la cavalerie s'est repliée sur les flancs; la lutte est imminente.

Il s'agit de jeter de nouveaux « coups de sonde » au delà des avant-postes d'infanterie, de s'assurer que l'ennemi n'est pas en marche ou qu'il ne se dérobe pas, qu'il est faible ici, qu'il est en force là.

Des compagnies, des sections, de simples patrouilles de quatre à douze hommes sont envoyées à toute heure du jour et de la nuit. Ce ne sont pas « des tours de force » qu'on leur demande, mais, suivant l'expression du général Février, « des tours d'adresse »; mais si habilement que manœuvrent les reconnais-

Digitized by Google

sances, elles arriveront fatalement, puisqu'elles sont dirigées sur le front des positions ennemies, à prendre contact et à heurter ses avant-postes; pour y voir clair elles essayeront de les pénétrer, mais elles y arriveront difficilement, car tous les échelons de ces avant-postes se soutiennent, et souvent elles rentreront n'ayant obtenu d'autre résultat que celui de les avoir mis en mouvement.

Elles ne rapporteront donc que des renseignements très incomplets, ce qui vaut encore mieux que d'en rapporter d'erronés, comme le fit cet escadron de dragons envoyé sur la route d'Anweiler le 4 août et qui revint tout guilleret en servant la formule traditionnelle : *Rien de nouveau.* Il n'avait rien vu, en effet, pour la bonne raison que les Prussiens, le voyant arriver de loin tranquillement sur la route, et *connaissant d'ailleurs l'heure invariable de sa promenade matinale,* s'étaient repliés devant lui pour revenir aussitôt sur leurs pas.

*Rien de nouveau,* répétait encore le chef de cette reconnaissance au moment où les premiers obus allemands tombaient au milieu des bivouacs de Wissembourg.

Remplacez ces reconnaissances ordinaires par une petite troupe de cyclistes, assez faible pour être mobile, assez forte pour n'être pas arrêtée par quelques patrouilleurs : une vingtaine d'hommes à l'épreuve; supposons que ce petit groupe soit dans la prochaine organisation le peloton de cyclistes d'un bataillon et qu'il ait à sa tête un officier et deux sous-officiers de choix, à l'instar des *éclaireurs du champ de bataille* préconisés par les nouveaux règlements.

Ils partent, non pas sur la route qui conduit à l'ennemi, car ils n'aboutiraient qu'au résultat précédent; mais ils font le grand tour; *les kilomètres ne leur coûtant rien,* ils se prolongent invisibles sur le front de l'ennemi, et arrivent par tâtonnement sur ses flancs.

Procédant comme les fameux *raids* américains qui ont émerveillé les connaisseurs pendant la guerre de Sécession, ils apparaissent soudain sur un point, observent, et deux heures après sont à trente kilomètres plus loin.

Ils produisent d'inévitables effets de surprise, car rien n'effraye les troupes comme l'apparition de l'ennemi quand elles se croient couvertes en avant.

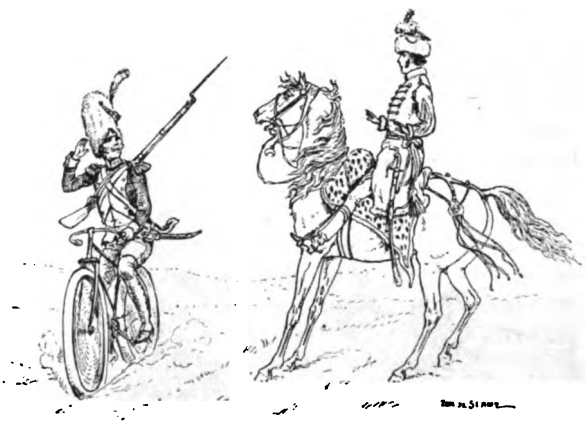
Là encore, la poudre sans fumée permet à la petite troupe de dissimuler sa faiblesse; elle met sur pied les cantonnements, enlève les courriers qui circulent sans méfiance, prend des otages qu'elle interroge, jette la panique dans une troupe en formation de rassemble-

Digitized by Google

ment, étonne, alarme et rapporte des renseignements inattendus.

Maintenant augmentez la force de cette reconnaissance, donnez une centaine d'hommes à cet officier entreprenant, faites-en un chef de partisans indépendant, il ne se bornera plus à harceler les flancs de l'ennemi; en deux jours, il sera sur ses derrières, et alors, faut-il faire la peinture des résultats possibles?

Convois bousculés, service de l'arrière interrompu, voies ferrées détruites, lignes télégraphiques coupées, ravitaillement compromis.



Quel rôle tentant encore que celui-là!

Est-ce un rêve?

Pas le moins du monde; il y a maintenant en France je ne sais combien de milliers de bicyclettes et de cyclistes entraînés; pourquoi l'armée ne tirerait-elle pas parti de cet acquit sans cesse grandissant? Est-ce question d'argent? Non, car l'État se ferait fabricant de machines et une bicyclette pliante de la manufacture de Saint-Étienne ne coûterait pas plus de 180 francs.

Le moindre cheval vaut cinq fois plus et ne se répare pas.

On y pense à l'étranger!

Mais, encore une fois, nous n'avons pas voulu évoquer ici l'infanterie montée, des compagnies entières de bicyclistes partant pour tenter une surprise; nous voulons nous limiter à l'emploi plus restreint de la bicyclette pour les petites *reconnaissances* et surtout pour les *pointes d'officiers d'infanterie*.

Nous revendiquons pour notre arme, puisqu'elle en a aujourd'hui les moyens, le soin d'assurer sa propre sécurité et de reconnaître au loin.

Si cette manière de voir était appliquée, la cavalerie verrait rentrer dans ses rangs tous ceux des siens qu'elle disperse dans les états-majors, aux avant-postes et dans les reconnaissances mixtes; elle verrait revenir à elle des escadrons entiers perdus pour la lutte qui lui tient le plus à cœur, *la lutte contre la cavalerie ennemie*.

Et puisque nous en arrivons à parler de ces combats épiques qui marqueront le début d'une guerre, il nous faut bien dire aussi un mot du problème du jour; nous voulons parler de l'adjonction d'un bataillon de chasseurs aux *divisions de cavalerie indépendantes*. Quel surcroît de forces, en effet, pour cette masse de trois mille sabres, qu'un millier de fusils!

Voyez-vous, au moment suprême, au moment du choc des deux premières lignes, des feux de salve inattendus rompant ces murailles vivantes, brisant l'élan d'une des divisions et la livrant vaincue d'avance aux escadrons adverses?

Eh bien! comment songe-t-on à effectuer ce transport? Ne cherchez pas trop loin, on a tout simplement recours à des voitures de réquisition et nos chasseurs suivront les cavaliers en charrette, comme jadis voyagea la garde impériale, du camp de Boulogne jusqu'au Rhin, se hâtant vers Austerlitz!

Ah! si Napoléon avait eu la bicyclette!

Ce qu'il eût fait enrager Murat!...

CAPITAINE DANRIT.

Digitized by Google

LES

# FLEURONS DE LA COURONNE DE BELGIQUE

## LA GRAND'PLACE DE BRUXELLES

Combien on éprouve en entrant en Belgique une sensation artistique élevée! On a l'impression du royaume de la Dentelle et de la Tapisserie! Cela provient-il des vieilles industries à la main que la mécanique moderne a profondément atteintes? Est-ce souvenir? Est-ce aperçu du présent?

On a devant soi des clochers et des beffrois, des balustrades et des crêtes qui, découpés, ajourés, font l'effet de guipure sur du velours bleu ou gris, tandis qu'au-dessous se brodent les pignons et les redans, les maisons qui s'étayent et se pressent les unes contre les autres. En réunissant par imagination une Belgique à vol d'oiseau, on possède une antique tapisserie mêlée de laine, de soie et d'or, et bordée de verdures qui partent des bords de la Meuse pour finir dans les dunes de cette Campine, d'une poésie si poignante, que bat les flots jaunes de l'Escaut.

Ce sont villes du Nord aux grands toits, inclinés pour l'écoulement des neiges, dont les arêtes aiguës, délignées de campaniles et de tourelles, prêtent à la décoration. Les villes du Midi et les constructions modernes ne se silhouettent plus. L'artiste en est à bénir les antiques communes qui lui ont laissé le double de monuments pittoresques, parce que deux sortes de foi s'y sont juxtaposées, fournissant chacune leur contingent d'architecture : la foi religieuse, à laquelle on doit les églises, et la foi dans la liberté, à laquelle on doit les Hôtels de Ville.

L'orgueil humain a marqué pour des siècles sa croyance par des clochers, sa force par des beffrois, et la petite terre de Belgique, qui mérite mieux que toute autre qu'on lui applique la devise : « Petit pays, grande nation », présente les plus admirables témoins de l'émancipation de son peuple.

Les habitants de la Belgique se divisent, on le sait, en deux fractions absolument distinctes, les Wallons et les Flamands, les premiers n'ayant avec leurs co-nationaux que des affinités lointaines et se trouvant aujourd'hui divisés plus que jamais par la politique, mais tous possédant au plus haut degré, pour les tenir unis, un profond amour de leur indépendance.

De bonne heure, la Belgique étant très peuplée, les Flandres surtout, la ville a rayonné sur la campagne, et le marchand s'est élevé en face du seigneur. Les associations de gens de métier apparaissent avec Charlemagne, qui les interdisait comme dangereuses pour les droits seigneuriaux. Elles se constituèrent malgré les défenses, les supplices, les massacres à l'aide desquels on essaya de les empêcher ou de les détruire; les villes parvinrent à créer des gildes puissantes, qui ne s'affaiblirent que par leurs dissensions intérieures, certaines familles s'arrogeant un droit de domination sur un corps de métier et l'ouvrier se révoltant contre leur tyrannie, le « maigre » contre le « gras », éternelle histoire des revendications sociales. Les maîtres furent aussi cruels que les seigneurs, et certaines villes des Flandres virent leurs places changées en forêts de gibets, mais la masse finit par avoir raison, c'est-à-dire le dessus, et au commencement du XIV^e^ siècle le suffrage universel, inséré seulement

Digitized by Google

dans la Constitution en 1894, existait en Belgique, notamment à Liège, pour la désignation des chefs des métiers et des administrateurs de la cité.

La ville formée, la population, régie par sa loi à elle, traite directement avec les souverains, devient son propre seigneur dans ces temps où nulle terre n'est sans seigneur, et, fière à juste titre, elle s'entoure d'une enceinte et monte le monument qui de loin, dans ces plaines, guidera le voyageur vers ces lieux où pour la première fois, depuis la fin de Rome, on a rétabli le municipe et où il sera citoyen. La cité existe, elle contracte des alliances, les villes se liguent et se protègent entre elles, et c'est la nation qui commence. Bien des dissensions, des rivalités de cité à cité viendront interrompre l'exercice de la liberté et nuire à la prospérité des citadins et des campagnards qui les imitent. Les ducs de Bourgogne en s'emparant du pays, les Espagnols en s'imposant par la terreur, les guerres de religion arrêteront l'essor des peuples, mais ils finiront par triompher, le sang répandu fécondera la terre, et la patrie s'établira en nous gardant fidèlement la marque admirable des grands jours de prospérité de la commune, le superbe témoignage de ses libertés conquises.

D'un coup de baguette magique, pour évoquer cette histoire il suffit d'un pas sur la Grand'place de Bruxelles, un des plus beaux fleurons de sa couronne que puisse rêver une nation, la Grand'place où chaque maison, chaque pierre a son pittoresque, et sur laquelle, tenant presque entièrement l'un des côtés, l'Hôtel de Ville présente sa façade divisée en deux par une flèche idéale, chef-d'œuvre d'architecture gothique.

La partie la plus considérable de cette façade, la plus chargée, la plus travaillée, dont les porches abritent le perron de l'escalier des Lions, a ses hautes croisées divisées par un entassement de sculptures et de statues. On sent que pour construire les monuments communaux les architectes viennent de délaisser les églises et que, en regard de Sainte-Gudule, si pure dans ses lignes, si peu chargée d'ornements, ils veulent fleurir et rendre gaie la pierre qui va devenir en quelque sorte la synthèse de la vie publique. Ils travaillent le bois comme de l'orfèvrerie et la pierre comme le bois. Van Ruysbroeck, le maître maçon de l'Hôtel de Ville, a placé une tourelle au coin de sa châsse communale et le beffroi à l'autre coin, puis il a fouillé ses niches et a couronné son œuvre d'un toit à quatre rangs de lucarnes, un vrai faîte de ces contrées où on leur a donné une importance que la mode a malheureusement modifiée en nivelant les maisons, à l'imitation de ce chaud Midi dans lequel il n'y a point à craindre que les neiges lourdes viennent faire effondrer les charpentes.

Van Ruysbroeck s'est complu à l'ornementation, il en a écrasé ses fenêtres, n'a pas voulu que l'œil pût embrasser l'ensemble de son édifice sans être arrêté par ses riches détails. La partie qui sépare les étages en serait lourde, si l'accumulation des socles, des dais, des figures, des crochets et des fleurons ne finissait par rendre léger ce qui a trop d'importance. Dans le royaume du point de Bruxelles, Van Ruysbroeck a fait sa dentelle, et il croyait si bien terminer par son beffroi sa construction, que la porte voûtée qui est au-dessous, il ne l'a point placée dans l'axe de la flèche, il l'a rapprochée de l'Hôtel de Ville qu'il avait terminé, laissant sur l'autre côté une partie plus épaisse destinée à donner à l'édifice entier une assise, une force qui lui eût manqué. Terminant de ce côté l'édifice, le beffroi eût produit l'effet du clocher de l'église Saint-Étienne, à Vienne; aussi, son caractère massif, il l'a maintenu jusqu'à la hauteur du toit, et c'est de là qu'il a lancé sa flèche, fine, élégante, sans ornementation outrée, parce qu'il devait éviter les accrochements du regard, le laisser glisser jusqu'au sommet, où un

Digitized by Google

saint Michel terrassant le dragon gire sous l'effort des vents.

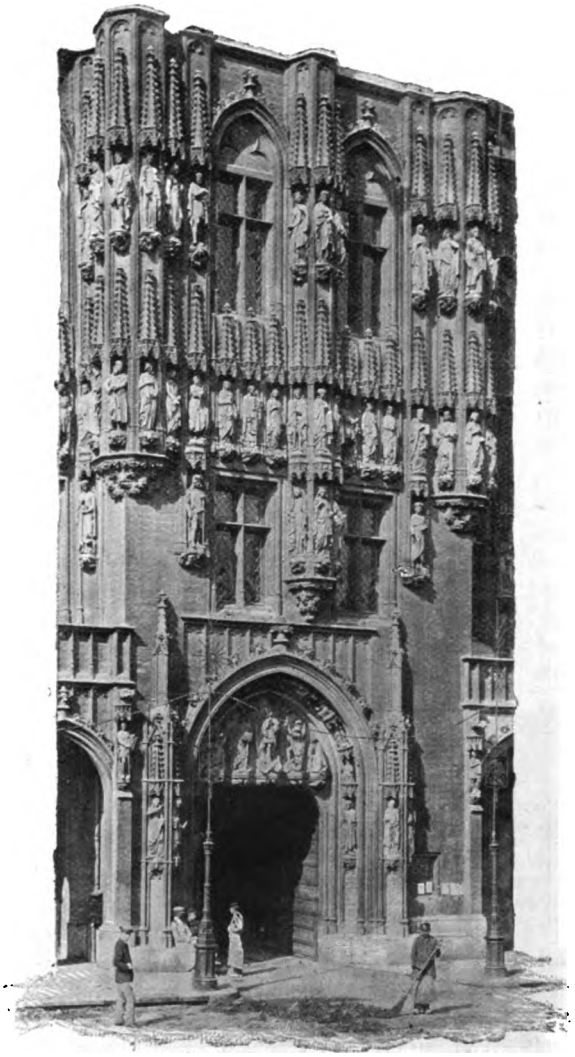
Le beffroi de Bruxelles est à la fois robuste et léger. Sa base carrée le rattache solidement à la première partie de l'édifice, et ce n'est qu'au-dessus de la grosse construction qu'il prend de la légèreté. A la hauteur du toit le beffroi devient de forme polygonale, et il fuse en trois étages éclairés par des ouvertures ogivales. Les contreforts affectent des silhouettes de tourelles couronnées de pyramidions. Des balcons et des balustrades reposent le regard, qui suit la pierre blanche découpée que les brouillards viennent souvent rendre plus aérienne, et si la pluie survient, fouettant les sculptures, ruisselant sur les murailles et les ardoises, approfondissant les ombres, l'Hôtel de Ville en entier se dégage et s'enlève dans la confusion de sa masse avec l'atmosphère, se « fantômant » dans le gris, tandis que le saint Michel, point d'or, semble prendre un vol fantastique au-dessus de la cité qu'il protège.

La seconde moitié de l'Hôtel de Ville aide à l'illusion, car si cette seconde moitié n'est pas pareille à la première, elle ne lui est cependant pas dissemblable. Les deux parties reliées par le beffroi composent un tout, une façade digne entre toutes de l'admiration des artistes.

L'Hôtel de Ville de Bruxelles.

Digitized by Google

Il faut admettre que si ce n'est pas Van Ruysbroeck qui a conçu le plan des deux parties de la façade, il a eu un continuateur qui s'est inspiré de l'art



La porte de l'Hôtel de Ville
avec la partie basse du beffroi jusqu'au niveau du toit.

plus pur de sa flèche pour compléter l'édifice; à moins cependant que ce ne soit l'architecte de la seconde moitié qui ait construit la flèche à partir de la hauteur du toit. La seconde partie est moins chargée, moins lourde, d'un style plus uni que la première façade, et la tourelle qui la termine est de beaucoup préférable à celle qui lui fait pendant à l'autre bout de la construction. Ce n'est pas toujours l'unité de conception qui domine dans le gothique. On construisait lentement, et le temps se chargeait de modifier les plans primitifs; mais on ne peut dénier à l'Hôtel de Ville de Bruxelles une étonnante harmonie et un aspect dont le grandiose est saisissant. Si d'un côté sont des croisées et de l'autre des baies ogivales, l'ensemble éveille l'idée d'une composition unique sortie du cerveau d'un même habile ouvrier. Quand, plus tard, il a fallu agrandir l'édifice, la partie gothique était si belle que, sans doute, on n'attacha aucune importance aux corps de bâtiment qu'on souda en arrière de la façade : ils n'avaient pas besoin d'avoir un style.

Cependant lorsqu'on traverse la cour, pavée avec un art mosaïste qu'apprécient médiocrement les pieds délicats, deux fleuves en marbre blanc couchés sur leurs vasques noires vous transportent sans transition en plein Louis XIV; l'escalier que l'on prend, en face de l'escalier d'honneur, et les antichambres, avec leurs grands portraits, sont aussi glaciales que les corridors de Versailles, mais on s'aperçoit bientôt que des travaux de restauration et d'embellissement ont été entrepris et poursuivis avec suite et sagacité.

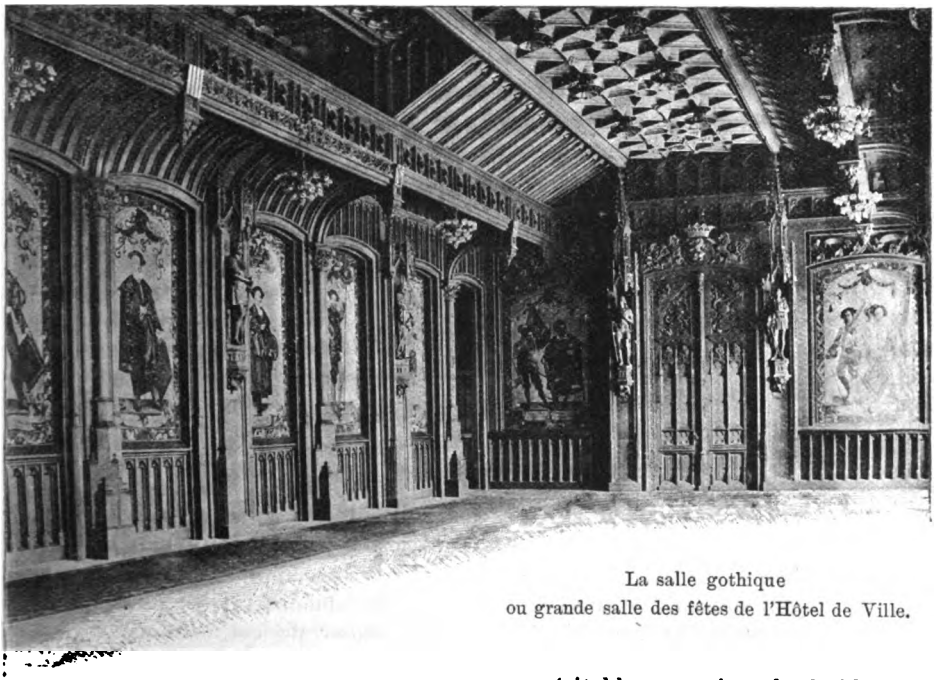
Si Bruxelles doit beaucoup à son ancien bourgmestre Anspach, elle ne devra pas moins au bourgmestre Buls, car celui-ci, grand artiste lui-même, a non seulement développé, embelli, redonné un style à cette ville charmante et hospitalière qu'on nomme Bruxelles, mais il a tenu à terminer son Hôtel de Ville et à sauvegarder sa Grand'place.

Pour cela, il n'a rien épargné. Les maisons appartenaient à des particuliers et l'administration communale est par-

Digitized by Google

venue soit par des conventions amiables, soit sous la menace d'expropriation, à imposer un contrat qui assure la restauration et la conservation des maisons. Le cadre de l'Hôtel de Ville est désormais à l'abri du vandalisme des particuliers, espérons qu'il l'est aussi de celui des guerres.

Au dedans de l'édifice communal la salle où Buls siège à la plus haute



La salle gothique
ou grande salle des fêtes de l'Hôtel de Ville.

stalle, la salle du Conseil-Communal, est d'un pur style Louis XIV. Le plafond, peint par Janssens, est contourné par une frise très large dont l'ornementation dorée est d'un goût très pur. La salle entière est éclairée par cette frise, elle nuit à l'éclat du jour et éteint les peintures. Dans cette partie relativement moderne de l'Hôtel de Ville, on ne retrouve rien qui soit plus délicieux que cet ornement, et pourtant d'autres belles salles appartiennent encore à la même époque, comme la salle Maximilienne, dont le plafond représente les États du Brabant et qui est décorée de tapisseries de la vie de Clovis, quand il lui faudrait de belles tapisseries ayant des sujets tirés de l'histoire de son admirable commune. Il y a beaucoup de tapisseries à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, et aucune peinture ne peut rivaliser avec les tons chauds, la richesse, le cossu que donne le point de haute-lisse. Une salle comme celle du Collège, quand on y passe, vous procure une véritable sensation de froid, tout imaginative que soit cette sensation. C'est que les peintures qui s'y trouvent : le *Napoléon,* peint par Meynier et envoyé au chef-lieu du département de la Dyle, le *Guillaume Ier* des Pays-Bas, par Pœlinck, les portraits des bourgmestres Rauppe, Brouckère, Fontainas, Anspach, et des membres du gouvernement provisoire, par Picqué, ne constituent guère des motifs d'ornementation, car malgré la belle et noble mine des personnages, ils laissent une impression de sécheresse et de glace que ne peut enlever le caractère historique qu'ils revêtent indubitablement.

Digitized by Google

Sans vouloir remonter plus haut, on sait que la paix d'Utrecht, celle qui mit fin à la guerre de la Succession d'Espagne, en 1713, donna la Belgique à l'Autriche. Les Allemands trouvèrent de grandes difficultés à gouverner un pays qui leur refusa tout subside. Ils firent trancher, sur la Grand'place, la tête au vieux patriote Aneessens, le tourneur de chaises, mais ce supplice, ajouté à tant d'autres, eut pour résultat d'augmenter des résistances que rien ne pouvait plus détruire. Il fallut le duc Charles de Lorraine pour assurer à la Belgique une période de calme et de prospérité. Puis le grand mouvement de la Révolution gagna ce pays. Dumouriez entra à Bruxelles le 14 novembre 1792. Reprise encore sur François II, qui y était revenu, la Belgique fut annexée à la France. Après Waterloo, le prince d'Orange-Nassau, comme roi des Pays-Bas, y passa une année sur deux, mais une haine sourde empêcha toujours la Belgique de se souder à la Hollande. En août 1830, une révolution éclata, les Hollandais furent chassés, et la France, loyalement, aida de ses armes à la consolidation et à l'indépendance de la Belgique. Le prince Léopold de Saxe-Cobourg monta sur le trône en 1831 et épousa une princesse française. La Belgique avait joui durant une année d'un gouvernement provisoire composé de Charles Rogier, Jolly, Félix de Mérode, d'Hoogvorst, Gendebien, Sylvain van de Veyer et de Potter. Ce sont ces patriotes qui ont été peints par Picqué, dont le tableau aide à former ce salon historique dont vous consolent les cabinets des échevins et le cabinet du bourgmestre.

Le cabinet du bourgmestre, moderne, sauf un plafond de Van Orley, est excessivement riche et bien disposé pour le travail et les audiences. On y pénètre par une antichambre décorée de vues du vieux Bruxelles. C'est à côté de cette salle que se trouve l'escalier d'honneur orné, dans le bas, d'un encombrant saint Michel en bronze dont il est mieux de ne pas trop parler, et chargé dans le haut de peintures de Lalaing, fils de ce comte de Lalaing qui se donna en spectacle aux Bruxellois en ne quittant pas durant sa vie entière une culotte et un justaucorps vieux de deux siècles. Sans doute pour protester contre les tendances rétrogrades de son père, le fils se sert de brosses très modernes. L'escalier était sombre, il a travaillé dans le bitume. C'est la mode aujourd'hui de maroufler dans les plafonds des tableaux peints à l'atelier. Cette mode fait qu'on n'a jamais de toile qui paraisse absolument à sa place et qui soit exactement dans son jour. Comme plafond, nous avons cet exemple, à l'Hôtel de Ville de Paris, de messieurs en noir assis dans des fauteuils d'orchestre, regardant une apothéose. En général, on croyait les ciels faits pour des compositions plus éthérées, on leur demandait de la lumière et de l'air. Aujourd'hui, les ciels ressemblent à des couvercles de marmites, on les fait descendre sur votre tête comme le fameux plafond de la *Maison du Baigneur*. Les peintures de Lalaing, qui en soi dénotent du talent, sont dans l'esthétique anarchiste actuelle. Elles écrasent le regard ; mais peut-être y a-t-il là un inconvénient auquel on remédierait en chargeant d'or les encadrements.

Du palier de cet escalier on entre dans une salle tout en boiserie, la grande salle gothique, qui sera l'honneur éternel de l'architecte actuel de l'Hôtel de Ville, Jamaer. Cette salle est en chêne d'une sobre ornementation, très pure dans ses lignes, qui sont coupées par les statues en bronze des anciens magistrats de Bruxelles et par des tapisseries représentant des métiers. Ces tapisseries ont été exécutées, sur les dessins de Geets, par Bracquenié, qui divise ses productions artistiques entre Aubusson et Malines. Les couleurs chaudes de ces tapisseries, les notes brillantes du bronze patiné clair mettent en valeur les moulures et même les veines du bois vernissé. Les hautes fe-

Digitized by Google

nêtres à meneaux laissent tomber dans la salle un jour pâle. Les yeux repos saisissent à la fois l'ensemble et les détails, des lambris au plafond, sous lequel s'ouvre la tribune pour les musiciens. L'architecte a eu soin de donner peu d'importance aux faisceaux de lumière électrique, ce qui empêche l'aspect de changer le soir, et les belles Bruxelloises qui dansent dans cette salle, les jours de fête à l'Hôtel de Ville, peuvent se dire qu'elles ont un cadre qui fait valoir leur joliesse autant que leur toilette.

Auprès de la salle gothique est la salle des mariages dont le plafond reproduit, dans ses caissons, les armes des métiers de Bruxelles. Des boiseries et de grandes figures en plein chêne, exécutées à Louvain, relient le fond de cette salle à la salle gothique, tandis qu'à l'opposé, au-dessus du fauteuil de l'échevin de l'état civil, est une figure allégorique de la ville de Bruxelles, peinte par Cardon, en 1881, dans un goût archaïque qui convient à la fresque. Le long de cette peinture court une banderole sur laquelle on lit :

*Hier bindt uw de liefde bly te gader*
(Qu'ici l'amour vous unisse joyeusement);

ce qui ne laisse pas d'être très flatteur pour les époux, pour l'officier qui les unit et même pour le code civil.

On descend de l'Hôtel de Ville par l'escalier des Lions, le plus joli des escaliers de ce magnifique édifice. Il est orné de deux superbes peintures d'Émile Wauters, dont l'une représente Jean IV accordant en 1421 la nomination de deux bourgmestres, et l'autre Marie de Bourgogne promettant solennellement, en 1477, d'observer les coutumes et de maintenir les immunités de la ville de Bruxelles.

Autour du plus haut palier on a placé sur des socles de pierre des statues d'albâtre dont la fausse transparence se fond harmonieusement avec les peintures et la couche grise de la muraille. Quelques pas, une main qui glisse sur la rampe gothique, et on se retrouve sans transition brusque au centre de la place de l'Hôtel-de-Ville.

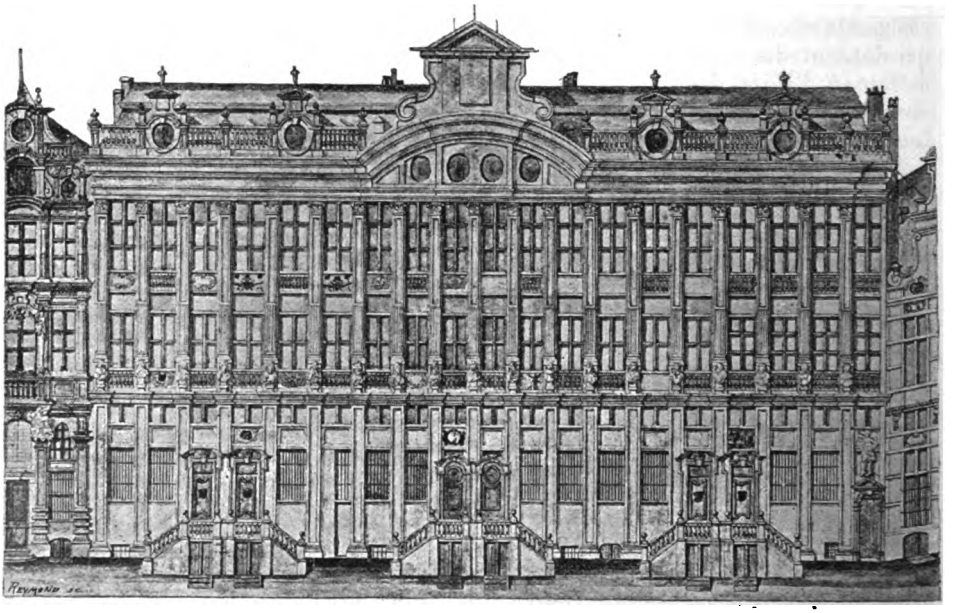
Négligée pendant de longues années, cette place est donc devenue l'objet des attentions, des soins paternels de la municipalité, qui ne recule devant aucun sacrifice pour la conserver à l'admiration des artistes et des gens de goût. Les maisons ont été réparées, repeintes, redorées, la Maison du Roi reconstruite.

Ce n'est pas qu'en réalité cette place soit très ancienne; si on excepte l'Hôtel de Ville, elle a été presque entièrement réédifiée après le bombardement de 1695, lorsque Louis XIV ayant déclaré la guerre à l'Espagne, le maréchal de Villeroi, toujours malheureux dans ses expéditions, assiégea la cité brabançonne et incendia plus de quatre mille immeubles; mais les maisons reconstruites conservèrent quelque chose de leur ancien caractère allemand ou espagnol, et elles l'agrémentèrent de ce qui était à la mode. Nous devons à l'extrême obligeance du bourgmestre de Bruxelles de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le fac-similé des dessins qui furent faits pour la reconstruction de la Grand'place. Nous donnons ces curieux dessins avec des légendes et nous décrirons les maisons qui furent rebâties en reprenant l'étude de la Grand'place, telle qu'elle existe actuellement. La façade qui se voit à droite en sortant de l'Hôtel de Ville, et qui tient un côté de la Grand'place, ne laisse aucun doute sur l'époque de sa construction. C'est un minime succédané de Versailles. Rien n'y manque, ni les bustes, ni les pilastres, ni la balustrade de couronnement. Les dorures lui sont utiles, c'est la seule chose qui la relève, et il en faudrait ajouter encore au rez-de-chaussée. Ce bâtiment porte le nom de Maison des ducs de Brabant parce qu'à la base de chaque pilastre est placé le buste d'un de ces ducs avec son nom écrit. Elle a été construite par De Bruyn, architecte de la Ville. Elle présente ce qu'il est convenu d'appeler une belle ordonnance, comme la colonnade du



Digitized by Google

Louvre ou comme la seconde façade de Versailles, celle que l'on a construite sur le jardin en élargissant le principal corps du palais; mais elle est loin de son modèle, et on la sacrifierait aisément, si longue soit-elle, pour une toute petite maison qui lui est voisine et qui entraîne de la finesse et de l'élégance, le dessin des cariatides, font de cette maison la plus jolie peut-être du groupe de la Grand'place. Elle est suivie, dans la rue de la Colline des maisons dites : la Demi-cuve et le Coffy également dignes de remarque.



La Maison de la Balance. La Maison des ducs de Brabant.
(D'après les premiers plans de reconstruction.)

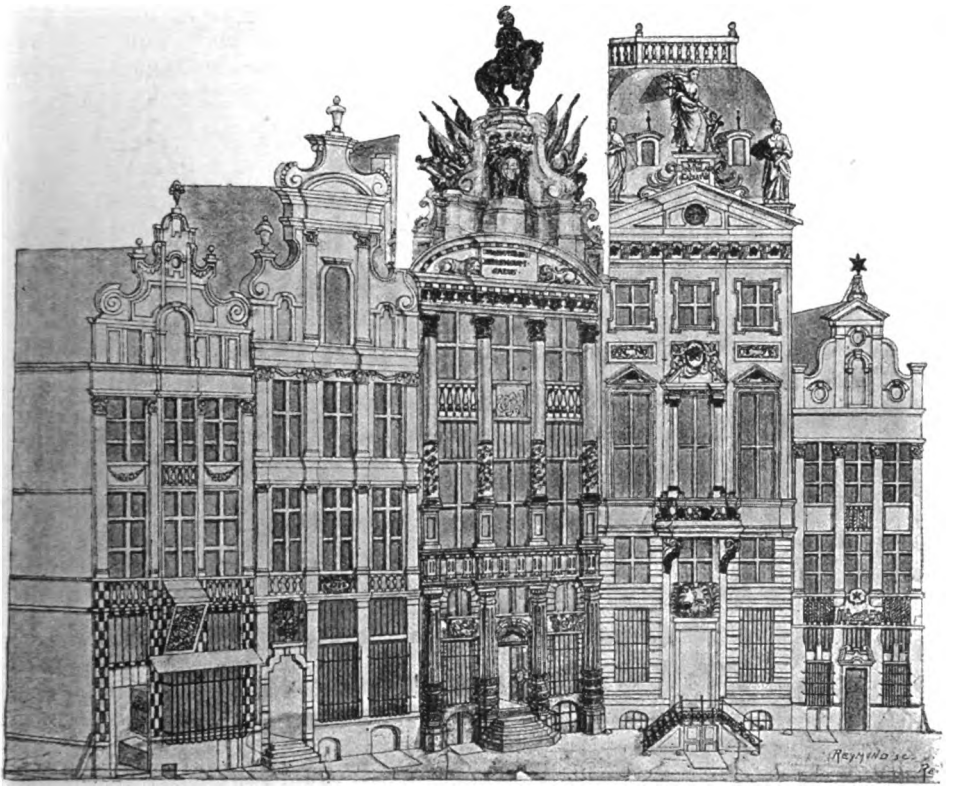
a l'air de se dissimuler dans la rue étroite, la Maison de la Balance. Cette maison est percée, au rez-de-chaussée, de trois ouvertures surmontées d'œils-de-bœuf; au milieu, appuyés sur des pilastres, deux nègres accroupis servent de consoles à un balcon léger, qui supporte deux cariatides reliées par deux amours qui tiennent une balance au-dessus de laquelle on lit dans un cartouche : « A la balance. » Ce motif central est encadré par des colonnes, qui se retrouvent à chaque fenêtre. Le second étage a le même nombre d'ouvertures et un œil-de-bœuf au centre du fronton. Des notes d'or, sobrement disposées, relèvent la tonalité uniforme de la pierre. Une proportion remarquable dans les lignes, une régularité

L'harmonie n'est cependant pas un privilège de la Maison de la Balance, et il n'y aurait rien d'étonnant, à en juger par les dispositions des ordres de colonnes, qui feraient honneur à Vitruve, que — de même que le sculpteur Marc de Vos prêta son ciseau à plusieurs des décorations — un architecte eût jeté un coup d'œil sur chacun des édifices qui, originaux pris en particulier, forment un ensemble où chaque maison se rattache à ses voisines par quelque détail caractéristique.

Par exemple, si, sur l'alignement de l'Hôtel de Ville, il n'y a à rattacher au groupement général que la Maison des Brasseurs, surmontée de la statue équestre de Charles de Lorraine érigée en 1854 pour remplacer celle de Maxi-

Digitized by Google

milien-Emmanuel, électeur de Bavière, abattue par les Français en 1793, sur le côté où se voient les Maisons des Corporations on retrouve, presque sur toutes, des colonnes disposées classiquement en doriques, ioniques, corinthiennes et composites, selon qu'il est entouré de bas-reliefs qui sentent bien l'époque indiquée sur la maison même : 1699. Le balcon de pierre qui est au-dessus est évidemment calculé pour fournir une base suffisante à de jolies statues de Dillens représentant les cinq parties du monde; à l'étage au-dessus



**Rue des Chapeliers. — Maison dite des Trois-Couleurs. — La maison suivante n'a pas de légende. — Maison de la corporation des Brasseurs. — Maison dite du Cygne, corporation des Bouchers. — Maison dite de l'Étoile.**

(D'après les premiers plans de reconstruction.)

ordonné par les règles du beau style; les entablements révèlent leur similitude, et si les acrotères sont de forme flamande, cette forme se répète, flèche, pyramidion ou fleuron. La Maison de la corporation des Merciers est dénommée Maison du Renard, à cause d'un petit renard assis au-dessus de la porte d'entrée, qui est comme la signature de l'habile sculpteur qui s'est prodigué à cette époque; au-dessous de ce renard au nez pointu on lit : *In de Vos;* il est ces cinq statues sont remplacées entre les fenêtres par des gaines d'un heureux dessin dont les têtes de femmes soutiennent l'entablement d'un fronton surmonté de la statue dorée de saint Nicolas.

Mitoyenne de la Maison du Renard est la Maison du Cornet, élevée pour la corporation des Bateliers, par l'ingénieur Pastorana. C'est celle dont le goût est le plus douteux, mais non pas l'originalité, car son étage supérieur repré-

Digitized by Google

sente exactement la poupe d'un ancien navire, avec ses larges hulots et ses sculptures, navire qui flotte, comme il convient, au-dessus d'un Neptune armé de son trident et accompagné de chevaux marins. On a poussé si loin le sentiment de l'exactitude qu'on a figuré la gueule de quatre canons que gardent deux petits matelots, qui se détachent sur le ciel aussi bien que s'ils montaient

pereurs romains ornent le dernier étage, surmonté d'un faîte excessivement gracieux, dont l'antéfixe est un beau phénix élevant sa tête vers les cieux, image sans doute de la maison sortie de ses cendres. Cette maison appartenait à la corporation des Archers.

Trois corporations se sont cotisées pour construire la maison qui vient ensuite : les Ébénistes, les Menuisiers et les

**Maison dite du Renard, corporation des Merciers. — Maison dite du Cornet, corporation des Bateliers. — Maison dite de la Louve, corporation des Archers. — Maison dite du Sac, corporations des Menuisiers, Ébénistes et Tonneliers. — Maison de la corporation des Imprimeurs et Libraires. — Maison de la corporation des Boulangers.**

**(D'après les premiers plans de reconstruction.)**

« au haut de la hune ». Jouxte la Maison des Bateliers est la Maison de la Louve, ainsi baptisée d'un bas-relief placé au-dessus de la porte qui représente Romulus et Rémus avec leur mère nourrice, et qui a été construite par Herbosch. La Maison des Bateliers n'a pour ainsi dire pas de balcon, il y est remplacé par la galerie qui se voyait dans les frégates et les vaisseaux de ligne, splendides monuments de navigation, au-devant des chambres de poupe; mais dans la Maison de la Louve nous retrouvons le balcon et, contre les pilastres, de jolies statues représentant la Vérité, le Mensonge, la Paix et la Discorde. Au-dessus on lit : *Firmamentum imperii. — Infidiæ status. — Salus generis humani. — Eversio Reipublicæ,* et quatre médaillons d'em-

Tonneliers; d'un bas-relief, on l'appelle la Maison du Sac; elle porte la date de 1697 en son fronton flamand, d'où tombent deux guirlandes. Cet édifice est un des plus ornés de la Grand'place. On peut le comparer à une grande armoire flamande. Les balcons ont l'air d'être en bois tourné, les colonnes engagées sont menues, les cariatides, les pots, les consoles, les épis sont ouvrage d'ébéniste. On a envie d'ouvrir cette maison comme un cabinet pour y chercher des tiroirs de lapis et d'ivoire. Malheureusement, ces maisons sont toutes en façade, le dedans ne présente presque pas d'intérêt. Peut-être certains détails y sont-ils recouverts de plâtre, mais c'est ce qu'on ignore. La maison suivante, celle des Imprimeurs, n'a rien de comparable à la maison

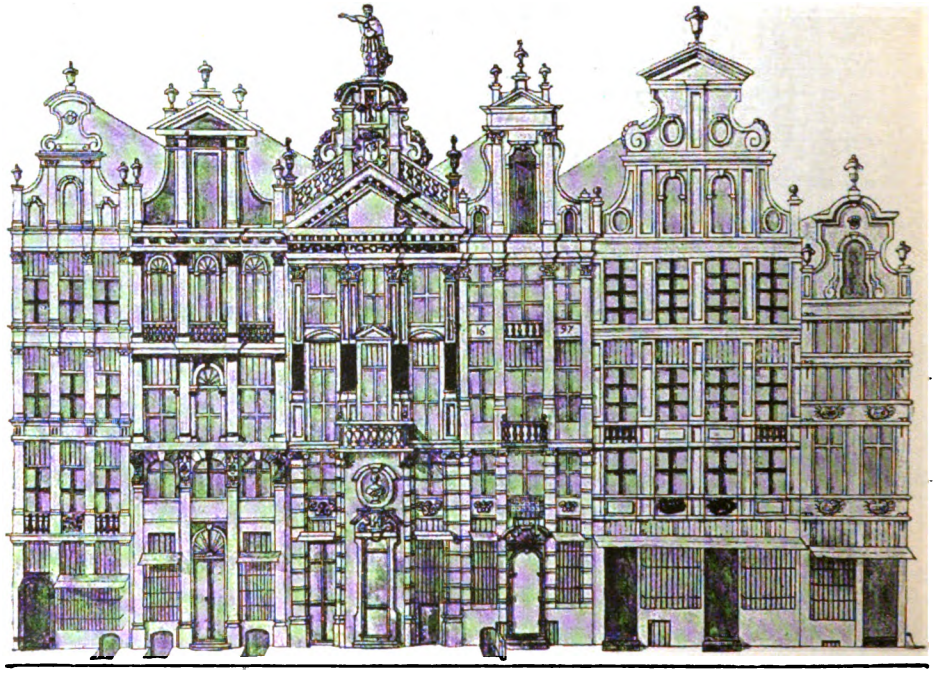
Digitized by Google

Les maisons des corporations photographiées dans leur état actuel.

La Maison du Paon et autres maisons flanquant la Maison du Roi.
(D'après les premiers plans de reconstruction.)

Digitized by Google

Plantin-Moretus, dont la ville d'Anvers est si fière à juste titre. Un médaillon représentant Gutenberg, Fust et Scheffer, planté sur un ornement imitant une vis de presse, en est la seule chose remarquable. A la suite se trouve, sans présenter d'intérêt, la grande Maison des Boulangers à laquelle on voudra sans doute restituer les statues et le dôme du plan primitif tel qu'on le voit dans les anciens dessins que nous venons de placer sous les yeux de nos lecteurs. Beaucoup plus belles, toujours dans la même conception générale, embellies de rehaussements d'or, sont deux ou trois maisons situées en face de l'Hôtel de Ville. La reproduction des anciens dessins montre ce que devait être ce côté, car il ne se présente pas exactement semblable. C'est même le côté le moins curieux de la Grand'place; l'autre côté, celui qui lui fait pendant, est beaucoup plus intéressant; il contient la Maison du Pigeon, Maison de la corporation des Peintres et de la corporation des Arbalétriers, la Maison de la Taupe et celle de la Chaloupe qui appartenaient l'une et l'autre à la puissante corporation des Tailleurs, enfin la jolie Maison de la Bourse d'or. La réunion de ces maisons est très pittoresque; mais, sur ce plan, la Maison du Roi absorbe entièrement l'attention.

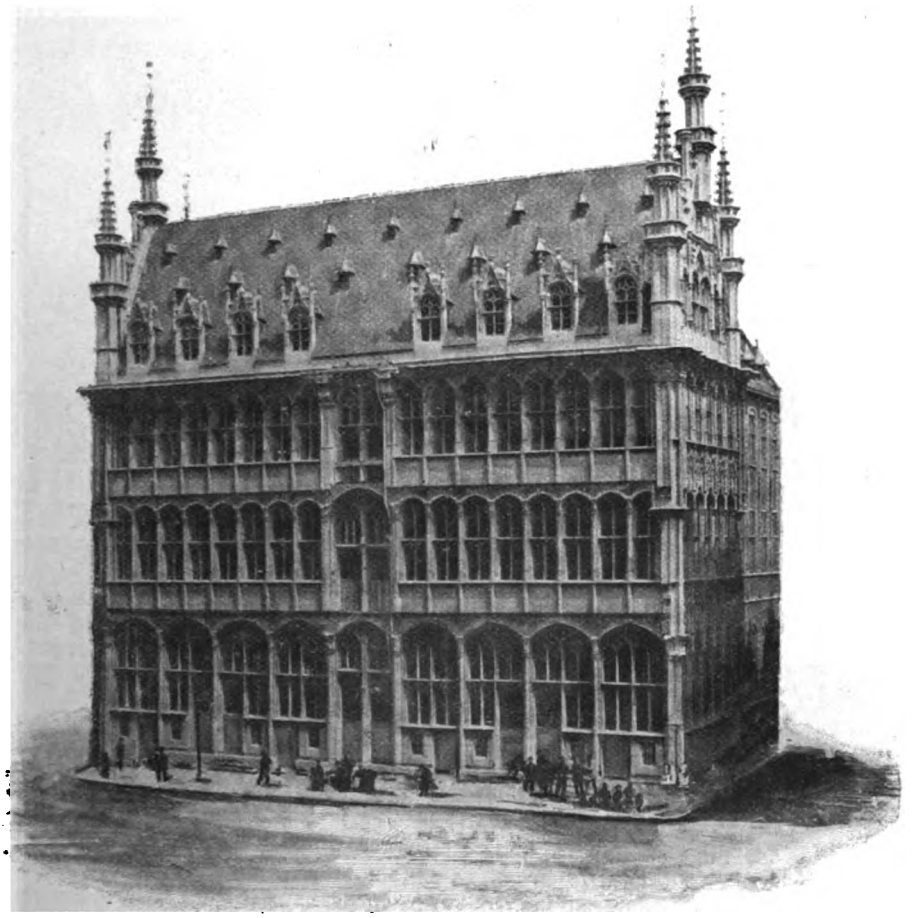


La maison du Pigeon, corporation des Peintres et des Arbalétriers. — Les maisons de la Taupe et de la Chaloupe, corporation des Tailleurs. — La maison de la Bourse d'or.
(D'après les premiers plans de reconstruction.)

L'édification de ce palais, que l'on classa parmi les monuments de style ogival tertiaire, fut commencée par ordre de Charles-Quint. Il se composa d'abord de deux étages et d'un motif central où était figuré la sainte Vierge. Au-dessous des fenêtres, plus tard, on inscrivit au premier étage : *Hic votum pacis publicæ Elisabeth consecravit,* et au second étage : *A peste, fame et bello libera nos, Maria pacis.* Cette inscription s'adressait en particulier à Marie-Élisabeth, alors gouvernante des

Digitized by Google

Pays-Bas. La Maison du Roi avait déjà changé d'aspect. Il n'était plus question de l'habiter. On y détenait, avant de leur trancher la tête devant la porte même, les comtes d'Egmont et de Hornes. Aujourd'hui on a fait communiquer la Maison du Roi avec l'Hôtel de Ville par un corridor souterrain, on a formé à l'intérieur un musée municipal et on a notablement modifié l'extérieur. Nous pouvons, toujours grâce à l'obligeance du bourgmestre Buls, offrir dans le *Monde Moderne* ce magnifique édifice à peu près tel qu'il existait primitivement, quelques modifications et suppressions s'étant faites avec le temps; puis mettre sous les yeux de nos lecteurs le premier plan arrêté par le très habile et très compétent architecte Jamaer; et enfin montrer, grâce à une photographie commandée pour nous par le bourgmestre, l'édifice complètement achevé, semblant sortir d'un écrin de peluche, chef-d'œuvre d'un maître de la corporation des Orfèvres.

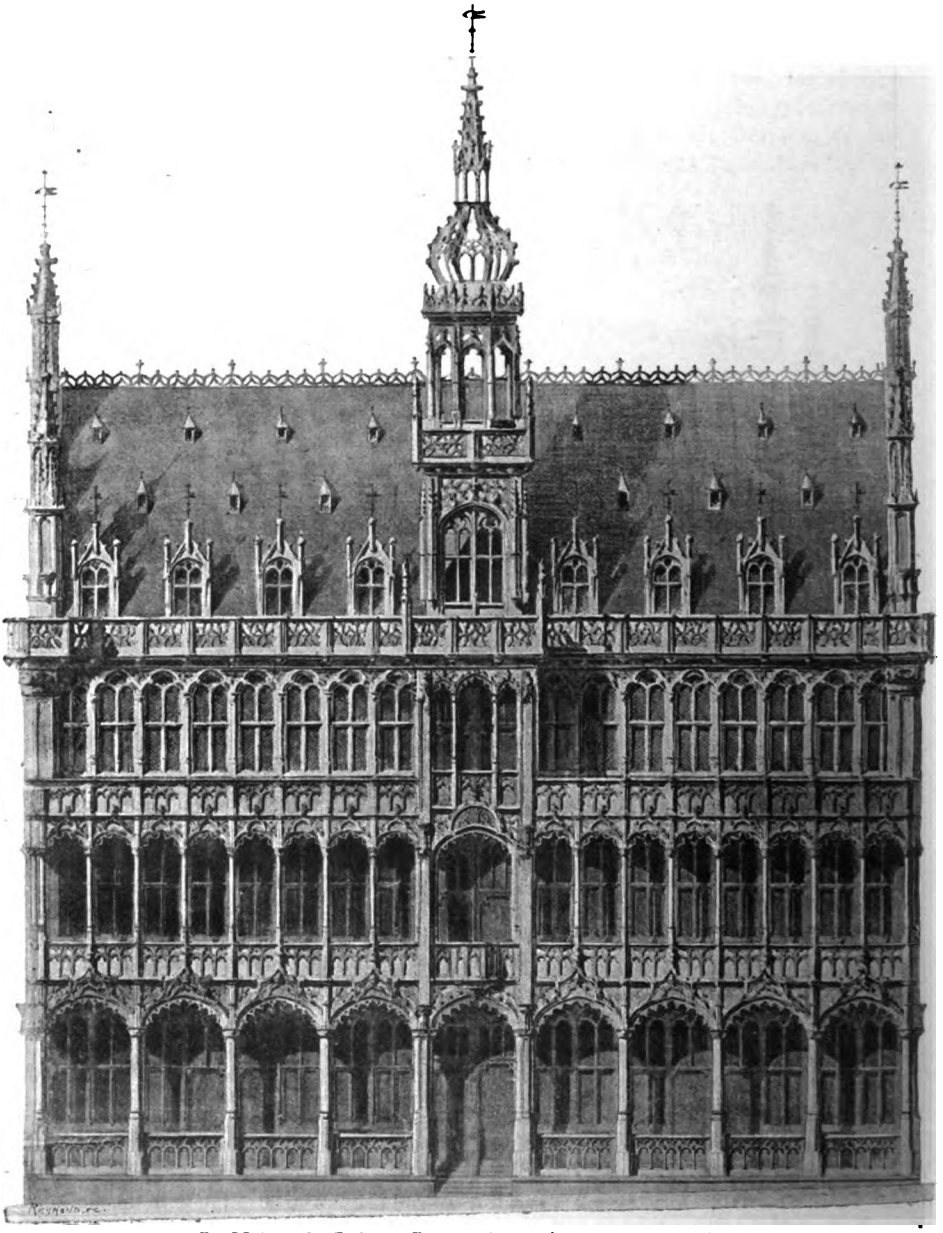


La Maison du Roi, à peu près telle qu'elle fut conçue en son plan primitif.

C'est un Alhambra de gothique fantaisiste. La pierre blanche, mêlée à la pierre bleue des Écaussines, s'arrondit

Digitized by Google

et se tord en volutes et en cordons gracieux. La Maison du Roi, dans un autre style, rappelle le palais Vendramin, ou



La Maison du Roi. — Le premier projet de reconstruction.

encore mieux le palais d'Oro, à Venise; elle a des contours comme ceux du mausolée de don Manuel, à Batalha. L'ornementation a été doublée par une galerie à chaque étage, comme si le dessin de l'antique façade eût semblé insuffisant pour donner la sensation de la guipure de pierre. On a remplacé les épis sur les pignons, sur les lucarnes, également par

Digitized by Google

de petits personnages de bronze revêtus d'or pur; leurs bannières servent de girouettes; ils proclament la gloire éternelle de l'architecte Jamaer, ils montent, peuple la Grand'place, qui est éclairée à l'électricité. Les façades blanchissent, les ors des maisons resplendissent, les ombres portées sont nettes. Tout se

La Maison du Roi reconstruite par l'architecte Jamaer après son complet achèvement.

gnomes armés en preux, la garde autour du campanile terminé par un toit en ardoise à renflement bulbeux. C'est ce campanile qui contient le carillon. Le soir, les airs retentissent de notes argentines, et une douce évocation précise sur la place, tandis que les crêtes des toits et la flèche de l'Hôtel de Ville s'estompent dans l'immensité de la nuit. La Grand'place de Bruxelles vous a donné une sublime sensation d'art.

EDGAR MONTEIL.

Digitized by Google

# LA QUESTION MONÉTAIRE

La question monétaire s'agite depuis près d'un demi-siècle entre les économistes et les hommes d'État. Elle a soulevé dans ces derniers temps les discussions les plus vives. La *Société d'économie politique* consacrait récemment à son examen une mémorable séance. Beaucoup d'hommes politiques, la rattachant aux difficultés de la situation économique actuelle, se préoccupent des conséquences qu'elle peut avoir, dans un avenir prochain, sur la prospérité de notre pays. Le moment paraît opportun d'appeler, par une exposition débarrassée de tout caractère aride et complexe, l'attention du grand public sur cette grave question dont l'importance va grandissant tous les jours.

La monnaie de tous les pays comprend exclusivement les pièces d'argent et d'or, frappées par l'État au titre légal; il n'y faut pas comprendre le billon ou menue monnaie, dont la composition est variable, et qui est uniquement destiné à faire le payement des petites transactions journalières ou l'*appoint* des autres. (En France, depuis la loi de 1860, les pièces d'argent au-dessous de 5 francs sont en réalité du billon.)

Pour que la monnaie serve à l'échange des marchandises, il est nécessaire d'adopter une unité, un étalon de comparaison. On appelle *étalon monétaire* la pièce de monnaie dont la loi fixe la composition et le poids, dont elle déclare la valeur invariable, et à laquelle doit se rapporter la valeur de toutes les autres pièces de monnaie. La France a adopté l'étalon d'argent; c'est en réalité la pièce de 5 francs. L'Angleterre, depuis 1816, a pris l'étalon d'or.

On peut adopter un étalon unique, — aujourd'hui c'est l'or qui est généralement préféré, — les États de l'Union américaine, l'Angleterre, le Portugal, les pays scandinaves, la Hollande, l'empire d'Allemagne, sont dans ce cas. On peut aussi adopter deux étalons, un pour la monnaie d'or, et un pour la monnaie d'argent, comme ont fait les pays de l'Union latine de 1865, à savoir : la France, l'Italie, la Belgique et la Suisse. Dans les pays à *étalon unique* ou *monométallistes,* comme on dit aussi, les pièces d'or ont une valeur constante, celle qui est certifiée par l'empreinte légale, mais les pièces d'argent en ont une qui varie toutes les fois que la marchandise argent change de valeur. Dans les pays à *double étalon* ou *bimétallistes,* toutes les pièces, soit d'or, soit d'argent, gardent une valeur invariable déterminée par l'empreinte légale. Dans les premiers États, la monnaie d'argent varie en raison du rapport de valeur de l'or à l'argent; dans les autres, la loi déclare que, pour les monnaies, le rapport restera constant, quelles que soient les variations des deux métaux qui pourront se produire sur le marché.

En France, ce rapport a été fixé par la loi de germinal an XI, à 15 1/2.

Cette simple exposition que nous venons de faire suffit pour nous permettre de comparer les deux systèmes monétaires. Tous deux seraient également acceptables si l'or et l'argent étaient toujours offerts en égale proportion sur le marché du monde, ou du moins si leur valeur relative ne changeait jamais. Mais il n'en est pas ainsi; un grand nombre d'événements tels que la découverte de nouvelles mines, les perfectionnements apportés sans cesse à l'art de la métallurgie ou aux moyens de transport, etc., bien d'autres considérations viennent fréquemment faire varier le rapport, et d'une manière très sensible. Admettons, par exemple, que l'argent arrive à un

Digitized by Google

moment en plus grande abondance, ou qu'il soit moins demandé (c'est le fait qui se produit d'une manière à peu près continue depuis des siècles), la valeur de l'argent va baisser; que fera-t-on dans un pays comme l'Angleterre? On déclarera que le rapport de l'or à l'argent ayant augmenté, il faut, ou démonétiser les pièces d'argent pour diminuer leur titre, ou bien baisser en proportion convenable la valeur nominale de ces pièces. Au contraire, dans un pays comme la France, la constance de ce rapport étant la base du système à double étalon, les pièces d'argent vont conserver leur valeur légale, laquelle est supérieure à leur valeur réelle; dès lors, l'étranger refusera nos pièces d'argent; il se fera payer en or; et, comme le courant du commerce apporte chaque marchandise là où elle se place avec avantage, tout l'argent déprécié du dehors viendra chez nous s'échanger contre des espèces en or, subissant en outre une dépréciation nouvelle par suite de l'accumulation même. Voilà, tel que nous le montre immédiatement la théorie, le défaut capital de notre système, dans lequel on ruine le système dans sa base, en s'obstinant à maintenir la *constance d'un rapport qui est de sa nature essentiellement variable.*

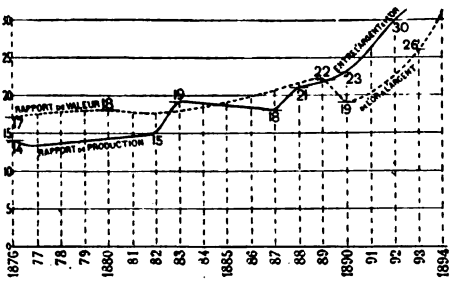
Les faits condamnent également le système à double étalon de la manière la plus absolue.

Depuis la loi de l'an XI, trois crises importantes sont venues produire des oscillations conformes aux déductions théoriques. En 1812, le rapport de l'or à l'argent s'éleva dans des proportions énormes, l'or se cacha ou disparut, les pièces d'or firent prime chez les changeurs, et cela dura jusque vers 1848. A cette époque, la découverte des mines d'or de Californie et surtout celle des mines importantes d'Australie, en 1851, donnèrent un accroissement considérable à la production de ce métal; sa valeur baissa et les pièces d'or, s'échangeant alors contre nos pièces d'argent, reparurent sur le marché. Dans les deux cas, nous avons été forcés d'accepter, en échange de l'un de nos métaux, un autre métal qui valait beaucoup moins. Depuis ce moment, la découverte de très riches mines d'argent dans l'État de Nevada et dans quelques autres contrées de l'océan Pacifique, en même temps que celle d'une très riche mine de mercure à New-Almaden, ont tellement accru la production de l'argent que le rapport de l'or à l'argent s'est élevé de nouveau considérablement.

Pendant les sept dernières années qui viennent de s'écouler, de 1887 à 1894, la production de l'argent a plus que doublé; elle s'est élevée de 3 millions de kilogrammes environ à plus de 6 millions de kilogrammes, c'est-à-dire que la somme d'argent produit a monté de 600 millions de francs à plus d'un milliard. Dans le même intervalle de temps, malgré l'accroissement considérable dû à l'exploitation des mines du sud de l'Afrique, la production de l'or n'a guère augmenté que de moitié; de 160,000 kilogrammes, elle est arrivée à 270,000 kilogrammes; le rendement aurifère du globe entier a été évalué pour l'année 1894 à 875 millions de francs. Aussi le rapport de la valeur de l'or à celle de l'argent s'est-il élevé de 21 à 34 pendant cette période.

Nous donnons ci-dessous le tableau du rapport moyen annuel de la valeur de l'or à celle de l'argent pendant les soixante dernières années.

Afin de permettre en outre de mieux comparer les faits, nous avons repré-




senté par ce diagramme les variations correspondantes du rapport de pro-

Digitized by Google

duction et du rapport de valeur relative des deux métaux.

On voit, par le seul examen de ce diagramme, que le rapport de la valeur de l'or à celle de l'argent suit une marche très sensiblement parallèle à celle de la production de l'argent. Ce rapport, auquel la loi attribue une valeur fixe de 15,5, était déjà supérieur à 18 en 1881; au mois de décembre dernier, il s'élevait à 33,70 à la Bourse de Londres, comme d'ailleurs à celle de Paris. Aussi, aujourd'hui, au lieu de donner 15 kil. 500 d'argent pour payer 1 kilogramme d'or, nous sommes obligés d'en donner 33 kil. 700, c'est-à-dire de payer plus de 50 pour 100 en plus de la valeur légale de l'argent.

Il résulte de là, pour la France, une perte dont il est aisé d'apprécier l'importance.

Au mois de décembre de l'année 1894, qui vient de s'achever, le bilan de la Banque de France accusait une encaisse en argent de 1,239,206,917 francs, et la cote du rapport de l'or à l'argent à la Bourse de Londres, comme à celle de Paris, était de 33,70; la baisse de l'argent, supérieure de ce fait à 50 pour 100, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, nous occasionnerait donc une perte de 600 millions, si nous voulions procéder à l'opération de la démonétisation de l'argent. Il y a vingt ans, cette opération nous aurait coûté environ 30 millions; on voit ce que nous a valu notre persistance à garder le régime du double étalon universellement condamné. Nous voici acculés maintenant à une sorte d'impasse, ou perdre plus d'un demi-milliard en démonétisant l'argent, ou conserver une quantité de métal qui subit une

RAPPORT MOYEN ANNUEL DE LA VALEUR DE L'OR

A CELLE DE L'ARGENT A LONDRES DEPUIS 1833.

| ANNÉES. | RAPPORT entre L'OR et L'ARGENT. | ANNÉES. | RAPPORT entre L'OR et L'ARGENT. | ANNÉES. | RAPPORT entre L'OR et L'ARGENT. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1833. . . . . | 14,9 | 1854. . . . . | 14,4 | 1875 . . . . . | 16,5 |
| 1834. . . . . | 14,7 | 1855. . . . . | 14,4 | 1876 . . . . . | 17,8 |
| 1835. . . . . | 14,8 | 1856. . . . . | 14,4 | 1877 . . . . . | 17,2 |
| 1836. . . . . | 15,7 | 1857. . . . . | 14,3 | 1878 . . . . . | 17,9 |
| 1837. . . . . | 15,8 | 1858. . . . . | 14,4 | 1879 . . . . . | 18,4 |
| 1838. . . . . | 14,8 | 1859. . . . . | 14,2 | 1880 . . . . . | 18 » |
| 1839. . . . . | 14,7 | 1860. . . . . | 14,3 | 1881 . . . . . | 18,2 |
| 1840. . . . . | 14,7 | 1861. . . . . | 14,5 | 1882 . . . . . | 18,2 |
| 1841. . . . . | 14,7 | 1862. . . . . | 14,3 | 1883 . . . . . | 18,6 |
| 1842. . . . . | 14,9 | 1863. . . . . | 14,4 | 1884 . . . . . | 18,6 |
| 1843. . . . . | 14,9 | 1864. . . . . | 14,4 | 1885 . . . . . | 19,3 |
| 1844. . . . . | 14,8 | 1865. . . . . | 14,5 | 1886 . . . . . | 20,7 |
| 1845. . . . . | 15,9 | 1866. . . . . | 14,4 | 1887 . . . . . | 21,1 |
| 1846. . . . . | 14,9 | 1867. . . . . | 15,5 | 1888 . . . . . | 21,9 |
| 1847. . . . . | 14,8 | 1868. . . . . | 15,5 | 1889 . . . . . | 22,0 |
| 1848. . . . . | 14,9 | 1869. . . . . | 14,6 | 1890 . . . . . | 19,7 |
| 1849. . . . . | 14,8 | 1870. . . . . | 15,5 | 1891 . . . . . | 20,6 |
| 1850. . . . . | 14,7 | 1871. . . . . | 15,5 | 1892 . . . . . | 23,6 |
| 1851. . . . . | 14,5 | 1872. . . . . | 15,6 | 1893 . . . . . | 26,4 |
| 1852. . . . . | 14,5 | 1873. . . . . | 15,9 | 1894 . . . . . | 34 » (mois de déc. 1894.) |
| 1853. . . . . | 14,4 | 1874. . . . . | 16,1 | | |

Digitized by Google

équivalente dépréciation sur le marché.

La loi aura beau déclarer chez nous, et dans les pays de l'Union latine, qu'une pièce d'argent pesant vingt-cinq grammes vaut 5 francs, elle ne peut pas empêcher que cette pièce ne vaille en réalité que 2 fr. 50.

Voilà à quoi se réduit, à proprement parler, la *Question monétaire*.

Cette question est grave. L'avilissement de l'argent n'a pas seulement pour effet, la diminution de la valeur de notre encaisse métallique; il a encore pour conséquence l'abaissement du prix de certains produits industriels et agricoles comme le blé, le coton et la soie. En effet, ces produits qui nous viennent surtout de l'Inde, de la Chine et du Japon, pays toujours régis par le système de l'étalon unique d'argent, peuvent être livrés chez nous à des prix bien inférieurs aux nôtres, étant payés avec une monnaie qui a diminué de valeur.

Des conférences internationales ont eu lieu pour essayer de remédier au mal qui devient tous les jours plus grands, en 1877, en 1878, en 1882; on ne put parvenir à s'entendre. L'Angleterre et surtout l'Allemagne qui, après avoir encaissé notre rançon de cinq milliards, était brusquement passée au monométallisme, ne voulurent pas renoncer à l'étalon unique. Les économistes délégués aux conférences annuelles par les peuples intéressés n'ont réussi qu'à faire adopter quelques faibles mesures palliatives. Ils ont limité la fabrication des monnaies d'argent et déterminé la somme maxima qui pourrait être versée en argent dans les payements internationaux. La France, heureusement, sur la proposition de M. Léon Say, s'est décidée en 1877 à supprimer totalement le monnayage de l'argent. Aujourd'hui, il ne se frappe plus une seule pièce de 5 francs à l'Hôtel des monnaies de Paris; mais cela n'empêchera pas nos pièces de 5 francs, qui sont répandues dans le monde entier, de nous revenir un jour. Il nous en reviendra plus que nous n'en avons émis, car les autres pays n'hésiteront pas à en fabriquer de toutes semblables puisqu'ils y trouveront leur avantage.

D'ailleurs, en supprimant la frappe de l'argent, on n'a pas supprimé le mal; on n'a fait que le limiter, et cela en contribuant à avilir l'argent davantage.

Les bimétallistes réclament à grands cris la libre frappe de l'agent. Ils voudraient que toutes les nations de la terre s'entendissent pour garantir la valeur de l'argent, ainsi que le font entre elles la France, l'Espagne, la Belgique et l'Italie. Leur système n'est qu'une illusion, car, d'une part, les principales puissances refusent de s'engager, et l'on ne voit pas comment on pourrait les y contraindre; d'autre part, le résultat le plus clair en serait d'inonder le monde entier de pièces d'argent dépréciées à l'égal de fausses monnaies.

Ces bimétallistes s'agitent beaucoup en ce moment; une ligue s'organise entre eux dans plusieurs nations; des conférences ont lieu en France et en Allemagne dans le but de préparer le terrain à une conférence internationale. Les producteurs d'argent des États-Unis, les agriculteurs et les industriels d'Europe, qui ne peuvent plus lutter contre la concurrence des pays de l'extrême Orient, parviennent à s'entendre, réunis qu'ils sont par la communauté de l'intérêt; toutefois il ne dépend pas d'eux d'établir la fixité du rapport de la valeur de l'or à celle de l'argent.

Ce rapport, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte par les faits cités plus haut, n'a jamais été fixé. Ce n'est pas, comme ils le prétendent, l'adoption du monométallisme par l'Angleterre, puis par l'Allemagne, ni la suppression de la frappe en France qui ont causé l'écart actuel. La cause principale de cette élévation, c'est que l'or, en raison du progrès social, est beaucoup plus demandé ; il convient mieux aux peuples riches, qui ne veulent plus de monnaie d'argent. Comme le disait Victor Bonnet, il y a longtemps, « le bimétallisme est mort ».

L'argent est déconsidéré ; les nations qui possèdent des lingots d'argent et qui

Digitized by Google

les frappent en monnaie sont condamnées à garder cet argent, à recevoir celui de l'étranger et à lui donner en échange leur or qui vaut davantage.

La variation dans la production industrielle de l'un des deux métaux, or ou argent, ne doit non plus être regardée comme la cause de la variation de leur rapport réciproque.

Ce qui arrive depuis plusieurs années est bien fait pour le démontrer. La production de l'or s'est accrue dans des proportions considérables et cependant la valeur relative de ce métal a été toujours en s'élevant.

Ils se trompent, ceux qui espèrent que, par le fait même de l'accroissement de la production de l'or, qui dépasse depuis ces dernières années tout ce que l'on avait vu auparavant, le rapport de valeur entre les deux métaux reviendra au taux normal. A ceux-là, M. Paul Leroy-Beaulieu a répondu dans l'*Économiste français* que le « nouvel âge de l'or », inauguré par l'exploitation des mines du Transvaal, se prolongerait vraisemblablement longtemps, grâce aux gisements nouveaux du centre de l'Afrique, du Mozambique et de Madagascar; mais qu'il n'aurait pour résultat, à moins d'un essor énorme dans la production, ni une élévation sensible du prix des denrées, ni un abaissement notable du rapport de l'or et l'argent.

De toutes les discussions engagées depuis bien des années au sujet de cette question monétaire, si compliquée et si grave, il résulte qu'il n'y a qu'une seule manière de sortir de la difficulté : faire cesser la fiction légale qui maintient arbitrairement la fixité du rapport entre l'or et l'argent. Alors seulement, on sera revenu à la logique et à la vérité. Nous subirons sans doute une perte considérable ; mais cette perte est d'ores et déjà réelle, et il serait puéril de vouloir la dissimuler. La variabilité commerciale du rapport étant admise, on se trouvera en présence de deux solutions de la question : celle du monométallisme ou système monétaire à étalon unique, ou bien celle du bimétallisme sincère, c'est-à-dire le système dans lequel l'or et l'argent, librement monnayés, ne seront plus considérés que comme de simples marchandises, dont le prix variera tous les jours. Cette dernière solution aura peut-être pour elle les défenseurs de l'argent, les possesseurs de mines, ceux qui ont en vue surtout le commerce extérieur avec l'extrême Orient; mais l'étalon unique d'or, solution plus simple et plus commode, ralliera le monde civilisé.

C'est sur ce terrain seulement que l'entente est possible entre les nations. Toutes, même celles qui ne font pas partie de l'Union latine, se préoccupent à l'heure actuelle des moyens d'adoucir les maux qui résultent de la dépréciation de l'argent. L'Allemagne a manifesté tout récemment, par une déclaration du prince de Hohenlohe, son désir d'étudier la question de concert avec les autres puissances. En Angleterre, la Chambre des communes vient d'adopter sans scrutin la proposition de réunir une conférence internationale pour étudier les mesures à prendre. Quoique les intérêts en jeu soient très différents, on est d'accord aujourd'hui pour vouloir faire disparaître l'écart considérable et qui va toujours grandissant entre la valeur relative de l'or et celle de l'argent. Le seul moyen rationnel d'arriver à ce résultat, c'est d'adopter le système du monométallisme à base de l'or. C'est le système que l'Angleterre possède depuis 1816, celui auquel elle doit incontestablement sa prospérité commerciale et financière, celui dans lequel elle entend persévérer, ainsi que le déclarait hier sir William Harcourt, parce qu'il constitue le plus fort élément de sécurité de l'empire britannique. C'est le système auquel s'est ralliée d'ailleurs la majorité des délégués réunis à la conférence de Bruxelles en 1892. La France, qui est le pays le plus abondamment pourvu d'or, finira par l'adopter.

G. Pinet.

Digitized by Google

# UN MUSÉE EN PLEIN AIR

Avant de parler de l'œuvre, présentons l'homme. M. Artur Hazelius, dont nous donnons le portrait, est le créateur du musée ethnographique des pays du Nord. Son père était un des généraux les plus appréciés de l'armée suédoise.

Quand, en 1860, le jeune Artur quitta l'université d'Upsala, il se voua entièrement à l'enseignement spécial de la langue suédoise; dès cette époque il s'occupa surtout de la réforme de l'orthographe de sa langue maternelle et il quitta, en 1868, sa chaire de professeur, pour se consacrer exclusivement aux étude philologiques.

Quelques années plus tard, en 1872, en parcourant les vallées alpestres peu fréquentées de la Dalécarlie, il eut pour la première fois l'idée de fonder un musée ethnographique des pays du Nord. De toutes les provinces de la Suède, c'est certainement la Dalécarlie qui a gardé le plus longtemps intacts les mœurs, les usages et les costumes d'autrefois, ainsi que son industrie rurale.

Disséminée dans des villages isolés et entourés de forêts, la population de cette province vécut pendant des siècles complètement séparée du reste du monde. On comprend donc que chaque hameau avait gardé ses mœurs caractéristiques, son architecture spéciale, ses meubles antiques et ses costumes pittoresques. Les traditions devaient s'y maintenir plus longtemps qu'ailleurs. On tissait des étoffes bariolées sur des métiers datant des époques les plus reculées, d'après des modèles encore plus anciens; on sculptait des ustensiles de ménage dont les formes primitives remontaient au XI^e^ siècle et on construisait des bâtiments d'après des plans transmis de génération en génération.

Mais la dernière moitié de notre siècle devait tout y changer. Des rails sillonnèrent les endroits les plus éloignés, amenant des éléments nouveaux dans les vieilles mœurs des montagnes et forçant les paysans à se mettre en rapport avec les villes. Grâce aux communications rendues faciles, les campagnards se mirent à dédaigner tous ces ustensiles de ménage en bois sculpté, souvent artistiques, toujours bizarres, qui jusque-là avaient donné un cachet si curieux à leur pays, et ils ne demandèrent pas mieux que de les échanger contre la pacotille médiocre du camelot. Après le commerçant vint le collectionneur, qui paya argent comptant aussi bien le clinquant sans valeur que les parures précieuses des aïeules.

C'est à cette époque de transition que M. Hazelius parcourait la Dalé-

Digitized by Google

carlie, et c'était avec un chagrin de patriote qu'il voyait ces vestiges sacrés du passé disparaître pour ainsi dire sans laisser de traces.

Sacrifiant sa fortune personnelle, il se mit immédiatement en relation avec toute la Scandinavie, l'Islande et la Finlande, et une année plus tard, en 1873, il put déjà ouvrir la première section de son musée.

A peine débarrassé du souci de trouver pour ses collections un asile digne d'elles, un nouveau projet commençait à germer dans la pensée de M. Hazelius.

L'expérience lui avait appris qu'il y a une foule de choses qui méritent d'être étudiées de près, bien qu'elles ne puissent tenir dans l'enceinte étroite d'un musée.

M. Garnier avait déjà, en 1889, à l'Exposition universelle, créé un nouveau type de musée en présentant au public l'*Histoire de l'habitation humaine.* Aussi M. Hazelius n'eut-il plus qu'un rêve : *créer un musée en plein air.*

Il voulait réunir tout un ensemble de bâtiments formant chacun un petit musée à part, mais dont le groupement aurait présenté une idée complète du développement archéologique et ethnographique des pays scandinaves.

Pour atteindre ce but, il fallait non seulement concentrer dans un même endroit tout ce qui pouvait donner une notion exacte des demeures des ancêtres, mais aussi initier au détail de leur vie près des torrents et sur les montagnes. Il fallait introduire le visiteur dans les salles de fête des aïeux, quand au milieu des festins on buvait à la ronde ; il fallait montrer les manoirs des chevaliers du moyen âge avec leurs tours, leurs pont-levis et leurs fossés, les maisons bourgeoises des villes hanséatiques avec leurs pignons et leurs loggias, le pavillon coquet du temps de Gustave III et les habitations différentes des campagnards : la tente (*kâta*) du Lapon, la cabane (*slogbod*) du Dalécarlien, la chaumière (*backs-*

Digitized by Google

*tuga*) du Smalandais, la hutte (*jordhus*) de l'Islandais et la case (*porte*) du Finlandais, ainsi que la maisonnette solidement construite du paysan de Mora, la propriété ravissante du riche villageois de Blekinge et la ferme enclose du cultivateur aisé de la Scanie. Et chaque maison, construite de vieux matériaux, selon les anciens procédés, devait être entourée des plantes du pays.

C'était un projet grandiose digne d'une ville de premier ordre.

L'essentiel était de trouver les capitaux nécessaires et un terrain pouvant contenir ce musée en plein air. M. Hazelius a tout trouvé.

Quel pays au monde aurait bien pu lui offrir un emplacement d'une situation et d'une étendue comparables à celles de *Skansen* à Djur garden, ce parc admirable dont les buttes, les forêts et les étangs sont à eux seuls un enchantement? Au commencement d'octobre 1891 eut lieu l'inauguration de ce musée en plein air.

Certainement il manquait encore beaucoup de choses pour la complète réalisation du rêve; mais, tel qu'il se présentait au public, ce musée fut, du premier jour, le rendez-vous favori des Suédois.

Entrons! La grande porte en bois sculpté, avec sa haute toiture et sa longue hampe sous laquelle on lit en grandes lettres le nom de *Skansen,* ne paraît ouverte que pour nous recevoir.

Passons devant le petit jardin où se trouvent réunis les échantillons de toutes les productions agricoles de la Suède, et prenons directement la grande route nommée la *route de Gustave Vasa;* entrons à gauche par la route de Charles IX et visitons le camp des Lapons.

L'effet est étrange de se voir transporté à la frontière du pays, sur les Alpes de Laponie, où le Lapon nomade est à peine protégé par les forêts.

Les Lapons, tribu caractéristique d'une autre origine que les Suédois, mènent encore aujourd'hui presque la même existence qu'avant le commencement de notre ère. Il y a toutefois trois espèces de Lapons : le Lapon des montagnes, le Lapon des forêts et le Lapon pêcheur. De ces trois spécimens, ce sont surtout les Lapons des montagnes qui ont gardé intactes toutes les habitudes de la vie nomade.

Les Lapons des forêts ne courent plus

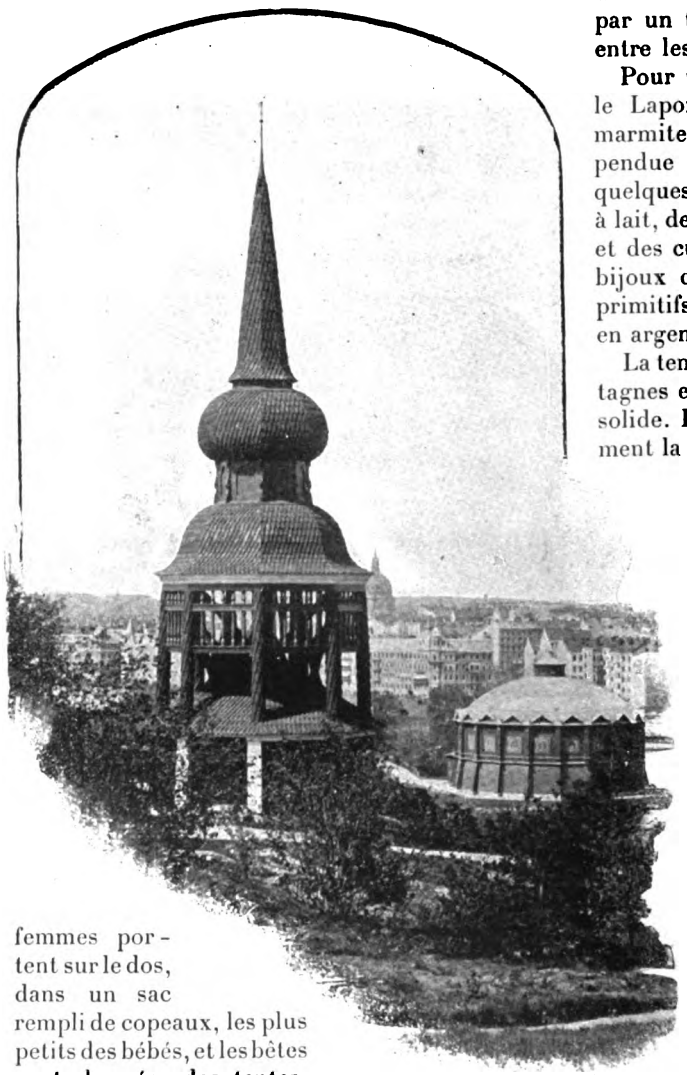
le pays. Ils préfèrent rester tranquillement dans les régions où la chasse et la pêche leur donnent une nourriture plus facile, plutôt que de battre la campagne avec les rennes si difficiles à soigner. Quant au Lapon pêcheur, il possède presque toujours un lopin de terre situé aux bords de la mer ou sur les rives des marécages immenses.

Les Lapons des montagnes sont toujours les mêmes. Leur manière de vivre n'a subi aucun changement. Au mois d'avril, quand la neige commence à fondre, ils quittent avec les rennes leur campement d'hiver pour retourner à leur abri d'automne où habituellement ils ont mis de côté quelques provisions provenant du dernier abatage. Aussitôt



Digitized by Google

que les femelles ont mis bas et que la fonte des neiges découvre de nouveaux pâturages, ils se remettent en route avec femmes et enfants, rennes et chiens. Les



femmes portent sur le dos, dans un sac rempli de copeaux, les plus petits des bébés, et les bêtes sont chargées des tentes.

Outre la *kâta,* qui n'est qu'une tente faite de perches de bois enveloppées de bure ou de peaux de renne cousues ensemble, chaque famille a son hangar où sont remisés les outils et les traîneaux. Si la tente est couverte de peaux de renne, elle est encore assez chaude, malgré les courants d'air. Du reste, le Lapon nomade ne se déshabille jamais ; il couche sur un grabat de rameaux de sapin hachés, les pieds tournés au feu qui jour et nuit brûle au milieu de la *kâta* et dont la fumée sort par un trou appliqué au toit entre les perches.

Pour ustensiles de ménage, le Lapon ne possède qu'une marmite, continuellement suspendue au-dessus du feu, quelques gamelles, des bassines à lait, des coffrets en bois peint et des cuillères de corne. Les bijoux des femmes sont très primitifs, parures insignifiantes en argent ou en étain.

La tente des Lapons des montagnes et des pêcheurs est plus solide. La forme est sensiblement la même, mais les matériaux diffèrent. Au milieu du camp, M. Hazelius a fait construire une montagne formée d'énormes blocs de pierres et toute la journée on voit les rennes y chercher la mousse dont ils vivent.

Quand la neige couvre les arbres, le vent siffle, les chiens aboient et la silhouette du grand renne se dessine contre l'horizon pâle ; l'illusion est si complète que l'on se croit loin, bien loin de la vie bruyante de la capitale.

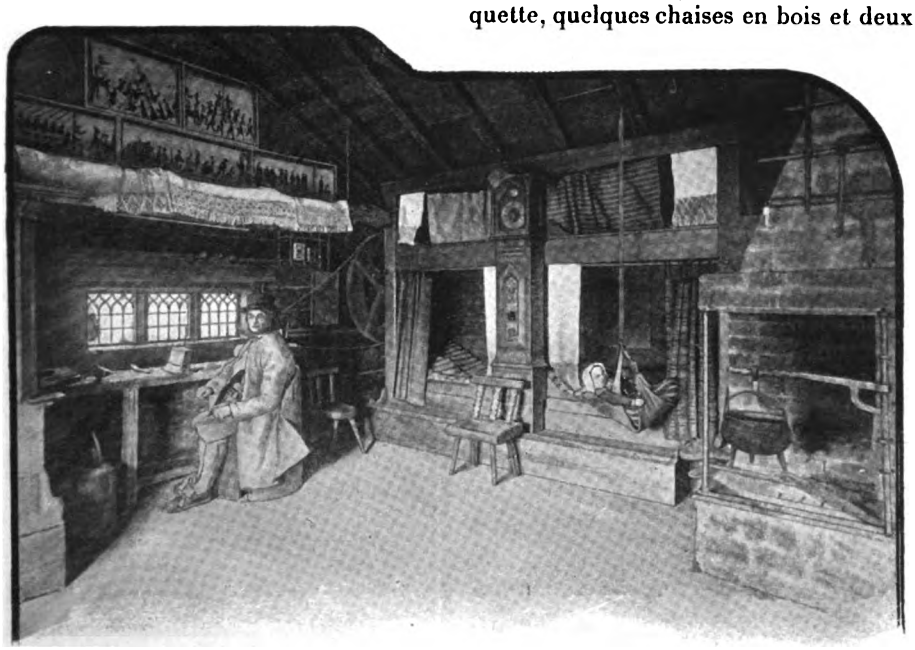
Le voisin le plus près du camp de Lapons est le campanile de la paroisse de Hasjo à Jemtland. Ce clocher, attaché au rocher qui lui sert de socle par des ancrages solides, a soixante-douze pieds de hauteur. Il est octogone et construit de grosses charpentes. Sa toiture est faite de tuiles de bois en forme d'écaille, pareilles à celles

Digitized by Google

qui couvrent les murs du rez-de-chaussée. Une petite échelle conduit à une galerie qui repose sur huit piliers et forme le second étage. Le dôme est couronné d'une coupole d'où s'enlève une flèche en fer forgé surmontée d'un coq et d'une fleur en forme de croix.

A côté du campanile de Hasjo est le cimetière de *Skansen*. Si les morts en sont absents, on y trouve des monuments

faîte du toit. Elle n'a pas l'air bien gai, la pauvre maisonnette et pourtant l'intérieur est encore plus triste. Impossible de voir quelque chose de plus noir, de plus froid. Les murs sont nus et le fourneau, placé dans un coin, est ouvert à tous les vents. Aux mauvais temps, on couvre la cheminée pour empêcher la pluie d'entrer. Le mobilier est digne de la cabane : il consiste dans un lit fixé au mur, une table, un coffre, une banquette, quelques chaises en bois et deux



funéraires, des urnes, des croix, des cœurs et deux dalles datant du XVI^e^ siècle où sont gravées d'assez grossières figures.

En quittant le cimetière, nous entrons dans une contrée, située plus au midi, mais tout aussi aride que les latitudes laponiennes. C'est le Blekinge, où vivaient jadis les *snapphans*.

La chaumière (*stenstuga*) de la paroisse de Jemshög, située non loin de la goudronnerie et des cabanes des charbonniers, est d'une construction tout à fait primitive. Creusée dans une butte, elle est entièrement recouverte de pierres. Elle n'a d'autre parquet que la terre durcie et son unique fenêtre est sous le

tablettes pour l'attirail de cuisine. Parmi les ustensiles de ménage, l'écuelle au beurre avec ses ornements pointus et la petite lampe en terre vernie attirent seules l'attention.

Nous arrivons à la goudronnerie, qui n'est qu'un énorme entonnoir en bois de forme octogone. On le remplit de racines de différentes espèces d'arbres posées par couches et on couvre le tout de terre pour que l'air n'y pénètre pas. En maintenant le feu actif, on voit bientôt la sève épaisse et noire sortir du trou et lentement couler dans les tonneaux.

Près de la goudronnerie sont les cabanes des charbonniers, et à côté

Digitized by Google

d'eux le *nying*, une des choses les plus intéressantes que nous offre *Skansen*.

Le *nying* consiste en deux troncs d'arbres énormes, entre lesquels on entasse des copeaux et des bûchettes de bois sec auxquels on met le feu. Les gros madriers s'enflamment peu à peu et une douce chaleur se propage bientôt également, permettant aux bûcherons et aux ouvriers des radeaux de passer les nuits d'hiver au dehors sans trop souffrir du froid.

Allons maintenant d'un autre côté, où se trouvent les trois fermes de la Dalécarlie, de Blekinge et de Helsingland. De ces trois demeures, la première est certainement la plus âgée, mais elle a été construite d'une charpente si solide que l'on a pu la transporter sans la détériorer de *Mora* à *Skansen*. L'intérieur, partagé en deux pièces, est surtout intéressant. On sent que ce foyer a dû être un lieu de refuge chaud et salubre pendant les longues journées d'hiver. L'ameublement n'est pas confortable, mais curieux et nullement pauvre.

La marmite est, comme toujours, suspendue au-dessus de l'âtre où brille un bon feu. A côté de la croisée est assis le grand-père occupé à réparer une horloge, car, comme tous les paysans de la paroisse d'Ostnor, il est horloger. Au mur, près du fourneau, sont fixés deux lits, l'un au-dessus de l'autre. Au plafond sont attachées des

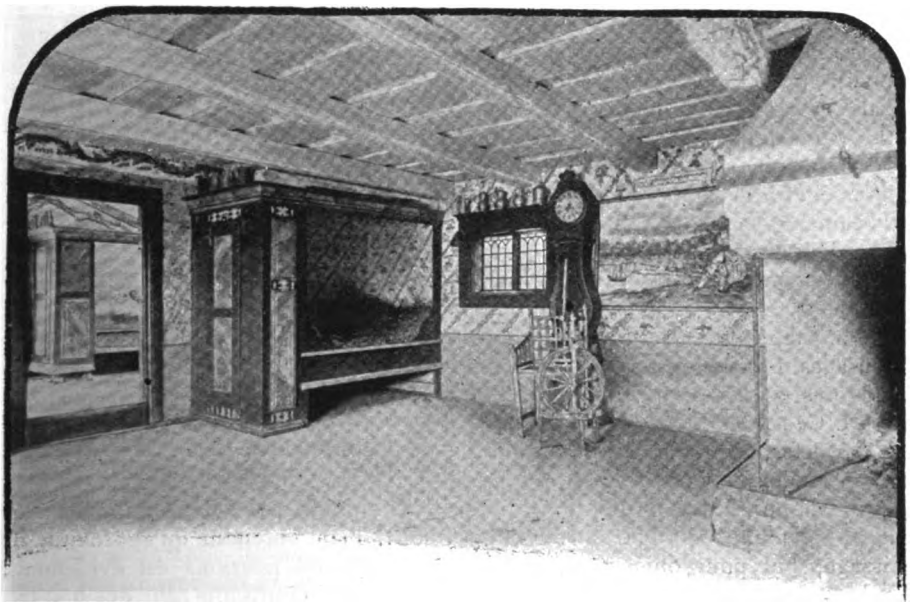
tringles en bois sculpté sur lesquelles pendent des tissus bariolés, et les murs sont couverts de papier peint dont les images représentent des épisodes de l'histoire sainte.

Quant à l'attirail de cuisine, c'est sur-

Digitized by Google

tout le moulin à pommes de terre qui attire notre attention. C'est un ustensile de ménage devenu très important depuis que, pour faire le pain, on mêle des pommes de terre au froment, à la place de l'écorce des arbres.

Encore plus belle que la maisonnette de Mora est la *ryggasfluga* de Blekinge avec son toit couvert de tourbe et sa haute cheminée. Le mobilier est aussi plus riche. Il n'y a pas de papier grossièrement peint sur les murs, mais de l'étoffe dont, comme toujours, les peintures reproduisent des scènes de la Bible. Les banquettes fixées aux cloisons sont couvertes de tissus. Les ustensiles de ménage sont nombreux. On voit partout des plats en terre vernissée, des brocs et des timbales en argent. Des marmites et des bouillottes en cuivre rouge sont placées sur des rayons, et au plafond brille un lustre en cuivre jaune.



La propriété de Bollnâs, à Helsingland, ne ressemble en rien aux deux immeubles que nous venons de décrire. Bien qu'elle date du XVII^e^ siècle, la maison est plus grande, les fenêtres sont plus hautes et les carreaux plus larges. Les peintures, faites directement sur les murs et les poutres, sont signées Hertman et portent le millésime de 1786. Elles ont certainement été peintes un siècle après la construction de la maison, dont l'intérieur est divisé en plusieurs pièces. Une des pièces, la plus belle, est richement ornée de tableaux encadrés reproduisant l'histoire de la Passion. La conception de ces œuvres d'art est assez naïve, mais supérieure à celle des artistes de la Dalécarlie et de Blekinge. Ceux-ci ont représenté les personnages de l'histoire sainte habillés comme des paysans suédois; Élias va au ciel en voiture de gala, revêtu de l'uniforme d'un prévôt, avec des huissiers sur le siège; Adam porte un habit avec des boutons dorés, et les douze apôtres sont transformés en Dalécarliens. L'artiste de Helsingland, au contraire, a montré plus de talent et surtout plus de bon sens. Tout prouve, dans ses œuvres, que l'on a atteint la limite où la culture des villes commence à exercer son influence sur les campagnes, et nous nous sentons rentrer du passé dans le présent.

BERTHA STRAUB.

Digitized by Google

# BLANCHISSAGE MODERNE DU LINGE

Le blanchissage, qui absorbe annuellement, à la France, plusieurs centaines de millions, prend de jour en jour une importance croissante, aussi bien au point de vue de l'économie domestique qu'au point de vue industriel.

Aussi nous nous proposons de faire connaître à nos lecteurs les grandes améliorations apportées depuis peu dans cette industrie intéressante.

L'art du blanchissage est vieux comme le monde, et les moyens qu'on a utilisés ont beaucoup varié, depuis le foulage aux pieds, dans les temps primitifs, jusqu'à l'emploi des appareils les plus modernes.

Le but poursuivi a, du reste, toujours été le même : enlever au linge sali, dans les usages domestiques, les matières étrangères qu'il a recueillies dans son emploi. Ce sont des corps gras, albumineux, inertes, non solubles, et enfin des matières colorantes non fixées.

Aujourd'hui, les manipulations auxquelles est soumis le linge, dans le blanchissage, ont pour objet et pour effet d'enlever toutes ces impuretés, sans détériorer les fibres du tissu, qui doit être rendu à son état primitif.

Ces opérations sont les suivantes :

Triage;
Trempage et essangeage;
Coulage ou lessivage;
Lavage;
Rinçage;
Azurage, bain de blanc, amidonnage;
Essorage;
Séchage;
Pliage, cylindrage, repassage.

Les dimensions des divers appareils employés dans le blanchissage, d'une part, certains prix de revient, d'autre part, étant basés sur le poids du linge pesé sec, indiquons le poids moyen des principales pièces de linge :

| | |
|---|---|
| Drap | $1^k$,800 |
| Taie d'oreiller | $0^k$,300 |
| Couverture de coton | $2^k$ » |
| Couverture de laine | $3^k$ » |
| Rideau | $0^k$,070 |
| Serviette de toilette | $0^k$,110 |
| Serviette de table | $0^k$,120 |
| Nappe | $1^k$,300 |
| Essuie-mains | $0^k$,450 |
| Torchon | $0^k$,220 |
| Tablier de cuisine | $0^k$,200 |
| Mouchoir | $0^k$,045 |
| Chemise d'homme | $0^k$,300 |
| Chemise de femme | $0^k$,410 |
| Camisole | $0^k$,240 |
| Jupon | $0^k$,500 |
| Pantalon | $0^k$,170 |
| Caleçon | $0^k$,300 |
| Gilet de flanelle | $0^k$,180 |
| Bonnet de nuit | $0^k$,045 |
| Bonnet de coton | $0^k$,090 |
| Paire de bas de coton | $0^k$,095 |
| Paire de bas de laine | $0^k$,120 |
| Paire de chaussettes | $0^k$,070 |

Ces poids, pour linge de ménage, ne sont, bien entendu, qu'approximatifs; le linge des pensions est évidemment plus léger, tandis que celui des hôpitaux est plus lourd.

Afin de vous rendre plus familières les diverses opérations du blanchissage, nous allons visiter une blanchisserie moderne. Nous nous arrêterons dans tous les services, devant chaque appareil intéressant, vous expliquant son mécanisme, son usage et ses avantages, s'il y a lieu.

Notre promenade d'usine se fera, si vous le voulez bien, à la nouvelle buanderie de l'Assistance publique de Paris, buanderie construite il y a trois ans, en vue d'utiliser les procédés modernes de blanchissage.

Transportons-nous donc rue de Sèvres.

. . . . . .

Nous apercevons déjà la cheminée des

Digitized by Google

chaudières; voilà également trois grands réservoirs ayant chacun une contenance de soixante mètres cubes; ils sont destinés à recevoir la provision d'eau pour une demi-journée de travail. Comme nous le voyons, l'aspect de la construction a un caractère industriel : combles en fer, à dents de scie, devant donner un parfait éclairage, dans tous les locaux. Mais, entrons. Nous passons tout d'abord devant la chambre des générateurs; ce sont deux chaudières du système multitubulaire, pouvant donner 1,800 kilogr. de vapeur à l'heure. Là est la machinerie; le moteur, du type horizontal, est d'une force de quarante chevaux; il actionne les appareils de blanchissage, une dynamo qui donne un éclairage par incandescence, enfin une pompe à fourreau, d'un débit de quarante mètres cubes d'eau à l'heure. Le puits, foré, a soixante-deux mètres de profondeur.

Suivons les marquises de la façade principale de l'usine; nous arrivons à la salle de triage. Vous voyez le linge à blanchir trié par catégories, suivant le degré de salissure ou de taches. Inutile, du reste, de nous arrêter dans ce service peu attrayant. Passons tout de suite dans le grand local voisin. Nous trouvons, en entrant, de grands bassins en maçonnerie. Les uns servent pour le trempage, dans de l'eau ordinaire, du linge non taché, opération qui ouvre les fibres du linge, en vue d'un bon lessivage.

Quant aux autres, destinés à l'essangeage du linge très sale ou taché, ils contiennent de l'eau additionnée de carbonate de soude ou de vieille lessive qui facilite le départ des matières étrangères. Les corps albumineux contenus dans les tissus, au contact de l'eau bouillante de la lessive, se coaguleraient et deviendraient des produits insolubles.

Voyez, dans ce bassin, le linge à essanger que l'on agite : c'est pour activer l'effet du liquide. Certaines taches subsistent; on les enlève soit à la main, soit à la brosse.

Le linge, au sortir des bassins de trempage ou d'essangeage, est conduit, sur des chariots à claire-voie, aux cuviers que nous avons à notre droite. Vous ne trouvez plus là ces récipients, le plus généralement en bois, recouverts d'un grand charrier contenant des cendres. Absente la lessiveuse qui, un pot à la main, puise la lessive dans une marmite, pour la déverser sur ces résidus de la combustion! Dans ces grands cuviers en fonte, fermés, la lessive est néanmoins répandue sur le linge; approchons-nous, du reste, d'une cuve dont le couvercle est soulevé. Voyez le jet en pluie du liquide lixiviel qui sort d'une colonne centrale. Comment opère-t-on? me demandez-vous. Oh! c'est bien simple, ainsi que nous allons vous l'expliquer.

Le linge est d'abord entassé dans le cuvier en fonte, ici, d'une contenance de 1,000 kilogr., et dont le fond est muni d'une grille en tôle perforée. Un charrier est étendu au-dessus du linge qui remplit les quatre cinquièmes environ de la cuve; puis, on l'arrose de la quantité convenable de la lessive préparée.

Ce liquide traverse la masse du linge, arrive dans le fond du cuvier et tombe, de là, dans un récipient en tôle placé au-dessous du cuvier et faisant corps avec lui. Cette chaudière à lessive contient un serpentin en cuivre qui sert à chauffer le liquide au moyen de la vapeur; elle est également munie d'un éjecteur de vapeur.

On commence par faire monter la lessive par la colonne centrale du cuvier, à l'aide de l'éjecteur, jusqu'à ce qu'elle atteigne 70°, grâce au barbotage de vapeur.

L'éjecteur, alimenté par la vapeur vierge de la chaufferie, entraîne, en effet, facilement, jusqu'à cette température, la lessive contenue dans le récipient et la distribue en pluie, au moyen d'un champignon surmontant la colonne, à la partie supérieure du cuvier.

Au delà de 70 degrés, l'éjecteur commence à cracher et fonctionne mal; on le paralyse et on chauffe alors le liquide par le serpentin de vapeur. La tempé-

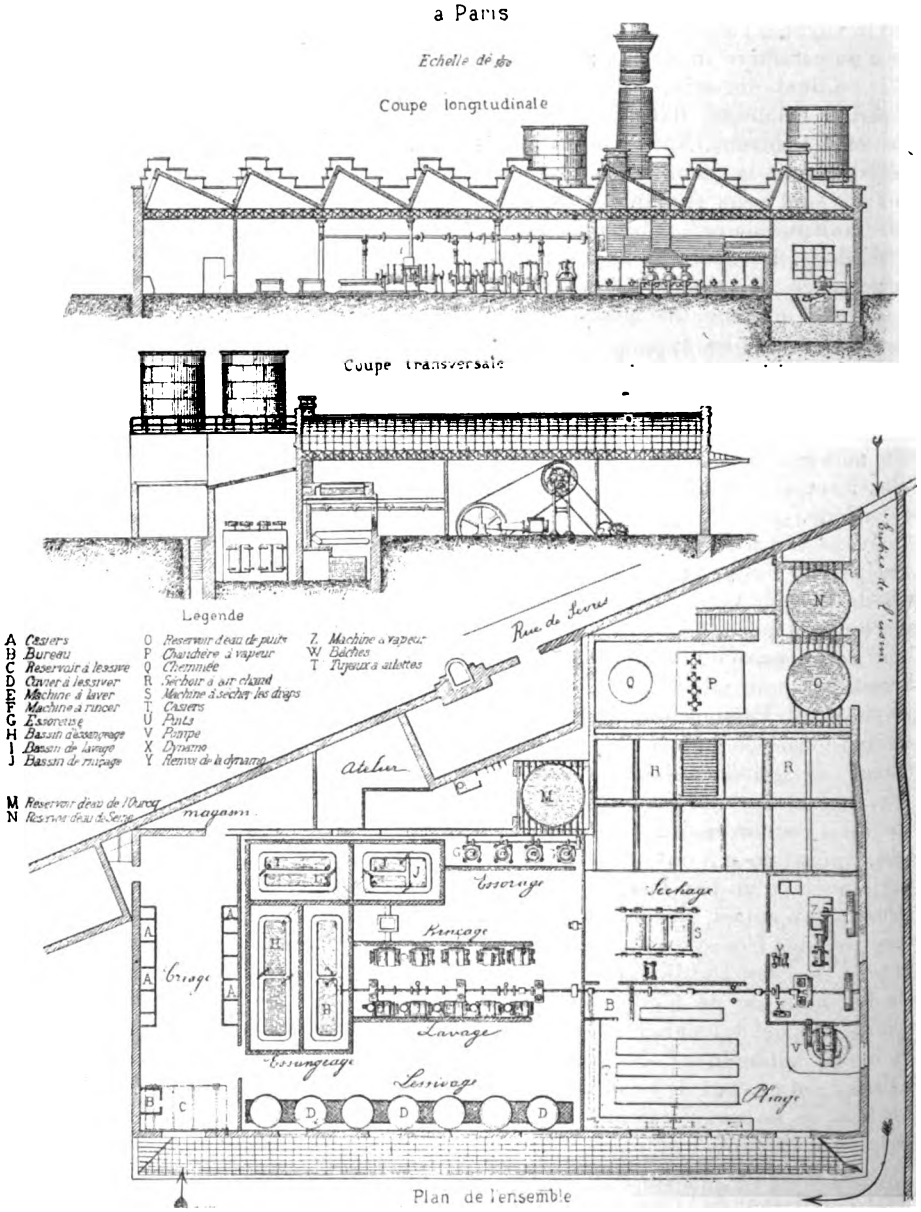
Digitized by Google

rature du liquide lixiviel monte ainsi rapidement, et il se produit très vite assez de vapeur de lessive pour déterminer par pression l'ascension automatique du liquide.

La masse du linge est donc traversée d'une façon continue par le liquide lixiviel qui détache des tissus les matières saponifiées par l'alcali.

Voilà pour le fonctionnement des ap-

BUANDERIE DE L'HÔPITAL LAENNEC
a Paris




Digitized by Google

pareils. Parlons aussi de la nature de la lessive et des avantages de ce mode de coulage.

Une opinion très répandue est que les sels de soude détruisent le linge, et que la seule bonne lessive est celle faite avec des cendres; ce n'est qu'un préjugé. Cendres, sels de soude, potasse, tous ces produits ont la même action, pourvu qu'ils soient purs et employés à doses convenables.

Il est à recommander seulement de faire dissoudre les sels de soude dans de l'eau chauffée à 100°, d'où ils sont extraits par décantation. Au lieu d'utiliser directement les sels de soude en cristaux, on verse sur le linge la quantité nécessaire de cette dissolution préparée la veille de son emploi.

On élimine ainsi les sels de fer et autres matières que peuvent contenir les cristaux, et qui produiraient des taches. C'est une lessive préparée de la sorte que vous voyez se déverser sur le linge encuvé (20 kilogr. en moyenne de carbonate de soude de Saint-Gobain, titrant 76° par 1,000 kilogr. de linge sec). Quant aux avantages, ils sont faciles à comprendre.

Le lessivage, comme vous le savez, consiste à saponifier, par des lessives chaudes, les matières grasses contenues dans le linge, à dissoudre les substances qui n'ont pas été entraînées par l'essangeage, à décolorer les taches, enfin à désinfecter les tissus. La perfection du blanchissage dépend, du reste, du lessivage.

Comme nous venons de le voir, le coulage s'effectue par une circulation continue de lessives titrant sensiblement le même degré — 2° Baumé — avec des températures graduellement croissantes de 20 jusqu'à 100 degrés.

Il n'y a plus ici cet inconvénient du coulage primitif, intermittent, dans lequel on verse des pots de lessive bouillante sur du linge froid, ce qui a pour effet de recuire les taches et de les rendre le plus souvent indélébiles.

Avec cette ancienne méthode, impossible d'atteindre, dans toutes les parties de la masse du linge encuvé, la température voisine de 100 degrés nécessaire à la complète saponification des taches et à la désinfection des tissus. Le coulage étant intermittent, il est nécessairement plus long; avec le système méthodique, la durée du coulage varie de quatre à six heures, suivant la nature du linge traité, au lieu de douze heures, nécessaires avec l'opération faite à la main.

Ajoutez à ces grands avantages les suivants : cuviers couverts pendant le coulage, donc pas de production de buées dégradant les murs de la buanderie; pas d'écoulement d'eau sur le sol; peu de main-d'œuvre, d'où grande économie.

Nous vous avons décrit un appareil qui, sans être bien compliqué, nécessite toutefois l'emploi de vapeur. Dans les buanderies de ménage, vous n'avez pas de chaudières à vapeur, me direz-vous; votre objection est assez juste. Nous allons donc vous expliquer en quoi devra alors consister l'appareil de lessivage qui donnera les bons résultats que nous venons de voir.

Le cuvier, souvent portatif, est généralement en tôle galvanisée; à la partie inférieure est placé un récipient chauffé au moyen d'un foyer à charbon de terre. Dans ces lessiveuses, la chaudière communique avec le cuvier au moyen de deux colonnes métalliques, l'une placée au centre de l'appareil, l'autre placée latéralement, cette dernière munie d'une petite pompe. Cette pompe, d'un mécanisme simple et d'une manœuvre facile, permet d'arroser la surface du cuvier avec le liquide lixiviel contenu dans la chaudière, et graduellement chauffé jusqu'au moment où, le liquide entrant en ébullition, l'affusion vient à se produire spontanément par la colonne centrale.

Ces appareils à lessive sont ou portatifs ou mi-fixes ou fixes. Ceux qui sont portatifs sont montés sur fourneaux en fonte, et il n'y a qu'à leur adapter un tuyau de fumée; la hausse peut être en

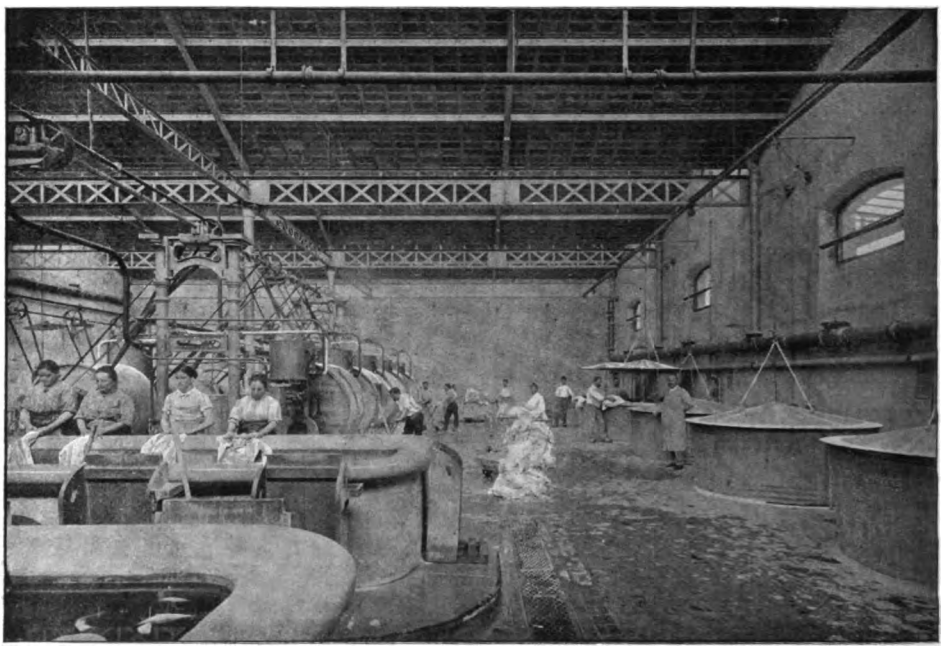
Digitized by Google

tôle galvanisée, en bois, en fonte ou en cuivre.

Il est construit des lessiveuses pour une quantité de linge variant de 20 à 300 kilogrammes.

Les appareils mi-fixes ou fixes ont une chaudière séparée, contenue dans un fourneau en briques ; le cuvier et le récipient sont alors réunis par des tuyau-

verture vers le centre de l'appareil. Pour empêcher le linge de rouler sur lui-même, pendant la rotation, la roue porte, à son intérieur, un tasseau en bois à angles arrondis. Le mouvement est donné à l'aide d'une transmission commandée par le moteur. Approchons-nous de ce tonneau au repos, en nous garant de ses voisins en mouvement,



VUE DES BASSINS ET DES CUVIERS

teries. La contenance de ces cuviers peut atteindre 1,000 kilogr. de linge.

Le linge qui a subi l'opération du lessivage est ensuite décuvé. Ce travail, qui n'a encore reçu aucun perfectionnement, est, comme nous le voyons, fait péniblement, à la main.

Nous allons examiner maintenant, de près, ces grandes roues — les machines les plus vivantes de l'usine — que nous avons remarquées dès notre entrée. Composées essentiellement d'un cylindre horizontal en bois, ouvert suivant une génératrice, ces tonneaux portent, à l'intérieur, une cloison qui va de l'ou-

si nous ne tenons pas à recevoir une douche un peu... chaude ! Pendant la rotation, une certaine quantité d'eau de lavage est, en effet, projetée par l'ouverture de la roue.

Comme vous le remarquez, le cylindre a deux tourillons fixés dans des paliers en fonte, qui reposent eux-mêmes sur un bâti de même matière.

Ces tourillons sont creux, et l'un communique, d'une part, avec un petit réservoir muni d'un barboteur de vapeur qui produit l'eau chaude, d'autre part, avec une conduite d'eau froide. Des robinets permettent de verser dans le

Digitized by Google

tonneau l'une ou l'autre de ces eaux. Le bac placé au pied du tonneau est destiné à la préparation de la dissolution de savon que vous voyez puiser avec une poche métallique et verser dans le tonneau contenant un lot de linge.

Les robinets étant réglés pour donner l'eau chaude à une température convenable, on embraye une des deux poulies dont est muni le tonneau, et le linge, toujours au contact d'un liquide très divisé, se met en mouvement, retombant contre les parois du tonneau, à chaque révolution du cylindre. Au bout de sept à huit minutes, l'opération étant terminée, on débraye la première poulie, et on change le sens de rotation de la machine, en embrayant la seconde poulie. Le changement de marche est obtenu facilement au moyen d'embrayages à friction. Par suite du changement de rotation, le linge n'est plus retenu par la cloison du cylindre; il tombe par l'ouverture dans un petit chariot à claire-voie disposé sous la machine, et l'eau savonneuse gagne les caniveaux. Ces tonneaux, ici de $1^{m},30$ de diamètre et de 1 mètre de longueur, peuvent laver chacun 100 kilogr. de linge à l'heure.

On construit, pour les buanderies de ménage, de petites laveuses manœuvrées à bras de femme, et pouvant traiter facilement 20 à 25 kilogr. de linge à l'heure.

Comme vous le savez, le lavage a pour but d'enlever au linge les matières étrangères qui ont été saponifiées dans l'opération du coulage. Cette opération se fait à l'eau chaude additionnée de savon et de carbonate de soude, ainsi que nous venons de le voir.

Voilà donc le lavage mécanique, ce lavage si longtemps discuté, en France, comme détériorant les tissus!

Nous profitons de cette phase du blanchissage pour vous dire que cette idée était, bien à tort, préconçue.

Toutes les personnes compétentes vous assureront que c'est à l'aide de la brosse et du battoir qu'on détériore le linge, et que le blanchissage à la mécanique est infiniment supérieur, moins dispendieux et plus hygiénique.

Aujourd'hui, du reste, presque toutes les grandes administrations et la plupart des blanchisseurs lavent mécaniquement, et si nous mentionnons enfin que les entreprises de location de linge se servent de tonneaux laveurs, nous aurons donné une dernière preuve de l'avantage du lavage mécanique.

On peut ainsi traiter le linge par des bains savonneux très chauds; l'eau est renouvelée pour chaque lot de linge, qui ne se trouve jamais en présence d'un liquide surchargé de boue, comme cela a lieu pour le lavage en bassin. Enfin, l'opération est très rapide.

Passons maintenant du côté des tonneaux rinceurs qui reçoivent le linge provenant du lavage et doivent lui enlever les matières solubles et savonneuses dont il est imprégné.

Ces roues sont analogues aux précédentes; le réservoir d'eau chaude et le bac à savon sont évidemment supprimés; la conduite d'eau froide subsiste seule.

Le linge est rincé en tonneau pendant cinq minutes. L'appareil, de mêmes dimensions que le laveur que nous avons étudié, peut débiter 150 à 180 kilogr. de linge à l'heure.

Montrons, pendant que les tonneaux fonctionnent, leur avantage sur le rinçage en bassin. Remarquez les tuyaux de vidange des appareils; ils coulent constamment à plein débit; c'est que le rinçage doit se faire en eau courante, et, dans les tonneaux, cette eau est, en effet, sans cesse renouvelée : c'est un véritable rinçage en rivière.

Le rinçage à la main dans des bassins a, pour ce motif, de plus grands inconvénients que le lavage fait dans ces conditions, par suite des boues qui s'amassent au fond des récipients, et cependant il importe de soigner particulièrement l'opération du rinçage : bien faite, le linge ne conservera aucune odeur.

Le rinçage doit se faire de préférence à l'eau de puits, contrairement aux opé-

Digitized by Google

rations précédentes pour lesquelles il vaut mieux employer de l'eau de rivière.

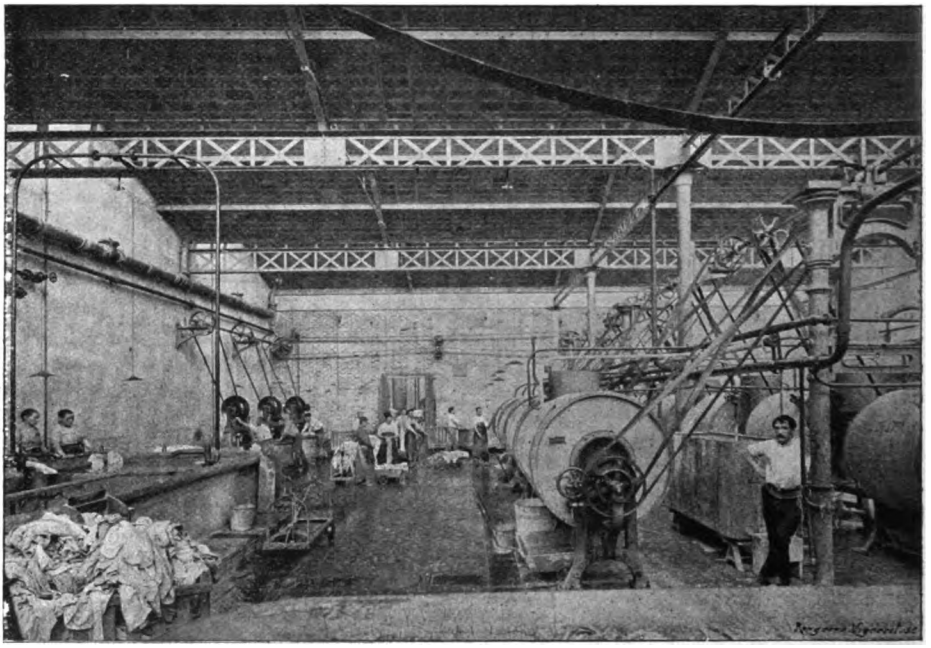
L'eau de puits contenant, en effet, des sulfates et des carbonates de chaux, décompose le savon, qui monte au-dessus du liquide, sans troubler sa partie inférieure.

Venant de passer en revue les phases principales du blanchissage du linge, jetons un coup d'œil sur les opérations qu'il tend à prendre. On le laisse ensuite égoutter sur des tréteaux, avant l'essorage, pour éviter des marbrures.

Il y a lieu d'employer l'eau de puits pour l'azurage, la couleur étant ainsi étendue régulièrement.

Si l'on ne peut que se servir d'eau de rivière, il est bon d'ajouter à cette eau un peu de sulfate de chaux.

L'amidonnage, qui précède le repas-



VUE D'ENSEMBLE DES TONNEAUX ET DES ESSOREUSES

accessoires : bain de blanc, azurage, amidonnage.

Après le rinçage, le linge fin est mis au blanc — eau chaude contenant une faible quantité d'eau de javelle (hypochlorite de chaux).

Ce traitement a pour but d'enlever les teintes provenant des taches de vin ou de fruits qui n'auraient pas disparu. Ensuite il est fait un second rinçage à l'eau froide et claire.

Le passage au bleu est destiné à donner au linge une teinte légèrement azurée, pour dissimuler la couleur bise sage, donne au linge un apprêt qui, sous l'influence de la chaleur et de la pression du fer lisse, produira un glaçage et une fermeté assurant la durée du blanchissage et communiquant un cachet particulier.

Considérons, avant de sortir de cette grande salle de travail, ces petites machines qui semblent tourner à une vitesse extraordinaire. Ce sont des essoreuses qui sont destinées à enlever au linge rincé la plus grande quantité d'eau possible, afin de faciliter le séchage. Ces essoreuses, nommées encore turbines ou

Digitized by Google

hydro-extracteurs, sont fondées sur le principe de la force centrifuge. Elles se composent d'un vase rotatif, en cuivre, à jour, calé sur un arbre vertical qui reçoit son mouvement d'une transmission.

C'est le panier où l'on charge le linge. Il est contenu dans une enveloppe en fonte qui recueille l'eau extraite et la déverse dans les caniveaux. Ces essoreuses ont 1 mètre de diamètre de panier; elles contiennent, par opération, 70 kigrammes de linge, soumis pendant cinq minutes à la force centrifuge, et peuvent traiter, par journée de dix heures, un minimum de 2,500 kilogr. de linge pesé sec.

L'essorage par la force centrifuge peut être employé pour le linge le plus fin, sans crainte de détérioration.

Les essoreuses mécaniques peuvent être munies de leur propre moteur à vapeur, quand on ne dispose pas de force motrice.

Pour les buanderies de ménage, on construit également des essoreuses mues à bras, depuis 35 centimètres de panier, contenant 5 kilogr. de linge pesé sec par opération. Ces petits appareils sont beaucoup supérieurs à la presse dont on se sert quelquefois, et qui a le grand défaut de casser les agrafes et les boutons des tissus.

Les hydro-extracteurs évitent la torsion à la main, opération longue, pénible, altérant le tissu et revenant plus cher, tout en laissant plus d'eau dans le linge.

Nous arrivons à la salle de séchage. Les essoreuses, malgré leur vitesse et la durée de l'opération, ne peuvent évidemment pas extraire toute l'eau contenue dans les tissus.

L'enlèvement des 30 ou 40 pour 100 d'eau qui restent dans le linge, après l'essorage, est obtenu par le séchage.

Nous sommes devant de grandes étuves munies de chariots d'étendage qui peuvent être sortis au dehors des chambres de chauffe.

Dans les étuves à air chaud que nous considérons, les foyers sont composés de dalles réfractaires étagées comme dans les appareils destinés au traitement des pyrites. Sur ces dalles incandescentes, est réparti, en couches uniformes, le combustible — poussier de coke. — Deux chargements par vingt-quatre heures sont d'ordinaire suffisants pour la bonne marche des foyers.

Comme dans tous les séchoirs à calorifères, une batterie de chauffe, en serpentin, parcourue par les gaz des foyers, est établie à la partie inférieure des chambres; des treillis métalliques placés au-dessus des surfaces de chauffe sont destinés à protéger le linge qui pourrait tomber des tringles.

Vous voyez le linge mouillé étendu sur les chariots retirés des étuves et ensuite renfermés dans les chambres chaudes. Au bout de vingt minutes le linge est complètement sec; le départ des buées s'est opéré par des cheminées *ad hoc*.

Pour une grande installation, les foyers à étages sont économiques; dans les buanderies de moindre importance, on se sert de calorifères ordinaires.

Ce système de séchage à air chaud semble de prime abord beaucoup plus coûteux que le séchage à air libre, à cause de la dépense de combustible.

Mais, d'autre part, la main-d'œuvre est bien moins forte; il ne nécessite qu'un emplacement restreint, et l'opération est très rapide.

Le séchage par exposition du linge sur des champs d'étendage à l'air libre, outre qu'il demande une grande superficie de terrain ($0^{mq},70$ par kilogr. de linge pesé sec), n'est pas toujours possible, par suite de l'état atmosphérique.

Reste le séchage sur des champs d'étendage couverts, qui exige une installation spéciale et une main-d'œuvre assez importante.

Avant de quitter la salle de séchage, nous remarquons une machine à sécher mécaniquement, appareil composé essentiellement de trois cylindres en cuivre chauffés à l'intérieur par un courant de

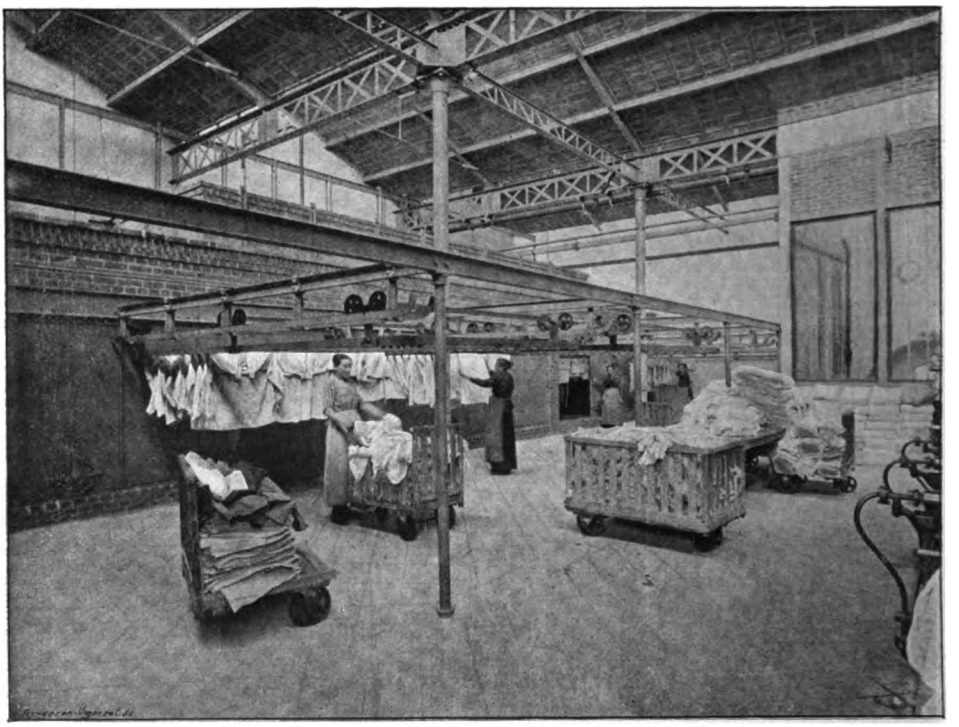
Digitized by Google

vapeur. Le linge se sèche en contournant les cyclindres mus par une transmission.

Nous sortons de l'usine en traversant la salle de pliage qui ne présente aucun intérêt, le linge des hôpitaux étant simplement étiré avant le pliage. Les quelques fers à main en usage servent à lisser du petit linge spécial.

Les calandres à chaud se composent de deux cylindres métalliques, dont l'un est recouvert de carton à glacer, et l'autre chauffé intérieurement par un courant de vapeur ou de gaz.

Le linge calandré, ou même le linge simplement plié, est souvent passé sous des presses assez puissantes qui lui donnent de la fermeté.



SÉCHOIRS D'AIR CHAUD

Nous ne voyons donc ni calandre, ni machine à repasser. Nous voulons cependant vous dire un mot de ces appareils intéressants et utiles pour le linge de ménage.

Le calandrage se fait à froid ou à chaud.

A froid, c'est un simple roulage du linge contre lui-même, entre deux plateaux, dont l'un est chargé d'un poids. On fait cette opération quand on veut donner au linge plat un certain lustre, sans l'amidonner ni le repasser.

Les presses à percussion sont de simples presses à vis, mues à la main par un volant.

Les presses hydrauliques sont actionnées par une pompe.

Le linge à plis ne peut être repassé qu'à la main. Le linge plat, au contraire, peut être soumis aux machines à repasser mues mécaniquement.

Ces machines se composent d'une portion de cylindre en métal, poli sur sa face interne, contre laquelle s'appuie un rouleau recouvert d'un épais tissu de

Digitized by Google

laine. Le rouleau en tournant entraîne le linge à repasser contre la partie concave du fer cylindrique.

Ce dernier est chauffé à l'intérieur, le plus souvent par un courant de vapeur.

Un mot, enfin, du blanchissage des laines et des flanelles.

Les flanelles et les tissus de laine sont souvent blanchis avec le linge, mais c'est à tort, car la haute température du lessivage et des alcalis exerce sur ces tissus une action nuisible.

Il y a lieu de les laver simplement dans un bain de carbonate de soude, puis à deux eaux de savon ; on les rince ensuite à l'eau tiède.

Si l'on veut obtenir des laines d'une grande blancheur, il faut les exposer, après les opérations ci-dessus, aux vapeurs d'acide sulfureux, dans un soufroir, puis les soumettre à nouveau à un rinçage à eau tiède, suivi d'un rinçage à eau froide.

La buanderie nouvelle de l'hôpital Laënnec, que nous venons d'étudier, a une superficie couverte de 1,320 mètres carrés ainsi répartis :

| | |
|---|---|
| Triage | 120 mq |
| Essangeage, coulage, lavage, essorage | 470 mq |
| Séchage | 230 mq |
| Pliage | 150 mq |
| Chaufferie, machinerie, ateliers, magasins | 350 mq |

Construite pour blanchir journellement 6,000 kilogr. de linge pesé sec, elle peut en traiter jusqu'à 8,000 kilogr. Son matériel est le suivant :

| | |
|---|---|
| Bassins de trempage, essangeage, etc., surface | 30 mq |
| Cuviers de 1,000 kilogr. | 8 |
| Tonneaux laveurs, de 1m,30 d., et de 1 mètre l. | 6 |
| Tonneaux rinceurs, mêmes dimensions. | 4 |
| Essoreuses, de 1 mètre de panier. | 4 |
| Étuves à air chaud, surface | 64 mq |
| Machine à sécher, pour 1,200 kilog., par jour | 1 |
| Consommation moyenne d'eau, par jour | 400 me |

*
* *

Nous ne voulons pas terminer cette étude du blanchissage moderne du linge sans signaler une installation toute récente, et excessivement simple, qui vient d'être faite à la buanderie de la maison départementale de Nanterre.

De nouvelles machines à laver y font toutes les opérations successives du blanchissage.

Ces machines se composent de deux cylindres :

Un cylindre intérieur percé, sur tout son pourtour, de trous emboutis destinés à recevoir l'eau renouvelée qui se trouve dans le cylindre extérieur. Le mouvement de rotation de ce cylindre intérieur fait que le linge, continuellement déplacé, se trouve toujours en contact avec le liquide.

Un cylindre extérieur dans lequel l'eau et la vapeur sont introduites directement.

Un mouvement automatique simple donne à la machine un va-et-vient de quatre révolutions en avant et de quatre révolutions en arrière.

Le linge, étant introduit sec dans l'appareil, y subit successivement, et sans en être retiré, les diverses opérations du blanchissage : essangeage, lessivage, lavage et rinçage. Il n'y a qu'à remplacer l'eau du tonneau après chaque opération, eau additionnée d'une dissolution de carbonate de soude pour le lessivage, de savon pour le lavage, et eau ordinaire pour le rinçage. Une simple manœuvre de robinets rend ces opérations très faciles.

Ces nouvelles machines ont évidemment des avantages; elles permettent de supprimer les cuviers et les tonneaux ou bacs à rincer ; elles sont d'un maniement facile ; elles ne nécessitent qu'une place restreinte pour leur installation ; elles n'exigent que peu de personnel pour les diverses opérations du blanchissage, faites en une heure!

C'est bien une heure ; ce n'est pas une erreur, quelque paradoxal que cela vous paraisse. Nous allons, du reste, vous expliquer le motif de cette rapidité du traitement.

Dans le cuvier, le linge entassé est

Digitized by Google

complètement inerte; la lessive ne peut donc agir que lentement, en traversant avec difficulté les tissus.

Dans les nouvelles machines à laver, au contraire, le linge est constamment en mouvement; chaque pièce baigne dans le liquide lixiviel, le cylindre intérieur contenant des tissus non tassés.

Ce genre de blanchissage est appliqué depuis trente ans en Amérique, aux États-Unis, où il semble donner de bons résultats.

On a reproché tout d'abord à la méthode américaine de détériorer le linge, soit par un emploi trop considérable de sels de soude, soit par l'usage des tonneaux.

Examinons donc ces deux griefs.

Dans notre système de lessivage, nous consommons 18 à 20 kilogrammes de sels de soude dissous dans 650 à 750 litres d'eau et par 1,000 kilogrammes de linge traité; cette dissolution correspond donc à 2 kilogr. 500 environ de sels, par hectolitre de liquide.

Dans la méthode américaine, il est dépensé une quantité un peu plus forte, il est vrai, de sels de soude par 1,000 kilogrammes de linge; mais la lessive est faite à raison de 1 kilogramme seulement de sels par hectolitre d'eau. On peut donc reprocher à ce système de consommer plus d'eau et de sels dont le supplément de dépense est, du reste, bien inférieur à l'économie réalisée sur la main-d'œuvre et l'installation; il est, par contre, complètement inexact de prétendre qu'une lessive plus diluée puisse attaquer plus facilement les tissus.

Quant au reproche ayant trait à la rotation de la machine, il ne doit pas être plus fondé que celui adressé jadis à nos tonneaux laveurs et rinceurs.

L'essai fait à Nanterre a dû certes être satisfaisant, puisque l'administration départementale vient d'adopter cette méthode de blanchissage pour plusieurs buanderies à installer.

*
* *

Il nous reste à dire quelques mots des prix de revient du blanchissage.

En 1804, Cadet de Vaux établissait que le blanchissage, alors complètement manuel, de 1,000 kilogr. de linge, occupait quarante-quatre lavandières et revenait à 220 francs.

En 1843, Péclet évaluait cette dépense, pour le même poids, à 150 francs, ce qui faisait 15 francs par 100 kilogr.

M. Sergueeff qui, en 1874, étudiait la même question, mais dans les buanderies où quelques appareils perfectionnés venaient d'être installés, concluait à un prix de revient de 9 francs par 100 kilog. de linge blanchi.

Aujourd'hui, avec le blanchissage entièrement mécanique, et bien que la main-d'œuvre ait augmenté, ce dernier chiffre est encore réduit.

Voici la répartition de la dépense, par 100 kilogr. de linge blanchi, mais non repassé, pour une installation industrielle, de moyenne importance, traitant journellement 3,000 kilogr. de linge.

| | |
|---|---|
| Personnel d'usine et de buanderie. . | 3 fr. 50 |
| Produits chimiques : sels de soude, savon, eau de javelle, bleu, amidon, etc. . . . . | 1 fr. 10 |
| Combustible pour les chaudières et les séchoirs. . . . . | 1 fr. 05 |
| Abonnement et élévation d'eau . . . | 0 fr. 20 |
| Entretien et réparations du matériel. | 0 fr. 40 |
| Frais généraux comprenant : transports par voitures, frais de bureau, amortissement du capital engagé dans l'installation. . . . . | 1 fr. 50 |
| Total par 100 kilogr. de linge. | 7 fr. 75 |

Est-ce là un minimum pour l'avenir? — Nous croyons encore à des perfectionnements, et par suite à un prix de revient moins élevé.

Le blanchissage mécanique, avantageux à tous les points de vue, a fait de sérieux progrès depuis quelques années. Souhaitons que cette méthode moderne, économique et hygiénique se généralise bientôt en France, comme cela a lieu, actuellement, en Angleterre et aux États-Unis.

Ch. Desbrochers des Loges.

Digitized by Google

# RÉJANE

Réjane, c'est-à-dire le type le plus pur et le plus classique, non pas des déesses de l'Olympe, vous m'entendez bien, mais de la Parisienne de nos jours, ce petit être d'apparence si frivole, si fugace, si changeant, mais cependant au fond assez identique à lui-même. D'une structure indifférente, elle a, cette Parisienne, un nez et une bouche incertains, des yeux quelconques; ce qui la caractérise, c'est la manière, l'attitude, l'esprit, la souveraine confiance, la maîtrise de soi qui la rend très propre au comique. Aussi n'existe-t-elle véritablement que vivante; l'art a beau faire, il la fixe rarement; à peine dans ses tentatives les plus heureuses arrive-t-il à lui donner le contour, la couleur, une certaine allure du corps, tandis qu'elle est surtout un suprême bonheur de gestes: et, si le mot n'était pas un peu gros, une modalité.

Cliché Benque

ODETTE

Avec le pétillement d'intelligence de tout son visage, sa mobilité aisée, sa voix mordante et nasale, Réjane est le modèle du genre. Et ne croyez pas qu'elle soit arrivée du premier coup à cette réalisation facile seulement en apparence. Non, il y a beaucoup d'études dans son affaire, et des études très sérieuses. Sans bons principes on n'arrive jamais à rien mettre au point, même *Madame Sans-Gêne*, même *Germinie Lacerteux*. La nature, le milieu fournissent le type, les documents; la science communique aux reconstitutions qu'on tente le relief, l'ampleur. Prenez une



Digitized by Google

vraie Montmartroise, et mettez-la sur la scène dans un rôle de Montmartre, elle ne sera Montmartroise qu'à demi, d'une manière effacée. C'est parce qu'elle a passé par le Conservatoire et par Molière que Mme Réjane l'est tout à fait.

Elle sortit de l'école de la rue Bergère en 1874, avec un second prix de comédie. Elle avait parfaitement réussi dans une scène des *Trois sultanes* de Favart, et elle eût mérité, de l'aveu de tous, les premiers prix en *ex æquo* avec Mlle Marie Legault. Mais il entre beaucoup d'arrangements dans la justice des concours. L'usage voulait alors que les premiers prix du Conservatoire fussent engagés à la Comédie-Française, et l'on trouvait que Réjane, par son physique, par la nature de son talent tout en dehors n'y convenait pas. Son second prix lui donnait le droit d'entrer à l'Odéon, qui n'était pas alors le théâtre d'études et d'essais consciencieux que nous voyons aujourd'hui. Je ne me le rappelle pas, cet Odéon lointain, mais si j'en crois Sarcey qui s'intéressait à la débutante, il était une sorte de Gymnase de la rive gauche : « Qu'y va faire Mlle Réjane, s'écriait le critique du *Temps*. Montrer ses jambes dans la *Jeunesse de Louis XIV?* elle vaut mieux que cela. »

Malgré ces sinistres prédictions, Mlle Réjane n'entra pas à l'Odéon, du moins pas tout de suite; elle fit pis, engagée au Vaudeville, elle y débuta dans une revue, sérieuse de titre il est vrai, puisqu'elle s'appelait la *Revue des deux mondes*. Elle s'y tailla un succès; sa finesse, sa grâce furent remarquées. On eût dit un Watteau, ou mieux, car son pimpant était déjà plus bourgeois qu'aristocratique, un Chardin.

Plusieurs années se passèrent ensuite, ces années de premier travail, de premier succès où une jeune artiste, encore forcément au second plan, dégage sa personnalité. C'est ainsi qu'elle créa successivement : *Mademoiselle Lili,* le *Premier tapis,* le *Verglas,* les *Dominos roses*, le *Club,* le *Mari d'Ida, Odette.* En 1882, elle quitta le Vaudeville, fit un court passage aux Variétés, puis alla à l'Ambigu où elle parut à côté de Sarah Bernhardt dans la *Glu,* de Richepin. Au premier abord, c'était une idée singulière de mêler à ce drame sombre la poupée vivante, amusante, drôlatique qu'était alors Réjane aux yeux des Parisiens. Mais lorsqu'il s'agit de théâtre, Sarah Bernhardt sait presque toujours ce qu'elle fait. L'effet de contraste fourni par la spirituelle artiste, au milieu de ce développement de passions et d'événements tragiques, fut des plus heureux. De l'Ambigu, elle passa ensuite sans transition au Palais-Royal, car il faut le remarquer, elle change souvent et très facilement de scène; c'est une errante, aux variations toujours heureuses, fournissant à travers les théâtres où elle passe une carrière normale toute de progrès, de travail et d'accession régulière. Au Palais-Royal, elle fut très goûtée dans *Ma Camarade,* de Meilhac, bien que le rôle ne fût pas tout à fait propre à la faire valoir. *Clara Soleil,* au Vaudeville, ne lui fournit ensuite qu'un demi-succès. On ne sait pourquoi, peut-être à cause du quiproquo qui, pendant presque toute la durée de la pièce, fait prendre la chanteuse Clara pour une femme du monde, elle s'y montra trop réservée, trop distinguée, terne pour tout dire. *Décoré* est de 1888 aux Variétés : tout le monde a encore présente à la mémoire cette comédie si fine, si amusante, qui côtoyait, sans y sombrer, des situations scabreuses, où le réalisme de l'observation était corrigé par la gaieté étincelante du dialogue. Réjane, en Mme Collineau, fut délicieuse. Elle garda une mesure exquise dans un rôle qui, interprété avec moins de finesse, fût facilement devenu cynique. La même année, 1888, année décidément triomphante pour elle, nous la retrouvons à l'Odéon dans *Germinie Lacerteux* : c'était encore là un rôle singulièrement difficile et d'autant plus difficile qu'il est exclusif de toute élégance et de tout charme : ce qu'il fallait faire accepter du public, ce qu'il fallait lui rendre inté-

Digitized by Google

ressant, c'est la plus triste, la plus humiliante dégradation d'une vie féminine; l'artiste avait à triompher de l'écœurement presque inévitable produit par cette histoire monotone et lamentable qui ne s'éclaire d'aucune lumière morale, d'aucun rayonnement intellectuel. Il fallait en même temps ne pas verser dans la banalité des attendrissements vulgaires et tourner au mélodrame. Ce rôle, tout de sévère composition, fut, malgré la chute de la pièce, un des meilleurs de Mme Réjane. Jamais elle n'eut une pareille occasion, si ce n'est peut-être dans *Maison de Poupée,* où elle fut si discutée, et dont nous parlerons tout à l'heure, de montrer ce qu'il y a d'étude, de sérieux, de sincérité dans son talent.

*Marquise,* de Sardou, au Vaudeville, fut pour elle l'occasion d'un succès de même ordre, quoique moins éclatant. La pièce se ressentait de l'influence du Théâtre-Libre. L'ensemble en était peu solide, le détail cynique. Ce fut un échec pour l'auteur; seul le jeu de Réjane dans le rôle difficile, presque repoussant, de Lydie Garousse, réussit à se faire accepter et applaudir.

*Amoureuse* est de 1892, à l'Odéon. Le joli rôle de Germaine Fériand convenait admirablement à ce qu'il y a dans le talent et dans la personne de Réjane d'aimable, de coquet, de caressant, de mousseux, pour ainsi dire. C'était comme un repos au milieu des créations difficiles de ces dernières années; pour mener celle-là à bien, elle n'avait eu qu'à se laisser aller à sa nature, à être ce que l'a faite son physique, une jolie chatte gourmande et enjôleuse. *Sapho* était un rôle autrement dangereux et autrement complexe; il fallait d'abord avant de rendre ce personnage douloureux, le comprendre, et l'ayant compris, l'exprimer de façon à satisfaire le double besoin de réalisme et de psychologie du

Cliché Camus

LA MARCHANDE DE SOURIRES

Digitized by Google

public; il fallait en même temps éviter de froisser des susceptibilités trop justes. Ce n'était pas une tâche aisée. Réjane se tira à merveille de cette épreuve : ce qu'on remarqua surtout, c'est l'art très savant avec lequel elle accusa peu à peu les dégradations de son personnage en le faisant passer du caprice à la passion exaspérée, de la passion à la possession physique et presque démoniaque, l'avilissant, l'aveulissant, si l'on peut dire, mais mettant dans ces difficiles passages une justesse, une pénétration, une force de talent qui sauvaient tout.

Deux créations très dissemblables ont marqué ces dernières années la carrière de Mme Réjane, et quoiqu'elle ait été méconnue dans l'une, l'ont peut-être portée à son sommet : ce sont la maréchale Lefèvre de *Madame Sans-Gêne,* et la Nora de *Maison de poupée.* On ne peut deux pièces plus différentes, et comme mérite littéraire, et comme esthétique, et comme tendance; on ne peut aussi deux rôles plus éloignés l'un de l'autre : âge, époque, éducation, milieu social, rien n'est commun. Dire que Réjane a été parfaite dans l'un et dans l'autre, c'est dire toute l'ampleur qu'elle a su donner à son talent, aujourd'hui si complet et si mûr.

Parlons d'abord, si vous voulez bien, de *Madame Sans-Gêne,* qui a tenu l'affiche du Vaudeville pendant une longue série de mois. Tout le monde sait que ce n'est point, à proprement parler, une œuvre littéraire, mais une très habile comédie de facture destinée avant tout à l'amusement du public : tout est fait en vue d'une mise en scène heureuse et variée, d'une figuration élégante, en vue aussi de Mme Réjane, dont il s'agissait de mettre en lumière non pas les qualités les plus sérieuses, mais les dons de comique franc et irrésistible; elle est divertissante à souhait dans son rôle de parvenue ridicule et bonne enfant dont la spontanéité de cœur se fait aimer, et dont les manières et le langage grotesques excitent le rire; rien ne manque à ce rôle peu nuancé, peu complexe à coup sûr, mais si bien venu. Mme Sans-Gêne prend une leçon de danse; c'est une occasion de ressusciter un pas avec lequel Réjane avait fait autrefois courir tout Paris dans une de ses créations des Variétés. Toute la mimique de ce rôle est parfaite, et je gagerais qu'il n'a pas coûté de grands efforts à l'actrice; elle a le comique naturel, surtout ce comique en dehors, sans prétention et, pour tout dire, un peu populaire, et avec cela, elle reste dans une parfaite mesure. Une sévère critique littéraire trouverait sans doute beaucoup à reprendre dans *Madame Sans-Gêne;* il n'y a rien à dire que d'élogieux de son interprétation; cela est constamment drôle, sans jamais tomber dans la charge ou dans la farce.

Autant *Madame Sans-Gêne* est demeurée longtemps sur l'affiche du Vaudeville, autant on a peu vu *Maison de poupée.* Il me semble bien qu'il n'y en a eu encore que cinq ou six représentations. Ce sont donc d'assez rares favorisés qui ont pu applaudir Mme Réjane dans ce rôle de Nora si joli au commencement, si poignant au milieu, si élevé et si philosophique à la fin. On lui a reproché d'avoir fait de cette Suédoise une Parisienne. Mais il y a des Parisiennes partout, parce que le parisianisme est un état d'âme; c'est, si on peut le définir en quelques mots, un vif sentiment de l'extérieur de la vie, la préoccupation des choses frivoles et le souci de leur donner une forme esthétique. Nora aime à s'amuser, à voir et à posséder de jolis objets, à prendre la fleur de l'existence et à en oublier le fond : c'est une Parisienne, bien qu'elle soit née en Suède. Mme Bovary, qui n'est certes ni villageoise ni normande, n'habite-t-elle pas Yonville-l'Abbaye, et tout le drame de sa vie ne s'y déroule-t-il pas? Il y a toujours ainsi, dans n'importe quel milieu, des créatures qui détonnent sur lui. J'avoue que pour ma part Mme Réjane m'a très bien fait voir la petite Nora, ce léger oiseau à qui il faut des grondements d'orage pour comprendre

Digitized by Google

que tout n'est pas une fête en ce monde, qui cependant profite si bien de l'avertissement reçu et qui, après l'illumination de la grâce, c'est-à-dire du malheur, devient un être si noble, si soucieux de sa dignité morale. Il me semble que c'est à la fin de la pièce, dans ce difficile quatrième acte, où Nora exprime ses nouvelles inquiétudes de conscience, que Mme Réjane a été le plus remarquable. Il était très difficile de montrer sous ce jour tout à fait imprévu un petit être que nous venions de voir si insouciant, si ignorant de tout. L'art suprême, c'était de laisser subsister dans l'air, dans le ton, dans la décision même un peu de l'ancienne inconscience. La volonté de se développer est chez Nora, semble-t-il, avec une pointe d'enfantillage encore, et sans que le développement soit accompli.

Nous n'aurions à savoir gré à Mme Réjane que de cette belle création que ce serait déjà un grand sujet de reconnaissance. Mais nous venons de voir par la rapide énumération de ses pièces qu'elle nous a donné plus d'une joie. Pour quelques-uns d'entre nous, celle-ci demeure seulement la plus inoubliable et la meilleure; elle nous aidera à pardonner à Mme Réjane son absence présente, les longs mois qu'elle va passer loin de nous, la tentation à laquelle elle a cédé, elle aussi, d'aller se faire applaudir par les Américains. Elle ne restera pas assez longtemps partie pour nous revenir gâtée, et elle rapportera quelques dollars que nous ne lui aurions jamais donnés; soyons-lui donc indulgents, à la condition qu'elle ne renouvelle pas trop souvent sa fugue, et qu'elle se rappelle que la plus grande gloire d'une artiste de Paris, c'est de se faire applaudir à Paris par des Parisiens; en fait de bravos, il n'y a que ceux-là qui comptent.

Cliché Reutlinger

MADAME SANS-GÊNE

MARIO BERTAUX.

Digitized by Google

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

C'est un objet rare qu'un livre de Francisque Sarcey. Absorbé par le journalisme, il obéit à un scrupule que ses amis jugent excessif en ne réunissant pas en volumes ses chroniques théâtrales si sensées et si fortes. C'est une grande preuve d'esprit et de sagesse que ce renoncement; bien peu l'auraient en sa place, et tous chercheraient dans la publication annuelle d'un volume périodique un regain de notoriété et de profit. Il n'en fait rien, parce qu'il est difficile et dur pour lui-même; il pense que ses feuilletons, écrits avec l'aimable laisser-aller de la causerie hebdomadaire, n'ont peut-être pas la forme définitive et châtiée que doit avoir un livre présenté au public sous son nom; il sait que ses partisans les découpent et les gardent, que le moment viendra où d'autres que lui se chargeront de réunir la collection, et il n'a cure du reste. C'est un sage en littérature. Il ne veut pas mieux polir son feuilleton parce qu'il lui enlèverait un charme, qui est son ton primesautier et plein de bonhomie; et il ne veut pas affronter l'écueil de l'impression du livre avec un esquif où sa réputation ne serait pas en parfaite assurance.

Cette philosophie si raisonnable donne à penser que, s'il nous présente un livre, c'est qu'il l'a cru digne de la publication, et comme il est homme de goût, on se peut fier à lui.

C'est bien le cas pour l'agréable petit volume dont il vient d'enrichir la *Collection Ollendorf illustrée*. Il s'appelle *Grandeur et Décadence de Minon-Minette*. C'est un pur chef-d'œuvre dans un genre ingrat et difficile, — le genre de la littérature enfantine et de la morale en action. Il n'est pas aisé d'y exceller : le petit conte de Sarcey, par sa facture, son inspiration et sa bonne humeur, laisse derrière lui les meilleures pages de Berquin ou de Bouilly.

Minon-Minette était une petite chatte, sixième fille d'une mère qui faisait les délices d'une concierge. Elle fut élevée rudement et recevait plus de coups de balai que de morceaux de sucre. Un chien se prit d'amitié pour elle. Il s'appelait Pyrame; c'était un bull-terrier aux formes trapues, vif d'allures, avec l'œil intelligent et doux, et les crocs en avant. Il accablait d'amabilités et de prévenances son ingrate amie. Celle-ci, indifférente et méprisante dans sa superbe beauté et dans son égoïsme, ne semblait même pas s'apercevoir des hommages dont elle était l'objet. On avait beau lui sauver la vie, c'était comme si l'on chantait, et elle n'y prenait même pas garde. Un jour elle fut assaillie dans une cave par un bataillon de gros rats; l'assaut fut terrible; la pauvre Minette ne savait plus à quel saint se vouer; elle bondissait sur les planches et sur les rebords des soupiraux; elle allait payer de la vie sa folle imprudence, quand Pyrame accourut et brisa l'échine à ses ennemis en déroute. Elle ne daigna pas remercier son sauveur.

Une autre fois, Minette fut laissée par sa propriétaire dans un quartier lointain et vague; on voulait se débarrasser d'elle. Là, perdue et abandonnée, elle fut le jouet de pâles voyous, qui lui attachèrent une casserole à la queue et allaient se divertir en la jetant à l'eau, quand Pyrame fondit sur ses lâches agresseurs et lui donna le temps de se sauver.

Tant de mansuétude et de dévouement n'amollissait pas l'égoïste dureté de Minette, qui n'avait aucune reconnaissance. Elle quitta sans regret la loge de sa concierge pour aller habiter chez une belle dame qui l'adopta. Là elle dégustait des pâtées exquises, sans plus se soucier de Pyrame que d'une noisette.

Le pauvre chien languissait dans l'absence de son amie et de sa protégée. Il finit par découvrir sa demeure, se faufila par la cuisine entr'ouverte et vint joyeusement bondir près du coussin sur lequel ronronnait Minette. Mais la vilaine créature se détourna avec dégoût, feignit de ne pas connaître ce rustaud, en dame qui n'a que des belles relations, et lui asséna un coup de griffe sur le museau, tandis que la cuisinière le chassait à coups de plumeau. Pyrame s'en revint fort déconfit et tout navré de l'ingratitude des bêtes, presque comparable à celle des gens.

Tant de noirceur ne pouvait rester sans châtiment. Quand vint le siège de Paris, chacun dut penser à soi, et les chats do-

Digitized by Google

mestiques se trouvèrent à l'abandon, réduits à chercher pâture au hasard des rencontres, quand les gens eux-mêmes avaient à peine de quoi se nourrir. Les chats devinrent un aliment et parurent en gibelottes sur les tables nues des assiégés.

Or Pyrame et son maître se livraient à la chasse aux chats pour en faire commerce, quand vint à passer Minon-Minette, hâve, maigrie, sale, méconnaissable. Le concierge, son ancien patron, lui lança le lazzo, sans savoir qui elle était. Sa femme la fit cuire au court bouillon, et Pyrame eut les os à croquer. En deux secondes il engloutit tout ce qui restait sur terre de son amie. C'est ainsi qu'ils furent unis à jamais et sans s'en douter, car il est probable que Minon-Minette eût souhaité un autre genre d'union. Mais c'est le seul qui convenait à cette désagréable et égoïste petite personne.

Tel est ce conte. L'historiette n'est pas méchante. La mise en œuvre est exquise, et pour des raisons qui sont faciles à dire. C'est fort bien écrit, c'est finement conté, et c'est bravement pensé. Cette jolie chatte est le prétexte de petites dissertations de morale utiles aux petits et agréables aux grands. Ce sont, de-ci, de-là, à travers le conte, de fines maximes qui constatent un brave cœur et laissent deviner chez l'auteur une bonne et franche nature; son récit suffit à le rendre sympathique, tant on lui donne raison. Il n'y a qu'à choisir dans ces aimables sentences à propos de bêtes :

« En amitié, comme en amour, il y en a toujours un des deux qui aime et l'autre qui se laisse aimer. Le tout est de savoir si celui des deux qui est dupe n'est pas au fond le plus heureux. »

« Il n'y a pas de volupté plus délicieuse que de donner son cœur sans compter, de se dévouer à son ami pour le plaisir de le faire, sans attendre aucune preuve de reconnaissance, suffisamment payé par la joie fière et délicate d'avoir obligé la personne que l'on chérit par-dessus tout. »

Ce sont là des préceptes finement exprimés et qu'on ne saurait trop reproduire. Relisez encore celui-ci :

« Les égoïstes qui ne songent qu'à eux-mêmes, qui s'abîment dans la contemplation de leur mérite, en sont punis par un desséchement de cœur qui leur rend tous les plaisirs fades. Ils n'ont que des contentements de vanité qui ressemblent à ces fleurs dont parle l'Écriture, brillantes au dehors et parées des plus vives couleurs, mais où l'on ne trouve en dedans, quand on les ouvre, qu'une cendre noirâtre et infecte. »

N'allez pas croire cependant que ce récit soit un tissu morose de sentences graves. Il est, au contraire, de la plus belle humeur, et par sa charmante ironie, et par l'humour, et par la bonhomie de ces aventures « qui méritaient d'être transmises à la postérité la plus reculée ». L'auteur semble à tout moment sourire de lui-même et de sa tâche, s'égayer de jouer au grand-père et de prêchotter. Avec une lucidité qui rappelle parfois nos conteurs moraux du XVIII[e] siècle, avec des procédés qui constatent un fréquent commerce du *Gil Blas de Santillane,* il ravive et relève à tout moment l'intérêt, et sa plaisanterie est discrète et de bonne tenue, quand il rehausse son sujet par des spéculations de philosophie ou par le souvenir fort imprévu des grands hommes de l'antiquité et des gloires de la littérature, depuis Néron et les quatre fils Aymon jusqu'à Rabelais et Bossuet.

Il soutient l'intérêt par l'intérêt qu'il prend lui-même à son drame; « ses entrailles s'émeuvent à mesure qu'il approche de la catastrophe », et sa bonhomie est plaisante.

On a dit que c'est la preuve d'une bonne nature d'aimer les bêtes. Sarcey aime les bêtes, on sent qu'il les observe, qu'il les suit, qu'elles ont ses sympathies, et il est devenu tout naturellement un animalier distingué. Regardez ce groupe, que vous intitulerez, si vous voulez, *Chien et Chat :*

« Pyrame prit délicatement entre ses dents un os qui n'était qu'à demi rongé et où pendaient encore quelques bribes de chair et il l'apporta aux pieds de la chatte, qui avait soudain clos ses deux yeux, feignant de dormir. Il jappa, courant autour d'elle et frétillant de la queue... La princesse daigna enfin donner signe de vie; elle déplia languissamment les paupières, s'étira avec nonchalance et posant, d'un air dédaigneux son joli nez rose sur l'os apporté, elle le flaira quelque temps. »

Elle est aussi d'un animalier fort expert et fort observateur la seconde nouvelle qui termine le volume, *Pataud*, histoire d'un chien qui est l'ami de son jeune maître; on le donne, mais il s'échappe et

Digitized by Google

revient mourir à la porte de sa maison. C'est une série d'épisodes gracieux, depuis le moment où Pataud flaire et adopte le nourrisson jusqu'au moment où il meurt dans les bras de son petit maître. Au cours de sa carrière, Pataud commet bien des crimes, étrangle les chats qui essayent de capter une part de l'affection de son ami, châtie les gamins qui l'injurient; il est sauveteur, gardien, compagnon, cheval même. Tout cela est exquis et pris sur le vif, comme cette petite scène :

« Je mettrais ma main au feu qu'il ne se doutait pas du nouveau crime dont il allait se rendre coupable. Pataud n'était pas d'un naturel méchant. C'est l'occasion qui a tout fait.

« Tant y a qu'entre les deux enfants il s'éleva une dispute qui dégénéra en querelle.

— Je te dis que si, disait l'un.

— Je te dis que non, répétait l'autre.

— Menteur! s'écriait le premier.

— Moi, menteur!... Dis-le donc encore une fois, pour voir.

— Je le dirai si je veux : menteur!

— Répète-le donc trois fois, si tu l'oses!

— Menteur! menteur! menteur!

Au moment où le terrible mot s'échappait pour la troisième fois des lèvres de l'enfant, il recevait une gifle, mais une maîtresse gifle. Il serrait déjà le poing et allait riposter par quelque bonne taloche; mais Pataud s'était levé furieux et, d'un formidable bond, il avait bousculé le donneur de gifles. »

Toutes ces scènes sont ainsi prises d'après nature, agréablement illustrées par M. G. Redon. Voilà de la bonne et saine littérature dans un genre difficile, il serait à souhaiter pour les petits et les grands que l'exemple fît école.

*Flavie*, d'André Theuriet (chez Charpentier), est une agréable paysannerie qui plaira aux amateurs de descriptions pittoresques et qu'inspire un vif sentiment de la nature. Le style en est limpide et clair, sans excentricités ni néologismes, et c'est un mérite qui se fait trop rare pour ne pas le priser.

Les frères Brocard étaient unis comme les doigts de la main. Numa Brocard épousa l'orgueilleuse Lucie. Nicolas Brocard continua de vivre avec eux. Puis bientôt il se sépara, se maria et eut des enfants, ce qui dépita Lucie, habituée à l'espoir que sa fille Flavie hériterait de son oncle.

Le ménage Nicolas prospérait dans le commerce des bois. Le ménage Numa faisait de moins bonnes affaires, à cause de la vanité fâcheuse de Lucie.

Cependant un bon parti se présenta quand Flavie fut en âge d'être mariée. Il n'y avait que la question d'argent qui pouvait faire accrocher l'affaire. Bien que les frères Numa et Nicolas fussent aussi brouillés que les frères Rantzau, Numa dut faire plier son orgueil et demander à Nicolas sinon un prêt d'argent, du moins un prêt de titres, pour les montrer. On inventerait une histoire après le mariage pour expliquer leur disparition. La belle-sœur de Lucie prit cette occasion de vexer son ennemie, et le prêt ne fut pas consenti. Quand le notaire fut là, le père du jeune homme mit l'argent de son fils sur table; le père de la jeune fille ne put en faire autant, et le mariage fut rompu par ce scandale.

Le prétendant se retourna vers l'autre branche des Brocard et épousa la cousine, qui avait le sac. Numa, sa femme et sa fille furent ruinés et durent s'expatrier en Australie.

Il y avait là des thèmes féconds dont l'auteur a su tirer le meilleur parti. Les caractères sont fortement tracés et les belles scènes abondent. C'est une intéressante étude des mœurs et de la vie des champs, une bucolique d'un réalisme doux, tempéré, sage, plein de charme. Il passe à travers les feuillets un large souffle de bonne brise bien fleurante, et l'on prendrait volontiers l'accent villageois pour lire les dialogues de ces paysans. L'auteur nous mène aux prés et la promenade est fortifiante. Il a un don précieux de reconstitution et d'évocation. Il vous fait voir le joli pays d'Eriseul, près de Verdun, avec ses plaines où la diligence court sur la grande route, avec le ruisseau de la Fosse des Dames, et la scierie des chantiers de bois.

Dans ce paysage circulent des figures bien vivantes, les deux frères, et les deux belles-sœurs jalouses, et le père Saint-Vanne, rond et brusque en affaires, et Paul Saint-Vanne, le prétendant pratique qui vire au son des pièces d'or, et le petit Jacques, le collégien éternellement amoureux de Flavie, qui souffre toutes les transes de la jalousie et qui voudrait grandir pour épouser sa grande adorée. Tous ces personnages ont une vie intense et des traits bien marqués.

Digitized by Google

Plusieurs scènes sont d'une belle et forte venue, comme celle où les deux frères se rencontrent sous bois, près d'un tronc d'arbre vermoulu; Numa demande à Nicolas de l'aider, il lui avoue son dénûment, il lui propose une supercherie utile, mais peu délicate, comme toutes les supercheries, et il y a dans ce dialogue toute la madrerie futée des gens de campagne: Nicolas a bon cœur au fond; il promet à demi, et Numa s'en retourne plein d'espoir. Aussi quel saisissant tableau que celui de la signature du contrat! Tout le monde est là; Nicolas et sa femme doivent venir, ce qui donne au frère de l'assurance, car la présence de Nicolas sera une double garantie et de leur bonne intelligence et de leur commune prospérité. Mais le quart d'heure de Rabelais approche. Le futur beau-père a étalé sur la table la dot de son fils; c'est à Numa à s'exécuter à son tour, et Numa regarde anxieusement la porte par où les fonds doivent arriver dans la poche de Nicolas. Le vieux Saint-Vanne s'inquiète et discute le contrat avec une sagace clairvoyance. Contemplez le personnage, qu'on croirait dessiné par le crayon expert de Baric :

Jusque-là le père Saint-Vanne avait écouté, le dos renversé dans son fauteuil et en se caressant complaisamment les joues avec la pomme de sa canne; mais à cet endroit du texte, il changea brusquement de posture, pencha sa tête fouinarde en avant, appuya son menton à ses mains posées elles-mêmes sur l'ivoire de la canne et darda ses yeux aigus vers le notaire.

Une scène poignante, encore, est celle des adieux des deux frères. L'établissement de Numa est saisi. Il faut qu'il émigre avec l'orgueilleuse Lucie et la pauvre Flavie. C'est le soir. La maison est vide, désolée, noire. Les quelques objets qu'ils emportent sont entassés sur une charrette. Et Numa se dirige vers la maison de son frère. Là, les fenêtres sont éclairées; on y rit, on y chante; il y a des invités; on signe le contrat de la fille avec l'ancien prétendant de Flavie. Numa attend son frère dans un coin noir de la cour; les deux hommes échangent là quelques paroles, et s'embrassent dans une dernière étreinte fraternelle, tandis que dans l'allée de la maison retentit la voix glapissante de la belle-sœur qui rappelle au plus tôt son faible et obéissant époux. Rien n'est navrant comme ce départ et cet adieu qui sépare deux frères bons et aimants, divisés par leur faiblesse et leurs intérêts. Sur le sentier obscur, on suit avec angoisse ce malheureux qui va quitter son pays natal et tous ses souvenirs pour s'engouffrer, avec le troupeau des émigrants, sous les passerelles du paquebot funèbre.

Le conte est simple, comme il convient à cet art délicat, à ce genre vaporeux de la bucolique; il faut que l'air circule dans les branches.

Peut-être pourrait-on faire une légère réserve en ce qui regarde la composition, quelquefois un peu trop convenue. Le roman est écrit sous forme de récit personnel. C'est le petit collégien Jacques qui nous raconte lui-même ses espoirs et ses déboires. Ce procédé de récit a ses inconvénients, qui paraissent ici. Jacques ne peut raconter que les épisodes auxquels il a assisté; or il ne peut assister à tous, soit qu'il s'agisse d'entretiens secrets, soit qu'il n'ait pas été invité. Dans ce cas-là, il faut bien que l'auteur cache son Jacques dans un coin, pour qu'il entende tout de même. Aussi Jacques est-il toujours aux écoutes, tantôt derrière un arbre, tantôt derrière un pilier de porte cochère. C'est un écouteur aux portes. C'est un écueil fréquent des récits personnels et des mémoires.

Mais ici, il n'y faut pas tant regarder, et la composition importe moins que le charme des tableaux accrochés dans cette riche et claire galerie de paysages. Que de panneaux on voudrait détacher, ne fût-ce que la noce villageoise; elle rappelle le même sujet traité et par Sorel dans le *Francion* et, moins loin, par Flaubert dans *Madame Bovary*. Regardez ce poétique « Dimanche des Rameaux » :

— Lorsque je me remémore mes impressions d'enfant, il y en a une surtout qui m'apparait suave comme un lever d'aube, savoureuse comme un gâteau de miel : — celle que me donnait la matinée du dimanche des Rameaux. Je sens encore sur mes joues l'âpre caresse du vent de bise et les larmes des *avrillées* qui tombaient à chaque instant d'un ciel incertain, brouillé de gris et de bleu. Le temps n'était pas sûr, et dans le trajet de la maison à la paroisse, nous recevions plus d'une ondée; mais tout de même on s'apercevait que le printemps était proche. Dans les jardins du bord de la rivière, les pruniers fleurissaient et les merles sifflaient à tire-larigot. Dès le porche de l'église, où l'on arrivait tout mouillé, à travers l'égouttement des parapluies humides, on respirait une amère et verte odeur. Chaque fidèle tenait en main un de ces rameaux de buis qu'on nomme chez

Digitized by Google

nous des pâquettes ; il y en avait des panerées sur les dalles du chœur, et cette abondance de tiges fraîchement coupées mettait un frisson verdoyant sous la nef assombrie.

Nous voyageons le soir, en carriole, et l'excursion est délicieuse :

— Le soleil s'inclinait déjà vers les bois de Benoîte-Vaux et versait une coulée d'or pourpre sur l'argile des labours, les friches grisâtres des coteaux et la fraîche verdure des prairies. A travers le bruit de sonnailles et de ferraille de notre équipage, je percevais par intervalles la courte et gaie ritournelle des pinsons et des prunelliers. Et tout à coup mon cœur battit quand, à un brusque tournant de chemin, je distinguai le clocher d'ardoise d'Eriseul, à mi-côte.

Arrêtons-nous aussi devant ce délicat effet de nuit :

— L'ombre envahissait peu à peu le jardin; entre les feuillages des arbres fruitiers, le croissant de lune laissait passer de furtifs rayons bleuâtres qui donnaient aux fleurs des formes fantastiques. De temps en temps, une prune trop mûre tombait sur le sable avec un son mat ; çà et là un ver luisant remuait dans l'herbe; sa minuscule lampe verte brillait une seconde, puis s'éclipsait, comme si la bestiole eût été affairée à quelque quête mystérieuse.

C'est là l'œuvre d'un peintre qui sait voir, sentir et choisir. Ce n'est pas brutal, et c'est exact pourtant. Ce n'est pas du Millet, car il n'y a pas d'amertume ; c'est plus ferme de trait et de contours que du Georges Sand, qui peignait par le sentiment plus que par les yeux ; c'est un art délicat et agréable, qui sait mettre de l'atticisme dans la paysannerie.

Non pas qu'il faille comprendre que la nature peinte par M. Theuriet soit inanimée, impersonnelle et morte. Il l'anime de tout son amour des champs, et il sait aussi épandre son âme sur les choses. Lisez cette page :

— Le bruissement des sauterelles et des grillons, le glouglou du ruisseau réveillaient leurs sensations d'adolescents, et — l'expérience me l'a enseigné plus tard — ce n'est pas impunément qu'on se rencontre côte à côte en un milieu où les moindres objets remémorent les émotions ressenties à un âge où tout se grave mieux dans le cerveau. La résurrection de nos impressions enfantines ou juvéniles ne va point sans remuer au fond du cœur une inconsciente mélancolie qui nous rend plus indulgents et plus pitoyables. En se replongeant dans les souvenirs d'autrefois, on retrouve, comme en une fontaine de Jouvence, la sensibilité, la fraîcheur d'âme que la dure pratique de la vie avait pour ainsi dire stérilisées.

Le romancier se rencontre ici avec le philosophe et le poète, il ne néglige pas les rapports de la nature avec l'homme, il projette sa personnalité sur le monde extérieur, ce qui est la condition nécessaire pour que la peinture ne soit pas un cliché d'objectif; et la pensée qu'il met ici dans le paysage est celle-là même qui inspira la grande poésie, quand Alfred de Musset chanta son *Souvenir*, quand Lamartine ou Victor Hugo firent le *Lac* ou *la Tristesse d'Olympio*.

Guignol de Lyon est un type, dans le théâtre comtemporain, à la façon dont furent Arlequin ou Mezzetin, à leur heure. Il y a tout un théâtre de marionnettes lyonnaises; ce n'est pas un recueil de comédies enfantines; elles intéressent les plus graves. Guignol est une incarnation de l'esprit public et de la satire populaire, de la malice des foules. Il parodie et il cingle, et il a beaucoup d'esprit. M. Pierre Rousset vient de publier à Lyon, chez les éditeurs Dizain et Richard, un curieux volume qui contient quatre comédies de ce genre, *le Revenant, la Lune rousse, Faust,* et *le Médecin malgré lui*. Rien n'est plus réjouissant. C'est un type ce Guignol, toujours accompagné de son ami Gnafron, comme Robert Macaire de Bertrand, qui chantonne ses amusantes plaisanteries, — brave garçon, gai, alerte, débrouillard et doué d'une philosophie accommodante. Son fidèle Achate est Gnafron, l'ivrogne dévoué à Guignol, qu'il appelle Chignol, et toujours enfoncé dans les nuages roses de la demi-ivrognerie.

C'est là une des formes les plus intéressantes de l'art dramatique populaire. Il paraît que ce sont les avocats de Lyon qui fournissent le répertoire de ce Kharagheuz occidental. Ils ont de l'esprit et de la belle humeur.

L'une des formes préférées de Guignol est la parodie. Il se substitue volontiers aux héros classiques, et le nom du personnage disparaît sous le sien. Il remplace ainsi le Cid ou Roméo, Faust ou le Prophète. Il parle en vers et en prose mêlés, sur un ton pleurard qui est comique. On entend alors Guignol-Roméo soupirer :

Ma Juliette, pour baiser ta menotte,
Je donnerais ma veste et ma culotte.

Le Guignol de M. Rousset est bien de la lignée. Il faut l'entendre, quand on l'a cru mort et quand il revient vivant ; il trouve sa femme remariée et il va à la mairie lire son extrait mortuaire pour s'assurer de son état civil. Il va lui falloir un nouvel acte

Digitized by Google

de naissance pour se faire reconnaître vivant, car, légalement, il est mort et enterré. Il rencontre son successeur et il s'informe :

— C'est bien vous qui êtes le mari de ma femme? En êtes-vous content?

Gnafron se jette dans ses bras, mais le second mari Merluchon le fait arrêter comme fou par le Bailli, ce qui fait dire à Guignol :

— Et l'on se plaint que les morts ne reviennent pas! Ce n'est pas étonnant si on les reçoit comme ça!

Guignol joue également *Faust*, et sa parodie est souvent malicieuse.

Marguerite devient une adorable « fenon », Siebel est un *gone* qui dit à sa bien-aimée :

Oh! mais si le bon Dieu reprenait tous les anges,
Je parie avec toi deux douzaines d'oranges,
Un fromage à la crème avec un pot de miel,
Que depuis bien longtemps tu serais dans le ciel.

Tous ces dialogues sont pittoresques et amusants. Le procédé n'en est pas très difficile, puisqu'il suffit de déprécier les choses et les gens, d'avilir les héros et de patauger dans le trivial. Il y faut cependant de l'aisance et de l'esprit, ce dont les Lyonnais ne manquent pas. Certes, une tentative qui serait heureuse à tenter dans nos salons et sur nos petites scènes d'essai serait d'y faire paraître les deux bons lyonnais Chignol et Gnafron; il y a une très bonne place pour eux, tout indiquée et vacante, entre le ridicule guignol des Champs-Élysées et les subtiles marionnettes de Maurice Bouchor.

Dans *Cabotinage d'amour*, M. Marcel Lheureux conte avec talent et dans un style facile vingt-quatre nouvelles fort agréables, dont le seul défaut est d'être trop courtes. C'est une nécessité du journal et un écueil pour le volume d'écrire des récits de deux cents lignes. M. Lheureux a de l'imagination et suffit à cette ample consommation de sujets : il est regrettable qu'aucun ne soit davantage creusé. Il y a de l'abondance d'imagination, le danger sera qu'à force d'user des idées de nouvelles il n'en arrive à subtiliser, à quintessencier sa fable, à verser dans l'excentrique ou le bizarre. Il faut se cramponner au naturel, pour ne pas gâter son talent. Et M. Lheureux n'en est pas dépourvu. Si l'on ne goûte guère ses *Substitutions amoureuses*, où deux êtres aiment sans s'aimer, en pensant chacun à un tiers, ou bien *Maman*, où une mère s'offre pour sa fille mariée, ou bien la mystique *Vieille Fille* qui a des visions érotiques sur la route, et tous les autres récits de ce genre contourné et difficile, en revanche, il y a beaucoup de charme dans les pages plus simples où il conte l'erreur passagère d'une bonne dame qui pèche par distraction avec un inconnu dans *la Parenthèse*, ou bien l'adultère posthume consommé à la minute où le mari meurt dans la pièce à côté; ou bien la vieille qui vient à l'hôpital militaire voir son fils, et à qui il faut présenter un mannequin parce que l'autopsie est commencée, et bien d'autres gais contes joliment présentés. On n'a qu'un regret, c'est de voir cette profusion, ce déluge de jolis sujets si prestement escamotés, quand on pouvait espérer quelques fortes études : c'est du gaspillage. Mais il faut être riche pour gaspiller.

C'est le livre d'un observateur et d'un artiste que publie chez Dentu, en pages minuscules à grandes marges, M. Alexandre Hepp, sous le titre un peu précieux de *Minutes d'Orient*. Ce sont des impressions de voyages en Serbie, en Bulgarie, à Constantinople, des sensations cherchées jusque sur les marches des trônes et dans les galeries des palais, des paysages nettement vus et habilement rendus. Les scènes de Constantinople sont particulièrement pittoresques et joliment composées.

M. Vandérem, qui nous avait habitués à des facéties, n'est pas gai dans son roman de *Charlie*, où il met un fils dans la douloureuse alternative d'absoudre ou de condamner sa mère dont il découvre la liaison coupable. Le problème est nettement posé et développé avec un réel talent, dans un style ferme et agréable. L'auteur a montré qu'il sait dominer une situation, l'établir et en déduire les conséquences à travers des scènes fort pathétiques.

M. Grosclaude, au rebours de M. Vandérem, a le volume aussi gai que la chronique. Il a réuni une liasse d'articles drôles sous le titre *Hâtons-nous d'en rire*. Malheureusement ces roses de matin se fanent vite, et en général ces chroniques, recueillies après le refroidissement de l'actualité, semblent des échantillons sous une vitrine. MM. Caran d'Ache et Albert Guillaume y ont ajouté quelques amusantes pochades qui illustrent ce texte pétillant d'esprit.

LEO CLARETIE.

Digitized by Google

# LA MODE DU MOIS

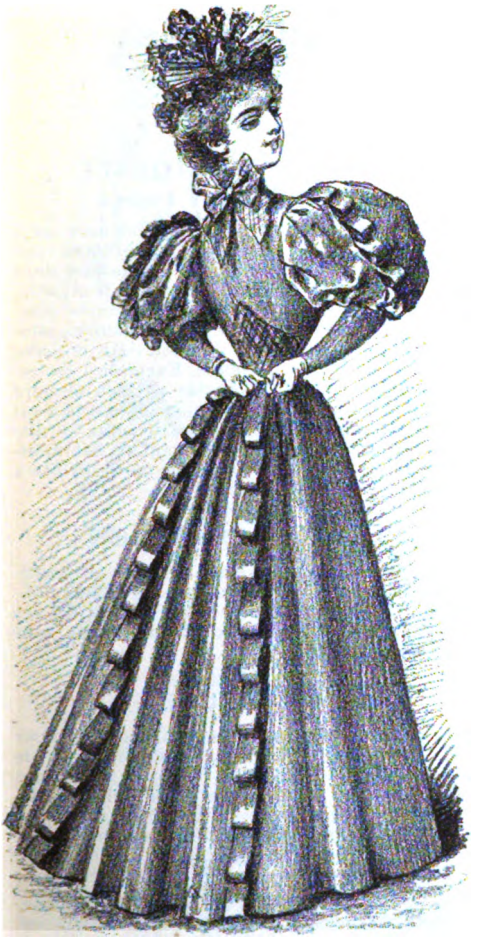
Collet en plissés de velours doublé satin clair avec le col en satin. Robe garnie de petits galons métalliques et de rubans.

Corsage de satin avec empiècement en velours épinglé écossais. Jupe de drap garnie de piqûres et de nœuds avec boucles sur le côté.

Capote en velours clair avec choux de velours noir sur le côté et des couples d'ailes derrière avec fleurs en cache-peigne.

Chapeau de style Louis XVI en velours de couleur, plissé de velours autour de la calotte, ruban de velours noir au pied et touffe de plumes d'autruche noires avec aigrette.

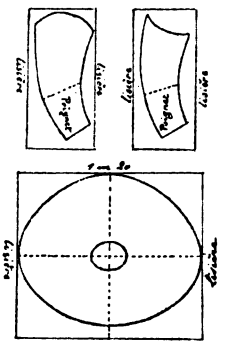
Digitized by Google



Robe en velours garnie de ruban de satin de même couleur en coques, devant également deux rangs de rubans. Nœud de cou et corselet ceinture en velours écossais.

Corsage boléro en cheviotte avec revers de velours noir, croisé et garni par neuf larges boutons de nacre, trois par trois. Jupe de drap garnie d'application du même drap et d'un grand nœud papillon en velours sur le côté.

Collet drap crépon. Empiècement de velours avec revers devant et grands nœuds sur les épaules, passementerie jais et tête de plumes.



Coupe de la manche ballon de la figurine ci-dessus froncée sur l'épaule et montée par l'ouverture sur le poignet.

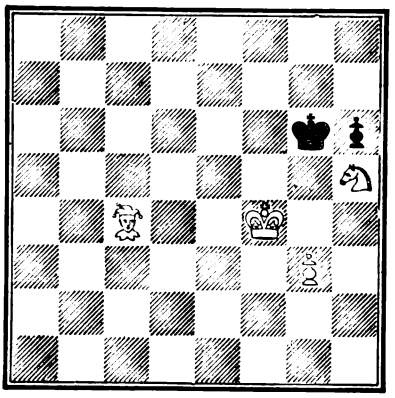
Digitized by Google

# Jeux et Récréations

Par M. G. BEUDIN

## N° 33. — ÉCHECS

NOIRS (2 pièces)

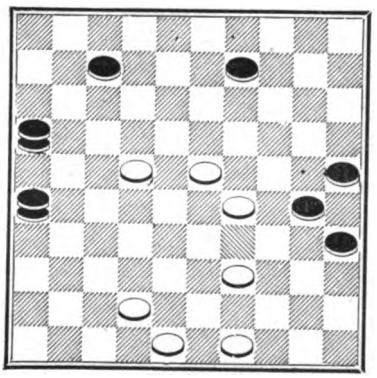


BLANCS (4 pièces)

**Les blancs jouent et font mat en deux coups.**

## N° 34. — DAMES

NOIRS



BLANCS

**Les blancs jouent et gagnent.**

## N° 35. — LOGOGRIPHE

Par A. ELLIVEDPAC

Avec cinq pieds une journée,
Chers Œdipes, vous est donnée;
Réduite à trois, j'offre billard,
Main chaude ou bien colin-maillard.

## N° 36. — CURIOSITÉ

Communiquée par UN ABONNÉ

Disposer dix allumettes parallèlement et à égale distance sur une table. Puis en faire cinq croix qui seront *aussi à égale distance* les unes des autres, mais à la condition que toute allumette avant d'être placée sur une autre pour former la croix ait passé sur deux autres allumettes placées côte à côte ou déjà croisées suivant le même principe. Exemple : en représentant chaque allumette par son numéro d'ordre, nous faisons une croix en plaçant 1 sur 4; nous en faisons une seconde en plaçant 5 sur 3, etc. Le mouvement se fait indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche.

## N° 37. — DOMINOS

J'ai quatre dominos dans la main; en multipliant les plus petits nombres entre eux, j'obtiens la valeur des points de chacun de ces dominos. (La même pour tous.) Quels sont ces dominos?

## NOUVELLES

*** Un intéressant tournoi organisé par M. J. Barbier, le sympathique directeur de l'exposition soudanaise au Champ de Mars, aura lieu du 6 au 13 octobre prochain dans les villages noirs, de 7 heures à 11 heures, tous les soirs. Les maîtres parisiens se mesureront avec les principaux joueurs nègres et surtout avec M. Kandic, le champion bien connu du Sénégal.

*** Le vainqueur du grand tournoi international d'échecs d'Hastings (Angleterre) est M. Pillsbury, un jeune Américain de vingt-deux ans.

## SOLUTIONS

**Des problèmes du numéro de Septembre.**

**N° 28.** — 1. F 5 R 1. *Ad libitum*
2. T 5 D ou T 3 F D échec et mat

**N° 29.** — $\frac{27\ 22}{17\ 28}$ $\frac{38\ 33}{28\ 39}$ $\frac{34\ 43}{25\ 34}$ $\frac{43\ 39}{34\ 43}$ $\frac{42\ 38}{43\ 32}$ $\frac{31\ 27}{32\ 21}$
$\frac{26\ 10}{}$ gagne

**N° 30.** — Une belle action offre au moins pour, [salaire.
A celui qui la fait, le plaisir de la faire.
(Boursault, *Marie Stuart*, acte IV.)

Ne jugez point autrui sur la mine ou [l'habit.
Tel néglige son corps qui pare son esprit.
(Morel-Vindé, *Morale de l'Enfance.*)

**N° 31.** — Sourire; Sou, Rire.

**N° 32.** — Que l'habit ne fait pas le moine.

***Les solutions seront données le mois prochain.***

Digitized by Google

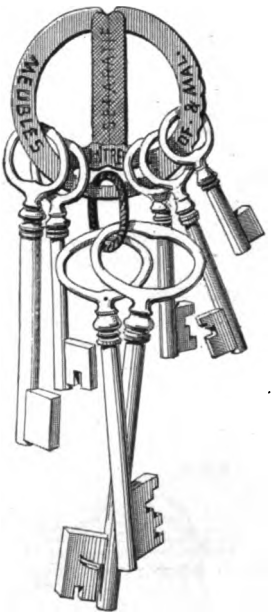
TENDRESSE FATALE

Digitized by Google

# LES PETITES INVENTIONS

### LE « SÉPARATIF »
### ANNEAU DE CLEFS A COMPARTIMENTS

Notre dessin nous dispense d'insister sur les détails de construction de ce petit ustensile. Dans les porte-clefs ordinaires, il arrive souvent que les plus petites clefs s'enchevêtrent dans les grandes ; il est souvent long et difficile de les débrouiller. L'anneau « séparatif » en les isolant par




espèces et par grandeur, évite ce désagrément. Un simple mouvement de la pièce « séparatif » ouvre ou ferme l'anneau, et cette fermeture présente une sécurité absolue.

L'entrée et la sortie de chaque clef est des plus faciles, et les personnes qui ont souvent besoin de sortir une clef du trousseau le font sans tâtonnement même dans l'obscurité ; le côté droit de l'anneau étant ondulé se reconnaît au simple toucher.

### GRAND CLASSEUR-DÉPLIEUR
### (*Système E. Gaillard.*)

M. E. Gaillard, ingénieur-constructeur, a inventé un système de classeur-déplieur destiné à faire tenir, dans un espace très restreint, une quantité considérable d'affiches en couleur, étoffes, tentures, modèles de dessin, même de très grandes dimensions.

Ce classeur, que l'on peut voir en ce moment à l'Exposition du Travail, au Palais de l'Industrie, est formé par la réunion de baguettes de suspension horizontales, toutes indépendantes, tournant autour d'un axe unique. A ces baguettes sont attachées et suspendues, adossées deux par deux, les pièces à classer, de façon qu'en ouvrant l'appareil à un endroit quelconque, il y a toujours deux pièces en vue. Un même appareil peut porter jusqu'à 50 baguettes de suspension, ce qui représente 100 échantillons logés dans un très petit espace et qui exigeraient d'immenses surfaces de murailles s'ils étaient suspendus les uns à côté des autres. Toutes les baguettes, et par conséquent toutes les pièces classées, sont instantanément détachables et remplaçables. L'absence d'un nombre quelconque de baguettes n'entrave en rien le parfait fonctionnement de l'ensemble.

Les pièces classées se manient comme les feuillets d'un livre. Elles sont ouvertes, ramenées, rejetées une par une, en nombre quelconque, en bloc, le tout à volonté. Quatre centimètres de largeur suffisent pour recevoir l'étroite console qui supporte tout le système.

Le *classeur-déplieur* trouve ses principales applications dans les magasins, fabriques, expositions, pour les papiers, papiers peints, tissus, etc. Il permet de présenter à l'acheteur ou au visiteur, sans qu'il ait à se déplacer, des pièces de grandes dimensions : coupons, rideaux, guipures, dentelles, soieries, tapis, tapisseries, broderies, panneaux décoratifs, etc., etc. Il peut servir à former d'immenses albums recevant, sur des feuilles de fond, une infinité de pièces de petites ou moyennes dimensions : cartes, photographies, cravates, lingerie, etc. Dans les écoles, son emploi est indiqué pour les cartes de géographie ; enfin, il se prête admirablement à la publicité, puisque dans les endroits couverts où il y a si peu de place disponible, il centuple les surfaces utilisables.

En publiant ses articles sur les *Petites inventions,* le **Monde moderne** n'a d'autre but que d'être utile à ses lecteurs. Il n'en tire aucun profit, et sa responsabilité n'est pas engagée. Pour toutes explications complémentaires, s'adresser directement à M. Arthur Good, 70, rue de Rivoli, Paris, dont le cabinet d'ingénieur-conseil est à même de fournir tous renseignements. (*Joindre un timbre pour la réponse.*)

*L'Éditeur-Gérant :* A. Quantin.

10402. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Digitized by Google

LE MONDE MODERNE

Novembre 1895

## LA PARTIE D'ÉCHECS

Sur la grande place de la petite ville, un beau café, à devanture blanche, tenait le milieu d'une rangée de boutiques. Il avait de hautes vitres claires, des rideaux finement ouvragés qui s'enfilaient à des tringles de cuivre. Et, sur le fronton éclatait, en grosses lettres d'or, l'enseigne A L'INSTAR DE PARIS; tandis qu'au-dessus de la porte, en lettres moindres, récemment érigées par les soins du propriétaire M. Émile, on lisait : *Entrée de l'Instar*.

Là, se donnaient tacitement rendez-vous le soir, leur devanture fermée, une partie des commerçants. C'était la distraction, longtemps attendue, de leur journée calme. Ils se retrouvaient entre gens de négoce ou d'industrie dont les esprits tournent dans le même cercle. Puis, en même temps qu'ils se renseignaient sur les nouvelles du pays, ils faisaient montre de la prospérité de leurs affaires par la dépense même à laquelle ils se livraient, par des parties perdues sans récrimination, par les deux sous qu'ils abandonnaient, de loin en loin, à la petite bonne en tablier blanc.



Digitized by Google

Ils venaient là, d'ailleurs, comme chez eux. Granet, le charcutier, un colosse à face rouge et les cheveux courts, s'y laissait voir en chemise à carreaux, sanglé de son tablier et son fusil lui battant les jambes. Baudru, le boucher, qui souvent rentrait de quelque foire, ne quittait pas sa haute casquette de soie, ni sa longue blouse bleue; et le maigre Picois, le quincaillier, gardait aux épaules son tricot brun, ajoutant seulement à sa tenue, de peur des rhumes, un chapeau rond qui lui entrait jusqu'aux oreilles : une marmite, disait Lardeux, l'épicier, qui, sortant les mains des fentes de sa blouse blanche, essayait encore de l'enfoncer davantage, d'une bonne claque d'amitié. D'autres, il est vrai, portaient des paletots; et avec Chicoine, le pharmacien, en redingote et en pantoufles, avec le gros Chazade, un minotier, en vareuse, et divers employés, une gradation ininterrompue se faisait jusqu'aux notables de l'endroit, des rentiers *conséquents,* aux jaquettes soigneusement brossées.

Ceux-là, cinq ou six, un commandant en retraite, un ancien huissier, des négociants retirés, arrivaient les derniers. Logés plus loin du centre, à cause de leurs loisirs, ils s'acheminaient à petits pas de promenade. Souvent, s'étant rencontrés en route, deux ou trois débouchaient ensemble sur la place, s'arrêtant à chaque instant, pour mieux développer leurs idées, et mettant, sur le caillou, le petit choc de leurs cannes à bout ferré. En marchant, ils fouillaient l'ombre du regard, avec l'intérêt que suscite un endroit où il ne se passe rien, jamais, mais où quelque chose pourtant pourrait se passer. Puis la devanture éclairée du café les prenait tout entiers, rayonnant vers eux de la lumière et de la chaleur. C'était leur bien-être même qui flambait là, à travers les vitres, jusque sur le trottoir, la certitude de leurs loisirs et de leur aisance.

Leur entrée solennelle, après des politesses échangées sur le seuil, était à elle seule toute une profession de foi. On y sentait la manifeste conscience d'une supériorité : la supériorité de gens qui savent dépenser, pour le plaisir; de gens aussi qui, lisant plusieurs journaux, se font des opinions larges; et c'était encore de leur part la courageuse affirmation d'une indépendance, du port de la culotte dans le ménage, d'un dédain des préjugés, d'un mépris de l'opinion des dévotes.

Dès qu'il les apercevait, le patron, M. Émile, une tête martiale à moustache grise, se précipitait. Courbé en deux, sa serviette fouettant derrière lui quelque vol de mouches, il leur tenait la porte ouverte; puis, se redressant, il jetait aussitôt vers le fond de la salle, d'une voix de commandement :

— Voyez! Le café de ces messieurs!

La petite bonne qui, de l'office où sa silhouette s'estompait, avait, faisant un pas de côté, jeté un coup d'œil, se hâtait de venir disposer les verres sur les tables. Eux saluaient Mme Émile dans le comptoir où, avec de jolis gestes menus, elle empilait de petits morceaux de sucre sur de petites soucoupes, puis se casaient un à un, leurs jambes coulées laborieusement entre les banquettes de cuir rouge et le marbre des tables.

Le commandant, d'une chiquenaude, avant de s'asseoir, époussetait sa rosette.

Les premiers mots échangés, les habitués du café somnolaient un peu, dans une béatitude de digestion, réjouis de la vapeur qui s'élevait au-dessus des verres, en tournant leurs cuillers lentement, d'un mouvement de manivelle. Peu à peu, la rumeur de la salle montait. Des voix isolées s'entendaient, çà et là; une histoire de chasse, une aventure de pêche tenait tout le monde en suspens. Et le présent se mêlait au passé, car beaucoup apportaient seulement le lendemain, après le conseil de la nuit, leurs réflexions sur les événements de la veille. Parfois une discussion bruyante, courtoise pourtant, au sujet du conseil municipal, des impôts, du gouvernement, tournait les têtes vers un groupe.

Digitized by Google

Mais bientôt l'excitation momentanée venue du dîner, ou d'un petit verre d'eau-de-vie après le café, s'apaisait. Alors s'élevaient des appels de cartes, des comptes de joueurs, scandés du cliquetis des dominos posés sur le marbre.

A huit heures, les jeux étaient commencés. Ceux qui ne jouaient pas regardaient : les uns sur les banquettes en des poses renversées, les autres à califourchon sur des chaises ; si intéressés que, pour boire, ils étendaient le bras à tâtons vers leur verre, sans quitter des yeux la partie. Sur les coups délicats, ils opinaient. En cas de désaccord, toujours, après de longues disputes, c'était le patron qui tranchait, dans le silence, d'une voix décisive.

Entre temps, à propos d'une analogie, ils citaient des parties fameuses, demeurées dans la mémoire de tous, comme des fastes de la ville. Chaque jeu avait son spécialiste, son maître. Ainsi Chicoine, le pharmacien, — cela était de notoriété publique, — ne redoutait personne à la manille. Granet, le charcutier, aurait, à son propre jeu, battu feu Piquet. Lardeux, l'épicier du coin de la place, devait l'achalandage de sa boutique à des voles stupéfiantes à l'écarté. Le commandant Champion rendait au jacquet des points à qui voulait; et Chazade, le minotier, se voyait réduit à donner des conseils, nul n'osant l'affronter aux dominos. Ceux-là, on les regardait avec envie; la patronne avait pour eux des sourires particuliers; elle les soignait comme des numéros à sensation de son établissement. Ils étaient des gloires locales.

Un moment, Baudru, le boucher, avait soulevé au billard une admiration rivale. Mais des commis-voyageurs de passage l'avaient battu. Il avait bien essayé de prétendre que c'était sa blouse qui le gênait ; mais comme personne ne l'empêchait de la retirer, l'opinion l'avait abandonné sans appel.

Le commis de l'enregistrement, pourtant, M. Poulot, les éclipsait encore par une gloire plus haute. M. Poulot, lui, jouait les échecs. Il dédaignait les autres jeux, et si parfois il s'intéressait à quelque partie, on sentait que c'était pure condescendance, par l'esprit de bienveillance protectrice que peut seule donner une supériorité incontestable. Sur sa prière, le café de l'*Instar* avait fait venir un échiquier. Plusieurs habitués s'étaient offerts pour apprendre ; mais à chacun, M. Poulot, toisant le bonhomme, avait répondu :

— Vous n'y songez pas ! Il vous faudrait des années! J'aurais déjà quitté le pays, que vous ne connaîtriez pas encore la marche des pions !

L'on était resté silencieux, saisi d'admiration devant la forme bizarre des pièces et la mosaïque de la table, dallée comme le vestibule de M. Gringois, le notaire. Et Poulot se lamentait d'être sans partenaire. Surtout, il déplorait que le commandant Champion n'eût point appris lorsqu'il était jeune. Les échecs, c'était le jeu de la guerre, justement : la stratégie, la tactique, les armes combinées, la concentration, la dislocation, tout, quoi ! et bien d'autres choses encore dont ils ne pouvaient pas même se faire une idée! Un militaire qui connaissait les combinaisons du jeu d'échecs ne pouvait pas être battu par l'ennemi :

— Non, monsieur! voyez Napoléon!

D'ailleurs, en 1870, chaque fois que les officiers prussiens entraient dans un café, ils demandaient l'échiquier. Ça, c'était connu !

A tout, les vainqueurs des autres jeux, bien qu'humiliés, n'avaient soufflé mot, le bec péremptoirement clos. Même Lardeux, en cherchant à dénigrer les échecs, avait vu l'opinion se tourner contre lui ; craignant de causer du tort à son épicerie, il s'était tu prudemment. Et Chicoine n'osait plus vanter ses tours de force à la manille, de peur d'entendre Poulot recommencer ses histoires du café de la Régence, au temps où il était à Paris. Là, il n'y en avait qu'un pour lui damer le pion, à Poulot, un nommé Vermouchet, un avoué, un grand, avec une moustache. Oh! il fallait être juste,

Digitized by Google

Vermouchet le battait ; mais par exemple c'était le seul !

Ceux que ne dévorait point une ambition rivale admiraient de confiance. On parlait des échecs avec respect, comme d'un art grand et mystérieux. L'armoire où dormait la boîte en revêtait des apparences de sanctuaire.

La ville s'enorgueillissait de M. Poulot. Les mères le montraient à leurs enfants. Les familles le recherchaient, lui pardonnant, à cause des échecs, de fréquenter le café ; et M. Camus, le receveur de l'enregistrement, ne voyait pas d'un mauvais œil les assiduités de son commis auprès de sa fille, Estelle. Lorsqu'un étranger était de passage, on lui désignait la maison de M. Poulot :

— Le plus fort joueur d'échecs de tout le pays !

## II

Cependant, de tous les admirateurs de M. Poulot, le plus passionné était l'hôtelier du *Bœuf couronné*, chez qui le commis prenait ses repas. M. Barbet déclarait volontiers qu'on en décorait tous les jours qui n'en avaient pas tant fait ; et comme il était du conseil municipal, il disait de temps à autre à son pensionnaire, d'un air confidentiel et entendu, avec un geste qui aplanissait les obstacles :

— Attendez seulement que M. Faure vienne ici !...

Le président de la République ne venant pas, maître Barbet se rattrapait sur ses hôtes. Il leur cassait la tête de M. Poulot. Tous devaient écouter, admirer ; et il les poursuivait jusque dans leurs chambres de l'histoire du fameux Vermouchet : un avoué, un grand, avec une moustache !

Aussi, un dimanche après-midi, comme il appuyait sur son boniment, pensa-t-il être suffoqué d'indignation :

— Les échecs ! dit un voyageur, la belle affaire ! Qui est-ce qui ne sait pas jouer aux échecs ! Tout le monde y joue aux échecs !

— Alors, railla l'hôtelier piqué, monsieur y joue sans doute ?

— Moi, mais certainement !

Maître Barbet secouait la tête, incrédule, familier des hâbleries de ses clients. Pourtant, rien n'était impossible ; et dans ce cas la question changeait. Il redevint poli, presque obséquieux :

— Alors, si monsieur voulait, on pourrait l'aboucher avec M. Poulot. Ce serait un bien beau spectacle pour notre petite ville !

— Mais certainement, dit l'autre, je jouerai avec qui vous voudrez ! Vous êtes bon, vous encore, avec vos échecs !

L'hôtelier se retira, saluant profondément. Tout de suite, il fit communiquer la nouvelle à l'*Instar*. M. Émile, transporté, se hâta de conter l'affaire autour de lui, entrevoyant une soirée fructueuse. Puis, il dépêcha la petite bonne chez M. Poulot.

Son tablier jeté sur le billard, elle courut d'une traite, arriva si essoufflée, si révolutionnée par cet événement, que le commis ne comprit pas d'abord ce qu'elle lui annonçait :

— Un voyageur... qui sait jouer aux échecs ? dit-il enfin.

— Oui, monsieur, à ce qu'il paraît ! Il est au *Bœuf couronné*.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela peut me faire ?

— Mais, c'est pour jouer ce soir chez nous. Tout le monde en parle. On m'a dit de vous le dire.

— Aux échecs ? reprit Poulot. Vous êtes sûre ? C'est peut-être aux dames, il ne faut pas confondre.

— Non, non. C'est Julie, du *Bœuf*, qui est venue. Elle a bien dit : aux échecs.

— Et ce monsieur veut jouer avec moi ?

— A ce qu'il dit, toujours !

— Ah ! Eh bien, c'est bon ; merci.

Resté seul, Poulot demeura immobile, étourdi de la surprise. Une révélation commençait de se faire en lui. La partie, les échecs, tout ça c'était bientôt dit ; c'était très joli. Mais savait-il y jouer, seulement, aux échecs ? Pour taquiner Chicoine, Lardeux et les autres, dont la

Digitized by Google

gloire l'agaçait, il leur avait jeté dans les jambes le jeu d'échecs, comme il eût fait d'autre chose. Ensuite, il avait dû se laisser faire ; et le personnage lui plaisant, il était si bien entré dans sa peau qu'il avait fini par s'y tromper soi-même. C'était à ce point que maintenant encore, dans ce premier moment, il n'eût su dire au juste si, oui ou non, il connaissait le jeu d'échecs. Et les parties

Une sueur froide lui coula le long du dos. Il dut s'asseoir. La mésaventure était bien autre que celle de Baudru au billard. C'était terrible, simplement! Il voyait se soulever autour de lui le mépris de la ville entière. Les salons se fermaient ; Mlle Estelle le reniait ; et Granet le charcutier, et le commandant Champion, et Chazade surgissaient devant sa pensée avec des regards sar-

avec Vermouchet, pourtant? Il le voyait devant lui, ce grand diable de Vermouchet, avec sa moustache! Pourtant l'évidence éclatait de plus en plus. Il dut s'avouer qu'il ne connaissait pas le jeu d'échecs, qu'il ne l'avait jamais connu. Vermouchet rentrait insensiblement dans le néant d'où il l'avait tiré. Tout au plus se souvenait-il d'avoir regardé des joueurs jadis, au café, dans une grande ville de province. Mais il avait beau retourner ce souvenir sous toutes ses faces, une si maigre expérience lui paraissait insuffisante pour faire figure en public, le soir même.

castiques ; d'autres encore, M. Grimbois, le notaire, les petits rentiers ; et M. Barbet donc! M. Barbet, avec son gros ventre ; et tous, toutes, jusqu'à la patronne et la petite bonne, s'il osait jamais retourner au café.

Pour la première fois, Poulot connaissait le remords. Une colère le prit contre lui-même, contre les autres ensuite. Il rêva tout à coup des choses féroces : le feu mis au café, le voyageur mourant de mort subite, des bombes d'anarchistes éclatant par les rues. Jamais comme en ce moment, il n'avait compris les révolutions. Il en aurait fait

Digitized by Google

une s'il avait su comment s'y prendre.

Bientôt, de cette première exaltation, il retomba à un apitoiement sur soi-même. Il s'enfonça amèrement dans une détresse infinie. Des idées de suicide affluèrent à son cerveau. Il médita plusieurs procédés de destruction de sa propre personne, sans arriver à fixer son choix; puis il lui parut qu'une maladie suffirait. Par exemple, il fallait une vraie maladie, pas un prétexte, afin de bien sauver les apparences... Mais quelle? Il pensa un instant à s'enlever un doigt, comme par mégarde, ainsi que l'avait fait récemment le fils du charron, pour échapper au service militaire, ou encore à se blesser avec son fusil de chasse.

Longtemps, il hésita entre ces deux résolutions. Alors, à force de ressentir, par l'imagination, la douleur qui pourrait résulter de l'une ou de l'autre, il se trouva plus calme. Ses idées, affolées comme des oiseaux mis en cage, lui parurent se poser. Des plans raisonnables commencèrent de surgir. Se laisser déshonorer à la face du pays, inutile d'y songer; il n'y consentait à aucun prix. Mais qui empêchait, par exemple, qu'ayant accepté la partie, il s'arrangeât de façon à provoquer, dès le début, une discussion, une dispute même, une violente dispute qui la rendît impossible, qui la fît cesser net? Il prétendrait ensuite que le voyageur n'entendait rien aux échecs; et personne n'étant capable de prononcer entre eux, l'affaire en resterait là; il aurait l'opinion pour lui.

Cependant, une difficulté se présentait. L'autre, peut-être serait de caractère docile et garderait une patience d'ange. Ou, au contraire, il se montrerait trop susceptible. C'était bien épineux. Avec une dispute, on se laissait quelquefois entraîner plus loin qu'on n'aurait voulu.

Insensiblement, un autre moyen le tentait. Il en détournait son esprit depuis un moment, ne s'y voulant résoudre qu'à la dernière extrémité. Il se décida à l'envisager. S'il allait trouver ce monsieur? Il valait encore mieux se confier à lui que de subir l'affront au vu et au su de toute la ville. Sans doute, le voyageur comprendrait, il consentirait à lui expliquer le jeu; il lui donnerait quelques leçons de manière à le mettre en état d'aborder la partie en public; puis, le soir, il le ménagerait. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire, à ce monsieur, que lui, Poulot, commis d'enregistrement, fût déshonoré? Quel intérêt y aurait-il ?

Tout s'arrangerait. Cela lui paraissait évident; si évident bientôt qu'il s'attendrit par avance. Il se sentait plein d'amitié pour les commis-voyageurs. C'étaient de bons diables, de bons vivants, pas méchants pour un sou, et très serviables.

Il brossa son habit, mit son chapeau.

— Pourvu que je le trouve! pensait-il.

Dehors, il songea à se donner une allure crâne, un air dégagé.

La nouvelle, déjà, avait fait le tour de la ville. Tous les regards se fixaient sur lui : Chazade, le minotier, qu'il aperçut au détour d'une rue, lui cria gaiement, sans aucune jalousie :

— Ah! ah! mon gaillard. C'est pour ce soir!

— Oui, oui, fameux! dit Poulot.

Mais cette sympathie lui pesa, à cause de son indignité. Puis, malgré lui, la préoccupation de sa démarche le troublait. Il préparait son entrée; il prenait, en pensée, des attitudes nobles, sans fierté assurément, mais sans humilité non plus; quelque chose dans le genre de Napoléon remettant sa fortune aux mains de l'Angleterre. Encore, non; pas tout à fait. L'Angleterre était, pour l'empereur, un ennemi; tandis que le voyageur pouvait être un ami, serait un ami, certainement.

Le voyageur se trouvait encore à l'hôtel. Poulot en augura bien. Maître Barbet tint à honneur de le conduire en personne; et ce fut lui-même qui frappa, ouvrit la porte en s'effaçant, lorsqu'une voix qui fit tressaillir le commis, eût répondu :

Digitized by Google

— Entrez !

— Monsieur... balbutia Poulot.

— Monsieur?

Il se rassura. Le voyageur était jeune, avait une bonne figure, ronde, cordiale même, un accent méridional.

— Vous m'excuserez, reprit-il. J'ai su que vous étiez de première force aux échecs... et...

— Asseyez-vous donc, monsieur !

Le voyageur riait. Poulot, angoissé de ce rire, poursuivit :

— Moi-même j'ai la réputation d'être très fort...

— Parfaitement, et l'on a déjà arrangé entre nous deux une partie ce soir, au café de l'Instar... C'est l'aubergiste ! Figurez-vous qu'il me tannait depuis une heure...

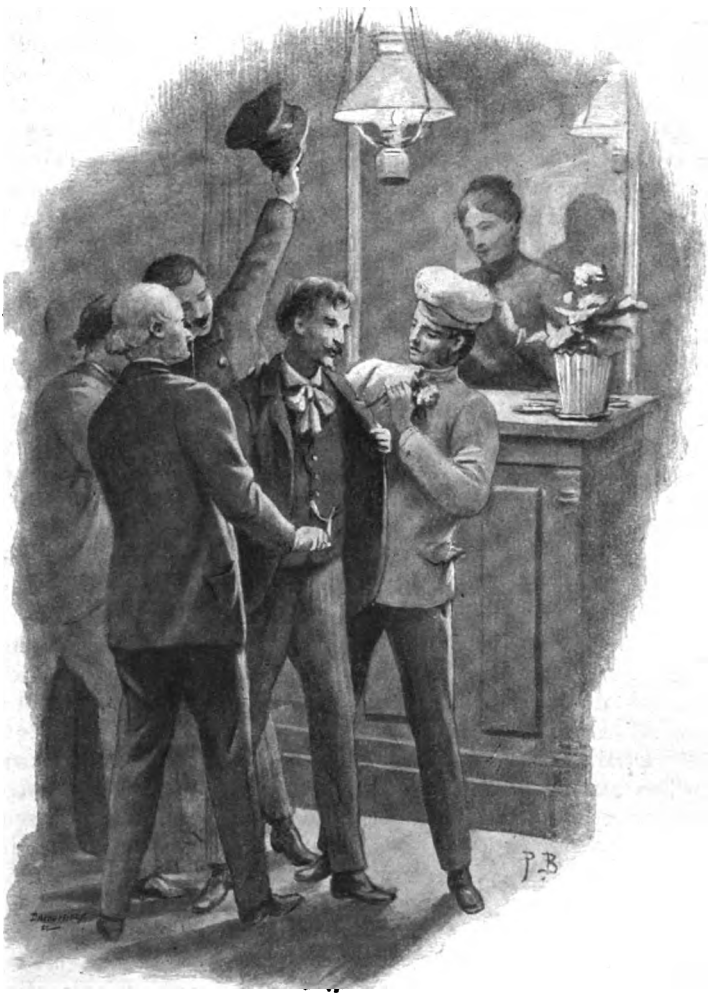
— Eh bien, monsieur, poursuivait Poulot sans écouter, toute sa pensée tendue à son propre discours, quoi qu'il puisse m'en coûter, je suis venu me confier à votre loyauté. Je vais vous faire un aveu : je ne sais pas jouer aux échecs !

— Allons donc !

— Vous me jugerez sévèrement, peut-être... je vous le permets...

— Moi, du tout ! s'écria le voyageur. Je ne sais pas jouer non plus !

Ils se regardèrent un moment ; puis Poulot éclata d'un rire fou, inextinguible. L'autre dut lui taper dans le dos. En même temps, il reprenait son explication :



— C'est cet imbécile d'hôtelier : il m'agaçait tellement avec son histoire d'échecs que je lui ai dit n'importe quoi pour le vexer.

— Comme moi, avec Chicoine !

— Je ne m'attendais pas à être pris au mot, vous pensez !

Digitized by Google

Poulot, renversé au dos de sa chaise, respirait à grands souffles :

— Ah ! c'est égal, elle est bien bonne ! Non, bien vrai, vous ne savez pas jouer ? Dites-le encore !

— Mais je vous le répète ! Je sais seulement qu'il y a des blancs, des noirs, des rois et des reines ; et c'est tout !

— Comme moi ! disait Poulot, comme moi !

Il eût chanté, dansé, embrassé le voyageur. Mais, brusquement, il reprit sa gravité, devenu soucieux :

— Diable ! fit-il. Et notre partie de ce soir ? Toute la ville qui en parle !

— Notre partie ? Ah ! oui, c'est vrai !

— Comment faire ?

— Voyons, personne ici n'entend rien aux échecs ?

— Absolument rien !

— Eh bien, jouons-la !

— Oh ! dit Poulot avec un rire tenté, c'est bien risqué !

— Bah ! Laissez donc. Ils n'y verront que du feu.

— Alors, soit ! A ce soir !

— A ce soir ! Entendu ! A propos, voici ma carte. Si vous avez besoin de champagne... Excellente maison, premières marques.

— Merci ! Parfaitement !

— A votre service !

Dans la rue, Poulot riait malgré lui. Des gens sortaient des vêpres, qui se retournaient pour le voir. Il redressa la tête, se sentant le champion de la ville, un héros presque. Un orgueil lui revenait. Il croyait de nouveau lui-même à la légitimité de sa réputation, à sa gloire. Parbleu, il avait raison, ce voyageur. Ils remueraient des pièces, se les prendraient au hasard ; et quand il n'en resterait plus une seule debout, la partie serait finie. Même, apercevant le pharmacien sur la porte de sa boutique, il devint agressif :

— Hein, vous venez ce soir ? Ah ! ah ! on verra beau jeu !

— Peuh ! fit l'autre.

Et il rentra dans sa boutique.

## III

Poulot arriva le premier au café, après dîner, le commis-voyageur ayant d'abord un client à visiter. Depuis le *Bœuf couronné,* il traînait une escorte ; et quand il entra, on lui fit presque une ovation. Il demeura simple, sans morgue. Il était radieux, du reste. Le receveur de l'enregistrement lui avait laissé entendre que, s'il gagnait la partie, il n'aurait rien à lui refuser. Et il gagnerait, certainement. Le voyageur, n'étant pas du pays, ne mettrait point d'amour-propre en cette aventure. D'un abîme dont il avait presque touché le fond, Poulot se voyait tout à coup rebondi jusqu'à des sommets inespérés. Tout à l'heure, perdu, déshonoré, il tenait brusquement, à portée de sa main, qu'il n'avait qu'à étendre pour les saisir, la gloire, la fortune, l'amour. Dans l'accueil qu'il recevait, une légère inquiétude qui, malgré tout, l'avait repris encore de temps à autre, achevait de s'en aller. Il subissait seulement l'impression de solennité que tous autour de lui ressentaient. La salle était pleine déjà ; et, quand la porte s'ouvrait, on entendait au dehors un bruit de voix, la rumeur d'une foule s'écrasant aux vitres le long du trottoir. Et le plus saisissant était la tenue des habitués. A part le long pharmacien, toujours en calotte et en redingote, et le maigre quincaillier, avec son éternel tricot et son chapeau rond jusqu'aux oreilles, les autres avaient montré quelque souci de leur toilette. Le charcutier, dans un gros paletot, était à peine reconnaissable ; et l'épicier lui-même avait quitté sa blouse blanche pour un veston ; tandis que le boucher se boutonnait jusqu'au menton dans un pardessus. Mais, où toute l'importance de l'affaire se manifesta, ce fut lorsqu'on vit entrer Barbet lui-même, du *Bœuf couronné.* Il était en vêtement de travail : on ne lui savait pas d'autre costume ; mais, à son bonnet, à sa veste et à son tablier, éclatait la blancheur immaculée des grands jours,

Digitized by Google

les jours de comice agricole ou de dîner du conseil municipal.

Chicoine, pourtant, Lardeux, Granet et le commandant Champion affectaient de ne rien savoir, de se désintéresser de l'événement, commençant leur partie comme d'habitude. En revanche, Chazade, décidément sans jalousie, ne dissimula pas sa curiosité et afficha un esprit libre et impartial, prêt à souscrire à tous les mérites.

Une rumeur se produisit au dehors. On regarda vers la porte. C'était le voyageur. M. Émile alla à sa rencontre, et la patronne lui sourit, de son comptoir.

Malgré une sourde hostilité, à cause du point d'honneur local, ces messieurs se montrèrent affables et hospitaliers. Enfin, M. Émile, qui n'attendait qu'un signal, ouvrit le placard. Il y eut un grand silence, tandis qu'il en retirait la fameuse boîte, soigneusement époussetée dans l'après-midi, la déposait, non sans quelque pompe, sur la table de marbre.

Les deux adversaires, ayant échangé une poignée de main courtoise, prirent place.

Lentement, ils sortirent les pièces, les dressèrent sur l'échiquier. Tous deux n'avaient pas, ainsi qu'il arrive pour des armées en bataille, adopté le même dispositif. Ceux des spectateurs qui le remarquèrent se sentirent fiers de leur perspicacité et le signalèrent à leurs voisins d'un petit coup de coude ou d'un clin d'œil. M. Émile conçut bonne opinion de ce début. Il n'hésita pas à affirmer, d'un air connaisseur :

— Ils sont aussi forts l'un que l'autre. Ça va être sérieux !

Le voyageur poussa un pion. Poulot, après un moment, en fit autant. Puis tous deux méditèrent, avec des fronts pensifs que creusait un pli. Autour d'eux, le cercle, qu'un respect d'abord avait tenu à distance, se resserrait : les plus hardis ou les plus notables assis sur des chaises, d'autres debout derrière eux, les derniers enfin montés sur les sièges. Un instant, la voix de Chicoine s'éleva, à la manille, puis Granet cria, d'un verbe triomphant :

— Quinte majeure ! Quatorze de dames !

Mais nul ne se retourna. Ils importunaient plutôt. Même, Lardeux, qui venait de gagner sa consommation à l'écarté, ayant affecté de jouer au billard, pour faire du bruit, Baudru le blâma ouvertement. Et ce fut cause que le commandant Champion, jugeant sévèrement ce procédé, se rallia aux joueurs d'échecs. La question d'amour-propre local, à peine éclose en son cerveau, s'y élargissait tout à coup jusqu'à devenir une question de patriotisme. Chazade, qu'il heurta en s'approchant, hocha la tête, en plissant les yeux :

— C'est pas de la petite bière !

Puis le silence reprit.

Les joueurs, longtemps enfermés en des poses méditatives, en sortaient brusquement, saisissaient quelque pièce, la faisant évoluer, sauter par-dessus les autres, avec des tactiques déconcertantes ; d'autres fois, ils touchaient les pièces une à une sans se décider, retirant le doigt brusquement comme s'ils s'étaient brûlés, l'air cabrés devant quelque faute qu'ils auraient failli commettre, quelque danger brutalement dévoilé devant leur esprit. Ils avaient des souffles profonds, se reposaient, en se mouillant les lèvres dans leurs verres. De temps à autre, Poulot se plaignait de la chaleur ; et le cercle s'écartait un peu, pour se resserrer aussitôt.

Cependant, à mesure que la partie avançait, une inquiétude commença d'atteindre Poulot. Il fallait qu'il gagnât. Mais comment gagnerait-il ? De quelle manière s'achèverait la partie ? La moitié des pièces déjà, en nombre égal de part et d'autre, étaient tombées sur le champ de bataille. Un moment, il songea à proposer de remettre la suite au lendemain, à cause de l'excessive dépense de facultés qui en résultait. Il ralentissait, traînait en longueur. Mais le voyageur lui ayant fait une nouvelle prise, à un

Digitized by Google

murmure qui passa dans le cercle, il s'apeura, redouta de voir sa partie compromise. Sous la table, il allongea le pied vers son adversaire, le poussant à petits coups, dans l'espoir qu'il comprendrait. Il se désespérait de ne l'avoir pas prévenu auparavant. Dans sa joie première de voir l'affaire arrangée, il n'en avait pas cherché plus long, s'était jeté bêtement, aveuglément dans l'aventure. Il était évident, en effet, que le voyageur ne comprenait pas les coups de pied. Il reculait sa jambe, en douceur, puis Poulot s'obstinant à l'aller chercher, il finit par s'impatienter, lui renvoya les coups, avec quelque vivacité, juste sur l'arrêt du tibia. Poulot ne put plus douter. L'ennemi se refusait à céder la victoire. Il voyait déjà le regard de reproche de Mlle Estelle, l'air dégagé du receveur d'enregistrement, atteint dans sa dignité locale, lui déclarant qu'il n'y avait rien de fait.

De désespoir, il reprit courage, rafla brusquement deux pièces, coup sur coup. Mais le voyageur protesta :

— Ah! non! ce n'est pas de jeu ; vous n'avez pas le droit!

— Comment je n'ai pas le droit!

— Non, non, vous ne l'avez pas!

Et il remit en place l'une des deux pièces.

Ils se turent, incapables d'en exprimer davantage, se regardant dans les yeux, Poulot féroce, le voyageur impassible. Ils reprirent leur méditation. Les gens, autour d'eux, avaient des regards de veaux qui, le mufle sur une barrière, voient passer des trains. Cet incident les passionna. Chazade répéta, avec une moue expressive :

— C'est pas de la petite bière!

Le commandant prononça :

— C'est comme à la manœuvre, absolument. Il y a de la tactique là-dedans!

Le voyageur étendit la main, rafla imperturbablement une tour. Poulot, exaspéré, lui rendit la pareille immédiatement. Il y eut un silence, gros de menaces. On sentait que le moment décisif était proche. Le commis, à bout de courage, songeait déjà à préparer sa défaite, lorsque la prise de sa reine le suffoqua.

Non, ça, c'était trop de toupet! Il ne lui restait plus que quatre ou cinq pièces ; et l'autre en avait au moins sept! Il se récria :

— Ah! mais non! Ah! mais non! Pourquoi pas le roi tout de suite!

— Je vous demande pardon. J'étais ici, n'est-ce pas?

— Du tout, vous étiez là! Si vous trichez, alors!

— Monsieur!

— Je prends la galerie à témoin.

La galerie, interpellée, dut, à regret, donner raison au voyageur. Le commandant Champion déclara que, malgré son patriotisme, l'honneur lui faisait une loi de dire la vérité.

Une prudence domina Poulot. Après tout, mieux valait encore perdre la partie que de laisser découvrir la vérité. Il céda.

Le calme rétabli, on entendit Chicoine ricaner entre les dents :

— Il avait raison, c'est le jeu de la guerre! Les v'là qui se battent!

Nul ne le releva. Une consternation régnait. M. Émile hochait le menton comme devant une chose grave. La patronne semblait hypnotisée dans son comptoir ; en arrière du cercle, la petite bonne, les yeux ronds, la bouche ouverte, semblait pétrifiée.

La tête dans les mains, les joueurs observaient, en réfléchissant, des mutismes maussades, tous deux furieux; Poulot, surtout, qui ne pouvait comprendre cet acharnement de son adversaire. Lui qui n'était pas du pays! Qu'est-ce que ça pouvait lui faire? Il devait y avoir quelque chose là-dessous.

Brusquement l'idée d'une trahison le hanta. Il prétexta le besoin de prendre l'air une minute, demanda la suspension de la partie. Et, justement, l'autre y accéda aussitôt, ne dissimulant point un désir semblable.

Dès qu'ils se trouvèrent à l'écart :

— Monsieur, je vous en prie, dit Poulot, laissez-moi gagner!

Digitized by Google

— J'allais précisément vous demander le même service !

— Non, je vous en supplie !

— Tiens, vous êtes bon, vous !

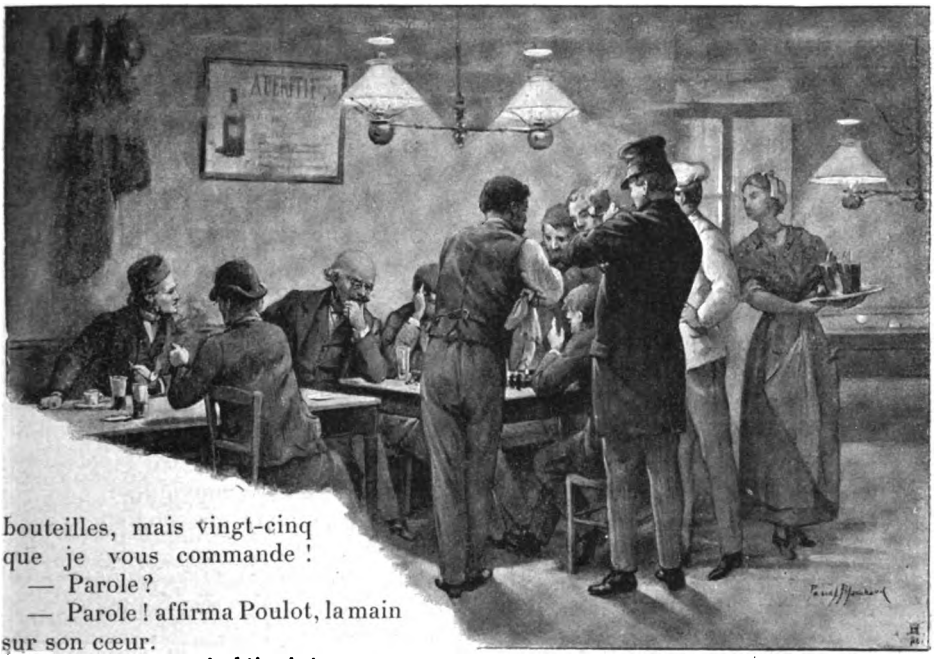
— Mais qu'est-ce que cela vous fait?

— Cela me fait que Lardeux m'a promis, si je gagnais, une commande de dix bouteilles de champagne !

— Je m'en doutais, s'écria Poulot! Eh bien, si je gagne, ce n'est pas dix bouteilles, mais vingt-cinq que je vous commande !

— Parole?

— Parole ! affirma Poulot, la main sur son cœur.



Le voyageur avait déjà tiré son carnet :

— Adresse ? Numéro? Vingt-cinq bouteilles... A trois francs? Non, cent sous, hein? A trois francs, c'est pas du champagne... Même, si vous voulez quelque chose de bon...

— Cent sous ! Cent sous ! C'est entendu !

Le voyageur serra son calepin :

— Au fond, vous savez, je ne demande pas mieux; vous avez l'air d'un bon garçon. Moi, ça me va !

A leur retour, les conversations cessèrent. Le cercle se referma.

— Allons ! courage, glissa le commandant. Du nerf, sapristi !

A la première pièce que bougea Poulot, le voyageur donna des signes manifestes de contrariété.

— Ah ! ah ! railla Poulot le commis, ça vous gêne, ça !

Visiblement perplexe, le voyageur, à plusieurs reprises, répéta :

— Ah ! diable ! ah ! diable !

Les visages s'éclairaient autour d'eux. Les plus proches échangèrent de petits signes avec ceux qui se trouvaient derrière. M. Émile risqua, en clignant de l'œil :

— C'est très fort, ce qu'il vient de faire là, c'est très fort !

— Vous savez donc jouer? demanda Baudru.

— Ça ne fait rien, on voit bien tout de même !

Il se tut. Le voyageur, à son tour, bougeait une pièce. Il la posa triomphalement, avec un petit claquement sec :

— Ah ! ah ! Et celle-là, qu'en dites-vous ?

Tous les regards étaient suspendus à la physionomie de Poulot. Sans s'émouvoir, il répondit :

Digitized by Google

— Moi, rien du tout !

— Comment, rien ! Mais vous êtes fichu, mon bonhomme ! Jouez ce que vous voudrez !

— Vous voulez rire, fit Poulot, touchant une pièce du bout du doigt. Et ça ? pour quoi le comptez-vous ?

Hardiment, il manœuvra un cheval ; puis, le poing sur la hanche :

— Là ! Allez ! Jouez maintenant ! Moi je fais ça, ça et ça ! C'est vous, oui, qui êtes fichu ! Non, mais l'êtes-vous ?

Et pour qu'il ne restât aucun doute, d'un tour de main preste, il confisqua le roi.

— Psst ! Rasé !

Il y eut une stupeur, un moment d'hésitation, tous regardant les deux joueurs alternativement. Enfin, le voyageur avoua :

— Oui, c'est vrai. Rasibus ! Ah ! vous êtes plus fort que moi.

Alors ce fut une explosion de joie. Les mains se tendirent pour serrer celles de Poulot. De toutes parts, on demanda des bocks, afin d'arroser la victoire. Et, Mme Émile ayant envoyé au vainqueur une rose détachée de son corsage, l'enthousiasme devint du délire.

— Moi, déclarait M. Émile, j'ai vu ça tout de suite !

— L'autre est fort aussi, opinait Picois, du fond de son chapeau.

— Ç'a été chaud, disait le commandant. Moi, ça me rappelle, en Afrique...

On vit Chicoine se lever, suivi de Lardeux qui claqua la porte derrière lui.

Baudru le fit remarquer, en s'esclaffant avec un geste du pouce par-dessus l'épaule. On pouffa de leur dépit.

Mais Barbet, à son tour, s'avançait ; et, la voie enrouée, le bras tendu vers Poulot :

— Ce petit-là, voyez-vous, c'est le plus beau fleuron de ma couronne ! Si vous aviez vu, quand il était à Paris ! Au café de la Régence ! C'est là que c'était pas de la petite bière ! Il n'y en avait qu'un pour lui damer le pion. Il n'y avait que ça juste, entre nous, vous savez...

— Si ! si ! protesta Poulot, il me battait...

— Enfin, je veux bien ; il a raison, faut dire le vrai. Mais qu'est-ce que vous voulez ? Il battait tout le monde, cet animal-là, même des Américains ! Un nommé Vermouchet, un avoué, un grand avec une moustache... Enfin, ça fait rien : vous ne le connaissez pas, moi non plus...

— Vermouchet ! s'écria le commis-voyageur. Mais je ne connais que ça ! Qui est-ce qui ne connaît pas Vermouchet ? Ah ! bigre ! Vermouchet !

Et il fit claquer ses doigts, en sifflant.

— Là ! fit Barbet ouvrant les bras, qu'est-ce que je disais ?

Offrant son large torse, il parcourut le café d'un regard circulaire ; puis posant sa main sur l'épaule de Poulot, confidentiel, avec de petits tapotements qui enfonçaient la conviction :

— Attendez que mossieu Faure vienne ici ! Attendez !

— Non, vous savez, coula doucement le voyageur, vingt-cinq bouteilles, c'est pour rien !

— Trente ! concéda Poulot à mi-voix, en songeant à Mlle Estelle.

Mais ils demeurèrent sérieux comme des papes. La petite bonne venait prendre la boîte. On s'écarta avec respect ; et tandis que les spectateurs la regardaient disparaître dans le placard qui se referma doucement, un peu de gloire s'éclaboussait au fond de leurs yeux clairs.

JEAN REIBRACH.

Digitized by Google

# M. NECKER

## LA PRESSE D'OPPOSITION ET LA NECKROMANIE (1780-1781)

M. Necker est-il un « patriote » et un administrateur de génie? N'est-il pas plutôt un intrigant habile, un charlatan dangereux? Enfin, de quelle nature est sa popularité? Voilà les questions que se posent, vers 1780 et 1781, quelques auteurs de brochures anonymes, quelques pamphlétaires, ou, pour parler notre langage moderne, quelques journalistes d'opposition; et, sans hésiter, ces personnages condamnent de tous points le banquier homme politique.

Leur critique dépasse assurément la mesure. On y sent la haine d'ennemis invétérés, tout autant que l'amour du bien public; mais la haine aiguise leur esprit, et le rend parfois très clairvoyant. Grâce à elle ils pénètrent la tactique politique ou financière du Génevois; ils en dévoilent les mobiles secrets, les périls immédiats ou lointains. Ils expriment l'opinion de l'infime minorité de la nation; mais, c'est justement où je les trouve intéressants : à l'aristocratie qui acclame des opérations capables, dit-on, de multiplier indéfiniment la richesse, à la foule qui croit déjà voir les pauvres s'acheminer vers l'aisance et l'émancipation, ils indiquent, comme du doigt, ce qu'il y a de hasardeux et de trompeur chez le banquier providentiel.

Au premier rang, parmi ceux qui mènent contre M. Necker la guerre de plume, se placent MM. Augeard et de Calonne. Augeard est le grand polémiste du parti parlementaire; dans sa *Correspondance de Sorhouet,* il a rudement maltraité Maupeou; il estime que Necker ne résistera pas mieux que le chancelier à l'arme du libelle. Fermier général, il est très compétent pour dis-

Digitized by Google

cuter de plans et de mesures de finances. M. de Calonne est un intendant, candidat au contrôle général ; il rêve de la succession du Génevois, et s'est abouché avec Augeard pour faire composer ses brochures dans une imprimerie clandestine où ce financier a grande influence. Augeard écrit donc la *Lettre d'un*

M. AUGEARD

*Français,* dirigée contre le *Compte rendu,* et cette brochure, qu'il intitule, pour lui donner plus de piquant : *Lettre de M. Turgot à M. Necker ;* et de Calonne écrit ses *Comment,* qui font à la Cour un vrai fracas, ou ce pamphlet très original, et des moins connus de nos jours, la *Lettre du marquis de Carraccioli à M. d'Alembert.*

Pour Augeard, M. Necker a beau séjourner en France, et se dire Français, il est toujours un étranger. Il n'a chez nous ni famille, ni attaches, ni entours : « c'est un champignon qui ne tient à rien ». Il est simplement Génevois et banquier cosmopolite. On sait que les Génevois avaient de grandes aptitudes pour les opérations de calcul et les combinaisons commerciales ; on connaît leur âpreté au gain et ce mot de Choiseul, qui fit fortune : « Si vous voyez un Génevois se jeter par la fenêtre, imitez le hardiment ; il n'y a pas moins de 20 pour 100 à gagner. » Les Génevois furent, au XVIII^e^ siècle, quelque chose comme les Israélites d'aujourd'hui ; et beaucoup reprochaient à cette race de banquiers d'avoir deux patries : l'une où elle trouvait l'argent à bon marché, l'autre où elle le vendait fort cher. Les Génevois étaient tellement indépendants du Gouvernement, qu'ils pouvaient le placer lui-même sous leur dépendance, dès qu'il faisait affaire avec eux. Et si le Gouvernement venait à se lasser de leurs « usures », il fallait qu'il les payât. Autrement, ses « effets » ayant passé par les banques de Genève, de Londres ou de Hollande, il se serait vu acculé à la banqueroute.

Voilà bien une association internationale de manieurs d'argent. Augeard la personnifie en M. Necker, le plus habile et le plus riche des Génevois. Il voit, dans ce banquier et ses pareils, des étrangers, qui n'habitent la France que pour l'exploiter : « Vous êtes banquier, dit-il à Necker, et, comme tel, vous êtes lié à tous les banquiers ; votre fortune est en banque ; aussi n'est-il pas une de vos opérations, qui ne soit, en dernière analyse, au profit de la banque. » Et, de fait, le directeur général était l'associé de la maison Girardot et Haller, à qui le monopole de l'emprunt de 1781 permit, dit-on, de réaliser dix-sept cent cinquante mille livres, « sans bourse ouvrir ». Aussi bien les ennemis de

Digitized by Google

M. Necker raillaient-ils son refus d'être payé pour ses fonctions de ministre; et Augeard lui disait cruellement : « J'entrevois le parti qu'un banquier directeur général, même sans appointements, peut tirer de la suppression des caisses de finances, et du discrédit des financiers. » Le mot *financiers* désigne ici les receveurs généraux.

Ce qui distingue M. Necker de tant de contrôleurs généraux, c'est qu'il introduit dans l'administration les principes et les habitudes des banquiers. Il fait tenir par ses commis des comptes de banque; et la masse du public voit en lui un homme rare, justement pour cette raison. Augeard nie qu'il ait jamais eu l'étoffe d'un administrateur; il voit en lui celle d'un directeur, ou d'un premier commis. Et l'on ne saurait nier que ses innovations se réduisent à ceci : il a supprimé quelques trésoriers, fait quelques règlements sur les fermes et les receveurs généraux; n'est-ce pas là besogne assez mince, pour un homme qui tranchait du réformateur et du grand politique? On se demande s'il n'eut pas simplement pour objet de substituer les banquiers aux anciens financiers.

La *Lettre de M. Turgot à M. Necker* intéresse l'histoire générale en ce que, mettant en présence le ministre disgracié et le ministre en faveur, elle montre aux prises deux écoles de finance, dont chacune a ses polémistes comme ses ministres. MM. Turgot, de Calonne, Condorcet ou Mirabeau sont les personnages les plus en vue de l'ancienne école, qui voulait administrer suivant les règles ordinaires de la recette. M. Necker est le chef de l'école nouvelle, des partisans du crédit et des emprunts; il préconise le système anglo-génevois, et, pour emprunter, de toutes mains, plus de cinq cents millions, il fait appel aux banques, il agiote en grand.

Il se maintient en place, parce qu'il inspire aux Français une confiance aveugle en son génie. Les Français ne veulent rien voir au delà du temps présent; et, les impôts n'augmentant pas, ils s'abstiennent de réfléchir aux conséquences des emprunts. Tout émus encore des exactions de leurs contrôleurs généraux, ils s'éprennent de ce directeur général des finances qui ne leur demande jamais d'argent; ils ne s'étonnent pas qu'en plusieurs années de ministère il ne sache ni rectifier, ni supprimer aucun impôt; peut-être même ne s'en aperçoivent-ils pas.

M. DE CALONNE

M. Necker a d'ailleurs le plus grand crédit à l'étranger; il inspire une confiance immense aux capitalistes de tous pays; et, quand il emprunte, les soumissions du dehors montent parfois jusqu'au tiers de celles de France. Ajoutez que ses emprunts ne cessent pas de gagner, tandis que ceux de ses prédécesseurs perdent toujours; et, certes, il y a là de quoi déconcerter toute critique.

Tel est sans doute le langage des partisans du ministre, mais tout autre est celui de ses adversaires; car, pour eux,

Digitized by Google

la faveur des emprunts Necker se retourne contre le ministre; le public les recherche, en raison de ce qu'ils sont fort onéreux pour l'État. Ils sont viagers, disent-ils, et Necker ne songe pas à classer les rentiers suivant leur âge; il ne fait pas de catégories de rentiers, ayant chacune un denier proportionnel. Quand il crée des rentiers, jouissant sur deux têtes, il n'établit pas de distinction suivant l'âge de l'une et de l'autre; il suppose entre elles une compensation qui n'existe pas; et, payer 10 pour 100 sur une tête de dix ans, aussi bien que sur une de quarante-cinq, c'est agir au grand détriment de l'État. Avant Necker l'extinction montait chaque année à un quarantième; grâce à lui, le roi n'hérite plus que d'un soixantième par an. L'État se ruine; et les particuliers se démoralisent, par l'appât d'une rente viagère élevée. Les capitalistes sacrifient à leurs jouissances l'intérêt de la génération qui les suit.

La colère des libellistes grandit quand le Génevois eut écrit, pour le public aussi bien que pour le roi, son fameux *Compte rendu;* elle s'exaspéra, quand ils surent qu'il faisait acheter, pour les détruire, des éditions entières de libelles hostiles. Et leur verve devint d'autant plus étincelante qu'ils eurent beau jeu à montrer combien le *Compte rendu* ressemblait peu à un compte de finance.

MM. de Calonne et Augeard ont serré de près l'auteur du *Compte rendu*. Ils ont fait ressortir le néant de ses allégations sur le soi-disant compte du contrôleur général de Clugny, dont il faisait le point de départ de ses calculs; car ce compte ne s'appuyait vraiment, ni sur états de recettes, ni sur quittances d'emploi; il n'avait rien d'un « état au vrai »; il n'a jamais paru aux gens du métier qu'un simple « aperçu ». C'est pourtant sur la base fragile d'un « état par aperçu » que M. Necker a édifié l'exposé de ses améliorations financières. Il a fait illusion au public, avec des chiffres; et c'est avec des chiffres que les financiers-libellistes lui ont répondu. Il est curieux de les voir démontrer comment la dette grandit plus vite que jamais, et comment les ressources de libération s'épuisent tous les jours. Pourquoi, disent-ils, M. Necker n'a-t-il pas établi de comparaison entre ce qui fut employé avant lui, dans les revenus ou les charges annuelles, et ce qu'il emploie lui-même? Pourquoi n'a-t-il pas rapproché les anticipations anciennes et nouvelles? Elles sont toutes des formes de l'emprunt, et du plus dangereux des emprunts, puisqu'elles n'exigent aucune formalité et se pratiquent, pour ainsi dire, obscurément. Pourquoi n'a-t-il pas mis en regard les dépenses arriérées et exigibles dans chaque département, et celles qu'il a lui-même effectuées ou laissées en souffrance? Enfin, que n'a-t-il fait le compte des capitaux remboursables, mais non exigibles, depuis le début de son ministère, jusqu'en 1781? Il eût suffi, pour tout cela, de quelques tableaux accompagnés d'explications précises; et le public aurait gagné à être clairement renseigné, au lieu de s'attarder sur les projets d'avenir d'un directeur général.

Si M. Necker eût fait ce que lui demandaient ses adversaires, il n'aurait jamais obtenu le prodigieux succès que l'on sait. De simples calculs bien clairs et bien détaillés ne convenaient pas au faux goût de l'époque; ils répugnaient d'ailleurs à l'orgueil du ministre.

MM. Augeard et de Calonne ont démontré que le *Compte rendu* portait un titre qui ne lui convenait pas; qu'il flattait les goûts et les passions de la foule; et, s'ils n'ont pu se faire écouter de cette foule même, c'est que probablement ils y voyaient trop clair, ils étaient trop raisonnables. M. Necker ne voulait pas instruire les Français de l'état des finances, mais surexciter leur curiosité, flatter leur vanité, en les entraînant, à sa suite, jusqu'aux plus hautes conceptions du crédit; il voulait agiter la masse des hommes « sensibles » en leur montrant, sous de sombres couleurs, l'avidité des courtisans, l'injustice

Digitized by Google

de la taille personnelle, les souffrances du peuple, les grandes misères des hôpitaux et des prisons. Il voulait critiquer tous ceux qui l'avaient précédé aux affaires, ouvrir à ses contemporains de magnifiques horizons, soulever chez eux des espérances illimitées. Il fit enfin besogne de publiciste, plutôt que de ministre; et c'est par là qu'il l'emporta sur les publicistes spéciaux qui projetaient de le renverser.

Peut-être les Français ne furent-ils pas ses dupes aussi complètement qu'on pourrait le croire; et peut-être se soucièrent-ils fort peu de savoir ce que valaient au juste ses calculs. La publication du *Compte rendu* était pour eux d'un gros intérêt politique, car par elle ils devenaient juges de la gestion financière du roi. Si bien que les partisans de la souveraineté nationale se crurent fondés à réclamer un droit de surveillance sur l'emploi des subsides que la nation payait. Le Génevois ne voulut pas sans doute nous exciter à nous saisir de la direction des finances, et il songea tout au plus à se faire du *Compte rendu* une sorte de rempart contre l'inconstance de la Cour; mais il excita cependant les sujets du roi à se dire souverains, et la publicité des comptes de finances fut plus tard unanimement réclamée par les Ordres, aux États généraux.

On a souvent parlé de la popularité de M. Necker; mais, dans les écrits clandestins de Calonne et d'Augeard, elle apparaît sous un tel jour qu'il ne sera pas superflu d'en dire encore quelques mots.

M. Necker fut possédé d'un insatiable désir de renommée; et il occupa d'abord l'attention publique, en se présentant à tous comme une sorte d'antithèse de Turgot : « Vous faisiez votre étude de mes principes, lui dit Turgot, dans un pamphlet d'Augeard, et vous ne me combattiez que pour vous faire connaître. » A vrai dire, ce qui tenait le plus au cœur de Turgot fut déclaré par le banquier chimères d'esprit spéculatif. Un banquier, un gros actionnaire de la Compagnie des Indes, ne pouvait être qu'un homme pratique, incapable de se leurrer de vaines aspirations ou de vains systèmes sur la liberté du travail, sur celle du commerce. En pleine guerre des farines, il affirma que l'État devait



Digitized by Google

veiller à la subsistance du peuple; il affirma que la libre exportation appauvrirait la France, et paralyserait le développement de sa population.

Les gens de lettres le prônèrent pour sa science, pour ses réceptions, pour ses soupers; ils furent conquis par la bonne grâce de sa femme, qu'il avait bien stylée dans le jargon de la philosophie du jour. Ils le furent par ses tendances politiques, par ses théories républicaines; ils admirèrent son indifférence pour les ordres privilégiés, son culte pour les institutions du petit état démocratique dont il était sorti. Subjugués ou achetés, ils mirent à sa disposition toutes les ressources de la presse. Ils créèrent en sa faveur un courant d'agitation pour ainsi dire continu; et à mesure que le souvenir de Turgot disgracié s'effaça dans le gros des novateurs, ils rallièrent à Necker ceux-là mêmes qui, en d'autres temps, se seraient séparés de lui.

La réputation du Génevois était déjà considérable avant l'apparition du *Compte rendu;* elle s'accrut par lui, d'une façon prodigieuse. Le livre nouveau passa dans toutes les mains; il fut lu dans les villages et dans les hameaux, comme si vraiment la France eût eu la révélation subite de ce qu'elle pouvait être. Et, dans cet entraînement général, quelle part d'illusions! Le roi se croit à jamais assuré de l'amour de ses sujets; les courtisans espèrent des grâces plus nombreuses que jamais; les créanciers se sentent plus assurés du payement de leurs rentes. Les banquiers «encadrent » le *Compte rendu;* « les protestants le divinisent; les beaux esprits l'encensent; les journalistes le prônent; l'auteur même du *Mercure* ne reconnaît pour bons citoyens que ceux qui, dans leur bibliothèque, en placent pour le moins un exemplaire. »

Le *Compte rendu* est, dit-on, dans la poche de tous les abbés, sur la toilette de toutes les femmes. Le libraire Panckouke en vend six mille exemplaires en un jour, trente mille en un mois. Partout on se rit des « vieux financiers à la diable », pour qui toute innovation est en péril; on méprise « les âmes timides et basses » qui n'osent pas encore se prononcer; les « gens d'honneur », les « patriotes » sont tous pour le directeur général.

Sur ces entrefaites paraît, en copies distribuées sous le manteau, un *Mémoire* de Necker, écrit pour le roi seul, et tenu secret assez longtemps. Il y est question d'*Assemblées provinciales,* où la noblesse est réduite à peu de chose, où le clergé devient très puissant, où « les intendants des provinces sont ridiculisés, et les parlements attaqués au vif. » Il ne s'agit de rien moins que de rendre intendants et juges souverains inutiles à l'administration. Le directeur général est dénoncé au Parlement de Paris; et tous ceux qu'il paraît menacer se liguent pour préparer sa chute.

Un moment il perd son aplomb et prête l'oreille aux conseils de ses amis qui lui demandent de désavouer son œuvre, sous prétexte qu'on l'aurait altérée. Mais il reprend le parti de l'audace. Il résout d'aller « tête levée au milieu de la tempête », de faire imprimer lui-même son ouvrage, et de le placer « si haut que la censure n'y puisse atteindre ».

Ses partisans feront chorus pour l'admirer. Ils jetteront l'anathème à quiconque élève contre lui des critiques; ils feront de son nouveau manifeste quelque chose de plus grand, de plus indiscutable que le *Compte rendu,* et voici comment M. de Calonne a décrit leur enthousiasme et leur propagande: « Prônes, prêches, argent, crédit, autorité des gens en place, empire des jolies femmes, domination du clergé, encens vénal des auteurs folliculaires, ton décisif des gens du bel air, ascendant des gens d'esprit, clabaudage des sots, tout s'est réuni et le *Mémoire,* qui tout d'abord avait si cruellement intrigué, est devenu pour son auteur le principe d'un surhaussement de gloire vraiment incroyable. On s'en arrache les exemplaires; on ne les lit que pour s'extasier; on s'extasie

Digitized by Google

même avant d'avoir lu. On ne permet ni objections sur ce qu'on entend, ni question sur ce qu'on n'entend pas. Tout est bien, tout est sublime. Ce qu'on abhorrait de M. de Maupeou, on l'adore de M. Necker. C'est une frénésie et le délire le plus complet. »

Et l'on voit apparaître coup sur coup des gravures qui montrent le Génevois triomphant de ses détracteurs. En voici une où son buste se dresse sur le corps de l'envie, qu'il accable, et dont la gueule affreuse vomit des pamphlets. En voici une autre où son nom est gravé sur la pyramide de l'Immortalité; la France se tient en face, debout, ayant en main le *Compte rendu*, et à l'entour sont placées la Charité, l'Équité, l'Humanité, l'Abondance, l'Économie qui ordonne à l'histoire d'effacer de nos fastes le nom d'impôts. La gravure a même fait de M. Necker un fleuve qui traverse les écuries d'Augias, emblème de l'ancienne finance; et, sur le fond du tableau sont des campagnards pleins d'allégresse; ils dansent, tandis que le coq gaulois, debout sur une corne d'abondance, fixe fièrement le léopard d'Angleterre.

CONVERSATION DE Mme NECKER
AVEC Mme LA PRINCESSE DE P.....

L'apothéose a commencé pour M. Necker en 1781; et c'est à cette date même qu'a paru la *Lettre du marquis de Carraccioli à M. d'Alembert*, un fort joli pamphlet, qui pourrait presque s'intituler la *Neckromanie*. Il est l'œuvre de M. de Calonne, fort spirituel, et d'un grand talent de persiflage. Il est, de nos jours à peu près inconnu, et quand, par hasard, on le cite, on l'attribue à d'autres qu'à son auteur, à Beaumarchais, au comte de Grimoard, au marquis de Carraccioli.

Sous forme de défilé militaire, c'est une revue du parti que le Génevois a su former à la Cour, et dont il est vraiment le général en chef.

A l'avant-garde marchent les Noailles, serviteurs constants des hommes en place, ayant pour enseigne une girouette, qui tourne à tous les vents. Les candi-

Digitized by Google

dats au ministère sont chefs de corps : l'archevêque de Toulouse, appuyé sur l'abbé de Vermont, ne fait pas grand cas de M. Necker, mais le juge usé auprès de la reine et « l'aime mieux qu'un autre dans la place qu'il convoite ». Le duc de Choiseul, rêvant de rentrer en grâce, et convaincu que Necker lui pré-

M. DE MAUREPAS

pare l'accès du pouvoir, consent à commander un détachement ; et le marquis de Castries en commande un autre comme ministre de la marine ; le duc du Châtelet s'enrôle comme futur ministre de la guerre; le prince de Beauveau l'imite, attiré par le département de Paris; il enrôle même la princesse, sa femme, plus ambitieuse et plus intrigante que lui. Il n'est pas jusqu'à M. d'Adhémar qui n'ait pris parti, en vue d'être ministre aussi : « Il est de l'état-major de l'armée, et c'est un des meilleurs manœuvriers. »

Le cri de guerre des escadrons d'ambitieux, c'est le renvoi du vieux Maurepas. « Ce n'est pas, dit Calonne, qu'on puisse haïr quelqu'un qui, fort aimable en société, fort accessible à tout le monde, n'a jamais fait de mal à personne. » Mais cet homme est trop longtemps où d'autres voudraient être. C'est une pierre d'achoppement pour toutes les intrigues; et M. Necker est le « baril de poudre » destiné à le faire sauter.

Notre armée a des troupes légères, qui « méritent d'être comptées » : les grandes dames, les jolies, les spirituelles, surtout les intrigantes. Et c'est chose originale que de les voir enrégimentées sous le drapeau d'un gros homme peu fait pour les séduire, avec sa coiffure au toupet relevé, ses boucles qui se dirigent de bas en haut, comme tous les traits de sa figure; il jouit à leurs yeux d'un prestige inouï; il dispose de toutes les grâces, et les femmes de Cour en sont avides, non moins que les courtisans.

Des comtesses de Blot, de Brionne, ou de Tessé, de l'altière duchesse de Grammont, de « la merveilleuse » princesse d'Hénin, de « l'idolâtrée » comtesse de Châlons, de la « vive et piquante » marquise de Coigny, M. Necker « fait des éclaireurs de premier ordre ». Ces dames vont à la découverte, « recueillent des rapports, accréditent des nouvelles ». Elles distribuent des ordres à tout un « essaim de jolis messieurs » et d'abbés de cour, qu'elles font « courir, parler, et caracoler à leur gré ».

Comment la *Lettre du marquis de Caraccioli* n'aurait-elle pas fait un bruit affreux à la Cour? Comment les courti-

Digitized by Google

sans, par crainte du ridicule, ne se seraient-ils pas, en la lisant, quelque peu détachés de leur généralissime financier? La *Lettre* est des premiers jours de mai; et c'est le 19 mai que la démission du directeur général est acceptée; la reine, si puissante à la Cour, ne paraît pas avoir fait effort pour conjurer l'événement.

Le gros public fut moins versatile que la Cour; il était moins sceptique; il avait plus d'affinités avec l'idole du jour. Les jeunes gens et les femmes, les militaires et les prêtres étaient possédés, comme Necker, de la manie de dogmatiser; et c'était là le gros des troupes neckromanes. Joignez-y les protestants, qui voyaient déjà leurs prêches rétablis; imaginez enfin les prôneurs à gages, les écrivains périodiques fouettant l'enthousiasme de l'immense cohue « des dupes, des sots, des illuminés et des provinciaux », qui tous, « bouche béante, avaient les yeux fixés sur le *Compte rendu* » déployé devant eux, en guise d'étendard. Ils y lisaient avec admiration de grands mots, inscrits en lettres d'or : Bienfaisance! Réforme! Soulagement! Liberté! « Race moutonnière », ils marchaient « pêle-mêle, sans savoir où on les menait, au son d'une musique brillante, composée de gens de lettres ».

Sous les traits de la satire on voit clairement de quelle nature fut la popularité de M. Necker. Elle reposa en partie sur l'emploi d'une propagande effrénée. D'un bout à l'autre du royaume le peuple en vint à répéter : Necker a fait la guerre d'Amérique sans impôts! Il a traqué les intendants, les fermiers généraux, ces « sangsues de l'État »; c'est l'ami et le défenseur des faibles! Necker fut l'homme le plus connu, et le plus admiré de France. Son portrait se répandit à profusion.

Necker fut disgracié, et l'effet de son renvoi fut partout extraordinaire; on le regarda partout comme une calamité publique, au fond des provinces aussi bien qu'à Paris. Cet homme fut loin pourtant d'avoir tous les mérites qu'on lui prêtait. S'il n'établit pas de nouveaux impôts, il ne cessa pas de contracter des emprunts; il semble mériter que l'on rappelle enfin un jugement de Mirabeau qui, pour être très dur dans les termes, n'en contient pas moins une grande part de vérité : « Emprunter, c'est imposer; c'est rejeter sur les générations à venir le poids des iniquités d'un ministre qui ne voit que sa gloire personnelle. »

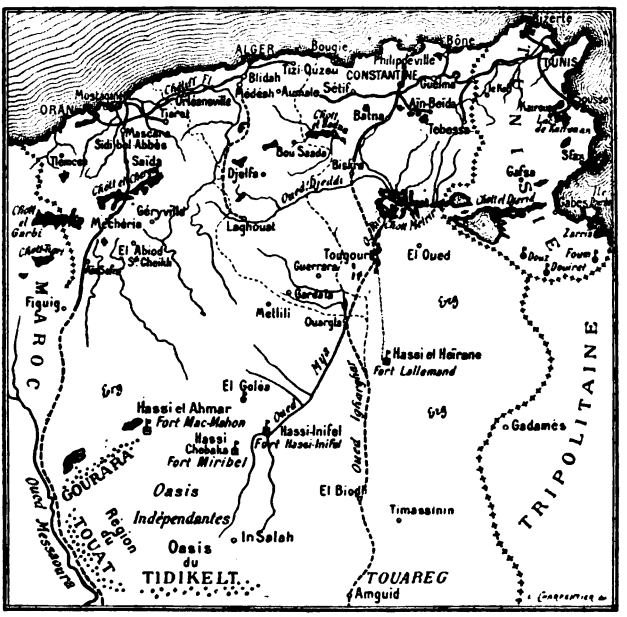
LOMÉNIE DE BRIENNE

HENRI CARRÉ.

Digitized by Google

# COMMENT SE FAIT UNE FRONTIÈRE

D'Alger à El-Goléa un peu plus de neuf cents kilomètres ; près de six cents de Philippeville à Ouargla. La construction de trois forts disposés en éventail à plus de cent soixante kilomètres en avant d'El-Goléa, et d'un quatrième fort au delà de Ouargla, se présente comme la réalisation d'un véritable programme




de notre politique algérienne. Et, déjà, l'opinion publique est saisie par la publication de documents partiels, relatifs à la construction de tel ou tel de ces forts.

Le moment paraît donc venu d'exposer l'ensemble des raisons politiques qui ont amené la mise en œuvre de ce plan de pénétration, méthodique et pacifique, dans l'extrême Sud algérien.

Il ne s'agit ici, ni de transsaharien, ni de conquête du Soudan, ni d'avenir commercial avec des pays vides, ni non plus de quelque expédition dans la direction du Tchad.

Le programme se résume en deux points essentiels : se faire vers le Sud une frontière sérieuse et sûre, et affirmer par là que la France n'a pas fait acte de puérilité en prenant part à la grande convention internationale de 1890, qui détermina sa zone d'influence dans le Nord-Ouest africain, en contresignant les décisions qui précisaient les droits respectifs des nations européennes qui avaient pris pied sur le continent noir.

Les seuls postes avancés d'El-Goléa et de Ouargla ne pouvaient assurer la sécurité sur un front sud de plus de mille trois cents kilomètres de développement, du Maroc au Sud tunisien.

On entend parfois dire que le désert est une frontière et qu'il est superflu de pénétrer dans un pays déshérité, dans lequel tout manque, jusqu'à l'eau pour abreuver les hommes et les bêtes.

Il faut, pour dire de pareilles choses, n'avoir jamais eu sous les yeux une carte du hinterland de nos possessions algériennes.

Derrière l'immense chaîne de l'Atlas, jetée sur le littoral, de l'Océan au Cap-Bon, sur une profondeur variant de deux cents à cinq cents kilomètres, règnent les contrées désertiques formant une zone non moins profonde. S'il n'y

Digitized by Google

avait rien au delà de cette dernière zone, on pourrait dire qu'un pareil matelas de sables suffirait pour protéger l'Algérie. Mais il n'en est pas ainsi.

MARCHE D'UN CONVOI DANS LE DÉSERT

Un prodigieux Oued, ou plutôt une vallée immense, — au nord, Oued-Messaoura; au sud, Oued-Messaoud, — va se perdre dans la sebkra (lac salé) du Tanezrouf, après un parcours de près de cinq cents kilomètres, orienté du nord-ouest au sud-est, venant du Maroc. Sa rive gauche est parsemée d'oasis dont l'ensemble s'appelle le Touat.

Au 27e degré de latitude, le cours du Messaoud est rencontré perpendiculairement par une autre ligne d'oasis, le Tidikelt, se terminant vers l'est à In-Salah. Cette nouvelle ligne de régions plus ou moins fertiles se prolonge sur plus de deux cents kilomètres, pour atteindre le méridien d'Alger.

Ces séries d'oasis enveloppent nos possessions au sud, après les avoir prises en écharpe obliquement du côté de l'ouest. Ligne ininterrompue, offrant des voyages faciles sur plus de sept cents kilomètres, se rattachant au Maroc, porte ouverte à toutes les contrebandes d'armes et de munitions. C'est dire que cette ligne interminable est une ligne de ravitaillement aisée pour les dissidents, qui, comme Bou-Amema (l'homme à la chèvre de 1881), ont toujours quelque formule de guerre sainte en réserve dans le capuchon de leur burnous.

En avant-garde de cette ligne tournante, peuplée de deux cent mille habitants, menace permanente, point de départ des razzias, des pillards qui s'en vont razzier des centaines de chameaux et tuer de nos gens jusque près de Ouargla, la nature, quel-

UN POINT DANS L'IMMENSITÉ DU DÉSERT

Digitized by Google

quefois stratégique, a placé, plus près de nous, la région du Gourara, peuplée de 80,000 Ksouriens.

Que présentions-nous à cette ligne le choix pour les points de départ de leurs razzias, sachant bien que les cinq à six cents kilomètres de sables qui les séparaient d'El-Goléa assuraient l'impu-

ARRÊT PRÈS D'UNE OASIS

formidable, perpétuelle menace pour nos possessions? Deux postes avancés, perdus dans l'espace sur un front de plus de mille trois cents kilomètres : car

LE PESAGE DES MOUTONS

Ghardaïa est trop en arrière pour pouvoir compter.

Insuffisante également, notre action sur le Gourara, sur le Touat et sur In-Salah dans de pareilles conditions. En effet, les Touaregs et les grands écumeurs du désert, sans cesse appuyés sur cette immense ligne d'oasis, n'ont que nité à leurs incursions criminelles sur nos territoires.

Lancer une colonne d'un millier d'hommes à travers cinq cents kilomètres d'un pays aride, sans ressources d'aucune sorte, eût été, fût-ce pour accomplir un acte de rigoureuse justice, une folie, étant un terrible sacrifice d'hommes et un pénible sacrifice d'argent comme entrée de jeu.

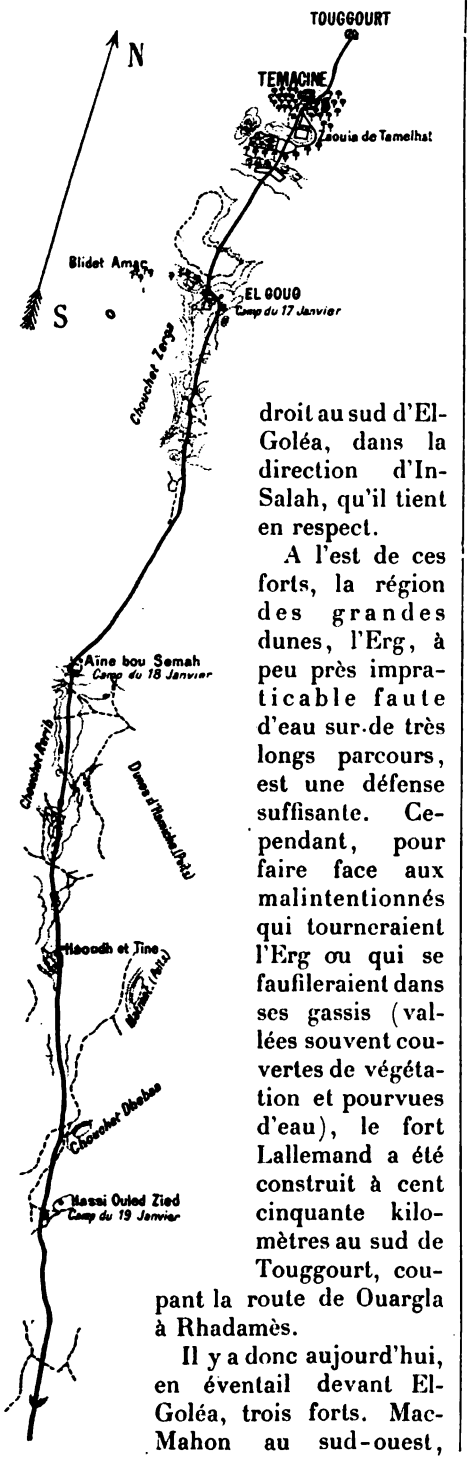
Au lieu de cela, on vient de jeter, très en avant de nos deux postes isolés d'hier, quatre postes nouveaux, dans lesquels nos colonnes, s'il y avait lieu, trouveraient l'eau, le ravitaillement, le soin de leurs malades et de leurs blessés, et un point d'appui sûr.

Au sud-ouest d'El-Goléa, dans le direction du Gourara, le fort *Mac-Mahon* a été construit, en 1894, tenant le Gourara et le Touat septentrional en échec.

Au sud-est d'El-Goléa, le fort *Hassi-Inifel* a été construit au cours de l'avant-dernier hiver, sans autre utilité que de voir la route de Rhadamès.

En 1894 le fort *Miribel* a été construit

Digitized by Google




droit au sud d'El-Goléa, dans la direction d'In-Salah, qu'il tient en respect.

A l'est de ces forts, la région des grandes dunes, l'Erg, à peu près impraticable faute d'eau sur de très longs parcours, est une défense suffisante. Cependant, pour faire face aux malintentionnés qui tourneraient l'Erg ou qui se faufileraient dans ses gassis (vallées souvent couvertes de végétation et pourvues d'eau), le fort Lallemand a été construit à cent cinquante kilomètres au sud de Touggourt, coupant la route de Ouargla à Rhadamès.

Il y a donc aujourd'hui, en éventail devant El-Goléa, trois forts. Mac-Mahon au sud-ouest, Miribel au sud et Hassi-Inifel au sud-est, offrant un front de protection respectable d'environ trois cent cinquante kilomètres, appuyé vers l'est aux massifs de l'Erg, à peu près infranchissable. L'Erg compris, du fort Mac-Mahon au fort Lallemand, la protection s'étend maintenant, déjà moralement efficace, sur sept cents kilomètres, prolongée encore jusqu'à la Tripolitaine par une autre portion infranchissable du grand Erg.

Les nouveaux forts présentent cet avantage inappréciable de barrer les meilleures pistes aux fameux coupeurs de routes dont les regards de convoitise sont sans cesse dirigés sur nos belles oasis françaises.

Par la mise en avant de ces postes nouveaux, l'œuvre de constitution de la frontière sud de l'Algérie prend figure, l'agression des pillards du sud devenant très difficile, sinon impossible, en arrière d'eux. Comment pourrait-il seulement venir à l'idée de ces bandes de coureurs du désert de s'en prendre à des forts solides, de quarante mètres de côté, munis d'artillerie, pourvus d'eau, de nourriture et de munitions, défendus par des officiers et des soldats à toute épreuve?

Ce plan de pénétration méthodique a été une conception personnelle de M. Jules Cambon, gouverneur général. Il sera la véritable signature de son passage au gouvernement de l'Algérie.

Militaire dans toutes ses parties et dans toutes ses apparences, exclusivement exécutée par les militaires, avec une vaillance, un entrain, un dévouement et une intelligence au-dessus de tous éloges, cette œuvre patriotique n'en est pas moins une œuvre pacifique par excellence, étant une magnifique application du : *Si vis pacem para bellum.*

Application topique avec des Arabes qui ne croient qu'à la force, avec des fatalistes toujours inclinés devant le fait accompli. Auprès d'eux, la seule manifestation d'une irrésistible puissance

Digitized by Google

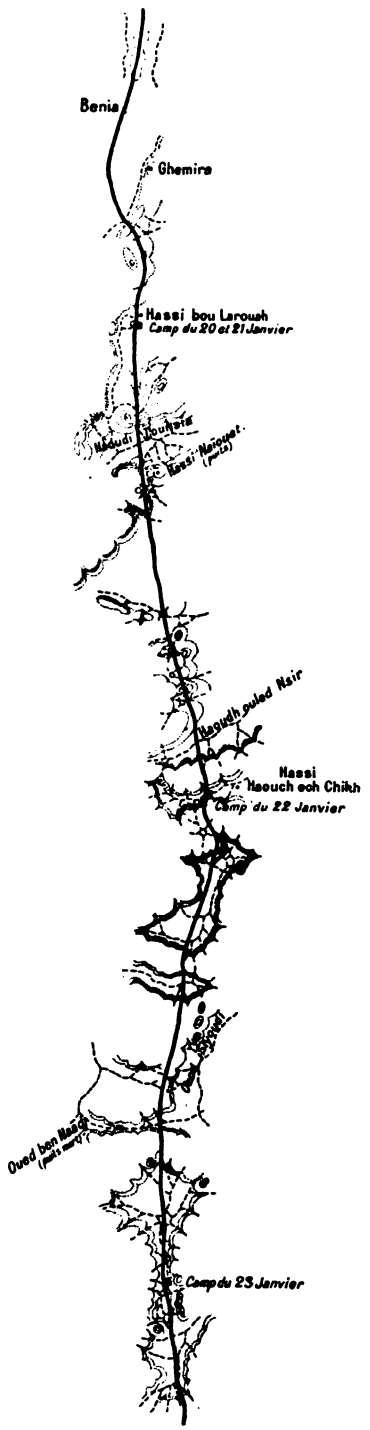
militaire suffit pour amener la soumission à « ce qui était écrit. »

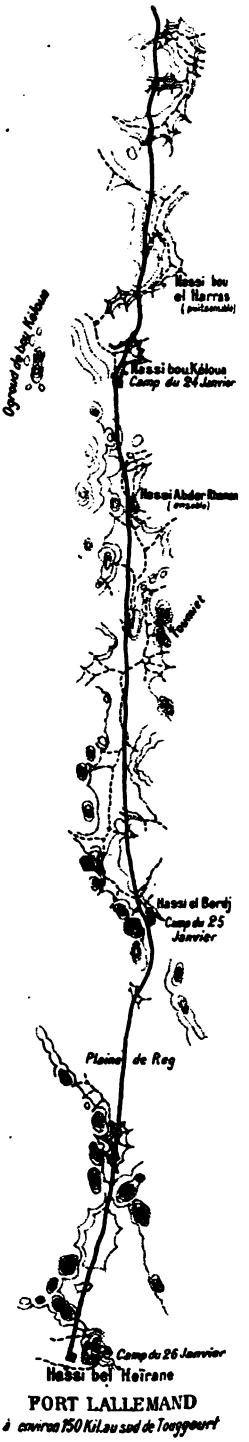
Faisons une hypothèse. Au devant du fort Miribel, un autre fort est construit à très petite distance d'In-Salah. Devant le fort Mac-Mahon, un fort nouveau s'élève aux portes des oasis du Gourara. De ces forts, possibilité de lancer des colonnes reposées et bien pourvues dans les oasis d'In-Salah et du Touat, où rien ne leur manquerait. Que feraient les ksouriens sédentaires de ces oasis? La guerre? Jamais de la vie.

Ils se soumettraient aux décrets d'Allah et ne demanderaient pas mieux que de nouer avec nous de pacifiques relations... surtout si nous savions nous contenter de PROTÉGER, sans chercher à conquérir, à administrer et à assimiler effectivement leurs immenses territoires.

Je vais plus loin. Qui sait si, avant peu, ces braves gens, pacifiques parce que sédentaires, ne seraient pas les premiers à nous demander à leur venir en aide contre les Touaregs et autres pillards professionnels, dont leurs Ksours ont si souvent à pâtir?

Telle est l'orientation donnée à la politique




Digitized by Google

dans l'extrême-Sud depuis l'arrivée de M. Jules Cambon au gouvernement général. Plus d'expéditions hasardées, point de sacrifices d'hommes douloureux, point, non plus, de sacrifices d'argent illimités et disproportionnés.

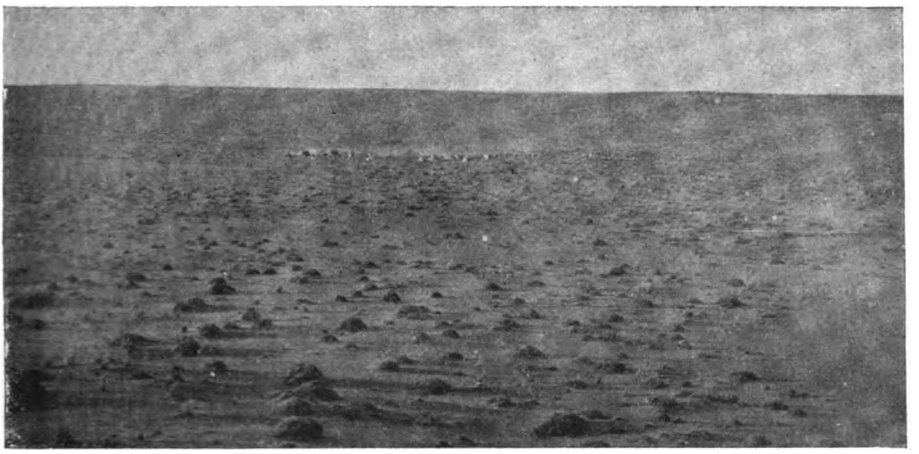
Sans tirer un coup de fusil, sans perdre un homme, des colonnes se sont avancées vers les points choisis. Autour de puits d'eau excellente des forts se sont élevés en une seule campagne d'hiver. Voici donc les pièces placées comme il convient sur l'immense échiquier du Sahara. Autour de ces forts d'autres puits sont creusés ou appropriés et, comme au Kreider et en bien d'autres endroits, l'on verra, au bout de peu d'années, verdir quelques jardins en plein désert.

Si toutes choses se continuent avec la sûreté et la méthode montrées dans ce mouvement initial, l'on peut prédire qu'In-Salah, le Gourara et le Touat tomberont en nos mains avant qu'il soit longtemps, tout naturellement, ainsi que des fruits mûrs.

Et qui donc pourrait faire obstacle à ce résultat, tout à la fois fatal et pacifique ? Les gens du Gourara ou du Touat, peut-être ? Cela serait assurément possible s'ils se trouvaient aux prises avec des colonnes épuisées, exténuées après la traversée du désert, mal appuyées, mal rattachées à des bases d'opération trop éloignées. Cela devient impossible pour eux en présence de forts bien établis à leur portée, bien pourvus, dont, en gens jaloux de leur propre quiétude, les bons ksouriens auraient bien vite apprécié l'efficacité pour la protection de leurs propres intérêts.

En résumé, si l'abord du Touat par le côté de Figuig avait l'avantage premier de couper le Touat du Maroc, il avait aussi ce grand inconvénient, la poudre venant à parler, d'avoir à repousser les ksouriens, d'oasis en oasis, sur un parcours interminable, se chiffrant par près de sept cents kilomètres, à travers le Touat et le Tidikelt, et de se trouver, finalement, à une distance invraisemblable de la base d'opération, en admettant cette base à Figuig même. De là, l'opération devient hasardeuse; et une colonne, si forte qu'elle puisse être, éprouvée par les fatigues et la maladie, amoindrie par les occupations nécessaires pour conserver sa ligne de rattachement, pourrait arriver à se fondre et à disparaître avant de parvenir à In-Salah.

Combien préférable cette prise de



CAMPEMENT DE BEL-HEÏRAM

Digitized by Google

position de flanc contre une menace de flanc perpétuelle, permettant, le cas échéant, de couper par des colonnes bien rattachées le Tidikelt et le Touat en tronçons impuissants. Mais, je le redis avec conviction, il ne sera pas nécessaire d'en arriver aux moyens violents, si, dans un temps donné, nous montrons, derrière de bonnes murailles, les canons de nos artilleurs et les baïonnettes de nos troupiers à proximité du Touat et du Tidikelt.

Leur présence suffira.

En peu de lignes je rappellerai les campagnes d'hiver, si bien réussies, au cours desquelles les trois derniers forts ont été construits.

Le 17 janvier 1894, une colonne, composée de 7 officiers, 2 médecins, 1 interprète et 196 hommes, quittait Touggourth avec les chameaux portant les vivres, les tonnelets d'eau, les ustensiles et madriers nécessaires pour la construction. Un certain nombre d'ouvriers indigènes et de cavaliers montés sur des méharas et sur des chevaux accompagnaient la colonne, et formaient un ensemble de convoi très pittoresque, qu'une de nos gravures reproduit exactement.

La colonne était commandée par le capitaine Pujat, le grand bâtisseur du Sahara, celui auquel on doit les constructions militaires d'El-Oued.

L'objectif de la colonne était d'abord de faire des recherches d'eau et des créations de puits entre Touggourth et Bel-Heïram, aux points d'étapes non pourvus ou insuffisamment pourvus. Cette première partie du programme était accomplie le 26 janvier, jour de l'arrivée de la colonne sur l'emplacement de Bel-Heïram.

UN CHANTIER DE CONSTRUCTION DE L'ENCEINTE

Il s'agissait ensuite de s'établir là, et de pousser aussi loin que possible, à partir de ce moment, et en quatre-vingts jours, la construction d'un fort qui devait prendre le nom du général Lallemand, décédé au cours de l'année 1894. Le 18 avril au soir, le programme étant rempli, le commandant de la colonne ordonna la levée du camp pour le 19 et le départ pour le 20, les outils ayant été emmagasinés, la cour ayant été déblayée, les gardiens ayant été installés et ayant reçu leurs consignes.

Les jours qui suivirent l'arrivée à

Digitized by Google

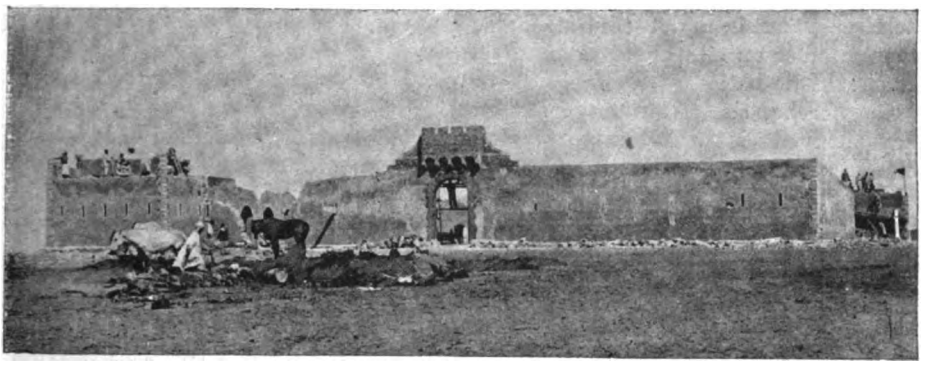
Bel-Heïram furent consacrés à l'apport des matériaux et au forage des puits devant donner l'eau suffisante pour les hommes, pour les bêtes et pour les constructions.

Deux puits étaient en état le 5 février, mais en dehors de l'enceinte du fort. Le 7 mars, un troisième puits, donnant en abondance une eau exellente et profond de vingt-quatre mètres, était terminé au centre du fort.

On avait eu le bonheur de trouver, de poulies, de margelles et de *delou;* on bâtit des fours à chaux et des fours à pain, on fit des briques, on fit du plâtre; je ne sais pas ce que ne fit pas cette petite troupe de travailleurs en quatre-vingts jours.

Bref un fort était élevé, bien clos, très défendable déjà, achevé dans son gros œuvre; et la colonne rentra à Touggourth à heure dite, avec la conscience d'un grand et patriotique devoir accompli.

Pendant toute l'opération, un tiers de



UN TAILLEUR DE PIERRE, QUELQUE PEU ARTISTE, SAIT DONNER DU CARACTÈRE A LA PORTE

à sept kilomètres, une carrière assez belle pour fournir des pierres de taille : mais le tailleur de pierre et les outils manquaient. Un soldat du train, meunier de sa profession, et un chasseur du 5e bataillon d'Afrique, charpentier de son état, furent improvisés tailleurs de pierre. Plus tard, lors de l'arrivée de la mission du télégraphe optique, le capitaine Pierre, qui la commandait, put mettre à la disposition du capitaine Pujat un de ses télégraphistes, excellent tailleur de pierre, quelque peu artiste même, qui sut donner un certain caractère à la porte d'entrée du fort.

Bref, on fit de tout, grâce au bon vouloir et à l'entrain de nos braves soldats. On tailla les pierres, on improvisa des chèvres pour les mettre en place, on fora des puits que l'on garnit

l'effectif était affecté à la garde du territoire occupé, assurant à tour de rôle la sécurité commune, appuyé par les cavaliers et les méharistes qui éclairaient la position au loin. Le travail s'acheva ainsi sans incidents.

Pour le fort du Sud, aujourd'hui fort Miribel, le gouverneur général avait chargé M. Fernand Foureau, le vaillant explorateur du pays du Chambaa et des Touareg, de se détourner de son itinéraire et de reconnaître la piste, inexplorée en grande partie, d'El-Goléa à In-Salah. M. Foureau releva cette piste jusqu'en vue des grandes oasis de la région de Tidikelt; et l'on résolut d'établir un fort, droit au Sud, à un endroit appelé Hassi-Chebbaba. L'objectif était analogue à celui de la construction du fort Lallemand.

Digitized by Google

La colonne du capitaine du génie Digne, qui devait construire le fort qui allait prendre le nom de Miribel, quittait El-Goléa le 2 janvier 1894, arrivait à destination en six jours de marche assez pénible. Au tiers du chemin, la route bifurque, la branche de l'Est se dirigeant vers le fort *Hassi-Inifel.*

La colonne la plus importante a été sans contredit celle qui a été bâtir le fort Mac-Mahon au *Hassi-el-Homeur,* à cent soixante-sept kilomètres au sud-ouest d'El-Goléa. Elle se composait de 10 officiers, 399 sous-officiers et soldats, de 25 chevaux, 16 mulets et 56 méharas; sans compter un très grand nombre de chameaux de bât.

La marche, en huit étapes faites en pays souvent inconnus, à travers de nombreuses dunes, a été des plus pénibles. Dans les passages difficiles la colonne s'allongeait démesurément, jusqu'à occuper une longueur de plus de trois kilomètres, pour reprendre sa formation normale dans les plaines.

Partie d'El-Goléa le 26 novembre, elle atteignait son but le 4 décembre et se mettait aussitôt à l'œuvre, non sans avoir reçu la visite de six indigènes, se disant envoyés par les caïds d'El-Kaf et de Tiberkamin, pour protester, disaient-ils, contre l'occupation du puits par les Français. Le capitaine Alman, commandant de la colonne, ne tint naturellement aucun compte de ces protestations plus ou moins authentiques, et le fort fut construit.

L'on ne saurait trop louer le courage et l'ingéniosité développés dans ces missions pénibles, toutes arrivées à bien, tant par les officiers que par les soldats; et l'on peut dire qu'ils ont bien mérité de la France. Il semblerait même juste que, pour des services si exceptionnels et si exceptionnellement utiles au pays, les militaires qui font partie d'expéditions semblables fussent assimilés à ceux qui obtiennent la médaille coloniale.

CHARLES LALLEMAND.

LE PUITS INTÉRIEUR

Digitized by Google

UNE

# CHASSE AUX ÉLÉPHANTS DANS LE MYSORE

Dans l'automne de l'année 1889, le prince Albert Victor, fils aîné du prince de Galles, mort depuis, fit un voyage aux Indes, au cours duquel on lui donna le divertissement d'une grande battue à l'éléphant.

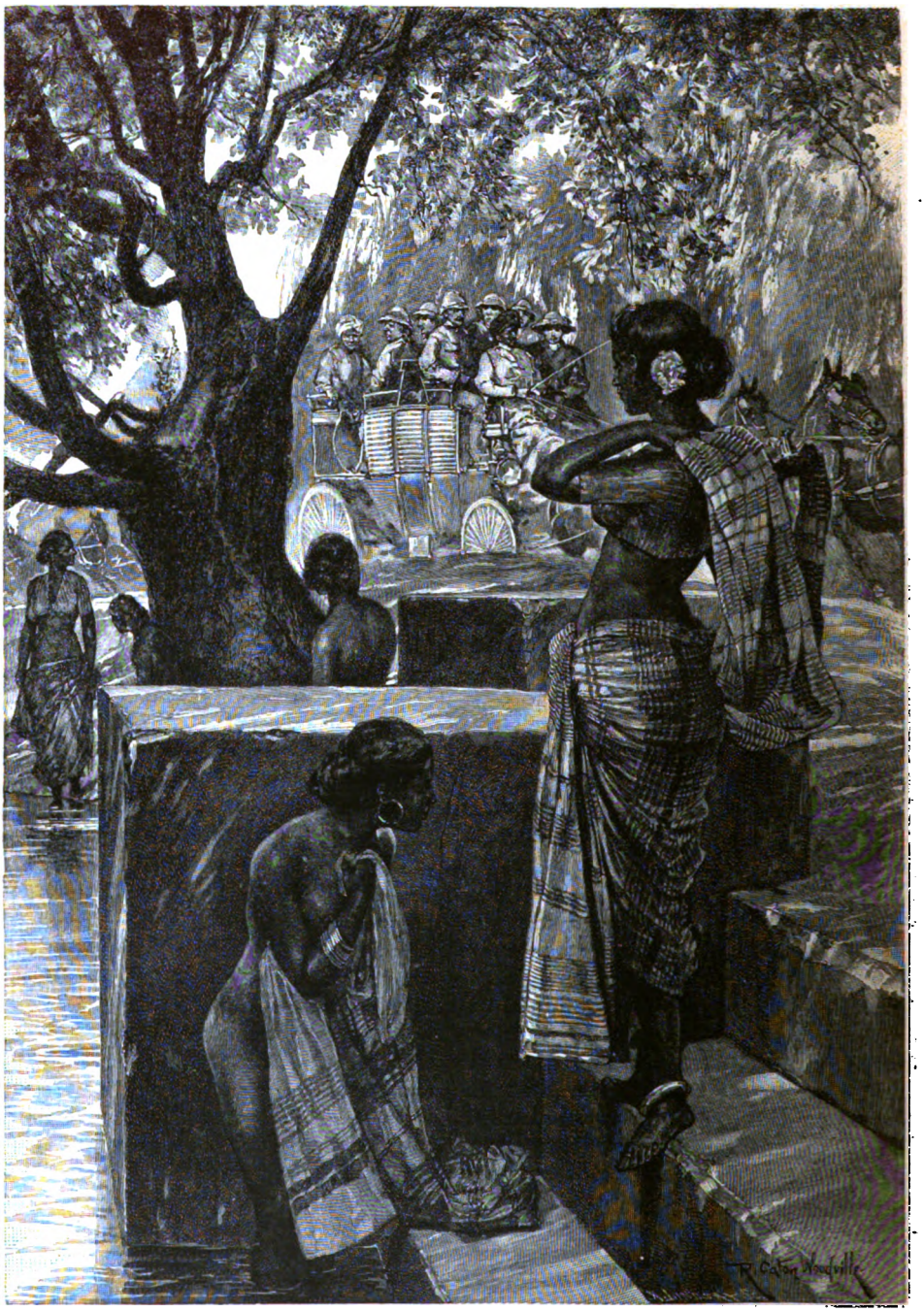
La capture de l'éléphant a de tout temps été très difficile. A mesure que les chasseurs proprement dits, avec leurs carabines rayées et leurs balles coniques ou explosives, ont fait de plus nombreuses victimes individuelles et ont effrayé ou désorganisé plus de troupeaux, ces énormes animaux sont devenus plus méfiants en même temps qu'ils devenaient plus rares. Il n'est plus guère possible de prendre des jeunes en les isolant de leur mère ou du gros de la troupe. Les fosses recouvertes de feuilles et de bambous, ne donnent que des résultats peu satisfaisants. Les animaux, en bande le plus souvent, découvrent le piège sans y tomber, ou, si quelqu'un des leurs s'y laisse choir, ils parviennent maintefois, en jetant dans la fosse des débris de toute espèce, pierres, terre, branches, troncs d'arbres morts, à faire comme un marchepied à l'imprudent et à le retirer en l'aidant de leurs trompes, avant que les chasseurs soient survenus. Si l'on trouve de loin en loin dans ces trappes un prisonnier, c'est presque toujours un solitaire, vieux et indomptable, dont on ne peut tirer aucun autre profit que l'ivoire de ses défenses. La seule méthode vraiment pratique, c'est de cerner un troupeau et de le mener doucement, à travers la forêt, jusque dans une enceinte d'où il ne puisse plus sortir. C'est ainsi que les *gauchos* de l'Amérique du Sud capturent les chevaux sauvages en les poussant dans un *corral* construit exprès. Mais combien la difficulté est plus grande avec ces énormes pachydermes, de sens si subtil, d'intelligence si rapide et si nette, et dont la force est telle qu'ils passent au milieu de la jungle, des fourrés de bambous et des lianes et broussailles de la forêt, sans y trouver plus d'obstacles qu'une chèvre dans un champ de blé!

Les Hindous qui ont, de temps immémorial, employé ce moyen pour prendre les éléphants en nombre, n'en obtiennent cependant que des avantages médiocres et souvent chèrement achetés.

La construction de l'enceinte, appelée *kheddah*, est un long travail; toute la population d'un village, ou même de plusieurs, n'est pas de trop pour former le cercle des rabatteurs; et si ce cercle se brise sur un point et que les animaux éventent les hommes, la partie est perdue : le troupeau passe irrésistiblement et ne s'arrête que très loin, sans qu'il soit possible de recommencer la manœuvre. Est-il enfin, après des jours et des nuits d'efforts patients et adroits, entré dans l'enceinte, il arrive qu'elle cède sous les assauts furieux des énormes bêtes; ou bien une mêlée se produit dans le *kheddah* entre les vainqueurs et les vaincus, et ces derniers prennent parfois sur les imprudents Hindous, trop pressés d'en finir, de terribles revanches. En outre, il faut avoir à sa disposition un certain nombre d'éléphants domestiques habitués à mater leurs frères sauvages, sans quoi il serait puéril d'entreprendre d'en venir à bout. On comprend qu'une chasse de ce genre, avec les préparatifs, le personnel, le matériel, le temps et les frais qu'elle comporte, est une entreprise considérable où les Hindous ne peuvent s'engager que rarement, et qui échoue d'ordinaire, faute de ressources suffisantes pour la mener à bien dans toutes ses phases.

Aussi le gouvernement britannique a-t-il créé dans certaines provinces de

Digitized by Google



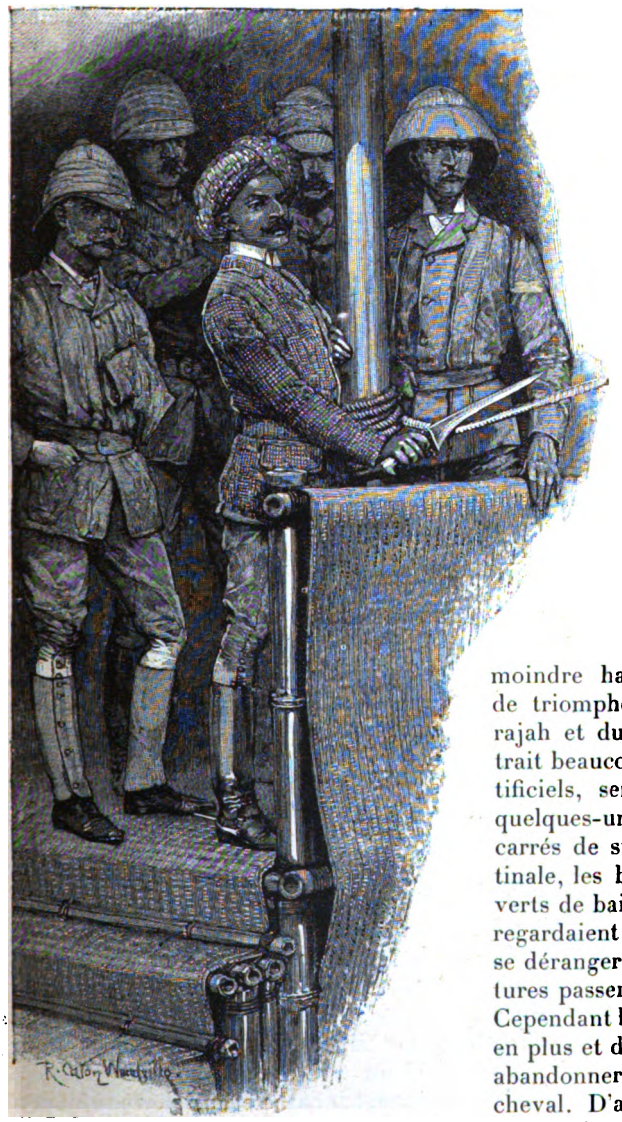
*Copyright by Harper.*

EN ROUTE POUR LE KHEDDAH

l'Inde et particulièrement dans le Mysore, | des établissements spéciaux pour l'orga-

Digitized by Google

nisation de ces battues et pour la construction et l'entretien de ces parcs à enfermer les éléphants. Ce fut celui du



*Copyright by Harper.*

LE MAHARAJAH TRANCHE LA CORDE

Mysore, dirigé alors par Mr. G.-P. Sanderson, qui fut choisi pour offrir au prince Albert Victor ce spectacle intéressant et grandiose. Le Maharajah du Mysore faisait les honneurs à l'hôte princier venu du pays suzerain. Dans la suite nombreuse et brillante de l'Altesse royale se trouvait un écrivain doublé d'un dessinateur, Mr. R. Caton Woodville, qui fit paraître, quelque temps après, dans le *Harper's Magazine*, une relation pittoresque et animée de cette fête cynégétique. Nous lui empruntons les détails qui s'y rapportent.

Du Mysore la brillante compagnie partit en voitures. La route est carrossable sur une longueur de 52 milles (84 kilomètres environ) et serpente à travers une contrée pittoresque. Le pays s'était mis en frais. A chaque halte, les villageois apportaient aux nobles visiteurs des fleurs et des fruits. Tout le long du chemin s'élevaient des mâts portant des guirlandes et des oriflammes, et le moindre hameau avait dressé un arc de triomphe sur le passage du Maharajah et du prince anglais. On rencontrait beaucoup de réservoirs ou lacs artificiels, servant à l'irrigation, et dont quelques-uns ont plusieurs kilomètres carrés de superficie. A cette heure matinale, les bords de ces lacs étaient couverts de baigneurs et de baigneuses qui regardaient avec étonnement, mais sans se déranger de leurs ablutions, les voitures passer dans cet appareil de fête. Cependant la route se rétrécissait de plus en plus et devenait impraticable. On dut abandonner les voitures pour monter à cheval. D'ailleurs, on n'était plus qu'à cinq milles du camp préparé au milieu de la jungle, tout exprès pour cette occasion. Je ne m'attarderai pas à décrire les merveilles de cette création éphémère, le confort des tentes, le bel alignement des voies, les pelouses et les massifs de fleurs ménagés entre les différents quartiers, l'éclairage aux réver-



Digitized by Google

bères pendant la nuit, la chère abondante et délicate, les commodités les plus luxueusement raffinées de la civilisation européenne, réunies là comme par magie, au pied des montagnes de Bellighery Ranjan, à 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le lendemain, après un déjeuner succulent et élégamment servi, la compagnie se dirigea à cheval vers le *Kheddah*. La jungle devenait de plus en plus épaisse, et on n'avançait que péniblement. Après avoir fait ainsi cinq à six milles, le directeur de la chasse, Mr. Sanderson, vint au-devant des nobles visiteurs, leur fit mettre pied à terre et les conduisit à une sorte d'estrade, masquée par des feuillages, d'où ils pouvaient voir les péripéties de la chasse sans être aperçus par les animaux.

Un coup de fusil tiré comme signal enjoignit aux 400 rabatteurs de resserrer leur cercle et de recommencer à pousser doucement vers l'enceinte le troupeau d'éléphants qu'ils avaient conduit jusque-là par une marche patiente de plusieurs jours, le maintenant en place pendant la nuit à l'aide de grands feux allumés de distance en distance tout le long de leur ligne.

Le silence n'était interrompu que par un mot rapide de commandement, ou par le craquement des bambous et des jeunes arbres que les éléphants brisaient en s'avançant. Ils suivaient inconsciemment l'impulsion donnée par les rabatteurs et paraissaient sans défiance, quand tout à coup, au passage d'un cours d'eau, ils firent volte-face et revinrent sur leurs pas. Les rabatteurs qui se trouvaient devant eux se montrèrent alors, et les éléphants voyant leur route barrée reprirent la direction première. Mais l'éveil était donné, et ils se montrèrent dès lors hésitants et inquiets.

Le sens de l'odorat est chez l'éléphant d'une finesse extrême. Il flaire l'homme à de grandes distances, pour peu que le vent soit favorable, et c'est aux effluves de l'Européen, de l'homme civilisé, qui a soin de sa personne et prodigue l'eau pour sa toilette journalière, qu'il est surtout sensible. Un Hindou malpropre et puant frappe bien moins désagréablement son sens olfactif, et par suite éveille moins vite sa défiance. C'était sans doute le groupe de spectateurs anglais dissimulés dans les feuilles que les animaux avaient éventé et dont l'odeur suspecte leur inspirait l'inquiétude visible dans leur allure et leurs mouvements.

Les rabatteurs redoublèrent de précautions; car lorsque la panique s'empare d'un troupeau d'éléphants, rien ne saurait les arrêter: ils renversent tout dans leur galop furieux, et, bien qu'ils soient d'un naturel plutôt timides et qu'à l'ordinaire ils fuient devant l'homme, une fois à ce degré d'affolement ils ne connaissent plus ni danger ni obstacle; les femelles surtout, suivies de leurs petits, n'hésitent pas à charger les hommes qu'elles aperçoivent, avec une vitesse et une sûreté d'élan qu'on n'attendrait pas d'animaux en apparence si gauches et si lourds.

Les chasseurs dressés par Mr. Sanderson unissaient à la souplesse prudente et rusée de leur race l'habileté méthodique et quasi stratégique des Européens. Ces rabatteurs sont, pour la plupart, des fils de la jungle, vrais aborigènes, qu'on appelle Kourrabas, et qui ne se mêlent point aux Hindous proprement dits. Ils ont les cheveux crépus comme les nègres et mangent sans répugnance la chair du bison et de la vache, que les Hindous regardent comme des animaux sacrés. Ils adressent leurs prières aux esprits de la jungle, aux gros animaux et aux grands arbres. Ils avaient alors pour chef ou prêtre un homme d'aspect étrange, à la barbe et aux cheveux blancs, feutrés par l'épaisseur d'un emmêlement inextricable. Bommam Gowda était un chercheur et un suiveur de pistes que rien ne mettait en défaut. Vêtu d'un morceau d'étoffe noué aux reins, sans autres armes qu'un bambou, il suivait pendant des semaines, avec Mr. Sanderson, les traces d'un troupeau d'élé-

Digitized by Google

*Copyright by Harper.*

ENFIN PRIS!

phants, ou allait sûrement et tout droit | à la retraite du tigre ou du solitaire

Digitized by Google

mourant d'une blessure, sous la douleur de laquelle il avait fourni plusieurs milles avant de tomber.

Formés à cette double école, les rabatteurs réussirent, sans exciter davantage les animaux, à leur faire reprendre leur marche et à les rapprocher du but.

De l'estrade où se tenaient le Maharajah et ses hôtes, on apercevait de temps en temps, à travers les branches, le dos ou la tête d'un de ces géants de la forêt, tandis qu'ils avançaient lentement, conduits par une énorme femelle, arrachant devant eux les bambous qu'ils rejetaient en arrière d'un mouvement de leur trompe relevée.

Ils étaient parvenus tout près de la porte de l'enceinte. Mais là leur inquiétude reparut. Deux ou trois cris stridents, pareils aux sons aigus d'une trompette, se firent entendre, et ils se jetèrent rapidement de côté, longeant la palissade du kheddah. Le moment était décisif. Mr. Sanderson se multipliait, donnant des ordres, se portant aux points faibles de la ligne des rabatteurs. Enfin, grâce à son énergie et à son adresse, le troupeau fut ramené devant la porte, qui ressemblait à un passage naturel entre deux fourrés, et il s'y engagea. Derrière le dernier éléphant la porte, cédant à son poids dès que les liens qui la tenaient haute furent coupés, se referma en tombant avec un grand bruit. Le plus fort était fait, sans doute, mais non pas le plus périlleux.

Un kheddah se compose d'un grand enclos de 2,000 ou 3,000 mètres de circonférence, fait de gros madriers et de troncs d'arbres soigneusement cachés sous des branches et derrière un épais rideau de bambous. Au centre de cet enclos s'en trouve un autre de 100 mètres de diamètre environ. Un fossé, large et profond de six pieds, borde à l'intérieur l'une et l'autre enceinte. Toutes deux sont munies d'une grande porte construite avec des poutres épaisses puissamment liées ensemble et alourdies par des pierres énormes. Ces portes s'élèvent comme de gigantesques trappes ou le tablier d'un pont-levis. Il faut six hommes robustes pour les dresser. Un câble qu'on lâche ou qu'on tranche suffit à les faire retomber derrière les animaux.

Il s'agissait maintenant de pousser ceux-ci dans l'enceinte intérieure. La manœuvre des rabatteurs recommença, mais sur un champ limité, et désormais à visage découvert. Les éléphants ne doutaient plus du danger; à tout moment ils s'arrêtaient, levant leurs trompes droit en l'air, et poussant leur cri rauque et strident. Parfois l'un d'eux se retournait et se précipitait sur un des chasseurs. Les cris des hommes et un coup de fusil chargé à blanc suffisaient à le ramener à la masse du troupeau, dont l'irritation et la résistance allaient grandissant. Il arrive qu'un animal tombe dans le fossé intérieur et qu'un de ses camarades se serve de son dos monstrueux comme d'un tremplin pour franchir la palissade en l'écrêtant et l'écrasant sous son poids. Pour empêcher cette fuite individuelle, qui fraye une voie à la fuite de tous, l'enceinte reste entourée extérieurement d'un cordon de chasseurs armés de vieux mousquets, dont les décharges inoffensives effrayent l'animal et le rejettent dans le kheddah.

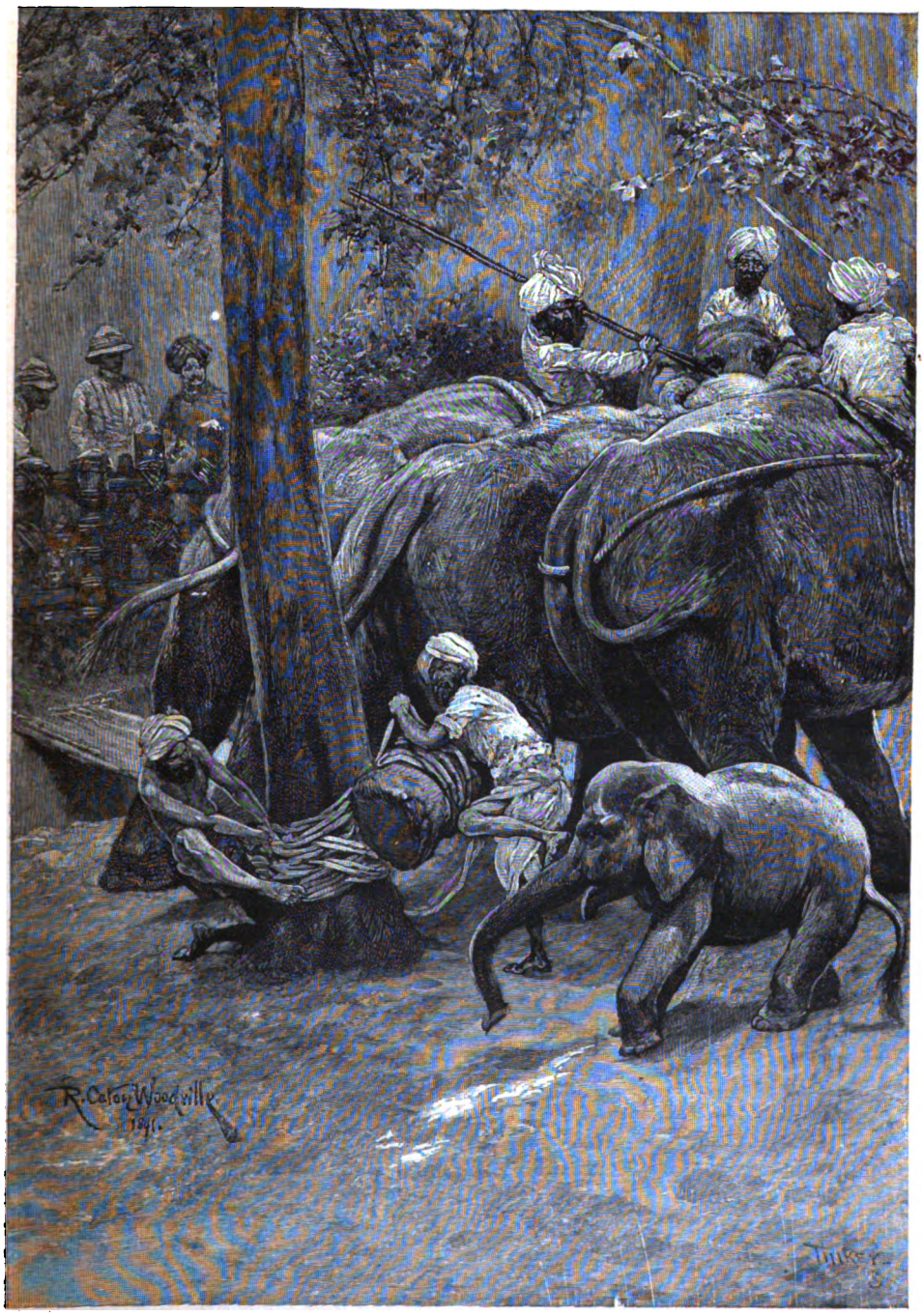
Cependant, après bien des hésitations, des retours et des tentatives pour se dérober, ne trouvant devant eux qu'une issue de libre, ils s'y engouffrèrent en masse, tout en criant et trompettant. Aussitôt, sur l'estrade où elle aboutissait, le Maharajah coupa la corde qui retenait la lourde porte, et trente-six éléphants se trouvèrent pris du coup.

C'était un beau succès.

Tout n'était pas fini pourtant, et ce qui restait à faire n'était ni le moins utile, ni le moins curieux.

Le lendemain, de bon matin, les Anglais revinrent au kheddah, où ils trouvèrent Mr. Sanderson en pleine activité, disposant tout avant l'arrivée du prince. Le travail de la journée devait être la mise hors de l'enclos des éléphants sauvages et leur dressage avec l'aide d'élé-

Digitized by Google




Copyright by Harper.

UN INTÉRESSANT BÉBÉ

phants domestiques habitués à ce genre | d'opération et appelés *koumkies*. Ils ont

Digitized by Google

pour tâche de séparer un éléphant sauvage du troupeau et de l'entourer en se serrant près de lui de manière à l'empêcher de remuer. Pendant ce temps, d'habiles lanceurs de nœud coulant, — prêts à se réfugier sur le dos d'un des *koumkies*, auprès de son *mahout* ou cornac, si quelque animal de la bande fait mine de les attaquer, — se glissent par derrière jusqu'auprès d'un prisonnier, lui passent une corde autour des jambes et l'entravent. En vain l'animal se débat, lance à droite et à gauche ses énormes pattes de devant. Il n'y a qu'à se tenir hors de leur portée. Ses geôliers l'enserrent et il est bien pris. On attache alors à cette entrave une forte haussière, qu'un éléphant domestique enroule à un gros tronc d'arbre, tandis que les autres poussent le captif jusqu'à ce que ses pieds de derrière touchent le tronc. Un nœud solide est fait aussitôt, et l'animal peut maintenant s'épuiser en efforts. Il en reconnaîtra bientôt la vanité, et il se résignera à partager le sort de ses frères qui l'ont attaché là et qui, loin de vouloir reconquérir la liberté pour eux, travaillent si consciencieusement et si efficacement à la faire perdre aux autres.

Dès que le prince eut pris sa place, la porte de l'enceinte intérieure se souleva, et trois ou quatre captifs purent sortir. Les autres auraient suivi, mais elle retomba brusquement, et le groupe se reforma au centre de l'enclos, les animaux se pressant les uns contre les autres, farouches et honteux. Les *koumkies* entourèrent un de ceux qui venaient de sortir, et il fut bientôt, malgré sa résistance et sa colère, solidement attaché à un arbre. Tous, les uns après les autres, avec des incidents variés, durent en fin de compte subir le même sort. Le plus difficile à entraver fut l'énorme femelle dont on a parlé plus haut. Elle avait un petit de deux mois environ, qui se jetait dans les jambes de tout le monde et était bien la plus drôle des créatures. Quand la mère, après bien des efforts, fût fixée à un tronc d'arbre, elle se livra à un véritable accès de désespoir. Tantôt elle se roulait par terre; tantôt elle se dressait sur ses pieds de derrière, puis se précipitait la tête en avant contre le sol. Dès que son petit s'éloignait, elle poussait des cris déchirants, et se couvrait le corps de terre, de pierres, d'herbes qu'elle ramassait et jetait sur elle avec sa trompe. Il fallut près de deux heures pour épuiser ses forces et la réduire à une morne résignation.

Le lendemain fut consacré à l'œuvre d'apprivoisement proprement dit. Chaque éléphant fut confié aux soins de deux hommes qui se construisirent à la hâte une hutte à côté de l'animal, auquel ils présentaient à chaque instant de la nourriture, ne cessant de lui parler ou de lui chanter, pour l'accoutumer à leur présence et lui donner une haute idée des avantages que présente la vie domestique. Ils poussaient à la portée de leur élève des auges creusés dans un tronc de dattier, qu'ils remplissaient d'eau à distance à l'aide de conduits en bambou. Ces honnêtetés et ces prévenances ne recevaient pas le même accueil de tous, et certains furent longs à persuader des bienfaits de la servitude. On dut même tuer les plus vieux, que leur âge rendait incapables de domestication. Quant aux autres, au bout, les uns de quelques heures, les autres de quelques jours de ce commerce constant avec les gardiens, ils finirent par se laisser gagner aux charme de n'avoir qu'à ouvrir la bouche pour y recevoir du riz ou des morceaux de canne à sucre, et on put les délier et les conduire, sous l'escorte des *koumkies*, jusqu'à leur destination.

La grande foire aux éléphants dans l'Inde se tient annuellement à Sonepour, sur le Gange, en automne, à l'époque de la pleine lune. C'est le moment où des centaines de mille de pèlerins accourent pour faire leurs dévotions au sanctuaire de Siva et se purifier dans les eaux du fleuve sacré. On y amène des éléphants de très loin, même de Birmanie et du Siam. Les vendeurs pratiquent « pour faire valoir leurs bêtes » les mêmes ruses et les mêmes fraudes que les maquignons

Digitized by Google

dans nos foires aux chevaux. Les principaux acheteurs sont les marchands de Caboul, qui approvisionnent les parties les plus éloignées de l'Inde. Depuis des années, la foire est de moins en moins fournie, et les prix, par une conséquence naturelle, augmentent formidablement.

Il y a six ans, lors de la visite du prince Albert Victor dans l'Inde, le grand chasseur du Mysore, Mr. Sanderson, vendait ses prises, suivant l'âge et la santé de la bête, de 150 à 400 livres sterling (3.750 francs à 10.000 francs.)

Un animal complètement développé mesure de 2m,70 à 3 mètres de hauteur et de 7 mètres à 8m,50 depuis le bout de la trompe jusqu'à l'extrémité de la queue. Les défenses pèsent de 15 à 21 kilogrammes chacune, et ont, une fois détachées de la mâchoire, une longueur de 1m,50 à 1m,80. Ils atteignent un très grand âge, et l'on en connaît qui vivent depuis beaucoup plus d'un siècle.

Il en est de même de l'éléphant d'Afrique, un peu plus haut que celui d'Asie, mais qui ne se laisse que très difficilement dompter.

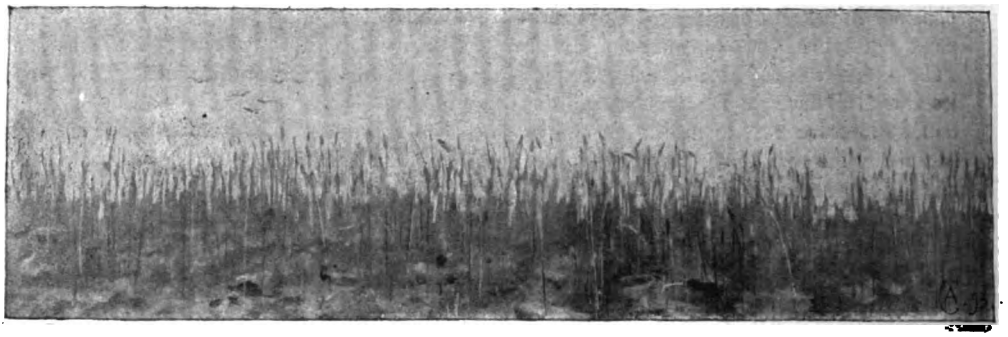
L'entretien de l'éléphant est fort coûteux. On a compté que ceux que l'armée anglaise de l'Inde emploie à porter les canons et les bagages reviennent à 30 roupies, c'est-à-dire à 85 francs environ par tête et par jour. On les nourrit principalement de riz non décortiqué et de fourrage vert. Leur ration journalière consiste en 124 kilogrammes de riz environ et le double de fourrage. Les plus gros, les femelles surtout, ne sont pas satisfaits à moins de 350 à 370 kilogrammes de nourriture par jour. Comme c'est à peu près ce que ces animaux peuvent porter, on voit qu'il faut en moyenne leur donner un poids d'aliments égal à celui de leur charge.

B.-H. Gausseron.

*Copyright by Harper.*

A L'AUBE — UN TROUPEAU D'ÉLÉPHANTS DANS LA FORÊT

Digitized by Google



# Du vieux monde au nouveau

## I

### Dans les champs de la vieille Europe.

La terre est ingrate. On travaille
Dur et longtemps, sans relâcher,
Pour, entre l'aube et le coucher,
Gagner son pain, vaille que vaille.

Le soleil, passant l'horizon,
Voit des épis maigres et rares,
Entre la paresse des mares
Et la pauvreté du gazon.

Et, sur la côte aride et nue,
Le gueux va, traînant ses haillons,
Creuser de stériles sillons,
Courbé sur la rude charrue.

Point de bœufs au pas sûr et lent
Qui le conduisent dans la plaine:
L'âne tire, la femme traîne,
Ahanant, geignant et soufflant.

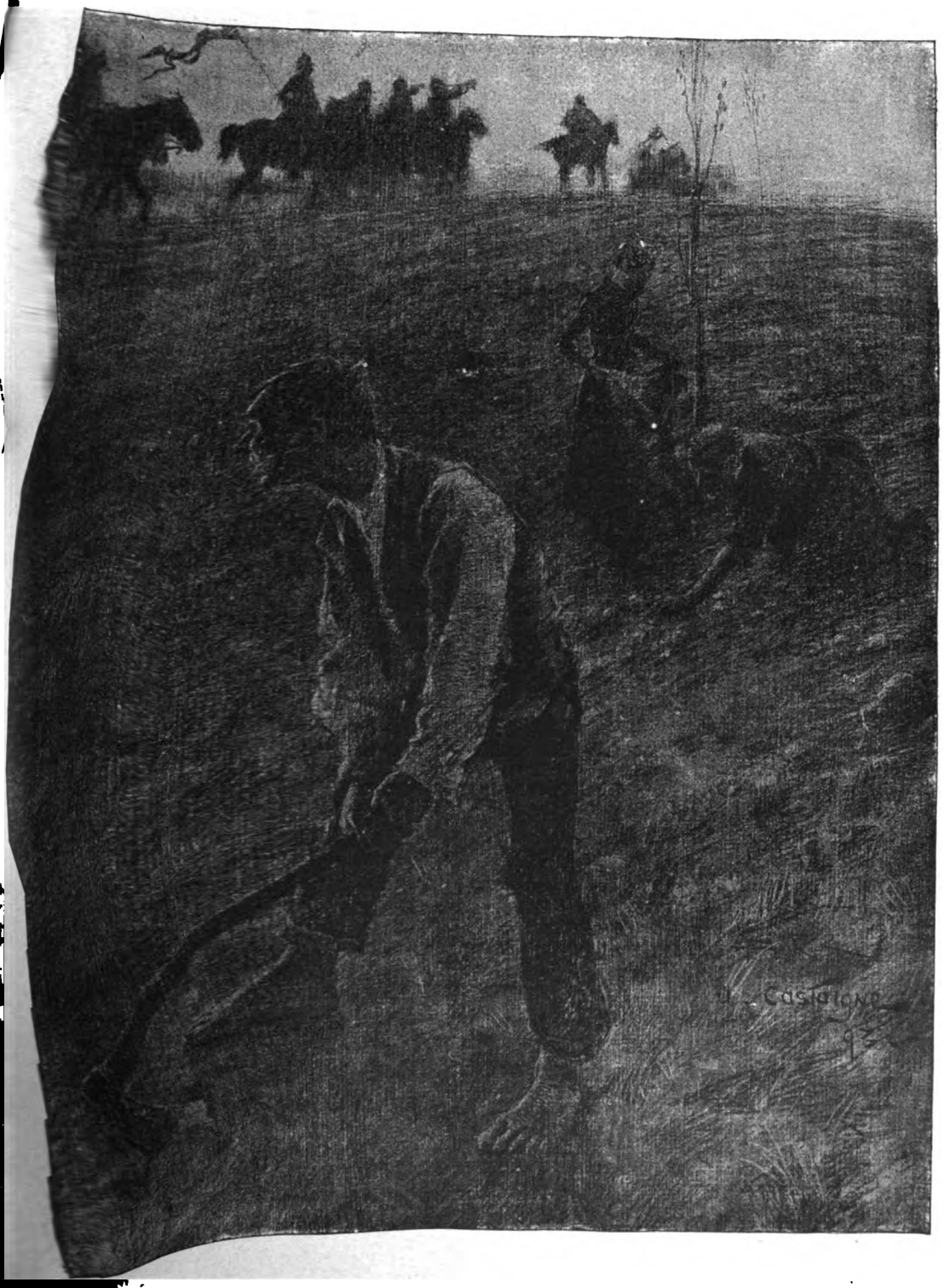
Ils vont sans arrêt, et sans luttes,
Les reins tendus, le dos chargé
Et l'un par l'autre encouragé,
Par la sainte pitié des brutes.

Pendant qu'ils peinent, lourds et las,
Sur les sillons tracés à peine
Passent, au milieu de la plaine —
Bruits et fanfares — les soldats,

Stupides masses écrasantes,
Broyant les grains sitôt poussés;
Vision des champs menacés,
Des heures dures, ou sanglantes.

Et le gueux, que l'ardeur a fui,
Reprend, avec l'outil qui pèse,
La lutte épuisante et mauvaise
Du travail qui n'est pas pour lui.

Digitized by Google




Digitized by Google

## II

### Temps durs.

L'âge et les soucis ont creusé leurs rides.
Les deuils sur les deuils se sont entassés :
Troupeaux décimés, sol mort, champs arides,
Des juins étouffants aux janviers glacés.

Et, fleurs de soleil au grand vent meurtries,
Les enfants n'ont plus ni rires ni chants,
Et les rêves vont vers d'autres patries,
Au sol plus docile, aux cieux moins méchants.

On s'acharne encore à ce coin qu'on aime,
Où tout, jusqu'au deuil, vous eût retenu,
Mais, à bout de force, en un matin blême,
On part, on se livre au grand inconnu.

L'âme, en un moment, se déchire toute...
... On ferme, en pleurant, la triste maison...
... Puis tout disparaît au coin de la route...
... Une aube d'espoir monte à l'horizon.

Digitized by Google

Digitized by Google

## III

### Partis.

Derrière l'espoir qui les guide,
Ils s'en vont, les déshérités.
La masure, qui reste vide,
Dit encore, froide et livide,
Tous les chagrins inacceptés.

Eux, dans l'incertain qui commence,
Tremblants, timides, confondus,
Vont à ce Nouveau Monde immense,
Jetés comme au vent la semence,
Mais forts des bonheurs attendus.

Cherchant quelque trace dernière
De ce peu qu'ils ont emporté,
Et sentant la morne chaumière
Plus vide encor sous la lumière,
Le chien hurle au seuil déserté.

Bientôt le rêve se précise :
Traînant leurs piteux oripeaux,
Ils vont, pâles sous l'aube grise,
Mêlés à la foule indécise,
Tassée en lugubres troupeaux,

Il cherche, il attend, il demeure,
Sanglotant son appel pressant...
... Et l'heure s'écoule après l'heure...
C'est tout le passé qui les pleure,
Et qu'ils pleurent en le laissant.

Au milieu des indifférences,
Des autres maux passant contre eux,
Dans la fièvre des délivrances,
Embarquant, avec leurs souffrances,
Leur espoir des demains heureux.

Digitized by Google

Digitized by Google

## IV

### En mer.

Le sol quitté s'est fait plus petit et plus vague,
Et les maux d'autrefois cèdent aux maux présents.
On s'étonne, on s'émeut, on s'agite, et la vague
Berce les désirs fous et les regrets cuisants.

On marche, et par degrés les forces engourdies
S'abandonnent. On va, sans voir et sans penser ;
On attend ce qui vient, douleurs ou maladies,
Laissant le sort se faire et les heures passer.

Et, relégué dans le coin sombre où l'on se serre,
Sans air, sans jour, sans ciel, bousculé, ballotté,
On a, pour se calmer et bercer sa misère,
Les rires des heureux qui vivent à côté.

Et l'on marche toujours, et l'on souffre, et l'on passe,
Et l'on a confié sa vie au flot mouvant,
Et l'on veut vivre, étant moins qu'un point dans l'espace,
Et sur la planche nue on s'endort en rêvant.

Digitized by Google

Digitized by Google

## V

### Débarquement.

Les jours, les longs jours du voyage,
Se sont finis sans trop de maux.
On arrive. On reprend courage,
Et tout s'efface avec deux mots.

✈

Bientôt, l'éclair dans la prunelle,
Ils vont guetter, le cœur battant,
Cette terre surnaturelle
Où tant d'inconnu les attend.

✈

On la voit là-bas ; elle approche,
Elle grandit à l'horizon,
Cette autre patrie, où s'accroche
Tout leur cœur, toute leur raison.

✈

Sera-t-elle dure, ou clémente,
Indulgente à leurs appétits
Ou close au désir qui fermente,
Mère ou marâtre à leurs petits ?

En ont-ils bien fini des luttes ?
Seront-ils des gueux comme avant ?
N'auront-ils que leur coin de brutes
Ou leur place au soleil levant ?

✈

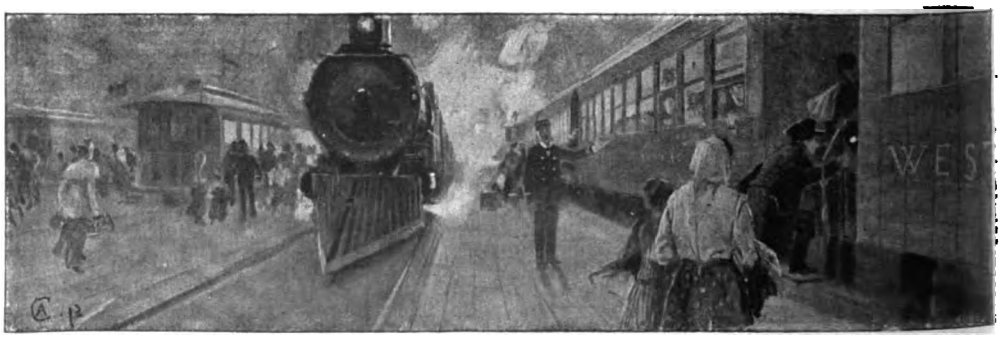
Et jetés, pauvre tourbe humaine,
Au sol qui ne les connaît pas,
Ils vont où la chance les mène,
Poussant les pas devant les pas

✈

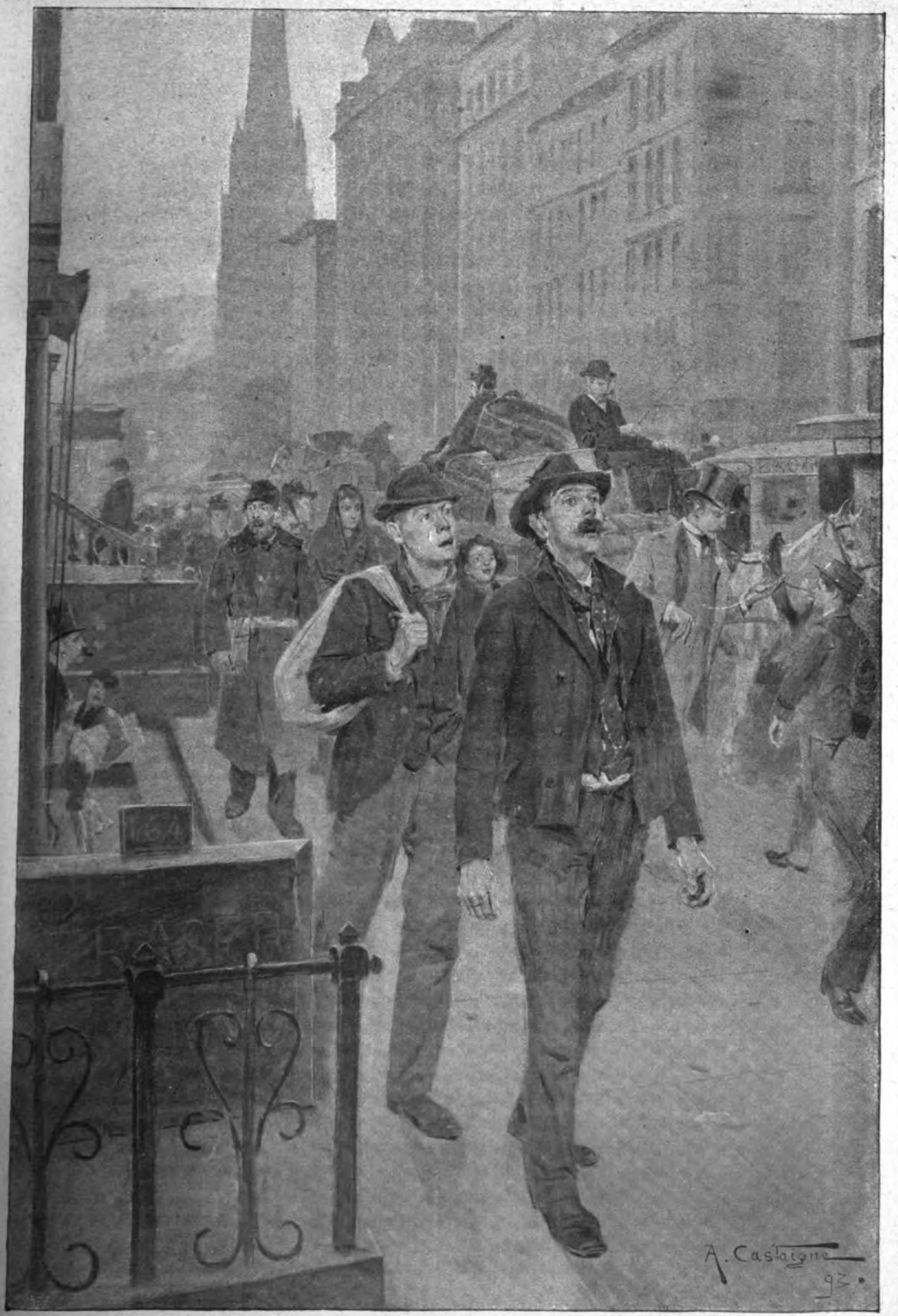
Auprès d'eux la foule inconnue
Passe, et ne tourne point les yeux.
Ils arrivent sans bienvenue
Comme ils sont partis sans adieux.

✈

Mais allons ! C'est fini du rêve.
On est seul, bien seul désormais.
En route ! Pour que le grain lève,
Il faut que les champs soient semés.




Digitized by Google






Digitized by Google

## VI

### La terre promise.

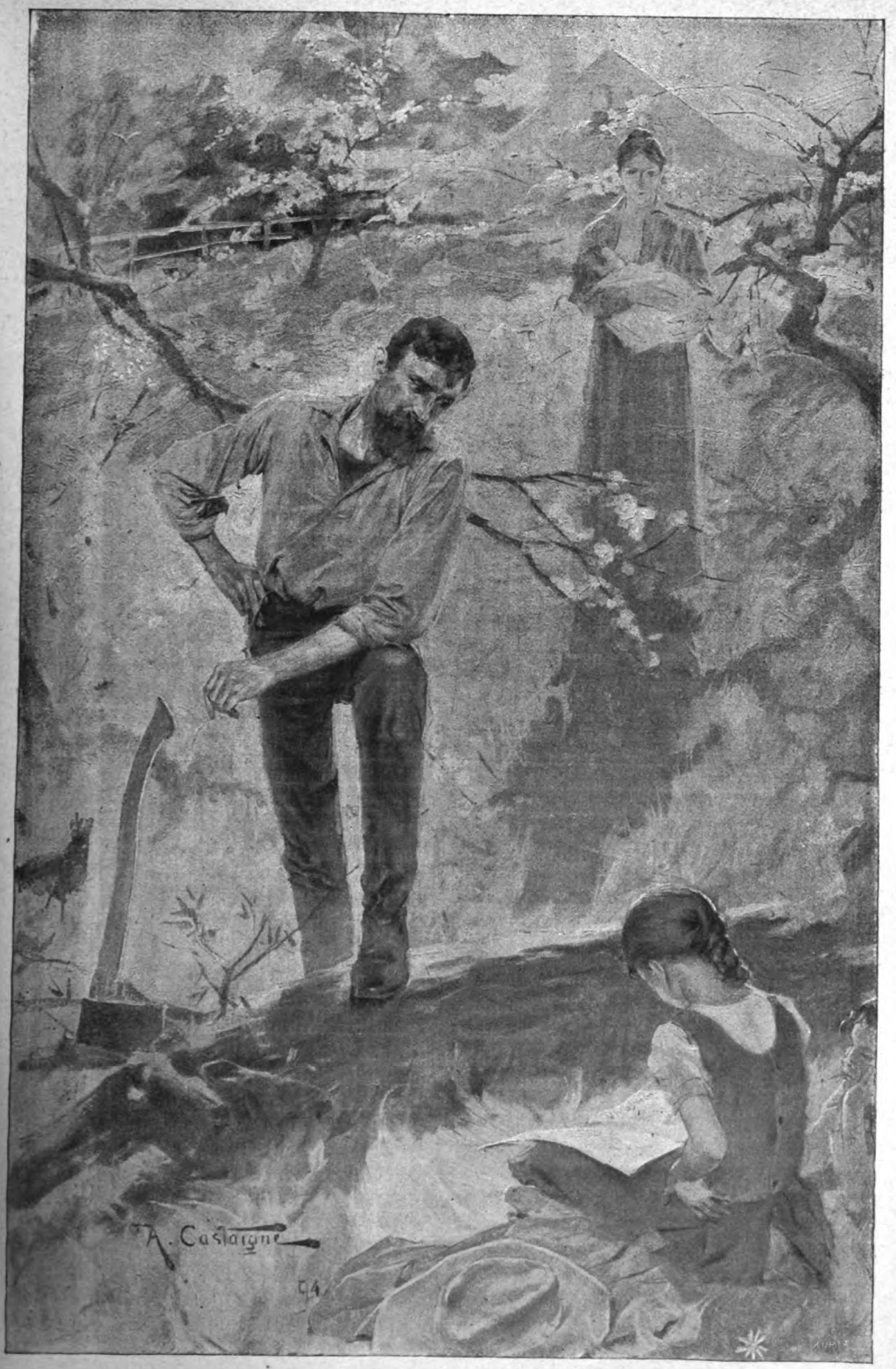
La semence a germé. L'on a, cherchant fortune,
Oublié le calvaire abrupt, aride, et long,
Et le doute stérile, et la crainte importune,
Et ceux qu'on a frôlés dans la peine commune,
Et l'on a fait son nid dans un coin du vallon.

Ils sont loin, le champ maigre et l'étroite chaumière,
La pitance chétive et les sillons ingrats.
Ici la terre large est hospitalière;
Les petits bien vivants poussent dans la lumière,
Et le travail est là, tant qu'en veulent les bras.

Le travailleur robuste et fort, l'âme guérie,
S'est repris à goûter la vie, et ranimé
Pour peu que l'oiseau chante ou que l'enfant sourie,
Où s'ébat sa famille il a mis sa patrie,
Et récolte, pour lui, le grain qu'il a semé.

PIERRE VRIGNAULT.

Digitized by Google




Digitized by Google

# L'ACTIVITÉ SOUTERRAINE

Il ne se passe pas de mois, peut-être pas de semaine, sans que les journaux ne nous avertissent qu'en quelque coin du monde la terre a tremblé, que des maisons se sont écroulées, que des gens ont été blessés ou tués, que des populations sont sans asile. Le tremblement de terre est peut-être le phénomène le plus humain de la géologie, — je veux dire celui avec lequel les hommes ont le plus à compter; et il n'y a pas à citer à sa suite, comme différente, l'éruption volcanique, car nous allons voir que, par essence, ce sont seulement deux formes d'un même ordre de réactions.

Dès la plus haute antiquité, le tremblement de terre s'est imposé à l'attention des hommes, et on a dépensé une imagination sans frein pour en expliquer la cause, en même temps que pour y apporter un remède.

Enclin ici, comme partout, à chercher dans une perturbation apparente de l'ordre ordinaire une intervention directe des puissances supérieures, l'homme antique a vu souvent dans les trépidations du sol un châtiment infligé par les dieux aux mauvaises actions humaines, parfois aussi un obstacle apporté à des entreprises condamnées. S'appuyant sur l'historien Josèphe, différents auteurs, entre autres un « orateur de l'honorable Société de Lincoln's-Inn », M. Warburton, racontent que des tremblements de terre et des éruptions de feu se déchaînèrent pour faire échouer le projet formé par l'empereur Julien de rebâtir le temple de Jérusalem. Deux volumes contiennent à cet égard une broussailleuse dissertation « où l'on prouve, annonce l'auteur dans son titre, l'action immédiate de la Providence, ou un miracle proprement dit, pour maintenir la vérité des prophéties contre l'attaque réunie des juifs et des païens ».

En Chine, on pense que les tremblements de terre ne sont que le contre-coup des déplacements du « grand dragon » qui soutient le sol; aussi a-t-on bien soin de ne pas creuser de mines profondes dans la crainte que les outils employés à extraire les métaux ou le charbon, en chatouillant le susdit dragon, ne l'amènent à tressaillir. Cette croyance répandue dans tout l'extrême Orient a pris une forme bien touchante lors de la terrible convulsion du détroit de la Sonde en 1883; de malheureux Javanais, pendant les secousses les plus fortes imploraient le génie souterrain : « *A da Orang* » (il y a des hommes!), lui criaient-ils au travers du sol en faisant un porte-voix de leurs deux mains pour être mieux entendus, persuadés d'ailleurs que la terrible divinité ne leur faisait tant de mal que sans le vouloir.

Toute l'île de Java était jadis consacrée à Siva, le dieu de la destruction, auquel les volcans gigantesques semblaient faire un séjour digne de lui, et ces superstitions, qui rattachent ensemble dans l'esprit des hommes primitifs les tremblements de terre et les volcans et qui coincïdent ainsi, dans leurs grands traits, avec les hypothèses scientifiques les plus probables, se retrouvent dans tous les temps et dans bien des pays. C'est ainsi que, reproduisant le mythe des anciens Grecs, qui voyaient dans les soubassements de l'Etna la retraite de Pluton, les naturels des îles Hawaï logent la déesse Pelé dans le volcan de Mauna-Loa : les filaments de lave que le vent soulève sur la mer de roche fondue qui remplit le cratère sont les cheveux mêmes de la redoutable divinité.

A notre époque encore, l'opinion des anciens, qui mettaient l'entrée des enfers dans un pays volcanique, au lac Averne, est reproduite bien souvent et une série de localités où l'activité souterraine se

Digitized by Google

fait sentir sont, au dire de leurs habitants, le séjour de puissances infernales.

Avant d'en avoir fait une grande usine de fabrication d'acide borique, les Italiens voyaient dans la région toscane des *soffionis* une région maudite; et les célèbres sources chaudes des environs de Constantine, en Algérie, s'appellent depuis longtemps Hammam Maskoutin, ou les bains maudits, pendant que les alentours de Barigazzo, dans les Apennins, dont le sol laisse sortir des gaz inflammables, sont qualifiés d'*Orto del inferno* ou jardin de l'enfer. La vallée de la Mort est célèbre à Java par les squelettes blanchis qui la jonchent et qui démontrent l'irrespirabilité de l'atmosphère volcanique qui la remplit.

Aussi, dans plus d'un pays, fait-on aux puissances inférieures des offrandes destinées à les désarmer: les Guèbres et les Parsis, auprès d'Atesch-Gah, adorent depuis Zoroastre le feu perpétuel qui sort de terre et ne restreignent que peu à peu et bien à regret les manifestations de leur culte devant les progrès incoercibles de l'industrie pétrolière, qui, dans toute la région de Bakou, a substitué sans hésitations comme sans scrupules, de prosaïques usines aux temples vénérables.

A leur arrivée dans l'Amérique du Sud, les Espagnols ont avec empressement baptisé les volcans (sauf le Momotombo, d'après Victor Hugo), et dans le nombre le Massaya, en activité perpétuelle et que les marins anglais appellent familièrement la « bouche du diable ». Le Massaya, au XVI^e^ siècle, recevait encore le sacrifice périodique de jeunes filles précipitées dans son cratère avec l'espoir, d'ailleurs non réalisé, d'apaiser enfin sa fureur. Ajoutons, du reste, que ce procédé pour calmer les énergies souterraines n'était peut-être pas beaucoup plus fou, quoique plus condamnable, que la recette proposée sérieusement par un savant fantaisiste d'enfoncer dans le sol de grandes tiges métalliques, sortes de paratonnerres renversés qui devaient soutirer avec une forme inoffensive les terribles tensions accumulées.

Si nous sommes bien persuadés maintenant que les arguments sentimentaux ne sauraient avoir prise sur les forces volcaniques ou séismiques, et si nous ne croyons pas plus au dévorateur de vierges du Massaya qu'au grand dragon des profondeurs chinoises, nous sommes cependant d'accord avec ces superstitieux de tout genre pour rattacher ensemble d'une façon intime les trépidations du sol et les éruptions de roches fondues. C'est de tous côtés qu'on voit les deux phénomènes se déchaîner en conséquence l'un de l'autre, l'explosion volcanique n'étant du reste qu'un prolongement du tremblement de terre et une espèce de dérivatif qui lui fait prendre une autre forme. « Ces phénomènes, disait le géologue Mallet, ne sont pas entre eux comme la cause et l'effet, mais ils sont tous deux des manifestations inégales d'une même force, mais dans des conditions différentes. » Le grand Darwin a publié un travail qu'il intitulait : *Sur l'identité de la force qui élève les continents avec celle qui occasionne les éruptions volcaniques.*

On pourrait multiplier les témoignages de la liaison dont il s'agit. C'est presque au hasard que je rappelle ici, d'après Douglas, qu'au moment du tremblement de terre dont souffrit Valparaiso en 1822, deux volcans, dans le voisinage de Valdivia, éclatèrent subitement avec beaucoup de violence et de bruit, illuminèrent le ciel pendant quelques minutes et rentrèrent aussi soudainement dans le repos. Parfois même la relation peut se manifester malgré de grandes distances, et c'est ainsi que Poulett Scrope admet que le gigantesque tremblement de terre dit de Lisbonne, qui ébranla une si large partie de l'Europe le 1^er^ novembre 1755, fut le signal qui déchaîna les feux de la chaudière volcanique de l'Islande et provoqua l'éruption du volcan de Kotlugaja, qui fut particulièrement terrible.

L'intérêt principal des remarques de

Digitized by Google

ce genre est à nos yeux de faciliter singulièrement la recherche des causes dont les tremblements de terre et les volcans sont des effets différents. En ces derniers temps, le problème semble avoir fait de grands progrès, et personne ne peut y rester indifférent, non seulement à cause des résultats obtenus, mais encore et surtout en raison du procédé de recherche qui les a procurés.

Il ne s'agit plus, en effet, comme par le passé, des conceptions plus ou moins gratuites de cerveaux ingénieux, mais d'un rapprochement sévère d'observations précises et de leur confirmation par des expériences de laboratoire : c'est l'avènement dans le grand sujet qui nous préoccupe, de la *méthode scientifique*.

Tout d'abord, à côté du fait constaté depuis si longtemps — et que les volcans, comme les sources thermales, proclament si éloquemment, — à savoir que les régions profondes de la terre sont chaudes se présente l'ensemble imposant des mesures thermométriques hypogées. On sait maintenant de science certaine, grâce à des milliers d'observations, que la chaleur augmente au fur et à mesure qu'on pénètre plus avant, et cela d'une façon régulière, sans que les vicissitudes des saisons se fassent le moins du monde sentir au-dessous de quelques mètres. A 1,000 mètres, où atteignent maintenant plusieurs mines, le thermomètre marque imperturbablement 33°; à 10 kilomètres, il donnerait 330°; à 30 kilomètres, 1,000° environ et 2,000° à 60 kilomètres.

Aucune objection ne peut être opposée à ces évaluations, qui ont immédiatement une conséquence de la plus haute importance. C'est qu'à 60 kilomètres toutes les substances dont la chimie nous a révélé l'existence, non seulement dans l'économie de notre globe, mais, par l'analyse spectrale, dans la constitution de tous les autres corps dont l'univers est composé, ne sauraient présenter l'état solide. A 2,000°, en effet, tout est fondu, sinon volatilisé, et, en conséquence, les matières situées à 60 kilomètres de profondeur dans la terre sont fluides.

On voit se dégager de ces études, entièrement indépendantes de toute idée préconçue, cette notion certaine que la terre consiste en une bulle de matière fluide, liquide et même probablement gazeuse, enveloppée d'une croûte solide qui fait le support commun de l'océan et de l'atmosphère et sur laquelle nous vivons.

Mais 60 kilomètres, c'est justement le 1/100e du rayon terrestre, et cette épaisseur correspond pour ce rayon à la dimension de la coquille par rapport à l'œuf de poule qu'elle enveloppe. On reste confondu devant cette certitude que nous habitons une simple pellicule rocheuse étendue sur un vrai bain de matière prodigieusement chauffée : et il est impossible que le sentiment de l'instabilité ne se substitue pas immédiatement à notre confiance instinctive dans la solidité du « plancher des vaches ».

En fait, notre support est des plus précaires, et on va tout de suite en sentir la raison. La terre n'est pas à l'heure présente, dans un état définitif d'équilibre; sa condition change à chaque instant, et ses caractères actuels, qui sont acquis, ne sont qu'une transition vers des états différents. La raison en est dans la perte, lente il est vrai, mais jamais interrompue, d'une certaine quantité de chaleur d'origine et qui n'est point compensée. En d'autres termes, la terre se refroidit sans relâche par rayonnement vers les espaces célestes qui sont extraordinairement froids.

Aussi et malgré l'imprévu de la comparaison peut-on dire en toute exactitude que notre demeure terrestre, c'est la surface d'un gros thermomètre sans tige dont la température va constamment en diminuant. Or, supposons un moment qu'un thermomètre ordinaire, à mercure et à alcool, dont les indications résultent de l'élévation ou de l'abaissement du liquide dans la tige, soit privé de cet appendice, il est clair qu'un refroidissement suffisant produira dans le réservoir un vide au-dessus duquel la

Digitized by Google

paroi cessera d'être en contact avec le liquide. Si le diamètre était suffisant et cette paroi assez mince, il n'est pas douteux que le verre, privé du soutien que le liquide lui procurait, tendrait à se déformer, et si le vide était assez considérable il pourrait même se briser sous l'effet de son propre poids.

Eh bien, ces conditions que nous supposons sont réalisées au propre pour le gros thermomètre naturel, c'est-à-dire pour le globe terrestre : nous constatons en maints endroits la déformation du réservoir et même son craquellement. Voici qui mérite de nous arrêter un moment.

Il y a bien longtemps que Linné et Celsius se sont aperçus du déplacement relatif de la mer et de la terre ferme sur la côte suédoise de la Baltique. Bien que le Parlement d'Upsal ait alors déclaré non orthodoxe ce genre d'étude et qu'il en ait solennellement interdit la poursuite, le fait signalé est non seulement démontré, mais on l'a depuis retrouvé dans un grand nombre de localités. On sait que la péninsule scandinave tout entière obéit à un mouvement de bascule accompli sensiblement autour du parallèle de Stockholm comme axe; de telle sorte que la Laponie se soulève pendant que la Scanie s'affaisse progressivement sous les flots. On sait qu'une partie de la côte chilienne et péruvienne se soulève pendant que la portion voisine du littoral américain s'enfonce. On sait que notre rivage normand s'affaisse tout doucement pendant que la côte ligurienne de Cannes à Gênes surgit continuellement de la mer. Même en certains cas des mesures ont permis d'apprécier l'allure de ces déplacements gigantesques: le sol du Havre par exemple, s'abaisse de deux millimètres par an et, pour être lent, ce taux n'en est pas moins bien loin de ne pas compter. Sa connaissance a en outre le grand intérêt de nous promettre l'introduction prochaine des considérations chronométriques dans l'histoire de l'homme fossile, et peut-être saura-t-on à combien de milliers d'années remonte la date des ateliers de pierres taillées que la mer découvre de temps en temps aux grandes marées en avant de Sainte-Adresse.

Les mouvements lents de la surface terrestre, en témoignant, comme on vient de le voir, de la minceur extrême de l'écorce solide, amènent en maints pays des changements géographiques peu à peu considérables. Sur nos seules côtes, ils ont provoqué la submersion des grandes forêts normano-bretonnes dont quelques vieux textes font encore mention, l'isolement du Mont-Saint-Michel, de l'archipel de Jersey et de bien d'autres, la séparation même de l'Angleterre, jadis unie au continent par l' « isthme de Calais ».

Mais la déformation de la pellicule terrestre ne peut pas se continuer indéfiniment sans que des cassures s'y produisent à la fin, et leur ouverture, en faisant succéder un phénomène brusque à un régime de très lents changements, doit déjà amener dans les régions intéressées des modifications du genre de celles qui caractérisent les tremblements de terre. Toutefois, le séisme type suppose encore d'autres conditions sur lesquelles nous allons revenir et qui lui sont communes avec le phénomène volcanique.

Avant de les préciser, il convient d'insister d'un mot sur l'importance au point de vue de l'économie générale de notre globe, du concassement spontané de l'écorce terrestre. Il amène celle-ci à l'état d'un véritable carrelage et ménage des issues vers le jour à des émanations profondes consolidées en filons ou en gîtes métalliques de divers genres. On a pu, avec un grand bénéfice de notions certaines, le soumettre à l'expérimentation, et les résultats ont été souvent bien remarquables. Pour ma part, après de Chancourtois, après Alphonse Favre, après d'autres encore, j'ai repris cette belle question et j'ai réalisé de vrais fac-similés d'une foule de régions terrestres par un dispositif des plus simples. Sur une feuille épaisse de caoutchouc,

Digitized by Google

préalablement tendue, on étale une mince couche de stéarine, et quand celle-ci s'est consolidée par refroidissement, on laisse la lame élastique revenir un peu sur elle-même, comme revient sur lui-même le noyau fluide de la terre qui se contracte spontanément. Alors, comme fait la croûte terrestre, la pellicule non contractile de stéarine se craquelle et se débite en fragments anguleux ayant les caractères de symétrie des accidents géographiques qu'il s'agissait d'imiter.

Si maintenant on examine dans la nature quelques-unes des grandes cassures, ou *failles*, dont le sol est pourfendu et qu'on connaît d'autant mieux que les mines viennent naturellement s'y établir, on est frappé de ce fait constant que les parois ont subi une sorte de pulvérisation et que leurs débris se sont précipités plus ou moins bas dans la solution de continuité. Cette remarque contient le secret du procédé qui procure aux tremblements de terre et aux éruptions volcaniques la plus grande partie de l'énergie mécanique qui les caractérise. On comprend, en effet, que les roches superficielles, pourvues de l'*eau de carrière* qui ne manque à aucune, deviennent, par leur chute dans les grandes failles, comparables à des cartouches chargées de matières explosibles. L'eau, brusquement échauffée, se volatilise, se dissocie même et développe la force élastique gigantesque dont nous constatons les effets.

On est très édifié à cet égard quand on se rappelle les accidents que l'échauffement brusque d'objets mouillés a déterminés si souvent. Des hauts fourneaux entiers ont été ruinés par la chute d'une brique mouillée dans le creuset incandescent. Spallanzani, dans ses *Recherches sur les causes des éruptions volcaniques*, qui constituent l'une des plus anciennes tentatives de la géologie expérimentale, mentionne un exemple mémorable de la même puissance : « Sous un portique, à Modène, on devait fondre une grande cloche ; déjà le métal était en liquéfaction. On lui ouvre le canal de communication construit sous terre à peu de distance. A peine le bronze enflammé l'eut-il touché, qu'il en partit une explosion qui lança en l'air et le métal et le moule, et une prodigieuse quantité de terre ; le fourneau fut mis en pièces, le portique ébranlé, ses murs se fendirent, les poutres du toit furent emportées, les tuiles chassées au loin, et enfin à la place de la cloche on ne vit plus qu'un gouffre large et profond. Plusieurs des assistants furent tués, d'autres blessés, et la terreur fut à son comble. Un si funeste accident ne fut cependant occasionné que par un peu d'humidité qui était restée dans le moule, et cela par la négligence de l'artiste. En comparant l'effet avec la cause, on doit juger de celui qui résulterait d'un grand amas d'eau réduit en vapeur dans les fournaises volcaniques, et des moyens que la nature a en son pouvoir pour faire sortir du sein de la terre les plus épouvantables explosions. » Aussi la principale difficulté étant de comprendre comment l'eau peut pénétrer dans les laboratoires profonds où sa force élastique est développée, on peut croire que le procédé indiqué ci-dessus de la pénétration sous forme d'humidité imprégnant des blocs rocheux et que je me félicite d'avoir été le premier à concevoir est celui, en effet, que la nature a adopté.

A cet égard, il est nécessaire d'ajouter d'abord que, malgré son apparence essentiellement ignée, un volcan constitue avant tout une source d'eau. Dans toutes les régions du globe, en effet, la vapeur d'eau forme le produit le plus abondant et le plus constant des éruptions. Dès le début du phénomène cette vapeur sort par torrents du cratère, entraînant des débris de toutes grosseurs qu'elle a arrachés dans son trajet souterrain. Sa sortie n'est pas continue, mais intermittente, et elle se fait par énormes bouffées successives. Il en résulte bientôt une colonne nuageuse s'élevant verticalement et s'épanouissant dans les hautes régions de l'atmosphère sous la forme d'un pin d'Italie, suivant l'expression imaginée

Digitized by Google

déjà par Pline à propos de l'éruption du Vésuve en l'an 79 de notre ère. En 1865, lors d'une éruption de l'Etna, M. Fouqué a constaté que l'un des six cratères actifs a détoné pendant cent jours, à peu près toutes les quatre minutes, en donnant chaque fois naissance à une épaisse colonne de vapeur d'eau ayant environ 4,000 mètres carrés de section et 300 mètres de hauteur, et correspondant à un volume d'eau liquide de 10 mètres cubes. Les six cratères fournirent donc 22,000 mètres cubes d'eau par jour, soit environ 2 millions de mètres cubes pendant la durée totale de l'éruption.

D'ailleurs, les pluies torrentielles que provoquent souvent les nuages engendrés par l'éruption sont également une preuve de la grande quantité d'eau qu'elle apporte. C'est à de semblables pluies que doivent être attribués bien des désastres volcaniques : l'un des plus fameux est la destruction de Pompéi, qui fut submergé sous les torrents de boue ruisselant du Vésuve, comme conséquence du délayage dans l'eau des poussières fines si improprement qualifiées de cendres.

Ajoutons enfin que, même quand les volcans ne sont pas dans le paroxysme de leur éruption, ils ne sont pas nécessairement pour cela inactifs ; le plus ordinairement, ils exhalent alors encore de la vapeur d'eau, reconnaissable au panache qui les surmonte.

D'un autre côté, un savant géologue de Gênes, M. Issel, a, durant le récent tremblement de terre de l'île de Zante, observé des circonstances tout à fait conformes à l'opinion d'après laquelle l'eau pénètre dans les laboratoires souterrains sous la forme d'humidité imprégnant des blocs rocheux. Il cite, en effet, l'audition très nette, avant les grandes secousses, de bruits souterrains et sourds tout à fait pareils à ceux que produiraient de gros blocs tombant sur un sol mou ; et c'est après ce bruit que les trépidations se faisaient sentir.

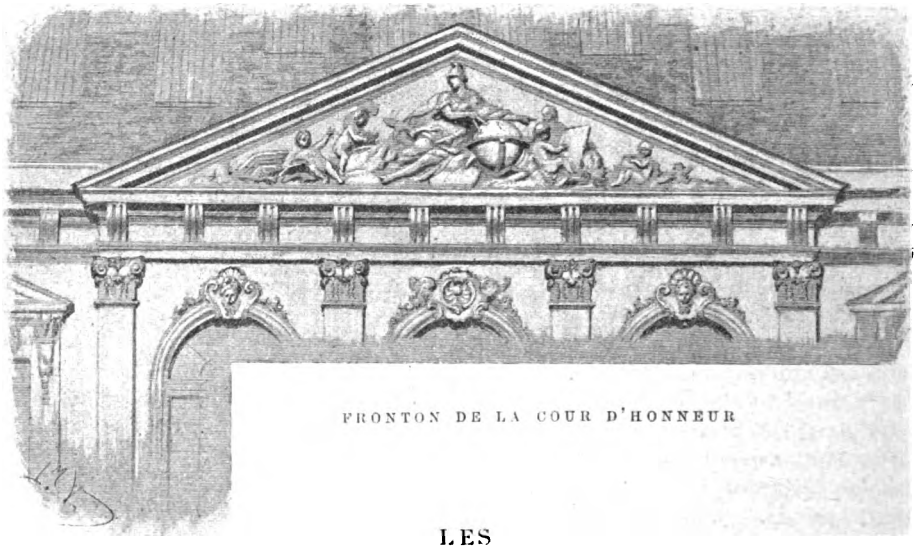
Du reste, l'introduction profonde de l'eau par la précipitation des roches humides n'a pas seulement pour effet de développer ces violentes commotions dont le sol frémit ; elle incorpore dans les roches fondues l'eau qui en est un élément essentiel et dont la détente, lorsqu'une issue est ouverte vers le jour, détermine la sortie des laves volcaniques exactement comme la détente de l'acide carbonique détermine la sortie du vin de Champagne d'une bouteille débouchée. A ce titre, il ne faut pas oublier que le contact dans des cavités closes de l'eau avec les roches suffisamment chaudes peut développer la caléfaction du liquide, c'est-à-dire son évaporation très lente et sans explosion ; et la vapeur ainsi dégagée est dans les meilleures conditions pour s'aller dissoudre dans le magma volcanique, prêt à saisir l'occasion de la première crevasse pour s'épancher au dehors.

En résumé, les volcans sont avant tout des sources d'eau et leur abondance témoigne éloquemment d'une active circulation verticale de ce liquide. L'eau pénètre dans les portions les moins profondes de la terre par capillarité ; elle tombe bien plus bas avec les blocs humides qui s'égrènent le long des failles ; elle se dissout dans les laves et remonte par les canaux volcaniques avec les roches fondues. Elle remonte aussi, sous la forme de jets de vapeur pouvant ou non réagir sur les roches et sur des substances d'où résultent des minéraux spéciaux, sous la forme aussi d'eau condensée dans les roches supérieures et qui suintent au dehors en sources thermales plus ou moins chaudes.

C'est l'une des formes de ces phénomènes continus qui font ressembler si étrangement l'économie générale de notre globe à la physiologie d'un être organisé et qui, renversant des idées bien anciennes et comme instinctives sur l'inertie du monde minéral, nous révèlent le milieu géologique comme le théâtre, au contraire, d'une vie intense.

STANISLAS MEUNIER.

Digitized by Google



FRONTON DE LA COUR D'HONNEUR

LES

# DEUX SALLES DE TRAVAIL DES IMPRIMÉS

## A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

En plein cœur de la capitale, au centre même du Paris affairé et du Paris bruyant, entre la rue de Richelieu et la rue Vivienne, se dressent les beaux bâtiments de la Bibliothèque nationale, lieu de repos et d'étude où semble errer l'âme du passé en ses littéraires ou artistiques manifestations. C'est là que viennent quotidiennement travailler les savants et les érudits, là que les hommes de lettres, les journalistes viennent chercher les renseignements utiles à leurs articles de revue ou de journal.

La France a le droit d'être fière de sa Bibliothèque nationale, car celle-ci renferme des trésors incalculables disséminés en ses quatre départements : Imprimés et Cartes géographiques. — Monnaies et Médailles. — Manuscrits. — Estampes.

Le premier — le plus important de tous — contient deux millions et demi de volumes. C'est-à-dire que, si les tablettes où ils reposent étaient placées à la suite les unes des autres, elles atteindraient une longueur de quarante kilomètres, deux fois la distance de Paris à Versailles. C'est le plus vaste répertoire du monde entier.

Combien serait intéressante l'histoire, suivie pas à pas, de ce Panthéon de la pensée humaine, depuis le jour où Pépin le Bref et Charlemagne en formaient comme l'embryon, en réunissant quelques centaines de manuscrits !

L'embryon se développa peu pendant ces terribles siècles du moyen âge où la guerre civile et la guerre étrangère semaient leurs haines et leurs tristesses. Il faut arriver à la Renaissance pour trouver un véritable ami des lettres, tel que François Ier. Les livres dont il aimait à s'entourer le suivirent à Fontainebleau, mais revinrent à Paris avec Charles IX.

Malgré les efforts de quelques souverains, la Bibliothèque du roi ne comptait, il y a deux siècles encore, — en 1688, — que 43,000 volumes et 10,000 ma-

Digitized by Google

nuscrits entassés dans une partie de l'hôtel de la rue Vivienne où Colbert lui avait donné asile, presque en face de l'endroit où elle se trouve aujourd'hui. En 1721, après de nombreux déménagements, elle prit définitivement possession d'une partie de l'hôtel du comte de Nevers et des locaux voisins, laissés libres par la faillite de Law. Désormais, elle grandira, elle absorbera peu à peu tout le quadrilatère où elle est aujourd'hui enserrée, mais ne changera pas de place.

Pénétrons dans le vaste bâtiment par l'entrée principale sise rue Richelieu, en face du square Louvois. A droite de la cour d'honneur, nous verrons inscrits ces mots, gravés en lettres noires : *Salles de travail*. C'est là ce que nous cherchions.

On entre d'abord dans un large vestibule en pierre, dont les parois verticales figurent une draperie décorative, semée de cinquante-quatre médaillons alternés de marbre vert de Campan et de sarrancolin des Pyrénées. C'est simple et sévère d'aspect. On y a, tout de suite, la sensation d'un lieu de recueillement. Chauffé en hiver par des bouches de calorifère, le vestibule garde, pendant les grosses chaleurs, une inaltérable fraîcheur !

Un gigantesque vase de Sèvres est le seul objet sur lequel puisse s'arrêter le regard du visiteur ; l'examen terminé — il ne saurait être bien long — nous pourrons pénétrer dans le sanctuaire du travail.

L'aspect en est grandiose ! La construction en est due, ainsi que les bâtiments qui l'entourent, à un architecte de grand talent, M. Henri Labrouste. Chargé en 1855 de la réfection de toutes les bâtisses plus ou moins vieilles de ce coin de Paris, il fit disparaître tout ce qui n'avait pas un caractère artistique et édifia à la place la plus grande partie des bâtiments qui forment la Bibliothèque actuelle, notamment la salle de travail, avec son vestibule et les magasins des Imprimés.

L'inauguration de cette salle eut lieu le 16 juin 1868. La pièce a 1,156 mètres de superficie et affecte à peu près la figure d'un carré. Elle est couverte par une voûte hardie formée de neuf élégantes coupoles en faïences émaillées, soutenues par des arcs à treillis de fer que supportent seize colonnettes de même métal, de dix mètres de hauteur. Chaque coupole se termine par un lanternon qui répand le jour dans la vaste salle. Trois grandes baies situées du côté du nord en complètent l'éclairage.

On a souvent comparé cette salle avec la pièce similaire du *British museum* de Londres. Si cette dernière est un peu plus grande, elle ne possède pas, en revanche, l'élégance de la nôtre. Elle est circulaire, avec, au centre, le bureau des bibliothécaires. Éclairée par des fenêtres verticales placées à une grande hauteur du sol, elle est couronnée par une coupole d'un diamètre de cent quarante pieds anglais, presque aussi haute que celle de Saint-Pierre de Rome. Elle peut contenir trois cents lecteurs.

Après cette rapide excursion au *British museum*, revenons à notre salle de travail. La partie opposée à la porte d'entrée, et interdite au public, forme l'hémicycle, réservé au personnel de la Bibliothèque. Des médaillons à fond d'or entourent l'hémicycle et contiennent les bustes des grands génies de l'antiquité et des temps modernes. Ceux-ci sont comme les gardiens de ce temple du travail et, dans leur majesté sereine, semblent inviter au recueillement et à l'étude.

Adossés aux murs de cette salle, quarante mille volumes contemplent, du haut de leurs rayons, les nombreux travailleurs. Ils sont disposés sur trois étages ; on accède aux deux derniers par des escaliers de fer placés aux angles.

Au-dessus des livres, six grands paysages d'une exécution simple, aussi peu suggestifs que possible, retiennent mal l'attention. M. Henri Labrouste a fait de son mieux pour éviter aux habitués toutes distractions inopportunes et enlever le moindre aliment à des ima-

Digitized by Google

ginations trop vives ! C'est très volontairement qu'il a édifié cette salle au milieu de l'immense quadrilatère formé par la Bibliothèque nationale. Les travailleurs peuvent remercier les mânes de l'éminent architecte. Aucun bruit ne vient les rappeler à la réalité des choses.

SALLE DE TRAVAIL VUE DU VESTIBULE

Ils peuvent se croire, avec un peu d'imagination, dans une des nécropoles de l'antique Égypte ou dans les catacombes de la vieille Rome.

En revanche, l'architecte a mis tous ses soins à donner ses aises aux travailleurs. La salle contient 344 places, sur lesquelles 328 numérotées. Quatre tables sont réservées pour la communication des volumes de grand format. On est vraiment bien à ces places larges de plus d'un mètre. Des tuyaux d'eau chaude sont installés sous les pieds et y entretiennent, pendant l'hiver, une agréable tiédeur. Les fauteuils sont commodes et spacieux ! Certains les voudraient peut-être rembourrés, afin d'y faire une bonne petite sieste, mais on aurait trop envie d'y dormir et la salle ressemblerait, en certains jours d'orage, à un dortoir.

Les deux tables du haut sont réservées : celle de droite (nos 1 à 20) aux livres rares et curieux. C'est la table de la réserve ; celle de gauche (nos 309 à 328) aux périodiques.

Vingt-six casiers disposés autour de la salle et douze nouvellement installés au milieu, contiennent un choix d'ouvrages laissés à la libre disposition des

Digitized by Google

lecteurs. Ce sont des collections importantes : celles des grands écrivains de la France, publiée sous la direction de M. Régnier, la Patrologie de Migne, le Recueil des lois, la Bibliothèque de l'École des Chartes, le *Journal des savants,* ou encore des dictionnaires, des biographies, des encyclopédies, des bibliographies.

Tout en haut de la salle, se trouvent, à droite et à gauche, deux meubles renfermant plusieurs catalogues (dont l'existence est généralement ignorée), et les cartes établies au jour le jour, à mesure de l'entrée dans le département des Imprimés des livres nouveaux. C'est là une des améliorations les plus appréciées de l'administration de l'éminent administrateur général, M. Léopold Delisle.

Le meuble de droite contient les cartes classées alphabétiquement par noms d'auteurs, ou, si les ouvrages sont anonymes, par le premier mot du titre ; celui de gauche contient les mêmes cartes classées par série de matières, de telle sorte qu'en cherchant, par exemple, au mot Madagascar, on aura l'indication de tous les ouvrages français et étrangers parus depuis 1876 sur Madagascar et existant à la Bibliothèque nationale.

Si le dépôt légal fait entrer dans notre grand établissement national tous les ouvrages parus en France — ou du moins est censé les y faire entrer, car messieurs les imprimeurs ont maintes négligences, voulues ou non, à se reprocher — l'obligation légale du dépôt n'atteint pas les ouvrages parus à l'étranger, et la Bibliothèque nationale est obligée d'acheter ceux qu'elle veut faire entrer dans ses rayons. On acquiert ainsi, chaque année, quelque chose comme 80,000 francs de livres !

Les cartes dont nous venons de parler servent à la publication de deux bulletins mensuels : l'un consacré aux livres d'origine française, l'autre aux ouvrages provenant de l'étranger. Ces deux bulletins se trouvent à la table des périodiques. Les lecteurs peuvent être ainsi tenus au courant de tous les nouveaux ouvrages entrés au département des Imprimés.

Les meubles et casiers en question contiennent, outre ces cartes reliées sur fiches, plusieurs catalogues très précieux. Les hommes de lettres qui fréquentent la Bibliothèque nationale nous sauront gré de leur faire connaître les plus importants d'entre eux.

*Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roy* (1739-1753), 6 vol.

*Catalogue de l'Histoire de France,* 14 vol., y compris les suppléments.

*Inventaire alphabétique de l'Histoire générale,* 7 vol.

*Inventaire alphabétique de l'Histoire d'Italie,* 3 vol.

*Catalogue de l'Histoire d'Espagne et de Portugal,* 1 vol.

*Catalogue de l'Histoire de la Grande-Bretagne,* 1 vol.

*Catalogue des sciences médicales,* 1 vol.

*Catalogue des factums,* par M. Corda, 2 vol. parus.

Je passe sous silence d'autres catalogues moins importants, pour ne pas trop allonger cette nomenclature.

La salle de travail — désertée un peu pendant l'été — est trop petite, l'hiver, pour contenir la foule des travailleurs. On pourrait diviser ceux-ci en deux catégories : les amateurs et les professionnels.

Les premiers sont des hommes du monde, travailleurs à leurs heures, ou des hommes de lettres ayant une occupation étrangère, ou enfin des écrivains occasionnels. En revanche, des habitués viennent là, tous les jours, avec la régularité d'un chronomètre, occupant la même place, furieux lorsqu'un malappris s'est permis de les supplanter.

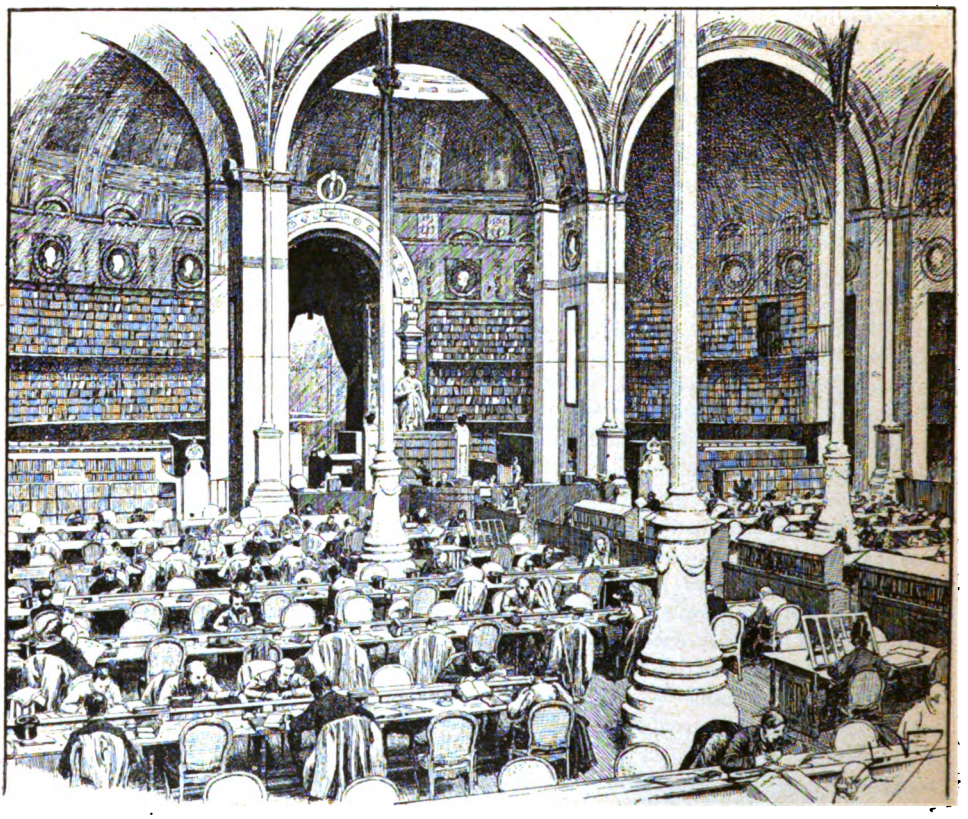
Ces habitués sont comme chez eux ! Ils saluent les gardiens d'un signe amical, causent avec les bibliothécaires, initient les nouveaux venus aux détails du service, — c'est la catégorie des aimables. Mais il y a aussi les grincheux ; ce sont, il est vrai, presque toujours des écrivains auxquels la fortune s'est mon-

Digitized by Google

trée rebelle. Ceux-là crient, tempêtent, se plaignent, ronchonnent et maudissent gens et choses ! Ils regardent de mauvais œil le gardien qui passe, parfois l'apostrophent, comme cela est arrivé naguère, et se font mettre alors à la porte ; ils ne sont jamais servis assez vite, assiègent le bureau des bibliothécaires dont ils sont la terreur, demandent vingt ouvrages différents et n'en ouvrent qu'un ; s'agitent enfin sur leur chaise comme un ours dans sa tanière. Cette espèce là est rare heureusement.

Doux et calme et honnête est en général l'homme qui a pâli sur les livres ; il partage son existence entre le sommeil et ses auteurs favoris, s'accorde une promenade hygiénique après sa longue séance à la Nationale, va faire son modeste repas et revient travailler, le soir, à Sainte-Geneviève ou dans un cabinet littéraire. Celui-là est un forçat de la plume.

La partie féminine est loin de faire défaut à la Bibliothèque nationale. Nombreuses sont les femmes qui viennent y travailler. Les unes sont payées par des hommes de lettres pour des recherches ; d'autres sont correspondantes de journaux, ou font des articles de revue ! On y coudoie même la romancière dont le nom apparaît dans les journaux et les périodiques honnêtes. Classons enfin tout à fait à part la plus brillante de nos étoiles de café-concert, qui vient, de temps à autre, distraire agréablement la



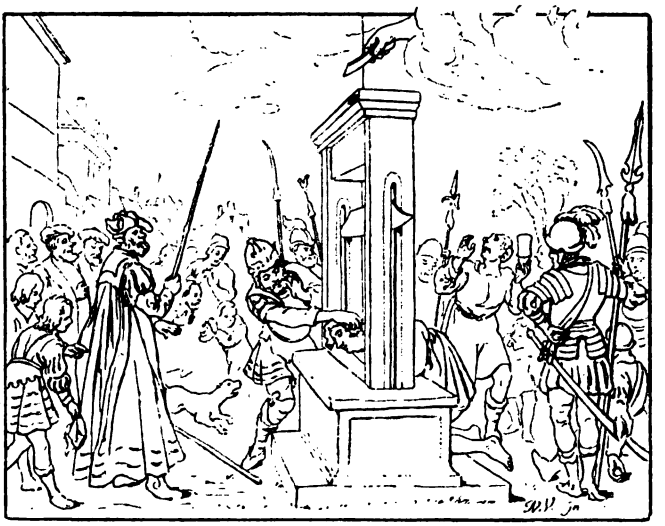
LA SALLE DE TRAVAIL

Digitized by Google

partie masculine de la salle et se distraire elle-même par la lecture des périodiques : j'ai nommé Yvette Guilbert.

Depuis l'ouverture au public de la salle actuelle de travail, le nombre des habitués s'est accru chaque année. En 1868, 23,675 lecteurs demandaient 77,713 volumes; en 1880, 59,198 lecteurs réclamaient 213,744 volumes; en 1894, 135,170 lecteurs recevaient communication de 444,435 volumes. Aussi, n'est-il plus possible souvent, à partir de deux heures, de trouver une seule place libre dans le vaste bâtiment.

La salle de travail est ouverte tous les jours, sauf les dimanches, les jours fériés et les quinze jours qui précèdent Pâques, aux heures suivantes : de neuf à quatre heures, du 16 octobre au 14 février; de neuf à cinq heures, du 16 septembre au 15 octobre et du 15 février au 31 mars; de neuf à six heures, du 1er avril au 15 septembre. La fermeture de quinze jours à Pâques est nécessaire pour les soins annuels de nettoyage — épousseter une fois l'an, n'est vraiment pas trop! — et pour les classements des volumes nouveaux arrivés pendant les douze mois précédents!



LA GUILLOTINE EN HOLLANDE AU XVIIe SIÈCLE
(Gravure hollandaise tirée des œuvres de Jacob Cats, édition de 1658.)

Pour avoir communication d'un ouvrage, le lecteur doit prendre, en entrant dans la salle, un bulletin personnel qui lui est remis par l'employé de service. Après avoir arrêté sa place et pris note du numéro de celle-ci, il inscrit sur les bulletins blancs ou verts déposés sur le bureau de l'hémicycle le titre de l'ouvrage, avec le nom de l'auteur, la date et le lieu de sa publication, puis remet le tout à un des deux bibliothécaires. Celui-ci transmet sa demande par l'intermédiaire des commis. Le lecteur n'a plus qu'à regagner sa place et à attendre patiemment l'arrivée de l'ouvrage.

Pour sortir de la salle, il doit remettre ses livres à un des employés qui sont à la gauche ou à la droite des bibliothécaires. L'employé estampille le bulletin personnel! Celui-ci est rendu au gardien qui est à l'entrée de la salle. Si le lecteur emporte des papiers ou des livres lui appartenant, il doit les montrer à l'un des bibliothécaires qui lui remet un laissez-passer. Sans ce permis, le gardien ne le laisserait pas sortir.

Bien souvent, les travailleurs se sont plaints de la lenteur du service pour la remise des ouvrages demandés! Il y a du vrai dans ces plaintes, et il faut parfois s'armer de patience! Mais la faute n'en est pas au personnel, qui remplit tout son devoir. Ces retards proviennent : d'un agencement défectueux, — d'un personnel trop restreint pour les moments de presse, — enfin et surtout des libellés incomplets et souvent erronés remis par les lecteurs, causes de longues recherches.

Nous avons trois marches à monter

Digitized by Google

pour entrer dans l'hémicycle. C'est peu! Et nous voilà dans la partie du temple réservée au personnel du département des Imprimés : conservateurs, bibliothécaires, sous-bibliothécaires, attachés et stagiaires.

Ce n'est pas l'amour de l'or qui a attiré là ces amants de l'étude et du livre. Avant d'arriver à la situation honnêtement rétribuée de conservateur, il faut faire pendant longues années un noviciat, qui ne donne même pas l'*aurea mediocritas* vantée par Horace. Mais quelle joie de vivre en compagnie des livres, lorsqu'on les aime réellement! Et comme on retrouve avec délices le coin préféré! Et comme on fouille avec volupté dans cet immense trésor de richesses accumulées par le cerveau humain depuis l'origine des civilisations!

On y oublie volontiers le monde actuel, ses tristesses et ses déboires, sous l'empire de souvenirs évoqués par un livre ou par un nom! Parfois, à la découverte d'une pièce rare ou curieuse, on ressent un moment de douce et pure joie. Nous sera-t-il permis de raconter une de ces trouvailles personnelles.

DEUX LECTEURS

Nous feuilletions, un jour, un gros in-folio contenant les poésies d'un écrivain de la Hollande, Jacob Cats, surnommé le La Fontaine hollandais. C'est un vénérable bouquin édité en 1658 par J.-J. Schipper, imprimeur à Amsterdam, et contenant de curieuses gravures sur bois d'une primitive simplicité.

Digitized by Google

Notre regard fut soudain arrêté par une gravure étrange, représentant un malheureux, — quelque condamné évidemment, — la tête passée dans la large ouverture d'un instrument, d'une ressemblance frappante avec la guillotine!

Le condamné est à genoux, le corps plié en deux, la tête maintenue par un aide. Une grosse hache, qui tout à l'heure tombera et fera rouler la tête du patient, est retenue par un léger fil. La main du bourreau est là, prête à couper ce fil, sur l'ordre d'un chef, qui lève le bâton pour donner le signal de l'exécution. Des soldats, placés autour de l'instrument de supplice, contiennent la foule qui se presse pour apercevoir le sanglant spectacle.

Jugez de ma surprise! Une guillotine en Hollande un siècle et demi avant l'apparition sur la scène politique de Guillotin ou plutôt du docteur Louis, qui fut le véritable créateur en France de l'instrument sous lequel tombèrent tant de têtes en l'année sanglante de la Terreur!

Et, au-dessous, un texte hollandais, texte explicatif sans doute. Le hollandais étant pour nous lettre morte, nous dûmes avoir recours à un de nos collègues et amis de la Bibliothèque nationale, M. Huet, — on parle toutes les langues à la Bibliothèque nationale. Mon ami traduisit le texte hollandais, non moins curieux que la gravure elle-même. Voici cette traduction en son éloquente simplicité :

« Il y a un certain instrument inventé dans les temps anciens, qui a déjà envoyé sous terre bien des gens. C'est une hache d'acier, suspendue à un fil, et qui peut s'élever et s'abaisser par une échancrure. Quand un homme a été condamné à mort, on lit la sentence en public ; on lui couvre les yeux d'un linge, on lui découvre le cou et on le met sur un bloc. Quand, alors, le fil étroit est coupé en deux, la lourde hache glisse rapidement en bas et frappe le cou, passé dessous et gémissant; subitement l'âme s'est évanouie en l'air. Celui qui voit cette scène, pris de terreur, sent qu'il a le cœur refroidi et qu'une pâleur mortelle couvre ses joues, surtout au moment où le bourreau touche à la ficelle et fait glisser le fer par un petit coup de canif. »

C'était là une trouvaille du plus haut intérêt et encore inconnue; la précieuse gravure n'a jamais encore été reproduite, que nous sachions, et nous sommes heureux de la mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs.

Le personnel du département des Imprimés comprend : un conservateur, quatre conservateurs adjoints, environ cinquante-six bibliothécaires, sous-bibliothécaires, stagiaires ou attachés. Dans ce chiffre ne sont pas compris les commis, chargés du travail purement matériel du maniement des livres.

Le conservateur des imprimés est aujourd'hui M. Marchal; il était le remplaçant tout désigné du regretté M. Thierry Poux, par le tact et l'intelligence avec lesquels il avait dirigé l'immense et difficile travail de l'inventaire général, aujourd'hui terminé.

Au fond de l'hémicycle, les travailleurs aperçoivent une large baie vitrée, flanquée de deux belles cariatides de quatre mètres de hauteur, dues au talent du sculpteur Péraud. Cette baie sépare la salle de travail du magasin central.

Celui-ci est un énorme parallélogramme avec planchers à claires-voies. La lumière passe à travers les plaques à jour des étages supérieurs et pénètre jusqu'au sous-sol. La disposition de ce vaste dépôt de livres a permis d'y placer en cinq étages, de chacun $2^{m},30$ de hauteur, un million de volumes. Le milieu est libre pour le service; les côtés, formant des sortes de chambres, sont occupés par les livres. Des passerelles en fer relient ces côtés, tandis que des escaliers en fer, à claires-voies, donnent accès aux différents étages.

Mais ce magasin, si vaste soit-il, ne contient même pas la moitié des volumes de la Bibliothèque nationale. L'accrois-



Digitized by Google

sement annuel est d'ailleurs énorme, car il n'est pas moindre de 50 à 60 mille volumes. Les combles ont été vite remplis; il a fallu créer de nouvelles salles, improviser des refuges pour les nouveaux venus; mais les moindres recoins seront vite garnis, et, si l'on n'y met ordre, on ne saura bientôt plus où loger ce flot croissant d'imprimés.

MAGASIN DES IMPRIMÉS

La salle de travail dont nous venons de parler n'est pas accessible au premier venu; les hommes de lettres, les écrivains, les journalistes, les travailleurs en un mot, peuvent seuls y pénétrer, sur la présentation d'une carte délivrée par l'administration.

Cela n'était pas suffisant : il fallait à Paris une salle d'accès libre; ce desideratum fut rempli en 1868, par l'ouverture d'une salle publique de lecture, sise rue Colbert, où tout le monde est admis. Cette salle est ouverte tous les jours, même le dimanche, de dix à quatre heures.

Si la grande salle de travail est insuffisante, la salle de lecture l'est plus encore et l'on peut voir, — surtout en certains jours de pluie ou de neige, — une foule compacte faire queue en attendant une place libre, tout comme aux représentations gratuites de l'Opéra ou des Français. Ce ne sont pas toujours, il est vrai, les gens désireux de s'instruire, qui viennent ainsi réclamer une hospitalité écossaise; il y a aussi les pauvres malheureux au domicile incertain, les loqueteux sans feu ni lieu, à la recherche d'une atmosphère plus chaude que le plein air.

Cependant, là aussi, il y a un public spécial : ouvriers voulant parfaire une éducation par trop négligée; jeunes gens amoureux des livres et de la lecture. Dans cette salle encore, l'accroissement du nombre des lecteurs a été remarquable. Tandis qu'en 1868, 16,890 lecteurs réclamaient 33,940 volumes, en 1880, 54,390 lecteurs de-

Digitized by Google

mandaient 79,207 volumes, et la progression a continué jusqu'en 1890, où l'on a communiqué 93,871 volumes à 66,678 lecteurs. Depuis lors, ces chiffres ont un peu diminué, par suite sans doute de l'affluence toujours plus grande des lecteurs admis dans la salle de travail. On ne comptait plus, en 1894, que 61,316 lecteurs avec 79,091 volumes.

Aucune formalité n'est nécessaire pour pénétrer dans la salle de lecture. On entre, — lorsqu'il y a des places libres, — on s'assied et l'on attend la communication du livre demandé; 25,000 volumes sont à la disposition des habitués de cette salle! On a fait un choix d'écrivains connus et de collections en vogue.

L'auteur qui a le plus de succès auprès de ce public bon enfant est Jules Verne. Après lui vient Victor Hugo; ensuite Fenimore Cooper. Le *Magasin pittoresque,* le *Musée des familles,* le *Tour du Monde* sont, de toutes les publications périodiques, les plus demandées. Ensuite, on peut mettre Thiers, Louis Blanc, Lamartine. Très en faveur sont aussi les ouvrages sur la guerre de 1870. Alfred de Musset a peu de dévots dans cette enceinte.

Les ouvriers forment la majorité des lecteurs de la salle de lecture; les femmes y sont rares. Naturellement, ce public illettré, ou à peu près, est pour la simplification de l'orthographe. Nous avons parcouru nombre de bulletins contenant les demandes de ces lecteurs et il en est de singulièrement amusants.

Le *Désert de glace* de Jules Verne est devenu, sous la plume d'un gourmet sans doute, le *Dessert des glaces;* l'*Histoire de l'admirable don Quichotte* se transforme en l'*Histoire de l'amiral don Quichotte;* l'*Année terrible* de Victor Hugo se traduit par l'*Ane terrible;* le *Corsaire rouge* et le *Paquebot américain* de Cooper deviennent le *Corset rouge* et le *Paletot américain;* la *Jeunesse de Mazarin* se change en la *Jeunesse des mandarins;* enfin, — et nous en demandons pardon aux mânes d'un général illustre entre tous, — *Vingt mille lieues sous la mer* de Jules Verne devient *Vingt mille lieues sous la*... vous devinez, n'est-ce pas? Il est vrai qu'un lecteur plus convenable a écrit une autre variante moins cambronienne : *Sous la mère!*

Il y aurait aussi quelques fantaisies à glaner dans les professions avouées par les lecteurs de la salle de lecture; nous avons trouvé dans les bulletins parcourus : un plongeur, un officier (c'est-à-dire attaché à l'office); mais la perle du genre est la qualification d'une Agnès qui indique ainsi sa profession : *Jeune fille.*

Cette salle, avons-nous dit, est d'une insuffisance et d'une exiguïté notoires, surtout pour une époque où l'instruction est en honneur. Aussi a-t-on formé le projet de créer une autre salle plus vaste, où l'on pourra recueillir un nombre plus considérable de lecteurs.

L'exécution de ce projet est subordonnée au bon vouloir des Chambres, qui devraient avoir hâte de faire disparaître ce trou noir et béant qui fait tache dans cette belle rue Vivienne et de terminer enfin les constructions de la Bibliothèque nationale.

D'après les devis établis par l'architecte actuel, M. Pascal, la dépense prévue de ces constructions serait de sept millions, à répartir sur cinq ou six exercices. On achèverait d'abord le bâtiment de la rue Colbert, après quoi l'on s'occuperait de la nouvelle salle de lecture.

Celle-ci sera de forme ovale, avec des cours d'aération aux quatre angles et absolument isolée du reste de l'immeuble. Le public y accédera de la rue Vivienne par un grand vestibule; cinquante mille volumes y seront à la disposition des lecteurs.

L'ouverture de cette salle comblerait un vœu souvent exprimé: elle serait éclairée et, par suite, ouverte le soir. Jusqu'à ce jour, l'administration et les architectes de la Bibliothèque nationale n'avaient pu satisfaire les désirs des lecteurs désireux de travailler le soir, par suite du danger que pouvait faire courir à nos incomparables trésors l'établisse-

Digitized by Google

ment de conduites de gaz ou d'électricité.

Ce péril n'existerait plus pour une salle située directement sur la rue et complètement isolée. Les travailleurs pourraient, en en faisant la demande dans la journée, y trouver le soir les ouvrages désirés. Ce serait là un immense avantage pour les ouvriers de la pensée, si nombreux à Paris, qui vivent du fruit de leurs travaux.

SALLE PUBLIQUE DE LECTURE

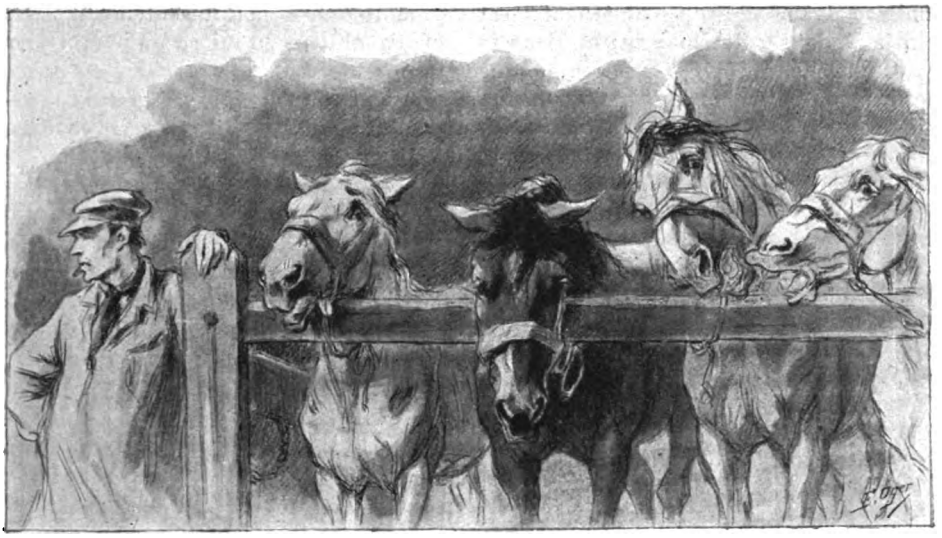
Malgré les améliorations réalisées et les constructions projetées, on ne peut songer sans une certaine terreur à l'avenir de la Bibliothèque nationale, avec la fièvre d'écrire qui multiplie indéfiniment livres, brochures et journaux.

La résolution, arrêtée en principe, d'envoyer à Fontainebleau l'innombrable série des journaux des départements, — sauf les organes les plus importants, — est une excellente mesure. Nous avions, en France, au 1er mai 1895, 2,401 feuilles périodiques, et Dieu sait combien il en est dont aucun lecteur n'a jamais inscrit le nom sur un bulletin. Mais ce débouché, — si important soit-il, — sera un faible palliatif à l'encombrement des livres, qui menacent de submerger tout le quartier Vivienne.

Acceptons pour l'avenir le chiffre modéré de 50,000 volumes par an. Celui d'entre nous qui aurait la bonne ou mauvaise fortune de revenir dans mille ans trouverait, alignés en piles interminables, 50 millions de volumes, couvrant une longueur d'environ 1,200 kilomètres, c'est-à-dire la distance de Dunkerque à Perpignan ! Quelle tâche pour les conservateurs futurs et quel budget !

GEORGES DE DUBOR.

Digitized by Google



UN POTEAU

# LE MARCHÉ AUX CHEVAUX

## A PARIS

Tout près du marché aux chevaux, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, subsiste encore, au commencement de la rue, un bâtiment du dernier siècle, qui se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage à trois fenêtres cintrées, couronnées par un fronton triangulaire.

Ce bâtiment, qui a l'air d'une mairie de petite, très petite ville de province, porte, au centre de son fronton, un écusson palmé et couronné, dont le ventre très gros évoque le souvenir des riches financiers du temps.

De par je ne sais quel symbolisme, on a également modelé en haut relief une cigogne et un coq sur les tympans, à gauche et à droite de la baie principale, décorée d'une tête de femme; et, juste en dessous, sur deux plaques de marbre noir, on lit, en capitales dorées, les deux inscriptions suivantes :

1760

—

DU RÈGNE
DE LOUIS XV

Messire Antoine Raymond-Jean Gualbert-Gabriel de Sartine, chevalier Conseiller du Roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, lieutenant général de police de la Ville, prévôté et vicomté de Paris, a ordonné la construction de ce pavillon pour y tenir la police du marché aux chevaux.

1762

—

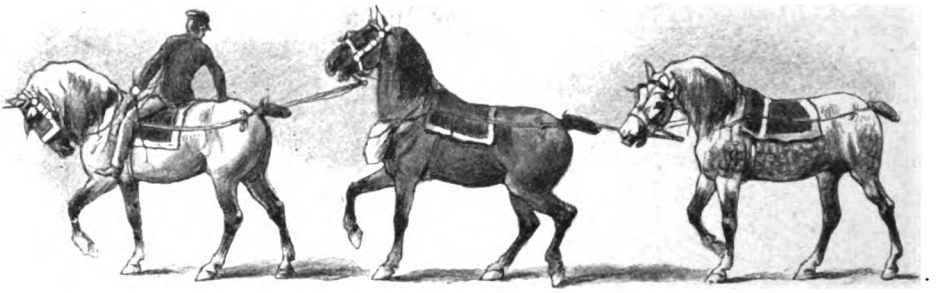
DU RÈGNE
DE LOUIS XV

et par les ordres de Messire Antoine Raymond-Jean Gualbert-Gabriel de Sartine, chevalier Conseiller du Roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, lieutenant général de police de la Ville, prévôté et vicomté de Paris, le marché aux chevaux a été rétabli pour l'utilité publique.

Ces deux textes, sans invoquer d'autres preuves, authentiquent l'ancienneté du marché aux chevaux. Un com-

Digitized by Google

missariat de police, maintenant, est installé dans cette maison; et, dans la petite ruelle, à côté, il y a des enfants qui jouent aux billes, dans les beaux jours. La rue est quiète, le petit bâtiment s'endort tous les soirs très calme, et la présence du commissariat laisse seule à son ventre une lueur rouge, qui est un peu de sa vie d'autrefois, alors que Messire Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, chevalier, conseillait le Roi en ses conseils, et veillait à la police générale de la Ville, prévôté et vicomté de Paris.



EN ROUTE POUR LE MARCHÉ

***

Représentez-vous un cheval commun venant de la campagne. Il a le poil long, bourru, le ventre gros, de grands pieds plats; la tête est grosse, la crinière trop forte dissimule l'encolure, le garrot et la queue sont chargés de poils grossiers.

Le premier soin du marchand est de le transformer par la *préparation à la vente*.

Aussitôt il fait tomber le ventre par des purgations : le cheval paraît plus grand, plus membré. Il brûle les crins du pourtour du nez, de la bouche, des ganaches, des oreilles. La crinière et la queue sont élaguées, les longs poils des membres sont tondus.

Cette toilette faite, l'animal, dégagé dans son ensemble, a un caractère d'élégance et de distinction relatives. Il porte haut la queue, grâce au gingembre, et son poil luisant, fin et court, on l'a obtenu en lui administrant de la graine de lin, de l'arsenic, en même temps qu'on l'étouffait sous des couvertures de laine, dans des écuries chaudes.

Il s'agit dès lors de le *montrer*. Un cheval bien présenté est toujours avantagé. Tous les jours on le dresse au pas et en main à la *montre*. On lui apprend à se placer et à se camper; on le frappe discrètement aux flancs et sous le ventre pour enlever l'arrière-main et activer l'avant-main, ainsi que sur la fesse pour hâter le demi-tour sur place.

Retenu en avant, excité par derrière, il ne peut que se rassembler et avoir des actions superbes, un air vigoureux. Tout est prêt, l'acheteur se présente; il a une bonne impression. Les défauts échappent en partie; on vante au contraire ses qualités.

Toutes les précautions sont prises. Par exemple, le cheval ayant les pieds sensibles a une ferrure amortissant les chocs; il a eu toute la nuit des cataplasmes chauds et émollients, et l'on a soin de le faire trotter sur un bon terrain. Et si le marchand a plusieurs chevaux à montrer à un client peu exigeant, il commence toujours par le plus médiocre. A quoi bon, en effet, dans ce cas, montrer ce qu'il a de mieux?

Pour les rosses molles, les lymphatiques, les chevaux sans courage, une volée de coups de fouet et une forte ration d'avoine leur donnent momentanément courage, vigueur et énergie. De

Digitized by Google

même qu'on cherche à apaiser, au contraire, les chevaux difficiles, irritables, avec du laudanum, du chloral et d'autres drogues dont les calmants font les frais, dès qu'il s'agit de vendre.

Il faut réussir à cacher aussi tous les autres vices. La pousse, pour en nommer un, est masquée par une saignée, la suppression du foin, des boissons miellées et de l'arsenic. La mise au pré, également, agit dans le même sens.

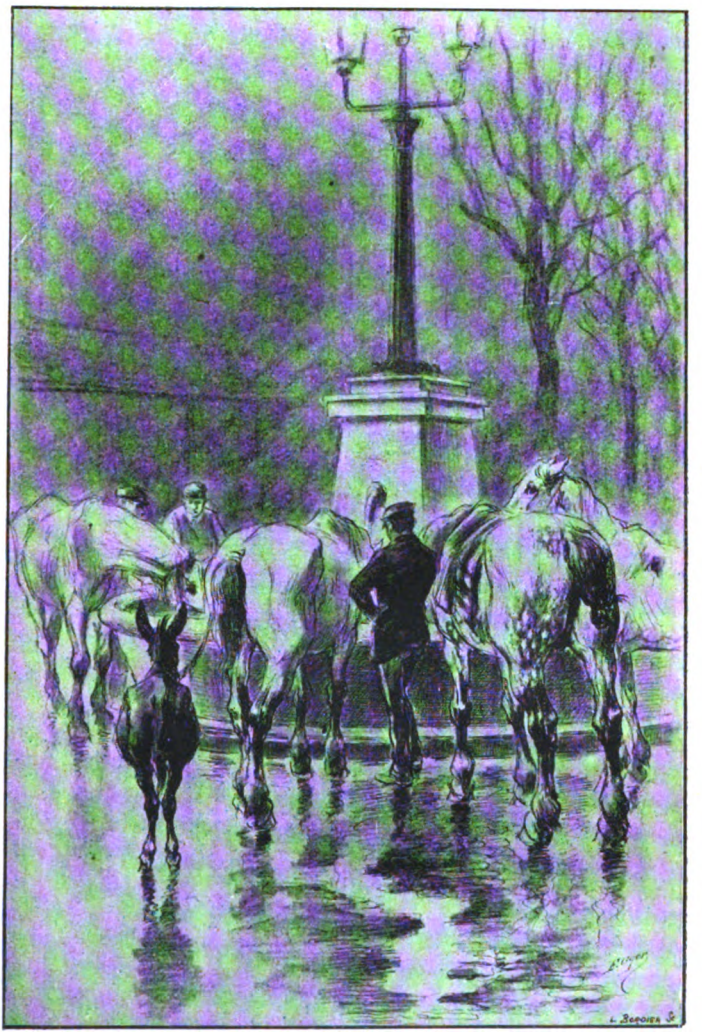
Il y a quelquefois intérêt à vieillir un jeune cheval : alors on lui arrache les dents de lait; tandis que, pour le rajeunir, on le contremarque avec un burin et au fer chaud.

S'il est couronné, on noircit les poils blancs de la cicatrice; on fait diminuer les molettes par des bains prolongés et l'application de bandes mouillées ou imprégnées de sels astringents.

Pour les boiteries tenant à des tares, et qui se produisent surtout après le repos, le cheval est exercé à l'avance, et sa boiterie a diminué beaucoup.

C'est pour montrer ce cheval qu'il y a les marchands de chevaux et les maquignons.

Le marchand de chevaux n'est qu'un intermédiaire entre le producteur et un acheteur; il peut se tromper lui-même et, par conséquent, tromper involontairement son client. Il est naturel qu'il présente sa marchandise le plus avantageusement possible. A celui qui veut l'acheter de discerner la valeur de ladite marchandise. Le marchand veut gagner sur elle le plus possible; mais il y a le cours et beaucoup d'aléas.



A L'ABREUVOIR

Digitized by Google

Le maquignon, terme généralement pris en mauvaise part, est celui qui vendra souvent à un prix élevé un cheval malade, vicieux, taré, impropre à tout service, et qui, personnellement, n'offre aucune garantie. Et l'on peut dire que le marchand de chevaux est le plus souvent très honnête en vendant sa marchandise et en la vendant cher, alors que l'autre, au contraire, est souvent malhonnête en la vendant et en la vendant bon marché.

EN PLEIN GALOP

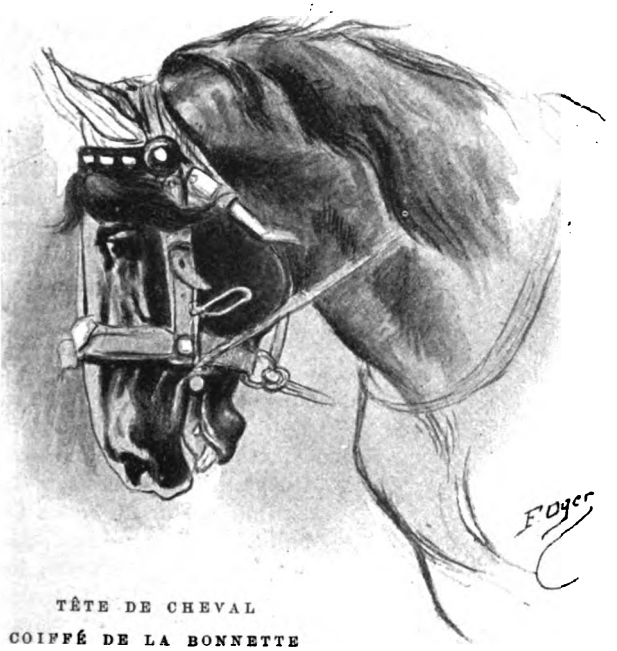
***

On peut affirmer que le Parisien des boulevards n'a jamais vu ce coin de discrète et d'apaisante intimité, la fin du boulevard Saint-Marcel et le commencement de la montée du boulevard de l'Hôpital, qu'occupe le marché aux chevaux.

Près de là arrivent et repartent les trains de la gare d'Orléans, et s'érige le dôme de la Salpêtrière, comme une chose mal faite, recouverte en hâte pour éviter la pluie. Mais ce paysage très triste est très grand et a, certaines heures, la soudaine gaieté des marchands de vin et des bals qui le bordent en face, et, la nuit tombée, l'œil très gros des hôtels meublés dénommant une ville de France au petit bonheur.

Tout de suite on songe à ces deux fins possibles de l'homme et des bêtes : la Salpêtrière et le marché. Car la démence n'est-elle pas chez ces chevaux épouvantants que l'on traîne aux poteaux pour les mener après, le long des boulevards mornes, vers le marteau du tueur? Les autres, ceux dont on exige encore des services, sont rarement beaux et forts, endurants à la besogne, ici. C'est vraiment le marché des humbles, des chevaux que l'on passe et se re-

Digitized by Google




TÊTE DE CHEVAL
COIFFÉ DE LA BONNETTE

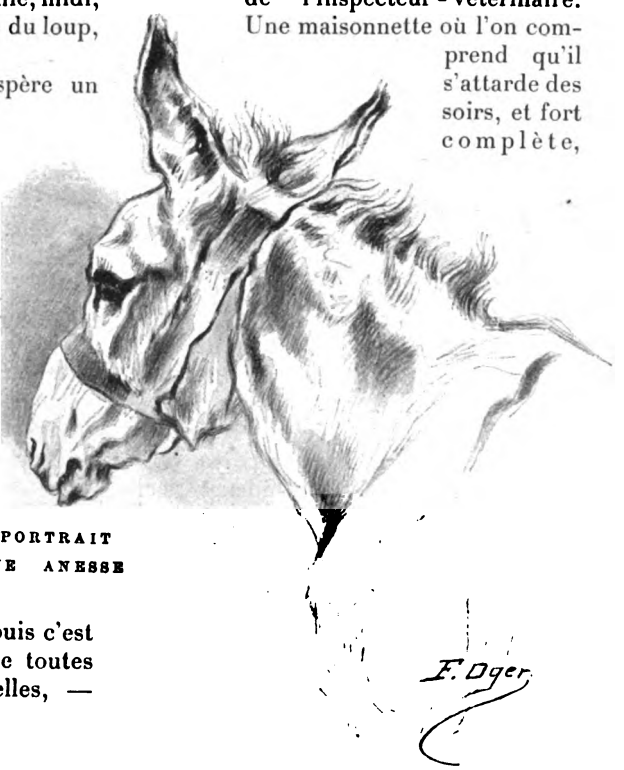
passe pour un temps, qui n'est pas long.

C'est vers onze heures et demie, midi, qu'on les voit arriver à la queue du loup, deux, trois, ou quatre, ou plus.

Les uns, ceux dont on espère un bon profit, ont la toilette habituelle du marché : la bonnette en toile qui recouvre les oreilles et le dessus de la tête, le licol en cuir blanc, avec cocarde en cuivre ou en bois, le billot de bois, ce mors qui gêne le cheval pour l'empêcher de s'enlever sur celui qui le précède; puis la couverture noire, rouge ou bleue, — et enfin la queue nouée en maquignon.

D'autres arrivent tout harnachés, et c'est ainsi qu'on les vendra; — et puis c'est des chevaux de toutes sortes, de toutes espèces, mais pas des plus belles, — et les chevaux pitoyables dont la route a été une longue souffrance, les chevaux pour l'abattoir, bientôt suivis du cortège des ânes et quelquefois de boucs et de chèvres.

Tout cela paye en entrant un tarif variable. A grands coups de fouet on pousse les arrivants vers leurs poteaux respectifs; et on les attache court, les chevaux entiers et des hongres d'un côté du marché, des hongres et les juments de l'autre, de chaque côté des deux pistes que sépare une allée avec, au milieu, la maisonnette de l'inspecteur-vétérinaire. Une maisonnette où l'on comprend qu'il s'attarde des soirs, et fort complète,




LE PORTRAIT
D'UNE ANESSE

Digitized by Google

puisqu'elle porte une cloche, une horloge, et qu'elle se pavoise d'un drapeau.

Tout ce monde mis ainsi en ordre, on attache à l'écart les chevaux pour l'abattoir. Pauvres chevaux! Il serait à souhaiter qu'on pût les abattre ici et leur éviter le supplice de marcher encore, très loin, sous les coups de fouet et de bâton dont on les accable. Presque tous meurent de faim et mâchent lentement les échardes de bois qu'ils peuvent arracher aux poteaux. Ils ont des plaies profondes, hideuses; certains ne peuvent ouvrir leurs yeux où une sanie épaisse fait croûte. Les jambes sont gonflées, douloureuses; la crinière est arrachée; de terribles coups de trique ont fait des exostoses sur les os, et la crasse de leur longue vie de misère s'écaille, pèle avec leur peau malade. Et c'est là-dessus, sur ces tristes, que, durant tout le marché, claquent les lanières et retombent à toute volée les manches des fouets, quand la mèche ne prend plus!

ON NE LE VENDRA PAS ENCORE, AUJOURD'HUI

On voit rarement au marché de très beaux chevaux. Les gros marchands les vendent directement chez eux. Par contre, on y trouve toutes les variétés et toute une rangée pour l'étal des boucheries hippophagiques. Robes de toutes nuances qui se mêlent, à la queue nouée, et que l'on dénoue dès que la vente est conclue; ces chevaux s'endormiraient dans leur placidité si de cinglants coups de fouet ne les remettaient dans leur action, l'œil vif, prêts à mordre, d'aspect plus énergique pour l'acheteur.

On est moins dur au repos pour les ânes; on ne leur demande pas de se cabrer quand passe quelqu'un, mais de courir vite dès qu'on les fait trotter. Et alors on se rattrape, les coups pleuvent drus, et on les pique, et on les enlève presque de terre, et il faut qu'ils trottent, qu'ils trottent...

Il y a beaucoup de marchands d'ânes dans la banlieue. C'est tout un cortège qui vient sur des jambes menues, frêles, le ventre bombé et gros comme un tonneau, la tête lourde et les oreilles très longues. On les attache dans leur petit coin à eux, et, là, on les oublie, si minables, sans couvertures, les gamins qui les ont amenés rôdant non loin, pour guetter l'acheteur.

On vend pourtant quelquefois des ânes bien entretenus, joliment harnachés de grelots, pour les petites voitures de particuliers riches. Mais, généralement, le prix des ânes, ici, va de 30 francs à 100 francs.

Le marché aux chevaux, à Paris, est en effet plutôt un marché de débarras; de là son charme triste. C'est aux foires de province, parmi lesquelles on peut citer celles de Chartres, Caen, Beaucaire, Mortagne, etc., etc., qu'il faut aller acheter les bêtes de prix. Il y a ici de très bonnes occasions, certes, mais elles sont rares. Ce marché peut s'ap-

Digitized by Google

pèler le *Temple* des chevaux. Et il faut, comme au *carreau,* marchander beaucoup et regarder attentivement le cheval qu'on fait trotter devant vous. Les prix sont variables et vont de 30 francs (chevaux pour l'abattoir) à 2,000 francs.

cou cravaté de rouge ou de bleu, une casquette enfoncée sur les oreilles, et les jambes serrées par un pantalon étroit, à carreaux. Quand il vient au marché avec une blouse bleue, il la retire pour galoper à la gauche et à hau-

LE TROT ALLONGÉ. — Il faut jouer des jambes pour le suivre.

Mais ce dernier prix est rarement atteint.

Quant aux chevaux que le hasard conduit boulevard de l'Hôpital, on voit quelquefois, dans ce lot de l'aventure, un cheval de course, des chevaux de roulottes, des poneys et des chevaux de cirques.

Le *trotteur* chargé de les mener sur la piste, c'est cet homme jeune, glabre, que vous rencontrez aux barrières, le

teur de l'encolure du cheval qui l'emmène. Il est nécessaire qu'il soit vigoureux et adroit pour ne pas gêner le cheval, pour lui laisser sa pleine action, ne pas l'arrêter trop court et éviter les brusques changements de pied. Il y a des vétérans parmi ces trotteurs. Une femme, dont le nom est connu au marché, y trotta longtemps des chevaux.

Pour terminer, quand il s'agit d'un

Digitized by Google

cheval de trait, l'acheteur ne manque jamais de demander à le voir à *l'essai*.

UN TROTTEUR

Ce mot comprend à la fois une pente montante et descendante en fer à cheval que parcourra le limonier, et une sorte de charrette à deux roues, sans ridelles, dont les deux freins sont plus ou moins serrés par deux leviers de fer. Il faut que le cheval démarre, les deux roues appuyées sur le sol. Mais la plupart ont de la peine à monter, d'autres piétinent sur place ou reculent, malgré les coups. Les ânes ne sont pas exempts de l'essai, mais on est obligé de les porter quelquefois,—et l'on ne peut appuyer absolument sur les roues.

***

Trois heures, en été! le marché bat son plein! C'est une foule d'hommes en blouse, en veston, armés de rotins, dans la foule des chevaux attachés aux poteaux qui, aussi diverse que l'autre, hennit ou se cabre sous la bruyante pétarade des fouets. Une gaieté tombe du ciel, du large pan de bleu qui finit on ne sait où; les marronniers de l'allée ont de jolis tons violets et bleus et s'arrondissent en boules, comme ces arbres frisés des boîtes d'enfants; — et c'est dessous un va-et-vient de la foule bigarrée, éblouie des coups de soleil qui frappent les croupes des chevaux, piquent de feu les cocardes et baignent de rose les robes blanches. Et le temps passe à l'intérêt du marché, des discussions très longues, à voir les chevaux s'enlever et partir, toujours divers, à regarder les batailles des chevaux entiers qui se mordent en piaffant, à écouter tout le tohubohu de ces deux foules qui se groupent, se dispersent, et vont et viennent, l'une suivant l'autre. Ce temps la petite horloge laisse tomber les heures, comme un bruit clair très doux en la transparence de l'air, et les pigeons qui dormaient autour s'ébattent un moment et volent des hangars sur la maisonnette, où le petit drapeau tricolore s'étale, bien sage.

Avec les heures, le marché devient plus bruyant et se précise. Chez les deux marchands de vin qui officient aux deux bouts de ce marché tout en longueur, la même inscription : *Vins du*

L'ESSAI

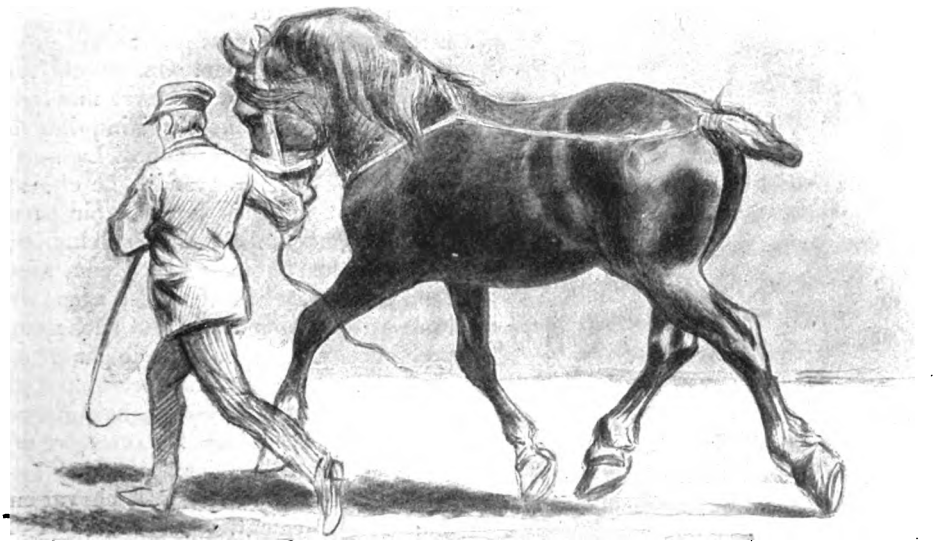
*Gâtinais*, incite à boire, alors que, le palais desséché, on *mâche des copeaux*.

Digitized by Google

Et c'est du reste le sceau du marché : il faut boire pour que les affaires soient valables. C'est l'accolade des mains que l'on arrose, quand on a longtemps ferraillé ensemble ; une réconciliation après les gros mots du prix à débattre ; l'oubli des fraudes et des ruses, de tout ce que l'on a inventé pour faire une bonne affaire. Et, le plus souvent, quand on s'est entendu après avoir beaucoup marchandé, chacun est content, l'acheteur comme le vendeur. Chacun croit avoir tiré la bonne épingle du jeu. Mais, sept fois sur dix, c'est le vendeur qui a fait la bonne affaire.

Le vendeur doit être un excellent devineur de caractères. Alors il fait son prix suivant la physionomie du client. Tout vendeur est Normand. Ne questionnez jamais un marchand de chevaux, vous n'en apprendrez rien ; encore moins des maquignons, dont les pratiques sont plus intéressées à être cachées. Si vous voulez acheter un cheval, qu'une personne compétente vous accompagne, et ne laissez jamais voir, en ceci comme en tout autre marché, qu'il vous plairait d'avoir le cheval que vous examinez.

Il y a abondance de chevaux au printemps, en été ; l'hiver n'est pas la saison favorable. Il y a des jours de novembre et de décembre où s'affirme réellement le marché des humbles chevaux qu'est celui-ci. A la vente aux enchères publiques, après que l'employé du commissaire-priseur s'est promené dans le marché en agitant une cloche, des chevaux aptes encore à une bonne besogne ne dépassent pas 200 francs. On les vend nus ou avec leurs harnais. Les charrettes, les voitures que quelques-uns traînent font aussi l'objet d'une vente à part. D'autres voitures, dans un coin du marché, attendent également l'acheteur.



SUR LA PISTE

Digitized by Google

Quand vient l'époque de la foire aux jambons, on vend facilement les piètres chevaux maigres pour en faire du saucisson. Les gras, avons-nous dit, sont réservés pour l'étal. Il en arrive des

LA DERNIÈRE ÉTAPE

convois entiers de la Bretagne, du Poitou et d'ailleurs.

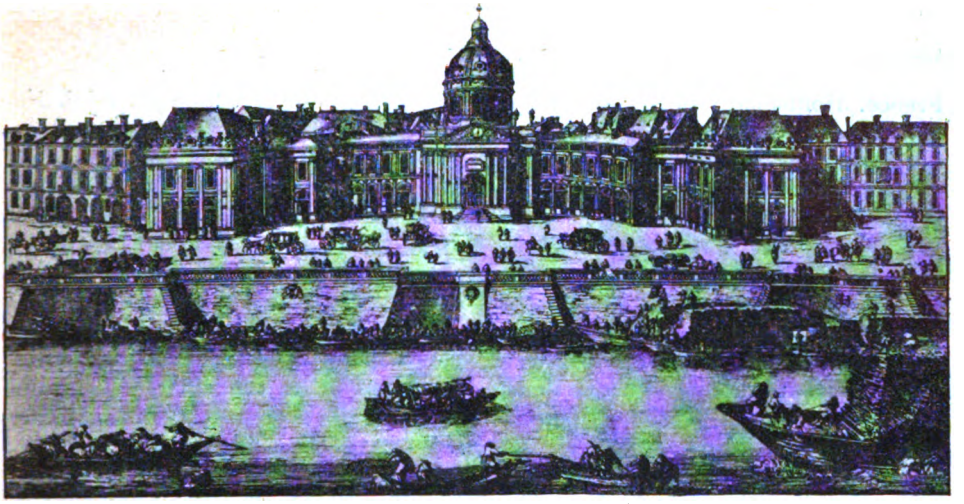
L'hiver, alors que le soir tombe avec un brouillard fuliginenx et dense, ce marché devient d'une grande tristesse, malgré les lueurs falotes, vertes et jaunes, des réverbères, perçant à peine de minces raies de lumière la nuit des hangars. La cloche qui tinte à quatre heures est le glas de beaucoup de chevaux qui ont passé là leur après-midi dernière. On les accouple, ceux-là, brutalement, le dos sans couverture, la peau mouillée de brouillard; et l'on s'en va, les chevaux blancs fantastiques, tels des chevaux lunaires, et les autres, les alezans, les noirs, déjà pris par la nuit.

Cependant, pour les valides, le marché s'éternise. On n'en finit plus de discuter, on s'attarde à reposer les mêmes questions, cent fois répétées; si on allait se tromper! On revoit les dents, les jambes; on découvre une tare nouvelle, quelque chose qui inquiète la bonne impression de d'abord. La nuit, cela semble énorme, grandit. Le cheval a l'air tout mauvais, après avoir paru bon. Le vendeur lui-même est changé; ce n'est plus l'homme tout franc, tout rond de tout à l'heure. Il est agacé de tout ce marchandage, et l'acheteur prend cela pour de la peur de garder le cheval. La cloche retinte, et quand il faut partir, les dernières hésitations brisées, ce n'est pas de trop, ce verre de la fin chez le cabaretier, pour que l'acheteur n'abandonne pas là le cheval en filant soudainement.

Les derniers chevaux s'en vont, s'ébrouent dans la nuit. Alors, en route, c'est les longues stations devant les zincs, pendant que le cheval attend à la porte et s'endort. Derrière les glaces, le gaz étale une lueur verte, confuse, comme mouillée du brouillard. La route est interminable, et jusqu'à la zone les cortèges des chevaux s'échelonnent, l'homme emplissant de sa soudaine gaieté la tristesse du paysage, exclamant sa joie dans des monologues sans fin que berce le pas pesant de ses bêtes.

GUSTAVE COQUIOT.

Digitized by Google



*Veüe et Perspective du College des 4 Nations.*

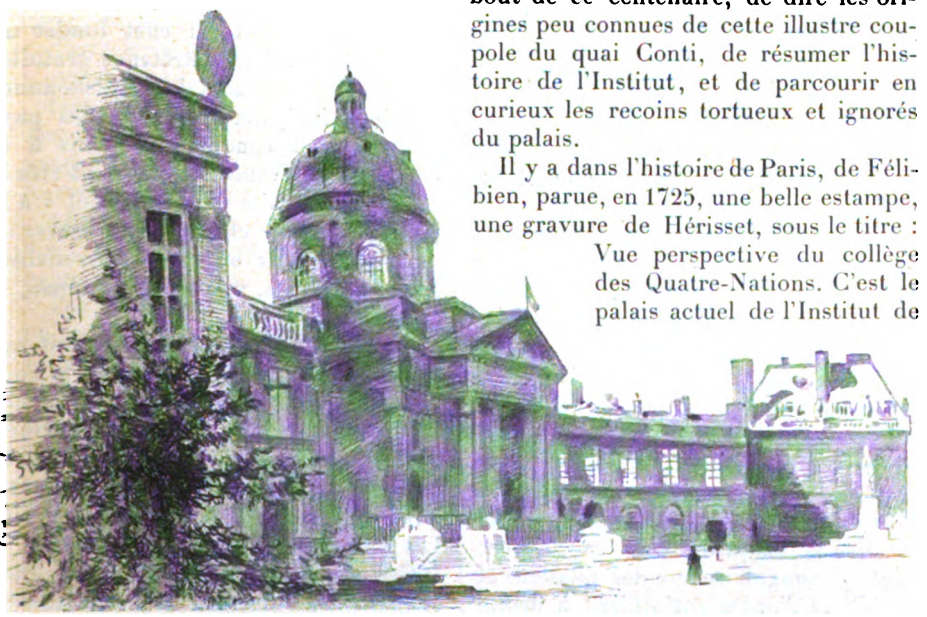
# LE CENTENAIRE DE L'INSTITUT

L'Institut date du 25 octobre 1795.

Le 25 octobre 1895, il a célébré son centenaire, et les journaux en ont donné les festivités : séance à la Sorbonne, banquet, gala, vers de Sully Prudhomme dits par Mounet Sully, visite au président de la République, garden-party à Chantilly; bref, on a folâtré.

L'heure est venue de jeter un coup d'œil en arrière, de remonter à l'autre bout de ce centenaire, de dire les origines peu connues de cette illustre coupole du quai Conti, de résumer l'histoire de l'Institut, et de parcourir en curieux les recoins tortueux et ignorés du palais.

Il y a dans l'histoire de Paris, de Félibien, parue, en 1725, une belle estampe, une gravure de Hérisset, sous le titre : Vue perspective du collège des Quatre-Nations. C'est le palais actuel de l'Institut de



VUE DE L'INSTITUT

Digitized by Google

France. Hoffbauer a superposé au-dessus du plan de ce quartier, en 1734, le calque du plan de Paris en 1877 : il y a coïncidence parfaite sur l'Institut. On ne retrouve plus au bord de l'eau les beaux quais des Quatre-Nations, aux armoiries du cardinal, et on y voit un pont de plus, — ce pont des Arts dont la légende parisienne dit qu'il ne mène à rien. Mais pardon, il mène à l'Institut.

Ces quelques modifications de détail n'ont pas changé la physionomie générale. Quatre lions de bronze et une grille de fer ont remplacé les vulgaires bornes qui étaient simplement plantées en 1725 au bas des escaliers. Ces quatre lions versaient autrefois des filets d'eau dans des vasques. Ils datent du premier empire.

Quant à Voltaire et à Condorcet, ils existaient déjà, ils se promenaient même à pied dans le quartier, mais ils n'avaient pas encore leurs statues dressées à droite et à gauche du bâtiment ; il est probable même qu'à cette date ils ne se doutaient pas, en regardant passer l'eau sous le pont, que ce même fleuve baignerait plus tard leurs effigies en bronze.

Six groupes de statues allégoriques surmontaient le fronton, et l'inscription était alors :

JUL. MAZ. S. R. E. CARD. BASILIC.
ET GYMN. F C. AMDCLXI

Ce qui voulait dire : le cardinal Mazarin a fondé ici une chapelle et un collège.

C'était déjà la même imposante perspective, qui fait aujourd'hui encore l'admiration des visiteurs. Il faut se reculer jusqu'au milieu du pont des Arts pour jouir de ces belles lignes architecturales dont l'hémicycle imposant s'étale en éventail le long de la Seine, les deux ailes qui s'avancent aux extrémités en avant-garde, supportant avec leurs toits longs et aigus des rangées d'urnes enflammées ; au centre, le portail de la chapelle étale son sévère fronton triangulaire sur des pilastres et des piliers d'ordre corinthien ; à droite et à gauche, deux ailes vont rejoindre les ailes extrêmes et avancées, allongeant leur façade d'un aspect régulier percée de baies qui sont en plein cintre au rez-de-chaussée et carrées à l'étage ; un balustre court le long de la corniche et accuse le ressaut que fait de chaque côté la ligne de façade avant d'aller rejoindre l'aile du bout. Le dôme surmonté d'une lanterne arrondit sa voûte au-dessus et au centre de ce palais un peu bas, qu'elle écrase. De hautes fenêtres percent les côtés de la tour qui supporte la base du toit, et allègent par leurs baies éclairées la masse de cette coupole fameuse.

L'effet général est austère et majestueux, comme si le bâtiment avait gardé l'empreinte du siècle solennel où il naquit en face de son vieux frère le Louvre.

Le 9 mars 1661, le cardinal Mazarin mourut au château de Vincennes, dans sa cinquante-neuvième année. Le corps fut exposé à Vincennes, en attendant qu'il pût être enterré dans la chapelle du collège dont il avait ordonné la fondation par son testament daté du 6 mars de la même année, et dont l'Institut actuel occupe les bâtiments.

Mazarin voulut en effet fonder un collège où seraient entretenus gratuitement soixante enfants de gentilshommes ou de principaux bourgeois des pays nouvellement conquis ou réunis à la couronne de France. Ils devaient être là élevés et instruits non seulement « à la piété chrétienne et aux belles-lettres », mais encore aux exercices convenables à leur naissance, y compris la danse, le cheval et les armes.

Ce sont des occupations qui ont aujourd'hui tout à fait disparu sous la coupole, et qu'on ne demande plus à nos académiciens ; mais n'est-il pas curieux qu'elle semble avoir été marquée pour abriter toujours, hier comme aujourd'hui, une élite et une minorité de choix? Les édifices ont aussi leur destinée.

Ces soixante écoliers devaient être choisis parmi des jeunes gens natifs de

Digitized by Google

Pignerol, d'Alsace, des pays d'Allemagne qui en sont proches, de Flandre, de Roussillon et de Sardaigne.

Le dessein du cardinal était que ces enfants, après avoir été ainsi élevés à Paris, s'en retournassent en leur pays pour en attirer d'autres, par leur exemple, à venir successivement recevoir cette même éducation, « ce qui ferait que ces provinces deviendraient insensiblement françaises par leur propre inclination ainsi qu'elles l'étaient déjà par la domination du roy ». Le futur temple de l'Académie française débutait ainsi par l'œuvre de l'Alliance française : on y propageait alors; on y conserve aujourd'hui.

Les bâtiments du collège, de l'église et de la bibliothèque que le cardinal y avait jointe par son testament furent achevés en 1674.

Ce sont ceux que nous voyons aujourd'hui. La bibliothèque Mazarine existe toujours. La coupole de la chapelle est désaffectée et affectée à d'autres offices non moins pompeux que les anciens; et les secrétaires perpétuels travaillent à la gloire des lettres et des sciences dans les petites chambres où les enfants des gentilshommes apprenaient, dans Vaugelas, les moyens de faire de la propagande française. Cet édifice a toujours eu des emplois fort honorables.

L'histoire de la construction de l'édifice est curieuse et était peu connue avant M. Franklin.

On hésita beaucoup sur le choix de l'emplacement. Le nouveau collège serait-il au Petit-Nesle, comme le voulait Colbert, ou à la porte Saint-Michel, ou dans les bâtiments du collège Cardinal-Lemoine?

L'intendant des œuvres de maçonnerie du roi proposa le Jardin des Plantes, fondé par Richelieu!

Le roi sourit à ce projet et décida que le Jardin des Plantes serait transféré à Vincennes.

C'est ainsi que M. Littré a failli siéger dans l'ancienne demeure des singes.

Il n'en fut rien. Vallot, médecin du roi, s'opposa au transfert des collections. Le recteur défendit qu'on édifiât un collège en dehors des limites de l'Université.

On présenta des projets durant un an et demi. Finalement le roi se décida pour

PASSAGE DU PAVILLON DES ARTS

l'emplacement du Petit-Nesle : le portail de la nouvelle chapelle ferait face, par delà le fleuve, à la nouvelle galerie du Louvre.

Les difficultés recommencèrent avec les questions d'expropriation et d'acquisition des terrains.

Divers particuliers reçurent aussi des indemnités. Le garde-clef de la porte de Nesle, qui se trouva délogé et mis à pied, eut 800 livres.

Mme Guillaume Sachet était concessionnaire de l'emplacement à louer au pied des murs aux tenanciers de petites échoppes, cabanes de pêcheurs, de blanchisseuses : elle eut 12,000 livres. Toutes les maisons avoisinantes furent expropriées et leurs habitants indemnisés : un marchand chandelier, un serrurier, un sellier, un épicier, un sergent à verge



Digitized by Google

au Châtelet, un fourrier des Cent-Suisses de la garde du roy, et la veuve d'un juré porteur de charbon, Christophe Cruchet, née Marie Petit, — parente peut-être de cette Marie Petit qui alla seule en Perse voir le schah, pour le compte du roi de France, en 1709, et dont j'ai conté l'aventure. Elle tenait un tripot rue Mazarine, dans ce même quartier.

Les registres de ces délibérations sont aux Archives. Qu'ils sont intéressants, sous leur aspect poudreux! Des nuages de leur poussière on croit voir sortir la vision poétique et pittoresque de ce coin du vieux Paris, avec sa vieille poterne, sa tour sinistre, la tour de Nesle, allongeant sa potence dans le ciel, — et ses maisons basses et noires, et ses échoppes accrochées sur la grève que vient battre le soir l'eau sombre de la Seine reflétant les fenêtres illuminées du Louvre.

L'aile de droite, si on regarde l'Institut de la Seine, s'appela pavillon des Arts. Celle de gauche fut le pavillon de la Bibliothèque, à l'endroit exact où s'élevait la tour de Nesle : une plaque de marbre l'indique aujourd'hui.

Le devis prévoyait comme dépense 2,056,500 livres.

Mazarin ne laissait que 2 millions. Encore le devis ne porte-t-il pas les frais de revêtement du quai avec les armoiries du cardinal sculptées à fleur d'eau.

Ce quai fut splendide, devant le collège. Au-dessus de l'eau, les armes de Mazarin furent sculptées trois fois autour d'une inscription, et une balustrade à jour courut en manière de parapet, tant pour décorer la façade du collège que pour embellir la vue des fenêtres du Louvre.

Entre le Louvre et le collège fonctionna un service de petits bacs à six deniers. Tous les chiffres des dépenses, même les plus minimes, sont aux Archives, y compris le cadran pour lequel l' « orlogeur » demanda 1,806 livres. Le cadran solaire qu'on voit encore aujourd'hui dans la première cour de l'Institut coûta 23 livres. Il avait son pendant qui a disparu.

Il y a 500 livres de cuivre rouge fourni pour la boule et les cinq étoiles qui sont au-dessus du dôme.

Les constructions avançaient. Un incident comique se produisit. A mesure que les logements se terminaient, un tas de gens venaient les occuper. Il fallut les expulser. Le plus rébarbatif fut le duc de Mazarin, qui prétendait avoir droit de logement comme héritier et collateur des bourses. Colbert le fit proprement mettre à la porte.

Le premier hôte du nouveau bâtiment fut son fondateur. Mazarin mourut en 1661, le 9 mars. Le service eut lieu à Vincennes le 11 mars. Les théatins, établis en France par le cardinal, reçurent son cœur le 28 mars. Le cadavre reposa sous la coupole le 6 septembre 1684.

Il serait amusant mais oiseux ici de suivre l'histoire de nos collégiens, la pénurie de la maison pendant les désastres financiers de la Régence, et les récits des livres de punitions qui nous font pénétrer dans une maison d'éducation au siècle dernier. Il fallait surtout sévir contre les livres défendus, les flacons de liqueur, les chansons prohibées. Si les échos des murs se réveillaient soudain au milieu d'une séance de l'Académie des sciences morales, il est probable qu'il y aurait bien de l'effarement. Il y avait des correcteurs armés d'un fouet. Il faut relire le *Francion* de Sorel, tout en parcourant ces registres, et l'ancienne vie collégiaque réapparaît dans toute sa pittoresque tristesse. Un jour, un de ces fils de grands tua d'un coup de canif le correcteur qui le battait. Poignez seigneur, il vous poindra.

L'emploi du temps durant la journée n'était pas sensiblement différent du régime actuel de nos lycées, soit qu'il fût très en avance, soit que nous soyons très en retard. On jouait la tragédie à la distribution des prix, dont la reliure, aux armes de Mazarin, coûtait 20 sols chez Thiboust. Lekain, enfant, faisait mo-

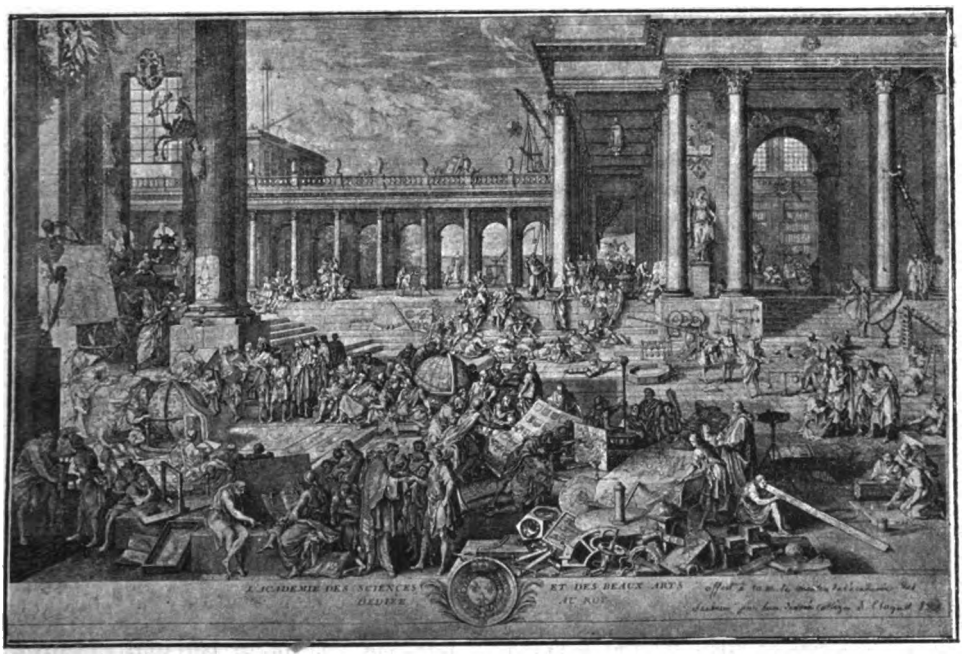
Digitized by Google

destement le souffleur dans ce théâtre collégiaque, dont les régents et les régisseurs manquaient apparemment de flair.

La Révolution atteignit le collège des Quatre-Nations. La constitution civile du clergé amena la démission de tout le personnel. Le Directoire réorganisa le collège qui prit le nom de *Collège de l'Unité*. Il fut supprimé le 8 mars 1793 par la Convention ; il devint une maison d'arrêt et le comité central de salut public y tint ses séances. On voit encore les traces des barreaux de fer qui furent scellés alors.

La loi du 29 frimaire an II réorganisa l'enseignement. Chaque agglomération de 300,000 habitants dut avoir une école centrale supérieure. On en ouvrit quatre à Paris, dont une dans les bâtiments du collège des Quatre-Nations. Elle compta parmi ses élèves le poète Millevoye, qui y remporta, en 1798, un prix de littérature française. Dès l'âge de seize ans, le poète du *Jeune malade* se faisait ainsi couronner sous cette même coupole où il devait tant de fois revenir, de 1805 à 1812, remporter les prix académiques pour ses pièces : *l'Indépendance de l'homme de lettres, le Voyageur, la Mort de Rotrou, Goffin ou le héros liégois*, etc.

Le 11 octobre 1801, les bâtiments de l'École centrale des Quatre-Nations furent affectés à une école des beaux-arts.



L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET DES BEAUX-ARTS D'APRÈS UNE ESTAMPE CONSERVÉE A L'INSTITUT

L'Institut y fut installé en 1806, comme nous allons voir.

Au mois d'août 1793, il existait quatre académies à Paris ; l'Académie française, fondée par Richelieu en janvier 1635 ; l'Académie royale de peinture et de sculpture, fondée en janvier 1648 ; l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fondée en 1663 ; l'Académie des sciences, datant de 1666.

Leur existence fut mise en question dès le début de la Révolution. Lanjuinais déclara à la Constituante que les corps littéraires doivent être libres et non privilégiés, qu'ils font alors beau-

Digitized by Google

coup plus d'ouvrage, et il compara l'essor vivace de l'Encyclopédie aux lenteurs du Dictionnaire.

La destruction des Académies fut décidée. Mirabeau devait présenter le rapport rédigé par Chamfort, mais il mourut avant d'avoir pu supprimer les Académies, « ces écoles de servilité et de mensonge ».

Chamfort publia son rapport; Suard et Morellet lui répondirent, et les choses en restèrent là jusqu'à la Convention, qui reprit la question dans son comité d'instruction publique. Le rapporteur fut Grégoire. Il lut son mémoire le 8 août 1793, et fut plus modéré que Chamfort; il présenta même des circonstances atténuantes pour l'Académie des sciences, qui avait rendu de beaux services à la Révolution « sur l'argenterie des églises supprimées, sur la production du salpêtre, sur les poids et mesures, etc. » Le salpêtre ne la sauva pas, mais assura pourtant à la *ci-devant Académie des sciences* la jouissance de son ancien local.

L'Académie française était décimée, à moitié vide, et ce qui en restait était divisé par les passions politiques; les *patriotes* y étaient en minorité, on s'y disputait ferme, et le rapporteur la représentait « comme une arène où se battent Oromaze et Arhimane ». C'étaient là des mœurs bien étonnantes pour des académiciens.

Bref, le vote du 8 août 1793 supprima tout, c'est-à-dire réduisit les Académies à l'état de sociétés libres.

La débâcle fut comique. Morellet tenait mordicus à son Académie française, et à force d'y siéger il avait fini par se croire, lui et ses amis, propriétaire du mobilier. Il conte lui-même dans ses mémoires avec une amusante naïveté comment il s'occupa de dérober aux vandales ce qu'il pourrait *sauver* de leurs mains. Le mot est joli, et c'est un agréable euphémisme de sauver ce qui ne vous appartient pas. Il emporta la clef du local où il fit entasser les tableaux et les portraits, et chacun emporta chez soi sous son bras le plus de livres qu'il put, par un *pieux larcin*.

Telle fut la fin des Académies.

L'Institut leur succéda en 1795.

Le 25 octobre 1795, an IV, la Convention, dans son avant-dernière séance, arrêta la création de l'*Institut national des sciences et des arts*, destiné à « perfectionner les sciences et les arts par des recherches non interrompues, par la publication des découvertes, par la correspondance avec les sociétés savantes et étrangères, et à suivre les travaux scientifiques et littéraires qui auraient pour objet l'utilité générale et la gloire de la République ». Daunou lut le célèbre rapport sur l'instruction publique, qui donnait pour faîte aux travaux de l'Assemblée l'Institut.

La Convention voulait étendre aux hautes sphères de l'intelligence et du savoir l'union, l'harmonie intime que la Révolution avait créée entre les diverses fractions de la France territoriale.

L'Institut comptait 144 membres à Paris, 144 correspondants en province, et 24 associés à l'étranger.

Il comprenait trois classes : 1° Sciences physiques et mathématiques; 2° Sciences morales et politiques; 3° Littérature et beaux-arts.

Les nominations aux places vacantes devaient être faites par tout l'Institut, sur une liste au moins triple, présentée par la classe incomplète.

La Convention commença par nommer elle-même le *tiers électeur*, qui se compléta. La première séance eut lieu le 12 janvier 1796.

La liste des membres de l'Institut qui y prirent place ne laisse en dehors d'elle presque aucune célébrité, y compris Préville et Monvel!

L'Institut appelait à lui dès sa naissance des comédiens, avec le souci voulu de placer « à côté de l'artiste et du poète, l'acteur célèbre qui recrée les chefs-d'œuvre du théâtre en leur donnant l'âme du geste, du regard et de la voix, et qui achève aussi Corneille et Voltaire ».

Digitized by Google

Ces beaux temps ne sont plus; ils pourront reparaître, et on n'attend peut-être plus à l'Institut qu'un Talma ou un Lekain.

Achevons rapidement l'historique de l'Institut. Il reçut sa seconde forme le 23 janvier 1803. L'empereur le remania et le divisa en quatre classes :

1° Classe des sciences physiques et mathématiques;

2° Classe de langue et littérature françaises;

3° Classe d'histoire et littérature ancienne;

4° Classe des beaux-arts.

Le troisième avatar date de 1816. Les quatre classes de l'Institut prennent le nom d'académies. La seconde devient la première et s'appelle l'*Académie française*. Voici leur tableau :

1° Académie française;

2° Académie des inscriptions et belles-lettres;

3° Académie des sciences;

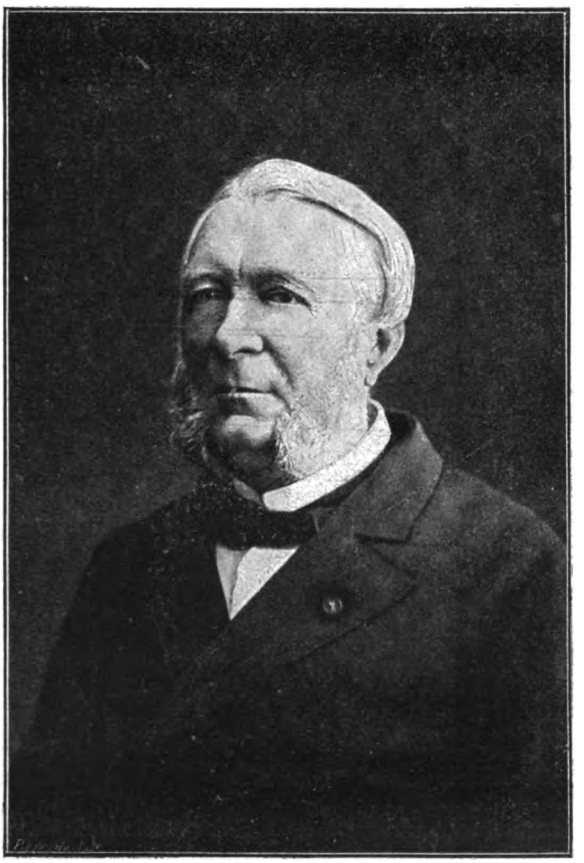
4° Académie des beaux-arts.

La dernière modification date de 1832; cette année-là fut créée, le 26 octobre, une académie nouvelle, l'Académie des sciences morales et politiques.

Aujourd'hui, la présidence de l'Institut est à l'Académie des beaux-arts pendant l'année 1895.

Le bureau de l'Institut, pour l'année 1895, est composé de MM. Ambroise Thomas, délégué de l'Académie des beaux-arts, président; Gaston Boissier, délégué de l'Académie française; Maspero, délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; Marey, délégué de l'Académie des sciences; Léon Say, délégué de l'Académie des sciences morales et politiques; le comte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

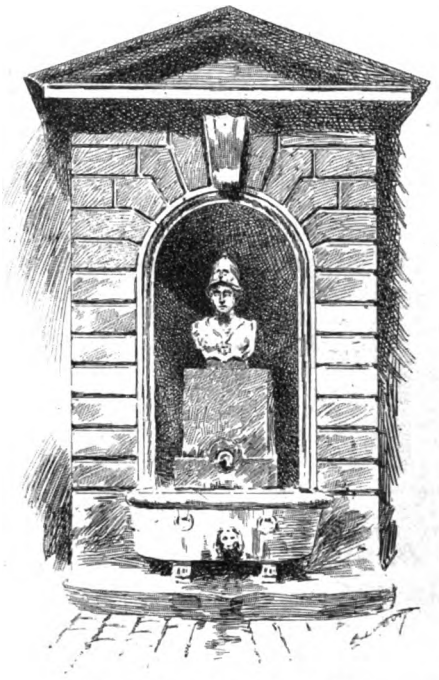
Les secrétaires perpétuels sont : pour l'Académie française, M. Gaston Boissier; pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Wallon; à l'Académie des sciences, M. J. Bertrand pour les sciences mathématiques, et M. Berthelot, pour les sciences physiques; pour l'Académie des beaux-arts, M. le comte Delaborde; pour l'Académie des sciences morales et politiques, M. Jules Simon.



M. GASTON BOISSIER, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quant à la nomenclature des membres de l'Institut, elle remplit un annuaire de 176 pages; c'est dire que nous ne la reproduirons pas ici. M. Ludovic Lalanne est bibliothécaire, et le chef du secrétariat est M. Julia Pingard, dont l'amabilité et l'obligeance sont universellement

Digitized by Google



FONTAINE A LA MINERVE

connues. Il nous faut à présent revenir au collège des Quatre-Nations que nous avons laissé occupé par une école de beaux-arts.

En 1795, l'Institut nouveau fut installé au Louvre, dans le local occupé précédemment par l'Académie française.

Jusqu'en 1805, l'Institut tint séance dans la *salle des Gardes*.

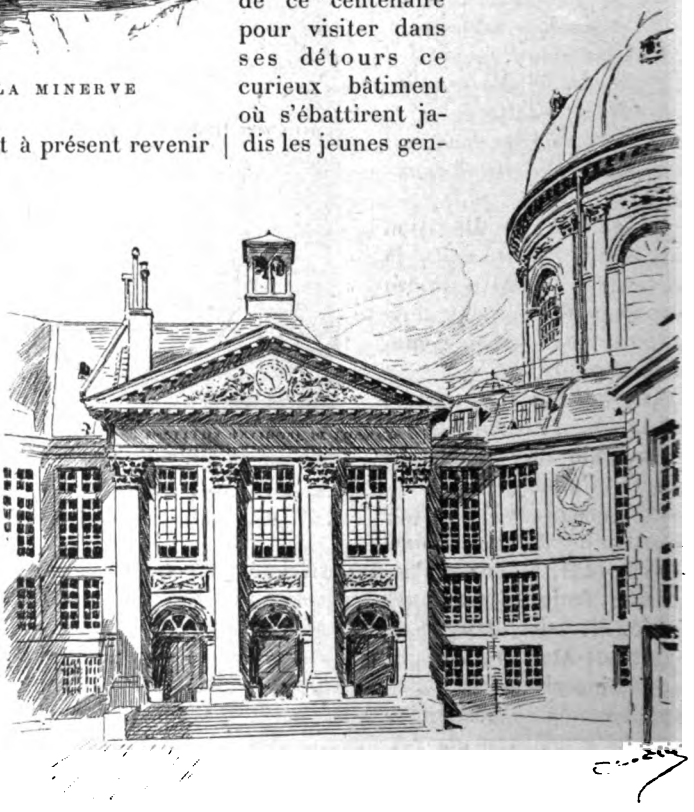
En 1801, le premier consul réorganisa cette institution et déplaça le local de ses assises. Il l'installa au collège des Quatre-Nations par décret en date du 10 vendémiaire an XIII. Les boutiques furent supprimées sur toute la façade. Quelques marchands d'estampes se réfugièrent sous le passage couvert du pavillon des Arts.

L'installation fut faite en août 1806. L'inauguration de la salle des séances publiques eut lieu le 4 octobre 1806.

Depuis, les bâtiments de l'Institut conservent au milieu de Paris moderne et vivant la tradition des grandeurs passées et l'austérité d'un temple des muses.

Il y a cent ans que l'Institut a été fondé. Il habite sous la coupole depuis quatre-vingt-neuf années, et la coupole elle-même compte deux cent vingt et un ans; sans faire aucunement allusion à ses locataires, que d'antiquités!

Prenons occasion des fêtes sévères de ce centenaire pour visiter dans ses détours ce curieux bâtiment où s'ébattirent jadis les jeunes gen-



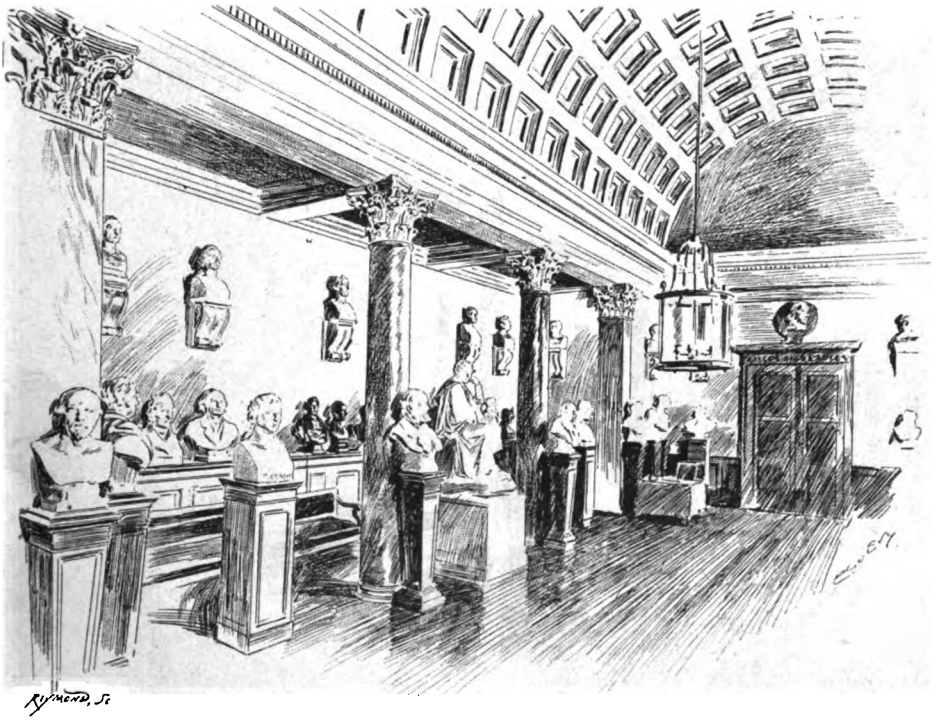
ENTRÉE DE LA SALLE DES SÉANCES PUBLIQUES

Digitized by Google

tilshommes des Quatre-Nations, et où délibèrent aujourd'hui nos vénérables. Le public n'y va guère, dans ces recoins tortueux, et la visite en vaut le dérangement.

Nous ne nous arrêtons pas dans les cours, qui sont un passage, et que chacun connaît, depuis la grande entrée des accès d'une part à la salle de la Coupole, d'autre part à la bibliothèque Mazarine.

Cette bibliothèque est indépendante de l'Institut comme elle le fut du collège. Le cardinal la fonda pour les gens de lettres, en rendant publiques ses collections, qui furent d'abord rue Neuve-des-Petits-



SALLE DES PAS-PERDUS

séances publiques, où les gardes de Paris font la haie pour le récipiendaire, jusqu'à la fontaine surmontée par la Minerve de Houdon, qui figure sur tous les papiers de la maison. Elle est au fond de la troisième cour.

Cette cour avait autrefois la même largeur que les deux autres et s'ouvrait sur la seconde par deux larges baies. L'hôtel des Monnaies a empiété sur son terrain.

Au fond, on sortait sur le chemin de contrescarpe du mur d'enceinte de la ville.

Traversons la première cour qui donne

Champs, puis sur l'emplacement actuel de la Bibliothèque nationale, où elles furent saccagées en janvier 1649, le Parlement ayant décrété la confiscation des biens de Mazarin. La bibliothèque répara ses pertes, et, à sa mort, le cardinal voulut qu'on l'installât en galerie publique sur les terrains de son collège; elle y est encore.

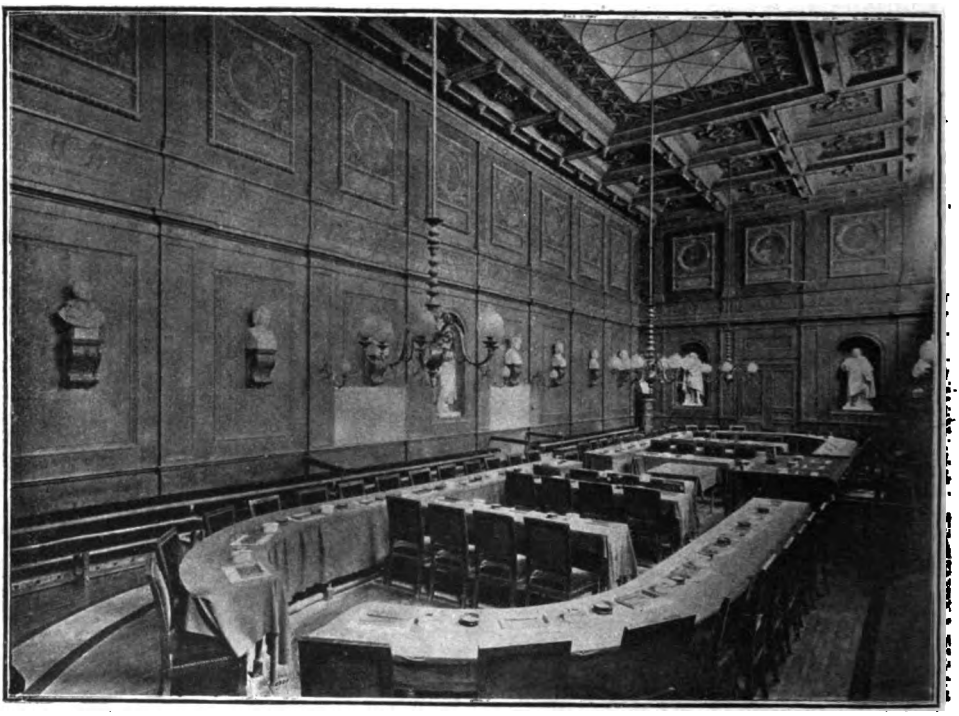
Montons d'abord au secrétariat pour aller chercher notre guide. Les bureaux sont dans le bâtiment principal de la deuxième cour. Ce qui fait la caractéristique des galeries que l'on traverse,

Digitized by Google

c'est la quantité énorme des bustes. C'est une orgie de bustes. Ils passent leur tête partout, ils sortent de tous les murs, des gaines, des appuis de fenêtres; on dirait qu'un nuage plein de crânes a crevé là. L'escalier des salles de séances, les paliers, les vestibules, tout en est rempli, et c'est faire l'histoire littéraire et artistique de France de les dénombrer.

génies plus modestes qui bénéficient du voisinage; Léonard Fontaine ou Marius Granet, Paër et Vestier sont en bonne compagnie. C'est comme un banquet de célébrités : tous ne peuvent pas être présidents, et il faut bien des bouts de table.

La présidence, dans cette salle, est à Chateaubriand. Il est en marbre et de



SALLE DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

La pièce qui précède les salles de séances s'appelle la salle des Pas-Perdus. Une épingle lancée au hasard y tomberait sur un buste. On dirait le magasin d'un marchand qui n'a rien vendu. Ils surgissent là tous, ceux qui illustrèrent et leur nom et leur pays, Ingres, Arago, Meyerbeer, Horace Vernet, de Barante, Charles Lenormant, Scribe, Dupuytren, Nélaton, dans une promiscuité amusante qui donne la marque de cette noble institution faite pour honorer partout le génie. Sans doute, il y a des

grandeur naturelle. Il est assis sur un rocher, drapé dans un manteau; il écrit le *Génie du Christianisme*, et ses œuvres sont à ses pieds. C'est un beau marbre de Duret, qui a de la puissance et de l'expression pour représenter le hautain et solennel voyageur.

Volney attire aussi l'attention par l'importance ambitieuse de son monument, une grande gaine garnie d'acrotères et enguirlandée, décorée de lampes funéraires à deux lumières. L'inscription est en harmonie avec la gaieté du reste :

Digitized by Google

« J'irai vivre dans la solitude parmi les ruines, et j'interrogerai les monuments anciens sur la sagesse des temps passés. »

Échappons-nous de cette légion de bustes, qui finissent par avoir l'air de danser en rond des sarabandes denses de gros farfadets graves; saluons en passant notre maître Fustel de Coulanges, et pénétrons dans la salle des séances qui sert pour trois académies, celle des Sciences, celle des Inscriptions et Belles-Lettres et celle des Beaux-Arts.

Toujours des bustes partout, sur les consoles, sur les calorifères. Les statues sont plus nombreuses, et voici en vis-à-vis Racine, Molière, La Fontaine, Poussin, Corneille (Pierre), Puget, la jambe gauche posée sur une proue de vaisseau. Parmi les bustes, il faut noter un Bonaparte, d'E. Guillaume, en costume d'académicien, drapé dans un manteau; sur le socle on lit cette inscription :

« Le général Bonaparte, membre de l'Institut, donné par S. A. I. le prince Napoléon à ses collègues de l'Institut. »

Les empereurs se font gloire d'avoir leur place sur le Parnasse.

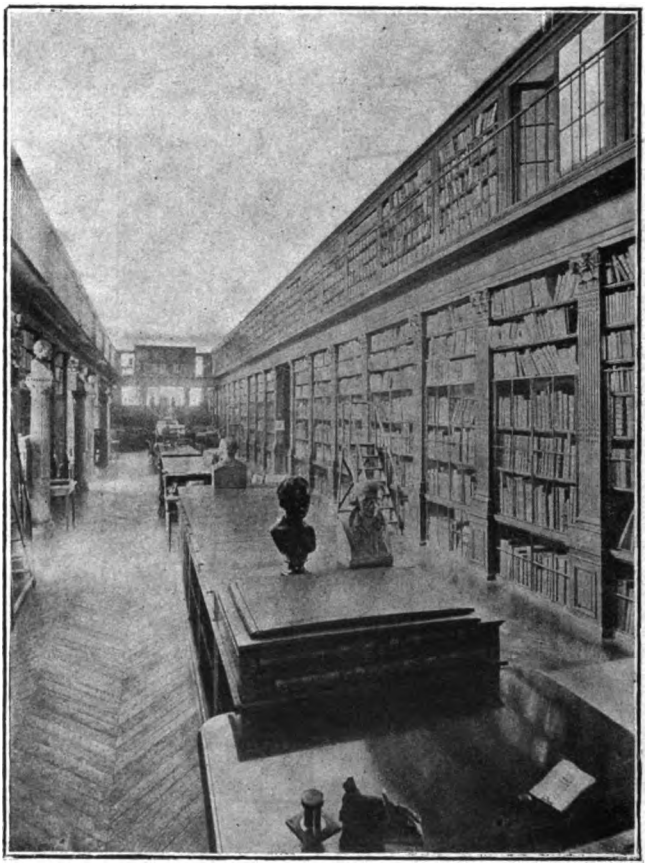
Napoléon Ier était fier d'appartenir à l'Académie des sciences. C'est lui qui ordonna d'apporter du Louvre sous la coupole les statues qui y sont.

SALLE DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La salle de l'Académie des sciences est longue, haute; le plafond est orné de gros macarons. Une table circulaire à tapis vert s'arrondit au centre; dans l'espace laissé vide au milieu, d'autres petites tables sont alignées parallèlement; une chaise carrée de velours vert marque chaque place; sur les tables s'allonge la ligne des plumiers et des encriers. On dirait une belle classe pour enfants riches qui ont droit à un tapis.

Digitized by Google

Le bureau du président est à droite; une pendule, une boîte à épingles à pans coupés, revêtue de papier vert et de côtes granulées, des accessoires d'écritoire, des urnes de bronze remplies de petits bulletins de vote qui font songer à Minos, une sonnette, voilà tout ce qui charge cette tribune.



LA BIBLIOTHÈQUE

Pour compléter l'illusion d'une classe, deux tableaux noirs sont scellés à la paroi, avec un rebord pour la craie et l'éponge.

Une banquette règne au pied des murs, pour la presse et le public.

Des médaillons peints sur toile, ronds, sont enchâssés dans des bois sculptés formant guirlande, et ornés d'un cartouche qui porte le nom du personnage, Voltaire, Turgot, Fénelon, Boileau, Montesquieu, Buffon, etc. C'est Louis-Philippe qui les a fait peindre par des membres de l'Académie.

Au fond de la salle, on passe une porte qui donne sur la salle des séances de l'Académie française. Comme nous consacrerons à cette section prochainement une étude spéciale, nous n'y insistons pas. Bornons-nous à jeter un coup d'œil sur l'ensemble de cette nef, dont le plafond est une voûte blanche à macarons. Elle sert, le samedi, aux séances de l'Académie des sciences morales. De petites tables transversales sont accotées à la grande table circulaire; les académiciens sont proprement les chevaliers de la Table Ronde. Le mobilier est simple; des chaises de bois garnies d'étoffe verte, des encriers de porcelaine blanche, des plumiers de bois carrés comme de grands cendriers. On montre la place du duc d'Aumale, qui a préféré une des petites tables à la grande. Une tribune est disposée devant le bureau pour les lectures et communications. C'est la table du lecteur. Une autre table est celle du Dictionnaire. On la regarde en souriant, et c'est injuste. Elle est chargée de livres, qui sont la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie et le Dictionnaire de Littré. Une pile de quarante plaquettes attend auprès. On les distribue les jours où on y travaille, et chacun annote la

Digitized by Google

UN COIN DE LA BIBLIOTHÈQUE

sienne. La plaquette en cours commence au mot *affection*. Pardonnons en faveur du cœur si les académiciens s'y attardent.

Il n'est pas sans intérêt de le voir ainsi chez lui, dans ses meubles, ce gros dictionnaire à qui l'on fit chanter à sa naissance :

Je suis ce gros dictionnaire
Qui fus un demi-siècle au ventre de ma mère.
Quand je naquis j'avais de la barbe et des dents,
Ce qu'on ne doit trouver fort extraordinaire,
Attendu que j'avais l'âge de cinquante ans.

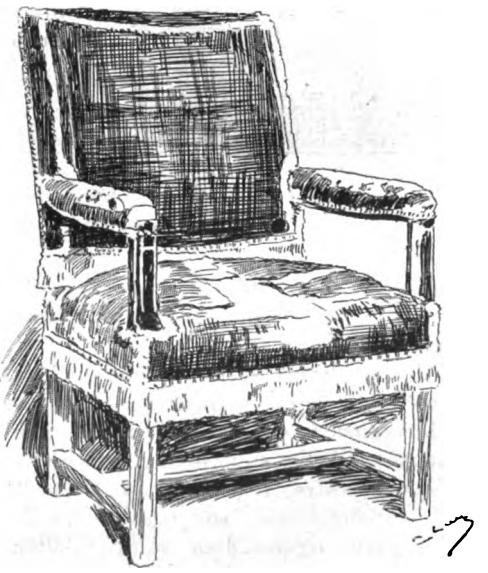
La salle est abondamment décorée de bustes et de portraits. Un Richelieu peint par Stupfler, d'après Philippe de Champagne, don de M. Camille Doucet, surmonte la cheminée ; de nombreuses consoles supportent des marbres. Mais il serait inutile de nous arrêter ici maintenant ; nous y reviendrons.

Près de la porte de sortie, le guide nous fait remarquer la table de l'huissier qui note les présences, pour les jetons. C'est le côté pratique du temple, et il nous semble voir la caisse grillagée des dieux.

Revenons sur nos pas, pour traverser de nouveau le vestibule du premier étage, où trône Alfred de Vigny, le col fermé par un médaillon à ses armes.

Entrons à la Bibliothèque. C'est une longue salle d'une couleur uniforme de cuir vieux ; le bois, les dos de livres, les murs, tout y est jauni. Aux angles des fenêtres, des colonnes supportent des bustes. Les parois sont tapissés de livres. Une série de tables à gros pieds de sphinx s'alignent au centre. Au fond, une table de proportions peu communes est un meuble historique. C'est la table du conseil de Louis XVI. Il la fallait fort grande pour y pouvoir déplier les cartes géographiques. C'est sur ce meuble que nous avons perdu la partie des Indes.

Un cabinet voisin posséderait, s'il faut en croire la légende, un autre meuble historique, un fauteuil à mettre dans le *Musée des Sièges* avec celui de Pezenas et celui de Thermidor : c'est le fauteuil sur lequel on déposa Henri IV mourant, quand il fut rapporté de la rue de la



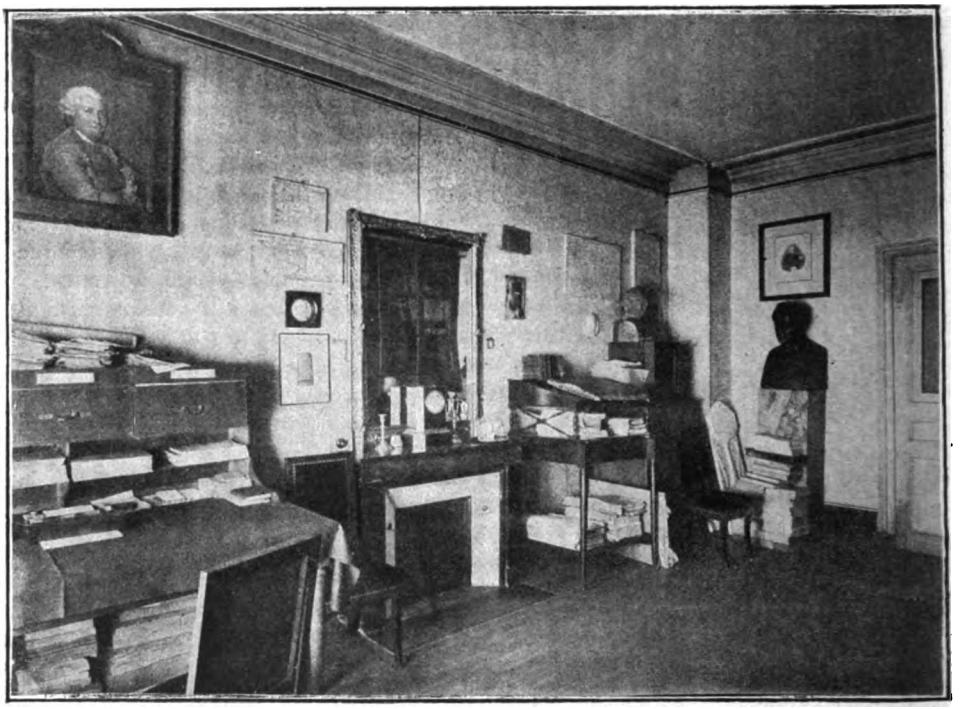
FAUTEUIL SUR LEQUEL HENRI IV EST MORT

Digitized by Google

Ferronnerie. Ce siège vint du Louvre au collège des Quatre-Nations avec le reste du mobilier. Il est dans un état voisin de la misère, et éventré comme son royal maître.

Au fond de la salle se dresse une très belle horloge de Lepaute, à calendrier républicain. Je la vis, si le cadran ne m'a trompé, le 9 thermidor an CIII. Heureuse imbécillité des choses : cette horloge ne tressaille même pas en sonnant le 9 thermidor.

De nombreux bustes surmontent des colonnes et des balustres. Parmi les objets curieux de cette salle, il faut noter deux fort belles sphères de cuivre gravé, l'une terrestre, l'autre céleste, de 1m,70 de circonférence, supportées chacune par quatre figures dont les bras s'allongent en rinceaux. Elles sont offertes et dédiées à Henri II de Lorraine, datées de Nancy, 1616, et signées Jean d'Hoste, mathématicien. Dom Calmet en parle : — Il fit entre autres pour son Altesse deux globes de bronze d'une grandeur bien notable, lesquels, dit-il, « j'ai tracés et burinés, par un travail de sept ou huit ans, et j'y ai apporté toutes les singularités tant de la terre et de la mer que des orbes célestes ».



CABINET DE M. WALLON, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Ce sont deux plaques de gravure d'une finesse et d'une étendue peu communes, et le travail patient en est remarquable.

Une autre pièce notable, à l'autre bout de la salle, est le Voltaire de Pigalle, statue en marbre, de 1m,45. Voltaire, nu, assis sur un tronc d'arbre, drapé légèrement, tient sur son genou une bande de papier et un style. Un masque et un poignard sont à ses pieds, auprès de couronnes et de manuscrits. En bas, on lit cette inscription :

Digitized by Google

*A Monsieur de Voltaire,* par les gens de lettres, ses compatriotes et ses contemporains, 1776.

ARCHIVES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ce Voltaire est effrayant. C'est un squelette décharné; les côtes viennent en saillie, les bras sont maigres, les genoux ressortent, les articulations sont desséchées, les cuisses sont grêles, les cordes du cou sont tirées, le masque est émacié, les chairs sont flasques, sèches, les yeux enfoncés, les lèvres en retraite, les pommettes pointues : c'est l'image de la mort. Musset avait vu cette statue quand il a parlé de ses os décharnés. C'est une merveilleuse et savante étude d'ostéologie, comme disait Gil Blas de son vieux maître.

A côté, un buste de Franklin, fait en 1777 par Caffieri, a été doré à l'or adhésif. C'est, paraît-il, une maladroite fantaisie d'un gardien qui avait cru pouvoir en orner sa cheminée. Il y a tant de bustes, qu'il pensait bien qu'on ne s'apercevrait jamais s'il y en avait un de plus ou de moins dans le tas.

On sort de la Bibliothèque en traversant deux petits cabinets de travail où les académiciens peuvent s'isoler pour leurs recherches. En redescendant à l'étage inférieur, on entre à gauche dans la galerie des cabinets des secrétaires perpétuels. C'est un corridor étroit et laid, un corridor de collège sur lequel s'ouvrent les portes de ces messieurs.

Nous voici chez M. Berthelot, puis chez M. Bertrand. Ces vieilles chambres font penser à celles de l'hôtel du *Journal des Débats* auquel ces savants collaborent presque tous. Ils ne sont point dépaysés. M. Bertrand a un sourire dans ses équations, une jolie tête de Marie-Angèle Ardhinghelli, entre Euler et Vaucanson. Il a aussi le bureau de Humboldt.

M. Wallon a des moulages accrochés aux murs et des piles de Corpus sur sa table. Toutes ces logettes voisines à la file sont curieuses :

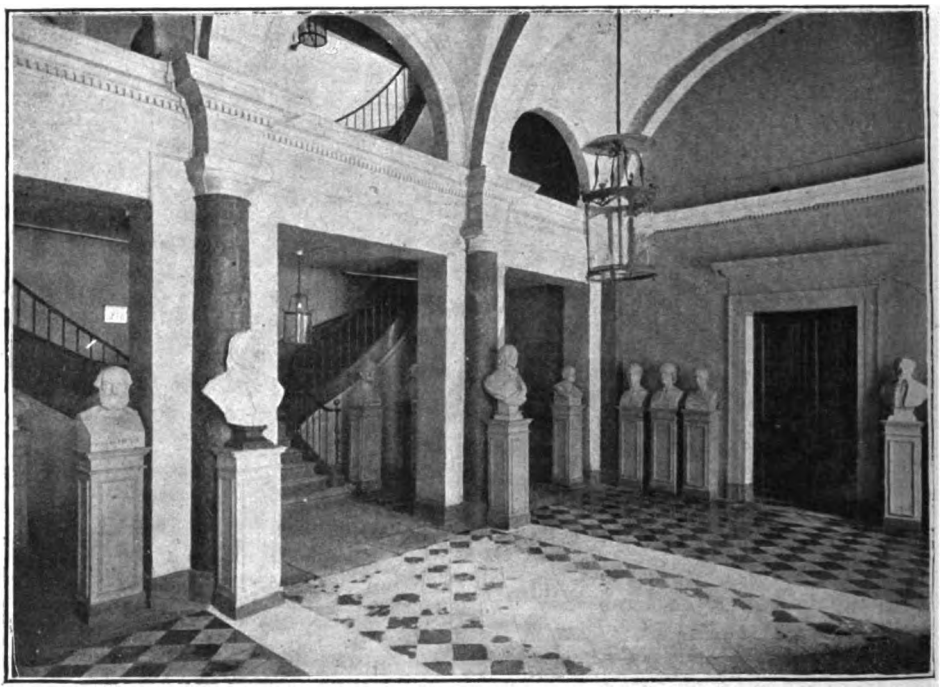
FAUTEUIL DE VOLTAIRE

les normaliens peuvent se croire retombés en « turnes ».

Chez M. Boissier règne une simplicité

Digitized by Google

nue comme les commentaires de César. L'élégant académicien n'a pas soigné sa *loge,* comme on dirait à la Comédie. Ce ne sont que cartons verts et liasses en courroies. On sait bien qu'il ne peut pas tendre son bureau de Karamani et l'embellir de fleurs en vases. A côté de son cabinet sont les Archives de l'Académie française depuis sa fondation. On y voit



VESTIBULE

un moulage du masque de Victor Hugo, et le fauteuil académique de Voltaire offert par M^lle^ Dosne, — encore un autre fauteuil historique.

Quelques gravures chez M. Delaborde, quelques médailles chez M. Jules Simon, — et c'est à peu près tout.

Redescendons. Parmi les gaines et les socles du vestibule du rez-de-chaussée, entrez à gauche, c'est le magasin des bustes.

Malgré l'ample profusion des bustes accrochés à tous les angles, qui donnent aux couloirs et aux salles l'air d'une cité de gens de marbre, tout n'est pas casé, et il y en a beaucoup qui demeurent en souffrance et en expectative.

J'imagine qu'ils doivent avoir un tour de roulement et qu'ils sortent prendre l'air quand leur heure sonne, autrement ce serait inique, et il faudrait réclamer pour ces malheureux du purgatoire, l'abbé Barthélemy et Didot, Dupaty et Amédée Thierry, qui languissent comme les âmes qu'Anchise montre à Énée, avides de s'envoler vers la lumière du ciel.

Ils sont disposés et alignés sur une estrade pareille à celles des marchands de porcelaine, recouverte de lustrine noire, pour donner sans doute l'impression des limbes. Que l'injustice est donc universelle! On la retrouve partout, avec les inégalités du sort. Si ces bustes revenaient en vie, ne doutez pas qu'ils fussent anarchistes.

A terre, j'allais dire à leurs pieds,

Digitized by Google

mais ils n'en ont pas, on heurte un gros rouleau qui n'a jamais été déficelé. L'étiquette marque que c'est un tapis offert par un nommé Vincent et représentant la campagne d'Égypte. Il a été donné en 1816. On ne l'a jamais regardé. C'est à décourager de faire des cadeaux à l'Institut.

Au rez-de-chaussée dans la cour sont des magasins bondés de cartons verts qui renferment les archives de l'Académie des sciences. Quelques vieilles estampes assez intéressantes sont accrochées au bois des casiers.

LA RÉSERVE DES BUSTES

Mais il est temps de terminer notre visite par la salle de la Coupole, où se tiennent les séances publiques.

Elle est précédée par un grand vestibule qui est un musée de statues : un Montaigne nu presse un miroir sur son cœur, au-dessus d'une vigne épanouie, — composition bizarre qui sent son époque et qui date de 1800. Au verso, la mère de Montaigne réveille doucement son fils aux sons de la mandoline, comme le dit l'histoire. Voici Mathieu Molé, la main posée sur la cassette qui renferme les sceaux de France; voici Montesquieu, d'Alembert qui tient un compas cassé, Rollin qui a perdu son petit doigt, Montausier, Poussin, Pascal, belle statue de Pajou, le Corneille et le Molière de Caffieri, La Fontaine représenté au milieu des arbres et des bêtes, Racine écrivant le troisième acte d'*Athalie;* enfin, à la place d'honneur, Napoléon Ier, œuvre remarquable de Roland, 1810. L'empereur, la tête laurée, en grand costume de cérémonie, distribue des croix posées sur un socle orné d'une Minerve. Cette statue a été faite par souscription entre les membres de l'Institut après Austerlitz.

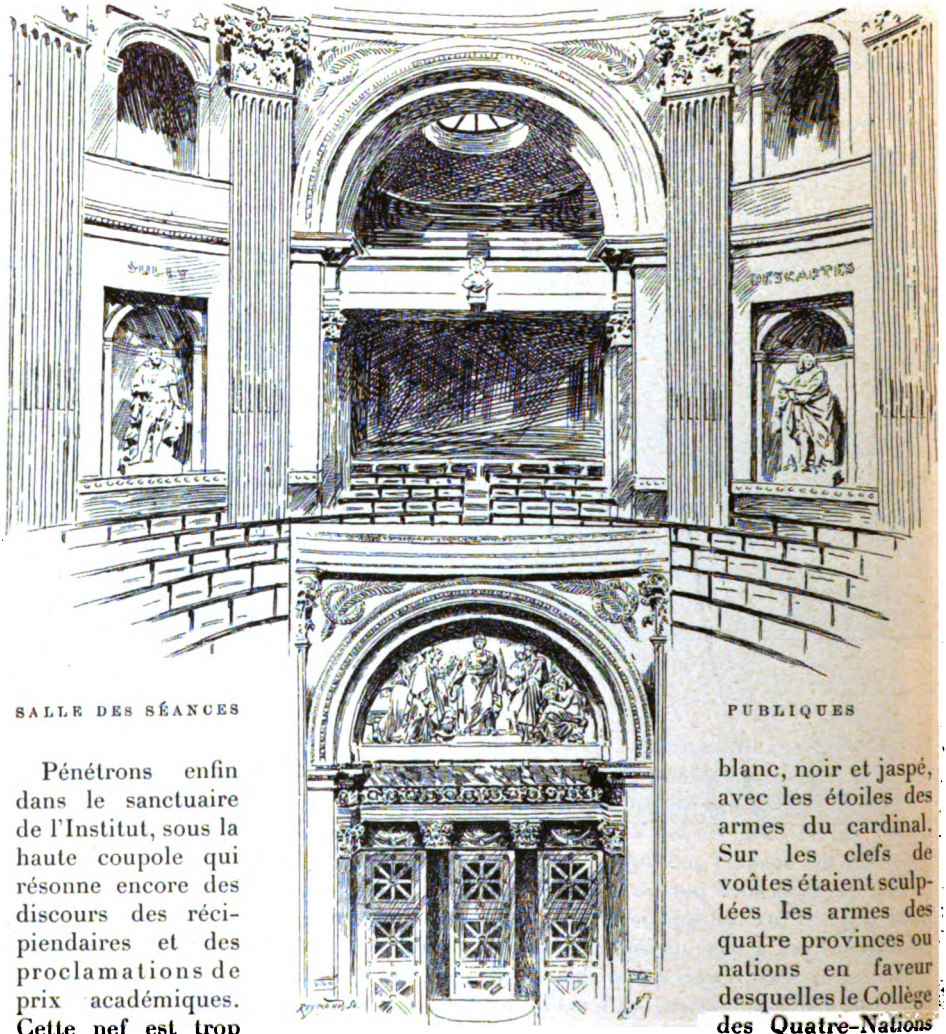
Ce péristyle a quelque chose d'imposant; c'est comme le tabernacle de nos gloires, le mihrab de nos grandeurs intellectuelles, le Panthéon de nos plus pures renommées. C'est en France ce que sont à l'étranger le coin des poètes à l'Abbaye de Westminster, ou la salle des chefs-d'œuvre au Musée de Madrid. C'est le florilège des plus belles pages de nos annales.

Devant cette éclatante couronne de statues, dans la pénombre du péristyle obscur comme une crypte, on voit six lampadaires de bois sculpté peint à l'imitation du bronze. Ce sont des pièces lourdes, laides, mais grosses. Le support pose sur des pieds à griffes et porte une urne flanquée de trois aigles, surmontée de palmettes et de fleurons.

On ne sait quelle main républicaine a manifesté en passant sa haine contre

Digitized by Google

l'empire, mais aucun des dix-huit aigles n'a plus son bec, tous sont cassés net; un anonyme a vengé Robespierre par une hécatombe de becs.



SALLE DES SÉANCES PUBLIQUES

Pénétrons enfin dans le sanctuaire de l'Institut, sous la haute coupole qui résonne encore des discours des récipiendaires et des proclamations de prix académiques. Cette nef est trop connue pour qu'il la faille décrire, avec son jour cru qui tombe d'en haut, comme dans une église, avec ses estrades et son bureau, où les palmes vertes brodées des habits s'harmonisent avec le velours vert des sièges et l'acajou du mobilier.

La coupole actuelle recouvre l'ancienne chapelle. Celle-ci a été complètement modifiée, quand l'Institut a pris possession du Collège des Quatre-Nations.

Autrefois le pavé était de marbre blanc, noir et jaspé, avec les étoiles des armes du cardinal. Sur les clefs de voûtes étaient sculptées les armes des quatre provinces ou nations en faveur desquelles le Collège des Quatre-Nations avait été fondé. La *Circoncision* de Paul Véronèse ornait un panneau. Le tombeau de Mazarin était à la place actuelle de la statue de Napoléon Ier. C'est le chef-d'œuvre de Coysevox. Il est aujourd'hui au Louvre. Au-dessus du mausolée, la Charité et la Religion soutenaient les armes du cardinal contre le mur.

Digitized by Google

Ce fut l'architecte Vaudoyer qui fut chargé d'accommoder les locaux du Collège aux besoins de l'Institut. La chapelle était d'une disposition très défectueuse, avec ses piliers et ses recoins, où la voix de l'orateur devait se briser. L'architecte remplit les creux avec des amphithéâtres et coupa la coupole par le milieu pour en diminuer la hauteur trop grande. Le plafond qu'on voit aujourd'hui est une coupole à mi-hauteur, percée de huit lunettes, qui sont placées en face des huit fenêtres extérieures du dôme. Au-dessus de ce plafond, entre la rotondité de la fausse coupole et le cintre de l'ancienne, il reste un vaste et haut vaisseau aussi grand que celui de dessous. On lit encore aujourd'hui, sous le badigeon, les inscriptions d'Ézéchiel, de David, des Rois et de Mathieu, qui ornaient la chapelle de Mazarin tout autour de la frise et sur les quatre fausses portes qui semblent soutenir le dôme.

La décoration actuelle est simple et austère. Quatre statues ornent quatre angles : Fénelon, Sully, Descartes et Bossuet; ces deux dernières statues sont de Pajou. Elles faisaient partie, comme les deux autres, d'une collection des grands hommes, commandée, sous Louis XVI, par le comte d'Angivilliers. Elles étaient toutes au Louvre. L'empereur envoya les écrivains à l'Institut, les guerriers et les marins à Versailles.

Au-dessus de chaque statue s'ouvre une loge, qui est attribuée les jours de réception : celle de Sully, au Président de la République; celle de Descartes, au secrétaire perpétuel; celle de Fénelon, au ministre de l'instruction publique; et celle de Bossuet à la famille du défunt, — loge funèbre où passeront les mères, les femmes, les enfants de tous ceux qui sont là. Bossuet ne pouvait être mieux choisi pour la patroner.

Au front de la tribune de face est scellé un buste de la Vertu. On ne sait qui en est l'auteur; M. Pingard croit savoir qu'il est le portrait de Madame Élisabeth.

Au-dessus du bureau on lit l'inscription : *Aux Sciences, aux Lettres, aux Beaux-Arts.*

Sous la coupole, entre chaque fenêtre, sont peintes huit muses en camaïeu : il y a bien neuf muses, mais on n'avait que huit fenêtres; il a fallu en sacrifier une, qui doit être fort mortifiée.

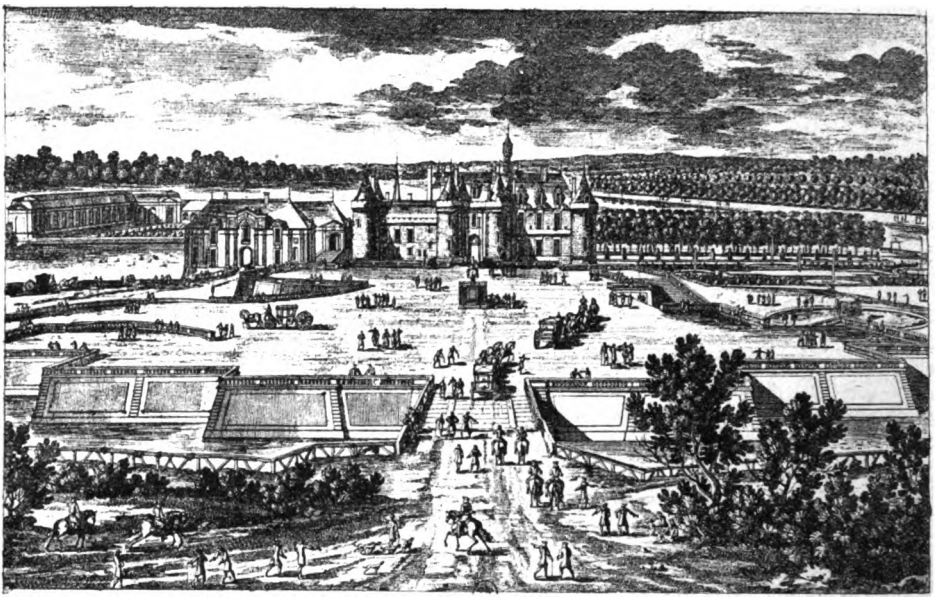
A l'heure où je visite la nef, tout y est silencieux; les tentures sont absentes, le bureau est dégarni, c'est le vide et l'isolement. On ne peut se défendre d'une certaine émotion dans ce sanctuaire de l'intelligence, dans ce temple de Minerve dont les desservants forment l'élite à peu près complète de nos grands hommes. Que de souvenirs, que de rappels, que d'évocations il suggère; il semble qu'on écoute gronder le défilé de nos génies; peu à peu les grandes voix du passé renaissent, comme si les bustes et les statues reprenaient vie, et comme si les renommées de la voûte enflaient leurs clairons, c'est l'éclatante fanfare des gloires du siècle qu'on entend sous la coupole de l'Institut de France.

LEO CLARETIE.

---



Digitized by Google



LE CHATEAU DU COTÉ DE L'ENTRÉE (XVII^e siècle).

# UN DÉJEUNER A CHANTILLY

... Le dernier coup de midi sonne à l'église de Chantilly, quand nous descendons du breack que le duc d'Aumale envoie au devant de ses invités pour les conduire de la gare au château. A peine avons-nous eu le temps de jeter un regard sur les écuries et de contempler les admirables sculptures qui ornent les portes et le fronton du bâtiment central, que déjà nous avons traversé la longue avenue, gardée par deux gigantesques lions de pierre, qui fait face au châtelet.

Nous passons un petit pont-levis et nous entrons dans la cour du châtelet : à droite, voici la statue de Louis XIV terrassant la Fronde ; à gauche, le long du bâtiment, une galerie en bois construite sur les dessins de M. Duban vers 1845, et qui fait communiquer entre elles les pièces d'habitation du rez-de-chaussée...

De ses appartements, le prince a entendu le trot sonore des vigoureux percherons qui nous amènent... C'est lui qui nous reçoit et qui, tout en devisant avec nous des événements du jour, nous introduit dans sa somptueuse demeure.

Devant nous, une porte donne accès à un vestibule orné de peintures cynégétiques et dans lequel débouchent : à gauche, des appartements que borde une galerie garnie de vitrines où l'on voit des armes de différents pays ; à droite, l'escalier monumental reconstitué par l'architecte de Chantilly, M. Daumet, et qui met le rez-de-chaussée du châtelet en communication avec le vestibule du château.

La rampe, en fer forgé avec ornements de cuivre, se déroule par une suite de volutes admirables, partant d'un pied fait d'une tête de bélier copiée sur les deux fameux bronzes du musée de Pa-

Digitized by Google

lerme; le plafond a été décoré par Maillard d'un sujet représentant l'*Espérance;* la peinture décorative qui l'entoure est de Guifart; aux quatre angles sont appliquées des torchères en bronze par Chapu et Barthélemy, représentant chacune un homme dont le corps sort d'une gaine.

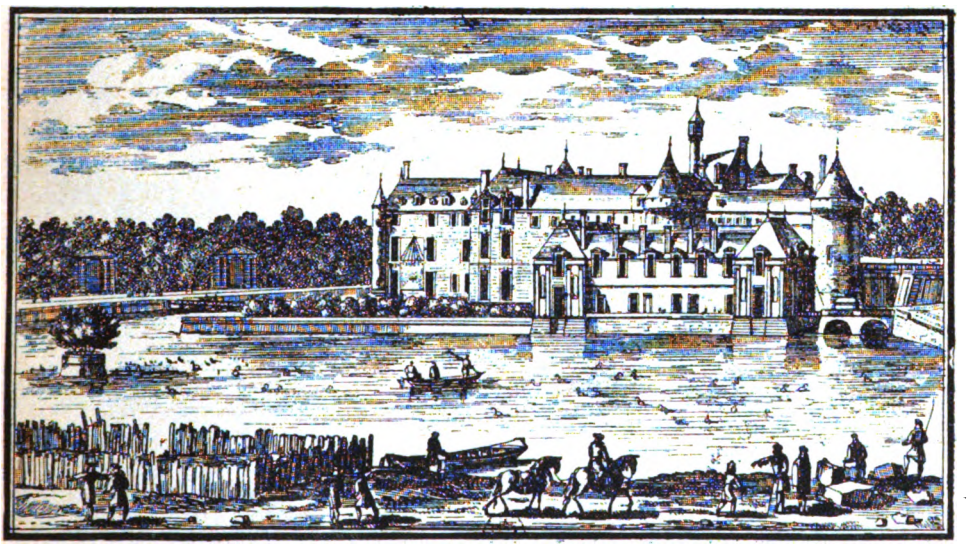
Il y a des bustes le long des murs et des tapisseries des Gobelins dans les panneaux; sur le palier sont les carreaux de faïence de Rouen, les plus anciens qu'on connaisse; attribués à Bernard Palissy, ils servaient, avant la Révolution, de dallage à la sacristie de la chapelle d'Écouen.

... On oublierait aisément que l'heure ordinaire du déjeuner est depuis longtemps passée, si, en entendant les invités monter, deux valets de pied ne faisaient tourner sur ses gonds la grande porte de chêne qui, à gauche, donne accès à la salle à manger.

Cette pièce est l'ancienne galerie des cerfs. Le plafond à compartiments rappelle celui de la Cour d'assises de Rouen; les murs sont garnis de huit admirables tapisseries des Gobelins, aux armes et aux chiffres du comte de Toulouse et représentant les fameuses chasses de Maximilien, d'après les cartons de Van Orlay. Au fond de la salle est une cheminée monumentale dont le trumeau est orné d'un tableau de Baudry, représentant saint Hubert sous la figure du duc de Chartres.

Le couvert est, on le pense bien, somptueusement dressé; le goût le plus délicat a présidé au choix des orfèvreries, des cristaux, des décorations de toute nature; le menu est toujours digne du cadre qui l'entoure... Mais c'est là le moindre souci des convives. Ce qu'ils préfèrent, c'est laisser, durant tout le repas, la parole à leur auguste amphytrion qui, de son côté, n'éprouve pas de plus grand plaisir, quand il se sent au milieu de ses amis intimes et de ses anciens compagnons d'armes, que de les entretenir de ce château qu'ont illustré ses ancêtres.

« C'est, nous dit-il, le Connétable Anne de Montmorency qui fut le premier propriétaire du château de Chantilly. Les bâtiments présentaient alors, au commen-

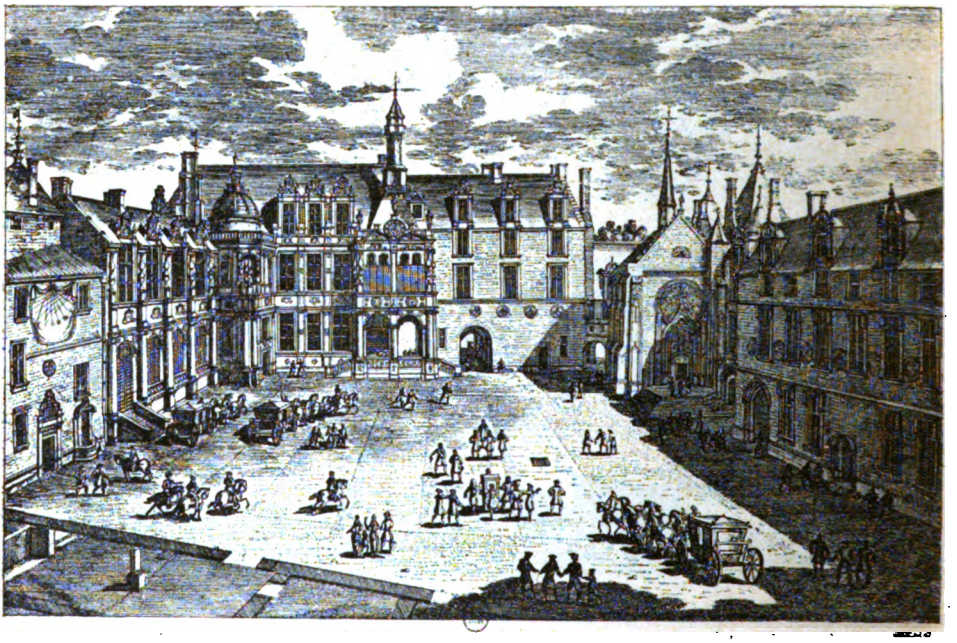


LE GRAND ET LE PETIT CHATEAU DU COTÉ DE L'ÉTANG (XVII^e siècle).

Digitized by Google

cement du XVI^e siècle, l'aspect d'un énorme triangle bordé de tours. Le Connétable fit construire le châtelet dont Jean Bullant fut l'architecte et Jean Goujon le décorateur. Séparé du château par un fossé, un pont-levis servait à les réunir en mettant en communication de plain-pied le premier étage de la construction nouvelle avec la place dite du Connétable située en avant du château.

« C'est sous la direction du grand Condé qui, après la paix des Pyrénées, avait fait de Chantilly sa résidence favorite, que le premier étage du châtelet fut aménagé en pièces d'habitation et décoré avec le goût le plus délicat. En même temps l'aspect général du domaine était complètement modifié. Le Nôtre perça des routes dans la forêt, creusa le grand canal, traça les allées du parc, en régla la



LA COUR DU CHATEAU (XVII^e siècle).

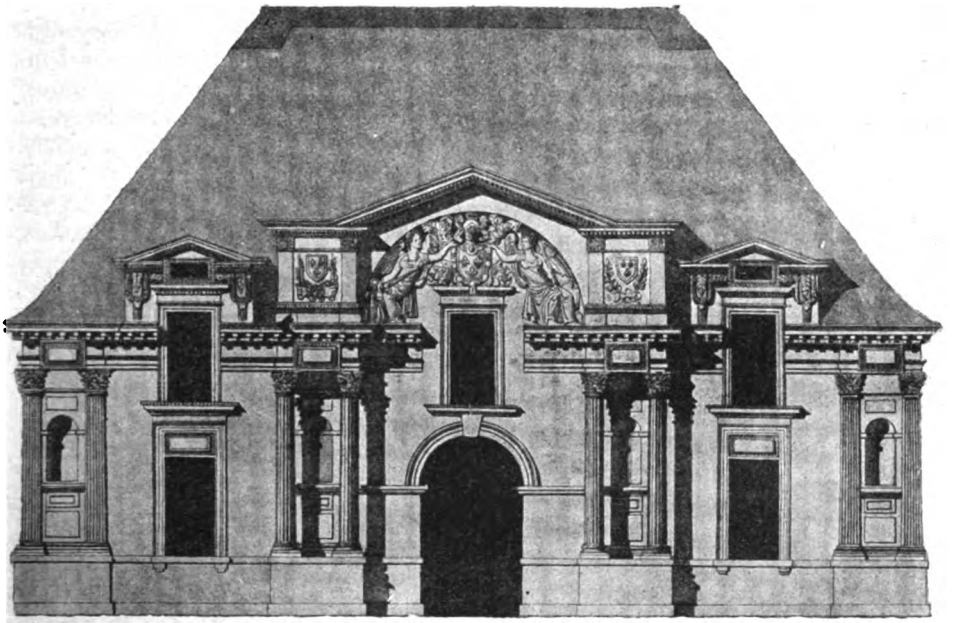
« Afin que l'aspect extérieur du nouveau bâtiment ne différât pas trop de celui de l'ancien, on garnit ce dernier de clochetons fuselés surmontés de statues longues et élancées, de pilastres à chapiteaux corinthiens et coniques soutenant des frises et des corniches sculptées et l'on décora les murs avec des médaillons d'empereurs et de souverains, comme cela se faisait alors.

« Le châtelet n'a subi extérieurement que de très légères modifications ; il reste ce qu'il était au XVI^e siècle, c'est-à-dire le type le plus accompli de l'architecture française de la Renaissance.

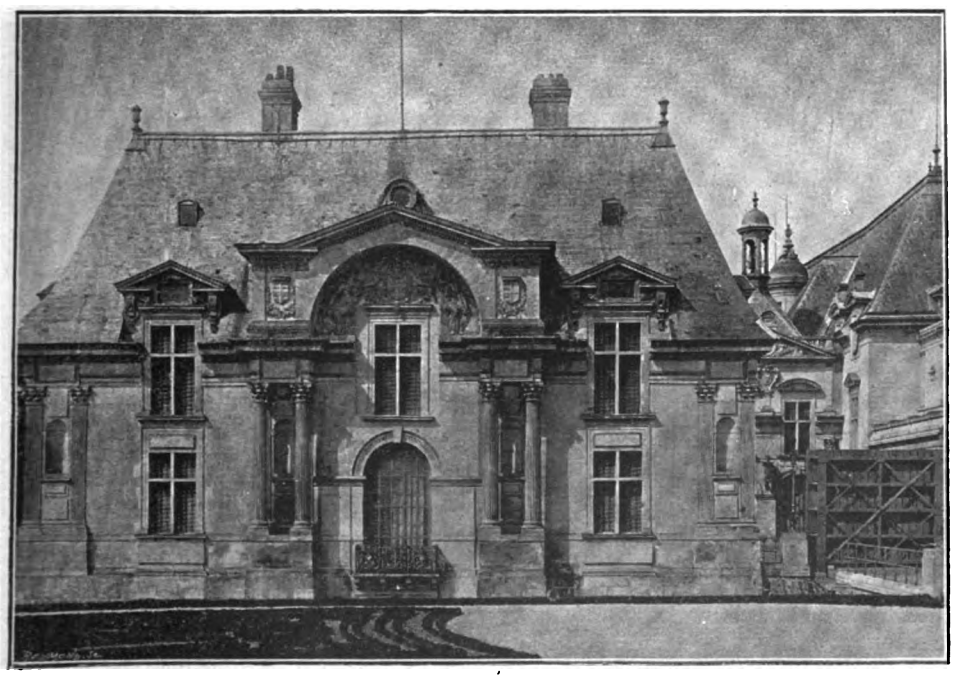
plantation, fit jaillir de tous les points des gerbes d'eau, des chutes, des cascades qui donnèrent aux parterres de Chantilly un aspect semblable à celui des jardins de Versailles. Mansard construisit les deux pavillons à l'entrée de la forêt qui servent de logement aux gardiens, commença la ménagerie, l'Orangerie, le palais d'Oronte ; l'architecte Pierre Gitard édifiait en même temps l'escalier monumental qui relie les parterres à la grande terrasse du château.

« Quand le châtelet fut achevé et son installation intérieure complétée, on démolit le château féodal et les construc-

Digitized by Google



FAÇADE DU PETIT CHATEAU AU XVII$^{e}$ SIÈCLE



FAÇADE DU PETIT CHATEAU (état actuel).

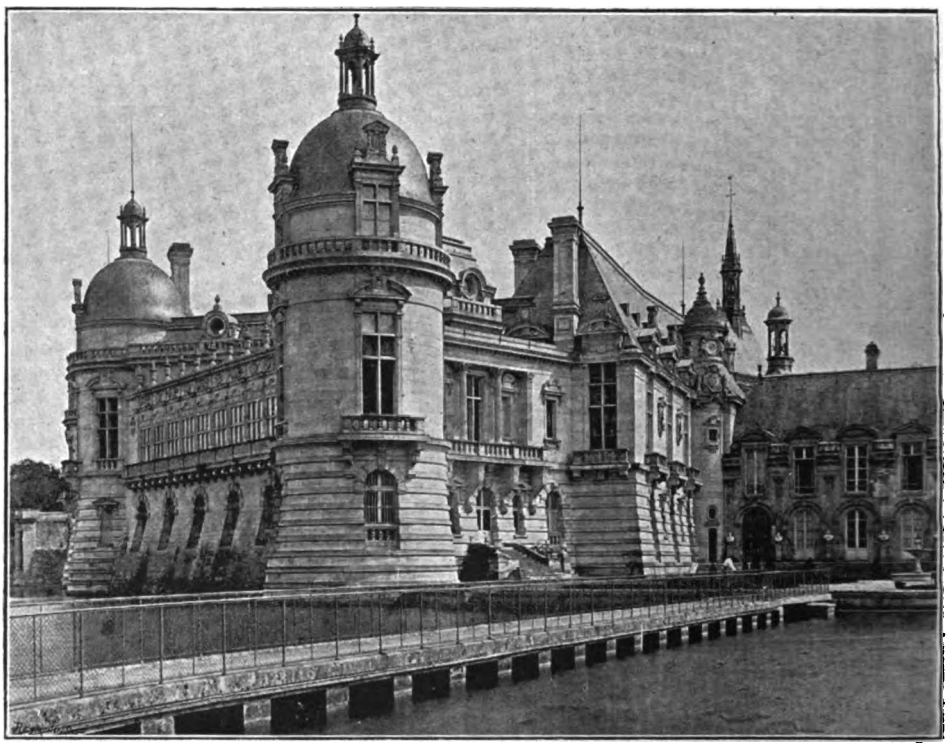
Digitized by Google

tions annexes élevées pendant la Renaissance, et, au commencement du siècle dernier, on construisit un autre château sur le même périmètre, en conservant les dépendances souterraines d'un développement considérable qui, depuis l'origine, servaient de cuisines, de sommellerie, de communs, de chambres de domestiques, etc...

« Ce château du XVIII^e siècle était une énorme construction d'aspect massif et monotone. On y arrivait de la place dite du Connétable, et où s'élevait alors la statue de Henri I^er, par un vaste vestibule conduisant à une cour pentagonale. L'une des faces de la cour était occupée par un majestueux escalier orné d'une balustrade en fer couverte d'ornements de bronze doré et communiquant avec une chapelle édifiée sur les restes d'une tour du château primitif. Les autres faces de la cour donnaient accès de plain-pied à des appartements qui, suivant la mode de l'époque, empruntaient leurs noms aux personnages des *Géorgiques* et aux héros du *Tasse*. Au premier étage, à droite et à gauche de la chapelle, étaient les appartements du roi et de la reine, avec des salles de gardes, des galeries et toutes sortes de dépendances.

« Ce sont ces appartements qu'occupèrent successivement Louis XIV, Louis XV, les rois de Suède et de Danemark, le tzarewitch, futur empereur Paul I^er, lors de leurs séjours à Chantilly.

« Quant au châtelet, il contenait au rez-de-chaussée deux appartements particuliers et ceux de la duchesse de Bourbon. Un vestibule faisait communiquer ce rez-de-chaussée avec un jardin dit *parterre de la Volière*. Le premier étage n'était pas consacré à l'habitation.



FAÇADE DU CHATEAU (état actuel).

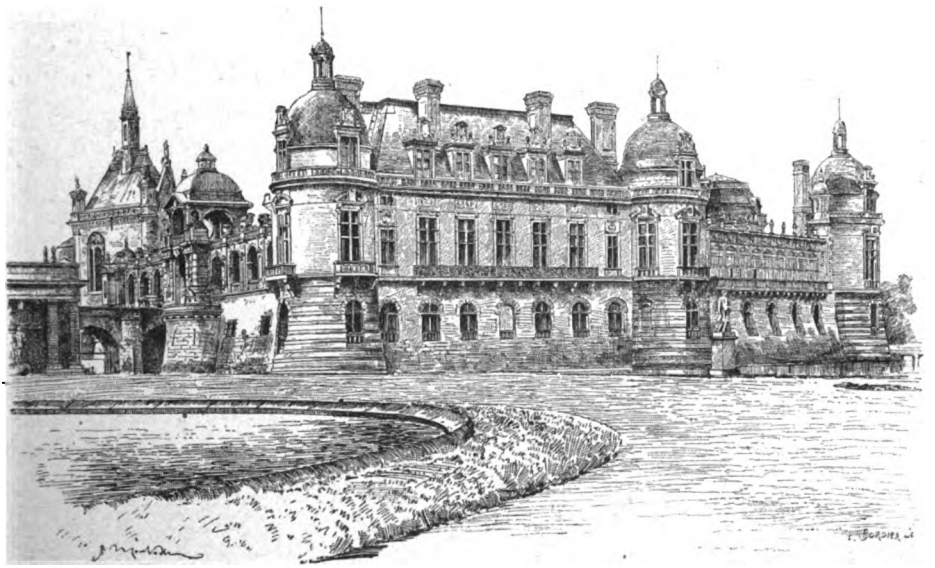
Digitized by Google

On y trouvait la galerie d'histoire naturelle, la galerie de M. le duc, où étaient peintes les actions du grand Condé et qui existe encore sous le nom de galerie des Conquêtes, la grande Singerie qui servait de cabinet de travail, et dont la décoration est attribuée à Watteau ou à Gillot son maître, la chambre à coucher du prince qui a été conservée intacte et le grand cabinet de Henri IV.

« Quand survint la Révolution, le château fut dévasté de fond en comble; puis on en détruisit la plus grande partie; seul le châtelet demeura intact. Pendant la Terreur, il servit de prison et plus tard de caserne jusqu'au retour de l'émigration du prince de Condé.

« Celui-ci commença par réclamer tout ce qui subsistait de son ancien mobilier, fit rentrer à Chantilly le plus de tableaux et d'objets d'art qu'il put retrouver, replaça dans les jardins les statues qu'on avait renversées et fit exécuter quelques travaux de préservation indispensables. C'est ainsi qu'on étaya les parties souterraines, qu'on établit des terrasses couvertes de pavage et entourées de gardefous en fer qui permirent d'utiliser les espaces libres et de protéger les voûtes des grandes cuisines et de leurs dépendances. Puis le fossé qui séparait le châtelet des ruines du château fut comblé et quatre nouvelles travées furent ajoutées à l'aile du châtelet entre la cour et le parterre de la Volière.

« Toutefois après la mort du fils du duc de Bourbon qui, lui aussi, avait résidé à Chantilly, le château tomba en délabrement jusqu'au jour où je me mariai et où je vins avec la duchesse habiter ici.



FAÇADE NORD (état actuel).

« C'était en 1845; je fis exécuter d'abord divers travaux d'appropriation dans les pièces du rez-de-chaussée du châtelet. M. Duban construisit la galerie de bois que vous avez vue en arrivant; je chargeai Eugène Lami d'aménager les pièces qui étaient destinées à ma femme et à moi, j'achetai chez Beurdeley, chez Grohé, à la manufacture de Sèvres, des pendules, des lustres, des garnitures de feu et de cheminée, des meubles, des porcelaines et je demandai à M. Duban de préparer un projet de reconstruction du château.

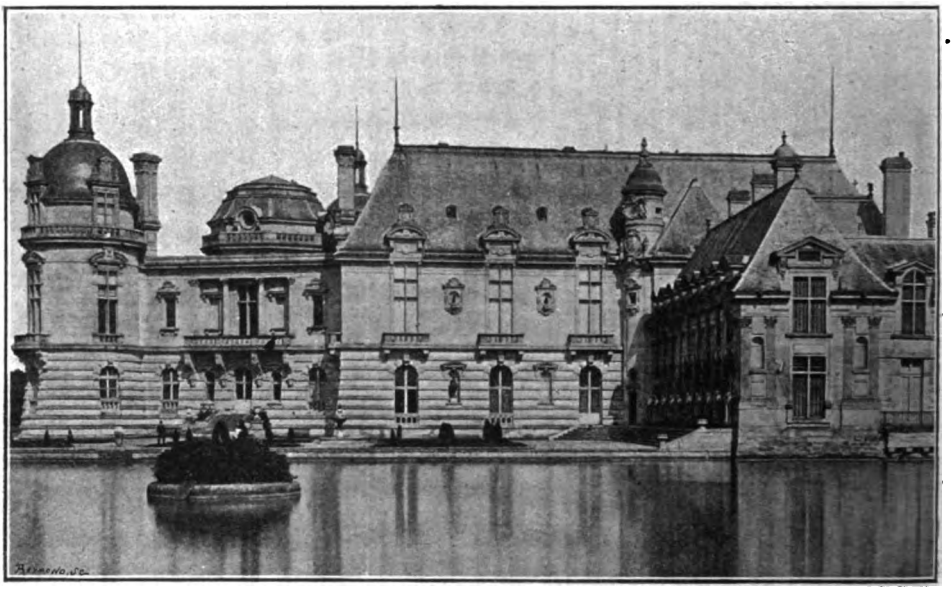
« L'Empire vint interrompre mes plans.

Digitized by Google

Pendant vingt ans Chantilly servit de résidence d'été à Mme Duchatel à qui je donnais le domaine en location et quand je suis rentré, en 1872, il m'a fallu reprendre tous mes projets de restauration.

« Tandis que mon architecte, M. Daumet, préparait les plans de reconstruction, je m'occupai de faire remettre les jardins en état. Je commandai d'abord à M. Paul Bruyère composant le portrait d'Émile, par Thomas; Molière et Le Nôtre assis sur une banquette et se penchant dans la direction du grand Condé, pour mieux s'entretenir avec lui, par Tony Noël.

Autour de nous, les jets d'eau et les cascades continuent à jouer comme au temps du grand Condé, et c'est au milieu de ce site qui invoque tant de souvenirs que nous prenons place pour écouter les



FAÇADE DU COTÉ DU PARC (état actuel).

Dubois la statue du connétable Anne de Montmorency que je fis placer sur la grande terrasse du château à l'endroit où était celle du connétable Henri, enlevée en 1792, et que vous pouvez apercevoir d'ici. »

... Le duc d'Aumale se lève alors de table et nous entraîne à sa suite dans le parterre où il nous fait voir un à un les embellissements qu'il a apportés. C'est d'abord la statue du grand Condé par Coysevox, qu'il a entourée des statues en marbre de ceux avec lesquels aimait à converser le vainqueur de Rocroy : Bossuet, représenté argumentant et discutant, par Eugène Guillaume; La intéressants détails que notre hôte nous donne encore.

« Je me suis surtout efforcé, dit-il, de mettre en valeur les objets d'art que mes ancêtres avaient pu recouvrer et qui, pour la plupart, étaient restés enfouis pêle-mêle sous des hangars. Ainsi, ces merveilleux carreaux de faïence de Rouen, que j'ai fait encastrer dans le grand vestibule d'honneur, étaient oubliés depuis 1817 dans des caisses de rebut. C'est moi aussi qui ai fait placer au pied du grand escalier les statues d'Hébé et de Bacchus par Desenne, qui ai fait orner la terrasse du château de ces vases à têtes de bélier qui sont devant

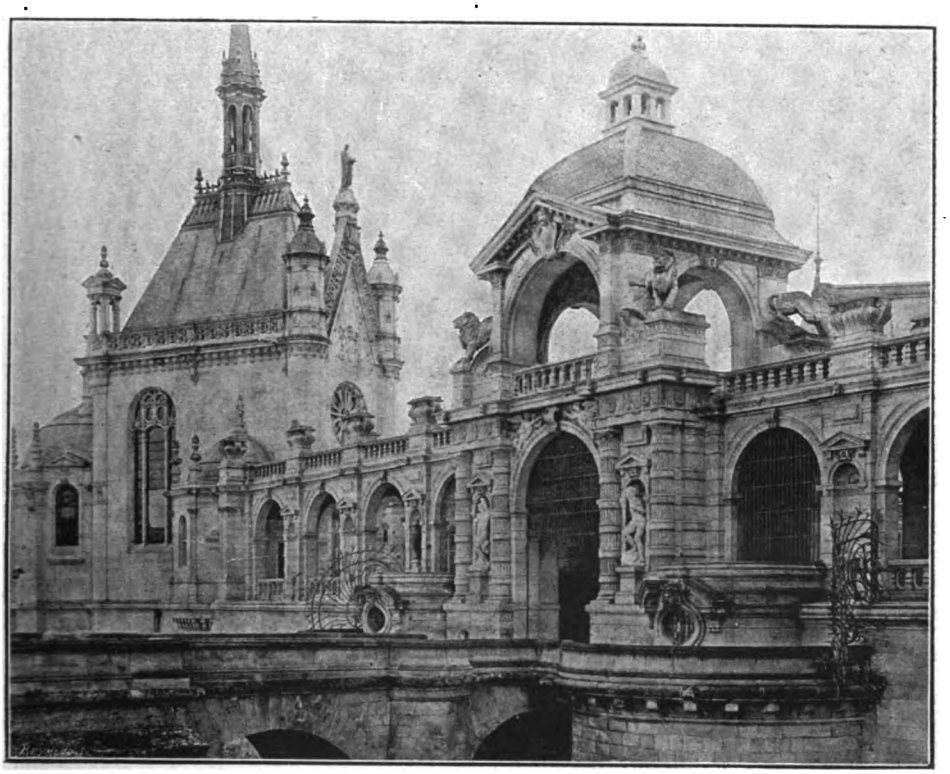
Digitized by Google

vous, qui ai rétabli les dogues de Thierry qui gardent l'entrée, les sphinx de Coustou qui décorent l'extrémité des balustres de la terrasse du côté des parterres et les cerfs et les chiens de Cain qui sont du côté de la forêt.

« C'est seulement en 1875 que les dessins des constructions ont été terminés, et en 1876 que les travaux ont été entrepris. Il s'agissait surtout de disposer des salles de réception, des galeries pour y installer des collections d'objets d'art, d'aménager des appartements d'habitation, et de rétablir la chapelle.

« Le château a été reconstruit sur le périmètre exact du château du moyen âge et c'est ce qui lui donne sa forme si irrégulière. Les dispositions intérieures ont d'ailleurs été complètement modifiées. Vous en jugerez mieux en parcourant vous-même le bâtiment... »

Par le grand escalier qui met en communication le rez-de-chaussée du châtelet avec le vestibule du château, nous arrivons au perron intérieur qui conduit à l'ancienne galerie des cerfs, où est actuellement la salle à manger. A droite de la salle à manger, débouche la grande galerie de tableaux, véritable musée de peintures anciennes et modernes. Entre cette galerie et la galerie de Psyché qui lui fait suite, on traverse une rotonde, qui occupe l'emplacement d'une des anciennes tours, et dont le plafond, peint par Baudry, représente l'*Enlèvement de Psyché par Mercure*.



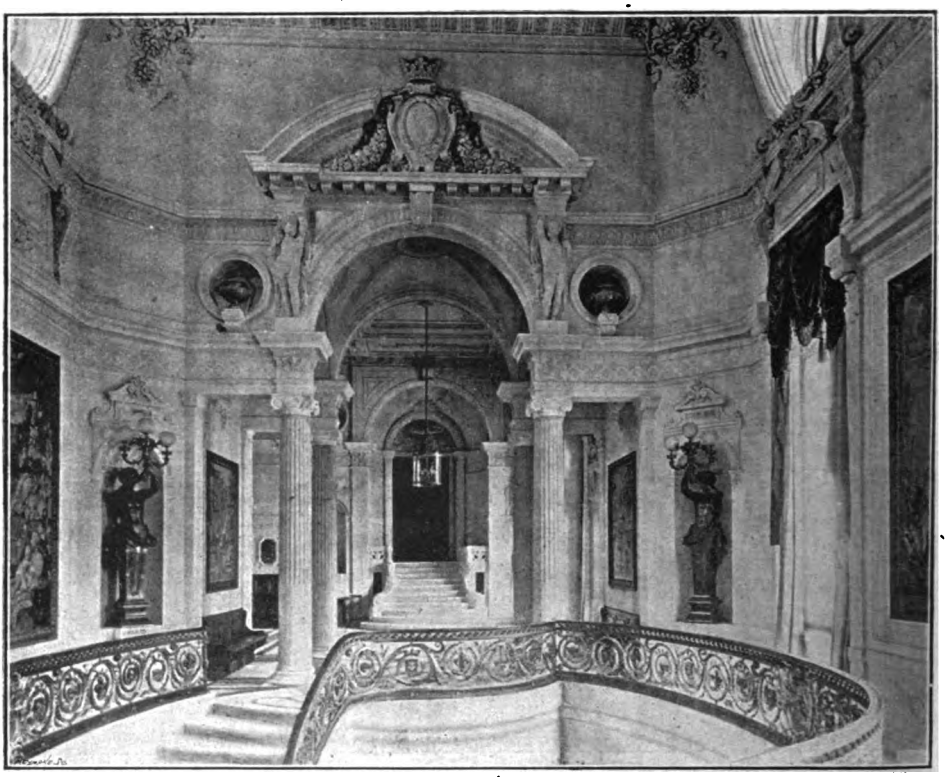
PORTE D'HONNEUR (état actuel).

La galerie de Psyché, construite pour y placer la suite des vitraux provenant du château d'Écouen représentant l'histoire de Psyché, aboutit à la tour des Gemmes. De la tour des Gemmes, on pénètre dans la Tribune, salle octogone,

Digitized by Google

décorée de peintures d'Armand Bernard et qui contient les plus beaux tableaux de la collection du prince.

En revenant sur nos pas, nous traversons toute une suite de galeries qui nous ramènent au vestibule. Nous avons laissé de côté toute l'aile gauche de la cour d'honneur qui renferme les appartements des Gardes... Un des visiteurs fait remarquer au prince que cette contiguïté est une sorte de symbole qui rappelle que l'historien des princes de Condé et le vainqueur de la Smala, le membre de l'Académie française et le général de division, l'écrivain et le soldat ne font qu'un.



GRAND VESTIBULE (état actuel).

du prince, c'est-à-dire deux cabinets de travail, deux salons, une chambre à coucher et une sorte de boudoir qu'on appelle la petite lingerie.

Redescendant alors l'escalier nous pénétrons dans le châtelet : à gauche du vestibule d'honneur est la bibliothèque, grande pièce carrée dont le plus bel ornement, placé sur la cheminée du fond, est le buste du grand Condé par Coysevox.

A côté de la bibliothèque est la salle

Le prince sourit de cette allusion flatteuse et, tout en nous montrant dans une des deux vitrines qui se trouvent à gauche et à droite de la salle les objets pris dans la tente d'Abd-el-Kader, il nous introduit dans l'ancienne chambre du prince de Condé dont l'installation a été scrupuleusement respectée.

Un cabinet, dit de Henri IV, dont la décoration à grand ramage, tout en relief et or sur fond blanc, est d'un effet très saisissant, sépare la chambre de

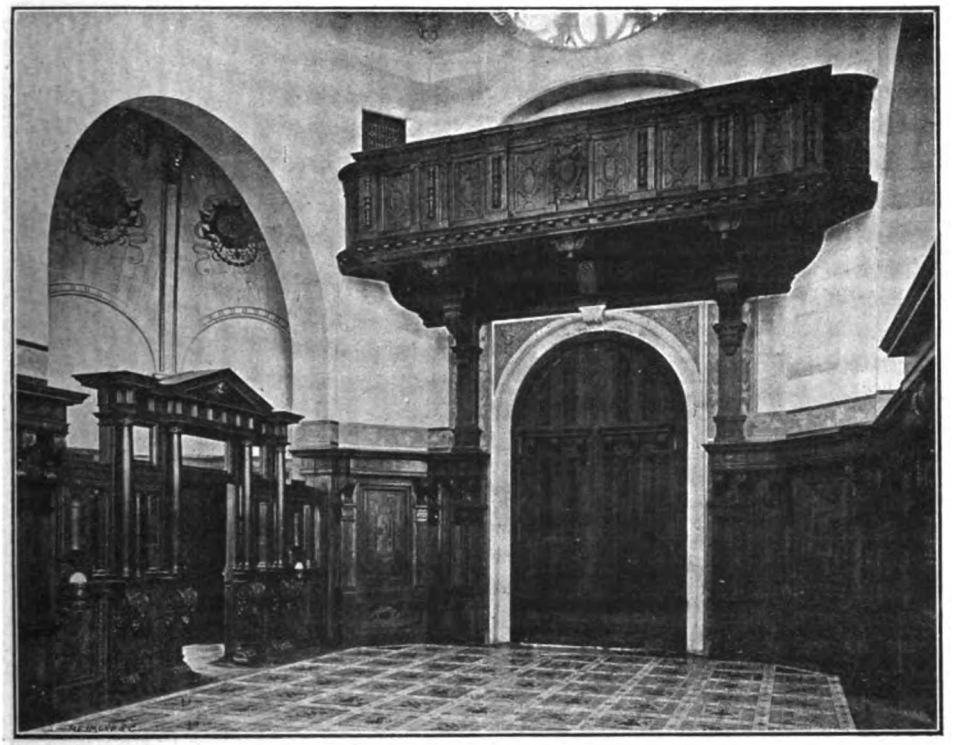
Digitized by Google

M. le prince de la grande Singerie dont les murs et les corniches sont décorés d'une suite de sujets représentant des singes.

De là on entre dans la grande galerie des Batailles qui aboutit au cabinet de musique. « C'est dans cette pièce, nous dit le duc d'Aumale, que se trouvait au XVIII^e^ siècle le cabinet d'histoire naturelle, le plus complet de ceux qui se trouvaient en France lors de la Révolution et dont les collections ont été dispersées au Muséum d'histoire naturelle de Paris et dans les différents musées de province.

« Tout ce que vous venez de voir, nous dit-il, est l'œuvre de M. Daumet qui a achevé ses travaux en 1883, avec le concours d'un certain nombre d'artistes. M. Maniglier a été chargé des figures et des bas-reliefs qui décorent les tympans de la porte d'honneur; M. Marqueste a fait la statue de saint Louis qui couronne la façade de la chapelle et le buste de Henri IV qui est placé dans le grand vestibule; M. Vatrinel est l'auteur de la statue de la Vierge et des anges adorateurs qui ornent le dessin de l'arc en pendentif de la chapelle; les vitraux ont été restaurés et complétés par M. Bardou, verrier, d'après les cartons de M. Lechevalier-Chevignard, chargé également de peindre les voussures et les médaillons du salon d'Europe.

« Les matériaux employés à la construction ont été en partie tirés du sol même qui est un calcaire tendre de très bonne qualité, ou provenant des carrières de Saint-Wast (Oise) et de divers pays environnants. Les entrepreneurs de la localité ont participé à l'exécution des travaux concurremment avec ceux de Paris.



INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE (état actuel).

Digitized by Google

« Mais ce qui fait le plus honneur au talent et au goût de M. Daumet, c'est incontestablement la façon dont il a su aménager la chapelle. »

Avant d'y pénétrer nous passons d'abord dans une sorte de sacristie qui en est séparée par une magnifique balustrade en bois de courbari sculpté. La chapelle elle-même est de petites dimensions et de style renaissance. Les murs sont recouverts d'un admirable lambris de bois de rapport formant marqueterie.

L'autel est de Jean Goujon : il est surmonté d'un bas-relief de marbre qui représente le sacrifice d'Abraham, et qu'entourent quatre colonnes de marbre noir. Les vitraux, dont la suite représente les enfants du connétable Anne de Montmorency, sont les plus admirables spécimens de la verrerie du XVI^e^ siècle.

Derrière l'autel, dans une rotonde, sont les quatre figures de bronze et les bas-reliefs de Sarrazin qui ornaient le tombeau des princes de Condé dans l'église Saint-Paul de Paris.

On est saisi à la fois par la beauté de l'ensemble et par la perfection des détails.

Pour regagner le châtelet, d'où nous sommes partis, nous traversons de nouveau le parc, et le Prince, à chaque pas que nous faisons, évoque quelque souvenir.

« Ici, nous dit-il, en nous montrant la grille du parc, se trouvaient autrefois les merveilleuses copies de statues antiques que mon ancêtre Jules de Bourbon avait fait venir de Rome ; là, devant le grand bassin, il avait placé quatre figures de marbre représentant les quatre saisons; un peu plus loin, du côté du Vertugadin, était la fameuse statue de Diane tirant de l'arc, copiée sur celle qui est au Vatican, et qu'on avait entourée des bustes des douze empereurs romains. »

En passant devant les écuries, dont la coupole était autrefois, paraît-il, surmontée d'une Renommée à cheval sonnant de la trompette, et qu'on apercevait de Senlis, nous voyons les débris d'un immense cadran solaire, qui indiquait les heures de tous les pays du monde.

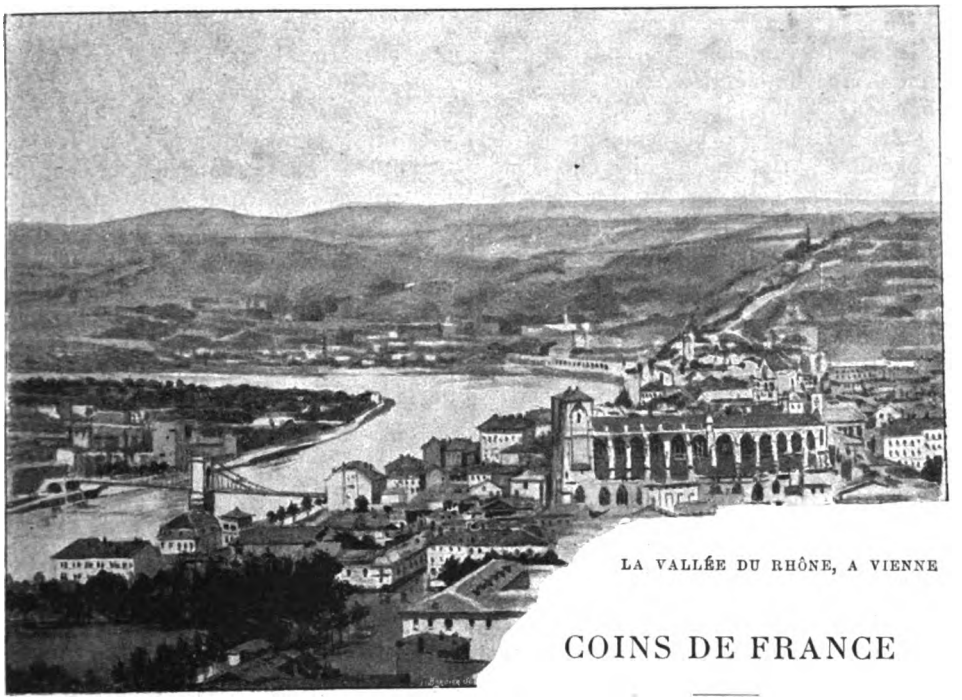
Le Prince nous montre aussi l'emplacement du Hameau édifié à environ 1,000 mètres du château, celui de la Salle de spectacle, du Temple de l'Amour, de l'Ile du Bois-Vert, du Labyrinthe, du Parc de Sylvie, chanté par le poète Théophile Viaud, qui s'y réfugiait sous la haute protection de la duchesse de Montmorency, du château d'Enghien, avoisinant le grand château, et dont les seize appartements servaient à la réception des invités, du Pavillon romain, etc.

. . . . . .

Mais, tout en cheminant, la nuit nous a surpris : déjà on aperçoit au delà de la forêt les lueurs de Paris qui s'éclaire. Nous prenons congé du prince qui nous convie à venir voir une autre fois les merveilleuses collections que contient le château non moins merveilleux, dont il nous a tracé l'histoire et fait parcourir les nombreux détours.

PAUL LIPPMANN.

Digitized by Google



LA VALLÉE DU RHÔNE, A VIENNE

# COINS DE FRANCE

## DE VIENNE AU PAYS DES CERISES

Le *Gladiateur* a démarré du ponton de Givors, y laissant de rares voyageurs, gens économes qui ont réalisé un bénéfice de quelques sous sur le prix du chemin de fer; battant de ses lourdes palettes les eaux rapides du Rhône, il fuit rapidement dans un couloir de hautes collines; presque des montagnes, sur la rive droite du fleuve. Gorge solitaire et tranquille, mais ensoleillée, dont les pentes se couvrent de vignes, de châtaigniers produisant les fameux marrons de Lyon, et de vergers d'abricotiers et de pêchers soigneusement alignés. Des oseraies, des îles sauvages enfermées entre des *lônes* tranquilles séparent le fleuve des collines au pied desquelles courent, sur chaque bord, le sillon blanc d'une route et les quatre rails d'un chemin de fer.

Le bateau à vapeur file comme une flèche et bientôt la gorge s'entr'ouvre pour montrer un bel amphithéâtre de collines verdoyantes et hardies, couronnées par de fières ruines féodales, des restes de remparts, une colonne surmontée d'une madone, des débris de monuments semés au milieu de villas, de jardins et de vignes; une ville en amphithéâtre devant laquelle se dresse, rongée par les siècles, une lourde cathédrale gothique. C'est Vienne, jadis métropole des Gaules, aujourd'hui sous-préfecture industrielle de l'Isère.

Comme tant d'antiques capitales de provinces romaines, comme Arles ou Narbonne, Vienne a durement expié sa splendeur, les invasions de barbares ont d'autant plus sévi sur elle que ses richesses étaient plus grandes. Elle s'est péniblement relevée autour de son église archiépiscopale, serrant en d'étroites rues ses hautes maisons noircies par les années, par le manque d'air, par les brumes hivernales de son beau fleuve. Vienne la superbe, Vienne la forte,

Digitized by Google

Vienne la sainte est devenue une ville sombre et triste malgré un ciel limpide, une campagne merveilleuse et de grands horizons.

Cependant elle a beaucoup grandi de nos jours. Au siècle dernier elle vivait de son archevêché, de ses couvents, de ses chapitres. Autour de l'archevêque primat des primats des Gaules, co-seigneur de Vienne avec le roi de France, végétait tout un peuple de prêtres, de moines, de petits commerçants trafiquant avec les vallées voisines, de rouliers faisant les transports entre Lyon et Marseille et de mariniers du Rhône ; leurs demeures resserrées entre le Rhône, la Gère et la haute et abrupte colline de Pipet avaient dû gagner en hauteur l'espace jalousement mesuré. Sous ces bâtisses lépreuses avaient disparu les restes de l'antique cité; c'était une véritable ville morte, étouffée pour la vie provinciale par la capitale, Grenoble, et surtout par Lyon, mieux placée pour le commerce.

A peine les seigneurs ecclésiastiques de la Renaissance ont-ils doté leur ville de quelque monument : on citerait seule la belle porte de l'ambulance, près de Saint-André-le-Haut.

Cependant la Gère, débouchant au Rhône entre des coteaux abrupts, avait, par l'abondance et la fougue de ses eaux, attiré l'attention. De pauvres drapiers venus du Vivarais avaient essayé de filer et de tisser les laines abondamment fournies par les troupeaux du voisinage. Même, il y a cent trente ans, au moment où naissaient les grandes manufactures, une usine considérable pour l'époque s'installait au bord du petit cours d'eau. C'était la manufacture royale des frères Charvet.

La Révolution balaya toute la Vienne religieuse. Archevêché, chapitres, abbayes disparurent. Mais la fabrique Charvet et les petits ateliers voisins furent appelés à habiller les troupes. Ils prirent une importance plus grande; peu à peu les rives de la Gère se couvrirent d'usines, les draps et les ratines de Vienne trouvèrent bientôt un débouché dans le commerce lyonnais, dans la foire de Beaucaire, où les conduisaient les mariniers du Rhône. Le progrès fut d'autant plus rapide que les industriels se montrèrent disposés à accepter toutes les machines nouvelles. Une ville neuve se crée alors sur les bords de la Gère, autour des manufactures; la population monte rapidement; à la fin de l'Empire, près de quatre mille ouvriers étaient venus s'y installer.

Dès lors Vienne s'étend; tout autour de la cité antique se construisent des ateliers, les collines riveraines se couvrent de *rames,* bâtis légers sur lesquels sont fixées les pièces de drap à sécher. Petites usines, la plupart, où l'on lavait, filait, tissait, foulait, teignait par des moyens primitifs les laines de la région. Plus de trois cents fabricants pour six mille ouvriers avaient donné au vallon étroit de la Gère, il y a soixante ans, un aspect extraordinaire : partout des roues hydrauliques, tournant sous le flot, des foulons bruyants, des teintureries noires, des bruits de métiers. On compta jusqu'à cinq cents usines diverses collées au flanc du mont Pipet, tandis que sur l'autre rive, au pied du mont Salomon, s'alignaient, bordant le *Chemin neuf,* les maisons d'ouvriers et les comptoirs.

Si le « tourisme » avait alors existé, à cette date de 1840, l'étrange aspect de cette gorge bruyante aurait sans doute valu à Vienne une célébrité nouvelle; mais on passait sur les vapeurs du Rhône sans même soupçonner l'intense vie industrielle masquée par la noire et calme cité ecclésiastique.

La vapeur et le perfectionnement des machines ont eu raison de cette multiplicité d'établissements. Aujourd'hui Vienne est en voie de transformation, les petits ateliers, les pittoresques moulins font place aux grandes usines conçues sur le modèle des puissantes installations de Roubaix. Il y a vingt ans, le nombre des fabricants de Vienne était descendu à cent vingt, il est de vingt-huit aujourd'hui et diminuera sans doute

Digitized by Google

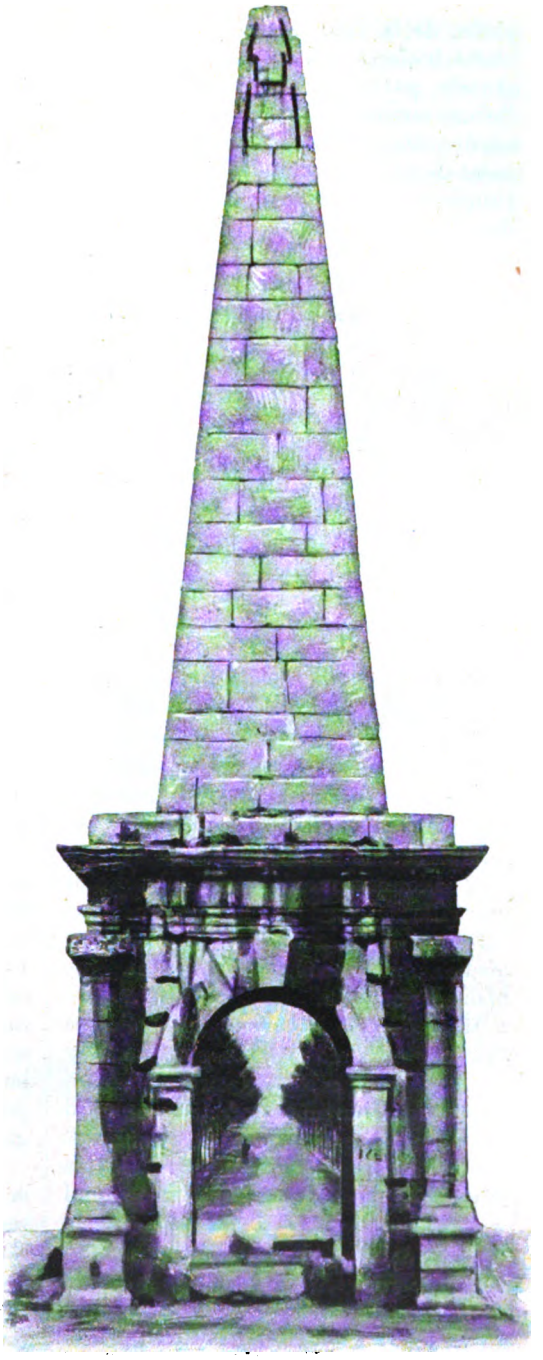
encore. Mais la quantité de produits fabriqués a doublé; malgré la diminution du prix de revient, la valeur de la production est montée de 13 à 19 millions et ne cesse de s'accroître.

De là, pour Vienne, une transformation nouvelle. La vapeur, en donnant une force motrice moins intimement liée à la disposition du sol, a permis aux usines d'abandonner les rives de la Gère et de la Seveines pour se développer dans les petites plaines riveraines du Rhône, depuis

Les jardins d'Estressin ombragés de noyers

chantés par Charles Reynaud, jusqu'au plan de l'Aiguille, pyramide de pierre, ancienne *spina* d'un cirque, dans laquelle une tradition populaire voit le tombeau de Ponce-Pilate. Pilate, en effet, vint mourir exilé sur les bords du Rhône. Là se crée une ville moderne, large, claire, ensoleillée, constrastant profondément avec la vieille ville archiépiscopale, aux petites rues pavées de galets pointus.

Pauvre vieille ville! Aucune en Dauphiné n'est aussi triste et sordide; sauf deux ou trois places ou rues percées depuis quelques années, ce sont d'étroites ruelles. Mais, à travers ces tristes artères, on rencontre de beaux débris du passé. La cathédrale Saint-Maurice, une des plus vastes églises gothiques du Midi, mutilée et rongée; Saint-Pierre, un des édifices romans les plus curieux de la vallée, Saint-André-le-Bas seraient partout des monuments admirés. De l'antique ville romaine il subsiste peu de chose. Le temple d'Auguste et de Livie est trop restauré peut-être, mais sans le voisinage de la Maison carrée de Nimes il serait fameux. Le monument romain le plus beau, celui qui pourrait être la



LE PLAN DE L'AIGUILLE, DIT TOMBEAU DE PILATE

Digitized by Google

gloire de la ville, s'il était dégagé des laides bâtisses qui le masquent, est la grande porte conduisant au pauvre théâtre moderne. Cette porte triomphale, encore majestueuse malgré l'exhaussement de sa base par plusieurs mètres de ruines et de débris, était une des entrées du Forum; dégagée, déblayée, reliée aux débris du Forum qui existent encore, elle pourrait être un monument célèbre, comme les arènes d'Arles ou l'arc d'Orange.

A partir de ces débris du Forum jusqu'au sommet de la colline, par des chemins rocailleux, ardus, entre des maisons misérables, on gagne le sommet du mont Pipet, encore couvert d'énormes murailles, restes d'une citadelle romaine.

Au-dessus de ces ruines une tour supporte une madone. Il faut monter là pour avoir une des plus merveilleuses vues de la France entière.

Au pied de la colline, la ville, pressant ses toits de tuiles grises, dominés par les lourdes tours et le haut comble de la cathédrale, le clocher roman de Saint-Pierre couvert de son toit plat supporté par d'élégantes arcades, la tour plus légère de Saint-André-le-Bas, aux proportions harmonieuses. Ce n'est point une ville du Nord que nous avons sous les yeux; il y a dans les Apennins, sur les bords de l'Arno, bien des cités semblables à celle-là.

Mais Vienne l'emporte sur les villes toscanes par l'ampleur du paysage. Devant ses quais, le Rhône, large et rapide, décrit une courbe superbe. Du nord il vient entre des collines sur lesquelles planent les fumées des usines de Givors et de Rive-de-Gier, au sud il descend vers des horizons éclatants. C'est ici le passage du nord au midi, l'épanouissement de la vallée marque le passage d'un climat à un autre. Devant Vienne un gros bourg étale ses maisons dans la verdure, au pied d'une vieille tour carrée de pierre jaune. C'est Sainte-Colombe, faubourg luxueux de Vienne aux temps de la domination romaine, où chaque coup de pioche dans le sol ramène des merveilles d'art. Au-dessus de Sainte-Colombe, les collines se dressent, de gradin en gradin, jusqu'au massif du Pilat, une de nos plus belles montagnes, destinée à devenir pour la France du sud-ouest un véritable Righi, car du sommet, à près de 1,500 mètres d'altitude, on a sur les Alpes, les Cévennes et les monts d'Auvergne un panorama d'une incomparable beauté. Entre le pied des collines et le fleuve, la plaine est un verger de pêchers, d'abricotiers et de mûriers entretenus avec un soin extrême. Entre les rangées d'arbres, des cordons de vignes, des lignes de maïs, de petits champs de luzerne; parmi cette verdure opulente, de grandes fermes, à la toiture plate, mettent des taches blanches et grises. Beaucoup de villas au bord du fleuve, ou sur les premières pentes des montagnes; beaucoup de lumière, une lumière transparente et fluide qui donne à ce grandiose tableau rhodanien une splendeur plus grande encore.

Sur un autre versant du Pipet est le cimetière aux tombes blanches où reposent, frères dans la mort comme ils le furent dans la vie, Ponsard et Charles Reynaud. Les deux poètes sont nés à Vienne. Charles Reynaud, le plus jeune, découvrit pour ainsi dire l'auteur de *Lucrèce* et du *Lion amoureux* dans son cabinet d'avocat viennois. Lorsque la fortune leur eut souri, ils revinrent souvent à Vienne; Reynaud avait plus loin, dans la calme vallée de la Sonne, près de Roussillon, le château de Sanglard.

Dans ce manoir rustique où il avait écrit ses Pastorales, vinrent fréquemment, avec Ponsard, d'autres hommes illustres à des titres divers, nés dans ce même coin de France : Meissonnier, enfant de Lyon; Emile Augier, né à Valence et chez qui mourut Reynaud; Jules Janin, fils de Saint-Étienne, mais qui passa son enfance sur ces bords du Rhône, à Saint-Pierre-de-Bœuf, non loin de Condrieu, où les paysans charmés

Digitized by Google

par sa beauté parlèrent longtemps encore, dans leur patois, de

Ce bel enfant rosé qui *semblâve* l'amour.

Ce fut encore Pierre Dupont, le chansonnier lyonnais, auquel se joignit Nadaud, dont la savoureuse gaieté flamante aimait à s'épanouir dans ce clair paysage dauphinois. Meissonier a fait plus d'une esquisse dans l'agreste castel où Reynaud aimait à grouper ses amis.

Ponsard a sa statue, bronze médiocre, devant l'hôtel de ville de Vienne; Reynaud a son buste au cimetière, au pied des vieux remparts romains qui dominent la gorge profonde où la Gère travailleuse court d'usine en usine, faisant mouvoir les grandes roues des filatures et changeant peu à peu ses eaux claires en torrents noirs où se déversent les eaux nauséabondes du lavage des laines et les liquides des teintureries.

Ce profond défilé, où la roche disparaît sous les arbres des pentes à pic, sillonnées ou traversées par un aqueduc romain encore utilisé de nos jours, est la partie la plus pittoresque de Vienne; mais, comme je l'ai dit, il a cessé d'être le centre industriel. Les grandes usines, celles qui ont si puissamment accru la richesse de l'antique cité, sont installées près d'un autre cours d'eau, la Seveines, insuffisant pour faire mouvoir les machines, mais assez abondant pour le lavage des laines et des tissus. La Seveines est un torrent dont la vallée profonde est exquise. Cette vallée « de Levaux » débouche sur le Rhône par un étroit défilé; là sont construites les usines modernes, véritables chefs-d'œuvre de l'industrie. Nulle part on ne trouverait ateliers aussi clairs, aussi propres; l'un de ces établissements fait songer à une maison hollandaise. Il s'agit cependant d'une fabrication où les poussières, les graisses, les déchets salissent facilement les ateliers, et d'un produit final de faible valeur.

Il ne faudrait pas croire, en effet, que Vienne produise des étoffes de luxe comme ses voisines, Lyon et Saint-Étienne. Ses tissus sont des draperies à

PORTE DE L'AMBULANCE

prix relativement bas, pour lesquels on emploie en grande proportion les déchets de laine et de draps. Depuis cinquante ans on a réussi à remettre en circulation, sous une forme nouvelle, des lainages réduits à l'état de loques. Dans les maisons de Vienne, on voit s'entasser tous les chiffons recueillis, achetés sur le territoire, même à l'étranger, vieux



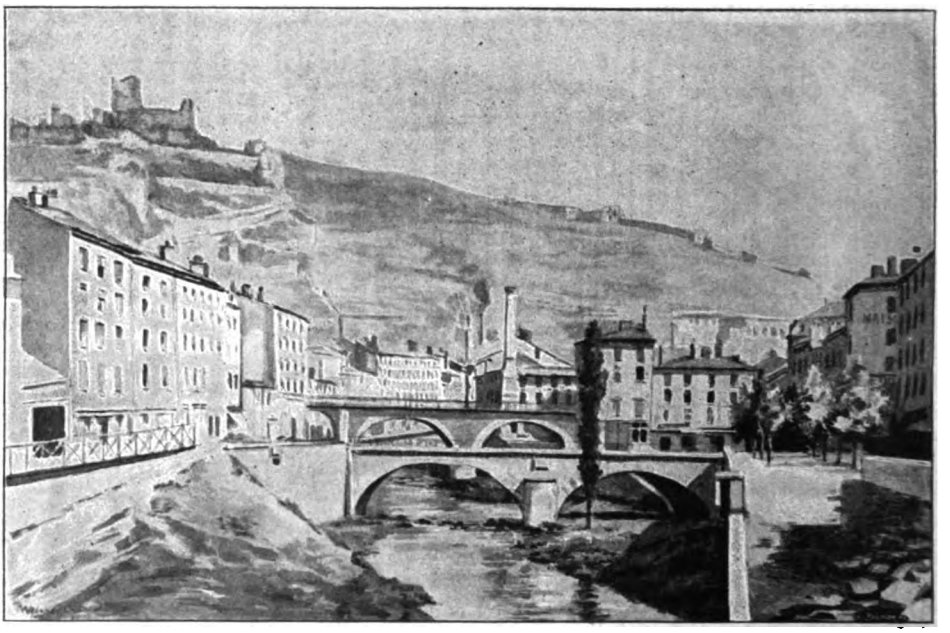
Digitized by Google

tricots, vieux bas, vieilles culottes. — Après avoir été déchiquetées par des machines et réduites en fibres, ces laines sont de nouveau peignées, puis mélangées de laine vierge à des doses diverses, enfin filées et tissées. C'est ce qu'on appelle la *laine renaissance,* base de la plus grande partie des vêtements confectionnés dont le prix, parfois infime, est de nature à étonner.

lent courant d'air une sorte de duvet ensuite lavé et séché sur des claies.

Suivons maintenant la fabrication, sans entrer dans le détail des mélanges avec la laine vierge, mélange qui peut atteindre de 40 à 50 pour 100.

Il serait impossible de filer les brins de laine, secs et cassants; il faut les imbiber d'une matière grasse, aujourd'hui l'oléine.



LES BORDS DE LA GÈRE, A VIENNE

Rien ne fait mieux comprendre l'extrême ingéniosité des industriels modernes que la visite des trois grandes maisons de Vienne, Bonnier et fils, Pascal Valluit et C^ie^, et Bouvier fils. On parvient à fabriquer des draps excellents au toucher, fort beaux à l'œil, avec des débris qui sembleraient inutilisables : déchets de peignage, débris de filature envoyés des villes du Nord, débris de coton et de laine sont transformés et reprennent cours dans le commerce. Les vieux linges, mouillés, sont soumis à une machine qui les effiloche, les réduit en charpie, et rejette par un vio-

Cette opération se nomme l'ensimage ; la laine ensimée est portée dans un grand tambour appelé diable, où elle est mélangée par des cylindres armés de dents. Du diable elle passe aux cardes, d'où elle sort en une nappe douce et continue d'ouate, transformée plus loin en rubans de carde qui deviendront les fils. Ceux-ci sont ensuite tissés et suivent toutes les phases ordinaires de la fabrication du drap.

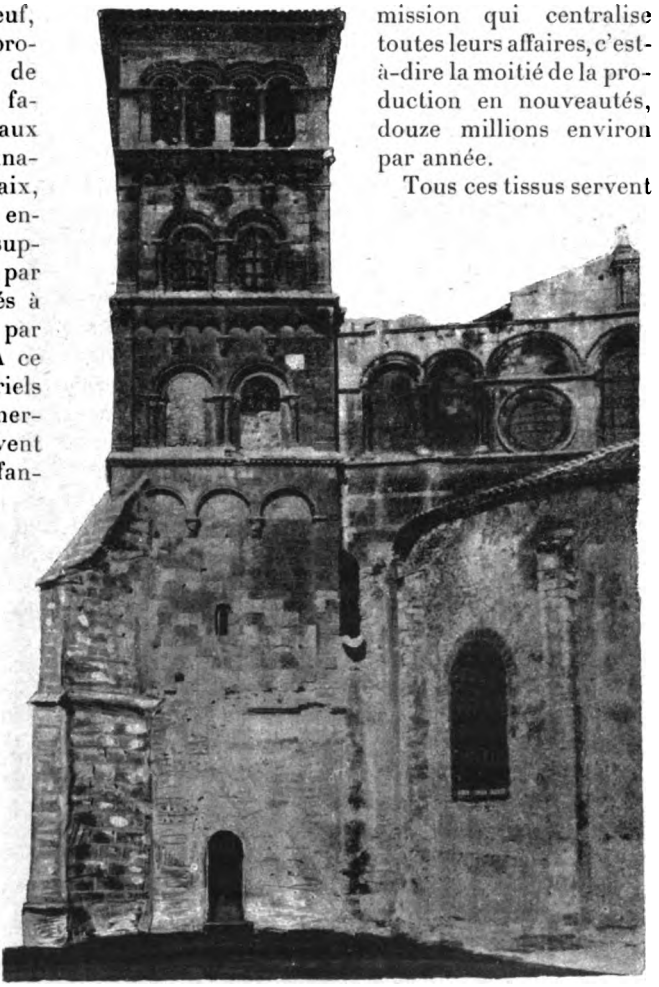
Je ne veux pas faire une description qu'on trouvera dans tous les manuels, mais dire ce que Vienne présente de particulier. Les tissus obtenus sont, pour

Digitized by Google

la plupart, d'une teinte grisâtre. Ici interviennent la teinture et, surtout pour les étoffes à bon marché, l'impression, qui transforment ce molleton en étoffes de fantaisie. Tous les dessins que Sedan, Elbeuf, Louviers, Roubaix reproduisent par les cartons de Jacquart, Vienne les fabrique au moyen de rouleaux imprimeurs. Des dessinateurs de Paris, de Roubaix, de Lyon ou de Vienne envoient les motifs qu'on suppose devoir être choisis par la mode; ils sont gravés à l'usine sur des cylindres par des ouvriers habiles. A ce point de vue les industriels viennois ont fait des merveilles. Ces rouleaux servent à obtenir des draps de fantaisie, quadrillés, ornés de bandes, etc.

Il y a des tissus élégants que l'on pourrait prendre pour des lainages de grand prix et qui se vendent couramment 2 francs le mètre. Du reste, les tissus de Vienne varient depuis 1 fr. 40 le mètre pour l'article d'été jusqu'à 8 francs pour l'article d'hiver, en filature peignée genre Roubaix ou Elbeuf. C'est dire que Vienne fabrique également des tissus de qualité supérieure. Chacune des trois grandes usines de Vienne, où la fabrication des lainages comprend toutes les phases, renferme près de six cents ouvriers. Leur installation est récente, car, en 1885 encore, on comptait quatre mille métiers à bras; aujourd'hui il en reste treize cents à peine. Chaque jour les vingt-huit établissements de Vienne produisent dix-sept mille mètres de drap. Les grandes maisons vendent directement; celles de moindre importance se sont groupées au nombre de dix autour d'une maison de commission qui centralise toutes leurs affaires, c'est-à-dire la moitié de la production en nouveautés, douze millions environ par année.

Tous ces tissus servent à la confection dans les grandes manufactures de vêtements de Paris, Lyon, Nimes, Amiens, Lille et Marseille. Il y a des débouchés presque sans limites. Il en est de même pour les draps et feutres pour fabriques et pour une industrie née à Vienne depuis dix ans, la chapellerie de laine; celle-ci est produite



SAINT-ANDRÉ-LE-BAS

Digitized by Google

par plusieurs maisons occupant un millier d'ouvriers. D'autres usines fabriquent des tissus de crin, de la flanelle, etc. Enfin l'existence de tant d'industries mécaniques a fait naître de grands ateliers de construction; on y fabrique notamment de belles machines pour la papeterie. Jadis il y eut dans le faubourg de Pont-Evêque de puissants hauts fourneaux, aujourd'hui fermés. Les autres industries sont prospères; l'imprimerie Savigné, notamment, a produit d'admirables œuvres.

Le centre de Vienne est d'autant plus remarquable qu'il est complètement isolé au milieu du bassin lyonnais; sa vitalité, ses qualités particulières méritent d'être signalés.

L'industrie viennoise reste locale, elle ne s'étend pas au delà des limites de la ville et n'emploie pas de bras étrangers à la cité.

La banlieue purement agricole vit par la vigne et la culture des fruits de primeur, sur la rive droite du Rhône surtout, au pied des contreforts du Pilat. Ici la grande courbe du fleuve est abritée des vents du nord par de hautes collines dont les pentes, tournées vers le soleil, ont un printemps hâtif et chaud. Lyon a encore des brumes et des gelées, et déjà ces petites montagnes se parent de fleurs et de verdure; dans les bois, les primevères, les scilles et les muguets sont éclos; les pervenches émaillent le bord des haies, les abricotiers mettent des nappes de neige rose et les cerisiers des nappes de neige blanche au flanc des coteaux. Mars et avril sont un éblouissement pour cette contrée heureuse qui va de Sainte-Colombe à Rochemaure, en face de Montélimar.

Sainte-Colombe est déjà en plein verger. Au-dessus du bourg, enveloppant le joli village de Saint-Romain-en-Gal, de belles châtaigneraies s'étendent jusqu'aux approches de Givors. Les meilleurs marrons de Lyon sont produits par ces hautes collines de granit.

De chaque côté de la route s'alignent les plantations d'abricotiers et de cerisiers, séparés par des lignes de fraisiers, de petits pois et de haricots verts, car on ne néglige aucune primeur depuis que l'on est en relations avec les commissionnaires de Paris, de Bruxelles, de Londres, de Hambourg et de Saint-Pétersbourg.

La bande de terrain est assez étroite, mais les collines ont des pentes douces escaladées par les arbres et les vignes. Au delà de Saint-Cyr-sur-le-Rhône, on est en pleine exploitation fruitière.

Pendant la saison des cerises, ce ne sont que charrettes transportant les beaux fruits, paysans et paysannes debout dans les arbres et faisant la cueillette. Au moment des abricots, un parfum subtil flotte dans toute la vallée.

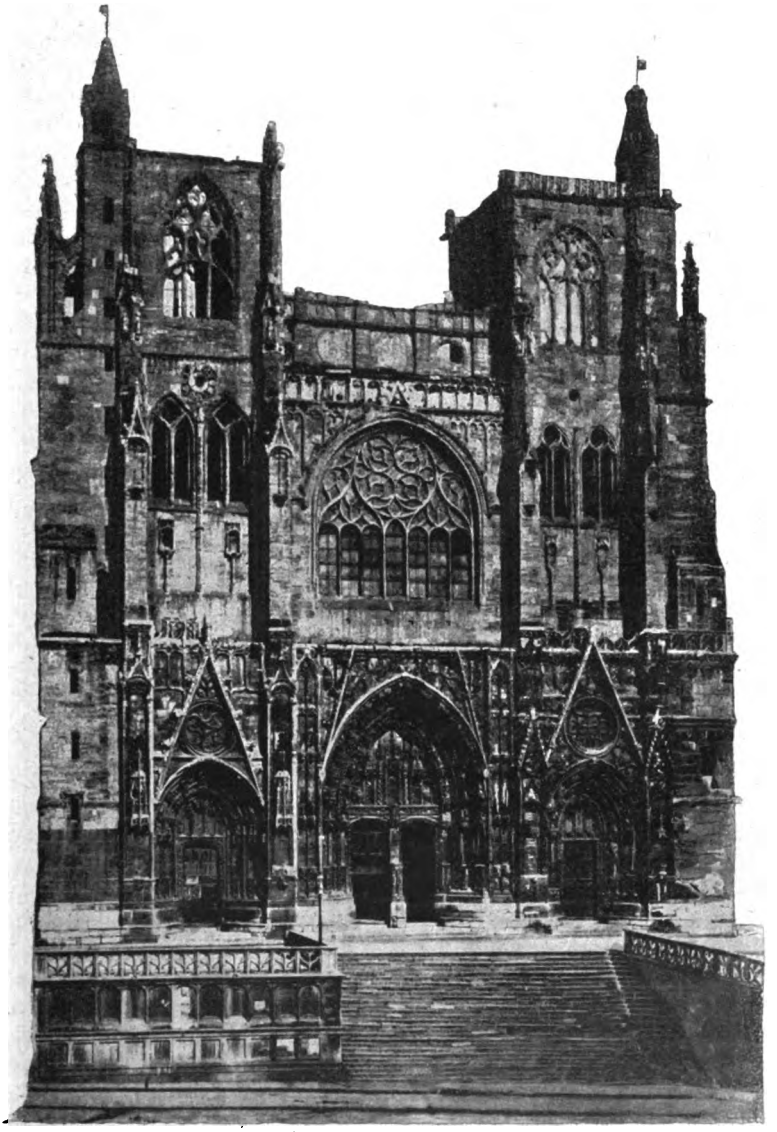
L'abricot a commencé la réputation fruitière de cette heureuse zone. Il y a trente ans, alors que le commerce des primeurs n'existait pas encore, les abricots d'Ampuis étaient célèbres déjà et alimentaient le marché de Lyon. Charles Reynaud les célébrait en des vers dédiés à Jules Janin, qui avait vécu enfant au milieu des abricotiers d'Ampuis et de Condrieu.

Dans votre souvenir Condrieu est resté
Et vous voyez toujours, dans un flot de lu-
[mière,
Les prés où vous faisiez l'école buissonnière.
J'ai voulu le revoir en mémoire de vous,
Mon ami, ce pays dont le nom est si doux.
Ses coteaux couronnés de pêchers et de vignes,
Ses champs où les mûriers développent leurs
[lignes,
Ses blés pleins de bleuets et de coquelicots,
Et les jardins d'Ampuis fertile en abricots,
Et Saint-Pierre-de-Bœuf, et les sombres fenêtres
De la maison déserte à qui manquent ses mai-
[tres,
Et la Côte-Rotie, et tous ces horizons
Où, parmi les vergers, les vignes, les moissons,
Le Rhône, emprisonné par les collines blondes,
Se déroule avec grâce autour d'îles fécondes,
Là coupant les massifs d'un sillon argenté,
Et plus loin, lac d'azur, sous Pilat arrêté.

Le tableau est complet; mais depuis cette lointaine année de 1852 où Reynaud écrivait, la vigne a vu le phylloxera; le vignoble d'Ampuis a été détruit pour quelques années; sur les champs dé-

Digitized by Google

pouillés on a planté les cerisiers par milliers. Cette culture ne devint importante qu'à partir de ce moment, se vendit 1 franc la livre ; en même temps on soignait l'abricotier pour en obtenir des fruits plus précoces et de meil-



CATHÉDRALE DE SAINT-MAURICE, A VIENNE

mais elle remontait à une trentaine d'années. M. Arnaud, pépiniériste, avait répandu les premiers plants de bigarreaux précoces ; dès les débuts ce fruit leure qualité. Aujourd'hui la limite de vente des cerises et des abricots étant près d'être atteinte, on commence à planter beaucoup de pêchers dans des

Digitized by Google

terrains neufs défrichés à cet effet.

L'année presque entière voit expédier les produits du sol. Les fraises d'abord, puis les cerises, les pêches, les abricots et les raisins. Les premiers sont assez nombreux, la récolte n'est pourtant utilisée que si les prunes manquent dans les lieux de production. En dehors de ces produits on cultive en quantité les petits pois, les haricots, la salade, les choux, les poireaux, les pommes de terre, qui trouvent des débouchés illimités dans les grands centres voisins : Lyon, Saint-Étienne, Annonay, Vienne, Givors, Rive-de-Gier, Saint-Chamond.

Mais le cerisier est le grand favori; lorsque ses fruits sont mûrs, toutes les autres cultures sont arrêtées. De quatre heures du matin à neuf heures du soir, les paysans sont debout, cueillant, chargeant, emballant. Il ne faut pas perdre de temps, le moindre orage peut compromettre la récolte des cerises. Le prix varie sur place entre 20 et 100 francs les 100 kilos pour les cerises précoces. Les cerises tardives elles-mêmes trouvent de grands débouchés, leur prix atteint parfois 50 francs; aussi, depuis quelques années, s'est-on mis à cultiver le cerisier jusque sur les hautes croupes du Pilat, où l'hiver est long et le printemps tardif. Il serait difficile de dire quelle est la quantité de fruits expédiés, mais on peut en avoir idée par ces chiffres. Pendant mon séjour à Ampuis, les gens de Saint-Désirat, commune de l'Ardèche, qui est le plus grand producteur de cerises, envoyaient à Lyon, par voiture seulement, cinquante chargements de mille kilogrammes chacun; il en partait à peu près autant par voie ferrée pour Paris et les capitales du Nord; au total, pour ce petit village tapi dans un ravin en face de Saint-Rambert-d'Albon, près de cent mille kilogrammes par jour. Les gens de Saint-Désirat sont fort réfractaires au progrès, ils passent la nuit sur leurs charrettes attelées de mulets pour se rendre au marché de Lyon, afin d'éviter le transport par chemin de fer et les frais de commission.

A Ampuis, au contraire, le commerce est plus largement compris; on livre les fruits à des commissionnaires locaux qui les trient, les emballent et les expédient aux grandes maisons de Paris, de Londres et de Hambourg. Mais avec quelle âpreté discute-t-on le cours du jour et le poids! J'ai vu des querelles homériques pour des différences de deux cents à trois cents grammes sur un quintal!

D'Ampuis, cette culture a rayonné sur cent cinquante kilomètres des rives du Rhône et sur la plupart des vallées adjacentes dans l'Ardèche et la Drôme; le mouvement d'affaires se chiffre par millions. La production fruitière dans le seul département du Rhône, aux abords de Vienne, dépasse 4 millions de francs. Si on ajoute la production des vins, qui reprend son importance d'autrefois, on comprendra l'énorme valeur de la terre dans la région d'Ampuis : elle atteint de 20,000 à 25,000 francs l'hectare.

Il est vrai, les vins ne sont autres que les crus illustres de Côte-Rôtie. Les habitants parviennent à les reconstituer; la côte a réparé peu à peu le grand désastre de 1877. Aux rares vignes maintenues par l'emploi du sulfure de carbone se sont ajoutées les plantations de vigne américaine sur lesquelles on a greffé les anciens cépages. Le cru de Côte-Rotie n'est pas très étendu, il est limité par la nature et l'exposition du sol. C'est une pente rocheuse de cent quarante à cent cinquante mètres de hauteur, coupée d'innombrables ravins et se prolongeant vers Condrieu sur trois kilomètres au plus. Le coteau est abrupt, on a dû planter la vigne en terrasses, des murailles de pierres sèches forment la base, au faîte une série de gradins où la terre est précieusement recueillie. Sur ces marches gigantesques s'étale le vignoble, réparti entre cinquante ou soixante propriétaires. Le plant pour le vin rouge est appelé *Serine;* il aurait été, dit-on, importé par les Grecs; le vin blanc est produit par un cépage appelé *Viognier*.

Grâce à un champ d'expériences créé

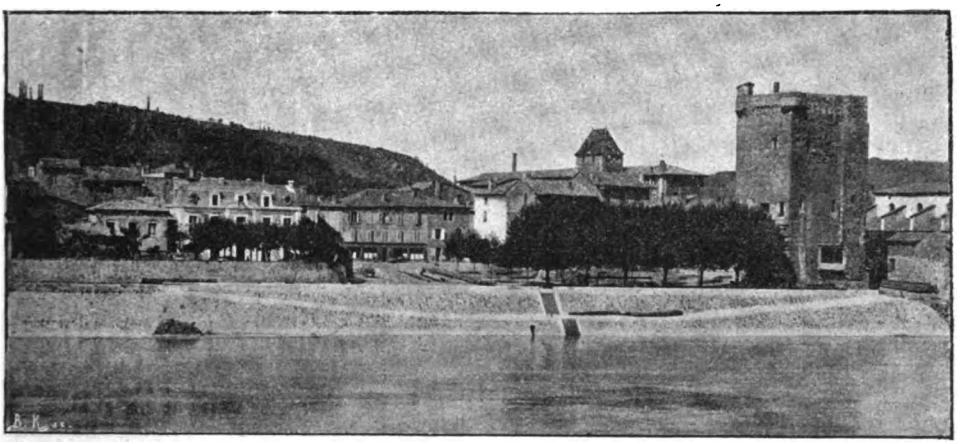
Digitized by Google

sur le territoire d'Ampuis, les méthodes de greffage ont été vite adoptées ; au début les vins furent médiocres, mais ils s'améliorent chaque année, les vignes remontant à dix ans déjà donnent des vins comparables à ceux d'autrefois. Les crus ont repris leur renommée et l'on retrouve les célèbres : Brune, Blonde, Château de la Garde et Grosse-Roche.

Aussi, grâce à ses grands vins, à ses cultures arbustives, aux récoltes de légumes, cette région est-elle une des plus riches de la France entière ; d'Ampuis à Condrieu surtout, elle est d'une inexprimable opulence. Dans tout le Lyonnais, les abricots d'Ampuis, les cerises de Saint-Désirat, les *rigotes* et le vin blanc doux de Condrieu sont célèbres.

Les rigotes sont un fromage fabriqué au moyen du lait des chèvres qui pâturent dans les collines parfumées des environs ; le vin blanc doux était jadis l'accompagnement obligé des soirées où l'on mange des marrons. Ces gloires locales renaissent après une longue éclipse.

Condrieu est très pittoresque, grâce au fleuve, grâce aux ruines d'un vieux château ; c'est le type le plus complet des bourgades riveraines du Rhône, avec leurs étroites rues en pente pavées de galets et parcourues au milieu par un ruisselet. De vieilles maisons aux larges auvents, une belle église romane donnent quelque attrait à la tranquille et silencieuse cité. Condrieu est habité par une population de cultivateurs, de manouvriers et de brodeuses. Jadis la plupart des conducteurs de bateau sur le Rhône venaient d'ici et des villages voisins : Chavanay et Saint-Pierre-de-Bœuf. La diminution du nombre des bateaux a porté un coup sensible à cette vocation ; cependant Condrieu fournit encore beaucoup d'hommes aux équipages des vapeurs du Rhône, aux bateaux-mouches de Lyon, pépinière des pilotes de la Seine. Un grand nombre des capitaines et des pilotes d'*Hirondelles* et de *Parisiens* sont nés à Condrieu. Rien ne forme mieux un marin de rivière que la difficile navigation du Rhône.



SAINTE-COLOMBE (RIVE DROITE DU RHÔNE)

Les vieux mariniers ne parlent pas sans amertume de ce temps regretté où le grand fleuve, alors indompté, sans digues, sans autre pont que le pont Saint-Esprit, sans chemin de fer sur ses rives, était le grand trait d'union entre le centre de la France et la mer. Alors on vit jusqu'à 1,800 bateaux descendre le Rhône : rigues et penelles, cyslandes et savoyardes, sans compter les barques et

Digitized by Google

les radeaux. Cinq cents de ces embarcations, construites sur l'Ain où le Haut-Rhône, en planches de sapin, ne faisaient qu'un voyage; arrivées à Beaucaire ou à Arles, elles étaient dépecées et le bois était vendu jusqu'à Marseille et à Cette comme bois de construction. Treize cents autres remontaient avec les sels, les vins et les huiles du Midi, les blés et les laines de l'Orient, répandant dans la France entière ces précieux éléments de commerce et d'industrie.

A la descente cela allait tout seul, les mariniers de Condrieu se rendaient de Lyon à Arles en trois ou cinq jours. A l'avant, de beaux chevaux étaient installés devant un ratelier bien garni, se préparant ainsi aux fatigues de la remonte.

Pour gagner Lyon, on formait un convoi de cinq ou six barques. Soixante chevaux s'attelaient à cette file de grandes embarcations et, pendant un mois, marchant le plus souvent dans l'eau, sur les bancs de gravier, la remorquaient lentement sur les eaux rapides. Aujourd'hui le halage a disparu, mais la peinture nous en a conservé le souvenir : il y a au musée de Lyon un tableau représentant ces puissants attelages remontant le fleuve.

La vapeur a tué cette intéressante industrie. Ce qui reste de navigation sur cette partie du Rhône, se fait au moyen de grands navires à aubes, longs parfois de 150 mètres, où le rôle du marinier est encore capital puisqu'il faut tenir la barre et diriger l'immense bateau, mais une quinzaine de ces vapeurs suffisent aujourd'hui au transport et au remorquage; aussi la population riveraine du Rhône a dû chercher d'autres ressources.

L'industrie principale de Condrieu et de son faubourg des Roches, dans l'Isère, est la broderie. De temps immémorial, les femmes de bateliers ont brodé la dentelle pour Lyon.

Longtemps ce fut la fortune du pays. L'introduction des machines et les variations de la mode ont bien modifié les choses; cependant Condrieu seul compte mille brodeuses à la main et deux cents quarante-cinq à la machine. Avec celle-ci, quand le travail marche, une ouvrière gagne 2 francs, 2 fr. 50 par jour, et même davantage. A la main on se fait à peine dix sous par jour, cinq sous pour la ménagère qui entretient sa maison et soigne ses enfants. Cette industrie donne à Condrieu son allure de calme et de douceur; par les belles après-midi, ce ne sont devant les portes qu'ouvrières maniant fébrilement l'aiguille ou assises devant leurs carreaux et entre-croisant activement les fuseaux.

La colline qui abrite Condrieu des vents du nord est un des contreforts du Pilat. Des bords du Rhône et surtout des ruines du château la vue est sublime sur la majestueuse montagne. De là aussi, par les temps clairs, on aperçoit au loin, toute blanche et rose, la chaîne étincelante des Alpes, du mont Blanc à l'Obiou.

Malgré la splendeur des horizons, le regard revient toujours à la large vallée où court le Rhône, avec ses pentes couvertes de vignes et ses vergers se prolongeant jusqu'aux tours monumentales de Vienne. C'est peut-être la partie la plus belle de cette merveilleuse vallée du Rhône, trop méconnue aujourd'hui.

ARDOUIN-DUMAZET.

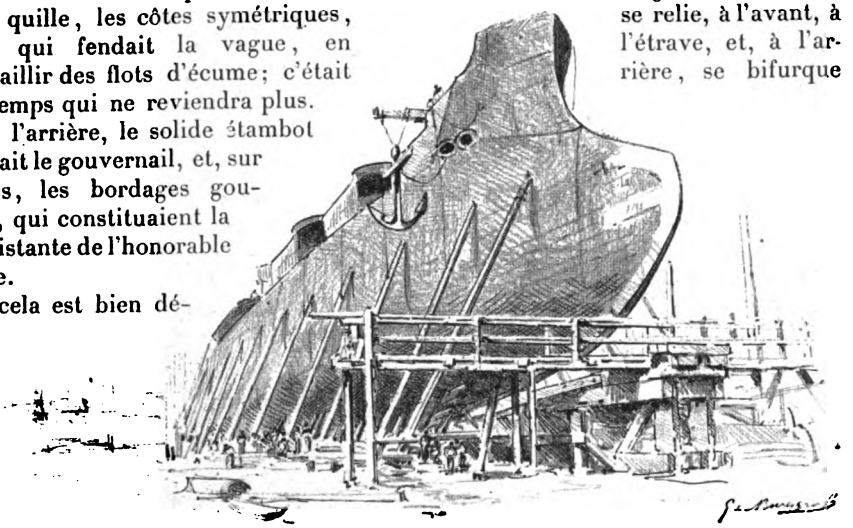
Digitized by Google

# COMMENT ON CONSTRUIT UN CUIRASSÉ

Qui d'entre nous n'a vu, soit dans un port de mer, soit sur le bord d'un fleuve, la carcasse lamentable d'un vieux navire en bois, pauvre épave abandonnée, après de longs et loyaux services, à la curiosité des promeneurs, en attendant qu'elle soit dépecée et vendue comme bois de chauffage? La structure du coureur des mers saute à l'œil du premier venu : voici la quille, les côtes symétriques, l'étrave qui fendait la vague, en faisant jaillir des flots d'écume; c'était le bon temps qui ne reviendra plus. Voici, à l'arrière, le solide étambot qui portait le gouvernail, et, sur les côtés, les bordages goudronnés, qui constituaient la peau résistante de l'honorable squelette.

Tout cela est bien démodé aujourd'hui. Aux navires en bois ont succédé les navires en fer et en acier, plus légers, plus solides, que l'on revêt d'une cuirasse, d'une armure, comme un preux chevalier partant pour la bataille. Les organes de ce chevalier des mers sont plus compliqués, et, par suite, moins connus que ceux de l'ancien navire en bois. Noë, le vieil ingénieur, qui, du moins, a eu le mérite de commencer, serait le premier à s'incliner devant la science des ingénieurs modernes, qui ont conçu nos grands cuirassés et nos croiseurs de haute mer.

La *quille*, comme une arête gigantesque, constitue l'épine dorsale des nouveaux monstres : elle assure leur solidité dans le sens de la longueur. Ce n'est plus, comme jadis, une simple poutre. Elle se compose d'une partie plate, formée de deux épaisseurs de tôle de 20 millimètres; au milieu de cette gigantesque semelle s'élève verticalement une tôle d'acier, haute de 1 mètre, épaisse de 10 à 15 millimètres, qu'on nomme *carlingue*. La carlingue se relie, à l'avant, à l'étrave, et, à l'arrière, se bifurque pour recevoir solidement l'étambot.



Le cuirassé sur son chantier de construction.

La carlingue porte également le nom de *lisse* centrale.

La carcasse prend appui sur cet ensemble rigide qui constitue la quille (fig. 1).

Cette carcasse se compose de *couples* et de *lisses*.

Les couples représentent les côtes en bois des anciens navires. Elles sont écartées, en moyenne, de $1^{m},20$, sauf à hauteur de la chambre des machines, à laquelle elles servent de point d'appui : en ce point, leur écartement est diminué de près de moitié.

Les *lisses*, au nombre de cinq (fig. 2), sont placées normalement aux couples.

Les lisses, comme les couples, sont

Digitized by Google

des plaques épaisses de tôle d'acier que l'on relie entre elles par des pièces en forme d'équerre, nommées *cornières*.

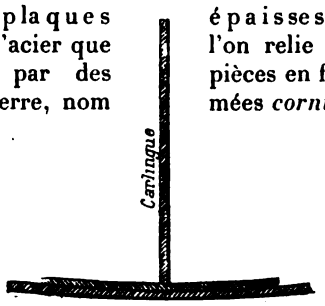



Fig. 1. — Quille et fausse quille.

Tous les assemblages de pièces se font au moyen de *rivets* et de *couvre-joints*. Les rivets sont *fraisés*, c'est-à-dire terminés à leurs extrémités par des parties tronc-coniques, qui assurent leur liaison avec les pièces qu'ils relient; les rivets remplacent les clous ou les chevilles en usage dans la construction des navires en bois.

Le passage des rivets dans les plaques est percé au *foret* avec une précision mathématique.

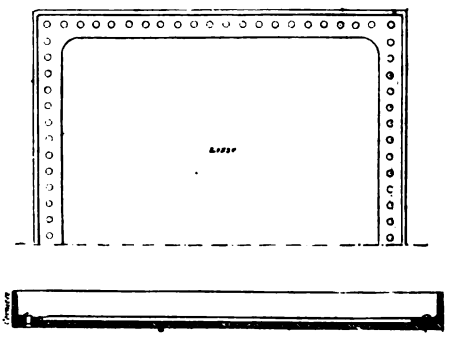


Fig. 2. — Les lisses et les cornières.

Quand les pièces à assembler sont trop épaisses pour que les rivets les traversent de part en part, les rivets sont, pour ainsi dire, noyés dans l'une d'entre elles, et portent alors le nom significatif de *prisonnier*.

En nous plaçant à l'intérieur du cuirassé, l'ensemble des couples et des lisses nous apparaîtrait sous la forme d'une immense bibliothèque, à surface courbe, dont les couples seraient les montants, et les lisses, les rayons.

Fermons maintenant cette bibliothèque, de manière à la transformer en une sorte de buffet, aux nombreux compartiments, aux centaines d'alvéoles. La paroi extérieure sera le *bordé;* la paroi intérieure prendra le nom de *vaigre*, et cet ensemble de compartiments étanches formera la double écorce, la double coque du monstre (fig. 3).

Pour consolider la charpente, pour

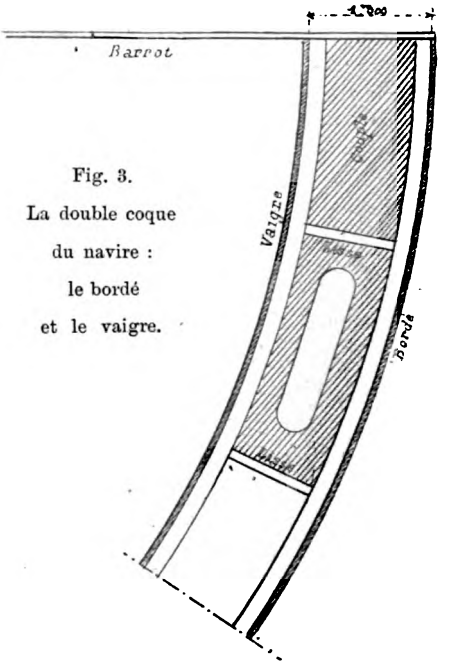



Fig. 3.
La double coque du navire : le bordé et le vaigre.

empêcher que, sous la pression de l'eau, la double coque ne s'aplatisse ou ne se déforme, on place, entre les couples, des barres horizontales, nommées *barrots* ou *baux*, qui serviront en même temps de points d'appui aux différents ponts.

On conçoit aisément que la disposition en « double coque » est un gage de sécurité pour le navire. Si le bordé vient à se crever sous un choc quelconque, — abordage de navires ou rencontre d'un rocher, d'un écueil, — l'eau pénètre dans les alvéoles, les remplit, mais ne

Digitized by Google

traverse pas le *vaigre*, c'est-à-dire l'écorce interne. La cale, ou intérieur même du vaisseau, demeure étanche, et, résultat final, le navire est alourdi, il titube un peu, comme un blessé qui n'est plus sûr de son parfait équilibre; mais, grâce à sa double peau, il peut regagner l'infirmerie ou l'hôpital, c'est-

corps. A la rigueur, il pourrait déjà flotter et mériter les noms de « Redoutable », de « Formidable » dont nous le baptiserons, quand il en sera vraiment digne !

Examinons maintenant le ventre du poisson. De grandes cloisons, complètement étanches, sont aménagées en

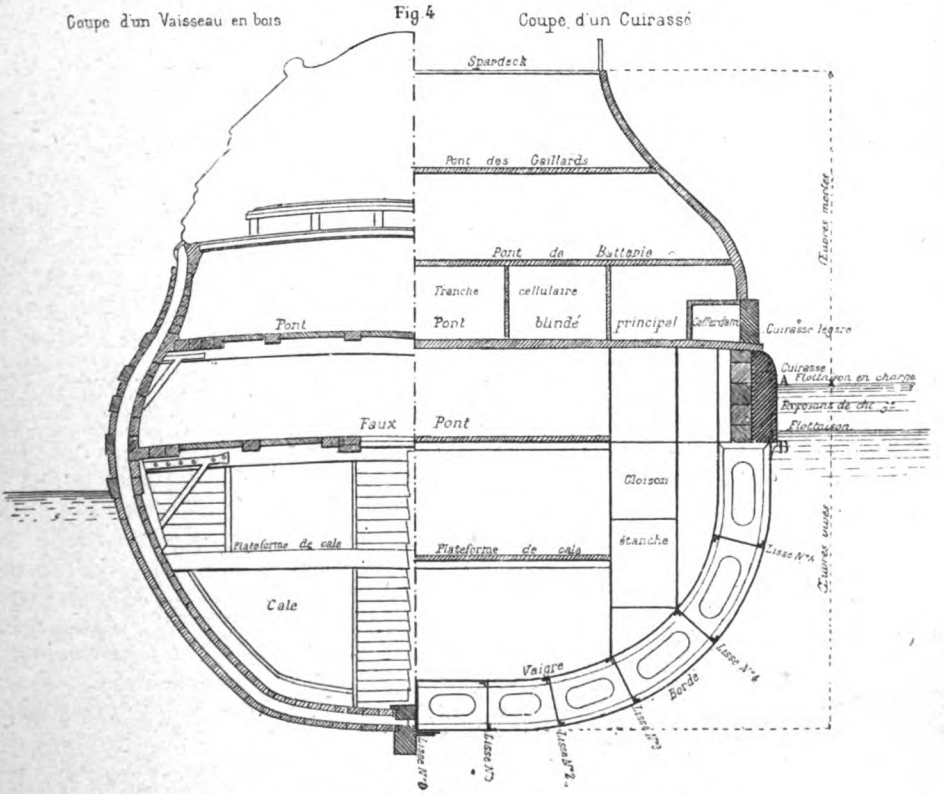



Fig. 4. — Coupe d'un ancien vaisseau en bois et coupe d'un cuirassé.

à-dire, un port et une cale de raboub.

Voilà le monstre déjà doté de son épine dorsale, de ses côtes et de ses flancs. Terminons-le, à l'avant, par un nez solide, en acier forgé, l'*étrave*, qui servira de base à l'éperon, fermons-le à l'arrière par une autre pièce en acier forgé, l'*étambot*, dans lequel passera le gouvernail, mettons-lui un couvercle solide, défiant la morsure des projectiles, qui sera le *pont blindé principal*, et le gros poisson commencera à prendre

arrière du vaigre; c'est une nouvelle ceinture de sauvetage, plus puissante encore que les compartiments de la double coque. C'est un nouveau gage de sécurité, en cas d'avaries et de blessure grave, causée par les projectiles, les torpilles ou la rencontre des écueils. Enfin, le grand coffre intérieur, l'abdomen, est divisé en deux parties principales par la plate-forme de cale et le faux pont (fig. 4).

L'ensemble du corps que nous venons

Digitized by Google

de décrire est destiné à vivre sous l'eau, ou à peu près. C'est la fondation, la base du navire, qui s'enfonce dans la mer jusqu'au niveau B quand il est allégé, et jusqu'au niveau A, quand il est en pleine charge. Toute la partie comprise entre le niveau A et la quille constitue ce que l'on nomme les *œuvres vives;* c'est la partie vitale du navire, quand cette partie est lésée, le navire est frappé au cœur et sa mort est prochaine. La portion comprise entre les niveaux A et B se nomme l'*exposant de charge.*

Tout ce qui se trouve au-dessus du niveau A prend le nom d'*œuvres mortes,* probablement parce que ces nouveaux organes, que nous décrirons tout à l'heure, sont destinés à mourir, à être rasés par les projectiles ennemis. Mais si cette destruction se produit, le navire ne sera pas mort pour cela. Nous fixerons notre pavillon mutilé, mais toujours fier et radieux, à la glorieuse épave, que les vagues balayeront sans la submerger, « *fluctuat nec mergitur* », comme l'honneur de la patrie !

Élevons-nous au-dessus du pont blindé principal et passons aux œuvres *mortes* ou *légères,* dont l'ensemble forme la partie visible du navire, le *château* qui domine les fondations. Sa hauteur est aussi grande que celle de la partie submergée. La surface en est concave : nous y rencontrons successivement trois nouveaux ponts, distants d'environ 2 mètres, d'abord le pont intermédiaire ou de *batterie;* au-dessus, le pont des *gaillards,* qui ne porte plus d'artillerie; enfin le pont supérieur, ou *spardeck.*

Les gros canons sont enfermés dans des *tourelles* blindées séparées, qui reposent solidement sur le fond du navire et font corps avec lui.

Arrêtons-nous un peu d'étage en étage, pour ne pas nous fatiguer et prendre le temps de mieux voir.

L'ossature des œuvres légères est, comme leur nom l'indique, plus légère, moins massive, que celle des œuvres vives. Elle ne fait pas corps avec ces dernières, afin que sa destruction, malheureusement trop probable, ne compromette pas le salut du navire.

La tranche qui s'étend entre le pont blindé principal et le pont de batterie est fractionnée en compartiments et porte le nom de tranche *cellulaire.* L'ensemble des cloisons les plus voisines du bord extérieur du navire forme comme un long couloir, appelé *cofferdam.* On y place souvent, surtout dans la marine anglaise, des approvisionnements de charbon.

L'entrepont, compris entre le pont de batterie et le pont des gaillards, n'est pas compartimenté.

C'est sur le pont des gaillards que combattent nos « gaillards » de matelots. Les constructions légères qui le surmontent s'appellent *rouffles, tengue* à l'avant, *dunette* à l'arrière du navire. Une sorte de plafond relie la tengue et la dunette et court tout le long du bâtiment ; c'est un abri pour nos braves marins pendant le combat. Cet abri porte le nom de *passavants,* et, lorsqu'il forme un pont continu, celui de *spardeck* (fig. 4).

Enfin, dominant le tout, vient la plateforme de la passerelle, sur laquelle se tiennent les officiers de quart et les timoniers, dont le rôle est de tout voir, pendant le combat, pendant la tempête, au milieu des éclats d'obus, des balles, des embruns et des flots d'écume. Ils se cramponnent à leur poste, ils s'y font attacher au besoin, — attacher comme le drapeau. C'est bien d'eux que nous pouvons dire :

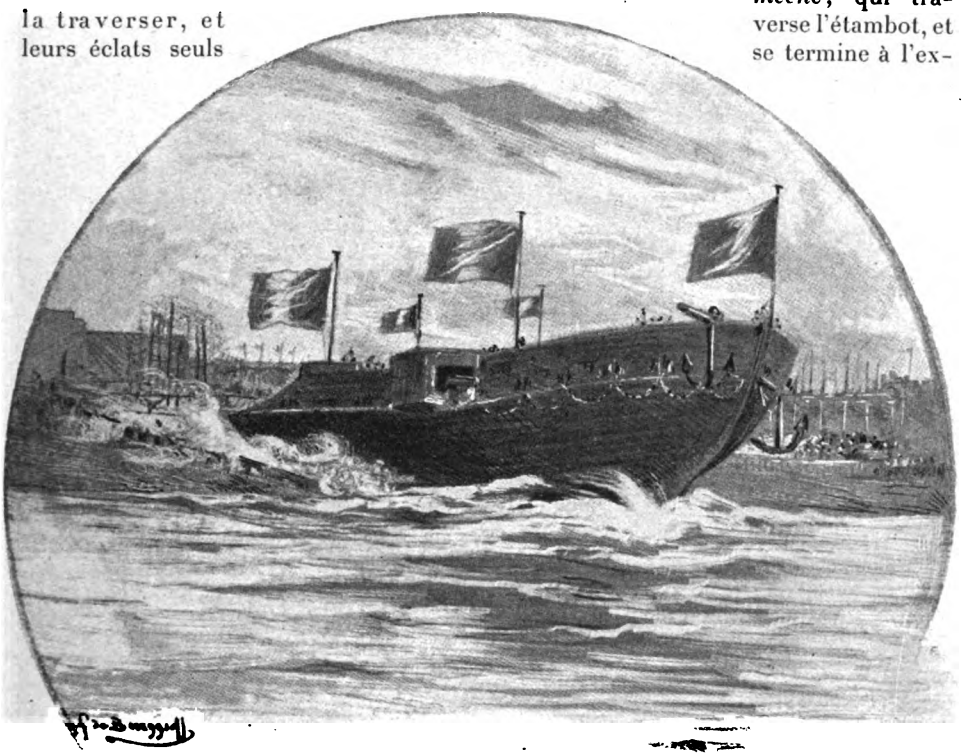
*Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ !*

Le chevalier des mers, — le formidable navire, — est maintenant devant nous, doté de ses principaux organes. Il faut leur donner une armure : cette armure, c'est la *cuirasse,* qui le protège dans la zone de l'exposant de charge, à hauteur de la flottaison, du niveau A (fig. 4), au-dessous duquel elle descend de $1^{m},50$ environ. Sa hauteur totale est de 2 mètres et son épaisseur de $0^{m},50$. Le pont blindé principal s'appuie sur la tranche supérieure de cette redoutable ceinture, sur

Digitized by Google

laquelle les projectiles viendront émousser leur pointe, s'incruster peut-être, mais qu'ils ne perceront pas, si l'art du constructeur et le Dieu des armées nous protègent.

En vue de rendre l'action des projectiles moins dangereux pour le pont blindé, une cuirasse plus légère s'élève au-dessus de la première ; les projectiles éclateront avant de la traverser, et leurs éclats seuls atteindront le pont, dont l'épaisseur est assez forte pour mépriser cette grêle, si menaçante qu'elle paraisse.



Le lancement.

Notre chevalier a revêtu sa cuirasse ; mettons-lui son casque pointu, qui lui couvrira la tête lorsqu'il se précipitera sur l'ennemi, comme un bélier, dans le combat corps à corps. C'est l'*éperon*, formé par les dernières plaques de la cuirasse et prolongeant l'étrave. Notre cuirassé devient un espadon gigantesque ! L'étrave est consolidée, en arrière de l'éperon, par un ensemble de compartiments aussi résistants, aussi rigides que possible. Sur quelques navires, l'éperon est constitué par une forte pièce d'acier, distincte de la cuirasse, mais ce dispositif n'a pas semblé aux ingénieurs aussi avantageux que le précédent.

Le gouvernail n'est autre qu'une plaque d'acier forgé ou moulé, nommée *safran*, mobile autour d'un axe, ou *mèche*, qui traverse l'étambot, et se termine à l'extérieur, par des barres de manœuvre, actionnées par la vapeur ou l'eau comprimée. Quand le safran se prolonge au delà de son axe, il est dit *compensé*.

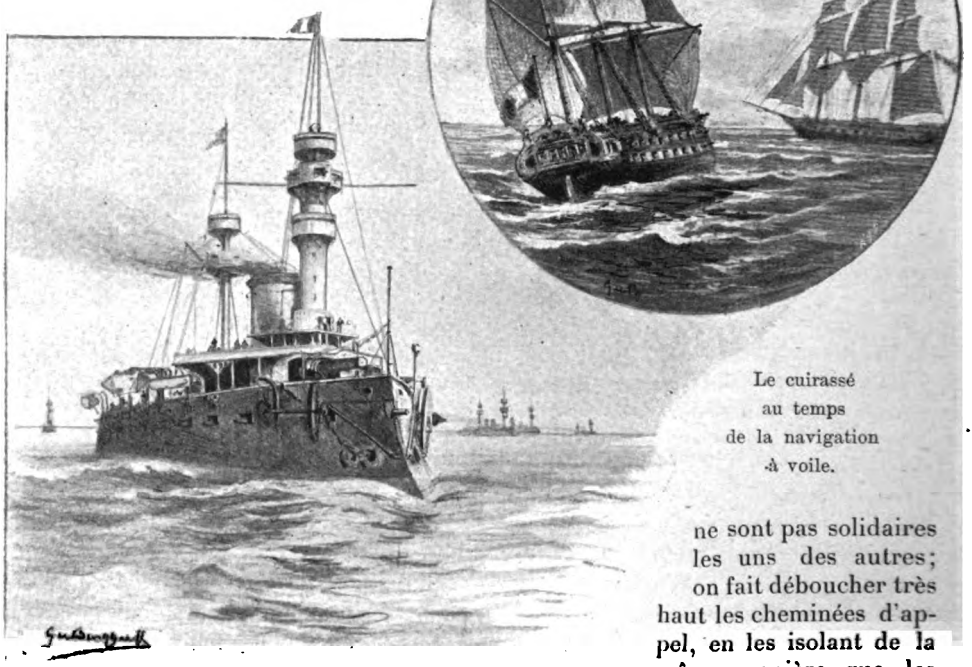
Quel que soit le mode de construction du gouvernail, on le commande depuis la tourelle, et, par suite d'un dispositif des plus ingénieux, dans lequel intervient l'électricité, un cadran reproduit, sous les yeux de l'officier qui a donné la direction, le mouvement angulaire exécuté par le gouvernail. C'est une causerie entre deux interlocuteurs, et une causerie

Digitized by Google

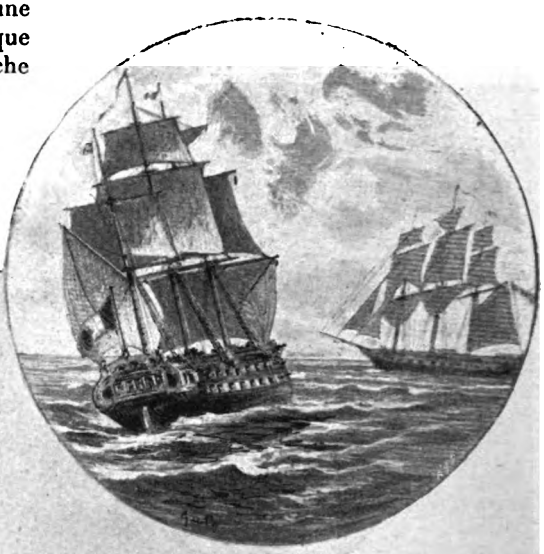
sans discussion, ce qui a bien son prix.

Dans toutes les constructions qui précédent, nous n'avons employé que le fer et l'acier, du moins à peu près. Pour rendre hommage à la vérité, nous devons dire que la cuirasse repose sur une épaisse matelassure de madriers, et que les ponts sont recouverts d'une couche de bois ou d'une couche de linoléum, ce qui est encore préférable.

Le navire est vraiment un être vivant : il faut qu'il respire ; il est sujet à l'hydropisie, quand l'eau s'y introduit ; enfin, il a des maladies de peau.



Le cuirassé moderne.



Le cuirassé au temps de la navigation à voile.

L'air est indispensable aux marins qui l'habitent ; le charbon exhale des gaz dangereux qu'il faut évacuer ; l'air est indispensable pour le fonctionnement des machines. On l'introduit, au-dessus du pont blindé, au moyen de manchons que l'on oriente d'une façon convenable, et on expulse de même l'air ou les gaz délétères. Au-dessous du pont blindé, dans les compartiments multiples dont nous avons parlé, l'introduction, comme l'expulsion, est plus difficile. Il faut organiser autant de conduits que de compartiments, puisque ces compartiments ne sont pas solidaires les uns des autres ; on fait déboucher très haut les cheminées d'appel, en les isolant de la même manière que les tuyaux d'introduction. Tout ce système de ventilation doit être étudié d'avance, et son aménagement doit marcher de pair avec la construction du navire : il ne faut pas faire, comme on dit, l'escalier après la maison.

Pour évacuer l'eau qui sert à laver le navire ou qu'une fissure pourrait introduire dans son intérieur, on installe tout un système de drainage, dont l'organe principal est un collecteur central placé au-dessous du vaigre, et l'on met

Digitized by Google

en action, soit à la vapeur, soit à la main, une infinité de pompes qu'il serait trop long de décrire.

Quant aux maladies de peau, elles sont nombreuses et proviennent de l'action corrosive de l'eau de mer. Si l'on n'y

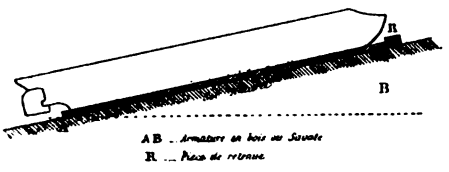



Fig. 5. — Le navire reposant sur la savate.

prend garde, les tôles se piquent, se rongent, il se forme des écailles qui se détachent et laissent à nu des ulcères. Il faut soigner le monstre : on l'enduit, à cet effet, de plusieurs couches de minium et de peinture; quand il est marqué de taches de petite vérole, on le panse avec de l'eau acidulée, comme un enfant. Les couches de peinture servent aussi à dissimuler sa présence ; une teinte grise ou jaunâtre lui permet de se faufiler plus aisément, sans être aperçu, dans la brume, dans le brouillard, à travers les embruns. Chaque nation a sa teinte spéciale. Enfin, on l'enduit parfois de couches épaisses de suif, qui protègent sa carcasse et qui, lorsqu'elles tombent, laissent les tôles dans un état parfait de propreté.

Ainsi soigné, choyé, le monstre peut garder pendant quarante ans un joyeux aspect de jeunesse.

Monstre ou chevalier, le navire, bardé de fer du pont jusqu'à la quille, n'est pas fait pour vivre sur la terre ferme; ce qu'il lui faut, ce sont les eaux profondes, les vagues mugissantes, et, plus tard, le bruit des combats. Hâtons-nous donc de le rendre, ou plutôt de le présenter à son élément favori, avant qu'il ne se plaigne de la grandeur qui l'attache au rivage.

La chose ne serait pas commode, si les précautions les plus minutieuses n'étaient prises depuis le jour même où la construction du navire a commencé. Le colosse pèse près de deux millions de kilogrammes, et pareille masse ne se manie pas comme un simple canot de plaisance. Quelles angoisses, à la pensée que le premier bain de mer pourrait lui être fatal, qu'un défaut de conformation pourrait altérer son équilibre! Quel désespoir s'il allait faire la culbute comme un petit canard, ou simplement se coucher paresseusement sur le flanc, à la sortie des chantiers!

La première précaution à prendre est de construire le navire à proximité d'une eau profonde, par exemple à l'embouchure d'un grand fleuve, là où la marée est régulière et le fond solide. Ensuite, il faut se garder de placer la quille horizontale et de la faire reposer sur le sol lui-même, dans lequel le poids du navire creuserait peu à peu une ornière, un lit, d'où les efforts les plus puissants ne pourraient plus jamais le faire démarrer. On donne donc à la quille une inclinaison convenable, 10 degrés environ, et l'on dispose sous elle une série de pièces de bois, dont la longueur égale à peu près

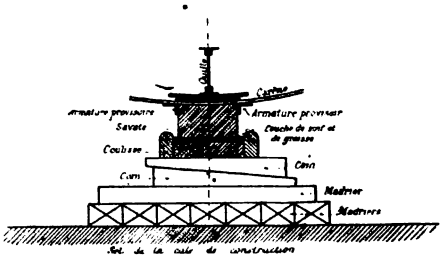



Fig. 6. — La coulisse en bois sur laquelle porte le navire en lancement.

celle du navire et qui porte le nom pittoresque de *savate* (fig. 5.). La savate est reliée au corps du vaisseau par des armatures provisoires, qu'on enlèvera plus tard; ce serait un joli scandale que de voir un cuirassé en savates! En attendant, elle fait corps avec lui et repose elle-même sur une *coulisse* en bois, recouverte d'une couche épaisse de suif et de graisse, sur laquelle elle glissera en emportant le navire (fig. 6).

Digitized by Google

Pour prévenir les chutes de côté, on dispose de même, sur chaque flanc de la carène, deux fortes pièces longitudinales, ou *ventrières* (fig. 7), qu'un léger intervalle sépare d'une charpente fixe, ou *couette,* solidement arc-boutée sur

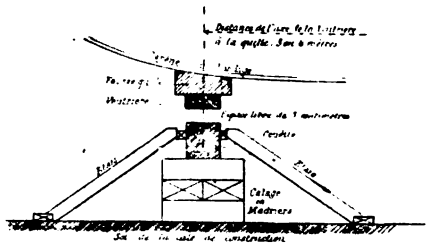



Fig. 7. — Les ventrières et les étais.

le sol. Si le navire s'inclinait par malheur au moment du lancement, la ventrière porterait sur la couette, et, fort de ce point d'appui, honteux de sa maladresse, le cuirassé reprendrait bien vite sa position verticale et sa course rectiligne.

C'est par l'arrière, et non par l'avant, que le lancement s'opère, et en voici la raison. Le tirant d'eau est plus grand à l'arrière qu'à l'avant ; dès que l'arrière est dans l'eau, le navire est dans une position très voisine de son équilibre normal ; il n'a qu'à baisser un peu le nez pour être tout à fait d'aplomb. Si l'on commettait la faute de le lancer par l'avant, il piquerait une véritable tête, et ne pourrait se relever sans des mouvements et des à-coups dangereux.

Voilà donc le navire en équilibre sur sa savate inclinée, muni de ses deux ventrières et maintenu par une quantité d'étais latéraux. La savate est fixée à l'avant, c'est-à-dire du côté opposé au lancement, par une pièce dite de *retenue* (fig. 8) qui la relie à la terre ferme. Il nous suffira, pour lui donner carrière, de scier sans danger la retenue. La privation de retenue équivaudra pour notre élève à la liberté, et Dieu sait s'il est empressé à en profiter ! La pièce n'est pas encore complètement sciée que le voilà parti, triomphalement ; la masse est si grande, que le frottement enflamme la savate, la graisse et le suif ; mais peu nous importe cet incendie bienfaisant, que deux ou trois pompes éteindront bientôt. C'est au milieu de la fumée, puis d'un flot d'écume, que le cuirassé pénètre dans la mer, salué par des cris d'orgueil et de joie, pavoisé, couronné de fleurs, mais moins beau, sans doute, qu'aux jours de bataille, où le nuage sera de poudre, où la fumée aura des reflets sanglants, où il n'y aura pas des drapeaux, mais un drapeau, un seul, celui de la patrie, qu'on cloue, mais qu'on ne rend jamais !

Les ingénieurs ont si bien fait leurs calculs qu'il suffit, pour lancer un navire, d'avoir devant lui un champ libre qui ne dépasse guère deux fois sa longueur !

Jadis, la retenue, moins savamment placée, ne pouvait être rompue sans danger pour l'opérateur. Aussi choisissait-on, pour cette tâche difficile, un criminel endurci, déjà condamné à mort, auquel on faisait grâce de la vie, si le navire consentait à ne pas l'écraser. Vérité ou légende, le fait n'est pas moins curieux, et la comparaison entre les deux modes de lancement est tout à

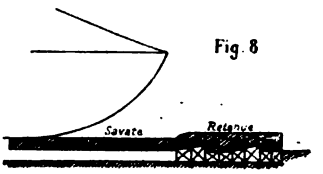


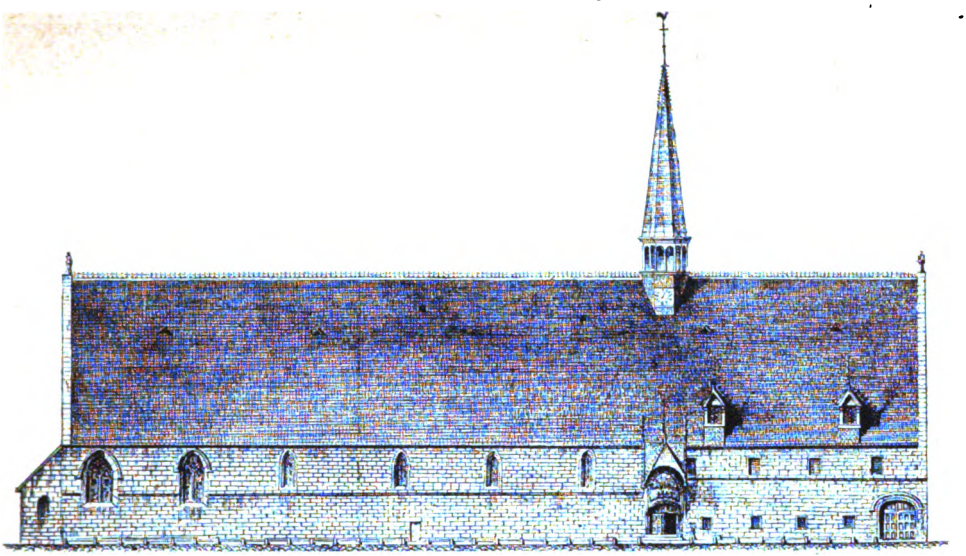

Fig. 8

l'honneur de nos ingénieurs modernes.

Et maintenant nous donnons rendez-vous au lecteur, dans un prochain article, pour lui dépeindre l'armement du navire, ses machines, et pour lui donner carrière dans la haute mer, où nous lui souhaiterons bonne chance, bon voyage, et surtout heureux retour dans la mère patrie.

MAX DE NANSOUTY.

Digitized by Google



LA FAÇADE EXTÉRIEURE DE L'HÔPITAL SUR LA RUE

# L'HOPITAL DE BEAUNE

L'hôpital de Beaune est le plus complet monument du xv^e^ siècle qui soit parvenu jusqu'à nous intact, sans altération comme sans changement de destination. Fondé comme hôpital il y a quatre cent cinquante ans, il est encore aujourd'hui le même hôpital, régi par les mêmes statuts, dirigé par la même communauté de religieuses. Quand vous mettez le pied au milieu de cette cour silencieuse et vivante pourtant, vous avez une parfaite impression du moyen âge ressuscité ; c'est une saisissante et remuante évocation.

Cette illusion s'établit encore mieux dans votre esprit quand vous voyez apparaître, sous l'ogive d'une porte, une femme vêtue exactement du costume d'Agnès Sorel : la robe blanche à longue traîne relevée sur le côté, et la haute cornette, le hénin avec le bavolet flottant sur les épaules. C'est l'uniforme donné par le fondateur aux religieuses, et demeuré intact à travers les siècles comme l'ordre et la règle. Hormis la maison Plantin, à Anvers, bien que celle-ci soit devenue un musée sans vie au contraire de l'hôpital de Beaune, il n'est pas en Europe un monument ayant autant gardé non seulement le style parfait, mais l'allure et le pittoresque de l'époque.

Quelques mots sur l'origine de cet hôpital. Il n'est pas né, comme beaucoup de ses semblables, de la générosité posthume d'un seigneur ou d'un bourgeois laissant, pour en faire un hospice, tel de ses immeubles dès lors aménagé pour la circonstance.

Son origine est plus exceptionnelle et plus précise. L'hôpital de Beaune a été créé par la générosité de Nicolas Rolin, chancelier du duc de Bourgogne, grand homme d'État qui fut, pour Philippe le Bon, ce que Colbert devait être plus tard pour Louis XIV. C'est peut-être à lui que la France doit la fin de la guerre de Cent ans, par sa participation au traité d'Arras qui chassa les Anglais, en réconciliant la maison de Bourgogne avec le trône de France. Arrivé au faîte des honneurs et de la richesse, le chancelier Rolin voulut s'assurer une place au paradis, désirant, pour l'intérêt de son salut, comme il le déclare naïvement dans la charte de fondation, « échanger par un heureux commerce, contre les biens célestes, les biens temporels qu'il doit à la divine bonté ».



Digitized by Google

En Bourgogne on est mordant, et l'on prétend (des méchantes langues sans doute) que Nicolas Rolin avait fait tant de pauvres dans sa vie, qu'il songea à les abriter après sa mort.

Quoi qu'il en soit, autorisé et privilégié spirituellement par une bulle d'Eugène IV, et temporellement par Philippe le Bon, l'hôpital de Beaune fut fondé en 1443.

LA PORTE D'ENTRÉE ET SON AUVENT

Nicolas Rolin fut secondé puissamment dans sa généreuse initiative par sa femme, Guigone de Salins, qui joua un rôle important dans cette magnifique institution.

Par une pensée assez élevée, Nicolas Rolin voulut que lorsque les pauvres étaient malades, ils fussent soignés avec tout le confortable et le luxe des riches seigneurs.

Aussi ordonna-t-il à son architecte, Jacques Wiscrère, de s'inspirer des plus beaux palais de l'époque pour la construction de son hôpital.

Il ne faut pas croire qu'au xv[e] siècle toutes les maisons aient affiché un luxe, une élégance semblables à ce qu'on trouve à cet hôpital. Les quelques édifices qui ont survécu de cette époque sont évidemment des maisons de seigneurs ou de riches bourgeois, par conséquent soignées et ouvragées tout particulièrement. Mais parmi tous ces monuments qui sont demeurés jusqu'à nous, l'Hôtel-Dieu de Beaune passe, à juste titre, pour le plus beau, le plus complet et le plus intéressant.

L'importance de la fondation de Nicolas Rolin, le luxe qu'il se proposait d'y développer ne furent pas sans attirer l'attention des souverains de l'époque, sollicités d'ailleurs par le généreux chancelier.

Philippe le Bon l'affranchit à tout jamais des redevances du fisc, et peu après Louis XI devait ratifier, en l'amplifiant même, cette décision.

Le pape Eugène IV combla le nouvel hospice d'indulgences et de bénédictions, et il lui envoya un trésor de saintes reliques avant même l'inauguration.

Cette œuvre grandiose fut entreprise en 1443 avec tant de magnificence, qu'elle demanda plus de huit ans pour être terminée. Le 31 décembre 1451, l'hôpital fut solennellement inauguré. Un pauvre en avait eu l'étrenne dès le 25 décembre.

L'édifice de Nicolas Rolin, solidement établi, devait traverser quatre siècles et demi sans que le temps parvînt à l'entamer, et arriver jusqu'à nos jours, vestige vivant et toujours jeune d'une époque si féconde en monuments merveilleux, mais exempt, par un heureux phénomène, de dévastations et de déprédations.

L'abbé Bavard, l'érudit historien de

Digitized by Google

l'Hôtel-Dieu de Beaune, l'a écrit avec raison : « L'ordonnance générale de ce monument est d'un majestueux aspect. Cependant, tant de profils varient sa structure, tant de détails accentués, mais complexes et capricieux, modifient les zones diverses qui en composent l'ensemble; tant de charmants accessoires expriment un caractère si particulier à chaque portion des lignes mères de l'édifice, qu'il en résulte pour le spectateur une impression confuse, difficile à vaincre, plus difficile encore à traduire. Cette maison ne peut être vraiment expliquée et comprise qu'à l'aide de l'illustration. »

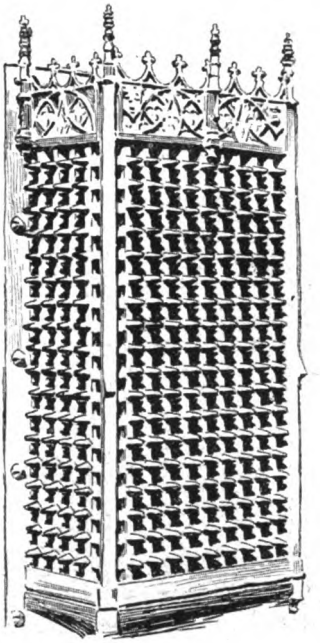
L'extérieur est plutôt sévère; un immense toit de 16 mètres de couche, autrement dit de hauteur en tenant compte de l'inclinaison, surmonte une longue muraille de 7 mètres de hauteur.

Mais, en dehors des six fenêtres gothiques qui donnent de la vie à cette construction, voici, au-dessus de la porte d'entrée, un auvent exquis de pittoresque avec ses quatre clochetons si gracieusement élancés et ornés de choux gothiques, son toit d'ardoises couronné par une mince dentelle de plomb.

Au sommet des quatre clochetons, délicieusement ouvragés, les statues en bois sculpté de saint Nicolas, de la sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste, et sur la girouette les armes des fondateurs.

Par-dessous, la voussure, peinte en bleu ciel semé d'étoiles, est soutenue par quatre nervures appuyées sur des anges et se réunissant au milieu dans les flancs d'un personnage grotesque, la physionomie moqueuse, mais d'une expression vivante au possible, comme généralement toutes ces caricatures du moyen âge.

La drôlerie de ce personnage a, paraît-il, une raison d'être assez humanitaire et amusante: son but est de ramener un peu de gaieté, un peu de sourire sur les lèvres des malades qu'on apporte à l'hôpital, étendus sur un brancard, et dont nécessairement les yeux sont frappés par cette grosse figure joviale au-dessus d'eux durant les quelques instants où les porteurs ralentissent le pas sous ce dais,



Le guichet de la porte d'entrée.

tandis qu'on leur ouvre les portes.

Remarquez encore combien hardiment cet auvent est accroché au mur, auquel il ne tient que par un seul côté malgré son poids respectable, ce qui ne l'empêche pas d'être là, solide et sans danger, depuis quatre cent cinquante ans.

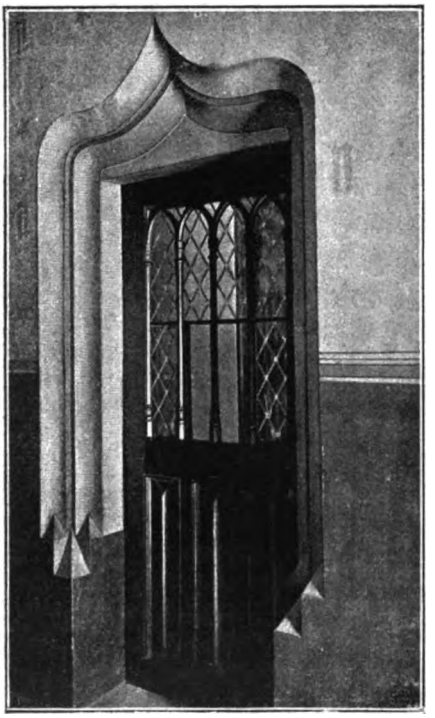
Le marteau.
(Clichés Bession.)

La porte ogivale qui a été réparée, mais qui est celle même de l'époque, est ornée, dans ses panneaux à serviettes finement sculptés, de deux merveilles de ferronnerie : la grille du guichet et le marteau où l'on voit une salamandre artistement ciselée guetter une mouche qu'on croirait naturelle.

Le portier, que nous trouvons dans sa

Digitized by Google

loge à droite, nous ouvre la grille de bois, tandis que nous admirons le coloris, d'un rouge harmonieux et chaud, des murs ornés des armes et de la devise des fondateurs, et nous entrons dans la cour d'honneur. En face de nous, sur un toit d'une hauteur de 10 ou 12 mètres, couvert de tuiles aux tons éteints, s'échelonnent en deux rangées superposées dix louvres,



LA LOGE DU PORTIER

cinq grands et cinq moyens, sans compter les lucarnes, destinés à inonder l'intérieur d'air et de lumière.

Chacun de ces louvres, déjà si élancés par eux-mêmes, est surmonté de clochetons d'un effet enthousiasmant, tant ils donnent d'envolée, de légèreté, de *chic* à cette façade; c'est une armée de lances ornementées, agrémentées de couronnes ducales, de girouettes armoriées, émergeant chacune d'une dentelle de plomb du plus gracieux effet.

Sur l'aile en retour, à gauche, vous rencontrez la même disposition avec deux grands louvres et un moyen; le toit est encore plus intéressant, car il est revêtu de tuiles, dorées ou vernies, qui dessinent de vastes losanges.

Les deux côtés du bâtiment, celui de gauche et celui de face, ont comme point de jonction une massive tourelle trouée de fenêtres gothiques et surmontée d'un long toit en éteignoir, bien entendu complété d'un clocheton semblable aux autres.

Sur ces deux côtés dans toute leur longueur règne au premier étage et au rez-de-chaussée une galerie couverte, sur laquelle s'ouvrent de place en place des fenêtres et des portes à ogive donnant accès aux diverses pièces.

Ici apparaît une religieuse, là se promène un malade; c'est un va-et-vient incessant qui donne une vie pittoresque et animée à ce tableau et complète l'évocation du moyen âge. Sans grand effort d'imagination, on découvre même à certains malades une physionomie de personnages du xv$^{e}$ siècle, avec leurs figures rasées de vignerons et leur patois bourguignon aussi incompréhensible que le vieux français de Froissart.

Approchez-vous maintenant de ce puits dont l'élégante ferronnerie, émergeant au milieu d'un massif de fleurs et de verdure, a résisté comme le reste à quatre siècles et demi d'usage.

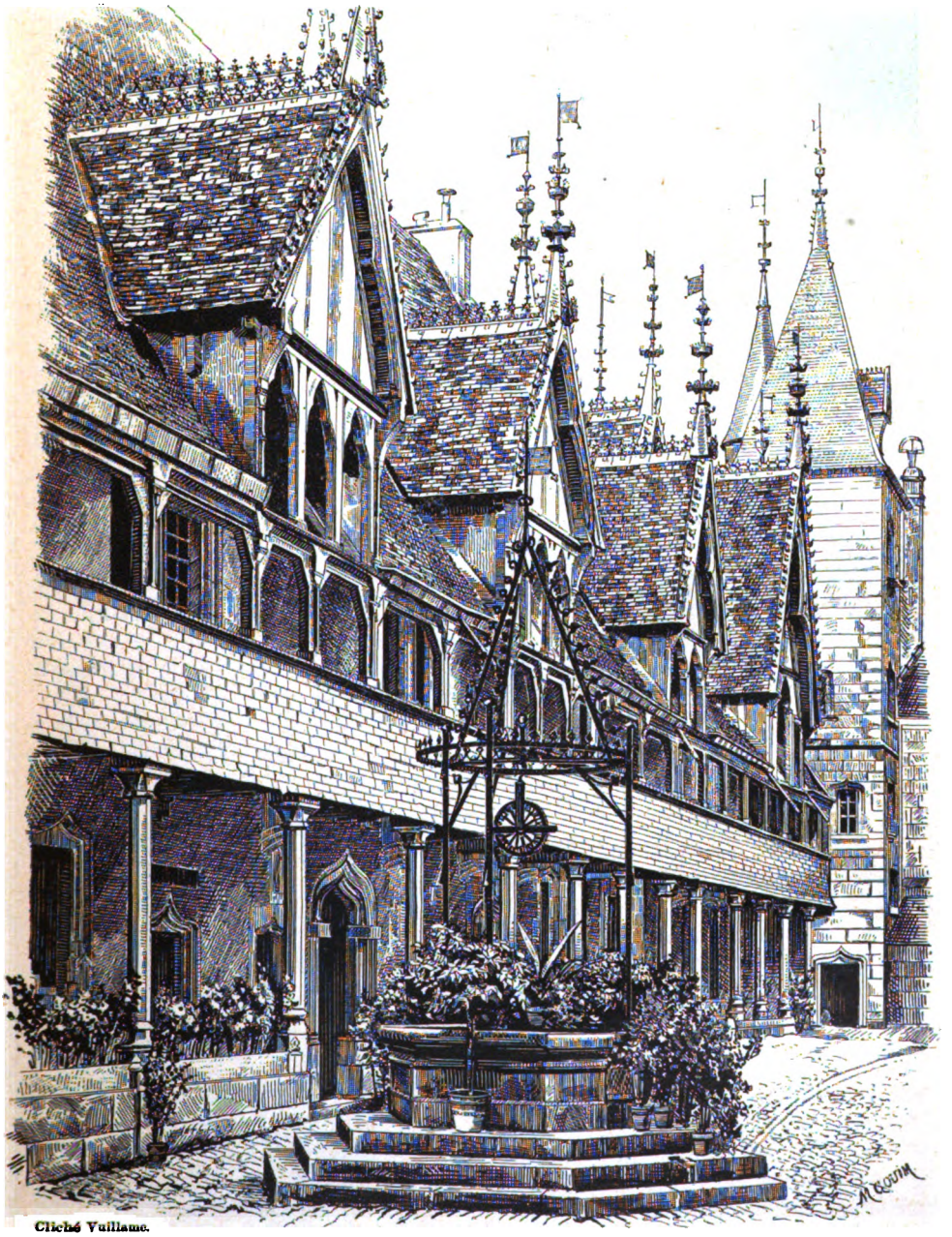
Gagnons l'angle droit de la cour pour monter au premier, par l'escalier situé dans la tourelle carrée, et, aussitôt la porte de la galerie ouverte, regardez l'enfilade de ce cloître, avec son retour sur la gauche que l'on devine.

Maintenant nous allons visiter l'intérieur de l'hôpital. Nous pénétrons dans la *grand'chambre,* en repassant par le couloir d'entrée qui nous a amené tout à l'heure dans la cour.

Cette grand'chambre est la première qui ait été ouverte aux malades, Nicolas Rolin lui-même en a surveillé la construction et l'aménagement. Inspiré par son idée qui était de faire une fondation pour l'amour de Dieu et de ses représentants sur cette terre les pauvres, selon

Digitized by Google

la parole de l'Évangile, il voulut que cette salle fût consacrée à Dieu en même temps qu'aux malades. Cette grille gothique que vous apercevez

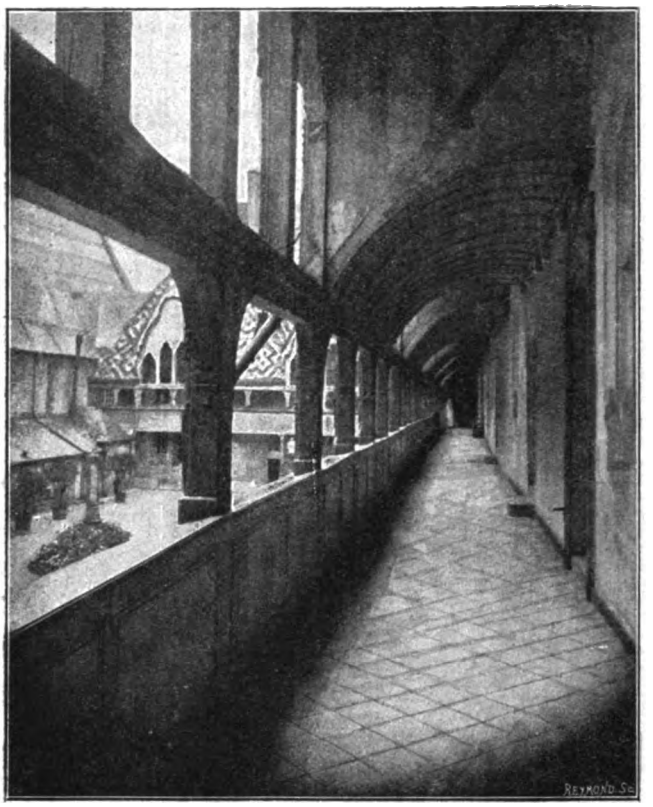


Cliché Vuillame.

LE GRAND BATIMENT FAISANT FACE A LA PORTE D'ENTRÉE

presque au bout a donc pour but de séparer, comme l'exigent les règlements de

Digitized by Google



LA GALERIE-CLOITRE DU PREMIER ÉTAGE

l'Église, la chapelle de la partie de la salle réservée aux malades.

Le dimanche ou les jours de fêtes, les grilles sont ouvertes et toute la salle devient alors la chapelle. Les malades peuvent assister, de leur lit, aux diverses cérémonies et entendre le sermon qui est prêché du haut de cette gracieuse chaire que vous voyez au milieu de la nef.

Ainsi que vous le remarquez sans doute, les lits, au lieu d'être, comme dans les autres hôpitaux, perpendiculaires aux murs des grands côtés, sont placés parallèlement. Du côté du mur, un couloir les dessert dans toute la longueur; c'est là que les malades s'habillent.

Si vous n'aperceviez les lits des malades, vous ne pourriez certainement vous imaginer que vous êtes dans une salle d'hôpital. Ses dimensions sont peu ordinaires, car elle mesure 72 mètres de long sur 14 mètres de large et 15 mètres de haut.

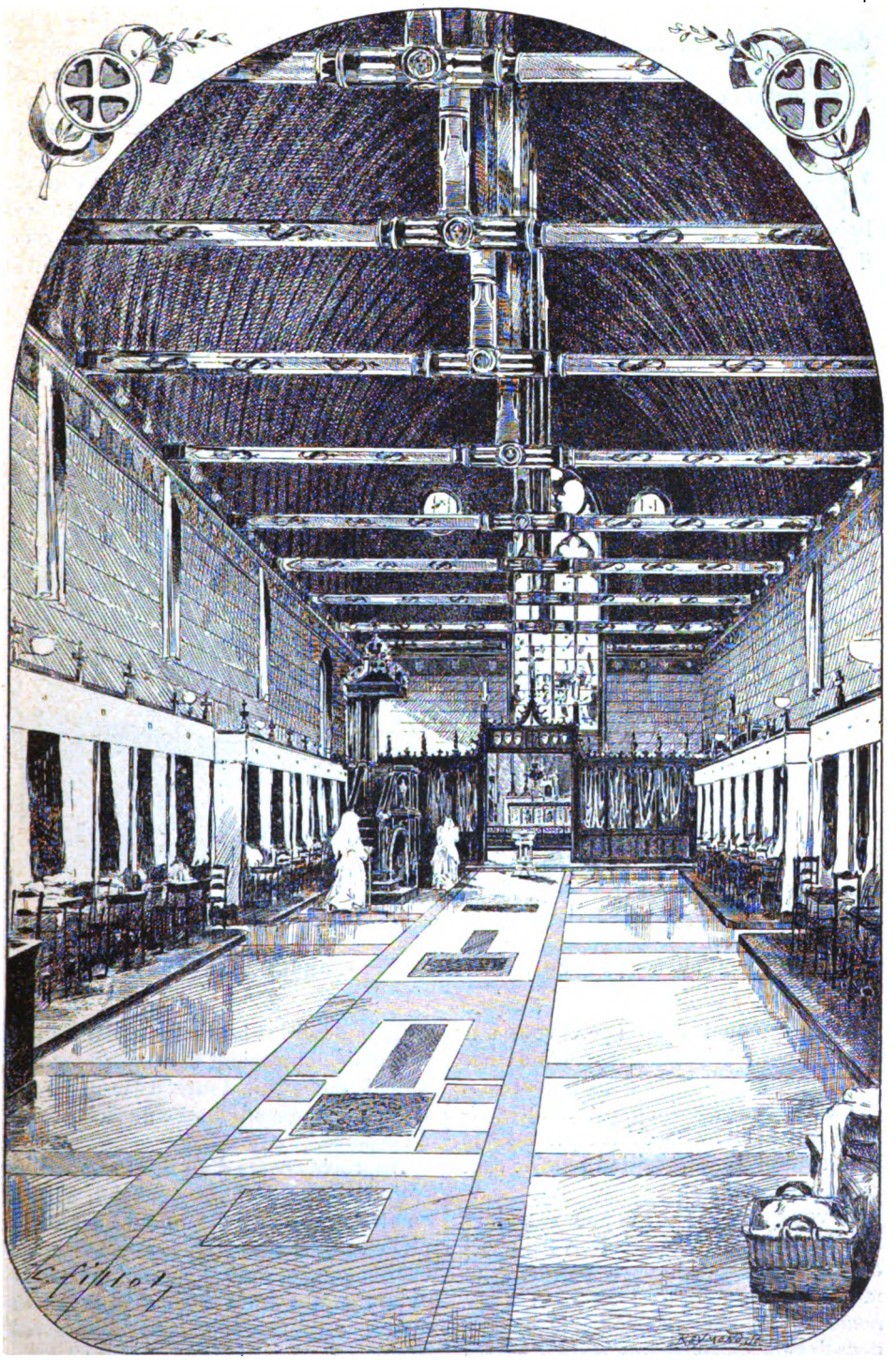
Sa voûte, d'une richesse et d'une hardiesse extrêmes, est lambrissée et décorée de peintures festonnées, chaudes et vives de ton, entremêlées des écussons des fondateurs et de ceux de Philippe le Bon et d'Isabeau de Portugal, sa femme.

Les arêtes polychromes de ses nervures tranchent heureusement sur le fond et viennent s'appuyer sur des modillons qui, au nombre de quarante-huit, représentent tous des sujets divers, une tête humaine intercalant toujours une tête fantastique de monstre ou d'animal.

De plus, les treize poutres transversales qui, à la base de la voûte, empêchent l'écartement des murailles, sont tenues, à chacune de leurs extrémités,

ECCE HOMO
(Sculpture du XVe siècle.)

Digitized by Google



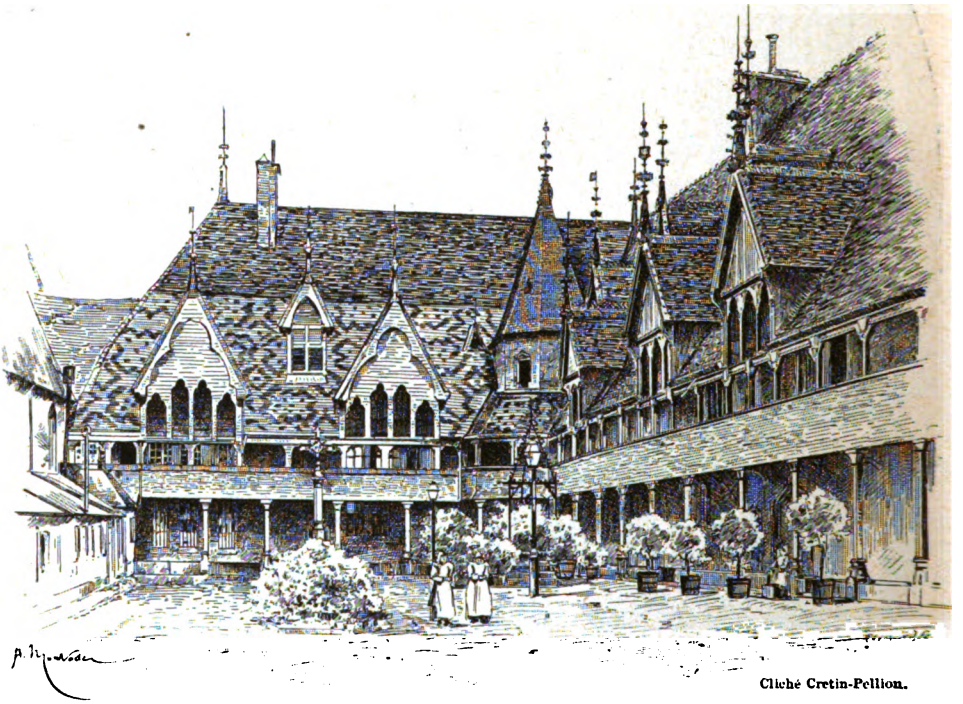
LA GRAND'CHAMBRE

Digitized by Google

dans la gueule de monstres tous différents les uns des autres. Dans cette salle, l'imagination de l'artiste s'est donc plu à créer soixante-quatorze types divers de têtes pour décorer la naissance de la voûte.

Par-dessus la haute grille gothique en bois séparant cette salle de la chapelle, qui en est le prolongement immédiat et dont le dortoir est tout proche, peuvent examiner s'il ne se passe rien d'anormal dans cette salle. Les pavés qui portent les armes et la devise des fondateurs ont été copiés sur ceux de l'époque; il en reste d'authentiques dans la salle du conseil.

Les rideaux en toile, blanche pendant l'été, en laine rouge l'hiver, ont remplacé les riches tapisseries à fond rouge



Cliché Cretin-Pellion.

AILE EN RETOUR A GAUCHE ET TOURELLE D'ANGLE

d'un seul tenant, nous apercevons une magnifique verrière qui représente entre autres personnages les deux fondateurs.

La lumière pénètre, par dix baies ogivales, dans cette salle où chaque malade peut avoir à sa disposition plus de cent mètres cubes d'air.

Si vous vous retournez pour examiner le côté où se trouve l'entrée, vous apercevez au-dessus de la porte un fort beau morceau de sculpture : c'est un *Ecce homo* datant du XV^e^ siècle; à gauche dans l'angle se trouve une sorte d'échauguette, du haut de laquelle les sœurs, avec la devise et les armes parlantes qui autrefois entouraient tous ces lits et devaient donner à toute cette salle un cachet plus grand encore de richesse et d'élégance.

Approchez-vous d'un lit et remarquez cette table, ce pichet, ce gobelet, ce plat en étain qu'on appelle un bouillon d'hôpital, cette chaise et jusqu'au bassin de chaise percée, qui sont, non plus des objets datant de la fondation, mais du moins des reproductions fidèles et exactes de ceux qui existaient du temps de Guigone et de Rolin.

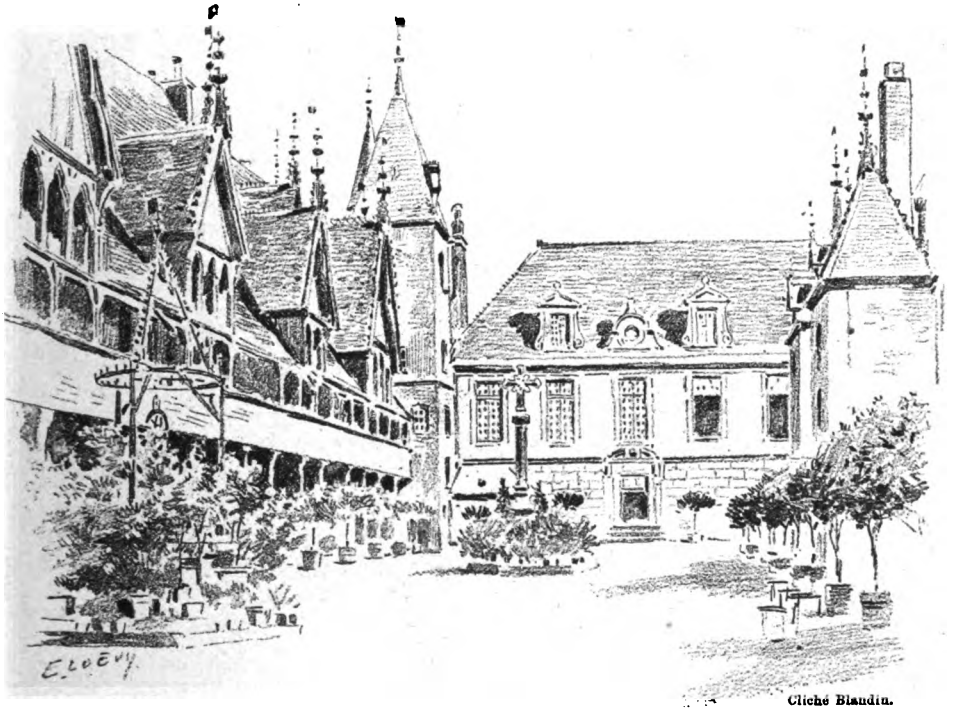
Digitized by Google

La supérieure est chargée, en effet, de conserver les moules ou les modèles de tous les objets d'utilité ou même d'ornement. On n'a jamais manqué à cette coutume.

Franchissons maintenant cette grille qui sépare le chœur de la grand'chambre, appelée aussi salle Saint-Jean, et pénétrons dans la chapelle.

on affirme qu'il est l'œuvre de Guigone de Salins elle-même. Le mur contre lequel s'appuie l'autel est orné, comme partout, de la devise **Seulle**, avec la tourterelle perchée sur son rameau.

Sur les deux côtés, à droite et à gauche, sont installées les stalles gothiques où les sœurs se tiennent pour prier pendant les offices.



Cliché Blaudin.

BATIMENT FERMANT LA COUR SUR LA DROITE

L'autel, fort gracieux et habilement restauré, était autrefois entouré de deux chefs-d'œuvre qu'on a maintenant installés au musée de l'hôpital, pour les mieux préserver des ravages du temps : ce sont le célèbre tableau du *Jugement dernier*, attribué à Van Eyck ou à Van der Weyden, joyau merveilleux de l'école flamande dont le duc d'Aumale a offert inutilement 800,000 francs et la National Gallery de Londres, un million.

L'autre ornement est un parement d'autel en velours bleu brodé d'or et d'argent et représentant l'Annonciation ;

Au-dessus de la stalle de droite, à mi-hauteur de la voûte, on aperçoit une petite fenêtre qui donne dans le noviciat, et qui permet aux novices d'être constamment en contact avec l'atmosphère divine.

A gauche de l'autel, par une petite porte en ogive, on gagne le « revestuaire » ou sacristie, qui renferme de fort jolies choses encore, entre autres un chandelier du xv^e^ siècle, une ancienne boîte à sel avec une porte en noyer à pointe de diamant, provenant du mobilier de Guigone, et une magnifique armoire Louis XV

Digitized by Google

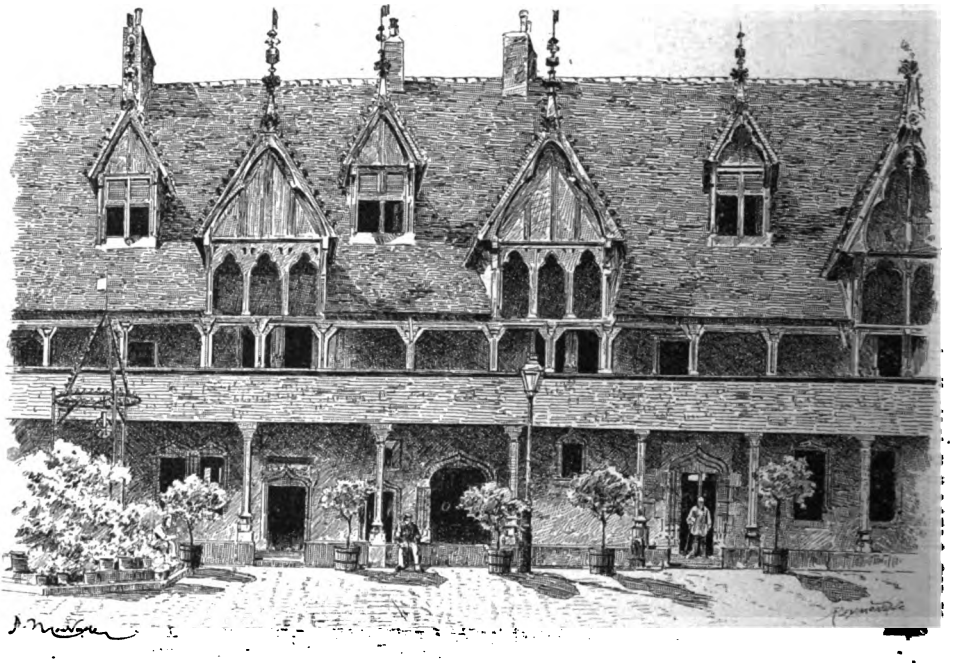
qui sert à ranger les ornements religieux. Devant l'autel se trouve le **tombeau de Guigone de Salins** et d'une fille de son mari, Philippote Rolin.

Avant de quitter cette chapelle, jetez encore un coup d'œil sur la magnifique verrière qui en fait le fond, et s'assortit fort heureusement avec la polychromie générale de cette salle.

droite de la chapelle nous ramène sous la galerie intérieure qui se développe autour de la cour d'honneur.

La première salle que nous rencontrons à gauche, en sortant de la chapelle, est la salle Sainte-Anne.

C'est une salle payante; car, dans leur prévoyance, les fondateurs songèrent aux pauvres de la bourgeoisie et de la



LOUVRES DU GRAND BATIMENT

Nicolas Rolin a voulu rendre hommage à son souverain en y plaçant, au-dessus de lui, le duc de Bourgogne et sa femme Isabeau de Portugal, dont les insignes faveurs et les libéralités avaient établi son énorme fortune et lui avaient permis de fonder cet hospice.

Les restaurations qui ont été faites dans cette salle, fort habilement dirigées par M. Goin, un architecte de talent et un véritable artiste, n'en ont en rien altéré le caractère, et ont permis de la reconstituer, dans les détails, telle qu'elle était lors de son inauguration en 1451.

La porte latérale qui s'ouvre sur la

noblesse, quelquefois les plus à plaindre, ceux qui souffrent de la misère dorée.

Le chancelier voulut qu'ils fussent soignés à peu de frais, mieux qu'ils n'auraient pu l'être dans leurs maisons ou leurs châteaux. Aussi cette salle fut-elle meublée avec un certain raffinement. Sa cheminée est fort belle et, extérieurement, avec sa porte gothique à flammes et ses trois fenêtres de même style, elle se présente sous un aspect artistique capable de rappeler leurs châteaux aux nobles seigneurs qui viennent y séjourner.

Nous trouvons ensuite la « chambre

Digitized by Google

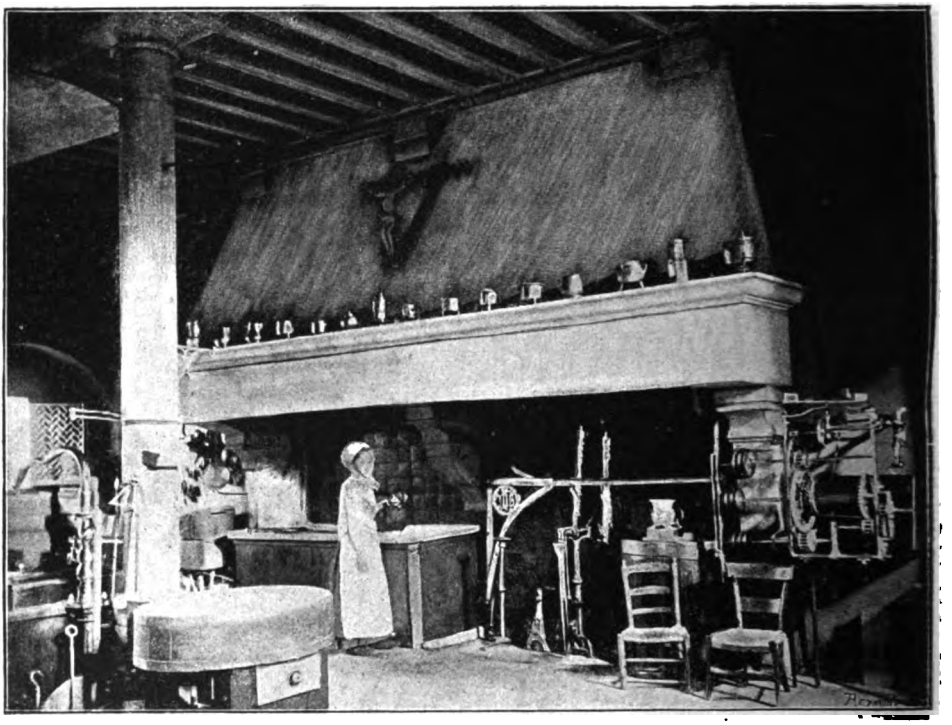
LE VIEUX PUITS DANS LA COUR D'HONNEUR

Digitized by Google

de Mgr Sainct-Jehan-Baptiste », qui était de même destinée aux malades de condition et qui est devenue la salle Saint-Hugues. Voici, dans l'angle, la tourelle qui conduit à la galerie et aux pièces du premier étage, puis aux greniers.

Continuant notre visite, nous entrons à gauche dans la salle Saint-Nicolas, pied de chaque lit et la forme très pittoresque du chandelier qui sert à la ronde de nuit de la sœur, et qu'elle accroche au pied du lit pour bien éclairer la figure du malade si besoin.

En traversant la salle Saint-Nicolas, vous remarquerez peut-être que le dallage s'est soulevé ; c'est un effet de l'humidité, car sous vos pieds coule la rivière. Loin de redouter les inconvénients qu'aujourd'hui nous trouvons au voisinage d'un cours d'eau, le chancelier Rolin fut décidé pour cette raison au choix qu'il fit de son emplacement, considérant que cette rivière permettrait d'avoir de l'eau en abondance et d'y jeter tous les détritus d'hôpital.



LA CUISINE

faite de la réunion de plusieurs pièces dont l'une autrefois était la « chambre des fors », car l'hôpital faisait son pain, et une autre l' « enfermerie des povres », c'est-à-dire la salle où les malades en danger de mort ou ayant à subir une opération étaient installés pour ne pas troubler la grand'chambre.

Son immense cheminée, son plafond à poutrelles, ses deux encorbellements en encoignure, ses vieilles peintures et toujours la rangée de lits bout à bout, lui donnent bien un aspect moyen âge. Remarquez le fauteuil... spécial placé au

Cette rivière passait même jadis à ciel ouvert dans l'angle droit de la cour principale, en face de la pharmacie où on avait installé un lavoir.

La cuisine, qui est pourtant la pièce

Digitized by Google

Cliché Blandin.

LA PROCESSION DANS LES COURS TENDUES DE VIEILLES TAPISSERIES
LE JEUDI DE LA FÊTE-DIEU

Digitized by Google

qui sert le plus et qui est davantage exposée à être détériorée, est dans l'état où le chancelier a dû la laisser.

C'est une grande pièce carrée, à poutrelles, éclairée par de petites ouvertures en ogive, avec des vitraux de l'époque.

Un côté est presque entièrement occupé par une cheminée monumentale, sur la tablette de laquelle vous pouvez

UNE POSTULANTE

apercevoir une foule d'ustensiles de cuisine datant de la fondation.

Dans la cheminée, voici une magnifique crémaillère, une fort belle plaque de foyer, puis des chenets, des instruments divers.

Quant au tourne-broche, bien qu'on puisse s'y tromper, il est postérieur à la fondation et date de 1698; mais il n'en est pas moins intéressant, avec son petit cuisinier automate en costume de chef de grande maison, mis en mouvement par le mécanisme qu'il a l'air pourtant de faire marcher lui-même avec son air important.

Les pièces qui viennent ensuite ont été modifiées plusieurs fois; mais, malgré cela, la salle de la commission des hospices et le bureau des employés ont été si artistiquement aménagés qu'ils méritent un coup d'œil.

Vous y verrez de très belles tapisseries d'Aubusson, un portrait du cardinal de Richelieu, par Philippe de Champaigne, de très belles armoires à bosses, un archebanc, une horloge ayant appartenu au grand Carnot et cédée à l'hôpital par un de ses cousins, le sympathique secrétaire de la commission des hospices, M. E. Grandpré.

Continuons à suivre la galerie du rez-de-chaussée, en laissant sur notre gauche un passage qui conduit à de nombreux bâtiments et à d'autres cours plus modernes et d'un style tout différent, et nous arrivons, après avoir passé devant la pharmacie, dont nous parlerons plus tard, à l'escalier de pierre qui monte par la tourelle de droite à la galerie supérieure.

Nous entrons d'abord par la première porte dans la salle du Conseil. Cette pièce a subsisté telle qu'elle était à l'époque des fondateurs; elle est encore pavée des carreaux commandés par le chancelier avec sa devise et placés de son temps. Elle est décorée de splendides tapisseries et de tableaux de prix installés postérieurement à la fondation.

C'est dans cette salle que se réunissent les sœurs pour nommer la supérieure, tenir conseil, etc.; c'est également là que sont vendus aux enchères les vins de la récolte des hospices.

On vous montrera dans l'angle près de la fenêtre une petite porte de fer, véritable porte de bastion, qui donne accès dans la salle des Archives où sont enfouis d'inestimables trésors archéologiques, les titres de propriété, les statuts, etc. Les trois serrures ont des clefs différentes, qui sont, l'une chez la supérieure, la seconde chez le président du Conseil d'administration, la troisième chez l'économe.

Vous voici revenus maintenant sur la galerie, et vous vous surprenez arrêtés encore, j'en suis sûr, à admirer le style délicieux de cette cour, de ces cloche-

Digitized by Google

tons, de cette enfilade du cloître que nous allons suivre, jetant un coup d'œil en passant à toutes ces portes, ces fenêtres gothiques qui donnent sur diverses pièces, toujours dans le même style, mais qu'on ne peut visiter, l'infirmerie des sœurs, des chambres payantes, et, au bout de la galerie, le noviciat.

Je veux dire aussi quelques mots de cet ordre des Hospitalières de Beaune dont les statuts, élaborés avec la haute sagesse de Rolin, ont fait de son hospice le modèle des établissements de charité. Ces statuts ont été trouvés si parfaits que souvent on a demandé, de divers côtés, à l'hospice, d'envoyer de ses religieuses créer et organiser d'autres confréries qui subsistent aujourd'hui au nombre de cinquante-deux, toutes indépendantes, mais régies par la même règle.

Les fondateurs, non contents de doter d'un véritable palais les pauvres et les infirmes, voulurent qu'ils fussent soignés par des religieuses issues des meilleures familles de la région.

Et, de fait, il faut qu'elles possèdent une certaine fortune pour s'entretenir, car l'administration ne leur fournit que le coucher dans le dortoir commun, deux repas par jour et une pièce dans leur service, où elles puissent mettre les meubles qu'il leur plaît d'apporter.

Pour bien indiquer qu'elles sont les servantes des pauvres, *les religieuses sont payées*. Chaque année, le soir de la Saint-Sylvestre, elles trouvent à leur place, au réfectoire, le montant de leurs appointements pour les trois cent soixante-cinq jours écoulés, soit une somme de *trois francs*.

Comme, d'un autre côté, d'après les statuts, elles ne doivent pas être à charge à l'hôpital, il est donc évident qu'elles doivent posséder au moins quinze ou dix-huit cents francs de rente. Presque toutes ont bien davantage et quelques-unes sont fort riches.

La règle de l'ordre, qui est assez dure aux postulantes et aux novices dont on veut éprouver la vocation, est fort douce pour les sœurs professes; elles mangent toutes ensemble au réfectoire, et couchent dans le même dortoir; mais la journée, hormis les heures sagement calculées où elles se rencontrent à la chapelle, elles sont chacune dans le service qui leur est affecté pour trois ans, à tour de rôle.

Il est impossible de rencontrer des religieuses d'une tournure plus distinguée, d'une physionomie plus heureuse, plus gaie, plus réconfortante que les sœurs hospitalières. Ce sont des gardes-malades hors ligne.

SAINT ANTOINE

(Tapisserie du XVe siècle aux armes des fondateurs et servant, à l'époque, à entourer les lits des malades.)

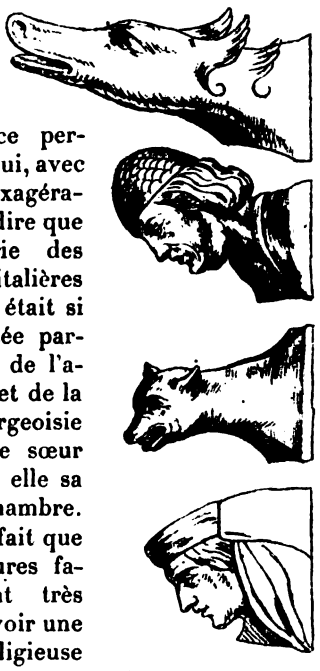
Elles font vœu de chasteté, d'obéissance, mais non de pauvreté; elles s'engagent simplement à ne pas thésauriser et à dépenser leurs revenus.

Elles conservent la libre propriété de leurs biens, des meubles qu'elles apportent avec elles à l'hospice, de leurs effets d'habillement qu'elles achètent et entretiennent de leurs deniers.

Digitized by Google

Or le costume est assez coûteux; la robe de flanelle, blanche l'été, bleue ciel l'hiver, est assez fragile; la cornette demande à être toujours immaculée et fraîchement repassée. En toutes saisons elles portent des gants blancs pour sortir en ville.

Aussi la règle de l'ordre leur permet-elle d'avoir une ou plusieurs bonnes à leur service personnel, ce qui, avec un peu d'exagération, a fait dire que la confrérie des sœurs hospitalières de Beaune était si bien recrutée parmi la fleur de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie que chaque sœur avait avec elle sa femme de chambre.



Quelques modillons de la grand'chambre.

Il est de fait que les meilleures familles sont très flattées d'avoir une parente religieuse à l'hôpital.

Les religieuses nomment elles-mêmes leur supérieure et leur *beau-père :* c'est ainsi qu'on désigne l'aumônier ou père spirituel.

Le Recteur ou Maître était autrefois l'intendant chargé de l'administration; il rendait ses comptes à la supérieure et à celui des héritiers de Nicolas Rolin reconnu, par droit d'hérédité, le *patron* de l'hôpital.

La Révolution de 1789, qui abolit tous les privilèges féodaux, détruisit le Patronage et le remplaça ainsi que l'intendant par une Commission administrative et un économe.

L'administration de ses biens n'est pas peu de chose, car l'hôpital de Beaune, qui a vu s'accroître tous les ans sa fortune et son domaine par des dons ou des legs, est aujourd'hui le plus riche propriétaire en vignobles de la Côte-d'Or; il possède environ quatre cents ouvrées de vignes, ce qui, dans certaines années, lui a donné plus de 300,000 francs de récolte rien qu'en vins, qui tous sont célèbres dans le monde entier. La vente des vins se fait aux enchères, à l'hospice, le deuxième dimanche de novembre, et les prix obtenus règlent généralement les cours des grands vins de Bourgogne.

Être vigneron de l'hôpital est un sort grandement envié à Beaune, car le vigneron travaille à cheptel; il a droit à moitié de la récolte, ce qui a représenté quelquefois jusqu'à 40,000 francs dans une année pour un seul vigneron.

Mais si vous voulez voir l'hôpital dans toute sa féerie, c'est le jeudi de la Fête-Dieu qu'il faut le visiter.

Ce jour-là, les murs de la cour, des couloirs, des salles sont recouverts avec les quatre-vingt-quatre splendides tapisseries anciennes que possède l'Hôtel-Dieu dans son inestimable trésor artistique.

Le spectacle est inimaginable. Au milieu d'une foule considérable, la procession s'avance lentement dans ce décor unique au monde, précédée des malades, des religieuses de l'hôpital et de petites filles dans le costume du XV^e^ siècle. Car c'est un usage de donner aux fillettes qui suivent la procession le costume de Guigone de Salins.

Dans le clocher, le trézeleur égrène ses sons les plus joyeux et lance au vent son carillon dont les deux airs principaux sont ceux bien connus, quoique peu religieux, de : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière* et *Le bon saint Éloi lui dit : Oh! mon roi.*

On organise des trains de plaisir pour aller voir au loin bien des choses qui n'approchent pas de l'ensemble de ce spectacle.

René Morot.

Digitized by Google

# LES TENAILLES

La Comédie française, à qui, depuis quelques années surtout, on ne peut plus adresser le reproche de se cantonner dans la routine et d'être inaccessible aux jeunes auteurs, vient de représenter avec un grand succès une pièce de M. Paul Hervieu, *les Tenailles,* qui mérite de fixer l'attention de ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire, envisagé spécialement sous sa forme dramatique...

L'auteur, connu déjà au théâtre par une comédie donnée il y a trois ou quatre ans au Vaudeville : *les Paroles restent !* et célèbre dans le roman par des succès incontestables, en tête desquels il convient de placer sa première brochure, *Diogène le chien,* et ses deux derniers livres, *Peints par eux-mêmes!* et l'*Armature,* est bien un jeune dans la meilleure et la plus complète acception du mot : jeune d'âge et jeune de talent. *Les Tenailles,* — tel est le titre de la pièce, — offrent dans leur ensemble des qualités de jeune maturité qui assurent à cette œuvre une place à part dans la production dramatique des vingt dernières années. Elle marque une étape importante, décisive peut-être, sur la route où s'est engagé le théâtre contemporain, épris de vérité, mais trop ignorant parfois des règles indispensables et trop peu soucieux aussi des conventions nécessaires...

Ce qui précisément se remarque dans *les Tenailles,* c'est, tout à la fois, cette science et ce souci. Aux termes de l'argot de théâtre la pièce est « bien faite », c'est-à-dire que les événements y sont habilement préparés et les péripéties conduites avec une grande sûreté de main. Rien ne nous choque et tout nous émeut. Nous n'éprouvons pas de ces surprises, nous ne recevons pas de ces à-coups dont abondent les œuvres moins bien conçues, et qui déconcertent le public, lassent les meilleures volontés, et expliquent les réactions, si même elles ne les justifient.

Mais le véritable charme des *Tenailles,*

Cliché Nadar.

Paul Hervieu

ce qui en constitue la plus attrayante nouveauté, c'est le parfum de vérité qui s'en dégage. On respire une atmosphère saine, on a conscience de se trouver en face d'une œuvre de bonne foi, et cette certitude donne au spectateur, même le moins indulgent pour l'ouvrage, une sensation de bien-être inexprimable. Il semble qu'on ait fini de rire ou de pleurer avec les fantoches qui, dans un grand nombre de comédies, s'agitent depuis si longtemps devant nos yeux.

*Les Tenailles,* comédie en trois actes de M. Paul Hervieu, représentée pour la première fois sur la scène de la Comédie française, le 28 septembre 1895.



Digitized by Google

C'est le propre des mélodrames de créer arbitrairement des bons et des méchants!

Combien de pièces — réputées sérieuses et signées de noms illustres — relèvent d'une aussi plate esthétique! Ici, rien de pareil. Nous sommes dans de la vérité, de la vérité de chaque jour, de la vérité vraie, qui éclate à chaque mot, dont la présence visible, tangible presque, suffit à démontrer l'artificiel, le factice des mensonges plus ou moins adroits et séduisants dont nous fûmes jusqu'alors abusés par d'habiles prestidigitateurs.

Robert Fergan n'est point un méchant homme; sa femme Irène n'est pas un ange des cieux! Ils sont un homme et une femme, tout simplement, comme nous en coudoyons chaque jour; leur ménage est de ceux que nous connaissons, que nous recevons, chez qui nous aimons à nous retrouver, qui, d'une tenue irréprochable, présentent toutes les apparences de l'accord parfait et qui cependant sont un foyer de passions, de révoltes et de misères. Un beau jour, on apprend dans Paris que la tenue n'était que de surface et que l'accord est rompu, et les indifférents de dire : « Ah! bah! qui l'eût cru? » Les observateurs d'après coup se rappellent alors certains signes imperceptibles, certains froncements de sourcil sur le front de madame, un ton plus cassant que d'ordinaire dans les paroles de monsieur, des riens qui sont tout en pareil cas et qui laissent deviner des mystères.

Ce sont précisément ces mystères que *les Tenailles* nous dévoilent, c'est l'envers épouvantable d'un mariage de convenance qu'elles nous montrent, et pour que cette révélation ait toute sa vraie portée philosophique et morale, c'est à la lutte entre le droit légal et le droit naturel que l'auteur nous fait assister. Il ne s'agit point ici de prétexte à scénario, de pièce à écrire pour le plaisir de combiner des situations. C'est un problème dont l'auteur pose les termes avec une impitoyable précision, et dont il laisse aux hommes qui forgent les tenailles de la Loi le soin de trouver et d'appliquer la solution... On a parlé de coup droit porté au mariage. C'est une erreur. L'institution même n'a rien à craindre de cette rude attaque dirigée seulement contre les unions hâtivement conclues et dont le seul prétexte est la parité des conditions sociales...

Cette pièce a encore deux mérites d'ordres divers : elle soulève une discussion nouvelle à propos du divorce à une époque où il semblait que tout eût été dit sur, pour et contre cette question; de plus, et voilà qui la met hors de pair, par son autorité propre et par la gravité des préoccupations qu'elle fait naître, elle contraint à la pensée une société qui s'y dérobe systématiquement par lassitude ou par effroi des conséquences.

Dans ses livres, M. Paul Hervieu s'est révélé psychologue, ironiste et styliste dont la délicatesse est poussée parfois jusqu'à la subtilité; mais au théâtre, « l'écriture » est généralement si vulgaire et la subtilité est un défaut si rare qu'elle peut bien passer pour un mérite.

Pyschologue, oui certes, au sens précis du mot. Si, volontairement, et parce que telle est sa coquetterie, son style est parfois précieux et contourné, — on a très justement à son sujet cité l'exemple de Marivaux, — sa pensée du moins est-elle toujours claire et simple. Elle ne se perd jamais dans les détours, dans le tarabiscotage où certains *égotistes,* non des moins connus, se complaisent. M. Paul Hervieu est avant tout un altruiste; l'étude du Moi l'indiffère, absorbé qu'il est par l'étude des autres. Mais, dans cette étude même, il garde une sage réserve. Il n'entend point se poser en réformateur ni en redresseur de torts; témoin du combat, il suit en curieux ses phases diverses sans jamais prendre parti pour l'un ou l'autre des adversaires. « Je ne juge pas mes contemporains, a-t-il dit un jour, je les constate. » Pure modestie d'ailleurs, car un homme doué d'une si excellente faculté d'observation porte en soi-même un critique éclairé. Mais cette déclaration est

Digitized by Google

2

Premier acte

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, un jardin d'hiver. Portes à gauche et à droite. Lampes allumées; lumière de petite réception

Scène première

René, Pauline

Au lever du rideau on entend que les hommes sont à fumer derrière les portes du jardin d'hiver, Pauline assise à un petit ouvrage de femme; René, agacé, remuant, se tamponne les yeux avec son mouchoir

Pauline

Eh bien, qu'est-ce que tu reproches à ton mari ?

René

Je lui en veux de ne pas l'aimer.

Pauline

Et que la faute? Tu l'accuses de ne t'être pas aimé. Il te répondrait peut-être que tu n'as pas aimanté?

René

Ah! je sens bien que je saurais chérir quelqu'un, que je le

FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE L'AUTEUR

intéressante à retenir. Elle explique pourquoi, dans *les Tenailles*, les dévots des formules toutes faites se sont trouvés en désaccord sur le choix du « personnage sympathique ».

Les uns tiennent pour Fergan, les

Digitized by Google

autres pour Irène. Et d'abord qu'est-ce donc que le « personnage sympathique »? Celui qui a raison? Mais est-ce que dans la vie on a jamais absolument raison? Est-ce que les actes les plus inexpliqués n'ont pas presque toujours une cause initiale parfaitement explicable? Dans une querelle de ménage, — je prends exprès ce terme de comparaison, puisque cette querelle est le tuf même de la pièce, — qui peut dire lequel des deux époux a raison et où commence et où finit le droit de chacun? Le plus souvent tous deux sont dans la vérité, parce que tous deux raisonnent d'après leur propre nature. L'absolu dans le bon comme dans le mauvais n'est que pure chimère. Est-il donc besoin dans une œuvre sérieuse de recourir à de si grossiers artifices pour justifier l'intérêt et provoquer l'émotion?

Le « personnage sympathique » est de pur mélo et l'usage qu'en ont fait certains maîtres ne le décrasse pas de ses origines vulgaires. Le type le plus connu est celui de la jeune fille innocente et persécutée. Qui oserait aujourd'hui faire entendre ses insipides bêlements que le cinquième acte transforme invariablement en cris d'allégresse à l'heure inévitable du triomphe de la vertu?

Grâce à Dieu, *les Tenailles* sont indemnes de ce reproche qu'on peut adresser à des pièces signées de grands noms.

L'école moderne a voulu réagir contre cet usage décrépit, elle est tombée dans l'excès contraire, et au lieu et place de personnages sympathiques, ne nous en a plus montré que d'odieux; c'est, — qu'on me pardonne la crudité de l'épithète, mais elle est désormais consacrée, — la formule du théâtre « rosse »! Entre deux maux, je crois bien que le premier était encore le moindre. La pièce de Paul Hervieu se tient à égale distance de l'un et de l'autre excès. Ses personnages ne sont ni sympathiques ni odieux, ils sont vrais, sincères et logiques. Leurs paroles ne guident pas leurs actes, elles en sont au contraire l'explication. Blâme qui voudra l'auteur de cette innovation ou plutôt de cette courageuse application d'une théorie fort juste : je ne vois que des éloges à lui adresser.

Il n'est plus utile de conter par le menu le sujet de la pièce, les lecteurs le connaissent de reste. Je me bornerai à le résumer succinctement. On sait que Irène Fergan a horreur de son mari; que, malheureuse en ménage, comme disent les bonnes gens, elle veut divorcer, au nom de la liberté individuelle, mais que Fergan, parfaitement en règle avec la loi, refuse au nom de son droit; que la jeune femme exaspérée prend un amant, et que pour cacher le résultat de sa faute elle simule un rapprochement avec son mari; que dix ans plus tard celui-ci élève, toujours en vertu de son droit, — son droit de père, — la prétention d'éduquer cet enfant à sa guise, au risque même d'altérer sa santé; qu'à ce propos, enfin, une querelle éclate entre les deux époux, au cours de laquelle la femme laisse échapper son secret; que les rôles étant alors intervertis, c'est Fergan qui, à son tour, en vertu de son droit naturel, veut briser son mariage, qui le rend père responsable d'un bâtard, et que c'est Irène qui, armée des tenailles de la loi (*is pater est quem nuptiæ*...), maintient l'indissolubilité de cette union, assurant ainsi à son enfant, en même temps que le nom qu'il usurpe légalement, la considération qui s'attache à une situation régulière.

Et, maintenant, c'est par des citations que je veux montrer les mérites divers de cette pièce.

J'ai dit que M. Paul Hervieu s'était révélé psychologue féministe doué d'une sensibilité extrême en même temps que d'une très spéciale et très plaisante ironie. Dès les premières « répliques », ces deux qualités se manifestent ostensiblement.

— Enfin, demande Pauline à sa sœur, qu'est-ce que tu reproches à ton mari?

— Je lui reproche de ne pas l'aimer, répond la jeune femme avec force.

Digitized by Google

Voilà qui dit tout, explique tout, et je ne connais pas dans tout le théâtre, tant ancien que moderne, d'exposition plus claire en même temps que plus rapide. Nous sommes en présence non pas d'une « révoltée », ce qui est en somme une exception, mais d'une « désenchantée », ce qui est peut-être la grande majorité, qui explique d'un mot la cause de son désenchantement. Et comme ce raisonnement est bien « femme »!. J'en appelle à la conscience de mes lectrices. Irène n'aime pas son mari, et c'est de cela qu'elle lui en veut. Aux yeux de toute femme, l'homme, et surtout le mari qui ne sait pas se faire aimer, est dans son tort. Ce grief est capital, et c'est bien connaître l'âme féminine que d'avoir donné à Irène une formule aussi concise. Un critique a blâmé ce début, lui reprochant son manque de clarté. Quoi! est-il donc nécessaire, comme il le demande, de savoir si Irène a jamais aimé son mari, et pourquoi cet amour s'est dissipé? Que viendraient faire ici ces hors-d'œuvre? C'est une autre pièce cela. L'auteur nous dit : « Je vous présente un ménage désuni! » Soit! Je n'ai pas besoin de connaître la cause de ce désaccord pour admettre ce *postulatum*. Le vaudeville a des exigences autrement fortes, et l'on ne fait pas tant de façon pour y souscrire. Du reste, notre complaisance est vite justifiée, car dès les premiers mots d'Irène nous nous sentons en présence d'une « femme » vraie, et tout de suite la curiosité s'éveille et va vers cette vivante. Et puis, pourquoi se récrier? On veut des éclaircissements? Un peu de patience, nous allons en avoir tout à notre gré. Vous désirez savoir pourquoi la jeune femme n'aime pas son mari? Écoutez : elle-même va vous le dire sans détours.

IRÈNE.

Peux-tu me faire un crime d'être différente de cet homme qui ne s'enthousiasme pour rien, qui ne se révolte de rien, qui n'est rien, rien de rien que mon maître!... que mon maître absolu, à moi!...

Cet état d'esprit se nomme dans le jargon du Code : « Incompatibilité d'humeur ». C'est un motif suffisant, sinon de divorce, du moins de séparation. Ce que la loi admet, le public, il me semble, peut bien l'admettre aussi...

Mais c'est peu, pour un auteur consciencieux, d'avoir exposé une situation, il faut encore révéler par l'étude des caractères les raisons qui l'ont créée. Celui d'Irène, nous le connaissons ; voici celui de Robert.

MADEMOISELLE BRANDÈS
Rôle d'Irène Fergan.
(Cliché Reutlinger.)

Le portrait est d'un observateur ironiste.

IRÈNE.

Tu ne le connais pas! Les gens de son espèce se sentent toujours tranquilles, dans leur conviction d'avoir raison. En se levant le matin, il est déjà prêt à avoir raison, toute la journée. Il a raison avec les domestiques, avec ses chevaux, avec n'importe qui. Dans toutes les histoires qu'il rapporte, il y a toujours quelqu'un qui avait tort, et lui qui avait raison.

Digitized by Google

Nous le connaissons tous, ce monsieur-là. Il est de tous les mondes et surtout « du monde ». Ses pareils sont légion, et il faut être une sentimentale, une rêveuse comme Irène, pour s'en étonner et en souffrir.

Écoutez Valentine, sa sœur, d'esprit plus posé, de sens plus rassis. Lisez cette riposte :

PAULINE.

Mon mari est identique au tien... Dans leur monde de fils de famille riches, ayant eu des papas laborieux, ils sont une légion de maris pareils qui ont sagement épousé, avant d'être trop chauves, avant d'être trop laids, des jeunes filles bien dotées comme nous, bien élevées à des couvents comme le nôtre. Et je vois tous ces ménages composer la bonne société moyenne.

Donc voilà ce qu'est le mari au dire de la femme, mais comme cette déclaration d'Irène peut paraître suspecte et entachée de partialité, c'est Fergan lui-même qui va se dépeindre, afin que nous ne conservions aucun doute sur sa valeur sociale. Écoutez. Il quitte la soirée où se trouvent réunis Pauline Valenton et son mari, son beau-frère et sa belle-sœur, ainsi qu'un M. Michel Davernier, ami d'enfance de sa femme, dont la conversation « l'assomme », dit-il. Et comme Pauline s'étonne de le voir ainsi, pour une flânerie au cercle, fausser compagnie à ses invités et qu'elle lui demande si en bonne conscience cette flânerie est indispensable :

— Oh! indispensable, non! répond Fergan! Mais, vous savez, on est un petit groupe à ne faire sa partie qu'entre soi. On se quitte à sept heures en se disant : « Viendrez-vous, ce soir? — Je viendrai si vous venez. — Eh bien, je viendrai! » Alors on a un but, un peu une parole à tenir...

Voyons, le personnage n'est-il pas de comédie? Voilà-t-il pas, en très peu de mots, décrit un type de tous les temps, mais surtout de nos jours : l'oisif!

Le premier soir, le public, composé en majorité de lettrés et d'artistes, gens d'ordinaire fort occupés, a souligné de ses rires ce trait si fin et si vif. J'imagine qu'aux représentations suivantes, où les mondains, et par suite les oisifs, étaient en plus grand nombre, on aura trouvé la raillerie moins plaisante. Ce n'est qu'aux satires de Molière que les spectateurs s'écriaient : « Marquis, c'est bien toi qu'il a voulu peindre! » M. Paul Hervieu n'a pas, que je sache, la prétention d'être Molière. Il est lui-même, et j'en connais plus d'un qui s'en contenteraient.

J'ai parlé de l'élégance et du charme de « l'écriture ». En faut-il un exemple? Écoutons Michel Davernier apprécier le mariage :

MICHEL.

Oh! pour moi, se marier, naître et mourir, cela me paraît composer les trois grandes solennités de l'existence. Je leur attribue une égale importance, je les envisage avec le même esprit. Or, on ne s'occupe pas de naître, on meurt involontairement, quand il le faut. Ainsi donc, j'imagine que le mariage doit s'accomplir sans que l'on s'en soit plus mêlé que de sa propre naissance, sans qu'on l'ait préparé plus que sa mort. Je voudrais qu'il survînt tout seul, fatalement, instinctivement, par l'action souveraine de la nature. Le « oui » sacramentel, il me semble qu'il devrait vous sortir de la poitrine, parce qu'il a été mis là mystérieusement, à votre insu, comme y était le premier vagissement, comme y sera le dernier soupir.

Est-il possible de mieux exprimer de plus exquises pensées?

Voulez-vous savoir avec quelle réserve l'auteur traduit les délicatesses d'un cœur féminin?

Irène jure fidélité à Michel. Du moment qu'elle ne peut être à lui, elle ne doit être à personne.

— A tout jamais, dit-elle, je me garde *à moi*.

Est-il rien de plus discret et de plus finement éloquent?

Voici maintenant du quintescencié.

Les deux amants causent entre eux. Irène a exigé de Michel la promesse de ne la venir voir que rarement.

Digitized by Google

MICHEL.

Cependant, la résolution de ne nous voir que de loin en loin m'est plus difficile à tenir qu'à vous.

IRÈNE.

Comment cela ?

MICHEL.

Parce que je sais, moi, que si je ne viens pas, je ne vous verrai point. Tandis que vous, vous pouvez toujours croire que je viendrai.

IRÈNE.

Et alors ?

MICHEL.

Alors, votre temps se passe à espérer que peut-être vous me verrez, pendant que, moi, je sens, de minute en minute, se répéter la certitude de ne pas vous voir, si je ne vous désobéis.

Le passage est délicieux ; on dirait quelque sérénade sur le mode mineur, un madrigal triste dont la préciosité même est charmante en cet instant.

Admirez maintenant la concision dans l'étude de deux âmes. Fergan et Irène se disputent :

FERGAN, *hors de lui.*

Il n'y a pas une de vos paroles qui ne soit une violation de votre devoir et un défi à tous mes droits.

IRÈNE.

Je ne prononce pas un mot qui ne soit la plainte et le cri vrai de tout mon être !

C'est sec et vif comme une riposte d'épée.

Je ne veux rien citer de la scène capitale du second acte, il faudrait la reproduire en entier, et la place m'est mesurée. Je le regrette, car cette scène est de premier ordre. Je ne sais trop ce qu'on entend par habileté en pareille matière, mais s'il s'agit de mener savamment le spectateur jusqu'aux limites de l'émotion, lui faire prendre part à la lutte, l'intéresser par le choc des sentiments, le maintenir haletant jusqu'au baisser du rideau, sans lui permettre de se reprendre, et le laisser ensuite frappé de la justesse du raisonnement et de la violence de la passion, j'estime que cette scène où Fergan et Irène, en défendant chacun ce qu'ils pensent être la légitimité de leurs droits respectifs, ouvrent devant nous leurs deux cœurs saignants et criants, est la plus habile du monde. Ou plutôt non, je retire ce qualificatif : elle n'est pas habile, elle est belle, d'une beauté qui ne doit rien au maquillage de théâtre, d'une beauté essentiellement vraie et pure, et qui peut

M. RAPHAEL DUFLOS
Rôle de Robert Fergan.
(Cliché Camus.)

être offerte en modèle aux auteurs de demain, grands et petits.

D'aucuns lui préfèrent l'explication du dernier acte, l'explosion qui révèle au mari la situation où l'ont conduit son entêtement d'une part, l'exaltation de sa femme de l'autre. Je ne me range point à l'avis quasi unanime de la critique et du public. Et cependant, comme moyen dramatique, comme coup de théâtre, le : « Vous n'êtes pas son père ! » que jette Irène exaspérée à la tête de son mari, est d'un superbe effet. Nous attendons depuis longtemps cet aveu, il est sur nos lèvres à chaque parole de Fergan,

Digitized by Google

et quand il éclate, c'est pour nous comme un soulagement, la solution brutale, chirurgicale et salutaire. Oui, je concède tout cela, mais... mais c'est peut-être parce que j'y retrouve trop le « théâtre » que j'y vois moins la vie. Or c'est la vie même qui m'intéresse tant dans le second acte. Mais ce final, en somme, qui se termine sur cette forte pensée : « Au fond du malheur il n'y a plus que des égaux », satisfait le plus grand nombre, il me satisfait aussi moi-même. Je n'ai fait qu'indiquer mes préférences. Ce sont les chefs-d'œuvre seuls qui commandent l'admiration en bloc. Je ne prétends pas que *les Tenailles* soient un chef-d'œuvre, mais j'affirme qu'elles sont une œuvre robuste et belle, digne du trésor dramatique de la France, digne aussi de l'illustre maison qui lui a ouvert ses portes.

Et c'est de cette hospitalité même que je veux dire quelques mots pour finir.

J'ai constaté, au début de cette étude, que la Comédie française était, depuis quelques années, très accueillante aux jeunes. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à consulter les programmes des quatre dernières années. Nous y relèverions entre autres les noms de Guy de Maupassant, François de Curel, Louis Legendre, Henri Lavedan, Jules Lemaître, Louis Marsolleau, Edmond Rostand, etc. Persister alors à considérer la Comédie comme une maison close, entichée de traditions surannées et résolument réfractaire à toute idée novatrice, c'est vouloir se décerner un brevet d'originalité, d'ailleurs bien singulière. Qu'on cite donc les théâtres où la jeune école ait été mieux accueillie. Les membres du comité peuvent être en désaccord sur l'opportunité de recevoir telle ou telle pièce, mais, dès que le vote est rendu, il y a unanimité sur l'entente nécessaire pour en assurer la parfaite exécution.

Ce respect des traditions qui firent la grandeur de la Comédie française est un sentiment fort louable en somme, et le délicat lettré qu'est M. Jules Claretie s'en proclame à juste titre le gardien vigilant; mais il y a en lui aussi un administrateur prévoyant qui a voulu, à côté de ces sages contemplateurs des glorieux résultats du passé, susciter un parti jeune et audacieux dont les regards soient tournés vers les espérances de l'avenir. Car c'est aussi une des plus anciennes et des meilleures traditions de la *Maison* que cette marche en avant et ce rajeunissement constant du répertoire. C'est M. Le Bargy qui est l'âme de ce parti d'avant-garde, et les auteurs modernes peuvent-être assurés d'avoir ainsi dans l'administrateur même et dans le comité en la personne très zélée du jeune sociétaire deux bons défenseurs de leurs idées.

C'est à eux qu'est due la soirée des *Tenailles,* et c'est grâce à leur dévouement et à leur habileté que le Théâtre-Français compte une victoire nouvelle. Mais il ne suffit pas pour vaincre d'avoir de bons chefs, il faut aussi des soldats.

Ils existent et n'en sont plus à faire leurs preuves. La jeune troupe du Théâtre-Français est animée d'une foi ardente, et son éducation classique très solide non moins qu'un sens très développé du moderne assurent aux auteurs nouveaux une interprétation en parfait rapport avec leurs tendances.

On l'a bien vu l'autre soir où Mlle Marthe Brandès dont le talent sincère et le tempérament superbe ont trouvé dans le rôle d'Irène l'occasion de s'affirmer avec une véritable maîtrise et où M. Raphaël Duflos a créé de toutes pièces, et Dieu sait avec quel art d'observation et quel bonheur d'exécution, ce type désormais consacré de Robert Fergan. Ces deux artistes ont mérité les éloges unanimes que la critique leur adressa et les bravos dont les accueille chaque fois le public, car ils font plus que jouer à merveille leurs deux rôles, ils « vivent » leurs personnages avec une impressionnante vérité.

La Comédie peut et doit compter sur eux. Le sociétariat les guettait hier : aujourd'hui il s'impose.

MAURICE LEFEVRE.

Digitized by Google

# CHRONIQUE FÉMINISTE

Le prince de Bismarck en recevant, le 13 mai, une députation des femmes du Schleswig, s'est montré quelque peu féministe. Oh! un féminisme bien mitigé de despotisme! Les femmes, à son avis, auraient raison de chercher à exercer une influence, pourvu qu'elles l'employassent à soutenir les bons principes. L'ex-chancelier rêve sans doute de régiments en jupons qui arriveraient au pas gymnastique toutes les fois que le gouvernement aurait besoin d'eux pour écraser ses ennemis intérieurs. Le reste du temps lesdits régiments feraient la cuisine ou de la tapisserie à la maison.

Voici un fragment du discours du prince :

« Je regrette toujours qu'il soit accordé si peu d'influence en politique à la meilleure moitié de l'humanité. Je ne tiens pas à ce que les femmes prennent la parole au Parlement; mais je crois que nos élections seraient beaucoup plus nationales et satisfaisantes si elles étaient soumises plus qu'elles ne le sont à présent à l'influence féminine. D'honnêtes femmes, épouses et mères allemandes, ne s'affichent pas comme socialistes; c'est pourquoi je crois que l'attachement des femmes à nos institutions politiques serait un rempart bien plus solide contre la sociale-démocratie que notre loi de répression si elle eût passé. »

Toutes les ménagères allemandes ne sont pas aussi dociles que le souhaite le chancelier de fer.

Le *Daily News* du 8 juin raconte que les chefs à Berlin du « Mouvement féministe », appartenant au parti social-démocrate, ont été traduites en justice pour avoir enfreint la loi qui interdit aux femmes, aux écoliers et aux apprentis de faire partie d'une société politique. Les cinq accusées ont plaidé leur non-culpabilité. Le comité élu en 1890 ayant été dissous la même année, c'était une erreur de prétendre qu'il eût fait de l'agitation en commun; chacun des membres avait agi pour elle-même, dans le sens des résolutions prises alors. Cela n'empêcha point le tribunal de condamner la plus compromise à 50 marks d'amende, une deuxième à 40 marks et les trois autres à 30 marks chacune.

De partout nous arrivent des détails sur les progrès que font les femmes dans tous les domaines, progrès acclamés par les uns, maudits par les autres.

En Russie 700,000 roubles de dons gratuits ont été envoyés à l'école de médecine pour femmes que le gouvernement vient de rouvrir à Saint-Pétersbourg.

Une dame s'est fait inscrire pour 5,000 roubles de rente annuelle, une famille a donné 60,000 roubles et les autres sommes varient de 500 à 10,000 roubles. Cette faculté féminine retiendra dans leur pays un grand nombre de jeunes filles qui allaient étudier la médecine à l'étranger. Paris en possède une petite colonie dont les membres, vivant entre elles, ne frayent guère qu'avec leurs compatriotes; il en est de même à Genève et à Zurich. Les Polonaises, les Bulgares, les Serbes, les Roumaines, les Américaines sont moins sauvages en général.

Les femmes sont depuis peu employées comme conducteurs de tramways en Russie. Cette mesure a été décidée dans une récente réunion de la Société des tramways de Tiflis. Elle aura l'avantage de fournir aux femmes un nouveau moyen de gagner leur vie; mais nous ne pouvons l'approuver si, en réduisant le salaire sans diminuer les heures de travail, elle épuise les femmes et force les hommes à chômer.

Si de la Russie nous gagnons l'Orient, nous y constatons de très légères améliorations dans la condition des femmes. Mme Yoseph, qui a fait ses études à New-York, pratique la médecine en Perse, Miss Eddy en Syrie, le Dr Marie Suganna au Japon. La comtesse Ozama, femme du général Ozama, qui vient de remporter de si brillantes victoires, a été élevée au collège de Vassar, Amérique. Elle fit partie de la commission qui organisa la section japonaise à l'Exposition de Chicago. La Turquie accueille des femmes médecins. Aux Indes plusieurs femmes indigènes étudient la médecine.

La femme du dernier vice-roi de l'Inde, la marquise de Dufferin, a fait tous ses efforts afin que les Indoues à qui leurs coutumes religieuses interdisent de consulter un médecin en aient de leur sexe.

La plupart des jeunes filles qui ont terminé leurs études dans les Indes viennent en Europe pour se perfectionner. Un grand nombre d'entre elles conquièrent leurs

Digitized by Google

grades à Bruxelles. Le diplôme obtenu, elles sont attachées dans leur patrie à des hôpitaux pour femmes et enfants et à ceux des harems avec un salaire annuel de 12,500 francs.

Plusieurs des maladies dont souffrent les femmes indoues peuvent être attribuées au fait que la maternité leur est imposée trop tôt. Aussi le Maharajah de Mysore a-t-il récemment interdit le mariage des enfants.

La première femme indoue qui conquit son diplôme de docteur l'obtint après trois années d'études à Philadelphie. Elle se nommait Joshee. Son mari n'avait pu l'accompagner et la laissa partir seule, bien qu'elle n'eût que dix-huit ans. Ce trait les honore tous les deux.

A la cérémonie de la délivrance du diplôme, une des compatriotes de Joshee, la « Pundita » Ramabaï, prononça un discours. Ramabaï, fille d'un brahme de haut rang, exilé pour ses opinions avancées sur l'éducation des femmes, avait désiré, devenue veuve, servir la cause de son sexe, et elle occupait en Angleterre une chaire de sanscrit dans un collège féministe.

La Chambre des représentants de l'État de New-York a décidé à 80 voix contre 31 de soumettre la question du suffrage féministe à la décision populaire. En Californie, un bill tout semblable a occupé les deux Chambres et, une fois signé par le gouverneur, il subira le même sort. Il en est de même dans le Nevada. Dans l'Utah, l'article accordant aux femmes droit de vote vient de prendre place dans la Constitution de l'État à 75 voix contre 15. A Ottava, dans l'Ontario et le Michigan, la reconnaissance de ce droit n'est plus qu'une affaire de temps.

Dans la Chambre des députés du Colorado, la présence de trois femmes comme membres a amené l'interdiction de fumer durant les délibérations. Le *Times* de Chicago approuve hautement la mesure et ajoute : « Le Corps législatif du Colorado s'est ainsi élevé au rang des corps législatifs les plus policés des États de l'Est. »

Le 12 juin dernier, les Irlandaises ont obtenu le droit de vote dans les élections municipales ; elles sont désormais placées sur le même pied que les Anglaises. Belfast était déjà entré depuis quelque temps dans la voie des innovations en accordant un droit limité de vote par le *Local improvement Act.*

La reine Victoria vient d'amender la charte de l'Université de Durham dont tous les grades, sauf celui dit de « divinité », seront à l'avenir accessibles aux femmes. Jusqu'ici, bien que les cours de médecine, de science et d'art leur y fussent ouverts, elles ne pouvaient pas en franchir les grades. De plus, l'Université va en créer un nouveau dans les lettres avec le titre de brevet littéraire, qui sera surtout utile aux femmes désirant entrer dans la carrière de l'enseignement. Le conseil supérieur de l'Université, afin d'en faciliter l'accès, a en outre décidé que ceux qui passeraient leurs premiers examens pourraient prendre leur brevet au bout de deux ans et que la somme à payer pour une année entière, les branches obligatoires seules comprises, serait réduite à 15 livres sterling.

Il a paru dans le dernier numéro de la *Fortnightly Review* un article sur les grades universitaires accordés aux femmes.

Voici à quel propos : Miss Chisholm, une énergique jeune personne qui a été, en 1892, un des champions de Girton au lawn-tennis, fut placée à Cambridge entre le 23e et le 24e des trois premiers sortis (wrangler) dans la 1re section de mathématiques. La même année, elle acheva ses classes à Oxford et passa première. Comme Oxford et Cambridge n'accordent pas de diplôme aux femmes, elle se rendit à Gottingen où il lui fut permis de suivre les cours. En janvier dernier, la Faculté demanda la permission de lui faire passer les examens ainsi qu'à deux Américaines qui avaient étudié dans le même but. La réponse de Berlin se fit attendre ; aussi au bout de six semaines miss Chisholm l'alla-t-elle chercher. Elle vit le ministre, obtint satisfaction, s'en revint à Gottingen et passa seconde ses examens, ce qui lui donne le titre de *Fraulein Doktor.*

Le succès de miss Chisholm a eu pour résultat la création d'une association qui a décidé de mener une campagne afin d'obtenir de l'Université d'Oxford l'admission des femmes au grade B. A. L'auteur de l'article de la *Fortnightly Review* déplore l'étroitesse des Universités d'Oxford, Cambridge et Dublin, qui ne reconnaissent aucun autre diplôme que ceux qu'elles délivrent aux hommes. Si parmi les Anglaises il s'en trouve un certain nombre capables de franchir les grades universitaires, elles le font ailleurs, et les en écarter dans le Royaume-Uni est injuste, antipatriotique et stupide au point de vue financier.

Digitized by Google

Mais si, dans le numéro de la même Revue, on écoutait M. Harry Quilter, on ne perdrait pas tant de temps à s'agiter en faveur des femmes.

« Voyez leurs revues spéciales, s'écrie-t-il; dans un fatras de choses médiocres, les deux tiers sont consacrés aux modes. — Ici et là, entre le modèle d'un nouveau chapeau et le patron inédit d'une robe, se loge un petit poème nul et un faible roman... Je ne dis pas qu'il ne doive pas en être ainsi, je demande simplement : Comment cela pourrait-il être si les femmes étaient réellement engagées dans une révolution sociale et inspirées par les idéals sociaux dont nous entendons tant parler? »

Et M. Quilter semble conclure que la *New Woman* (la femme nouvelle) n'existe que dans l'imagination de quelques cerveaux surchauffés.

Lord Rosebery n'est pas de cet avis ; il sait quelle importance peut avoir pour son parti l'appui des femmes qui s'occupent d'autres choses que de toilette. Aussi a-t-il donné à l'Union des femmes libérales (*Liberal women's Union*) une somme de cent livres sterling.

Un fidèle défenseur des femmes à la Chambre des communes, sir James Stansfeld, vient de se retirer de la vie politique. Il fut l'ami de Mazzini, de Garibaldi, de Herzen, toujours prêt à lutter pour les causes justes, alors même qu'elles étaient impopulaires. D'accord avec Gladstone sur les principes généraux, il s'entendit rarement avec lui sur les détails et les moyens. Durant son administration comme président de l'assistance publique (*Poor law Board*), il tenta une innovation (1872) qui obtint l'approbation du public, mais qui mécontenta fortement les employés sous ses ordres. Il nomma une femme, Mme Nassau Senior, inspectrice des pauvres. Ce fut la première ; elle mourut malheureusement peu après sa nomination. Toutefois, par cette brèche faite au monopole masculin en ce qui regarde l'assistance publique, neuf cents femmes environ viennent de passer. S'il est une occupation féminine par excellence, c'est bien celle de distribuer des secours aux pauvres.

Sir James Stansfeld porta le comble à son dévouement à la cause féminine dans la campagne qu'il mena, secondé par cette véritable sainte, Joséphine Butler, contre les C. D. Acts, lois qui consacrent l'esclavage de la femme asservie au vice. Aussi après sa démission de membre du Parlement, les femmes lui témoignèrent avec enthousiasme leur reconnaissance dans un meeting qui eut lieu le 6 juin dernier, à Halifax, dont il a été trente-six ans le député.

Le dimanche 16 juin de cette année, à l'occasion du Congrès international de l'Union pour la tempérance, — *World's Women's Christian Temperance Union*, — des femmes ont prêché à Londres dans deux cents églises, le pasteur officiant auprès d'elles, — un spectacle que la vieille Angleterre n'avait jamais vu. Des journalistes ont plaisanté; mais, de l'autre côté du détroit, on sait que les femmes sont une force avec laquelle il faut compter.

A cette Union, luttant en première ligne contre l'alcoolisme, sont affiliées un grand nombre de branches qui s'occupent de la réforme des prisons, de clubs pour les ouvrières, de colonies, de vacances, de la question des mœurs, de celle du suffrage féminin, de l'éducation. Et quand, par exemple, le *Local Veto Bill* fut proposé, des membres de la *Temperance Union* parcoururent le pays dans des voitures semblables à celles des Bohémiens, tenant des réunions en plein air, afin d'éclairer les populations sur le bill qu'elles allaient avoir à voter. Aussi l'influence des femmes est-elle énorme dans les élections anglaises.

Lorsque, à la séance d'ouverture du Congrès, dans City Temple, les trois présidentes de l'Union, — lady Henry Somerset, pour l'Angleterre, miss Francis Willard, pour l'Amérique, et la fondatrice Mme Steward, âgée de quatre-vingts ans, — parurent sur la plate-forme, au-dessous de l'orgue qui accompagnait en sourdine leur entrée, ce fut un vrai délire d'acclamations dans l'auditoire. Autour d'elles se groupaient les déléguées des œuvres philanthropiques et sociales, entreprises par des femmes dans tous les pays.

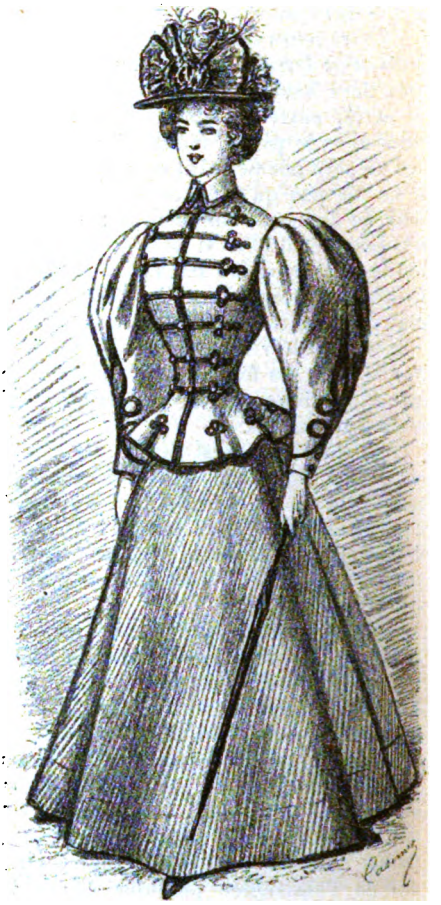
L'Union compte 200,000 membres. Aussi a-t-on dit en plaisantant : « Qui oserait ne pas écouter quand 200,000 femmes parlent. » Les déléguées furent reçues par le lord-maire, et une réunion de dix mille personnes eut lieu dans Albert-Hall. Un témoin écrit qu'il est difficile de rendre l'impression grandiose que faisait cette assemblée. Tout avait été organisé et conduit par les femmes seules.

E. M.

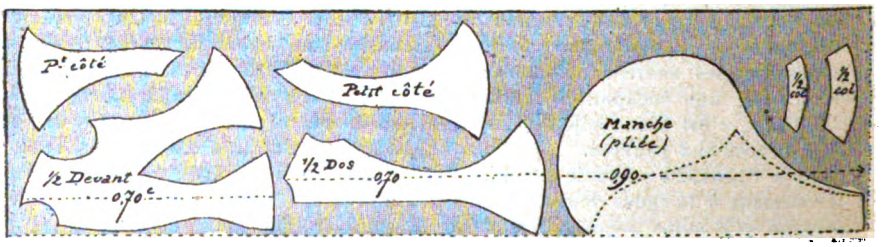
Digitized by Google

# LA MODE DU MOIS

Robe de bal en soie brochée avec manches de velours glacé et trois pattes du même velours ornant le corsage finissant sur la jupe en larges nœuds. — Berthe ruchée en mousseline de soie avec plissé retombant sur le corsage et sur les manches.



Jaquette genre officier en drap noir garni de tresse noire, de boutons et de brandebourgs ; — le corsage très ajusté est à basques ondulées ; — le col droit et rabattu, les manches très larges, froncées à l'épaule, garnies de tresse en chevrons officier ; — la tresse borde tout le corsage et remonte en agrément sur toutes les coutures.




Patron de la jaquette précédente présenté par moitié seulement ;
Il faut compter 3m,20 de drap en 1m,20 de large pour faire cette jaquette avec ces manches très larges ayant 0m,80 dans leur plus grande largeur.

Digitized by Google

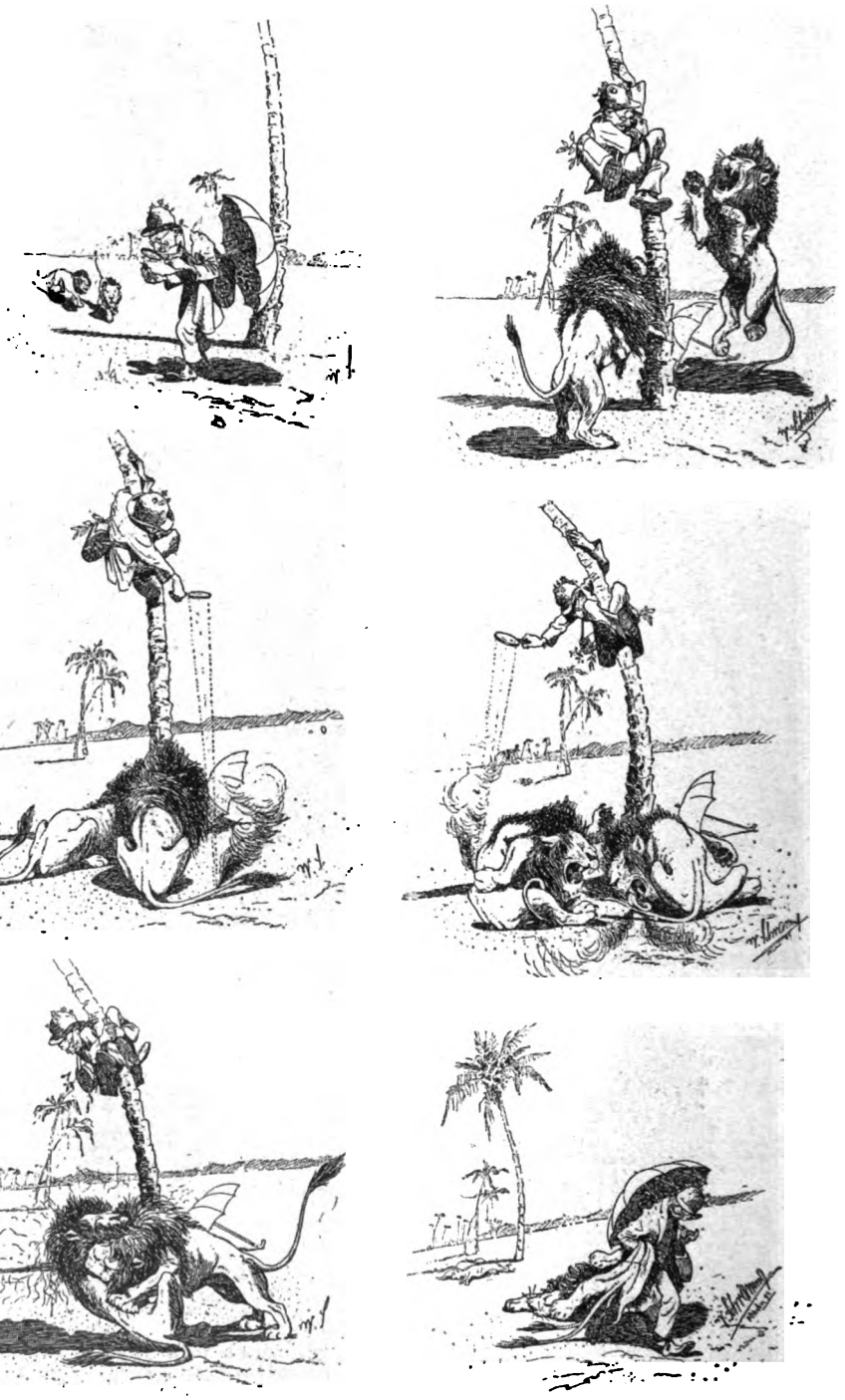
Robe en crépon fantaisie, corsage à épaulements larges portant les emmanchures très basses, garnies de piqûres ; — manchés très larges froncées sur le bras avec poignets garnis de trois boutons ; — trois nœuds de satin assorti, agrémentés de boutons, garnissent le corsage devant.

Costume de voyage à petits carreaux, corsage croisé garni de larges boutons et empiècement formé étoile s'étendant sur les épaules, bordé soie ; manches froncées finissant en poignets garnis de dents bordées soie et de boutons.

Chapeau de velours havane, orné d'une valenciennes écrue drapée autour de la calotte sur la passe nouée derrière par une boucle d'acier, panache de trois plumes derrière sur la calotte et têtes de plumes de chaque côté derrière sur le relevé de la passe.

Toque drapée de velours formant un choux papillon surmonté de coques en aigrette, sur le côté gauche ; le côté droit est garni d'une broche de simili retenant quatre têtes de plumes noires, dont deux portées en avant et les deux autres retombant derrière.

Digitized by Google



LA SCIENCE AU DÉSERT

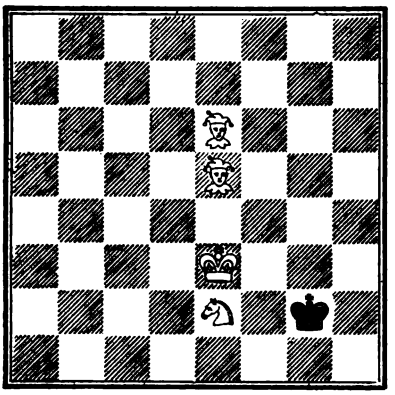
Digitized by Google

# Jeux et Récréations

Par M. G. Beudin

## N° 38. — ÉCHECS

Noirs (1 pièce)

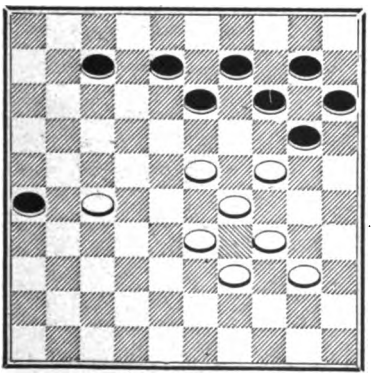


Blancs (4 pièces)

**Les blancs jouent et font mat en deux coups.**

## N° 39. — DAMES

Noirs



Blancs

**Les blancs jouent et gagnent.**

## N° 40. — QUESTION JURIDIQUE

Par Un Farceur

Calino voudrait bien qu'on lui donnât la preuve
Qu'il ne peut épouser une sœur de sa veuve?
« Rien, dit-il, dans les lois n'entrave mon désir! »
Dites-lui donc pourquoi nul n'aura ce plaisir.

## N° 41. — CARTES

Envoi d'Un Lecteur

Avec quels jeux deux adversaires peuvent-ils compter chacun 95 points au piquet à deux.

## N. 42. — MATHÉMATIQUES

Envoi d'Un Bébé

Un escargot monte le long d'une poutre de 20 mètres. Il monte de 3 mètres pendant le jour et descend de 2 mètres pendant la nuit. Au bout de combien de jours sera-t-il au haut de la poutre?

## N° 43. — PROVERBE A TROUVER

Un convive parfois à bon festin s'attable
Et son gaster n'éprouve aucun besoin urgent;
Il essaie un morceau, bientôt est véritable
Le dicton :

x'xxxxxxx xxxxxxx xxxxx xx xxxxxxxx.

## N° 44. — ÉPIGRAPHE

VER VER VER VER VER VER VER VER VER VER
T T T T T T
MA MA MA MA MA MA MA
VISE VISE

## N° 45. — VARIÉTÉ

Trouver deux noms de femme qui se lisent de la même façon dans les deux sens.

## SOLUTIONS

**Des problèmes du numéro d'Octobre.**

**N° 33.** — 1. F 8 C R 1. R pr C forcé
2. F 7 F R échec et mat.

**N° 34.** — $\frac{48\ 43}{26\ 48}\ \frac{49\ 44}{16\ 49}\ \frac{22\ 18}{48\ 34}\ \frac{18\ 12}{9\ 18}\ \frac{23\ 1}{34\ 18}$
$\frac{1\ 45}{}$ gagne.

**N° 35.** — Jeudi; Jeu.

**N° 36.** — En supposant les allumettes numérotées de 1 à 10, voici une solution : 4 à 1; 6 à 9; 8 à 3; 10 à 7; 2 à 5.

**N° 37.** — Les quatre dominos demandés sont : le quatre-deux, le cinq et as, le six blanc, et le double trois, car $2\times1\times0\times3=6$ montant des points de chacun de ces dominos.

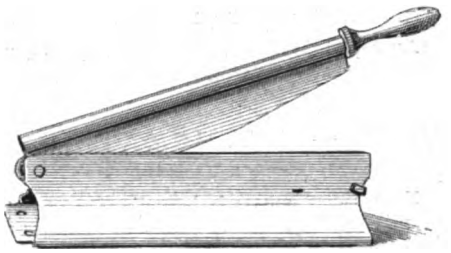
***Les solutions seront données le mois prochain.***

Digitized by Google

# INVENTIONS NOUVELLES

### CISAILLE POUR COUPER LE PAPIER ET LA CARTE

Ce petit ustensile de bureau est destiné à couper, d'une façon vive et nette, le pa-



pier et la carte; il peut aussi servir pour ouvrir les enveloppes rapidement, ceci pour les personnes qui reçoivent un volumineux courrier. Il suffit de placer l'enveloppe sur la rainure formée par la réunion des deux lames de métal formant le corps de la cisaille, et d'abaisser le couperet pour couper l'enveloppe aussi près du bord qu'on le désire.

Outre son utilité pratique, cette cisaille est remarquable par la simplicité de sa construction, car elle ne se compose que de deux parties : la première est une plaque de métal découpée et repliée de telle sorte que les deux extrémités viennent se rejoindre d'une façon parfaite, formant une rainure au bout de laquelle est articulée la seconde pièce, le couperet qui, contrai-

rement à ce qu'on pourrait croire, ne coupe absolument pas, ce qui rend l'appareil sans danger pour les enfants. Le couperet n'a d'effet sur le papier que par son passage entre les deux lames, et cependant la coupure est aussi nette que si elle avait été faite avec un rasoir. Nous recommandons cette petite machine aux photographes, professionnels et amateurs, pour le découpage des cartes; aux pharmaciens, pour leurs étiquettes, etc., etc. La cisaille peut se fixer sur une table, soit à demeure, soit au moyen d'une pince mobile.

### GRATTOIR-BALAI

Encore un ustensile de bureau qui sera fort apprécié des écoliers et écolières, et leur permettra de faire disparaître de leurs devoirs les fautes, voire même les pâtés d'encre, sans risquer, comme cela a lieu avec le grattoir ordinaire ou le canif emprunté à papa, de remplacer la tache par

un trou. Devoir à refaire! page arrachée du cahier! torrents de larmes! Tout cela disparaît avec l'usage du petit balai métallique, qui, opérant avec douceur et progressivement, enlève l'encre mais respecte le papier, et peut être manœuvré par les mains les plus inhabiles.

ARTHUR GOOD,
*Directeur de l'Office des Inventions nouvelles.*

En publiant ses articles sur les *Petites inventions,* le **Monde Moderne** n'a d'autre but que d'être utile à ses lecteurs. Il n'en tire aucun profit, et sa responsabilité n'est pas engagée. Pour toutes explications complémentaires, s'adresser directement à M. Arthur GOOD, 70, rue de Rivoli, Paris, dont le cabinet d'ingénieur-conseil est à même de fournir tous renseignements. (*Joindre un timbre pour la réponse.*)

*L'Éditeur-Gérant :* A. QUANTIN.

10692. — MAY & MOTTEROZ, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Digitized by Google

LE MONDE MODERNE

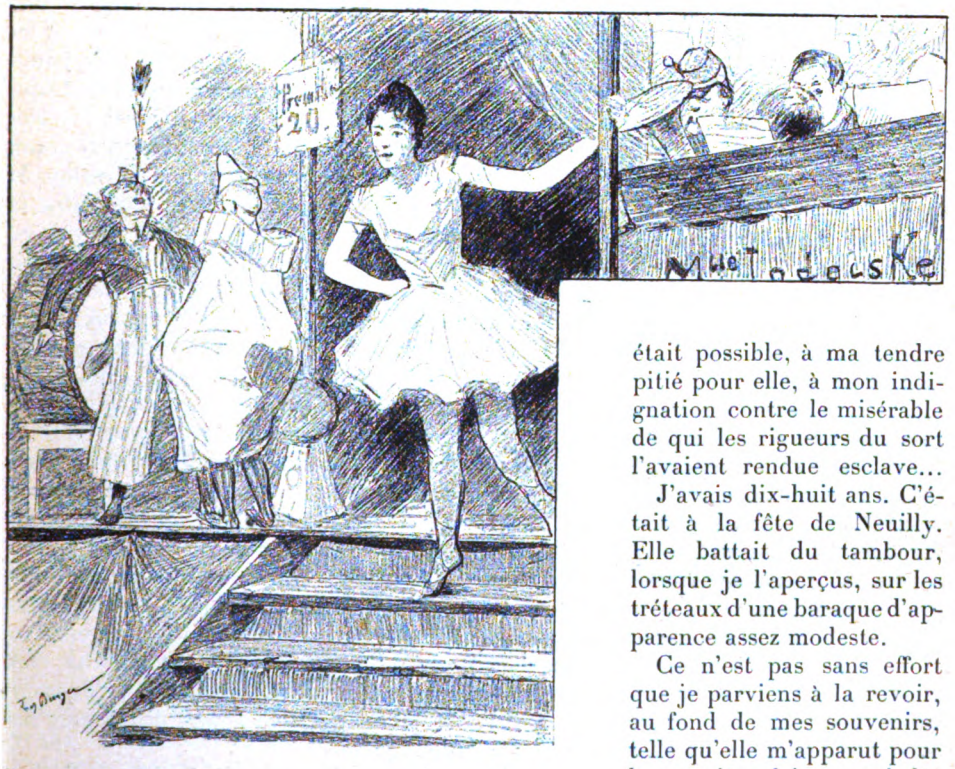
Décembre 1895

# LOUISE

— Et pour compléter la représentation, mesdames et messieurs, la femme-canon, par Mlle Lodoïska, de Moscou!

Lodoïska, ce nom sous lequel elle se présentait elle-même au public en terminant son annonce, ce nom prétentieux et ridicule, dont le vaudeville, après le mélodrame, a abusé, me peina comme une difformité que je lui aurais tout à coup découverte.

Mais le mal était fait; depuis dix minutes je l'aimais de toutes les forces de mon âme; ma vie lui appartenait tout entière; et cet odieux nom dont on l'affublait — qu'elle n'avait pas choisi, assurément — ne fit qu'ajouter, si la chose était possible, à ma tendre pitié pour elle, à mon indignation contre le misérable de qui les rigueurs du sort l'avaient rendue esclave...



J'avais dix-huit ans. C'était à la fête de Neuilly. Elle battait du tambour, lorsque je l'aperçus, sur les tréteaux d'une baraque d'apparence assez modeste.

Ce n'est pas sans effort que je parviens à la revoir, au fond de mes souvenirs, telle qu'elle m'apparut pour la première fois, ce soir-là, dans la lueur rougeoyante d'une demi-douzaine de lampions au pétrole. Toujours, lorsque j'évoque cette image, il me faut en écarter une autre, — à la fois si pareille et si dissemblable! — qui surgit aussitôt sans être appelée, qui s'interpose, et qui me masque ou efface à demi, comme dans son ombre, cette



Digitized by Google

pâle et douloureuse figure d'enfant battu, d'enfant martyr, mince, délicate et fragile, un soupçon de femme, un souffle, prête, semblait-il, au premier frisson de l'air, à s'évanouir ou à prendre son vol dans le nuage bouffant de sa robe de danseuse.

Son âge... est-ce que la femme que nous adorons et pour qui nous voudrions mourir, est-ce que les fées de nos rêves, est-ce qu'une vision a un âge? Quant aux traits de son visage, je voudrais les ressaisir : ils fuient, ils s'effacent dans le brouillard des années lointaines. Je sais, je revois seulement qu'elle était blonde, avec de grands yeux bleus frangés de cils noirs, et qu'elle avait l'air triste jusqu'à la désolation, jusqu'à la mort de l'âme.

Tandis que ses bras nus s'agitaient d'un geste mécanique au-dessus de la caisse accrochée à la balustrade des tréteaux, son regard se perdait au loin dans la nuit, — au delà des tentes grossièrement enluminées, par-dessus les grands arbres poussiéreux et roussis dont les formes indécises vacillaient à la flamme des lampions, à travers la brume aux rougeurs d'incendie ondulant sur le ciel tout noir et tout piqué d'étoiles. Vers quelles contrées mystérieuses, vers quels silencieux rivages fleuris des pâles fleurs de la neige, ô pauvre Mignon du Nord, Mignon blonde aux yeux de myosotis, ce regard avait-il suivi ton âme? Sur l'océan des ténèbres, de quel vol d'oiseaux inconnus suivait-il le sillage vers la patrie lointaine et ignorée, vers la patrie sans nom dans ton souvenir?...

Je ne sais ce qui un moment le ramena sur la terre ; il passa sur moi, pour aussitôt remonter dans l'espace. Ce fut assez : mon cœur tout neuf était pris ; la pauvre enfant volée — là-dessus pas de doute possible, elle ne pouvait pas être de ce monde-là — avait trouvé un sauveur qui ne vivait plus désormais que pour sa délivrance.

Derrière elle, alignés devant la toile dont les peintures compliquées montraient une manière de sylphide aux jambes couleur brique, voltigeant tour à tour sur des buissons de fleurs hérissés de glaives, à travers des cercles enflammés et enfin dans la fumée d'un canon qu'un hercule soulevait sur son épaule, trois ou quatre hussards faméliques se lamentaient dans des clarinettes. Sous leurs immenses shakos cylindres du temps de Charles X, dont l'aigrette de crin rouge leur tombait sur la visière en saule pleureur, je me complus à leur trouver des faces patibulaires.

Deux pitres enfarinés faisaient la parade sur le haut de l'escalier, échangeant de stupides coq-à-l'âne à travers une grêle de gifles.

Enfin devant le contrôle, appuyé d'une main à l'un des bâtis qui soutenaient les toiles, le maître se campait, — le bourreau de Mignon : un monstrueux colosse, — du moins me parut-il ainsi, — aux pectoraux saillants sous le tricot de coton rose, aux biceps en boulets de canon, le front bas et bourrelé de grosses rides, la tignasse noire et rude, la moustache en brosse, le menton lourd. Sombre, farouche, l'air sauvage, plutôt que féroce, il surveillait son monde; et sans doute les choses n'allaient pas à son gré, car deux ou trois fois, aux grossièretés des clowns, tandis que dans la foule une rumeur joyeuse circulait, je crus voir un éclair s'allumer sous l'ombre de ses sourcils, et ses épaules se soulever avec effort, ses joues trembler comme au souffle de la colère.

Soudain, comme les roulements de la caisse mollissaient, sous les doigts lassés sans doute de Mlle Lodoïska, il quitta sa pose d'hercule au repos et marcha vers elle, violemment, bousculant au passage et jetant presque à bas des degrés les deux pitres.

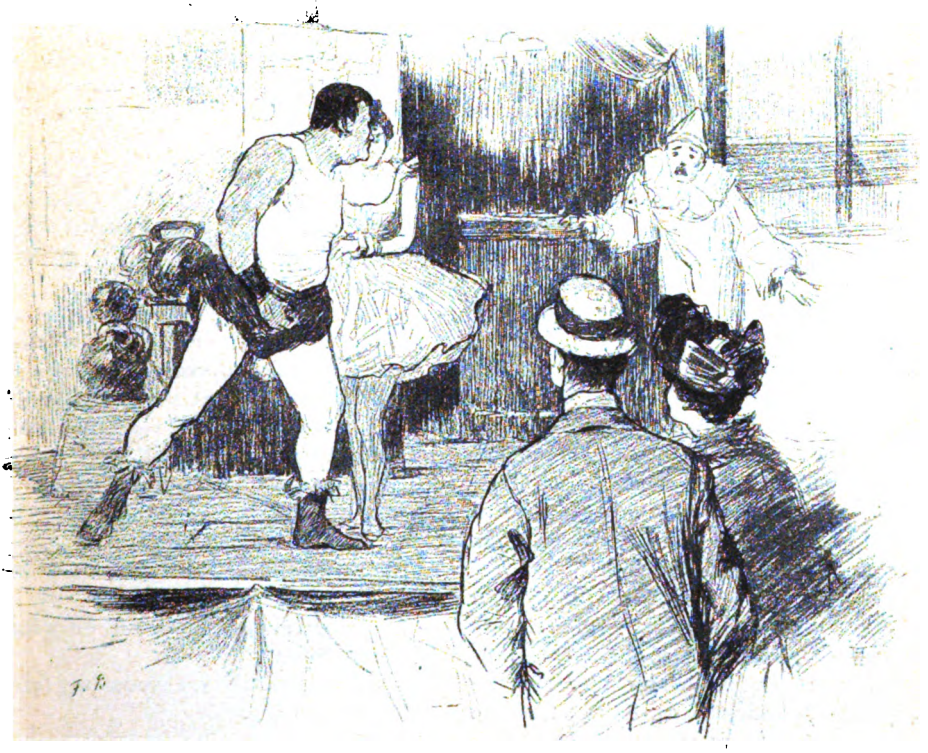
La malheureuse tressaillit : elle ne l'avait pas vu venir; il se penchait sur son épaule, lui grondant à l'oreille, d'un ton qu'on devinait furieux, quelque terrible menace de châtiment. Je la vis trembler de tout son corps; les baguettes faillirent lui échapper; elle se retourna, éperdue.

D'un clin d'œil l'homme lui montra la

Digitized by Google

foule qui les regardait; puis avec un de ces soupirs furieux qui gonflaient son maillot à le faire craquer, il continua son chemin; il souleva une portière, tout à l'extrémité de l'estrade, et disparut.

La parade finissait en même temps que la symphonie. Les clowns, après une dernière culbute, se retirèrent, dégageant la montée. Les hussards égouttaient leurs instruments. Puis tous, pitres et musiciens, s'entre-regardèrent; il y eut un moment de grand silence, une attente générale et, dans le public, comme sur les tréteaux, cette impression de froid et de malaise que produit une entrée manquée.



Quant à Mignon, à la voir obstinément tournée vers la portière, immobile et le cou tendu, on aurait pu croire que l'homme, en s'éloignant, avait emporté sa pensée.

Une grosse voix, plus bourrue que menaçante, je dois le reconnaître, cria :

— Eh bien, mademoiselle Lodoïska!...

C'était lui, il venait de rentrer derrière le comptoir; instruit par un coup d'œil de ce qui se passait, il accourut, chacun de ses pas faisait gémir les planches. Et pour la seconde fois, mais d'un mouvement plus prompt, l'œil plus sombre, la parole plus emportée, il se pencha sur elle avec tant de violence que je ne doutai pas qu'il allait la frapper. Et j'attendais, j'espérais cela, je guettais un geste, son poing levé sur la tête de l'enfant, pour bondir sur les degrés, entraînant derrière moi la foule.

Ce fut à n'y rien comprendre : elle se haussa vers lui, et son douloureux visage s'éclaira d'un sourire indéfinissable, où il y avait comme de la tendresse, de l'adoration, de l'extase même, mêlé à un reste de crainte et d'angoisse.

J'avoue que dès ce moment mon

Digitized by Google

amour reçut un coup assez rude. Jusqu'où donc s'étendait l'empire de cet homme sur cette enfant? Quelque mystérieuse puissance lui avait-elle asservi jusqu'à son âme? Avait-il le pouvoir d'abolir en elle, d'un souffle, la volonté, la conscience? Et devais-je croire enfin la misérable Mignon réduite à ce degré d'abjection d'aimer sa servitude?

Toujours est-il que je la vis s'élancer presque joyeusement vers l'escalier pour faire l'annonce, et sa voix claire, d'un son très pur, dominait les vacarmes de la fête, les orgues de Barbarie, les grosses caisses, les cloches et les gongs.

— Les jeux athlétiques, mesdames et messieurs!... la danse des œufs!... la danse des poignards!... et pour finir, la femme-canon, par Mlle Lodoïska, de Moscou...

Mon amour était très désintéressé, il ne souhaitait rien que dévouement et sacrifice; il résista au choc. Je n'avais pas encore atteint l'âge où, dans la femme aimée, ce que l'homme aime c'est lui. Au contraire, en présence d'une difficulté imprévue qui surgissait, ma résolution avait grandi avec ma pitié; j'avais à arracher Mignon non seulement à son tyran, mais à elle-même.

On entrait. Le moment était venu d'agir. Par malheur, mon imagination de dix-huit ans ne m'offrait que des moyens de roman, impraticables en l'état de nos mœurs bourgeoises. Et la pureté de mes intentions, autant que la plus élémentaire prudence, m'interdisait de recourir à certaines entremises auxquelles l'aspect assez misérable du personnel inférieur de la troupe et l'état de ma bourse, assez bien garnie ce soir-là, m'avaient fait songer tout d'abord.

Je me confiai donc, faute de mieux, à la Providence, qui ne pouvait se refuser à seconder mes généreux desseins. Il fallait avant tout me rapprocher d'*elle;* justement, d'un rond de bras, assez peu noble à la vérité, elle continuait d'inviter la foule, en criant :

— Suivez, messieurs, suivez le monde!...

Je suivis.

En gravissant les degrés, je manœuvrais dans la presse de manière à me rapprocher d'elle. Peut-être ainsi il m'allait être permis d'effleurer sa main, peut-être mon regard saurait l'avertir qu'elle avait trouvé un libérateur.

Elle se taisait maintenant, et à mesure que la foule montait, s'écoulant ensuite vers les portières que les clowns tenaient écartées à droite et à gauche du contrôle, l'ombre s'abaissait sur son front, son regard s'emplissait de tristesse. Elle s'était retirée un peu à l'écart, je la suivis; au moment où je pensais l'atteindre, elle fit un mouvement comme pour s'enfuir vers l'extrémité de la baraque. L'hercule, qui sans doute la guettait du coin de l'œil, l'arrêta net par le poignet, et j'entendis qu'il grondait tout bas :

— A la fin, tu vas nous faire une autre tête que ça, hein? Quand je te dis...

Les éclats des cuivres d'un orchestre voisin m'assourdirent et emportèrent la fin de la phrase. Je la vis répondre en s'animant un peu. Puis il reprit :

— Tu as une figure, vraiment, à dégoûter le monde...

— Oh! le monde!...

Elle secouait les épaules, les poings crispés.

Lui, alors, étendit au-dessus de la foule sa large main :

— C'est le métier, que veux-tu y faire? Il faut bien manger...

Je ne sais ce qu'elle répliqua; un nouveau vacarme de trombone et de grosse caisse couvrit sa voix. Mais elle paraissait supplier, à présent. Puis elle essaya encore un mouvement de fuite; il la maintint de sa rude poigne d'athlète :

— Non, disait-il, je ne veux pas; tu serais capable de ne pas revenir, et la salle est déjà aux trois quarts pleine.

Plus brutalement il ajouta :

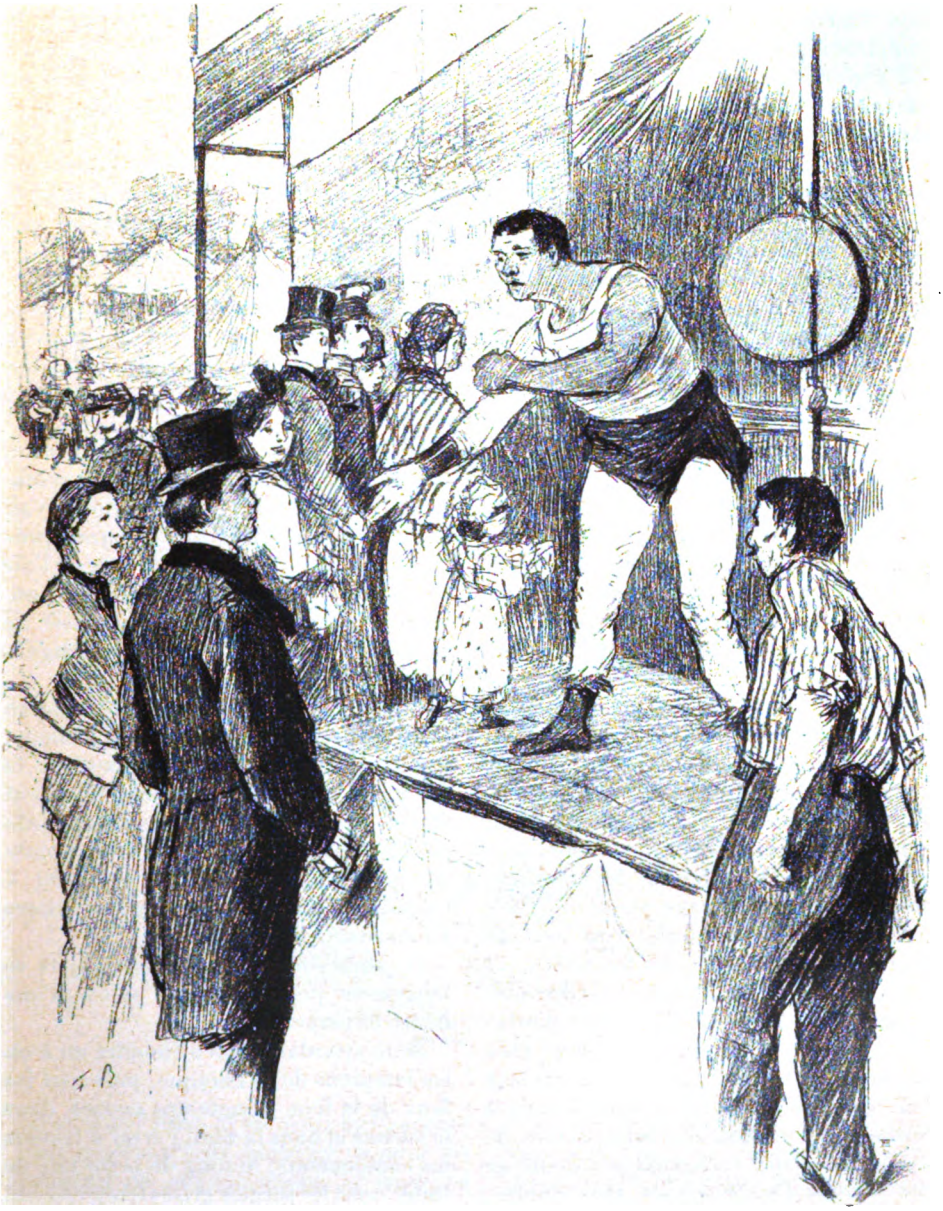
— Tant pis pour toi si tu refuses de me croire.

Elle se soumit, mais ses joues et son menton tremblaient. Alors il la fit passer derrière lui, la masquant de sa large carrure, mais non pas si prestement que je

Digitized by Google

n'eusse le temps de la voir tirer de son corsage un mouchoir qu'elle porta à ses yeux.

Soudain il m'aperçut, immobile contre la rampe où je me laissais presser par le flot toujours montant. Il cria :



Pour lui je le voyais pâlir de fureur, il frémissait, et j'entendais ses dents grincer, son souffle gronder au fond de sa gorge

— Montez donc, monsieur, ou laissez passer le monde...

Mon regard dut lui apprendre le cas que je faisais de son injonction. Néan-

Digitized by Google

moins, je gravis la dernière marche et je pénétrai dans l'intérieur de la baraque.

Il était temps, les hussards attaquaient déjà l'ouverture, et la représentation commença presque aussitôt.

J'y prêtai peu d'attention; je n'étais pas venu là pour voir un Alcide en maillot rose jongler avec des pavés et soulever un tonneau entre ses dents. Même j'attendis sans impatience l'apparition de Mlle Lodoïska. J'ai déjà dit que mon amour ne souhaitait rien pour lui-même. Ma pensée était ailleurs, toute tendue vers un but qui me paraissait de plus en plus insaisissable. Le sentiment de mon impuissance me désolait.

Du reste, Mlle Lodoïska ne se ressemblait plus à elle-même. Elle avait mis sur son visage, ainsi qu'un masque, un sourire banal qui la défigurait. La pauvre enfant faisait son métier, et gagnait son pain! Peut-être à son insu se laissait-elle aller à l'espèce d'ivresse que subissent tous ceux qui se donnent en spectacle.

Toute sa personne me paraissait changée : était-ce la gracieuse hardiesse de ses mouvements, était-ce son geste souple et arrondi, ou seulement l'éclairage plus favorable de la rampe qui la révélait mieux ou davantage? Je la voyais moins enfant, comme si en quelques minutes la fillette se fût épanouie femme, toute menue encore, mais sans gracilité, la jambe ferme, le bras finement modelé, le corsage plein.

Elle dansa sur des œufs; puis les œufs furent remplacés par des bouteilles, et enfin par des lames de poignards dressées sur de petits socles de bois. L'orchestre jouait une saltarelle, toujours plus pressée, plus haletante; et déroulant une écharpe dont les longues franges frémissaient comme des ailes autour de ses épaules, elle voltigeait au-dessus de ces pointes d'acier aiguës, étincelantes, du vol insaisissable et fantasque de la libellule au-dessus des glaïeuls d'un étang.

Ce périlleux exercice lui valut une ovation à laquelle il me fut impossible de m'associer; les applaudissements donnés à de pareils jeux ont quelque chose de féroce. Ma respiration était comme suspendue à chacun de ses pas, je sentais dans toute ma chair le froid de l'acier. Un faux mouvement, une seconde d'oubli, elle s'abattait sur cet horrible parterre de glaives acérés et se mettait en lambeaux.

Aussi l'hercule, sur un côté du théâtre, surveillait-il toutes ses évolutions avec une attention soutenue. Croyez bien que je ne lui savais aucun gré de sa sollicitude; et lorsqu'elle se retira en saluant, je le vis, lui, tout simplement soulagé de la crainte d'un accident qui pouvait le priver d'une pensionnaire précieuse et mettre en sérieux péril la fortune de son établissement.

On la rappelait, elle tardait à reparaître; il s'élança dans la coulisse, la ramena, et en la conduisant par la main il avait le cynisme de lui sourire. J'aurais préféré qu'il la battît; c'est qu'il avait l'air bonhomme, encourageant, presque paternel, le misérable!... L'hypocrisie de ce sourire me faisait bondir d'indignation sur ma banquette.

Pour finir il hissait sur son épaule un canon, sur lequel elle montait debout; il donnait un signal, elle abaissait la mèche, le coup partait; d'un mouvement de côté l'homme jetait par terre la lourde pièce, et elle restait posée de la pointe du pied sur son épaule, envoyant à travers la fumée de la poudre des baisers à l'assistance.

Il fallut sortir. Mes beaux projets se trouvaient juste au même point qu'une heure auparavant.

Je m'attardai à voir s'éteindre un à un les lampions de la baraque, puis tous les feux de la fête. Longtemps encore, dans le silence et dans la nuit, j'errai à travers les campements, le long de cette cité de toile, dont les formes grises frissonnaient vaguement dans l'ombre au moindre souffle de l'air. Çà et là une lampe veillait encore derrière une bâche et faisait sur la toile une tache de lumière jaune qui s'étalait. Des chants, des nasille-

Digitized by Google

ments de mirlitons se perdaient au loin vers la confuse rumeur de la ville. Un fauve, dans une ménagerie, rêvait. Puis tout disparut, tout se tut. Je me résignai à m'éloigner; et ni la fièvre d'une veille prolongée jusqu'aux premières

pâleurs de l'aube, ni les rêves incohérents qui agitèrent mes quelques heures de sommeil ne m'apportèrent la moindre inspiration pratique.

Toute l'après-midi je rôdai à travers la fête, et de préférence sur les contre-allées, derrière les fourgons. C'était en semaine, seules les boutiques de pain d'épice étaient ouvertes, avec quelques

jeux de massacre et de passe-boules. Les grandes loges, avec leurs bâches déroulées, leurs enseignes descendues et leurs tréteaux déserts, présentaient l'aspect d'un campement abandonné. Par derrière, des enfants mal peignés jouaient entre les roues des voitures, pêle-mêle dans la litière, avec les chiens de garde; quelque vieille somnambule extra-lucide, en camisole, épluchait des légumes sur les marches de son échelle; aux petites fenêtres des roulottes des matelas et des langes prenaient l'air.

Chez M^lle^ Lodoïska, pas un mouvement, pas un bruit.

Digitized by Google

Tout paraissait mort.

J'attendis.

Et enfin la nuit tomba. Les omnibus arrivaient complets, la foule commença à monter, et de la barrière jusque vers le pont les feux s'allumèrent.

Les deux clowns se montrèrent les premiers sur l'estrade, battant des entrechats et se poursuivant avec des sauts périlleux comme pour se mettre en train. Bientôt les hussards vinrent se ranger le long de la toile. Puis l'hercule entra, et presque en même temps que lui, *elle*.

Lui me parut plus sombre encore que la veille, elle plus désolée. Elle avait mis du fard qui faisait comme des marbrures de sang sur sa pâleur; visiblement elle avait pleuré, ses yeux étaient battus, ses paupières rougies. Son regard luisait de fièvre.

Elle s'approcha de la rampe, saisit les baguettes d'un mouvement saccadé, rageur, — la rage d'un enfant qui se soulage de quelque souffrance imméritée par d'inutiles violences.

Du moins il ne s'occupait plus d'elle. Il restait en arrière, tête basse et l'œil fixé à terre. L'effort d'un sentiment refoulé, une fureur comprimée sans doute, tordait les rides de son front, gonflait ses veines. Il respirait avec peine.

Un instant il se redressa, vraiment formidable, avec un coup de talon qui fit trembler toute la baraque. La parade languissait, les gifles se succédaient avec mollesse, les malheureux clowns grimaçaient et s'essoufflaient sans gaieté. Il cria d'une voix tonnante :

— Vous dormez, vous autres! Ces messieurs et ces dames sont ici pour qu'on les amuse! Et il montrait la foule d'un grand geste emporté, avec un rire de mépris. Il semblait que cet homme, tourmenté d'un perpétuel besoin de violence, ne sût par quelles brutalités l'assouvir.

La foule, stupide, ricana; et les deux pauvres enfarinés se mirent à cabrioler de plus belle, comme des chiens savants sous le fouet du maître. Les hussards eux-mêmes soufflaient plus fort, arrondissant le dos.

Ainsi la terreur planait autour de lui. Je me maudissais, moi, de n'avoir pas fait depuis la veille un pas dans mon œuvre de délivrance.

Mais quel parti prendre?... A mesure que l'heure avançait, l'inquiétude et l'irritation achevaient de mettre le désordre dans mes idées; ma pauvre imagination en revenait toujours à de vieux moyens, très énergiques, mais très romanesques aussi et très démodés, — des expéditions nocturnes, en manteau couleur de muraille retroussé sur la pointe d'une rapière, des histoires de spadassins embauchés, de valets soudoyés. — Nous nous glissions dans l'ombre derrière les caravanes endormies... un signal et la loge était envahie, les toiles éventrées, les tréteaux rompus... A la faveur des ténèbres, guidé par les seuls battements de mon cœur, et tandis que mes bravis amusaient l'hercule, je parvenais jusqu'à ma captive, je l'enlevais toute palpitante, ma lèvre à son oreille, pour la rassurer, ses bras noués à mon cou... Là tout près, au premier carrefour, une chaise sans armoirie, sans livrée, sans lanterne... nous roulions toute la nuit, et au point du jour : « O ma Mignon, vous êtes libre! Où voulez-vous aller?... »

Tout cela je le voyais et je l'entendais très nettement dans mon esprit; je m'enfiévrais au bruit de la lutte, aux battements du cœur de ma Mignon sur ma poitrine, à la chaleur de son étreinte. Mais pour passer du rêve à l'exécution bien des choses me manquaient.

Cependant il me restait dans ma folie assez de sang-froid, — et je m'en faisais honneur, — pour me dissimuler dans la foule, afin de ne pas m'exposer à être reconnu. Car je ne voyais rien d'invraisemblable à ce que tout le personnel de la troupe m'eût remarqué la veille et eût pénétré mes intentions. J'avais aussi à redouter d'éveiller, en me montrant, chez M^lle^ Lodoïska des espérances si difficiles à réaliser; chez son bourreau

Digitized by Google

des soupçons qui pouvaient attirer sur elle de nouveaux orages.

J'eus donc soin de les éviter l'un et l'autre en m'approchant du contrôle, et de chercher dans la salle un coin peu éclairé, d'où je puisse suivre la représentation sans être aperçu.

Justement une place restait vide tout à l'entrée, derrière un grand monsieur large d'épaules. Il se trouvait au-dessous d'un quinquet, de sorte qu'il me faisait écran et me couvrait d'ombre.

Comme la veille, en s'avançant au feu de la rampe, l'hercule et la danseuse semblaient avoir repris dans la coulisse leur sourire de théâtre. Mais sous les airs gracieux du métier l'effort était visible.

Lui déploya peut-être plus de vigueur dans ses exercices ; à soulever ses poids, à lancer ses pavés, il mettait parfois de la colère, il paraissait vouloir user toutes ses forces. Elle un instant me fit frémir ; après la danse des œufs et la danse des bouteilles, lorsque les poignards furent placés, elle s'y lança comme à corps perdu ; je faillis crier ; je m'attendais à voir le sang jaillir, et son intention ou sa folie fut si évidente, la tentation semblait si naturelle, au milieu de toutes ces armes qui s'offraient, de conquérir, tout d'un coup et pour toujours la liberté, que l'hercule se jeta en avant...

Elle s'arrêta, et le même sourire, qui déjà la veille m'avait si entièrement déconcerté, reparut sur ses lèvres, ce sourire inexplicable, indéfinissable en son expression, tendre et passionné, apitoyé et soumis qui, à n'en pouvoir douter, voulait rassurer l'homme qui venait de trembler pour elle, et lui demandait pardon.

A la fin de cet horrible jeu, les applaudissements éclatèrent. Des femmes, qui d'abord s'étaient couvert les yeux, eurent la cruauté de crier *bis*.

Mais l'hercule rentra seul, il s'avança, salua :

— Mesdames et messieurs, Mlle Lodoïska, quoique souffrante, n'a pas voulu faire manquer la représentation ; mais aussitôt ses exercices terminés, elle a dû remonter dans sa loge.

Et visiblement énervé, il se hâta d'en finir, d'aller chercher son canon. Ce fut un clown qui tint la mèche.

Cette annonce me laissa à peu près indifférent... l'heure était enfin passée des rêves désordonnés et des compassions stériles. Le premier stratagème, le moyen tant poursuivi de pénétrer jusqu'à mon infortunée captive et de pouvoir lui offrir mon dévouement, ma vie s'il le fallait, un hasard venait de le mettre entre mes mains.

Depuis le début de la représentation, certain manège de mon utile voisin m'avait plus d'une fois intrigué. Par instants il rentrait vivement la tête dans les épaules, puis la relevait, la rentrait de nouveau, et semblait s'absorber dans la contemplation du plancher. Comment, dans l'état d'esprit où je me trouvais, cette action insignifiante s'empara-t-elle de mon attention ? La curiosité me prit, je me risquai à me soulever sur ma banquette et à jeter un regard par-dessus son épaule. Il dessinait, tout simplement : sur un album grand comme la main, j'aperçus rapidement notées quelques grimaces de clowns. J'avais trouvé : le premier pas, le plus difficile était fait ; Mignon était sauvée.

Le lendemain, dès midi, je me retrouvais sur l'avenue. Le cœur me battait fort ; mais si je tremblais, ce n'était que d'impatience et d'espoir.

Lorsque j'aperçus de loin la baraque de Mlle Lodoïska, une inquiétude me saisit. Je me souvins de sa brusque sortie de la veille. Tout entier à mon projet, ajoutant peu de foi d'ailleurs à l'excuse donnée par l'athlète, j'avais oublié cet incident. Je m'en alarmai tout à coup. Allais-je la trouver malade, hors d'état d'agir à l'instant décisif ? ou bien si, comme j'inclinais à le croire, son indisposition n'était qu'un caprice, une révolte contre la tyrannie ou les brutalités du maître, de quelles tortures n'avait-elle pas dû, dès hier soir, payer cette fantaisie d'esclave ?

Digitized by Google

Cependant, le hasard me restait fidèle. En circulant parmi les roulottes, le nez en l'air, de l'allure d'un flâneur, j'avais fini par atteindre le derrière de la baraque. Là les deux clowns, que je reconnus sans peine à leurs figures mal décrêpies, assis à la turque, au pied d'un arbre, jouaient au piquet sur un vieux paillasson. Auprès d'eux une bouteille de vin blanc, à moitié vide, était couchée sur l'herbe rare entre deux verres.

Je leur trouvai un air de bonnes gens, qui me raffermit le cœur et qui me donna bon espoir pour le cas où j'aurais besoin d'aide.

Je m'avançai en saluant avec beaucoup de politesse, et d'une voix un peu incertaine je débitai l'ingénieuse fable composée durant ma veille et vingt fois répétée depuis le matin : attaché comme dessinateur à un grand journal illustré, j'avais entrepris, à l'occasion de la fête de Neuilly, une série d'études sur le monde des forains, « et je serais heureux, messieurs, qu'il me fût permis de pénétrer dans l'intérieur de votre établissement ». En même temps je tirai de ma poche un album où j'avais eu l'habile précaution de croquer de mémoire quelques types de saltimbanques sur les premiers feuillets.

Mes hommes se consultaient du regard. L'un d'eux posa ses cartes, se leva :

— On peut toujours voir. Si monsieur veut venir avec moi.

Il écarta une toile :

— Patron, c'est quelqu'un qui a à vous parler! Entrez, monsieur, entrez toujours.

J'entrai... L'émotion me serrait la gorge ; je me sentais très pâle.

Et voici ce que je vis :

La baraque, à droite et à gauche deux roulottes dételées, et derrière moi la toile de tente qui venait de se refermer, formaient l'enceinte d'une cour intérieure au-dessus de laquelle les grands arbres de l'avenue étendaient leur verdure poudreuse et leur ombre trouée de soleil.

Au milieu de cette cour, l'athlète, en veston, assis par terre le menton sur les genoux, contemplait d'un air extasié une jeune femme, et c'était Mignon, — c'était Lodoïska, —.souriante, heureuse, épanouie, en peignoir clair, ses beaux cheveux d'or ruisselant sur ses épaules, qui se balançait dans un fauteuil de bambou, en chantonnant et en berçant dans ses bras un tout petit enfant.

Il se retourna. Elle ferma vivement son corsage, et le bébé leva vers la lumière son regard encore trouble, en suçant une grosse goutte de lait qui tremblait au bout de sa langue.

Je demeurai interdit. Le clown parlait au maître, qui vint à moi la figure ouverte :

— Ma foi, monsieur, vous tombez mal, nous sommes en fête aujourd'hui, rapport à l'enfant qui était malade depuis trois jours, — même qu'hier soir...

Sa voix s'étrangla un moment, mais sa bonne grosse face d'hercule rayonnait ; il avala sa salive péniblement :

— Enfin voilà le mal parti comme il était venu... Alors je nous ai donné campos à tous. Pas de répétition pour aujourd'hui, vive la joie!

D'un geste il m'invita à m'approcher; j'obéis machinalement. Il riait maintenant autant d'orgueil paternel que de soulagement :

— Regardez-moi ce brimborion, monsieur; croirait-on que ça vient de faire tant de peine à son papa?... et à sa maman donc!...

Lodoïska riait aussi ; elle tenait l'enfant debout sur son genou pour me le présenter ; le petit gigotait, essayait de danser dans son maillot.

Puis l'hercule changea de visage :

— Ah! monsieur, que c'est dur de faire son métier, d'amuser le monde, quand on a le cœur qui vous crève dans la poitrine! Avec ça qu'il fallait ravaler mon chagrin pour ne pas grossir celui de la maman... et même gronder, monsieur, oui, gronder, faire les gros yeux, plus souvent que j'en avais envie, bien sûr, car elle serait devenue folle, si je l'avais laissée faire. Pas vrai ça, ma Louise?

Sa main s'abaissa doucement sur

Digitized by Google

l'épaule de la jeune femme. Louise, — Lodoïska, que sais-je! — leva vers lui ses grands yeux noyés de larmes, mais de

ces larmes heureuses qui brillent dans le rire comme des gouttes de rosée au soleil; et sur cette énorme patte velue, elle appuya sa joue, en soupirant d'une voix profonde :

— Ah! mon pauvre homme!

Je n'avais plus rien à faire là. L'hercule me reconduisit jusqu'à l'entrée du campement :

— Demain, me dit-il, et les autres jours, sauf le jeudi et le dimanche, nous répétons à deux heures.

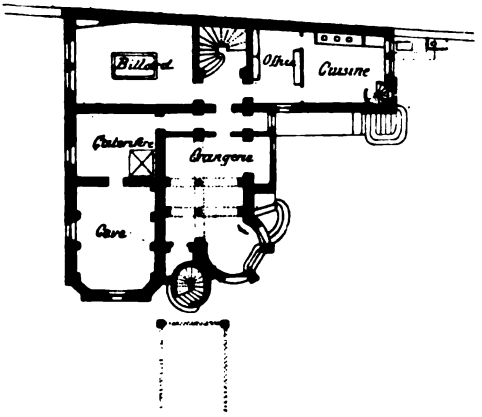
Mais il ne m'a jamais revu.

GLATRON.

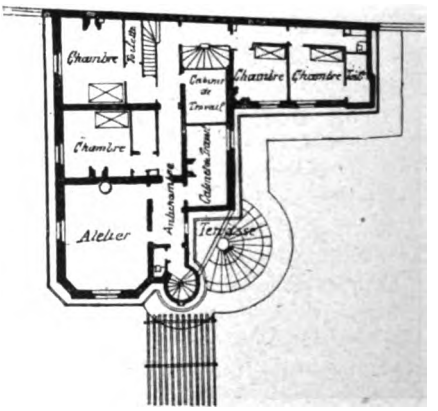
Digitized by Google

# HOTEL LHEUREUX, 4, RUE LARGILLIÈRE

Cet hôtel, bâti sur un terrain à l'angle de la rue Largillière et de la rue de Passy, verdure, se trouvant encore rehaussée par le chatoiement des couleurs et les




*Rez-de-chaussée.*




*Combles.*

attire tout naturellement le regard du promeneur par sa silhouette élégamment détachée sur un fond de fleurs et de sinuosités motivées par le désir d'exposer au soleil du midi la plus grande surface possible du mur extérieur; les murs sont

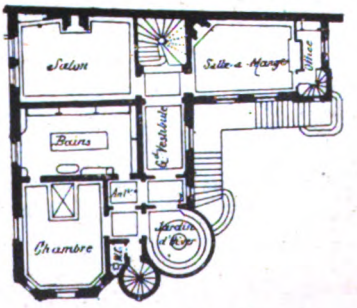
Digitized by Google

en meulières alternées de briques ordinaires où s'enlèvent des filets de briques émaillées vert; çà et là quelques touches blanches de pierres finement taillées ou sculptées, des cabochons en céramique, dont les facettes jettent les feux au moindre rayon de soleil, font une opposition avec la blancheur de la pierre; des fers peints en brun rouge, une belle frise en mosaïque polychrome sur un fond d'or accentuent le sommet du mur et ils le séparent du brisis de la couverture en ardoises bleues, surmonté du toit en tuiles rouges, rehaussé par le ton brun solide des souches.

*Escalier extérieur et marquise.*

La disposition est partagée en trois parties bien distinctes. Au rez-de-chaussée, de plain-pied avec le jardin, nous remarquons les pièces de récréation : salle de billard et orangerie, et le service qui se compose de cuisine, office, caves, etc.; au premier étage, les appartements de réception. Dans les combles, les chambres et l'atelier, bureau où le public a directement accès, par l'escalier de la tourelle, sans avoir à traverser aucune des autres pièces de la maison.

Le premier étage, élevé de quatorze marches, domine, sans être arrêté par les arbustes qui entourent la maison, les beaux ombrages de la Muette et du Ranelagh. L'emploi du fer donne à cette construction un vif aspect de légèreté et de solidité. Une marquise recouvre les marches du perron. On remarque quelques spécimens heureux de balustrades dans la composition desquelles il entre des fers à T et des tôles découpées assemblées à des fers carrés ou méplats. Des fers spéciaux ont été employés dans




*1er étage.*

la serrurerie décorative. L'entrée de la tourelle, par son aspect pittoresque, nous

Digitized by Google

a permis d'en donner un petit croquis. Le devis de cette construction se résume :

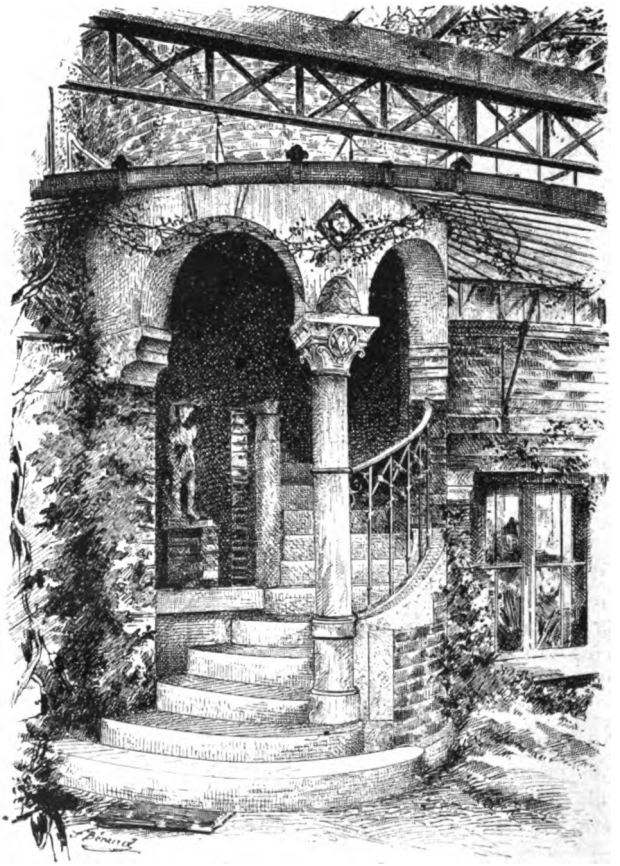
| | |
|---|---|
| Maçonnerie | 36,000 fr. |
| Serrurerie | 12,500 » |
| Menuiserie | 11,500 » |
| Charpentes | 6,500 » |
| Peinture, vitrerie | 7,500 » |
| Couverture et plomberie | 7,500 » |
| Fumisterie | 4,500 » |
| Mosaïque | 2,500 » |
| Eau, gaz | 3,000 » |
| Total | 91,500 fr. |

Comme on le voit, les honoraires de l'architecte ne sont pas compris dans la dépense totale ; en les comprenant, on arriverait à la somme de 97,000 fr.

Il convient de faire remarquer que la construction en fut simple et que tout luxe a été banni de l'intérieur.

Ce que l'on a cherché à réaliser dans cette construction, c'est avant tout la commodité pour les différents services, les grandes dimensions et les grands volumes d'air pour chaque pièce. En un mot, créer une habitation qui réalise à la fois les avantages des installations de la ville et de la campagne.

Cette description ne serait pas complète si nous n'ajoutions quelques considérations indispensables sur l'emplacement occupé par cet hôtel, sur la valeur actuelle du terrain et sur la plus-value qu'il est appelé à prendre dans un avenir très prochain.



*Entrée de la tourelle.*

Ce terrain est situé dans un des plus beaux quartiers de Paris, sur la chaussée de la Muette, à l'entrée du bois de Boulogne et à proximité de la gare de Passy, c'est-à-dire à vingt-cinq minutes de la gare Saint-Lazare. Les communications avec Paris sont nombreuses et faciles.

On dispose de deux tramways, celui du Louvre et celui de la rue Taitbout, du chemin de fer, de la station des voitures, de l'omnibus du Palais-Royal et des bateaux.

Tous ces avantages, si appréciés aujourd'hui, ont amené une plus-value considérable sur le prix du terrain, et cette plus-value est loin d'être arrivée à son maximum.

C'est ainsi que le terrain de l'hôtel dont nous avons publié les croquis, dont la valeur actuelle est de 400 francs le mètre, ne tardera pas à s'élever jusqu'à 500 francs.

S. Béraud.

Digitized by Google

AJACCIO. — L'ENCRIER. — PLACE DU DIAMANT

# SENSATIONS DU MAQUIS

## AJACCIO

*Dans la rue.*

La hantise du grand Empereur, l'obsession de son nom et de son effigie, telle me fut Ajaccio dès l'arrivée. Sur le port, le héros de marbre s'appuie à la barre d'un gouvernail désemparé; en débouchant du cours Napoléon, il apparaît, face à la mer, environné de sa famille, à l'angle de la place du Diamant.

Celle-ci mérite ce nom par sa situation incomparable, mais le monument la dépare comme une verrue. Il se détache, lourd et bête, sur les découpures de la baie lumineuse et l'admirable cirque de montagnes aux cimes neigeuses et aux pentes fleuries.

Sur une large assise de granit, aux encoignures, se dressent les statues de bronze des quatre frères Bonaparte en costume romain; au centre, un socle dominant supporte l'image équestre du César, également en toge.

Un peu en arrière, deux pierres, sortes de bornes tombales, plaquent leurs blancheurs, tels les supports accoutumés pour l'installation horizontale des porte-plumes, et le Napoléon du faîte paraît l'appendice destiné à découvrir ce *bronze d'art* que l'ironie populaire a stigmatisé du sobriquet : *l'Encrier*.

La place du Diamant est la promenade favorite du *lazzarone* local.

Ce dernier est à connaître.

Il possède un lopin de terre où verdoie un bouquet de châtaigniers, une vingtaine de plants de tabac, un coin de vigne qui, bon an mal an, donne sa pièce de vin, un poulailler et deux chèvres auxquelles le maquis voisin fournit la pâture. De plus, il est propriétaire en ville

Digitized by Google

d'une chambre à lui, au quatrième étage d'une maison de la rue Fesch, la rue de l'oncle de l'empereur.

— Propriétaire d'une chambre?... — Sans doute! Voici la combinaison.

Des maçons, charpentiers, serruriers, couvreurs se syndiquent. Ils n'ont ni sou ni maille, mais ils ont leur métier.

Ils vont trouver le propriétaire d'un terrain à bâtir :

— Donne le sol, nous ferons la maison et tu en auras un étage.

— Tope! dit l'autre.

Il ne manque plus que les capitaux.

Chacun des associés se met en campagne auprès de ses connaissances; qui donne plus, qui donne moins. Les deux tiers de l'immeuble sont partagés au prorata des apports, l'autre tiers est le bénéfice des constructeurs. Il arrive ainsi parfois que deux petits commanditaires possèdent une pièce indivise.

Revenons au lazzarone.

Il envoie, chaque jour, sa femme cultiver son champ, à moins que son orgueil ne lui fasse vendre son vin avec le prix duquel il paye un Lucquois. Le Lucquois, nom générique de tout manœuvre italien, est un émigrant qui vient en Corse durant la morte saison de son pays et cultive les terres insulaires. Pour un Corse, travailler la terre est déroger.

Notre lazzarone fait la grasse matinée, déjeune du *bruccio* de ses chèvres, choisit quelques cigares roulés par sa femme et gagne la place du Diamant.

Là, notre homme rencontre ses collègues. Il se ballade avec eux au soleil, fumant son nauséabond cigare, ou sa pipe qu'il charge de la façon suivante : il sort de sa poche une carotte de tabac et des ciseaux, coupe une rondelle, la hache dans la paume et en bourre son brûle-gueule.

Mais le cigare est plus distingué et se consomme presque exclusivement parmi la corporation des lazzaroni. Ensuite, on discute politique; la politique est la grande préoccupation corse, mais une politique spéciale. Peu importe la forme de gouvernement, république ou monarchie; tout Corse est affilié à un chef ou représentant d'une famille influente de l'île qu'il suit, quelles que soient ses fluctuations. C'est la vieille clientèle romaine.

On est Gaviniste ou Casabianquiste, on soutient Abbatucci ou Pozzo di Borgo. On veut le triomphe de son patron pour obtenir un petit emploi du gouvernement, une petite pension et surtout un petit uniforme avec beaucoup de couleurs et de dorures. La sardine de l'agent de police, le galon de garde-chiourme miroitent dans les rêves du lazzarone en particulier et de ses compatriotes en général.

Parfois la discussion s'interrompt. Un cercle se forme, les badauds se gaudissent. C'est un des nombreux fous ou crétins indigènes que les enfants — cet âge sans pitié — harcèlent et tourmentent. Et nos grands flandrins, les mains dans les poches, s'amusent de ces jeux barbares.

Puis la promenade recommence, les conversations reprennent avec le nouveau cigare allumé.

A la nuit, on se sépare; chacun rentre manger la polenta ou la blanquette, puis se couche pour se reposer des fatigues du jour et avoir la force de recommencer le lendemain.

Chaque jour, je les voyais, ayant là élu mon logement, séduit par la situation et, je l'avoue, aussi par de larges yeux noirs qui, de la fenêtre, avaient souri à mon regard en quête d'écriteaux de locations.

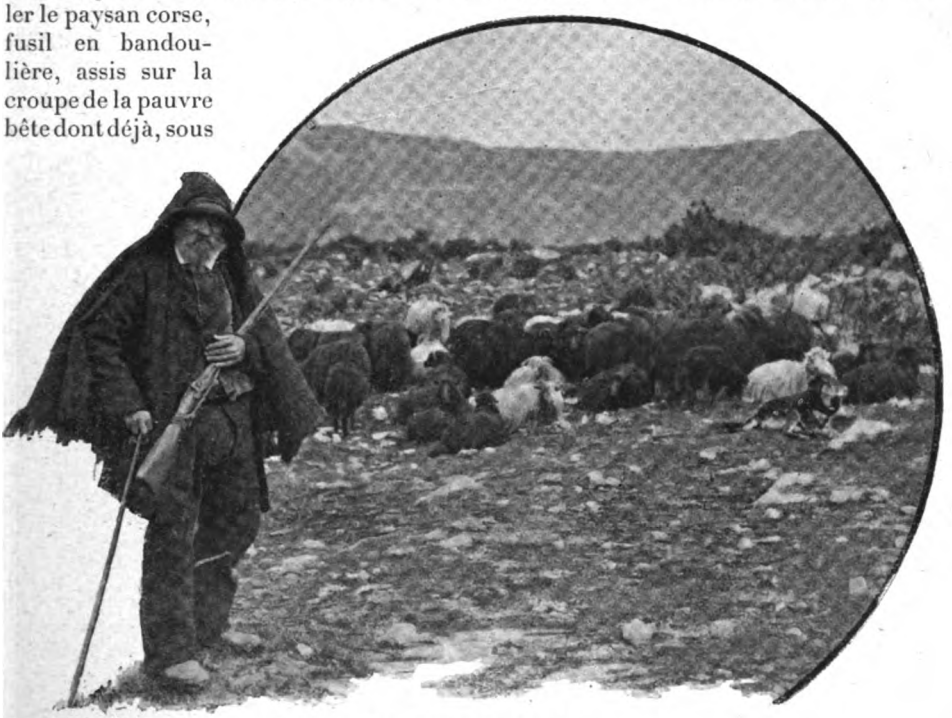
Je jouissais de l'air doux, de la libre lumière et du large horizon. Accoudé à la fenêtre, grillant des cigarettes au soleil, les yeux vaguant de l'immensité bleue aux verdoyances de la côte, je savourais le doux *farniente* des pays bénis dont l'hiver a les tiédeurs, la flore, les parfums du printemps.

Mes prunelles, lasses d'éblouissement, revenaient, appelées par l'ivresse de mes narines, aux orangers dont, sous mes fenêtres, blanchoyait la floraison, s'ex-

Digitized by Google

halait l'haleine caressante, puis mon regard s'abaissait encore, se complaisait aux visions proches après son envolée vers l'infini, et, comme reposé, s'arrêtait aux choses de la rue.

Et, sur son bourriquet pelé, rond du ventre, grêle des jambes, je voyais défiler le paysan corse, fusil en bandoulière, assis sur la croupe de la pauvre bête dont déjà, sous



UN BERGER CORSE

le bât chargé, pliait l'échine. Derrière lui, pieds nus, la manne en équilibre sur la tête, les bras arrondis aux hanches avec la grâce des amphores étrusques, la femme suivait dans la poussière, munie de sa part de fardeau. Quant à l'homme, il émiettait philosophiquement dans sa pipe une pincée d'herbe corse et stimulait sa monture d'un coup de trique.

L'âne bronchait, la femme suait... l'homme paresseusement fumait.

Il me venait une colère de la servitude dans laquelle l'homme tient la femme en ce pays, à notre époque de progrès. Mais il me venait aussi un sourire, à la mémoire de la stupéfaction scandalisée d'une Corse à qui j'avais déclaré que, chez nous, les travaux pénibles étaient la part de l'homme. J'avais même lu dans ses yeux un mépris pour notre race de continentaux.

Du détour de la place s'avançait, grande, svelte, bien que légèrement claudicante par suite de la tension de la hanche dont le rebondissement sert d'appui à la tranche du plat de tôle, la marchande de *torta*, égayant la rue de son cri alléchant : *Calla!... calla!...*

Chaud !... tout chaud !... Le brun gâteau de farine de châtaignes, pavé d'avelines dont la blancheur provoque celle des dents, assemblait autour de la vendeuse ambulante la ribambelle des enfants, nés de la race prolixe des populations maritimes, dont les sous passent à leur procurer la friande galette.

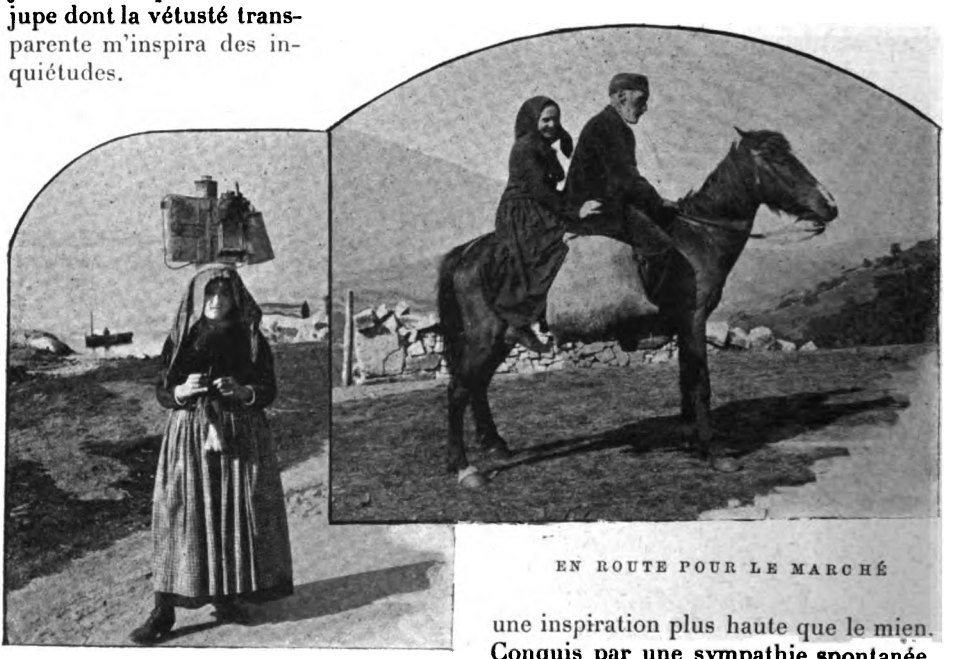
Arrêtée au centre de ce jeune peuple tapageur, aux joues rubicondes sous le hâle et le barbouillage, aux yeux luisants de convoitise sous l'embroussaillement sombre des boucles, et dont chacun,



Digitized by Google

haussé sur la pointe des orteils, tendait son sou d'une menotte impatiente, la marchande détaillait la tarte, par segments égaux, d'un coup bref du couteau, et livrait, en échange de la monnaie, la friandise à ses clients, bouches bées, la salive déjà aux lèvres.

Survint une petite fille de sept à huit ans, remorquant deux bambins plus jeunes cramponnés à sa jupe dont la vétusté transparente m'inspira des inquiétudes.



EN ROUTE POUR LE MARCHÉ

La fillette ne possédait qu'un sou; aussi sa portion fut-elle maigre. Elle contempla son quartier de torta, bien exigu pour trois parts. Les petits cependant la tiraient plus fort et la couvaient de leur yeux avides... Elle hésita.

Bravement, elle rompit en deux le gâteau et le céda à leurs bouches gourmandes. Elle les vit engloutir la torta, non sans un brin de regret, mais aussi avec une fierté tendre, quasi maternelle.

Intéressé par cette enfant déjà petite mère, je descendis et lui mis dans la main un gros sou. Avec la sauvagerie de l'enfance, elle me tourna brusquement le dos et courut à la marchande.

Depuis un moment, celle-ci suivait du regard un pauvre petit en haillons, qui, à l'écart des autres, les yeux sur le plat, étalait piteusement ses mains vides. Elle avait vu aussi le sacrifice de la gamine. Il ne restait plus que deux portions de torta. La femme les sépara, en servit une à la fillette, refusa son sou, et tendit l'autre au gamin déshérité.

Le cœur de la marchande avait eu une inspiration plus haute que le mien. Conquis par une sympathie spontanée, je m'avançai. La femme m'arrêta du geste, croyant que je la voulais désintéresser.

Elle dit, grave et fière :

— C'est ma charité à moi, signor.

Je m'inclinai :

— Je ne voulais que vous dire merci.

Sa face sévère s'épanouit dans un sourire. Ma parole en faisait la fierté; son acte en faisait la joie.

*Un hôte.*

Une de mes joies était de revêtir un costume local, *pelone,* culotte de velours côtelé, ceinture de flanelle, guêtres fauves, et, le fusil à l'épaule, d'aller m'attabler dans les *osterias* du port. Là,

Digitized by Google

pour quelques sous, je mangeais de succulents macaronis et des raviolis incomparables.

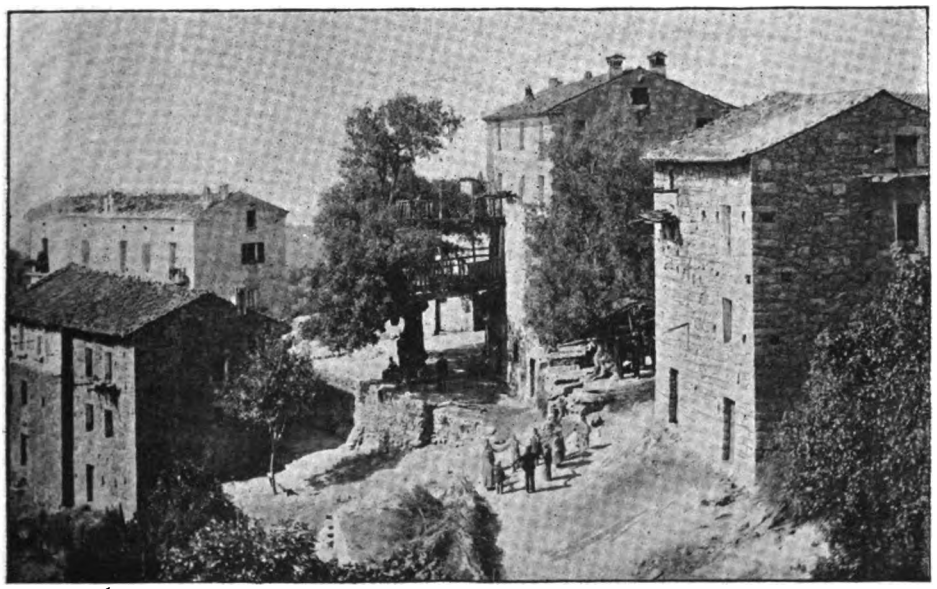
Dans la salle voûtée, très fraîche, en contre-bas de la rue, j'écoutais les conversations, je guettais les traits de mœurs. Très vite, je m'étais familiarisé à l'idiome mâtiné d'italien du pays, mais je n'osais me risquer à le parler, sûr de trahir ainsi mon incognito.

Un soir, cependant, un sourire, que mon couteau sarde se montrera plus long que ton poignard corse !

L'homme battit en retraite et, comme je remerciais l'aubergiste, il m'interrompit :

— Trêve de paroles. Tu as bu et mangé chez moi. J'ai fait mon devoir. Si tu me tiens pour ton ami, je ne veux de toi que ta main dans ma main.

Et mon étreinte se prolongea dans la main vaillante.



ALATA. — LA MAISON DU MORT

je ne sus cacher, irrita un buveur déjà échauffé. Il m'interpella violemment et, exaspéré par mon mutisme, bondit vers moi, le stylet au clair.

Je ne voulais pas faire usage de mon fusil, mais je le saisis pour intimider l'homme. Déjà, entre nous, était l'aubergiste sarde, qui me tenait en amitié pour ma consommation fréquente de vieilles bouteilles d'un tallano et d'un cervione parfumé dont sa cave était pourvue.

Vaillamment campé, il me désigna d'un geste superbe et déclara, la voix vibrante, à mon adversaire.

— Celui-ci est mon hôte; qui l'attaque, m'attaque. Reste en paix, ou

Avant de regagner ma demeure, par la belle nuit claire et diamantée que le firmament déployait comme un pavillon de gloire sur la terre bénie de Corse, par cette nuit chaude où toute la population pauvre était dans la rue, étendue pêle-mêle sur les larges dalles tièdes encore des brûlants baisers du soleil, j'allais, rêvant dans le silence nocturne, silence vivant du souffle des dormeurs que parfois je devais enjamber.

Du lointain se dégagèrent, par bouffées, de vagues harmonies; les mandolines et les guitares s'éveillaient dans un frémissement velouté comme un froufrou d'ailes; les notes grêles chuchotaient pareilles à l'égouttement d'une

Digitized by Google

source parmi les mousses, des lambeaux de voix humaines expiraient leur chant. Sur des rythmes ineffablement languides en qui pleure une mélancolie farouche, les amants soupiraient leurs sérénades.

Et parfois, à travers les lattes d'une persienne, s'esquissait quelque profil de brune fille, au galbe sévère, éclairé par le rayonnement des pupilles.

Je m'abandonnais à la séduction de ces cantilènes qui fondaient leur mélodie immatérielle, berceuse, dans le murmure assourdi de la mer dont les vagues molles s'étalaient sur la grève en caresses pâmées... Ouatée dans ce charme indécis, ma pensée flottait sur les ondes sonores, glissait au ras des eaux moirées de tremblantes clartés lunaires ; mon regard suivait la traînée lumineuse et chatoyante pour remonter au pâle sourire de l'astre cheminant parmi son cortège radieux d'étoiles.

*Funérailles.*

Parti à cheval, j'avais contourné, sous les belles frondaisons de la route riveraine, le fond de la baie d'Ajaccio, aux eaux planes dont le ciel pur doublait l'azur. Puis, par l'étroite vallée, je m'enfonçai dans les terres.

Je m'élevais par une route sinueuse que dominait la masse conique de la *Punta* de Pozzo di Borgo. Au col, à la bifurcation du chemin d'Alata, but de ma course, je m'arrêtai pour admirer le double panorama des deux versants.

Au sud, Ajaccio la blonde, accroupie dans la lumière au bord de sa rade, s'allongeait, tel un lion couché, la tête ceinte par la citadelle d'une couronne murale. Au delà, la mer, maintenant ridée par la brise, froissait les plis de sa robe bleue, les ourlait de dentelles sur les déchirures de la rive opposée que dominait la silhouette altière des montagnes. Au nord, la baie de Lava, le ravin rocheux d'Appietto, qui vit l'émouvante traînée de l'aéronaute Capazza, durant près de trois lieues.

Le téméraire avait osé tenter la traversée de la Méditerranée. Il quitta Marseille, accompagné de Fondère, un autre audacieux qui, depuis, est allé délimiter nos frontières du Congo, perdu deux ans dans le désert, seul blanc à la tête de deux cents noirs.

D'abord poussés sur Toulon, ils n'hésitent pas, malgré le mauvais état de la mer, à s'élever pour chercher le courant qui les portera à leur but. Pris dans les rafales, ils sont entraînés vers les Baléares. Enfin ils trouvent le courant favorable ; mais sous eux rugit la mer, le ciel est empoissé de ténèbres. Le ballon baisse ; tout le lest est bientôt jeté, et déjà les voyageurs sont éclaboussés par l'embrun des lames tempêtueuses. Fondère, d'un sublime élan de sacrifice, pour sauver son camarade en délestant l'aérostat, enjambe la nacelle, Capazza l'arrête :

— La Corse !

— Je ne vois rien.

— Je la sens.

Les puissants élixirs du maquis révélaient la patrie à son aventureux enfant. L'aube blanchit ; ils heurtent la plage de Lava.

Le ballon rebondit pour retomber encore. Plus d'ancre pour atterrir. Et, de bonds en bonds, l'aérostat se traînait comme un oiseau blessé.

Grimpés dans le filet, les hardis jeunes hommes éventrent l'enveloppe à coups de couteau. Enfin le ballon agonise et les deux braves se retrouvent aux bras l'un de l'autre sur le territoire d'Appietto.

Et le soir, à Ajaccio, nous les reçûmes en triomphe.

Je repris ma route sur Alata, où je voulais assister aux funérailles d'une victime de la vendetta.

A un carrefour m'apparut une *jonchée*. Des rameaux brisés et déposés par chaque passant s'amassaient en faisceau, signe que là un homme avait péri de *malemort*. Les branchages étaient verts et la jonchée nouvelle ; je me trouvais sur le lieu du meurtre. Fidèle aux us du pays, je cassai une tige d'arbousier

Digitized by Google

et en recouvrit la terre qui avait bu du sang.

A l'extrémité du village, je trouvai la maison funéraire.

Vêtu du costume national, le mort allongeait ses membres rigides sur la table longue placée devant le seuil du logis. La tête coiffée du bonnet pointu se renversait, tirant le cou, faisant saillir le thyroïde dont le sommet au méplat accusé prenait, sous les jeux de lumière, des tons polis par l'usure sur le bronze de la peau ; telle une antique statue d'airain dont une proéminence longtemps frôlée montre à nu le cuivre luisant comme une blessure fraîche.

A l'annonce du meurtre, parents et amis se sont assemblés, d'Ajaccio à Bocognano, de Calcattogio à Cauro.

Tous sont groupés autour du lit mortuaire, là, en pleine rue, sous le grand soleil, immobiles, farouches, taciturnes. La porte du logis s'est ouverte; la mère et la fiancée, en épais voiles de deuil, apparaissent, puis viennent s'abattre auprès du cadavre. Les gémissements hululent, les sanglots glapissent.

La vierge se redresse, écarte la laine noire qui lui masque la face. La main droite sur la main glacée du mort, elle impose de la gauche silence aux assistants.

Tout se tait. Alors, de ses lèvres inspirées s'exhale, guttural, le chant funèbre, se déroulant en mélopée, se prolongeant en accords poignants, lamentables; la vocératrice improvise son lamento.

« La mouette crie au ras de la grève, — l'aube blème attriste encor son sanglot, — sans fin son appel a troué la nuit — et le bien-aimé n'est pas revenu.

« Sur le sable gris la vague déferle, — dans ses blancs remous un corps est tordu, — l'œil clos, sur le dos et les ailes

AJACCIO. — LA CATHÉDRALE ET LA RUE DALLÉE

Digitized by Google

mortes ; — c'est l'amant si doux au cœur transpercé.

« O cœur dont la plaie a blessé mon cœur, — toi qui ne battras jamais sur le mien, — sur notre joie morte aurais-je la joie — de cueillir pour toi la rose de sang.

« Hélas ! je suis faible ! hélas ! je suis seule ! — Si j'avais au moins dormi sur ton cœur, — ton fils aurait su boire à mes mamelles — la soif de vengeance en buvant mon lait.

« Ah ! que ne suis-je homme, hélas ! que n'ai-je — le coup d'œil certain, un robuste poing, — fusil ou stylet pour frapper au cœur, — arracher, t'offrir le cœur du maudit.

« Tu n'as pas de fils, tu n'as pas de frère, — en vain ta fureur me réclamera — du fond du tombeau le sang qui t'est dû, — ma honte toujours fera mon silence... »

Un parent s'avança ; dans sa main ferme il unit celle du mort et de la fiancée, puis sa voix mâle termina le vocero.

« Mort !... Salut à nous ! De ta descendance, — pour venger ta mort tu n'as pas de fils. — Au nom du Seigneur et de la Madone — tes proches sauront faire ta vengeance. »

Les vociférations éclatèrent scandées de hurlements atroces et sauvages ; les femmes de leurs ongles se balafraient les joues, déchiraient leur corsage, se griffaient les seins, les striaient d'éraflures sanguinolentes et secouaient sur le cadavre cette rosée sauvage.

Le prêtre parut. Le mort couché à découvert sur un brancard fut enlevé. Le convoi s'achemina vers la sépulture familiale édifiée dans le champ du défunt. Au bord de la fosse, avant que la terre croulât sur le corps, un crépitement de fusillade salua une dernière fois le mort qui dans l'éternité attend son meurtrier, à son tour mort par les siens.

## BONIFACIO

Sur la passerelle du *Bocognano*, j'aperçus du large, dans la lumière vibrante, l'étrange cité perchée comme une aire sur le rocher crayeux dont la Méditerranée a rongé la base et qui, par suite, surplombe les eaux céruléennes. Les maisons, aveuglantes de blancheur, se tassent, sur l'étroit plateau à demi envahi par la citadelle, parmi un hérissement de flèches, de campaniles qui prête à la ville un aspect de cimetière dans lequel les édicules somptueux des riches émergeraient de l'humilité des pierres tombales.

Des yeux je cherchai le port sans le soupçonner ni découvrir un point d'atterrissage. Mais une étroite fissure béa dans la falaise. Le paquebot s'y insinua, serpenta un demi-mille à travers les verticales parois calcaires et mouilla dans un petit bassin qui s'élargit au fond de cette impasse et sur la berge duquel se colle au rocher l'unique rangée de masures dénommées *marine* de Bonifacio.

Sur le quai m'attendaient les camarades casernés dans la ville ; ils m'accueillirent, joyeux de l'arrivée d'un nouveau venu dans leur solitude.

Nous grimpâmes par les larges degrés pavés de galets qui escaladent durement la falaise, franchîmes la porte fortifiée, et nous trouvâmes dans l'enceinte.

La ville m'avait produit une étrange impression de cloître, non par son caractère, mais par une physionomie inexpliquée. Le lendemain, qui était un dimanche, je saisis la cause de cette sensation, dès ma sortie.

De nombreux groupes peuplaient les rues, hier désertes ; ils allaient, échelonnés : en tête, les enfants et les matrones ; derrière, les femmes jeunes, tandis que les hommes fermaient la marche.

Ce qui avait naguère inquiété mon regard, c'était l'absence de femmes ! Des jeunes, bien entendu, les seules qui comptent !...

— Allons à la messe, me dit le lieutenant de la garnison, nous y verrons les femmes.

Je hasardai, l'air malicieux :

— Est-ce que ?...

Digitized by Google

Il haussa désespérément les épaules :

— Hé ! non ! mon cher ; on ne les voit que là !

Pauvre garçon ! Je le plaignais, car elles sont délicieusement jolies, les Bonifaciennes. Le sang more en s'infiltrant dans les veines latines a gratifié la race d'un teint chaudement ambré, de lèvres charnues et éclatantes, surtout d'incomparables yeux de velours ; hélas ! on ne pouvait pas toucher ; on regardait seulement... une fois par semaine !...

Infortunés exilés dans cette cité, curieuse pour le passant, mais geôle pour qui l'habite, ils n'ont en elle que la prison. L'immense plateau rocheux qui est sa campagne n'offre que la désolation de son maquis maigre, de ses oliviers tordus par le vent, tous penchés dans un geste de bras éplorés. Les deux routes qui relient la ville au monde s'en vont sur les deux côtes, désertes, interminables pendant des lieues, avant de retrouver la vie d'une habitation. Seul, près de la ville, le couvent de la Trinité se tapit dans une oasis d'ombrages abrités des vents de mer, puis le désert se rouvre en son infinie tristesse.

Et ce couvent est la seule source de joie, une fois par année, le jour du pèlerinage. Toute la ville y prend part.

Dès l'aurore, tous en branle, les multiples campaniles de Bonifacio éveillent leurs carillons, marient les voix graves des bourdons aux rires argentins des clochettes. La procession débouche par la porte orientale, découpant ses bannières multicolores sur l'azur lumineux du ciel ; elle déroule, en la blancheur de la route poudreuse, ses théories de pénitents dont les faces bronzées et farouches détonnent au-dessus de la robe monastique, sous les cagoules relevées. Puis déborde, enrubanné, le flux populaire. Les jeunes hommes brandissent leurs escopettes, saluent le soleil d'une mous-

BONIFACIO

Digitized by Google

queterie crépitante, en gage d'allégresse; les femmes sont là, les jeunes escortées des vieilles, et les voix, de leur timbre grave, égrènent les cantiques qu'accompagne le grand murmure du vent et de la mer.

On arrive. La messe est chantée. Aussitôt la foule se répand sous les frondaisons denses. Par groupes s'organisent les agapes; puis, sous l'accablante chaleur qui plane dans l'atmosphère stagnante, chacun, lassé par la course matinale, énervé par la cérémonie dans la chapelle embuée d'encens et d'émanations humaines, alourdi par le repas copieusement arrosé, s'assoupit à l'ombre apaisante des châtaigniers et des yeuses. Et là, pour une fois, on peut échanger furtivement un sourire, une pression de main, un baiser.

Mais l'heure s'avance, la procession se reforme, regagne lentement la ville. Les femmes rentrent dans leur vie cloîtrée. Tout est mort pour un an.

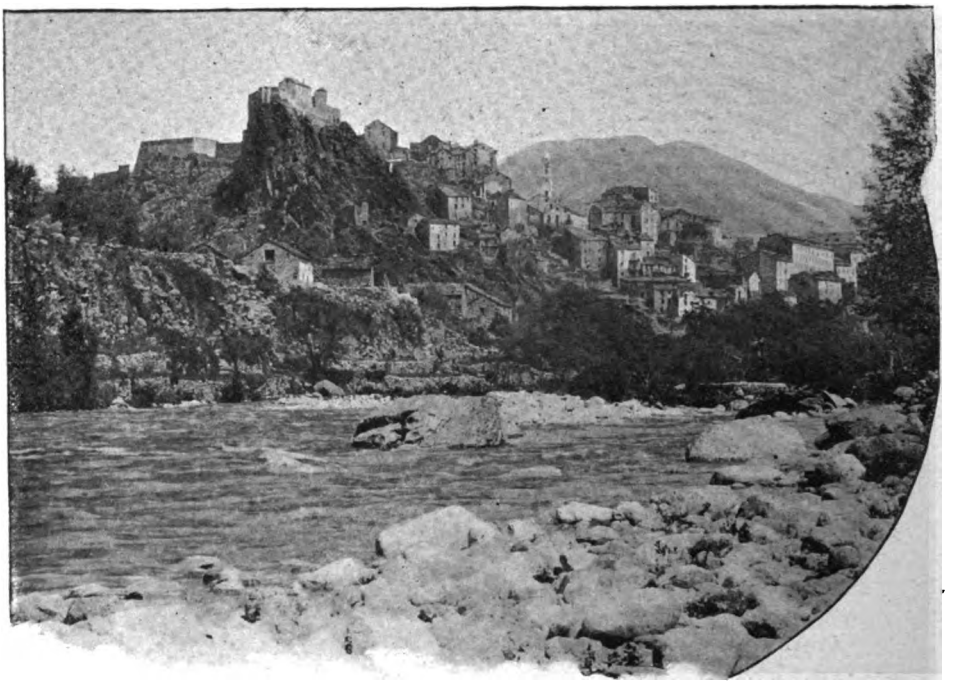
## CORTE

A l'aspect de Corte, je ne pus que me remémorer la réponse d'un officier, originaire de cette ville, à un général qui l'interrogeait sur sa situation topographique. Troublé, il émit cette description bizarre :

« Mon général, Corte est sur une hauteur dans un bas-fond. »

Eh bien! il disait vrai, le camarade. Au creux du cirque formé par les montagnes, Corte s'échafaude sur un rocher couronné d'une citadelle, — la Rocca d'autrefois, — et que bat le confluent de la Restonica et du Tavignano.

En dehors du cours qui s'étend de la statue d'Arrighi de Casanova à celle de Paoli, le père de la Patrie, Corte n'a que des ruelles grimpantes entrecoupées d'es-



CORTE

Digitized by Google

caliers en cailloutis. Les maisons étranglent leurs faces noires aux baies étroites, accotées l'une à l'autre comme pour soutenir leur ascension.

Je n'y vécus qu'un soir d'étape, mais il m'en est resté un souvenir inoubliable.

La nuit tombée, je visitais les cantonnements de mes hommes. J'entrai dans une maison basse, en pierres sèches, que, malgré la torche allumée, la fumée ouatait de brouillard. Le feu brûlait sur la dalle centrale encastrée dans le sol battu. La marmite suspendue à la crémaillère mijotait sur la flamme basse et la fumée rampait au plafond à claire-voie, dont les lattes arrondies luisaient comme enduites d'un vernis noir. Au-dessus séchait la récolte de châtaignes.

Dans les coins obscurs s'allumaient des reflets d'armes; accroupis autour du foyer, les soldats écoutaient la vieille hôtesse, qui d'une voix tragique leur chantait, en mélopée, des légendes locales.

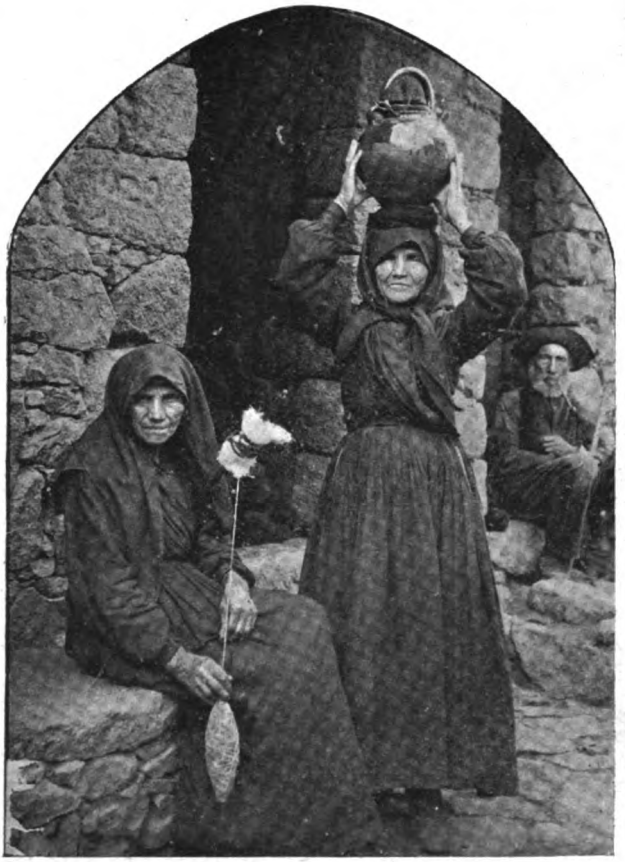
Je fis signe aux hommes de demeurer assis et, du seuil, je regardai et j'écoutai. La vieille, avec des gestes de sorcière inspirée, mimait la sanglante légende que j'ai tenté de traduire ici.

***

« ... Écoutez la chanson joyeuse où bourdonnent en chœur la meule et le rouet; la meule de l'époux, le rouet de l'épousée. Le moulin est prospère, le moulin est rieur, et le pays le nomme : le moulin des amants.

« Cecco est entré, l'Aimée au bras, la main close sur la ceinture que fleurissait le bouquet des vierges. Lilina penchait la tête vers l'épaule de son seigneur, telle la liane se suspend au rude tronc du châtaignier... Palpite, amante!... chantez, époux!...

« O le voile envolé et la robe déclose!...



AU SEUIL DU LOGIS : LA VIEILLE HÔTESSE

mystère de la ceinture dénouée, fleurs d'oranger dont vont naître les fruits!...

« Tourne, tourne, meule de pierre; comble de blanche farine les sacs amoncelés; vire, vire, rouet, tords le lin, file la toile pour les langes du premier-né...

***

« ... Pourquoi la nuit tombante en-ténèbre-t-elle la toile tissée d'ombre

Digitized by Google

de deuil ; pourquoi le coucou prolonge-t-il, malgré la nuit, dans les bois, son cri moqueur ?...

« Et toi, meunier, pourquoi cheminer sous les étoiles ?... Remise l'âne à l'écurie et les sacs à la grange. Demain, sur la route, rira le soleil. Reste au logis près de ta jeune épousée... L'orage menace ; les nuits chaudes sont perfides... la place désertée du mari tente les larrons d'honneur !

« Mais tu vas ton chemin, aiguillonnant ton âne de ton bâton d'épine ; la pauvre bête renâcle et plus fort tu la frappes. Entends-tu ? de nouveau le coucou a chanté... Mais tu n'écoutes pas ; tu supputes ton salaire... et l'oiseau te provoque.

« Coucou !... Coucou !...

***

« Dans le nid déserté veille la colombe. Son rêve évoque son enfance. Une figure s'estompe : Orlando !...

« Mais Orlando est parti, il est soldat, là-bas sur le continent, loin de l'île natale. Hélas ! s'il fût resté, combien elle l'aurait aimé !... O ciel, elle l'aime !...

« Un pas a sonné sur la route, un heurt ébranle la porte... c'est Cecco, c'est son mari ! Lilina est sauvée !

« C'est Orlando !... Lilina recule, les mains devant la face. Derrière eux se ferme la porte... Sous le reproche des yeux de l'oublié, elle pleure...

« Peut-il voir pleurer l'Aimée !... Ah ! faible ou parjure, il pardonne à ses larmes ; ses bras s'ouvrent larges à l'étreinte et sa bouche au baiser.

« Mais la foi jurée sur l'autel !... Lilina veut s'enfuir. Lui évoque leurs primes tendresses. Elle frémit, le repousse. Alors, il l'accuse et son geste va maudire...

« Ah ! pas cela !... Elle s'est jetée à lui pour conjurer l'anathème. Il l'a prise sur son cœur et verse à sa bouche le philtre des coupables caresses.

« Sanglots, râles, baisers, chauves-souris du crime, battez des ailes ; suspendez vos vols circulaires au toit du moulin outragé... Et dans la nuit où chemine le meunier solitaire chante, chante toujours :

« Coucou !... Coucou !...

***

« Les sonnailles du baudet tintent sur le sentier... Cecco, joyeux, accompagne leur carillon du rire argentin de son escarcelle. Holà ! voici le gîte ; sa soif aura la bouteille de vin frais, son amour les lèvres en fleur de l'épouse.

« Mais le seuil non verrouillé l'effraye... Il enflamme la torche, bondit vers le lit nuptial...

« Bras liés, souffles unis, ils dorment, les amants, dans l'oubli du péché, dans l'anéantissement des voluptés cueillies...

« Le mari a brandi le poing... il s'arrête... il ricane... Son étreinte inflexible les englobe tous deux, les emporte et lie les amants dans leur posture de péché...

« Les meules s'entre-bâillent ; le couple est étendu sur le lit de granit, sa couche dernière... Et le meunier met en branle le moulin pour la moûture vengeresse.

« Vire, vire, meule ; frôle la chair d'une éraflure, et maintenant mâche, écrase, pétrit, mêle ceux qui se sont unis au mépris des serments.

« Grince, pivot ; mugis, écluse ; grondez, pierres meulières ; blutez la farine pour l'enfant espéré ; langes tissés par le rouet, déployez-vous en linceul...

« ... Dans la nuit chaude sanglote la rivière... La lune, sur l'horizon, s'emboit d'une rouge vapeur, allume des larmes sanglantes, qui de la roue du moulin s'égouttent, clapotent dans la vanne !... »

Les lueurs errantes amplifiaient les ombres des gestes disloqués de la vieille, accusaient de reliefs féroces sa figure hagarde. Tous écoutaient, immobiles, muets, hypnotisés d'horreur. Elle était devant nous, la furie vengeresse ; dans ses cheveux broussailleux sifflaient les vipères, ses prunelles versaient le plomb fondu des remords. Elle était effrayante et sublime comme l'apparition vivante de la vengeance.

GEORGES DE LYS.

Digitized by Google

# FANTIN-LATOUR

Nous traversons une époque où la foule se donne au premier venu, aveuglément, et tout caprice nouveau, du moment qu'il a une apparence d'originalité nerveuse, ramasse les enthousiasmes. On tient quitte de tout le reste l'homme qui sait faire son petit effet; on le tient quitte de sérieux, de conscience, on le tient quitte surtout de savoir. Et d'ailleurs, comment saurait-on qu'il ne sait rien? Il suffit qu'il invente une mode ou qu'il en suive une. Aujourd'hui ce sera une arabesque, un autre jour une harmonie, un autre encore un symbole, et puis aussi rien du tout.

Avec quelques artistes de ce temps il n'en va pas ainsi. Ils se donnent pour tâche de travailler en se bouchant les oreilles et en ne prenant pas garde aux appels des sirènes, car ils savent que ce n'est qu'un peu d'écume bruyante et qui disparaît. Fantin-Latour est un de ces hommes-là, et une des choses que je trouve les plus admirables en lui, c'est qu'il n'a pas un seul imitateur. Quelle chance de durée!

Une œuvre de lui ne doit rien à la mode, ne lui ayant rien emprunté.

Des fleurs saines, éclatantes, délicates, des vraies fleurs; ce ne sont ni des hortensias bleus, ni des lotus, ni des orchidées; voyez la merveille! L'artiste s'est contenté d'aimer d'une tendresse robuste des roses, des lilas, des giroflées, des œillets.

Des portraits: des femmes qui ne sont atteintes d'aucune névrose, qui ne trahissent aucun goût d'élégances suspectes; bonnes, sérieuses, attentives, très distinguées, dans une absolue simplicité qu'il faut étudier avant de mériter de l'apprécier; des hommes qui pensent et qui vivent, présentés franchement, sans escamotages, sans affectation, sans étrangeté, mais avec le seul désir visible,

PORTRAIT DE FANTIN-LATOUR PAR LUI-MÊME

Digitized by Google

chez l'artiste, d'observer au fond et d'exprimer de façon forte et complète. Le neutre et l'anonyme du costume acceptés tels qu'ils sont, et traités avec autant d'attention que si c'étaient des choses précieuses et rares, ce qui fait que par ce travail même ces choses neutres deviennent dans l'œuvre d'art des choses précieuses.

Puis des rêves. Mais là encore, des rêves qui ont une forme, et une forme noble et délicate. Point de cauchemars ni de rébus. Des grandes légendes, des allégories que tout le monde peut reconnaître et lire. Les conceptions des musiciens et des grands poètes transposées dans une langue plastique qui n'est plus de la littérature ni de la musique, mais de la peinture pure : des nus, des draperies éclatantes, des arbres et des cieux, avant tout des recherches de belles lignes et de belles harmonies, et, dans sa grande distinction, cette poésie demeurant fidèle au bon sens.

L'homme qui poursuit ainsi la richesse dans la sobriété aime, pour ainsi dire, à se mettre sous la surveillance des maîtres d'autrefois, et cela lui paraît plus digne que de partager les agitations de ceux à qui l'on donne aujourd'hui si facilement le nom de maîtres. Et cependant c'est un esprit parfaitement informé, mais dédaigneux; il prend sa part de la pensée de ses contemporains, mais il ne veut pas prendre sa part de leurs préjugés. C'est là le meilleur moyen d'être très isolé tout en étant très vivant, et c'est pour cela qu'il est facile à tout homme de bonne volonté de goûter les œuvres de cet artiste en dehors des engouements, puisqu'elles ont été tentées en vue de la durée.

Si je me préoccupe de cette question de durée, d'avenir, d'immortalité même, si l'on veut, bien que le mot et l'idée paraissent singulièrement démodés, c'est que l'artiste dont il s'agit est loin de s'en désintéresser. Les grandes abstractions dont de très hauts esprits et de très beaux peuples se sont longtemps contentés, mais que l'on tend à remplacer à présent par de la chimie ou de la politique, signifient encore pour lui quelque chose : la Vérité, la Gloire, l'Amour, l'Art, lui représentent des choses supérieures à de simples sécrétions. Comme il est peintre avant tout, elles lui apparaissent sous des formes et avec des couleurs. Il a aimé à les personnifier, à reprendre ces vieux thèmes pour les appliquer à des sujets nouveaux. Toute nouveauté en art est dans la manière de sentir, et sous le pinceau de Fantin une femme qui dépose une couronne sur le tombeau de Berlioz ou de Schumann est tout aussi éloignée de l'académisme, bien que ce soit une allégorie pure, qu'elle l'est du matérialisme.

Un jour, un visiteur, à l'atelier ou à l'exposition, a dit devant un ravissant tableau de Fantin où, entre autres figures, se trouvaient des sylphes musiciens : « Ah! oui... des mandolines? — Parfaitement, répliqua l'artiste, moi j'aime ça les mandolines, et aussi des chevaliers moyen âge, avec des armures. Je veux faire cela en ce temps-ci, cela m'amuse, j'y tiens beaucoup. »

Un autre trait assez piquant montrera encore les singularités apparentes de ce caractère. Un critique, il y a quelques années, avait, dans une intention maligne, comparé Fantin-Latour à Girodet-Trioson. Le peintre s'empressa de remercier l'écrivain, ce qu'il ne fait pas pour tous ceux qui publient un salon. « Ne ressemble pas qui veut à Girodet », écrivit-il. La critique le flatta, et il s'en est expliqué : « Un homme qui a fait la *Révolte du Caire* avant que Gros ait peint ses grandes épopées, un romantique avant le romantisme, un esprit ingénieux et enthousiaste! Mais ce n'est pas être si maltraité que d'être rangé en sa compagnie. » Et sachez de plus que Fantin-Latour connaît à fond l'œuvre de Girodet, qu'il en a dans sa riche collection de gravures et de photographies les principales pièces, et que s'il fait grand cas du peintre d'*Ossian*, c'est qu'apparemment ce maître a des beautés sur lesquelles, nous, nous n'avons pas assez

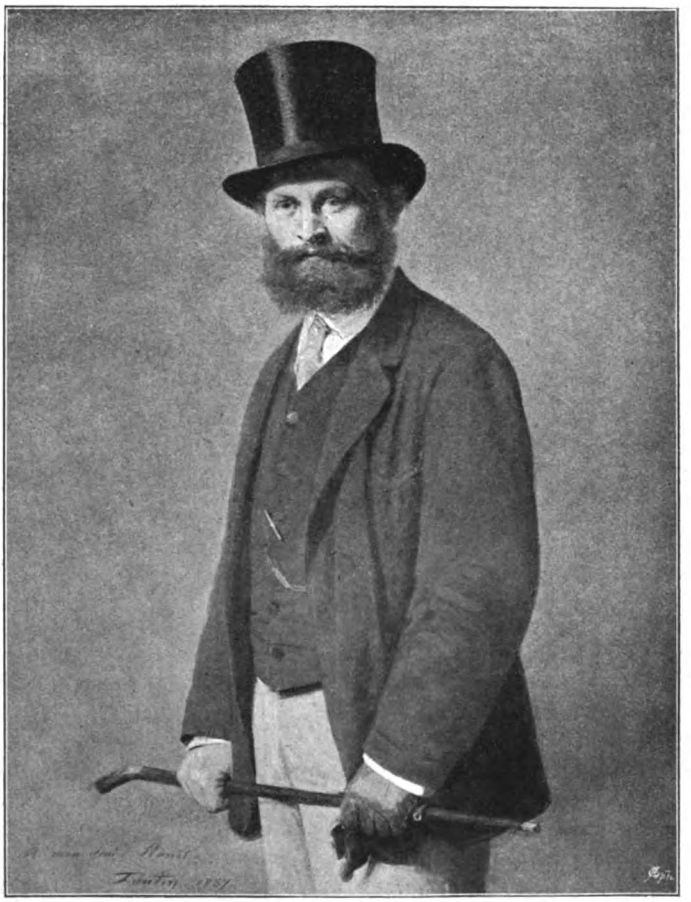
Digitized by Google

réfléchi. Il faut toujours se défier des tentations d'être ironique.

Fantin-Latour est un homme d'un savoir très étendu; ce n'est pas seulement sa connaissance de Girodet qui me le fait dire. Il a des préoccupations qui sont étrangères au plus grand nombre des peintres de ce temps. Les biographes disent qu'il fut élève de Le Coq de Boisbaudran et de Courbet. Mais il n'y a d'éducation vraiment valable que celle que l'on complète soi-même, que l'on reforme à son propre usage. Les maîtres, si bons qu'ils soient, ne sont jamais que des préparateurs. A la rigueur, ils vous apprennent parfois à marcher, mais c'est à vous de trouver votre chemin.

C'est au Louvre que pour Fantin-Latour s'accomplit cette sorte de palingénésie. Pendant de longues années il élit domicile au Louvre; il y prend ses inscriptions, s'y rencontrant avec beaucoup de jeunes hommes qui sont devenus célèbres, entre autres Ricard, Manet, Degas, Bracquemond; mais de tous il est peut-être celui qui s'éternise le plus dans ces galeries, apprenant à la fois son métier et son art en compagnie des Vénitiens, des Flamands et des Hollandais. Vous entendez bien que certains Français qui s'appellent Watteau et Chardin ne lui sont pas indifférents.

On ne commence pas impunément de telles études quand on ressent quelque peu impérieux le goût des choses d'art. On ne peut pas faire à demi la connaissance de Titien, de Véronèse, de Rubens ou de Rembrandt. Une fois qu'on a mis le nez dans ces livres-là, il faut les lire jusqu'au bout, et quand on connaît parfaitement ce que contient le Louvre, on a besoin de se renseigner sur ce que contiennent les autres musées. Il faut continuer encore, faire des comparaisons, chercher à savoir ce que furent les autres maîtres; Titien et Véronèse appellent Tintoret; on ne peut pas connaître Rem-



PORTRAIT DE MANET, 1867

Digitized by Google

brandt sans désirer savoir ce qu'a fait Hals, et Rubens sans s'intéresser à Téniers, à Jordaens. Fantin sourit un peu, aussi, quand il voit les jeunes dilettantes de ce temps-ci découvrir les primitifs, lui qui a dans sa jeunesse essuyé quelques mépris pour avoir fait des campagnes en leur faveur et qui a traîné de force des gens devant Mantegna et Botticelli avant que les imitateurs de Burne Jones fussent de ce monde.

Enfin, c'est ainsi que peu à peu, ne perdant jamais une minute et ne s'interrompant de travailler à ses propres recherches, à son œuvre personnelle, que pour se délasser par l'étude des maîtres, il se forme une vaste et sûre érudition. Une documentation aussi, et des plus complètes : les quais pour lui sont le complément du musée, et les boutiques de photographie l'ont pour client assidu. Peu à peu ses cartons s'emplissent de ses œuvres de prédilection, de celles qu'il découvre; et l'image appelle la lecture, et à mesure que la collection s'augmente, le savoir s'étend. Il est des maîtres dont il possède en reproductions tout ce qu'ils ont fait d'important. Certains modernes aussi, tels que Girodet,

PORTRAITS

nous le savons déjà, ou Ingres, ou Delacroix, dont il a les pièces les plus rares, les œuvres les moins connues, et le grand peintre Daumier, dont il collectionne encore avec ardeur tout ce qu'il trouve de lithographies. Cela fait son plaisir de pouvoir étayer toute opinion d'une preuve. C'est une si grande originalité que le savoir! On arrive aux résultats les plus importants et les plus inattendus rien qu'en collectionnant les faits les plus simples. Fantin a voyagé aussi, mais non partout. Ce qu'il n'a pas vu, il s'efforce

Digitized by Google

d'en deviner la couleur et la saveur à travers les excellentes photographies; ment présente de rare et de puissant, et sa science lui permet de reconsti-

LES FILLES DU RHIN

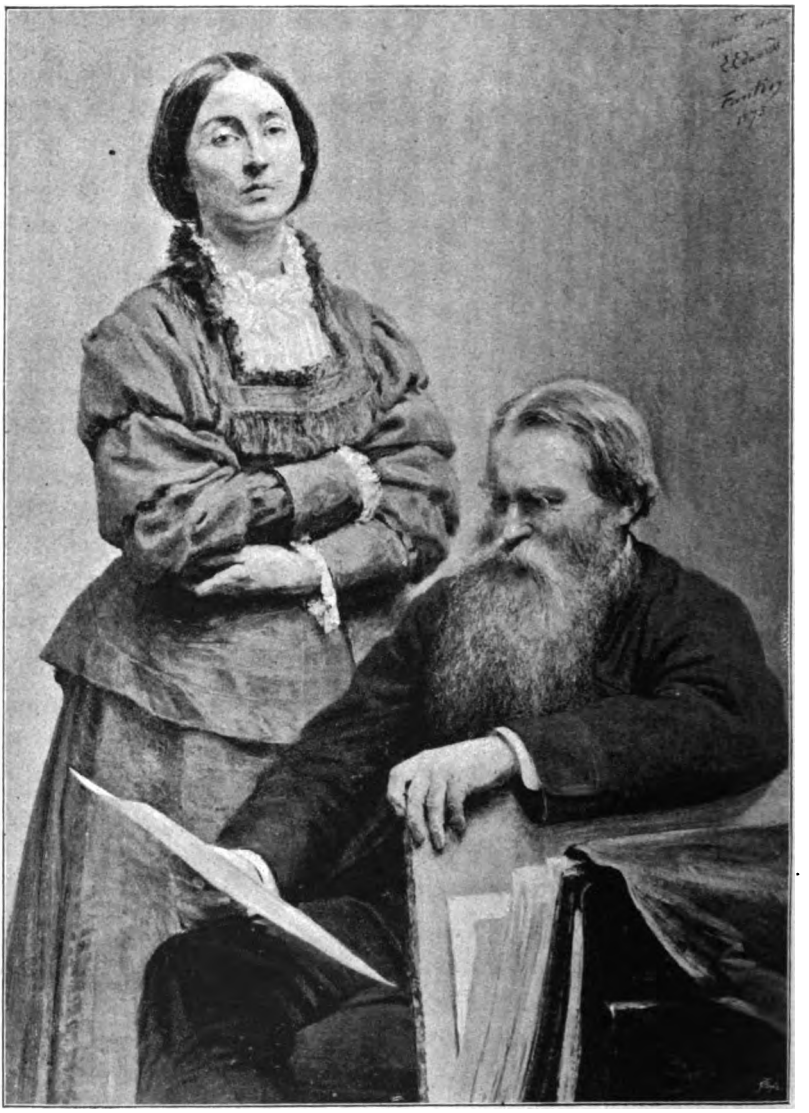
pour certains maîtres qu'il connaît à fond, il peut se passer du voyage, car il a pénétré tout ce que leur tempéra- tuer ce qu'il n'a pas vu par ce qu'il sait.

Vous entendez bien que ce n'est pas seulement pour devenir érudit comme

Digitized by Google

un livre que l'artiste s'adonne à ces investigations; son esprit y prend plaisir et consolation, mais son œil et sa main en profitent; c'est le tourment de son métier qui le pousse à meubler son esprit.

Il devient un des plus savants de ce temps en histoire, mais aussi en technique. En entrant chez lui, je vois, avec cette indiscrétion de faiseur d'inventaires qu'est tout écrivain un peu passionné, des preuves de recherches de la forme non moins anxieuses que celles de la couleur. L'avant-atelier de Fantin est rempli, outre ses précieux cartons de photographies et d'estampes, de mou-



LE GRAVEUR EDWIN EDWARDS ET SA FEMME

Digitized by Google

lages des figurines antiques, de même qu'aux murs de son atelier proprement dit se mêlent à ses études les glorieuses copies et esquisses d'après ces maîtres de prédilection. Ce n'est pas non plus pour le vain plaisir de collectionner ces petits plâtres et pour la singularité d'être un des rares clients des ateliers de moulage du Louvre et de l'école des Beaux-Arts.

Ainsi, sans effort, par goût, par pure et loyale passion, il est arrivé à vivre dans l'absolu et à s'y retirer de bonne heure. On a pu prendre pour de l'orgueil ce qui n'est que de l'honnêteté, et pour du mécontentement ce qui n'est que de la fidélité à ses admirations.

Cette attitude-là est fort belle, parce qu'elle est fort simple, et parce qu'elle est entière. De même qu'il y a certains religieux qui, dans les couvents, prient et se mortifient pour assumer les fautes de l'humanité, de même il est bon qu'il y ait de ces maîtres entiers, comme Fantin, comme Degas, ne se mêlant pas aux complaisances et ne se mentant jamais à eux-mêmes, afin que dans le monde moderne il reste un petit coin où le sens du beau ne se perde point ni ne s'adultère, et que se conserve au moins dans quelque endroit l'antidote du cabotinage.

Mais je vous ai parlé jusqu'ici de Fantin comme si vous le connaissiez, et fait pénétrer chez l'artiste sans vous présenter l'homme. Vous pourriez bien d'après ce qui précède vous l'imaginer comme un personnage assez austère et grognon. Quelques-uns pourtant connaissent un Fantin à l'accueil charmant, dont la physionomie sur le qui-vive s'éclaire d'un sourire très fin et très gracieux dès qu'il a reconnu son monde, un Fantin qui aime à causer, qui prodigue ses souvenirs, qui dit volontiers ses enthousiasmes et ne cache pas ses répugnances. Ces yeux que vous voyez très fiers et très perçants dans le portrait pu-

PORTRAIT DE FEMME



Digitized by Google

blié ici, où il s'est si vigoureusement peint à l'âge mûr, deviennent moins sévères, bien qu'ils gardent quelque chose de perpétuellement attentif et, sinon de défiant, du moins d'un peu interrogateur. Ce sont des yeux d'observateur qui ne se rend jamais. De même cette bouche serrée et volontaire, quoiqu'elle s'abaisse souvent dédaigneusement, se fait parfois beaucoup plus bienveillante, moins amère. Le front a un plissement très particulier, exprimant un peu de souci, d'étonnement et d'ironie, ouvrant les yeux plus grands, les faisant paraître plus bleus et plus directs.

Le tour de la conversation demeure toujours d'une grande distinction. L'artiste a horreur de ce qui est vulgaire, lâché ou ignorant avec prétention. Non pas qu'il soit plus favorable à une certaine correction froide et plate qui n'est que la bêtise académique. Il se défie de ceux qui se disent ou que l'on proclame *révolutionnaires,* car il sait qu'en art il n'y a pas de révolution, mais que dans les écoles on rencontre des révolutionnaires qui ne sont que des charlatans.

C'est pour cela que les admirations de Fantin sont très diverses, et qu'il a poussé son étude sur certains maîtres dans des sens très différents, se passionnant en même temps pour les grands Flamands, les grands Hollandais et les grands Vénitiens. Mais je ne crois pas me tromper en avançant que les Vénitiens du XVI^e^ siècle qui sont les grands romantiques avant la lettre, les grands orchestrateurs de la peinture, sont, de tous, ceux qui correspondent le mieux au tempérament de Fantin et lui ont causé dans sa vie les plus profondes et les plus durables émotions. Titien, Véronèse, pardessus tous, l'entraînent par ce qu'ils ont de riche, de loyal et de chevaleresque. Le drame, dans Titien, aussi admirable et aussi fort que la simplicité des portraits; le paysagiste extraordinaire qu'est le maître de Cadore, combien notre peintre a médité sur tout cela!

Mais ce n'est pas à croire que les autres maîtres le laissent pour ainsi dire plus indifférent; je me rappelle un bout de conversation entre autres à propos de Raphaël : « Au Louvre, je rencontrais souvent Millet. Il était d'un accès un peu froid et brusque, mais j'ai eu l'audace de l'aborder, et nous avons parlé quelquefois. Comme j'étais jeune, j'avais mes partis pris, et Millet, avec sa finesse, s'en était aperçu. Un jour il m'a mené devant le *Saint Michel.* Mais regardez donc, a-t-il dit, regardez donc ce tableau et apprenez à comprendre Raphaël! Voyez donc combien ce mouvement est foudroyant, et quelle force avait l'homme qui a conçu cela. Et ce paysage effrayant, ces rochers et ces flammes terribles... Un tableau qui a souffert évidemment de la maladresse des hommes; mais comme il demeure inattaquable et puissant! Et je vous assure que j'ai compris Raphaël avec un ou deux mots de Millet, une façon à lui de me montrer un tableau. »

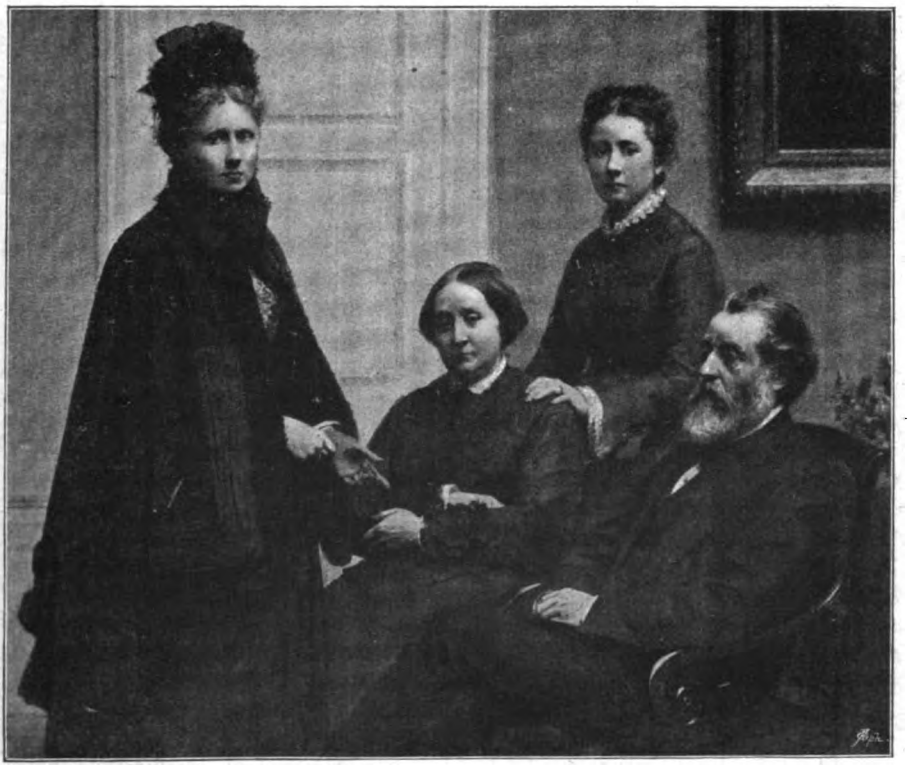
Que de gens Fantin-Latour a rencontrés ainsi au Louvre! Ricard, infiniment distingué avec une pointe d'exotisme, et qui copiait religieusement l'*Antiope* du Titien. Manet, avec qui il fit connaissance sans le connaître, en réalité, pendant fort longtemps. Il aimait à causer avec cet homme spirituel et fin qu'il rencontrait fréquemment. Puis un jour les voilà en froid à la suite d'une discussion sur Ingres, que ce passionné pourtant des Vénitiens n'entend pas qu'on tourne en dérision... Vient un salon où Manet expose le *Portrait de ses parents* et le *Guitariste,* et Fantin enchanté de ces peintures voudrait bien connaître l'auteur. Un camarade les présente l'un à l'autre: « Comment! c'était vous! » Et la discussion recommence, mais avec des égards, et l'on ne se fâche plus.

Pouvoir défendre Ingres avec une telle ardeur, et éprouver une sympathie aussi vive pour les premières œuvres de Manet (sur celles de la toute dernière manière Fantin fait évidemment ses réserves); s'être mis à l'école des grands Vénitiens et des grands peintres du Nord; avoir travaillé à l'atelier de Courbet tout en étant un des plus fer-

Digitized by Google

vents admirateurs de Delacroix, et tout en manifestant courageusement en faveur de Corot incompris et bafoué des « connaisseurs », voilà qui n'indique certes pas un esprit étroit et fermé, ne voyant qu'un seul côté des choses, et se butant dans des préventions irraisonnées. On ne saurait contester le droit de haïr mœurs artistiques. Parmi les scènes muettes, il en est une que je trouve une merveille, et qui se rapporte justement à Ingres et à Courbet.

Les deux artistes, l'un vieux et académicien, prisonnier de l'Académie, l'autre en pleine verdeur et redoutable *tombeur* de toutes les gloires, se trouvent par



PORTRAITS D'UNE FAMILLE (1878)

énergiquement à un homme qui sait si bien et si largement admirer et défendre.

De ses rencontres avec les modernes, Fantin a recueilli une moisson de traits de caractère extrêmement curieux, et l'on ferait un livre bien divertissant et bien instructif avec ses souvenirs. C'est un mot entendu, une attitude saisie, un bout de discussion conservé des fréquents entretiens au café Guerbois, ou dans tout autre lieu de rendez-vous qui demeurera historique et typique de nos

hasard en même temps dans le salon d'attente d'un photographe. Ingres de qui cela va être le tour, prend une brosse et lisse et arrange son toupet. Mais soudain il aperçoit, dans la glace, Courbet qu'il n'avait pas encore vu, et d'un tour de main fiévreux et rageur, il remet du désordre dans sa chevelure. « C'est du moins ainsi, ajoute Fantin, que Courbet expliquait la fascination qu'il pensait exercer sur ses contemporains. »

Mais je ne saurais pousser plus loin

Digitized by Google

la chasse aux anecdotes et l'étude du caractère, car je n'ai pas encore parlé de l'œuvre, qui est vaste et complexe.

Cette double tendance dans l'œuvre de Fantin aboutit en somme à une étroite et parfaite unité. L'on peut avoir des préférences ; tel homme peut, suivant ses goûts ou les circonstances, se spécialiser dans un mode d'expression de sa pensée. Mais il faut bien admettre qu'un grand écrivain peut employer de façon également heureuse le vers et la prose, selon qu'il lui plaît, ou que l'inspiration le porte, ou même que la pensée du moment l'exige. Pourtant nous avons une tendance à parquer les écrivains dans la catégorie des prosateurs ou dans celle des poètes, et ils arrivent à s'y spécialiser eux-mêmes, bien que nous ayons eu de grands hommes également triomphants sous les deux espèces. Le véritable écrivain devrait même être prêt à passer de l'une à l'autre avec une égale sûreté, sans que sa prose fût dépourvue de noblesse et sa poésie de vérité.

Aucune comparaison ne me paraît plus propre à expliquer l'harmonieuse dualité de Fantin, et il me semble tout à fait inutile de faire intervenir dans l'affaire plus de littérature que cela, et je dirais presque, même en parlant de ses nombreux tableaux consacrés à des sujets musicaux, plus de musique. Ce n'est pas le comprendre simplement que de voir en lui un peintre littéraire ou un peintre mélomane. Dieu merci, il est plus sensé et il ne se prête pas à la confusion des procédés. Autrement, il serait tombé dans le travers, auquel certains n'ont pas échappé, de chercher

LE BALLET DES TROYENS

Digitized by Google

des sonorités en laissant de côté la forme, et des harmonies sans plus se préoccuper du sens et de la composition. J'ai idée qu'on ferait plutôt un compliment désagréable à Fantin si on lui disait : « Quel grand musicien vous êtes! » Il répondrait : « Pardon, vous vous trompez. Je suis un peintre, ou du moins j'essaie d'en être un, si on peut prendre ce titre après Titien et Delacroix, mais heureusement il y a des degrés en tout, comme disait le Prési-

LE PRÉLUDE DE LOHENGRIN

Digitized by Google

dent du tribunal de Rouen à Alexandre Dumas. Quant à mes sujets, si je les ai choisis souvent dans les poèmes musicaux de Wagner, c'est que ce sont de très beaux et très poétiques sujets, que Wagner lui-même a d'abord trouvés tout faits. J'aurais pu aussi bien les emprunter à Michelet, par exemple, qui a été un des premiers vulgarisateurs de ces mêmes légendes. D'ailleurs j'en ai emprunté aussi aux œuvres de Berlioz, de Schumann, de Brahms; je les aurais demandés aussi bien à Beethoven, mais je n'ai pas osé. Avant de connaître même les partitions de Wagner, celles de Weber m'auraient fourni des prétextes qui me ravissaient tout autant. La preuve, c'est que j'ai retrouvé, il y a quelque temps, une ancienne esquisse qui se rapportait à la *Vision d'Obéron* et que j'en ai fait un de mes tableaux du salon de cette année. Et ne m'appelez pas par conséquent le peintre wagnérien. D'abord les gens qui se proclament bruyamment wagnériens aujourd'hui sans connaître une note de musique ont le don de m'agacer les nerfs et de me rendre cette étiquette insupportable. Puis je vous déclarerai que j'aime aussi infiniment Rossini, et que j'ai fait d'un thème de son *Stabat*, thème que les *wagnériens* en question déclareraient un flonflon d'opéra-comique, le sujet d'une de mes lithographies. En somme ce qui m'a séduit et porté, dans ce que l'on a appelé des transcriptions, c'est que j'y voyais matière à belles images vues et traitées en peintre, c'est-à-dire avec du dessin très cherché et très matériellement équilibré, et de la couleur très raisonnée. Je ne nie pas sans doute que la musique ne m'ait placé dans des dispositions tour à tour souriantes, pathétiques, tragiques, tendres, mais avant tout j'ai tenu à faire mon métier en ouvrier, et je suis peintre, entendez-vous, peintre, peintre. »

Maintenant, que Fantin ait employé des ressources quelque peu différentes lorsqu'il peignait des êtres vivants, habillés avec les costumes de leur temps, et réunis dans un appartement pour se livrer aux plaisirs de la conversation, de la lecture, du travail, de la méditation, et lorsqu'il évoquait des figures de légendes apparaissant dans des paysages idéalisés, il n'y a encore rien là que de conforme au bon sens et à la logique. Dans le premier cas il s'en tenait à la tonalité sombre de nos costumes d'à présent; pour les mieux faire valoir et donner plus de caractère, plus de prix, à la sincérité de ses figures, il les faisait trancher sur un fond non moins simple, gris ou rouge. Dans le second cas, il s'en donnait à cœur joie de prodiguer les riches étoffes, les voiles diaphanes, les armures, les draperies rouges ou jaunes, vibrantes, ou les tons de fête, lilas, mauves, verdâtres indéfinissables, ou gris complexes, comme celui qui terminait si étrangement la *Scène des Troyens* de l'année dernière; enfin, les ciels et les verdures où frissonne la lumière dans de subtils échanges.

Les compositions du genre musical, ou que nous aimerions mieux appeler le genre *féerique*, se sont succédé nombreuses, depuis la *Féerie* du salon des refusés, en 1864. Elles ont pour la plupart été traitées sous les triples espèces de la peinture à l'huile, du pastel et de la lithographie, avec des variantes plus ou moins importantes, et parfois même un pastel étant repris et terminé à l'huile. On comprendra que nous ne saurions même les énumérer dans cette étude d'ensemble, esquisse de portrait plutôt que biographie en règle. Les lithographies seules forment plus de cent numéros et de vingt pages compactes dans l'excellent catalogue Germain Hédiard.

Que citer ici? Le *Prélude de Lohengrin,* si pur et si simple, avec les anges encenseurs ou sonneurs de buccins, entourant gracieusement le séraphin pieux et exalté qu'élève le saint Graal, et, au premier plan, modestement dans l'ombre, le chevalier dévotement en prières; ce fut une merveille de couleurs et de lignes, certainement un des plus sobres et des plus harmonieux tableaux de Fantin.

Digitized by Google

Les *Filles du Rhin*, page aussi ondoyante et chatoyante, et de voluptueuse espiéglerie, que l'autre était de simplicité et de ferveur. Les *Filles du Rhin* que l'on sent monter et redescendre joyeuses dans les eaux vertes, devant le nain Alberich, grognon et concupiscent, ont vraiment le mouvement troublant du prélude du *Rheingold*, et c'est peut-être là que, tout en demeurant scrupuleusement dans son domaine, la peinture s'est le plus rapprochée de la musique.

L'*Anniversaire* (1876) est une date dans l'histoire de notre école et dans l'œuvre de Fantin. Mais le temps seul peut lui assurer sa place dans l'art de ce temps.

Le *Ballet des Troyens*, où l'on retrouve, plastiquement interprétés, les contrastes de mouvement de deux thèmes principaux, l'un ardent et lent, l'autre précipité, rhytmé et martelé comme une danse de guerre.

*Parsifal et les Filles fleurs*, pour le souvenir de richesse qu'il nous laissa. Le *Stabat de Rossini* ou la *Pieta*, pour son admirable pathétique, enfin l'*Hommage à Robert Schumann*, parce que c'est en même temps une des compositions les plus complètes, de Fantin, et une de ses lithographies les plus belles au point de vue du pur métier, des noirs profonds, des légèretés insaisissables dans le rendu des adorables têtes de femmes.

Ce qui contribue à rendre ces pages si poétiques, si invitantes au rêve, c'est certainement la surprenante qualité de

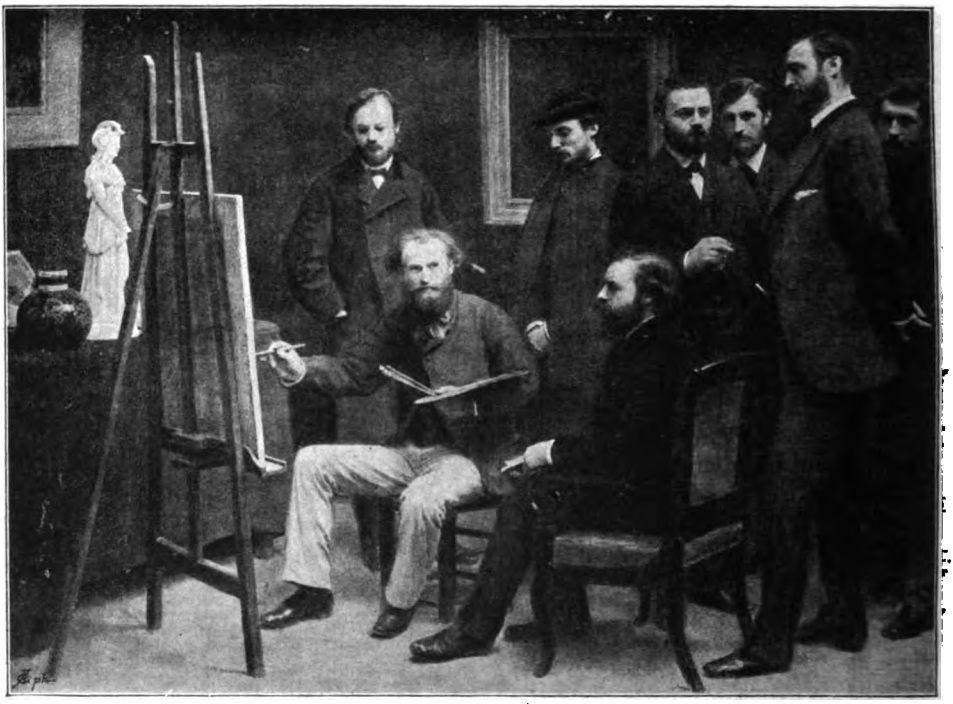
PORTRAIT DE JEUNE FILLE

l'atmosphère dans chacune d'elles. Le paysage est admirable, et il n'existe pas. Le ciel transparaît parmi des frondaisons qui semblent naître dans l'air pour s'évanouir tout à l'heure. Tantôt c'est le soleil qui dore tout cela et prend les ombrages obliquement, les criblant de rayons ; tantôt c'est la lune qui argente des édifices que l'on devine, des

Digitized by Google

palais lointains et vaporeux. Or, une des bêtes noires de ce paysagiste de rêve, c'est le paysagiste professionnel. Rien ne vous amuserait plus que d'entendre Fantin parler des paysagistes et leur refuser énergiquement le droit d'exister. Cela vaut bien la peine d'être noté.

moyen de se fâcher avec un ami, c'est de faire son portrait ». Le modèle trouvera toujours qu'on l'a calomnié, et l'homme le plus sensé, le moins fat, trahira soudain l'âme puérile de la plus susceptible coquette. Fantin en éprouva quelque chose, dès qu'il peignit, en 1864, son célèbre *Hommage à Delacroix*. On



L'ATELIER A BATIGNOLLES (Musée du Luxembourg).

SCHOLDERER. RENOIR. E. ZOLA. Edmond MAITRE. MONET.
MANET. Zacharie ASTRUC. BAZILLE.

Sœurs des pages de rêve, celles qui ont l'air d'être davantage des pages de réalité, c'est-à-dire les portraits.

La réalité ? Où commence-t-elle ? Fantin a lui-même donné une bien originale définition du dessin : « Le dessin, dit-il, c'est la déformation. » Et en effet, en art, on ne commence à faire ressemblant qu'en accentuant le caractère, — et par conséquent, en déformant.

D'autre part, et alors il en parle par expérience, il affirme que « le meilleur

sait que la toile représente, réunis autour du portrait du maître, Bracquemond, Legros, Duranty, Whistler, Champfleury, Manet, Fantin lui-même, Baudelaire, etc. Or, sans parler des modèles qui ont réclamé du peintre une attention spéciale à leur redingote, il en est qui supportèrent impatiemment des voisinages. L'auteur des *Fleurs du mal* ne put jamais se faire à l'idée d'être presque voisin de l'auteur des *Bourgeois de Molinchard*.

Digitized by Google

Fantin se défend d'avoir voulu faire, de ces tableaux de portraits, des manifestations, des compositions à tendances, comme put l'être dans une certaine mesure l'*Hommage à Delacroix*. Il a même détruit le *Toast*, où il s'était représenté à peu près avec les mêmes compagnons réunis autour d'une table, ritables et d'utiles défenses, préparées pour l'avenir, d'un temps qui s'est en somme beaucoup calomnié lui-même, d'un temps qui a vu passer beaucoup de pitres et de serins, mais aussi qui n'a point tant dégénéré dans la noble et robuste moyenne de la race française. Seulement, il s'agit de chercher cela aux

AUTOUR DU PIANO (Collection Ad. Jullien).

A. JULLIEN. A. PIGEON. Camille BENOIT. Em. CHABRIER. LASCOUX. Vincent D'INDY. Edmond MAITRE. BOISSEAU.

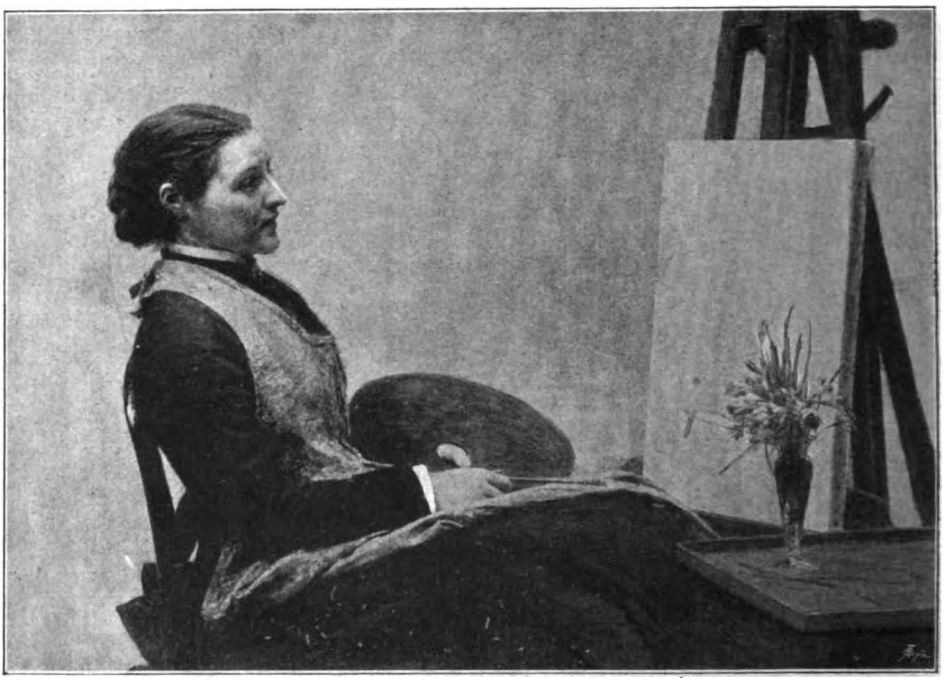
Whistler en robe japonaise, et lui, Fantin, montrant la *Vérité* à ses camarades : c'était pour lui une page trop pompeuse, trop un plaidoyer... enfin, il l'a détruite, n'en parlons plus, quoique ce soit sans doute dommage.

Mais quand je considère ces toiles si graves et si loyales, avec ces hommes d'art, de pensée, ou simplement de bonne volonté, si savamment peints, si franchement présentés dans leur attitude vraie, dans leur costume humble, je songe que ces tableaux-là sont de vébons endroits et non dans les cénacles de ridicules.

Quant aux beaux portraits de famille ou de femmes, que nous avons fait reproduire ici : la jeune fille, la jeune femme en robe de bal, *le gràveur Edwin Edward et sa femme,* cette justement célèbre *Famille D.* du salon de 1878; la jeune fille qui fait une étude de fleurs; les deux jeunes filles, l'une lisant, l'autre écoutant paisiblement et attentivement, ce sont à leur tour des plaidoyers admirables en faveur de nos

Digitized by Google

mœurs aussi légèrement vilipendées que notre intellect. Là sont racontées les bonnes et touchantes intimités, les loyales et pures tendresses, tout cela en traits contenus, expressifs, pénétrants. Et là encore, il faudrait dire que les vraies femmes françaises ne sont pas ou musical, et en demeurant autant que possible dans l'ingénuité et dans la vérité de l'art et de la vie, je me représente volontiers, et c'est là ma tentative d'*allégorie réelle,* comme disait un des maîtres de Fantin, je me représente volontiers l'inspiration de ce fier, hon-



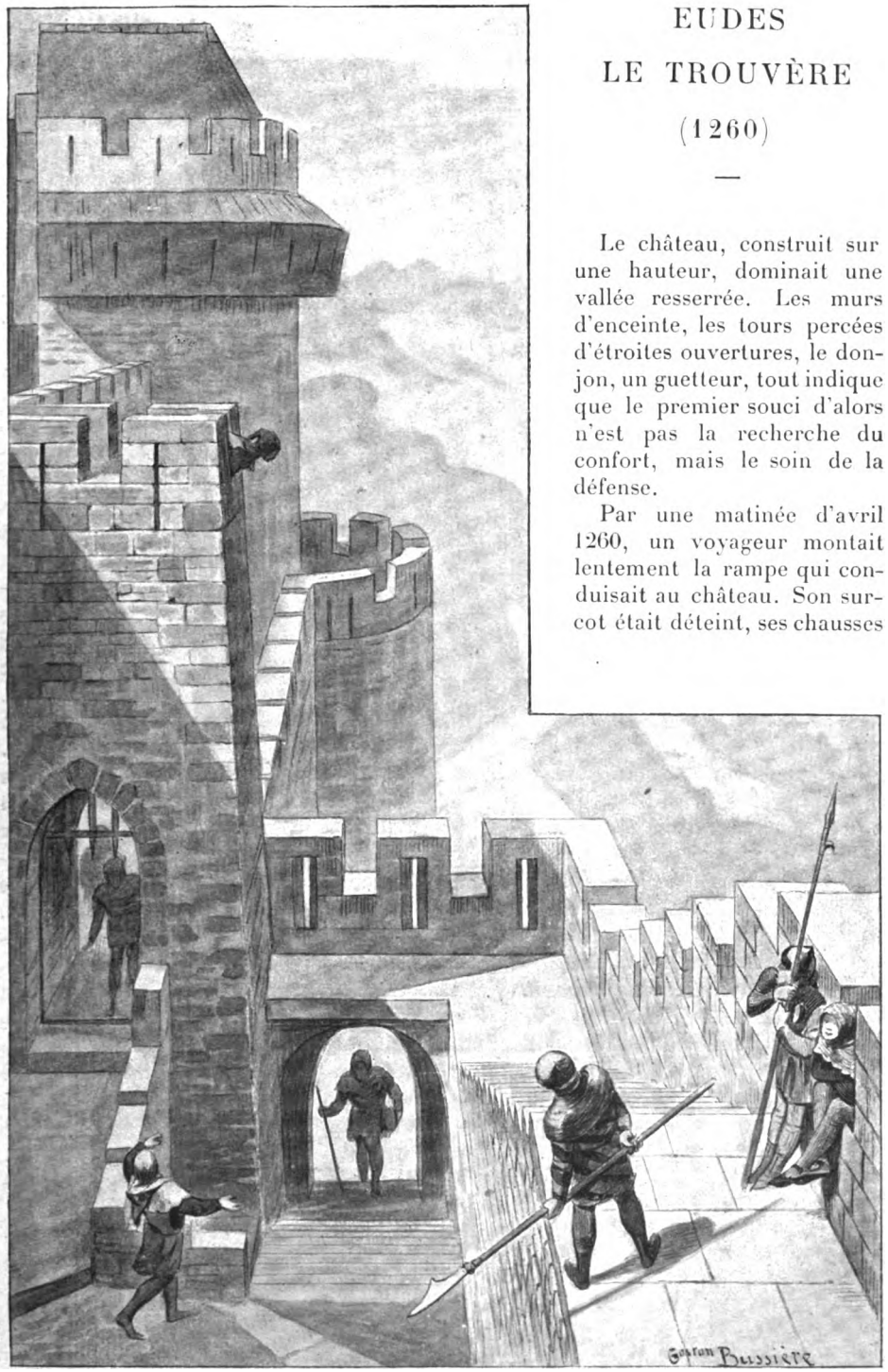
L'ÉTUDE

celles dont s'occupe le plus la chronique. Elles sont innombrables et cachées, tandis que les autres sont tumultueuses et voyantes.

Avez-vous remarqué que beaucoup de tableaux, dans l'œuvre de Fantin, portent ce titre et représentent ce sujet : *la Lecture* (salons de 1861, de 1870, de 1873, de 1877) ou encore *l'Étude*? Pour moi, en dehors de tout fatras littéraire nête et savant artiste sous les traits d'une de ses liseuses : une femme un peu grave et sérieuse, charmante sans coquetterie, se laissant aller aux rêves les plus nobles et les plus poétiques, mais attentive, cultivant sans cesse son esprit, et ayant par dessus tout le courage de ses illusions et de sa simplicité.

ARSÈNE ALEXANDRE.

Digitized by Google




# EUDES
# LE TROUVÈRE
## (1260)

—

Le château, construit sur une hauteur, dominait une vallée resserrée. Les murs d'enceinte, les tours percées d'étroites ouvertures, le donjon, un guetteur, tout indique que le premier souci d'alors n'est pas la recherche du confort, mais le soin de la défense.

Par une matinée d'avril 1260, un voyageur montait lentement la rampe qui conduisait au château. Son surcot était déteint, ses chausses

Digitized by Google

et ses souliers couverts de poussière, son capel rabattu sur les yeux. Il portait une viole, insigne de sa profession.

Mais ce n'était pas un vulgaire jongleur. Pas de tours d'adresse, pas de grosses plaisanteries, pas de contes licencieux, pas d'histoires drôlatiques. Il ne se plaisait qu'aux récits d'amour, célébrant la fidélité des dames et le dévouement des chevaliers.

Les pages courent à l'entrée du château pour accueillir dignement cet interprète du *gai savoir*. Ils le conduisent au seigneur du lieu, Gontran de Châtillon, toujours avide de joyeux devis, Gontran père de la châtelaine dont le mari était parti pour la croisade.

Introduit dans la salle de réception, le chanteur se trouve en présence d'un énorme gaillard, grand, corpulent, haut en couleur qui accueille d'un gros rire ce nouveau venu, petit, malingre, dont la figure est si pâle et le costume si piètre.

— Voilà un représentant de la gaie science qui ne profite guère de son art. Quelle mine renfrognée! dit-il en grommelant. On dirait vraiment qu'il sort d'un couvent où on l'aurait mis pendant quarante jours au pain et à l'eau.

Puis s'adressant directement à lui :

— Allons! approchez-vous de cette table. Vous boirez un hanap de mon vin de Griselles en mangeant de la hure du sanglier que j'ai tué dans la forêt. La langue tournera mieux après.

Le seigneur Gontran, qui aimait à rire, se faisait une fête d'assister à la goinfrerie d'un jongleur aussi dépenaillé. Son attente est trompée. Au lieu de se jeter gloutonnement sur un morceau de choix et d'avaler le vin avec de grotesques gargouillements du gosier, le trouvère demande l'aiguière plus que le hanap et touche à la hure du bout des dents. Tout désappointé, Gontran sort de la salle, se promettant d'être une autre fois plus sévère pour admettre ces visages de carême.

— Tu vois, mon petit Tristan, dit-il à un jeune page qu'il souleva de terre et que par manière de jeu il fit sauter en l'air au bout de ses bras énormes, une autre fois regarde moins la viole et plus la mine. Quand tu reverras un de ces ventre-creux, tu l'enverras au couvent. Il sera bien mieux fait pour y dire des patenôtres que pour nous raconter de belles histoires.

***

Ce n'était pas l'avis de Tristan qui, sans doute pour mieux mériter son nom, ne s'intéressait qu'aux choses tristes. Il s'approche de l'étranger qui avait rougi à cette brusque sortie et, avec un sourire engageant, lui demande de raconter ses aventures. Pour prix de son hospitalité, le trouvère consent à dire sa vie aux pages groupés autour de lui.

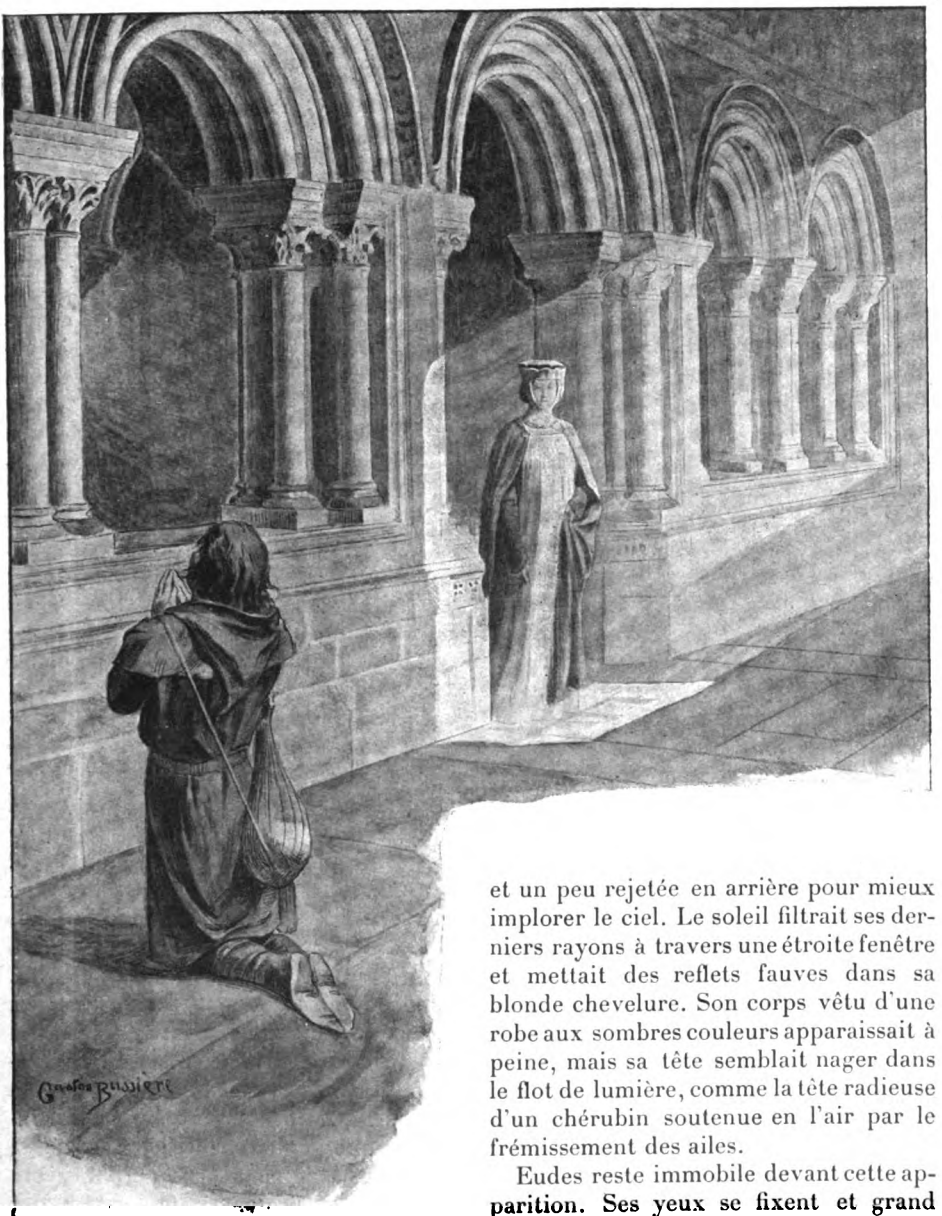
Il s'appelait Eudes. Lui aussi avait passé sa jeunesse dans un château, un château éloigné, dans le Quercy. Passionné pour les armes, nul n'aimait plus que lui à frapper la *quintaine,* nul n'écoutait, avec un plus grand désir de les imiter, les prouesses des chevaliers. Mais un jour, dans un tournoi, il blessa mortellement un de ses meilleurs amis. Ce malheur lui parut un signe visible de la volonté de Dieu. Sa vocation n'était point de manier l'épée, puisque des armes de parade faites pour le divertissement étaient devenues mortelles entre ses mains. Il prit la robe de moine. Mais l'excès de son zèle inspira des soupçons au prieur, qui ne pouvait supporter les nouveautés du joachisme et qui le chassa avec deux autres frères accusés aussi d'être secrètement attachés à l'*Évangile nouveau*. C'était un nouvel avertissement de Dieu. Il quitta la robe et depuis lors il va devant lui chantant à qui veut l'entendre le doux printemps, la simplicité des bêtes et les joies d'aimer.

— Mais vous le voyez, messires, ajoute-t-il, avec un sourire résigné, on ne m'écoute pas toujours.

***

Avant de reprendre son pèlerinage à

Digitized by Google



travers un monde indifférent, Eudes entre dans l'église Notre-Dame, voisine du château. C'était la dernière heure des vêpres. Dans une crypte dédiée à saint Bernard, la châtelaine agenouillée sur les dalles priait, la tête inclinée de côté et un peu rejetée en arrière pour mieux implorer le ciel. Le soleil filtrait ses derniers rayons à travers une étroite fenêtre et mettait des reflets fauves dans sa blonde chevelure. Son corps vêtu d'une robe aux sombres couleurs apparaissait à peine, mais sa tête semblait nager dans le flot de lumière, comme la tête radieuse d'un chérubin soutenue en l'air par le frémissement des ailes.

Eudes reste immobile devant cette apparition. Ses yeux se fixent et grand ouverts se repaissent de cette image. Passions d'amour aussi bien qu'élans religieux, toutes ses émotions antérieures se réveillent, s'unissent et viennent se condenser dans un sentiment unique d'amour immense. Tous ses sens se ferment : il n'entend pas le bruit de la cloche qui tinte en ce moment ; il ne sent

Digitized by Google

pas sous ses genoux le contact des dalles; comme dans les rêves où parfois le corps, affranchi de la pesanteur, s'élance dans l'espace, il ne sent plus le poids de sa chair.

Une joie si pure, si profonde ne tient pas à des causes naturelles : c'est l'*Esprit* annoncé par l'élu de Dieu, Joachim, c'est l'Esprit qui vient de pénétrer en lui; c'est le souffle saint qui l'anime, le transporte, le purifie. Il a maintenant la force, l'élan et le délicieux allégement de ses fautes. Et cela lui vient d'elle, ou plutôt de l'âme angélique qui réside dans ce corps de femme, de cette âme qui rayonne autour d'elle la vertu et la grâce. Qu'elle lui serve donc de guide et qu'elle lui soit, dans le chemin de la vie, comme l'étoile qui dirige le berger!

Toutes ses misères, colorées par la lumière qui se dégage de cette tête comme une auréole, se transfigurent. Il n'est plus ce triste chanteur que repoussent de grossiers châtelains; il dira les mérites de sa dame, et les princesses jalouses de sa gloire voudront à leur tour qu'on chante leur beauté, leur vertu et leur puissance. C'est par l'amour de la femme que le monde se rajeunira et que semblable au serpent au temps du renouveau, il laissera tomber ses vieilles écailles. L'époque approche, le terme fixé par l'apôtre Jean est voisin; bientôt l'*Esprit* régnera seul et il régnera par la femme, la femme pure, rédemptrice de son ancienne faute, inspiratrice du bien et des plus hautes pensées.

— Oh! bénie, trois fois bénie sois-tu, noble dame qui me donnes la foi, l'espérance et l'amour! murmure le trouvère affaissé sur ses genoux, terrassé par la violence de son extase. Je me voue à toi pour être le fidèle serviteur de tes volontés. C'est dans mon cœur que je placerai ton image, ton image que je parfumerai, comme d'un pur encens, du meilleur de mes pensées.

La dame a fini ses dévotions. Elle redresse sa taille avec la souplesse du jonc que ne courbe plus la brise. Puis lentement elle se tourne, montre l'ovale de son visage, glisse sans bruit sur les dalles. Elle est partie et la chapelle paraît maintenant toute sombre, toute noire.

* * *

Mais cette vision ne s'effacera pas. L'image de la dame l'accompagne partout comme une escorte d'honneur : c'est l'ange gardien qui veille sur son âme, qui le préserve des faiblesses et chasse loin de lui l'essaim bourdonnant des désirs impurs. Comme le cerf, poursuivi par la meute aboyante des chiens, brûle d'envie de se désaltérer dans l'étang de la forêt, Eudes ne peut étancher sa soif de la voir, de la contempler, de l'admirer. Il désire la voir, mais même en pensée il se refuse d'effleurer d'un baiser le bas de sa robe. Non, quand même il serait le souffle léger du vent, il n'oserait jamais caresser son front et se jouer dans les ondes de ses cheveux : la frôler lui semblerait une profanation semblable à celle du sacrilège qui de ses mains impies a touché la divine eucharistie! Il ne veut être que le pur miroir où l'image aimée pourra se réfléchir sans crainte. Ou s'il doit la toucher, qu'il soit le brin d'herbe qu'elle foule du pied!

Il la voit, mais il a peur d'être vu. Quand elle descend le sentier tortueux qui conduit à la belle fontaine de la Douix, il la regarde de loin et quand il se croit aperçu, il rougit et s'éloigne, comme s'il était pris en faute. Le soir il a plus de hardiesse. Il passe des heures à surveiller les fenêtres du château, à interpréter la forme et le mouvement des ombres, à se baigner dans la lumière indécise que projettent les cierges de sa chambre, comme si ces petits rayons lumineux suffisaient pour établir une communication avec elle.

* * *

Eudes croyait dans les premiers jours qu'il ne se lasserait pas d'entendre parler d'elle. Il apprit ainsi qu'elle s'appelait Ermengarde, qu'elle avait un jeune fils nommé Raymond et que son

Digitized by Google

mari était parti depuis deux ans en Palestine. Mais dès que sa curiosité fut satisfaite, il évitait que son nom fût prononcé devant lui. Non pas que sa réputation fût attaquée. Au contraire, tous se plaisaient à reconnaître que jamais châtelaine ne fut plus douce, plus indulgente. Mais les bonnes gens en parlaient — sans mauvaise intention du reste — avec une familiarité qui le choquait.

Il aimait mieux s'entretenir en lui-même, assuré qu'ainsi le nom de la noble dame serait toujours prononcé avec les prosternements de pensée qui lui étaient dus. Il prenait soin de la parer de toutes les qualités, de tous les dons du corps et de l'âme. Sa voix était plus douce que le son de l'orgue, son souffle parfumé comme l'haleine qui s'exhale du cœur de la rose; sa peau avait la blancheur immaculée des lis, ses cheveux étaient plus dorés et plus fins que les soies de l'Orient; le bleu de ses yeux avait été

Digitized by Google

dérobé à l'azur du ciel; sa démarche avait la légèreté de celles des sylphes qui courent sur les fleurs sans froisser leur tige, et son sourire était la porte du paradis.

***

Un jour le bruit se répandit dans la ville que la peste avait ravagé l'armée chrétienne et que les infidèles étaient victorieux : le saint roi était prisonnier et parmi les seigneurs beaucoup étaient morts, le reste attendant dans les fers la rançon de leur captivité. Assise sur un banc de roche couvert de mousse, la noble Ermengarde, les bras passés autour du cou de son petit Raymond, regardait couler l'eau de la fontaine. Son visage était pâle, ses yeux fixes. Dissimulé derrière un buisson, Eudes, inquiet, surveille cette physionomie avec l'anxiété d'une mère qui se penche sur le berceau de son enfant malade. Immobile, il retient sa respiration pour que les moindres mouvements ne le troublent point dans sa contemplation délicieusement cruelle. Tout son être tient à ce visage de femme par une communication mystérieuse mais réelle. Son cœur tressaille comme si l'âme de sa dame, avec ses inquiétudes, son trouble, sa souffrance avait passé en lui et dominait ainsi les deux corps. A un moment un frémissement passe sur la face d'Ermengarde, les lèvres s'abaissent, le front se plisse et une larme s'arrondit à l'angle de la paupière, comme une goutte de résine sur l'écorce d'un pin blessé.

Elle souffre et il ne peut rien pour soulager sa souffrance! L'émotion du trouvère est si forte qu'elle va jusque dans les profondeurs de son être paralyser les forces de la vie. Il voudrait encore voir et se torturer de ce cruel spectacle, mais les objets vacillent autour de lui; son cœur frappe à coups redoublés, le nuage s'épaissit sur ses yeux, ses genoux fléchissent et il s'affaisse sur le sol.

***

Combien de temps est-il resté ainsi privé de sentiment? Il ne pourrait le dire. Quand enfin il est revenu de son évanouissement, il se voit dans une grande salle, où sans bruit des religieuses tournent empressées autour du lit où il est étendu. Eudes s'était réveillé, mais le réveil n'avait fait qu'aviver ses maux. Sa crainte renaissait sans cesse en angoisses douloureuses quand il se revoyait derrière le buisson, haletant d'inquiétude à la vue de la larme suspendue aux cils et qui lentement avait coulé le long des joues de sa dame affligée. La fièvre le prit. Dans ses nuits agitées, il avait toujours la vision affreuse de cette larme. L'épouvante le réveillait et alors, couvert d'une sueur froide, la poitrine oppressée, des chocs violents au cœur, il ne parvenait toujours pas à sécher cette larme et à dissiper ce fantôme de la douleur.

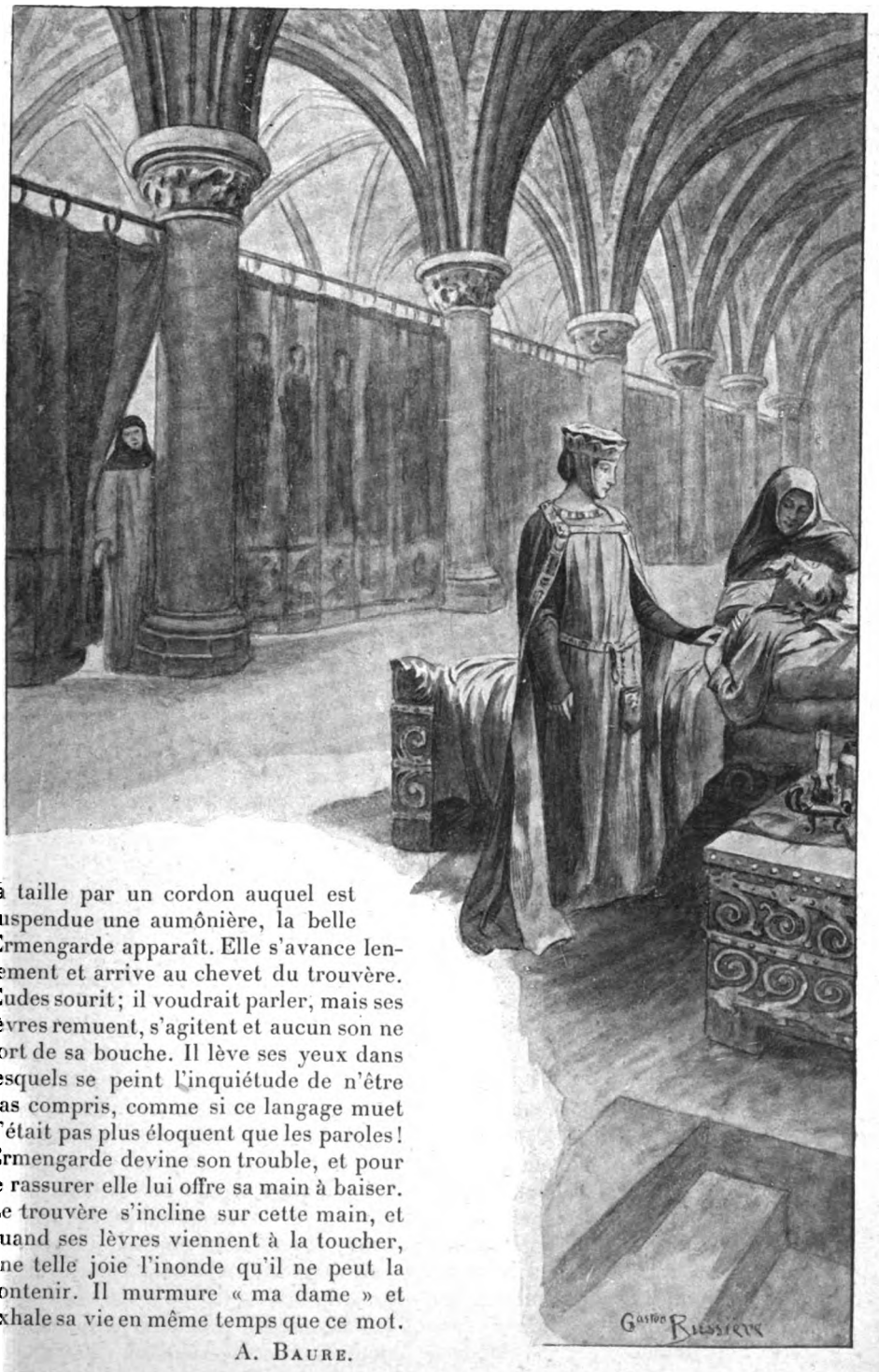
Qu'avait-elle? il voulait le savoir et n'osait le demander. Mais sa fièvre était plus hardie que lui : pendant qu'il dormait secoué de frissons, elle lui faisait invoquer le nom d'Ermengarde, les mains jointes, avec des accents si doux et si plaintifs, que les religieuses elles-mêmes en furent attendries. Pour le consoler, elles lui apprirent que la châtelaine viendrait visiter l'Hôtel-Dieu.

***

C'était l'heure de none. Bientôt la châtelaine devait entrer dans la salle des malades. Eudes avait demandé comme une grâce de ne pas rester couché, mais de s'asseoir sur son lit, le buste couvert de son surcot. Pâle, amaigri, la barbe longue, il attendait. Sa figure était presque souriante et dans ses orbites creusées et sombres ses yeux brillaient. Une agitation qu'il attribuait à un renouveau de forces l'empêchait de rester tranquille. A chaque instant il tournait la tête vers la porte par où elle devait entrer. Il repassait encore dans son esprit le rondeau qu'il avait composé en son honneur et qu'il devait lui dire, quand la porte s'ouvre.

Vêtue d'une robe traînante, serrée à

Digitized by Google




la taille par un cordon auquel est suspendue une aumônière, la belle Ermengarde apparaît. Elle s'avance lentement et arrive au chevet du trouvère. Eudes sourit; il voudrait parler, mais ses lèvres remuent, s'agitent et aucun son ne sort de sa bouche. Il lève ses yeux dans lesquels se peint l'inquiétude de n'être pas compris, comme si ce langage muet n'était pas plus éloquent que les paroles! Ermengarde devine son trouble, et pour le rassurer elle lui offre sa main à baiser. Le trouvère s'incline sur cette main, et quand ses lèvres viennent à la toucher, une telle joie l'inonde qu'il ne peut la contenir. Il murmure « ma dame » et exhale sa vie en même temps que ce mot.

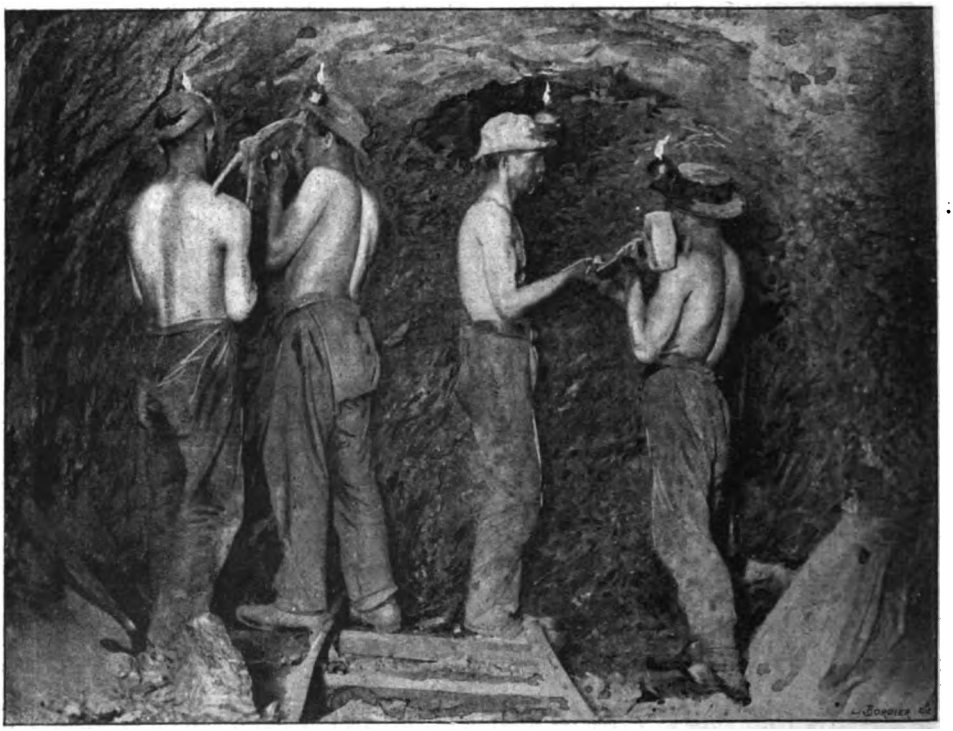
A. Baure.



Digitized by Google

# LE GRISOU

Au début de cette étude, et comme exemple du déchaînement de ce fléau destructeur, nous rapportons le souvenir du coup de grisou survenu en avril 1879 au charbonnage de l'Agrappe, à Frameries : vers sept heures du matin, on remarqua que le puits n° 2, servant à l'extraction et à l'entrée d'air, exhalait un courant de gaz fétide. Bientôt après, l'atmosphère s'alluma au poêle de la salle des machines, et une violente détonation se produisit. Le mécanicien fut tué, dix personnes plus ou moins brûlées à l'orifice du puits et dans la lampisterie. Une immense gerbe de flammes s'éleva dès lors et ne cessa de brûler pendant trois heures ; son diamètre, égal à celui du puits, avait 3m,60 et sa hauteur environ 40 mètres. D'après le mouvement des corps solides qui se trouvaient entraînés, on peut évaluer la vitesse de déplacement de ce *volcan de grisou* à 4 ou 5 mètres par seconde et son volume à plus de 100,000 mètres cubes ; 420 mètres cubes de charbon broyé et pulvérisé avaient été poussés, par l'explosion, dans la galerie et jusqu'au puits.



ATTAQUE D'UNE VOIE DE FOND (FRONT DE TAILLE)

Pendant les premiers temps, aucune détonation souterraine ne se produisit ;

Digitized by Google

mais quand la violence du dégagement vint à se ralentir, l'air commença à rentrer de divers côtés et à former des mélanges détonants. Neuf explosions se succédèrent de quart d'heure en quart d'heure, d'une manière à peu près régulière. La dernière eut lieu au bout de trois heures et demie.

Plus de deux cents ouvriers étaient enfermés dans l'intérieur. En entendant le bruissement causé par l'écoulement du grisou, ils cherchèrent une issue par le puits d'aérage et par celui d'épuisement. Mais l'incendie, qui dévorait tout, ne leur permit pas de sortir. Les charpentes embrasées s'abattaient de toutes parts. Ce ne fut que quatre jours après l'incendie que l'on put redescendre dans le puits d'extraction et sauver d'une manière inespérée cinq personnes remontées à un niveau supérieur et qui, plongées dans une somnolence léthargique, croyaient être restées vingt-quatre heures dans la mine. Cette terrible catastrophe fit cent vingt et une victimes.

Ces accidents alarmants ne se produisent pas toujours, et fort heureusement, avec une violence pareille, mais, de temps à autre, de nouveaux malheurs surgissent encore. Aussi, le grisou s'est acquis une réputation sinistre dans le monde entier. Les questions qui se rattachent à la présence de ce gaz et à sa déflagration dans les galeries sont loin d'être complètement élucidées ; elles restent toujours ouvertes aux investigations, en même temps qu'elles constituent une menace perpétuelle suspendue sur le personnel de la mine. Nous savons que l'atmosphère souterraine recèle un redoutable élément, qui est moins un composé à proportions définies qu'un mélange complexe éminemment variable. Nous aurons donc à étudier analytiquement la composition de l'atmosphère d'une mine.

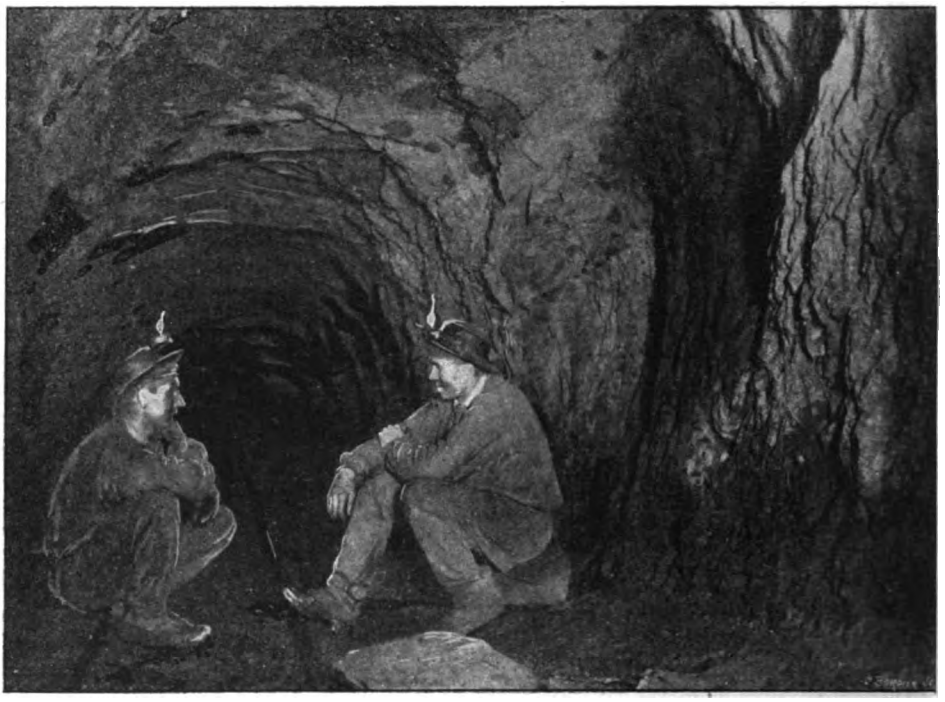
Le grisou présente une composition et des propriétés presque identiques à celles du gaz d'éclairage. Comme lui, il provient de la distillation de la houille, mais d'une distillation lente, spontanée, qui se produit au sein même des couches du combustible minéral. La base essentielle du grisou est un composé de carbone et d'hydrogène, ou, comme disent les chimistes, un carbure d'hydrogène ou de l'hydrogène carboné, mais il n'y a pas de séparation précise entre le grisou et ce qu'on appelle l'air grisouteux. Certaines couches, et principalement les couches de charbon gras, donnent lieu à un dégagement plus ou moins abondant de ce gaz. Une oreille attentive perçoit aisément la mise en liberté du grisou, d'après un petit bruissement particulier que les mineurs désignent sous le nom pittoresque de *chant du grisou*. On dit aussi que le gaz *frise*. Ce bruit est comparable à celui que fait la pluie dans sa chute, ou encore à celui d'une bouilloire pendant les instants qui précèdent la mise en train de l'ébullition. Ce phénomène est dû à la décrépitation d'une multitude de parcelles de houille extrêmement ténues, détachées par la tension des bulles de gaz qui tendent à s'échapper des pores du combustible. Nous verrons tout à l'heure que la tension du gaz ainsi occlus est énorme.

Le grisou est incolore; il exhale, quand il est en grande quantité, une odeur faible, difficile à caractériser, que les mineurs reconnaissent aisément. Il est impropre à la respiration. Pur, il asphyxie; mélangé en forte proportion avec de l'air, il cause un malaise particulier et des maux de tête.

Sa pesanteur spécifique est beaucoup plus faible que celle de l'air : la densité de l'air étant prise pour unité, celle du grisou n'est que de 0,555. Aussi tend-il toujours à gagner les parties supérieures des excavations et à se loger dans toutes les anfractuosités existant au faîte des galeries où il séjourne à cause de l'insuffisance du courant d'air pour l'entraîner. Il est donc prudent, quand on circule dans des travaux envahis par le grisou, de tenir les lampes le plus bas possible. Dans le cours de cette étude, nous indiquerons par quelles manifestations la flamme de celles-ci décèle la

Digitized by Google

présence du gaz. Cependant, à la longue, s'il n'existe pas de courant d'air, ce dernier et le grisou finissent par se mélanger intimement par diffusion, et la proportion du grisou se répartit également au faîte de l'excavation et au sol. Aucune substance ne l'absorbe, ce n'est qu'en le délayant dans une grande masse d'air et en employant un système particulier de lampes qu'il est possible d'effectuer des travaux dans les couches grisouteuses.



VUE D'UNE GALERIE DE ROULAGE

Le grisou est un gaz inflammable, il s'allume au contact d'un corps en ignition et brûle avec une flamme pâle et bleuâtre. Dans cette combustion, l'hydrogène et le carbone qui le constituent se combinent avec l'oxygène de l'air pour former de la vapeur d'eau et de l'acide carbonique; l'azote, qui, comme chacun le sait, est un des éléments de l'air que nous respirons, reste en liberté dans ces réactions. A la suite d'une inflammation de grisou, l'atmosphère d'une mine se compose donc, en majeure partie, d'acide carbonique, de vapeur d'eau et d'azote. Pour que cette inflammation se produise, le contact d'une flamme à très haute température est nécessaire. Un fer rougi au feu ou les étincelles que les outils des mineurs font jaillir de la roche sont sans effet.

Mélangé en certaines quantités avec de l'air atmosphérique, le grisou, quand il s'enflamme, détermine des détonations dont l'intensité varie suivant les proportions du mélange. L'explosion est la plus forte quand le volume du grisou atteint le huitième du volume total; au fur et à mesure que la quantité proportionnelle du gaz augmente, le mélange perd ses propriétés déflagrantes et demeure seulement inflammable. Lorsque le gaz forme du 1/30 au 1/15 du volume

Digitized by Google

total, la combustion n'a lieu que dans la partie du mélange mise en contact immédiat avec la flamme ; celle-ci s'allonge, s'élargit et paraît environnée d'une auréole bleu pâle qui diminue d'intensité graduellement avec la baisse de la proportion de gaz en dessous de 1/15 et qui disparaît quand le volume de celui-ci est inférieur au 1/30 du volume total. Au surplus, le tableau synoptique suivant résume les faits et permettra d'en saisir les effets à simple lecture :

| Proportions du grisou. | Effets. |
|---|---|
| En dessous de 1/30. . | Aucun effet. |
| De 1/30 à 1/15. . . . | Auréole de plus en plus large autour de la flamme des lampes. |
| A 1/14. . . . . | L'inflammation du mélange commence. |
| Au delà de 1/14. . . . | Inflammation d'abord sans détonation, puis avec des détonations de plus en plus violentes à mesure que la proportion de gaz augmente. |
| A 1/8 . . . . . | Explosion la plus violente. |
| De 1/8 à 1/3 . . . . . | La détonation diminue. |
| De 1/3 à 1/2 . . . . . | Simple inflammation. |
| Au delà de 1/2 . . . . | Le mélange éteint les corps en combustion |

On a imaginé, pour annoncer aux mineurs la présence du gaz explosif, plusieurs procédés basés, soit sur les propriétés chimiques, soit sur les propriétés physiques du grisou. Nous ne les décrirons pas dans cette étude.

L'examen de la flamme des lampes est encore le meilleur indice pratique pour constater la présence du grisou et la proportion de ce gaz existant dans l'air ambiant. La flamme s'allonge et prend une teinte bleue si le mélange est seulement inflammable, et blanche s'il est détonant; de là vient l'habitude qu'ont les mineurs de dire que le *gaz blanc* est plus dangereux que le *gaz bleu*.

Lorsque la proportion de grisou est faible, il faut diminuer la flamme de la lampe en abaissant la mèche, afin de pouvoir mieux distinguer l'auréole; il faut aussi élever la lampe au faîte de la cavité si l'on veut déceler des traces de grisou. Si la quantité de grisou est très forte, la lampe se remplit de flamme ou elle s'éteint par insuffisance d'oxygène.

Le dégagement de grisou est fort variable ; on le remarque principalement dans les couches de charbon gras, surtout quand elles sont accidentées. Les houilles *grasses* sont intermédiaires entre les houilles *maigres*, qui sont les plus riches en carbone, et les houillles *sèches à longue flamme*, qui sont, au contraire, les plus riches en gaz. Cependant, la raison déterminante de ces différences paraît devoir être cherchée non seulement dans la nature du combustible lui-même, qui a, du reste, été uniforme à l'origine de la formation, mais encore dans celle du toit ou du ciel de la couche, qui a servi en quelque sorte de couvercle, pour renfermer dans le gisement tous les produits de son métamorphisme. Suivant que ce recouvrement s'est trouvé étanche ou perméable, qu'il a conservé son homogénéité ou a été fissuré par des accidents ultérieurs, le gaz reste emprisonné ou s'échappe au dehors. Parfois cette déperdition aura eu lieu à l'air libre. Dans d'autres cas, il y a eu simple extravasion de grisou dans un toit poreux qui en est resté imprégné et que le gaz n'aura pu franchir, en raison de l'obstacle opposé par un nouveau recouvrement étanche. Au moment de sa formation, le terrain houiller se composa de couches horizontales, mais des mouvements survenus dans le sol postérieurement à cette formation les ont bouleversées, dérangées, redressées et ont déterminé des plissements. C'est à l'approche de ces dérangements et dans le voisinage de ces plis que le dégagement de gaz est le plus intense.

Les dégagements de grisou s'observent sous trois formes différentes : il s'échappe, soit *uniformément* et, pour ainsi dire, par tous les pores de la couche, soit sous forme de *soufflards*

Digitized by Google

par des fissures, soit enfin sous forme de *dégagements instantanés*.

Le premier cas est le plus général ; les deux autres, plus rares fort heureusement, sont par contre beaucoup plus dangereux.

Dans les conditions ordinaires, le grisou est comprimé, sous une pression considérable, dans les pores de la houille. sou accumulé se dégage plus ou moins violemment à mesure que l'on découvre les fissures. On observe alors les soufflards. Ce sont des sortes de fontaines de gaz dont la durée parfois éphémère peut aussi se compter par mois et même par années. Un certain nombre en ont été captées pour subvenir à l'éclairage des abords extérieurs des puits. La ten-

RÉFECTION D'UN BOISAGE

On peut constater cette pression par l'immersion d'un fragment de charbon dans l'eau. En recueillant le gaz libéré de ses pores et comparant son volume à celui du charbon, on arrivera à se faire une idée de la pression à laquelle le gaz était soumis.

Il existe quelquefois, dans les couches de houille, des cavités ou poches plus ou moins considérables, remplies de grisou à une très forte tension. Si, dans leur voisinage, le terrain est fissuré, le grision des soufflards, qu'il ne faut pas confondre avec celle du grisou emprisonné dans la houille, a été trouvée égale à plusieurs atmosphères. Leur débit éminemment variable s'est, dans certains cas, maintenu pendant une année entière à 150 et 200 mètres cubes dans les vingt-quatre heures, ce qui représente un poids de 20 à 30 tonnes.

Mais il se peut que la couche constituant les parois de la cavité soit compacte et ne donne pas issue au gaz

Digitized by Google

comprimé. A mesure que les travaux d'avancement dans la galerie s'en approchent, l'épaisseur de la paroi s'amincit de plus en plus, et il arrive un moment où elle ne présente plus une résistance suffisante pour contre-balancer l'énorme tension du gaz. Celui-ci fait alors violemment irruption en brisant les parois qu'il réduit à l'état de poussière impalpable, qui se répand dans les travaux en même temps que le grisou dont l'abondance est parfois telle qu'il remplit bientôt toute la mine et est même refoulé par le puits d'entrée d'air. S'il rencontre des feux nus à la surface, il s'allume, détermine une explosion et toutes les conséquences douloureuses que nous avons mentionnées au début de cette étude.

Un ingénieur belge, M. Arnould, qui s'est livré à une étude attentive de tous les cas de dégagements instantanés, en arrive à conclure que, à certaines places, lorsque diverses circonstances se sont opposées à la mise en liberté du grisou à travers les roches encaissantes lors de sa formation, il a pu se comprimer dans les pores mêmes de la houille, au point d'y être réduit à l'état liquide ou même solide. En adoptant cette hypothèse, qui est d'ailleurs conforme aux lois physiques, on trouverait une explication toute naturelle des phénomènes qui accompagnent les dégagements instantanés, et notamment de cette énorme production de charbon pulvérulent.

On a cru remarquer également un rapport existant entre le dégagement de grisou et la présence dans le charbon d'une substance particulière connue sous le nom de *houille daloïde,* de qualité éminemment poreuse et susceptible de condenser de grandes quantités de grisou. Fortement comprimé dans les pores du charbon, le grisou influe sur la cohésion de la houille et la rend friable. Dans certaines couches grasses, il n'est pas rare de trouver le matin le front de taille reculé de plusieurs mètres en arrière par le foisonnement dû à la tension du gaz accumulé dans la couche.

La pression barométrique influe sur le dégagement du grisou, de même que l'élévation de la température. On a fait en Angleterre un relevé des explosions de grisou survenues dans ce pays de 1868 à 1872. La moitié des accidents est attribuée à la baisse du baromètre, le quart à l'élévation de la température et le quart restant à des causes indéterminées. Remarquons, en regard de ces faits, que la commission française du grisou, saisie de l'étude de la question des influences atmosphériques sur les dégagements intérieurs, ne l'a pas jugée encore mûre pour une décision absolue et définitive, tout en inclinant à conclure que l'influence barométrique est au moins douteuse.

Après un coup de feu, l'atmosphère de la mine est composée de vapeur d'eau, d'acide carbonique, d'azote : deux gaz impropres à la respiration; il faut y ajouter l'oxyde de carbone résultant d'une combustion incomplète du grisou en présence d'une insuffisance d'air. Ce gaz est extrêmement dangereux, impropre à la respiration; il constitue un poison énergique qui agit presque instantanément sur la composition du sang. C'est à la présence de ce gaz qu'on attribue la mort d'ouvriers dans les chantiers, à côté de leur lampe allumée et sans qu'on ait trouvé sur eux ni contusions ni brûlures. En résumé, on voit qu'après un coup de feu, même dans les endroits où la lampe continue à brûler, il peut exister dans une mine une atmosphère irrespirable ou délétère.

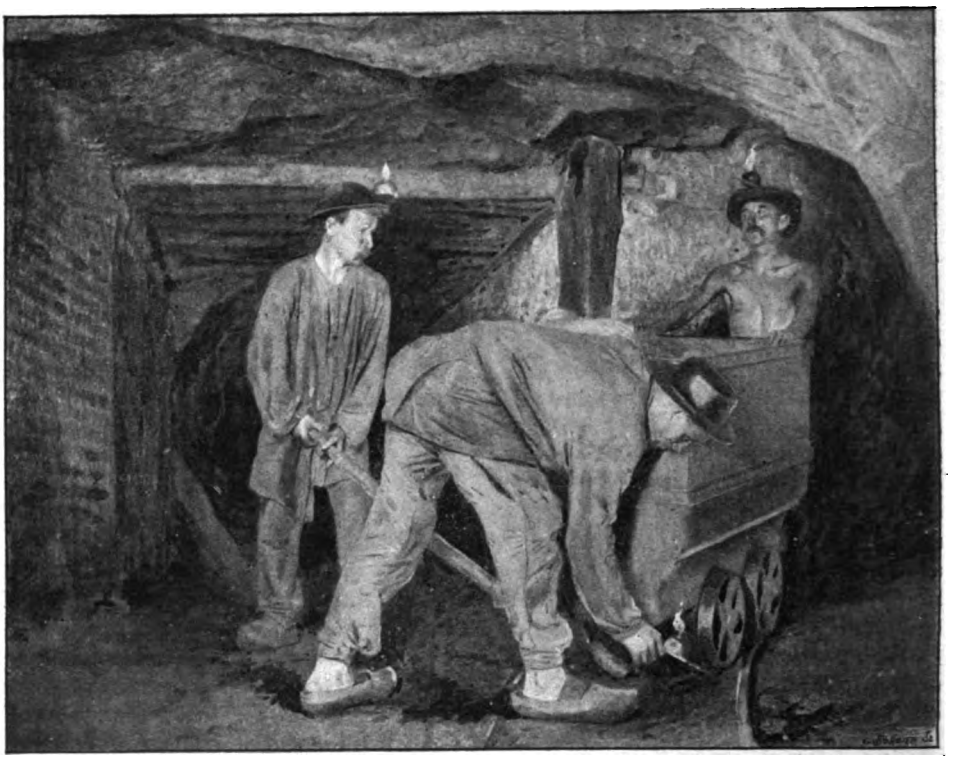
*Coups de pulvérin.* — On sait depuis longtemps que des matières combustibles de natures très diverses sont susceptibles de faire explosion, quand elles sont réduites en poussière très ténue, en raison de la valeur considérable que prend alors le rapport de la surface exposée à l'action de l'oxygène de l'air à la masse qui subit cette oxydation. Les moulins à farine, les fabriques d'amidon, de garancine, de poudre de lycopode, de fleur de soufre ont été le théâtre de déflagrations de ce genre.

Digitized by Google

Il est actuellement certain que les poussières, soulevées dans les galeries par l'abatage et les manipulations des couches, viennent très fréquemment associer leur action, dans une mesure variable, à celle du grisou dans les explosions dues principalement à ce gaz. On en trouve la preuve dans les dépôts de

Après avoir énoncé les propriétés et les manifestations du grisou, la composition d'une atmosphère explosive, nous sommes amené tout logiquement à parler de la très importante question d'éclairage dans les mines.

De prime abord, on pourrait dire que si tous les chantiers recevaient des



DÉRAILLEMENT D'UN WAGONNET SUR UNE COURBE

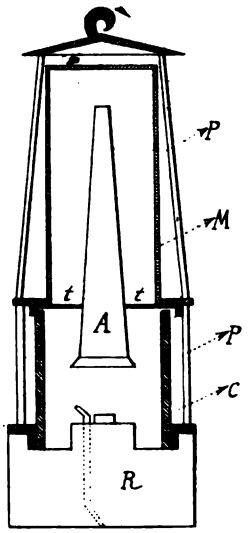
coke friable qui tapissent souvent les boisages, indiquant que les pulvérins ont subi une distillation et une agglomération. Pour empêcher la production de ces poussières, on a quelquefois préconisé l'arrosage des chantiers, soit avec de l'eau pure, soit avec de l'eau contenant une forte proportion de sel non égrugé et magnésié. La propriété de ces sels est de prolonger l'action d'humidification après l'opération d'arrosage.

quantités d'air suffisantes pour rendre le grisou inoffensif, si la mine, en un mot, était ventilée conformément aux principes de l'aérage, on devrait, semble-t-il, pouvoir parcourir les travaux en tout temps avec des flammes découvertes. Il n'en est malheureusement rien, et quelque bien aérée que soit une mine à grisou, des circonstances fortuites défiant toute prévoyance sont susceptibles de rendre inflammable ou explosive l'atmosphère d'une partie plus ou moins

Digitized by Google

considérable de la mine. L'exploitation des gisements grisouteux n'est admissible qu'avec l'emploi des lampes particulières dites de *sûreté*.

Avant l'invention de ces appareils d'éclairage, on était obligé d'aller allumer le grisou accumulé dans la taille,




LAMPE MUESELEER

R, réservoir d'huile.
C, cylindre en verre.
A, cheminée tronconique.
*tt*, toile métallique.
M, enveloppe en toile métallique.
PP, armature ou cage en tiges de fer pour protéger la lampe.

avant d'y envoyer les ouvriers le matin. A cet effet, un ouvrier spécial, désigné sous le nom de *pénitent*, descendait et, au moyen d'une chandelle ajustée au bout d'une longue gaule, il allumait le gaz, en se garantissant de son mieux contre l'inflammation. Il est superflu de faire ressortir le péril d'une semblable pratique, qui avait encore pour résultat désastreux de remplacer le grisou par de l'acide carbonique.

On avait même essayé d'éclairer les tailles à l'aide de forts réflecteurs, ou même au moyen des étincelles produites par une roue d'acier frottant contre un fragment de silex. C'étaient là des expédients peu efficaces.

En 1816, le célèbre Davy changea complètement la face des choses. Au cours de ses expériences sur les propriétés du grisou, il arriva à constater que la flamme d'un mélange d'air et de grisou ne pouvait se propager à travers des toiles métalliques. S'inspirant de ces phénomènes, il construisit la première lampe de sûreté connue sous le nom de *lampe Davy*.

Un ingénieur belge, M. Mueseleer, a attaché son nom à un appareil qui est supérieur à la lampe Davy. Comme, avec celle-ci, ils constituent les modèles les plus répandus, nous estimons utile et intéressant de donner une description sommaire de la lampe Mueseleer qui en dérive. La figure ci-jointe représente une section verticale par un plan passant par l'axe de l'appareil.

Elle se compose essentiellement d'un réservoir d'huile R, avec porte-mèche et mouchettes, sur lequel se pose un cylindre de cristal C. Celui-ci est fermé à sa partie supérieure par une toile métallique horizontale *tt* maintenue sur le verre au moyen d'une rondelle de cuivre. Cette toile métallique est traversée par une cheminée conique A, évasée à sa partie inférieure, et dont la base se trouve située à une certaine distance en dessous de la toile horizontale. Celle-ci et la cheminée sont recouvertes par un cylindre également en tissu métallique M fermé à sa partie supérieure. Le tout est maintenu par une armature métallique protectrice PP contre les chocs extérieurs, qui se visse sur le réservoir d'huile.

L'air nécessaire à la combustion entre par le cylindre en toile, traverse le tissu métallique horizontal, descend sur la mèche et remonte par la cheminée. De cette disposition du courant d'air résultent les faits suivants : la lampe s'éteint lorsque l'atmosphère devient dangereuse par suite de la proportion trop forte de grisou. Voici, en effet, ce qui se passe alors : le mélange gazeux qui pénètre dans la lampe s'enflamme à l'intérieur

Digitized by Google

du cylindre de cristal qui se remplit d'acide carbonique provenant de cette inflammation. Ce gaz, par suite du trajet du courant d'air, passe sur la flamme et l'éteint.

Il résulte d'observations que, toutes choses restant identiques, la lampe Mueseleer est un indicateur plus net pour les teneurs en grisou inférieures que la lampe Davy. Dans tous les cas, ces deux types de lampes peuvent être, entre les mains d'ouvriers expérimentés, les plus précieux indicateurs du grisou. Mais il est nécessaire qu'on sache s'en servir.

Les lampes électriques à incandescence dans le vide ont été spécialement combinées pour leur emploi dans les mines. Mais les appareils portatifs individuels et autonomes, munis de leur source d'électricité, sont lourds et gênants. L'établissement de fils volants dans les galeries, destinés à brancher les lampes sur des conducteurs principaux, donne lieu à des ennuis et des embarras dans les travaux d'exploitation. Au surplus, l'immunité procurée par une lampe à incandescence dans le vide n'est pas complète. Nous avons le souvenir d'une expérience exécutée au moyen d'une lampe Swan, plongée dans un milieu explosif. Lorsqu'on brisa l'ampoule, l'explosion se produisit.

Les causes des coups de feu sont multiples, mais les deux principales sont relatives à l'éclairage, d'une part, et au tirage de mines à la poudre, d'autre part. Les neuf dixièmes, au moins, des explosions sont dus à l'emploi de la poudre. En ce cas, la première règle à suivre consiste à ne tirer absolument qu'avec de l'air qui vient directement du puits et qui n'a, par conséquent, passé sur aucun point où on travaille le charbon.

Le procédé le plus efficace pour empêcher l'accumulation du grisou consiste à faire circuler dans la mine un courant d'air frais qui entraîne le gaz au dehors. Tantôt cette circulation s'opère naturellement, en vertu d'une dénivellation existant entre les deux orifices d'entrée et de sortie de la mine, et en raison de la différence de densité entre l'atmosphère de la mine et l'air extérieur, déterminant un tirage comme dans nos cheminées; tantôt, c'est le cas le plus général, elle s'opère mécaniquement par l'application de ventilateurs établis à la surface.

Le grisou n'est pas particulier aux gisements carbonifères, il a été rencontré dans des mines de sel, dans les soufrières de Sicile, et même — ceci est plus surprenant — dans des mines essentiellement métalliques, de fer, de plomb et de zinc.

Les effets des coups de grisou sont terribles : les hommes sont brûlés, projetés et broyés contre les parois ou asphyxiés. L'intérieur des poumons est désorganisé. On dit souvent que les victimes ont *avalé le feu;* la mine est bouleversée dans ses œuvres vives; la perte de travail et des capitaux s'élève, à chaque accident, à des sommes énormes. Aussi, nous associons-nous à l'esprit de la lettre que M. Germain Bapst adressait, il y a quelque temps, à propos de la catastrophe de Monteau-les-Mines, à M. Picard, commissaire général de l'Exposition de 1900. Il demandait qu'à l'occasion de cette exposition, on provoquât de grandes découvertes scientifiques et sociales :

« Je signale, disait-il, au premier chef, parmi ces découvertes à susciter, celle qui consiste à combattre le grisou et à annihiler ses effets. »

ÉMILE DIEUDONNÉ.

Digitized by Google

CHEMINÉE DU SALON D'HERCULE
(Marbre d'Antin et bronze doré)

# LE CHATEAU DE VERSAILLES

## MUSÉE D'ART DÉCORATIF

On va installer enfin à Paris, il faut l'espérer, de la façon qui lui convient, le Musée d'art décoratif que tant de vaillants efforts ont préparé. Mais un musée de ce genre est déjà ouvert dans le château de Louis XIV, remanié par Louis XV, enrichi de chefs-d'œuvre nouveaux par Louis XVI. C'est une collection de morceaux incomparables comme richesse, comme variété, comme choix, et à laquelle il ne manque, pour être véritablement digne du nom de « musée », qu'une présentation méthodique des objets exposés. Ces objets sont, dans l'espèce, les motifs de décoration murale, les bronzes, les boiseries.

C'est, en effet, surtout la décoration fixe qui est intéressante ici ; tout le mobilier royal a été vendu en 1796 ; on en retrouve les plus belles pièces hors de France, et c'est un peu par hasard que le Château a reçu en notre siècle quelques-uns des beaux meubles qui l'ornaient jadis et que le Garde-Meuble national avait exceptés de la vente révolutionnaire. Les morceaux qui tenaient au mur et qui ne pouvaient être emportés ont été aussi fort maltraités. Les destructions se sont multipliées dans le Château, surtout à l'époque de l'installation du Musée historique sous Louis-Philippe, où on n'hésitait pas à jeter bas un panneau sculpté, pour mettre à la place un tableau moderne du Musée. Les derniers actes de vandalisme commis dans le Château sont moins anciens ; en 1875, quand on fit la salle pour la Chambre des députés, qui sert aujourd'hui aux séances du Congrès, l'architecte du Parlement fit détruire la belle bibliothèque du comte de Provence pour y mettre un escalier !

Depuis lors, l'Administration des beaux-arts veille jalousement sur ces débris précieux de l'art du passé que garde Versailles. Ils ont ici d'autant plus de prix qu'ils demeurent aux places mêmes pour lesquelles ils ont été faits. Ils présentent un tableau complet de la production de l'art français pendant la période où il fut particulièrement fécond et s'imposa sans rival au goût européen.

Trois règnes ont accumulé ici les merveilles décoratives. Les trois styles, dont les désignations convenues embrassent tout l'art français du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, sont représentés ici par les spécimens les plus rares, exécutés pour

Digitized by Google

les amateurs les plus difficiles, les rois de France, par les artistes les plus habiles de leur temps. Malgré tant de pertes et de mutilations, les œuvres du marbre, du bois et du bronze restent encore ici en assez grand nombre pour constituer, par des pièces choisies, une histoire complète des arts mineurs en France à leur époque la plus florissante.

Il y faudrait seulement des dates précises, des noms d'artistes, un classement chronologique. Sur ce point on est encore peu avancé. Le catalogue du Musée historique donne quelques indications, mais rares. Le livre de Dussieux renferme bien des erreurs, des confusions, beaucoup de noms pris dans des documents mal dépouillés et jetés au hasard sur les œuvres. L'histoire de l'art décoratif à Versailles, comme d'ailleurs celle du Château lui-même, reste à faire. Les éléments sont dans la correspondance du surintendant ou du directeur général, le directeur des beaux-arts de l'ancien régime, et dans ces comptes si bien classés des Bâtiments du roi, dont une légende absurde prête à Louis XIV la destruction.

Aucune histoire ne serait plus à l'honneur de la vieille administration française et du goût national; aucune ne mettrait mieux en lumière, je puis l'attester par les documents, combien prévalait alors, dans les commandes artistiques, cette idée, chère à tant de bons esprits de nos jours, de l'égale noblesse de toutes les formes de l'art. Ces travailleurs du bois et du stuc, par exemple, qui n'ont jamais fait de statue, qui n'ont jamais touché au marbre, sont honorés au même titre que les autres artistes et qualifiés comme eux de « sculpteurs du Roi ». Voilà ce qu'on verra, avec bien d'autres choses, quand on regardera dans cet immense chantier d'art que fut Versailles sous Louis XIV, alors que Charles Le Brun, le « premier peintre », en assumait la direction, multipliant les dessins de panneaux, de tapisseries, de mobilier, d'orfèvrerie, traçant à chacun sa besogne et demandant aux plus grands les plus humbles tâches.

Ne songeons pas pour aujourd'hui à cette histoire. Mais quelques dates sont dès à présent acquises et des noms peuvent être prononcés avec certitude. Je convie le lecteur à une promenade à l'intérieur du Château, à la recherche des œuvres décoratives du passé qui restent en place; il reviendra un autre jour visiter le musée de l'histoire de France.

Écartons d'abord l'itinéraire classique. Pourquoi entrer du côté de la Chapelle, quand il est si simple de prendre l'escalier ancien, la grande entrée du Château, celle qui menait à la fois chez le roi et chez la reine? On la trouve toujours ouverte à gauche de la Cour Royale. Montons l' « escalier de marbre ». Il date de l'installation définitive de la cour et du gouvernement à Versailles. C'est une œuvre de Mansart, et nulle part la décoration de marbre, sauf à l'escalier des Ambassadeurs aujourd'hui détruit, ne produisait un plus grand effet. Il a été fini en 1681; le groupe d'enfants dorés soutenant le chiffre de Louis XIV, qui occupe la niche du palier, est l'œuvre de Massou; les bas-reliefs au-dessus des portes sont de Massou et Legros et datent aussi de 1681. La peinture latérale est fort postérieure, et a été faite comme pendant à l'ouverture à balustres qui n'appartient pas au dessin primitif de l'escalier.

N'évoquons pas ici les souvenirs historiques qui se pressent, comme sur tant d'autres points du Château, en cet escalier qu'envahit l'émeute, le matin du 6 octobre 1789, et que souilla le sang des gardes du corps. Nous ne faisons pas d'histoire, il y en aurait trop à rappeler, mais un simple inventaire d'art.

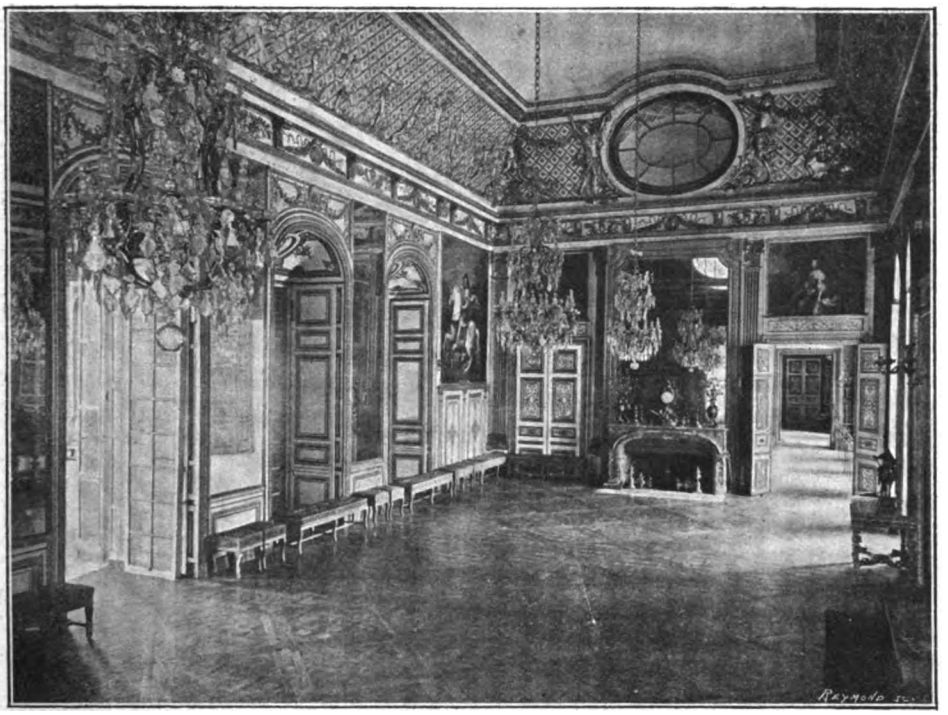
Sur l'escalier de marbre ou de la Reine s'ouvrent aujourd'hui quatre portes. Des deux portes de face, l'une est au pied d'un escalier moderne qui conduit à des salles de portraits; l'autre donne sur la grande salle des gardes du Château, entièrement transformée et

Digitized by Google

consacrée aux souvenirs napoléoniens. Le visiteur qui cherche avec nous l'ancien état de Versailles peut négliger ces entrées ; il ne prendra pas non plus, s'il veut entrer d'abord chez le roi, la porte de droite qui ouvre directement sur la salle des gardes de la reine. Il passera à gauche au contraire, sur une loggia revêtue de marbre et bâtie en 1701, et gagnera la première pièce de l'appartement royal, la salle des gardes.

Cette salle n'a conservé d'ancien que sa cheminée, sa corniche et les chambranles autrefois dorés des portes et des fenêtres. Il en est de même de la « première antichambre », appelée aussi sous Louis XIV la « salle où le roi mange » et où avait lieu le dîner public, le « grand couvert ». Les tableaux de bataille de Joseph Parrocel y ont été posés en 1687 ; presque partout ailleurs dans le Château, on a changé les anciens tableaux pris dans les boiseries ; c'est un motif pour remarquer ceux qui se trouvent encore à leur ancienne place.

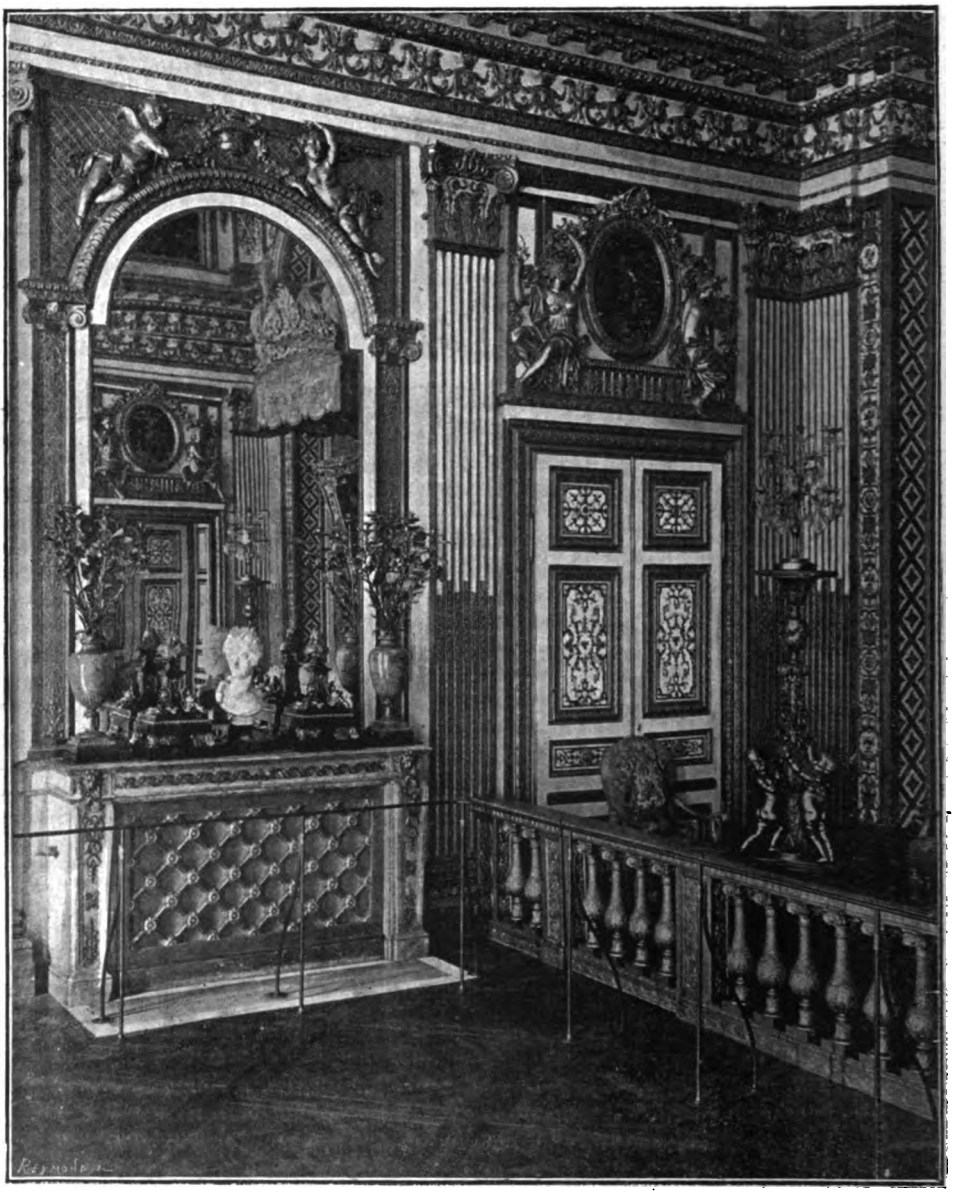
La partie où nous entrons a reçu en 1701 seulement sa distribution actuelle. La seconde antichambre, appelée aussi l'Œil-de-Bœuf, a été formée de deux pièces, à gauche un salon dit « salon des Bassans », orné d'œuvres du peintre vénitien aujourd'hui au Louvre, à droite la première chambre à coucher du roi. L'Œil-de-Bœuf a conservé sa décoration intacte ; les tableaux seuls y ont été remplacés. Les travaux de sculptures sur bois sont de Taupin, Bellan, Goupil et Dugoulon, artistes excellents qui ont fait aussi la chambre de Louis XIV, et dont plusieurs travaillaient encore sous la Régence ; la corniche de stuc est de Lespingola. L'œuvre exceptionnelle est ici cette frise dorée représentant des enfants chassant, jouant et dansant, où les figures, d'un dessin élégant et hardi, sont de Van Clève, de Hurtrelle et de Flamen.



ANTICHAMBRE DE L'ŒIL-DE-BŒUF

Digitized by Google

L'Œil-de-Bœuf était un point central du Château. Il servait de passage pour de la chapelle. Mais c'était aussi le salon d'attente pour être admis devant le roi,



CHAMBRE DU ROI

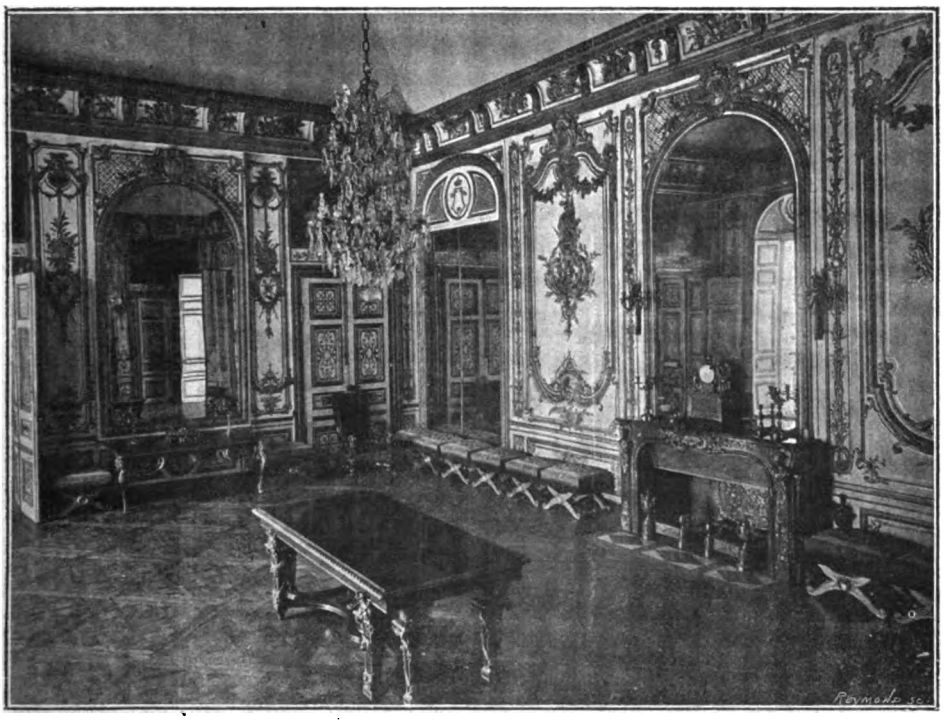
arriver à la Grande Galerie, artère principale de Versailles, qui conduisait à la fois aux appartements de la reine et aux « grands appartements » du roi, du côté soit dans la chambre à coucher, où avaient lieu les cérémonies du lever et du coucher et les audiences publiques, soit dans le « Cabinet du Roi », réservé

Digitized by Google

aux audiences particulières, aux présentations, aux contrats de mariage où le roi signait, à la prestation du serment des grands officiers de la couronne.

La chambre où mourut Louis XIV, qui fut conservée comme chambre de parade par ses successeurs, avait été faite en 1701, sur l'emplacement d'un salon central du Château, qui ouvrait veillant au-dessus du lit du roi, sont de Coustou.

Le Cabinet du roi, appelé aussi Cabinet du conseil, évoque un art tout différent. Il est, en effet, postérieur de plus de cinquante ans à la chambre. Revêtu entièrement de boiseries et de glaces, avec ses larges panneaux sculptés accostant la cheminée à bronzes dorés et ses petits



CABINET DU ROI OU DU CONSEIL

alors par trois arcades sur la Galerie. Le mobilier actuel est fort beau; mais le balustre doré et la courtepointe du lit sont seuls parfaitement authentiques. Quant au lit lui-même, un petit tableau rond, placé dans la salle du grand couvert, en fournit la forme exacte à qui ne veut pas se contenter des restitutions du temps de Louis-Philippe. La sculpture dorée sur fond blanc offre, en revanche, un exemple bien complet de la richesse un peu lourde de l'art du temps; les figures principales, les deux Renommées assises tenant une trompette et la France bas-reliefs symbolisant la Paix, la Guerre et la Marine, il offre le modèle par excellence de l'art Louis XV à Versailles. Son emplacement est celui de deux pièces contemporaines de la chambre, le cabinet du conseil de Louis XIV et son « cabinet des perruques », dont le nom indique assez la destination et qui s'éclairait sur la petite cour intérieure. Cette pièce exceptionnellement complète a été créée en 1755, et c'est l'œuvre la plus importante d'un sculpteur inconnu jusqu'à ces derniers temps, Antoine Rousseau.

Digitized by Google

Ce cabinet était la première pièce des appartements particuliers faits pour Louis XV, dans la partie du Château qu'on désignait sous le nom général de « cabinets du roi » et qui s'étendait derrière les « grands appartements ». Les trois pièces suivantes, d'un aspect plus intime, ont été décorées par Verberckt, sculpteur d'origine anversoise, mais élevé à Paris, qui a partagé avec Rousseau les plus importants travaux de boiseries d'art des maisons royales. Lorsque Louis XV trouva incommode et peu saine la grande chambre à coucher de son aïeul, qu'il conserva seulement pour le cérémorial, on fit pour lui une nouvelle chambre. Elle est restée à peu près telle qu'on l'exécuta en 1738, sauf que le balustre doré et naturellement le mobilier en ont disparu. Elle donne sur le « cabinet de la pendule », où a été rétablie, avec quelques belles consoles, la célèbre pendule de Passemant, dans sa boîte ciselée par J. Caffieri et portant la date de 1749. Dans le cabinet d'angle détonne un peu la frise modernisée au lieu d'un brillant ensemble de dorures anciennes. Ces deux pièces, suivies d'autres où s'exécutent des travaux en ce moment, ont pris leur forme actuelle en 1760 seulement.

Revenons au Cabinet du conseil et au style Louis XIV, en passant directement dans la Grande Galerie par une porte réservée à l'usage particulier du roi. Nous allons suivre le trajet qu'il faisait pour se rendre à la chapelle. La Grande Galerie, ou galerie des Glaces, a été décorée et peinte de 1680 à 1682, et les deux salons de la Guerre et de la Paix, qui la complètent à ses deux extrémités, ont été achevés peu après, sous la direction de Le Brun. N'insistons pas sur cette œuvre connue de tous. On sait que le plafond, d'une richesse ornementale célèbre, présente en trente tableaux, de dimensions très diverses, l'histoire allégorique de la première partie du règne du Grand Roi. Les inscriptions françaises sont de Racine et de Boileau. C'est le plus grand ensemble de décoration peinte qu'il y ait en France et l'œuvre capitale de Le Brun; mais les comptes parlent, on l'oublie trop, des nombreux peintres qui ont travaillé sous sa direction et d'après les esquisses très poussées qu'il se contentait sans doute de leur fournir. Nous devons insister surtout sur la sculpture, groupes et guirlandes de stuc le long des corniches, trophées de bronze doré appliqués sur les marbres, entre les arcades remplies de ces glaces étroites de Venise, qui furent un si grand luxe pour l'époque. Parmi les sculpteurs qui ont travaillé ici, on trouve Coysevox, Tuby, Lecomte, Le Gros, etc.; mais leur part à chacun n'est pas encore délimitée.

Philippe Caffieri a modelé les chapiteaux des pilastres, dessinés par Le Brun, dans cet *ordre français,* qu'il lui avait paru nécessaire d'ajouter aux cinq ordres d'architecture connus, pour l'honneur du règne de Louis XIV. C'est dans la galerie que fut exposée cette magnifique orfèvrerie royale faite au Gobelins pour la meubler, « bassins, corbeilles, tables, banquettes, tabourets, escabellons, torchères, guéridons, cassolettes, cuvettes, seaux, buires, brasiers, candélabres, etc. ». Cette collection, qui faisait l'admiration des étrangers, fut envoyée à l'hôtel de la Monnaie en 1690, pour être fondue et subvenir aux dépenses de la guerre de la ligue d'Augsbourg. C'était l'œuvre de l'orfèvre Ballin. On peut s'en faire une idée encore par les vases de bronze du même artiste qui entourent les parterres les plus voisins du Château, et par les tableaux du Musée qui représentent des cérémonies ou des réceptions de Louis XIV. La perte totale de ces merveilles est irréparable; mais le souvenir seul honore le siècle qui les avait créées.

Le salon de la Guerre a sa décoration entière formée d'attributs belliqueux. Au centre, un énorme bas-relief de plâtre par Coysevox, Louis XIV à cheval, n'a jamais été remplacé par le marbre préparé à cet effet; les esclaves et les Renommées qui l'accompagnent n'ont

Digitized by Google

jamais été fondus en bronze. Les six bustes de porphyre d'empereurs romains, auxquels ont été ajoutées les draperies, figurent dans les descriptions anciennes. Le plafond de Le Brun est à regarder; on peut au contraire attacher moins d'importance aux plafonds des grands appartements qui suivent, bien défigurés par les retouches, et d'ailleurs trop de Houasse. Nous avons là les noms et un spécimen de la manière des principaux décorateurs employés par Le Brun et qui ont travaillé avec lui dans les parties mêmes auxquelles son nom seul reste attaché.

De riches encadrements, des groupes en haut relief servent à présenter toute cette peinture. Mais, à hauteur de l'œil

GRANDE GALERIE OU GALERIE DES GLACES

inférieurs aux modèles italiens qu'ils rappellent. Le salon d'Apollon (ancienne chambre du Trône) est du peintre Lafosse; celui de Mercure (ancienne chambre du Lit), de J.-B. de Champagne; celui de Mars est d'Audran Houasse et Jean Jouvenet, avec des dessus de porte de Simon Vouet, placés sans doute après la Révolution dans les cadres qui sont anciens; le plafond de la salle de Diane (ancienne salle de billard) est de Blanchard, Audran et Lafosse; celui des salons de Vénus et de l'Abondance sont et plus commodément pour l'étude, les mêmes appartements offrent d'admirables motifs de sculpture. Les panneaux des portes, aux chiffres et aux emblèmes du Roi-Soleil, sont de Caffieri, tous différents, et chacun d'eux se rapportant, par le choix des motifs, au sujet mythologique qui décore le plafond de la pièce et qui lui donne son nom. Les cuivres des grands appartements, comme ceux de la grande galerie, sont de Domenico Cucci, le plus beau ciseleur du XVII^e siècle.

Les murs étaient tendus de tapisseries



Digitized by Google

sur lesquelles étaient exposés, en des cadres magnifiques, les tableaux du cabinet du roi. Quelques-uns viennent d'y être replacés. Deux pièces étaient tout entières décorées de marbre. Elles sont

SALON DE DIANE

(Buste de Louis XIV par le Bernin.)

intactes, et ce sont par bonheur les plus belles. Dans la niche du salon de Vénus, on voit encore le Louis XIV en empereur romain de Jean Warin qui s'y trouvait autrefois. Dans le salon de Diane, un petit monument orné, en 1685, par les sculpteurs Mazeline et Noël Jouvenet, soutient le fameux buste du roi par le Bernin. Auprès de l'œuvre de la décadence italienne s'affirme, en ces ouvrages de bronze doré, la fermeté vigoureuse de l'art français.

Le salon d'Hercule, où aboutissent les appartements, n'est pas, comme on le croirait, une création de la même époque. Il a été construit sous Louis XV. Vassé a travaillé de 1729 à 1734 à la décoration de bronze comprenant la cheminée, le cadre qui la surmonte, les pilastres et la grande bordure sculptée que remplissait autrefois un des Véronèse du Louvre, *le Repas chez Simon*. L'apothéose d'Hercule a été peint au plafond sur toile marouflée par Lemoine, qui acheva en 1736 cet énorme travail, auquel il n'avait pas passé moins de sept années. Feu Charles Maillot l'a restauré en 1885, et on doit louer son travail habile et respectueux.

Le marbre de couleur domine dans la décoration des pièces qu'on vient de traverser. La simple pierre blanche du vestibule de la chapelle n'en produit qu'un plus grand effet. Toutes les sculptures sont de la même pierre et font bien ressortir les boiseries dorées des grandes portes. Tout ici date des dernières années de Louis XIV, car la chapelle, commencée en 1699, n'a été achevée qu'en 1710.

La chapelle demanderait une étude détaillée que je ne puis aborder ici. C'est un monument où chaque morceau veut être regardé séparément et se fond cependant dans la somptueuse unité de l'ensemble. Des bas-reliefs de pierre, groupes d'anges et « trophées d'église », décorent presque toutes les surfaces. L'arcade centrale du chœur porte une gloire céleste adorée par les anges, de Van Clève, qui est aussi l'auteur de toutes les sculptures du maître-autel. Les autels des chapelles latérales, avec leurs bas-reliefs de bronze posés en 1747, et dus aux meilleurs sculpteurs de cette date, achèvent de faire de la chapelle un petit musée de la sculpture française au XVIII^e^ siècle.

L'aile du nord, où se trouvaient tant

Digitized by Google

de beaux appartements princiers, est entièrement modernisée. Il est inutile de nous y engager, puisque nous ne cherchons que les œuvres de l'ancien art décoratif. La salle de l'Opéra, qui en occupe l'extrémité, et où sont de beaux bas-reliefs terminés par Pajou en 1770, appartient au Sénat et n'est accessible que par la rue des Réservoirs. Il nous faut revenir aux appartements de la reine qui font, au midi, le pendant de ceux du roi.

Le salon de la Paix, qui servait de salle de jeu, était séparé de la Grande Galerie par une porte volante qu'on enlevait lors des grandes fêtes dans la galerie. Bien que tout entier de décoration Louis XIV, comme le salon de la Guerre, il a reçu, en 1729, le grand tableau de cheminée où Lemoine a représenté le jeune Louis XV donnant la paix à l'Europe.

La chambre de la reine est entièrement Louis XV, mais de deux époques différentes. Elle a été décorée, en 1735, pour Marie Leczinska. Les camaïeux du plafond qui sont de Boucher, et toutes les boiseries et dessus de portes, etc., remontent à cette date, ainsi que la belle glace dont les deux semblables ont été détruites; les sculptures sont de Verberckt. En 1770, Rousseau refit celles du plafond. Les aigles surmontés de couronnes et les dauphins placés dans les groupes d'angle rappellent que ces travaux ont été faits pour l'installation à Versailles de la dauphine Marie-Antoinette.

Les pièces suivantes, salon et antichambre, ont perdu leur décoration murale. Les plafonds seuls datent de Louis XIV. La salle des Gardes, en revanche, avec ses grands revêtements de marbre, ses bas-reliefs de bronze doré au-dessus des portes, son plafond si varié de Noël Coypel, est d'une conservation complète.

On visite volontiers, et on a raison, les étroites et élégantes pièces décorées pour Marie-Antoinette, et dont une entrée est à l'Œil-de-bœuf. Ce ne sont point, comme on le dit, les « petits appartements de la reine » (ceux-ci étaient au rez-de-chaussée et sont détruits); c'étaient les « cabinets » du grand appartement, auquel les reliaient plusieurs portes aujourd'hui condamnées en partie. Ils comprennent deux boudoirs avec ces niches de glaces si à la mode alors, deux bibliothèques et une salle de bains. La pièce la plus importante, faite en 1783.

PORTE DE LA CHAMBRE DE LA REINE

Digitized by Google

est le grand cabinet intérieur, dont quelques détails, par exemple des sphinx et des trépieds, révèlent l'influence de l'art antique qui va s'accentuer sous l'Empire. On ne saurait mieux se pénétrer des grâces de l'art de Louis XVI qu'en l'étudiant d'après ces « cabinets de la reine », où les bronzes des fenêtres, des portes et des cheminées égalent la sculpture de bois doré dont ils reproduisent parfois le dessin.

N'allons pas dans l'aile du midi, du côté de la galerie des Batailles, ou plutôt n'allons que jusqu'à l'escalier des Princes; nous y verrons, sous un plafond péniblement modernisé par Louis-Philippe, de beaux bas-reliefs de pierre sculptés sous Louis XIV et représentant des enfants et des trophées. Gagnons tout de suite, pour achever notre visite, les parties centrales du rez-de-chaussée, qui nous ménagent encore quelques surprises.

Au bas de l'escalier de la Reine, en tournant à gauche, on arrive à l'appartement du Dauphin, donnant sur la grande terrasse. Il fut aménagé pour la dernière fois en 1747, à l'usage du fils de Louis XV. Défiguré sous Louis-Philippe, il revit un peu aujourd'hui, grâce à l'installation de portraits historiques qui vient d'y être faite. La première pièce n'a que sa frise et ses anciens chambranles. La seconde offre encore d'importantes parties de sculpture dorée, dues à Verberckt, et une admirable cheminée dont les bronzes, *Flore* et *Zéphire*, sont de Jacques Caffieri. Un peu plus loin, la bibliothèque du Dauphin est un morceau peut-être moins parfait de travail, mais plus intact et d'un art plus intime.

A l'extrémité nord de la terrasse est l'appartement de Mme de Pompadour, puis de Mesdames, filles de Louis XIV, entièrement défiguré par l'installation des salles de Maréchaux. On y retrouve cependant des frises, des volets et quelques panneaux Louis XV qu'on restaurera un jour.

On voit que Versailles est encore un riche Musée d'art décoratif. Il serait facile d'en augmenter encore la valeur en meublant dignement les parties qui valent la peine de revivre. Beaucoup des meubles qui les ornaient autrefois ont été exceptés de la vente révolutionnaire, et sont conservés aujourd'hui dans les magasins du Garde-Meuble ou dans les bureaux des ministères. Il ne s'agirait que d'en rechercher quelques-uns. Il serait alors possible et même aisé de constituer dans certaines pièces historiques des ensembles d'art instructifs et évocateurs.

Ce sera la conclusion pratique de cette étude, que nulle part le mobilier et la décoration murale ne peuvent se faire mieux valoir l'un l'autre qu'à Versailles. Ne faudrait-il donc pas retirer des appartements Louis XIV et Louis XV ces appliques Louis-Philippe et ces lustres Empire qui les attristent? Quelques pièces, rares si l'on veut, mais bien choisies, ne devraient-elles pas les remplacer? L'avenir réalisera sans doute ce vœu unanime des amis de Versailles. Dès à présent, la visite dont nous venons d'indiquer l'itinéraire, et que complétera si bien celle des jardins et de Trianon, peut apprendre plus que beaucoup de livres sur l'histoire du goût français pendant deux siècles.

PIERRE DE NOLHAC.

Digitized by Google

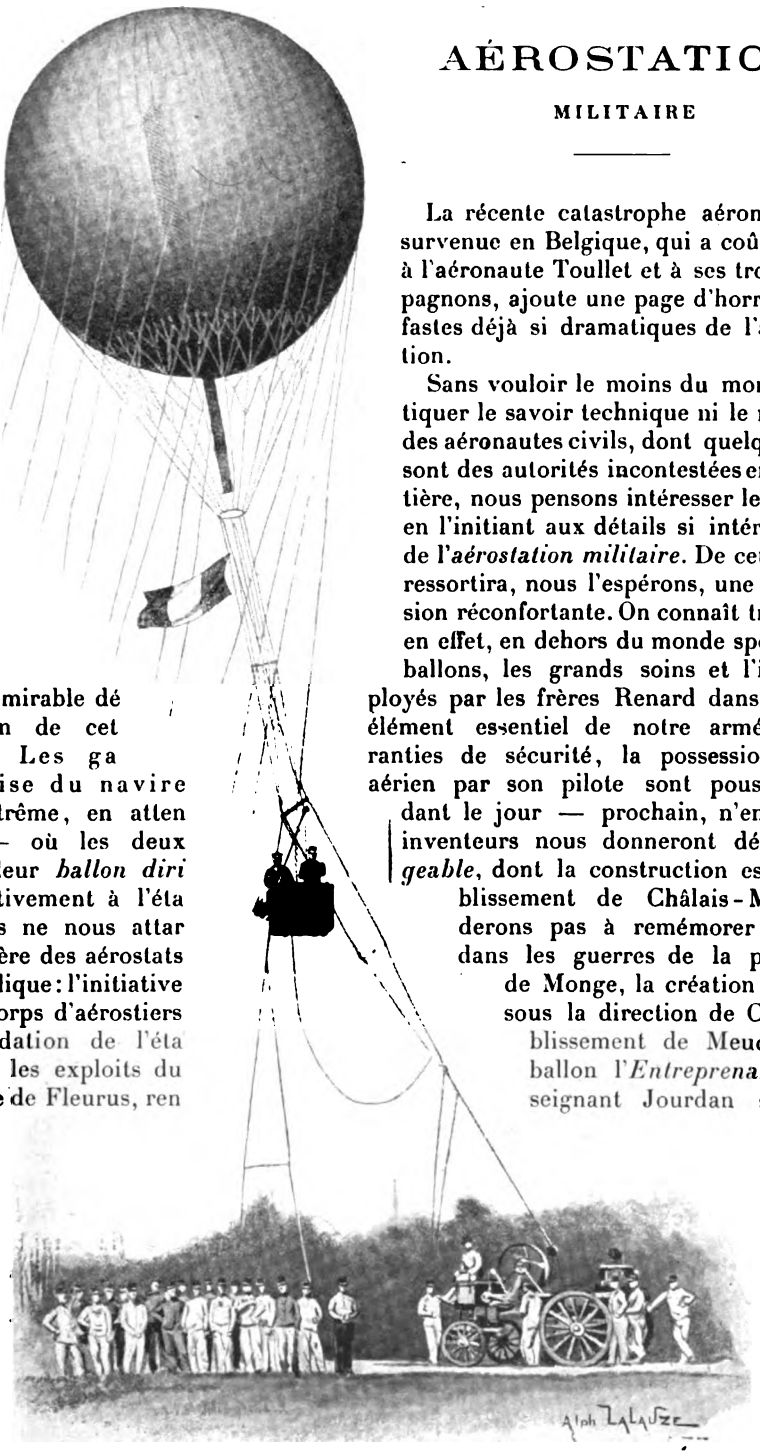
# AÉROSTATION

## MILITAIRE

La récente catastrophe aéronautique survenue en Belgique, qui a coûté la vie à l'aéronaute Toullet et à ses trois compagnons, ajoute une page d'horreur aux fastes déjà si dramatiques de l'aérostation.

Sans vouloir le moins du monde critiquer le savoir technique ni le matériel des aéronautes civils, dont quelques-uns sont des autorités incontestées en la matière, nous pensons intéresser le lecteur en l'initiant aux détails si intéresssants de l'*aérostation militaire*. De cet exposé ressortira, nous l'espérons, une impression réconfortante. On connaît trop peu, en effet, en dehors du monde spécial des ballons, les grands soins et l'ingéniosité admirable déployés par les frères Renard dans l'organisation de cet élément essentiel de notre armée nouvelle. Les garanties de sécurité, la possession et la maîtrise du navire aérien par son pilote sont poussées ici à l'extrême, en attendant le jour — prochain, n'en doutez pas — où les deux inventeurs nous donneront définitivement leur *ballon dirigeable*, dont la construction est poussée activement à l'établissement de Châlais-Meudon.

Nous ne nous attarderons pas à remémorer le rôle éphémère des aérostats dans les guerres de la première République : l'initiative de Monge, la création du premier corps d'aérostiers sous la direction de Coutelle, la fondation de l'établissement de Meudon par Conté, les exploits du ballon l'*Entreprenant* à la bataille de Fleurus, rengnant Jourdan sur les



LE BALLON CAPTIF PRÊT A S'ÉLEVER

Digitized by Google

mouvements de l'ennemi; tous ces faits relèvent du Dictionnaire des sciences. Nous y renvoyons le lecteur. Ici, nous voulons porter toute son attention sur l'aérostation militaire moderne, et pour préciser mieux encore : sur l'aérostation militaire *normale,* c'est-à-dire n'utilisant que le ballon sphérique non dirigeable.

Le ballon sphérique ou normal est appelé à deux rôles distincts : il peut n'être qu'un *observatoire mobile* que les armées traînent à leur suite, que les places assiégées utilisent pour discerner les manœuvres et les travaux de l'assiégeant; c'est le *ballon captif* dans ses applications variées. Ou bien, laissé *libre,* il peut servir à de hardis voyages par delà les lignes ennemies, quand la direction et l'intensité du vent permettent d'espérer un atterrissage en pays ami ou neutre, et, comme conséquence, une liaison établie entre deux armées séparées, avec le bénéfice supplémentaire des observations stratégiques faites au cours du voyage. C'est ainsi qu'en 1870-1871, 64 ballons sont sortis de Paris, emportant 91 passagers et 9,000 kilogrammes de dépêches. De ce nombre, 2 ont péri en mer, 5 ont été pris par l'ennemi, 9 ont atterri à l'étranger et 50 sont tombés en province, atteignant ainsi le but qu'on se proposait. On voit quel concours important, encore qu'improvisé, les ballons ont apporté aux opérations militaires dans notre dernière guerre européenne. Leur rôle à venir sera sans doute plus considérable encore.

### LE BALLON CAPTIF ET LES PARCS AÉROSTATIQUES

La description détaillée du ballon normal et de sa nacelle sera mieux placée dans la dernière partie de cet article, en traitant du *ballon libre.* Que le lecteur se souvienne pour l'instant d'une image d'ensemble, bien familière, aperçue tous les ans aux manœuvres : un globe jaune clair soutenant un panier carré, le pavillon aux trois couleurs flottant là-haut, à quelque 300 mètres; le tout retenu par un câble mince et passablement secoué par le vent. Ceci est l'observatoire mobile d'où l'officier d'état-major, nullement aéronaute professionnel, mais simple passager familiarisé avec le tangage du frêle canot aérien, fouille tranquillement la campagne avec sa jumelle, et prend au besoin des *instantanés plongeants* avec des appareils *ad hoc.*

Un artifice très ingénieux assure l'invariabilité d'orientation de l'observatoire aérien. Il fallait de toute nécessité empêcher que ballon et nacelle ne se missent à tourner en l'air, communiquant au câble des torsions et détorsions alternatives. L'observateur, que le seul tangage de la nacelle éprouve déjà suffisamment, ne pourrait résister à ce supplément de malaise qui lui enlèverait toute lucidité. Pour parer à ce grave inconvénient, le commandant Renard a inventé un mode de suspension tel, que la nacelle, soumise inévitablement aux secousses du vent, garde, en dépit de ces secousses, une orientation et une horizontalité invariables, semblable un peu au cerf-volant qu'on voit planer haut, osciller et trembler, mais non tourner sur lui-même, une fois que le vent et lui se sont mis d'accord. De la sorte, l'observateur domine du regard un panorama assez fixe et peut, avec de l'habitude, en fouiller attentivement les détails.

Le câble qui retient le ballon peut se dévider sur une longueur de 500 mètres.

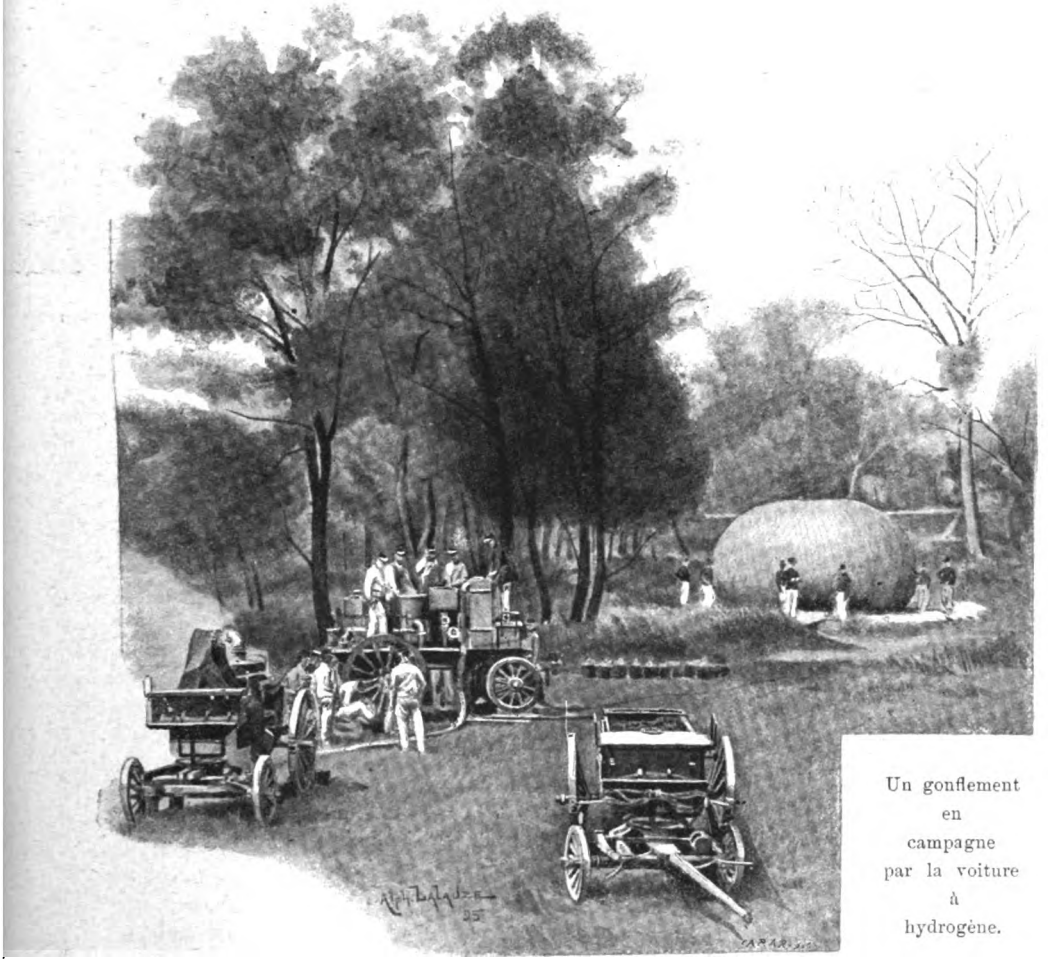
C'est une corde de chanvre de résistance calculée contre les efforts des vents les plus violents; une traction de 2,200 kilogrammes ne la romprait pas. Des fils téléphoniques sont enroulés sur le câble et mettent en rapport intime les observateurs et leurs intermédiaires restés au point d'attache.

Ce point d'attache doit être mobile; cela va de soi. Mobile comme l'armée elle-même; plus encore même, et capable de voler d'un point à un autre du champ de bataille. Ce sera donc une voiture

Digitized by Google

relativement légère : la *voiture-treuil*. Ce véhicule porte une bobine pour enrouler et dévider le câble tour à tour, bobine actionnée par un moteur à vapeur d'une force de 8 chevaux.

Donc, nous possédons le ballon, de par les routes, jusqu'aux frontières. Ici se pose le problème délicat du générateur d'hydrogène aisément transportable et à grand débit ; car il faut pouvoir gonfler partout et vite. Mobilité et intensité de rendement, telles sont les

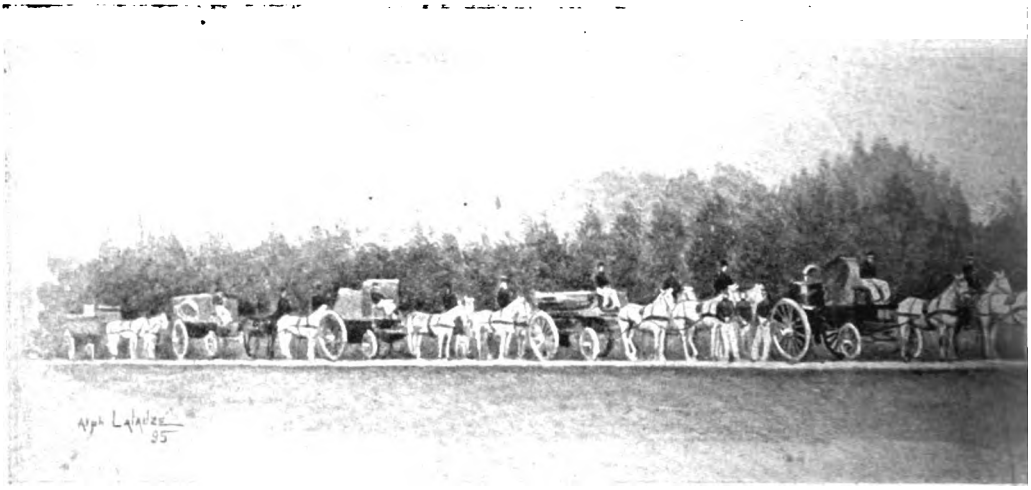


Un gonflement en campagne par la voiture à hydrogène.

quoi le retenir, de quoi le transporter dans l'air au-dessus des combattants, selon les péripéties du combat. Est-ce tout? Évidemment non. Il faut pouvoir le gonfler en campagne et l'alimenter ensuite, lui restituer ses pertes de gaz inévitables. On ne conçoit guère, en effet, les ballons quittant leurs garnisons tout gonflés pour se rendre de la sorte, deux conditions indispensables de tout moderne engin de guerre.

Ce sera donc encore une voiture. Cette voiture portera un appareil dit *à circulation continue*, fournissant, par réaction de l'acide sulfurique sur du zinc et de l'eau, 300 mètres cubes de gaz à l'heure. Un gonflement de ballon pourra être réalisé avec cet appareil en deux heures.

Digitized by Google

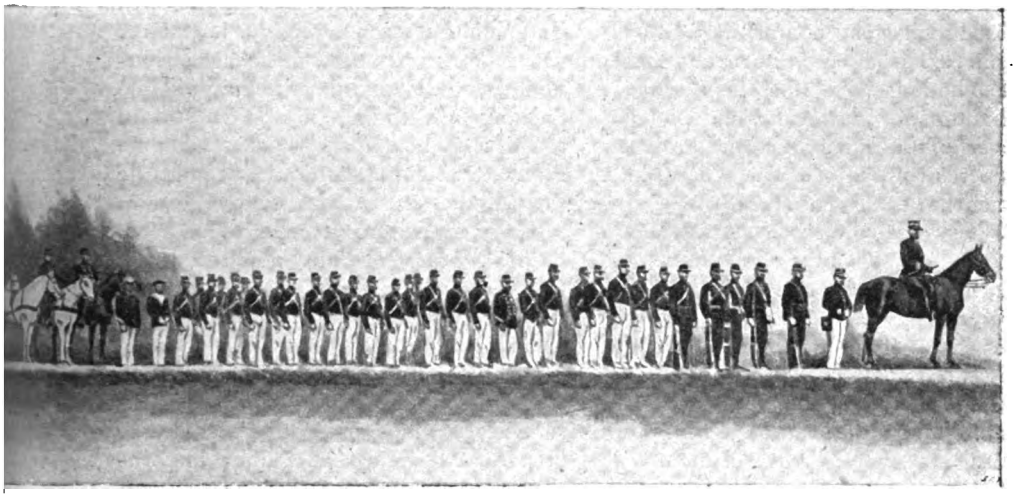


SECTION D'AÉROSTIERS

Voilà qui est parfait, en apparence du moins. Mais l'emploi de la voiture à hydrogène entraîne certains inconvénients. Pour produire 1 mètre cube de gaz hydrogène, il faut 9 kilogrammes de réactifs; pour le gonflement d'un ballon de 600 mètres cubes, il nous faudra donc transporter à notre suite, péniblement, sur des voitures de réquisition, le poids respectable de $9 \times 600 =$ 5,400 kilogrammes de réactifs. De plus, nous ne pourrons jamais opérer qu'en nous installant auprès d'un cours d'eau, car il ne faut pas moins de 100 litres d'eau pour chaque mètre cube de gaz produit. Comment tourner ces inconvénients majeurs? S'inspirant des Anglais au Soudan et des Italiens en Abyssinie, le commandant Renard a adopté et perfectionné le mode de transport en campagne de l'hydrogène comprimé dans des tubes d'acier. De cette manière, la charge répondant à un gonflement (gaz et tubes contenants) se réduit à 1,500 kilogrammes, et se répartit aisément sur deux voitures d'un modèle spécial dites *voitures aux tubes*.

Mais là ne s'arrêtent pas les avantages de cette substitution des voitures aux tubes aux voitures générateurs. Du moment que nous emportons avec nous l'hydrogène tout fait et comprimé à 130 atmosphères dans des tubes d'acier, rien ne nous empêche plus de le produire tout à notre aise et longtemps d'avance par les moyens chimiques les moins coûteux. C'est ce qu'a réalisé tout récemment le commandant Renard au moyen d'un appareil fixe qui produit l'hydrogène par l'électrolyse de l'eau, mettant ainsi le prix de revient du gaz à 0 fr. 50 le mètre cube, au lieu de 2 fr. 50, prix de revient avec les réactifs antérieurement employés (zinc et acide sulfurique). Disons, en passant, que ce mode nouveau de production de l'hydrogène pour les besoins de l'aérostation va apporter un concours aussi heureux qu'inattendu à la thérapeutique moderne qui, comme on sait, fait une grande consommation d'oxygène pur, obtenu jusqu'ici par des procédés fort coûteux. Dorénavant, les deux éléments de l'eau, séparés à bon compte par les soins de nos ingénieurs militaires, iront, l'un aux ballons, l'autre aux poumons des malades. Ce n'est point un résultat banal, à coup sûr, pour un chercheur de machines de guerre, de découvrir, chemin faisant, une source de régénération

Digitized by Google



EN ORDRE DE MARCHE

physique pour l'humanité souffrante.

Aux engins roulants que nous venons de décrire et qui forment l'escorte indispensable et vitale en quelque sorte du ballon militaire, ajoutons, pour la commodité, deux autres voitures : une portant des agrès divers, des pièces de rechange et l'outillage nécessaire aux réparations immédiates; une autre disponible pour toute charge éventuelle en personnel ou matériel, telle par exemple que le charbon et l'eau nécessaires à la voiture-treuil; ce qu'on nomme un *fourgon*, en termes d'équipages de guerre.

Nous avons défini un à un les éléments matériels nécessaires et suffisants de toute unité aérostatique. Il nous reste à dire comment ces unités sont constituées, en personnel et en matériel, et rattachées aux grandes masses de notre armée.

En temps de paix, le corps des aérostiers comprend quatre compagnies, une dans chacun de nos quatre régiments du génie. Au moment d'une guerre, ces quatre compagnies se morcelleraient, tout en se complétant par des appels de réservistes, en treize sections, appelées à des rôles différents : *Sections de forteresse, sections de campagne, sections de voitures-tubes, sections de dépôt,* ces dernières entretenant le matériel de l'arrière, destiné à réalimenter les sections opérant en première ligne. Toutes ces sections assurent le personnel nécessaire à la mise en œuvre des divers groupes de matériel aérostatique, groupes que l'on dénomme habituellement des *parcs*. Chacune de nos grandes places fortes de l'Est est dotée d'un de ces parcs à ballons, et de même chacune de nos armées, composées, comme on sait, de trois ou quatre corps d'armée réunis. La composition normale de ces parcs en matériel, sauf de légères différences motivées par des conditions spéciales, trop techniques pour intéresser nos lecteurs, est la suivante :

Il y a dans tout parc deux *échelons,* pouvant se réunir, se séparer, se suivre à distance variable, selon les ordres du commandement :

| | |
|---|---|
| 1er Échelon. | 1 voiture-treuil,<br>1 voiture-fourgon,<br>1 voiture aux agrès,<br>Un certain nombre de voitures aux tubes. Généralement la valeur de deux gonflements. |
| 2e Échelon. | Une réserve plus ou moins forte de voitures aux tubes. |

Chaque voiture aux tubes porte 8 tubes

Digitized by Google

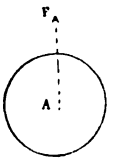
d'acier renfermant chacun 36 mètres cubes d'hydrogène comprimé à 130 atmosphères. Chaque voiture aux agrès porte 3 ballons pliés, 2 ballons normaux, un ballon dit *auxiliaire*, ne pouvant enlever qu'un seul aréonaute. La voiture aux agrès contient en outre des filets, des nacelles et des cordages.

Toutes ces voitures sont attelées à quatre ou six chevaux; elles peuvent se déplacer à toutes les allures et dans tous les terrains.

Les parcs aérostatiques complètent les organes puissants dont le haut commandement doit être pourvu pour rendre possible la conduite des gigantesques armées modernes. Aux éléments de force, de vitesse et de nombre, personnifiés par les trois armes, artillerie, cavalerie, infanterie, ils ajoutent le grossissement et la pénétration plus grande de la vue tactique, le moyen d'embrasser d'un regard le champ de bataille et d'en fouiller les moindres replis.

### LE BALLON LIBRE.

Comme base à la double étude dont nous avons donné plus haut le sommaire, nous établirons aussi brièvement que possible, en écartant toute âpreté scientifique, *la théorie générale de l'aérostat et de son équilibre instable au sein de l'atmosphère*. Moyennant ce préambule, les progrès recherchés et réalisés dans le ballon militaire du commandant Renard apparaîtront avec une clarté absolue et une grande économie de termes.




Imaginons un globe A gonflé d'hydrogène jusqu'à convexité parfaite, mais sans tension aucune du tissu de l'enveloppe. Dans ces conditions, l'étoffe du globe ne « travaille » point, ses fibres sont au repos absolu, également pressées sur leurs deux faces par le gaz du dedans et l'air du dehors. Cet état s'exprime en disant que l'hydrogène contenu en A est *à la même tension* que l'air extérieur.

A ce moment, nous savons, en vertu du principe d'Archimède, que le globe A est sollicité par une force ascensionnelle F, égale en intensité au poids de l'air déplacé, diminué du poids total du globe, lequel se compose du poids de l'hydrogène contenu, ajouté au poids de l'enveloppe et de tout ce qu'on aura voulu y suspendre (nacelle, filets, aéronautes). Laissons notre globe libre; il s'élèvera évidemment. Mais nous savons d'autre part que les couches atmosphériques ont des densités décroissantes à mesure qu'on s'élève. Que va-t-il advenir? L'air ambiant qui se raréfie exerce une poussée décroissante sur la paroi extérieure du globe; l'hydrogène contenu au contraire, ne pouvant varier *ni en quantité ni en volume*, conservera la même tension qu'au départ. L'étoffe du globe « travaillera » cette fois; son tissu devra résister à la différence entre les deux poussées externe et interne qu'il subit. Le globe s'élevant toujours, cette différence augmentera et le globe *crèvera* forcément à un moment donné.

1re Conclusion. — *Un aérostat ne saurait être hermétiquement clos. Le gaz qu'il renferme doit pouvoir s'échapper librement par un appendice* ad hoc, *selon les variations de la pression atmosphérique.*

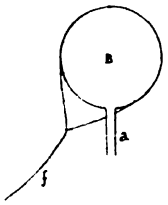
Imaginons donc un autre globe B pourvu cette fois d'un appendice *a* pour l'échappement de l'hydrogène.

Gonflons-le comme précédemment, jusqu'à convexité parfaite, attachons-le à un long fil très léger *f*, et laissons-le lirbe. Son ascension s'arrêtera, une fois le fil entièrement déroulé. Ramenons-le à nous au bout de quelques instants.

Il nous reviendra partiellement dégonflé sous l'aspect $B_1$, l'appendice *a* s'étant aplati en créant l'obturation naturelle de cette poche, maintenant un peu flasque. Déroulons de nouveau notre fil de toute sa longueur. Le globe regagnera la même région atmosphérique exactement, en se regonflant progressi-

Digitized by Google

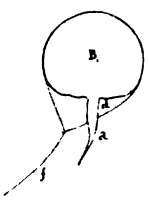
vement pendant l'ascension; l'appendice *a* se sera débouché et aura repris sa rondeur primitive. Ramenons le globe à nous encore une fois; il nous reviendra de nouveau sous l'aspect $B_1$, mais cette manœuvre n'aura causé aucune perte nouvelle de gaz, et nous pourrons la reproduire indéfiniment sans dépense d'hydrogène.




Or, dans tous ces trajets limités par la longueur de notre fil, que vaut la force ascensionnelle du globe B? Il serait facile d'établir *qu'elle reste constante* entre les deux termes d'altitude qui limitent notre expérience, en raison du rapport constant entre les deux densités de l'air et de l'hydrogène (de 1 à 6.5) quand les deux gaz ont la même tension, ce qui est assuré constamment par le rôle de l'appendice *a*.

2e Conclusion. — *Un aérostat partiellement dégonflé s'élève sans perte de gaz et avec une force ascensionnelle constante, tant qu'il n'a pas repris sa convexité parfaite.*

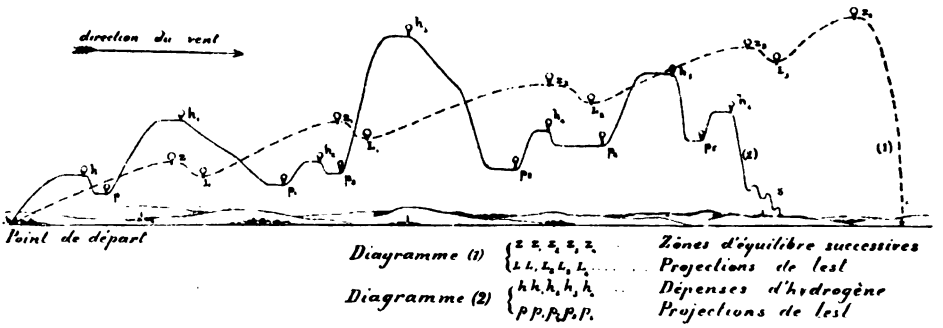
Coupons maintenant le fil *f* et abandonnons à lui-même le globe B. Il s'élèvera, dépassant la hauteur-limite où notre fil l'arrêtait tout à l'heure. Il s'élèvera, disons-nous; mais jusqu'où? Indéfiniment? Assurément non. Puisque son hydrogène se détend à mesure qu'il s'élève et s'échappe peu à peu en se détendant par la manche *a*, le poids de l'hydrogène restant ira en diminuant, et aussi le poids de l'air déplacé qui est toujours six fois et demie celui de l'hydrogène restant. La différence entre ces deux poids de l'air déplacé et de l'hydrogène restant ira donc, elle aussi, en décroissant, et un moment viendra où l'enveloppe du globe B et ses accessoires lui feront équilibre. Alors, le globe s'arrêtera immobile à une certaine altitude. Survienne maintenant un des nombreux phénomènes atmosphériques usuels : humidité, pluie ou neige, etc., l'enveloppe va s'alourdir. Ces causes vont inverser le sens de la force F plus haut définie; le poids du gaz ajouté à celui de l'enveloppe et de ses accessoires dépassera maintenant le poids de l'air déplacé. Le globe commencera à descendre, si faible que soit cette différence de poids qui le sollicite vers la terre. Or cette différence ne va plus varier dorénavant, puisque le globe, en retrouvant des couches atmosphériques plus denses, ne va plus perdre de gaz. Il va devenir flasque de plus en plus, et la manche *a*, s'aplatissant, créera l'obturation automatique.




3e Conclusion. — *Un aérostat abandonné à lui-même, ou monté par des aéronautes passifs, s'élève jusqu'à une certaine hauteur qu'on nomme sa* zone d'équilibre; *il y demeure un certain temps, puis redescend jusqu'à terre, sollicité par une force de gravitation qui reste constante pendant toute la descente, si nul phénomène atmosphérique particulier ne vient la modifier.*

Considérons notre globe B pendant cette descente uniforme que nous venons d'expliquer. Supposons que le poids de l'enveloppe et des accessoires vienne à s'alléger un peu pour une cause quelconque : par exemple, l'abandon dans l'espace d'un objet que portait la nacelle. Il pourra se faire que l'équilibre soit rétabli par cet accident entre le poids de l'air déplacé et le poids total du globe. Qu'arrivera-t-il? Le globe s'arrêtera dans l'air, immobile, si l'équilibre est strictement rétabli, ce qui sera un hasard; généralement, il remontera. Le voici revenu à la couche atmosphérique où il s'est arrêté dans sa première ascension, à sa *première zone d'équilibre*, autrement dit. Que va-t-il faire? Va-t-il s'y arrêter comme la première fois? Il a repris maintenant sa convexité parfaite, mais il n'a pas reperdu encore un atome de gaz depuis qu'il a commencé à re-

Digitized by Google




descendre; son volume, et par suite le poids de l'air qu'il déplace, sont redevenus identiquement ce qu'ils étaient à cette même altitude lors de la première ascension, mais le poids total du globe est moindre qu'alors, puisqu'un objet d'un certain poids a été détaché et projeté dans l'espace. Le globe franchira donc la première zone d'équilibre et s'élèvera plus haut en perdant progressivement son gaz qui se dilate et s'échappe par la manche. Où s'arrêtera-t-il? A une nouvelle zone d'équilibre forcément, car le même raisonnement qui nous a fait conclure à une première zone d'équilibre nous ferait conclure de même à une seconde zone plus élevée que la première et suivie, elle aussi, d'une seconde descente régulière qui irait jusqu'au sol si rien ne venait modifier les conditions relatives du globe et de l'air. Mais qu'un nouvel objet soit détaché de la nacelle pendant cette seconde descente, il y aura *ré*-ascension jusqu'à une troisième zone d'équilibre dépassant les deux premières, puis redescente régulière et ainsi de suite... Indéfiniment? Évidemment non, car il y a une limite à ces projections successives d'objets détachés de la nacelle; cette limite, on le devine, c'est *le poids du lest* emporté par les aéronautes.

4e Conclusion. — *Un aérostat, allégé d'un peu de lest pendant la descente régulière qui succède à sa première zone d'équilibre, s'élève de nouveau, gagne une seconde zone d'équilibre plus élevée que la première, pour redescendre encore régulièrement; et ainsi de suite jusqu'à épuisement du lest.*

Nous pouvons résumer les développements qui précèdent et les quatre premières conclusions fondamentales qui en découlent dans le diagramme schématique ci-contre, qui exprime proprement *la formule générale des ascensions libres.* Et il appert de ce graphique, avec une évidence absolue, la cinquième conclusion suivante :

5e Conclusion. — *Toutes choses égales d'ailleurs, l'étendue d'un voyage aérostatique sera d'autant plus grande que le vent sera plus violent et que le lest sera plus lentement dépensé.*

Mais, jusqu'ici, nous avons envisagé une qualité d'ascension un peu exceptionnelle. Nous avons admis que les aéronautes ne manœuvraient que par la dépense plus ou moins habile, plus ou moins parcimonieuse de leur lest; autrement dit, leurs moyens de manœuvre ne leur permettaient jamais *que de remonter;* les descentes se produisaient par des phénomènes qu'ils ne gouvernaient pas. Supposons maintenant qu'il leur soit possible d'évacuer une certaine quantité d'hydrogène à un moment quelconque du voyage : le ballon deviendra un peu plus flasque encore, sa force ascensionnelle diminuera; il va donc ralentir son mouvement ascensionnel, ou s'arrêter un instant, ou redescendre, selon la quantité d'hydrogène évacuée. Qu'on vienne à projeter du lest pendant cette descente, le ballon remontera encore, et voici nos aéronautes maîtres désormais

Digitized by Google

*de tous leurs mouvements verticaux*. Le diagramme (2) d'une ascension réelle, exécutée dans ces conditions, va différer du diagramme idéal (1) en ce que, dans ce dernier, les altitudes maxima vont en croissant toujours depuis le point de départ, tandis que, dans le diagramme (2), les altitudes maxima comme les altitudes minima ne sont plus reliées entre elles par aucune loi. Mais si le voyage (2) s'accomplit dans des conditions de manœuvre plus parfaites que le voyage (1), il sera d'autre part plus court que celui-ci, puisque les aéronautes y dépensent plus vite leur hydrogène pour réaliser des montées et des descentes à leur gré. Et ceci nous conduit tout naturellement à notre sixième et dernière conclusion :

6e Conclusion. — *La navigation aérienne normale (non dirigeable) réside tout entière dans la dépense* judicieuse, lente et parcimonieuse *des deux éléments dont dispose l'aéronaute : l'hydrogène du ballon et le lest emporté dans la nacelle.*

Un dernier point réclame notre attention pour parfaire cet exposé théorique. Il s'agit de l'*atterrissage*. D'après ce qui précède, on pourrait croire que la fin du voyage consiste à se laisser descendre passivement une fois que tout le lest est consommé. Un pareil mode d'atterrissage, *possible quelquefois*, serait, la plupart du temps, la mort certaine pour les aéronautes qui ne pourraient ni choisir le lieu favorable pour toucher terre, ni atténuer le choc de leur nacelle sur le sol. Aussi doivent-ils réserver une certaine quantité de lest pour manœuvrer dans la dernière phase du voyage, éviter les régions dangereuses (lieux habités, rivières ou lacs, forêts, etc.) et amortir leur arrivée à terre par une série d'oscillations mourantes, obtenues par de petites dépenses alternées de gaz et de lest. Un diagramme d'ascension aérostatique se terminera donc généralement par une petite ligne sinueuse, telle que S.

Cette théorie de l'aérostation normale, que nous avons tenu à exposer en la simplifiant et la vulgarisant à l'extrême, mettra le lecteur en état d'apprécier, dans toute sa valeur, le ballon normal dont les frères Renard ont doté notre armée. Nous ne craignons pas de risquer ici une comparaison triviale, mais nullement excessive. Entre le classique ballon des fêtes foraines, la grosse poire jaune rapiécée, aux cordages grossiers, à la rustique nacelle, et notre aérostat militaire, si parfait d'organisation, si solide, si léger, si subtil au point de vue manœuvre, il y a la distance d'un vieux fiacre sonnant la ferraille à un petit chef-d'œuvre de carrosserie élégante. On peut dire enfin que dans ces ballons on est *maître de tout*, et cela jusqu'à la plus grande finesse de doigté ; de tout, oui ! sauf de la direction.

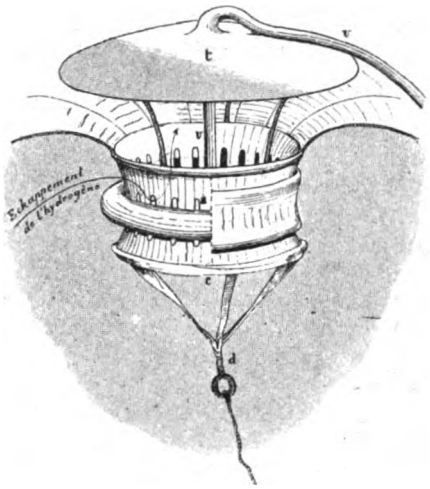
Abordons maintenant la description du ballon et de ses agrès.

* * *

Notre ballon militaire normal est une sphère parfaite de 10 mètres de diamètre, de 600 mètres cubes de volume, en soie ponghie de Chine, étoffe très souple et très serrée, enduite à l'intérieur d'un vernis à base d'huile de lin. Qu'on imagine un melon la queue en bas : la queue est figurée ici par cette manche *a* dont nous avons défini le rôle précédemment ; quant à l'ombilic, il est occupé par un dispositif des plus ingénieux dont nous allons donner en peu de mots le principe sans en révéler la structure exacte, bien qu'il n'y ait plus là de secret pour personne, au dire même du commandant Renard. Il s'agit de la soupape par où l'aéronaute dépensera son hydrogène à doses réglées, infinitésimales, avec la parcimonie d'un compte-gouttes ou plutôt d'un *compte-bulles*... Un anneau métallique en gorge de poulie porte des fenêtres ovales. Par son bord supérieur, il se raccorde solidement à l'étoffe du ballon ; son bord inférieur est fermé d'une double calotte en caoutchouc et soie. La gorge de l'anneau métallique est enserrée dans un

Digitized by Google

anneau creux de caoutchouc, véritable *pneu*. Si l'anneau élastique est vide d'air




il s'aplatit et bouche les fenêtres (cet état est représenté dans la moitié droite de notre figure); si le pneu se gonfle, les fenêtres se découvrent peu à peu, peu ou beaucoup, au degré voulu, et l'hydrogène s'échappe selon le trajet indiqué (cet état est représenté dans la moitié gauche de notre figure). Un toit *t* abrite le tout. Le pneu se gonfle au moyen d'une poire de caoutchouc que l'aéronaute garde à portée de sa main, et qui forme l'extrémité du tuyau U, lequel contourne le ballon sur sa surface extérieure. La calotte inférieure *c* s'arrache quand on veut vider définitivement le ballon, en tirant sur le cordon *d*, qui aboutit également auprès des aéronautes. Et c'est tout.

Voilà pour la dépense d'hydrogène. Pour la dépense de sable, c'est plus simple encore. La nacelle emporte un certain nombre de petits sacs de sable de même poids et, au cours du voyage, l'aéronaute projette à toutes petites doses cette vile matière, précieuse pour lui comme de la poudre d'or.

Nous avons décrit les forces motrices : parlons maintenant du véhicule et de ses agrès.

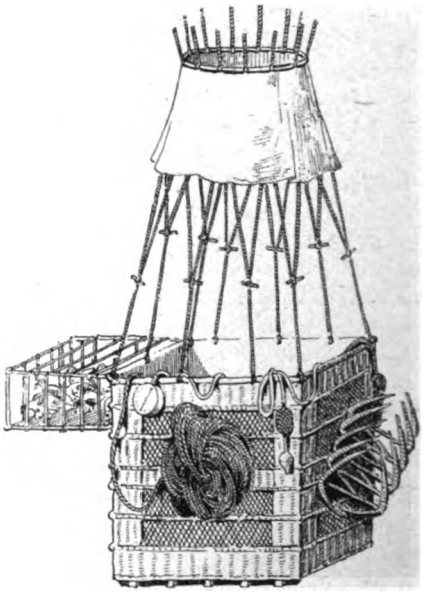
La nacelle est un panier rectangulaire en osier, consolidé à sa partie supérieure par un cadre en fer creux. L'intérieur est doublé d'étoffe; on y trouve deux banquettes face à face et, dans les angles, quatre soutes pour abriter les provisions, les pavillons pour signaux et autres accessoires. Sur les faces non occupées par les banquettes, des poches sont ménagées dans la toile pour recevoir les papiers et les instruments destinés aux observations, les écouteurs du téléphone, etc.

A l'extérieur de la nacelle apparaissent trois accessoires importants :

1° Le *guide-rope*, longue corde de 120 mètres roulée en un paquet, dont le rôle ressortira un peu plus loin;

2° Le *panier aux pigeons*, contenant six ou sept de ces gracieux petits êtres, véritables collaborateurs des aéronautes, et chargés de porter périodiquement des nouvelles du voyage au point de départ;

3° Enfin l'*ancre-chaîne*, sorte d'échelle métallique articulée et hérissée de pointes,



LA NACELLE

pliée et retenue au bordage. C'est l'élément essentiel de l'atterrissage.

Tels sont le moteur et le véhicule.

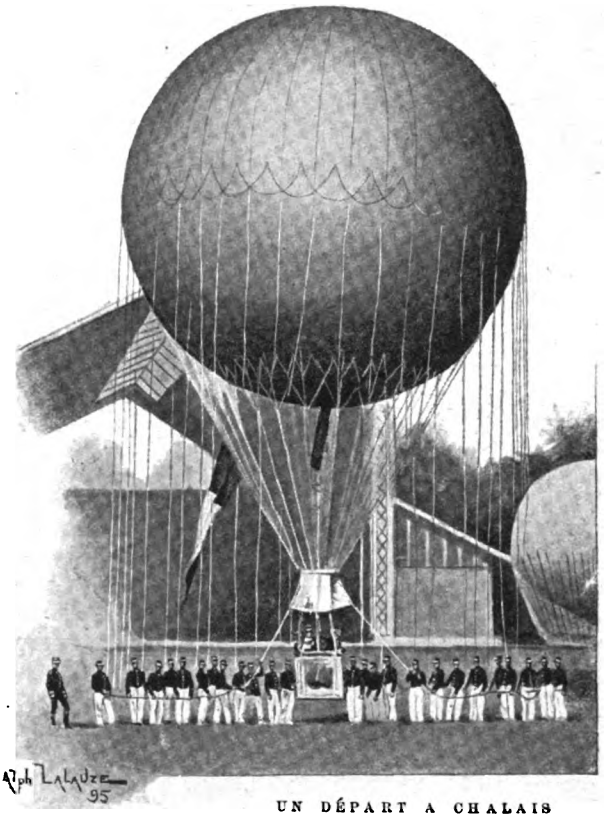
Digitized by Google

Comment allons-nous maintenant atteler l'un à l'autre ?

Un filet épouse la forme du ballon sur les deux tiers de son volume. Il se continue par une gerbe tronc-conique de fins cordages blancs, terminée sur un cercle métallique. A cet anneau pend la nacelle par d'autres cordages semblables. Tout cet assemblage délicat offre d'innombrables bifurcations en patte d'oie, ce qui a pour effet de diviser les efforts, de ne demander à chaque brin que sa toute petite part de résistance. Ainsi s'explique la grande solidité, la sécurité absolue de ce mode de suspension en apparence si ténu, si frêle. Du filet s'échappent en outre, vers son milieu, de nombreuses cordes équidistantes, dites *équatoriales*, qui servent aux manœuvres du gonflement, du départ et de l'atterrissage au besoin.

* * *

Voici nos deux aéronautes confortablement installés dans leur nacelle (le ballon militaire normal est à deux places seulement). Sous leurs pieds, les sacs de lest; dans les poches de la nacelle, des cartes, des papiers; au cou, suspendu par un cordon, le petit baromètre anéroïde qui accusera les altitudes du voyage; à portée de la main, la poire qui gouverne le jeu subtil de la soupape; dans les soutes enfin, quelques vivres pour déjeuner, dîner ou souper en l'air au besoin. Et surtout!... pas d'allumettes!... car l'hydrogène est là, au-dessus des têtes; quelques traces de gaz, échappées de la manche, traînent constamment autour des deux voyageurs et la moindre flamme rencontrée par elles gagnerait le globe tout entier, l'anéantirait comme une bulle de savon... Il est donc sévèrement proscrit tout l'attirail du fumeur, sauf cependant le *cahier de papier à cigarettes*, dont une feuille détachée de temps à autre et abandonnée dans l'air, indique si l'on monte ou descend faiblement, quand le baromètre est un peu lent à parler.




UN DÉPART A CHALAIS

. . . . . .

L'équipe est à ses postes, répartie aux équatoriales. Les commandements se prononcent à mi-voix, le ballon est gonflé à convexité parfaite, le lest maximum est embarqué. Le commandant Renard, de sa main exercée, pèse sur le bord de la nacelle; le ballon est presque en équilibre, une différence de quelques kilogrammes à peine, sollicite

Digitized by Google

l'aérostat vers l'espace. Tout est prêt.

— Laissez monter!...

Lentement, le globe doré de soleil et poussé par la brise se déplace. La nacelle rase le sol à un mètre de hauteur tout au plus. On échange les derniers propos d'adieu...

L'aérostat est tout proche maintenant des peupliers qui limitent la pelouse. Un des aéronautes projette une pincée de sable et, gracieux, le globe enjambe le rideau d'arbres exactement. C'est la coquetterie de nos ballonniers militaires que la précison de ces petites manœuvres où l'économie de lest et de gaz est poussée à l'extrême.

— Adieu! bonne route!...

Une casquette s'agite au bord de la petite nacelle, les voix parviennent encore, mais déjà mystérieuses, aériennes... Le globe d'or est « entré dans le vent ». Il s'éloigne et monte ; les équatoriales pendent alentour. verticales et immobiles, pareilles à une pluie fine. Il fuit toujours; ce n'est plus maintenant qu'un petit grain de chasselas mûr suspendu dans l'espace. . . . . .

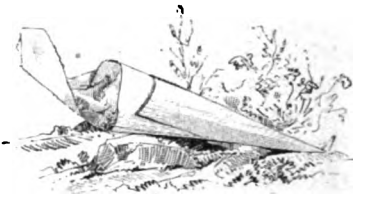
. . . . . .

Laissons nos voyageurs aériens à leurs manœuvres. Tout le voyage n'est qu'une volupté paisible. On l'a décrite cent fois, cette griserie des heures passées là-haut, avec le spectacle unique de la terre qui fuit, des villes qui se succèdent, des forêts, des plaines, des rivières, réduites aux apparences d'une carte en couleurs, gigantesque et animée... De temps à autre, un pigeon s'échappe ; il tournoie quelques instants autour de l'aérostat, puis soudain se décide et pique droit vers le pays de départ. Sa rentrée au colombier fait une rumeur; le petit voyageur roucoule et fait le beau, impatient d'être débarrassé de la dépêche fixée dans un tube léger sous l'une de ses ailes :

5 heures 20. — *Au-dessus de Soissons. — Temps merveilleux. — Encore* 50 *kilogrammes de lest.*

dit la dépêche. . . . . .

Et voici maintenant que dans un champ de Picardie, aux pieds d'un paysan qui laboure, tombe un cornet de papier rempli de sable. D'où peut bien venir ce mystérieux envoi? L'homme regarde autour de soi... Personne. Il est seul parmi les sillons. Il déplie le cornet :



*Prière à qui trouvera ce papier d'y inscrire le lieu et l'heure où il l'a trouvé et de l'adresser au commandant Renard, établissement aérostatique de Chalais-Meudon.*

C'est que nos aéronautes auront traversé des nuages et voyagé quelque temps sans points de repère. Le papier revenant à Chalais servira à combler les lacunes de l'itinéraire, à dresser le graphique exact de l'ascension. . . .

. . . . . .

Maintenant, lecteur, vous êtes à la campagne, en quelque aimable villégiature. Un ciel menaçant vous retient cet après-midi dans le grand salon; c'est une douce flânerie de vacances, l'œil reposé sur les arbres verts qui tremblotent déjà aux approches de l'orage. Soudain, une corde descend devant une des fenêtres et des voix se font entendre comme venant du toit?... Qu'est-ce donc?... Il n'y a pourtant ni maçons, ni couvreurs au château dans le moment?... Quelqu'un se risque sur le perron. Un cri de surprise appelle aussitôt tout le monde au dehors. Le *guide-rope* traîne à terre ; à 80 mètres en l'air, le ballon est là... Poliment, comme un touriste qui se renseigne, un des officiers demande :

Digitized by Google

— Pardon, mesdames, nous sommes bien à X... n'est-ce pas?

On insiste pour qu'ils descendent. Quel accueil, quelle fête on leur ferait!... Hélas! ils refusent. Impossible. Ils ont encore trop de lest pour écourter ainsi le voyage... Un peu de sable se disperse en l'air comme une vapeur, le guide-rope remonte, l'aérostat disparaît. . .

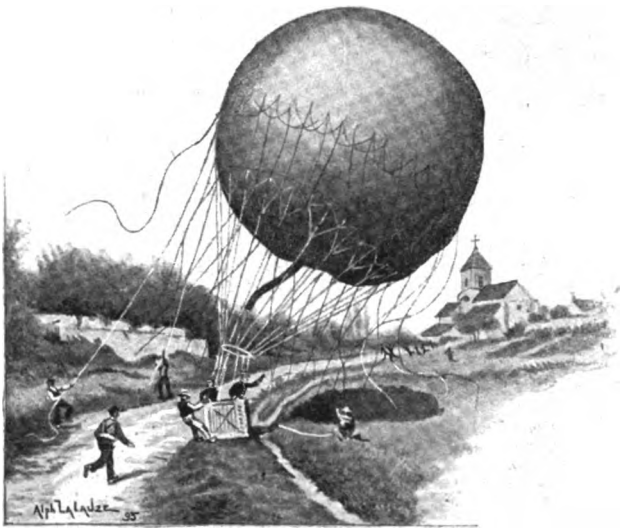
. . . . . .

Et combien d'autres incidents d'un charme de rêve! Et les descentes parmi les paysans accourus et émerveillés... et les triomphes improvisés en quelque hameau perdu qui gardera comme une légende le souvenir des deux officiers, visiteurs mystérieux arrivés par le ciel!... Il faut entendre les deux maîtres de l'aérostation militaire sur ce chapitre inépuisable et charmant des anecdotes. . . . .

. . . . . .

Mais voici nos aéronautes en face de leurs 30 derniers kilogrammes de lest. Le ballon présente, à son pôle inférieur, un aplatissement très marqué. Il est temps de descendre. Ils attendent donc que le vent les amène au-dessus d'un terrain favorable, prairies nues ou basses cultures par exemple.

A la soupape maintenant! Le ballon descend, la terre apparaît toute proche, l'aspect des arbres tordus par le vent contraste singulièrement avec le calme inouï, supra-terrestre, des heures de voyage. Du sang-froid et du coup d'œil! Il en faut beaucoup pour atterrir sans accident et sans avarie; la descente est la seule difficulté du voyage. On laisse tomber l'ancre au bout de son cordage de 40 mètres; elle touche terre et allège le ballon d'autant; celui-ci, allégé, veut reprendre son élan vers l'espace; mais la soupape, intervenant de nouveau, le modère. Il continue donc sa descente, tout en traînant son ancre sur le sol, sous la poussée du vent. Descend-il un peu trop vite? On projette un peu de sable. Remonte-t-il un peu vivement? On *re*-soupape. Et pendant ces oscillations, l'ancre a mordu la terre de toutes ses dents, des paysans sont accourus. On leur descend le guide-rope; ils le saisissent et tirent à eux l'aérostat. Voici la nacelle à terre, solidement maintenue par plusieurs hommes; les aéronautes restent à leur poste, malgré la tentation bien naturelle de sauter à terre, de quitter ce ballon affolé qui se cabre, se courbe et se convulse au-dessus de leurs têtes. C'est le moment d'arracher la calotte inférieure de la soupape pour produire le dégonflement rapide. Peu à peu, le globe s'avachit; ce n'est plus bientôt qu'un petit amas d'étoffe offrant, çà et là, quelques restes de gonflement que la main aplatit sans peine. Ce dégonflement final peut être abrégé encore, en cas de trop grand vent, par une déchirure pure et simple de l'aérostat, déchirure



UN ATTERRISSAGE



Digitized by Google

qu'on produit en tirant sur une corde spéciale et qui fend le globe régulièrement et sans avaries le long d'une des soudures méridiennes.

***

Vous avez pu remarquer, lecteur, si l'uniforme vous intéresse, quelques soldats du génie portant, cousu à la manche, un petit ballonnet de laine

rouge, à la place même de ces cors de chasse brodés qui distinguent les bons tireurs. Ce sont nos aérostiers.

Elle n'a guère que vingt ans de passé, cette petite troupe spéciale, à moins de lui en donner cent en la rattachant à ses ancêtres, les aérostiers de Coutelle, suivant la fiction usitée dans les historiques de régiments. Peu importe au demeurant. Ce qui est certain, c'est que, pour jeune qu'elle soit, les états de services ne lui manquent pas, et ses preuves sont faites. Au Tonkin, le petit aérostat de 260 mètres cubes, monté par un seul aéronaute et suivi d'un matériel léger porté à dos de coolies, a tellement impressionné les indigènes, que l'art asiatique en a fixé le souvenir dans un de ses naïfs *kakémonos*. La démonstration de ballon à Kep, destinée à tromper l'ennemi sur le départ du général Négrier, est une des applications intéressantes du rôle tactique qu'on peut demander aux ballons militaires à l'occasion. Les Chinois, en effet, s'étaient accoutumés à voir toujours le ballon marcher avec le général en chef; ils y voyaient sans doute un attribut du commandement, l'équivalent vague peut-être du parasol de mandarin?... Dans une autre circonstance, le ballon sauva 600 hommes commandés par le colonel Duchesne d'une embuscade où ils auraient sans doute tous péri. Le piège fut éventé par l'aérostat; bien mieux, les Chinois qui nous guettaient, tapis dans leurs bambous, déguerpirent, tant les effraya l'apparition subite de *la grosse lanterne* au-dessus de leurs retranchements.

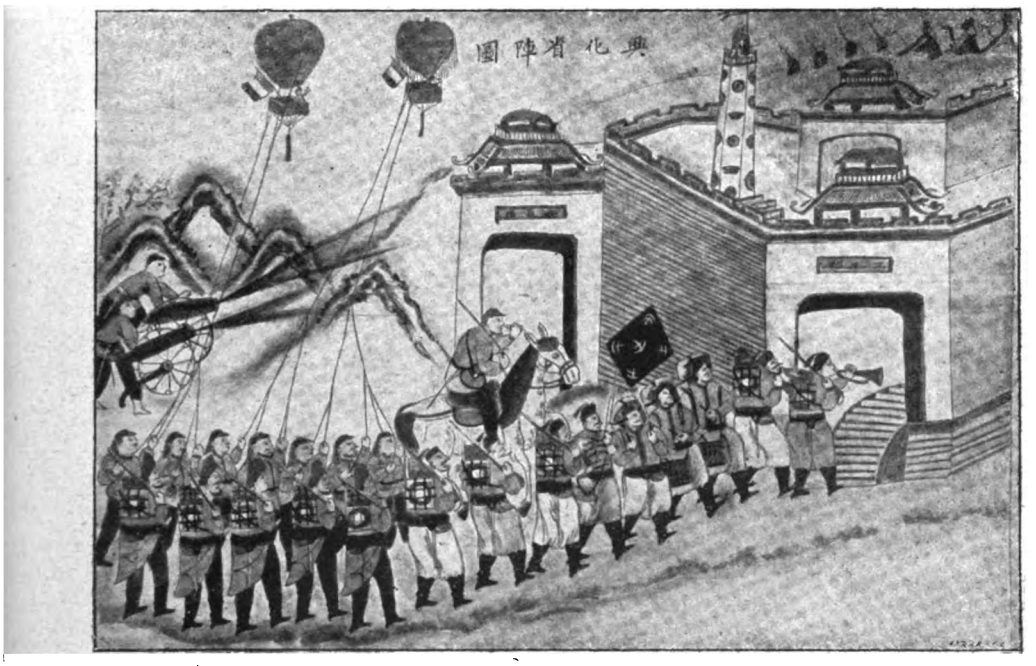
Notre marine possède aussi son parc aérostatique à Toulon. Le matériel provient de Chalais, et le personnel a appris son métier à l'École des frères Renard. Les ballons-marins manœuvrent à terre ou en pleine mer indifféremment; ils sont pourvus d'un engin spécial appelé le *cône-ancre*, qui permet de se maintenir à une hauteur constante au-dessus des flots. En pleine mer, un torpilleur les escorte, servant de point d'attache ou de terrain de descente, selon que l'ascension est libre ou captive. De la côte, ils peuvent explorer le large jusqu'à 20 milles; évoluant au-dessus des eaux côtières, ils perçoivent facilement les emplacements des torpilles dormantes. Enfin, leur rôle serait capital en cas de débarquement, pour discerner les dispositifs ennemis avant de lancer vers le rivage nos hardis fusiliers-marins dans leurs chaloupes. Le débarquement de Formose, opéré sans reconnaissance préalable, nous a coûté beaucoup de monde, et trois lieutenants de vaisseau dans le nombre. Ce fut une leçon décisive à cet égard.

Disons encore que depuis qu'on professe et qu'on manœuvre à Chalais,

Digitized by Google

300 ascensions libres ont été exécutées par 50 pilotes différents, tous formés par les frères Renard ; sur ces 300 voyages, on relève pour tout accident : une jambe cassée.

Notre corps expéditionnaire de Madagascar a embarqué aussi le petit parc aérostatique colonial, amélioré encore par un jeu de tubes à hydrogène légers et transportable à dos d'homme.



KAKÉMONO COMMÉMORATIF DE L'ENTRÉE DES FRANÇAIS A HANOÏ AVEC LEURS BALLONS

Mais pour vous, lecteur, qui ne pouvez aller si loin voir nos aérostiers à l'œuvre, il reste les manœuvres annuelles.

Puissiez-vous tomber sur un de ces petits incidents où se révèlent le sang-froid et la belle hardiesse de ces braves gens. Je vois encore certain ramenage du ballon captif par un vent d'ouragan ; le globe de soie brusquement couché à terre par une rafale, les deux aéronautes impassibles, bien que secoués et cognés comme des noix dans un panier. Aussitôt, pour modérer l'élan du ballon qui allait remonter maintenant en donnant au câble une saccade dangereuse, un jeune lieutenant, mince et fluet, deux caporaux, agiles dans leurs petites vestes, sautent chacun sur une équatoriale, et les voilà balancés en l'air, à quelque 8 ou 10 mètres de hauteur, le sourire aux lèvres, en des attitudes gracieuses de gymnastes qui travaillent un numéro de corde lisse. Et j'ai eu clairement la sensation d'un *courage nouveau* entré définitivement dans le sang de cette petite troupe par l'effort patient et l'exemple soutenu d'une poignée d'officiers ; l'équivalent un peu du beau flegme des marins quand la mer déchaînée fait danser leurs embarcations comme des muscades aux mains d'un jongleur : le *courage aérostatique !...*

Ah ! je vous assure qu'ils n'ont ni froid aux yeux, ni *peur de l'air*... les petits hommes noirs aux ballonnets de laine rouge brodés sur la manche !...

LUX.

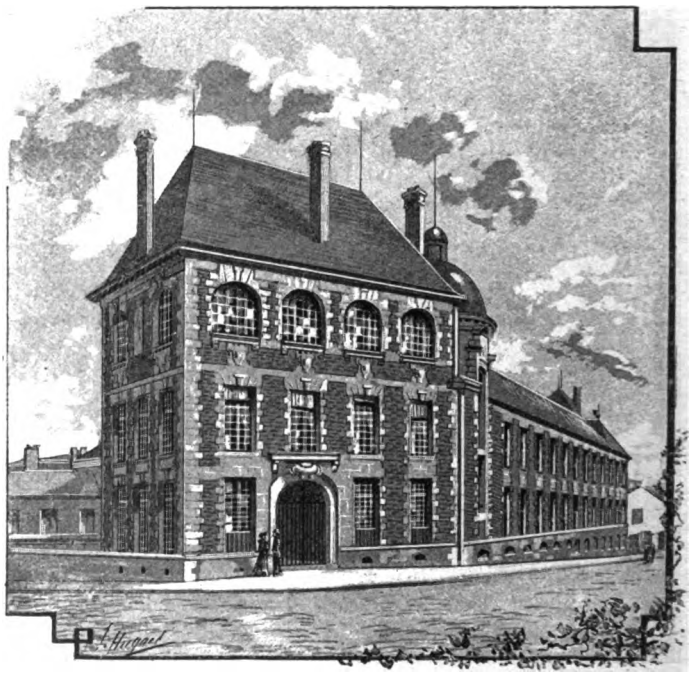
Digitized by Google

# L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE

## ET L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE

I

Chaque année un plus grand nombre de jeunes gens se dirigent vers les écoles d'agriculture. Parmi les circonstances qui provoquent ce mouvement, nous reconnaissons volontiers l'influence des dispenses de service militaire qu'accorde la loi aux élèves des Écoles d'agriculture. Mais ce privilège ramène souvent à la campagne des jeunes gens qui s'en seraient détournés, ou qui l'ignoraient. Et d'autres causes plus naturelles demeureront, parce qu'elles répondent à un nouvel état de choses qui lui-même se maintiendra. Nous voudrions pouvoir affirmer qu'elles dérivent toutes des idées généreuses qu'inspirent l'amour du sol et celui de la libre vie rustique. Toutefois, et tout en reconnaissant l'action que ces sentiments élevés exercent sur beaucoup d'esprits, apprécions d'abord les motifs d'ordre purement matériel. Parmi ceux-ci, l'un des plus forts, l'un des plus stables, nous apparaît dans l'encombrement général des carrières. L'École polytechnique attire chaque année près de 1,800 candidats, elle n'en reçoit que 250. L'École de Saint-Cyr en compte jusqu'ici 2,600, pour des promotions de 450 élèves. Cela fait 1 admis pour 5 ou 6 évincés. Foule tout aussi résignée aux étroites portes du Conseil d'État, de la Cour des Comptes et du Corps diplomatique. Les Facultés de droit et de médecine sont fréquentées par des légions d'étudiants. Quant à l'industrie, la concurrence universelle a singulièrement rétréci le vaste champ qu'elle offrait naguère à l'activité des ingénieurs. Il faut dire encore que, s'il était relativement facile autrefois de trouver des



INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE
16, rue Claude-Bernard, à Paris.

Digitized by Google

fermiers, il n'en est plus de même aujourd'hui. Combien de propriétaires ne sont-ils pas obligés de gérer directement leurs domaines! Beaucoup de ceux-là sentent le besoin d'assurer à leurs enfants des connaissances techniques qui sont devenues indispensables. Et ils les envoient dans les Écoles d'agriculture. Enfin l'agriculture est à la mode. Il est aujourd'hui de bon ton de suivre les cours de l'Institut agronomique et des Écoles d'agriculture, comme il le sera toujours de suivre ceux de Saint-Cyr ou de l'École de droit. La science a transformé les méthodes et remplacé quelques préceptes obscurs par les règles d'un art difficile, capable de séduire les esprits les plus distingués autant que tout autre branche de l'activité humaine. Cultiver et améliorer ses terres... Ce ne doit pas être là une obligation pénible imposée par des circonstances malheureuses. L'agriculture offre encore des avantages assez grands pour que l'on aille librement vers elle. On a répété que si ses profits n'étaient pas aussi brillants que ceux de l'industrie, ils étaient plus solides. C'est toujours vrai. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'un bon cultivateur retire jusqu'à 6, 8 ou 10 pour 100 de son capital d'exploitation. Le mouvement est commencé, mais il convient qu'il s'accuse avec beaucoup plus d'énergie encore. Avec les propriétaires, il entraînera les travailleurs qui, par leur origine, se doivent à la terre. Ils cesseront de demander aux villes un salaire qu'elles refusent souvent. Et la situation sociale s'en trouvera meilleure.

L'agriculture offre aussi un emploi à l'activité de ceux qui ne possèdent ni terres ni capitaux. La situation matérielle et morale des régisseurs s'est améliorée parce qu'ils doivent absolument posséder une instruction scientifique et pratique sérieuse. L'expansion coloniale ouvre à l'agronome aidé du capitaliste de larges débouchés. Et à côté de l'agriculture proprement dite, vivent des industries qui occupent un personnel instruit : sucreries, distilleries, laiteries, engrais chimiques. Enfin, il faut qu'une élite se consacre à l'enseignement agricole qui compte aujourd'hui des cadres nombreux. L'enseignement agricole, c'est aussi lui qui est à l'origine de ce bienfaisant mouvement de retour aux champs. C'est lui qui l'entretiendra, c'est sur lui que repose son avenir avec celui de l'agriculture.

L'Institut agronomique établi à Paris, les écoles d'agriculture réparties sur tout le territoire offrent maintenant à chacun l'instruction technique suivant ses besoins, ses ressources, ses capacités. Nous voudrions donner une idée générale de ces institutions en insistant sur notre École supérieure, l'Institut agronomique.

## II

L'enseignement de l'agriculture comprend l'enseignement de la théorie et celui de la pratique. La théorie embrasse les sciences sur lesquelles l'art repose. La pratique s'entend de l'application de ces sciences, de l'agencement et de la direction de l'entreprise, de la conduite des machines, du maniement des divers outils, de l'accomplissement des différents travaux.

Si la théorie et la pratique sont indissolublement liés aux champs, il ne peut toujours en être de même à l'école. Dans l'enseignement supérieur, la séparation est très nette. Les écoles sont consacrées à l'enseignement théorique pur. La petite ferme, qui leur est généralement annexée, sert uniquement aux expériences des professeurs et à l'établissement de quelques champs de démonstration ; pièces de terre de petite étendue où sont rassemblées les diverses plantes, où l'on peut suivre l'action des différents engrais.

Placer une école d'agriculture à la ville, voilà qui peut étonner au premier abord ; au fond, c'est parfaitement justifié. L'enseignement supérieur a des exigences que les grandes villes seules peuvent satisfaire : maîtres de la science,

Digitized by Google

laboratoires, bibliothèques; ce sont là les conditions *sine qua non* de son existence. D'autre part, la pratique agricole que l'on doit demander aux élèves des écoles supérieures ne peut être celle du métier proprement dite. Elle est plus élevée et plus difficile. C'est celle de l'organisation et de la conduite de l'exploitation, celle en un mot de l'ingénieur et non celle de l'ouvrier habile à manœuvrer le pic, mais incapable de diriger un sondage. Or la pratique agricole ainsi comprise ne peut s'apprendre dans une école de l'État, où bénéfices et pertes sont calculés à l'avance, inscrits au budget. On ne peut l'acquérir que dans de vraies fermes exploitées aux risques et périls des particuliers. C'est dans de telles exploitations que les élèves des écoles supérieures doivent séjourner, à l'issue de leurs études, pendant un an au moins. Et c'est le principe qui est aujourd'hui suivi en France et à l'étranger.

Dans l'enseignement secondaire ou moyen, il y a d'ailleurs tendance générale à rapprocher les écoles des grandes villes. Loin des foyers scientifiques, ces écoles périclitent. Dès qu'elles s'en rapprochent, elles prospèrent; l'expérience l'a montré. C'est qu'elles trouvent alors toutes les conditions favorables à leur vie, professeurs, musées, bibliothèques, ressources matérielles pour les laboratoires, élèves même. Ce fait est mis en pleine lumière par l'éminent directeur de l'agriculture, M. Tisserand, dans le rapport que le ministère vient de publier.

Autour de lui semblent graviter dans leur évolution les systèmes d'enseignement agricole. L'école se rapproche de la ville dès que la théorie parvient à un niveau suffisamment élevé. Au loin, en rase campagne, dans la généralité des cas, elle est presque exclusivement consacrée à la pratique. Encore par cette dénomination ne faut-il entendre que la conduite des opérations culturales proprement dites, le maniement des outils, cette technique particulière à chaque industrie qui ne s'acquiert que par l'exercice. La pratique agricole dans son acception la plus élevée, la direction générale de l'entreprise, ne peuvent s'apprendre à l'école.

INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE
Statue de Léonce de Lavergne, ancien professeur.

Digitized by Google

## ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT AGRICOLE EN 1893

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

*Institut national agronomique à Paris :*

22 professeurs,
6 maitres de conférences,
6 chefs de travaux,
16 répétiteurs et préparateurs.

3 *écoles vétérinaires :*

21 professeurs,
18 répétiteurs et chefs de travaux.

ÉCOLES NATIONALES.

3 *écoles nationales d'agriculture, à Grignon* (Seine-et-Oise), *Rennes* (Ille-et-Vilaine), *Montpellier* (Hérault) :

28 professeurs,
21 répétiteurs et préparateurs,
6 chefs de pratique,
6 instructeurs militaires.

1 *école nationale d'agriculture à Versailles :*

12 professeurs,
6 chefs de pratique,
2 instructeurs militaires.

1 *école nationale d'industrie laitière à Mamirolle* (Doubs) :

4 professeurs,
1 préparateur,
2 chefs de pratique.

1 *école nationale des industries agricoles à Douai* (Nord) :

8 professeurs,
4 répétiteurs,
1 mécanicien chef.

ÉCOLES PRATIQUES.

39 *écoles pratiques de toute nature :*

199 professeurs,
74 chefs de pratique,
35 instructeurs militaires.

ÉCOLES D'APPRENTISSAGE

16 fermes-écoles,
1 bergerie-école,
1 magnanerie-école,
9 fruitières-écoles.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE ANNEXÉ A DES ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL OU UNIVERSITAIRE.

5 chaires de chimie agricole dans les facultés des sciences,
90 chaires départementales d'agriculture organisées par l'État,
86 cours d'agriculture organisés dans toutes les écoles normales d'instituteurs,
70 chaires spéciales d'agriculture (arrondissements, etc.),
101 cours d'agriculture, arboriculture, etc., organisés dans les lycées, collèges, écoles primaires supérieures, etc.

*Enseignement agricole obligatoire dans les écoles primaires.*

ÉTABLISSEMENT DE RECHERCHES AGRONOMIQUES.

49 stations et laboratoires agricoles,
1 station d'essais de semences,
1 station d'essais de machines agricoles,
1 station pour l'étude des fermentations,
1 station de pathologie végétale,
1 station de physiologie animale,
7 stations de recherches zoologiques (agriculture, entomologie, etc.).

**Champs d'expériences et de démonstration organisés dans tous les départements.**

*Ce tableau, comme la carte qui suit, sont extraits du rapport sur l'enseignement agricole en France, de M. Tisserand, conseiller d'État, directeur de l'Agriculture, et de celui de M. H. Grosjean, inspecteur général de l'enseignement général agricole.*

Les esprits élevés se sont toujours préoccupés de l'enseignement de l'agriculture ; en fait, il n'existe que depuis peu de temps en France. Ce n'est que la loi de 1848 qui l'a établi. Mais, à cette époque, tels étaient les progrès réalisés dans les sciences sur lesquelles repose l'art agricole, telle était la maturité des projets formés depuis longtemps déjà, que l'on put tracer d'une manière définitive les grandes lignes d'un plan d'ensemble. Puis, l'homme était là qui est toujours nécessaire pour réunir les volontés éparses, pour donner un corps aux idées qui flottent vagues encore dans les esprits. Même, il sut en quelque sorte prévoir l'avenir et devancer son temps. Ce fut le ministre d'agriculture d'alors, Tourret, député de l'Allier. La loi du 3 octobre 1848, qu'il fit adopter par les Chambres, est demeurée la charpente maîtresse de l'édifice. Pour satis-

Digitized by Google

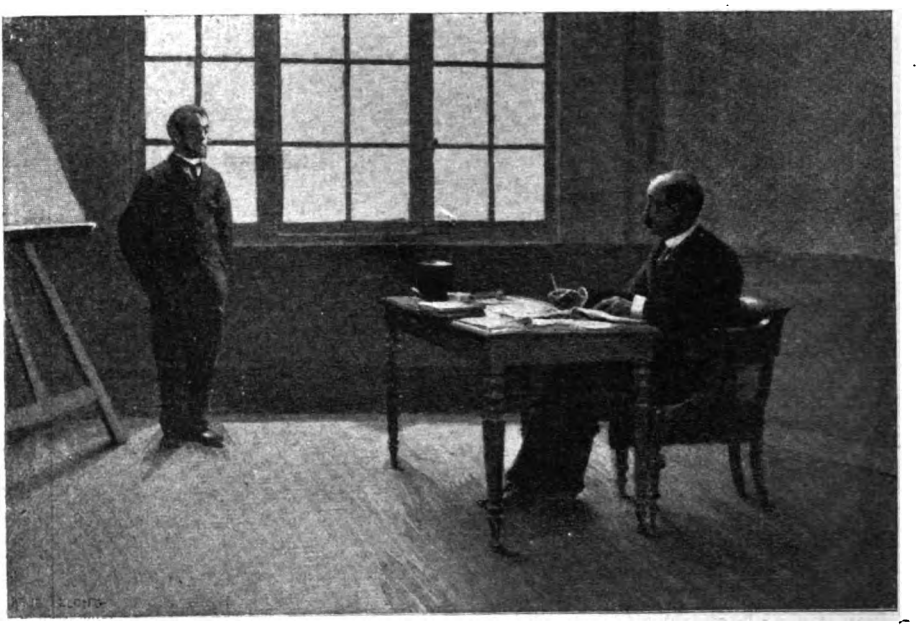
faire à des besoins oubliés ou à des besoins nouveaux, pour marcher avec la science et le progrès, les institutions ont été améliorées, mais en ses grands traits, l'économie primitive de l'œuvre est restée.

La loi de 1848 établissait trois degrés dans l'enseignement agricole. Au sommet, l'*Institut agronomique*, l'*École supérieure de l'agriculture*. Il était surtout destiné à former des professeurs pour les autres établissements, des chimistes pour les divers laboratoires, des administrateurs pour les services publics où les intérêts de l'agriculture sont engagés. Il donnait enfin le haut enseignement à une élite de cultivateurs et de propriétaires fonciers. Établi à proximité de Paris, à Versailles, entouré de vastes cultures, possédant de riches collections de bétail, il cherchait à la fois à donner l'enseignement théorique le plus élevé et celui de la pratique. Ce fut sans doute une faute. Et il est probable qu'elle dut contribuer à la suppression de l'établissement décidée en 1852.

Au second degré venaient les *Écoles régionales d'agriculture*. Elles devaient correspondre aux diverses régions culturales. Elles enseignaient à la fois la théorie et la pratique. Elles s'adressaient à la classe nombreuse des fermiers et des propriétaires. Elles devaient surtout donner l'instruction technique à de futurs cultivateurs.

Enfin dans les *Fermes-écoles*, établissements du troisième degré, les élèves recevaient une instruction essentiellement pratique; ils fournissaient toute la main-d'œuvre exigée par l'exploitation.

Ces trois grandes divisions ont été conservées; mais les institutions ont été singulièrement améliorées. Elles ont évolué avec la science, avec l'art agricole. Le nombre des fermes-écoles est allé sans cesse en diminuant. Ces établissements n'avaient jamais convenu qu'à des situations particulières. Leur



INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE
Une salle d'examen.

Digitized by Google

organisation laissait à l'écart une fraction importante de la population rurale, trop pauvre pour envoyer ses enfants à l'École régionale, mais désireuse de leur donner une instruction élémentaire plus relevée que celle de la plupart des fermes-écoles. Puis leur fonctionnement même présentait un inconvénient grave. Il dépendait trop étroitement du directeur. Celui-ci était engagé entre son devoir, qui lui commandait d'instruire les élèves, et son intérêt qui lui conseillait de tirer tout le parti possible d'une main-d'œuvre gratuite. Et bien souvent, cette position était trop difficile. On n'a maintenu que les fermes-écoles qui rendaient réellement des services et l'on a veillé à ce qu'elles fussent bien dirigées.

Partout, ailleurs on les a remplacées par les *Écoles pratiques d'agriculture,* dont M. Tisserand a été le promoteur. Ces écoles sont précisément destinées aux 3,318,500 petits cultivateurs, ou à peu près, que la loi de 1848 avait laissés à l'écart. Intermédiaire entre l'École nationale et la Ferme-école, l'École pratique est à l'enseignement agricole ce que l'École primaire supérieure est à l'enseignement universitaire. Elle donne à ses élèves une instruction pratique complète et une instruction scientifique suffisante pour cultiver le sol d'une manière rationnelle.

Pour tenir les cultivateurs au courant des progrès réalisés, pour les mettre en garde contre les ennemis des récoltes, insectes, plantes ou champignons nuisibles, on a créé les *professeurs départementaux et spéciaux d'agriculture.* Ils parcourent les campagnes, allant au-devant du paysan; ils s'efforcent de mettre les meilleures méthodes à sa portée. L'institution récente des *champs de démonstration* leur prête un concours précieux; celui du fait tangible, de l'enseignement par les yeux. Ces champs montrent au cultivateur l'effet reconnu certain des engrais, les mérites avérés d'une nouvelle variété de plante, les avantages d'un nouveau procédé de culture. Ils ne sont pas destinés aux recherches. C'est là le rôle des *champs et des étables d'expériences annexés* aux stations agronomiques. Les *stations agronomiques* s'efforcent, en effet, d'étudier la nutrition des plantes et des animaux, la fertilité des sols, et généralement les applications à l'agriculture des sciences chimique et biologique. Les *laboratoires agricoles* jouent un rôle plus modeste, mais bien utile aussi. Ils renseignent les cultivateurs sur les engrais et les semences que leur livre le commerce, ils les protègent contre la fraude. Il y a encore des *laboratoires spéciaux* où l'on étudie les maladies des plantes et leurs remèdes, les insectes nuisibles aux récoltes et les moyens de se défendre contre leurs ravages. Un *laboratoire de mécanique,* établi à Paris, contrôle les machines agricoles au point de vue du rendement et de la construction.

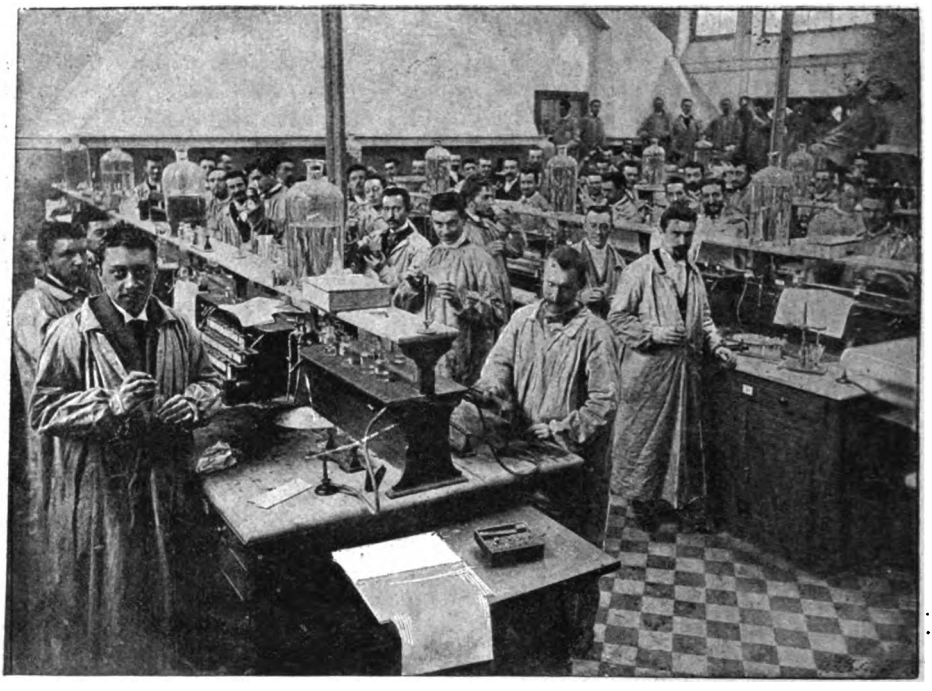
Notre enseignement agricole comprend ces diverses écoles, ces laboratoires, ces professeurs. Les unes et les autres remplissent les cadres que le législateur de 1848 avait tracés. La loi du 3 octobre est restée l'axe central du système. De haut en bas partent des dérivations qui vont servir les différents intérêts. Souples d'allures, de rouages très simples, les diverses institutions se transforment suivant le milieu où elles évoluent, suivant les besoins qu'elles satisfont. L'art cultural varie avec le sol, le climat, les aptitudes mêmes des habitants d'un pays. L'École doit suivre ce modèle toujours ondoyant, aux mille formes diverses. Elle doit se transformer avec lui, lorsqu'elle passe du nord au midi, de la plaine à la montagne. Et pourtant l'esprit qui l'anime doit rester le même. Il faut que la méthode demeure. Les organes extérieurs seuls, si l'on peut s'exprimer ainsi, peuvent et doivent varier. Et il en va de même pour les autres institutions. Cependant toutes concourent avec harmonie vers le même but. Et l'ensemble forme un corps homogène.

Si la loi de 1848 avait été respectée, l'enseignement agricole, tel que nous le

Digitized by Google

possédons aujourd'hui, fonctionnerait sans doute depuis longtemps. Mais elle était à peine appliquée qu'un coup fatal lui fut porté. Malgré les services que l'Institut agronomique avait rendus, malgré ceux qu'il promettait de rendre, un simple décret le supprima en 1852.

Supprimer l'école supérieure de l'agriculture, c'était décapiter la loi. Son application devenait impossible. Découronné, l'enseignement agricole devait végéter. Les écoles régionales prospérèrent. Elles restaient seules pour satisfaire à de nombreux besoins, pour répondre à toutes les espérances qu'on avait fait naître. L'École de Grignon atteignit rapidement une grande réputation; soutenue par des professeurs éminents, elle devait former une élite d'agriculteurs et d'agronomes. Mais l'œuvre d'ensemble rêvée par le législateur avorta. Il fallut renoncer à ce réseau d'écoles, de professeurs, d'institutions diverses, qui devait enlacer toutes les parties du territoire pour y porter le progrès. Et cette situation fâcheuse devait durer un peu plus de vingt ans. On n'y remédia qu'après 1872. Mais alors commença une période féconde qui se poursuit encore. De 1876 à 1879, M. Tisserand réorganisa l'Institut agronomique. Appelé en 1879 au ministère, comme directeur de l'agriculture, il devait présider au développement des institutions qui ont amené notre enseignement agricole jusqu'au remarquable degré de développement qu'il a atteint.



INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE
Laboratoire de chimie des élèves pendant les manipulations.

## III

L'Institut agronomique, École supérieure de l'agriculture, a pour but de former :

1° Des agriculteurs et des propriétaires instruits;

Digitized by Google

2° Des professeurs spéciaux pour les divers cadres de l'enseignement agricole;

3° Des administrateurs pour les divers services publics où les intérêts de l'agriculture sont engagés (inspection de l'agriculture, phylloxera);

4° Des agents pour l'administration des forêts et celle des haras;

5° Des directeurs de stations agronomiques;

6° Des chimistes, des ingénieurs, ou des directeurs pour les industries agricoles (sucreries, distilleries, fabriques d'engrais, de machines agricoles, etc.);

7° Des ingénieurs agricoles (drainages, irrigations, construction de machines).

Il est établi à Paris, 16, rue Claude-Bernard.

Sauf pendant les vacances qui durent trois mois, sauf pour la détermination des plantes, l'appréciation des animaux, l'enseignement de l'Institut agronomique est exclusivement théorique. C'est l'application des principes que nous avons exprimés plus haut sur la séparation de la théorie et de la pratique dans les écoles supérieures.

La ferme de la Faisanderie, située à Joinville-le-Pont, adjointe à l'Institut, est uniquement destinée à des collections de plantes, à des champs de démonstration et aux recherches des professeurs. Quant à la pratique agricole, les élèves l'acquièrent dans de bonnes fermes exploitées par des particuliers. Ils y séjournent d'abord pendant les vacances qui durent trois mois, puis après leur sortie de l'école.

L'École reçut d'abord l'hospitalité du Conservatoire des arts et métiers. Elle ouvrit ses portes au mois de novembre 1876, sous la direction de M. Tisserand, son principal réorganisateur. Il était entouré d'un corps de professeurs composé de Boussingault, Péligot, Tresca, Becquerel, Delesse, Léonce de Lavergne, Moll, MM. Aimé Girard, Duclaux, Müntz, Regnard, Risler, Sanson, Schlœsing.

Dès ses premières années d'existence, l'Institut agronomique affirma son utilité. Un nombre relativement grand d'élèves vinrent frapper à ses portes. Les professeurs orientèrent leurs recherches sur l'agriculture; ils ne tardèrent pas à publier d'importants travaux.

En 1879, M. Tisserand fut appelé à la direction de l'agriculture au ministère. M. Risler lui succéda. Agronome éminent, cultivateur habile, M. Risler n'a cessé de prodiguer à l'école toutes les forces de sa science et de son dévouement.

Avec l'active sollicitude de son prédécesseur, il a été assez heureux pour l'amener à son degré de prospérité actuelle. Son personnel enseignant a produit de remarquables travaux; ses leçons s'adressent à près de 200 élèves et auditeurs.

L'école est installée dans des locaux confortables. Enfin, presque tous ses anciens élèves occupent des positions honorables, soit comme agriculteurs, soit comme chimistes ou fonctionnaires du ministère de l'agriculture.

La statistique suivante indique les situations occupées par les 579 anciens élèves diplômés; elle prouve que l'Institut agronomique marche bien vers le but que ses organisateurs ont visé :

Agriculteurs, 264 (anciens élèves munis de diplômes d'ingénieur agronome); — Enseignement agricole, 131; — Laboratoires et stations agronomiques, 58; — Forêts, 65; — Haras, 5; — Industries agricoles, 26; — Administrations, 13; — Missions, 17.

Cette statistique montre aussi quels sont les débouchés de l'École. Les cadres aujourd'hui nombreux de l'enseignement agricole, les laboratoires, l'administration attirent un grand nombre d'anciens élèves. Les places s'obtiennent au concours. Le diplôme d'ingénieur-agronome, délivré aux élèves qui ont satisfait à une longue suite d'examens, ne donne pas de droit définitif à un poste; mais il garantit un travail soutenu, des connaissances étendues, une méthode

Digitized by Google

scientifique rigoureuse ; ce sont là ses avantages les plus précieux. Il assure d'ailleurs ses possesseurs à un certain nombre de points dans les concours.

C'est le décret du 9 janvier 1888 qui a décidé qu'à l'avenir les élèves de l'École forestière se recruteraient parmi les élèves diplômés de l'Institut, suivant le mode adopté à l'École polytechnique pour le recrutement de ses diverses écoles d'application. L'Institut agronomique a fourni 6 promotions à l'école de Nancy.

Le décret du 20 juillet 1892 a décidé une réforme analogue en ce qui concerne l'École nationale des haras.

Les jeunes gens ne sont admis à l'Institut qu'après un concours qui porte sur les matières scientifiques du programme du baccalauréat ès sciences et en outre sur l'histoire naturelle, la langue française, l'allemand ou l'anglais. Pour être admis à concourir, il faut être âgé de dix-sept ans au moins.

L'école reçoit sans examen d'admission des auditeurs libres. Ils peuvent suivre tous les cours, mais ils ne peuvent participer aux exercices ni aux travaux de laboratoire. Cette catégorie d'auditeurs devient de plus en plus nombreuse, elle est grossie en hiver par des propriétaires en résidence momentanée à Paris.

Le régime de l'École est l'externat.

Le prix de la pension est de 500 francs par an.

L'État et les départements ont fondé un certain nombre de bourses.

Les auditeurs libres ne payent que 50 francs.

La durée des études est de deux ans, séparés par trois mois de vacances ; les élèves doivent passer au moins deux mois de ces vacances dans une exploitation rurale et rapporter des travaux qui sont corrigés et notés.

L'un des caractères de l'enseignement supérieur réside dans sa division, chacune de ses parties constituant une chaire confiée à un spécialiste. Il se retrouve à l'Institut agronomique.

Le personnel enseignant comprend

INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE
Buste de M. Teisserenc de Bort
ancien Ministre de l'agriculture et du commerce
sous le ministère duquel fut reconstitué l'Institut (1876).

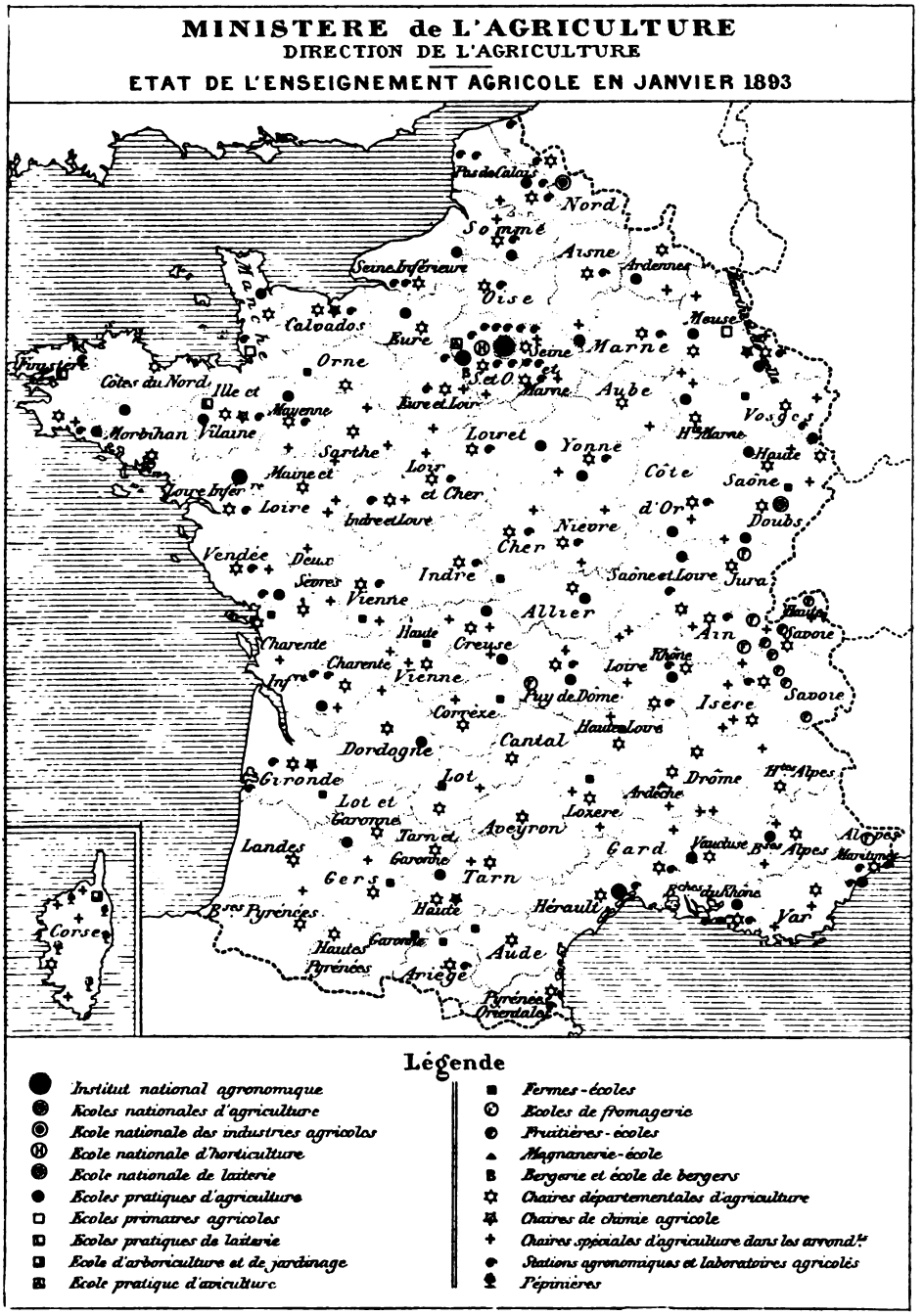
22 professeurs, 6 maîtres de conférences, 6 chefs de travaux et 16 répétiteurs.

La première année d'études est surtout consacrée aux sciences sur lesquelles repose l'agriculture.

La deuxième année est plus particulièrement réservée aux applications.

Détaillons maintenant la vie des élèves, des « Agros », comme on les appelle dans

Digitized by Google




le monde des écoles. Ils arrivent à l'Institut de 8 heures 1/4 à 8 heures 25 chaque matin. Entrons avec eux et suivons-les pas à pas. Après avoir signé les registres de présence, ils se rendent aux amphithéâtres pour suivre le 1er cours

Digitized by Google

jusqu'à 10 heures. De 10 heures à 11 heures 1/2, déjeuner au dehors. De 11 heures 1/2 à 1 heure, second cours. De 1 heure à 4 heures, travaux pratiques, soit dans les salles de dessin, soit dans les laboratoires. Le dessin consiste en exercices variés de topographie, en projets de constructions rurales, d'irrigation, de drainage et de desséchement, en reproduction de machines agricoles. Les travaux de laboratoire sont organisés de la manière suivante. Pendant le 1er semestre, les élèves de 1re année travaillent dans les laboratoires de botanique, ceux de 2me année travaillent dans les laboratoires de chimie. C'est l'inverse pendant le 2me semestre. Au laboratoire de botanique, sous la direction de MM. Prillieux, professeur, et Delacroix, chef des travaux, les élèves sont exercés à l'anatomie végétale, à la détermination des plantes, à l'examen de leurs maladies. Au laboratoire de chimie, sous la direction de M. Müntz, assisté de MM. Girard, professeur; Coudon, chef adjoint des travaux chimiques; Rousseaux, préparateur, ils sont exercés aux manipulations classiques, puis à l'analyse des terres, des engrais, des plantes et des divers produits de l'agriculture. Indépendamment de ces travaux, les élèves sont astreints à des exercices d'arpentage, de nivellement, de minéralogie et de géologie, de zoologie. Le jeudi est consacré à des visites de fermes et d'usines agricoles. En théorie, l'après-midi du mercredi est libre. Mais la plupart du temps, c'est jour d'examen ou de visite à la ferme de Joinville pour suivre les progrès de la végétation et l'effet des engrais sur les champs d'expériences. Les examens, ce sont les seuls points noirs de l'horizon! Ce sont eux qui poursuivent impitoyablement l' « agro » du commencement de l'année à la fin. Mais ce sont eux aussi qui le conduisent en quelque sorte par la main, sans le surmener, jusqu'à la somme de connaissances, relativement considérable, que sanctionne le diplôme d'ingénieur agronome. Il y a deux catégories d'examens : *les examens particuliers* et les *examens généraux*. Les premiers portent sur des tranches successives de dix leçons environ de chacun des cours. Ce sont les répétiteurs qui en sont chargés. Les examens généraux, qui sont subis devant les professeurs, portent sur le cours tout entier. Indépendamment de ces examens, il y a des épreuves pratiques sur les différents travaux de laboratoire. D'une manière générale, tous les examens, tous les travaux sont notés. Les notes sont affichées. Les classements de fin d'année et de sortie résultent de la combinaison des diverses notes multipliées par des coefficients appropriés. Nous avons dit que les élèves passent deux mois de leurs vacances dans une ferme. Ils rapportent des mémoires, un journal de vacances, des herbiers, des collections d'insectes et de terres. Les notes qui sont accordées à ces travaux de vacances jouent un rôle important dans le classement de sortie.

Les élèves qui ont obtenu une note moyenne suffisante reçoivent le diplôme d'*ingénieur agronome*. Les deux élèves classés les premiers peuvent obtenir une mission d'études de trois ans en France ou à l'étranger. Dix ou douze élèves, déterminés par le classement, peuvent aller à l'École forestière; trois sont admis, dans les mêmes conditions, à l'École des haras. Neuf élèves sont désignés pour recevoir une allocation mensuelle qui les aide à accomplir une troisième année d'études dans les laboratoires de l'École.

Le diplôme donne accès aux concours pour l'admission dans les carrières diplomatique et consulaire. Ses possesseurs sont admis dans la section administrative de l'École coloniale.

Enfin, les élèves de l'Institut agronomique, diplômés, classés parmi les soixante premiers élèves français de la liste de sortie et qui ont obtenu au moins 70 pour 100 du nombre total des points que l'on peut obtenir, ne sont astreints en temps de paix qu'à une année de service militaire.

GEORGES WERY.

Digitized by Google

# COINS DE VENISE

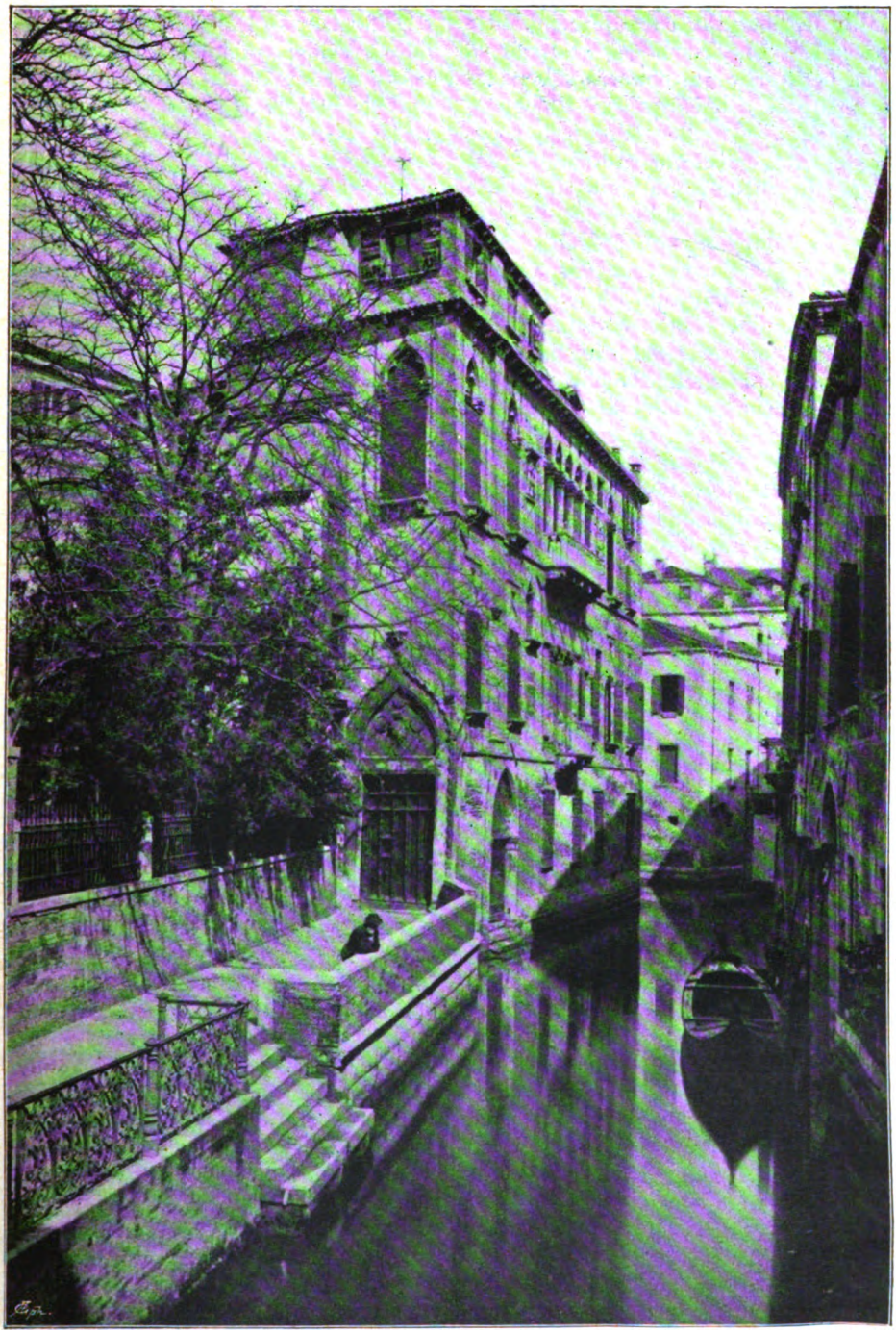
Je ne veux vous parler ni de Saint-Marc, ni du Campanile, ni du palais des Doges, ni de la Piazzetta, ni de la tour où les deux Jacquemarts frappent les heures sur une cloche, ni même du pont des Soupirs, du Rialto et du Grand Canal. Il est une autre Venise que celle qu'indiquent les *guides* de voyage ou que prônent les *ciceroni* à vingt francs par jour. Et cette Venise-là, qui vaut bien l'autre, il faut être seul pour la voir, pour la connaître et pour l'aimer. Alors, on s'y acoquine, et quand, par la suite, le souvenir rêveur se reporte vers la magie de

Les gravures de cet article sont des reproductions réduites d'un magnifique album
CALLI E CANALI
publié par F. Ongania, de Venise, d'après nature.

Digitized by Google

COUR DANS UN QUARTIER PAUVRE

Digitized by Google



PALAIS SUR LES BORDS DU CANAL SAN MARINA



Digitized by Google

l'Adriatique, baignée de soleil, vers le décor féerique de cette place, bordée de palais, que Napoléon nommait la plus belle salle du monde, ou vers les promenades délicieuses sur la lagune, au scintillement des étoiles qui paraissent, à Venise, plus grandes et plus vives qu'ailleurs, un coin de douce mélancolie, de charme berçant, de *far-niente* voluptueux vous apparaît comme un repos, à l'évocation des canaux étroits et des ruelles qui les bordent par places, le tout s'entre-croisant, s'emmêlant et s'enchevêtrant avec un grand silence et une grande ombre planant sur l'eau claire qui floufloute aux pieux, aux *pali,* peints aux couleurs des riverains.

Maisons tristes et pauvres églises, perdues au milieu de bâtiments gris entassés les uns sur les autres, diront les chagrins. Possible, mais que cette pauvreté a de poésie! Seulement, — il faut bien le dire, — ce n'est pas par ces canaux déshérités qu'il faut faire son entrée à Venise, surtout lorsqu'on y vient pour la première fois. L'arrivée par le *Ponte sulla laguna,* qui relie la reine de l'Adriatique à la terre ferme, est déjà suffisamment navrante pour qu'on n'y joigne pas l'impression des quartiers sans mouvement.

C'est pourtant ce que j'essayai, la deuxième ou la troisième fois que je fus à Venise. Au lieu de me jeter tout droit dans le Grand Canal, qui n'est séparé de la gare que par un trottoir de quelques mètres, je m'enfonçai dans une ruelle, puis dans une autre, puis dans une troisième, au bout de laquelle je me heurtai à la porte d'un palais qui tombait tout à pic dans l'eau. Je revins sur mes pas, pris à gauche, puis à droite, me retrouvai dans les mêmes ruelles, et finalement entrai dans une maison, pour demander mon chemin.

Pauvre demeure, misérable d'aspect, mais avec grand air cependant, au dehors comme au dedans. Au fond, la cour, baignée de soleil, commune à toute une enfilade de maisons, avec, à l'une d'elles, une avalanche de vigne vierge dégringolant du troisième étage. La verdure à Venise, quel rêve! Il fallait avoir perdu sa route et être entré dans ce réduit de briques effritées pour jouir de ce spectacle.

En sortant de cet Éden, et muni d'indications aussi nombreuses qu'obscures, je ne tardai pas, après de nombreux zigzags, à me retrouver, comme auparavant, devant la porte d'un nouveau palais qui me barrait le chemin. Mais, au moins, cette fois, je m'y reconnus. J'étais sur les bords du canal Santa Marina, qui se jette dans le Grand Canal, proche le théâtre Malibran.

Ah! l'aimable palais. J'avais passé cent fois devant lui sans le remarquer, car il n'a pas d'histoire, écrite du moins, et ne figure pas dans les *guides*. Et maintenant, je l'admirais. Toute souriante m'apparaissait sa porte, et je me figurai ce qu'il devait être, au temps de la Venise épicurienne, qui fut la vraie, la seule Venise.

A l'*étage noble* se tient, dès le matin, le seigneur du lieu, portant la robe de drap noir, fourrée d'hermine, agrafée sous le cou, et laissant voir un col de chemise bien arrangé. Les manches bouffantes sont énormes et semblent une paire d'ailes développées. « Plus la dignité est grande, plus la manche est large », a dit le président de Brosses. Et, le modèle des touristes qui savent voir et conter, d'ajouter : « Elle n'est pas inutile pour mettre la provision de boucherie, avec une salade dans le grand bonnet. » Le fait est qu'il était monumental, ce bonnet, noir aussi, comme l'ordonnaient les lois somptuaires, mais ceint d'un voile d'étoffe précieuse, ou de guirlandes de petites perles de verre, avec quelques médailles ou pierres fines au galon.

Ce patricien reçoit ses amis et cause avec eux, durant d'interminables heures, de sujets futiles le plus souvent, car on sait bien qu'à Venise, à part une ou deux conjurations célèbres, on n'a jamais conspiré que dans les opéras-comi-

Digitized by Google

VUE DU CANAL SAN MARINA

Digitized by Google

CANALE DI SANTA MARIA MATER DOMINI

Digitized by Google

RIO BERNARDO

Digitized by Google

ques. Autour de ces vénérables seigneurs, auxquels des pages ne cessent de verser les vins de Chypre et de Samos, la jeunesse, parée de pourpoints de soie, de satin ou de canevas, avec des boutons d'or, et, aux coutures, des passements et des dentelles, la chevelure, longue et bouclée, descendant sur les épaules, et portant à l'arrière de la tête le gracieux fez rouge ou noir, joue à divers jeux, fait des armes ou récite des vers, en s'accompagnant sur la mandoline. Le moment va venir où les femmes et les filles se joindront à cette aimable compagnie ; mais l'heure de ce gracieux appoint n'a pas encore sonné. La Vénitienne est à sa toilette, et sa toilette dure toute la matinée, sinon toute la journée.

C'est d'abord la teinture des cheveux, quotidienne, et qui demande de longues heures.. La centaurée, la gomme adragante, le savon sec et plusieurs autres produits de l'Orient et des Indes formaient la base du mélange adopté ; puis la patiente se transportait sur la terrasse du palais pour faire sécher au grand soleil sa chevelure détressée. Entourée de ses femmes, et souvent de danseuses, qui vivaient alors dans l'intimité des patriciennes, — c'était l'habitude, — la noble dame s'asseyait au plus vif des rayons de Phébus, vêtue de toile légère, la tête couverte, en guise de chapeau, d'un cercle de paille fine, et se mouillant, par instants, la tête avec une petite éponge attachée au bout d'un fuseau.

L'habillement suivait, long aussi, car le choix des robes et des ornements formait le sujet de savantes méditations. Puis c'était le tour des bijoux, des bagues en turquoises surtout, et des bracelets d'un travail exquis, ainsi que des dentelles et des éventails dont toute patricienne, digne de ce nom, entretenait tout un musée. Les parfums venaient ensuite, précieuses gouttes des sérails orientaux qui, au mérite d'embaumer délicieusement, joignaient le privilège d'entretenir une atmosphère de fraîcheur autour de la femme qui s'en servait.

Alors commençait la tâche ardue de la coiffeuse ; car ce n'était pas une petite affaire que l'édification monumentale de la chevelure d'une élégante Vénitienne. Il y eut un moment, vers 1550, à ce que nous apprennent les chroniques, où les dames portèrent leurs boucles tordues en forme de cornes. C'était, comme on peut le penser, fort laid, mais le voile, le *zondoletto,* comme on le nommait, immuable à travers les fluctuations de la mode, atténuait jusqu'au ridicule de cette coiffure. Il couvrait la tête, se roulait en serpentant autour du col, et venait se nouer à la taille, laissant flotter ses deux bouts par derrière. De l'avis de tous, cet ornement était du plus gracieux effet.

Maintenant la toilette est achevée ; les valets ont corné l'eau pour annoncer le repas ; les musiciens et les acteurs, pour les *entremets,* ont pris leur place ; et la dame du lieu se dispose à se rendre parmi ses invités. Un détail encore ! La chaussure joue un grand rôle dans l'économie de la parure d'une Vénitienne. La dame chausse donc ses *calcagnetti,* montés sur des talons si hauts qu'ils atteignent parfois un demi-mètre, ce qui la fait paraître une géante et la force à s'appuyer sur deux de ses femmes pour marcher.

Et pourtant, il faut qu'elle marche, plus que toute autre, même chez elle, même dans son palais, car l'usage veut, pour ne citer qu'un exemple de ces pérégrinations intimes, que les convives changent de table à chaque service. La chère est délicate. Comme les anciens Romains, les citoyens de la sérénissime république mettaient le monde entier au service de leur gourmandise, et, comme eux également, ils s'égayaient, en savourant des mets exquis, aux bouffonneries des pitres, qui faisaient assaut de grimaces, et aux divertissements plus variés des masques, des danseurs et des musiciens.

Ensuite, on passait au *ridotto,* au *réduit,* banque de jeu, tripot familier, plaisir recherché sur tous. Les besants

Digitized by Google

PONTE DEI BARATTERI

Digitized by Google

d'or couvraient la table incrustée de nacre, venue d'Hanoï tout droit. Les grands seigneurs, tous marchands, jouaient, sur un coup de dés, leurs felouques, contenant et contenu. C'était la *Bourse* de ce temps-là. Et l'on se ruinait de palais à palais, entre le dîner et le souper, avec l'espoir, rarement déçu, de se rattraper aux bougies.

Souvent, on allait en promenade; mais pendant la belle saison seulement, bien définie : — du deuxième lundi de Pâques jusqu'en septembre, passé le premier quartier de la lune. C'était pendant ce temps que se passaient les grandes fêtes, les *corti bandite,* magnifiques réjouissances, durant lesquelles se succédaient, par tout Venise, sous la pompe et l'éclat des tentures, les chants et les danses, les tournois, les festins et les fêtes populaires. Le plus grand plaisir de cette foule brillante était — et la mode s'en est conservée — de se rendre à terre et d'y organiser des cavalcades. On allait manger la *polenta* dans les champs, sur l'herbe, loin des lagunes. Vrais convois de fous, d'écoliers en vacances, de seigneurs en délire. On partait en litière, à cheval, à dos de mulet, à âne. L'un portait le chaudron, un autre la poêle, un troisième le paquet de farine de maïs, et les suivants se partageaient le panier aux vins, le panier à eau et le filet garni de petits oiseaux qui sont l'âme de la plus exquise des bouillies. Sous un arbre on se groupait; on faisait sa cuisine soi-même; le feu flambait joyeusement, et les mauviettes, grillées au parmesan, répandaient une alléchante odeur. Le repas suivait, joyeux et bruyant; puis on dansait jusqu'à l'heure de regagner la ville lacustre, où d'autres délassements attendaient la folle compagnie.

Je pensais à tout cela en regardant cette porte qui me barrait le chemin; et, l'imagination aidant, il me semblait qu'elle s'ouvrait à tout moment pour livrer passage à tout un monde de brocarts d'or et de dentelles. Le soleil mettait un ton chaud à ce vieux palais, et l'eau, à ses pieds, coulait claire et transparente, comme le ruissel au sortir de la source.

Cette eau de Venise, c'est bien le miroir d'une coquette, et Venise est la reine des coquettes. Ses palais et ses églises s'y mirent avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et ses maisons les plus grises s'y reflètent en teintes roses, du plus tendre effet. Oui, l'eau est bien l'âme de Venise, et les ruelles ne sont faites que pour trouver l'eau plus vite.

A l'eau donc!... *Poppe!... Poppe!*

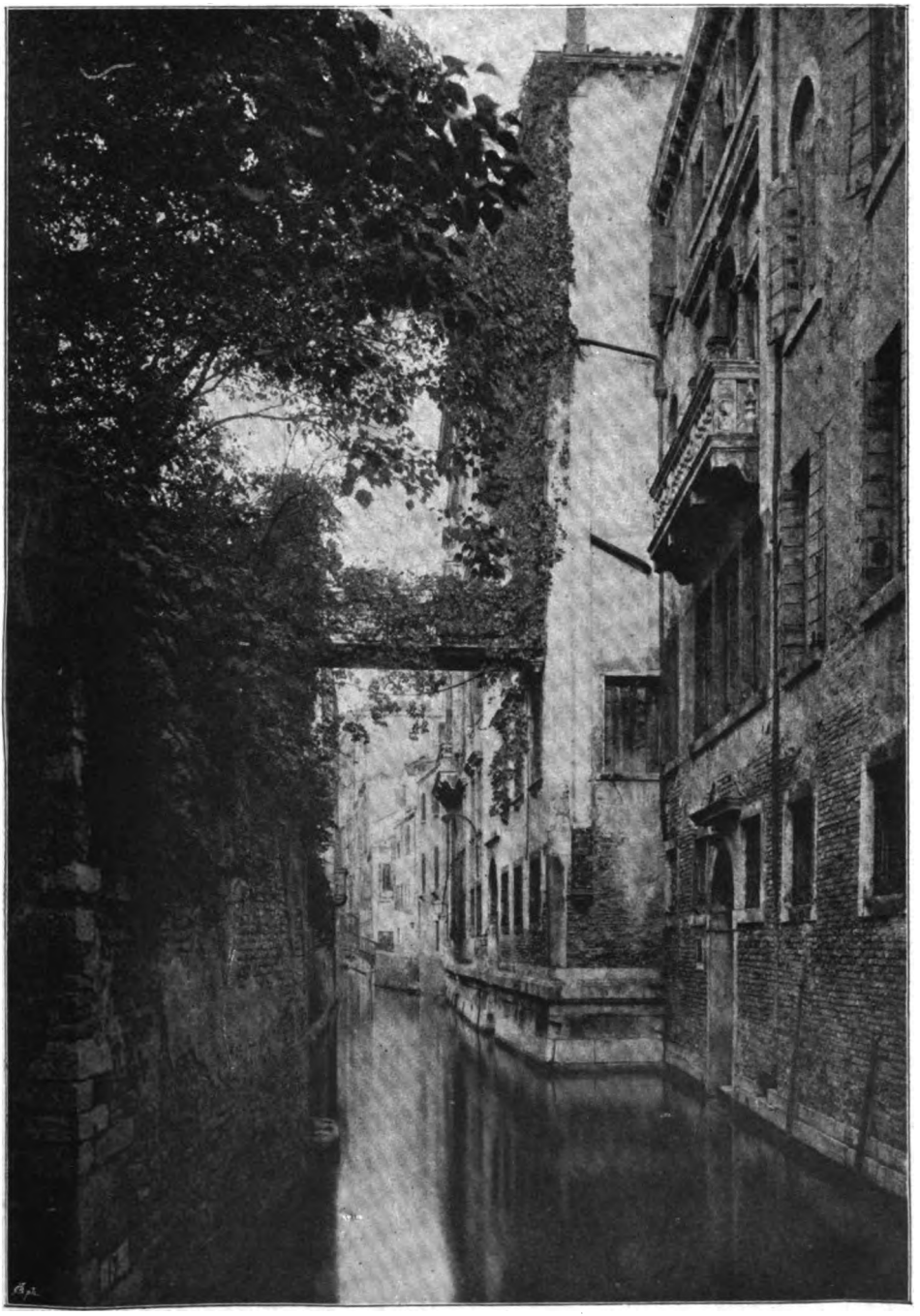
C'est le cri qu'on envoie quand on veut avoir une gondole. Aussitôt, une barquette, que je n'ai pas vue venir, accoste à l'escalier qui descend au canal. C'est bien là l'équipage qu'il me faut, moins décoratif que la gondole à la proue dentelée, mais plus aéré et plus commode pour se diriger à travers les méandres des petits canaux. Un second palais, vrai bijou oriental, succède au premier; puis c'est, à chaque tournant, surprise nouvelle, décor nouveau.

— *Già è!* crie mon batelier, en signe d'avertissement, au moment de passer d'un canal dans un autre. — *Sia premi!* (à droite!) *Sia stali!* (à gauche!) *Sia di lungo!* (va droit!)

Et, avec une dextérité sans pareille, il pare, il vire, et, sans jamais accrocher une barque ni un pieu, il file, en psalmodiant les octaves du Tasse. Cela vaut bien les chanteurs spéciaux, les *pittori e gondolieri,* qu'on engage à prix d'argent, pour sanctifier les nuits étoilées; de même que, décidément, la barquette est mille fois plus agréable que la gondole, chantée par les poètes, « douce », cependant, « comme le berceau, secrète comme la tombe ».

Un canal tout en palais, c'est le *canale di Santa Maria mater Domini.* Il débouche dans le grand canal : c'est une rue aristocratique, une rue mondaine. Il en est de même, en partie tout au moins, du *rio Bernardo.* Au *ponte dei Baratteri,* que, par une coquetterie qui, pour beaucoup, peut sembler une gageure, nous avons — la photographie

Digitized by Google

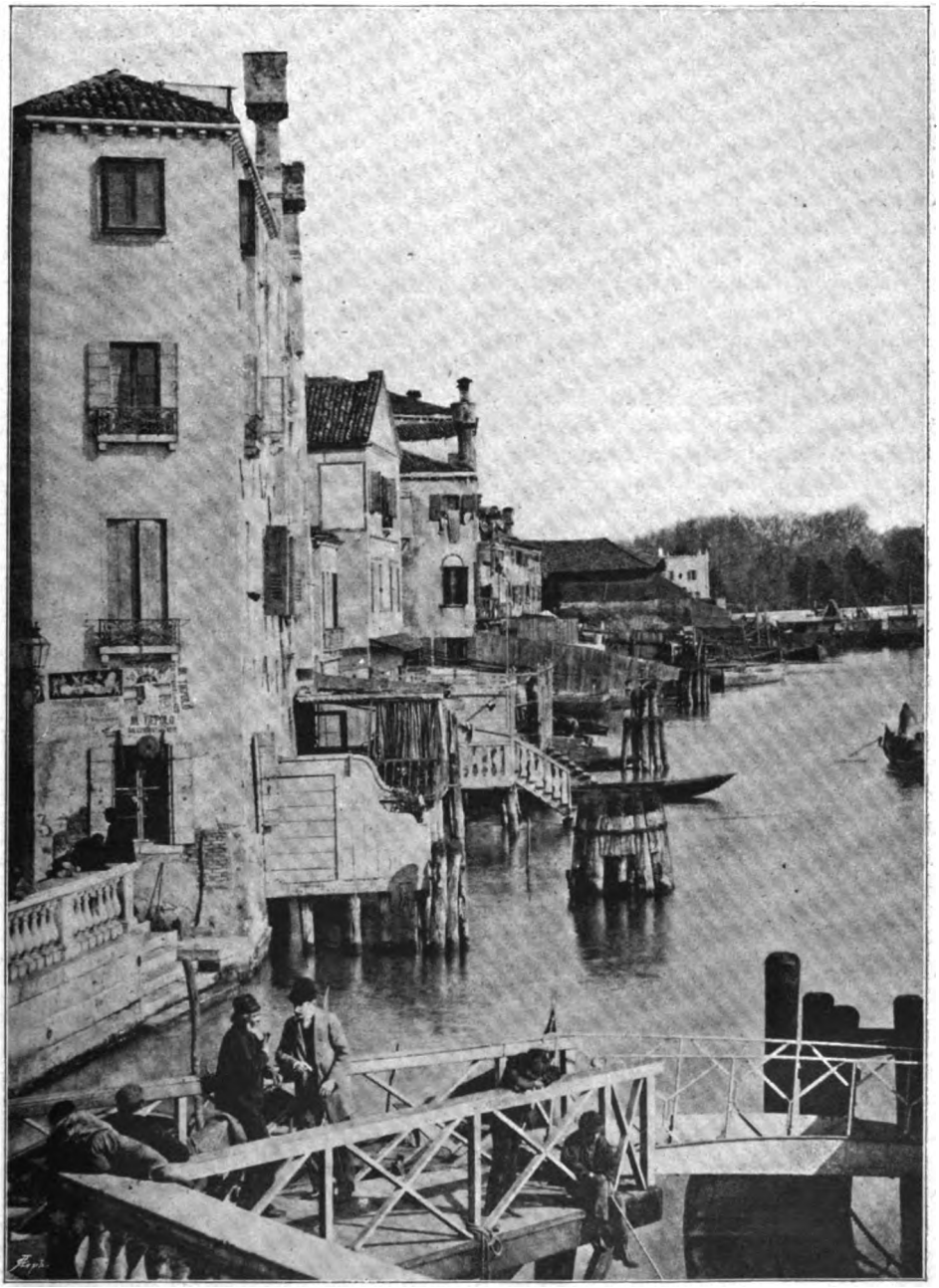


LE PALAIS ALBRIZZI

Digitized by Google

CANAL SAINT-BARNABÉ

Digitized by Google



VUE PRISE DU PONT DELLA VENETA MARINA

Digitized by Google

faisant preuve — représenté par la neige, — la neige à Venise !... c'est toute une orgie de pierres sculptées, de balcons fouillés comme des joyaux, de colonnades en marbres précieux. Merveilleux décor, auquel le pont même donne un attrait de plus. Il semble, malgré la neige, qu'on y va voir passer le doge, dans un jour de solennité, se montrant sous son ombrelle de drap d'or, précédé de pennons de taffetas doré, avec, à ses côtés, des pages soufflant dans des trompes d'argent. Une foule de gentilshommes et de prélats lui font cortège, et le peuple ferme la marche.

Dans d'autres canaux, on passe derrière ces palais somptueux, et le spectacle n'en est pas moins attrayant.

Eh ! que disions-nous donc... qu'il n'y avait pas de verdure à Venise ? Mais c'est une forêt, ou mieux un de ces vieux beaux jardins du faubourg Saint-Germain, que nous avons sous les yeux au palais Albrizzi. Quelle flore ! quelle végétation ! Et il en est ainsi en cent autres endroits de Venise, — pas sur le grand canal, par exemple.

Sur la rive nord de cette voie dorée, *via aurea,* sans rivale, les canaux ont, en approchant de la mer surtout, moins grand air que ceux que nous venons de parcourir, mais ils n'en font pas moins bonne figure. Et puis, on y vit de la vie populaire, qui a ses curiosités et sa couleur bien particulière. Le Vénitien, à quelque rang qu'il appartienne, est tout homme de plaisir ; il ne vit que de plaisirs ; il va, comme on dit, « à la chasse au plaisir ». Le moindre pêcheur, le moindre gondolier en prend sa bonne part. De la desserte patricienne lui tombent de bons morceaux ; et quand le spectacle ne lui est pas offert par les grands, il se le donne à lui-même. Il faut les voir, les joyeux drilles de Venise, jouant au coup de poing sur les ponts sans parapet. Partagés en deux camps, ils se précipitent, à un signal donné, les uns contre les autres, et les horions de pleuvoir, et les échines de plier, et les corps de s'abattre lourdement dans l'eau, pour la plus grande hilarité des assistants.

Le canal Saint-Barnabé débouche dans le grand canal, et brusquement nous avons sous les yeux le tableau magique du palais des doges, de Saint-Marc, du Campanile. Spectacle unique au monde, et auquel nous a délicieusement préparé notre matinée dans la Venise de l'eau claire et des arbres touffus. Nous ne l'oublierons de longtemps, ce spectacle ; mais chaque chose a son moment. Les cloches sonnent ; le canon tonne ; il est midi.

— *Poppe,* hâte-toi, afin que nous arrivions à temps sur la place Saint-Marc pour donner à manger aux pigeons qui déjà volètent de tous côtés, autour de nous.

FRIDOLIN.

Digitized by Google

# LA FOLIE

En un demi-siècle, le nombre des cas de folie a plus que triplé, pour notre pays, et l'on constate tous les jours douloureusement l'équilibre, de plus en plus instable, de la pauvre raison humaine. Les luttes incessantes de l'existence moderne, l'éducation à haute pression, la vie à toute vapeur : voilà les générateurs incriminés du nervosisme contemporain, destiné, sans doute, à s'accroître encore, sous l'action des grands bouleversements politiques et sociaux, sourdement annoncés par de prochains grondements. Les ébranlements émotifs, qui se multiplient sur un terrain tant soit peu préparé par l'hérédité, surexcitent d'abord, puis détraquent bientôt la physiologie des centres nerveux, provoquant, un jour ou l'autre, l'inévitable explosion de la folie.

J'ai parlé de *terrain préparé*. L'hérédité nerveuse, cette sorte de faiblesse irritable du cerveau, que les Anglais nomment « le tempérament lunatique » et les Français « la dégénérescence mentale », constitue assurément la *cause des causes* de l'aliénation, ainsi que l'illustre Morel, le Darwin de la folie, l'a péremptoirement démontré le premier. Quelles sont maintenant les causes créatrices de ce « tempérament » héréditaire? L'anémie cérébrale, transmise aux générations de ce siècle par les saignées de Napoléon et par celles de Broussais; les excès de travail et de plaisir, le surmenage physique et mental, inséparable des difficultés, sans cesse croissantes, de la lutte pour la vie ; enfin et surtout, l'alcoolisme des générateurs, conduisent les enfants à la dégénérescence mentale, ou tout au moins à l'*épuisement nerveux,* père de la folie. Les mêmes causes répercutées produiront, chez le sujet prédisposé, l'explosion définitive des idées délirantes.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que les aliénés se recherchent, inconsciemment, entre eux, pour le mariage : cette bizarre attraction morbide nous explique non seulement la fréquence croissante des dégénérés mentaux, mais encore un certain nombre de prétendues transmissions de la folie. Jadis, les fous sortaient peu des asiles : les germes de leur mal s'y éteignaient avec eux. Aujourd'hui, la folie étant mieux soignée, les malades sont libérés aussitôt que survient chez eux une période de lucidité un peu prolongée : rentrés dans le monde, ils se marient et font souche d'aliénés ou de candidats à l'aliénation.

Le plus souvent, les influences héréditaires ne s'opèrent, pourtant, que par transitions insensibles, par une sorte de déchéance progressive. Ainsi, la dynastie des Césars est graduellement entraînée vers la folie et la mort : on peut suivre les progrès de la dégénérescence depuis Auguste jusqu'à Héliogabale, en passant par Caligula et par Néron...

La contagion de la folie n'existe guère que chez ceux qui présentent une tare héréditaire commune, ou tout au moins une *réceptivité* nerveuse particulière. Le sexe féminin, les âges extrêmes de la vie, l'irritabilité mentale, l'épuisement physique : telles en sont les causes provocatrices. Naturellement, ce sont les délires les plus apparents, les plus agités, qui impressionnent surtout vivement les personnes en relations intimes avec l'aliéné. La contagion entre conjoints est, pour cette raison, assez fréquente, surtout lorsque le conjoint aliéné exerce à l'état normal un ascendant habituel sur la personne exposée. (Pronier.) La contagion nerveuse ou *par imitation* est, d'ailleurs, un fait physiologiquement assez démontré, puisqu'elle est possible même de l'homme aux animaux. C'est ainsi que Féré a rapporté dernièrement l'observation d'un chien griffon, devenu agoraphobe, au contact d'une dame affligée de cette maladie, dont je dirai tout à l'heure deux mots. Le chien gué-

Digitized by Google

rissait, d'ailleurs, parfaitement par la séparation temporaire de sa maîtresse.

Voici ce qui se passe le plus ordinairement, dans la folie contagieuse : l'individu contaminé commence d'abord par croire au délire ; finalement, il se l'approprie ensuite. Si le sujet passif est assez promptement soustrait aux influences nocives, la folie transmise est, d'ordinaire, alors, susceptible de guérison.

Quels sont maintenant les caractères auxquels peut se reconnaître un dégénéré mental? D'habitude, la raison semble normale, mais la sensibilité délire. Êtres inégaux, mal équilibrés, essentiellement *instinctifs,* les dégénérés peuvent jouir parfois des facultés les plus brillantes ; mais ils sont dépourvus de pondération morale. Ils sont indisciplinés, violents, menteurs, pervers, irrésolus. De bonne heure, ils passent pour des *originaux,* des *excentriques,* à cheval sur les frontières de la folie. Ils invectivent et persécutent leur entourage : obsédés, impulsifs, anxieux, ils semblent en proie à un « prurit cérébral » continu. Affligés de tics et de manies diverses, d'aberrations et de tentations irrésistibles, ce sont automates inharmoniques, véritables jouets de leurs nerfs...

Chez ces prédisposés, le délire éclate sous l'action confirmatrice d'une émotion vive, d'une fausse sensation, menant à la délusion et à l'idée fixe. L'alcool, surtout, réveille d'une façon terrible la folie endormie dans le coin de ces cerveaux, marqués d'avance par le stigmate ancestral. Les plus légers excès donnent, alors, naissance à des troubles maniaques avec hallucinations. Or, les dégénérés sont très portés et très sensibles à l'usage des spiritueux : ce sont, au premier chef, des *alcoolisables.* Tristes, bizarres, personnels, insomniaques, ces surnuméraires de l'aliénation mènent habituellement une existence accidentée de commotions morales (angoisse, travail exagéré ou désœuvrement, pertes d'argent, peines d'amour, chagrins domestiques), jusqu'au jour où, perdant la mesure et la lucidité de leurs actes, ils sombrent définitivement dans la folie confirmée. Les descendants d'alcooliques sont surtout prédisposés aux troubles psychiques irrémédiables : leur cerveau ne présente qu'une résistance insignifiante au délire, à la folie, au successif naufrage de toutes idées saines.

Autrefois, on n'admettait guère la folie avec conscience. Mais, aujourd'hui, on a été forcé de reconnaître qu'il est certaines formes d'aliénation dans lesquelles les malades ont parfaitement conscience de l'anomalie des phénomènes qu'ils éprouvent, mais sans pouvoir parvenir à s'en débarrasser. L'*obsession* est le type de ce délire émotif et conscient, de ce vertige mental, caractérisé par des impulsions incoercibles. Comme exemples d'obsessions communs, citons : la recherche obstinée des mots, des airs de musique, des physionomies ; la peur des couteaux, des épingles, des raies de plancher ou de pavage ; le besoin de répéter certains mots, certaines phrases ; la folie du doute, avec délire du toucher... L'esprit est assailli par les *pourquoi* et les *comment ;* l'idée de l'infini, la manie des mots obscènes, les impulsions au vol, au suicide, à l'homicide, sont encore des exemples communs d'obsessions intellectuelles.

Héréditaires, périodiques et rémittentes, les obsessions s'accompagnent d'angoisse et de lutte intérieure. Timorés et inquiets, compteurs, émotifs, jaloux, migrateurs, déraisonnables, demi-fous : voilà les obsédés. Vous en connaissez, à coup sûr, de ces êtres bizarres, qui marchent soigneusement entre les raies du plancher, font le vœu de toucher les boutons de porte ou les poteaux à gaz ; retournent à leurs serrures pour s'assurer qu'elles sont bien fermées, etc., etc. C'est là la forme rudimentaire de l'obsession, le *scrupule.* On le voit se manifester dès la première jeunesse : timides et susceptibles, égoïstes et orgueilleux, des jeunes gens offrent tendances marquées aux rêves romanesques, aux excentricités. Leurs idées fuient confusément, tumultueusement, jusqu'au jour

Digitized by Google

où l'obsession s'impose, irrésistible, à leur esprit désarmé. Un certain nombre arrive à se suicider *par raisonnement,* choisissant, pensent-ils, le seul traitement logique et radical pour se débarrasser de leurs tortures.

Sous l'action des obsessions répétées, le système nerveux ne tarde guère à s'épuiser : son équilibre harmonique, déjà compromis, se rompt et devient singulièrement instable. Apathique et sans volonté, le dégénéré résiste peu à ses impulsions angoissantes, sortes de convulsions de la volonté. S'il s'agit d'homicide, l'interrogatoire de l'inculpé ayant succombé à son obsession note constamment l'état absolument remarquable de satisfaction et de bien-être ayant succédé à l'exécution de l'acte. S'il s'agit de suicide, l'angoisse de l'accomplir ne laisse au malheureux obsédé aucun répit, aucun soulagement, avant la perpétration de l'attentat, fréquemment inévitable malgré les plus minutieuses précautions.

L'*agoraphobie* (peur de la place publique) est une variété curieuse et fréquente d'obsession angoissante. Elle consiste en un sentiment d'émotion vive et d'épouvante réelle, à l'aspect d'un espace de quelque étendue à traverser. En présence d'une vaste place publique, de la vue du ciel, de l'eau, d'un espace vide quelconque, l'agoraphobe se trouve en proie à une frayeur consciente, aussi anxieuse que s'il se trouvait en présence d'un gouffre béant. Cette variété de vertige est l'apanage des surmenés de l'intelligence : j'ai eu souvent occasion de soigner l'agoraphobie dans les carrières libérales, chez des névrosés héréditaires. Un certain nombre de médecins rapportent à l'estomac ce malaise locomoteur : c'est là une erreur préjudiciable, le *vertigo à stomacho læso* ne relevant nullement d'un traitement similaire.

L'horreur de la solitude, de l'obscurité, des espaces clos, des chemins de fer; la terreur du sang, des insectes, des reptiles, la peur des orages, de certaines étoffes, du verre, des métaux; la crainte des contacts, des allumettes, des microbes, des poisons ; la peur d'être enterré vivant, de ne pouvoir marcher, et bien d'autres *phobies* (je vous fais grâce des mots grecs qui les désignent) figurent encore parmi ces obsessions, patrimoine peu enviable des neurasthéniques. Je prends la liberté de renvoyer à mon livre, *Misères nerveuses,* le lecteur soucieux de plus amples détails. On conçoit que ces attentes d'événements désagréables entretiennent, à un haut degré, chez les nerveux, les tendances au pessimisme et à la mélancolie.

La tristesse morbide est, de nos jours la maladie organique dominante de l'esprit. Caractérisée par un délire expressif, avec idées persistantes de sombre découragement et de méfiance universelle, la *mélancolie* st aussi vieille que la pensée humaine. Toutefois, le « mal à la vie » est une des caractéristique du siècle présent :

Siècle d'âpreté juive et d'ennui protestant,

comme le dit Paul Verlaine, le poète de la mélancolie, déclarant ailleurs que

... en ces temps léthargiques,
Sans gaîté comme sans remords,
Le seul rire encore logique
Est celui des têtes de morts !

Les révolutions politiques et les *krachs* sociaux, le cosmopolitisme, le naufrage de l'idéal, le crépuscule des dieux, l'abus d'une instruction banale universelle, le prolétariat cultivé, telles sont les causes les plus palpables du *tædium vitæ,* qui envahit les vieilles races.

La mélancolie déprime la personnalité, trouble et ralentit la nutrition, consomme la perte de l'activité cérébrale et l'inertie absolue du *moi.* L'être humain, amoindri, ravalé, ne tarde pas à présenter un état délirant qui, tantôt revêt une forme anxieuse et agitée, tantôt nous apparaît comme inerte et stupide. Les idées ont une couleur uniformément pénible : les choses extérieures ne sont aperçues qu'à travers un voile de crêpe. (Legrain.) Damné de l'enfer terrestre, insensible à toute joie, le mélancolique moissonne les peines, pour en former sa vie doulou-

Digitized by Google

reuse. (Reignier.) Il s'accuse de tous les maux présents, passés et à venir : il se déclare indigne, coupable de tous les crimes, déshonoré, ruiné. On le mène à la guillotine, aux flammes de l'enfer; on le met au cercueil. Angoissé dans son délire stéréotypé, cristallisé dans ses remords imaginaires et ses idées de suicide ou d'homicide, il refuse les raisonnements les mieux combinés, comme les aliments les plus appétissants. Méfions-nous, toutefois, de l'apparente tranquillité des mélancoliques : ils réclament une surveillance continue et vigilante, car ils ont des moments d'excitation très dangereux.

Les *hallucinés* ou visionnaires, théomanes, fous religieux, sont des irresponsables, fréquemment atteints d'impulsions au suicide, aux mutilations, aux incendies, à l'homicide. Les démonomanes, qui se considèrent comme irrémédiablement damnés, sont beaucoup moins nombreux que les mystiques et les fanatiques, qui torturent et brûlent leurs pères au nom d'un Dieu de paix (Ségur). C'est le fanatisme qui commande les sacrifices d'Isaac et d'Iphigénie : c'est lui qui préside aux atrocités de Torquemada, de Behanzin, de l'Inde moderne. Il ordonne des massacres, la prière à la bouche. Il s'appelle saint Louis, Innocent III, Simon de Montfort. C'est lui qui perpètre la conversion des Albigeois et des Cévenols, la persécution des Hussites, et toutes les grandes et petites Saint-Barthélemy, ces éternelles hontes de l'humanité...

Il est d'autres genres d'hallucinations beaucoup moins sombres. Ainsi, cette forme bizarre, décrite par Féré, l'hallucination *autoscopique*. L'individu voit soudainement apparaître sa propre image comme dans un miroir : Gœthe (*Mémoires*) et Musset (*les Nuits*) semblent avoir éprouvé ce genre d'hallucination, que certaines légendes érigent, non sans raison peut-être, en signe précurseur de la mort.

Le genre de folie qui, de beaucoup, cause le plus d'attentats contre les personnes, c'est le *délire des persécutions*, redoutable au plus haut point, à cause de son incurabilité notoire et de sa dissimulation habituelle. Le persécuté subit parfois passivement toutes les persécutions auxquelles il se juge en butte ; mais, le plus souvent, il devient à son tour persécuteur, précisément pour se venger de ses ennemis imaginaires. Il existe de curieuses variétés de ces aliénés raisonnants : les processifs, les amoureux, les familiaux (ceux qui attribuent leur naissance à un personnage illustre). L'orgueil et l'arrogance, l'hypertrophie du moi (Ball), la manie épistolaire, l'absence de jugement et de sens moral, trahissent la nature obsédante du délire de ces malheureux, délire émaillé fréquemment de néologismes incohérents et de l'apparition du mot *on*, pour désigner les modes de persécutions subies... Les idées empruntent toujours leur couleur à l'éducation du malade ou au milieu social dans lequel il s'agite. C'est ainsi qu'au moyen âge, la sorcellerie et la possession diabolique ; au siècle dernier, le magnétisme, le mesmérisme ; à notre époque, l'électricité, les microbes, le téléphone, impriment aux délires une allure spéciale. Certains délires mystiques, ambitieux, ressortissent aux idées de persécution. Il en est de même de la *folie jalouse*, fréquente chez les fils uniques, chez les enfants gâtés, habitués à voir obéis leurs moindres caprices. Les *négateurs*, qui présentent la manie d'opposition avec refus d'aliments et idées d'empoisonnement, propension au suicide, etc., sont souvent aussi des persécutés.

Je ne puis même énumérer, dans cette courte esquisse, toutes les variétés de vésanies : je ne ferai que mentionner ici le délire des grandeurs, lié ou non à la paralysie générale ; les troubles multiformes, d'origine hystérique ou épileptique ; la zoophilie ; les perversions sexuelles ; la démence sénile ; les délires toxiques dus à l'alcool ou à la morphine, etc. Une curieuse variété de névropathes, revendiquée aujourd'hui par la science mentale, ce sont les va-

Digitized by Google

gabonds, ces Juifs errants de la vieille légende, en proie à un besoin incessant de voyager, à une véritable manie ambulatoire. Ce sont des neurasthéniques toujours, et parfois des épileptiques.

Laurent a fait, au sujet des aliénés, une intéressante remarque. Ils sont souvent affligés (de par l'autorité de parents ou de parrains détraqués, faibles d'esprit) des prénoms les plus baroques et les plus prétentieux : Cymodocée, Onésiphore, Hildevert, Lucifer, Virgile-Amour, Vercingétorix, Maxence..., que sais-je? Il arrive parfois aussi que les aliénés présentent certains tatouages de la peau, en rapport intime avec leur délire : les mystiques portent des vierges ou des christs; les fous à idées de grandeur, des décorations et emblèmes nobiliaires; les aliénés homicides, des poignards et des épées. Fréquemment aussi, des modifications spéciales, survenues dans la parole et dans l'écriture, annoncent aux initiés la déchéance survenue dans les facultés de l'entendement.

Dès qu'un homme a perdu ce que Lasègue appelle sa « virginité cérébrale », il faut le tenir en tutelle et empêcher, par les moyens les plus efficaces, une débilitation intellectuelle définitive. Il est des toniques de l'âme comme des toniques du corps : le sommeil, la douche et l'isolement en constituent la triade. Le sommeil, le meilleur cordial pour l'esprit : on fera tout pour le concilier; pour rétablir, par ce baume puissant, l'intégrité de la circulation cérébrale. Soustraire le malade à son milieu, sans attendre : voilà le moyen de supprimer la plupart des causes actives d'aggravation de la folie. L'aliéné dont on poursuit la guérison doit radicalement changer sa vie, abandonner son milieu et son entourage habituels.

Il ne devrait subsister aucun préjugé dans le public contre l'internement dans les établissements spéciaux. Impossible de traiter autrement la mélancolie, la manie, la démence et les divers délires! Savoir, du reste, qu'on est inflexiblement dominé par un règlement supérieur à sa propre volonté : c'est là, comme le dit Ball, un important élément de guérison. C'est ainsi que parfois le simple service militaire possède, sur nombre de jeunes gens, jusqu'alors insupportables, un pouvoir dompteur avantageux.

Les maisons de santé doivent être construites dans les endroits les plus salubres, avec vue étendue sur la campagne; leurs locaux, égayés par des fleurs, des arbustes, des tableaux. Une bibliothèque variée, des jeux, de la musique, exerceront, au grand profit de l'intellect, les facultés indemnes. Souvenons-nous que ce fut pour chasser les hallucinations terrifiantes de notre roi Charles VII, que la bonne et douce Odette inventa les cartes à jouer. Les distractions horticoles, les bals, les représentations, conserveront à l'aliéné les dernières lueurs de son foyer cérébral : les diversions et le travail sont, d'ailleurs, les révulsifs du délire et des obsessions, parce qu'ils exercent les facultés et combattent l'inertie de la mentalité. Les gardiens et infirmiers, doux et instruits, feront en sorte de proportionner la liberté relative de l'aliéné aux formes et aux degrés du délire qu'il présente. Une alimentation reconstituante, jointe à une médication appropriée (bains tièdes, morphine, quinine, caféine, hyosciamine, digitaline, bromures) seront mis en œuvre, le plus souvent avec profit. L'insomnie persistante chez les déments anxieux et chez les alcooliques sera combattue comme une perturbation de la nutrition cérébrale : les bains-douches, les courants galvaniques, le chloral, le sulfonal, l'hyoscine, la paraldéhyde triomphent de ce symptôme inquiétant.

Les aliénés point trop aigus, les conscients, les phobiques, les hypocondriaques au début, peuvent être gardés à domicile et maintenus dans leurs occupations, mais à la condition d'être étroitement surveillés. Le voyage réussit souvent fort bien dans les affections mentales commençantes : Bidon recommande, avec raison, pour la classe riche,



Digitized by Google

le long séjour dans une campagne isolée, ou les voyages en des pays très différents du nôtre : Norvège en été, Égypte en hiver.

Le traitement américain de l'épuisement nerveux a sauvé de la folie un grand nombre de malades. Il consiste dans l'isolement, le repos absolu, la suralimentation, le massage et l'électricité. On cherche à remonter le physique, pour tonifier le moral : on reconstitue entièrement la nutrition, pour remédier à la débilité de l'esprit. Le malade, soustrait à son entourage, régularise son existence dans le sens de la guérison. L'alimentation consiste en : mouton grillé ou rôti, poissons à chair maigre, œufs sous toutes les formes, maigre de jambon, purées de pommes de terre et de légumes verts, bouillies de céréales, panades, pâtes alimentaires, poulet maigre au riz. Éviter le bouillon, les sauces, les graisses, les épices et les crudités ; manger habituellement du pain grillé et boire du lait ou de la bière coupée d'eau ; fuir les excès de viandes, les stimulants et en général tout surmenage de l'estomac.

Les recherches les plus récentes s'accordent à attribuer à l'empoisonnement du sang un rôle important dans la genèse des affections psychiques. La *confusion mentale* des aliénés, notamment, semble résulter de l'imprégnation des cellules cérébrales par les « toxines » élaborées dans l'économie. C'est ainsi que l'on s'explique les cas de folie survenue au cours des maladies aiguës et infectieuses (influenza, fièvre typhoïde), de l'insolation, des maladies viscérales (rein, foie), et des diverses diathèses (goutte, rhumatisme). En recourant aux toniques antiseptiques, à la médication laxative systématisée, aux grands lavages de l'estomac et de l'intestin, on triomphe, pour cette raison, assez promptement, de l'anémie et de l'insomnie ; on chasse bien des symptômes mélancoliques. Les idées de poison sont communes chez les aliénés : elles expliquent le refus d'aliments et de boissons. Rétablissez par une sage médication les fonctions de l'estomac, supprimez la constipation : vous verrez disparaître les troubles du goût et de l'odorat, pères des idées délirantes. De même, certaines hallucinations de l'ouïe sont dues à des anomalies circulatoires, à des compressions par des bouchons de cérumen, etc... Il faut toujours soigner les oreilles et aussi les yeux des aliénés : les défectuosités et lésions de ces organes sensoriels créent ou entretiennent souvent les états hallucinatoires.

Il me reste peu de place à consacrer à la prévention de la folie. Le moyen prophylactique le plus efficace consisterait à rompre l'hérédité, en empêchant, par tous les moyens possibles, les unions entre dégénérés mentaux. Heureusement, la nature sage et prévoyante se charge, en partie, de cette prophylaxie, en rendant les aliénés impuissants et stériles : sans cette intervention providentielle, la terre serait peuplée d'aliénés... D'autre part, la multiplication des asiles et la précocité des diagnostics, à notre époque contemporaine, contribuent à fermer cette porte, la plus large de celles qui mènent à l'aliénation : j'ai nommé l'hérédité.

Il faut aussi intervenir plus scientifiquement dans l'éducation de la jeunesse et dans le choix raisonné d'une profession capable de protéger contre le surmenage psychique les individus prédisposés. Méfions-nous surtout des « petits prodiges ». Plus un enfant nous paraît apte à s'instruire, plus il faut savoir entourer de respect et de soins pieux son cerveau fragile, suspect d'ensemencement par les germes morbides. Un enfant prodige est toujours un aliéné en puissance : il est prudent d'éloigner de lui tout ce qui peut contribuer à exalter, du côté de l'aberration mentale, des tendances latentes.

Toute prématuration est mauvaise et se termine, en fin de compte, par une entorse au cerveau.

Dr E. Monin.

Digitized by Google

# AUSTERLITZ

Le crocodile empaillé qui, depuis des siècles, est accroché, les pattes pendantes, au plafond enfumé du vestibule de l'hôtel de ville, est certainement la principale curiosité de Brünn. J'ignore à quoi rime ce gigantesque amphibie desséché et poussiéreux, et je crois bien que les habitants de la ville ne sont pas mieux renseignés; ils le montrent néanmoins avec un certain orgueil. Ce palladium excepté, la capitale de la Moravie n'a rien de très pittoresque : son église Saint-Jacques n'est remarquable que par une flèche aiguë fine comme une colossale aiguille; le palais des États est sans caractère, et le Spielberg, devenu simple caserne entourée de promenades et de brasseries, ne ressemble en rien à la terrible forteresse qu'évoque le souvenir des lamentations de Silvio Pellico. Au total, Brünn n'est qu'une agréable ville d'aspect assez moderne, aux rues animées, mais où les touristes séjournent peu : l'intérêt ne commence qu'à un certain carrefour du faubourg d'Olmütz, où se trouve un poteau indicateur sur lequel sont tracés ces mots : *Austerlitz*, 2 *milles* 1/2.

SUR LE CHEMIN DE PRATZEN

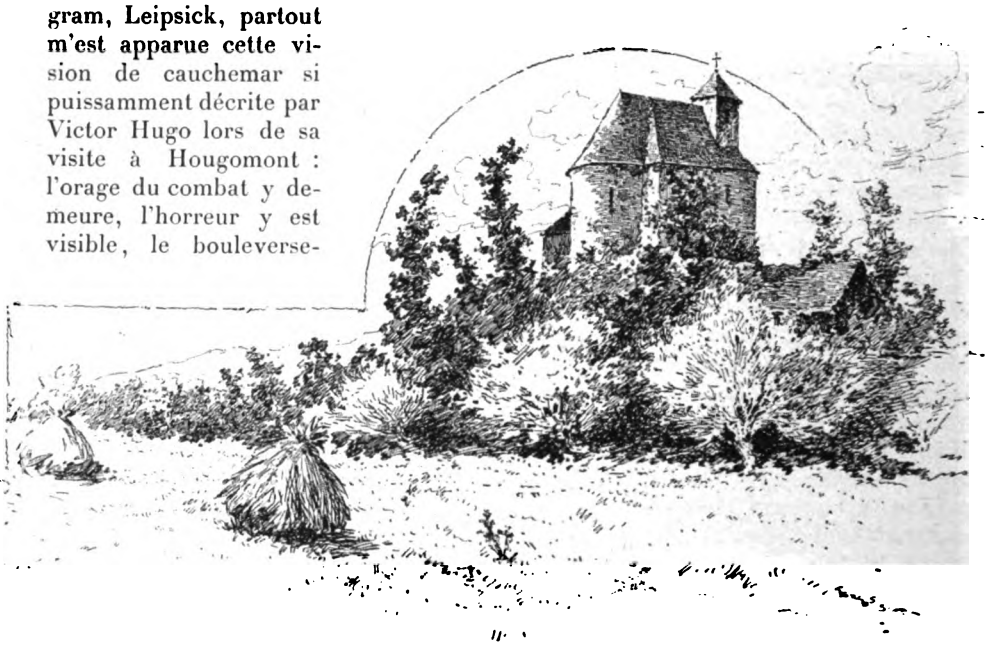
De l'est à l'ouest, une grande route toute droite, ondulant sur des collines basses, coupée perpendiculairement par un ruisseau, jadis sans nom géographique, mais que les gens du pays appelaient le Goldbach, et qui est devenu en un jour plus célèbre que les plus fameux fleuves; à l'est de ce ruisseau, un renflement de terrain où, dans les arbres, apparaît le clocher de Pratzen, — autre nom illustre. Tel est l'échiquier sur lequel allait se jouer, il

Digitized by Google

y a aujourd'hui quatre-vingt-dix ans, le sort du monde.

Tout champ de bataille reste à jamais un endroit tragique et maudit; j'ai vu Iéna, Waterloo, Wagram, Leipsick, partout m'est apparue cette vision de cauchemar si puissamment décrite par Victor Hugo lors de sa visite à Hougomont : l'orage du combat y demeure, l'horreur y est visible, le bouleversement de la mêlée s'y est pétrifié; les murs agonisent, les pierres tombent, les brèches crient, les trous sont des plaies, les arbres penchés et frissonnants semblent faire effort pour s'enfuir... A Austerlitz, rien de pareil : la plaine est d'aspect riant, il y a des saules au bord du ruisseau, des maisons blanches derrière les haies de groseilliers, des prairies calmes ombragées de vieux pommiers tordus, des hangars à paille au bord du chemin. La colline de Pratzen elle-même, où a coulé tant de sang, n'a point la silhouette tragique que l'imagination lui prêterait; il semble qu'il reste là quelque chose du frisson joyeux qui passa sur les soldats de Napoléon le 2 décembre 1805, et que ces champs du Goldbach ont été le théâtre, non d'une sanglante bataille, mais d'une fête grandiose dont la griserie subsiste.

A deux lieues de Brünn, le ruisseau passé, la route d'Olmütz fait un détour de quelques mètres : au bord du chemin est une maison de paysan, — la ferme de Pindulka; — à droite, les champs forment un tertre d'où l'on découvre toute la plaine. Dans la matinée du 1er décembre, les grenadiers y avaient construit, en troncs d'arbres et en paille, une vaste baraque ronde, hutte de bûcheron éclairée par le faîte, le feu au milieu : c'était la tente de Napoléon. Tout à côté était sa voiture dételée, dans laquelle il avait couché les nuits précédentes; ses cantines étaient établies dans la maison voisine et ses officiers y mangeaient avec lui, dans la chambre basse, sur une table longue entourée de bancs. Les grenadiers de Duroc et d'Oudinot bivouaquaient en avant, la garde autour et en arrière.



ÉGLISE DE PRATZEN

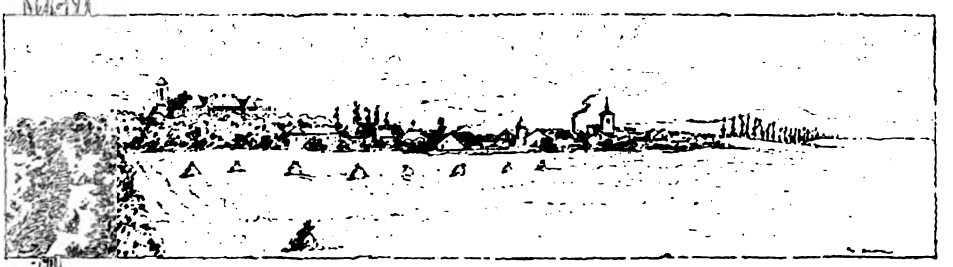
Je me rappelle avoir vu, il y a quelque vingt ans, un de ceux qui s'assirent, le soir du 1er décembre 1805, à la table de Napoléon; je n'osai l'interroger : la

Digitized by Google

pensée que ses regards s'étaient croisés avec ceux de l'empereur, qu'il lui avait parlé, qu'il avait passé à ses côtés la nuit d'Austerlitz, faisait de lui, à mes yeux, un personnage quasi légendaire que je ne considérai qu'avec une sorte d'effroi. Le comte de Ségur vécut, en effet, soixante-dix ans avec ce grand souvenir : il est mort presque centenaire, en 1875, et c'est son récit, si vivant et si dramatique, qui me servit de guide lorsque je visitai le champ de bataille.

A trois heures, le 1er décembre, l'empereur parcourut le front de ses lignes et regagna son bivouac; après être resté quelques instants sous sa hutte, il en sortit tenant à la main une longue-vue, qu'il braqua sur les collines de Pratzen. On apercevait les colonnes russes et autrichiennes, traversant le plateau, marcher vers la droite de l'armée française, dans l'espoir de la tourner et de couper toute retraite à notre infaillible défaite du lendemain. Napoléon, déposant sa longue-vue, eut un mouvement de joie, faisant le geste d'applaudir : « Ils donnent dans le piège! dit-il aux officiers qui l'entouraient. Ils se livrent! Avant demain soir, cette armée sera à moi! » Et, tout joyeux, il revint à son bivouac. La nuit tombait, le froid était vif : l'empereur s'installa dans sa voiture et, par la vitre ouverte, il dicta cette proclamation fameuse où il dévoilait à ses soldats son plan et celui de l'ennemi. Puis ayant encore fait quelques pas, les yeux fixés sur la ligne de feux qui s'allongeait à l'horizon, il entra dans la chaumière voisine et se mit gaiement à table.

Vers onze heures du soir, l'empereur voulut parcourir de nouveau le front de sa ligne de combat. Nous n'avons pas à raconter ici les détails de cette veillée d'armes et de la bataille qui suivit. Qui ne se rappelle d'ailleurs l'enthousiasme de l'armée française, affolée d'admiration pour le demi-dieu en qui elle avait placé toute sa confiance, brûlant à bout de baïonnettes la paille de ses cantonnements pour illuminer le passage de Napoléon. Les troupes ennemies, massées sur le plateau de Pratzen et ignorant encore la situation de notre armée, éprouvèrent une surprise mêlée d'effroi en apercevant d'abord un feu solitaire qui brilla et s'éteignit; un autre scintilla presque aussitôt et, subitement, toute la vallée s'éclaira d'une traînée de feu, pendant que les cris de : « Vive l'empereur! » montaient vers le ciel, confondus en une immense clameur déjà triomphale.



LE VILLAGE D'AUSTERLITZ VU DU CHEMIN DE PRATZEN

Puis tout s'éteignit, un grand calme se fit sur notre ligne; les alliés continuèrent en désordre leur marche de flanc. A l'aube, ils n'avaient pas terminé leur mouvement que, déjà, nos soldats étaient prêts à combattre.

Le 2 décembre, à huit heures du ma-

Digitized by Google

tin, pendant que les troupes autrichiennes et russes s'attardaient encore dans les bas-fonds où le brouillard s'épaississait de plus en plus, Napoléon, entouré de ses maréchaux, attendait près de son bivouac le moment d'agir. Le terre où il se trouvait, et que ses soldats appelaient la *butte de l'Empereur,* était déjà dégagé de toute brume; le soleil derrière Pratzen montait dans le ciel pur, tandis que les vapeurs, condensées dans la plaine, ne laissaient apercevoir que les parties les plus saillantes du terrain, émergeant de cette opacité comme des îles sur une mer laiteuse. De ces brouillards montaient des bruits de roues, de pas, des cris, des commandements hâtifs, le murmure confus d'une troupe invisible. Napoléon, — vêtu d'une capote grise à boa de fourrure rousse, le profil calme sous le chapeau de Brienne, l'angle du grand-cordon rouge sortant sous la veste, la culotte de peau, les bottes à l'écuyère sur des bas de soie, les éperons d'argent, l'épée de Marengo, le petit cheval arabe gris avec sa housse de velours pourpre ayant au coin des N couronnés et des aigles, — Napoléon, tel enfin que l'évoquera à jamais la postérité, regardait la vaste plaine. Il s'était levé gai, bien portant, confiant dans son étoile : ce jour-là était le premier anniversaire de son couronnement : « Il se trouvait, a dit Tolstoï, dans cette heureuse disposition d'esprit où tout paraît possible, où tout réussit; sa figure impassible et froide trahissait dans son immobilité un bonheur conscient et mérité, comme celui qui illumine parfois le visage d'un adolescent amoureux et heureux. »

LA GRANDE RUE D'AUSTERLITZ

A quelques pas derrière lui, les maréchaux étaient groupés : il y avait là Bernadotte, Murat, Lannes, Duroc, Soult, Davout... puis un monde de généraux, d'aides de camp, d'officiers d'ordonnance, dont les ors, les plumets, les armes brillaient au soleil; les mameluks au turban à aigrette, les gens de service à la livrée verte; derrière encore, l'épaisse masse des dragons de l'escorte, tous, silencieux dans la solennité de cette aurore, attendant, pour se ruer à la mort, un signe de ce jeune homme de trente-cinq ans que leurs regards fascinés ne quittaient pas.

A neuf heures et demie, exact au rendez-vous que cet homme extraordinaire lui avait donné, le soleil dissipa tout à coup les brouillards; la vallée

Digitized by Google

apparut inondée d'éclatante lumière... Comme s'il n'eût attendu que ce moment, Napoléon déganta lentement sa main droite et fit un geste... En un instant tout s'ébranla; la tête haute, le regard animé, répondant à l'ordre de l'empereur par le salut militaire, les maréchaux, suivis de leurs aides de camp, s'élancèrent à leur rang de bataille, les officiers d'ordonnance partirent au galop dans toutes les directions, et immédiatement, sur toute la ligne, le canon tonna.

***

Trois heures suffisent pour traverser dans sa largeur le champ de bataille d'Austerlitz : de la ferme de Pindulka où se trouvait, le 1er décembre, le bivouac de l'empereur, un sentier, le long du ruisseau, conduit à Schaplanitz; on laisse à gauche la route d'Olmütz et le tertre abrupt que les grenadiers, en souvenir de l'Égypte, appelaient le *Santon* et qui porte officiellement aujourd'hui le nom de *Napoléons-Hügel* (colline de Napoléon). De Schaplanitz, on gagne en moins d'une heure Kobelnitz, centre du mouvement de l'armée française : le long des jardins de ce hameau tombèrent Castex, Valhubert et Morland, dont trois rues de Paris portent les noms. Lorsqu'un de ses officiers d'ordonnance vint annoncer à l'empereur la mort du général Morland, Napoléon s'en montra très affecté : il décida aussitôt que le corps du héros serait placé dans un monument qu'il se proposait de faire ériger au centre de l'Esplanade des Invalides. Les chirurgiens n'ayant sur le champ de bataille ni le temps ni les ingrédients nécessaires pour embaumer le corps du général l'enfermèrent dans un tonneau de rhum qu'un chariot transporta jusqu'à Paris. Mais les événements retardèrent la construction du tombeau; la dépouille de Morland fut oubliée; le tonneau qui la contenait se trouvait encore dans l'une des salles de l'École de médecine en 1814. On l'ouvrit alors, et le corps fut rendu à la famille : il était parfaitement conservé, et l'on fut très surpris de voir que le rhum avait fait pousser les moustaches du général d'une façon si extraordinaire qu'elles tombaient plus bas que la ceinture.

PLATEAU DE PRATZEN. — LA GRANDE TOMBE

A Kobelnitz commence la montée vers Pratzen : rien n'égale aujourd'hui le calme et la paix de ce petit village à la conquête duquel cent cinquante mille Français, Russes et Autrichiens s'acharnèrent pendant douze heures. Qui pour-

Digitized by Google

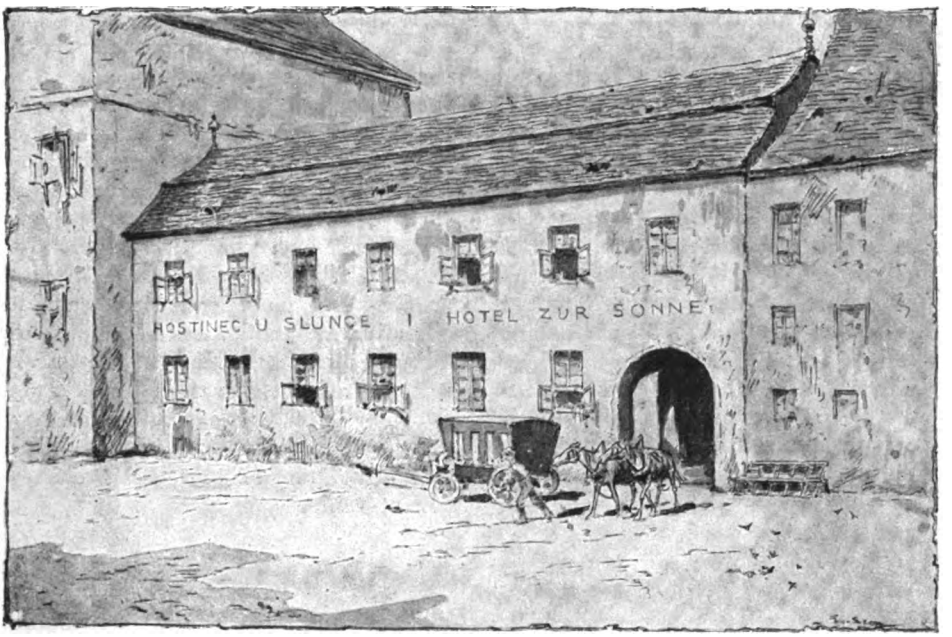
rait croire, à l'aspect de ces quelques maisons blanches, dissimulées derrière un rideau d'arbres, que la possession de ce coin de terre a mis en question l'existence de trois grands empires? Les chaumières proprettes, presque toutes tapissées de rosiers grimpants, s'alignent dans l'unique rue large qui se termine à l'église. Ni un mur crénelé, ni une ruine, ni un monument n'y rappelle la tragédie qui s'est jouée là. C'est à peine si la tradition s'en est perpétuée dans la mémoire des paysans! D'ailleurs, pour le Français qui parcourt ce pays, la difficulté d'être renseigné est grande, les habitants parlant ce patois semi-allemand, semi-tchèque particulier aux campagnes de la Moravie.

La route d'Austerlitz que nous suivons maintenant a vu la débandade affolée des troupes alliées, cette panique dont Tolstoï a tracé, d'après des témoins oculaires, un si dramatique tableau. Des calèches, des voitures de toute sorte, des soldats russes, autrichiens de toute arme, blessés, terrifiés ou ivres; la berline d'Alexandre fuyant à travers champs au grand galop de ses quatre chevaux noirs, cinglés de coups de fouet par Ilia Ivanitch, le populaire cocher du czar, et, le long de la chaussée, gisant comme des gerbes, des tas de dix, quinze hommes tués ou blessés; ceux-ci poussant des cris et rampant pour se réunir en groupes de deux et de trois afin de ne pas mourir isolés, appelant la foule indifférente, égarée, qui se presse sur le chemin, se heurte, s'écrase sous les pieds des chevaux, sous les roues des fourgons, des avant-trains... Dans cette masse grouillante, toutes les dix secondes, régulièrement, un boulet français fait sa trouée sanglante. Combien de fuyards russes restèrent sur cette route! A mi-distance, entre Pratzen et Krenovitz, au carrefour de six chemins, on voit dans les champs une lourde croix de pierre : les pluies ont rongé sa masse énorme, le temps l'a noircie, arrondie, effritée; le lent affaissement des terres sur les cadavres enfouis l'ont inclinée au point qu'un de ses bras touche presque le sol. Les paysans appellent cet endroit la *Grande Tombe*. Quand nous y arrivâmes, le soir tombait : le soleil se couchait derrière les collines de Brünn; de grands nuages se poursuivaient dans le ciel; un paysan, indifférent à notre émotion, poussait sa charrue, creusant des sillons dans cette terre qui a bu tant de sang. Et, invinciblement, notre pensée se reportait à cette soirée du 2 décembre 1805, quand, de ce même lieu, à cette même heure, les mourants, qui maintenant dorment là, entendaient monter de la plaine l'immense clameur de triomphe de l'armée française, et, de leurs yeux agrandis par l'approche de la mort, apercevaient la mince silhouette de Napoléon, paisible sur son petit cheval, immobile, seul en avant de ses aides de camp, à l'extrême bord du plateau.

Ce point culminant fut, en effet, la dernière halte de l'empereur pendant la bataille : c'est là que Rapp vint lui annoncer le succès définitif, l'entière défaite de la garde russe. On vit l'héroïque soldat accourir vers son maître, seul, au galop, la tête haute, le regard en feu, tel que le représente le tableau de Gérard au musée du Louvre, mais avec cette différence qu'il n'y avait là, près de Napoléon, ni débris de combat, ni canons brisés, ni morts, ni ce nombreux état-major dont le peintre l'a entouré. Le sol, battu par le passage des combattants, était nu; l'empereur était à deux ou trois pas en avant de ses officiers, Berthier à côté de lui, et derrière lui Caulaincourt, Lebrun, Thiard et Ségur seulement; la garde à pied, l'escadron de service lui-même étaient à une assez grande distance en arrière, à droite. Les autres officiers de l'empereur, Duroc, Junot, Mouton, Macon, Lemarois, étaient dispersés au loin sur toute la ligne. Rapp, en arrivant, dit à haute voix : « Sire, je me suis permis de prendre vos chasseurs; nous avons renversé, écrasé la garde russe et pris son artillerie. — C'est bien, je l'ai vu,

Digitized by Google

répondit l'empereur; mais tu es blessé? » Rapp reprit : « Ce n'est rien, sire, ce n'est qu'une égratignure. » Et il revint prendre sa place au milieu de l'escorte. Déjà, de toutes les extrémités du champ




L'HÔTEL DU « SOLEIL », A AUSTERLITZ

de bataille, accouraient successivement vers le César triomphant des estafettes apportant la nouvelle de la victoire. Le peintre Gérard a groupé en un seul sujet ces diverses scènes d'une grandeur épique : toutes les têtes sont des portraits, même celle de cet héroïque chasseur à cheval, qui, sans une plainte, bien qu'ayant le corps traversé d'une balle, eut le courage de se traîner jusqu'à l'empereur et tomba mort en lui présentant l'étendard qu'il venait de prendre; et celle aussi de ce mameluk, qui figure dans le tableau portant d'une main un drapeau ennemi et tenant de l'autre la bride de son cheval mourant. Cet homme, nommé Mustapha, connu dans la garde pour son courage et sa férocité, s'était mis pendant la charge à la poursuite du grand-duc Constantin, qui ne se débarrassa de lui qu'en lui tirant un coup de pistolet dont le cheval du mameluk fut grièvement blessé. Mustapha, désolé de n'avoir qu'un étendard à offrir à l'empereur, dit dans son jargon en le lui présentant : « Ah! si moi joindre prince Constantin, moi couper tête et moi porter à l'empereur. » Napoléon, indigné, lui répondit : « Veux-tu te taire, vilain sauvage! »

Il était alors cinq heures du soir, la nuit peu à peu s'étendait sur la vallée. Napoléon jeta un long regard sur cette plaine qu'il venait d'illustrer à jamais : au bas du plateau on apercevait les rangs entiers des chevaliers-gardes d'Alexandre, étendus morts à leur rang de bataille; d'autres lignes de mourants, de blessés et de sacs de fantassins, que les Russes ont l'habitude de déposer à leurs pieds avant le combat, indiquaient les positions où venait de succomber l'infanterie de la garde ennemie.

Digitized by Google

Plus loin, du côté de Menitz et de Satschau, on voyait la surface blanche de deux grands étangs glacés se noircir d'une multitude de fuyards auxquels la déroute ne laissait plus que cet aventureux moyen de salut. Sept mille hommes, dit-on, périrent dans ces marais profonds, aujourd'hui desséchés.

***

De Pratzen deux heures suffisent pour atteindre Austerlitz, situé à l'écart du champ de bataille. Le chemin, simple sentier d'abord, se termine à l'approche de la ville en une belle avenue qui prolonge les perspectives du parc dont on aperçoit longtemps d'avance les masses d'arbres dominées par les pignons du château. On entre dans le bourg par une proprette et calme ruelle bordée de maisons blanches et basses, coupant à angle droit l'unique grande rue, très large, légèrement déclive et fermée, en bas, par une tour carrée à clocheton d'ardoise sous laquelle passe la route de Hongrie, en haut, par les terrasses du château, vaste construction à pilastres de pierre, à hautes fenêtres, à grands toits de tuile : une rampe y donne accès, soutenue par des contreforts en hémicycle. De ce décor rien, depuis cent ans, n'a changé, et la pensée fait revivre les heures de fièvre et d'agitation que connut, le 3 décembre 1805, cette bourgade jusqu'alors si paisible et si morne, et à qui, sans nul doute, l'avenir n'en réserve plus de semblables.

Les caissons, les fourgons d'approvisionnements, les charrettes de bagages encombraient la rue; continuellement les troupes défilaient, s'engouffrant sous la porte de Hongrie; les grenadiers de la garde campaient dans le parc... Tout à coup, vers trois heures, une clameur retentit : *l'empereur!* Et l'on vit déboucher la voiture de Napoléon, venant de Posorsitz, où il avait passé la nuit qui suivit la bataille. Les mameluks entouraient la lourde berline : elle gravit la rampe au trot de ses quatre chevaux et pénétra dans la cour du château. Napoléon se fit aussitôt conduire à l'appartement que le czar avait occupé l'avant-veille.

CHATEAU D'AUSTERLITZ

Le château d'Austerlitz appartient aujourd'hui comme alors à la famille Kaunitz. C'est une somptueuse résidence, assez simple à l'extérieur, mais dont les dispositions intérieures sont

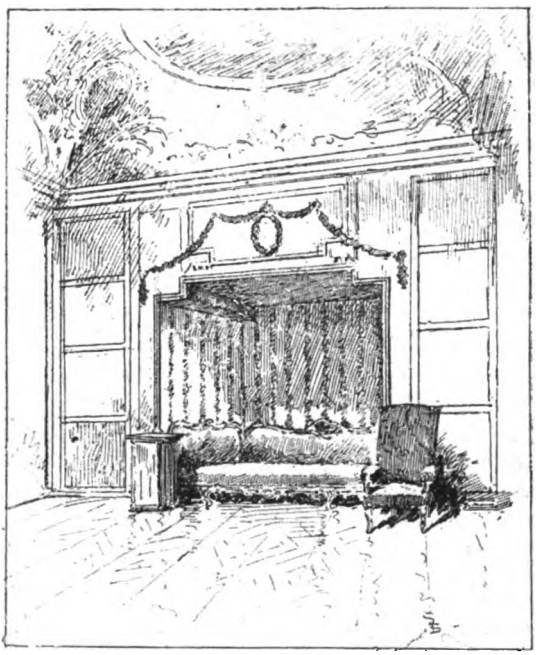
Digitized by Google

celles d'un palais. Un grand escalier donne accès aux salles du premier étage : galeries de fêtes, théâtre, salons de réception, uniformément décorés dans le style du XVIII^e siècle. Au centre de la façade, qui prend jour sur les jardins, se trouve la chambre qu'occupa Napoléon : pas d'autre meuble qu'un grand fauteuil et, dans une alcôve, une sorte de canapé-lit, garni d'une étoffe de soie couleur safran que le temps — et les visiteurs — ont réduite en charpie. La pièce est lambrissée de boiseries; une haute glace surmonte la cheminée de marbre.

Napoléon habita pendant quatre jours cette pièce où, après lui, personne, depuis quatre-vingt-dix ans, n'a osé dormir. Là seulement, il se retrouva seul avec lui-même, car, depuis Brünn, il vivait au bivouac, toujours entouré de ses officiers : là, il put savourer son triomphe, se griser de sa gloire : étendu sur ce lit, les yeux fixés sur ce plafond, il façonna à sa guise le monde vaincu; ces murs l'ont entendu dicter cette merveilleuse harangue à ses troupes : « Soldats, je suis content de vous! » dont l'écho traversera les siècles; et tandis que le héros de la Révolution jouissait ainsi de son invraisemblable fortune, les deux empereurs de Russie et d'Autriche étaient réfugiés au village de Czeitsch, sur la route de Hongrie, attendant ce qu'ordonnerait d'eux le vainqueur.

Leur déroute avait été lamentable : pendant la nuit qui suivit la bataille, la pluie n'avait cessé de tomber avec violence. Le czar, accompagné seulement de son médecin Wyllie, de l'écuyer Jœhne, d'un palefrenier et de deux cosaques, craignant d'être pris par nos éclaireurs, ne s'était arrêté qu'à Hodiegitz. Il marchait le front bas, fatigué, malade : sur son passage, ses soldats se taisaient, souffrant du désespoir de ce jeune chef qu'ils adoraient.

Hodiegitz se trouva rempli de blessés, de traînards, de maraudeurs et de bagages : Alexandre ne put y séjourner qu'une heure : sa calèche n'étant pas retrouvée, il remonta à cheval et continua sa route, mais ses forces l'abandonnèrent : au chétif village d'Ursitz, il fit halte de nouveau et trouva un abri dans une cabane où il s'étendit sur la paille. Le froid, la douleur, l'anéantissement de toutes ses espérances l'avaient terrassé; sa tête était en feu, la fièvre le secouait, une violente cholérine se déclara. L'empereur François, arrivé de son côté à Ursitz, était installé au presbytère : le czar envoya Wyllie demander à son allié de la veille une bouteille de vin : tout dormait chez l'empereur d'Autriche; Wyllie réveilla les serviteurs, les suppliant de donner du vin



CHAMBRE DE NAPOLÉON
AU CHATEAU D'AUSTERLITZ

Digitized by Google

pour l'empereur de Russie souffrant : ceux-ci motivèrent leur refus par la raison qu'ils n'avaient à leur disposition que la provision de leur maître. Wyllie revint à la cabane du czar qui, après trois heures de repos, monta de nouveau à cheval, et, dans la nuit noire, sous la pluie glacée, partit pour Czeitsch où il arriva à l'aube. L'empereur d'Autriche l'y rejoignit dans la journée : la rencontre fut des plus froides, chacun des deux souverains s'accusant réciproquement de la commune catastrophe.

A quatorze kilomètres au sud d'Austerlitz, à l'endroit où se détache de la route le chemin qui mène à Zaroschitz, dans un bas-fond autrefois occupé par un étang, le conducteur de la voiture de poste qui fait aujourd'hui le service de la station de Krenovitz montre du bout de son fouet l'endroit où, le 4 décembre 1805, eut lieu l'entrevue des deux empereurs. C'est à 100 mètres à peine d'un ancien moulin qui marquait la limite de l'armistice : la garde impériale française, enseignes flottantes, panaches écarlates en tête, parée comme aux jours de revue, couronnait, du côté d'Austerlitz, le bord de ce vallon où la guerre allait finir. Les débris de l'armée autrichienne bordaient, en face, le revers opposé. Un arbre abattu marquait à gauche et à dix pas de la route un endroit convenable. Napoléon ordonna d'allumer un feu de branches mortes et mit pied à terre ; ses chasseurs se hâtèrent de lui tresser un tapis de paille ; d'autres fixaient une planche sur l'arbre abattu pour que les deux souverains puissent s'y asseoir. Vers midi, on vit une calèche sans escorte déboucher de la chaussée venant de Czeitsch ; elle s'arrêta sur le grand chemin, devant le feu, et Napoléon s'avança jusqu'à la portière pour recevoir l'empereur d'Autriche qu'il prit par la main et conduisit à son bivouac. Les officiers d'ordonnance, se tenant à distance, virent l'empereur François, embarrassé de son maintien, osant à peine soutenir le regard de son vainqueur, cherchant à plaisanter, remplissant les vides de la conversation par des ricanements qui sonnaient faux. L'entretien dura une heure ; puis les deux souverains se quittèrent.

— Messieurs la paix est faite, nous allons rentrer à Paris, dit Napoléon à ses officiers en remontant à cheval.

Mais il resta silencieux et sombre jusqu'à Austerlitz : pour la première fois il venait de comprendre qu'aux yeux des rois de la vieille Europe il ne serait jamais qu'un aventurier, et peut-être entrevoyait-il déjà la cruelle vengeance qu'ils tireraient de leur humiliation présente si jamais la victoire venait à lui être infidèle.

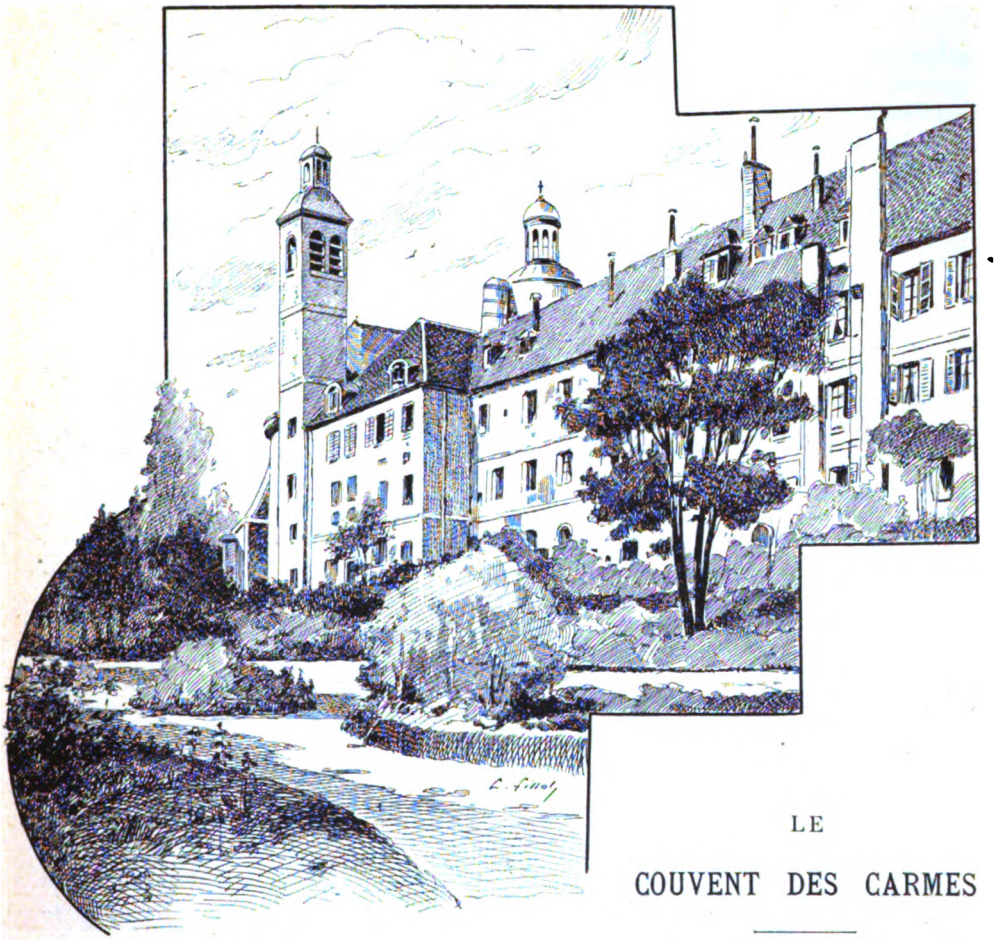
Dans une auberge de la route, j'ai noté une vieille gravure jaunie, sans doute rapportée de Paris en 1814 par quelque soldat autrichien venu en France pour la grande revanche d'Austerlitz. Napoléon y est représenté assis sous un toit de paille soutenu par quatre troncs d'arbres : il sommeille, la jambe étendue sur une carte déployée ; à côté de lui, sur la terre nue, figurent un jambon entamé, une miche de pain noir, des poires ; dans la marge, le quatrain que voici :

Dédaignant tout le faste ordinaire à son rang,
Sous ce toit si chétif où le chaume le couvre,
Le grand Napoléon paraît encore plus grand
Que sous les lambris d'or du plus somptueux
[Louvre.

La gravure est mauvaise et la poésie lamentable ; mais certes l'officiel tableau de Gérard, dans les salles de notre musée, produit moins d'impression que cette vieille image, seul monument rappelant que, tout près de là, le noble descendant des Habsbourg, le titulaire du Saint-Empire, vint, éperdu, rouge de honte, demander merci au petit parvenu dont l'aspect seul « donnait le tremblement » au vieux monde et dont l'infortune devait un jour dépasser le rêve.

G. Lenotre.

Digitized by Google



# LE COUVENT DES CARMES

Une démolition prochaine menace le couvent des Carmes, témoin de l'un des plus sinistres événements de la période révolutionnaire.

Le percement des rues d'Assas et de Rennes, qui se croisent précisément au milieu de son ancienne enceinte, l'avait déjà considérablement réduit en faisant disparaître le fameux oratoire où eurent lieu les premiers massacres du 2 septembre 1792; cette fois ce n'est pas une mesure d'édilité, mais une décision de la direction de l'Institut catholique, propriétaire de ces vénérables bâtisses, qui va les anéantir pour les remplacer par des constructions conformes aux plus récents perfectionnements en usage dans les établissements scolaires.

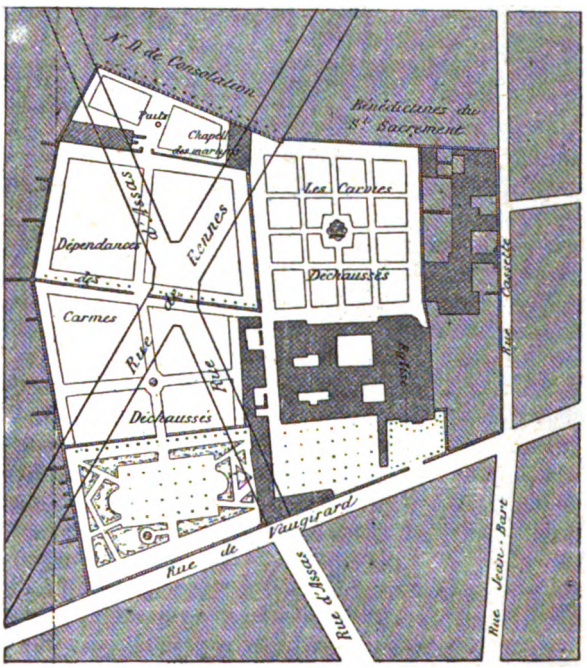
L'église et le perron des victimes qui l'avoisine seront conservés, mais l'antique maison des Carmes perdra toute sa physionomie qu'elle gardait intacte jusqu'à ce jour, les mutilations produites par les rues nouvelles n'ayant porté que sur le jardin et ses dépendances.

Aujourd'hui encore, quand, de ce qui subsiste de ce jardin, on regarde la sombre façade s'élevant sur le côté de l'abside de la chapelle, on voit exactement ce qui s'offrit aux regards des victimes de septembre, à l'heure où les égorgeurs, fatigués de les poursuivre à travers les allées et les massifs, les obligèrent à rentrer dans l'église pour opérer un massacre méthodique.

Au-dessus d'un méandre d'étroites

Digitized by Google

allées bordées de buis, contournant des massifs où fraternisent les légumes et les fleurs, se dresse la haute construction sans aucun ornement. Conformément aux usages de l'ordre des Carmes, qui érigeaient le mauvais goût en principe, toutes les fenêtres sont de dimensions irrégulières et s'ouvrent à d'inégales hauteurs dans la façade noire et nue.




PLAN DES BATIMENTS ET DES JARDINS ANCIENS

Le jour où je pénétrai pour la première fois dans le jardin, guidé par Mgr d'Hulst, l'éminent directeur de l'Institut catholique, qui avait tenu à me faire les honneurs de sa maison, l'horloge sonnait onze coups précédés de quatre quarts, et cette sonnerie d'un timbre argentin très doux, très pénétrant, était, j'en eus l'intuition certaine, une des rares satisfactions données jadis aux habitants de cette austère demeure.

Est-il besoin de rappeler que le sang d'aucun de ceux-ci ne coula dans la sombre journée? A la suite des lois ordonnant la suppression des ordres monastiques, ils avaient tous reçu l'ordre de quitter leur couvent le 1er octobre 1792, au plus tard. Quand, par suite de l'encombrement des prisons, les Carmes furent, comme l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, affectés à l'internement des prêtres suspects arrêtés lors des perquisitions du 26 août, c'est à peine si, suivant la pittoresque expression de Mgr d'Hulst, quatre ou cinq religieux traînaient leurs sandales dans les corridors; ils ne furent d'ailleurs nullement inquiétés, non plus que les prisonniers de droit commun relégués dans les étages supérieurs.

Avant de retracer les scènes douloureuses dont il fut le théâtre et d'indiquer les destinations qu'il a reçues depuis 1792, il n'est pas sans intérêt de rechercher les origines du Couvent des Carmes.

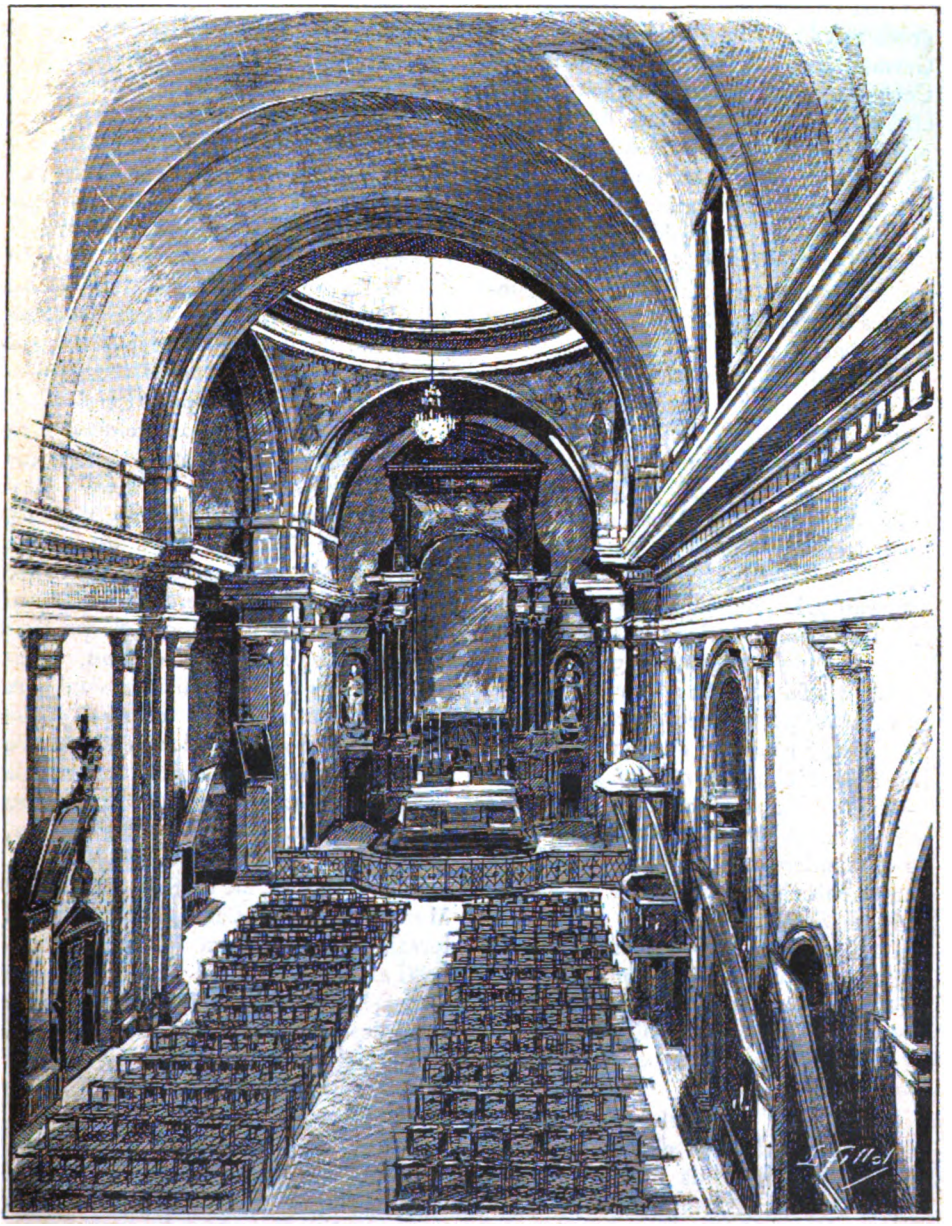
***

Dès 1309, les Carmes avaient un couvent place Maubert, mais ils n'y pratiquaient pas une règle bien rigoureuse. Aussi, quand leur ordre fut réformé aux XVIe siècle par sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, le pape Paul V écrivit à Henri IV pour lui demander de faire bon accueil aux religieux réformés qu'on appelait Carmes déchaux ou déchaussés.

Sur la réponse favorable du roi de France, les pères Denis et Bernard se mirent en route. Ils arrivèrent à Paris en 1610, après la mort d'Henri IV; mais ils reçurent de Nicolas Vivian, maître des comptes, qui s'était déjà signalé par son zèle pour les Carmélites, un vaste terrain situé à l'angle des rues Cassette et de Vaugirard, à proximité du parc que la reine Marie de Médicis venait de

Digitized by Google

créer autour de son palais du Luxem- | troqua bientôt contre celui de *Sentier*



L'ÉGLISE DES CARMES

bourg, terrain s'étendant à l'ouest jusqu'à un sentier désigné à cette époque sous le nom de *Sentier Herbeux*, qu'il | *des Carmes*, et qui est devenu plus tard la rue du Regard, ainsi nommée d'un « regard de conduite d'eau » que les

Digitized by Google

plans indiquent à l'angle de cette voie et de la rue de Vaugirard.

C'est seulement deux ans plus tard et grâce aux libéralités de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés et de la princesse de Conti, sa mère, que l'enclos des Carmes atteignit ses dimensions définitives; mais dès le jour de la Pentecôte 1611, les religieux, déjà nombreux, avaient procédé à leur installation, présidée par le nonce Laurent Ubaldini, neveu du pape Léon XI, qui avait béni la chapelle aménagée dans une salle où les huguenots s'étaient longtemps réunis pour leur prêche.

Le terrain et ses constructions appartenaient, en effet, à un protestant, Louis Barat, maître d'hôtel du roi, qui abjura solennellement quelques années plus tard.

Éléonore Galigaï, la maréchale d'Ancre, heureuse d'user de sa haute influence en faveur de ses compatriotes, les avait pris sous sa haute protection. Elle fit dresser les plans et s'engagea à payer la construction de l'église qui fut dédiée à saint Joseph; — remarquons, en passant, que les Carmes contribuèrent beaucoup à répandre en France la dévotion à ce saint un peu négligé avant eux; — mais ces humbles religieux trouvèrent le monument beaucoup trop somptueux, ils demandèrent des modifications qui leur aliénèrent l'esprit de la maréchale d'Ancre. Sa disgrâce et celle de Concini, son mari, étant survenues peu après, les Carmes trouvèrent un appui plus efficace encore auprès de Marie de Médicis. Grâce à elle, l'église fut livrée au culte en 1620 et consacrée solennellement cinq ans plus tard.

Cette église reste intacte, comme le plus ancien spécimen d'un type architectural bien des fois imité. Tous les dômes qui ont été semés ultérieurement sur les deux rives de la Seine, à commencer par ceux de l'Institut et de la Sorbonne, ne sont que des imitations de cette coupole, dont les architectes avaient adopté le modèle en combinant heureusement les proportions des coupoles de Saint-Pierre de Rome et de Sainte-Marie-des-Fleurs de Florence.

Il suffit d'être allé à Rome pour ressentir une irrésistible répulsion à l'égard de ces odieuses calottes dont presque toutes les églises de la Ville Éternelle ont été coiffées sur une sorte de mot d'ordre donné par les jésuites. Pourtant il n'est que juste de constater les mérites de cette disposition hémisphérique qui succéda aux clochers des églises romanes et gothiques. Elle alourdit l'extérieur de l'édifice, mais elle donne à l'intérieur une grande élévation et une profusion de lumière. Les fresques qui décorent la calotte du dôme des Carmes sont attribuées à Berthollet Flamaël.

L'église ne fut d'ailleurs achevée qu'à la fin du XVIII^e siècle; les plus illustres personnages de l'époque s'y étaient intéressés. Le chancelier Séguier, entre autres, avait voulu faire les frais du maître autel; on peut voir encore, au premier étage, la tribune grillée dans laquelle il venait faire ses dévotions, et qui s'est appelée, jusqu'à la Révolution, l'oratoire de M. le chancelier. Le fameux Cavalier Bernin fit les dessins d'une statue de la Vierge, exécutée en albâtre par Bozzi, que Napoléon I^er voulut voir à Notre-Dame, où elle est restée; à sa place on a mis, dans l'église des Carmes, un moulage en plâtre.

M. d'Étampes, M. de Sourdiac, M. de Mornas et Louis Barat, le vendeur du terrain, le protestant qui s'était converti au contact de ses acquéreurs, prirent à leur charge chacune des quatre chapelles, achevées toutes dès 1628. M. de Puisieux avait déjà fait décorer celle qui est placée en face de la chapelle de la Vierge.

Quant au couvent proprement dit, composé très simplement d'un rez-de-chaussée où se trouvaient le réfectoire, la cuisine et la salle commune, et d'un premier étage réservé aux cellules s'ouvrant sur un couloir, les Carmes en prirent possession en 1615. Mais les nouveaux adhérents arrivèrent en si grand nombre, qu'il fallut, au bout de trois ans, édifier

Digitized by Google

un nouveau corps de bâtiment à la suite du premier. Plus tard, ces deux constructions furent reliées par un cloître. Tout récemment ce cloître a été couvert d'une toiture : il est devenu la salle des séances solennelles de l'Institut catholique. C'est la seule modification apportée à l'extérieur de la maison des Carmes depuis de longues années.

L'aile qui s'avance perpendiculairement à l'église et parallèlement à la rue de Vaugirard, n'a été construite qu'au siècle suivant. Là, nous commençons à trouver une préoccupation artistique : les pièces sont vastes, les plafonds élevés, les fenêtres largement percées, comme le constate M. l'abbé Pisani. L'érudit historiographe de cette antique demeure suppose que ces locaux étaient réservés aux hôtes de marque de passage à Paris; ils sont aujourd'hui affectés en partie à l'habitation du recteur de l'Institut catholique. Mgr d'Hulst les a meublés avec une simplicité dont on ne trouverait l'équivalent qu'au fond d'un obscur presbytère de village. Les livres ,rangés sur des tablettes qui courent autour de son vaste cabinet de travail, paraissent être le seul luxe de l'ardent député.

LE PERRON DES VICTIMES

* * *

Faut-il faire remonter la responsabilité des massacres de septembre aux pouvoirs constitués, ou les attribuer à l'explosion d'un accès de fureur sanguinaire de quelques douzaines d'énergumènes? Un voile obscurcit encore ce point d'histoire. Pourtant les historiens les plus autorisés sont d'accord, à la presque unanimité, pour reconnaître à Danton un rôle prépondé-



Digitized by Google

rant dans ces sombres journées. Il était le seul homme d'État du pouvoir exécutif, improvisé par l'Assemblée législative à la suite de la déchéance prononcée le lendemain du 10 août. L'éloquente page de Lamartine est dans toutes les mémoires : « Les nouvelles de la fuite de la Fayette, de l'entrée de l'armée coalisée sur le territoire, de la prise de Longwy et de la capitulation de Verdun éclataient dans Paris comme des coups de foudre. Les étrangers à six marches de la capitale, la trahison dans l'armée, un gouvernement renversé, une assemblée dissoute, une catastrophe dans un interrègne, une guerre étrangère dans une guerre civile ; jamais la France n'avait touché de plus près à ces jours sinistres qui présagent la décomposition des nations. Tout était mort en elle excepté la volonté de vivre. L'enthousiasme de la patrie et de la liberté survivait. Abandonnée de tous, la patrie ne s'abandonnait pas elle-même. Il ne lui fallait que deux choses pour se sauver : du temps et une dictature. Du temps? L'héroïsme de Dumouriez le lui donna. La dictature? Danton la fit sous le nom de la Commune de Paris. Tout l'intervalle qui s'écoula entre le 10 août et le 20 septembre ne fut que le gouvernement de Danton. »

Et pourtant le ministre de la justice, qui, en fait, imposait ses volontés à tous ses collègues, jouait le rôle d'un modérateur vis-à-vis des exigences de Marat et de son parti, mais dès le 26 août, il avait donné son adhésion à la réorganisation de la garde nationale, à laquelle on adjoignit des sections armées composées d'ouvriers armés de piques et en nombre illimité, qui devinrent la garde prétorienne de la Commune, et il pensa apporter un dérivatif aux sommations sanguinaires qui lui étaient adressées, en faisant décréter par l'Assemblée la déportation de tous les prêtres qui avaient refusé ou rétracté le serment à la constitution civile du clergé.

Le 27 août, Danton, escorté de ses collègues du ministère, entre à l'Assemblée, où l'on cherche les moyens de faire sortir de terre des soldats, des armes, des munitions, et fait voter sans discussion la fameuse loi des suspects. Les dispositions en sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler : tous les citoyens tenus de rester dans leurs maisons jusqu'à nouvel ordre ; des perquisitions opérées par des commissaires, choisis dans chaque section, avec mission de saisir toutes les armes et d'arrêter tout particulier trouvé dans un domicile autre que le sien ; la circulation des voitures arrêtée, les barrières fermées, la rivière barrée.

Aussitôt ces mesures décrétées, Danton en confie l'exécution au Conseil de surveillance de la Commune dont il est l'âme, et qui se compose de Panis, beau-frère de Santerre, Sergent, Leclerc, Lenfant, Dupleix, Celly, Guermeur, Marat, Desforguas. En outre, Collot d'Herbois, Fabre d'Églantine, Tallien, Huguenin, Hébert, Manuel, procureur de la Commune, et Billaud-Varennes, son substitut, sont mis au courant du projet dont l'initiative revient à Marat.

Les visites domiciliaires commencées à six heures, le 28 août, sont suivies d'arrestations si nombreuses que, dès le milieu de la nuit, toutes les prisons sont pleines ; il faut évacuer les prisonniers dans les couvents, on les entasse notamment à l'abbaye de Saint-Germain des Prés et aux Carmes, en affectant exclusivement ce dernier local aux prêtres insermentés.

Le 30 août, Manuel vient voir ces réfractaires et leur témoigne tant de bienveillance que tous, se faisant complètement illusion sur le sort qui les attend, lui demandent de hâter l'application de la loi de déportation, tant ils sont à l'étroit dans l'église où on les a enfermés. Il les assure que sous trois jours leur sort sera décidé ; le surlendemain 1er septembre, à six heures du soir, il retourne aux Carmes et recommande au traiteur chargé de la subsistance des prisonniers de se faire payer au plus tôt son mémoire, parce que dans vingt-quatre heures il ne sera plus temps. Le procureur de

Digitized by Google

la Commune n'est-il pas à la source des renseignements ?

Effectivement, le dimanche 2 septembre, à midi, trente hommes se cachent dans une maison voisine de l'église, attendant les ordres qui leur parviendront à trois heures.

Plus d'un tiers des cent quatre-vingt-cinq prisonniers est écroué depuis le 11 août, notamment les supérieurs et quelques élèves du séminaire de Saint-Sulpice, des prêtres de la paroisse et des paroisses voisines, Mgr du Lau, archevêque d'Arles, avec ses trois domestiques, les seuls laïques emprisonnés aux Carmes.

Deux autres prélats sont venus l'y rejoindre : les frères La Rochefoucauld, évêques de Beauvais et de Saintes, et avec eux les abbés Cussac, supérieur de la communauté des philosophes de Saint-Sulpice ; Després, vicaire général de Paris ; Ermès, docteur en Sorbonne ; Estard, curé de Charonne ; Langlade, vicaire général de Rouen ; Lefebvre, directeur de l'hôpital de la Miséricorde ; Meollet de Fargues, vicaire général de Clermont ; Savine, supérieur des clercs de Saint-Sulpice. Sur la liste des prisonniers on voit figurer, outre des membres du clergé de plusieurs diocèses, des religieux de presque tous les ordres : Capucins et Cordeliers, voués à la prédication, Frères des écoles chrétiennes, Jésuites et Eudistes, éducateurs de la jeunesse, Bénédictins et Sulpiciens, spécialement adonnés aux hautes études. Un seul a été mis en lieu sûr dans une chambre écartée, par les soins de Robespierre : c'est l'abbé Bérardier, son ancien proviseur de Louis-le-Grand.

Tous sont enfermés dans l'église ; on les y a amenés au moment de leur arrestation ; ils emploient leurs journées à des exercices de piété ; la nuit, ils couchent côte à côte sur des lits de camp et des matelas ; ils ne sortent que pour faire à tour de rôle quelques promenades dans le jardin.

Monument à la mémoire de la première victime.

A la différence de ce qui se passe partout ailleurs, à l'Abbaye, à la Force, à la Conciergerie, au Grand-Châtelet, aux Bernardins, à Saint-Firmin, à la Salpêtrière, à Bicêtre, où les massacres

Digitized by Google

ont lieu publiquement en présence de curieux qui se grisent à la vue du sang et encouragent par leurs cris et leurs chants les exécuteurs volontaires, ici l'on va opérer à huis clos.

A quatre heures, aussitôt entrés, sans même attirer l'attention des gendarmes, qui sont logés dans une partie du couvent, aménagée en caserne depuis 1790, les trente hommes désignés par le comité de surveillance de la Commune referment les portes sur eux pour ne pas être dérangés. Quelques-uns vont droit à l'église : ils en font sortir les prisonniers que leurs camarades attendent dans le jardin, armés de sabres, de piques, de fusils et de pistolets.

Une fois dehors, prêtres et religieux ne peuvent plus conserver de doute sur le sort qui les attend. Une trentaine d'entre eux, parmi lesquels les trois évêques, se dirigent vers un oratoire situé au fond du jardin. Quand ils y sont entrés dix forcenés se précipitent sur leurs pas, demandant à grands cris l'archevêque d'Arles; l'un d'eux, un ancien serviteur de l'archevêché congédié pour vol, l'interpelle brutalement: « C'est toi qui as fait verser le sang des patriotes à Arles? — Messieurs, je n'ai jamais fait de mal à personne. — Eh bien, moi, je vais t'en faire! » L'archevêque tombe frappé de plusieurs coups de sabre; son corps est cloué au sol par une pique et piétiné.

Presque tous les compagnons du prélat sont massacrés séance tenante ; ne pouvant sortir de l'oratoire ils se sont réfugiés derrière la grille du chœur: fusils et pistolets les abattent successivement.

Pourtant les deux frères de La Rochefoucauld vivent encore ; l'évêque de Beauvais a une balle dans la cuisse. Avant qu'ils aient reçu le coup suprême, un commissaire arrive et donne l'ordre à tous les survivants de revenir à l'église. La tuerie se fait trop mal dans le jardin où le gros des prisonniers est poursuivi de massif en massif, d'allée en allée, d'arbre en arbre. On suspend cette chasse ; tout ce qui n'est pas frappé à mort est ramené à coups de sabre; on porte ceux que la gravité de leurs blessures empêche de marcher.

On organise au pied de l'autel un simulacre de tribunal, devant lequel on fait défiler les prisonniers. On leur pose une seule question : « As-tu prêté, ou veux-tu prêter le serment conformément à la loi de constitution civile? » Les réponses unanimement négatives sont bientôt suivies de cette brève sentence : « Élargi ». On fait sortir les victimes ainsi désignées par une petite porte voisine du chœur, on les emmène dans un corridor étroit et sombre, communiquant avec le jardin et aboutissant à un petit perron : c'est là que tous sont immolés par des exécuteurs postés à l'extérieur.

Comme la besogne est pénible, ceux-ci se reposent de temps à autre dans une salle voisine : leurs armes ont laissé sur le mur des traces sanglantes, encore parfaitement visibles. D'ailleurs, il faut se dépêcher, la nuit vient vite en septembre, et dans les cas, d'ailleurs fort rares, où les victimes échappent aux premiers coups, il devient plus difficile de les rattraper dans le jardin. Les retards viennent surtout des blessés qu'il faut encore transporter. La tradition a conservé les paroles prononcées par l'évêque de Beauvais : « Messieurs, je le regrette, mais la balle que j'ai dans la jambe m'empêche d'aller seul où vous m'appelez. Faites-moi la charité de m'y porter. » Son frère, M^gr^ Pierre-Louis de La Rochefoucauld, avait été « élargi » quelques instants auparavant. On sait que cet euphémisme sinistre avait été imaginé par Maillart.

Pourtant, par une suite de hasards extraordinaires, quelques prisonniers réussirent à s'échapper, notamment en escaladant les murs grâce au voisinage des arbres. Huit d'entre eux, parmi lesquels l'abbé de Panonie qui avait été frappé de neuf coups de baïonnette, ont déposé sur les événements dont ils avaient été témoins.

A huit heures, quand tout est terminé, les portes sont ouvertes, le peuple est

Digitized by Google

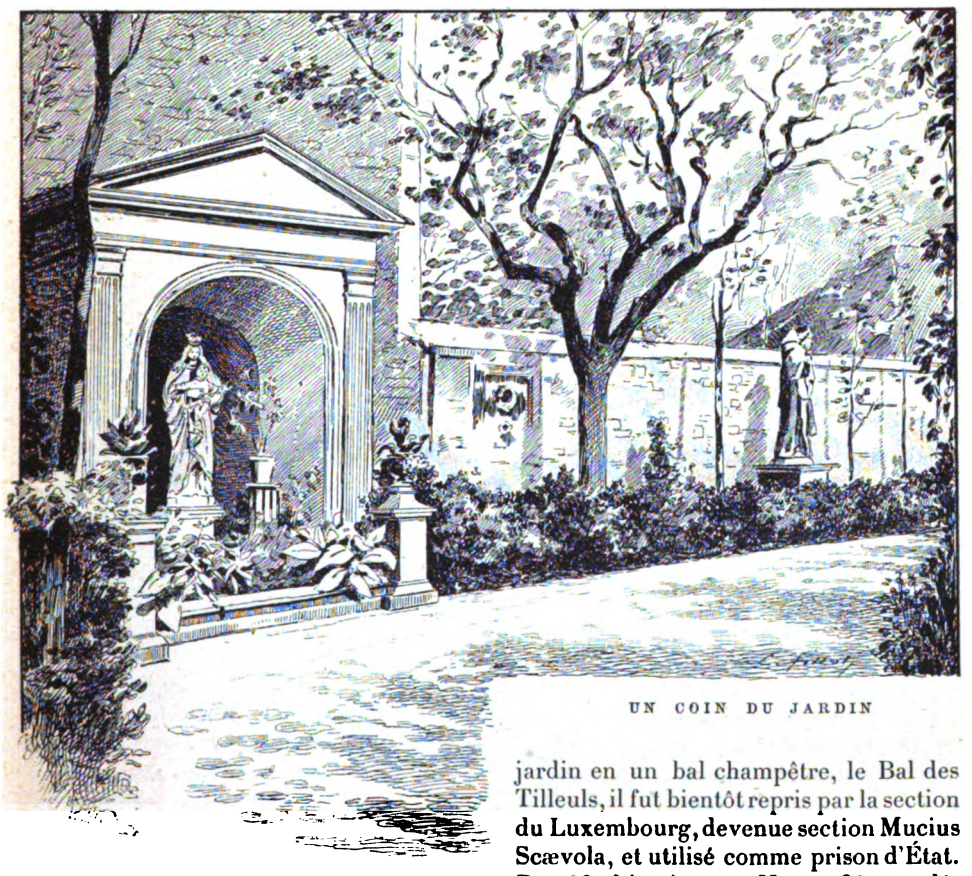
admis à voir les cadavres, que l'on dépouille de tous vêtements et que l'on entasse presque immédiatement sur des chariots d'écurie, réquisitionnés dans des hôtels du voisinage. Des femmes et des enfants se hissent par-dessus ce funèbre chargement, et tout en riant, en chantant, en brandissant des débris sanglants, se font traîner jusqu'au cimetière de Vaugirard, où une large tranchée attend ces dépouilles, qu'on se hâte de noyer dans une épaisse couche de chaux vive.

Après avoir cru longtemps que tous les corps y avaient été jetés, on a eu la preuve du contraire lors du prolongement de la rue de Rennes; mais avant d'en arriver à cette constatation, voyons en quelles mains a passé le couvent des Carmes après 1792.

***

Affermé moyennant 4,780 livres à un jardinier, qui transforma une partie du jardin en un bal champêtre, le Bal des Tilleuls, il fut bientôt repris par la section du Luxembourg, devenue section Mucius Scævola, et utilisé comme prison d'État. Du 26 frimaire an II au 30 vendémiaire an III (16 décembre 1793-21 octobre 1794) 707 personnes y furent incarcérées et 110 en sortirent pour aller à l'échafaud. Le général de Beauharnais était au nombre de ces derniers; Joséphine, sa femme, fut délivrée le 9 thermidor avec 200 détenus. En dépit d'une légende persistante, les Girondins n'ont pas été emprisonnés aux Carmes.

La Convention y établit un dépôt d'approvisionnement et le magasin de



UN COIN DU JARDIN

Digitized by Google

la Commission des musées nationaux. Les locaux vacants furent loués à un restaurateur; de ce nombre était l'église: on y dansa pendant l'hiver, le Bal des Tilleuls s'étant rouvert sous le nom de Bal des Zéphyrs.

En 1797, un acquéreur pour tous les bâtiments et dépendances se présenta en la personne du menuisier Étienne Foreson, qui offrit un million, avec la pensée de revendre le parc comme terrain à bâtir. La municipalité devait ouvrir une voie nouvelle et prolonger la rue de l'Ouest, actuellement rue d'Assas, mais la spéculation ne réussit pas; l'acquéreur allait en être réduit à démolir l'église et à en vendre les matériaux pour faire face à ses échéances, quand l'abbé Émery, vicaire de Saint-Sulpice, fit acheter l'immeuble par M^lle^ de Soyecourt, une Carmélite qui avait dû rentrer dans sa famille au moment de la dispersion des communautés religieuses. Son père et sa mère étaient morts victimes de la Révolution, elle n'avait dû elle-même la vie qu'au 9 thermidor. M^lle^ Camille de Soyecourt rentra le 15 août 1797 dans les bâtiments dévastés, et s'y installa avec un petit groupe de ses anciennes compagnes du Carmel. L'église fut mise à la disposition du service paroissial tout le temps que Saint-Sulpice fut consacré au culte des Théophilanthropes, c'est-à-dire jusqu'à la promulgation du Concordat, en 1802.

Pour subvenir à l'entretien du couvent, il fallut aliéner des parcelles où s'élevèrent bientôt des constructions ayant vue sur le jardin, grand sujet de scandale pour les Carmélites. Aussi, se décidèrent-elles, en 1845, à émigrer dans un immeuble voisin, 86, rue de Vaugirard. Elles en ont été chassées au bout de dix ans par une expropriation, et sont installées maintenant avenue de Saxe.

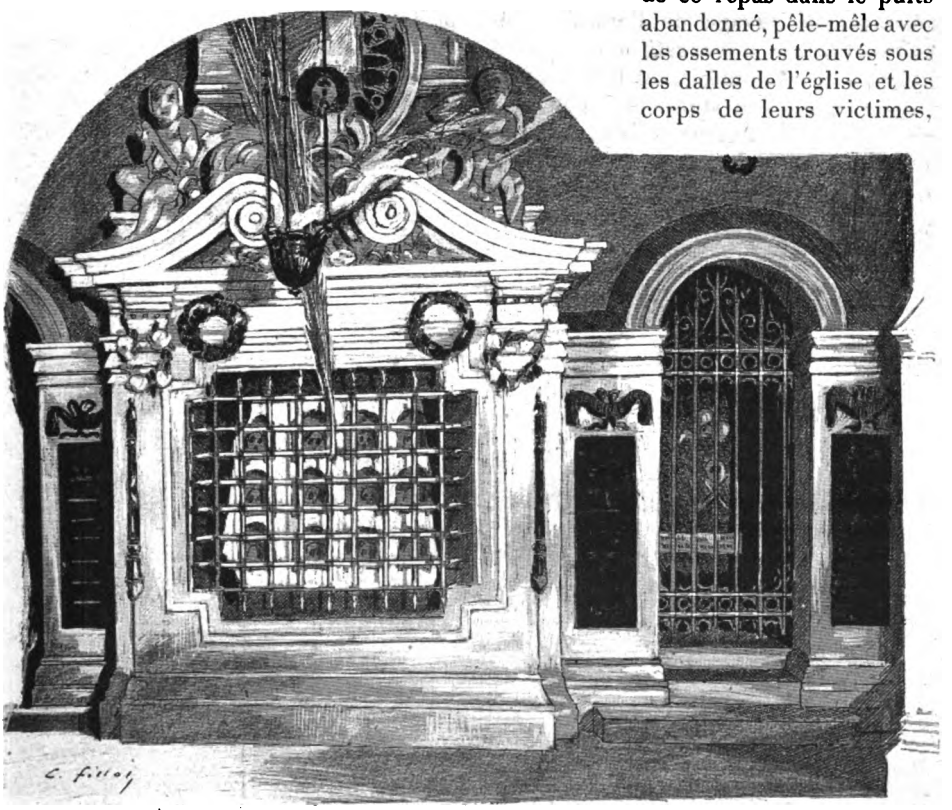
Aux religieuses du Carmel succédèrent les jeunes prêtres, élèves de l'École des Hautes Études ecclésiastiques, créée par M^gr^ Affre, archevêque de Paris, et dont le premier docteur ès lettres fut l'abbé Lavigerie. En 1851, la maison des Carmes donna l'hospitalité aux Dominicains restaurés par le père Lacordaire, jusqu'au moment où ils prirent possession du couvent, aujourd'hui détruit, de la rue Jean-de-Beauvais, c'est-à-dire pendant une quinzaine d'années. Leur départ fut suivi de l'installation de l'école Bossuet, destinée à permettre aux familles d'unir les avantages de l'éducation religieuse à ceux de l'instruction universitaire. L'école Bossuet et l'école des Hautes Études catholiques vécurent côte à côte jusqu'au jour où la loi de 1875 sur l'enseignement supérieur amena la fondation de plusieurs universités catholiques. Celle de Paris prit possession des terrains de l'ancien maître d'hôtel de Louis XIII, tandis que l'école Bossuet se fixait rue Madame. Peu d'années après, la création d'une Faculté de théologie amena celle du séminaire universitaire dirigé par les Sulpiciens, continuation de l'école fondée par M^gr^ Affre.

L'Université catholique et la Faculté de théologie sont trop à l'étroit dans les constructions incommodes du XVII^e^ siècle; après avoir multiplié les annexes, ceux qui en ont la direction se sont décidés à tout démolir, sauf l'église et le couloir conduisant au perron des martyrs.

Ce n'est pas sans émotion que l'on pose le pied sur ces marches disjointes — il y en a cinq de chaque côté — bordées d'une mince rampe de fer. Deux saules bas et rabougris inclinent sur elles leurs feuillages pleurant. En avant, dans des caisses en zinc, quelques menues fleurs s'étiolent à l'exposition du plein nord. Les visiteurs s'arrêtent longuement en face de cette porte qui semble faite pour donner accès à un humble logis campagnard, puis ils vont à la petite colonne élevée dans le jardin à l'endroit où est tombée la première victime, l'abbé Girault, frappé d'un coup de sabre tandis qu'il lisait son bréviaire; il ne s'était pas aperçu de l'envahissement du couvent... Enfin ils reviennent à l'ossuaire.

Digitized by Google

Quand le percement de la rue de Rennes nécessita la démolition de l'oratoire situé au fond du jardin, les ouvriers découvrirent un puits recouvert d'une mince couche de terre et rempli d'ossements. Il y en avait trop pour que l'on pût les considérer comme les restes des victimes de septembre, mais d'un rapport rédigé par le docteur Douillard, il résulte que si bon nombre proviennent de sépultures du voisinage et peut-être des tombes de l'église, beaucoup d'entre eux portent des signes évidents de mort violente. Mâchoires et fronts conservent la trace de coups terribles ou des entailles produites par des sabres. Détail à noter : on trouva également dans ce puits des fragments de vaisselle marquée aux initiales C. D. (Carmes Déchaussées) et les débris d'un repas. Aussi l'expertise a-t-elle abouti à cette conclusion : les ouvriers — c'est le nom qu'on leur donne dans certains documents du temps — les ouvriers, leur besogne terminée, se firent servir à manger dans la vaisselle du couvent et jetèrent les restes de ce repas dans le puits abandonné, pêle-mêle avec les ossements trouvés sous les dalles de l'église et les corps de leurs victimes.



UN OSSUAIRE DE LA CRYPTE

dont une faible partie seulement fut dirigée sur le cimetière de Vaugirard, conformément aux ordres de la section.

Tous ceux de ces ossements qui portent des traces de violences ont été recueillis et placés dans la crypte de l'église des Carmes. Derrière de fortes grilles protégées par des glaces sans tain, apparaissent deux énormes reliquaires où, sur des tablettes garnies de velours, on les a soigneusement disposés. Tout autour du caveau, sur des plaques de marbre

Digitized by Google

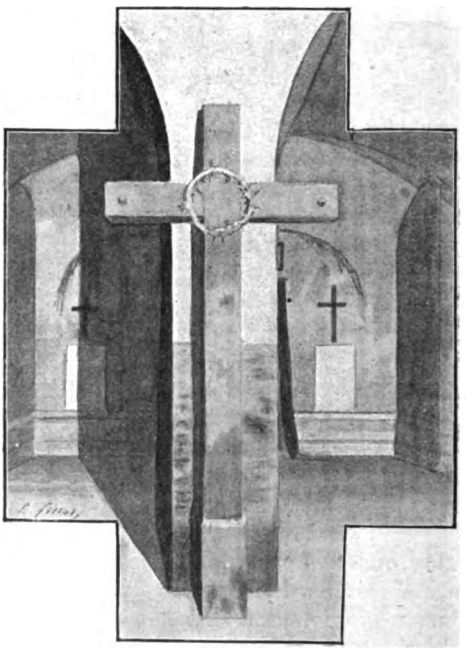
noir, sont inscrits les cent quinze noms que l'histoire a recueillis. Rien ne prouve que cette liste soit complète.

Le sol lui-même, écrit M. G. Lenotre, a été fait de la terre retirée du puits. Une petite chapelle, à laquelle on parvient en gravissant quelques marches, est tapissée de dalles tachées de sang, qui formaient autrefois le pavage de l'oratoire détruit. Enfin, on a reconstitué un modèle en relief de cet oratoire et l'on a placé contre un pilier la statue de la Vierge, qui occupait une niche dans le fond du jardin.

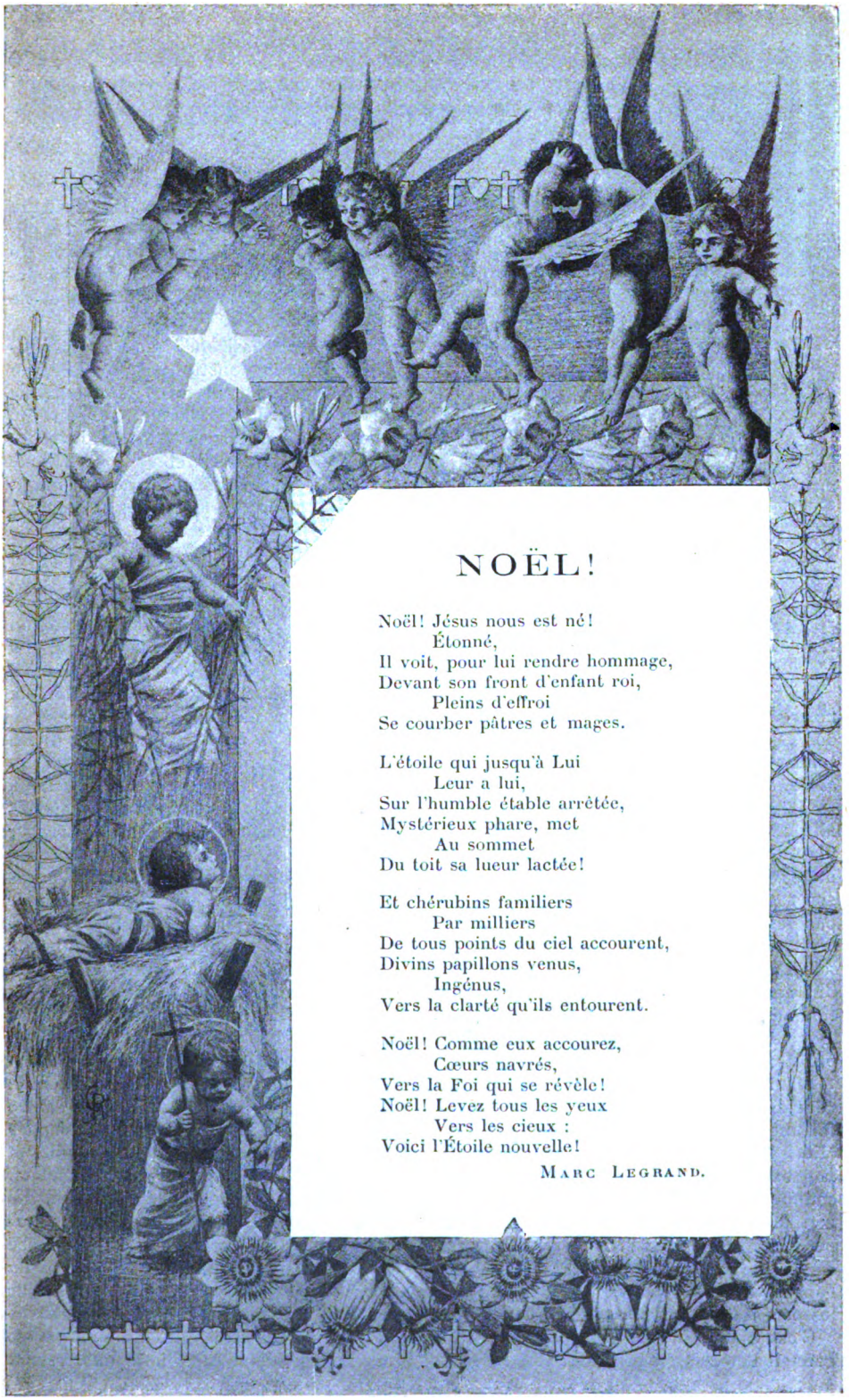
Une croix, grandeur nature, étend ses bras à arêtes vives vis-à-vis de l'entrée : c'est là que, par esprit de mortification, le père Lacordaire se faisait attacher pendant trois heures le jour du vendredi saint. On conserve d'autres souvenirs du séjour du restaurateur des Dominicains, qui alla mourir à Sorèze, en 1862.

Est-il besoin de rappeler que si les portes de l'ossuaire s'ouvrent toutes grandes chaque année le 2 septembre, celles de l'église ne sont jamais fermées, et qu'en tout temps, pour passer de là dans la crypte et dans le jardin, il suffit d'en exprimer le désir?

C. DE NÉRONDE.



LA CROIX DU PÈRE LACORDAIRE
DANS LA CRYPTE

Digitized by Google

# NOËL!

Noël! Jésus nous est né!
Étonné,
Il voit, pour lui rendre hommage,
Devant son front d'enfant roi,
Pleins d'effroi
Se courber pâtres et mages.

L'étoile qui jusqu'à Lui
Leur a lui,
Sur l'humble étable arrêtée,
Mystérieux phare, met
Au sommet
Du toit sa lueur lactée!

Et chérubins familiers
Par milliers
De tous points du ciel accourent,
Divins papillons venus,
Ingénus,
Vers la clarté qu'ils entourent.

Noël! Comme eux accourez,
Cœurs navrés,
Vers la Foi qui se révèle!
Noël! Levez tous les yeux
Vers les cieux :
Voici l'Étoile nouvelle!

MARC LEGRAND.

Copyright, 1893, by Harper & Brothers.

Digitized by Google

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

C'était à coup sûr une remarquable et très intelligente gaillarde, magistralement experte en son métier de fille galante, et fine mouche d'ailleurs en toutes sortes de choses, que Mlle Gisette, dite autrefois (par les voyous, ses congénères, à Belleville) la Gaufre, dite plus tard (par les carabins, au Quartier Latin) la Ventouse, dite plus tard encore (par ses vis-à-vis à l'Élysée-Montmartre) la Môme-jambe-de-laine, de son vrai nom Delphine-Esther Giset, ex-trottin, ex-modèle, ex-verseuse de brasserie, ex-étoile de chahut, ci-devant patronne d'un « Plumes et Fleurs » à un entresol de la rue de la Lune, et présentement entretenue *dans les grands prix, au sac, rangée des voitures,* au point d'en avoir une à elle, bref, maîtresse toute puissante, quoique non avouée et absolument secrète, d'un aussi important personnage que le célèbre et austère politicien Louis-Ferdinand-Hugues baron de Miérindel, ancien magistrat, ancien consul, officier de la Légion d'honneur, commandeur de plusieurs ordres étrangers, membre influent de la Chambre des députés, chef de *la Ligue pour le relèvement moral des Arts*, président du *Cercle bipontin*, et enfin, et surtout, directeur-fondateur du grave journal *la Conscience*.

La phrase est un peu longue, mais elle nous présente avec tous leurs accessoires, dès la première page, les principaux personnages du roman de M. Richepin, *Flamboche,* édité par Charpentier et Fasquelle.

Ce grave et dévergondé parlementaire, M. de Miérindel, avait eu un frère dont la vie fut passablement aventureuse et dramatique, un routier qui parcourut le monde son revolver au poing, passa plusieurs fois par les alternatives de la misère et du faste, épousa une négresse, prise on ne sait dans quel bas-fond, et mourut fou à Charenton. Il laissa un fils, qui avait comme sa mère un toupet de cheveux sur le front, en forme de flamme : aussi l'appelait-on Flamboche.

Flamboche devait recueillir un héritage considérable à sa majorité, — la grosse fortune de son père. Mais son oncle, de Miérindel, de complicité avec sa maîtresse la grosse Gisette, convoite cette proie, tout comme dans le récent procès de Nayve. Ils mettent le neveu dans une institution de perdition, une vilaine boîte où les rares élèves ne travaillent jamais, boivent de l'absinthe et font la débauche pendant que les parents les croient assidus à l'œuvre.

C'est Gisette qui indique ce choix. Elle connaît l'établissement, dont elle recevait autrefois les élèves dans sa maison de fleurs fanées. Il s'agit, pour le vieux baron, d'abrutir son neveu de débauche et de crapule pour l'annihiler peu à peu, légalement, pour l'user dans les formes et ne pas avoir à restituer l'héritage.

Le plan ne réussit qu'à moitié. Flamboche est de belle constitution; il résiste au régime de la noce; il force la sympathie de M. Chugnard, le maître de pension qui devait être son bourreau par l'absinthe; quant à Mme Chugnard, elle se prend d'une affection maternelle pour le pauvre enfant. Bref, ses persécuteurs désignés deviennent à peu près ses protecteurs.

Mais Chugnard a dans sa boîte deux professeurs très crasseux, dont l'un est un normalien dévoyé qui a derrière lui une vilaine histoire. Étant précepteur dans un château, il a volé un billet de banque. Il a tâché de faire porter les soupçons sur la fille du garde-chasse. La vérité a été connue. Le précepteur Laffouace a été chassé; le garde voulait le tuer : il se ravisa; il lui fit signer un papier constatant son vol, et il le poursuivit partout avec ce fâcheux certificat. Toutes les portes se fermaient devant Laffouace qui risquait de crever dans la misère, sur le pavé, si Chugnard n'avait pas eu besoin d'acolytes malpropres pour griser et pourrir ses élèves. Le papier du garde-chasse lui fut plutôt là une recommandation. Quand le jeune Flamboche entra à la pension, il flaira une belle proie. Chugnard voulait l'exploiter tout seul; Laffouace le menaça de le dénoncer à M. de Miérindel, s'ils ne partageaient pas. Il fit ainsi chanter son patron qui lui entretenait sa bourse de jeu. Mais dans un moment de débine, Chugnard envoya l'autre au diable, et celui-ci y alla. Il alla se vendre à Miérindel, qui connut ainsi la cupidité et les projets de Chugnard, au moment où celui-ci allait revenir à résipiscence. Le baron employa cet agent inattendu : Chugnard fut ruiné et condamné ; Laffouace devint un rédacteur influent du journal *La Conscience ;* Flamboche fut spolié par d'habiles virements de fonds et s'embarqua pour le Cap, dégoûté de tous et de tout, instruit de la canaillerie universelle.

Digitized by Google

Et il se remettait à chantonner, d'abord intérieurement, et bientôt à mi-voix :

Tant que le ballon n'est pas crevé
Les coups de pied le font rebondir.
Tenez-vous raide, Paddy, tenez-vous raide.

Si bien que, sur le paquebot, comme il achevait le couplet, à pleine voix maintenant, parmi les fracas de la mer qui était mauvaise, un passager irlandais, entendant ces paroles irlandaises, lui dit brusquement :

— *You are a merry boy, sir.*

Et il répondit, en guculant à tue-tête dans le vent du large :

— *Yes, because I am not a mufle.*

L'intrigue est simple. C'est le récit des fourberies imaginées par un trio de forbans pour dépouiller un héritier. M. Richepin a voulu rajeunir la banalité de cette donnée. Sa tentative est à moitié heureuse. Elle a assurément le mérite d'avoir été pour lui l'occasion de montrer, une fois de plus, la prodigieuse et prestigieuse souplesse de son talent. Son œuvre est de valeur et sollicite l'examen. Dans sa mise en action, il a voulu introduire un élément qui piquerait la curiosité par la nouveauté; il a étudié à fond la question d'argent, et il a plongé dans la finance; là encore, avec sa prédilection pour les bas-fonds et la gueuserie, il a choisi la basse finance, les égouts de l'agiot, la concussion et l'usure; il a donné pour cadre à son roman le grillage de Gobsek, et son livre rend un son de faux sous. Il est par là curieux, et par là aussi, il est discutable.

Beaumarchais voulut un jour rénover le théâtre. Il y introduisit l'intrigue qui s'appuie sur les circonstances nées d'une profession sociale; il fit la comédie de condition. Il donna un métier à son héros. Ce ne fut plus l'avare ou le vaniteux, ce fut le barbier ou le banquier. Il a spécialement appliqué son système dans ses *Deux Amis*. L'intérêt y sort tout entier des difficultés que peut rencontrer dans l'exercice de sa profession un percepteur des finances. Sa comédie a échoué. Le sort a généralement été le même pour tous les auteurs qui ont voulu nous intéresser à une spécialité. Tout le monde éprouve des passions humaines. Tout le monde ne comprend pas, ne partage pas, ne revit pas les affres d'un percepteur des finances.

Ce ne serait pas ici le lieu d'insister sur ce point : mais il fallait l'indiquer pour marquer le défaut de la belle œuvre de M. Richepin. Cette étude est trop spéciale et trop consciencieuse. Il y faudrait moins d'érudition financière, qui ne nous intéresse pas. On nous dit tout au long et dans le grand détail la manœuvre par laquelle la grosse Adélaïde sauve sa pension de la faillite, puis celle par laquelle le baron fait vendre, et replacer, les titres de son neveu pour le gruger. Tout cela est sans doute fort exact, fort minutieusement informé, mais tout cela nous laisse froids. Les plus patients lecteurs admirent le travail de sérieuse préparation que ces pages ont coûté; les autres ne les lisent pas. Il ne faut pas tant fignoler en matière de roman, et les plus rares innovations sont souvent les moins utiles. De la bonne et simple psychologie vaut mieux que les plus belles monographies. Toute la partie financière et usuraire de *Flamboche* est minutieusement préparée, mais trop spéciale.

C'est par d'autres mérites que le livre se recommande. Le style en est ferme, sûr, et est d'un écrivain de marque. Les personnages y sont bien plantés et le décor y est pittoresque. On vit, en effet, et en vérité, dans cette curieuse et amusante pension Chugnard, où le vermout Augustora est la plus grande affaire. C'est une visite amusante que d'y suivre le baron à qui le patron fait faire le tour du propriétaire. Et quels types on y rencontre!

Voici ce que Chugnard appelait son organisation des classes face à face. Sur les neuf élèves qu'il avait en ce moment, trois, sans plus, consentaient à préparer tant bien que mal leur baccalauréat. Les autres s'y refusaient absolument. Et ces autres, pour le quart d'heure, étaient absents, *en ballade*. Vainement Chugnard les avait suppliés de rester, pour pouvoir montrer à la famille du nouvel élève que la maison était sérieuse. Ils avaient répondu que les trois piocheurs suffisaient à l'exhibition, et qu'eux-mêmes n'ayant pas des têtes à donner une bonne idée de l'institution Chugnard, préféraient n'en pas donner l'idée du tout. Il avait fallu leur céder, un d'entre eux, le Valaque, mauvais bougre, déclarant qu'il *bousinerait* si on ne voulait pas le laisser sortir. Par bonheur les trois aspirants au bachot avaient eu la gentillesse de se prêter à sauver la situation.

Montons l'escalier et allons visiter les salles de classes.

A travers la cloison, on entendait une voix pointue parler dans la seconde pièce. Chugnard posa mystérieusement son index sur ses lèvres froncées en cul de poule, et fit signe au baron et à Flamboche d'écouter. La voix pointue expliquait du grec.

— Œdipe roi! chuchota Chugnard. L'im-

Digitized by Google

mortel et si pur chef-d'œuvre de notre grand Sophocle!

Il se pencha vers le baron et lui glissa dans l'oreille :

— Remarquez qu'il est prononcé à la moderne, et non pas à la façon universitaire, selon les errements d'Erasme. Vous distinguez, n'est-ce pas? C'est toute une révolution!

Et lui-même répétait, en iotacisant, en accentuant les *th* très fort :

*Tuias pot'édrastas de mi thoadzélé.*
*Solis d'omou mèn thimiamat'on guemi...*

Et il ajoutait triomphalement :

— Le *th* anglais, observez bien! Le même que le *th* grec! Toujours et partout l'éducation à l'anglaise, en quelque sorte, si j'ose m'exprimer ainsi, athénienne.

Et il fit entrer le baron dans la classe de lettres. Rien d'une classe! Pas de pupitre! Pas de chaire! Le maître et l'élève chacun dans un fauteuil, et ayant l'air d'amis qui causent, *face à face!*

Est-il rien de plus drôlatique que cette éducation à l'anglaise dont l'excellence se trouve inopinément démontrée par l'assimilation des thêta grec et du *th* anglais?

Tous les personnages sont remarquablement étudiés et ont l'air vivants : Gisette, avec laquelle nous avons déjà fait connaissance, maligne et chafouine, qui a réussi à museler et à tenir en laisse son baron, le plus fieffé des malins. Et celui-ci, contemplez-le avec les paquets gélatineux de sa rotondité adipeuse :

C'était, en effet, une des pièces de son armure défensive, que cette immobile physionomie. La nature la lui avait donnée. La bouffissure adipeuse l'avait entretenue. La volonté d'être impénétrable l'avait fixée et figée. De son crâne chauve, en beurre pâle, le beurre avait coulé sur sa vaste face glabre, et s'y était durci en un masque cachant jusqu'aux frissons de la peau. Dans ce masque blafard, tendu, lisse et mort, il n'y avait de vivant en apparence que les yeux et la bouche. Mais les yeux, petits, fendus à la tartare, y semblaient deux minces boutonnières par où luisaient deux vieux boutons en étain terni, et la large bouche s'ouvrait à la façon d'une crevasse au flanc d'une citerne avec sa lippe inférieure pendante et humide, usée et comme décolorée par toutes les phrases qui la délavaient incessamment de leurs eaux troubles.

Deviner sous ce masque les frissons de la peau, en traduire le sens obscur, y répondre, n'était-ce pas plus admirable encore que d'avoir trouvé les nerfs à tendre sous cet amas de panne et de lymphe! Voilà ce qu'avait fait Gisette, et pourquoi le baron l'aimait.

Ils sont ainsi tous, remarquablement conçus et créés, et la bonne grosse Aménaïde Chugnard, qui met un coffre près de son lit parce que sa graisse déborde, et qui entoure le petit Flamboche de soins maternels, et Chugnard, le ruffian des cités, joueur et trafiqueur, qui trouve pourtant plus canaille que lui pour le faire chanter. Tout ce monde est assez malpropre, mais il grouille, vit et s'agite.

Richepin est bien reconnaissable dans son œuvre; il s'y est mis tout entier avec ses prédilections habituelles et déconcertantes pour les objets les plus disparates, la poésie de la mer ou la fange des bouges. Ce contraste est sa nature même. Nous le suivons sur la grève où l'attirent ses goûts de pêcheur au chalut et de chantre des flibustiers :

Par les grèves, de rares et furtives apparitions, vite évanouies derrière un tournant de roc, ou se fondant au creux d'un herbier. C'est un chercheur de poinclos, une chasseuse de crevettes, une paire de gamins soulevant un gros galet pour dénicher de son trou un congre. Et la mer basse, d'ailleurs, se retire si loin, qu'il faut fixer longtemps le regard sur l'endroit où sont ces points mobiles, pour les distinguer. Et les rochers du bord enchevêtrent leurs couloirs en un si colossal labyrinthe, que les hommes y grouillant y semblent des poux de sable. Et ainsi ces quelques apparitions de vivants, au lieu que leur présence trouble la solitude, en rendent plus sensible la vaste majesté, où l'homme devient si peu de chose.

Sa nature quelque peu Rabelaisienne se complaît dans les incongruités, et comme le curé de Meudon accumulait les effronteries de ses litanies, il s'étale à plaisir dans les gaudrioles drôlatiques et grossières, comme ce choix de définitions à l'endroit de Laffouace jugé par Flamboche.

A propos de Laffouace, il ne tarissait pas, n'en prononçait jamais le nom autrement que Laffoirasse, lui trouvait le nez pareil à un cure-dents, le regard en tire-bouchon, les oreilles en écailles d'huîtres, la barbe en balai de quelque part, et, dans sa haine méprisante contre lui, allait parfois jusqu'à des images presque incompréhensibles, à Chugnard lui-même, et dont Chugnard goûtait cependant comme un régal les lointaines, mais, néanmoins, très significatives analogies, telles que :

— Tête de souris avec un derrière de rat d'égout!

— Il se mangerait les dents si elles étaient en vrai chocolat.

— Oui, un licencié ès lettres... anonymes!

— Sa voix louche comme ses yeux.

— C'est une âme qui pue de la gueule.

Ailleurs, c'est Gisette qui retourne à l'idiome natal de son clocher de Belleville.

S'il fait un coup! S'il veut me tuer! S'il veut tuer son oncle! Si seulement il lui dit que c'est par moi qu'il a été mis au courant de tout! Alors, moi, une balle dans la gueule, peut-être! Ou veuve! Ou divorcée! Et ma situation, peau

Digitized by Google

de zébi ! Non, mais, est-ce idiot, est-ce assez pocheté ! J'en ai-t-il une, de couche !

Pour que Gisette se parlât ainsi en argot, elle, Mme la baronne Miérindel, il fallait qu'elle fût remuée, bouleversée, jusqu'au tuf.

C'est assez montrer combien cette œuvre est variée par les sons divers qu'elle rend et par les scènes qu'elle crée. Si elle n'ajoute pas un large apport à la renommée déjà riche de l'auteur, assurément elle ne lui nuira point.

o°o

M. Ernest Daudet nous montre une fois de plus dans *Don Rafael* (Plon, Nourrit) ses qualités de savant historien et d'habile conteur. Dans un style ferme, classique et aisé, il nous fait un tableau animé de l'Espagne en 1808, au moment où Napoléon Ier y envoie Murat pour en prendre possession sous couleur de traverser seulement le pays et d'aller châtier les Portugais. Charles IV est roi; le pouvoir est aux mains de la reine et surtout du premier ministre Manuel Godoï aidé de son âme damnée, le cruel Juan Morera, docteur versé dans les sciences occultes et les pratiques de Mesmer et de Cagliostro. Cependant, l'Infant Ferdinand complote de renverser son père, et Napoléon Ier l'y autorise. Il est aidé par de bons amis que navre la déchéance espagnole, surtout par le brillant caballero don Rafael. Celui-ci aime Béatrix, la fille de l'armurier Borostidi. Il l'a sauvée des mains des brigands. Béatrix est aimée aussi de Morera, qu'elle déteste. La lutte entre Morera et Rafael est à la fois de politique et d'amour. Ce dernier ignore que son rival est son père. L'infâme a magnétisé autrefois la comtesse de Osorio pour abuser d'elle, et elle a mis au monde notre héros.

C'est encore par le magnétisme que Morera poursuit ses forfaits. Il hypnotise la maîtresse de l'Infant Ferdinand, et celle-ci dévoile inconsciemment, par la force de la suggestion, à la reine-mère elle-même, le secret du complot et le nom des complices. Rafael est jeté en prison, et Morera retient Béatrix prisonnière. Mais Rafael est délivré par une modiste de Paris venue pour offrir des toilettes à la cour. Au milieu d'une action très touffue, le dénouement se prépare. La maîtresse de l'Infant pour se venger des suggestions maudites de Morera, le poignarde. Rafael acclamé par les peuples délivre Béatrix; les Espagnols soulevés par les menaces françaises massacrent Godoï et déportent Charles IV. Et cependant, Napoléon menaçant traverse les Pyrénées.

Tel est dans ses grandes lignes le sujet de ce roman fertile en aventures, d'un mouvement pressé, qui rappelle les habitudes de la littérature espagnole.

o°o

A l'opposé de M. Daudet, M. Camille Lemonnier fait un roman avec une très petite matière dans *La Faute de Madame Charvet* (Dentu). Il nous introduit dans un modeste intérieur; le mari, Charvet, fume sa pipe le soir; Mme Charvet conduit leur fille Fanfan chez sa mère tous les jeudis; mais elle n'y reste pas elle-même, elle fait des courses. Ces courses sont des rendez-vous chez son amant. Elle a d'abord des remords, qui disparaissent. Charvet prend peu à peu des soupçons qui se confirment. Il pardonne. Et c'est tout. D'action, peu ou point. C'est toujours le même traintrain, la pipe de M. Charvet et les jeudis extra-conjugaux de sa femme. C'est dire que l'auteur a porté tout son effort vers la peinture des états d'âme de ce couple. L'amant ne paraît même pas; il est quelconque. Charvet est bon, indulgent, large d'idées et d'épaules, et, comme on nous dit, « équanime ». Mme Charvet est une petite rosse, une vraie pantoufle. Quand elle allait à confesse, après l'adultère, « elle ne pensait pas au repentir, qui seul pouvait rendre le sacrement efficace, mais seulement à l'absolution, qui lui accordait le droit aux récidives ». Elle a des raisonnements qui sont des raffinements byzantins : « J'ai un amant et un mari, pensait-elle, je connais ainsi toutes les nuances de l'amour. » Voilà. C'est une dilettante en son genre.

L'auteur nous maintient durant trois cents pages penchés sur cette âme en travail et sur ce corps en prurit. Cette persistance manque d'intérêt, parce qu'elle manque d'objet précis. Encore s'il y avait lutte de la vertu chancelante contre l'entraînement de la chute, nous aurions un but en vue, et il nous amuserait de savoir ce qu'il en adviendra. Mais ici, point. La petite Mme Charvet a fauté avec délices dès la première page, et puis elle faute tous les jeudis. Il est possible que cela l'amuse, mais pour nous, lecteurs, l'exercice est monotone. L'auteur fait, pour son agrément, de la gymnastique psycholo-

Digitized by Google

gique, de l'acrobatie sentimentale, mais rien n'avance; il pirouette élégamment, mais sur place, sur un mouchoir plié en quatre; il évolue, sans avancer, sur un fil coupé en quatre. C'est prolixe, comme quelque dissertation de métaphysique galante lue à la Chambre Bleue; c'est la rhétorique dans la psychologie, introduite avec aisance et talent. M. Lemonnier a de la finesse, de la pénétration, de la profondeur d'analyse. Il l'a surabondamment prouvé dans cet exercice ingrat. On peut peut-être estimer qu'il eût pu donner une meilleure application à ses rares qualités, et nous l'attendons à la fois prochaine.

Deux figures accessoires ont de la vérité : la belle-mère, à peine entrevue, mais qui fait une silhouette assez nette, et surtout la fillette Fanfan, esquissée d'un trait rapide, mais sûr. La scène où elle trahit sa mère par espièglerie enfantine est traitée de main de maître. Le mari est venu chez sa belle-mère s'assurer que sa femme n'y est pas, bien qu'elle lui eût dit y être.

Fanfan, devant ce grand calme, sûre de l'impunité, se sentit venir la malice amusée des petites filles mêlées à un secret et qui trahissent par plaisir de transgresser une défense. Se balançant d'avant en arrière, avec des poussées brusques de son petit ventre qu'elle avançait et rentrait, elle dit la grosse méchanceté : « M'man d'abord vient jamais me chercher qu'au soir. » Mme Dulac, très vite, avança la main comme pour lui fermer la bouche... « Mais non, ce n'est pas vrai, petite menteuse... » Ensuite une gêne tomba. Charvet, qui roulait son chapeau dans ses doigts, le front bas, fixant des yeux les fleurs fanées du tapis, était pris d'une grande honte.

Cette jolie scène a son pendant; c'est le soir, autour de la table qu'éclaire la lampe du dîner.

Un soir, sans cause, la petite révolte moussa... « Méchant papa qui fait du mal à maman!... » Le cri monta sous la lampe, mutin, colère. Emmeline, tout à coup, parut s'éveiller de la mort, debout dans son saisissement, les mains avancées par-dessus la table. Charvet, lui, ouvrit la bouche, très pâle, essaya de parler, ne trouva qu'un gémissement... « Fanfan! » Et ensuite il regardait Emmeline d'un air de prière et de reproche. Elle le regarda aussi, ses entrailles remuèrent, toute la vie d'un grand flot remonta au cœur. Mais l'élan ensuite passait... « Crois bien, mon ami... » Elle ne put achever. Tous deux à la fois baissèrent les yeux, froids, humiliés, se sentant nus sous le regard de l'enfant.

Quel dommage que M. Lemonnier charge son vocabulaire d'une foule d'expressions plus bizarres qu'agréables! Quel avantage en croit-il tirer? Et combien il serait plus sage de parler simplement le français dont se contenta Voltaire, plutôt que d'émailler son style de tant d'étrangetés : on n'en voit guère le profit. Dans sa prose un « rais de soleil » fait *luisarner* les toitures; Charvet s'était *séligé* une religion à lui; sa femme se *polarise* à ce glaçon de mari, à moins qu'elle ne chancelle dans de cruelles *syndérèses;* l'agacement des lumières *persille* les feuillées; des scènes *vinaigrent* les jeudis du ménage : on ferait un choix ample de ces expressions rares, par lesquelles je n'imagine pas que l'auteur pense enrichir son fonds d'expressions. C'est un petit travers inoffensif, comme fut celui des précieux au temps de Somaize : on préférerait qu'il ne gâtât pas ce fin talent d'analyse pénétrante, — si pénétrante qu'on est parfois de l'avis de l'auteur lui-même quand il explique ou excuse les raffinements syllogistiques de son héroïne :

— Un peu de casuistique s'en mêle.

o°o

Le roman de M. Pierre Maël, *Celles qui savent aimer* (Ollendorff), n'est pas précisément le roman populaire; il n'est pas non plus très littéraire; il tient le milieu, et est agréablement mondain.

Mme Marandeau a deux filles, l'une honnête et sage, Agnès; l'autre impétueuse et évaporée, Madeleine. Elle compte marier d'abord Agnès à un jeune homme qu'une amie marieuse lui a présenté, Sylvain Debournes, un bellâtre insignifiant. Il vient à la soirée de Mme Marandeau, accompagné d'un ami, René Lerbaux, écrivain de talent et d'une grande originalité. Aussitôt, par un revirement attendu, l'intelligente Agnès s'éprend en secret de ce Lerbaux, et la légère Madeleine aime Sylvain, le futur présumé de sa sœur. Ce quadrille ne satisfait point par sa disposition Mme Marandeau qui se fâche. Cette femme a eu un passé douteux; c'est une parvenue, orgueilleuse, altière et bête comme toutes celles de son espèce. Son calcul est de se débarrasser d'Agnès d'abord, puis de marier Madeleine à quelque noble qu'une agence lui promet en la grugeant. Elle compromet jusqu'à la fortune personnelle d'Agnès pour arroser la présentation des nobles décavés de l'agence. Elle entre en furie quand elle apprend que ses filles ne plient pas pour se conformer à ses projets. Heureusement

Digitized by Google

il y a un excellent oncle Jean qui tance vertement sa sœur, et tout se termine à la satisfaction générale. Les jeunes filles épousent chacune leur fiancé préféré, l'agent matrimonial est jeté en prison et Mme Marandeau revient à résipiscence. Il n'y a de mécontente qu'une amie, fort agréable personne, Hélène; elle aimait éperdument Lerbaux, mais elle renonce à sa flamme pour donner son ami à Agnès, montrant par ce sublime sacrifice qu'elle est de « celles qui savent aimer ».

L'affabulation est simple, les caractères aussi. Ces gens ne sont ni des loups, ni des agneaux. Il y a bien un méchant officier qui calomnie une femme, mais la dame lui dit son fait et il ne s'y frotte plus. C'est une lecture facile, courante, sans heurts, pour dames alangouries. A peine de ci, de là, quelques taches gênent l'œil : la peau de Madeleine, qui est glacée comme une feuille de vélin, ou la peau d'Hélène « d'une blancheur lumineuse qu'on eût dite éclairée du dedans comme les globes de lampes en albâtre ». Ces comparaisons ne sont pas de bon goût; il y a excès peut-être aussi parfois dans le langage de la délurée Madeleine, et l'on ne sait si elle ne tient pas trop du potache, — encore, du potache très mal élevé, — quand cette jeune fille du monde dit à sa mère :

— Je me fais une pinte de bon sang quand je vois que ça te met en rogne!

Quant au style, il est clair et de bon aloi, sauf rares exceptions ou négligences, comme cette phrase hiéroglyphique :

« On lui sut gré de cette modération dans la victoire, et les regards expressifs qui lui avouèrent leurs préférences reniées le consolèrent d'avoir sacrifié le légitime orgueil de son éloquence satisfaite. »

Mais ce sont là des vétilles; le livre est dans son ensemble d'un doux agrément.

°°°

Si l'on veut imiter la Madeleine de M. Maël, et « se faire une pinte de bon sang », il faut lire dans les *Œuvres anthumes*, d'Alphonse Allais, son livre au titre bizarre *Deux et deux font cinq* (Ollendorff). C'est d'une lecture irrésistible et le fou rire vous gagne. Allais a le don du comique, la *vis comica* du pince-sans-rire, l'humour. Il ne serait pas long de débrouiller les ficelles de son procédé; mais il y a apparence qu'il ne les connaît pas lui-même et qu'il rit de bon cœur, sans étude, ni méthode. Dès lors il devient superflu pour le critique de lui aller dire :

— Vous êtes drôle. Je vais vous expliquer comment vous faites.

En général, il emploie les moyens usuels du genre bouffon et burlesque, qui est de choquer les contraires, de promener le duc d'Aumale et M. Zadoc Kahn à la foire aux pains d'épice, d'expliquer une bourde avec le sérieux que comporterait le plus grave théorème. Il pratique à merveille la théorie philosophique du rire, — et le rire naît du contraste, vous le savez mieux que moi.

Ajoutez, à ces éléments, de l'observation et de la pénétration, et vous comprendrez qu'il faille savoir gré à Allais et à ses confrères de ressusciter chez nous l'un des genres burlesques auxquels on commençait à ne plus croire. Il a des histoires impayables, et le monsieur qui est descendu de l'impériale, et l'acide carbonique, et le capitaine Cap, et tout le reste; mais aurez-vous le temps, quand chaque jour apporte un chapitre nouveau à ces *Œuvres anthumes?*

— Qu'est-ce que veut dire anthumes?

— Demandez-le-lui vous-même, car j'avoue que je n'en sais rien. A moins que ce soit le contraire de posthume, pour dire avant la mort?

— Sans le savoir, nous ne faisions rien qui ne fût anthume?

— Vous l'avez dit.

°°°

M. Maurice Maindron est un érudit et un lettré. Son roman *le Tournoi de Vauplassans* (chez Plon) est une savante et brillante reconstitution du XVIe siècle avec ses beaux coups de lance et ses guerres de religion, ses fêtes, ses révoltes, ses scènes de pillage et ses batailles. L'action se passe dans le Berry. Le jeune comte François de Bernage est un impétueux défenseur du catholicisme et en même temps un viveur. Il déteste à mort les huguenots, et ne fait exception à sa haine qu'en faveur de la belle Madeleine de Gardefort. Celle-ci est aimée en même temps par Morguen, jeune huguenot, simple, bon et brave, épris de science; il a beaucoup voyagé pour apprendre, il a approfondi toutes les religions et toutes les philosophies, et il s'adonne à l'alchimie.

Le récit de la rivalité de François et de

Digitized by Google

Morguen emplit le volume. Les deux adversaires ont des chocs fréquents et terribles. Madeleine penche vers François ; celui-ci est tué par son rival. Quant à Madeleine, elle périt dans un de ces massacres fréquents alors. Un jour que Morguen va au gibet de Montfaucon chercher des têtes de pendus pour ses études anatomiques, il trouve dans le tas la tête de sa bien-aimée.

Derrière la palissade, des pieux dépassaient hauts de dix pieds, et ils portaient des têtes fichées sur leurs pointes, suivant la coutume des stradiots de Demétrius, qui marquaient ainsi leurs logements. Il y en avait plus de trente, livides, dégouttantes encore de sang, faisant des mines tristes ou lamentablement railleuses, avec des paupières qui semblaient clignoter. Des bouches grimaçaient, des moustaches pendaient. Certaines, parmi ces têtes, semblaient pleurer, comme si ces détranchés eussent regretté de quitter la vie. D'autres, les yeux ouverts, fixes, paraissaient des masques de cire, tant elles étaient pâles, ayant perdu tout leur sang.

Ce spectacle ne surprenait pas Jacques, car, au cours de ses voyages, il avait vu des têtes de suppliciés. A Paris même, il avait été avec Ambroise Paré chercher des pendus à Montfaucon pour étudier l'anatomie. Il regardait cependant, comme malgré lui, toutes ces faces blêmes dominant l'enceinte, et il pensait au peu que valait la vie, à l'affreuse misère de tout, en ce monde.

Puis il passa. Mais, comme il allait quitter la palissade, il vit une dernière tête, plus petite, et qui avait une grande chevelure blonde, nouée en queue de cheval. Une curiosité le retint, il se rapprocha même des abatis pour mieux voir la figure. C'était un chef de femme.

Et il reconnut la tête de Madeleine de Gardefort. Ainsi apparut à son chevalier servant la reine du tournoi de Vauplassans. L'ovale de son visage était toujours aussi pur ; sa chevelure brillait toujours comme une mousse d'or, et ses yeux grands ouverts, couleur de violette, regardaient au loin devant eux... Mais il ne put atteindre jusqu'à cette tête qu'il aurait voulu emporter avec lui. Et bientôt, à la considérer fixement, une terreur folle le prit, car il s'imagina la voir se détacher d'elle-même et voler dans l'air pour le rejoindre. Il piqua son cheval et s'enfuit, sans regarder derrière lui.

M. Maindron sait et peint. Son livre est plein de panneaux pittoresques, de motifs tout prêts pour l'illustration, chevaliers du guet, le parleur au prêche, les dames en riches atours dont il a étudié le costume dans le plus grand détail. Il habille ses personnages, il les campe, il les anime ; ce sont de belles toiles. Toute la description du tournoi de Vauplassans est une évocation vivante, d'une vérité intense. Il y a aussi un défilé de routiers harassés entrant à Bourges qui ne manque ni de vigueur ni de précision.

o°o

Un peu de blanc, un peu de bleu, beaucoup de rose,
Tout de la rose, un rien de l'astre, un coin du ciel,

c'est la *Poésie de l'enfance* que chante agréablement Abel Letalle (librairie Fischbacher) ; sous ce pseudonyme on croit deviner une femme à la tendresse et à la grâce du chant dans ce poème qui est l'épopée de Bébé ; berceau et berceuse, hochets et baisers, jeune mère et grands parents, petite mains et petits pieds, petites dents et petits cheveux, soulier mignon et friandises, c'est l'hymne complet de Sa Majesté l'Enfant.

Taratantara ! l'enfant est devenu grand, il fait le coup de feu à la guerre, à Mars-la-Tour, à Rezonville, et c'est M. Gaston Armelin qui entonne vaillamment la trompette pour chanter *la Gloire des Vaincus* (Flammarion, éditeur). En belles strophes et en vers sonores, il évoque puissamment Reichshoffen et Gravelotte, Saint-Privat et Sedan, dans une poétique histoire de la guerre franco-prussienne. C'est du bon patriotisme et de la bonne poésie.

Des trompettes encore : et c'est le défilé moyenâgeux des comtes, marquis et princes par les chemins fleuris, dans la légende du *Seigneur de Saint-Lair*, habilement versifiée par le pittoresque poète Emile Blémont, et curieusement imagée dans les marges par M. Van Driesten, un dessinateur doublé d'un bon médiéviste.

Plus artistique encore, avec ses délicieuses aquarelles qui font songer aux miniatures de Memmling, dans l'hôpital Saint-Jean de Bruges, est l'exquis petit livre du R. P. Libercier, illustré par le maître Andhré des Gachons (Gruel, éditeur) : c'est une adorable série de compositions poétiques, où des arbres hiératiques poussent au bord des étangs bleus, où des villes orientales sont accrochées aux flancs des montagnes d'ocre, où les cieux d'or font un nimbe autour des figures extatiques et rayonnantes d'un mysticisme qui s'épanouit saintement dans toute cette histoire de la Vierge Marie.

Moins pieux est le recueil de Maurice Boukay, *Nouvelles chansons* (Flammarion), qui dit dans des poésies suaves les rêves, les joies et les regrets de l'amour, la chanson du Baiser et celle de Callirhoé,

Digitized by Google

Avril et les Yeux bleus, les Marquises de Watteau et les Feuilles mortes. Ces pages contiennent assez de poésie, de grâce émue, de sincérité et de passion pour que le grand poète Sully Prudhomme ait pu dire à leur sujet, dans la préface dont il les a honorés :

La chanson proprement dite, dépositaire de la verve essentielle au vieux fond de notre caractère national, la chanson populaire, expression du génie familier de la France, est tombée, dans les cafés-concerts, au dernier degré de la bêtise polissonne. Les lèvres les plus fines ont prêté leur grâce audacieuse à cette déchéance, qui serait aujourd'hui consommée, en dépit du vénérable Caveau, si vous et vos amis, les poètes-chansonniers de Montmartre et du Chat-Noir, n'aviez triomphalement régénéré la gaieté parisienne, qui rayonne au loin. A cet égard, vous avez bien mérité de la France, car l'avilissement du rire est chez nous un péril public. C'est grâce à vous que l'esprit a recouvré ses droits dans le domaine de la chanson, cet esprit, qualifié gaulois, qui n'empoisonne pas ses traits, mais, au contraire, en assainit la pointe trempée de bon sens, de justice et de charité même, car souvent les piqûres en sont vengeresses de la misère.

Dans cette manifestation de la jeunesse artiste, vous avez représenté les intérêts les plus profonds du cœur, vous avez servi la cause de l'Amour. Cette cause périclite en France à beaucoup d'égards ; je n'ai pas le loisir de l'instruire ici. Je me borne à constater que vous avez chanté les joies et les peines de l'amour d'une voix fraîche, avec un accent nouveau, justement, sincèrement passionné.

o°o

Que de grâces doivent l'histoire et la critique littéraires à leurs plus récents dévots, dont les œuvres solides et fines laissent le lecteur hésitant entre tant de délicates études; car, pour les autres, je ne vous en parle point. Mais vous pouvez lire René Doumic, *les Jeunes* (chez PERRIN) : c'est une amusante et fine revue de nos derniers arrivés, et même de ceux qui ne sont pas encore arrivés, ou qui n'arriveront peut-être pas, et qu'il raille avec humour :

Comment se fait-il que de si beaux génies en soient encore à attendre la renommée, alors que tant de commerçants vulgaires et de bas entrepreneurs de lettres ont surpris la faveur publique ? Hélas! c'est qu'en notre époque de réclame à outrance, ceux-là restent longtemps méconnus qui ne se résignent pas à employer des procédés dont la grossièreté répugne à la délicatesse de leur âme. Toutefois il était temps que ce malentendu prît fin. Et puisque les organes officiels leur sont fermés, puisque les critiques à brevets, distributeurs patentés de l'éloge et du blâme, refusaient de les apercevoir, ne trouvez-vous pas que les nouveaux écrivains ont bien fait de s'adresser à nous directement et de se présenter eux-mêmes?

Car, tel est le procédé pour les *Portraits du prochain siècle*. Ce sont des portraits d'écrivains peints par eux-mêmes. M. A. Ferdinand Hérold se porte garant du talent de M. Pierre Quillard, parallèlement, M. Pierre Quillard témoigne en faveur de M. A. Ferdinand Hérold. M. Henri Degron nous fait les honneurs de l'œuvre de M. Achille Delaroche : aussi reçoit-il à l'instant de M. Delaroche un même service. M. Hugues Rebell a signé le portrait de M. René Boylesve; et, donc, au bas du portrait de M. Rebell se lit la signature de M. Boylesve. M. Hirsch (Charles-Henry) fait le portrait de M. Hirsch (Paul-Armand). C'est ainsi que les représentants de la jeune littérature défilent devant nous dans une double posture, tour à tour peintres et modèles, portraitistes et portraiturés.

M. A. Mézières, de l'Académie française, a donné, chez Hachette, une édition nouvelle de deux belles et grandes études dont on connaît le rare mérite d'érudition étendue, de forme châtiée, de critique judicieuse, l'une sur Gœthe en deux volumes, l'autre sur Pétrarque. Le grand historien de Shakespeare y a montré qu'il n'était dépaysé ni en Allemagne, ni en Italie.

Son émule en critique littéraire anglaise, M. J.-J. Jusserand, dit, avec sa compétence bien connue et sa critique sûre, l'*Histoire abrégée de la littérature anglaise* (DELAGRAVE), abrégé très complet, très fidèle et très utile.

On voudrait avoir plus d'espace pour parler comme il convient des fortes *Études littéraires et morales* de M. F. Hémon (DELAGRAVE), qui a mis toute sa finesse sagace au service de ses travaux sur les grands noms de notre histoire littéraire, Corneille ou Bossuet, Buffon ou Montaigne, — et pareillement de l'ouvrage de M. Albert Collignon, *la Vie littéraire, notes et réflexions d'un lecteur* (Librairie FISCHBACHER), agréable mélange qui rappelle le genre d'Hippolyte Rigault.

o°o

Quand on nous dira qu'il n'existe plus nulle part de lettres inédites de Voltaire, nous serons sûrs qu'il en paraîtra prochainement un nouveau volume. Cet homme prodigieux a inondé de ses lettres l'Europe occidentale. On croyait avoir tout recueilli. En voici un tas de nouvelles autres, et fort jolies toutes, dans le gros livre de M. Henry Tronchin, *le Conseiller François*



Digitized by Google

*Tronchin et ses amis* (Plon). L'histoire de la famille Tronchin a un intérêt local et un peu restreint, mais elle est l'occasion de produire un lot de curieux billets que signait Voltaire, et à propos de son installation aux Délices, sur laquelle nous avions déjà tant de lettres de lui! — et à propos de *la Pucelle,* qui le jette dans des transes terribles par la peur de la *Gazette d'Amsterdam.*

D'ailleurs Voltaire ne fait pas seul tous les frais de cet intéressant volume, où apparaissent dans de curieux détails les grands hommes d'alors, J.-J. Rousseau et Diderot, Falconet et Grimm, et les hôtes des Délices : c'est une amusante page d'histoire.

En voici une autre. M. Roger Milès a reçu d'une vieille grande dame un manuscrit qui venait à celle-ci de sa grand'mère, et il a eu la bonne idée de le publier sous le titre de *Lettres galantes d'une femme de qualité.* Pastiche ou non, c'est un recueil de tous points exquis. Il contient une douzaine de lettres : cette grand'mère avait bien de l'esprit. Sa prose est alerte, vive, spirituelle, émaillée de traits heureux, avec un léger condiment de folâtrerie que les femmes de ce temps-là maniaient avec une si légère dextérité. C'est tout un monde qui revit, toute cette société sémillante de la seconde moitié du siècle dernier, volage et galante, potinière et désœuvrée, un tantinet dévergondée et beaucoup malicieuse. Quel joli décor que celui de ces lettres galantes qui font songer parfois au roman de Laclos, avec ses pavillons secrets, ses galanteries sur l'herbette, ses représentations d'opéra où l'on dit des vers de musette. C'est un morceau de choix et de goût qui enchantera les amateurs de notre cher dix-huitième siècle. Elle est bien un peu osée, la belle grand'mère, et quand elle conte comment elle perdit sa jarretière, — « une jarretière ne se perd jamais seule! » — et quand elle décrit la partie de main chaude où Lauzun mordit au ventre Mme de Stainville, qui dut montrer à toute la compagnie si on voyait la trace des dents; et la surprise qui dérangea, sur un sofa écarté, d'Auberval et Mme de Presle très décolletée, — elle qui prétendait qu'une femme ne doit laisser voir son sein qu'à son nourrisson! — et les efforts amusants de Madame pour corriger la froideur naturelle de ses sens afin de retenir le roi; et les orgies scandaleuses du Parc-aux-Cerfs; et Mme du Deffand, qui reçoit son paquet; et Trial, et Rameau, et Mmes de Mirepoix ou de Valentinois... C'est une lecture délicieuse qui évoque ce temps galant et enchanteur dont le prestige nous émeut encore. Laclos lui-même n'a pas mieux réussi le portrait de son ingénue que ce portrait-ci, de tous points galant :

> Un jour donc que Mme de Ruffec était accompagnée de Denise, pour aller manger des figues chez Ribaudin, ainsi que l'exigeait la mode, un jeune garçon, sans être remarqué, se glissa près de Denise, lui mit un billet dans la main et se retira. Vous me direz que la demoiselle aurait dû fermer la main avant de recevoir le pli, et se refuser à toute correspondance avec un inconnu. Mais je vous ai déjà averti que la fillette était très innocente, et timide encore davantage. L'inconnu d'ailleurs n'avait pas mauvaise mine, et refuser, le laisser tomber à terre, exposer des regards curieux à lire ce qui s'y trouvait, n'était-ce pas provoquer presque un scandale, dont Mme de Ruffec eût été marrie, et dont la pauvre Denise aurait été l'infortunée victime?
>
> La fillette prit donc le billet et n'eut pas de peine à le dissimuler dans son corsage. A quoi nous serviraient nos corsages, sinon à y garder les lettres des galants? avouez même que vos lettres ne sont pas à plaindre. Dès que Denise se trouva seule, sans avoir à redouter la curiosité de sa protectrice, vous pensez bien qu'elle retira le billet de sa cachette et le lut avec impatience, elle le relut même plusieurs fois, et je ne gagerais pas qu'elle ne devînt pourpre à cette lecture.

A qui veut des nouvelles agréables, il faut recommander le livre de Jean Aicard, *l'Été à l'ombre* (Flammarion), dont les récits sont à la fois pathétiques et pittoresques, ou, si vous voulez encore, *le Chemin de velours* (chez Ollendorff), par Fernand Vandérem, esprit délicat d'un atticisme accommodant, tour à tour sentimental, tragique, ironique ou franchement gai.

Ce serait nous embarquer dans une excursion trop longue, pour laquelle le temps, non l'agrément, nous manquerait, que de suivre Constant de Tours, *Vingt jours en Belgique* (Maison Quantin), ou le très intéressant et très documenté M. Ardouin Dumazet dans son remarquable et complet *Voyage en France* (4 volumes chez Berger-Levrault). Je vous laisse partir sans moi, mais *expertocre de Roberto,* vous remercierez vos guides.

Léo Claretie.

Digitized by Google

# LA CUISINE DU MOIS

**Œufs pochés.** — Faire bouillir dans un sautoir en cuivre étamé deux litres d'eau filtrée; ajouter un décilitre de vinaigre, casser immédiatement six ou huit œufs bien frais un à un et aussi près que possible de l'eau. Le bouillon repris, retirer la casserole à côté du feu, couvrir pendant deux minutes et les œufs sont pochés. Les enlever sans les blesser avec une écumoire et les poser avec soin dans un litre d'eau fraîche. Le consommé étant versé dans la soupière, égoutter les œufs sur un linge ployé en quatre et les mettre dedans.

**Soles à la Marguery.** — Deux soles pesant environ 600 gr., 100 gr. de crevettes (salicoques), un demi-litre de moules, 60 gr. de champignons de Paris, 120 gr. de beurre fin et frais, 2 jaunes d'œufs crus, 2 décilitres de vin blanc de Graves, une cuillerée à café de farine, la moitié d'un jus de citron, 5 gr. de sel, une pointe de poivre de Cayenne.

Ratisser la moule et la laver vivement à plusieurs eaux. La cuire avec le sel, le vin blanc et une pincée de poivre noir. Aussitôt qu'elle bout, la retirer du feu sans la sauter et la tenir couverte pendant dix minutes afin qu'elle s'ouvre. Ratisser la peau blanche des soles, enlever la peau noire, s'assurer que dans le ventre et sur l'arête il n'y a pas de sang coagulé ni des œufs; faire une incision sur le dos et d'un bout à l'autre de la sole ; beurrer légèrement un plat émaillé ou en métal allant au feu, y coucher les deux soles tête bêche, la peau blanche en dessous; saler légèrement et arroser de citron. Décortiquer les crevettes et garder les carapaces pour les piler dans un mortier avec 20 grammes de beurre. Verser la cuisson des moules en la passant à la couloire fine sur les soles, les couvrir d'un plat renversé et les cuire au four six minutes seulement. Pendant cette cuisson, on enlève les moules de leurs coquilles, et on les tient au chaud avec les estomacs des crevettes (improprement appelés *queues*). Si les champignons ne sont pas cuits, on les tourne ou pèle proprement et on les cuit, après les avoir lavés, dans un verre à madère, d'eau, quelques gouttes de citron et 20 grammes de beurre. Un bouillon suffit.

La sauce. — Mettons 20 grammes de beurre dans une casserole en émail non craquelé; aussitôt fondu, mêlons la farine, mouillons tout à la fois avec le jus des soles, donnons un petit coup de fouet, ajoutons les coques de crevettes, un peu de jus des champignons et faisons bouillir en remuant; retirons du feu, ajoutons les deux jaunes d'œufs, passons cette sauce à travers une étamine de laine, en tordant fortement. Autour des soles on met les moules en les entremêlant des crevettes; les champignons sur les soles. Ajouter ce qui reste de beurre à la sauce, le cayenne, une goutte de citron, verser sur les soles et les glacer au four très chaud pendant 4 ou 5 minutes.

**Civet.** — Un lièvre de plaine, 150 grammes de lard mi-gras, 18 petits oignons, 250 grammes de champignons, un bouquet garni, 1 litre de bouillon, 1 bouteille de vin rouge de Bordeaux, 2 morceaux de sucre, 10 grammes de sel, une pincée de poivre, 2 cuillerées à bouche de farine, 1 décilitre de cognac.

Dépouiller le lièvre et le couper en morceaux pesant environ 80 grammes chacun; recueillir le sang dans un bol avec quelques cuillerées de vin afin qu'il ne se coagule; parer le lard de la couche supérieure et de la couenne, le couper en morceaux de un centimètre carré, le sauter avec les oignons à feu doux afin de dorer le tout; enlever dans une assiette; placer la casserole qui doit être large et basse (sautoir) sur un feu vif, y mettre la moitié du lièvre (ni tête ni foie), sauter, ajouter le reste après cinq minutes, verser le cognac et y mettre le feu. Saupoudrer avec la farine, roussir quelques instants en remuant toujours avec une cuiller de bois, mouiller avec le bouillon et le vin, ajouter le sel, le sucre et le bouquet ainsi que la tête et le rameau du lièvre, cœur, poumons, — laisser cuire à feu doux pendant deux heures; on met alors le lard, les oignons et les champignons, laisser cuire un quart d'heure, lier avec le sang en tournant la casserole, servir sur un plat rond, creux.

**Gigot à l'anglaise.** — Un gigot amorti pesant 2 kil. 500, 4 litres d'eau filtrée, 30 gr. de sel, une gousse d'ail, 6 petits oignons, un bouquet garni, 100 gr. de navets, 200 gr. de carottes coupées en gros dés, 2 cuillerées de câpres, autant de farine, 60 gr. de beurre, 500 gr. de pommes de terre de Hollande cuites à l'eau salée. Faire bouillir l'eau et ajouter le sel, le bouquet, les oignons, l'ail et les carottes; plonger le gigot et le laisser bouillir une heure et quart; les pommes sont cuites 15 minutes, à part.

La sauce. — Fondre la moitié du beurre, amalgamer la farine, mouiller avec 3 décilitres de bouillon de gigot, donner un coup de fouet hors du feu, ajouter le beurre restant et les câpres, verser dans une saucière chaude.

Le gigot est dressé dans un plat long aussitôt sorti de la cuisson; les légumes autour.

**Les crosnes.** — 600 grammes de crosnes, 100 grammes de beurre fin, un peu de sel. Dans une petite sauteuse on met 50 grammes de beurre et une cuillerée d'huile d'olives; aussitôt que le tout est bien chaud on y met les crosnes lavés, brossés et essuyés. Couvrir, pousser au four et dans dix minutes on les saute; dix minutes après on sale et on ajoute le beurre; envoyer dans un légumier chaud.

**Timbale de marrons à la chantilly.** — 500 grammes de marrons glacés, 60 grammes de beurre frais, 2 décilitres de lait bouillant, un demi-litre de crème à la chantilly bien fraîche et un peu épaisse, 100 grammes de sucre semoule, une bonne pincée de vanille en poudre, 100 grammes de chocolat, un moule à charlotte de 0m,12 de diamètre, une feuille de papier écolier. Broyer les marrons dans un mortier en ajoutant le lait bouillant, peu à peu, puis le beurre; tapisser le moule avec le papier en posant un disque sur le fond intérieur et une bande tout autour. Avec la purée de marrons tapisser uniformément le moule, monter la crème à la chantilly au fouet et la tenir un peu ferme, sucrer et vaniller, remplir la timbale très froide, surtout; renverser sur un plat rond un peu creux et glacer avec le chocolat fondu avec un demi-verre d'eau.

A. Colombié.

Digitized by Google

# LA MODE DU MOIS

En dépit de toutes les prédictions, et contre toute logique, les manches continuent à augmenter de volume. Ainsi que le démontre dans ses ravissants dessins mon collaborateur et ami Félix Fournery, elles s'aplatissent à l'emmanchure et prolongent indéfiniment la chute des épaules; à la vérité, elles gagnent en largeur ce qu'elles perdent en hauteur; et, franchement, la grâce de la tournure ne se trouve pas très bien de cette modification. Mais c'est la mode ! Et ce mot dit tout. J'engagerais cependant mes lectrices, tout en suivant les errements d'une majesté que rien ne détrônera, à ne pas les exagérer et, dans leur façon de s'habiller, à savoir garder une note personnelle.

Nous ne pouvons ici que donner des indications générales. A chacune de prendre, dans nos modèles, ce qui lui paraît convenir le mieux à son âge, à sa physionomie, au milieu auquel elle appartient, et à la circonstance pour laquelle elle fait faire sa toilette. — Le grand art est de savoir s'habiller

à l'air de son visage, et respecter le goût du jour sans s'en rendre esclave.

Dans les quatre toilettes représentées, nous avons d'abord une robe de visite en velours vert russe dont la jupe entièrement doublée de soie, avec un bouillonné en guise de balayeuse, est coupée en pointes de manière à bien former la cloche. Au-dessus de l'ourlet serpente une bande de zibeline. Le corsage est à basques courtes et ondulées, à revers de soie crème brodés, bordés de zibeline. Le gilet se ferme par de beaux boutons anciens en bijouterie. Il se perd dans une ceinture drapée en soie crème. Une cravate très flou, en mousseline de soie crème, achève de donner à cette toilette un fin cachet d'élégance. Le chapeau en velours assorti est orné d'un ruban Louis XVI formant

Digitized by Google

nœud et torsade autour de la calotte avec piquet de plumes vertes à gauche. A noter les manches qui, très collantes sur l'avant-bras, s'avancent en pointes sur les mains, genre châtelaine ou Sarah-Bernhardt.

Le n° 2 est une robe de ville en drap beige. Jupe unie, ronde et à nombreux godets. Veste Louis XVI, croisée, à deux rangs de boutons devant ; ajustée et à basques très ondulées, derrière. Doubles revers nœud court ; manches s'arrêtant aux coudes, gants longs en suède ; boa de chinchilla autour du cou. Bottes à bouts vernis et à tiges en chevreau. Chapeau mousquetaire en feutre gris, orné de plumes grises et de choux en velours bleu.

Enfin, dans le n° 4, nous avons un des derniers modèles parus de toilette de soirée. Celle-ci est en belle faille Louis XVI imprimée sur chaîne, fond beurre frais avec rinceaux de rubans et

de drap blanc, et manches à gigot bien froncées. Chapeau rond pur Louis XVI, en feutre marron ; draperie de gaze de soie beige autour de la calotte, et couronne de plumes marron et beige, avec aigrette derrière. Ruche tour de cou en mousseline de soie noire ou marron, avec rabat de dentelle. Gants de Suède et bottines de chevreau.

Le n° 3 représente une robe à double fin, c'est-à-dire que cette robe peut aussi bien se porter longue, comme toilette de visite, que courte, comme costume de patinage. On la raccourcit au moyen de grandes épingles anglaises en or ou en argent doré. Elle est en velours Liberty bleu de Roy bordé de chinchilla, la jupe toujours collante sur les hanches et très évasée du bas. Corsage rentré, froncé et monté sur un empiècement dessiné par une bande de chinchilla ; ceinture de surah bleu pâle nouée à droite en guirlandes de fleurs enlacées. Comme pour les précédentes, la jupe est ronde, touchant terre seulement, et doublée de soie. Corsage rentré avec pattes de satin vieux rose simulant des crevés sur le devant. Berthe brodée en soie ivoire, toute découpée en créneaux, et lisérée de satin vieux rose. Le décolleté rond laisse complètement à découvert la chute des épaules à la naissance des bras. Aussi des bretelles en ruban vieux rose maintiennent-elles le corsage en place. Manches Marie-Amélie. Ruche en tulle de soie vieux rose autour du cou, en guise de collier. Petit pouf de plumes vieux rose dans les cheveux ondés et souples. Longs gants en chevreau glacé blanc. Éventail Louis XVI, monté sur corne incrustée de paillettes. Souliers en satin vieux rose et bas de soie ivoire.

BERTHE DE PRÉSILLY.

Digitized by Google

# CONNAISSANCES UTILES

**Contre les piqûres d'insectes.** — Contre les piqûres d'insectes, on se sert habituellement d'ammoniaque (alcali volatil); mais le liquide s'évaporant assez vite, l'action n'est pas de longue durée et son application doit se faire à plusieurs reprises. Voici une solution qui ne permet pas le même inconvénient :

| | |
|---|---|
| Ammoniaque . . . . . | 3 parties. |
| Collodion. . . . . | 1 — |
| Acide salicylique. . . . | 0,1 — |

Sur chaque piqûre d'insectes, on applique une goutte de ce liquide. Le collodion se prend en masse et l'ammoniaque reste ainsi longtemps en contact avec la piqûre.

**Destruction des pucerons** — 1° Faire dissoudre dans 100 grammes d'eau tiède :

| | |
|---|---|
| Savon noir. . . . . | 2 kilos. |
| Carbonate de soude. . . | 2 — |

Puis ajouter 1 litre de pétrole en agitant. Asperger avec ce liquide les plantes attaquées par les pucerons.

2° Un verre d'acide phénique dans un seau d'eau. Seringuer sur les rosiers.

3° Jus de tabac dénaturé des manufactures marquant 12° Baumé, étendu de quinze à vingt fois son poids d'eau.

**Réparation des fossiles.** — Notre collaborateur, M. Léon Gérardin, a eu l'amabilité de nous indiquer la formule d'une colle qui sert à réunir ensemble les morceaux d'un fossile brisé. On mélange parties égales de blanc d'Espagne, d'amidon, de sucre, et suffisamment d'eau pour faire de l'ensemble une pâte fluide. Avec un pinceau, on applique cette colle sur les deux faces de la cassure, et on remet les deux morceaux en place : la pâte ne tarde pas à faire prise. Si le fossile est coloré, il est bon de gratter un peu de la gangue dans laquelle il se trouve et de mélanger celle-ci à la colle; de cette façon, l'endroit réparé a la même couleur que les parties avoisinantes, ce qui ne rend pas la réparation par trop évidente. A noter que cette colle, comme le vin, devient meilleure en vieillissant; c'est ainsi qu'en la laissant fermenter pendant une quinzaine de jours son pouvoir agglutinant est beaucoup plus considérable qu'au début. Cette même colle peut servir aussi à fixer les fossiles sur les cartons où l'on inscrit leur nom et la localité de laquelle ils proviennent; il faut seulement pour cela la faire un peu plus épaisse, en y ajoutant moins d'eau.

**Conservation des haricots verts.** — On jette les haricots épluchés dans de l'eau bouillante et salée. Quand ils sont cuits, on les retire avec une écumoire et on les plonge dans de l'eau froide. Quand ils sont refroidis, on les enferme dans des pots de grès avec une forte saumure que l'on recouvre d'une légère couche d'huile. En bouchant les pots avec du parchemin, ces conserves peuvent se garder pendant longtemps. Bien entendu, il faut les faire dessaler avant de s'en servir.

**Nettoyage des soutaches de képis.** — Quand les soutaches de képis ou les épaulettes d'argent sont oxydées, on les remet à neuf en les frottant avec une brosse trempée dans du carbonate de magnésie.

**Procédé pour conserver le beurre en été.** — Le beurre, en été, fait le désespoir des ménagères par la facilité avec laquelle il rancit et se ramollit. On peut éviter ou plutôt retarder l'un et l'autre de ces ennuis en mettant le beurre avec un peu d'eau dans une assiette et en recouvrant celle-ci d'un pot de fleur retourné. Celui-ci doit être bien propre, bien entendu, et enveloppé de flanelle. Avant de le mettre sur le beurre, on le trempe dans de l'eau : le liquide, que l'on doit renouveler de temps en temps, s'évapore lentement et crée à l'intérieur une basse température qui met le beurre dans les conditions où il se trouve en hiver. Il est bon de mettre le beurre et son pot de fleur dans un endroit aussi frais que possible, la cave par exemple.

**Coloration du bois.** — Bien que la bicyclette et la photographie absorbent aujourd'hui l'activité de presque tous les jeunes gens, il en est cependant quelques-uns qui prennent plaisir à découper des planchettes de bois mince et à en faire soit des coffrets, soit de petits paysages. C'est à leur intention que nous allons indiquer quelques recettes peu connues pour teindre les différents bois et rompre ainsi la monotonie des découpages. Une solution de 50 parties d'alizarine commerciale dans 1,000 parties d'eau, à laquelle on ajoute, goutte à goutte, une solution d'ammoniaque jusqu'à ce que l'on perçoive l'odeur de l'ammoniaque, donne au chêne et au sapin une coloration jaune brun et à l'érable une coloration rouge brun. Si l'on traite ensuite le bois avec une solution aqueuse de chlorure de baryum à 1 pour 100, la nuance du chêne et du sapin tourne au brun, celle de l'érable au brun foncé. Si, au lieu de chlorure de baryum, on emploie du chlorure de calcium, le sapin prend une teinte brune, le chêne devient rouge brun et l'érable brun foncé. L'alun, le sulfate d'alumine donnent au sapin une teinte rouge vif, au chêne et à l'érable une nuance rouge sang. L'alun de chrome colore l'érable et le sapin en rouge brun, le chêne en brun havane. Le sulfate de manganèse donne au sapin et à l'érable une belle couleur violet foncé; au chêne, l'apparence du noyer ciré.

Digitized by Google

**Pour parfumer un appartement.** — Pour parfumer un appartement, le plus simple est évidemment de mettre dans les coins un certain nombre de flacons remplis d'essence et ouverts; mais ce luxe n'est pas à la portée de tout le monde, car ces odeurs sont généralement à base d'alcool et s'évaporent très vite, ce qui revient fort cher. Si l'on n'est pas millionnaire, on emploi le procédé très simple que nous allons indiquer. Dans presque tous les ménages, on fait de l'eau de seltz et on a par conséquent du bicarbonate de soude et de l'acide tartrique. Prenez un ou deux cachets de ces matières et mettez-les séparément dans un petit sachet assez épais de drap ou de coton. Dans un vase, placez, d'autre part, de l'eau, une certaine quantité du parfum (essence de rose, de jasmin, de violettes, etc.). Plongez dans ce liquide les deux sachets. Que va-t-il se passer? L'eau traverse lentement le drap et vient humecter les matières qui y sont contenues. L'acide tartrique diffuse dans l'eau du récipient et vient nager sur le bicarbonate de soude en donnant lieu à un dégagement d'acide carbonique. Ce dernier, comme les autres gaz, a la propriété, en se dégageant, d'entraîner avec lui l'odeur qui se répand ainsi lentement dans la pièce où est placé le récipient. Bien entendu, ce *modus faciendi* ne peut être employé que modérément et dans une pièce assez vaste.

**Volume des gouttes liquides.** — Voici, d'après le docteur Eden, combien il faut de gouttes pour faire un centimètre cube.

| | | |
|---|---|---|
| Eau | 20 | gouttes. |
| Acide chlorhydrique | 20 | — |
| Acide azotique | 27 | — |
| Acide sulfurique | 28 | — |
| Acide acétique | 38 | — |
| Huile de ricin | 44 | — |
| Huile d'olive | 47 | — |
| Essence de térébenthine | 55 | — |
| Alcool | 62 | — |
| Ether | 83 | — |

Ces chiffres s'entendent avec le compte-gouttes calibré que l'on trouve dans toutes les pharmacies.

**Empoisonnements par le cyanure de potassium.** — Dans plusieurs métiers, notamment en bijouterie, on se sert de cyanure de potassium et les ouvriers malheureux en amour font le plus souvent appel à ce poison violent pour mettre fin à leurs jours. De plus, les jeunes entomologistes étourdis s'empoisonnent quelquefois avec le cyanure de potassium dont ils se servent pour tous leurs insectes. Il est donc très utile de connaître le traitement à appliquer dans ces cas nombreux, en l'absence d'un médecin. Il faut d'abord et surtout donner au malade beaucoup de *sulfate de fer* (vitriol vert) dissout dans l'eau, par exemple par doses successives de 30 grammes. Ensuite on le fera vomir en lui donnant une cuillerée à bouche de moutarde et on le stimulera par des inhalations d'ammoniaque sur un mouchoir et par des ingestions d'eau-de-vie. Sur la poitrine, on doit projeter des douches d'eau alternativement chaudes et froides. On doit enfin injecter sous la peau 10 centigrammes d'une solution d'atropine à 1 pour 100 et, si cela est nécessaire, pratiquer la respiration artificielle.

**Contre les méfaits des corbeaux.** — Les corbeaux et les corneilles, malgré la faible quantité d'insectes qu'ils dévorent, sont des animaux nuisibles, qu'il convient de détruire ou tout au moins de tenir à distance. A l'automne, ils sont particulièrement désagréables, car ils ne se font pas faute de manger les graines des ensemencements tardifs et d'anéantir ainsi les récoltes futures. Pour les éloigner des champs, on plante dans ceux-ci des petits piquets que l'on réunit à vingt centimètres du sol à l'aide de fils blancs disposés dans tous les sens. Quand ce moyen reste inefficace, on tue au fusil quelques corbeaux et on les attache, les ailes déployées, à des potences *ad hoc*, de manière qu'ils soient bien visibles. Les bandes d'oiseaux qui arrivent passent généralement sur le champ sans s'arrêter. Mais il est bien préférable de mettre dans le champ à protéger quelques corbeaux morts, étendus par terre, les ailes et la queue déployées; on les fixe dans cette position au moyen de petites fourches de bois.

**Procédés pour enlever la rouille.** — 1° Pour enlever la rouille de fraîche date, on dépose sur la tache brune une goutte d'huile et on frotte avec un bouchon.

2° Si la rouille est vieille et résiste au traitement précédent, on la frotte avec un cuir souple imbibé d'un mélange de fleur de soufre, de tripoli et d'huile d'olive.

3° On peut aussi plonger l'objet dans une solution de chlorure d'étain, pas trop acide, pendant 12 et 14 heures. Après ce temps, on le retire, on le lave à l'eau, puis à l'ammoniaque. On fait sécher rapidement. La rouille a complètement disparu et le fer a pris l'aspect de l'argent mat.

4° Mélanger :

| | |
|---|---|
| Carbonate de chaux | 55 gr. |
| Cyanure de potassium | 25 gr. |
| Savon blanc | 20 gr. |

Faire une pâte avec un peu d'eau et frotter.

5° La rouille peu épaisse, par exemple comme celle qui se dépose sur les bicyclettes, s'enlève facilement avec une gomme à effacer l'encre.

H. Mousse de Corse.

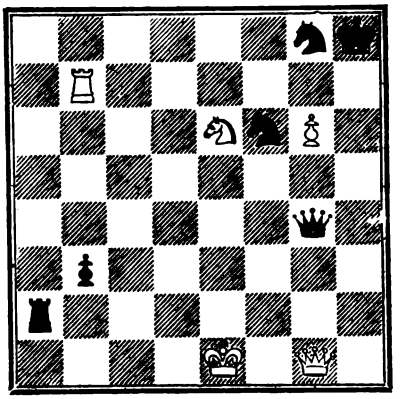
Digitized by Google

# Jeux et Récréations

Par M. G. BEUDIN

## N° 46. — ÉCHECS

NOIRS (6 pièces)

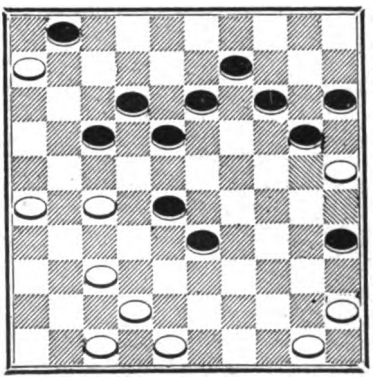


BLANCS (5 pièces)

**Les blancs jouent et gagnent.**

## N° 47. — DAMES

NOIRS



BLANCS

**Les blancs jouent et gagnent.**

## N° 48. — MÉTAGRAMME

Communiqué par M. F.-B.

| | |
|---|---|
| Ayant pris une | xxxxxx |
| Chose qui fort me | . . . |
| Je me mis sur ma- | . . . |
| Et je vis d'un œil | . . . |
| Sur mon nez, sur ma | . . . |
| Se poser une | . . . |

## N° 49. — CHARADE

Par M. A. ELLIVEDPAC

Juin qui fait mûrir la cerise
Et la fraise à saveur exquise
Quel beau *premier*.

Pan sur sa flûte vocalise
Et vient confier à la brise
Un doux *dernier*.

Cérès qui toujours fertilise,
Dans les gerbes d'or symbolise
Le blond *entier*.

## N° 50. — CARTES

Coup de piquet à deux, par UN LECTEUR

Le premier joueur, qui doit écarter cinq cartes, garde une quatrième basse (au dix) avec le quatorze de dix. Il lui rentre précisément le valet de la même couleur pour former une quinte, ainsi que le quatorze d'as. Combien compte-t-il avant de jouer?

## SOLUTIONS

**Des problèmes du numéro de Novembre.**

**N° 38.** — 1. F 3 C R si 1. R 8 T R
2. F 5 D échec et mat.
si 1. R 8 F R
2. F 3 T R échec et mat.

**N° 39.** — 27 21 23 19 29 18 18 12 39 33
26 17 14 23 20 38 7 18 38 29
34 5
gagne.

**N° 40.** — On ne voit point deux fois le rivage [des morts
. . . . . .
Et l'avare Achéron ne lâche point sa [proie.
(RACINE, *Phèdre*, acte II, scène V.)

**N° 41.** — Le premier joueur a les quatre tierces majeures.
Le deuxième joueur a deux quintes basses et le point par conséquent.
Le premier compte 3 fois 14 ou 42 plus 12 levées et la dernière soit 55, et 40 de capot 95.
Le deuxième compte 5 et 15, 20, et 15, 95.

**N° 42.** — A la fin du dix-huitième jour.

**N° 43.** — Le proverbe à trouver est :
« L'appétit souvent vient en mangeant. »

**N° 44.** — Dix ver, six t, sept ma, deux vise
Diversité, c'est ma devise.

**N° 45.** — Anna. — Ève.

***Les solutions seront données le mois prochain.***

Digitized by Google

TROP DE ZÈLE!

Digitized by Google

# HISTOIRE
D'UN
# PRESSE-PAPIER

(1)

(2)

(3)

(4)

(5)

(6)

(7)

(8)

(9)

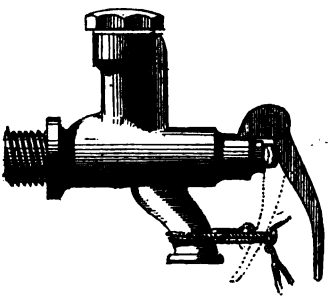
Digitized by Google

# INVENTIONS NOUVELLES

### ROBINET ÉVITANT LE GASPILLAGE DE L'EAU

Tous les ans, à l'époque des chaleurs, on est obligé de remplacer, dans plusieurs arrondissements de Paris, l'eau de source par l'eau de Seine. Le service des eaux est rendu responsable de cet état de choses, auquel personne ne voit d'autre remède que la captation et l'adduction de nouvelles sources. De leur côté, les ingénieurs de la Ville accusent les particuliers de gaspiller l'eau, et ce reproche est quelquefois fondé. La cuisinière laisse ouvert le robinet à vis de sa cuisine ; elle *cale* le robinet à repoussoir ; l'eau coule pendant des heures entières, et l'on perd quelques centaines de litres d'eau pour obtenir une carafe d'eau bien fraîche. Il y a là un abus auquel il faudrait opposer un obstacle matériel vraiment efficace, et non, comme le fait la Préfecture de la Seine, des protestations purement platoniques. Le remède consisterait à remplacer les robinets actuellement en service par des appareils dont le mode de fonctionnement s'opposerait à tout écoulement continu, accidentel ou voulu.

C'est un robinet de ce système que M. Andriveau vient de faire breveter par l'intermédiaire de l'Office des Inventions nouvelles ; nous le présentons à nos lecteurs du *Monde Moderne*, désireux de leur donner la primeur de cette invention pratique. La description technique de ce robinet et le principe scientifique sur lequel il est basé nous entraîneraient trop loin : aussi nous contenterons-nous d'en décrire le fonctionnement. Ce robinet, dit *intermittent* ou *à écoulement limité*, se ferme seul, comme les robinets à repoussoir ordinaires, quand



on cesse de le tenir. Mais il présente, en outre, cette particularité de s'arrêter automatiquement après un débit de cinq, dix, quinze litres, pour lequel il a été réglé, de quelque manière qu'on le tienne ouvert. On est obligé, quand l'écoulement s'est ainsi interrompu, d'abandonner le levier et d'opérer une nouvelle poussée sur le bouton pour avoir une semblable quantité d'eau. La bonne aura beau l'attacher de façon à ce que le bouton reste poussé d'une manière continue ; l'appareil s'arrêtera de lui-même, après avoir donné le débit pour

lequel il avait été réglé. Les expériences, faites avec les premiers modèles construits, ont été concluantes, et nous ne tarderons pas à voir le robinet Andriveau accueilli avec succès dès qu'il va être lancé dans le commerce.

### UN NOUVEL ALLIAGE

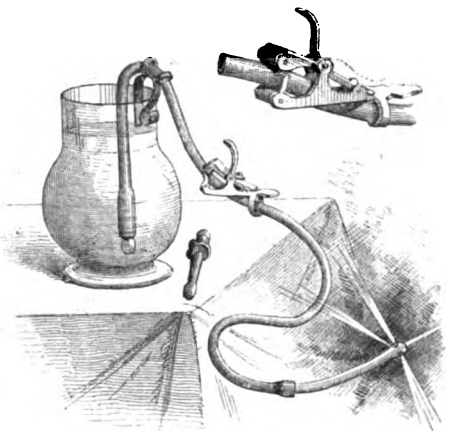
On nous a demandé de divers côtés, si nous pouvions indiquer la composition d'un nouvel alliage, dont il a été beaucoup parlé ces derniers temps, et qui pourrait être substitué à l'or. Voici la formule : Cet alliage est formé de 96 parties de cuivre et de 6 parties d'antimoine. L'antimoine est ajouté au cuivre fondu ; une fois les deux métaux suffisamment fondus ensemble, on ajoute au mélange un peu de magnésium et de carbonate de chaux, pour augmenter la densité. Le produit peut être étiré, forgé et soudé comme l'or auquel il ressemble exactement, quand il a été poli. Il conserve d'ailleurs sa coloration, même quand il est exposé à l'action des sels ammoniacaux ou des vapeurs nitreuses. D'après le *Journal de l'Horlogerie*, auquel nous empruntons ces renseignements, le prix de revient de cet alliage ne dépasserait guère 2 fr. 75 le kilogramme.

Digitized by Google

### SIPHON PANNETIER

*(pour l'injection des liquides).*

M. Pannetier, pharmacien de 1re classe à Commentry, a fait breveter, en France et à l'étranger, par l'intermédiaire de l'Office des Inventions nouvelles, un système



de siphon simple et pratique, s'appliquant à l'injection de tous les liquides indiqués par l'hygiène ou la médecine. Le liquide est contenu dans un vase de verre, cuvette, broc, etc., placé à une certaine hauteur. Un tube de caoutchouc, maintenu au bord du récipient par une agrafe, passe par une pince à roulettes, qui constitue la partie caractéristique de l'invention. Cette pince peut glisser le long du tube et le presser en même temps, lorsque l'on abaisse le levier dont elle est munie. Ce levier une fois abaissé, on saisit le tube avec la main gauche au-dessus de la pince que l'on fait glisser avec la main droite du haut en bas jusqu'à trente centimètres environ de la canule, ce qui amorce le siphon. Pour obtenir l'écoulement, on relève le levier que l'on abaisse pour l'arrêter. La force du jet peut être graduée en élevant plus ou moins le récipient, ce qui fait varier la pression du liquide.

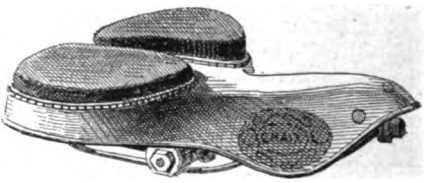
### LA « TOURISTE »

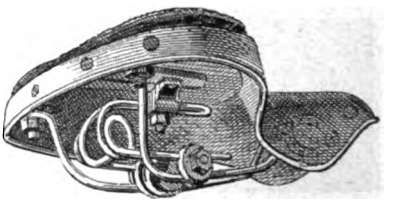
*(Selle rationnelle pour cyclistes).*

M. J. Chaix, un de nos ingénieurs les plus compétents en matière de cyclisme, vient de faire breveter en France et à l'étranger, par l'intermédiaire de l'Office des Inventions nouvelles, un nouveau système de selle qui a été accueilli, dès ses débuts, avec le plus grand succès par le monde du sport. « La Touriste », représentée sur notre dessin, supprime radicalement tout contact du cuir avec la région du périnée où sont placés des organes délicats et, par suite, évite les compressions et froissements qui peuvent produire dans ces organes des désordres graves. Ce résultat important est obtenu par la superposition sur l'arrière de la selle d'un *coussin de forme rationnelle,* et par la création, au-dessus de ce coussin, d'une *résistance élastique réglable à volonté.* Le cycliste, assis sur la surface surélevée du coussin, repose sur la selle seulement par l'intermédiaire des masses charnues enveloppant les ischions ; la surface du cuir, placée en contrebas de la précédente, ne peut donc avoir aucun contact avec le périnée.

Le bec de la selle, n'ayant plus à supporter directement le poids du corps, a été réduit en largeur, de sorte que les frottements des parois du bec contre les faces internes des cuisses ne se produisent plus.

Le réglage de l'élasticité s'obtient par l'emploi d'un ressort pouvant coulisser dans ses attaches ; on peut avoir ainsi, avec





la même selle, le maximum de dureté et le maximum de souplesse, avec toutes les valeurs intermédiaires.

ARTHUR GOOD,
*Directeur de l'Office des Inventions nouvelles.*

En publiant ses articles sur les *Petites inventions,* le **Monde Moderne** n'a d'autre but que d'être utile à ses lecteurs. Il n'en tire aucun profit, et sa responsabilité n'est pas engagée. Pour toutes explications complémentaires, s'adresser directement à M. Arthur GOOD, 70, rue de Rivoli, Paris, dont le cabinet d'ingénieur-conseil est à même de fournir tous renseignements. (*Joindre un timbre pour la réponse.*)

Digitized by Google

# TABLE DES AUTEURS ET DES ARTISTES


ALEXANDRE (Arsène). — *Fantin-Latour*, II, 827.
ARDOUIN-DUMAZET. — *Vienne en Dauphiné*, II, 749.
ARMELIN (Gaston). — *Jours de triomphe*, II, 528.
BARBIER (P.). — *La Légende de Mistral*, II, 481.
BAUDOUIN (Dr Marcel). — *Les Grandes Conquêtes de la chirurgie moderne*, II, 449.
BAURE (A.). — *Eudes le Trouvère*, II, 843.
BÉRAUD (S.). — *Hôtel Lheureux*, II, 812.
BÉRAUD (S.). — Illustration de *Hôtel Lheureux*, II, 812.
BERTAUX (Mario). — *Réjane*, II, 625.
BERTILLON (Jacques). — *Coup d'œil sur le Monténégro*, II, 361.
BEUDIN. — *Jeux et récréations*, II, 156, 316, 475, 638, 799, 952.
BLANCHARD (Pascal). — Illustration de *la Partie d'échecs*, II, 641.
BOISSONNAS. — *Scènes enfantines*, II, 40.
BOYLESVE (René). — *Le Nouveau Voyage*, II, 183.
BUFFENOIR (Hippolyte). — *Histoire des salons de Paris. — Le Salon de Mme Ancelot*, II, 533.
BURGER (F.). — Illustration de *Louise*, II, 801.
BURGGRAFF (G. de). — *La Sardine sur les côtes bretonnes*, II, 394.
BURGGRAFF (G. de). — Illustration de *la Sardine sur les côtes bretonnes*, II, 394.
BURGGRAFF (de). — Illustration de *Comment on construit un cuirassé*, II, 761.
BUSSIÈRE (Gaston). — Illustration de *Eudes le Trouvère*, II, 843.
CARRÉ (Henri). — *M. Necker, la presse d'opposition et la neckromanie*, II, 653.
CASIMIR. — *La Mode*, 314, 476, 636, 796.
CASTAIGNE (A.). — Illustration de *Du vieux au nouveau monde*, II, 680.
CHAPU. — *La Jeunesse*, II, 6.
CHÉLIGA (Marya). — *Yanossik*, II, 321.
CHENNEVIÈRES (H. de). — *La Chalcographie du Louvre*, II, 337.
CLARETIE (Léo). — *Le Centenaire de l'Institut*, II, 719.
CLARETIE (Léo). — *Le Mouvement littéraire*, II, 129, 292, 457, 630, 988.
COLOMBIÉ (A.). — *Cuisine du mois*, II, 947.
COQUIOT (Gustave). — *Le Marché aux chevaux à Paris*, II, 709.
CORVEY (Jean de). — *Le Bonnet des Hollandaises*, II, 332.
COTTIN. — *A la fortune du pot*, II, 456. — *Trop de zèle*, II, 954.
COUBERTIN (Pierre de). — *Notes athéniennes*, II, 492.
COX. — Illustration de *le Psautier fleuri*, II, 401.
DANRIT (capitaine). — *Le Cyclisme militaire*, II, 579.
DEJEAN (Paul). — *Une visite à l'Institut Pasteur*, II, 103.
DELINES (Michel). — *Le Développement littéraire en Allemagne depuis 1870*, II, 290.
DESBROCHERS DES LOGES (Ch.). — *Blanchissage moderne du linge*, II, 614.
DIEUDONNÉ (Émile). — *Le Grisou*, II, 850.
DUBOR (de). — *Les Deux Salles de travail des imprimés à la Bibliothèque nationale*, II, 698.
FANTIN-LATOUR. — *Œuvres diverses*, II, 827, 829, 830, 831, 832, 833, 835, 836, 837, 839, 840, 841, 842.
FÈVRE (Henry). — *Le Théâtre étranger et M. Strinberg à Paris*, II, 55.
FILLOL. — Illustration de *le Couvent des Carmes*, II, 925.
FOUQUERAY (Charles). — Illustration de *l'Expédition de Madagascar*, II, 81.
FOURNERY (F.). — *La Mode du mois*, II, 948.
FRIDOLIN. — *Coins de Venise*, II, 895.
GAUSSERON (B.-H.). — *La Chasse aux éléphants dans le Mysore*, II, 671.
GLATRON. — *Louise*, II, 802.
GOOD (Arthur). — *Les Petites inventions*, II, 158, 319, 479, 640, 800, 955.
GOUDOURVIELLE (S. de). — *La Chine*, II, 25.
GRANDMOUGIN (Charles). — *Renoncement*, II, 561.
GSELL (Laurent). — Illustration de *les Théâtres forains*, II, 71.
GSELL (Paul). — *Les Théâtres forains*, II, 71.
GUYDO (E.). — *Les Vaisseaux d'aujourd'hui*, II, 233.
HENRY (G.). — *La Fonderie de fer*, II, 352.
JUILLERAT. — Illustration de *le Dépeuplement des mers et les moyens d'y remédier*, II, 281.
LALAUZE (Alphonse). — Illustration de *Aérostation militaire*, II, 869.
LALLEMAND (Charles). — *Comment se fait une frontière*, II, 662.
LAMANE (H.). — *Le Crédit foncier de France*, II, 93.
LEFÈVRE (Maurice). — *Les Tenailles*, II, 785.
LEGRAND (Marc). — *Noël*, II, 937.
LEGRAS (Jules). — *Arkhangel*, II, 437.
LENOIR (Alfred). — *La plus haute tranchée du monde*, II, 217.
LENOTRE (G.). — *Austerlitz*, II, 915. — *Le Roman de Camille Desmoulins*, II, 41. — *Les Sainte-Amaranthe*, II, 405.
LÊTRE (A. de). — *Les Lumières du boulanger*, II, 225.
LIPPMANN (Paul). — *Un déjeuner à Chantilly*, II, 738.


Digitized by Google

Lœwy. — Illustration de *le Centenaire du Conservatoire de musique*, II, 257. — Illustration de *Yanossik*, II, 321.
Lorrain (René). — *Le Psautier fleuri*, II, 401.
Lux. — *Aérostation militaire*, II, 869. — *L'Expédition de Madagascar*, II, 81.
Lys (Georges de). — *Sensations du maquis*, II, 815.
Malvort (M. de). Illustration de *Rose et Lia*, II, 161.
Mangin (Louis). — *Nutrition azotée des végétaux*, II, 202.
Martel (E.-A.). — *Les Cavernes de Sanct-Canzian*, II, 569.
Merlet (René). — *Chartres*, II, 545.
Meunier (Stanislas). — *L'Activité souterraine*, II, 692.
Monin (Dr E.). — *La Folie*, II, 909.
Montader. — Illustration de *Arkhangel*, II, 487.
Montader. — Illustration de *Chartres*, II, 545.
Montader. — Illustration de *la Chine*, II, 25.
Monteil (Edgar). — *Les Fleurons de la Couronne de Belgique. — La Grand'place de Bruxelles*, II, 587.
Morot (René). — *L'Hôpital de Beaune*, II, 769.
Mousse de Corse (H.). — *Connaissances utiles*, II, 157, 317, 478, 950.
Nansouty (Max de). — *Comment on construit un cuirassé*, II, 761.
Néronde (C. de). — *Le Couvent des Carmes*, II, 925. — *Les Décors de Tannhauser*, II, 115.
Nev'komm (Edmond). — *Les Surprises de la route. — Une ville morte*, II, 526.
Nogressau (Henri). — *Les Ouragans dans les îles de l'Atlantique sur la côte des États-Unis*, II, 381.
Nolhac (Pierre de). — *Le Château de Versailles musée d'art décoratif*, II, 859.
Oger (F.). — Illustration de *le Marché aux chevaux à Paris*, II, 709.
Or (Louis d'). — *La Télégraphie militaire*, II, 871.
Peyrebrune (G. de). — *Rose et Lia*, II, 161.
Peytral (Louis). — *Silhouettes tonkinoises*, II, 269.
Piguet. — Illustration de *Jours de triomphe*, II, 528.
Pinet (G.). — *La Question monétaire*, II, 602.
Présilly (Mme Berthe de). — *La Mode du mois*, II, 948.
Rameau (Jean). — *Oranger blanc*, II, 24.
Régamey (Félix). — Illustration de *Silhouettes tonkinoises*, II, 269.
Reibrach (Jean). — *La Partie d'échecs*, II, 641.
Robiquet (Paul). — *Un ancêtre des anarchistes. — Gracchus Babeuf*, II, 503.
Roché (G.). — *Le Dépeuplement des mers et les moyens d'y remédier*, II, 281.
Rose (Comtesse Lise de). — *La Mode*, II, 153.
Roux. — Illustration de *la Roche du Tambourineur*, II, 7.
Rozan (Charles). — *A travers les rues de Paris*, II, 65.
Sainte Heraye (G. de). — *Entre la Chine et l'Inde*, II, 248.
Scott. — Illustration d'*Austerlitz*, II, 915.
Sémant (Paul de). — Illustration de *le Cyclisme militaire*, II, 579.
Servières (Georges). — *Deux petites capitales germaniques*, II, 425.
Simonaire. — Illustration de *la Légende de Mistral*, II, 481.
Simonaire. — Illustration de *Oranger blanc*, II, 24.
Straub (Bertha). — *Un musée en plein air*, II, 607.
Tiersot (Julien). — *Le Centenaire du Conservatoire de musique*, II, 257. — *L'Œuvre de Berlioz*, II, 417.
Toudouze (Gustave). — *La Roche du Tambourineur*, II, 7.
Vallet (L.). — *Petits voyages d'un bicycliste : de Trouville à Lion-sur-Mer*, II, 193.
Vallet (L.). — Illustration de *Petits Voyages d'un bicycliste : de Trouville à Lion-sur-Mer*, II, 193.
Vauzanges (L.). — Illustration de *le Crédit foncier de France*, II, 93.
Vauzanges. — Illustration de *les Deux Salles de travail des imprimés à la Bibliothèque nationale*, II, 693.
Vavasseur (E.). — *Les Vins du Médoc*, II, 511.
Vavasseur (E.). — Illustration de *les Vins du Médoc*, II, 511.
Vrignault (Pierre). — *Du vieux au nouveau monde*, II, 680.
Wagrez. — Illustration de *les Lumières du boulanger*, II, 225.
Wéry (Georges). — *L'Enseignement agricole et l'Institut national agronomique*, II, 884.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES


### Littérature.

Eudes le Trouvère, par A. Baure, II, 848.
Grisou (Le), par Émile Dieudonné, II, 850.
Jours de triomphe, par Gaston Armelin, II, 528.
Légende de Mistral (La), par P. Barbier, II, 481.
Louise, par Glatron, II, 801.
Lumières du boulanger (Les), par A. de Lêtre, II, 225.
Noël! par Marc Legrand, II, 937.
Oranger blanc, par Jean Rameau, II, 24.
Partie d'échecs (La), par Jean Reibrach, II, 641.
Psautier fleuri (Le), par René Lorrain, II, 401.
Renoncement, par Charles Grandmougin, II, 561.
Roche du Tambourineur (La), par Gustave Toudouze, II, 7.
Rose et Lia, par G. de Peyrebrune, II, 161.
Vieux au nouveau monde (Du), par Pierre Vrignault, II, 680.
Yanossik, par Marya Chéliga, II, 321.

### Critique, Histoire littéraire.

Centenaire de l'Institut (Le), par Léo Claretie, II, 719.
Deux salles de travail des imprimés a la Bibliothèque nationale (Les), par de Dubor, II, 698.
Développement littéraire en Allemagne depuis 1870, par Michel Delines, II, 290.
Histoire des Salons de Paris. — Le Salon de madame Ancelot, par Hippolyte Buffenoir, II, 533.
Mouvement littéraire (Le), par Léo Claretie, II, 129, 292, 457, 680, 988.

### Théâtre et Musique.

Centenaire du Conservatoire de musique (Le), par Julien Tiersot, II, 257.
Décors de Tannhauser (Les), par C. de Néronde, II, 115.
Œuvre de Berlioz (L'), par Julien Tiersot, II, 417.
Réjane, par Mario Bertaux, II, 625.
Tenailles (Les), par Maurice Lefèvre, II, 785.
Théatre étranger et M. Strinberg a Paris (Le), par Henri Fèvre, II, 55.
Théatres forains (Les), par Paul Gsell, II, 71.

### Philosophie, Économie politique.

Chronique féministe, II, 793.
Question monétaire (La), par G. Pinet, II, 602.

### Histoire, Biographie.

Ancêtre des anarchistes. — Gracchus Babeuf (Un), par Paul Robiquet, II, 503.
Austerlitz, par G. Lenôtre, II, 915.
M. Necker, la presse d'opposition et la neckromanie, par Henri Carré, II, 653.
Roman de Camille Desmoulins (Le), par G. Lenôtre, II, 41.
Sainte-Amaranthe (Les), par G. Lenôtre, II, 405.

### Beaux-Arts.

Chalcographie du Louvre (La), par Henry de Chennevières, II, 337.
Chateau de Versailles musée d'art décoratif (Le), par Pierre de Nolhac, II, 859.
Déjeuner a Chantilly (Un), par Paul Lippmann, II, 788.
Fantin-Latour, par Arsène Alexandre, II, 827.
Fleurons de la couronne de Belgique. — La Grand'place de Bruxelles, par Edgar Monteil, II, 587.
Hopital de Beaune (L'), par René Morot, II, 769.
Hôtel Lheureux, 4, rue Largillière, par S. Béraud, II, 812.
Musée en plein air (Un), par Bertha Straub, II, 607.

### Géographie et Voyages.

Arkhangel, par Jules Legras, II, 487.
Cavernes de Sanct-Canzian (Les), par E.-A. Martel, II, 569.
Chartres, par René Merlet, II, 545.
Chasse aux éléphants dans le Mysore (La), par B.-H. Gausseron, II, 671.
Chine (La), par S. de Goudourvielle, II, 25.
Coins de Venise, par Fridolin, II, 895.
Coup d'œil sur le Monténégro, par Jacques Bertillon, II, 361.
Deux petites capitales germaniques, par Georges Servières, II, 425.
Entre la Chine et l'Inde, par G. de Saint-Heraye, II, 243.
Nouveau voyage (Le), par René Boylesve, II, 183.
Ouragans dans les îles de l'Atlantique sur la côte des États-Unis, par Henri Nogressau, II, 881.
Petits voyages d'un bicycliste : de Trouville a Lion-sur-Mer, par L. Vallet, II, 193.
Sensations du maquis, par Georges de Lys, II, 815.
Silhouttes tonkinoises, par Louis Peytral, II, 269.
Surprises de la route : une ville morte (Les), par Edmond Neukomm, II, 526.
Vienne en Dauphiné, par Ardouin-Dumazet, II, 749.


Digitized by Google

### Armée et Marine.

AÉROSTATION MILITAIRE, par Lux, II, 869.
CAVALERIE RUSSE A LA FRONTIÈRE ALLEMANDE (La), II, 209.
COMMENT ON CONSTRUIT UN CUIRASSÉ, par Max de Nansouty, II, 761.
COMMENT SE FAIT UNE FRONTIÈRE, par Charles Lallemand, II, 662.
CYCLISME MILITAIRE (Le), par le capitaine Danrit, II, 579.
EXPÉDITION DE MADAGASCAR (L'), par Lux, II, 81.
TÉLÉGRAPHIE MILITAIRE (La), par Louis d'Or, II, 371.
VAISSEAUX D'AUJOURD'HUI (Les), par E. Guydo, II, 283.

### Sciences diverses.

ACTIVITÉ SOUTERRAINE (L'), par Stanislas Meunier, II, 692.
BLANCHISSAGE MODERNE DU LINGE, par Ch. Desbrochers des Loges, II, 614.
CONNAISSANCES UTILES, par H. Mousse de Corse, II, 157, 317, 478, 950.
DÉPEUPLEMENT DES MERS ET LES MOYENS D'Y REMÉDIER (Le), par G. Roché, II, 281.
FOLIE (La), par le Dr E. Monin, II, 909.
FONDERIE DE FER (La), par G. Henry, II, 852.
GRANDES CONQUÊTES DE LA CHIRURGIE MODERNE (Les), par le Dr Marcel Baudouin, II, 449.
NUTRITION AZOTÉE DES VÉGÉTAUX, par Louis Mangin, II, 202.
PETITES INVENTIONS (Les), par Arthur Good, II, 158, 319, 479, 640, 800, 955.
PLUS HAUTE TRANCHÉE DU MONDE (La), par Alfred Lenoir, II, 217.
SARDINE SUR LES CÔTES BRETONNES (La), par G. de Burggraff, II, 394.
VISITE A L'INSTITUT PASTEUR (Une), par Paul Dejean, II, 103.

### Commerce, Industrie, Agriculture.

VINS DU MÉDOC (Les), par E. Vavasseur, II, 511.
ENSEIGNEMENT AGRICOLE ET L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE (L'), par Georges Wery, II, 884.

### Variétés.

A TRAVERS LES RUES DE PARIS, par Charles Rozan, II, 65.
BONNET DES HOLLANDAISES (Le), par Jean de Corvey, II, 332.
CRÉDIT FONCIER DE FRANCE (Le), par H. Lamane, II, 98.
COUVENT DES CARMES (Le), par de Néronde, II, 925.
MARCHÉ AUX CHEVAUX A PARIS (Le), par Gustave Coquiot, II, 709.
REVUE DU MOIS PASSÉ, II, 137, 301, 466.

### Sport, Mode, Vie pratique.

CUISINE DU MOIS, par A. Colombié, II, 947.
JEUX ET RÉCRÉATIONS, par Beudin, II, 156, 316, 475, 638, 799, 952.
MODE DU MOIS (La), par la comtesse Lise de Rose, II, 153.
MODE DU MOIS (La), par Casimir, II, 314, 476, 636, 796, 948.
NOTES ATHÉNIENNES, par Pierre de Coubertin II, 492.

### Caricatures. — Gravures diverses.

FORTUNE DU POT (A la), par Cottin, II, 456.
HISTOIRE D'UN PRESSE-PAPIER, II, 953.
SCÈNES ENFANTINES, par Boissonnas, II, 40.
SCIENCE AU DÉSERT (La), II, 798.
TENDRESSE FATALE, II, 639.
TROP DE ZÈLE! par Cottin, II, 954.
UTILITÉ D'UN PARAPLUIE (De l'), II, 318.

TABLE DES AUTEURS ET DES ARTISTES, II, 957.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

(Tome II de 1895.)

*L'Éditeur-Gérant :* A. QUANTIN.

10695. — MAY & MOTTEROZ, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

32101 065311209

Digitized by Google